



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>

2919630

3229
646

v.16

Library of



Princeton University.

Edward M. Sheldon '79
Memorial

LES
MILLE ET UN

ROMANS,
Nouvelles et Feuilletons.

— 16 —

LE CHEVALIER DE SAINT-GEORGES, par Roger de Beauvoir.
LE CORRICOLO, par Alexandre Dumas.

PARIS,
BOULÉ, éditeur, rue Coq-Héron, 3,
ET CHEZ TOUS LES LIBRAIRES DE PARIS, DES DÉPARTEMENTS
Et de l'étranger.

—
1846

LES
MILLE ET UN
ROMANS,
NOUVELLES ET FEUILLETONS.

La reproduction de ces ouvrages est interdite.

Paris. — Imprimerie de BOLLÉ, rue Coq-Héron, 3.

LES
MILLE ET UN
...
ROMANS,
Nouvelles et Feuiletons.

1) **LE CHEVALIER DE SAINT-GEORGES**, par Roger de Beauvoir.
2) **LE CORRICOLO**, par Alexandre Dumas.

PARIS,
BOULÉ, éditeur, rue Coq-Héron, 3,
ET CHEZ TOUS LES LIBRAIRES DE PARIS, DES DÉPARTEMENTS
Et de l'étranger.

—
1846

LE CHEVALIER DE S^T-GEORGES

PAR
ROGER DE BEAUVOIR.

SAINT-DOMINGUE.

I

L'Ajoupa.

Comme le vent s'agite dans l'air! de quels coups il frappe mes épaules!

FAUST. — *La Nuit du Sabbat*,
scène 1^{re}.

Un soir du mois de juin 17..., après le coucher du soleil, dans le canton de l'Artibonite, à Saint-Domingue, cinq personnes étaient réunies dans l'intérieur d'un *ajoupa*, d'où ressortait, à l'extérieur, la fumée des tiges de cardasses allumées pour donner la chasse aux maringouins. Les vapeurs oranges qui doraient, une heure auparavant, les pitons du Gros-Morne s'étaient fondues en masses ténébreuses à l'horizon; l'écho trop fidèle de ces montagnes grossissait les éclats de la foudre. Les beaux arbres à verdure fraîche et riante, enchaînés l'un à l'autre par des guirlandes de convolvulus et de lianes qui avoisinent l'Ester et en ombragent les écores, courbaient le front sous cette bourrasque inattendue. L'eau de l'Ester, tranquille et limpide au point d'y suivre les jeux du poisson à vingt pieds de profondeur, soulevait de longues spirales de poussière formant une sorte de trombe; les gramens à tige desséchée jonchaient le sol. L'ouragan, dont les éclairs croissaient, promenant ses lueurs et son murmure jusque sous les campêches les plus touffus et faisant voler devant lui, comme un sinistre avertissement de son courroux, les crabiers et les aigrettes, semblait prendre plaisir en ce moment à démembrer la couverture de l'*ajoupa*.

Élevée à quelques centaines de toises de la belle habitation de la Rose, qui appartenait, à cette époque, à M. de Boullogne, alors contrôleur général, cette chaumière, protégée par sa seule toiture de feuilles de palmier, s'offrait à l'œil dans un tel état de vétusté qu'on aurait pu croire qu'elle ne tarderait pas à s'affaisser un jour sur elle-même. Elle ressemblait assez, par sa forme conique, aux tentes nommées *canonnieres*. Quatre bambous fichés autour d'elle semblaient la retenir sur le penchant de sa ruine ; toutefois, elle était encore joyeuse et répondait à ces préludes de l'orage par le son maigre et monotone du banza, cet instrument dont la danse du nègre s'accompagne. Meublée à l'intérieur de calebasses sciées transversalement par le milieu en guise de plats, de quelques peaux de bœufs ou nattes de paille au lieu de lits, elle avait l'air de protester contre la tempête par le tintement répété de ses *sicayes*, cuillères du pays faites d'une tranche de calebassier marron que ses cinq convives frappaient en mesure l'un contre l'autre. Le vent soulevait en vain au dehors les lanières de cette misérable cahute ; en vain il éparpillait, en se glissant sous la porte, les cendres de son foyer, le bruit des cuillères et le son du banza y duraient encore.

Ainsi que nous l'avons dit, il y avait cinq êtres humains réunis au moment de cet ouragan sous l'*ajoupa*. Ce groupe curieux se composait d'une négresse, d'un vieux nègre guinéen jouant avec les charbons de feu qu'il affectait de prendre dans ses mains de temps à autre, comme était sûr qu'il n'en serait point brûlé, de deux enfans : l'un négerrillon, l'autre mulâtre ; enfin, d'un blanc armé d'un long fouet et portant à sa veste un long sifflet d'ivoire.

Éclairées en ce moment par la lueur vive du bois-chandelle que la négresse se vit contrainte d'allumer pour lutter contre ces ténèbres inattendues, ces figures offraient une étude intéressante de castes distinctives.

Celle de la maîtresse du lieu eût attiré la première votre attention.

Cette femme avait dû être belle, de la beauté que possèdent les négresses esclaves aux colonies ; elle conservait encore une incontestable perfection de formes sous ses haillons. Les rugosités de sa peau et l'altération de ses traits faisaient rêver douloureusement à son masque ancien de beauté ; ses cheveux gardaient un luisant de jais, son œil palpitait brillant comme la flamme d'un flambeau qui va s'éteindre. La fièvre donnait à ses joues une couleur livide et plombée ; mais ce site aride et plein de maigreur s'était vu peut-être autrefois réjoui par les fraîches brises, ce visage d'esclave avait eu la jeunesse et la fraîcheur du fruit. A vingt ans, une négresse est déjà vieille aux colonies, pour peu qu'elle ait servi d'instrument et de ragoût au libertinage ; celle-ci, qui en avait à peine vingt-huit, n'était déjà plus que l'ombre d'elle-même. Le soleil des Antilles, la fièvre et la misère avaient consommé leur œuvre sur elle comme autant de génies irrités. Le blanc de son œil était imbibé de ces pleurs avarés dont la résignation seule contient la digue. Sous cet ensemble inculcité et ces infirmités précoces perçait toutefois une force inouïe de volonté. Son visage exprimait à la fois la résolution et la souffrance. La tête nue, le corps à peine couvert d'un *tanga* en lambeaux, cette créature hébétée pinçait machinalement les cordes de son banza, contemplant avec une fixité de regard stupide la danse de deux enfans

au fond de la hutte, et s'inquiétant peu du bacchanal triomphant que faisait l'orage.

Tandis qu'ils brossaient de leur pied endurci la terre poudreuse de l'*ajoupa*, en dansant au son de sa musique, elle prêtait machinalement l'oreille aux paroles inintelligibles que le vieux nègre guinéen marmottait en touchant d'une main hardie les charbons du feu. Cet homme, accueilli par la négresse dans l'*ajoupa* aux premiers coups de la foudre, paraissait exercer une sorte de terreur magique sur son esprit ; il venait de quitter la natte où figuraient encore les bananes boucanées pour le repas, quelques herbes cuites et des crabes. Ceux qui connaissent la secte idolâtre appelée du nom de *vaudou*, à Saint-Domingue, l'auraient peut-être accusé de n'être point alors dans tout le charlatanisme de son costume. En effet, il ne portait guère que son collier de dents de caïman, une culotte courte de nankin, retenue au genou par deux boucles d'acier bruni escroquées à quelque créole, des plumes de toutes couleurs entremêlées à l'aventure dans ses cheveux, et un fétiche assez laid sur la poitrine. Son menton et ses joues n'étaient pas ce soir-là colorés, comme de coutume, de ce rouge vif qui imite le sang, et il s'était dispensé de porter à toutes les articulations les paquets de têtes de couleuvres, talismans inséparables de sa secte.

Assis devant les tisons de l'âtre, il poursuivait en lui-même une sorte de conjuration mystérieuse.

La négresse avait placé à côté de lui une bouteille de tafia, comme pour le payer d'avance de ses frais cabalistiques, et s'entretenait de temps à autre avec lui en langage guinéen. Le blanc qui fumait dans sa hutte semblait à peine l'occuper, et, bien qu'il fût gérant de la cotonnerie dont elle dépendait, elle avait cru faire assez pour lui en rassemblant, sur une natte à part, quelques pommes roses et des sapoilles choisies.

La *chica* finie, les deux enfans qui l'avaient dansée s'accroupirent près du feu. Le négrillon tendit sa main au vaudou, qui venait de boire deux ou trois gorgées de tafia, et il lui demanda sa bonne aventure sur cette main, tandis qu'il lui présentait dans l'autre une poignée de beaux coquillages.

Pour l'autre enfant, — dont la couleur était celle d'un mulâtre, — il refusa, malgré les instances de Noëmi, la négresse, de présenter sa main au jongleur. Couché auprès de la natte du gérant, qui bourrait pour la troisième fois sa pipe, il s'occupait à graver un nom sur un couis, gobelet ordinaire des nègres.

Si la différence de couleur demeurait sensible entre ces deux enfans, celle du caractère et de l'organisation paraissait aussi évidente. Le négrillon, pour être moins lourd et moins rustre qu'un de ses aïeux africains, restait tout aussi mal partagé du côté de la grâce et de la tournure. Ses épaules étaient trapues, sa lèvre gloutonne, son front avancé. Superstitieux comme tous les nègres, il affichait surtout une grande vénération pour le suif de France, dont il s'était frotté tout le corps, et de plus un culte ardent pour les fétiches ou gris-gris dont il avait orné l'*ajoupa* de sa mère négresse. Ce soir-là, Zao, c'était le nom de ce nègre, avait, contre son habitude, l'œil plus vif et plus brillant, sa pose était emphatique en tendant sa main au vaudou, et tout annonçait un ébranlement intérieur dans sa nature.

— Eh bien ! Zao, que veux-tu que je fasse de ta main ? répliqua le

vieux jongleur en ayant l'air d'interroger les doigts du noir, je n'y vois pas, ami Zao, de trop bonnes lignes...

— Maître, reprit Zao avec une persistance de néophyte, interrogez Dompête, votre Dieu et votre chef, qui lit jusque dans les veines de nos mines, vous me direz à quoi Dompête destine Zao ?

— Mais apparemment à satisfaire tes supérieurs, répondit le vaudou, gêné par la présence du gérant, qui l'écoutait d'un air de cacique. Tu continueras, Zao, à peigner l'aloés-pitt et à en tirer, pour tes maîtres, une filasse d'un lin éblouissant ; tu tresseras des joncs et en formeras de jolies nattes, destinées au service de table ; tu chasseras même le caïman, si cela peut te faire plaisir...

Ici le vaudou but une seconde gorgée de tafia.

— J'entends bien, maître ; Zao est capable de toutes ces choses, mais il y en a d'autres encore. Par exemple, ne nous disiez-vous pas, l'autre été, dans un *calenda*, près de la Petite-Rivière, qu'il y avait en ce canton même, sur les grands Cahos, je crois, une belle grosse grappe attachée à la plus haute croupe du premier morne et nommée la grappe libre ? Ceux qui mordaient, selon vous, à cette grappe, avaient la promesse de Dompête de n'être plus esclaves à leur seizième année révolue ; or, comme à la lune qui vient j'aurai seize ans...

— Veux-tu bien te taire, maudit crabe, interrompit le vaudou en faisant craquer sous sa main osseuse les doigts de Zao, dont l'indiscrétion lui déplut. Tu ne vois donc pas, continua-t-il plus bas, que nous ne sommes pas seuls ? Prends garde à toi, Zao, je te livrerai au serpent de Dompête si tu ne contiens ta langue !

Cette menace fit une grande impression sur Zao, qui s'agenouilla devant le vaudou et se coucha à ses pieds comme un jeune dogue. L'orage continuait avec fureur et faisait bruire chaque feuille de l'ajoupa. Le gérant, homme de quarante années, avait lancé au vaudou un de ces regards significatifs qui traduisait assez la défiance que lui inspiraient ses principes de liberté en faveur de la négraille. Le vaudou se sentit blessé jusqu'au fond de l'âme de ce regard méprisant et courroucé. Ce n'est pas que l'ensemble de Joseph Platon, gérant de l'habitation de la Rose, fût redoutable, mais le vaudou se repentait d'avoir ainsi mis à jour, pour une bouteille de tafia, la partie la plus dangereuse de sa doctrine devant un blanc, qui pouvait le dénoncer ou le faire traquer comme une bête fauve dans un *calenda*, malgré son titre de grand prêtre. D'un autre côté, Noëmi, attentive aux mouvemens du vaudou, le pressait d'achever ce qu'il appelait la conjuration ; seulement il était facile de lire dans son regard le déplaisir qu'elle éprouvait de l'indifférence du jeune mulâtre devant le charme commencé.

Cet enfant, plus jeune de quatre ans que le négrrillon Zao, avait résisté, comme on l'a pu voir, à l'invitation de Noëmi avec la fierté d'un vrai créole. Laissant son aîné humblement roulé aux pieds du vaudou, il mâchait tranquillement le tabac que lui avait donné M. Platon.

L'expression dédaigneuse qui se faisait jour dans ses moindres traits avait droit de surprendre chez un mulâtre ; mais il faut se hâter de dire que cette nature bâtarde se serait relevée bien vite, même à l'œil jaloux d'un blanc, de toute l'énergie et la finesse de sa trempe.

Singulièrement souple, elle gardait dans chacune de ses fibres une grande valeur d'agilité et de force, elle aspirait déjà la vie et la passion.

Le corps de cet enfant mulâtre semblait avoir été jeté dans un moule à part, la puissance physique s'y faisait sentir avant tout ; les pieds en étaient à la fois fermes et minces, le torse aussi fort que celui d'un jeune tigre. Pour son col, il était implanté vigoureusement et avec un air réel de noblesse ; son jarret semblait tenir du jarret du Basque pour la promptitude et l'adresse ; ses bras étaient longs et bien attachés. Malgré ses cheveux, aussi crépus que ceux de Zao, et sa couleur plus foncée que ne l'est ordinairement celle des mulâtres, il l'emportait sur le nègre de toute la supériorité du maître sur l'esclave. Sa bouche ne s'était point agrandie à l'instar de celle de Zao, pour aller au devant de la nourriture, ses organes ne semblaient pas dressés au larcin dès l'enfance, comme ceux de la plupart des nègres. Zao promenait partout son regard hébété, il ne semblait avoir aucune conviction de sa force ; c'était une misérable nature d'enfant, fait pour obéir ou pour voler, et se jeter ensuite la face contre terre et les mains sur la poitrine dans quelque jonglerie superstitieuse. Le mulâtre différait en tout de son cousin (car Zao était le fils de la propre sœur de Noëmi, qui le lui avait recommandé en mourant). Jeune plongeur, entouré de reptiles voraces, on le voyait déjà défilé le caïman, ou chasser, en se traînant sur le ventre, dans l'eau peu profonde des lagons, portant le fusil du gérant de l'habitation sur sa tête, et tuant d'un seul coup plusieurs pintades marronnes. Doué, comme tous les mulâtres, d'une aptitude singulière pour les arts d'imitation, cet enfant de douze ans était déjà, à son insu, un artiste. Son oreille était sensible à la musique ; avec quelques mots pris au hasard, il se formait un rythme et une chanson. Pendant que Zao, ses deux bras sous le menton, regardait stupidement brûler les bouses sèches ou mangeait des melons d'eau à moitié mûrs, le mulâtre s'en allait causer avec les domestiques blancs de l'habitation, qu'il récréait par ses tours d'adresse, ou bien, de concert avec les postillons nègres de Saint-Domingue, il courait près d'eux éprouver la bonté de leur attelage, au grand galop, par les chemins les plus difficiles. Parfois on l'avait vu, à Saint-Marc ou au Port-au-Prince, faire des tours de voltige sur un mulet qui n'était ni sellé ni bridé, tirant en l'air un ramier avec son fusil, et s'élançant de là pour escalader la croupe des mornes pierreux et sans verdure. Amené, il n'y avait pas trois ans, à Saint-Domingue par Noëmi, qui revenait alors de la Guadeloupe, il s'était vu, ainsi que sa mère nourrice, porté sur l'habitation de M. de Boulogne, située à l'Artibonite. Joseph Platon, le gérant de la cotonnerie, demeurait son surveillant et son Mentor.

L'intelligence de M. Joseph Platon, il faut le dire, ne lui donnait guère de droits à une pareille charge. Mais comme c'était lui qui s'était institué de son plein consentement le patron de ce jeune mulâtre, nommé Saint-Georges, il en résultait que son élève lui faisait honneur devant les autres esclaves de l'habitation, qu'il menait très gaillardement à coups de fouet. M. Joseph Platon s'était de bonne heure embarqué pour les colonies avec peu d'argent et beaucoup de résolution, comme cela se pratiquait avant les temps qui précédèrent les désastres de Saint-Domingue. Nommé d'abord commis aux gabelles par la protection de M. de Boulogne, du ressort de qui cet humble poste dépendait, il y avait encouru certains désagréments qu'il n'avait, hélas ! que trop prévus, tels que pallassades et coups de gaule de la part de quidams outrés et mal appris qui font du rat de cave une véritable victime. L'idée de se venger de ses in-

fortunes sur une partie de la société le tourmentant, il avait résolu de faire payer aux nègres des Antilles son passé d'étrivières et d'écorchures. Les citronniers, le bon odorant et les figues bananes l'attiraient moins aux colonies que l'espoir de la domination, et Barthélemy de Les Casas, qui plaïda la cause des insulaires opprimés, lui aurait paru dans l'histoire un homme bon à pendre. Le génie de Joseph Platon, si l'on peut toutefois nommer génie l'ambition de la médiocrité, consistait dans une gestion plus heureuse que régulière, une grande fanfaronnade d'aptitude et une tenacité de routine qui aurait fait honneur à un alcade espagnol.

D'une nature poltronne, il s'appuyait sur le code de la force et de l'autorité, comme tous les gens qui ne sont eux-mêmes que des instruments vis-à-vis d'autres machines. Le chef abrité par un énorme chapeau de paille et les yeux munis de lunettes vertes que la réverbération fatigante du tuf blanc, qui abonde aux colonies, ainsi que la chaleur violente lui avaient fait adopter, il se promenait régulièrement dans la cotonnerie, tintant lui-même au besoin la cloche de travail, comme s'il était encore sur le port de Bercy, théâtre de ses premières campagnes. Cette fabrique, dépendante de l'habitation de M. de Boulogne et qui ne rapportait pas moins de quatre cents milliers de coton par an, avait de quoi l'occuper.

Le vaudou regardait cet homme d'un air inquiet, ainsi que nous l'avons observé, et sa conjuration magique en demeurait suspendue. Comme tous les prophètes qui ne veulent jamais se compromettre, il jugea prudent d'envelopper sa prédiction d'un nuage énigmatique, et prenant avec résolution la main de Zao, dont la contenance était devenue assez piteuse, il lui dit :

— Tu m'as demandé, Zao, d'interroger pour toi le sublime Dompète ; eh bien ! voici, Zao, ce qu'il m'ordonne de te dire : « Tu auras un jour un nom illustre, tu seras élevé très haut, et tu planeras au dessus de ta tribu ! »

Le vaudou prit en même temps une pincée de terre dans sa poche et la répandit sur les cheveux crépus de Zao.

— Par Dompète, notre chef, et par cette figure taillée que je te donne en son souvenir, je te répète, Zao, que tu auras un jour un nom illustre, que tu seras élevé très haut et que tu planeras au dessus de ta tribu.

— Ce qui veut dire pendu ! fit Joseph Platon avec un sourire dédaigneux. Voilà une belle prédiction à double entente !

Le vaudou se dressa de toute sa hauteur d'un air indigné, pendant que Zao, l'œil rayonnant de joie et d'orgueil, courait comme un insensé par toute la hutte, en couvrant de baisers le hideux fétiche en pierre ollaïre verdâtre que lui avait donné le jongleur. Il représentait un crapaud ayant une tête à chaque extrémité des pattes.

— Voilà un joli dieu, continua Joseph Platon, en cherchant à le lui arracher, et si jamais celui-là te salue !..

— Et pourquoi ne le sauverait-il pas ? répliqua le vaudou d'un ton solennel. Dompète est le plus puissant de tous les dieux...

Joseph Platon se contenta de hausser les épaules.

— Vois donc, mère, dit en ce moment le jeune mulâtre à Noëmi, vois donc, j'ai gravé sur ce coulis le nom de mon bienfaiteur...

Et il présentait à sa mère le gobelet de bois où se trouvait ciselé en relief un fort beau chiffre.

— Que veulent dire ces lettres ? dit le vaudou à la négresse.

Noëmi baissa les yeux d'un air de confusion et balbutia :

— C'est le chiffre de M. le curé de Saint-Marc. Il a protégé mon fils, vous ne l'ignorez pas ; il lui a épargné l'autre jour vingt coups de fouet... Oh ! pour cela je lui donnerais vingt ans de ma vie !

— Dompète n'est pas son Dieu, reprit le vaudou en regardant de travers Noëmi, qu'avez-vous besoin de ce prêtre ?

En ce moment la toiture de l'ajoupa se vit assaillie d'un tel coup de vent que les cendres du foyer voltigèrent à aveugler les interlocuteurs de cette scène. La pluie était plus rare, mais les éclairs ne pouvaient s'éteindre, leur bandeau éblouissait. La saison des secs, qui dure à Saint-Domingue depuis le mois de novembre jusqu'à la fin de mai, avait fui, celle des pluies retrouvait son cours. L'ouragan soulevait ensemble l'air et le sable ; les palmiers et les bambous craquaient au loin. Les buttes de terre placées au milieu du petit ruisseau qui avoisinait l'ajoupa étaient couvertes d'une nuée de tourterelles qui venaient en roucoulant avec effroi y éteindre le feu dévorant de la soif. Les hennissements des chevaux restés à l'éperlin se mêlaient aux mugissements des mornes, la poussière et les tourbillons remplaçaient par intervalles la pluie.

Accoutumé à ces retours de tempête, le vaudou, élevant les bras au ciel avec une expression de confiance et d'orgueil, semblait prendre le ciel à témoin de la science de ses prophéties. Les autres habitants de la hutte étaient loin d'affecter une contenance aussi tranquille ; principalement Joseph Platon, qui depuis ce dernier choc de la foudre n'était pas fort rassuré. Pour Zao, il ne cessait de répéter stupidement : *Mari-Barou li après cogné !* (1)

A la seconde invasion de cette cataracte poudreuse, Noëmi avait couru bien vite au jeune mulâtre, abandonnant Zao le négriillon au vaudou... Joseph Platon paraissait contrarié au dernier point de n'avoir pas encore regagné l'habitation, où des affaires importantes l'appelaient sans doute, car il regardait l'heure à sa montre avec tous les signes de l'impatience la plus vive.

La violence du coup de vent était devenue telle que les feuilles de latanier et de palmier arrachées de l'ajoupa voltigeaient dans l'air en tournoyant. L'aile de l'ouragan était de plus en plus lourde, une nuit subite augmenta bientôt les craintes de Noëmi. Zao s'était tu, regardant de ses grands yeux blancs une pauvre aigrette aux plumes démembrées, qui était tombée dans les cendres... Ce fut le signal de la chute rapide de l'ajoupa, dont les quatre pans s'écroulèrent bientôt avec fracas sous une trombe qui permit à grand-peine aux personnages de cette scène de regagner les premières limites de l'habitation.

(1). *Mari-Barou*, le tonnerre des nègres.

II

Joseph Platon.

Sol événement qui me dérange !
(*Mariage de Figaro*, acte III, sc. XVI.)

L'ouragan avait duré six heures. De telles commotions sont fréquentes à Saint-Domingue; mais le spectacle que présente le sol au lendemain les rend, la plupart du temps, ineffaçables de la mémoire du colon.

L'habitation de la Rose, vers laquelle s'étaient acheminés assez heureusement les acteurs de la scène précédente, après l'éroulement de l'ajoupa, conservait partout l'empreinte du désastre. Ses colonnes de palmiers brisées par le vent, ses avocats fendus dans toute leur longueur, ses cases suintant la pluie, ses carreaux de terre envahis par le gonflement des ruisseaux, ses pièces de cannes renversées, ici des touffes entières de campêches souillées par le sable, plus loin des bayaondes aux épines fracturées traînant à terre et rendant le chemin presque impraticable, tel fut le premier aspect de désolation que le jour révéla.

Cependant, dès le matin, les jeunes négresses, étendant leurs bras paresseux, sortaient timidement le pied de leurs cases : quelques unes chantaient des airs du pays, d'autres allaient examiner en curieuses la plaine immense nommée le *jardin*, terroir aménagé à merveille dans le principe, mais que le défaut de culture avait laissé couvrir, depuis peu, d'herbes parasites. En effet, bien que cette cotonnerie fût une des plus importantes de l'île, il était facile de voir que l'œil du maître lui faisait défaut. Son opulent propriétaire, M. de Boullogne, n'y avait pas mis le pied depuis longues années et ne s'était guère inquiété que de ses possessions à la Guadeloupe, où le cabinet de France l'avait d'ailleurs envoyé, il y avait trois années à peine. La cotonnerie de la Rose était cependant renommée de longue date dans tous les ports de France et d'Angleterre, en raison de la beauté de ses produits; le quintal s'en était payé de tout temps une gourde au dessus du cours. La surveillance de Joseph Platon n'avait pu effacer, en quelques mois, le dommage de plusieurs années de négligence; au lieu d'arbres féconds, vivaces, la cotonnerie n'offrait guère que d'humbles plantes grêles et malades, auxquelles perdaient quelques gousses isolées. Les nègres indolents s'y étaient adonnés beaucoup trop au jardinage, la déprédation des intendants successeurs de M. de Boullogne les avait encouragés. Indépendamment de cette cotonnerie, l'habitation de la Rose possédait une bananerie superbe, l'ombrage des arbres les plus rares, deux corps de logis fort riches, l'un pour les étrangers, l'autre pour le maître, comme il est d'usage aux colonies, un sol fécondé par veines distinctes et divinement choisi, des épiceries et des plantes indigènes.

A cette époque, quelques uns des plus riches propriétaires de Saint-Domingue, ruinés en partie à la suite de la banqueroute de Law, s'étaient courageusement tournés vers la culture. Du jour où leur fortune s'était évanouie en billets de la Compagnie du Mississipi et que l'établissement dit colonial avait été prononcé, ils avaient senti le besoin de se faire eux-mêmes les exploitateurs de leurs produits, de les défendre et de les

garantir contre des calamités qu'ils ne prévoyaient que trop. Le système colonial avait fait abandonner celui des compagnies exclusives; la France entière, pour ainsi dire, s'était faite compagne à l'égard de sa colonie, elle exerçait envers elle un monopole qui n'était point compensé réellement par la réciprocité. Saint-Domingue, en effet, ne fournissait à la France que des articles dont elle pouvait, à la rigueur, se passer : c'était le sucre, l'indigo, le café; la France apportait à Saint-Domingue les denrées indispensables à ses besoins : la farine, les bestiaux, les bois. Entre un commerce de luxe et un commerce de première nécessité, peut-il exister une réciprocité véritable? Les plus judicieux ou les plus clairvoyans d'entre les colons s' alarmaient donc avec justice de la gêne introduite par le système prohibitif. La rigueur du blocus et la famine de 1745, célèbre autant que celle de 1756 dans les annales de l'île, durent les fortifier, à coup sûr, dans ces idées de découragement.

Par suite du système colonial et de la guerre, le traité de 1763 était destiné à trouver, comme on sait, Saint-Domingue inculte et dépeuplé; plus de la moitié des esclaves avait péri. Les nègres marrons se multipliaient déjà avec succès vers cette époque, et, bien qu'ils ne tentassent aucune excursion dans la plaine, on pouvait prévoir en partie leurs succès futurs.

Au temps de cette histoire, il n'y avait guère cependant que les clairvoyans et les désintéressés qui s'inquiétassent de ces choses. L'orage intérieur était sourd; partout, dans chaque veine de cette île, fastueusement nommée la reine des Antilles, bouillonnait la lave qui devait un jour l'engloutir; mais nul signe extérieur n'avait paru. Imprévoyante de tout, même de la famine, cette colonie se ruinait et se consumait elle-même comme l'antique Gomorrhe. Ses habitans se nourrissaient d'ambitions mercenaires et sacrifiaient tout à la soif de l'or. C'était bien encore, si on le voulait, ce sol fertile, cet Eden aux fruits d'azur, ces ruisseaux nourriciers et ce soleil fécondant; c'était bien cette terre ouverte au travail et à l'industrie, qui fournissait tant au commerce et à l'échange, cette nature prodigue et créatrice qui regardait l'homme comme la mère regarde ses fils; mais aussi c'était le siège des trafics couverts et des lois insuffisantes. Le publiciste qui a dit, en parlant des colonies que dans l'ordre politique une colonie est ce qu'est un enfant dans l'ordre civil, eût trouvé Saint-Domingue la plus incorrigible et la plus gâtée des filles. L'autorité lui paraissait un joug dur, ses agens l'importunaient. Sa fierté créole en était venue à mépriser tout : et les gouverneurs salariés dont l'autorité venait d'outre-mer, et les hommes de couleur, esclaves nés de son territoire. Rencontrait-elle ses voisins les Espagnols, elle raillait leur sobriété; ses surveillans militaires, elle se prévalait contre eux de ses droits de cour. La facilité que ses seigneurs avaient eue de s'affilier en France avec tout ce que l'Oeil-de-Bœuf avait de plus brillant fortifiait son orgueil de prérogatives et l'exemptait presque de la déférence. Enfin sa population et l'éclat de ses richesses lui avaient monté au cerveau.

Vainement quelques prétentions locales inquiétaient les riches planteurs et les grands propriétaires; vainement les projets de réforme s'élaboraient sur divers points de son territoire. Les ménagemens et l'esprit des nobles triomphaient aisément de ses résistances partielles; on ne pressentait guère en 1753 le club Massiac et la prise de la Bastille.

Un petit nombre de colons opulens surveillaient, nous l'avons dit,

leurs propriétés du Cap ou de l'Artibonite; les grands planteurs résidaient à Paris pour y jouir de leurs richesses. Il leur paraissait charmant de se montrer à Versailles ou à Saint-Cloud avec des habits à paillettes, des bagues, des nœuds d'épée, pendant que les noirs de Saint-Domingue courbaient le front sur leur plantage et que leurs habitations roulaient le sucre. Saint-Domingue, c'était leur ferme annuelle, leur espoir, leur crédit; mais la mer des Antilles leur paraissait loin de l'Opéra, et les courtisans n'aiment guère à rêver les lointains voyages. Tout au plus, à la fin d'un souper ou d'une orgie, rêvaient-ils à ce mirage fantastique de l'île lointaine, à ces arbres plantés par leurs pères au profit de leur ambition, à cette terre belle comme le jardin antique d'Hésperus ou quelques pays des contes arabes. Quelques uns étaient nés dans cette patrie des bananes et de la vanille grimpante; ils avaient ouvert les yeux devant ces rochers pacifiques; leur odorat, jeune encore, se souvenait de la senteur embaumée des acacias et des pommes roses. Les savanes de Saint-Domingue avaient conservé leur prix pour ces charmans gentilshommes, créoles émigrés de la terre natale, devenus des sybarites français en si peu de temps! Seulement, déjà pervertis par l'influence des principes de l'Angleterre, ils agissaient en marchands à l'égard de leurs possessions, s'embarrassant fort peu du *principe* que devaient soutenir plus tard le docteur Franklin et Washington. Insouciants des droits de l'homme, ils spéculaient à Paris, du fond de leur petite maison, sur cette marchandise noire dont l'esprit de ruse et de tromperie croissait cependant de jour en jour. Ils s'étonnaient presque de la voir rapporter si peu, et ils accusaient avec assez de raison le climat des colonies de leur dévorer leurs nègres. En effet, soit que le ciel d'Afrique s'opposât à leur multiplication, soit plutôt que la servitude et la misère minassent insensiblement les esclaves, la reproduction devenait de plus en plus faible. Dans les temps qui ont précédé 1789, la traite introduisait dans le seul établissement français des Antilles environ trente mille nègres par année, et, depuis 1700, la seule partie française de Saint-Domingue en avait reçu neuf cent mille. Or, en 1789, on y comptait à peu près quatre cent soixante-cinq mille esclaves; ainsi la moitié de la masse d'hommes importés avait été consommée sans se reproduire. — Ce simple calcul ne juge-t-il pas l'esclavage?

Chaque nègre rapportait alors à son maître environ un écu par jour; ceux qui avaient une profession, comme les nègres charpentiers, serruriers, cuisiniers et autres, lui en rapportaient bien davantage. C'était là du moins un bienfait, une route frayée à l'intelligence et au labeur des noirs; ces esclaves étaient les plus ménagés et les mieux traités. La noblesse de l'île se serait crue stupide de ne pas les distinguer; autant le mépris des *petits blancs* leur était acquis, autant la tutelle des *hauts propriétaires* les soutenait, même contre les gérans ou économes d'habitations, accoutumés de longue date à faire gémir leur race sous les fouets. La noblesse du dix-huitième siècle, que tant de pamphlets accusent, fut, sincère, il faut le dire, dans tout ce qu'elle eut de philanthropie, quand elle en eut; elle laissa à l'Angleterre son étalage de principes, maintenant, il est vrai, le joug nécessaire aux esclaves de ses possessions, mais elle présenta toutes les chances d'amélioration qui lui semblèrent plausibles. Long-temps elle s'appliqua à substituer la persuasion du bien-être à l'empiement, en cultivant elle-même chez ses esclaves des instincts d'intelli-

gence; loin de les refouler, elle s'en servit. La seule admission des principes du droit de l'homme et du citoyen écartée de sa règle de conduite, avec l'esclave, elle se montra mille fois moins dure envers ses propres sujets que ces aventuriers sans existence, flétris du nom de *petits blancs* à Saint-Domingue, race bâtarde, fuyant le plus souvent l'Europe pour des crimes, et qui, grâce à la blancheur de son épiderme, fut souvent surprise de retrouver, sous le ciel des Antilles, une considération dont elle était très certainement indigne. L'exigence impudente de cette caste surpassa de beaucoup les torts des nobles propriétaires : ce furent les vexations de ces hommes, leur dégradation morale, leurs intrigues et leurs attentats juridiques qui fomentèrent les excès de Saint-Domingue.

Cette habitation de M. de Boullogne était donc depuis long-temps inoccupée. D'abord conseiller du roi en son parlement de Metz, intendant des finances de Sa Majesté, puis contrôleur général et grand trésorier de l'ordre du Saint-Esprit, M. de Boullogne était retenu à Paris par d'insurmontables devoirs et des alliances importantes pour sa famille. La volonté du roi était qu'il ne s'absentât jamais des conseils, son département d'intendant des finances étant aussi grave que compliqué. Ces raisons de convenance et de haute position l'avaient toujours empêché de revoir la Rose, cette habitation opulente, sœur ou plutôt rivale de celles qu'il possédait à la Guadeloupe. Confiné dans les soins importants d'un ministère, homme d'État et de travail avant tout, à peine reconnaissait-il, sur une carte envoyée de l'île, le tracé de ses richesses, son habitation bordée de palmas-christi et de tamarins plantés symétriquement à cinq pas de distance l'un de l'autre, au milieu d'une haie touffue de citronniers; la flèche Saint-Marc fuyant au loin et le bac de l'Artibonite, rivière si dangereuse par ses débordemens limoneux. La fortune coloniale de M. de Boullogne avait bien reçu quelques échecs à la suite de la catastrophe de Law, mais il aurait pu vivre somptueusement encore à Saint-Domingue dans ces jours d'imprévoyance et de luxe, où chacun ne songeait qu'à tuer le temps. La colonnade d'arbres qui conduisait à ses domaines demeurait encore majestueuse, les galeries extérieures de sa grande case étaient construites en bois d'acajou orné de riches dorures et garnies de troncs bruts de lataniers. En sus du coton, du sucre et de l'indigo qui se recueillaient chez lui avec fruit, l'eau s'y rencontrait à cinq pouces du niveau de la terre; le parfum des aromates l'y disputait à la fraîcheur des cascades. Cette habitation était un véritable village. La cloche y retentissait à la fois dans la cotonnerie pour le travail de la houe, dans la tannerie, située à portée de la rivière si poissonneuse de l'Ester, dans les hattes et dans le cantonnement des cases à nègres. Les seuls cultivateurs à la houe, au nombre de douze cents quatre-vingts, y existaient à la charge de l'habitation, s'étendant complaisamment sur la plus longue partie du vaste canton de l'Artibonite. Un fossé d'eau vive et limpide coulait joyeusement ce beau domaine au sol verdoyant, derrière lequel coulait encore l'Ester.

Cependant nul visage de maître n'avait encore apparu, depuis celui de M. de Boullogne, dans cette magnifique demeure. Les plus vieux d'entre ses intendans, c'est-à-dire les plus rusés et les moins probes en avaient reçu tour à tour la gestion; mais ils n'en avaient guère respecté les belles fortunes, trafiquant avec insolence de tous les produits de son sol. On devinait partout la déprédation et le pillage: les fruits étaient volés par des

nègres parasites, même avant leur maturité; les lambris dorés de la grande case n'avaient point été rafraîchis, c'était un terrain fourragé inhumainement et livré en pâture à la tyrannie mercantile de ses tuteurs. En jetant les yeux sur Joseph Platon pour le nommer économiste de cette villa déchuë, M. de Boulogne avait plus calculé sur la bêtise de cet homme que sur ses idées; cette bêtise lui présentait du moins des chances de probité admissibles.

Le premier soin de Joseph Platon avait eu pour objet de discipliner les nègres; mais il s'était vu bien vite contraint d'y renoncer. Leur malignité ou leur paresse l'avait dégoûté en peu de jours de son projet de législation, qui consistait cependant à les empêcher de prendre des chèvres à l'éperlin pour les monter, à voler le suif de France, leur panacée ordinaire, à ne point battre leurs mères et à jouer de mauvais tours aux fermiers. Dès lors Joseph Platon s'était résolu à employer envers eux les voies de rigueur, qui étaient alors plus que jamais de mode aux Antilles. La seule chose qu'il leur passât, c'était un *calenda* sur les bords de l'Ester, et la chasse, quand ils lui rapportaient du gibier. Joseph Platon, malgré ses lunettes vertes et la dignité de son emploi, estimait singulièrement cet exercice.

Vêtu d'une *vareuse*, espèce de camisole large, d'une étoffe légère, il se servait des petits nègres comme d'autant de chiens d'arrêt. Quand il ne s'exerçait pas à chiffrer, sa main pressait assez volontiers les gachettes d'un fusil. La chasse de Saint-Domingue ayant plutôt lieu à l'affût, puisqu'on s'y sert rarement de chiens, si ce n'est de ceux des hattes, pour faire lever le gibier dans les fourrés impraticables aux hommes, le gérant emmenait souvent à sa suite ceux qu'il appelait ses protégés, pour porter son sac et ses callebacites. Souvent le long des haies, au milieu des cotonniers, ou dans les champs de maïs et de patates, on voyait se glisser le matin l'ex-commis aux octrois, M. Joseph Platon, tirant au passage les gingéons et autres canards, les tourterelles et les ramiers, dont il se faisait composer ensuite des daubes succulentes. Pour la chasse du caïman, il lui arrivait parfois de paraître moins résolu; il ne l'affrontait guère qu'avec quatre sondeurs noirs munis d'épieux d'une main et d'un coute-las de l'autre. Parmi les compagnons les plus ordinaires de ces sortes d'expéditions brillait le jeune mulâtre, que Joseph Platon avait pris en amitié. Saint-Georges, loin d'être traité par Joseph sur le pied des autres esclaves de l'habitation, recevait chaque jour de la part du contre-maître des témoignages réels d'amitié et d'adoucissement en sa faveur. Ainsi, il l'avait exempté de certains offices trop rudes, comme de puiser de l'eau aux sources lointaines, de courber l'épaule sous de lourds fardeaux; en un mot, Joseph Platon était devenu économiste de son élève à un degré qui eût honoré un philanthrope. S'étant pris un jour à examiner la constitution de ce jeune mulâtre, comme il aurait fait de celle d'un cheval dans une foire, son agilité et sa force l'avaient frappé. Platon chassait souvent, et Saint-Georges aimait passionnément la chasse. L'ex-commis de l'octroi chantait, et le mulâtre ne mettait pas un long temps à lui répéter un refrain des Porcherons ou de Bercy, avec ce léger grassement créole, charme enfantin de la voix aux colonies. Enfin Joseph Platon, depuis son arrivée aux îles, avait commencé une fort belle collection d'oiseaux; l'enfant aidait ses goûts de naturaliste en lui rapportant des pièces rares. Dans l'esprit étroit de Joseph, le mulâtre lui paraissait très propre

à devenir un jour conducteur des moulinières à coton ; sa confiance en son avenir n'allait pas au delà. Il lui faisait don de ses vieilles vestes de nankin, de ses dentelles fanées et de ses boucles de culottes. Comme, en sa qualité d'ex-douanier, il avait râclé jadis du violon, il n'était pas fâché de se produire avec quelque avantage chez les *petits blancs*, escorté de Saint-Georges, qui lui servait de domestique. Le digne Joseph Platon usait des deux esclaves de la manière suivante : Zao se tenait accroupi par ses ordres sous sa table, quand il écrivait ses additions, pour lui garantir les pieds des moustiques ; Saint-Georges, debout, agitait un ventilateur autour de son corps. Quand il montait à cheval, c'était Saint-Georges qui lui tenait l'étrier, lui encore qui nettoyait ses deux chaînes de montre descendant jusqu'aux genoux et qui auraient pu, au besoin, lui servir à chasser les mouches.

L'équitation n'étant pas le fort de Joseph et cependant une des nécessités de son emploi, il prenait grand plaisir à faire monter à Saint-Georges son cheval de réserve, cheval difficile auquel l'éperon déplaisait et que l'enfant conduisait du bout des doigts avec une dextérité merveilleuse. Cette monture se trouvait ainsi façonnée pour le gérant, qui, on le voit, au lieu d'avoir cet enfant mulâtre pour élève, comme il le disait complaisamment, le trouvait déjà son maître en chacun de ses exercices.

Le perroquet de l'ex-commis aux gabelles mérite bien que nous en disions quelques mots. C'était un charmant oiseau ; il était né dans la partie espagnole de l'île et mangeait le *calalou* avec toute la grâce d'un créole. Cette bête n'avait qu'un défaut, celui de répéter assidument le même nom et la même phrase : *Rosette ! Rosette ! Pauvre Joseph Platon !* Cette exclamation touchante de l'oiseau se rattachait à un malheur domestique de son maître, sur lequel nous ne nous appesantirons pas. Joseph Platon, étant commis aux gabelles, avait épousé mademoiselle Rosette, blanchisseuse et empeseuse, logeant à l'entrée des Porcherons. Mademoiselle Rosette, après une semaine de mariage, avait trouvé bon de se faire enlever et d'en prévenir officiellement Joseph Platon par une éptre qu'elle s'était sans doute fait écrire. Cette lettre, le malheureux gérant la relisait maintes fois dans ses jours de fièvre aux colonies, en jetant aux échos son nom et celui de la parjure ; ces deux noms étaient devenus la gamme éternelle de son perroquet.

Seul possesseur par le fait de cette habitation, Joseph Platon coulait donc une vie tranquille au milieu du colon, de l'indigo et du caffier, se livrant moins à la mapie des spéculations qu'au bien-être, se nourrissant bien et jouissant de lui-même avec délices. Il rendait une fois par an le pain bénit à la paroisse de Saint-Marc, se montrait rarement chez le gouverneur, lutinait fort peu les mulâtresses et, à l'exception de celui qu'il appelait son élève, traitait les autres esclaves fort rudement. Il mettait à part sur ses économies, conservait les revenus de cette possession dont il était le gérant ; mais n'avait, il faut l'avouer, ni génie ni force pour l'amélioration. Il lui paraissait tout simple de rendre, une fois par an, ses comptes à M. de Lassiss, ami de M. de Boullogne, lequel venait surveiller quelques unes de ses propriétés dans l'île, mais sans appeler la sollicitude de cet inspecteur sur des progrès nécessaires aux ateliers. Depuis trois ans bientôt que Joseph Platon habitait l'Artibonite, il n'y avait guère d'autre société intime que son perroquet, Saint-Georges et le maître-d'hôtel de la plantation, vieillard oublié au milieu de ces magnifiques

possessions, délaissées elle-mêmes. Si Joseph Platon avait eu la moindre dose d'intrigue, il fût devenu bien vite un peu mieux qu'un simple gérant ; mais M. de Boulogne, qui s'y connaissait, en contrôleur général, avait su, nous l'avons dit, ce qu'il faisait en le choisissant.

Au sein de ce pacifique Eldorado, que n'avait encore agité aucun trouble, la maigre nature du gérant s'était donc heureusement implantée ; à part le chagrin que lui causait l'enlèvement de mademoiselle Rosette, son épouse, Joseph Platon pouvait se croire le plus heureux des mortels et des économes.

Cet état de choses devait cependant changer ; la marquise de Langey venait d'arriver cette nuit même à la grande case, jusqu'alors déserte...

III

Une Ambade.

Mais, au nom du ciel, que signifie cette musique confuse, si près de moi ?

HOFFMANN. — *Don Juan.*

Une lettre de M. de Lassis avait prévenu, depuis huit jours, Joseph Platon de cette arrivée. Elle lui annonçait les intentions de M. le contrôleur général au sujet de la nouvelle hôtesse qu'allait recevoir l'habitation. M. de Boulogne enjoignait à Platon de lui obéir en tout et comme à lui-même, de ne lui adresser jamais la parole qu'avec le plus grand respect ; il ajoutait que tous les gens qu'elle amènerait à sa suite devaient être considérés sur le même pied par Joseph Platon ; qu'il entendait lui faire recevoir à Saint-Domingue les mêmes honneurs que lui-même y avait reçus à son premier voyage, dont la date remontait à 1744 ; que pour elle la maison fût garnie de tout au monde, et qu'elle attendit tranquillement la visite des autorités, au lieu de la prévenir.

Cette missive avait assez d'importance pour que le gérant de l'habitation de la Rose y réfléchît mûrement. La conduite de ces affaires ne lui parut guère embarrassante ; façonné depuis sa naissance à la soumission, il augura heureusement de cette nouvelle pour son avenir, forma le projet de se rendre nécessaire, de gagner l'esprit de madame la marquise de Langey, si bien qu'elle ne pourrait plus se passer de lui ; en un mot, il envisagea la chose plutôt comme une bonne fortune que comme un embarras qui lui survenait au milieu de cette douce et grasse oisiveté qui faisait sa vie.

Pour les embellissemens intérieurs, comme cela demandait du temps et que Joseph ignorait d'ailleurs le goût de madame la marquise, l'honnête gérant jugea prudent d'attendre un peu. Il se contenta de faire assurer les parquets et les solives des chambres, donna ses ordres pour qu'on enlevât les toiles d'araignées, que l'on réparât les nattes et les boiserie, criblées d'insectes. Il décora le maître-d'hôtel, à sa demande, d'une belle livrée neuve, et daigna même manger, par forme d'essai, plusieurs excellens pâtés de venaison dus au génie de ce Comus sexagénaire, ancien chef du maréchal de Saxe.

A l'égard du programme de cette fête, il l'élabora sérieusement. Il résolut d'y apparaître d'abord en acteur principal et de s'y faire entendre

comme violon au milieu de tous ses noirs. Pour arriver à son but, il repassa toutes ses symphonies, ce qui effraya les oiseaux de ces bocages pendant un grand mois. Plus d'une pintade domestique en tressaillit, plus d'un noir s'imagina que le diable Hurrica lui-même donnait des leçons à cet Orphée. En un mot, Joseph n'épargna rien pour satisfaire à la pompe qu'exigeait pareille occasion.

Ce plan de réception, digne en tout de madame la marquise de Langey, fut contrarié malheureusement par l'orage ; elle arriva à la nuit, par un temps affreux, peu propre à la mettre en belle humeur. On ne l'attendait que le 20 juin, et elle arriva le 7. Les premières lueurs du matin, qui éclairaient le désastre, ne lui offrirent que de tristes images : elle aurait pu compter par les croisées de la grande case les arbres déracinés, les feuilles de bambou surnageant au dessus des rigoles, les lianes inclinées douloureusement, les ravines remplies de boue et de sable. La nuit, malgré la moustiquaire, le bruit de la bigaille avait troublé son sommeil, l'ondée avait ruisssé par les vitres, et les cris des négrites l'avaient effrayée. Tout le monde se trouvait aux plantations dès les premiers coups de la foudre : il ne s'était guère présenté pour la recevoir que le vieux maître-d'hôtel, qui n'avait pu lui apprêter que quelques calalous. On l'avait reçue sans tirer un coup de fusil, ce qui est un mauvais présage. Aucun nègre enfin n'était venu au devant d'elle, et c'était à peine si le maître-d'hôtel lui avait su trouver un lit.

Comme pour l'indisposer encore, dès que le chant du coq éveilla l'écho, M. Joseph Platon, qui voulait réparer le temps perdu, se mit en devoir de rassembler, au son du tambour, les noirs et mulâtres esclaves de la Rose, qui accoururent tous, comme une troupe de pintades, sous les fenêtres fermées du balcon.

Brossé, poudré, épinglé, à l'instar d'un bailli d'opéra comique, Joseph Platon les conduisait, escorté du maître-d'hôtel, qui, pour réparer son souper indécent de la veille, était suivi lui-même d'une douzaine de grigillons porteurs du plus rare gibier et des plus beaux fruits.

L'attelage de la marquise demeurait encore exposé aux regards des curieux sous une des remises de la grande case, embarrassé des cordes qu'emploient les postillons noirs, cordes souillées par la boue de la veille et dont le seul éraïlement prouvait assez que la voiture avait traversé les chemins les plus épineux. Un noir, étranger à l'habitation, était déjà occupé à nettoyer dans la cour cette magnifique voiture, débarrassée sans doute l'avant-veille de quelque navire, et dont la seule caisse en vernis-Martin colorée (mode très en vogue, à cette époque, aux plus beaux Longchamps de Paris) pouvait bien valoir trente mille livres.

Le noir étranger, tenant en main son étrille, regardait cette députation avec assez de calme, quand Joseph Platon lui fit demander s'il ne venait pas se joindre à eux pour l'aubade. On lui présenta en même temps un *bamboula* et une flûte, à son choix. Ce domestique refusa, en disant que ce tintamarre allait déplaire sans doute à sa maîtresse, qu'elle était arrivée depuis deux jours seulement de la Guadeloupe dans l'île et très fatiguée de la traversée.

Joseph Platon fut sur le point d'arrêter l'élan général ; mais, comme le temps ne lui semblait pas entièrement sûr, il résolut de mettre à profit les premiers rayons de l'aurore, et fit signe à ses musiciens de partir en

frappant la terre de son bâton à fouet, comme l'eût fait un maître de chapelle...

Ce signal devint le prétexte du plus bruyant des charivaris... Tout l'orchestre noir en reçut le branle et ne tarda pas à remplir la cour de la plus indéfinissable musique dont une oreille humaine puisse être blessée. Ces dilettanti avaient mis en réquisition tous les instrumens connus dans l'île, jusqu'aux chaudières de cuisine. La chanterelle agaçante de Joseph Platon y faisait entendre de véritables cris de sarcelle effarouchée. Le bruit de cette gamme assourdissante et continue monta jusqu'aux croisées en une seconde et réveilla en sursaut la marquise de Langey.

— Finette! cria-t-elle, donne vite la chasse à ces moustiques; va, jette-leur quelques piastres. Tu trouveras des bourses toutes prêtes sur cette table...

Finette, belle mulâtresse de dix-huit à vingt ans et femme de chambre de madama la marquise, descendit bien vite sur le perron pour exécuter cet ordre absolu. Elle fit voler les piastres au milieu du groupe, avec une main digne d'une impératrice. Elle dit à Platon de faire retirer ses noirs et leur ferma elle-même la porte au nez.

— Sachez donc, une fois pour toutes, ajouta mademoiselle Finette au géant tout ébahi, que madame la marquise ne se réveille qu'à trois heures! A trois heures vous pourrez lui présenter vos devoirs!

Joseph Platon balbutia quelques mots d'excuses et se retira l'oreille basse. Comme il lui fallait se remettre un peu, il cingla, par contenance seulement, quelques coups de fouet aux musiciens les plus proches, et, s'appuyant avec dignité sur le bras du maître-d'hôtel, M. Printemps, il regagna l'office, où le déjeuner d'habitude les attendait.

IV

Créole et Marquise.

Oh! ça, je te la ferai connaître! Elle est femme à dormir sous un ciel de glace; elle ne joue qu'avec des cartes parfumées. L'autre hiver elle exigea que chacune de ses femmes ne se présentât devant elle qu'à la bergamotte.

(*La Princesse Bambiche*, livre 1^{er}.)

Joseph Platon dévora. Son appétit, aiguisé par l'air du matin et doublé par la colère, lui fit goûter de tous les plats sans préférence; il but, en homme acharné, à des dieux meilleurs, à une maîtresse plus matinale et plus sensible aux doux charmes de l'harmonie. Rosette lui revint alors à l'esprit, cette Rosette si fraîche, si accorte, si chantante, qui trouvait son violon un orchestre sans rival, et qu'il avait cependant perdue comme Orphée perdit Eurydice!...

Joseph Platon but un excellent verre de rota en essuyant deux larmes parallèles qui roulaient sur son gilet blanc à fleurs.

— Mon Dieu! s'écria-t-il devant le maître-d'hôtel, que ces grandes dames sont difficiles à contenter! Mon violon est cependant un violon de Paris, il m'a été cédé à bons deniers comptans par M. Exaudet, second violon de l'Opéra. Il logeait alors rue Croix-des-Petits-Champs, chez le

pâtisier, vis-à-vis le cloître Saint-Honoré. Lo digne homme que cet Exaudet ! il avait joué avec ce violon tout l'opéra de *Jephthé* !... Je le vois encore avec son habit couleur noisette et sa petite perruque... Eh bien ! où est-il donc passé, mon violon ? me l'aurait-on pris ?

Il se leva tout effaré de la table, où Noëmi, Zao et le jeune Saint-Georges se trouvaient assis la minute d'auparavant. Joseph les avait tous trois admis à ce banquet avec les autres domestiques blancs de l'habitation, pour prix de l'hospitalité qu'il avait rencontrée la veille sous leur ajoupa, détruit à cette heure. Le digne gérant leur avait promis son aide auprès de madame de Langey.

Comme il furetait encore dans l'office, cherchant son précieux instrument et donnant son voleur à tous les diables, le verger, que l'on entrevoyait par les fenêtres de la salle, s'emplit subitement d'une harmonie nouvelle jusque alors pour les oreilles de Platon...

Le virtuose inconnu qui maniait ainsi le violon du gérant exécutait un trait en double corde disposé par Tartini, de manière à faire croire que deux instruments se faisaient entendre à la fois. Des trilles brillants et pleins d'audace, des gammes chromatiques, dont les notes vivement attaquées semblaient autant de fusées éblouissantes, succédaient tour à tour à ce duo ravissant qui précédait et suivait le solo que faisait entendre l'archet, après avoir charmé l'oreille par l'harmonie pleine et mordante de l'ensemble.

— Par la sambleu ! c'est votre élève, comme vous nous le dites toujours, monsieur Joseph, s'écria le maître-d'hôtel ; il vient de s'enfuir à travers la haie dès qu'il vous a aperçu. Il faut lui pardonner, car le gaillard est presque aussi fort que vous. Je vous préviens que j'ai bu trop de Madère, et qu'il fait un peu chaud pour que je coure après lui.

Le gérant de la Rose demeurait plongé dans une rêverie profonde ; l'agilité de l'enfant l'avait confondu. Joseph Platon avait beau n'être pas un Corelli en fait de violon, il s'y connaissait assez pour trouver le jeune mulâtre supérieur à sa propre science, il en devenait jaloux à son insu. Il lui paraissait inouï qu'il lui eût ainsi dérobé son violon sans lui rien dire, et il s'appretait à le gronder d'importance, quand un petit noir sauta par dessus une palissade de la cour, courant à toutes jambes comme s'il eût vu le diable à ses trousses.

La chaleur était accablante, le sol brûlant comme un lendemain de pluie à Saint-Domingue. Le négrillon en sueur s'assit sous un cirouellier, regardant de toutes parts avec l'effroi d'un enfant poursuivi. Un frémissement étrange agitait son corps. Il levait tantôt les yeux au ciel d'un air inspiré, tantôt il ceignait son front d'une couronne de fleurs diversement nuancées, sous lesquelles il semblait se pavaner d'un air glorieux. Évidemment le négrillon croyait être seul, car il se promenait par instant, sautait, dansait et se frottait le ventre contre terre à la manière des esclaves. Joseph Platon et le maître-d'hôtel ne l'eurent pas envisagé trois secondes qu'ils reconnurent Zao, mais Zao à moitié fou, trébuchant comme après une longue course ou une orgie, Zao n'ayant plus que la moitié de sa veste à force d'avoir couru. Ils ne pouvaient comprendre quelle poursuite l'avait amené dans le verger, dont les branches épaisses les dérobaient tous deux à son regard. La présence subite du vieux vaudou, qu'ils avaient entrevu la veille dans l'ajoupa de Noëmi, tira bientôt Joseph Platon de son incertitude à cet égard ; cet homme, sortant tout d'un coup

d'une enceinte voisine protégé par des pingoins et des raquettes, se posa subitement devant Zao en lui demandant si tout était prêt.

— Je guettais, maître, je guettais, fit Zao avec un mouvement de crainte. Moi être d'avis qu'il faut attendre jusqu'après-demain ; après-demain il y aura plus de chance pour notre projet...

— Songe bien, Zao, que tu n'auras la *grappe libre* qu'à ce prix...

— J'ai promis, maître ; Zao vous tiendra parole.

— Surtout, pas un mot. Je compte sur toi pour après-demain. Adieu.

Le vaudou s'était abîmé dans les broussailles. Joseph Platon allait appeler Zao pour lui demander compte de ce singulier entretien, quand Finette, en belle robe de mousseline blanche, s'avança vers lui. Trois heures sonnaient à l'horloge de la grande case.

— Ma maîtresse m'envoie vous chercher, monsieur Platon ; ne vous avais-je pas prévenu qu'elle se levait à trois heures ?

— Mille pardons, mademoiselle, répondit Joseph en rentrant par la salle de l'office, où il trouva Saint-Georges nettoyant l'un de ses fusils. Le jeune mulâtre venait de serrer le violon dans sa boîte, après l'avoir enveloppé dans sa couverture de serge verte avec tous les soins possibles.

— Attendez-moi dans cette salle jusqu'à mon retour, mon Orphée jaune, et n'oubliez pas de m'y faire arranger mes bottes par Noëmi avec des feuilles de palma-christi, des oranges aigres et du noir de fumée, pour les rendre luisantes... Hier encore elle me les apportait couvertes de pepins et de plaques de noir non broyé.

En parlant ainsi, Joseph Platon n'était pas fâché d'humilier, en passant, le talent de son élève. L'enfant ne répliqua pas et fut s'asseoir dans un coin. Noëmi n'était plus là.

Après un coup donné, dans la salle, à un grand miroir piqué de mouches, coup d'œil qui servit à Platon pour resserrer le nœud de sa cravate et donner un tour gracieux à son jabot, le gérant de la Rose suivit la nouvelle Iris de madame la marquise.

Chemin faisant, Platon chercha vainement à la faire causer, ce fut en pure perte ; mademoiselle Finette n'était point une servante de comédie. Elle marchait d'un air fier et résolu, se fiant sans doute à sa beauté, qui était grande, et à l'importance de son rôle de camériste auprès d'une marquise. Platon, qui de sa vie n'avait aimé que Rosette, fut interdit rien qu'en la voyant.

La lettre de M. de Lassis et ses instructions ne lui apprenaient rien sur l'âge de la dame qu'il allait complimenter. Était-ce une douairière, une vieille demoiselle ou une jeune femme ? Joseph Platon se demandait à lui-même avec quelle phrase il lui faudrait aborder la marquise de Langay, cette noble hôtesse inconnue que M. de Boullogne, avec une lettre, installait ainsi d'un seul coup dans ses domaines. Il lui vint en pensée que le mieux serait d'attendre qu'elle l'interrogeât lui-même ; il la salua du plus loin qu'il l'aperçut, agitant autour de lui, dans cette obséquieuse salutation, un nuage odorant de poudre à la maréchale.

S'étant annoncé de la sorte dans le salon, le gérant put voir une jeune femme de vingt-cinq années au plus, vêtue de noir comme le serait une femme en deuil. Elle était couchée sur un sofa ou *chivanta*, qu'elle avait fait emballer sans doute avec elle, car Joseph ne reconnaît pas ce meuble ; du haut de ce trône, elle causait avec une n'grasse qui lui chatouilla t

ses pieds. La voluptueuse nonchalance de son regard n'en tempérât en rien la fierté ; il était facile de voir que les moindres désirs de cette femme servaient de lois. Son teint, d'une incomparable blancheur, avait la pâleur mate d'un camée ; la langueur de ses mouvemens, ses cheveux noirs et la finesse de son pied annonçaient une créole. La marquise en demi-toilette n'en parut pas moins à Joseph Platon une beauté surhumaine. Pendant quelques minutes, le gérant de la Rose resta interdit devant cette statue royale qui avait l'air de quelque Diane en marbre sortie du parc de Versailles. La marquise avait à peine remarqué son entrée, elle riait avec sa négresse, et un gros vilain singe mangeait une goyave. Madame de Langey toisa Platon de la tête aux pieds, Finette lui avança une chaise en canne. Le malheureux vit le moment, où faute de phrase de début, il allait être obligé de baiser la pantoufle de madame la marquise. Rien ne lui parut plus glacial et plus majestueux que cet accueil.

— C'est donc vous, monsieur Joseph Platon ? je ne suis pas fâché de vous voir, dit-elle avec un petit éclat de voix sèche. Vous dirigez tout ici, n'est-il pas vrai ?

Joseph Platon pressentit une tempête.

— Vous avez eu pour moi, continua-t-elle, des attentions inimaginables... Le coucher d'abord, puis l'aubade. Dites-moi, monsieur Joseph, en étiez-vous ? Finette prétend que vous la dirigiez comme violon...

— C'est un instrument que j'aime assez, répondit Platon avec un sourire de modestie gênée ; madame la marquise ferait-elle aussi de la musique ?

— Pas tout à fait aussi bien que vous, monsieur Platon. Ah ça ! dites-moi, vous ne m'attendiez pas si tôt ?

— M. de Lassis m'avait écrit pour le vingt.

— C'est à cela sans doute, mon digne monsieur Platon, que j'ai dû ma belle réception ! J'avais compté sur une nuée de tapissiers et de peintres décorateurs pour m'arranger ces appartemens ; il paraît que vous y avez renoncé. Je trouvais plaisant d'en écrire à M. le contrôleur général, si je ne vous savais son protégé... Sa grande case, ma foi, ne ressemble pas mal à une grange, et ses lits à des banquettes d'opéra ! A la Guadeloupe, je vous en préviens, j'étais mieux traitée. Tous les matins d'abord, sachez-le, mon très excellent monsieur Platon, je prends un bain. Les parfums de l'oranger et du frangipanier me vont encore, mais j'aime aussi les parfums de France, et vous m'en aurez, n'est-ce pas ? Je vous préviens aussi que je n'ai pas assez d'un singe, il me faut le plus joli de vos négrellons pour porter mon parasol. Qu'il soit bien appris, et remplace auprès de mon fils un angora magnifique que nous avons eu le chagrin de perdre dans la traversée... A propos, l'avez-vous vu mon fils ! Négresse, allez donc chercher Maurice !

Joseph Platon avait écouté cette tirade, prononcée avec une dédaigneuse paresse, sans oser même respirer. Il semblait s'attendre à une seconde avalanche de reproches. L'air embarrassé, il tournait bêtement son chapeau de paille dans ses mains et regardait l'horrible singe de madame de Langey comme pour se donner une contenance.

La négresse revint, portant M. Maurice, âgé de six ans, entre ses bras. Cet enfant, contrarié de se voir distrait de ses jeux, pleurait d'avance ; il arriva de fort mauvaise grâce devant Platon. M. Maurice avait toutes

les allures d'un enfant gâté, il commença par enlever à Joseph Platon la badine à gland qu'il portait et par la donner au sapajou, qui la brisa comme une allumette. Cela fait, il tira à les casser les chaînes de montre du gérant, et lui souffla la poudre de son collet dans les yeux. Joseph Platon trouva ces gentillesse adorables ; il félicita madame de Langey sur la beauté de son fils. Encadrée par de charmans cheveux blonds, la figure de Maurice, frêle et délicate, semblait être, en effet, une miniature de celle de sa mère : elle avait cette même couleur molle et limpide, cette chair blanche qui indique plutôt l'opulence que la santé ; les cheveux et les cils de l'enfant, sa bouche ronde et pure, son nez mince, témoignaient assez en faveur d'un enfant de bonne race. La fée Heureuse semblait s'être penchée en souriant sur le berceau de cet enfant, en le dotant de tous les dons du bien-être et du visage.

— Mon fils a six ans, monsieur Platon, reprit la marquise, et, le croiriez-vous ? il n'est point encore baptisé. Des raisons diverses ont retardé cette cérémonie pendant que j'habitais la Guadeloupe. Vous m'obligerez, monsieur Platon, d'en écrire ce soir même à M. le curé de Saint-Marc, qui est je le crois, votre paroisse. Je connais l'esprit des habitans de l'Ar-tibonite, la promptitude de cette démarche est de conséquence pour moi. Songez-y donc, et rapportez-moi la réponse demain matin. Encore un mot, monsieur Joseph Platon. Je ne vous gênerai en rien, pourvu que vous suiviez toujours mes volontés. Au revoir, monsieur Joseph Platon.

La négresse remporta Maurice, qu'on ne laissait jamais marcher, fût-ce sur les nattes des cases. Madame de Langey se leva avec des façons languissantes et se retira après avoir encore donné d'autres ordres à Joseph. Une volonté très ferme de domination perçait dans chacune de ses paroles. Joseph Platon en conclut qu'elle allait bientôt le tyranniser, il avait toujours craint les maitresses femmes. Sur le pas de son boudoir où elle entra, la marquise lui dit cependant avec complaisance :

— Était-ce vous, monsieur le gérant, qui jouiez du violon dans le verger, il n'y a pas encore une heure ?

— Vous êtes bien bonne, madame la marquise, c'était mon élève, un jeune mulâtre !...

Tout en rendant de la sorte hommage à la vérité, Platon appuyait beaucoup sur le mot *élève*.

— Je vous en félicite, monsieur Platon, vous voilà précepteur de noirs, vous nous amènerez ce garçon-là ; il apprendra le menuet à mon singe. Entendez-vous, je veux le voir dès demain !

Moitié ébaubi et moitié satisfait de cet accueil, Joseph Platon s'était éloigné. Il songeait aux choses qu'il avait à préparer dès le lendemain, au baptême futur de M. le marquis Maurice de Langey, néophite, âgé de six ans ; à l'envoi d'un messenger au curé de Saint-Marc, et enfin à la présentation du mulâtre, son élève, à madame de Langey. Cette dernière recommandation le fit souvenir de Saint-Georges, auquel il avait enjoint de l'attendre à l'office. Il le trouva dans la société du maître-d'hôtel, M. Printemps, qui, en sa qualité d'ancien soldat du maréchal de Saxe, lui conta toutes ses guerres. Ce Mars caduc assaisonnait ce récit de quelques tranches de gibier et de vin de Bourgogne de l'ancienne cave du maréchal. La négresse Noëmi, les coudes appuyés sur la table, prêtait une vive attention au récit du maître-d'hôtel, qui en était au plus beau période de la bataille de Fontenoy quand Joseph Platon entra.

A son air morose et préoccupé, tous jugèrent prudent de ne pas l'interroger ; lui-même il coupa court à toute question en ordonnant à Saint-Georges de prendre un mulet et d'aller prévenir le curé de Saint-Marc qu'il se tint prêt le surlendemain, dès l'aurore, pour un baptême.

V

Conversations à l'Office.

Vous croyez que je veux rire ? De grâce, dites-moi sincèrement comment vous la trouvez ?

CLAUDIO. — *Beaucoup de bruit pour rien*, acte 1^{er}, sc. 1^{re}.

Le galop du mulet sellé par l'enfant résonnait encore, et Noëmi l'écou-
tait avec une attention inquiète, lorsque plusieurs noirs, esclaves fami-
liers de l'habitation, entrèrent avec des paniers dans cette salle, appor-
tant les objets utiles à la consommation du lendemain : ceux-ci des pa-
tates, d'autres des poules ; les pêcheurs, des écrevisses et des tortues ;
les chasseurs, du gibier, provisions que M. Printemps recevait du haut
de sa grandeur et de son fauteuil.

Le maître-d'hôtel inclinait sa tête à droite et à gauche, accueillant
ces richesses comme un prince eût accueilli des ambassadeurs ; son
bonnet de coton, d'un blanc irréprochable, sa perruque et son épée en
faisaient presque un monarque aux yeux des noirs. Ces esclaves à demi-
nus, revenant du travail, la poitrine haletante comme le soufflet d'une
forge, contrastaient avec le calme majestueux du maître-d'hôtel, se
carrant seul dans son fauteuil de velours d'Utrecht fané, et accordant
à peine un sourire aux jeunes négresses qui faisaient autour de lui des
ouvrages de couture. A la tête de ces négresses, préposées au linge de
table, figurait Noëmi, élue ce soir même d'un commun accord, et dont
Joseph Platon regardait le travail avec une anxiété visible, car il s'agi-
sait d'un superbe gilet à fleurs qu'il devait porter le lendemain, et que
Noëmi raccommodait de son mieux.

Bravissimo ! mes enfans, s'écria enfin d'une voix de Stentor M. Prin-
temps, le maître-d'hôtel, *bravissimo !* cela veut dire en latin : *je suis
content !* Vous aurez la petite goutte de croc si vous continuez, car les
beaux jours de la cuisine française vont, je l'espère, renaître dans l'île.
Nous avons après-demain un banquet à la suite du baptême. M. l'in-
tendant doit venir, madame l'intendante l'accompagnera ; il y aura
M. Gachard, M. de Vannes... du beau monde ! Tout cela n'est que pour
commencer, nous verrons bien d'autres choses !...

La négraille ne répondit rien. Nul ne bougea.

— Comment, vous vous taisez, canailles ! vous voilà tous comme des
caïmans rôtis ! Mais, vive Dieu ! à votre place je danserais, moi, et je
gragerais (1), comme vous le dites, à me démettre les lombes... Vous
devez être fiers d'appartenir à madame la marquise de Langey !

Disant ainsi, le vieux maître-d'hôtel touchait complaisamment sa
livrée neuve. Dans l'idée de M. Printemps, changer de collier n'était
rien, pourvu que le collier fût d'or.

(1) Sorte de chiton modifiée.

Ce soir-là même, en femme habile et prudente, la marquise de Langey avait envoyé par son noir ses gratifications aux gens ordinaires de M. de Boulogne. M. Printemps était donc sous le poids d'une ivresse double, celle de la gratification et de la livrée.

Les nègres n'osaient se lancer en fait de joie, comprimés qu'ils étaient par l'aspect rechigné de Joseph Platon, appuyé sur son grand fouet.

Sa contenance devait être, à vrai dire, une énigme pour eux. Pendant que le maître-d'hôtel chauffait l'enthousiasme, Platon, livré sans doute à quelque rêverie contemplative, regardait tristement les boucles de ses souliers gris. Un combat intérieur le brisait, il faut le croire ; car soudain il se leva et frappa sur la table un coup de manche de fouet à écraser les maringouins sifflant autour des chandelles...

— Hors d'ici, négrites, dansez la *chica* si vous voulez, on vous l'accorde, mais qu'après-demain tout le monde soit sur pied !

Un murmure de joie accueillit cette sortie. Les nègres, en voyant Platon lever son fouet, croyaient être battus ; il leur permettait la danse. Le mot de *chica* une fois lâché, la salle d'office fut vide. Il ne demeura que le maître-d'hôtel, Platon et Noëmi.

— Tu ne vas pas avec eux, Noëmi ? dit le gérant.

— Si vous le permettez, maître, je préfère rester ici ; ce linge est, d'ailleurs en mauvais état, et je ne voudrais pas encourir le blâme de *madame la marquise* de Langey, répondit Noëmi en appuyant sur ce mot.

Joseph Platon se contenta de reculer sa chaise loin de Noëmi avec un dédain assez marqué, et pendant que la négresse s'occupait assidument de son travail, à la lueur d'une petite lampe, il causa avec M. Printemps, ainsi qu'il suit :

— Eh bien ! je l'ai vue ; Printemps ?

— Pardine ! moi aussi, mais c'était à la nuit. N'importe, je la tiens pour une belle femme, monsieur Joseph ! et je m'y connais... Voilà une maîtresse femme, celle-là !

— A quoi jugez-vous cela, Printemps ?

— A ces dix louis qu'elle m'a envoyés, monsieur Joseph. C'est une femme rare, une femme de qualité, qui me paraît beaucoup tenir à sa cuisine... C'est à la bouche qu'on reconnaît une marquise, voyez-vous...

— Marquise tant que vous voudrez, reprit Platon ; mais si vous aviez vu avec quel dextérité son singe, qu'elle nomme, je crois, Poppo, m'a cassé ma badine... C'est un fort vilain être que ce Poppo !

— Elle a un singe ! C'est encore au singe que l'on reconnaît la vraie marquise !... Ah ! il est vrai que mademoiselle Lecouvreur, pour laquelle M. le maréchal de Saxe m'a fait rôti et confire prodigieusement, dans les temps, en possédait un fort journalier... Quelle comédienne que cette demoiselle Lecouvreur !

— Printemps, vous qui avez de l'esprit, que pensez-vous qu'elle vienne faire ici ?

— Pour cela, je ne puis pas trop vous dire. M. le maréchal de Saxe avait pour coutume de prêter souvent son hôtel à des comédiennes quand il allait en campagne ; M. le contrôleur général, homme raisonnable, agit peut-être ainsi pour ses protégées.

— Dites ses parentes, Printemps ; madame la marquise de Langey ne

peut être, ne doit être que sa parente, reprit Joseph avec une prudence manifeste de dignité.

— Sa parente, soit; mais il me revient en mémoire l'aventure de certaine cousine du maréchal de Saxe qu'il faut, monsieur Joseph, que je vous conte. C'était en 1730... ma foi... L'armée...

Des cris perçans arrêterent l'histoire de M. Printemps dès son début; l'on vit entrer dans la salle plusieurs nègres de houe armés de pioches, amenant un petit noir qu'ils tenaient par le collet. Derrière cet enfant marchaient, d'un air piteux, plusieurs négrillons, ses amis et ses complices sans doute, car les nègres de houe ne s'en étaient rendus maîtres eux-mêmes qu'on les battant. Le héros de la troupe porta la parole devant Platon; il dit avoir trouvé Zao sellant lui-même un cheval pris à l'éperlin; que sur les flancs du cheval pendaient deux paniers remplis de morue sèche, de viande salée et de fruits, des pipes, du tabac, un habillement neuf, tout ce qui peut servir à un voyage de longue haleine; qu'après avoir battu et questionné Zao sur ces choses, volées sans doute, ils n'en avaient tiré aucune réponse, et qu'ils l'amenaient pour que Platon lui-même l'interrogeât.

Le premier acte d'autorité de M. Joseph Platon fut de faire fouiller le négrillon, sur lequel on trouva d'autres objets : des serpes, du cordage, des clous, une lime et une scie. Les nègres fugitifs, dits marrons, sont nantis ordinairement de ces objets. L'exploration plus approfondie de ces deux paniers donna matière à l'étonnement des assistants; ils étaient remplis en effet de fétiches de toute sorte, bizarrement taillés et colorés, que Zao avait cachés au fond sous des feuilles de palmistes. Loin de nier son projet de fuite et ses vols, Zao affecta une véritable résolution.

— Voilà qui est bien, mes braves noirs, dit le gérant; quoique vous n'ayez fait que votre devoir, j'aurai soin de faire couler demain dans vos gourdes autre chose que de l'eau. Quant à ce méchant petit crabellà, j'aurais bien envie de le jeter aux poissons de l'Ester, mais ils n'en vaudraient pas, tant il est laid. Il me vient à l'idée de le réserver pour après-demain en guise d'exemple. Allons, Zao, tu te résoudras, peut-être, à nous nommer ton complice, car tu n'as pas fait tes provisions pour toi seul. Songe à dire la vérité, ou je te livre à messieurs les dragons jaunes... En attendant, tu jeûneras dans la chambre que voici, et dont les serrures sont bonnes. Bonsoir, ami Zao, cette fenêtre est bien grillée, je t'en prévient; elle donne, pour plus de sûreté, sur le puits de la *noria*; ainsi, ne te berce pas d'un faux espoir. Vous autres, gardez-le, vous aurez demain double paie.

Joseph Platon s'éloigna quelques instans, puis revint bientôt armé d'un cadenas énorme et d'une clé digne de la geôle de la Bastille. Zao ne surveillait pas; son œil, parmi cette foule, venait de rencontrer un autre œil, celui du vaudou. Appuyé en dehors de cette fenêtre non fermée encore, auprès du puits de la *noria*, dont les festons de lianes grimpanes le cachaient, cet homme exerçait sur l'enfant la puissance de son regard... Le fouet se fût levé sur Zao qu'il ne lui fût pas échappé une plainte ou une parole sous cette magique influence... il ne s'appartenait plus.

Les nègres de houe emmenèrent Zao. L'assurance du négrillon ne s'était pas démentie une minute; il jeta même sur Platon un regard

assés insolent pour celui d'un enfant de son âge ; mais le vertueux gérant n'y prit garde. M. Platon, pour se faire valoir, écrivit sur-le-champ à madame de Lagey le récit fidèle de l'événement, aidé, pour ce procès-verbal de M. Printemps, duquel il avait appris insensiblement les us et le beau langage des personnes de qualité.

VI

Une Mère.

Je suis assise dans ma douleur, j'attends le matin dans les larmes.

OSSIAN. — Colma.

Noëmi n'avait prêté qu'une attention assez ordinaire à la scène précédente. Le délit singulier dont les nègres de houe venaient d'accuser Zao lui semblait la conséquence ordinaire de ses conversations avec le vaudou ; elle était convaincue que cet homme l'avait fanatisé, qu'il lui avait jeté ce qu'on appelle au pays un *ouanga*, sortilège qu'il ferait cesser à sa prière, dès qu'elle le rencontrerait.

Cette idée la rassurait presque sur le sort de Zao, dont le jeune âge devenait, du reste, la meilleure excuse. Il faut le dire aussi, et le lecteur a pu s'en apercevoir à certains traits épars dans nos premières pages, Noëmi avait accepté Zao, le fils de sa sœur, plutôt comme un fardeau pour sa misère que comme un bienfait. C'était le mulâtre qu'elle chérissait par dessus tout, le mulâtre plus leste mille fois et plus adroit que Zao, dont l'intelligence n'allait pas au delà de l'humilité et de la superstition envers le jongleur. Pour Zao, la négresse eût consenti peut-être à se voir battue ; pour Saint-Georges, elle eût donné sa vie et son sang ! Saint-Georges était le Benjamin de Noëmi, son bonheur, son idole de tous les jours ! Au moindre désir exprimé par lui, on la voyait s'empresse et courir, esclave de ses volontés, l'embrassant et l'adorant comme un idole eût fait d'un fétiche. C'était elle qui le lavait soir et matin, elle qui s'occupait de sa *rechange*, équipement consistant en une chemise, un pantalon et une veste de toile que portait l'enfant lorsqu'il suivait M. Joseph Platon à la chasse. Devait-il monter par ces durs chemins aux roches tranchantes et calcaires que les nègres nomment *roches à ravels*, Noëmi visitait le soir ses pieds endurcis à la fatigue, dans la crainte d'y trouver quelque piqure de ronce ou de serpent. Orgueilleuse de son fils, lorsqu'elle faisait le tour des cases, elle avait l'air de briguer les suffrages de chaque noir de l'habitation. C'était elle qui l'avait allaité à la Guadeloupe, ce pays qu'elle semblait tant regretter, surtout depuis qu'elle était à Saint-Domingue. Ce fils bien-aimé était si beau pour Noëmi ! Un mouvement fébrile la saisissait quand il était loin de l'ajoupa, une larme brillante se faisait jour alors à travers ses longs cils noirs ; son trouble était visible, malgré le crêpe éternel impitoyablement jeté sur son visage, ce voile immuable qui cache jusqu'à la pâleur ! Souvent la nuit elle se levait de sa couche pour le contempler dormant sur sa natte ; elle lui choisissait les plus belles goyaves, frugale pour elle-même jusqu'à l'abstinence. Dans la traversée, il n'était sorte de soins qu'elle ne lui eût prodigués,

au point de vendre pour lui son collier de verroteries et ses boucles d'oreilles, seules reliques qu'elle eût conservées de la Guadeloupe.

Il y avait des jours où Noëmi ne pouvait concevoir qu'elle eût mis au monde cet enfant, elle se demandait par quel céleste bienfait il lui avait été donné. Sa vie de misère s'étonnait de cette douce rosée de tous les jours, de ces sourires. Les négresses, pour la plupart, n'aiment guère leurs enfans que tant qu'ils conservent l'ignorance du premier âge; elles les choient plutôt comme nourrices que comme mères. Chez ces femmes, aucune gradation : l'âge de la raison une fois atteint par l'enfant, elles oublient qu'elles ont été mères. Elles les livrent aux chances de la servitude, les abandonnant ainsi de plein gré après les avoir amollis par leurs anciennes caresses. L'esclavage, cette main de fer, les prend alors, et sa tyrannie est d'autant plus dure qu'elle est soudaine. Rien n'a préparé le nègre enfant à cette transition subite; il se réveille avec sa chaîne comme un homme que l'on vient de jeter dans un cachot. Ses parens eux-mêmes se font exécuteurs et bourreaux à son égard; ils le punissent bientôt autant qu'ils le gâtaient; c'est à la loi seule qu'il appartient.

Noëmi n'aimait pas ainsi son enfant. La pauvre mère n'avait compris que trop vite à quelles dures épreuves celui qu'elle appelait son *ange noir* devait être un jour réservé par sa seule tache originelle; abîmée dans sa contemplation, elle le préservait déjà dans son cœur contre toute atteinte et toute morsure. Il lui paraissait affreux de penser que ces mains robustes, faites pour manier le fouet, dussent un jour se voir flagellées inhumainement à la moindre faute; que cet être si complet, si beau, ignorant encore jusqu'à sa force, ne fût qu'une marchandise! Elle admettait bien les coups et le trafic pour elle, dont les mains commençaient déjà à se gercer, dont la peau avait perdu son lustre, pauvre pacotille de négresse avariée, et qui avait eu son prix! Mais son fils, son beau Saint-Georges! Il n'avait pas été admiré pour rien dans la traversée, ce cher trésor; il n'avait pas été caressé par les matelots et le capitaine sans qu'il n'y eût sur son front quelque ligne glorieuse inscrite par les destinées! Les fanfares des fifres et des tambours lui plaisaient; ce serait peut-être un jour un grand capitaine! Son mouchoir de Madras, il le ceignait déjà avec grâce sous son large chapeau de paille tressée; il dansait et montait à cheval mieux qu'un créole. Enfin, chose neuve assurément pour une mère de cette couleur, elle était déjà récompensée de sa pauvreté et de ses douleurs par l'âme de son enfant!

Noëmi, la triste mère, regardait cette âme s'ouvrir, comme la fleur ouvre ses pétales odorantes après la pluie... L'œil de son amour n'y découvrait qu'une chose encore, l'envie de se distinguer, cette ambition des âmes nobles qu'on opprime; elle n'y soupçonnait pas l'amour, ce volcan plus furieux que l'obstacle des sociétés irrite; Noëmi, qui n'avait jamais connu que l'obéissance, ne pouvait deviner cet aiguillon des grandes révoltes, ce niveau glorieux qui arrive à tout!

Sa crainte la plus forte, c'était que son fils ne revînt plus tard, qu'il ne se perdît dans les mornes et ne couchât sur la terre humide encore de rosée! Ses courses aventureuses l'agitaient; elle écoutait chaque bruit qui pouvait le lui annoncer : celui des oiseaux, du vent, des vagues lointaines. Le devantant quelquefois pour l'attendre jusque près du pont de l'Estér, à la tombée de la nuit, elle y demeurait pensive, comptant et recomptant les minutes avec des grains de maïs, son sablier ordinaire.

Vainement les judelles et les râles se jouaient-ils dans les branchages et les lianes autour d'elle, vainement le jakana s'argentait-il à la lune de ses couleurs les plus belles pour raser les plantes flottantes; absorbée dans son inquiétude, Noëmi ne rêvait qu'à son enfant. Parfois alors il y avait un bruit léger auprès d'elle, comme si quelqu'un passait; elle se levait toute droite, et la sueur sur le front, la pauvre mère! mais c'était pour voir le caïman s'élancer d'un bond à la poursuite d'une tortue fuyarde. Quand elle entendait le chant de Saint-Georges, elle n'y pouvait tenir, et se jetait contre terre, bénissant Dieu...

Ce nom de Saint-Georges n'avait pas été donné au jeune mulâtre par une simple préférence de nom, comme il arrive fréquemment aux colonies. Le plus beau navire en rade à la Guadeloupe, lorsque l'enfant y était né, lui avait servi de parrain; c'était Noëmi qui l'avait ainsi voulu, la plus belle et la plus triste chose à la fois pour une négresse étant un navire de France, parce qu'il les enlève et les ramène en leur patrie.

Peut-être aussi Noëmi attachait-elle à ce nom d'autres idées, peut-être lui rappelait-il une époque de sa vie sur laquelle sa bouche s'était fermée à tout jamais comme la pierre sur le sépulcre. Accablée souvent par la souffrance, et prête à livrer sa main au désespoir, elle s'arrêtait tout d'un coup et relevait le front avec orgueil, comme si elle eût entrevu quelque aurore lointaine dans un mirage. Dans ces instans de crise et de fièvre, elle nommait des sites oubliés depuis long-temps, elle suivait le cours de ruisseaux taris et désolés. Suspendue à ces souvenirs intelligibles pour tous, elle poursuivait en elle le sens de cette mystérieuse énigme, elle pleurait et souriait tour à tour... Plus forte bientôt contre la peine, elle se renfermait dans tout le courage de son martyre. Son état de santé variait selon les joies ou les douleurs enfantines de son fils. Elle souriait de son sourire et s'inquiétait de ses moindres maux; dépendante et méprisée, elle lui cachait chacune de ses amertumes. L'habitude de la souffrance avait fait enfin de cet instrument de passion une grande et belle âme, rachetant amplement, aux yeux de Dieu, même sans être chrétienne, les condescendances coupables de sa jeunesse et des voluptés qu'elle avait plutôt subies que cherchées...

Quand le pas du mulet retentit près de la hutte, Noëmi veillait encore, bien que la nuit fût profonde... Elle songeait moins, à coup sûr, alors à Zao le captif qu'à Saint-Georges l'absent... Elle s'arracha de sa natte aux premiers bonds de l'animal dans la grande cour, et pressant le jeune mulâtre entre ses bras, elle l'inonda de larmes...

Après avoir éteint sa sueur et lui avoir fait avec son pouce un signe sur le front, elle agita sur lui les feuilles d'un frangipanier chargées de rosée qu'elle avait cueillies, et ne s'endormit qu'après s'être bien assurée qu'il dormait.

VII.

Le Départ.

Je ne sais ce qui arrivera ; mais, s'il plaît à Dieu, Jeanne, tout ira bien.

SARCUS. — *Le meilleur alcade, c'est le roi, sc. III.*

Le jour choisi par madame la marquise de Langey pour la cérémonie du baptême de Maurice, les esclaves de la Rose reçurent en effet double ration ; on leur distribua des bananes mûres, des figues et des patates en abondance. Tout se mouvait, s'attifait et chantait dans l'Artibonite. Les vestes rouges et les vestes blanches rayonnaient au soleil ; les coups de fusils, tirés par les nègres créoles, le bruit et les chants, annonçaient la joie. La classe noire se cramponne d'ordinaire à toutes les occasions qu'elle trouve de se réjouir, peu lui importe la cause, c'est un jour de plus d'affranchissement conquis sur la servitude.

La fabrique, ce matin-là, ressemblait presque à un manoir du moyen-âge qui donne quelques heures de répit à ses vassaux. M. Joseph Platon parcourait les ruelles des cases avec un air de bénignité qui semblait être de commande ; il se laissait aller jusqu'à être bon prince et à goûter du *moussa* et du *tumtum*, comme pour s'assurer par lui-même de la nourriture de sa colonie. Le repos accordé aux esclaves pour ce jour de solennité assurait au gérant un travail plus opiniâtre et plus fructueux de leur part. Quand viendrait le lendemain ; c'était une machine aux mille roues qui promettait de fonctionner avec plus de force, et qu'on ne laissait reposer qu'à ce prix.

La miraculeuse berline de madame la marquise de Langey était déjà prête à partir, une foule de noirs l'entouraient, curieux d'en admirer de près les riches dorures. Les lames d'un soleil éblouissant se jouaient à ses panneaux, où le peintre avaient entouré l'écusson de la marquise d'une nuée d'amours et de colombes. Le train du carrosse était réchampi de bleu et d'or, sa forme présentait, vers le bas, celle d'une gondole surmontée d'un treillage de pampres verts en guise de dôme. C'était une voiture de princesse digne de la chaussée de Versailles ; madame la duchesse de Valentinois en possédait seule une semblable.

Les chevaux attelés à la berline et qui piaffaient dans la cour sortaient tous de la hôte de la Rose. On se sert peu de chevaux pour les attelages de voitures à Saint-Domingue, où l'on emploie plus communément les mulets, comme devant moins succomber à la fatigue ; mais comme les chevaux nés dans l'île sont difficiles à manier, les nègres, qui s'exercent de bonne heure à ce manège dangereux et se vantent de les réduire, avaient voulu prouver leur valeur en cette occasion. Les noms des meilleurs maquignons et maîtres en cette science venaient d'être ballottés dans le tricorne galonné de M. Printemps, le maître-d'hôtel, qui regardait ce départ d'un air d'envie et de chagrin, les devoirs de sa charge le retenant aux cuisses.

Les deux noms qui sortirent furent ceux de Saint-Georges, appartenant à

à l'habitation de la Rose, et celui de Toussaint-Breda (1), appartenant à l'habitation de M. Noë, située à une lieue de la ville du Cap.

Ce dernier nom se vit accueilli par des murmures. Le noir qui le portait, plus âgé de deux ans que Saint-Georges, n'était pas de l'Artibonite, il était venu à la suite de quelques personnes de l'habitation Noë qui visitaient madame de Langey, dont la famille leur était connue pour avoir habité la Guadeloupe. Joseph Platon chercha vainement à faire comprendre aux noirs de la Rose que Toussaint-Breda représentait alors les maquignons de la ville du Cap. La jalousie de ceux de l'Artibonite ne voulut rien écouter. Madame de Langey descendait déjà par le perron, et Joseph craignait quelque sédition populaire... Le noir de l'habitation Breda choisit ce moment pour prendre son élan et courir à sa monture. C'était, par malheur pour lui, un cheval *pautre*, comme on dit à Saint-Domingue, cheval non dressé et qui s'indignait déjà de se trouver à côté d'une autre bête docile et froide. À peine le noir l'eut-il enfourché que l'animal lui imprima une forte secousse. Toussaint fut lancé au milieu d'un groupe de noirs, qui battirent des mains à sa défaite.

Le noir, honteux, se releva, grommelant entre ses dents. Il était pourtant renommé au Cap pour cet exercice ; mais, cette fois, le cheval auquel il s'attaquait ne lui était pas connu. Il cherchait encore à enlever la poussière qui couvrait sa veste à carreaux blancs et rouges, quand un coup de fouet victorieux retentit, et le noir du Cap eut le désappointement de voir le jeune mulâtre de la Rose maîtrisant chaque mouvement de l'animal et faisant décrire à la berline un tour gracieux jusqu'au perron.

Les applaudissemens de tous les noirs de l'Artibonite lui furent prodigués. Sa casaque vert-pomme, sa bonne mine et sa grâce avaient frappé tous les spectateurs... Madame de Langey, la nourrice, l'enfant, et Finette la mulâtresse montèrent dans la berline, que suivait une voiture de l'habitation Noë, dont Toussaint se vit heureux d'occuper l'arrière-train, aux cordons duquel il se suspendit d'un air piteux... Saint-Georges conduisait seul l'attelage brillant de madame de Langey, qui sillonna bientôt de ses roues les sables du chemin qui mène à Saint-Marc.

À la suite de la berline et juché sur un cheval dont il déchirait les flancs, Joseph Platon se tenait en selle tant bien que mal, constamment préoccupé de la bataille que livrait la brise à ses lunettes vertes et à son grand chapeau de paille.

Entre les négresses de l'habitation, attroupées pour voir ce départ, Noëmi suivait de l'œil avec plus d'attention qu'aucune autre la glorieuse caravane. Elle avait passé une partie de la nuit à terminer l'équipement de Saint-Georges ; c'était elle qui avait attaché les rubans et les fleurs de son chapeau ; son orgueil crédule s'imaginait que tous les yeux cherchaient son enfant. Elle n'ignorait pas qu'il se levait souvent la nuit, comme un maraudeur, pour prendre un cheval à l'éperlin et le dresser sans être vu ; malgré son habileté, elle éprouvait une certaine frayeur à le voir en selle...

L'heure du départ sonna. La robe isabelle du bâtard anglais que montait Saint-Georges disparut bientôt aux regards de Noëmi ; bientôt elle

(1) Toussaint-Breda, depuis Toussaint-l'Ouverture. Il était né en 1748. M. Bayon de Libertat, procureur de M. de Noë, en fit son cocher. Il portait alors ce nom de *Breda*, du nom de l'habitation.

n'entendit plus autour de la case que des chansons de hattiers sortant le *cachimbeau* à la bouche et le grand fouet sur l'épaule. Un sentiment de tristesse indicible la saisit en se retrouvant seule loin de cet enfant chéri que la protection de son amour ne quittait pas. C'était pour la négresse un sacrifice immense et qu'elle ne tarda pas à trouver au dessus de ses forces. Sans compter la fatigue qui pouvait résulter pour lui de cette route par un soleil accablant, fatigue que ses soins empressés lui eussent rendue moins pénible, la cérémonie dont il allait se trouver témoin lui paraissait de nature à exiger impérieusement la présence de sa mère. Quel intérêt cette pompe chrétienne pouvait-elle avoir pour une idolâtre comme Noëmi, pourquoi cette paroisse de Saint-Marc l'attirait-elle ? Noëmi seule le savait. Du jour où l'humble prêtre de ce modeste lieu s'était interposé entre le fouet d'un commandeur brutal et son malheureux enfant coupable d'une faute légère, Noëmi l'avait considéré comme son sauveur. Elle avait été plus d'une fois au devant de ses conseils; son intelligence bornée ne les analysait point, elle demeurait étrangère au dogme, tout en adorant l'apôtre. Un *vaudou* de sa secte passait-il chez elle pour y secouer la poussière de ses sandales à son foyer, Noëmi lui parlait avec admiration, vous l'avez vu, de cet autre *vaudou* qui avait fait preuve d'assez de puissance pour conjurer une punition suspendue sur la tête de Saint-Georges; c'était là tout ce qu'elle avait compris de notre Evangile, la pauvre mère! sa force agissante, son intervention sacrée, sa main tendue vers le faible! Dès lors elle était devenue d'une curiosité extrême à l'endroit de ce pouvoir qu'elle avait jugé devoir être son unique sauvegarde! Émerveillée de ce qu'il avait risqué pour elle, la négresse le considérait comme une arme à toute épreuve pour son enfant. Si incertaines que fussent ces lueurs, ces adorations, ces extases, elles plaçaient Noëmi sur la pente d'un terrain nouveau pour elle. Un prêtre de sa secte n'eût pas délivré son fils, un prêtre qui n'était pas de sa religion l'avait préservé, et cela sur une terre où l'homme ne régnait que par le mal!

Rien au monde n'avait égalé la reconnaissance de Noëmi, si ce n'est peut-être son étonnement. La seule fois qu'elle était entrée dans une église, sa nature abaissée s'était relevée de tout l'orgueil qu'inspire un air libre; en voyant la Vierge, son nouveau-né dans les bras, elle avait prié machinalement.

La douleur qu'elle éprouvait de se voir retenue loin de Saint-Georges un jour pareil, peut-être aussi le poids d'autres réflexions accablantes pour Noëmi, l'empêchaient de se livrer à son travail ordinaire; c'était fête, d'ailleurs, pour l'habitation; la cloche annonçant les différents jeux des noirs tintait agile entre leurs mains, Noëmi les voyait passer par bandes devant elle, traînant après eux leurs enfants, qui faisaient rouler entre leurs doigts les bamboulas de la danse. Toutes ces natures, emportées vers le plaisir, ne purent la distraire de sa pensée, elle songeait que parmi tous ces obscurs produits de l'esclavage il n'y avait pas un seul être que le fouet ne pût déchirer inhumainement; seul entre eux tous, son fils avait échappé, par une protection nouvelle pour la pauvre mère, à ce supplice, à ces plaies! Que faisait-elle là, devant cette foule réjouie, elle qui ne partageait en rien ses joies? Des voies secrètes lui murmuraient sans doute à l'oreille d'étranges paroles; car tout d'un coup elle sortit d'un petit sac de cuir quelques grains de verroterie et les offrit à

un aide de cuisine, homme de couleur, qui lui demanda, en surplus, cinq escalins pour la conduire à Saint-Marc.

Comme il était chargé de rapporter à M. Printemps quelques fruits rares pour la table de la marquise, il avait attaché lui-même deux excellens chevaux pris aux écuries de la grande case.

La carriole partit au grand trot, la bouteille de tailla que le valet avait bu l'excitant à ne pas ménager sa monture.

VIII.

Deux Baptêmes.

Je veux des enfans... parce que lorsqu'ils sont bien habillés, cela fait bien sur le devant d'une calèche.

(Une femme à la mode.)

Judith, ayant cessé de crier au Seigneur, se leva du lieu où elle était demeurée à terre.

(Judith, chap. x.)

Le parfum de l'acacia et des citronniers embaumait la route, la voiture courait aussi rapide que l'éclair. Voluptueusement couchée au fond de la berline, madame de Langey admirait intérieurement ces chemins nuancés de festons de toutes couleurs : ici des raquettes à fruits rouges, des karatas à bouquets aurore, plus loin des buissons élégans de *grad-gale* ; mille teintes, en un mot, s'élevant du sol jusqu'à la corne des rochers. La nourrice de l'enfant était vêtue d'une robe de serge noire, livrée de deuil que sa maîtresse seule conservait ainsi qu'elle ; l'enfant, se jouant sur ses genoux, avait une veste blanche serrée par une riche ceinture à franges d'or.

Dans cette cérémonie du rite catholique qui allait avoir lieu, madame de Langey venait-elle accomplir une vaine formalité, ou bien suivait-elle une inspiration religieuse de sa conscience ? La question était facile à résoudre. La religion chrétienne, si féconde en poétiques aspects, n'avait guère plus d'influence alors sur l'esprit des créoles de Saint-Domingue que sur celui des Américains d'aujourd'hui. Hors la partie espagnole, qui avait conservé les pompes du culte dans des églises aussi ornées que ses maisons étaient pauvres, quel pouvoir à Saint-Domingue eût songé à relever une religion exposée en France à tous les pamphlets amers des philosophes, outragée, battue en brèche par des écrits qui avaient la prétention d'être lus et commentés jusque dans les îles ? Ce germe divin de perfectibilité pour toutes les classes, les suzerains et maîtres des noirs avaient plutôt intérêt à le laisser périr ; il devenait un contrepoids de leur pouvoir, du jour où il fécondait l'intelligence des esclaves. La religion chrétienne devait paraître, en effet, une puissance dangereuse dans un pays où elle parlait de l'âme à des opprimés qui ne s'y croyaient possesseurs que d'un corps : la loi civile avait beau déclarer ces hommes une denrée et une chose, la loi chrétienne les instruisait d'une autre chose et d'une autre denrée non vendue, l'intelligence ! L'Eglise, mère tendre, donnait aux esclaves l'instruction que leur refusaient leurs maîtres : en regard de la philosophie avare du dix-huitième

siècle, philosophie écrasante pour eux, elle seule, vraiment philosophe et libérale, ouvrait à leurs desirs, jusqu'à comprimés, le chemin des facultés humaines. Le seul droit conservé à l'esclave était son culte : la religion lui enseignait donc le courage. Dans les temples protestants d'Amérique, vous verrez encore les noirs, à l'heure qu'il est, parqués dans un endroit à part ; car la séparation des blancs et des noirs se trouve partout à Philadelphie, dans les hôpitaux, dans les prisons, au théâtre, jusque dans le cimetière. Relégués dans un coin de l'église, ils peuvent prier, mais seulement comme Lazare, à quelque distance du riche.

Mais à Saint-Domingue, qui comptait alors un bon nombre de familles françaises attachées à la religion catholique, l'église leur ouvrait du moins les bras : la population noire trouvait un libre accès dans les temples, elle s'y agenouillait matin et soir, comme pour contraster, par sa foi vive, avec l'incrédulité railleuse et la corruption déjà avancées des créoles. Ébranlés dans leurs croyances par les doctrines qui leur venaient de France, les colons ne fléchissaient plus en effet le genou qu'avec une sorte de répugnance. Au Cap, on lisait Voltaire en place de la Bible ; à Saint-Marc, au Port-au-Prince, les romans de Crébillon le fils faisaient sauter. Le vent qui soufflait de France n'était pas au respect des choses saintes ; l'escarmonche philosophique y avait envahi jusqu'à la chaire ; le clergé, comme la société, semblait prendre à tâche de ruiner et de dissoudre sa puissance : les conversionnaires d'un côté et les prélats musqués de l'autre n'y militaient guère qu'en faveur du ridicule. Toutes ces folies, dont le contre-coup se faisait ressentir aux îles, n'y mettaient guère le pouvoir religieux en crédit ; les colons en pressentaient le déclin. Les passions orgueilleuses des blancs s'indignaient de ce que les ministres catholiques leur débauchassent presque leurs esclaves ; ils n'allaient à l'église que parce qu'ils la considéraient comme moyen de distraction : leurs femmes s'y montraient avec les mêmes fleurs et les mêmes dentelles qu'au bal ; on n'y priait qu'en paniers et en satin. Quelquefois, pendant le préche, indécemment troublé par les causeries et les coillades, au milieu de cette assemblée si coquettement impie, on voyait entrer comme contraste, par un des bas côtés du temple, un homme au teint basané, l'air humble et son chapelet au cou : c'était quelque Espagnol apportant des fruits ou des cocos au marché ; il restait les bras croisés, priant Dieu l'espace d'un quart d'heure, puis remontait sur sa mule, suivi des petits enfants qui riaient de lui quand il longeait les arbres de la promenade. La présence de ce croyant semblait avoir purifié l'église, où le bruit ne recommençait que trop tôt.

Pour la marquise de Langey, l'objet de cette cérémonie était donc moins le baptême de Maurice qu'un déploiement de luxe et de belles façons dans la colonie : c'était en quelque sorte le programme de sa richesse qu'elle déroulait, en même temps qu'elle prouvait son mépris pour tout ce qui pouvait se trouver ismétite ou protestant autour d'elle. Caroline de Langey, femme noble avant tout, était loin d'avoir oublié son origine : c'était une marquise et une créole dans la stricte acception de ces deux titres. Marquise, elle avait toujours devant les yeux le nom que M. de Langey, neveu d'un commandeur au service de mer, lui avait apporté en mariage ; créole, elle avait retenu de sa mère ces leçons d'empire souverain dans lesquelles l'entretien du privilège de l'épiderme. Or, elle arrivait dans un pays où ces doubles qualités devaient prévaloir et

lui assurer les admirations de la foule ; elle allait se lancer bientôt comme une frégate légère au milieu des vagues ; elle allait vivre au sein d'une société tendrement nonchalante ou ardemment dissolue... Il lui fallait d'un seul coup conquérir tous les suffrages, affronter ce climat brûlant des Antilles et s'y trouver bien vite à sa place par quelque vice ou quelque vertu d'éclat. Il ne manquerait pas, à coup sûr, des gens maussades qui éplucheraient ses actions, sa froideur ou ses caprices. Madame de Langey voulait marcher seule, indépendante de toute impulsion particulière ; ce qui pouvait la mettre en relief par les autres lui importait peu : c'était un acier trop finement trempé pour ne pas résister à tout par sa propre force. Veuve et libre, jeune et belle, elle ne songeait qu'à vivre comme elle l'entendait, avec une franchise d'allure que des puritains auraient peut-être appelée licence. Ceux qui admirèrent la Médée antique comme la plus parfaite concentration de volonté auraient admiré madame de Langey : c'était un singulier mélange de beauté et de tyrannie, femme et marbre tout à la fois ! Jamais peut-être plus décevante image de passion n'avait traversé le cerveau ; les plus indifférens se laissaient aller à des rêveries et à des extases. Le poète tombé dans les filets d'une pareille femme eût été perdu ; le philosophe n'eût pas été à couvert. Modulé comme une musique, son parler s'élevait en gammes vives ou s'abaissait doucement en notes éteintes. L'orgueil, plus que la tendresse, se peignait dans ses beaux yeux ; mais c'était un orgueil consacré et si peu fait pour être mis en doute, que son moindre sourire l'adoucissait. Elle avait la peau fine et les plus belles dents du monde. Son regard mourant, son air abattu, inspiraient à l'âme une de ces fatales voluptés dont on ne peut se distraire, une fois qu'on en est esclave ; elle avait pour elle jusqu'au charme de la maussaderie enfantine, apanage distinctif des belles créoles ; défaut si charmant qu'il devient chez elles un mérite et souvent même une étude.

Son deuil récent la rendait plus attrayante encore en l'encadrant de sa bordure noire, comme une tête sévèrement noble de Velasquez ou de Carréno. Pourquoi s'était-elle astreinte à ce deuil, même le jour du baptême ? C'est ce que chacun ignorait. Quoi qu'il en fût, ce rigide costume était loin de lui être défavorable : au lieu de voiler ses formes, il les dessinait et leur imprimait cet air de suprême dignité qui convient aux belles femmes. Son voile laissait échapper ses cheveux tombant en grappes soyeuses. Enfin l'harmonie de ses mouvemens était telle qu'on aurait dit qu'elle les avait répétés devant un miroir.

Lorsqu'elle arriva, après un trajet rapide, à la paroisse de Saint-Marc, le curé vint la recevoir à l'entrée de l'église, comme il eût fait pour M. de Boulogne lui-même. Joseph Platon, descendu à son honneur de sa monture, lui offrit la main...

La cérémonie commença suivant les coutumes de l'Église catholique ; le baptistère était entouré de curieux. La nourrice de l'enfant avait quelque peine à le contenir. Maurice ne comprenait guère ce qu'on lui voulait, et la marquise, assez indifférente à l'importance sacrée de cet acte, songeait plutôt à se faire voir qu'à prier. Les habitans de Saint-Marc, opulens colons pour la plupart, furent surpris de sa beauté, de son faste et de la nouveauté merveilleuse de son équipage, remis à l'ombre sous les arbres touffus implantés devant l'église. L'arrivée de cette jeune et belle femme dans la colonie était bien digne d'y faire sensation : peu

s'en fallut que le canon des forts ne la saluât comme un navire attendu. Madame l'intendante vint à sa rencontre avec son mari dès le pas de la paroisse ; plusieurs officiers de la ville, des personnes de l'habitation Noë, des nègres et des négresses de la Rose formaient le cortège de la marquise.

Entre tous les actes chrétiens, le baptême est certainement celui qui donne le plus à réfléchir : c'est le premier flot d'huile sainte qui coule sur le front de l'enfant avant tous les autres ; il n'est peut-être pas de symbole d'égalité plus complet que cette eau lustrale versée indistinctement sur le pauvre comme sur le riche, qui sert au peuple comme au roi. Ainsi consacrée sous l'œil de Dieu, l'existence de l'enfant semble s'ouvrir aux brises propices, comme le calice d'une jeune et belle fleur. La bénédiction céleste est descendue sur lui ; il pourra du moins recourir au sein de Dieu si quelque jour le sein maternel lui manque. Pour lui, le baptême est la porte d'un monde nouveau ; monde divin, poétique, semé d'ombres fraîches, de haies vives, d'aspects doux et consolans ; monde que recherche l'âme brisée après la tourmente, l'âme usée par les fausses joies, l'âme esclave qui aspire aux sommets libres. Mais le baptême, ce premier gage de protection que vous donne l'Eglise, existe plus solennel encore aux colonies que partout ailleurs : devant l'idolâtrie et la superstition des noirs, dont une faible portion recourt à lui, il devient une distinction utile aux principes d'asservissement. L'enfant du crôle y naît libre, l'enfant du nègre y appartient au maître : de là une différence sensible dès le seuil de la vie. Le colon s'empresse peu de faire baptiser l'enfant noir, l'avenir d'un tel être ne valant pas autre chose pour lui que dix acres de terre en bonne culture. Rarement le noir courbe le front sous l'onde salutaire, rarement l'étoile lumineuse scintille sur sa tête ; sa mère, à laquelle la loi le dispute, l'allaita, parce que les bêtes allaient leurs petits ; ce temps passé, il n'existe plus que par lui seul. Le baptême donnerait-il au nègre, dans la colonie, un rang moins inférieur aux yeux de tous ? l'empêcherait-il d'être la chose d'autrui ? Hélas ! cette chose humaine ne doit pas laisser plus de traces dans la société religieuse que dans la société civile ? son cerveau étroit est mesuré au compas, il n'y a pour lui ni naissance, ni décès, ni mariage. Affranchi par l'ablution chrétienne, le noir n'en resterait pas moins un ilote.

Mais la religion chrétienne se rit de la loi des hommes ; alors comme aujourd'hui elle ouvrait ses bras à tant de misères. Ses rayons, si rares que l'incrédulité les eût faits, pénétraient encore le fond des savanes ; ils y portaient l'espérance et le remède aux maux violens. Considérée comme contre-poids au fouet, à la torture, l'indulgence naturelle au prêtre, à l'homme de Dieu, paraissait à quelques uns de ces opprimés un véritable refuge. La loi civile ne se produisait jamais à l'œil du noir qu'armée de paroles menaçantes et de supplices ; la loi chrétienne l'abritait, souvent même elle était assez courageuse pour intercéder en sa faveur. Merci ! répondait l'esclave au prêtre. C'était à Dieu que l'esclave eût dû répondre merci ; mais il ne connaissait que l'idée palpable, le sacerdoce. Chez ce clergé d'alors, ce n'était pourtant déjà plus la même foi, la même charité ardente, le même amour véhément qui dirigeait les anciens missionnaires ! Le sang de ces premiers martyrs, aussi inspirés que Paul, accourus de toutes parts sur cette plage pour racheter des âmes à Dieu, ne fécondait plus le courage au cœur de leurs descendants apos-

toliques. Effrayés par tout l'appareil de force dont se faisait précéder le pouvoir colonial de la métropole, ils n'osaient agir aussi ouvertement qu'autrefois pour la cause de l'Église. Intéressés à reconnaître ce pouvoir, ils se contentaient des vertus humbles et pacifiques de leur état ; on ne les voyait plus la croix haute, par les chemins, promenant les images à châsses d'argent, les statues, les ex-voto, au son des cloches et des acclamations de tout un peuple, avide de se suspendre à leur parole. La raillerie philosophique les intimidait. En abordant la hutte du noir, leur charité devenait presque tremblante. Et cependant c'était toujours la même croix de bois qui avait sauvé le monde, c'était la même piscine ouverte aux infirmes, le même doigt qui guérissait l'âme et le corps !

Le spectacle d'une cérémonie pareille eût donc intéressé doublement toute autre femme que la marquise de Langey, en faisant remonter ses regards du fond misérable et méprisé des cabanes noires jusque sur le berceau de Maurice. Un grand nombre de nègres demeuraient encore agenouillés hors de l'église, pendant qu'elle se tenait debout à côté du baptistaire ; vous eussiez dit une princesse du bas-empire devant son évêque. Elle avait passé la main avec une douceur toute maternelle entre les cheveux de l'enfant, l'invitant elle-même à s'agenouiller près du prêtre... Malgré sa mutinerie ordinaire, Maurice, à force de bonbons et de caresses, en était venu à son honneur pendant le cours de la cérémonie ; et madame de Langey, après avoir fait inscrire son nom sur les registres de l'église, se disposait à partir, quand il y eut tout d'un coup un grand tumulte... Une négresse, que nul n'avait remarquée jusque-là, parut bientôt, son madras et sa jupe blanche couverts de poussière ; elle fendit la foule, et, se jetant aux pieds du ministre, elle les tint d'abord étroitement embrassés.

Le Dieu des chrétiens n'était pas le Dieu de cette femme ; le prêtre la reconnut, la releva et s'écria :

— Noëmi !

La marquise allait sortir ; elle se sentit clouée à sa place par un pouvoir indéfinissable.

— Oni ! moi, Noëmi ! moi la négresse, moi qui baise vos pieds, monsieur le prêtre, je viens vous demander pour mon fils, que vous avez déjà sauvé une fois, ce gage sacré... qui, dites-vous, fait l'égal de tous !

Madame de Langey recula.

— Quoi ! le même jour que mon fils ! murmura-t-elle à voix basse au curé de Saint-Marc. Cette femme est mon esclave, monsieur ; cela ne se fera pas !

Noëmi n'entendit point ; mais voyant que le curé hésitait :

— Monsieur, je n'ai que deux mots à vous dire...

Le curé pencha la tête et prêta l'oreille à la négresse... La confiance qu'il avait reçue, et surtout l'air inspiré avec lequel Noëmi venait de la lui faire, amenèrent un tressaillement léger sur ses traits ; il écarta doucement la négresse. Derrière elle se tenait son fils, qui venait de confier ses chevaux à l'aubergiste... Le jeune mulâtre, appuyé contre un des pilastres extérieurs de l'église, avait contemplé, d'abord à distance, le baptême de Maurice comme un tableau dont il n'osait approcher, n'étant pas initié à la sainteté du lieu. Il n'avait compris qu'une chose de cette solennité : la blancheur des dentelles et de la peau de Maurice ; l'enfant

blanc pour l'enfant mulâtre devant être toujours un objet de culte ou d'envie. Mais en voyant Noëmi entrer résolument dans ce lieu, y assister, le front contre terre, à ces chants qu'il ne comprenait pas plus qu'elle, il s'était hasardé à approcher, n'ayant pas oublié qu'il avait trouvé dans le prêtre de cette église une aide touchante, inattendue.

— Quel nom donnerai-je à votre fils, Noëmi ? reprit le curé de Saint-Marc, élevant la voix avec fermeté.

— Le nom de Saint-Georges, répondit-elle.

Agenouillée contre le marbre du baptistaire, la négresse, en parlant ainsi, fixait avec orgueil madame de Langey. Dans ce cœur qui ne battait que pour son fils, il se livrait alors un de ces combats sublimes dont les anges seuls admirent la beauté sans aucun voile.

Dès que l'eau du prêtre, cette même eau qui avait touché le front de Maurice, eut touché le front du mulâtre, Noëmi se releva, et les deux enfans que l'Église venait de faire chrétiens virent fermer sur eux les portes du temple.

Quelque étrange que dût sembler ce double baptême à la marquise, elle se remit bien vite de sa mauvaise humeur en considérant l'âge des deux néophytes et en réfléchissant aux devoirs accoutumés de l'Église. La brillante berline repartit au trot, suivie des acclamations de tout le peuple.

IX

Un Nègre et un Perroquet.

*Lagete, ô Veneres, Cupidinesque,
Et quantum est hominum venustiorum.*

CATUL.— Luctus in morte passuris.

L'étonnement du jeune mulâtre n'avait pas été moins grand que celui de la marquise. Poussé par sa mère au pied de cet autel qu'il abordait humblement, forcé d'obéir à cette volonté qu'il ne se donnait pas même la peine d'approfondir, il n'emportait guère qu'une perception vague de tout ce qui venait de se passer.

Devant la joie de Noëmi, joie nouvelle chez cette mère, joie élevée, infinie, il n'avait conçu qu'un enchantement réel, celui de voir couler sur son front l'eau qui avait été puisée au font baptismal pour l'enfant blanc de madame de Langey, d'approcher son genou du même coussin, d'entendre les mêmes paroles sortir de la bouche du prêtre. Sauvé par cet homme une première fois, il avait éprouvé un secret bonheur à le retrouver ; il l'aimait d'instinct. Trois degrés de la chapelle l'avaient rapproché de lui, et le balustre doré qui s'était fermé sur les acteurs de cette scène religieuse avait paru à l'enfant la porte du ciel. La veille, il n'envisageait Maurice qu'avec une sorte de frayeur respectueuse ; à la sortie de l'église, il marcha presque son égal en voyant les noirs se ranger d'eux-mêmes devant Noëmi, comme si elle eût accompli un acte surnaturel... La négresse le tint long-temps serré contre sa poitrine, qui battait avec violence ; le sourire sur les lèvres et les larmes dans les yeux, Noëmi semblait murmurer en elle un chant d'allégresse intérieure... Elle-même lui tendit l'étrier quand il dut remonter en selle :

un baiser la récompensa de ce soin. Noëmi, plus vaine que jamais de son enfant, la regardait comme une vierge altière du Titien regarderait Jésus.

Cependant la berline, remorquant à sa suite un honnête carrosse des temps passés, où se trouvaient M. et madame l'intendante, laissait derrière elle les ormes de l'église. Avec quelle joie Saint-Georges retrouva-t-il les regards flatteurs de tous les habitants de Saint-Marc ! avec quel orgueil enfantin vit-il le soleil ruisseler à flots sur cet équipage dont il était le guide ! Il continuait à le maintenir en tête de tous les autres. La course n'était pas si rapide cependant qu'il n'eût le temps de s'apercevoir des louanges et des gâteries de Finette ; il l'entendait vanter derrière lui sa bonne grâce à cheval. Cette fille était de sa couleur, et, à ce titre, elle lui devait protection. Elle causait de lui avec la nourrice, pendant que madame de Langey devenait rêveuse au fond de la voiture. M. Joseph Platon avait beau crier à son élève de ne pas aller si vite, Saint-Georges n'en tenait compte et feignait de ne pas entendre. Noëmi avait eu soin de mettre dans une des poches de sa casaque une gourde d'excellent vin ; quelques gorgées lui rendirent courage à demi-route. On arriva bientôt à la grille de la Rose. Joseph Platon ne fut pas peu surpris en approchant de voir plusieurs bandes de nègres en désordre : les uns sautaient, d'autres criaient ; il y en avait qui éteignaient brusquement leurs torches. L'un d'eux s'approcha de lui, quand il descendit de sa monture, pour lui faire lire un papier semé de lignes rouges et de signes auxquels il ne comprit rien. Le gérant de l'habitation de la Rose se vit bientôt conduit à la chambre, ou plutôt à la prison dans laquelle il avait enfermé Zao : là il trouva M. Printemps qui verbalisait. Zao s'était enfui avec le vaudou pour les Grands Cahos, retraite ordinaire des noirs inarçons.

À la vue du maître-d'hôtel remplissant par intérim les fonctions de haut justicier, M. Platon s'emporta beaucoup ; il demanda comment le captif avait pu scier si habilement les barreaux de la fenêtre. M. Printemps ne lui répondit qu'en lui remettant, avec un soupir, un de ces petits couteaux que les nègres nomment *jambettes*, couteaux semblables à une lime grossière, par les brèches faites au tranchant de la lame. Le vaudou avait laissé une lettre à l'adresse de Noëmi ; elle était en langue guinéenne. Joseph Platon en demanda l'explication à l'un des noirs, qui s'en fit de la sorte le traducteur :

« Votre neveu Zao me charge de vous apprendre qu'il se sent né pour de grandes choses. Il a eu, cette nuit même, une vision de Dompête, qui lui a apparu dans sa prison et a détaché ses liens, à la condition qu'il deviendrait son serviteur. Pour cela, il était nécessaire à Zao de quitter les blancs, et c'est ce qu'il a accompli à l'aide de Dompête et de moi. Après lui avoir imprimé son image sur le bras gauche, je l'ai dévoué à notre culte solennel ; vous ne le reverrez qu'aux temps voulus. Adieu, fille et mère de ma tribu ; Dompête vous protège ! Pour vous consoler et vous redonner la force, voici une tortue représentant un soleil sur sa carapace ; Zao m'ordonne de vous la laisser. »

Sur le rebord de la fenêtre, et auprès de la tortue de Zao, on voyait encore les arêtes de poisson à l'aide desquelles le vaudou avait tatoué le jeune homme. Le sang du néophyte les arrosait ; il y avait aussi des taches de ce sang sur les nattes. Les noirs avaient écouté la lecture avec

une admiration stupide ; ils croyaient voir Dompète, leur dieu, dans chaque recoin de la chambre. Noëmi, prosternée aux pieds de Joseph Platon, ne protestait que d'une chose, c'est qu'elle avait été étrangère à la fuite de Zao. M. Printemps, assuré que le fugitif ne pouvait manquer d'être saisi, venait de mettre à sa poursuite plusieurs nègres et les molosses de la bananerie. Malgré l'obscurité, il espérait bientôt s'en rendre maître ; d'ailleurs, la disette de vivres le forcerait bientôt à revenir sur l'habitation de la Rose pour obtenir sa grâce. Ainsi raisonnait le vénérable M. Printemps, faisant valoir, en outre, au gérant un motif de consolation très rassurant, suivant lui : c'est que Zao, comme tous les nègres esclaves, était sans nul doute *étampé* sur le sein, et que cette étampe indiquait le nom et la résidence de son propriétaire ; puis il y avait eu chez lui *vocation*, le jongleur l'avait catéchisé pendant un mois ! M. Printemps ne se dissimulait pas que le négroillon de douze à seize ans se vendait de 11 à 1,500 liv. ; mais il serait arrivé pour Zao, tôt ou tard, certains cas *rédhutoires*, le mal caduc, par exemple, autrement appelé mal Saint-Jean, maladie que les fréquentes illuminations du vaudou lui auraient donnée. En un mot, ce n'était point un nègre *pièce d'Inde* (1), un nègre dont la perte dût entraîner celle de 2,400 livres !

Joseph Platon, malgré les beaux calculs du maître-d'hôtel, dont il ne goûtait guère le raisonnement, demeurait encore stupéfait de l'aventure, quand le domestique noir de madame la marquise vint l'avertir que la compagnie l'attendait et que la collation était finie. Le malheureux gérant de la Rose trouva en effet madame de Langey assise dans le grand salon, pendant que quelques jeunes officiers du Port-au-Prince multipliaient déjà leurs agaceries autour d'elle. Diverses tables de jeu étaient préparées autour de madame de Langey pour ses hôtes, qu'elle avait accueillis malgré sa fatigue, autant dans la crainte de s'ennuyer que par le désir de se former vite une cour. Après avoir proposé un *biribi* à un lieutenant de vaisseau et à madame l'intendante, qui avaient fini par s'en accommoder, elle avait arrangé un *cavagnol* entre un conseiller du Port-au-Prince et le procureur de l'habitation de Breda, appartenant à M. de Noë. Ces graves figures ne ressemblaient pas mal à une garniture de cheminée en magots de la Chine ; mais il fallait bien que madame de Langey se contentât d'abord de ce qui lui tombait sous la main. Le bruit de son arrivée lui avait amené moins de papillons que de moustiques. Cependant on parlait déjà autour d'elle de son attelage, de sa beauté, de son luxe. Ce n'était pas assez des camaïeux de sa berline, de sa doublure intérieure, d'un velours à la reine lilas, brodée en chenille de couleur rose, elle avait encore sur ses genoux un chat et une petite chienne gréline du plus beau poil du monde ; ménagerie princière, s'il en fut, mais dont Poppo le singe était à coup sûr le roi.

Et puisque ce nom de Poppo intervient ici dans mon récit, je dois déclarer que ce charmant animal faisait le sujet de la conversation quand M. Platon entra. La marquise eut l'air de se faire violence pour ne pas étouffer de rire du plus loin qu'elle entrevit le vertueux gérant. Par contenance, elle se mit à faire des nœuds. Madame la marquise avait échangé sa robe du matin pour un peignoir blanc garni d'une échelle de rubans noirs. Ces nœuds galans voltigeaient autour d'elle avec des frôlements de soie délicieux...

(1) C'est-à-dire âgé de 18 à 20 ans.

A peine le gérant fut-il entré qu'elle l'invita à prendre un fauteuil auprès de sa *chinn'a*, en lui disant :

— Monsieur Platon, j'ai de grands remerciemens à vous faire.

— Madame la marquise est contente, fit ingénument Platon. Tant mieux, j'avais peur que les chevaux ne la versassent...

— Cela aurait bien pu m'arriver sans votre petit postillon mulâtre, que vous me présenterez demain, car vous me l'avez promis, M. Platon ; mais ce n'est pas de lui qu'il s'agit...

— J'entends ; madame la marquise veut me dire que la collation de M. Printemps a eu du succès. En cette saison, on fait ce qu'on peut...

— Vous vous moquez, ce n'est nullement de ma table qu'il s'agit, c'est de la table de Poppo, mon singe.

— Je me flatte, madame, que rien ne lui manque...

— Oh ! je le crois bien, il ne se plaint pas ! vous faites les choses admirablement pour lui ; nous l'avons trouvé achevant ce perroquet...

La marquise écarta les feuilles de laque d'un beau paravent chinois qui cachait Poppo ; le singe apparut à l'œil de Joseph Platon comme une monstrueuse représentation du vautour de Prométhée. Les plumes de l'infortuné perroquet jonchaient le tapis.

— C'est mon perroquet ! s'écria Platon éperdu.

— Comment ! votre perroquet ! reprit la marquise.

Il y eut un éclat de rire si communicatif dans le salon, que toutes les vitres le répétèrent... La pose superbe de Poppo, son dédain et une sorte de satisfaction intérieure qui perçait jusque dans son silence, allumèrent encore plus la fureur du gérant... Silencieux et triste, il se contenta de ramasser les plumes de l'oiseau et de les serrer dans sa poche de l'air d'un amant qui ramasserait les morceaux d'une miniature chérie...

— Ce pauvre ami ! murmura intérieurement Platon. Qui me répètera maintenant le nom de Rosette ?

Il jeta au singe un coup d'œil oblique qui voulait dire : Tu mourras ! Poppo fit une gambade, madame de Langey sourit.

— Monsieur Platon, les devoirs d'un gérant d'habitation n'autorisent pas semblable holocauste. Si Poppo n'eût point rencontré ici votre perroquet, il ne lui aurait point fait ce mauvais parti ; mais le maître-d'hôtel ayant jugé convenable de le lui présenter avant son dîner pour qu'ils fissent connaissance, Poppo a pris cela pour un à-compte... Inclinez-vous, Poppo ; pour vous punir, on ne vous servira plus que des ananas...

Et du bout de ses doigts rosés, madame la marquise envoya au nez de son singe la plus adorable des pichenettes.

— Ne m'avez-vous pas écrit, monsieur Platon, reprit-elle négligemment, pour me prévenir d'un vol ; un négrillon que vous devez châtier, je crois ? J'entends, je veux que pour le baptême de mon cher Maurice, vous lui fassiez grâce...

— Il a devancé votre clémence, madame la marquise, il a pris la fuite vers les Grands Cahos...

— La fuite ! oh ! alors qu'on le poursuive, que l'on crève plutôt vingt chiens pour le ressaisir ! Je connais le prix d'un nègre, monsieur. Celui-là avait-il la peau frottée d'huile de palme ? était-ce un Guinéen ou un créole ? l'a-t-on acheté avec sa mère ? Parlez. Il faudrait peut-être punir la mère ; elle dirait la route qu'a prise le fugitif... Battue ou mise en prison, monsieur ! j'ai vu ce moyen-là réussir à la Guadeloupe !...

— Croyez, madame la marquise, que c'est la première et dernière fois!...

— C'est trop d'une, monsieur Platon; vous ne savez pas vous y prendre, j'en suis sûr. Un esclave, c'est un revenu fixe, annuel, et vous ne voulez point, je pense, priver votre maître de ses revenus! Je gage que vous surchargez la négraille! Le difficile, monsieur, est de conserver un nègre en le nourrissant peu et de le faire travailler sans l'épuiser. Je vous ferai donner un excellent mémoire de France qui a paru là-dessus... Tenez-vous prêt, je visiterai demain les cases...

Madame de Langey laissa le contre-maître anéanti de son ton et de sa logique. Dans la colonie la plus florissante de l'univers, comme on nommait encore Saint-Domingue à l'époque de ce récit, l'arrivée de cette exigeante maîtresse était bien faite pour effrayer une conscience de gérant aussi peu en ordre que celle de Joseph Platon. Il affecta toutefois une certaine assurance dans le oui résigné qu'il prononça, et se retira après avoir bien promis à madame de Langey d'être exact et de lui présenter dès le lendemain, à sa visite dans les cases, le jeune mulâtre, futur valet de chambre de Poppo, à qui il se jura bien de donner de tels conseils pour l'éducation du singe que le coupable animal mourût avant quinze jours.

Il avait paru plus cruel au gérant de perdre son perroquet que Zao.

X

Le Mapou.

En ce pays-ci, chacun se hâte de vivre; les nerfs facilement excités portent au plaisir; on se dépêche de faire ses affaires; ils ont tous l'air de marchands dans une foire. Il n'y a en réalité ni nobles, ni bourgeois, ni rentiers, ni beaux esprits.

V.-P. MALOULT. — *Collection des Mémoires sur les colonies.*

De quoi ai-je donc peur? De moi? Il n'y a ici que moi.

(*Richard III*, acte V, scène III.)

On poussa le cavagnol assez avant dans la soirée; il s'y perdit même de grosses sommes.

— Savez-vous, monsieur de Vannes, disait le conseiller du Port-au-Prince à un jeune homme de manières élégantes, que vous nous renversez comme la faux abat l'épi? Vous jouez avec un bonheur!...

— Qui n'a droit, je pense, d'étonner personne, reprit aigrement M. de Vannes.

— Je n'ai point voulu vous offenser, monsieur; je dis seulement que vous avez du bonheur.

— Et voilà ce qui vous trompe, monsieur le conseiller, interrompit un autre personnage portant l'uniforme râpé de colonel de cavalerie; de Vannes n'est pas plus heureux que moi; la protection de messieurs de la colonie ne nous caresse pas-ici... n'est-ce pas, de Vannes?

Le joueur inclina le front en signe d'assentiment.

— En vérité, reprit l'ex-militaire, il n'est sorte de tracasserie qu'on ne nous suscite. Ne vont-ils pas jusqu'à dire que j'ai été remercié en

France et que j'eusse été cassé, à la tête de ma compagnie, sans mon prompt départ.

— Vous jouez gros jeu, monsieur de Vannes.

— C'est une maudite habitude, mon cher conseiller. J'ai perdu, en revanche, tout l'automne dernier, et je me suis vu sur le point de me faire économiste de sucrerie...

— Par la sambleu ! de Vannes, reprit un planteur de la Petite-Rivière, tu aurais fait bonne figure à pied ou à cheval autour des cases ; il faut pour cela un tempérament robuste, et je te crois plus propre à réussir au cavagnol ou au biribi que dans l'inspection des jardins et des caféières, comme Platon que voici.

— Que veux-tu, mon cher, depuis qu'il y a un tas de roturiers qui sont venus faire à Saint-Domingue le rôle de gentilshommes, la vraie noblesse agonise.

— Ne m'en parle pas ; tu as raison, il nous pleut ici des intrigans qui font le rôle de gens d'affaires dans les villes et dans les plaines, ce sont les moteurs d'une foule de mauvais procès. M. le conseiller peut d'ailleurs ici l'avouer, un dixième des revenus de la colonie est absorbé en frais de justice. Il faut être huissier ou greffier pour briller ici...

— Cependant, monsieur, il y a plus de quatre mille soldats à entretenir, des officiers de guerre, des...

— Vous ne parlez pas des mulâtresses, messieurs, interrompit un financier bossu de sa personne, qui vint s'épater au milieu de cette conversation ; les mulâtresses, bon Dieu ! voilà notre véritable ruine ! Depuis 1700 surtout, c'est un luxe qui ne connaît pas de bornes.

— Monsieur le financier parle d'elles en homme expert, interrompit le lieutenant de vaisseau ; il devrait seulement, pour mettre au courant des passagers dans la colonie comme moi, m'inviter à souper dans sa petite maison de la *Croix-des-Bouquets*, dont on raconte des merveilles, car M. Gachard a inauguré ici la petite maison... continua-t-il en se frottant les mains.

— Ce me sera grand honneur, si monsieur le lieutenant veut la visiter. Je ne vous offre pas de vous y faire servir par mes trois cents nègres... Cependant, si vous voulez...

— On sait votre luxe, monsieur. A Paris, vous meniez grand train. Je suis d'autant plus ravi de vous retrouver que voici une traite à laquelle, je n'en doute pas, vous ferez honneur. Elle est de la maison Malthus de Bordeaux. Elle date de votre dernier bilan...

— Et je serais un ingrat de ne pas l'acquitter. Comment donc ! une faillite d'un million donne un produit net de deux cent cinquante mille mille livres ; c'est la règle. Mon dernier *malheur*, ainsi partagé entre mes trois associés, m'a enrichi... Il m'est facile...

— Papa Gachard, interrompit M. de Vannes, je n'oublierai pas que vous m'avez aidé, à mon arrivée dans la colonie, à distinguer les vrais sentiers qui conduisent au temple de la Fortune ; vous m'avez soutenu de vos capitaux et de votre crédit, je suis reconnaissant, et je m'invite à souper dans votre petite maison après-demain...

— J'en veux être aussi, reprit à voix basse le conseiller, mais à la condition que l'on jouera un jeu modéré, messieurs. La dernière semaine, j'y ai perdu six nègres contre M. l'intendant...

— Bah ! c'est une misère !... Nous nous en tiendrons cette fois avec M. le lieutenant, que voici, à deux balles de café pour ouvrir le jeu.

— Je ne prends jamais mon café sans sucre, messieurs, dit M. de Vannes avec un sourire dédaigneux. Monsieur le lieutenant, aux balles de café ajoutons, s'il vous plaît, des balles de sucre...

— Tout ce que vous voudrez ; j'arrive de la Jamaïque, et ma cargaison est assez belle.

— Vous prit-il envie, monsieur le conseiller, d'assister à la procession de la partie espagnole ? L'on m'a vu, moi qui vous parle, à Santo-Domingo, un cierge en main : il est vrai que l'évêque don Fernando del Portillo officiait et nous donnait ensuite à dîner.

— Et que vous aimez fort, nous a-t-on dit, une certaine Thécla, maîtresse du café *del Sol*, qui fait le chocolat comme un ange.

— A propos, dit M. de Vannes, voici une pacotille de vers charmans, de M. Dorat, qui m'arrivent en droite ligne de France. Les plus belles manchettes sont toujours de chez madame Leleu, les plus charmantes bottes de chez Ravechel. Mes frères m'en écrivent long sur l'Opéra de Paris. Par exemple, dans *Acis et Galathée*, la caverne de Polyphème était à faire compassion ; le char est resté une mortelle minute de trop sur le théâtre. Conçoit-on la reprise de cet opéra de Lulli ? Du reste, à Longchamps de la pluie et peu de carrosses. La petite baronne d'Hormès m'a écrit que le président Bailli l'a versée. L'état d'un président est de siéger sur des fleurs de lis et non sur le trône d'un cocher. Voilà ce que c'est que la manie de conduire !

— Et les spectacles de Choisy ?

— Charmans. Mademoiselle Clairon y a été vue près de la marquise de Sabran et de madame de Makau. Madame de Montesson compte riposter par ceux de Bagnolet.

— Que dit-on de nous là-bas ?

— Que nous sommes impardonnables de n'avoir établi que deux spectacles dans la colonie. Rebel et Francœur nous mandent qu'ils tiennent à notre disposition plusieurs déesses du grand Opéra...

— On ne l'envoie rien de France ?

— Si fait, le *Journal des Modes*, par Léonard. Ces dames y verront des *pouffes* et des *fontanges* adorables.

Au récit de ces nouvelles, que celui qui parlait eut soin de faire sonner haut, afin que les dames de la compagnie l'entendissent, madame de Langey retourna la tête nonchalamment. Le journal venu de France fut bientôt dans toutes les mains : il contenait au reste de merveilleux détails sur la dernière ambassade de M. le duc de Richelieu à Vienne. Le récit de cette pompe, consistant en soixante-neuf beaux carrosses à six chevaux, et six autres de la plus grande richesse, avec des chevaux bai-brun couverts de plaques d'argent doré et de points d'Espagne ; six coureurs habillés de velours rouge, entièrement galonnés d'argent ; douze heiduques tenant en main des masses d'argent ; douze pages à cheval, avec le gouverneur des pages, le sous-gouverneur, l'écuyer, les sous-écuyers, six suisses et vingt-six palefreniers tant à cheval que tenant des chevaux en main, donna furieusement à penser à madame de Langey, éprise avant tout de la vanité des équipages et du luxe des livrées. Quelques autres détails relatifs à la vie de cour, qu'elle trouva dans cette feuille venue de France, réveillèrent bientôt en elle d'autres bouffées

d'amour-propre ; elle se dit sans doute qu'il ne tiendrait qu'à elle de voir un jour toutes ces choses. Penchée comme une sultane souveraine au milieu de ce harem d'esclaves nouveaux, elle éprouva d'abord quelque peine à le trouver si restreint. En effet, soit que le bruit de son arrivée dans la colonie ne fût pas encore répandu, soit que certaines susceptibilités aristocratiques attendissent de plus amples informations pour la visiter, le premier aspect de son salon lui parut triste. Madame l'intendante, la baronne d'Esparbac, personne d'un âge assez mûr, n'était guère faite pour épouser son intimité : c'était une femme qui s'évanouissait à la première sonate attaquée sur un clavecin, et madame de Langey raffolait de la musique. Par dessus le marché, l'intendante ne pouvait souffrir aucune odeur, et madame de Langey était trop à la mode pour n'en point avoir sur elle à entêter la colonie. L'intendante avait des spasmes en voiture, et le goût des chevaux avait pris tellement à madame de Langey qu'elle en était devenue une véritable amazone. Le premier visage de femme que la marquise rencontra dans Saint-Marc fut celui de madame l'intendante, enfouie dans une berline basse, sur laquelle deux grands laquais jetaient leurs bras à la nage. Cette vieille figure avait l'air de la narguer, en lui prédisant l'avenir le plus ennuyeux dans la colonie. De temps à autre l'intendante levait les yeux de dessus ses cartes pour jeter à la marquise un de ces regards scrutateurs de vieille femme qui sondent toute une vie. Les autres personnes rassemblées autour des tables de jeu s'en éloignaient à leur tour par intervalles, afin de venir balbutier de froids complimens aux bords de la *chintza* où madame de Langey était étendue plutôt qu'assise. Parmi ces officiers du Port-au-Prince, il y en avait sans doute de fort dignes en tout point de toucher la nouvelle reine, si l'âme de cette femme, ainsi exposée aux hommages de tous, n'eût jeté d'avance l'homme assez hardi pour l'interroger dans une suite de perplexités cruelles.

Au milieu de ce monde rassemblé ainsi à l'aventure, madame de Langey conservait un air ennuyé. Était-ce l'influence de sa robe de veuve, ou bien venait-elle d'aborder intérieurement une question chagrine ? Ce qu'il y a de certain, c'est que sa coquetterie excessive s'affligeait déjà d'avoir quitté la Guadeloupe pour Saint-Domingue. A la Guadeloupe, elle était admirée, fêtée partout ; à Saint-Domingue, et malgré l'hospitalité créole, le domaine sur lequel elle posait le pied lui susciterait sans doute beaucoup d'envieux ; les méchantes langues s'attaqueraient à une femme sans mari, sans protecteur, sans mère. Maîtresse d'elle-même et de sa conduite, elle tremblait. Oui, c'était bien un sentiment de crainte qui amenait un pli à ce beau front. Parmi ces êtres si cruellement positifs réunis autour d'elle, vicieux ou froids, libertins ou enchaînés à leurs affaires, madame de Langey avait compris bien vite qu'il n'y en avait pas un non seulement assez fort pour le rendre un jour le dépositaire de ses secrets et de sa destinée, mais aussi qu'il n'en existait aucun dont le charme l'attirât. L'empire qu'elle gardait sur elle lui fit juger d'un seul coup cette jeunesse déjà vieille, ridée par la mollesse et le plaisir, imbuë de la funeste oisiveté des garnisons, ou déjà perdue aux souffles contagieux des vents de France, usée de dettes, et n'ayant plus même de patrie. Dans ces quelques hommes qui étaient venus s'abattre ainsi chez elle dès l'abord comme autant d'oiseaux de proie, elle découvrit sans peine des aventuriers, des intrigans, des ennemis. Tous ces masques,

recouverts de je ne sais quel vernis délogance et de politesse, la main de madame de Langey les souleva impitoyablement.

Madame de Langey n'était point femme à se laisser duper ; elle pénétra bien vite cet abîme de corruption. L'adresse de M. de Vannes, le joueur qui corrigeait la fortune ; la stupidité du Crésus bossu, la vénalité du conseiller et l'active méchanceté de l'intendante, tout cela fut de cristal pour elle ; la froideur même de cette première soirée l'éclaira. Il y eut chez elle une joie secrète à condamner tout d'abord cette société ; elle échappait de la sorte à tout péril de séduction ; elle était sûre de ne point succomber, tant elle lui était supérieure par la trempe de sa nature. Pour madame de Langey, caractère habile et froid, il ne s'agissait pas d'une intrigue, mais d'une affaire ; son passe-temps n'était pas d'aimer, mais de s'arranger un amour ; or, il n'y avait là aucune composition possible. Assise à la galerie, elle observait ; mais son cœur ne battait pas.

Pour l'honneur de la colonie et des habitations voisines de celle de la Rose, il est juste aussi de déclarer que la répugnance de madame de Langey s'attaquait plutôt à quelques êtres isolés qu'aux véritables représentants de cette partie de l'île. Comme on voit le nègre esclave s'enorgueillir quelquefois en raison du rang que son maître occupe dans le monde, ainsi se pavanaient dans les salons de madame de Langey les agens subalternes du ministère français, fantômes épars de cette soirée. L'habitation de la Rose ayant appartenu de tout temps à M. de Boulogne, il avait paru de haute convenance à certains agitateurs en place de grossir le nombre des visiteurs chez madame de Langey. C'était peut-être la dispensatrice des faveurs ; par elle ils auraient l'oreille d'un contrôleur général en France. Tôt ou tard M. de Boulogne reviendrait visiter son habitation et sa châtelaine. Les hauts emplois de la métropole ne passaient pas pour être alors occupés par des gens désintéressés de tout trafic ; si quelque étranger avait pu même conserver des doutes à cet égard, les confidences naïves de ces fonctionnaires l'en eussent tiré. Ministres arbitraires, ils ignoraient jusqu'à leurs ennemis et leurs fautes. Obstinés comme presque tous les gens de finance, ils formaient autour du gouverneur de la colonie une chaîne qui ne laissait arriver à lui aucune récrimination. La coupable idolâtrie de l'argent, plus que celle des honneurs, se dénotait chez eux par une soif d'échanges, de trafics sourds, honteux. L'erreur semblait être l'apanage de leur esprit. Humbles et rampans auprès des nobles, ils jouaient chez eux le rôle de charlatans politiques, cachant les blessures de la colonie sous la couche brillante de ses vices ; ce furent ces mêmes hommes qui tarirent la source la plus abondante des richesses de la France, ces mêmes hommes dont la négligence coupable livra Saint-Domingue au désastre et au pillage.

Atimée dans la contemplation muette de cette société dont elle étudiait les figures, la marquise avait perdu ses airs de gaité. Pendant que tout ce monde lui vantait déjà les plaisirs de l'île, elle en était à se demander à elle-même la raison de sa tristesse. Comme un malade qui goûte le breuvage qu'il s'est fait, elle trouvait la première de l'amertume au fond du vase. Si elle avait choisi Saint-Domingue pour sa résidence, tout en obéissant aux volontés de M. de Boulogne, c'était parce qu'elle cherchait l'étourdissement. Or, elle abordait par un calme plat cette colonie, qu'on lui avait dépeinte sous les couleurs de la féerie et du plaisir. Son deuil lui interdisait la danse, la danse aux mille bras, qui l'eût emportée

dès son arrivée au milieu de ses tourbillons joyeux. Si du moins les fêtes, la musique l'eussent fait valoir aux yeux de tous avec le prestige de son attrayante langueur. Le bal, qu'elle regrettait; le bal, cet ami qui ne manque jamais aux femmes; le bal, qu'elle ne pouvait reprendre qu'au bout de cinq mois, eût fait ressortir la souplesse de sa taille et cette démarche de créole dont les Européennes sont jalouses. Là se seraient endormies, aux balancemens de l'orchestre, je ne sais quelles tristesses inquiètes, pâles visions des nuits de madame de Langey. Non, ce n'était pas ainsi que devait s'offrir à ses yeux cette seconde France, cette étourdissante contrée vers laquelle la jeune femme avait bien des fois tendu les bras. Madame de Langey s'adressait à cette terre comme à une amie secourable. Peut-être avait-elle conçu l'espoir d'y faire prendre le change à son ennui, à quelque chagrin intime, dévorant ! Elle n'était pas de ces femmes, nous l'avons dit, dont l'âme se réfléchit dans la franchise du regard; une sérénité froide réglait ses mouvemens et sa démarche. Dans ses yeux seulement demeurait écrit, de façon profonde, immuable, le mépris qu'elle eût fait d'un homme assez lâche pour pâlir devant un péril ou s'en faire payer le prix. Tout lui semblait dû, à cette nature égoïste, jalouse, avant tout, d'être belle et de se l'entendre dire, admirablement créée pour entraîner et pour perdre, pour vivre d'elle seule et de son amour exclusif, insensible à toute autre adoration qu'à la sienne, condamnant la passion et n'autorisant que le calcul.

Appuyée contre le rebord du balcon à demi-ouvert sur les jardins, madame de Langey causait alors particulièrement avec Finette, armée d'un long éventail de plumes de paon pour écarter d'elle les moustiques. Pendant que les valets noirs faisaient circuler les ananas et les fruits glacés sur les plateaux, la marquise s'était fait apporter Maurice sur les nattes du balcon; elle aimait à caresser ses cheveux, les plus blonds et les plus doux qu'une femme pût toucher. Égayé doucement par le chant des rossignols et des moqueurs perchés sur les arbres de la pelouse, le jardin de la grande case invitait à respirer le frais. La lune dardait ses rayons sur le parasol épais de figuiers qui ombrageait le perron; sa balustrade de fer, entourée par un jasmin qui la côtoyait comme un feston, répandait le parfum d'une cassolette. Ça et là des bourdonnemens de mouches brillantes, quelques chants de colibris sautillant, comme des écrans mouvans, de fleur en fleur sur les plates-bandes du sol. Les vagues enchantemens de la lune donnaient à ce tableau une teinte magique de rêverie; les rayons de l'astre, perçant la verdure condensée des arbres énormes et touffus de la pelouse, réalisaient une pluie d'argent sur ce tapis. A la senteur odorante des haies vives de la route se mêlerent bientôt les aromes du citronnier et du bois de campêche, venant embaumer pour la nuit les appartemens dorés des cases. Au dehors, les négresses, assises en rond, chantaient d'une voix légère, ne s'interrompant que pour sucer des cannes à sucre, des bananes mûres ou quelque salaison dérobée. Le monbin, le cirouellier, le tamarinier et le pommier rose formaient, du haut de cette terrasse, un assemblage de panaches divers sur le terrain; le rouge de la pomme d'acajou et le vert sombre du corrossol s'y confondaient avec le jaune terreux de la sapotille et le vert glauque du cachiment. Les arbres de haute stature s'y partageaient le sol en géans et jetaient leur ombre jusqu'aux ajoupas, près desquels dormaient les gazelles.

Madame de Langey aspirait avec bonheur ces suaves parfums du soir pendant que les quadruples et les piastres tintaient bruyamment sur les tapis de ses tables de jeu et que cette ancienne demeure, fermée depuis longues années à toute réception étrangère, s'illuminait ainsi comme par magie. La marquise, loin de ce cercle affairé, interrogeait Finette sur les événemens de la journée. Le habil de la jolie mulâtresse paraissait sans doute une musique agréable à ses oreilles, car elle avait passé sa main royale autour de son cou, et prenait plaisir à dérouler doucement ses cheveux de jais à demi contenus par le madras.

— Tu écoutais ce soir les récits de M. Printemps, Finette ?

— Imaginez donc, madame la marquise, qu'il sait toutes les batailles du maréchal de Saxe ! C'est à faire dresser les cheveux dessus la tête. Il a commencé par me demander le mariage, ce qui a failli me faire avaler de travers, parce qu'alors nous étions à table... Le mariage ! M. Printemps serait mon grand-père, madame ! c'est comme si quelque jour M. de Boulogne demandait à vous épouser !

La marquise, à ces paroles étourdiment prononcées, quitta subitement les cheveux de sa mulâtresse, la regarda fixement et lui enjoignit de se retirer. Finette, sans le savoir, avait fait vibrer au cœur de madame de Langey sa corde la plus tendue et la plus sensible. Étonnée du ton d'autorité que venait de prendre sa maîtresse vis-à-vis d'elle, elle se hâta d'emporter M. le marquis Maurice, auquel les embrassemens de madame l'intendante, survenue vers la fin de cette conversation, semblaient fort peu convenir.

— Qu'avez-vous, ma chère ? dit la baronne d'Esparbac à madame de Langey. Ne rejoignez-vous pas un peu notre compagnie ? Le jeu s'échauffe, je le sais, à un point tel que l'on s'apercevra peu de votre absence...

— Un instant de promenade dans les jardins me remettra, madame l'intendante. La fatigue de ce jour m'a paru grande, et si vous le voulez...

— Volontiers, moi je raffole de la promenade du soir. Mettez votre masque de gaze contre les moustiques, chère belle.

Les deux femmes, après avoir descendu le perron, foulèrent bientôt les gazons autour desquels gazouillaient plusieurs ruisseaux détournés comme autant de bras de l'Ester. Madame de Langey réfléchissait encore aux mots inconsiderés de Finette ; elle se disait sans doute intérieurement qu'elle n'était qu'une enfant ; cette légèreté l'avait rejetée néanmoins dans un ordre d'idées inattendues. Un orage sourd couvrait dans ce cœur, agité déjà de tous les vents de l'ambition ; Finette, par un seul trait, y faisait germer la crainte du ridicule. L'imprudente enfant venait de contrarier ouvertement l'une des plus intimes espérances de la marquise, et le courage de madame de Langey en était presque abattu. En se retrouvant près de la vieille baronne d'Esparbac, madame de Langey se sentit plus forte, elle marcha presque à l'aise. Le soufflé de Finette venait d'ébranler sa volonté pour la première fois peut-être, comme il eût fait d'un château de cartes ; la présence de madame l'intendante la soutint, madame l'intendante n'ayant guère d'autres appuis à invoquer, dans cette première conversation avec la marquise, que les lieux communs, ces bons amis qui ne manquent jamais au besoin.

Profitant de la fraîcheur de la nuit pour reposer son teint hâlé par la route, madame de Langey avait dépassé les arbres de la pelouse ; bientôt

elle se trouva dans une partie assez reculée des jardins, devant un mapou dont le tronc colossal eût pu faire un canot d'une seule pièce.

Creusées par le temps, les fissures nombreuses de cet arbre scintillaient alors à la lune... Ses bras nouveaux, s'élevant à une hauteur prodigieuse, ne portaient plus guère qu'un bouquet de feuilles rares; au sommet des branches perchaient quelques oiseaux tristes et sans voix.

La marquise considérait encore le mapou se dessinant avec fierté sur le parc, à l'angle des communs de la grande case, lorsque madame d'Esparbac s'écria :

— Voyez donc! marquise, il y a un nom entaillé sur l'écorce de cet arbre.

Les deux femmes approchèrent et lurent ce nom : *Tio-Blas*.

— C'est un nom espagnol, murmura madame l'intendante.

— Remontons les degrés de la case, reprit vivement la marquise, l'air m'a saisie, et je ne me sens pas bien.

— *Tio-Blas!* répéta la marquise à voix basse et avec angoisse.

Lorsqu'elle reparut au salon, tout le monde fut frappé de sa pâleur. Elle eut cependant la force de les congédier tous avec un sourire, et M. Platon reçut d'elle l'ordre de l'accompagner dans la visite qu'elle devait faire aux cases le lendemain.

XI

Noëmi.

En vérité, dit le docteur, ce qui est en honneur parmi les hommes est souvent digne de leur mépris, et ce qui est méprisé d'eux mérite souvent d'en être honoré.

(*La Chaumière indienne.*)

Dès le premier chant du coq, les ruelles voisines de l'habitation de la Rose attendaient déjà, fraîches et parées, la visite de madame de Langey.

Construites en bois revêtu d'un enduit de terre franche, ces humbles cases, ou maisons de nègres, semblaient dès l'abord prévenues de l'importance de cette visite; les noirs *anciens* les avaient ornées d'arbustes et de fleurs du pays; les feuilles de roseaux, de lataniers et d'herbes à panache formant leur toit, doucement caressées par les brises de mer, gardaient aux passans de suaves murmures. Le jour s'était levé calme et serein, et avant le jour M. Joseph Platon, encore ému du sort de son infortuné perroquet, dont le gérant n'avait, hélas! sauvé que les plumes. Après la fuite de Zao, dont nul indice n'avait pu faire découvrir la trace, mais que Joseph Platon supposait avec raison perdu pour l'habitation de la Rose à tout jamais, il lui importait de prouver du moins que ses nègres étaient entretenus proprement, qu'ils vivaient en bonne intelligence, et que le *moussa* et le *tumtum* ne leur manquaient pas. Madame de Langey avait habité la Guadeloupe, et Platon jugea qu'elle aurait le droit de se montrer difficile. Le raccommodage étant parmi les nègres une sorte de déshonneur, le gérant leur avait fait distribuer, dès le matin, un équipement nouveau : c'était, pour les hommes, plusieurs pantalons de zinga, des jupons à longues queues pour leurs femmes, des boucles d'oreilles

et quelques verroteries pour les mulâtres. Les nègres infirmes avaient reçu l'ordre de rester à l'hôpital, comme ne devant pas attrister la vue. Pour les mulâtresses, quelques unes s'attifiaient déjà avec une certaine coquetterie devant leurs cases, et parfumaient leurs cheveux avec l'huile odoriférante du palmier à chapelet, après s'être vêtues de leur mousseline la plus blanche.

Madame de Langey apparut bientôt avec Finette aux portes de la bananerie. Les mulâtres préposés à la garde de cet emplacement, dont l'entretien constitue dans chaque habitation créole leur meilleure nourriture, rentraient alors les bananes convenables à la consommation du jour, pendant que plusieurs, assis en rond devant les portes des cases, chantaient quelque air du pays sur un rythme lent et mélancolique. De distance en distance on apercevait des *ajoupas* construits dans la place pour préserver les noirs de la pluie; quelques nègres *commandeurs*, épars sur le terrain, avaient l'œil sur ceux qui se rendaient au travail. Ceux-là étaient vêtus proprement et mieux entretenus que les autres; ils portaient, en se rendant au jardin, des casaques d'étoffe bariolée. Quelques cases rares en maçonnerie frappaient l'œil de temps en temps; mais presque toutes, formées d'un cours irrégulier de chevrons, ne s'élevaient guère qu'à la hauteur d'un rez-de-chaussée, long de vingt à vingt-cinq pieds environ. De simples cloisons de roseaux les partageaient en deux ou trois petites chambres obscures qui ne recevaient le jour que par la porte d'entrée. Les plus belles s'enorgueillissaient pourtant d'une petite fenêtre par laquelle de vieilles femmes allongeaient alors le cou, dans leur impatience de voir leur nouvelle maîtresse. Plus recherchés que les nègres créoles dans leur parure, les mulâtres avaient tenu à honneur, pour ce jour-là, de se vêtir de la veste, du pantalon de toile fine, des mouchoirs de tête et de cou les plus galans. La plupart étaient jeunes, et leur menton sans barbe leur conservait toute la fraîcheur de l'âge; mais le blanc des yeux, jaunissant chez d'autres, décelait leur vieillesse et leur vanité ridicule. Escortée de mademoiselle Finette, qui accordait de temps à autre à ses compatriotes un salut de grave protection, la marquise parut d'abord frappée du luxe déployé autour d'elle par certaines mulâtresses; les plus riches étoffes de l'Inde ornaient les épaules brunes de ces femmes. A cette époque, en effet, le rang que les mulâtresses tenaient dans la colonie était tel, que ces filles, une fois maîtresses d'un créole, pouvaient changer d'ajustemens et de toilette chaque jour de l'année. Les libéralités de leurs amans et la multiplicité de leurs intrigues leur donnant le droit de marcher souvent, dans l'audace et l'ivresse de leur triomphe, à l'égal des femmes créoles, elles renchérisaient sur elles en fait de luxe, de bijoux; les plus belles, les plus riches productions étaient sacrifiées à leur caprice. Plusieurs nobles de l'île ne rougissaient pas de les avouer pour maîtresses; à force de lubricité, elles étaient devenues les reines véritables de Saint-Domingue.

Le regard assuré que la marquise jeta sur ces femmes ne les déconcerta aucunement; Finette était d'ailleurs de leur caste. La marquise ne consentit à leur adresser la parole qu'en portant la main à sa ceinture: à cette ceinture pendait un petit fouet à manche d'ivoire, dont les femmes créoles de véritable naissance usaient encore avant les premiers troubles de Saint-Domingue. A la seule vue de la toilette insolente de ces filles, une indignation visible se peignit sur les traits de madame de Langey;

elle demanda à Joseph Platon si elles faisaient partie de l'habitation de la Rose.

— Quand M. le contrôleur général partit de Saint-Domingue, à son dernier voyage, madame la marquise, ces filles-là étaient encore bien jeunes; elles ont grandi; mais je me souviens qu'il m'en recommanda un bon nombre... Dame! M. le contrôleur était galant...

— Madame veut-elle visiter la case que voici? interrompit Finette, qui sentit que Platon avait dit une bêtise. C'est la case n° 12.

— La case de mon élève, dit aussitôt le gérant en se rengorgeant. Ouvrez, Noëmi; madame la marquise vous fait l'honneur de sa visite!

— Volontiers, reprit la marquise, bien que la promenade m'ait fatiguée...

Noëmi parut et s'inclina devant la marquise. Il n'y avait qu'elle dans la case. La négresse rangeait quelques calebasses où reposaient ses provisions.

— Et Saint-Georges? demanda Platon avec un air visible d'autorité.

— Il est sorti, monsieur Joseph, depuis ce matin, pour chasser dans les lagons avec le procureur de l'habitation de Breda, répondit Noëmi presque tremblante.

— Sans ma permission?

— Le procureur de l'habitation de Breda lui a dit qu'il s'en chargeait.

— Noëmi, retenez ceci! Le procureur de l'habitation de Breda ne sait pas tirer, *ergo* votre fils ne rapportera pas une seule pintade. Ensuite la place de votre fils est ici, et, pour tout vous dire, il ne doit chasser qu'avec moi... pour l'entretien de la table de madame la marquise.

— Madame la marquise m'excusera, reprit Noëmi, si je ne lui offre que mon banc: je n'ai que ce coffre, cette natte et cette table. C'est assez pour une mère noire et pour un enfant mulâtre... Il fut un temps où j'eusse mieux reçu madame la marquise; mais je ne suis plus à la Guadeloupe...

— Vous avez habité la Guadeloupe?

— J'y suis née.

— Sur quelle habitation?

— Sur celle des Palmiers, appartenant à M. de Boullogne.

— Quel âge avez-vous?

— Vingt-huit ans.

Madame de Langey recula; elle crut que Noëmi voulait la tromper, et elle reprit:

— Vous dites vingt-huit ans?

Noëmi secoua la tête... Son aspect misérable ne confirmait que trop l'état de vicillesse précoce dans lequel elle était tombée. Sa maigreur excessive épouvanta madame de Langey.

— Vingt-huit ans!

Il semblait que la marquise n'abordât qu'en tremblant cette créature minée par la fièvre. Madame de Langey ne pouvait souffrir le spectacle de la misère ou du chagrin. La pauvreté de l'intérieur de la case répondait à son entrée: deux ou trois planches élevées sur quatre pieux fichés en terre et couvertes d'une natte y formaient le lit; un tonneau défoncé par un bout servait à renfermer les patates et les bananes; quelques vases à eau, et, pour tout décor, un assortiment d'oiseaux tués sans doute par

Saint-Georges ; des fioles et des paquets d'herbes séchées. La marquise demanda à Noëmi quel rang elle occupait dans l'habitation des Palmiers.

— Aucun, madame ; j'étais négresse...

— Et pauvre ?

— Pas toujours. Oh ! j'ai eu de l'or à moi...

— Et comment cet or ?...

Noëmi baissa la tête. Il y a chez les négresses une sorte de honte instinctive. Celle-ci ne voulait pas donner à madame de Langey le droit de la mépriser. Elle se hâta de reprendre en relevant le front :

— Oh ! mais c'est qu'alors j'étais belle, si belle, madame, que M. de Latour, un peintre français, fit ma miniature... Voyez !

Et Noëmi détacha de son cou un médaillon qu'elle présenta à la marquise.

Dans ce portrait, elle était peinte avec un simple madras ; ses cheveux, le bronze de son teint, y contrastaient heureusement avec la blancheur éblouissante de ses dents.

La marquise, en comparant l'original au portrait, sourit de ce sourire qui retombe de tout son poids sur l'être dégradé ; elle passa le médaillon à Finette... La mulâtresse, dans un geste étourdi, le laissa tomber.

Le verre vola en éclats ; deux grosses larmes sillonnèrent les joues de Noëmi... Elle ramassa le médaillon et fut le serrer près d'un petit crucifix que lui avait donné le curé de Saint-Marc.

— Madame la marquise, dit Platon, me permettra sans doute d'augmenter la portion de terrain consacrée à Noëmi ? Cette négresse a la connaissance de plusieurs simples qui croissent dans l'île ; elle nous a rendu de véritables services...

Noëmi sourit de ce sourire hébété qui semblait indiquer le peu de cas qu'elle-même faisait de sa science ; bien souvent on l'avait vue se diriger vers l'hôpital des nègres pour leur porter sa petite pharmacie lorsqu'elle en était priée ; elle composait elle-même leurs boissons médicales, et dans toutes les cases on l'appelait *chirugien noir*.

— M. le gérant a déjà fait beaucoup, Noëmi, en vous recueillant ici avec votre fils, après la chute de votre ajoupa. Votre fils travaille sans doute à l'atelier ; je lui assure, de ce jour, ma protection. En le faisant baptiser le même jour que mon fils, continua madame de Langey avec hauteur, vous assuriez du moins à mon cher Maurice un fidèle domestique. Il nous a conduits hier comme un ange, et cela par les chemins les plus épineux.

— Tout ce que je gagne, madame la marquise, passe à mon enfant. Oh ! le ciel m'en est témoin ! Il est si beau mon enfant !

Madame de Langey ne put retenir un éclat de rire, même devant sa mulâtresse Finette.

Noëmi ne comprit pas ce rire dédaigneux.

La pauvre mère avait mis sa tête à la lucarne en entendant retentir des pas sur la terre battue de sa ruelle. Deux figures se montrèrent bientôt au seuil de la case : c'était le procureur de l'habitation de Breda et Saint-Georges, qui lui portait ses fusils et ses carniers.

Dès qu'elle l'aperçut, la négresse s'en fut à lui ; l'enfant tenait sa main droite enveloppée d'un mouchoir rouge.

— Bonne chasse, mère, bonne chasse, cria-t-il en déposant sur la natte

plusieurs coqs d'eau, des pluviers dorés et des bécassines. Quant à vous, maître, continua-t-il en s'adressant à Platon, voici votre lot.

Le jeune mulâtre tira de son sein un charmant crabier des mangles.

Le gérant courut à l'oiseau, le flaira comme un bon naturaliste doit le faire ; il n'avait jamais rien vu de plus élégant. Le crabier offrait à l'œil le manteau le plus richement nuancé : le devant de sa cravate d'un blanc parfait, ses parties latérales d'un fauve ondulé, ses grandes pennes noires et ses pieds d'un jaune verdâtre, transportèrent de joie M. Platon, qui n'ignorait pas qu'on ne remontrait cet oiseau qu'au milieu des palétuviers et dans les endroits les plus déserts. L'oiseau trouva dans Finette une admiratrice non moins grande.

— Il faut, dit Joseph, que tu aies bien fait courir M. le procureur de l'habitation de Breda pour me rapporter un pareil cadeau.

— Vous dites vrai, monsieur Platon, répondit le procureur de Breda, c'était par ma foi dans un lieu où l'on n'apercevait que le ciel, l'eau et les arbres. Votre élève vous fait honneur.

— Tu as du sang, cher Georges ! interrompit Noëmi. D'où vient ce sang ?

L'enfant recula sa main.

— Mon Dieu ! s'écria-t-elle, il aura voulu écarter de son chemin quelque épine, ou bien serait-ce le bec d'une tortue de l'Ester ? Et tout aussitôt Noëmi se hâta de sucer le sang et d'appliquer quelques herbes sur sa blessure...

— Vous n'y êtes pas, mère négresse, reprit le procureur, et puisque votre enfant ne veut pas parler, je vais tout vous dire, moi. Apprenez donc que ce matin en me venant chercher pour la chasse, ainsi qu'il le lui avais demandé, il s'est battu...

— Battu ! s'écria Noëmi avec angoisse.

— Oui, battu, battu aux couteaux, rien que cela.

— Et avec qui ?

— Avec un nègre assez robuste de notre habitation, le nommé Toussaint Breda. Une simple querelle de *maquignons*.

— Comment cela ?

— C'est la suite du triomphe obtenu hier par Saint-Georges comme maquignon sur Toussaint. Le nègre a été furieux de se voir vaincu par le mulâtre. Ils ont joué des couteaux ce matin ; mais nous étions là !

— Vous, monsieur le procureur ? s'écria Platon avec un sentiment d'humanité dont il avait pourtant perdu l'habitude.

— Moi-même ; nous étions convenus de les séparer au premier sang... Ce n'est pas moi qui laisserais sacrifier un de mes nègres ! Je sais trop leur prix... Je l'ai coté là sur mon carnet !

— Mais Saint-Georges m'appartient !

— D'accord... Aussi n'ai-je regardé la chose que comme un combat de coqs ! Allez, soyez tranquille, le mulâtre a rudement frotté le nègre !

— Voilà un bien misérable exemple pour les noirs ! reprit Joseph Platon ; vous, un procureur d'habitation, assister à ce combat !

— Comment donc, mon cher ! madame la marquise aurait elle-même bien ri de voir Toussaint l'œil enflé, le mufle écumanant comme un jeune taureau !... Il y avait là vingt noirs, et pas un ne songeait à séparer les deux braves !

Pendant ce dialogue de deux procureurs d'habitations distinctes, auquel

madame de Langey ne prêtait qu'une attention médiocre, Noëmi, empressée auprès de son fils, lavait sa main enflée par le maniement du fusil, en jetant un regard courroucé sur le procureur de l'habitation Breda, homme dur et sévère. L'enfant allait presque s'évanouir de fatigue. Quelques gouttes de taffia, versées sur ses lèvres par Joseph Platon, le ramenèrent sur pied.

— Un duel à douze ans ! Peste ! mon gaillard ! c'est commencer de bonne heure ! tu iras loin. Mais je te pardonne en faveur de ton crabier ; n'est-ce pas madame la marquise ?

Puis, comme madame de Langey respirait nonchalamment un flacon d'odeur pour conjurer ce qu'elle appelait le mauvais air de la case, Platon lui proposa de diriger la promenade vers les travaux de la cottonnerie.

— Les autres cases, reprit-il, ne valent guère mieux que celle-ci. A part quelques officiers du Port-au-Prince, qui font ici de la dépense pour des négresses, le mobilier de ces créatures ne mérite guère l'attention de madame la marquise. J'observerai en passant à madame de Langey que voici des haies vives que j'ai fait tailler et chausser au moins trois fois l'an... J'ai ordonné hier que l'on fit boucher ces brèches et fermer ces entourages... Trouvez-vous, madame la marquise, ces cabrouets et les charriots en bon état ? Pour les instrumens du jardinage, je veux que vous les voyiez. L'état des malades est satisfaisant, et...

La marquise s'empressa d'avertir Finette pour qu'elle fît avancer sa calèche, qui l'attendait à peu de distance ; elle avait assez de l'éloquence verbeuse du gérant et se trouvait déjà fatiguée de la promenade. Les deux laquais la portèrent bientôt jusqu'à sa calèche, qui partit au milieu d'un attroupement confus de noirs. Quand elle passa vers les dernières cases, les mulâtresses, tant vieilles que jeunes, se levèrent par respect. Platon et le procureur de l'habitation de Breda écartaient à coups de fouet les négrillons qui tendaient la main vers la voiture.

La négresse ne fut tirée de l'espèce d'apathie où l'avait plongée le péril couru par son enfant que par le bruit du fouet et le retentissement de la voiture sur le sable. Les douces senteurs du soir venaient de s'abattre déjà de toutes parts sur le sol, le fond du paysage était zébré de longues bandes d'azur. Saint-Georges s'était jeté sur la natte de la case, épuisé par la fatigue ; la sérénité siégeait sur sa douce figure d'enfant : vous eussiez dit un jeune pasteur d'Égypte endormi. En le regardant ainsi reposer, sa mère ne pouvait songer sans frémir encore aux périls qu'il avait courus parmi les monts hérissés et la vase épaisse de ces marais. Les poissons dangereux, tels que les caïmans et les bécunes, qui peuplent les eaux de Saint-Domingue, apparaissaient à ses yeux comme autant de monstres que l'adresse et le courage de l'enfant avaient domptés. De cette contemplation tacite de son fils, la négresse passa bientôt à la visite qu'elle avait reçue, à la belle dame qui, la minute d'avant, avait apparu chez elle. Pourtant, comme le prouvera bientôt ce récit, ce n'était pas la première fois que la négresse voyait la marquise... Mais ce jour-là son incomparable beauté captivait impérieusement son attention, elle provoquait chez Noëmi un souvenir amer... En regardant le banc de la marquise, devenu vide tout d'un coup, Noëmi se frotta les yeux, comme après la disparition d'une fée. Un parfum charmant remplissait encore la case. La négresse rêva bientôt de ces divinités de Fida, le pied

chargé de clochettes d'or, la bouche parée de dents limées en festons, la chevelure ornée d'anneaux et de perles. L'éblouissante beauté de madame de Langey était certainement le trait distinctif qui avait le plus frappé Noëmi, elle en gardait un étonnement sauvage et presque stupide. Un morceau de miroir ingrat cloué aux bambous de sa case lui ayant alors rendu ses traits, la négresse soupira, se tordit les mains, se rapprocha de la glace encore une fois, puis s'écria, immobile de douleur en considérant ses traits flétris :

— Et moi aussi j'ai été belle !

Murmurant alors intérieurement des mots qu'elle seule comprenait, elle se rassit et se cacha la tête dans ses deux mains. Saint-Georges dormait : il ne la vit point pleurer.

XII

Conversation d'une Robe feuille-morte.

Voilà ce que l'on dit, et que dis-je autre chose ?

BOILEAU.

En rentrant à la case, la marquise trouva madame d'Esparbac qui l'attendait assise sur un des sofas du boudoir.

Ce boudoir était une véritable grotte tapissée de coquillages et de mousse ; des oranges et des limons, posés sur de longs plateaux d'argent, y réjouissaient la vue. Quelques melons d'eau, des pommes roses et des sapotilles choisies recevaient du demi-jour réservé tout exprès pour ce lieu charmant une foule de teintes blondes et violettes que la palette de Chardin eût enviées. Plusieurs coquilles de marbre, soutenues par de petits Amours, imploraient l'eau d'une gueule de dauphin, sur lequel chevauchait Amphion portant sa lyre. La marquise mâcha quelques pommes roses et se jeta, non sans se plaindre beaucoup de la chaleur, sur un lit aux rideaux de gaze. Ses longues paupières chargées de langueur sa respiration lente, et je ne sais quel air très impérieux d'ennui répandu peut-être à dessein sur sa personne, auraient fait comprendre suffisamment à tout autre femme qu'à madame l'intendante que la marquise désirait demeurer seule ; mais la baronne d'Esparbac n'en tint compte.

— Vous êtes une vraie déesse, ma toute belle, et je pense que l'on peut bien pénétrer dans votre sanctuaire... à mon âge !

La baronne s'éventa après cet aveu, qui sans doute lui avait coûté.

— Quel roman lisez-vous là ? continua-t-elle. *Elmire, ou les Malheurs de l'inconstance* ? Vous me le prêtez, et M. d'Esparbac me le lira. Il faut que je vous dise que j'ai trouvé un moyen délicieux d'utiliser mon mari. Il me lit tous les romans de France, ma chère !

— Tous ?

— Ou du moins les plus huppés. Que cela est fade, bon Dieu ! auprès de la vie que nous menons ici dans la belle saison ! Voilà dix-neuf ans bien-tôt que j'habite la colonie avec M. l'intendant, et je puis dire que je m'y suis divertie ! A propos, quelle sorte de compagnie aviez-vous donc, l'autre soir, ma divine ? — Des joueurs acharnés au biribi, comme ce etit

de Vannes, ou le conseiller, qui, lorsqu'il perd, a de l'humeur comme un dogue? Pour les femmes, passe, il n'y avait que moi... Mais il faudra changer tout ce monde... Nous autres de Saint-Marc, nous vous aidons...

Le rideau à franges roses qui servait de porte d'entrée se leva, et mademoiselle Finette s'avança dans le boudoir, escortée de deux valets noirs portant des caisses.

— Pardon, madame la marquise, ce sont les dernières modes de Paris que vous envoie M. le contrôleur général, des poupées de chez du Chapt... des garnitures, voyez !

Les valets sortirent, et mademoiselle Finette déploya d'abord les *poupées*, qu'elle tira de leur caisse. Elles étaient de la grandeur de Maurice ; il n'y manquait pas un pompon. Madame de Langey sourit : l'aspect de ces chiffons avait chassé son chagrin.

— Voilà des éventails qui viennent du Palais et de véritables poupées de cour ! s'écria madame l'intendante.

— Ce que renferme cet écrin joint aux poupées vaut peut-être plus, galante baronne : ce sont des *esclavages* de chez l'Empereur, le bijoutier.

— Ne me parlez pas de l'Empereur. Dans le temps où nous résidions à Paris, M. le baron d'Esparbac et moi, le drôle nous a donné à sa campagne une fête illuminée et garnie de pots à feu... Ces diamans feraient à merveille sur une robe blanche dauphine à bouquets d'or...

— Une robe blanche, vous croyez ? reprit madame de Langey.

— Folle que je suis ! j'oublie que vous êtes en deuil !

La marquise soupira. Elle ne regardait plus les bijoux. La baronne reprit :

— Savez-vous que, par ma mère, nous étions alliés de loin à M. le marquis de Langey ? un de mes neveux, le capitaine de Lemps, a fait sous lui son noviciat de marin. M. de Lillebonne, qui l'a connu, en disait un bien...

— Voulez-vous m'arranger un de ces citrons, baronne ? la chaleur est suffocante...

— Vous avez raison, l'orage était cependant terrible, l'autre jour ; il nous a surpris chez le curé de Saint-Marc, que nous étions allés visiter. Je ne saurais vous dire quelle horrible peur m'a fait cet orage ! Les cloches de l'église tintaient à vous rendre sourd... M. l'intendant, par contenance et pour ne point m'effrayer en paraissant lui-même avoir peur, feuilletait plusieurs livres de la bibliothèque du curé, quand il tomba tout d'un coup sur le registre des morts de la paroisse, et...

— N'avez-vous pas entendu gratter à la porte, baronne ? peut-être Finette, qui m'amène Maurice... Je ne puis me soulever, j'ai une migraine affreuse...

L'intendante reprit, après s'être levée et avoir prêté l'oreille à la porte :

— Vous vous trompiez, marquise, personne ne venait. Je vous disais donc, reprit-elle avec une tranquillité imperturbable, que, sur le registre mortuaire de la paroisse de Saint-Marc, nous avons trouvé sans peine le nom de M. de Langey... C'est un noble de la partie espagnole de l'île, le comte de Cerda, qui vint lui-même remplir ce triste office près de M. le curé de Saint-Marc.

— On me l'a écrit, baronne : j'étais à cette triste époque à la Guadeloupe. J'ai perdu mon mari le 3 janvier de cette année; il était à la voile de remonter l'*Ariane*, bâtiment qui devait me le ramener...

— Le registre, continua mielleusement madame l'intendante, porte que le comte de Cerda, accompagné de deux noirs de San-Yago, pourvut lui-même à tous les frais de sépulture... Je regrette, en vérité, que cet événement tragique ait passé dans l'île inaperçu; nous n'en avons eu connaissance, M. d'Esparbac et moi, que par une lettre de M. le curé de Saint-Marc adressée à l'intendance. Il nous annonçait avoir pris sur lui d'ensevelir M. de Langey, tué en duel auprès de Rio-Verde. Son adversaire, sir Crafton, capitaine anglais en rade à la station du Cap, avait, d'après le récit du comte de Cerda, pris la fuite vers Cibao...

— C'est la vérité, ma *chère parente*.

— A titre d'alliée à M. de Langey, j'exprimai alors à M. le curé de Saint-Marc le désir de voir la sépulture du défunt entourée d'un marbre qui rappelât du moins son nom et ses titres. Les noirs de la colonie sont bannis de ce cimetière, il est vrai, mais une simple croix de bois distingue jusqu'ici la tombe de *notre* parent. Je dis notre parent, les registres de notre famille en font foi... Ma mère, en 1682...

— Je me souviens, en effet, d'avoir oui prononcer votre nom dans ma famille... M. de Boullogne, qui a pris lui-même en pitié ma douloureuse position...

— M. de Boullogne nous avait parlé de vous, marquise, avant le fatal événement, à son dernier passage à Saint-Domingue. Il faisait voile pour la Guadeloupe, le pays de ses possessions héréditaires... A la Guadeloupe, il fréquentait votre maison?

— C'est à la Guadeloupe que M. de Langey me le présenta.

— Sa magnificence n'y est-elle pas passée en proverbe? Elle égalait, dit-on, celle de M. de Saint-James, le fermier général.

— Cela est vrai.

— Et on le dit fort empressé près des dames, pour un contrôleur général des finances de Sa Majesté.

— Les occupations de M. de Boullogne ne lui laissaient guère le temps de s'occuper de bagatelles à Paris... reprit sèchement madame de Langey.

— Mais à la Guadeloupe, il a eu des aventures...

— Vous croyez?

— Quand ce ne serait que celle arrivée à ma cousine de Fleury!... Écoutez donc, M. de Boullogne, à son âge, est encore fort bien; il a la main royale et le port très noble... Son esprit...

— Chère baronne, je veux dire *chère parente*, seriez-vous en instance près de lui pour affaire de son département?

— Non pas que je sache, mais j'ai entendu dire par ma cousine qu'il accordait assez volontiers... Le menu de ses dîners rappelle ceux de M. de Beaujon. Après tout, ses nègres étaient fort heureux là-bas, on en disait ce que l'on dit ici des nègres de M. de Galliffet... Je suis enchantée de savoir qu'il a connu à la Guadeloupe feu M. le marquis...

— Ainsi, continua-t-elle en s'éventant, vous voilà par votre deuil condamnée, ma chère, à regarder seulement nos fêtes! cela est vraiment dommage, surtout avec ces diamans que je vois là, et qui sont d'une richesse!...

— Finette! s'écria d'un air grondeur madame de Langey en sonnait

sa mulâtresse, pourquoi n'avoir point serré ce collier ?... Vous savez que je n'aime point qu'il traîne !

— Vous avez raison ; il est aussi beau que celui de saint Dominique à la cathédrale espagnole... Ce grand saint Dominique, que vous verrez, n'a pas moins de six pieds de haut ; il est d'argent massif, et on ne l'extrait que pour les grandes fêtes de sa châsse de bois d'acajou. Un beau jour il disparut ; aussitôt la ville de sonner les cloches. Quelque temps après on le retrouva près de Monte-Christ ; mais dans quel état, ma chère ! Nu comme Lazare, nu comme la main, indignement dépouillé par des misérables, des contrebandiers sans doute, qui s'apprétaient à réduire son corps en lingots, après l'avoir dépouillé de ses ornemens, quand la grâce les toucha... C'est une histoire connue dans le pays, et plus encore dans la partie espagnole, mais que vous ne savez pas, vous fraîchement débarquée... Les prêtres de Santo-Domingo ont eu grand soin d'annoncer au peuple que saint Dominique n'avait disparu et entrepris ce voyage que parce qu'il n'avait pas voulu demeurer au milieu de gens aussi dégénérés de leur première foi. L'archevêque, qui n'a pas renoncé encore aux biens de ce monde, a éprouvé surtout une grande joie à retrouver son saint Dominique d'argent, de six pieds de haut... Je vous le ferai voir quand nous visiterons cette digne colonie espagnole, qui ne vit que de prières, d'ennui et de chocolat !

— Je crois avoir entendu dire que ces ours de la partie espagnole, vos très basanés voisins, étaient vindicatifs à l'extrême ? reprit indifféremment madame de Langey en disposant autour de sa taille les plis de sa robe.

— Pour mon compte, chère marquise, je n'en sais rien. M. d'Esparbac et moi, nous ne recevons guère à l'intendance que le chef civil et militaire de leur colonie ; sous le titre de président de l'audience royale, il réside d'habitude à Santo-Domingo. Nous voyons aussi l'évêque don Portillo, l'oncle de ce comte de Cerda dont je vous parlais tout à l'heure... que je ne connais pas, mais que l'on dit avoir eu de fort grands biens. Il paraît qu'il a été le témoin de ce duel de M. de Langey ?... Le curé de Saint-Marc ne nous en a pas dit plus.

— Cette fois, je ne me trompe pas, la cloche du perron a sonné ; c'est une visite... Ne pourriez-vous pas me dire, en soulevant ce store à gauche, qui me fait l'honneur ?...

— Le gérant de votre habitation en personne, ma toute belle ; il est suivi d'un jeune mulâtre.

— La suite de ma ménagerie ! s'écria la marquise en ayant l'air d'échapper, comme par une secousse électrique, à quelque pensée amère qui l'avait agitée l'espace de deux secondes. Restez, baronne, vous allez m'aider à recevoir le valet de chambre futur de Poppo, mon singe !

— L'idée est sublime, marquise ; seulement M. d'Esparbac et moi, nous aurions pu vous amener notre noir, *Pompée*, pour lui tenir compagnie...

— Attention ! c'est mon petit monstre de safran foncé... Vous allez voir !...

Le rideau se souleva, et M. Platon entra précédant Saint-Georges.

XIII

Poppo.

VIOLA :

N'es-tu pas le fol de la dame Olivia ?

La douzième nuit, acte III, sc. v.

De son côté, la marquise sonna Finette pour qu'on lui apportât Poppo.
— Il faut, reprit-elle, que les choses se passent dans les règles !

Un grand vilain nègre, à la livrée de la marquise, survint bientôt en apportant monseigneur Poppo entre ses bras. Deux clous étaient fichés au plafond de cette chambre ; il y suspendit un hamac de fibres de latanier, dans lequel il coucha voluptueusement Poppo. Cela fait, il donna le branle à cette balançoire, puis il étendit sur lui une natte d'une finesse miraculeuse, zébrée de charmans dessins et travaillée comme le serait le rochet d'un cardinal.

Après l'avoir arrosée d'eau de senteur, il sortit.

Finette déposa M. Maurice, qu'elle portait entre ses bras, sur cette natte, ainsi qu'elle eût fait d'un fils de mandarin dans le royaume de Canton.

L'enfant regarda le jeune mulâtre d'un air d'étonnement profond ; Poppo poussa un cri enroué, guttural, un cri de mauvaise humeur.

— Seriez-vous déjà mécontent de votre valet de chambre, Poppo ? dit la marquise à l'horrible singe ; il est cependant fort convenable...

— Comment donc ! il est charmant ! reprit la baronne. Des dents d'une blancheur de perle, et les cheveux du plus beau noir !... Ah ! il est excellent teint !

— Et il a, Dieu me pardonne ! apporté son violon, murmura à l'oreille de la baronne madame de Langey.

— M. Platon possède un élève accompli, continua la baronne.

— Je vous le livre, mesdames, pour un garçon qui mérite vos bontés.

— Son âge ?

— Douze ans et demi.

— C'est dommage qu'il se nomme Saint-Georges, j'eusse autant aimé *Jupiter, ou Scipion, Narcisse, Acajou !*

— *Saint-Georges* n'est point mal, ma chère ; c'est un nom français, un nom de roman. Voyez *Saint-Preux, Saint-Phar* et tant d'autres saints ! J'aime *Saint-Georges*.

— Pour mon début dans la colonie, je ne veux pas, baronne, me montrer trop difficile. Tu garderas ton nom, mon page jaune ; je te promets de t'avancer si tu plais à Maurice et si tu amuses Poppo !

— Je réponds de lui, madame la marquise. Vous l'avez vu, c'est un chasseur décidé...

— Oh ! nous vous le laisserons de temps en temps, monsieur Joseph ; nous ne prétendons pas éteindre chez lui ce noble instinct... Vous demeurerez son instituteur... A propos, je veux m'entendre avec vous sur l'habit qu'il va porter. Oui, je veux un turban orné de perles avec une veste de damas lilas rayé d'argent... Cela fera fort bien quand j'irai

visiter en chaise quelque voisine... Avec mon parasol et mon singe, ce sera miraculeux !

— Madame la marquise sera satisfaite. Du reste, le gaillard n'est ni voleur ni gourmand, deux vices chers à la race des noirs créoles. Moyennant quelques coups de gaule que je lui ai donnés par-ci, par-là, afin de mûrir son éducation, c'est un garçon accompli...

— Allons, Saint-Georges, reprit-il, ouvrez proprement cette orange pour la présenter à Poppo sans qu'il vous morde.

Saint-Georges ouvrit le fruit et le présenta fort élégamment à Poppo, qui ne lui fit pas mauvais accueil.

— A présent, Saint-Georges, une chanson pour amuser M. le marquis Maurice !

Saint-Georges se leva de l'air calme et modeste d'un petit page brun de Velasquez et chanta l'air créole qui suit :

Aza ! guetté com' z'ami toué,
Visag' li fondi semblé cire !
Temps la ! toué ! tant loigné de moué !
Jourdi la guetté moué sourire !

La gentillesse et la naïveté de l'air ravirent madame l'intendante. Elle tira de sa poche de côté sa boîte à la bergamote et jeta sur la natte quelques pastilles au mulâtre.

— Décidément, dit la baronne d'Esparbac, il a toute la douceur de Médor. Est-il tatoué ?

— Pour peu que ce soit agréable à madame la marquise...

— Inutile, monsieur Platon. N'oubliez pas seulement de lui faire confectionner sous peu un *harnais* à sa taille pour lui faire traîner Poppo dans sa *berline*.

L'annonce du dîner de la marquise mit seule une fin à cette indécente conversation. Platon salua et laissa son élève enchanté de la compagnie de Poppo et des pastilles de madame l'intendante.

Cette pauvre dénuée humaine se réjouissait de la promesse d'un turban de perles et de l'honneur insigne d'appartenir à madame la marquise de Langey.

XIV

L'Homme à la couleuvre.

Culebra ! culebra !

(Cringle's log.)

Un mois s'était écoulé depuis l'arrivée de la marquise.

Madame de Langey s'était levée vers les quatre heures de l'après-midi, le visage plus pâle que de coutume.

Finette l'avait trouvée debout près sa cheminée, dont elle avait allumé le feu avec sa bougie. Elle brûlait un à un plusieurs papiers renfermés jusque-là dans un coffret de bois de rose...

L'air abattu de madame de Langey, sa tristesse mystérieuse firent place, dès qu'elle aperçut Finette, à ce masque de convention qui n'a de nom dans aucune langue, livrée banale sous laquelle il devient difficile de reconnaître la pensée, à moins d'être devin ou alchimiste.

Or, la pauvre Finette n'était rien de ces deux choses.

Au rebours de beaucoup de ses pareilles, la mulâtresse ne possédait guère qu'à demi la confiance de sa noble maîtresse, madame de Langey. La marquise ne demandait pas mieux que de s'ébattre avec Finette aux belles lueurs d'un soleil couchant, sous les feuilles dentelées de ses grands arbres, de poser elle-même sa main royale sur ses épaules, au rebord de sa *chinna*, de marcher avec elle par les pelouses pour y admirer les plantes rares, quelquefois même de folâtrer avec Finette, comme une femme se joue avec un ramier chéri ; mais, à part cet abandon commun aux belles créoles, madame de Langey se gardait bien de la rendre dépositaire de la moindre confidence intime...

L'âge de la mulâtresse autorisait-il cette discrétion prudente, ou bien la marquise avait-elle résolu de ne donner à personne la clé de son âme ? C'est ce qu'il importait peu à Finette de pénétrer ; aussi entra-t-elle en véritable étourdie dans cette chambre, riant à gorge déployée et montrant à sa maîtresse un beau collier formé de graines rouges du caïtier que M. Printemps, son *amoureux*, venait de lui offrir.

— Je ne saurais vous donner une idée, madame la marquise, des belles histoires que débite M. Printemps, dit Finette en renouant devant la glace les deux bouts de son madras. Il faut croire que chez M. le maréchal de Saxe il a eu beaucoup d'aventures, car à la veillée d'hier il n'a pas cessé de nous en dire ! Ajoutez, madame, qu'il n'y a pas d'homme comme celui-là pour apprêter le *sang gris* ! (1)

— Ouvrez la fenêtre, Finette ; il y a, je crois, un peu de brise... Tu as des lèvres de vrai corail ce matin. Tu es charmante. M. Printemps est donc un habile conteur, continua la marquise.

— Vous allez en juger, madame, il a des histoires miraculeuses. En voici une qui m'a presque empêchée de dormir... Il y a six jours (c'est M. Printemps qui parle), je me promenais dans les jardins du parc avec mon bon ami M. Joseph Platon, en causant de nos anciennes folies — (il paraît que ce M. Platon a été aussi très jovial dans son temps !) quand nous remarquâmes un immense mapou creusé par le temps et dans lequel le noir de service qui écartait devant nous les ronces assez nombreuses dans cette partie du parc, nous assura qu'une couleuvre y avait depuis quelques mois élu domicile.

— Une couleuvre ! reprit madame de Langey...

— La lune, dit M. Printemps en continuant son histoire, promenait alors sur l'arbre une immense bande de lumière... — Cachez-vous près de ces massifs, nous dit le noir, vous ne tarderez pas à voir venir l'homme à la couleuvre ! — A ce mot de couleuvre, qui sonnait mal sans doute à l'oreille de M. Platon, il avait jugé prudent de partir, en prétextant des ordres à donner. Je demeurai seul avec le noir. Il ne m'avait pas trompé. Bientôt un homme parut ; nous n'avions pas entendu ses pas sur les feuilles sèches. Arrivé au pied de l'arbre, dont les moindres branches scintillaient alors sous une pluie de rayons argentés, l'homme tira de son sein un petit sifflet d'ivoire et l'approcha de ses lèvres... Au bruit aigu que produisit ce sifflet, nous ne tardâmes pas, le noir et moi, à voir sortir du tronc du mapou la tête de la couleuvre...

(1) Buisson en usage au moment où la chaleur est accablante, et qui se fait avec du rhum ou du brandy mêlé avec de l'eau. On y jette de la noix muscade, de l'écorce de citron et du sucre.

L'homme, dont nous ne pouvions distinguer les traits, tira bientôt une gourde passée au travers de sa ceinture, il la déboucha et versa du lait dans un coco, puis il le présenta à la couleuvre. Elle le but et se retira. Je voulus courir vers cet homme, car je ne craignais rien, armé ainsi que je l'étais de mon épée de maître-d'hôtel, mais il avait fui et s'était perdu comme l'éclair, sous l'ombre des campêches les plus noirs...

— Et cet homme, le connaît-on ?

— Pas que je sache, répartit Finette. Le noir a dit seulement à M. Printemps qu'il apportait depuis quelques jours à la couleuvre de quoi se nourrir en viande, poisson, lait, calalou d'herbages et autres provisions que les nègres, ses camarades, se gardaient bien de faire disparaître. En effet, madame la marquise, poursuivit Finette, d'un air profondément pénétré de ce qu'elle disait, cette couleuvre pourrait bien être un *fétiche* !

— Enfant ! reprit sa maîtresse en agitant elle-même avec une sorte de violence convulsive la main de Finette qui ne songeait plus à l'éventer.

La mulâtresse était devenue, en effet, toute rêveuse.

— Et il n'y a pas de nom gravé sur l'écorce de ce mapou ?

— Aucun que je sache, madame... du moins M. Printemps ne nous l'a pas dit... Vous savez que cet arbre est assez commun ici...

Un beau rayon de soleil pourpré, comme le sont d'ordinaire ceux du couchant, colorait les nattes diversifiées de l'appartement ; la fraîcheur de la brise était encore doublée pour la marquise par les plumes frémissantes de l'éventail et le balancement du hamac où elle s'était fait étendre par Finette. La mulâtresse avait levé les stores de la chambre, afin que la senteur délicieuse des jardins la pénétrât.

C'était un tableau ravissant que ces deux jeunes femmes, l'une debout près du hamac et chantant à sa maîtresse une chanson d'un rythme égal au bercement méthodique de cette couche aérienne, vive et maligne figure dont le pinceau de Lancret eût pu rendre seul la piquante étrangeté ; l'autre, enveloppée de ce filet blanc et rose, voluptueusement noyée dans ses grands cheveux de jais, fuyant et revenant comme l'hirondelle dans son vol, pendant que la mulâtresse arrosait de temps à autre ses petits pieds d'eau de senteur, ou qu'elle agaçait une perruche bleue, retenue à sa chaîne d'argent près de la fenêtre.

Madame de Langey tenait alors entre ses mains deux bracelets en cheveux, ornés chacun d'un portrait, qu'elle venait de prendre nonchalamment sur sa toilette. Un hasard singulier avait pu seul accoupler sans doute ces deux bracelets ; car la marquise ne les eut pas plus tôt considérés qu'elle se hâta de les tendre à Finette, comme si elle eût redouté leur contemplation.

La mulâtresse, qui n'avait pas la même crainte, profita de la somnolence produite chez sa maîtresse par le balancement du hamac pour jeter sur les deux bracelets un regard d'indiscrétion.

Ils étaient tous deux richement montés en pierreries ; le double médaillon qu'ils contenaient était ovale : il représentait deux hommes, l'un en uniforme de simple capitaine de navire, l'autre en riche habit de volours, traversé d'un cordon bleu.

La figure du premier de ces deux hommes était intéressante au dernier degré, peut-être encore moins par son air de jeunesse et de haute distinction que par une pâleur mélancolique et précoce. Le souffle amer

du découragement et du chagrin semblait avoir passé de bonne heure sur le front de ce jeune homme; ses épaules étaient légèrement voûtées, son œil terne, ses joues amaigries. C'était un héros de roman dans toute l'acception de ce terme, mais un héros de roman qui avait lutté, combattu; un martyr avant le temps, martyr pour une idée ou pour un amour! Sa main pâle et maigre, veinée de grandes veines bleues qui lui imprimaient le froid du marbre, tenait un porte-voix de bâtiment; derrière lui flottait le pavillon blanc aux armes de France.

Sur le dos de ce portrait, que Finette eut soin de retourner, elle lut cette inscription : *Marquis de Langey, né à Chollet en Vendée.*

L'autre médaillon offrait les traits d'un personnage plus âgé, aux manières aisées, mais graves. Le repos et la santé épanouissaient son teint, il portait le front haut et le regard assuré. Sa perruque poudrée se déroulait en boucles égales sur son collet; outre son cordon bleu, il était décoré de plusieurs ordres. Par une coquetterie d'homme mûr, que les peintres ne manquent jamais d'encourager, il s'était fait peindre avec les mains très finies et ressortant des plus admirables manchettes que l'on pût voir; il avait du reste la main fort belle.

Le peintre avait en outre ménagé dans cette miniature un coin de bureau chargé de lettres, sur l'une d'elles on lisait : à *M. de Boullogne, contrôleur général des finances de Sa Majesté et grand trésorier de l'ordre du Saint-Esprit.*

Il fallut moins de temps à Finette pour reconnaître cette figure que l'autre; à peine avait-elle aperçu M. le marquis de Langey, son entrée chez la marquise datant de deux mois avant le voyage où il mourut.

Elle renferma précipitamment les deux bracelets dans le tiroir quand sa maîtresse étendit les bras et l'appela.

Madame de Langey avait le regard fixe, hagard; on eût dit qu'elle venait d'échapper à un péril...

— J'ai fait un horrible rêve, Finette, dit madame de Langey, comme malgré elle et ayant l'air de se débattre comme un fantôme dans son hamac... Ta vilaine histoire de l'homme à la couleuvre, sans doute!... Il est temps, ajouta la marquise, que tu sonnes mes femmes pour t'aider à m'habiller, car la cloche ne tardera pas à sonner; j'ai M. de Bongars, M. d'Esparbac, M. de Vannes et M. Gachard, qui viennent faire ici la *media-noche*.

Finette obéit; le soir avait étendu son réseau d'ombres sur la chaîne des mornes qu'on apercevait de la fenêtre. Les femmes de la marquise montèrent bientôt, puis l'habillèrent. Malgré la pâleur légère répandue sur son visage, madame de Langey n'avait jamais été plus belle.

Elle parut à ce souper en simple robe noire.

Comme toutes les veuves, madame de Langey n'avait rien eu de plus hâté que de se conformer à l'étiquette de son deuil, mais aussi mieux que personne au monde elle savait le temps précis qu'il est décent pour une femme de s'affliger. Le jour où la marquise pourrait mettre les diamans après les pierres noires était bien loin encore, mais elle se servait si habilement de tout l'encadrement obligé de sa tristesse qu'il semblait que les diamans n'eussent pu relever en rien l'éclat naturel de sa figure.

Son deuil était d'un an et six semaines, et la cour, où M. le contrôleur général avait tant de fois promis à la belle créole de la produire, lui im-

posait comme règle absolue six mois de veuvage avant qu'elle pût l'aborder.

Madame de Langey trouva son monde réuni dans la grande galerie boisée de cèdre, au sein de laquelle on avait servi le souper. Une demi-douzaine de négrillons en livrée bourdonnaient autour de la table, où s'élevaient en piles les ananas, les cédrats et les pastèques.

XV

Événemens.

C'est moi-même... ouvrez, ouvrez!

QUERVO. — *Le coureur de nuit.*

On parla de choses diverses à ce souper, auquel assistèrent, non seulement les conviés, mais la ménagerie de la marquise, renforcée de plusieurs maîtres d'agrémens pour M. Maurice.

Depuis que Saint-Georges était devenu le page de Poppo et le compagnon de Maurice, la toilette du fils de madame de Langey avait subi une transformation dont il est de notre devoir de parler.

M. le marquis de Langey, dont peu à peu madame de Langey avait composé la maison, se voyait entouré déjà de toutes les folles vanités qu'exigeait son titre aux yeux de sa mère. Dès huit heures du matin, on le lavait et on le poudrait à blanc ; on lui mettait une bourse, un habit à panier et de grandes manchettes ; il portait l'épée au côté et le chapeau sous le bras.

Le petit marquis de six ans se tenait déjà rogue et fier devant son assiette ; on lui avait appris à s'asseoir et à se lever avec dignité ; il faisait la révérence presque aussi bien que Poppo.

Pour Saint-Georges, il restait debout derrière la chaise de Maurice, ne soufflant pas, prêt, au moindre signe, à lui échanger son assiette ; il remplissait à ce souper l'office de *moulin*, office curieux dont nous vous entretiendrons tout à l'heure.

Autant vous eussiez ressenti de pitié à voir la tête enfantine de Maurice, victime d'une mode qui la défigurait, saupoudrée à blanc, gâtée à force de rouleaux et de plâtrage, autant votre œil se fût arrêté avec intérêt sur la nature ingénument belle de Saint-Georges.

Le maintien du mulâtre était à la fois tranquille et fier ; ses formes, aussi parfaites que celles d'un vrai lutteur phrygien, se dessinaient en relief sur le cèdre et sur l'acajou qui boisaient la salle ; la blancheur éblouissante de ses dents, le feu de son œil, et une certaine mélancolie noble et douce, lui donnaient l'air de ces jeunes princes noirs que l'on voit apparaître dans les contes arabes, les cheveux relevés en tresses sur le sommet de la tête et arrêtés par des tours en diamans.

Le costume du mulâtre était, en effet, particulier : Saint-Georges ne portait pas la livrée des autres noirs, madame de Langey ne l'y avait pas assujéti.

Non, à son turban de grosses perles, à sa veste de damas lilas rayé d'argent, à ses pendans d'oreilles et à ses bas galamment pailletés, on

reconnaissait plutôt le nègre de fantaisie que le noir laquais, le noir esclave.

Et de fait, au milieu de toutes ces faces épatées, de ces misérables valets noirs, tordus, gauches, rabougris, la nature vigoureuse du mulâtre devait se faire jour et produire l'effet d'une véritable exception.

Suivant un usage commun encore à ce jour aux blancs des Barbades, la fraîcheur de la salle où le souper était servi, son humidité vaporeuse et sensuelle était entretenue par des ventilateurs d'un nouveau genre, sorte de moulins mettant en action l'eau parfumée d'une pompe retombant en pluie froide et glacée sur le parquet. Des nègres richement vêtus posaient ces moulins près des convives. Saint-Georges avait la direction et le soin de celui de Maurice. Le petit marquis prenait un malin plaisir à ce rafraîchissement perpétuel, qui faisait voler de temps à autre la poudre de son collet dans les yeux de son maître à danser.

Cet homme faisait partie de la meute de professeurs recrutés par M. Joseph Platon dans Saint-Marc et le Port-au-Prince pour l'éducation de M. le marquis Maurice. Il devait l'instruire à prendre de bonne heure du tabac avec grâce, à parler *gras*, ce qui était alors le suprême bon ton, à donner un coup d'œil subtil à ses basques, à observer la troisième position et à saluer avec grâce. Comme il se rouillait dans Saint-Marc en fait d'éducatons distinguées, il avait sauté en l'air à l'idée de diriger celle d'un marquis.

En observant de près Saint-Georges, le digne maître à danser, génie fort impartial, regretta beaucoup de ne pas l'avoir pour élève. Le pied et la jambe du mulâtre lui parurent irréprochables; au souper même il ne put leur refuser son approbation, et il s'écria, en frappant Saint-Georges sur les mollets d'un coup assez fouetté de sa serviette :

— Voilà un *jaune* fort bien fait !

Après les singes, dont les femmes du dix-huitième siècle raffolèrent, parce que leur couleur fauve tranchait adroitement dans leurs boudoirs ou leurs portraits avec leur teint de lis et de roses, la mode, cette grande conseillère, leur avait insinué les nègres comme un contraste habile à leur blancheur. Le petit noir l'emporta bientôt sur l'espagnol, la perruche ou la levrette; il donnait la patte aussi bien qu'un angora. Né dans l'esclavage, il devait se montrer doux et soumis. Bientôt la folie du jour inventa pour eux mille caprices : les tailleurs remontèrent à Paul Véronèse pour les habiller; le pinceau des peintres de Louis XV les représentait escaladant les genoux des belles marquises, chiffonnant de leurs mains d'ébène les broderies des duchesses. De l'antichambre, ils sautèrent bien vite dans le salon; leurs mutineries, que l'on eût châtiées à Saint-Dominique par la perte d'une oreille, semblaient en France un attrait de plus; au lieu du fouet d'un nègre commandeur retombant à coups pressés sur leurs épaules, c'était la main caressante d'une comtesse ou d'une fille d'opéra qu'ils sentaient glisser sur leurs durs cheveux de laine. De la sorte, et au milieu même de l'esclavage, il y eut deux peuples chez le peuple noir, le nègre esclave et le nègre bouffon; le nègre des Antilles, saisi, fustigé à la moindre faute, et le nègre parisien, heureux, impuni, buvant le sucre dans la tasse d'or de sa maîtresse, pendant que son frère engraisait de ses sueurs le champ africain d'où ce sucre était tiré !

Le goût du siècle, plus qu'un sentiment d'humanité et de compassion, avait donc amené, de la part de la marquise, cette distinction dans le

costume de Saint-Georges. Le plus beau de tous les enfans mulâtres de l'Artibonite, le plus fort, le plus adroit, lui avait paru digne d'être excepté de la classe vulgaire des noirs ; ces exemples-là se rencontraient alors fréquemment, témoin Zamore, le nègre de madame Dubarry, et Scipion, l'enfant gâté de la duchesse d'Orléans (1).

Dans son esprit, madame de Langey devait donc trouver Saint-Georges très honoré, très heureux.

Mais Saint-Georges était mulâtre, Saint-Georges avait sucé dès l'enfance, avec le lait de Noëmi, cette haine distinctive de la race safranée contre la race noire ; il pouvait se croire, comme tous les mulâtres, d'une caste intermédiaire. Cette sorte d'égalité factice, pour les leçons et les jeux, établie à certaines heures du jour entre Maurice et lui, l'étonnait à peine ; il y avait dans cette âme jeune je ne sais quel levain de noblesse et d'ambition qui fermentait.

Ainsi, bien qu'il ne fût guère entré au service de la marquise de Langey que pour son singe, le mulâtre avait vite compris qu'il ne tiendrait qu'à lui de devenir bientôt l'ami, plus encore que l'émule de Maurice, tant la supériorité de l'âge et de la force lui donnait d'audace, tant il avait hâte de se signaler, chez madame de Langey, par quelque fait à son avantage, un fait pour lequel la marquise, cette fée nouvelle, radieuse, qu'il admirait de toute la force de son âme, lui dît : « Saint-Georges, merci ! »

Ainsi encore se résolut-il à passer par tous les caprices méchants de Poppo, afin d'arriver par là plus sûrement à l'amitié de Maurice. Cette amitié, il la voulait voir fleurir et se développer chez Maurice à l'aide de son dévouement absolu pour madame de Langey. Le premier sentiment que le mulâtre ressentit pour cet enfant plus jeune que lui, ce fut un sentiment de compassion mêlée de respect : Maurice était mé chétif, Saint-Georges était vigoureux. Le mulâtre n'avait jamais aimé jusque-là que Noëmi ; encore dans cet amour entraînait-il un grand orgueil de protection. Les mains jointes devant le fouet de Platon, souvent Saint-Georges avait empêché sa mère d'être inhumainement battue ; il l'avait sauvée, dans plus d'une rencontre, de sa colère, apaisant le gérant par l'offre de sa chasse ou un tour merveilleux dont il le rendait spectateur. Eh bien ! chose étrange ! cette même protection dont le mulâtre couvrait Noëmi, être faible, abandonné, il sentit que la nature de l'enfant la réclamait ; que cette nature, frêle et délicate, aurait besoin de la sienne. Il s'attacha vite à Maurice pour cette raison, l'idée ne pouvant lui venir encore que le fouet n'était que suspendu sur sa tête, et qu'en cas de faute Maurice lui-même ne pouvait l'en exempter !

Nous avons dit que Saint-Georges s'était soumis aux malignités de Poppo ; mais, en vérité, ce digne animal n'était-il pas, après M. le marquis Maurice, le premier de la maison ?

Poppo était un assez laid sapajou, affublé pour l'ordinaire d'un immense chapeau d'Espagnol à plumes bleues et jaunes, comme en dut porter autrefois Pizarre. L'emploi de Saint-Georges était de lui mettre du rouge sur les pommettes, de peigner sa barbe et de lui présenter sur un cristal une appétissante guirlande de goyaves et de fruits cristallisés au sucre candi. Le caractère de Poppo était loin d'être commode : si on lui

(1) Propre mère de Louis-Philippe.

servait le punch ou le tafia trop chaud ou trop froid, il le rejetait insolemment à la figure de son page, accompagnant ce geste d'une foule de grimaces et de contorsions qui le faisaient ressembler à un vieux Caffre. Deux rangées de dents, aussi aiguës que celles d'un crocodile, donnaient peu d'envie de se jouer à Poppo, qui prenait, en outre, un singulier plaisir à rejeter sans cesse sur la veste brodée du mulâtre les gouttes de sauce, les morceaux de graisse et de pâtes confites dont M. Printemps, pour complaire à la marquise, le bourrait quotidiennement.

Entre tous les convives, celui qui avait donné le plus de mal à Saint-Georges pendant tout ce repas, c'était Poppo ; il l'ajustait malignement de ses doigts velus et lui lançait, pour le faire venir à lui, des noisettes, des pepins d'orange et autres projectiles. Comme on avait trouvé bon de lui laisser suspendre à son cou le tambour de M. Maurice, il frappa dessus à la fin du souper avec un si horrible vacarme, que la marquise fit signe au mulâtre de lui arracher le tambour. Saint-Georges s'empressa d'obéir ; mais, à l'instant même, l'odieux Poppo, dont le museau devint d'un rouge cramoisi, le gratifia d'un coup de ses ongles sur le cou, si bien que le sang en jaillit sur ses dentelles.

Il y eut un cri, un cri étouffé ; mais ce qui surprit les convives et les força presque à s'entre-regarder entre eux, c'est que le mulâtre ne semblait pas avoir poussé ce cri. Il se tenait paisible, bien que le sang coulât sous sa veste avec abondance. La colère du singe son maître grondait encore comme un tonnerre souterrain entre ses mâchoires serrées...

— Ce cher agneau ! dit la marquise en se retournant vers sa bête favorite et en lançant à Saint-Georges un coup d'œil irrité, il abhorre la contradiction !

— En ce cas, il ne faut jamais l'agacer, poursuivit le maître de latin, d'autant qu'il n'est pas orang-outang, *simius satyrus*, comme dit Linnée, et Tulpus après lui. L'orang-outang de M. de Buffon, que j'ai vu, eut un jour une indigestion de fraises d'un accès de colère rentrée ; il est donc périlleux....

— De laisser cette fenêtre ouverte... monsieur le professeur. Le voisinage des maringouins nous va mal ; voilà sans doute ce que vous vouliez dire. Saint-Georges, fermez-la.

Jusque-là personne, hormis le mulâtre, n'avait pris garde à cette fenêtre... Dans la nuit produite au dehors par l'enlacement confus et sombre des campêches qui la bordaient et qui formaient un cordon serré vers cet angle de la case, scintillaient deux yeux tournés vers Saint-Georges, deux yeux dont le rayon ne le quittait pas. Quand le sang s'était échappé violemment des veines de son cou, ce n'était pas le mulâtre qui avait poussé ce cri étouffé, c'était cette figure immobile appuyée sur ses deux bras à la hauteur de cette fenêtre. Rien ne l'y détachait en saillie apparente, son teint noir et ses cheveux de même couleur s'y confondant avec l'obscurité dure et bleuâtre des fonds. Le regard de cette tête, regard brillant, animé, avait suivi Saint-Georges dans ses moindres mouvements, quand il avait présenté l'aiguière d'or au jeune marquis, quand il lui avait servi de *moulin*, quand le maître à danser de M. Maurice lui avait fait compliment de sa bonne mine, enfin quand Poppo s'était jeté sur lui d'une façon si incongrue.

C'était le regard de Noëmi.

Le regard d'une mère a le privilège céleste d'intervenir en tout lieu

où souffre son fils ; l'œil de la négresse retenait une larme, car son fils, c'était sa vie ! comme un chien aimant , elle eût alors léché sa blessure si elle eût pu se montrer sans inconvenance au milieu de ce monde indifférent ; elle eût serré de ses deux mains convulsives la gorge de ce misérable singe ! Elle était venue là à tâtons, dans l'obscurité, pour jouir de son fils sans qu'il la vît, pour suivre chacun de ses mouvemens et l'admirer. Saint-Georges couchait, depuis quelques jours seulement, aux communs de la grande case. Noëmi ne l'avait entrevu que furtivement ; elle ne s'en était point saturée, il lui manquait ! Elle avait eu soin de dire aux autres négresses qu'elle allait rentrer chez elle ; et là, dans le recoin le plus obscur, isolée de toute distraction, rêveuse, contemplative, elle se livra d'abord à une joie d'enfant en examinant les dorures de son costume, ses joues luisantes, ses yeux plus vifs au feu de ces mille lumières. La négresse n'eût pas aspiré avec plus de charme, pendant la chaleur, la brise rafraîchissante du cocotier que le frémissement léger du pas de Saint-Georges sur ces nattes : sa surveillance ne le quittait pas.

Son grand désespoir, c'était qu'il ne la vît, qu'il ne se troublât et qu'il ne brisât dans son service quelque flacon dès qu'il l'aurait vue. L'envie de quitter cet appui de fenêtre la tourmentait ; elle l'abandonnait un instant, puis y revenait bien vite. L'abeille, pompant le suc de sa ruche, l'aile émue et frémissante, éprouve moins de bonheur que n'en éprouvait Noëmi à se délecter des mouvemens de son fils. En le comparant à Maurice, énérvé dès son jeune âge, elle ressentait en elle mille aiguillons secrets d'orgueil, les mères de cette couleur puisant toute leur sécurité en l'avenir dans la conformation physique de l'objet de leur tendresse.

Quand Saint-Georges, pour obéir à madame de Langey, s'en vint fermer la fenêtre, Noëmi avait disparu ; il ne la vit pas s'enfuir en faisant sur sa poitrine un signe de croix...

Madame de Langey, placée entre M. d'Esparbac et M. de Bongars, n'avait pas admis de femmes à ce souper. Les hommes qui l'entouraient murmuraient en vain autour d'elle mille complimens appris par cœur ; ne manquait-il même à certains d'entre eux ni esprit ni belles manières, madame de Langey gardait vis-à-vis de ce cercle une attitude indolente, se laissant changer d'assiettes sans les salir, broutant quelques feuilles de son beau et large bouquet qui le disputait aux ananas à gerbes pourprées par ses mille nuances, et n'écoutant pas plus les sonnettes de ces messieurs que les traités de morale des professeurs de Maurice.

Cependant M. de Bongars était gouverneur de la colonie, M. d'Esparbac était intendant et avait du goût, et M. de Vannes faisait de petits vers pour se consoler des rigueurs du biribi.

M. Gachard, le financier, possédait à son doigt une crapaudine de cinq cents louis, le galon de ses laquais était plus large ; il osa raconter qu'il dormait fastueusement dans un lit doré sous un ciel de glaces, et qu'il consommait six cents nègres. Ceci lui valut un coup d'œil....

Une certaine dignité froide ayant cependant remplacé bientôt la première gaité du vin, une partie de la société dut songer à la retraite. Le silence de la plaine était devenu profond, la nuit assez noire, le sol éclairé seulement par les scarabées traînant leurs corps étincelans sur les

sables. Des exhalaisons dévorantes, s'élevant du sein des marais, corrompaient alors les parfums de l'acacia : la terre haletait de chaleur et de fatigue. Si la fièvre de l'industrie n'eût point secoué, à la table même de madame de Langey, ces lourdes natures, ses convives fussent demeurés pour la plupart ; mais, dans peu, ces corps assoupis se remuèrent. Le pas des chevaux et la voix des laquais retentirent bientôt sous la galerie ; la marquise jeta à ses hôtes un bonsoir majestueux du haut de son balcon, et ils partirent fendant l'air pour se créer eux-mêmes un vent factice. L'habitation de la Rose reprit son calme.

Le poids de cette chaleur accablante ne tarda pas cependant à se faire sentir à la marquise. La fatigue du souper l'avait clouée, pour ainsi dire, dans la galerie ; l'œil machinalement tourné vers Maurice, elle le contemplait légèrement assoupi près de Saint-Georges. Le désordre du souper régnait encore, çà et là des verres encore pleins, des glacières d'argent dont la grésille extérieure se fondait. Armé d'un large éventail de feuilles, Saint-Georges écartait les moustiques du front de Maurice.

Tout d'un coup il y eut, au milieu de ce silence, une clameur aiguë, lamentable... Elle éclata d'abord, puis elle s'éteignit sourdement articulée comme une voix humaine dans la peur. Cette voix étrange réveilla l'enfant ; la marquise s'aperçut alors seulement que Poppo avait disparu.

On sonna la cloche, on battit même, à le crever, l'innocent tambour de Poppo ; rien ne parut. Madame de Langey, très alarmée pour son singe, dit à Saint-Georges de la suivre en s'armant de son fusil. Tous deux, ils descendirent au centre des jardins de la Rose. La marquise avait mis son masque de gaze. En passant sous un dôme majestueux de palmistes, il lui sembla que le vent avait fratchi et qu'il agitait leurs panaches. Madame de Langey pensa que Poppo s'était absenté pour courir le bord de l'Estier, où il se livrait parfois à quelque pêche nocturne et frauduleuse. Le ciel en ce moment recouvrait sa robe d'azur, des couples d'anolis familiers se poursuivaient sur les herbes, étalant à la lune, qui ressortait des nuages, leurs belles écailles dorées. La marquise n'entendait plus aucun bruit ; Saint-Georges, couvrant ses oreilles de la paume de ses mains, écoutait avec impatience le cri du grillon troublant seul ces solitudes. Tout d'un coup, la crosse de son fusil, avec lequel il écartait les ronces parasites, heurta quelque chose d'agile et de furtif qui se déroula devant lui en poussant un sifflement ; c'était une couleuvre qui remonta bien vite au tronc noueux d'un mapou, et se blottit dans ses cavités.

Au dessous de l'arbre le singe était étendu, râlant encore ; le sang coulait à gouttes rares de son muse rose, un sang presque verdâtre, coagulé déjà sous les piqûres de la couleuvre pourpre...

Avide, comme tous ses pareils, de détruire la nichée des oiseaux et de jeter les œufs à terre, Poppo s'était suspendu par la queue aux fortes branches du mapou ; mais arrivé au gîte ténébreux de la couleuvre, elle l'avait piqué de façon à lui faire perdre l'équilibre. Le corps du pauvre singe, contusionné par l'affreuse chute qu'il venait de faire d'une branche en branches du mapou, avait été reçu, pour comble d'infortune, par des bayaondes à crête aiguë : de là ces cris furieux et cette agonie du désespéré Poppo. Le singe se mourait autant de sa chute que du gonflement mortel de sa piqûre.

Toutefois, ce ne fut pas ce spectacle qui fit ployer sous elle les genoux

de la marquise ; — non, — mais une autre vue , vue soudaine ; madame de Langey venait de reconnaître le mapou sur lequel le nom de Tio-Blas était écrit !

Dans toute autre circonstance , elle eût songé à secourir Poppe ; cette fois , poussée par un pressentiment qui lui faisait redouter un autre danger , elle s'approcha hardiment de l'arbre dont la masse gigantesque vit éclairer bientôt son feuillier sous la torche de bois-chandelle que le mulâtre avait prise avec lui , et qu'il alluma à l'aide de sa pierre à fusil et de quelques feuilles sèches.

Au dessous du nom de Tio-Blas , madame de Langey put lire un autre nom tout récemment entaillé sur l'écorce , et dont la dernière syllabe n'était pas encore formée ; c'était le sien : *Caroline* !

Des pas lourds retentissaient en ce moment vers cette partie isolée du parc ; Saint-Georges , secouant sa torche sur les buissons et les frappant par intervalles de son fusil , semblait vouloir préserver madame de Langey de la piqure venimeuse de tout reptile , quand , par un geste habile qui se fit autour de lui , il se sentit arracher la torche d'entre ses mains.

Presque en même temps elle s'éteignit sous le pied d'un homme.... Saint-Georges se retourna et vit , ainsi que madame de Langey , l'homme s'avancer vers le mapou aux faibles clartés de la lune. Ce nouveau venu regarda quelques secondes autour de lui , puis il siffla la couleuvre , à laquelle il présenta quelques fruits secs et un vase de laitage.

La couleuvre au collier de pourpre parut bientôt ; elle s'approcha de l'homme d'un air soumis et comme s'il se fût agi d'obéir à son roi et maître. Elle retirait son cou lorsqu'un coup de feu l'abattit.

— Bien tiré , Saint-Georges ! s'écria M. Joseph Platon , qui survenait essoufflé. Bien tiré ; mais votre mère Noëmi vous attend à la veillée... Est-ce un ibis vert que vous avez descendu , mon jeune ami ? Qu'est-ce enfin ? A-t-on retrouvé Poppe ?

Pour toute réponse , Saint-Georges , qui abaissait son fusil , fit voir à M. Joseph Platon le corps de Poppe , et à peu de distance du singe la couleuvre pourpre formant sur l'herbe , à la lune , un vrai collier de rubis. Trouvant sans doute que les mânes de son perroquet étaient vengées , Platon poussa une exclamation de joie qu'heureusement madame de Langey n'entendit pas , tant elle prêtait une craintive attention aux mouvements de l'homme qui venait de présenter le lait à la couleuvre. Cet homme avait ri d'un rire infernal lorsque la couleuvre était tombée.

— Caroline ! je vous retrouve , murmura-t-il en bondissant tout d'un coup aux côtés de la marquise , dont il arracha le masque de gaze.

— Tio-Blas ! dit-elle d'une voix presque éteinte par la frayeur.

— Moi-même , Caroline , j'ai à vous parler cette nuit.

— Cette nuit ?

— Dans une heure , Caroline. Demeurez dans votre chambre , j'irai.

La marquise le regarda , et elle eut peur ; elle lui fit de la tête un signe d'assentiment.

— Dans votre chambre , reprit-il.

— Dans ma chambre , Tio-Blas.

Il s'éloigna aussi rapidement qu'il était venu , et ne tarda pas à franchir les raquettes les plus serrées. On eût dit que les paroles de cet homme avaient cloué madame de Langey à la place même où elle vena

de les entendre... Le mulâtre et Platon ne pouvaient rien comprendre à cette scène.

Cependant les laquais noirs de l'habitation arrivaient ; ils ramenèrent leur pâle maîtresse sur leurs bras. Finette fut la première à remarquer le désordre et l'abattement de son visage.

— Reposerai-je dans votre chambre comme j'ai coutume, madame ? demanda la mulâtresse à la marquise ?

Elle soulevait en même temps le réseau bleu de la moustiquaire.

— Pas ce soir, Finette ; la veillée de Noëmi vous retiendrait à l'office, n'est-ce pas, si tel était mon bon plaisir ?

— Oh ! certainement, madame la marquise, et jusqu'à cinq heures encore !...

— Eh bien, Finette, vous pouvez aller à la veillée.

— Madame est bien bonne, et je la remercie de tout mon cœur. Mais comme madame est pâle.

— Tu crois, Finette ? dit madame de Langey en s'approchant de sa glace.

— La perte de Poppo est grande, reprit Finette ; mais aussi Poppo était bien gourmand. Je connais, madame, un capitaine anglais qui vous rapportera un *ouistiti* (1).

Dès que Finette fut sortie, madame de Langey, remise à peine de son trouble, visita de nouveau avec un grand soin les fenêtres que Finette avait fermées. Aucun pas ne retentissait vers cet endroit de la case, et, comme pour la rassurer, arrivait à travers les fraîches raies des persiennes la voix chevrotante des vieux nègres réunis autour de Noëmi, à l'office.

Tout d'un coup la marquise poussa un cri étouffé et recula comme si la couleuvre pourpre se fût levée sous ses pieds.

Un homme, sortant sa tête de dessous les courtines en dentelles de sa toilette, se tenait debout et la regardait les bras croisés.

XVI

Tio-Blas.

*Venga la muerte ; ya soi listo !
Viens la mort ; je suis prêt !*

Il portait le costume d'un simple marchand de la partie espagnole de l'île.

C'est vous dire que son habillement consistait dans un méchant pantalon de basin blanc, une veste brune d'étoffe légère, garnie de deux ou trois rangs de boutons d'or, un manteau de drap bleu avec un large galon au collet, un chapeau noir entouré d'une vieille ganse à brillans.

Mais tout cela usé, terni, misérable... Vous eussiez cru voir un juif de Santo-Domingo au lieu d'un marchand.

Deux pistolets damasquinés au pommeau reposaient pourtant à sa ceinture à côté d'un couteau fermé, dont la seule lame eût coupé la branche d'un tamarin.

(1) Le plus petit singe connu.

Il ôta son manteau, le ploya et le jeta assez arrogamment sur le lit.

A l'index de sa main droite scintillait en vives bluettes de lumière un diamant d'étrange grosseur.

Ce personnage était de taille exiguë ; c'était moins un *hombre* qu'un *hombrecillo*, mot qui résume merveilleusement en espagnol un petit homme.

En revanche, sous cet ensemble inculte, sous ces vêtements secs et râpés, il conservait une expression de physionomie peu commune.

Son teint pâle n'avait rien de celui des habitans ordinaires de la partie espagnole ; ses dents, ses mains et sa barbe, toutes choses dont il se montrait fort curieux, n'appartenaient pas davantage à cette caste bâtarde, sœur de l'Afrique. Sa lèvre inférieure exprimait un grand dédain ; ses joues maigres couvaient la fièvre, mais cette fièvre continue à laquelle sont en proie, plus particulièrement sous les tropiques, les hommes sombres, haineux.

Rien qu'à le voir ainsi les bras croisés devant la marquise de Langey, vous eussiez deviné sa nature hautaine. L'arc de ses sourcils noirs se soulevait par momens au dessus de son front plissé déjà de quelques rides, bien qu'il eût à peine trente ans. Son regard limpide et froid dénotait l'opiniâtreté, mais une opiniâtreté terrible en sa voie, à laquelle rien ne coûte ni ne résiste. L'empreinte irrécusable de la fatalité marquait cet homme, tombant pour ainsi dire en ruines autour de lui-même, usé par les passions ou le climat, eau stagnante au premier aspect, mais qui fermentait continuellement au soleil. A travers sa dégradation et sa misère, il laissait percer des airs réels et imposans d'autorité.

Debout devant la marquise, il l'examinait avec une avidité singulière ; il semblait qu'il y eût long-temps qu'il n'eût contemplé ses traits ; il s'en repaissait comme l'alligator se repaît d'abord de sa victime, — par la vue.

En ce moment terrible, la marquise regretta de ne plus avoir de mari, de défenseur ; mais l'horreur de sa situation l'entraînait, elle connaissait cet homme, et il était écrit qu'elle lui devait répondre comme à un juge.

— Caroline, dit-il, depuis combien de temps me croyez-vous de retour ici ?

— Mais je ne sais... Qui me l'aurait dit ?... Vos propriétés ne sont-elles pas dans le continent espagnol ?

— Mes propriétés ! vous riez. Je suis un marchand orpailleur qui commande, pour son commerce, à quinze nègres : voilà tout.

La marquise ne répondit pas à ces mots prononcés avec une ironie insouciance.

— Vous ne doutez pas de mes paroles, je l'espère ! Me croyez-vous noble ou grand seigneur, par hasard ? Fi donc ! Je suis Tio-Blas, un marchand.

— Oh ! reprit-elle en se cachant la figure de ses deux mains, je ne l'ai point oublié ! Mais... qu'avez-vous à me dire ?

— J'ai à vous dire, Caroline, que je vous hais.

— Vous me haissez ? reprit-elle en se levant toute pâle.

— Comme on hait le noir qui incendie votre maison, celui qui empoisonne vos bestiaux, celui qui essaie de vous tuer. Vous êtes la couleuvre, Caroline, la couleuvre long-temps aimée, à laquelle j'offris le lait ; main-

tenant vous ne pouvez ignorer le sort de la couleuvre, — le fusil d'un misérable noir l'a tuée ; — mais vous, — vous, Caroline, qui vous tuera ?

— Vous me faites frémir... Vous êtes cruel, Tio-Blas ; si j'ous des torts, je vous en demande pardon !

— Vous humiliez, vous ! allons donc ! vous devez porter la tête haute... Ah ! vous ne savez pas d'où j'arrive, Caroline ? Eh bien ! moi, je vais vous le dire. J'arrive de la Guadeloupe ! de l'habitation des Palmiers, où vous étiez et d'où vous veniez de partir...

— L'habitation serait-elle brûlée ? dites... une révolte de noirs... peut-être ?... Vous avez, je le vois, à m'annoncer de tristes nouvelles...

— Tristes, Caroline, tristes comme la robe que vous portez. Vous portez le deuil de M. de Langey ; c'est héroïque !

— Ne le dois-je pas ?

— C'est juste... Mais dans les cafés on m'a appris là-bas d'étranges choses.

— Dans les cafés !

— Écoutez donc ! c'est le seul endroit où l'on m'ait parlé de vous avec franchise !... Vous avez, madame, de vrais amis à la Guadeloupe !

— Je ne vous comprends pas. Qu'alliez-vous faire aux Palmiers ? Me chercher ? Mais je n'avais répondu à aucune de vos lettres. Je devais agir ainsi, je l'ai fait ; vous m'avez écrit que vous aviez été le témoin de M. de Langey, je vous en remerciais. Vous ne pouvez avoir recueilli sur moi aux Palmiers ou dans les cafés de la colonie des mots cruels, insultants, sans les avoir punis de votre dédain ou de votre vengeance. Que venez-vous donc m'apprendre ? Depuis que je ne vous ai vu, monsieur, continua la marquise en baissant la voix, j'ai subi le poids d'une grande douleur, vous ne venez pas la réveiller ; oh ! cela serait infâme !

— Pas de phrases, madame ; je suis l'un de ces voyageurs qui, grâce aux mille circuits de la route, n'a jamais pu aborder le point de vue qu'il cherchait. Vous m'avez toujours échappé, vous m'avez promené de détours en détours ; Caroline, il faut m'entendre ! Je viens savoir aujourd'hui de vous-même ce que c'est qu'une femme, ce qu'en doit faire ma colère ou mon amour ; car, encore une fois, je l'aime et je la hais tout ensemble ; mais elle m'a joué, elle m'a trahi, je ne veux plus d'elle que comme ma femme, ou elle mourra !

— Comme votre femme ! reprit-elle avec un mouvement de dédain.

— Comme ma femme ! continua Tio-Blas ; dont les lèvres bleuâtres tremblaient.

— Tio-Blas, vous n'y songez pas !

— Je viens réclamer une promesse... j'ai compté sur vos sermens, Caroline ; vous devez être ma femme, vous la serez !

— Tio-Blas, respectez mon deuil, si vous ne me respectez pas moi-même. Tout doit finir entre nous, je ne m'appartiens pas. Oui, je vous avais promis ma main, cela est vrai, mais en d'autres temps... Aujourd'hui je dois rester veuve...

— Veuve à vingt-cinq ans ! veuve en aimant le luxe et les pierreries ! dit-il avec un rire étouffé. Car vous aimez les pierreries, marquise, je ne l'ai point oublié !

— Tio-Blas !

— C'est pour cette raison que je veux vous emmener avec moi, — chez moi, — à San-Yago ; — vous y verrez des mines, des bassins d'or.

Vous auriez tort de me refuser ; Caroline, mon habitation est moins splendide que la vôtre, mais on s'y plait. Nous repasserons de là en Espagne, si vous voulez. Acceptez-vous ?

— La marquise de Langey épouser un simple marchand !

— Le nom de ce simple marchand, Caroline, vaut peut-être bien celui d'un contrôleur général de France. Que dites-vous de celui-ci : le comte de Cerda ?

— Vous, le comte de Cerda ?

— Oh ! cela vous étonne ! Don Juan Alvarez d'Alhange de Cerda, c'est mon nom. Vous semble-t-il sonore ? Je suis de Catalogne, et l'évêque de Santo-Domingo est tout bonnement mon oncle... Encore une fois, cela ne vaut-il pas la noblesse de robe de M. de Boullogne ?...

L'Espagnol avait enlacé de son regard la tremblante madame de Langey. L'assurance omère de ses paroles confondait toutes les idées de la marquise... Jusque-là elle n'avait vu dans Tio-Blas qu'un marchand ; était-ce un piège que cet homme lui tendait, ou bien avait-il le droit de traiter avec elle d'égal à égal ? il la tira lui-même de ce chaos de pensées en lui disant :

— Eh bien ! maintenant le noble ne vous semble-t-il pas l'égal du financier ? Le noble est jeune, vert encore ; on l'appelle, je sais, Tio-Blas le marchand ; mais il a ses parchemins bien en règle. Marquise, ce noble en ruines vous déroulera son histoire ; la place que vous y tenez fut terrible. Entre nous il y a du sang !

— Du sang ! cria-t-elle épouvantée.

— Du sang, dit l'Espagnol en marchant vers elle.

— Et vous osez m'offrir votre nom. Qui que vous soyez, Tio-Blas ou comte de Cerda ? que m'importe ? Vous ai-je commandé jamais un crime, monsieur ?

Tio-Blas, dont les dents se froissèrent d'abord avec rage, répondit avec un air de raillerie calme à la marquise :

— Vous me rappelez le confesseur de la vieille duchesse de Capmani. Il était précieux à entendre sur le fameux axiome de : *Qui veut la fin, veut les moyens*. Pour mon compte, je regrette beaucoup de n'avoir pas suivi les conférences de ce fameux casuiste. Il m'aurait peut-être appris que de ces deux natures est la damnée, de l'esclave qui tue ou du maître qui fait tuer.

— Que voulez-vous dire ?

— Qu'il n'y a pas que moi de coupable, Caroline, et qu'à la confession de ma vie que vous allez entendre, il me faudra répondre par la vôtre, marquise de Langey !

— N'aurez-vous pas pitié d'une pauvre femme qui ne porte plus ce nom ?

— Vous avez raison, Caroline ; j'aurais pu avoir pitié de la femme du marquis de Langey, mais je n'en aurai point de la maîtresse de M. de Boullogne ! Vous m'écoutez. Aussi bien ces momens pour moi sont solennels.

Il reprit après une pause interrompue seulement par la respiration de la marquise :

— « Il y a dix ans, j'habitais San-Lucar de Barameda, jolie petite ville située à trois lieues de Cadix, sur la gauche du Guadalquivir. A vingt

ans (c'était l'âge que j'avais alors), je ne connaissais pas, le croiriez-vous ? d'autre joie que de faire la sieste sous les oliviers, de boire du vin de Manzanilla et de fumer des cigares. Je n'avais jamais connu les embrassemens d'une mère. Mon père, homme avare, me laissait à peine quelque argent. Élevé par ses ordres chez un chanoine, dans l'enceinte de San-Lucar, dont je n'étais jamais sorti, j'ignorais la vie des jeunes gens, leurs trois amours furieux : le vin, le jeu et les femmes. J'aurais fait peut-être un excellent bibliothécaire, mais il ne me serait pas venu en idée de songer qu'une femme pût être perfide ou qu'on pût tromper un ami. Jamais je ne désirai seulement de voir la baie de Cadix, ses pavillons relevés ou pendans sur l'eau, ses femmes épanouies comme des fleurs à ses balcons, ses processions, ses fêtes. Mon humeur sauvage s'accommodait mieux de la lecture des auteurs les plus abstraits que de la conversation d'une jolie fille allant puiser de l'eau à la fontaine. Un jour cependant je fus accosté dans la principale rue de San-Lucar par un vendeur de cigares qui me remit un billet ; il était d'une dame connue, me dit-il, à Cadix pour son luxe, la marquise de la Higuerra. On m'y mandait de venir, et que je n'aurais pas sujet de le regretter. Comme je ne savais trop à quelle sorte de rendez-vous j'allais, je ne suivis cet homme qu'après avoir pris mon épée ; il avait loué passage pour moi sur une felouque qui nous mena à Cadix.

» La marquise me parut logée magnifiquement, mais dans le quartier de la ville le plus retiré. C'était une vieille femme dans toute l'acception du mot, et je ne m'étonnai plus, en l'examinant, du ton aimable de sa lettre. Elle avait un gros bouquet de fleurs au côté, la jupe courte et voltigeante, l'œil hardi et le jeu le plus fripon d'éventail qui se pût voir. Or, cette marquise-là, c'était ma mère ! ma mère, séparée de l'auteur de mes jours depuis ma naissance ; ma mère, vivant à Cadix sous le nom d'une de ses parentes défunte ; elle s'était souvenue fort à propos pour moi qu'elle avait un fils, et comme vous le pensez, notre joie de nous retrouver tous deux fut extrême.

» Avant de me faire cette confidence, elle jouit d'abord de mon embarras ; le mystère de cette entrevue lui sembla (elle me l'a souvent conté) une de ses plus douces jouissances. Bientôt elle m'entoura de soins, m'équipa selon mon rang et se fit un devoir de m'accorder au centuple tout ce que me refusait mon père.

» Vous imaginez-vous un jeune homme de vingt ans contenu jusque-là dans toutes les bornes et à qui l'on offre les moyens de vivre à sa guise ? Je trouvais chez moi, chaque jour, des étoffes de toute espèce et de toute forme, des laquais nombreux, des bourses toujours remplies : je pouvais me mêler dans la nuit aux sérénades, respirer la fraîcheur des jets d'eau et des bosquets, avoir une vie tressée de fils d'or et obtenir bien vite gain de cause auprès des femmes ! Une passion plus frénétique et moins insensée pourtant que l'amour me saisit ; cette passion, ce fut le jeu !

» Je n'eus que trop d'occasions de la satisfaire. J'étais attiré vers cet incroyable amour, uniquement parce que je le trouvais au dessus des amours vulgaires, qu'il était chez moi poétique, idéal et le prétexte de singulières profusions. Je jetais l'or aux aguadores et aux premiers pauvres qui me demandaient l'aumône ; j'allais moi-même dans les hôtelleries payer aux matelots du vin de la Manche ; je dotais par orgueil de pauvres étudiants qui couraient pieds nus sans avoir de quoi s'acheter

des livres ; enfin, la chance me servit tellement que je fus cité dans tout Cadix, comme un nabab de l'Inde pour ses trésors.

» Sur ces entrefaites, ma mère mourut, et avec elle s'éteignit le soleil de ma fortune. Au lieu d'obéir, comme autrefois, à mes désirs, les cartes leur furent contraires ; je perdis des sommes considérables et vendis bientôt deux palais. Mon père avait résolu de ne point m'entendre ; il se tenait scellé dans un couvent, après avoir légué à ma sœur toute sa fortune ; celle de ma mère s'était vue engloutie dans l'horrible gouffre ! Il fallait me résoudre à traîner dans quelque ville d'Espagne la misérable vie d'un hidalgo, me voir saisi par des gens de justice pour mes dettes ou m'exiler. Les colonies m'offrirent non seulement un refuge, mais encore une fortune. Entre toutes les autres, Santo-Domingo me plut : le patron de cette ville était le mien. Je trouvai le moyen de m'y rendre sans payer même mon passage, je suivis ici l'évêque don Fernando del Portillo, mon parent, qui venait d'être nommé à cette haute dignité.

» En abordant l'embouchure du fleuve l'Ozama, je ne pus m'empêcher de remarquer sur la rive gauche la maison, ou plutôt le château que don Diegue Colomb, fils de Christophe, fit bâtir pour s'y retirer. Revêtu d'une enceinte de murs épais, elle semblait défler la main du temps. Ce château me fit penser à celui de mon père, mon père qui mourrait sans me voir, mon père qui m'avait maudit ! Mes châteaux, mes fiefs n'existaient plus, j'étais un paria, un exilé !

» Les Espagnols avaient couvert la terre où je posais le pied des vestiges de leur ancienne puissance ; leur grandeur se retrouvait partout sur ce sol inégal et gonflé de décombres, exposé aux tremblemens de terre et aux exactions perpétuelles, engraisé du sang et de la sueur des noirs, qui, sous le fouet du maître, succombaient sans même servir. C'était un Chanaan ouvert à mon industrie ; je n'hésitai pas à mépriser ceux de ces hommes qui préféraient la vie de citadins nonchalans à l'exploitation de ces landes incultes, de ces mines précieuses qui devaient enfanter de l'or ! Je choisis pour demeure San-Yago ; le Rio-Verde renfermait tant de parcelles de ce métal qu'il le charriait avec le sable. Un esprit actif comme le mien concentra bientôt son activité dans ce commerce ; sous le nom de Tio-Blas, je devins un des plus riches marchands espagnols.

» Mes plongeurs faisaient merveille. Ils ne pouvaient d'abord extraire chacun de ce sable que pour une gourde environ de paillettes ou grains d'or ; je les dirigeai si bien qu'ils doublèrent ce produit. Obligés souvent de plonger dans les endroits les plus profonds, ils m'en rapportaient de petits grenats rouges, si fins et si transparens, qu'avant de les soumettre au lavage et à l'action du feu, je me prenais à les regarder et à m'attendrir sur eux. Cet or natif me rappelait ma première vie, mon enfance passée près du chanoine de San-Lucar, ma pureté candide et tous ces tranquilles instincts que j'avais perdu !

» Moins ambitieux que moi, mais aussi plus heureux, mes paisibles voisins se contentaient d'un hamac, de canaris faits d'une poterie humble, de la vue de la plaine et d'un peu d'eau aiguisée de tafia.

» Moi, j'avais refait fortune : je ne suspendais pas mon hamac entre deux arbres, j'avais acheté de mes beaux deniers une tour moresque auprès du Rio-Verde. Le front de ma tour, quand venait le soleil couchant, se mirait dans ma rivière aux lingots d'or. Je puis vous assurer

que l'ombre du comte de Cerda était bien effacée de ma mémoire ; j'étais un négociant, un trafiqueur, — voilà tout.

» Des affaires pressantes m'appelèrent à la Guadeloupe. Jusque-là je n'avais pas quitté ces plaines tranquilles, ces marais devenus pour moi des trésors. J'arrivai à la Pointe-à-Pitre. Là, pour la première fois, je vous vis.

» A travers ma folle existence de joueur, j'avais du moins, Caroline, préservé jusqu'à ce jour mon cœur de tout amour sérieux ; je vivais dans une ignorance heureuse de tout ce qui est passion. Le jeu m'avait traité trop cruellement pour que j'eusse envie de m'y reprendre ; la fortune me souriait : il ne manquait donc à ma nature ardente qu'un seul incendie, l'amour !

» Cette source des inspirations héroïques et des crimes insensés, la fureur du jeu l'avait tarie chez moi, du moins je le croyais : j'étais un convive enivré de vin et d'opium, n'ayant jamais laissé épanouir cette fleur de joie ou de tristesse au fond de mon cœur ; je ne me défilais pas même des femmes, — je ne les connaissais pas !

» Un de vos regards pénétra cet assoupissement ; mais, chose surprenante ! il m'entra au cœur je ne sais quelle pointe acérée, terrible, quand je me délectai la première fois de votre beauté. C'était à un bal, il y a huit ans. Tous les jeunes gens de la ville vous entouraient ; les orléans, vos rivales, avaient elles-mêmes pour vous des éloges et des sourires. Merveilleusement nées pour mentir, vous ne désespériez aucun de vos soupirans : à celui-ci, une fleur de votre bouquet ; à cet autre, une œillade ; au plus favorisé votre éventail. Vous veniez à peine de sortir de la tutelle de vos parens et d'épouser M. le marquis de Langey. C'était à qui vous débiterait ces galanteries de France, pour lesquelles je ne me suis jamais senti formé ; tous les danseurs bourdonnaient autour de vous comme autant de mouches luisantes. Je vous vois encore : vous étiez l'étoile du bal, chacun se pressait, s'agitait autour de vous. Vous aviez une belle robe blanche à bouffettes bleues, et vos cheveux noirs sans aucune poudre. Je remarquai à votre cou un magnifique collier de diamans ; mais vous eussiez porté de simples perles que vous n'en eussiez pas moins effacé toutes ces femmes. Retiré dans mon coin, auprès d'un jeune homme dont l'œil ne vous quittait pas, je vous regardais sans lui parler, je suivais tous vos mouvemens, quand il me dit :

— » N'est-il pas vrai que ma Caroline est belle ?

» J'éprouvai à ce seul mot une aversion étrange pour ce jeune homme ; il était votre mari. Ce n'était pas à lui, mais bien à un juif de la Pointe-à-Pitre que je devais mon invitation à ce bal ; je ne lui répondis pas, je pris mon chapeau, et je sortis.

» Ce qui motivait dans mon esprit cette brusque disparition, c'était moins le déplaisir que j'avais éprouvé d'être arraché si brusquement à mon rêve que l'humiliation réelle qui m'avait saisi de n'avoir pu fixer seulement votre attention. A peine, en effet, m'aviez-vous regardé ; mes habits n'avaient rien que de modeste ; vous étiez d'ailleurs trop entourée pour songer à moi.

» Avec votre image, que j'emportai et dont rien au monde ne put me distraire pendant la nuit qui suivit ce bal, j'emportai aussi l'espérance de vous revoir. Déjà je ressentais tous les aiguillons de cette soirée, je fai-

sais mille projets, je voulais vous enlever, me venger de mes rivaux, que sais-je ? Je me tordais, je vous appelais, j'étais fou !

» Résolu de vous revoir, j'allai le lendemain chez ce juif qui m'avait valu l'honneur funeste de vous rencontrer à ce bal. Le bonhomme était alors occupé à défaire un écorin de son enveloppe ; un grand laquais noir, qui venait de le lui remettre, tenait le bouton de sa porte comme s'il eût attendu une parole de lui avant de sortir...

— » C'est bien, Jupiter ; vous direz à la marquise de Langey que je lui renverrai l'écorin pour un prochain bal.

» En parlant ainsi, il faisait sonner joyeusement dans sa main plusieurs pièces d'or.

» Le nègre parti, je demandai au juif de voir l'écorin.

— » Il me fait honneur, qu'en pensez-vous ? reprit-il ; mes diamans ont dansé hier sur le cou d'une marquise !

— » Vos diamans ! Que voulez-vous dire ?

— » Que je les loue, pardieu ! à M. le marquis de Langey. Cet excellent jeune homme aime tant sa femme ! il fait tant de dépense pour elle !

— » Le marquis de Langey ! Quoi ! ne serait-il pas riche ?

— » Je n'en sais rien ; toujours est-il qu'il me doit neuf cents piastres... A son arrivée dans la colonie, il a d'abord fait belle figure ; mais depuis son mariage, il empaumé. C'est peut-être le jeu : ils sont tous acharnés ici après les cartes !

— » Mais la marquise, la femme de M. de Langey ?

— » Mon jeune confrère, ne m'interrogez pas sur elle ; c'est une femme dont je tomberais peut-être amoureux si je n'avais pas de amoureux blancs... Figurez-vous qu'elle fait à elle seule aller le commerce de la Guadeloupe ! Chaque jour de nouvelles parures, des caprices, des idées de l'autre monde ! N'a-t-elle pas donné l'autre jour une collation où il y avait pour trois cents livres de fraises ! Il est malheureux, que cette femme-là n'ait point épousé quelque fermier-général !

— » Je ne vous demande pas si vous la croyez coquette ?

— » A l'extrême... Elle a rendu un jeune nègre si amoureux d'elle, pour l'avoir seulement portée en chaise à la promenade, que le pauvre garçon s'est allé noyer dans le puits d'une *morla*.

— » Écoutez. Vous chargez-vous de me faire expédier de chez moi, à l'aide de ces deux mots que j'écris, un coffret laissé à San-Yago ? Combien attendrai-je de jours ?

— » Quinze au plus ; le navire l'*Hercole* part ce soir même ; je me charge de votre commission.

» Après ce dialogue, je quittai le juif. J'avais recueilli de sa bouche plus de renseignements que je n'en aurais espéré de votre mutâtrese. Cet amour absorbant dominait la veille toutes mes pensées, je me débatais en vain sous son influence magnétique : il me tenait garrotté sous lui, je ne pouvais faire un pas ! Aujourd'hui je me sentais plus à l'aise : je vous savais pauvre, je pouvais vous aborder ! Quelle joie, quel orgueil j'éprouvais à me contempler moi-même ! Possesseur d'un riche domaine, je pouvais mettre à vos pieds une fortune, vous sauver de la honte peut-être !... En cas de fuite, mon bras vous était acquis, mon esquif préparé vous attendait, et alors vous viendriez avec moi, vous quitteriez ces lieux où je ne faisais que passer comme passe l'oiseau ; mon palais vous recevrait !

» Vous aimiez singulièrement la musique. Quelques jeunes gens me proposèrent d'assister à un repas qu'ils vous offraient ; je vous accompagnai sur le clavecin : j'entrevis ainsi de plus près votre fatale beauté. La journée se passa en conversations, en plaisirs. M. de Langey ne vous quittait plus ; je sus si bien faire que je l'éloignai : il se mit au jeu, et je pus vous parler une première fois de mon amour !

» Quels aveux ! quel langage ! Chacune de mes phrases exprimait assez l'ardeur de ma passion ; j'aimais d'un amour fougueux, irrité par les obstacles : jusque-là je n'avais jamais aimé. Vous reçûtes mes confidences en riant ; vous paraissiez n'y pas croire, et vous me demandâtes pour gage de ma parole un reliquaire d'émail que je portais sur la poitrine. C'était, disiez-vous, le seul moyen que vous eussiez de conjurer le démon : vous m'accusiez d'être le vôtre ; vous me donniez ainsi de l'orgueil à mes propres yeux ! Je vous laissai ce reliquaire au travail duquel je tenais beaucoup ; je l'avais rapporté d'Espagne, et le duc del Campo m'en avait offert un sac de portugaises. J'avais aussi quelques chapeliers en or dont je fus heureux de vous parer ; il me semblait qu'un Espagnol comme moi ne pouvait mieux faire que de vous couvrir d'amulettes et de vous consacrer comme une chose sainte.

» En prévenant ainsi vos moindres désirs, je croyais être le seul, je ne tardai pas à me découvrir un rival dans M. de Langey lui-même. Jaloux de vous attacher à lui par tous les liens, M. de Langey, ainsi que me l'avait déclaré le juif, ne se faisait faute d'engager pour vous de rudes sommes au jeu ; il pariait, empruntait et perdait toujours avec une rare constance. Je ne tardai pas à me trouver humilié de cette concurrence intéressée, ce joueur acharné que je trouvais sur mon chemin pavé d'or me déplut au dernier point. Cependant, grâce à vos recommandations, je ne laissai rien échapper de cette mauvaise humeur ; le sort traitait d'ailleurs impitoyablement M. de Langey, et dans cet étrange tournoi, entrepris pour vous et sous vos yeux mêmes, je me flattais raisonnablement d'être le vainqueur !

» Une circonstance singulière m'en fournit bientôt l'occasion. Le bal le plus magnifique se préparait à la colonie pour la réception du nouveau gouverneur ; vous deviez y assister. La toilette des femmes y serait, disaient-elles, éblouissante ; toutes les sultanes de l'île étudiaient déjà leur costume : car ce bal devait être un bal masqué. Vous aviez choisi l'habillement de Jeanne de Naples. A votre grande surprise, le juif qui vous fournissait vos pierreries avait disposé de cette parure ; une rivale avait fait le coup. Vous alliez vous trouver, dès votre entrée à ce bal, embarrassée par les chuchotemens et les regards curieux ; on ne manquerait pas de se demander comment la femme du noble marquis de Langey n'avait point de diamans. Le bal réunissait tous les colons opulens de l'île ; et vous, l'astre des fêtes, vous verriez pâlir votre éclat ; vous, le bouquet des bals, vous laissiez tomber vos fleurs à terre ! Ces réflexions vous assiégeaient, et vous m'en faisiez tristement la confidence quand un nègre dominicain vint me demander à la porte de votre case ; je le reconnus vite pour un des miens ; il m'apportait le coffret demandé par l'entremise du juif. Je ne me tint pas de joie, je savais qu'il renfermait un collier du prix de vingt mille piastres ! Les diamans arrivaient fort à propos. Je vous remis le coffret, votre éblouissement égala votre surprise... Dans votre impatience, vous essayâtes le collier ; c'était une constellation magique, une

pluie d'étoiles sur votre poitrine émue... Il y avait dans votre empressément à vous en saisir je ne sais quoi de doucereusement cruel ; vous ne me demandiez pas même comment ils m'étaient venus, ces diamans ! au prix de quels labeurs et de quelles fatigues ! Peu vous importait, vous étiez la reine ; et ce diadème, qui avait tardé à venir, vous mettiez enfin la main sur lui !

» Le lendemain, au bal offert au gouverneur, c'était à qui vous ferait compliment ; les femmes vous jalousaient, les hommes se penchaient pour vous regarder ; vous étiez vraiment Jeanne de Naples ! Ma qualité de marchand n'inspira aucun soupçon au marquis ; il me tira seulement à l'écart pour me demander le prix du collier ; le chiffre exorbitant de cette parure le fit reculer. M. de Langey projetait alors une absence de deux mois, sa santé l'exigeait impérieusement : ses préoccupations et ses travaux l'avaient maigri plus en un mois qu'en dix années. Je fus le premier à lui offrir ma bourse et mon crédit ; mais il espérait des recouvrements à la Martinique, et il rejeta mes offres. Devenu plus libre par son départ, je n'imposai plus silence à mes sentimens, ils éclatèrent. Nos entretiens reprirent leur cours. Il vous doit souvenir, Caroline, de quelles mystérieuses précautions vous entouriez mon bonheur ; personne dans la colonie ne s'en doutait. Vous jugiez sans doute inutile de divulguer aux yeux de tous votre honte, car à la franchise et à l'amour vous n'opposiez, vous, que la soif des richesses et une insatiable cupidité. Il vous eût semblé cruel, n'est-ce pas, de mettre ainsi votre âme et votre tarif à nu ! En me prescrivant comme loi première de me cacher, c'était moins la crainte de M. de Langey qui vous guidait que celle de voir tomber votre masque à terre, ce masque sous lequel vous rêviez l'or, non l'amour, masque de courtesane que je ne soulève qu'aujourd'hui. »

La marquise fit un mouvement, il reprit :

« Ma crédulité ne devait sonder aucune de ces précautions, je m'y soumis. Il m'arrivait parfois de vous attendre chez vous des heures entières ; je m'asseyais à la place où j'avais causé avec vous la veille ; puis je la quittais en sursaut dès que retentissait le galop de votre cheval ; je soulevais alors le store pour vous voir. Vous rentriez, suivie de vingt cavaliers, dans votre salon ; vous ne me regardiez pas ; mais aussi, quand venait le soir, je pouvais me glisser, sans être vu, dans votre boudoir... Un soir, j'y entrai pâle et défat ; des lettres alarmantes m'arrivaient de San-Yago, des lettres qui m'annonçaient le malheur et la ruine. Je ne vous laissai rien voir de mes craintes, moi, votre amant : j'affectai un air délibéré en vous faisant mes adieux ; ce départ, ces tristes lettres infiltraient pourtant l'agonie au fond de mon cœur.

» Vous m'aviez juré ce que jurent ordinairement les femmes : votre amour, disiez-vous, se trouvait assez fort pour survivre à tout obstacle ; en remplissant votre cœur, mon image n'y laissait point de place pour d'autre image. Je ne doutai point de votre sincérité, je pensai verser des larmes quand vous m'offrîtes de reprendre ce collier que j'avais eu l'orgueil et la joie de vous prêter le jour du bal. Je sentais mon courage s'affaiblir en demeurant plus long-temps, je partis ; ce fut pour moi un moment terrible. Il y a sept ans, et je m'en souviens encore !

» De retour chez moi, je trouvai mon habitation en grand tumulte. Une portion de mes noirs avait déserté, m'enlevant le fruit de ma récolte ; ils avaient gagné le Fondo-Negro, où ils s'étaient retranchés. J'écrivis

aux autorités ; on me fournit des hommes, des chevaux ; bientôt je me mis à la poursuite des fuyards. Ils n'étaient allés heureusement qu'à petites journées, traînant après eux le plus de parties métalliques possible, afin de les réduire en lingots. Ils me supposaient encore absent, et j'en rencontrai tout à coup bon nombre sur la route qui revenaient impudemment la nuit pour me voler le reste de mes mines. Je fis feu sur eux le premier, les soldats de la garnison m'imitèrent. Dans leur grossière ignorance, plusieurs de ces malheureux avaient avalé des parcelles d'or pur, d'autres les avaient cachées soigneusement sous leur chevelure crépue. J'appris bientôt que ces soulèvements et ces larcins n'avaient été dus qu'à l'influence de certains exemples contagieux dans le nord de la partie française. Je fis mettre les fers aux pieds des plus dangereux, et je les contins par la crainte. Seulement, il me fallut me remettre au travail comme si je n'eusse rien fait, rétablir mes affaires et surveiller de près ma fortune menacée. Je ne quittais point mes orpailleurs d'un seul instant, le jour et la nuit j'étais avec eux. Au milieu de cet esclavage réel, une seule pensée me soutenait, celle de vous revoir, de vous rapporter le fruit de mes veilles. Le peu de lettres que vous m'écriviez me donnait la fièvre : je vous voyais triste, mourante, en proie au besoin peut-être ! Notre intrigue pouvait se découvrir d'un moment à l'autre ; qu'eussiez-vous fait, faible femme, devant le courroux de M. Langey ? Toutes ces pensées échauffaient mon sang, elles redoublaient mon anxiété. J'avais fui le jeu, les cercles, les plaisirs, je ne voyais que vous qui puissiez me rendre le travail léger ! Dans quelques mois, j'allais vous rejoindre ; dans quelques mois, votre amour saurait me venger du sort !

» Rêves insensés, aveugles ! mon étoile fatale ne devait-elle pas m'avertir que je ne bâtissais que sur le sable ? Il n'y avait pas un mois que j'étais de retour à San-Yago lorsque je reçus avis que des six vaisseaux fretés par moi, en compagnie des plus riches marchands de la ville, un seul avait échappé, un seul qui venait nous apporter lui-même la nouvelle de ce désastre. Nos bâtimens de Tripoli, de Lishonne, de l'Angleterre, de l'Inde, de la Barbarie, perdus, engloutis ou capturés par les corsaires ! C'étaient la désolation et la misère qui allaient planer sur nos têtes ! Comme si rien ne devait manquer à mon malheur, ce fut moi que ma compagnie choisit pour aller trafiquer au Mexique de ses dernières ressources. Lorsque je m'étais établi dans le pays, ces mêmes hommes m'avaient fait les premières avances ; à cette heure, ils remettaient entre mes mains leur avenir, leur crédit ! Pouvais-je résister aux supplications qu'ils m'adressaient ? Le souvenir de leurs adieux se retrace encore à mon imagination dans toute sa force... Je ne crus pas devoir hésiter, je quittai l'île !

» Arrivé au Mexique, il me sembla d'abord que la fortune se lassait de me poursuivre. Mes opérations ne tardèrent pas à se voir couronnées d'un plein succès ; je rétablis même si bien, au bout de six mois, les affaires de ma compagnie qu'elle me rappela, et j'allais mettre à la voile, quand je me vis arrêté par un ordre du gouverneur, jeté dans un cachot, sans qu'il me fût permis seulement d'invoquer sur ce sol la justice de mon pays ! L'Envie seule avait ourdi cette trame, l'Envie, qui suit toujours la Fortune et se cramponne au manteau de ses favoris. On calomnait mes spéculations, on leur assignait une source impure... Ma vie mystérieuse, intérieure ; ma vie, que votre seul amour remplissait, était

devenue le texte de mille mensonges ; les haines et les rivalités de toute sorte se liguèrent pour m'assiéger. Un misérable esclave mexicain s'était défilé de son maître, un riche Espagnol, par le poison ; on m'imputa ce crime, parce que j'avais eu quelques relations d'intérêt avec la victime. Les biens que j'avais amassés enflammaient une multitude d'esprits cupides, leur confiscation flatta mes juges, qui, s'armant de l'impunité que leur assurait l'inquisition, me condamnèrent à pourrir sept ans dans la tour de Santa-Maria. Quand j'appris cet ordre, j'avais le pied sur le vaisseau qui devait me ramener à Saint-Domingue, d'où je serais parti pour vous retrouver, parti pour vous revoir, ne plus vous quitter peut-être !

» Sept ans dans les cachots, Caroline, sept ans dans cette tour qui, comme un rideau funeste, était venue me cacher le jour et la vie ! Sept ans sans amis, sans espérance ! moi, un noble, moi qui m'étais en vain réclamé de ma famille ! La tête appuyée sur la misérable natte de paille qui recevait à peine, vers midi, une caresse du soleil lorsque ses feux brûlaient la plaine en dehors, je prenais Dieu à témoin de mon supplice ; le front abattu, la bouche ardente de soif, je lui demandais les ailes de ces mille oiseaux voyageurs qui passaient sur ma tête et dont je n'entendais que les cris, pour franchir un instant, fût-ce au prix de mille morts, les flots de la mer immense et me retrouver auprès de celle vers qui je tendais les bras ! Parfois le ciel semblait m'exaucer : mes liens tombaient, je me voyais libre... Songeant alors à la Guadeloupe, je la voyais se détacher et venir à moi comme un cygne flottant sur l'eau ! Mollement illuminée aux vapeurs bleues de la lune, votre image enchantée se plaçait sur moi ; j'écartais de mes deux mains, pour vous recevoir, les moindres cailloux de la plage ; je mouillais de mes larmes l'endroit qui allait recevoir vos pas ! Le rêve effacé, je me retrouvais seul, seul devant le crucifix que l'insultante pitié de mes juges avait laissé à ces murs ! Ils ne savaient que trop que j'étais innocent ; mais ils vivaient de ma mort ; cette richesse, que je n'avais amassée que pour vous, ils se la partageaient comme une dépouille ! Le temps était venu cependant où ces pierres, qui devaient se fendre sous mes sanglots, allaient s'ouvrir aux réclamations de mes amis désabusés sur mon trépas dont on avait fait courir la nouvelle. L'heure de ma délivrance approchait, et je l'attendais comme si elle eût dû me rendre la vie !

» Hélas ! il ne vint que trop vite pour moi, ce jour qui me paraissait si lent à luire ! Je ne pouvais prévoir quelle influence terrible il aurait sur ma destinée ; à quels remords éternels et à quelle honte votre indigne amour me condamnerait ! »

Ici l'Espagnol éleva les yeux au ciel avec une expression de douleur désespérée. La lampe de cette chambre éclairait seule sa figure, qui était devenue peu à peu d'un magnifique caractère en passant par les divers sentimens qu'elle traduisait. Mme de Langey, visiblement terrifiée, n'osait articuler devant lui la moindre parole.

C'était une confession qu'il lui avait annoncée ; elle en attendait la fin avec angoisse.

Au dehors, le silence était profond ; de gros scarabées, se heurtant aux vitres, cherchaient seuls à l'interrompre. L'Espagnol appuya sa tête entre ses mains, comme s'il eût voulu contenir lui-même la digue de ses souvenirs ; puis, le regard machinalement cloué sur les nattes de la chambre, il continua :

XVII

Suite.

Tout cela par vous et pour vous, Rufine; vous avez votre ouvrage devant les yeux.

(*Histoire de dona Rufine.*)

« Il y avait sept ans que j'avais quitté la Guadeloupe, sept ans que je ne vous avais revue; à peine m'aviez-vous écrit !

» Ma première visite fut pour vous. On me répondit que vous n'y étiez pas, que M. de Langey voyageait alors lui-même hors de la colonie. Votre ancienne demeure me parut en effet inhabitée.

» Les souvenirs des lieux sont cruels, ils portent avec eux le découragement. En revoyant la case où je vous avais connue, la tristesse me prit au cœur. Je ne pus douter que le noir qui me parlait ne voulût me cacher un funeste événement. M. de Langey vous avait peut-être emmenée avec lui; cette idée me fit frémir.

» Ce noir vous avait servie; il me connaissait, il m'avait vu souvent m'introduire chez vous, à la tombée de la nuit. A mes questions répétées, il avait jugé que je devais être un amoureux; il craignit peut-être ma colère et ne me répondit que par ce seul mot : Partie !

» Ma mauvaise étoile me fit rencontrer quelques uns de ces jeunes créoles qui m'avaient amené chez vous la première fois; ils venaient de vous donner une aubade à votre nouvelle habitation, située vis-à-vis de celle des Palmiers. Je crus pouvoir me mêler à eux. Je me représentai à vos regards, vous ne me reconnûtes pas. Hélas ! j'étais si changé !

» Il est vrai qu'en ce moment vous étiez alors fort entourée, ces importuns élevaient presque une barrière entre nous deux. Cependant, la facilité des mœurs créoles m'était connue; je tentai, dès le lendemain, une seconde épreuve, j'eus soin de choisir l'heure de votre déjeuner. J'étais plus enflammé que jamais, je vous avais revue si belle, si admirée !... Il me sembla que je devais oublier ce premier accueil, et je m'empressai de me faire annoncer cette fois par votre mulâtresse, qui, moins oublieuse que vous, s'était rappelé mon nom.

— » Madame, c'est le marchand de San-Yago, vous dit-elle, c'est Tio-Blas.

» Quelqu'un causait alors avec vous à ce déjeuner, car j'entendis les deux voix et une sorte de débat, élevé sans doute à mon sujet.

— » Faites entrer, répondîtes-vous peu après.

» J'avancai. Vous étiez assise devant un guéridon couvert de fruits; un homme d'un certain âge, en habit de cour assez riche, vous faisait une lecture; d'autres personnes jouaient paisiblement dans le salon. Je vous avoue que je ne fis pas grande attention à cet homme, qui, de son côté, ne me regarda seulement pas. Je ne pouvais guère soupçonner alors que la comédie étrange qui allait se passer entre nous deux eût reçu l'honneur de son approbation, et qu'il vous l'eût même conseillée. Je m'attendais à vous voir bientôt éloigner cet indiscret de votre divan; je pris un siège, et je vous demandai de vos nouvelles.

» Après que nous eûmes chacun échangé quelques paroles :

— « Voici le prix de votre collier, monsieur ; vingt mille piastres en bons solvables sur la Compagnie des Indes. Je ne saurais oublier le service que vous m'avez rendu il y a sept ans ; ne vous en prenez qu'à vous-même si je ne vous ai pas soldé plus tôt.

» En disant ces mots, vous tiriez de votre secrétaire les bons en question ; et du bout de votre doigt ganté vous agaciez cette même perruche bleue que je vois ici...

» Ma stupeur fut au comble. Je m'attendais à être reçu , après sept ans, comme un homme aimé : on me traitait en marchand ! Je pensai faire un éclat, la crainte me retint ; je sortis, la rougeur au front et la pâleur sur les lèvres ; une fois dehors, je ne marchais pas, je courais. Mille projets de vengeance se présentaient en foule à mon esprit... Je relus vos lettres, qui ne firent que m'irriter, je parcourus la ville et visitai mes amis pour me distraire ; mon pied me reportait, comme malgré moi, à votre maison. Je ne fus pas long-temps à m'apercevoir qu'elle était montée sur un nouveau pied : vos gens y faisaient beaucoup de fracas ; on y voyait des tapis, des meubles venus à grands frais, des glaces, des tableaux , tout ce qui indique le luxe. J'appris aussi que dans ce pays, renouvelé sans cesse comme celui-ci par les arrivans de France, c'était à qui se mettrait sous l'aile de votre protection ; que toutes les faveurs, les places étaient presque distribuées par vous dans l'île. Jeunes et vieux, crédules et sceptiques, tout le monde était à vos pieds. Ces récits, faits en passant, heurtés, incomplets, m'inspiraient de justes craintes ; je jurai de m'en affranchir en pénétrant chez vous la nuit même, en obtenant de votre propre bouche l'aveu de votre nouvelle existence. Aucun nom d'amant n'était parvenu encore, dans cette journée, à mon oreille ; personne ne s'était chargé de m'apprendre la vérité, soit que l'on me regardât comme un étranger, soit que les mesures, à l'égard de votre secret, fussent bien prises. Résolu d'en finir, je vous fis remettre un billet tracé au crayon ; je vous y demandais un dernier, un indispensable rendez-vous. L'affront que mon amour avait subi le matin, me donnant le droit de l'exiger, je ne m'arrêtais point aux prières. A minuit, votre porte devait s'ouvrir, vous deviez me recevoir sans témoins, comme autrefois !

» Votre lettre ne se fit pas long-temps attendre , et, je dois le dire, j'en fus surpris.

» En posant le pied sur le seuil de votre maison, je me rappelai que j'en avais été presque chassé le matin ; j'étais encore sous le poids de cette douleur, j'allais enfin avoir la clé de cette bizarre énigme ; dût-elle me frapper au cœur, la vérité me semblait préférable à l'ignorance de mon sort.

» J'entrai à la lune dans vos jardins ; la fraîcheur du soir les embau-mait ; votre mulâtresse fut mon guide. Après avoir traversé plusieurs salles, elle s'arrêta dans la pièce où vous m'attendiez ; c'était précisément celle où vous m'aviez reçu le matin ; sa vue ralluma bientôt ma rage. Je tirai de ma poche le portefeuille où je m'étais vu contraint d'enfouir vos billets de banque ; je vous le présentai tout ouvert en vous demandant si vous aviez voulu vous jouer de moi , et par quel motif vous en étiez descendue à cette injure ? Le front haut, les bras croisés sur ma poitrine, je vous interrogeai à coups si pressés que vous ne sîtes d'abord que répondre. Le bruit de ma botte, il m'en souvient, faisait alors gémir le parquet ; vous gardiez un froid silence. Toutefois, votre admirable génie

de comédienne vous reprit dès que je me laissai, comme un enfant, aller aux sanglots à la suite de cette violente sortie. Je pleurai... ne fallait-il pas une issue de colère ! Vous me répondîtes que la seule crainte du monde avait pu déterminer votre action du matin, que vous aviez tenu à me payer le prix de ce collier *pour votre mari*. Mais, vous répondis-je, autrefois vous ne me parliez pas de M. de Langey !

— » C'était chose naturelle, reprîtes-vous ; alors il n'avait reçu aucun avis, il n'était pas jaloux, et surtout il n'avait pas comblé à mon égard la mesure des sacrifices. M. de Langey m'aime, monsieur, et dans ce moment encore il ne visite Saint-Domingue que pour des intérêts graves, un procès qui menace, dit-il, ma fortune. En s'éloignant de moi, vous pouvez croire qu'il a pris tous les moyens nécessaires à son repos ; ses amis sont devenus ses espions, je suis gardée à vue ; et si je me dévoue une dernière fois à vous recevoir, comme vous le demandez, c'est que vous allez vous-même au devant de mes désirs. J'avais, monsieur, à vous demander mes lettres. Voici les vôtres que je viens de jeter au feu... Désormais, rien de commun entre nous ; ainsi que vous le disiez, cette entrevue demandée est la dernière.

» Un pareil discours devait mettre le comble à mes étonnemens de la journée ; il venait de bouleverser ma raison et de retourner dans mon cœur ce fer aigu que vous y aviez plongé.

— » Un tel aveu, m'écriai-je, et après sept ans d'absence ! Me revoir ainsi ! Ah ! Caroline, vous raillez. Partir, parce qu'il vous a pris fantaisie d'aimer cet homme ! Partir, parce que vous l'aimez ! Renfermer en moi cet amour et l'entendre rugir perpétuellement dans mon âme comme le lion dans sa caverne ! oh ! jamais, jamais ! Je ne vous aime pas comme un autre, moi : je ne vous poursuis pas de madrigaux, je n'entends pas sur vous le parasol, je ne danse pas avec vous comme un créole qui imite le grasseyement d'un duc français ; mais je sais traverser pour vous les plaines et les mornes, illuminer la nuit ma rivière de flambeaux pour que ses eaux vous charrient de l'or ; mes richesses et mon industrie sont à vous. Sept ans entiers j'ai souffert, j'ai courlé mon front pour vous. Et vous me dites de partir, et vous me demandez vos lettres ! N'y comptez pas. Vous venez de brûler les miennes, c'est bien ; moi, je garde mes morts, je les relève après le combat ; je ne les brûle pas comme vous, mais j'en prends autant de soin qu'un médecin d'Egypte de sa momie. Oui, je tiens à vos lettres, madame la marquise, car des lettres parlent, ces cendres froides ont une voix. Il arrive un jour où les paroles qui couraient jadis douces et tendres sous la plume s'éveillent et bourdonnent contre l'ingrate comme autant de guêpes empoisonnées. Oh ! non, non, jamais je ne vous rendrai vos lettres !

» Disant ainsi, je froissais encore avec plus de fureur entre mes doigts votre odieux portefeuille ; si la flamme ne se fût pas éteinte depuis longtemps dans votre foyer, je l'eusse jeté au feu. J'y portai la main pour déchirer les billets, la votre m'en empêcha... Je reparlai d'éclat, de vengeance ; j'étais hors de moi, ce mot de *départ* fouettait mon sang.

— » Non, je resterais, je ne vous quitterai pas, repris-je avec une sorte de frénésie ; qu'ai-je besoin de partir ? Ce n'était que pour vous que je voulais accroître ma fortune ; j'étais un chercheur de pierres, un lingot d'or ; vous m'avez sous la main, gardez-moi, vous ai-je fait défaut après

sept ans ? J'attendrai auprès de vous le retour de votre mari ; mais que Dieu vous sauve tous les deux de ma colère !

« J'avais prononcé ces paroles avec un accent de rage si impérieux , si hardi , que vous eûtes peur... M'enlaçant de vos baisers , vous ne rougîtes point de jouer avec moi le rôle de courtisane ; mes artères battaient , ma poitrine était en feu , vous m'entraînâtes près de vous pour me calmer , en m'appelant des noms les plus tendres.

— « Oh ! si tu pouvais lire au fond de mon cœur , toi qui m'accuses ! disiez-vous au milieu de nos doux embrassemens ; si tu pouvais connaître mon désir ardent de m'éloigner avec toi , de devenir libre ! Le suis-je , enchaînée à lui par une union qui me pèse ? N'est-ce pas lui qui m'a achetée ? Ne suis-je pas son esclave ? Hélas ! la pauvre fille de Dunkos que l'on vend au marché , un carcan de fer au cou , n'est pas plus à plaindre que moi ! Que ne m'est-il donné de te suivre dans ces déserts que l'industrie espagnole a transformés en villes florissantes ! Tio-Blas ! que ton peuple me semble grand ! Insatiable de richesses , il a frappé cette terre du pied , et sur cette terre a germé l'or. Raconte-moi , je te prie , les voyages de ce Christophe que Ferdinand et Isabelle d'Espagne nommèrent l'*amiral de l'Océan* , l'histoire du grain merveilleux de la rivière d'Hayna (1) , que Bodavilla acheta pour la reine trois mille six cents écus d'or ; dis-moi la souveraineté castillane et son orgueil , les combats des flibustiers , les trésors enfouis et toujours renaissans de la contrée. Ton amour , Tio-Blas , c'est un rêve étoilé des *Mille et une Nuits* ; tu m'aimes , dis-tu , mais pour me voir toujours splendide et belle , n'est-ce pas ? tu m'aimes comme un brillant magicien aime sa statue animée ? Tu voudrais me voir , Tio-Blas , couverte de perles , radieuse de ces belles étoffes qu'on ne fabrique qu'à Damas , escortée d'hommages et d'admiraions jalouses ? Encore une fois , Tio-Blas , que ne suis-je libre ! tu serais le seul arbitre de mes destinées , tu ne verrais plus entre nous deux surgir un fantôme. S'il faut te l'avouer , je suis malheureuse... Écoute... oh ! oui , je n'aime que toi ! Mon mari est léger , présomptueux : il m'accable de reproches ; il ne fait rien de ce qu'il devrait tenter , il se refuse à prendre du service ; il est mal en cour. Je voudrais que tu fusses juge entre lui et moi ; tu verrais quels emportemens insensés , quelle folle jalousie ! Il a parlé de m'emmener en France , de me faire quitter la Guadeloupe ; ses exigences sont plus fortes de jour en jour. Croirais-tu que je me suis souvent prise à rêver que j'étais devant un autel ; tu m'y donnais la main , j'étais agitée de mouvemens vifs et confus ; il n'était plus là , j'étais libre !... A toi seul

(1) Un jour que les esclaves indiens déjérnaient sur le bord de la rivière Hayna , une femme s'étant avisée de frapper la terre du bâton qu'elle avait à la main , elle ressentit quelque chose de dur ; elle regarda et vit que c'était de l'or. Elle le découvrit entièrement ; et , surprise de la grosseur de ce grain , elle jeta un cri qui fit accourir François de Goray , lequel n'était pas fort loin.

Il ne fut pas moins surpris que ne l'avait été l'Indienne ; et , dans le transport de sa joie , il fit tuer un porc et le fit servir à ses amis sur ce grain , *assez grand pour tenir la tête tout entière* ; et il leur dit qu'il pouvait bien se vanter que les rois catholiques n'étaient pas servis en vaisselle plus riche que lui.

Bodavilla acheta ce grain pour leurs atelles : il pesait 3,600 écus d'or , et les orfèvres , après l'avoir examiné , jugèrent qu'il n'y en aurait pas plus de 300 de déchet à la fonte. On y voyait bien encore quelques petites veines de pierres , mais ce n'était guère que des taches qui avaient peu de profondeur. Enfin , il ne s'est jamais vu nulle part un pareil grain , et l'on peut juger combien cette découverte anima les espérances de ceux qui s'occupaient à la même recherche.

Ce fameux grain fut englouti par les vagues , en 1502 , au milieu d'une tempête qui fit périr vingt-un navires chargés d'or.

(Mémoires de dom Nicolas Ovando , commandeur de l'ordre d'Alcantara.)

ma vie, mon amour ! m'écriais-je en te couvrant de mes baisers. O douleur ! ce songe devait crouler avec le réveil : loin de me retrouver, comme aujourd'hui, émue, délirante entre tes bras, je me surprenais contrainte, inanimée dans les siens ! Alors seulement je pouvais sonder l'abîme qui nous séparait, entrevoir sa profondeur ! toute prospérité m'était interdite avec toi, je n'avais plus qu'à mourir !

— » Mais il est à Saint-Domingue ? interrompis-je.

— » A Saint-Domingue, je te l'ai dit, et dans huit jours je l'attends.

— » Ainsi notre bonheur sera troublé, nous n'aurons plus un seul instant de repos !... il va s'abattre ici sur notre nid comme le vautour ! A quoi bon mes veilles, mes privations, mes souffrances ? Caroline, vous me dites tard la vérité. M. de Langey, quand je suis venu ici, il y a sept ans, était moins jaloux, moins soupçonneux. N'importe, votre bonheur avant tout... Oui, je m'éloignerai, je partirai ; dans quelques heures, je vous aurai quittée encore une fois ! Aussi bien, ne suis-je qu'un misérable exilé de ma terre natale, mon sort est d'errer ainsi qu'un juif maudit !... Au revoir, madame ; le jour qui tombe à vos rideaux m'avertit lui-même de partir. Caroline, adieu ! l'amour d'un Espagnol est moins flexible que la lame de son épée, mais il tue comme elle, sachez-le !

» Je venais de m'envelopper de mon manteau ; je m'élançai à travers votre jardin, où gazouillaient déjà les ramiers. La même mulâtresse m'accompagna. A travers la brume de l'aube, j'arrivai jusqu'au navire sur lequel j'avais retenu passage ; j'avais encore à mes lèvres le parfum de vos baisers. Vos promesses d'amour me rassuraient, votre tristesse menteuse n'avait touché ; dans mon cœur fermentait déjà la vengeance. J'avais hâte d'arriver à Saint-Domingue, de provoquer M. de Langey ; je le voyais debout devant mon épée, je le tenais vaincu ; je l'avais à ma merci... Comme un homme encore étourdi des vapeurs du vin et dont les souvenirs se heurtent confus, je me rappelais à peine les détails de ma nuit, quand le capitaine me demanda mon passeport. Je l'avais serré la veille dans mon portefeuille, ce portefeuille laissé chez vous et que vous aviez refusé d'accepter malgré mes instances. Il m'eût semblé honteux de reprendre cet or à l'aide duquel vous eussiez effacé jusqu'au premier souvenir de notre amour ! Le capitaine ne m'en reçut pas moins à son bord sur la recommandation de quelques marchands, et nous partîmes.

» Quel horrible coup le sort me tenait en réserve à mon arrivée ! nulle pensée humaine ne pouvait certes le prévoir ! Moi-même, en entendant le tambour battre aux champs dans San-Yago, devais-je me douter qu'il allait s'agir du renversement entier de ma fortune ? J'arrivais avec la soif de la vengeance, m'en remettant au hasard du soin de me faire trouver M. de Langey, et voilà qu'une semaine d'absence avait suffi pour me dépouiller à mon insu ! Un ordre de la cour d'Espagne, dicté par la plus indigne fiscalité, signifiait au président de San-Domingo de faire sur-le-champ combler toutes les mines de l'île ; il interdisait d'ouvrir des rameaux le long des rivières, d'exploiter les veines du sol, d'en vendre les produits aux Anglais. Les milices de San-Yago et du fort Saint-Jérôme étaient chargées de l'exécution de cette loi, qui mettait le sceau à ma ruine ! Vainement les propriétaires avaient-ils réclamé contre ces iniques prétentions ; vainement les juifs (et San-Domingo en contient un grand nombre) avaient-ils offert eux-mêmes des subsides au président ; l'état

déplorable de la colonie espagnole, connu déjà du conseil de Madrid, sans qu'il y eût porté remède, n'était même plus un argument à faire valoir. Comme une caravelle que le canon ennemi coule au fond de l'eau, ma cargaison d'or s'ablîmait; la baie de Samana, celle de Yaqui et du Macabon, frappées elles-mêmes de cet interdit royal, m'apparurent bientôt protégées par le pavillon jaune de l'Espagne, que je fus tenté d'arracher de mes deux mains....

» Ruiné, ruiné par ma propre patrie! m'écriai-je. Car ce ne sont pas des noirs qui m'ont cette fois volé, c'est une commission souveraine, un ordre du roi qui veut se réserver la Castille d'or! Nos ministres ne trouvent plus indispensables de passer la mer pour profiter des richesses de la partie espagnole! Ce n'était pas assez des départemens que la cour d'Espagne accorde ici à ses créatures; elle rêve tous les riches domaines d'Oyando! Malédiction et opprobre sur mon pays! Moi, noble d'Espagne, noble ruiné comme tant d'autres, je me suis fait marchand au lieu de mendier des faveurs près de la cour; j'ai préféré le labeur à l'indolence, les voyages au repos; et maintenant, parce que c'est le bon plaisir du roi, je me retrouve plus nu et plus pauvre qu'un muletier de Monto-Plata! Par San-Domingo! il n'en sera pas ainsi! Grâce au ciel, je connais les mines mieux que personne; quelques unes se sont enfoncées dans les terres, d'autres reposent sur des monts dont l'accès est presque impossible; dans la cavité des mornes j'ai su ramasser le diamant; près du Bao j'ai trouvé des émeraudes. Toutes ces pailles souterraines n'attendent que ma voix pour éclater; avec quelques esclaves je puis me remettre au travail! Le ciel m'est témoin que si je voulais bâtir ici un temple comme Salomon, temple de pierreries et d'agates, c'était pour cette femme, dont l'amour remplit ma vie! Me recevra-t-elle les mains vides? Allons, Tio-Blas, va te jeter aux genoux de l'évêque ton parent; demande-lui de te sauver, ou bien fais-toi tuer par le marquis de Langey, car il ne te reste que le souvenir de ta richesse et la honte de te voir tombé dans la misère, fier cacique, qui vendais 140 piastres un grain d'or de ta rivière à un Anglais.

» Fuyant les roulemens précipités du tambour, j'étais arrivé près du Rio-Verde, mon ancienne source de richesses; mes noirs s'y tenaient encore les jambes dans l'eau et y ramassaient le sable dans les rainures cannelées de leur sébiles. Il n'y avait guère que dix-huit à vingt esclaves; l'ordre n'était point encore venu jusqu'à eux. Mon habitation s'élevait à peu de distance; le fleuve lui-même formait sa ceinture: on apercevait de loin San-Yago, bâti sur un escarpement sablonneux. Monté sur un excellent *bayahondros* (1), j'avais atteint les limites de mes domaines, escorté de trois mulâtres, quand un commandant militaire espagnol déboucha tout d'un coup d'un taillis d'acacias et vint me prescrire impérieusement de faire retirer de l'eau mes orpailleurs. En même temps il fit pla-carder l'ordonnance aux poteaux de ma maison par deux de ses cavaliers. Trouvant peut-être que mes noirs ne mettaient pas assez de promptitude à se retirer, il ordonna à quelques gens de sa suite de leur distribuer des coups de plat de sabre: les femmes et les enfans, employés principalement à ce travail riverain, poussèrent d'horribles cris..... La fureur me saisit; je me voyais non seulement dépouillé de ma récolte, mais on

(1) Cheval.

maltraitait mes propres esclaves devant moi... A la vue de mes négresses dispersées comme une troupe de grues craintives, et dont l'épaule de quelques unes saignait, je ne me contins plus ; je piquai des deux vers le poteau et je déchirai l'ordonnance... Il n'y eut qu'un cri d'étonnement : le commandant militaire courut vers moi ; mais, à la faveur de ma monture, je fus bientôt hors de sa portée... Le vent de la mer soufflait fortement ; je courais aussi rapide que lui, poussant mon cheval par les graviers et les herbes. La capitaine n'avait pas osé faire feu sur moi ; il avait assez de peine à contenir l'exaspération de mes nègres. Peu de temps après ma fuite, il s'était vu cerné, lui et ses hommes, par un grand nombre de noirs armés de couteaux, qui arrivaient aux autres comme renfort. Le bonheur voulut qu'une escorte de trente à quarante dragons jaunes vint le rejoindre. La minute d'avant il suppliait ; une fois délivré, il donna le cours le plus violent à sa rage. Sans respect pour les droits de la propriété, il entra dans ma demeure à la tête de tout son monde, pillà mes coffres de la façon la plus insolente, brisa mes glaces, mes cristaux, et, me déclarant déchu de mes droits au nom du conseil militaire, il se rua sur mes vins, après avoir fait occuper par ses complices les avenues de mon parc. Vainement mes gens opposèrent-ils de la résistance ; ce déploiement de forces, dans une habitation assez lointaine de la ville, les intimida. Ils se dispersèrent pour me chercher, abandonnant mes meubles à l'ennemi.

» Quand je me déterminai à revenir, harassé de ma fuite et de ma colère, le soleil avait tout à fait quitté l'horizon, et cependant une bande de couleur rouge encadrait le paysage. Ma tour se dressait comme un géant sur ce fond ardent enflammé ; j'approchai au pas, et je vis que le feu en avait calciné la pierre. Une fumée compacte se répandait et se résolvait sur elle-même dans ma cour ; les misérables avaient tout brûlé indistinctement dans leur ivresse : fauteuils, images de saints, nattes, coffrets. Cinq noirs, plus morts que vifs, étaient garrottés aux piliers de ma cour ; ils m'apprirent bientôt tous les détails de cette horrible vengeance. Mon argent, ma vaisselle, mes bestiaux avaient péri. Je fus me jeter aux pieds de l'évêque don Fernando del Portillo, mon parent, qui me rit au nez en me demandant pourquoi je m'étais rebellé contre la force publique. Mon exemple, continua-t-il, était devenu si vite contagieux, que ces représailles étaient toutes simples. Pour lui, dégagé de toute administration terrestre, il me conseillait la patience et le mépris des biens qui m'avaient valu ce rude assaut.

» La stupidité et l'indifférence de mon parent m'irritèrent au dernier point. Don Fernando était loin d'avoir oublié les torts de ma jeunesse, je le savais ; il me considérait comme un aventurier, un homme qui était venu s'abattre dans l'île. Mais, en dépit de lui-même, je devais obtenir justice ; n'avait-on pas indignement outragé en moi les colons et les marchands ? J'eus recours aux autorités, qui firent traîner mes poursuites en longueur ; à la fin, ne dominant plus mon ressentiment, abandonné de tous, ruiné, pensant que je ne vous verrais plus peut-être, je me résolus à essayer d'une vie nouvelle, à mettre encore plus bas sous mes pieds, par une sanglante ironie, cette noblesse qui ne me servait à rien. L'évêque don Fernando, le ministre de Dieu invoqué par moi, ne m'écoutant pas, j'invoquai Satan, et sa voix me répondit.... De toutes mes richesses, je n'avais conservé que les cinq nègres trouvés au milieu des décombres

de mon incendie ; les autres avaient profité du désastre pour reprendre leur liberté. Façonnés par moi, ces cinq hommes devinrent bientôt des démons... Comme un hibou sinistre, je plaçai ma nouvelle demeure loin de toute case habitée, près des rocs, dont les plus élevés se perdent jusque dans les nues. Je rejoignais mes hommes, à la tombée de la nuit, dans la plaine du Morne-Noir ; là, nous nous partagions la besogne. C'était une caravane de mulets chargés de café, d'autres fois des soldats espagnols armés que nous dépouillions sans coup férir, car je nourrissais si bien la haine générique de mes noirs, qu'ils se seraient fait égorger. J'avais choisi la plaine du Morne-Noir, parce que les pierres y rendent la poursuite pénible ; dans les monts voisins, sur la gauche, se trouvent des mines de cuivre ; je laissai mes hommes y travailler le jour ; le soir ils me revenaient avides de butin. Je me savais perdu, sans ressource, sans nul espoir d'être un jour à vous par les nœuds que je rêvais. D'un autre côté, je vous savais avide, luxueuse, insatiable ; ma résolution fut bientôt prise : je me fis voleur, voleur de diamans, voleur d'or ! On avait comblé mes mines, je m'ouvris d'autres mines souterraines. Grâce à l'évêque de Santo-Domingo, il m'était permis de pénétrer à toute heure dans la cathédrale ; j'affectai un recueillement si profond, que souvent les porte-clés m'y oubliaient. La coquetterie et le luxe dont notre culte environne les statues me parut une chose inutile ; je ne reculai point devant un sacrilège presque journalier, le détournement des couronnes de diamans que portent nos madones. Les châsses d'argent, les images, rien ne fut à l'abri de mes atteintes impies. Nulle flamme cependant ne sortait du tabernacle, nul fantôme de saint ne se levait ; et moi, misérable enfouisseur, après avoir chargé sur ma mule tous ces trésors, j'allais procéder à leur fonte avec mes noirs au sein des montagnes. La moitié de mon or payait ma troupe ; l'autre partie, dont je savais seul la cachette, devait servir à me racheter de ma ruine à vos yeux. Je ne vous eusse jamais avoué que j'étais un mendiant !

» Cette vie infâme m'avait tellement absorbé, que j'en avais presque oublié ma haine... L'image de votre mari ne se présentait plus à moi, ou du moins la vôtre se plaçait si délicieusement devant la sienne, que je ne ressentais plus rien de ces frémissemens jaloux, de cette fièvre insensée qui me transportait à son nom seul... Accoudé contre un rocher, je me surprenais, au milieu de veilles terribles, à suivre des yeux une étoile sur la voie lactée du ciel ; je lui donnais votre nom ; je maudissais les nuages envieux qui me la cachaient... Mes noirs, habitués à m'obéir, attendaient souvent mon signal et demeuraient hébétés de me voir ainsi muet ; quand je secouais ma rêverie, mon regard leur faisait peur. Aucun n'eût songé à me dénoncer ; pas un ne me comprenait !

— » Viendrez-vous demain à la Concha ? me dirent-ils un soir ; il y aura, maître, plusieurs Anglais débarqués de l'*Ariane*... le navire en rade qui nous est venu de la Guadeloupe il y a deux mois... C'est à la Concha, vous ne pouvez l'avoir oublié, que se font tous nos marchés... Et puis on y danse ; il y a des mulâtresses ! Allons, maître, venez, *peque el nino, paque la familia* (1) ! Vous trouverez là peut-être quelques officiers de justice à secouer... Le grand saint Dominique d'Espagne a mal inspiré son *filz* le conseil de Madrid ; c'est à sa *famille* à nous en rendre raison !

(1) Que le *filz* pêche, la *famille* doit le payer.

» Je leur promis machinalement de les suivre. Le lendemain, en effet, j'abordais seul avec un mulâtre le trou de la Concha, où ils dansaient...

» S'il faut vous le dire, j'éprouvai, en arrivant dans ce lieu, je ne sais quel pressentiment sinistre; c'était un ramas digne de l'enfer. Imaginez cinquante à soixante nègres espagnols réunis dans une vieille case aux planches crevassées : il y a de la fumée, des danses, d'horribles cris. Là, c'est un marchand qui en pipe un autre en jurant sur des reliques; ici des enfans noirs accroupis devant un grand feu de broussailles se trichent en jouant aux dés. J'y vis aussi des juifs, mais si pauvres, si cassés par la frayeur plus encore que par l'usure, qu'ils semblaient venir sous le couteau échanger quelques marchandises avec les colons assez hardis pour aborder pareil lieu... Des mulâtresses et des femmes de la partie espagnole y chantaient auprès de matelots ivres; l'uniforme de quelques officiers anglais tranchait seul sur ce tableau... Un étranger introduit dans cette caverne pouvait se croire entouré d'ennemis; aussi les précautions des visiteurs étaient, je vous jure, bien prises. Presque tous les arrivans étaient armés de pistolets ou de carabines. Pendant que le rhum et l'eau-de-vie circulaient sur les tables, les hommes de la colonie faisaient leurs marchés : on n'entendait parler que de balles de sucre, d'indigo, de mines de fer. Je regardais ce long ruban de damnés, plus horrible cent fois que celui de la fresque de Michel-Ange, quand j'entendis vibrer près de moi une voix qui me parut celle d'une femme, tant les notes m'en semblèrent grêles et abaissées... Étonné qu'une femme osât aborder cet antre, je me retournai vers la table d'où la voix partait, et je ne tardai pas à reconnaître un jeune homme au visage livide, au teint fiévreux, qui causait avec sir Crafton, le capitaine de l'*Ariane*.

— » Vous êtes fou, marquis, reprenait le capitaine, puisque les mines d'or de la partie espagnole n'offrent plus la moindre chance et qu'il n'y a rien qui vous retienne, il est décidé que vous partez avec moi. Je lève l'ancre demain, et si je ne vous ramène à la Pointe-à-Pître, je ne veux plus me nommer sir Crafton!

— » Capitaine, — répondit le jeune homme, interrompu de temps à autre par la toux sèche que donne le mal de poitrine parvenu à son extrême période, — capitaine, je ne vous suivrai pas... Songez que ce n'est que pour après-demain que le juif Nathaniel m'a promis... Je sais qu'il se glisse dans la Concha des *petits blancs* qui font le commerce; mais, sir Crafton, il me faut deux cent mille livres...

— » Deux cent mille livres! peste! mais cela est gigantesque, mon cher marquis; cette femme-là mangerait donc la Jamaïque!

— » Ses dettes s'élevaient à deux cent mille livres, sir Crafton, lorsque je l'ai quittée; depuis ce temps, mon ami, pas une lettre, et Dieu m'est témoin!...

» Ici un accès de toux plus violent, produit sans doute par le brouillard opaque des cigaras et des pipes dans cette masure, l'empêcha de continuer. J'attendais avec avidité qu'il reprît ce dialogue.

— » Capitaine, dit-il, voici, je crois, le juif Nathaniel, appelez-le.

— » Holà! Nathaniel, s'écria sir Crafton en frappant la table de son poignard de capitaine. Ne viens-tu ici que pour voir danser la *tomba*?

» Le juif s'avança vers eux avec une expression de douleur hypocrite que rien ne peut rendre. Ils parlèrent tous trois à voix si basse que je

ne pus rien saisir de ce qu'ils disaient... Tout ce que je compris, c'est que le jeune homme, malgré ses instances, ne pouvait déterminer Nathaniel, l'usurier le plus roué de Léogane. La fureur brillait dans son regard, il aurait déchiré le juif en morceaux si lui-même n'eût pas été si faible.

» Quand il se fut perdu dans la foule des noirs :

— » Parbleu ! s'écria sir Crafton en regardant de mon côté et en levant sa main au dessus de ses yeux, voilà un homme qui fera votre affaire, c'est un marchand de la partie espagnole... mon cher Langey!...

» A ce nom, qui réveillait en moi tant de souvenirs, je me dressai droit et debout contre la muraille, comme si le dard de quelque aspic m'eût touché, puis je retombai pesamment sur ma chaise de paille... Si le capitaine ne l'eût pas prononcé, ce nom, je n'eusse jamais reconnu peut-être l'infortuné qui le portait : sa pâleur était devenue effrayante, c'était celle d'un alchimiste fatigué d'user sa vie à un souffle stérile devant des creusets menteurs. Il me regardait sans me reconnaître d'avantage sans doute, car moi aussi j'étais changé!... Le capitaine, qui m'avait souvent pris à son bord sous le nom de Tio-Blas, me le présenta comme un de ses amis qui désirait emprunter pour une affaire. J'écoutai sans répondre, je parus indifférent. Il entra dans mon plan que ce rival, dont vous m'aviez tant parlé, distillât goutte à goutte devant moi toute sa vie; que sa jalousie, dont vous m'aviez fait un tableau si noir et si chargé, se fît jour devant moi par quelque issue; je me nommai, je lui promis de l'aider. Mon nom lui revint à la mémoire, il me regarda, il prit ma main; la sienne était inondée d'une sueur froide...

— » Vous m'avez vu à la Guadeloupe, me dit-il, je puis me confier à vous, je suis ruiné! Comme autant de brins de paille jetés au feu, j'ai consumé une à une les heures de ma vie, tantôt à des projets de fortune formés pour elle, tantôt à des emprunts que je ne pouvais soutenir. Elle, toujours elle! oui, je l'aime, mais d'un amour saint et profond, d'un amour que j'ai senti s'accroître encore par l'absence! Oh! les témoignages de sa tendresse ne m'ont point manqué, elle m'aime; la naissance d'un fils n'a-t-elle point scellé notre bonheur? Je voudrais racheter son existence compromise par tout ce qui me reste de sang! Si vous me prêtez cette somme, monsieur, vous m'ôtez le poids des souffrances : ma misère future me poursuit comme une honte... Songez qu'à l'heure qu'il est des gens de justice peuvent venir enlever ma femme au sein d'un bal; que moi, son mari, son défenseur, je ne suis plus là; que peut-être en ce moment on l'assiège d'hommages; qu'on rampe devant elle avec de douces voix, et que demain ces mêmes hommes, la voyant pauvre, l'écraseront du regard! Il y va de ma vie et de la sienne, songez-y. Ma famille ne veut rien faire pour moi; j'ai soutenu avec la cour une lutte inégale, je devais succomber, sir Crafton vous le dira. Mais les temps venus, mes droits à l'héritage de mon père vous seront cédés, je suis prêt à passer par ce que vous exigerez; ou si vous me refusez, comme le juif Nathaniel, je me tuerai avec le poignard de sir Crafton, monsieur; ce poignard d'un noble officier tranchera de nobles jours!

» Il avait baissé la tête, et il soupirait profondément. Il y avait dans ces soupirs étouffés, dans ce découragement amer, un motif de joie infernale pour moi, froide statue qu'il suppliait; je m'enivrais complaisamment

ment de cette douleur, je croyais assister à la décomposition d'un cadavre...

— » Pouvez-vous me prêter cette somme, oui ou non ? me demandait-il. Je ne répondis pas, j'étais aliéné. Cet homme vous aimait, et il venait me le dire insolemment ! Ce n'est pas là le langage d'un mari, c'était la passion d'un amant avec toutes les angoisses, les combats qui déchirent l'âme...

» Tout d'un coup, me voyant mmet, il fit un effort sur lui-même et s'écria :

— » Eh bien, sir Crafton, j'y suis résolu, je pars demain pour la Guadeloupe !

— » A la bonne heure ! répondit le capitaine en buvant un verre de rhum.

» Il avait annoncé ce départ à sir Crafton d'un ton de voix si ferme que je pâlis moi-même rien qu'à l'entendre... Je craignis qu'il n'échappât... L'infamale ronde qui s'agitait autour de nous durait encore ; c'était une rotation à donner le vertige, un pêle-mêle nocturne et terrible, dans lequel j'apercevais ça et là les grands yeux blancs des nègres, le plumet des officiers anglais, la figure des marchands et les mouvemens animés des mulâtresses... Toute cette vapeur me montait insensiblement au cerveau, l'atmosphère était imprégnée de vices, de meurtre, de guet-apens. Mon regard demeurait fixe, ma tête pesante, je ne pouvais croire encore à ce que je venais d'entendre ; ce fut seulement alors que je m'aperçus qu'il m'avait tourné le dos...

» Il causait avec sir Crafton en lui montrant un portrait enrichi d'un cercle de perles...

— » *Senor capitan*, dit un nègre en s'avançant, voici un facteur noir qui veut vous entretenir. Vous savez, ajouta-t-il à voix basse et en se penchant à l'oreille du capitaine, que s'il vous offre en causant des bananes trempées dans l'huile, ou tout autre mets, vous n'avez pas le droit de les refuser. Nous sommes ici à la Concha ; c'est la règle, ce serait faire insulte à la société...

— » Excusez-moi, marquis, reprit le capitaine en se levant, je reviens dans la minute. Et il s'en fut causer dans un coin de cette cahute enfumée avec le facteur.

— » Malédiction ! m'écriai-je soudainement en regardant alors par dessus l'épaule du marquis, c'est le portrait de Caroline !

» Ce portrait, il le baisait avec une sorte de frénésie. Alors, seulement alors, je caressai la *mancheta* (1) retenue à ma veste par une chaîne d'argent, et je m'agitai convulsivement derrière sa chaise.

» Pour vous donner idée de l'étrange police établie dans ce bas lieu, sachez que huit nègres attachés comme domestiques à ce trou de Concha ont l'ordre de se tenir perpétuellement contre la muraille, à laquelle sont collées quelques chandelles. A la première dispute survenue entre les marchands ou les danseurs, ils soufflent sur les lumières, on tire les couteaux, et alors on se frappe souvent au hasard. Or, pendant que sir Crafton s'entretenait d'affaires avec le facteur au coin opposé de celui qu'occupait alors le marquis, plusieurs des noirs lui ayant offert des bananes préparées dans l'huile, ainsi que je vous ai dit, il les jeta violem-

(1) Couteau.

ment par la fenêtre. L'aube blanchissait, et un reflet blafard éclaira sa figure quand il referma le volet.

» *Aux chaises!* cria-t-on, *aux chaises!* il nous a fait une injure; c'est un misérable, un Anglais!

» Les chaises tournoyaient déjà dans toutes les mains; sir Crafton et ses officiers s'étaient vu désarmer, lorsqu'à l'aide de mes noirs je trouvai moyen de protéger le marquis et de le soustraire à leur rage. Mais ce n'était que pour mieux m'assurer de sa parole: je le tirai à l'écart sous un bouquet de pins et de gayacs, puis je lui dis:

» — Marquis de Langey, il faut que tu me donnes ce portrait que tu tiens là.

» Sa pâleur devint effrayante. Il porta la main à son flanc gauche, mais il n'y trouva qu'une légère épée à la dragonne; il la tira, je la lui arrachai, elle rompit comme une paille sur mon genou.

— » Le portrait! m'écriai-je en le lui saisissant avec furie. Et maintenant, marquis de Langey, jure-moi sur Dieu et sur le saint Évangile que tu ne reverras jamais ta femme; sinon, vois-tu, par san Domingo, tu es mort!

— » Misérable! hurla-t-il en sautant sur moi avec un rugissement étouffé et en saisissant un de ces pistolets, qui étaient alors comme aujourd'hui pendus à ma ceinture, tu vas mourir avant moi!

» En même temps il lâcha le chien: la balle alla couper la feuille dentelée d'un palmier.

— » Marquis de Langey, à moi la femme et le portrait! m'écriai-je, à Dieu ton âme! Et je lui plongeai la lame de ma *macheta* dans la gorge.

» Sir Crafton, sur un signe de moi, recevait alors le même traitement de mes noirs.

» Jusque-là je n'avais pas tué, mon Dieu!

Tie-Bias reprit après une pose glaciale de quelques secondes, et sans que la marquise, anéantie de frayeur, pâle, regardant avec un œil bété, pût trouver seulement la force de l'interrompre:

« Nul habitué de la Concha ne s'était ému de pareille scène. Pour la plupart, ils ne se donnèrent même pas la peine de l'approfondir; ils crurent que c'était une vengeance, de justes représailles à l'égard d'un capitaine anglais et de ses officiers. C'était au profit des Anglais, disait-on, qu'on avait fermé les mines. Le jour venait, et tous ces vautours avaient à cœur de regagner leurs repaires. Vis-à-vis de ce ciel d'un gris d'ardoise qui m'éclairait, les mains chaudes encore d'un meurtre, immobile devant le corps du marquis, dont les yeux ouverts me regardaient, je sentis s'opérer en moi une horrible révolution; je compris ce que je venais de faire, une action lâche, infâme, que je ne me pardonnais de ma vie. — En vérité, j'eus peur du ciel, peur de Dieu, peur de moi-même.

— » Du moins, m'écriai-je, si je l'eusse tué en duel, si mon épée eût rencontré son épée! Mais non, je me suis jeté sur lui avec la fureur du tigre; j'ai versé le sang d'un homme qui n'avait d'autre tort que d'aimer celle qu'il avait choisie et de souffrir pour elle mille supplices. Le voilà mort loin d'elle et de son pays, sous un ciel qui n'est pas le sien, mort après une vie de misère comme la mienne. Aujourd'hui, dans une heure,

il comptait mettre à la voile, et maintenant le voilà gisant à terre, près de ce capitaine de navire qu'il accompagnait.

» Et je frappais ma tête, puis ma poitrine; je renvoyais aux mornes excavations de ces rochers de lugubres cris. Mes cinq noirs me regardaient stupidement en essuyant leurs couteaux sur les feuilles d'un latanier.

» Jamais peut-être M. de Langey ne m'avait paru plus beau qu'à cette suprême entrevue. A l'admirable mélancolie de sa figure avait succédé la pâle blancheur de la mort; le sang inondait sa cravate blanche et les paremens de son uniforme de marin : il aimait, vous le savez, à porter cet habit quand il voyageait sur mer. Son gant droit serrait encore avec force la chaîne du médaillon : c'était une chaîne formée de vos cheveux; cette vue ralluma toute ma haine. Je ne craignis point d'écarter les doigts du marquis et de leur ravir cette dernière relique. Il portait encore la croix de Saint-Louis : cette croix, je la foulai sous mes pieds. Je le considérais comme l'auteur de tous mes maux; sans lui, je vous faisais la maîtresse absolue de ma vie : il était de trop entre nous deux, il devait mourir.

» J'ignorais qu'en ce moment même, heure de crime et de suprême agonie, vous le trompiez ainsi que moi.

» La cloche de San-Yago, sonnant au loin, appelait les colons à l'église. Cette cloche matinale retentit comme un glas funèbre à mon oreille; elle me fit souvenir que j'étais chrétien; l'homme que j'avais tué était mort sans prêtre, sans sacrements, sans prières. Il s'agissait de faire disparaître le corps. — Je ne pensais plus, je vous jure, à celui de sir Crafton, qu'en sa qualité de protestant j'avais déjà fait jeter par mes nègres au fond d'une soufrière, en cette plaine isolée... — Mais Langey était mon frère, Langey était de la même religion que moi, son assassin. Il serait impossible de le présenter à l'église espagnole, cela était vrai; mais je ne saurais non plus me faire à l'idée que la terre où je marchais pût recéler sa dépouille : chaque plaine, chaque pierre ne crierait-elle pas contre moi? Quelle vie mènerais-je sur cette lande inculte? quels remords, quelles tortures, si je l'y savais près de moi, ombre implacable, terrible! Et quand je vous entraînerais vous-même, — comme je l'espérais déjà, — dans ma nouvelle demeure pour y partager mon sort, ce mort, si voisin de nous, ne pourrait-il se lever?

» En proie à ces pensées, je donnai l'ordre à deux de mes hommes de charger le corps sur une mule et de m'accompagner vers la partie française de l'île, à la ville de Saint-Marc. Je connaissais le curé de cette paroisse; je le savais bon, crédule : je l'aborderais en lui disant que votre mari avait croisé le fer contre sir Crafton; que l'Anglais l'avait tué et avait fui vers les mines de Cibao. De cette façon, M. de Langey serait enterré en lieu saint; la voix de ma conscience ne me crierait plus : « Impie! »

» Ce voyage dura cinq jours. Je montais un coursier de nos hattes; mes deux noirs suivaient avec un mulet en laisse, caparaçonné de noir. Je ne saurais vous dire par quels épouvantables remords je me sentis le cœur labouré durant cette route : il me semblait que tout le monde dût lire mon crime sur mon front. Ce crime était odieux, je ne l'avais commis que pour vous : aussi, par les brûlantes savanes que je parcourais, vous retrouvais-je incessamment à mes côtés comme un mauvais ange.

Vous me paraissiez, dans de sinistres visions, heureuse de cette délivrance; vous me tendiez les bras, et je m'y précipitais comme dans une anse où le vent du remords ne soufflerait pas.

» Le curé de Saint-Marc me crut. Il reçut mon offrande pour le service funèbre, où j'assistai seul avec mes deux compagnons. Le terrain payé, je partis; l'air que je fendais sur les monts, l'horrible fardeau dont je me sentais affranchi, ramenèrent chez moi des momens de calme dont je profitai pour vous écrire. Vous savez ma lettre, je vous y racontais le duel de M. de Langey; — ce duel était un mensonge. La seule vérité contenue dans cette lettre, c'était l'invariable amour dont je protestais, un amour, Caroline, dont vous ne pouviez soupçonner le désespoir. En effet, même en vous parlant de retourner bientôt près de vous, je savais que je ne le pourrais pas; qu'outre les soupçons que ce prompt départ ferait naître, après ma déclaration du duel de M. de Langey au curé de Saint-Marc, je n'aurais jamais le courage de vous aborder pauvre, ruiné. Il me fallait attendre un mois pour présenter aux orfèvres de l'île mes diamans de Bannique et de Saint-Jean; larcins dangereux à monnayer, d'après les nouveaux édits du gouverneur, qui prévenait les colons de ces déprédations successives opérées par des hommes assez habiles pour demeurer inconnus. Faut-il vous le dire, d'ailleurs? je ne voulais pas me mettre en route avant d'avoir reçu de vous une première lettre; il me tardait de subir le contre-coup de ma nouvelle : l'impression de cette mort sur votre esprit m'inquiétait. Le silence que je vous vis garder me parut inexplicable; je m'épuisai en conjectures pour l'excuser, je me fis une loi sévère d'attendre encore : pendant ce temps les remords obsédaient mon cœur et le rongeaient. N'allez pas croire que je pusse dormir une heure seulement dans mon hamac, sous mon toit : je passais des nuits entières couché dans mon manteau, au pied des mornes. Souvent les oiseaux lançaient des cris lugubres autour de moi; le sifflement des serpens ou des chauves-souris m'arrachait à un demi-sommeil; et alors, le front baigné de sueur, le visage au feu, je me dressais debout, puis je courais chez moi me laver les mains à la fontaine : je croyais toujours trouver du sang à ces mains !

» La fièvre, cette hyène qui rôdait autour de moi, m'étreignit si bien qu'à la fin je succombai. Je restai deux mois sous sa serre brûlante, à peine soigné par un mulâtre qui était mon domestique, rêvant de ce dont les damnés doivent rêver, vous appelant, ainsi que lui, dans mes nuits de douleur et de rage. Une fois, je vous vis guidant vers moi les soldats du gouverneur; il y avait un homme à qui vous donniez le bras, et cet homme, je crus le reconnaître. Il me regardait en souriant de pitié et en me montrant du doigt un spectacle terrible de mon enfance, dont j'avais gardé le souvenir; c'était le bras desséché d'un chef de brigands supplicié près des roches d'Anduxar par ordre du roi d'Espagne. Il arrachait en ricanant de ma poitrine l'ordre de Saint-Jacques, ainsi que j'avais fait de la croix de Saint-Louis trouvée sur Langey : me déclarait noble, comme sur la sainte Trinité je le suis, coupable d'un crime, et me rejetait au bourreau. Vous, Caroline, vous riez avec lui, vous aviez une robe de cour, vous partagiez la joie que lui causait mon supplice. Ce fantôme, ce n'était point le marquis, c'était un homme de cinquante années. Je le croyais votre père, dans mon délire. Ces deux mois passés, ma convalescence commença : ne recevant de vous aucune lettre, je

partis. Débarqué à la Pointe-à-Pître, l'accès de fièvre qui me reprit fut si fort qu'il me fit tomber devant la porte d'un café. Là, presque évanoui de fatigue, j'entendis prononcer le nom de votre mari ; ce nom me tira de ma léthargie, de ma douleur ; je levai la tête, comme s'il m'eût fallu répondre devant un juge. Parmi les jeunes créoles attablés dans ce café, nul ne m'interrogeait cependant, mais tous s'entretenaient de votre absence.

— » Elle a quitté la Guadeloupe, disait l'un, pour complaire à M. le contrôleur général ; maintenant qu'elle est veuve, n'a-t-il pas sur elle les droits d'un mari ?

— » C'est une vraie perte pour la colonie, reprenait un autre ; la seule femme de la pointe-à-Pître qui sût convenablement le menuet.

— » Quel luxe ! quelle opulence ! continuait un troisième ; quand je pense que M. de Boullogne a payé un matin, devant moi, à cette femme, une parure de vingt mille piastres, qu'elle devait rembourser à je ne sais quel marchand de San-Yago.

— » Nous avons fait une faute, messieurs. Laisser partir la marquise de Langey, et surtout quand elle a le bonheur de devenir veuve ! Moi, j'allais me présenter.

— » Partie perdue, mon cher ; elle épousera M. de Boullogne. Il y a d'ailleurs pour cela de bonnes raisons. Mandé par le cabinet de France, M. de Boullogne s'est vu forcé de repartir. Mais la Rose, à Saint-Domingue, est sa propriété de prédilection, et, puisqu'il y a sa colombe, Saint-Domingue le reverra.

— » Pour mon compte, messieurs, je déclare M. de Boullogne un homme du bel air, légèrement voûté peut-être, cacochyme, mais né pour être grand seigneur. Il fait les choses comme un ambassadeur de Louis XIV.

— » Une noblesse de robe.

— » Oui ; mais il a l'oreille du roi, et madame de Langey a besoin d'un bras pour l'appuyer à la cour. Madame de Langey a beau être marquise, elle est ruinée, messieurs. Or, une marquise ruinée, qui a vingt-cinq ans et qui est belle, réfléchit. Moi qui vous parle, j'ai connu particulièrement M. de Langey. Eh bien ! le digne mari se tuait, à la lettre, pour subvenir au train de sa femme. Comprenez-vous ce bel héroïsme, cette abnégation de soi-même pendant qu'un autre mettait tant de conscience à l'aider ?

— » Et aller se faire tuer en duel par un Anglais, après cela !

» Jusqu'ici j'avais écouté machinalement ; mais à ces dernières paroles, qui entraient comme un fer brûlant dans ma plaie, je faillis me trahir et venger moi-même cette belle âme, si injustement raillée par cet amas de discoureurs indifférens. Ils m'avaient à peine regardé, j'étais mal vêtu, j'avais le teint pâle, miné par la fièvre ; un garçon de café me mit quelques limons devant moi, j'y imprimai mes dents avec une sorte de rage.

» Eux continuèrent :

— » Ce pauvre Langey ! il n'y a que les rois et les maris, on a raison de le dire, pour ne rien savoir de ce qui se passe. Je vois toujours la bienheureuse expression de sa figure quand il apprit, à son retour d'un voyage de six mois à la Martinique, l'accouchement de madame de Langey. Il paraît, du reste, que la délivrance de la marquise n'avait pas eu

lieu sans peine ; elle fut, dit-on, en danger de perdre la vie. Omi, sans une négresse que M. de Boullogne envoya chercher à une lieue des Palmiers, et qui sauva les jours de madame de Langey...

— » M. le marquis Maurice de Langey ne venait point au monde ; tu as raison, Martial. En vérité, c'eût été là grand dommage !

— » Il eût fallu voir, vous autres, avec quel air de souveraine tranquillité M. de Boullogne présenta lui-même à Langey cet enfant, quand le marquis fut de retour, quelle joie orgueilleuse le pauvre Langey ressentit à l'embrasser ; et cependant, vous le savez tous, l'enfant était né débile, délicat ; on hésita long-temps à le baptiser, il fut élevé dans le duvet, quittant à peine son berceau, soumis à la baguette des médecins. Que voulez-vous, l'enfant d'une jeune femme et d'un vieillard pouvait-il être robuste ? Je lui souhaite, Martial, de boire un jour le rhum comme moi.

» Celui qui parlait de la sorte vida son verre, en effet ; ses camarades l'imitèrent... Pour moi, percé d'aiguillons aussi froids, aussi glacés que l'est celui du scorpion de nos fies, je sentais alors arriver à mes oreilles je ne sais quel bourdonnement, à mes lèvres je ne sais quelle écume... Je portai la main à mon front : il était baigné de sueur... une lumière nouvelle m'environnait, me montrait le fond d'un abîme. Je m'échappai du café en jetant une piastre sur le comptoir, ce n'était pas trop payer cette effroyable hospitalité d'un quart d'heure et les odieuses révélations que je venais d'acquiescer.

» Je savais tout, Caroline : vous m'aviez trompé comme Langey ; votre conduite m'apparaissait à cette heure sans aucun voile ! Vous m'aviez joué, dupé pendant sept ans ! vous aviez trafiqué de mon amour comme la plus vile des courtisanes ! Habitée à vivre au milieu de vos esclaves, blanche créole, vous m'aviez traité comme un de ces noirs qui meurent à la peine et que l'on regarde comme un produit ! J'avais enfin la clé de vos mystérieuses terreurs à mon approche, de votre amour intéressé à m'éloigner, de votre vie entière abîmée dans la muette contemplation de son égoïsme ! Ah ! vous ne m'aviez pris que comme un fruit que l'on jette à terre après en avoir pressé le jus ! Pendant ces mortelles années où vous me saviez luttant pour vous contre le souffle des vents contraires, vous m'aviez entretenu dans des idées de bonheur, en concluant le marché de votre honte avec un autre ! Mais vous ne saviez pas, Caroline, que pour vous j'étais devenu voleur, pour vous, j'avais tué... pour vous !!! »

Tio-Blas, épuisé, appuya sa main contre le rebord du lit de la marquise ; il sembla respirer après avoir déroulé de la sorte en quelques haltes pressées l'inférieure chaîne de ses malheurs... La lumière de l'appartement imprimait à ses joues une pâleur singulière ; ses cheveux, grisonnant par mèches rares et dispersés dans le désordre de son récit, lui retombaient sur le front comme une crinière luisante. La marquise attendait la fin de cette nocturne entrevue comme un combattant déjà blessé attend la fin d'un duel... Si la fureur de l'Espagnol, au lieu d'être refroidie, bouillonnait encore, égalant sur elle-même les tournoisements de la lave, la stupeur de madame de Langey, sa crainte, son attention, formaient en elle un conflit de pensées aussi actif, aussi absorbant, aussi lourd...

— Donc, poursuivit-il avec une voix sourde, vous êtes à moi, je vous

ai achetée à double titre, par de l'or et par un crime!... Caroline, vous allez me suivre!...

— Vous suivre, Tio-Blas! vous n'y songez pas! vous suivre, vous l'assassin de mon mari!

— Je vous le répète, madame, j'ignore la différence de l'esclave qui tue ou du maître qui fait tuer... Encore une fois, comme il y a du sang à mes mains, il y a du sang aux vôtres. Caroline, regardez-vous!

Il la conduisit, muette et pâle, devant la glace de sa toilette... Par un instinct d'épouvante que le remords seul peut expliquer, la créole n'osa s'y voir... elle détourna le front.

— Bien! reprit son maître (car Tio-Blas dans cet instant de solennelle terreur lui commandait), bien, tu as compris que pas plus que moi tu n'avais le droit d'interroger devant Dieu cette nature créée dans l'origine à son image, et que le crime seul peut ternir. Ah! tu on conviens donc à présent, froide vipère! si tu m'enlaçais de tes baisers menteurs, il y a quatre ans, c'était pour me faire partir; si tu me parlais de la jalousie de cet époux, c'était pour armer mon bras! Eh bien! rassure-toi, Caroline, je l'ai tué, bien tué!... Il ne reviendra pas, il dort sous la pierre près de l'église de Saint-Marc! Tu es encore trop près de lui, Caroline, j'ai pitié de toi, tu vas me suivre... Ces mêmes noirs qui ont vu le meurtre de ton mari, son meurtre... notre œuvre à nous deux... ils sont là, là sous les mangles que tu pourrais distinguer de cette fenêtre si ton regard n'était pas si morne, si troublé... A un coup de ce sifflet d'ivoire suspendu à ma ceinture, vois-tu, ils paraîtront, mon cheval t'emportera. Viens, j'ai pitié de toi: tu ne peux rester sur le même sol où Langey repose; dans la partie espagnole de cette île tu dormiras en paix. Tu ne déroges pas d'ailleurs, tu ne seras pas la femme d'un marchand, tu seras la femme du comte de Cerda! Le comte de Cerda! ah! ah! poursuivit-il avec un rire étouffé...

— Misérable! laisse-moi; tiens, reprends, si tu le veux, tes diamans; ils sont là... là, dans cette cassette! je ne te dirai plus rien; voici la clé... Prends...

En parlant ainsi, elle se roulait sur la natte, et elle étendait ses doigts crispés vers la cassette... La repoussant avec une ironie froide, il lui dit:

— J'attends! comtesse de Cerda... Oublies-tu donc que ce n'est plus ici le marchand qui te parle, c'est un noble espagnol, plus noble, je te l'ai dit, que ton financier... Quitte cet homme, et viens avec moi... J'ai des richesses, peu t'importe d'où elles me viennent. Ne sommes-nous pas msudits?

— Mais moi! moi, Tio-Blas, moi je ne suis pas libre... J'ai un fils!

— Je l'enverrai en Espagne, ou tu le renverras à son père, si tu le veux. Ce n'est point le fils de Langey! murmura l'Espagnol avec une rage dédaigneuse. L'enfant d'un mort eût été sacré pour moi, poursuivit Tio-Blas en essuyant la seule larme qui eût débordé de son œil sec.

— Tio-Blas! dit-elle alors avec un accent d'inexprimable douceur que l'angoisse seule, l'angoisse désespérée peut donner... Tio-Blas! je t'aime!...

L'oreille de l'Espagnol découvrit un tressaillement si aigu de peur dans la fin de cette phrase hypocrite que, malgré la pantomime de la marquise, il s'écria:

— Comédie !

— Ah ! tu ne m'accuseras pas d'aimer cet homme , reprit-elle en jouant les mains : cet homme, c'est un vieillard ; toi, du moins, tu es jeune, tu es beau !

Tio-Blas hocha la tête avec un sourire triste... En ce moment, l'horloge de la chambre sonnait deux heures du matin.

— Allons, *senora*, votre main dans la mienne et le pied à l'étrier ! s'écria-t-il comme s'il fût sorti d'un rêve.

— Jamais ! oh ! jamais ! reprit-elle ; tu me fais horreur !

— Deux heures viennent de sonner. Vous emporterez vos diamans : cela sera bientôt fait.

— Je suis maîtresse ici, Tio-Blas ! Songez que je n'ai qu'à jeter un cri, l'on viendra.

— Vos gens sont à la veillée...

— Vous voulez donc me voir briser le front contre ce mur ?

— Vous n'en ferez rien ; cette main vous tient sans colère, vous le voyez.

— Encore un coup, lâchez-moi. Je vous dit que vous êtes un assassin !

— Et moi, je te dis, femme, que nos deux destinées doivent être unies à jamais comme le sont nos deux mains. Tu dois marcher avec moi, car tu es une femme perdue... Entre nous s'élève quelque chose, marquise de Langey ou comtesse de Cerda, c'est une colonne de sang ! Allons, marche, marche !

Il tira en même temps son sifflet d'ivoire et le porta à ses lèvres... La marquise comprit qu'elle était perdue...

— Infâme ! cria-t-elle en dégageant son bras de celui de l'Espagnol par un effort surhumain, ne fais pas un mouvement, ou je mets le feu à ma moustiquaire...

Armée d'un flambeau qu'elle avait saisi sur sa table, la marquise de Langey s'était réfugiée sous la gaze du lit. Tio-Blas la considérait avec stupeur.

— Dussions-nous brûler ainsi tous deux avant l'enfer, je t'y suivrai ! cria-t-il résolument.

En prononçant ces mots, il écartait le voile de la moustiquaire, à laquelle le flambeau de la marquise mit le feu...

En voyant la flamme se propager rapidement d'un bout de la gaze à l'autre, lécher de sa langue flamboyante les stores et les corniches, la marquise fut elle-même effrayée de son courage... Deux secondes encore, et la chambre était en feu... Tio-Blas tira de son sifflet un cri aigu, lugubre comme celui du serpent.— Un cri pareil lui eut bientôt répondu.

— A l'assassin ! au meurtre ! cria la créole hors d'elle-même, se penchant à la fenêtre.

Elle sentit bientôt sa voix se sécher dans sa gorge, et elle tomba...

Poussant du pied la porte de la chambre, Tio-Blas allait entraîner madame de Langey quand il s'aperçut qu'elle était évanouie... Des pas retentissaient, la flamme continuait avec violence... Tio-Blas jeta de l'eau au visage de la marquise, et d'une voix entrecoupée à la fois par la fumée et la colère, il lui dit :

— Marquise de Langey, retenez ceci... J'ai deux choses à vous : votre médaillon trouvé sur votre mari, et vos lettres adressées à moi. Votre nouvel amant comparera un jour les lettres de la marquise de Langey à Tio-Blas avec celles de la marquise de Langey à M. de Boulogne. Quant à ma proposition d'hymen, puisqu'elle vous déplaît, n'en parlons plus...

J'avais cru que l'opiniâtreté de mon amour vous ébranlerait, vous ma complice. Vous venez de crier à l'*assassin* ! Je pourrais vous plonger à cette heure dans la poitrine la lame de ce couteau qui a tranché les jours de Langey ; mais cette lame est sacrée, elle est trop sainte pour vous !...

Il ajouta en se pendant à la soie de sa longue ceinture, qu'il attachait aux barreaux de la fenêtre :

— Adieu !... Vous n'êtes pas la seule de votre famille, marquise ; j'attendrai... Je puis me venger, peut-être, sur *quelqu'un* qui vous est cher !

La pâle créature avait assez recouvré ses sens pour entendre bruire ces paroles à son oreille comme un son de cloche funèbre. Le galop d'un cheval retentissait déjà sous la fenêtre quand les noirs, accourus aux cris de madame de Langey, pointèrent leurs fusils du haut de sa fenêtre enflammée. Mais Tio-Blas avait disparu ; les ombres de la nuit gardaient seules le secret de sa route.

XVIII

Le Numéro 143.

— Tel est le sort qui t'attend, me dit la reine en me montrant l'homme qu'on battait.

MÉLÈNE DE TOURNON.

Huit mois s'étaient passés depuis cette scène, assez terrible pour laisser dans l'âme de madame de Langey une trace ineffaçable.

L'habitation de la Rose regrettait toujours le même maître, absent et retenu en France par d'indispensables devoirs ; mais elle avait l'honneur de posséder le même gérant, M. Joseph Platon, le plus vertueux et le plus borné des mortels.

Comme tout bon économiste doit le faire, M. Joseph Platon tenait un registre exact de ses nègres ; ce registre lui eût fait honneur assurément près de M. de Boullogne, car il dénotait un esprit d'ordre peu commun.

Imaginez en effet un vrai livre d'histoire dans toute l'acception du mot, une sorte d'Encyclopédie biographique où la naissance et la mort de chaque noir se trouvaient cotées scrupuleusement à côté de celles des animaux domestiques, des clous, de l'huile, du suif, des hoes, serpes, haches, harnais, voitures, denrées et autres objets. La régularité candide de M. Joseph Platon allait jusqu'à écrire ses pertes comme ses profits, les dégâts des noirs et leurs bons services, leurs friponneries et leurs beaux traits.

De la sorte, le registre de M. Joseph Platon eût pu fournir une ample moisson d'observations morales au philosophe, les bons et les mauvais points du digne archiviste étant toujours accompagnés de réflexions en marge et d'annotations caractéristiques :

« Pompée (n° 104). — Excellent sujet. — M n'a passé aux verges que dix-huit fois. — Aimant le tafia et ses devoirs, il eût fait un excellent douanier...

» Adonis (n° 5). — Gaillard né pour la cuisine. M. Printemps l'honore de son estime. Il *étique* deux mulets en un quart d'heure...

» Benjamin (n° 122). — Fort mauvais sujet. Il s'est fait marrom

parce que son commandeur lui avait refusé du suif ; pour échapper aux recherches, il s'est plongé dans la rivière de l'Artibonite, où il a échappé aux recherches en se cachant la tête sous une grande feuille d'arbre.

» Un, deux, trois, quatre, cinq... reprenait Platon en additionnant sur ses doigts. Ci-contre, ce mois-ci, vingt-six noirs morts à l'hôpital, six d'enfuis et quatre... »

— Voilà un joli compte à présenter, s'écria-t-il en s'interrompant lui-même tout à coup et en écrasant de fureur sa plume contre son papier. Que va dire M. de Lassis l'intendant ? Depuis que cette damnée marquise nous est tombée des nues à la Rose, tout me va de mal en pis. Je le lui disais bien l'autre jour, — comme je vous le dis là, mon cher monsieur Printemps : — « Madame la marquise, vous les tuez, vous les exterminiez, ces malheureux ! » Que diable ! on a beau être nègre, on n'est pas de fer, n'est-ce pas, monsieur Printemps ?

— Qu'a-t-elle donc fait ?

— C'est du joli ce qu'elle m'a fait ! Écoutez cela, vous qui êtes disciple de Camus, comme disent MM. Vadé et Piron, deux agréables chansonniers... Vous serez d'abord disposé à l'excuser à cause du motif ; mais vous ne tarderez pas à voir sa perversité... Il faut qu'elle soit grande puisque vous m'en voyez malade et gardant le lit... Vous savez, mon cher, que depuis la mort (mort bien heureuse !) de Popo son singe, elle l'a fait empailler ; mais ce que vous ignorez sans doute, ce que je vous ai toujours caché, c'est que c'est moi qu'elle avait chargé de cet office !... Me choisir ! moi, son ennemi *personnel* ! Mon titre de naturaliste m'a valu cela, mon cher ! Donc, après avoir empaillé Poppo de mon mieux, il y a huit mois, je le lui portai... Je ne saurais vous peindre toute mon émotion, Printemps : je voyais encore mon infortuné perroquet jonchant le parquet du salon de ses plumes jaunes et rouges, ce même perroquet, vous le savez, qui disait si bien le nom de *Rosette*, ma femme !...

Ici Platon s'essuya l'œil gauche du coin de sa couverture.

— N'importe... c'était mon devoir, je présentai le hideux magot à la marquise. Jamais, mon ami, je ne l'avais trouvé si laid : deux yeux verts d'émail, posés par moi dans ses orbites, donnaient une expression de Caligula à sa figure ; ses pattes osseuses et velues, clouées solidement par moi à la planchette, avaient l'air de vouloir se lever encore sur mon innocent volatile !... La marquise le reçut cependant comme on recevrait un oncle d'Amérique ; Saint-Georges et M. Maurice le placèrent dans sa berline inoccupée jusque-là...

— Il n'y a rien encore de tragique en tout ceci, dit M. Printemps, aspirant une prise de virginie...

— Attendez. Vous n'avez pas oublié que, durant sa vie, le monstre était friand au dernier degré de tortues fraîches... Il les pourchassait sans s'inquiéter seulement des caïmans de l'Ester. La preuve de ceci, c'est que sa gourmandise a causé sa mort et que le ciel, ou plutôt je ne sais quel aspic intelligent, nous en a délivrés. Eh bien ! mon digne ami, croiriez-vous que toutes les semaines, depuis ce jour, mes négrillons battent l'eau de l'Ester pour le bon plaisir de la marquise, chez laquelle ce goût s'est déclaré ? Oui, mon cher monsieur Printemps, son plus grand bonheur est de voir mes nègres pêcheurs descendre pour chercher dans l'eau ces quadrupèdes ovipares dont vous faites de si excellents bouillons, et que, vous le savez, on surprend rarement à terre... Le seigneur Poppo,

ou plutôt son horrible squelette empaillé, est habillé le matin de dentelles, comme s'il vivait encore, et du fond de sa berline il regarde cette belle fêche d'un air de roi... Or, vous n'ignorez pas, Printemps, que si la marquise a hérité de cet amour singulier de son singe pour la chasse de la tortue, le caïman, personnage assez vorace de son fait, n'y renonce pas pour cela. Donc, pas plus tard qu'avant-hier, en se livrant à ce dangereux plaisir par ordre de madame la marquise, quatre de mes négrillons effarouchèrent la femelle d'un caïman, surprise au milieu de ses œufs, et la firent crier... A l'instant, les malheureux en virent une véritable armée accourir de tous les points et fendre l'onde en silence, si bien que M. le marquis Maurice s'est blotti d'effroi contre son ami le mulâtre. Mes noirs voulaient fuir, mais le plaisir de la marquise aurait été incomplet; elle était alors dans sa calèche avec M. de Rohan, notre nouveau gouverneur, qui cria aux nègres de continuer et lança lui-même le harpon au milieu du groupe... Ce harpon rebroussa, et ce fut alors une épouvantable boucherie... Les caïmans avaient glissé adroitement sous l'eau, monsieur Printemps, ni plus ni moins que je glisse ma main sous cet oreiller; mais rassemblés en embuscade au milieu de ces lûches très fourrés, ils se jetèrent bientôt un à un sur leurs victimes. Vainement les hommes de notre suite leur lâchèrent-ils une bordée de coups de fusil; le jour baissait, et nous n'entendîmes bientôt plus que le bruit aigu de leurs dents... Puis la berge reprit son silence...

Quatre négrillons de perdus, monsieur Printemps, et le tout pour un dîner!

— Il est vrai que la marquise ferait mieux de ne pas s'occuper elle-même de sa table, monsieur Platon, cela regarde son maître-d'hôtel...

— Aussi, rassurez-vous, vais-je les porter à son compte sur mon registre... Car enfin il n'est pas juste, s'écria le gérant, portant la main à son magnifique bonnet de coton avec un geste désespéré, il n'est pas juste que ces quatre noirs me retombent sur le dos.

Et il écrivit :

« Item, ci-contre, pour le compte de madame la marquise, bouillon de tortue. quatre nègres. »

— Vous avez là une page blanche, reprit le maître-d'hôtel, c'est le numéro 143.

— Si fait, il y a le nom; lisez plutôt : « *Saint-Georges*, venant de l'habitation des Palmiers, à la Guadeloupe... » Je n'ai rien à faire avec celui-là, vous le savez bien... C'est le protégé de la marquise, mon disciple ! un gaillard qui, si l'on n'y prend pas garde, sera bientôt élevé sur un pied parfait d'égalité avec le jeune marquis. Il était jadis sous ma domination exclusive. Mon Dieu, oui ! je pouvais le faire passer par les verges quand bon me semblait, sans la permission de cette madame la marquise; mais bast ! à présent il ne fait pas un geste que madame d'Esparbac ne s'exalte et que M. Maurice ne se roule par terre, en lui criant : « Bravo, bravo, *mon jaune* ! » Tenez, vous ne le voyez plus venir dans les cuisines, j'en suis sûr...

— Vous avez raison, le voilà un vrai *monsieur*... Il partage les jeux de M. Maurice, il a même l'audace de réussir comme si c'était un vrai créole ! Le maître d'escrime de M. le marquis me disait l'autre jour qu'il n'avait jamais vu un poignet si vigoureux ; il l'a jeté par terre deux ou trois fois.

— Sans compter, monsieur Printemps, que je lui ai inculqué, voyez-vous, de ces airs distingués auxquels on reconnaît le professeur, dit Platon en s'apercevant que le maître-d'hôtel ne lui faisait pas assez d'honneur de Saint-Georges; c'est le produit naturel de ma conversation, je le sais, mais je suis certain que cela a mis en tête au mulâtre une foule de billevesées. Je vous déclare toutefois, mon ami, que ce serait à mon corps défendant que je le ferais punir si la marquise me l'ordonnait... Je n'ai point voulu annoter ses beaux faits sur mon registre, parce que cet enfant est vraiment un être à part, et que je le considère comme un ami de cœur qui a long-temps battu mes pantalons et mes casquettes... Du reste, pendant que vous me tournez mon infusion d'orangers, secourable monsieur Printemps, vous allez sans doute le voir venir, car je l'attends pour me faire la lecture... c'est le seul office qu'il ait conservé près de moi, son *ancien* maître!... Justement j'ai là un nouvel ouvrage qui m'arrive de France, l'*Émile* de M. Jean-Jacques Rousseau, que M. Lassus m'envoie avec ce magnifique habit *prune-de-monsieur*.

— L'habit est magnifique, en effet, murmura le maître-d'hôtel avec un regard de convoitise, les manchettes sont du meilleur goût. Mais le roman?

— Ne voyez-vous pas que ce doit être un traité complet d'instruction élémentaire? Lisez le second titre : *De l'Éducation* ! Il paraît que c'est un livre fort agréable... pour les professeurs. L'auteur a entrepris de démontrer à son élève l'astronomie sans sphère, la géographie sans cartes, et la musique sans notes... Quand j'étais aux gabelles, j'ai dévoré la *Nouvelle Héloïse*, du même auteur ! Hélas ! Rosette m'a cependant coûté plus de larmes que cette Héloïse !

— Quant à moi, dit M. Printemps, en ma qualité d'ancien chef d'office du maréchal de Saxe, je dois vous dire qu'il y avait, dans ma jeunesse, un poète du maréchal que j'affectionnais par dessus tout, c'était M. Dorat, un capitaine de dragons...

— Je me le rappelle fort bien, un petit sec, poudré, avec lequel j'ai eu un jour une discussion à la barrière... Il s'étonnait, le petit monsieur, que j'osasse le fouiller, et menaçait de porter plainte à M. d'Argenson.

— Il lui est arrivé un bien bon tour à ce M. Dorat chez le maréchal, et je suis sûr que vous ne le connaissez pas, Platon ! Malheureusement, continua le maître-d'hôtel en tirant sa montre hors de son gousset, il est trois heures, et il faut que j'aille visiter les cuisines.

— Et moi donc, si vous saviez quelle récréation m'attend ! il faut que, dans une demi-heure, je regarde administrer des coups de fouet, du haut de cette fenêtre, à deux imbéciles d'esclaves, un mulâtre et une mulâtresse, ma foi, qui ont manqué de respect à M. Gachard !

— Comme si ce gros financier n'avait pas assez de commandeurs chez lui pour exécuter ses ordres !

— Dites ceux de madame la marquise, Printemps ! Ce mulâtre et sa femme, le 141 et le 142, sont de l'habitation de la Rose. Je ne sais quelle brèche l'énorme Lovelace, du nom de Gachard, a voulu faire à leur ménage, mais le mari s'est fâché, et il a osé dire qu'il empoisonnerait M. Gachard... Pour ce crime, si vous ne le savez pas je vous l'apprends, l'exposition au soleil et la *quarantaine* entre eux deux. Vingt coups pour chacun... fit-il en montrant le fouet pendu au mur. Ils se disent mariés, ils partageront.

— Respect à la loi ! monsieur Platon, c'est trop juste ; mais je ne veux

pas voir l'exécution, à cause de la mulâtresse... Mademoiselle Finette, que j'adore comme une reine, est de cette couleur...

— Bon ! vous voilà devenu sensible parce qu'elle vous a donné dans l'œil ! Si mon ex-épouse, madame Platon, dite Rosette, avait eu le fout d'un nègre commandeur en perspective, elle n'eût point trahi ses devoirs et fût restée blanche comme le linge qu'elle repassait !

La conversation de ces deux sublimes personnages fut interrompue bientôt par les notes d'un air lent et mélancolique qui s'approchait de leur oreille en franchissant chaque pas de l'escalier. Cet air, à deux voix, gardait l'empreinte naïve de toutes les chansons créoles : il eut le pouvoir d'arracher M. Joseph Platon à certains calculs d'agronomie que, malgré sa fièvre, il se croyait forcé d'entamer. La porte s'ouvrit ; et la jolie Finette bondit joyeusement jusqu'au milieu de la chambre avec Saint-Georges.

Ils étaient tous deux aussi rayonnans, aussi élancés que deux jeunes palmiers saluant le premier soleil ; leur poitrine haletait ; ils venaient d'arpenter à la course une longue avenue de tamarins bordant les battes de la case.

Si bien qu'à son madras coquettement chiffonné, à son air d'autorité féminine sur le jeune mulâtre, à certains embrassemens espiègles donnés et rendus en entrant dans cette chambre, M. Printemps, le vertueux prétendu de mademoiselle Finette, ne put s'empêcher de froncer le sourcil d'un air jaloux.

— D'où venez-vous ainsi, mes jeunes ramiers ? murmura M. Platon d'un air moitié sévère, moitié curieux. Mademoiselle Finette a sa jupe blanche déchirée par les broussailles ; et vous, mon élève, vous avez encore votre fusil armé, et vous ne me rapportez pas même un *bidibidi* (1), ce matin !

— Mon cher maître, répondit Saint-Georges, vous êtes à la diète, il faut vous le rappeler. Ma mère Noëmi, qui s'est faite votre docteur, ne vous a-t-elle pas recommandé les boissons chaudes ? Je vous lirai un chapitre de ce livre, si vous voulez ?

— Au diable la lecture ! Que votre mère se connaisse en tisanes, mon cher Saint-Georges, je ne dis pas le contraire, je me résigne aux siennes pour guérir ma toux et ma fièvre (diable de fièvre que j'ai attrapée l'autre jour à cette expédition des tortues aux bords de l'Ester !). Mais que la marquise n'envoie pas demander seulement de mes nouvelles !

— C'est ce qui vous trompe, monsieur Platon, nous venons tous deux en son nom vous assurer de toute la peine que lui cause votre maladie... Elle m'a chargé aussi de vous annoncer une nouvelle : M. de Lassis s'en vient passer trois mois à la Rose ; il arrive à la fin de cette semaine...

— M. de Lassis arrive sans m'avoir prévenu ! s'écria Platon d'un air étonné et en laissant retomber sa tête sur l'oreiller d'un air de profond abattement... On veut donc ma destitution !

— Voudrait-on la mienne aussi ? continua M. Printemps en se rapprochant du lit du gérant, qui se regardait d'un air alarmé dans un petit miroir de poche.

Tout d'un coup il écarta violemment sa couverture et s'élança du lit, couvert d'une simple culotte de nankin.

— Ah ! ils veulent ma mort, grommela Platon, eh bien ! je m'en vais

(1) Râle.

les satisfaire, je me jeterai par la fenêtre, Printemps, je serai le Decius des économes !

Et de sa main furieuse M. Platon poussa les verroux de la fenêtre. Il ressemblait à Don Quichotte plus qu'à Decius.

— Qu'allez-vous faire, monsieur Platon ? s'écria douloureusement le maître-d'hôtel en le retenant par sa culotte. Vous n'avez pas de reproches à vous faire, vous êtes comme moi un homme intègre ! M. de Lassis verra nos livres.

— Ne venez-vous pas d'entendre, Printemps, qu'il arrive dans le mois le plus désastreux, un mois de malheur, un mois de pertes ? M. de Lassis ne m'aime pas, je le sais, il a ses créatures, Printemps.

— Calmez-vous ; M. Gachard a beaucoup d'empire sur lui, et vous allez faire, dans quelques secondes, une chose agréable à M. Gachard. Il est bientôt la denie, continua le maître-d'hôtel à voix basse en tirant sa montre...

— Je vous comprends, il faut me montrer au peuple ; on n'arrive au crédit que comme cela... Veuillez prévenir, de ma part, le nègre commandeur qu'il se rende à son office. Il est en bas sous la cloche de la colonnerie...

— C'est cela, et malgré la fièvre, faites bonne contenance, monsieur Platon, dussiez-vous mettre du rouge... Les coupables vont se voir amenés dans cinq minutes, et M. Gachard sera prévenu.

— Quel état que celui de gérant de la Rose, continua Platon en s'enveloppant d'une robe de chambre à fleurs et en chaussant ses pieds de superbes pantoufles rouges, quel état ! je regrette le port de Bercy ! Et toi, que fais-tu là, messager de malheur ? dit-il à Saint-Georges, qui montrait à Finette un cadre de papillons.

— Je montrais à Finette ces beaux scarabées que nous avons pris ensemble ; vous savez, monsieur Platon, répondit le mulâtre avec un accent ému, quand, au lieu de me punir comme les autres, vous me faisiez chasser pour votre table du matin au soir...

— J'espère que te voilà satisfait à cette heure, Saint-Georges, reprit Platon d'un air de brusquerie inaccoutumée, rien ne te manque. Tu feras bien, mon garçon, de ne pas faire de bêtises dorénavant, tu serais soumis au joli traitement que tu vas voir.

— Qu'est-ce donc, monsieur ? dit Finette en voyant Platon saisir à la muraille son long fouet. La voix de la mulâtresse était suppliante.

— Rien, reprit le gérant, seulement comme j'ai la fièvre, avance-moi ce fauteuil, Saint-Georges.

Le mulâtre obéit ; M. Printemps, qui était sorti l'intervalle d'une seconde, remontait l'escalier tout essoufflé.

— Entendez-vous la cloche ? dit-il à Platon, le Gachard et madame de Langey sont là sous votre fenêtre. Le Gachard en beau gilet mordoré et en grand habit pluie de paillettes, la Langey avec son parasol, sous lequel M. de Roban lui conte sans doute quelque ravissante histoire...

— Cela est vrai ! s'écrièrent simultanément les deux enfants. Et quel flot de monde, bon Dieu ! c'est un spectacle ! Tous les bourgeois sont accourus !

De l'appui de cette fenêtre, d'où la tête grotesque de Platon ressortait alors, armée de son casque à mèche, comme celle d'un proconsul, il put voir bientôt le terrain fauve qui s'étendait devant lui rempli d'une foule

de noirs et de créoles. Le mulâtre et la mulâtresse apparurent bientôt, conduits par un commandeur ; c'étaient le 141 et le 142 qui allaient subir la quarantaine de coups exigée. M. Gachard, la main appuyée sur sa canne à bec de corbin, lorgnait la femme d'un air satisfait et avec cette sorte de joie lascive que les peintres donnent aux satyres. Cette créature, presque aussi belle que Finette, avait tout au plus seize ans, le mulâtre était du même âge. On le tourna bientôt vers le soleil le plus ardent, une pierre fort lourde posée en travers sur sa tête. Là, durant l'espace de quatre minutes, le bras du commandeur le força de se baisser et de se relever successivement. Ses genoux fléchissant de lassitude sous ce fardeau, on l'attacha au poteau, la tête peu à peu inclinée sous la grande pierre, si bien que la sueur, ruisselant de ses membres, baignait le sable autour de lui. Vingt coups mesurés retentirent bientôt sur cette peau brune et luisante, que le sang ne tarda pas à marbrer de ses sillons rouges. Le col renfoncé dans les épaules sous l'impitoyable chapiteau qu'il soutenait, le mulâtre ne poussa pas un seul cri... Pour sa femme, elle ne put supporter aussi courageusement un pareil supplice... Aux cris horribles de cette malheureuse, Saint-Georges se sentit ému ; par un mouvement instinctif, Finette et lui se jetèrent dans les bras l'un de l'autre avec des larmes... Les lèvres de Finette tremblaient, celles de Saint-Georges étaient mouillées d'écume ; c'étaient deux esclaves de leur couleur qui venaient d'être frappés... Ce terrible retour sur lui-même semblait avoir éteint toute force au cœur du jeune homme... Finette et Saint-Georges se regardaient enfin comme deux naufragés suspendus à la même planche, une même condition de mort pesait sur eux. Cette exécution sinistre, si commune cependant aux colonies, ils venaient de la voir avec des sens plus sûrs, plus subtils, plus éclairés ! Sous la soie et la dentelle qui le couvraient, Saint-Georges retrouvait ce même corps sur lequel le fouet du commandeur s'était levé ; le matin encore sa jeune imagination rêvait la liberté, le bonheur ; cet affreux spectacle le rejetait violemment dans l'esclavage.

Heureusement pour lui et pour ses enfantines illusions, il ne vit point madame de Langey riant du bout de ses lèvres roses à M. le gouverneur et lui montrant à la fenêtre la figure de son gérant immuable comme la loi.

Lorsque M. Platon referma la fenêtre et baissa les stores, une main passait délicatement sur les épaules de Saint-Georges, c'était celle de Noëmi.

Les yeux de cette mère étaient sans larmes, elle avait vu déjà bien d'autres douleurs et d'autres supplices. Elle pressa le mulâtre contre sa poitrine quand il partit et recoucha elle-même l'honnête monsieur Platon, dont la fermeté romaine avait, on le pense bien, rallumé la fièvre. Il se renfonça dans le lit après s'être mis sur la conscience un chapitre de *Jean-Jacques* sur le maître et le disciple, et d'une main affaiblie, comme celle de Sylla mourant, il écrivit le supplice de ses deux numéros 141 et 142 sur son registre.

Le nom de Saint-Georges était inscrit, on le sait, sous celui qui suivait, — le 143!...

XIX

Un Fils de bonne maison.

- Je veux un œuf.
- Mon fils, il n'y en a pas.
- A cause de cela, j'en veux deux !
(*Un enfant crétin.*)

Cependant la vie que Saint-Georges partageait depuis quelque temps avec Maurice eût convenu à un véritable enfant de cacique.

Cette vie datait de la nuit fatale où le jeune mulâtre avait tué la couleuvre ; les impressions de la marquise, si fugitives d'ordinaire, avaient, il faut le croire, plaidé cette fois pour Saint-Georges ; ce qu'il y a de certain, c'est que peu à peu sa condition s'était améliorée au point de n'établir entre Maurice et lui que la seule différence de la couleur. Ils s'aimaient donc tous deux comme peuvent s'aimer, sous le ciel des Antilles, deux jeunes et belles plantes, comme on s'aime quand l'amour ou l'ambition ne sépare pas, que tout est jeu, plaisir, découverte naïve autour de vous.

Les jouissances du luxe rassemblées autour de Maurice furent la première chose qui étonna le mulâtre. L'ajoupa qu'il habitait avant ce jour était sombre et triste, il y dormait sur le sol ou sur des nattes pourries ; retenu près de sa mère, il y regrettait souvent le jour et l'espace. Là, une misérable ruelle pour horizon, quelques fleurs rongées du soleil sur le bord de la fenêtre, le fouet du commandeur incessamment levé, la laideur physique de ses frères et leur laideur morale souvent plus affreuse encore, tel était le journalier spectacle offert aux yeux de Saint-Georges. Ici, au contraire, toutes les émanations du bien-être, de la richesse, du raffinement en fait de vie. Il partageait tout avec le jeune marquis, la crème parfumée de l'attier offerte à ses lèvres, les sucs de l'orange, les mets exquis, la chambre spacieuse, les études et les plaisirs. C'était un bouleversement complet dans son existence, il se croyait transporté dans un monde tout nouveau ; peu s'en fallut qu'il ne ployât le genou devant madame de Langey, qui lui adressait, toutefois fort rarement, la parole. Madame de Langey ne lui avait-elle pas ouvert le paradis ?

Maurice s'éprit bien vite de son cher *jaune*, comme il l'appelait ; c'était, nous l'avons dit, l'amitié innée du faible pour le fort, comme celle de Saint-Georges résidait dans le sentiment secret de la protection. A le manier, en effet, entre ses bras rudes et forts, à le porter sur son lit ou sur la selle de son cheval, le mulâtre avait senti qu'il fallait à ce pauvre enfant un tuteur actif, une sorte de garde du corps, tant le jeune marquis avait la fibre molle et débile, tant la faiblesse de l'enfance menaçait de se prolonger chez lui, ne fût-ce que par la mollesse, au delà des temps voulus. Dès le matin, Saint-Georges se trouvait levé avant Maurice, écartant déjà de son réveil les contrariétés pénibles et se soumettant à ses moindres fantaisies. Ses premières idées avaient été celles d'un serviteur, peu à peu il entrevit qu'il pourrait devenir maître avec cet être pâle qui avait passé six ans par les mains des femmes. Les maîtres du jeune marquis lui déplaisaient comme tout maître déplaît à

cet âge : ce fut donc à Saint-Georges qu'ils profitèrent. Plus avancé que Maurice dans la vie corporelle, façonné de longue main aux exercices gymnastiques, le mulâtre eut peu à faire, en vérité, pour réussir. Le fruit de la science arrivait trop tôt pour l'appétit de Maurice, appétit indolent et que l'âge n'avait pas d'ailleurs développé; au rebours du fils de madame de Langey, Saint-Georges se trouva merveilleusement apte à en pomper tout le suc. Le maître à chanter, le maître de danse, le maître d'escrime, tout cela était alors donné à un jeune enfant bien né presque au sortir du berceau; Saint-Georges ne tarda pas à délivrer Maurice de l'ennui et de la fatigue de ces études, fatigue réelle pour un aussi faible élève que le jeune marquis, il les accepta pour lui de façon à y faire de véritables progrès. Maurice était enchanter, car il se trouvait ainsi exempté de ce qu'il ne devait guère entrevoir que comme une tâche; Maurice, c'était l'enfant créole dans toute l'acception du mot, servi, prévenu, gâté avant même qu'il pût connaître l'empire de la couleur blanche. Maurice allait avoir sept ans, Saint-Georges en comptait treize; cela eût établi une grande différence entre eux, s'il ne fût pas entré dans la destinée du créole de demeurer toujours frère et maladif, comme dans celle du mulâtre de rester jeune, vigoureux. D'ailleurs, aucun d'eux ne pouvait encore réfléchir à cette légère distinction physique. M. le marquis Maurice ne s'occupait, en vérité, que d'une chose, de mettre ses mutineries et ses révoltes contre ses maîtres à couvert sous la bonne conduite de Saint-Georges. Le mulâtre ne le quittait ni jour ni nuit, soit qu'il voulût se promener par les jardins quand le vent tombait de la crête parfumée des mornes, monter à cheval, se baigner; soit qu'il lui fallût prendre ses leçons devant sa mère. Ce jour-là seulement les maîtres de Maurice se croyaient obligés de se *soigner*, de perler leurs phrases et d'insinuer avec adresse au marquis les demandes et les réponses. Madame de Langey écoutait ces exercices d'un air insouciant, l'éducation d'un enfant de qualité consistant plutôt, pour la marquise, dans un certain ordre d'idées toutes faites que dans la véritable route du progrès. Toute autre femme que la marquise eût été blessée au cœur en voyant le mulâtre répondre alors mieux que le marquis, son orgueil maternel s'en fût alarmée; mais il y a des servitudes si établies que les rayons d'intelligence qui s'en échappent vous rendent à peine jaloux; il fallait être mademoiselle de Breil pour lever les yeux sur Rousseau le laquais, et puis Rousseau le laquais n'était pas mulâtre!

Madame de Langey n'exigeait qu'une chose des précepteurs de Maurice, c'était que l'étude, et particulièrement les exercices du corps, n'altérassent point sa santé. Cette santé, madame de Langey avait dans son esprit le droit de la faire passer avant toutes choses; n'était-ce pas en effet sur l'existence de ce fils que tout l'échafaudage de sa fortune reposait? Ce fils tant choyé, n'en devait-elle pas compte à M. de Boullogne, et cette pensée ne devait-elle pas dominer son système d'éducation?

L'indolence maternelle des créoles est chose connue, celle de la marquise s'expliquait, du reste, naturellement par la multitude indigeste de professeurs donnés à Maurice. L'emploi de ces honorables commensaux de madame de Langey avait été simplifié par eux au point de n'imposer à Maurice qu'une heure de leçons par jour; ils passaient le reste du temps à la pêche ou à la chasse, plusieurs s'oubliaient même dans la compagnie des mulâtresses. Ils ne se faisaient faute de donner du *marquis* tout le

temps à travers le nez de Maurice, qui en revanche les traitait comme de véritables nègres. C'était pour l'enfant des machines animées sur lesquelles il piétinait, il en tirait des sons distincts appropriés à ses caprices. Ses colères impérieuses plaisaient à madame de Langey, parce qu'elles lui semblaient annoncer de l'énergie; mais comme il n'avait qu'à vouloir pour obtenir, il ne tardait pas à retomber dans son insouciance et son état de langueur habituelle. En réalité, Saint-Georges était devenu peu à peu son maître véritable, il l'excitait ou il l'apaisait à son gré.

Rarement entre eux un dissentiment, une querelle... Le mulâtre, emporté dans le cercle des moindres fantaisies de Maurice, s'y laissait aller avec une ardeur qui en relevait le but et en faisait pour lui de salutaires études. Son merveilleux instinct devinait tout, les joies, les volontés, les ennuis de son compagnon; il y avait surtout chez Maurice une passion naissante que Saint-Georges cultivait : cette passion, c'était l'orgueil. Lui-même il trouvait d'abord un plaisir secret à la partager, elle rejailissait sur sa condition, elle le mettait à couvert de toute insulte future. Il avait aussi pour cet enfant, confié à sa vigueur comme à une tutelle, des tendresses inexprimables. Souvent, en le berçant dans les soies de son hamac, il le regardait avec une larme, comme le chien regarde son maître... N'était-ce pas à lui qu'il devait tout son bonheur?

C'en était un réel pour le mulâtre, je vous jure, que de se trouver ainsi jeune, libre, accueilli sous les lambris dorés de cette case! Il voyait ses pareils tourner autour de lui, mais ils étaient tous marqués de ce sceau qui assimile en cette contrée l'esclave aux bêtes de somme. Jamais la main d'un blanc n'avait touché leur col nu, tandis que celle de Maurice lui était douce aux sens comme à l'âme. Il serait un jour l'ami avoué de cet enfant, s'il ne devenait son mentor; sa mère serait riche, heureuse, exemptée du fœnet, de la misère! Déjà aussi d'autres excitations inconnues faisaient battre le sang à ses artères, déjà peut-être son imagination fougueuse rêvait-elle un bonheur plus orgueilleux... Ses forces, que le climat avait développées d'une façon si précoce, lui donnant la conscience de sa valeur, il allait peut-être au devant de certaines idées qui, pour tout autre individu de sa nature, eussent paru hérissées d'insurmontables obstacles. A l'âge de treize ans, les rêves d'un créole ne sont plus chastes, il porte dans son cœur tous les germes de cette passion dévorante que le soleil détache bien vite de ses limbes et de ses ombres! Or, puisqu'il faut le dire, Saint-Georges aimait, ou plutôt il adorait quelqu'un, l'amour chez les natures rabaisées étant un culte jusqu'à ce qu'il s'élève à la hauteur d'une puissance.

Affranchi dès l'abord, par sa condition actuelle chez madame de Langey, de toutes les humiliations qui entourent aux colonies l'homme de couleur, il avait concentré son âme en un seul rayon, une seule pensée...

Deux femmes, deux images se montraient perpétuellement autour de lui, passant et repassant sous ses yeux comme deux sirènes. Sur laquelle des deux avait-il levé le premier regard de son cœur?

XX

Amour.

Aimer, c'est oser.
(Devise.)

Finette, on le sait, avait un certain tendre pour le mulâtre.

Comme lui dorée par les reflets du soleil ardent des îles, comme lui jeune et joyeuse malgré sa chaîne, Finette, beauté africaine, pétrie de grâce et de volupté, venait assez la classe des esclaves par l'animation piquante de sa nature.

Tout chez cette fille était souplesse, relief et séduction. De belles dents blanches encadrées de lèvres aussi pourpres que la grenade, lèvres fortes et bombées comme celles des mulâtresses, des contours fermes, nerveux, un regard abattu délicieusement, ou ranimé tout d'un coup par je ne sais quel éclair illuminant sa prunelle, une taille d'Espagnole obtenue par elle seule et sans le secours de la basquine, une agacerie merveilleuse dans le tour de la coiffure, une jambe modelée comme celle d'une Vénus brune, et par dessus tout un air de sève et de jeunesse imprimé à sa beauté, tout cela était Finette !

Finette ! c'est-à-dire une créature formée pour désespérer une créole . qui l'eût rencontrée sur le chemin de son amour, pour soulever en elle tous les tourmens que la jalousie et la rivalité font naître ; Finette, fleur du désert pleine de vénéusté sauvage, de gazouillemens frais et infinis, s'ignorant elle-même, l'ingénue ! et cependant amoureuse sans le savoir, car Finette aimait Saint-Georges !

Elle l'aimait comme Suzanne aime Chérubin, le page de la comédie. Chérubin le folâtre, Chérubin l'impétueux, Chérubin l'adolescent, qui cherche la place de son cœur, n'est-ce pas, dites-nous, l'inévitable creuset dans lequel tout amour naissant doit prendre forme ? Mais qu'est-ce que Chérubin, cet enfant hardi, civilisé, conduit par la main jusqu'aux genoux des grandes dames, près de ce sauvage de treize ans qui raconte timidement son âme à Finette ? La mulâtresse l'écouterait-elle long-temps avec la patience charmante de Suzanne, si elle pouvait croire que ce fût à sa maîtresse qu'il songeât ? Cela est pourtant l'exacte vérité ; Finette n'est que confidente, confidente à son insu, car il n'y a personne à qui Saint-Georges dirait ce fatal amour !

Amour fatal en effet, amour désespéré que celui du jeune mulâtre ! Amour qui ne lui laisse pas même le temps de songer aux douces sympathies de Finette, à ses caresses, à son affection de sœur, qui se fait jour par mille côtés ! Amour qui lui est venu enfin comme un incendie qu'allume le vent, et qui, dans cette âme vierge, ouvrira la voie à tant de blessures nouvelles !

Reportez vos regards sur la vie du jeune mulâtre. Finette est de sa couleur, et madame de Langey est pour lui la femme d'un nouveau monde, une blanche, une admirable vision ! Elle se l'est attaché comme la sultane s'attache l'enfant du sérail, le muet vendu dans un marché. Tout le jour elle pose devant lui ; elle rit, badine, et se fait porter à son

bain jusque sous ses yeux. Il assiste à sa toilette, la voit se déganter après le bal; en l'absence de Finette, il agite l'éventail sur son col nu. Quand elle monte à cheval, c'est lui qui place son pied dans l'étrier, c'est lui encore qui la couche dans son palanquin suivi de dix nègres. Exempte devant lui de toute délicatesse de pudeur, — car il n'est qu'une chose, un marbre, — la créole agit comme s'il n'était pas là; elle ne s'entoure d'aucune précaution, d'aucun voile. Elle se livre à la fois à la vivacité, à la mutinerie, à l'indolence. Pourquoi réprimerait-elle les mouvements divins de sa nature devant cet esclave? Elle s'est vouée, depuis que son deuil est fini, à tous les périls amoureux de cette société nouvelle; elle vit sans alarmes au cœur de la colonie, où règne une végétation de vices. M. de Boulogne doit l'y laisser encore un an. Les jeunes capitaines lui baissent la main, les vieillards murmurent des flatteries intéressées autour d'elle. Saint-Georges voit tout cela : ces regards, ces caresses, ces séductions. Il la voit avec sa candeur de jeune homme, avec ses sens de mulâtre. Son cœur bondit au devant d'elle chaque fois qu'elle passe; ne lui suffit-il pas qu'elle soit libre et lui esclave pour mesurer déjà la distance avec ce coup d'œil téméraire qui n'appartient qu'aux âmes jeunes? Elle-même, vous l'avez vu, attise ce feu. Elle ne s'inquiète ni de ce regard trop vif, ni de cet amour concentré comme la lave. La créole ne doit voir que ce qui est blanc; le jaune ou le noir, voilà pour elle une couleur négative!

Aussi, que lui importent les pas inquiets d'un pareil amour, ses folies ardentes, sa fièvre? Voit-elle le mulâtre prosterné le soir sur la natte que ses pantoufles ont touchée, baisant cette place et la rebaisant vingt fois, s'enivrant des émanations d'un voile oublié, d'une robe ou d'une mante suspendue? Il rit, il pleure, il prodigue aux meubles épars de sa chambre des caresses insensées. Le voit-elle, haletant des mille rêves de sa nuit, sortir le matin sous la première brise qui tombe des mornes pour aller rêver devant le bruissement des grandes eaux soulevées comme son âme? Les rafales distinctes du vent qui gémit, ne sont-ce point ses soupirs? L'écume de cette mer, n'est-ce point le bouillonnement de sa pensée? L'image de cette femme le suit partout; sous cette enveloppe de beauté, peut-il soupçonner sa froide nature? Hélas! comme la forêt de lianes qui pend sur sa tête, il la croit peuplée de tendres et doux murmures; il ne la sait pas insensible! Fasciné par son incroyable beauté, il la voit passer comme la reine de ses songes. La voilà à cheval, son voile vert flotte au vent, elle fend l'air balsamique de la plaine, elle côtoie la mer aux vagues phosphorescentes! Oh! si le pied du cheval pouvait glisser, si quelque reptile pouvait tout d'un coup surgir devant elle! avec quelle joie, quel amour Saint-Georges ne se lèverait-il pas pour la défendre!

Par un singulier hasard, le seul tableau qui ornât le salon de la marquise, c'était une toile de David Téniers représentant *Saint-Georges le Martyr délivrant une princesse*. La scène avait lieu près de Silène, en Afrique. Saint-Georges, tribun des soldats, était revêtu dans ce tableau d'une longue cotte de mailles; son pied droit posait sur la tête d'un dragon énorme dont les naseaux vomissaient la flamme. Un bois de lance brisé était fixé dans l'aile de l'animal, dont l'œil menaçant regardait encore la princesse destinée à lui servir de pâture. La couleur toute flamande de ce tableau, son nerf, son éclat avaient fait la plus grande

impression sur le mulâtre. Dans son esprit, cette belle souveraine, les cheveux nattés de perles, que son patron délivrait d'un si grand péril, c'était sa maîtresse, la noble marquise de Langey ! Souvent le jeune homme considérait ce tableau et lui envoyait des baisers en l'absence de celle dont il lui retraçait l'image ! Dorénavant toutes ses facultés ne tendaient qu'à un seul but, celui de vaincre la froideur de la marquise, d'enchaîner son attention. Cette fois, c'était un ravin qu'il faisait franchir à son cheval au risque de se tuer sur les bayaondes aiguës, un autre jour, quelque buse effarée qu'il tirait en l'air, à côté de la berline, et qui venait s'abattre avec fracas dans ses roues. L'indifférence de madame de Langey pour tous ces tours d'adresse, entrepris dans la seule idée de lui plaire, était visible ; elle regardait à peine, entourée comme elle l'était de découvreurs tendres et passionnés, de conteurs aimables, séduisants. La créole se penchait à peine hors de sa voiture pour donner un ordre, encore était-ce rarement à Saint-Georges que ce bonheur venait à échoir ; en réalité il était nul ; elle ne s'apercevait même pas qu'il l'accompagnât au milieu de ce cortège. Ce dédain résolu causait au mulâtre des tourmens inexprimables. Il eût donné sa vie pour obtenir un regard, un mot, un éloge ! Alors s'élevaient dans son âme de sombres et d'orageuses pensées ; une voix qu'il n'avait pas ouïe jusque-là lui disant qu'il valait mieux que tous ces hommes assidus près de la marquise, il relevait la tête avec fierté et se promettait son jour de vengeance...

Chaque soir, il ne craignait pas d'escalader les pitons les plus escarpés pour aller chercher ces petites plantes épanouies tendrement sous l'œil de Dieu et rafraîchies par les abondantes rosées. Il les mariait aux pervenches rouges, aux fleurs du caprier à longues siliques, de l'amélie, des jasmins du Cap, au milieu desquels leurs aigrettes diaprées scintillaient délicatement.

Chaque soir aussi, depuis un certain temps, il déposait ces fleurs sous la moustiquaire de madame de Langey...

La marquise, préoccupée du faste et des dépenses de M. le prince de Rohan, ne manquait pas de lui faire honneur de cette attention, en disant à sa mulâtresse :

— M. de Rohan est vraiment un homme unique ! La cour de Versailles a eu raison de nous l'envoyer, car c'est un grand diplomate ! Il ne me dit rien de son amour, conçois-tu ?

Puis, après avoir respiré les fleurs, elle reprenait avec un demi-bâillement délicieux :

— Il faudra que je le fasse parler !

XXI

Le Poison sous l'ongle.

— Non gentilhomme, me dit-il, votre souper est prêt; venez, s'il vous plaît, vous mettre à table.

GIL BLAS.

D'après ce qui précède, il devient nécessaire de dire ici quelques mots de M. le prince de Rohan (1).

M. le prince de Rohan, qui devait recevoir plus tard les ordres définitifs du roi, concernant le rétablissement des milices à Saint-Domingue, opération militaire dont le mauvais effet déterminait son rappel ainsi que celui de M. de Fauveau, commandait alors au Port-au-Prince la partie de l'ouest, comme M. de La Ferronais la partie du nord.

C'était un homme admirablement doué quant au visage et à l'extérieur, mais faible et violent à la fois comme le cabinet de France qu'il représentait. Le conseil de Versailles, qui espérait déjà se racheter par l'avarice et les prohibitions des pertes prochaines que causerait au commerce et à l'administration publique l'indolence coloniale, semblait prendre plaisir à charger alors ses préposés de multiplier dans l'île les fautes et les abus. Si l'on considère que la colonie la plus importante à la fortune et à la navigation françaises, la seule ressource peut-être de l'une et de l'autre, Saint-Domingue, l'objet unique de l'ambition des Anglais, pouvait devenir à la première guerre le point de mire sur lequel l'attention hostile de nos voisins se dirigerait, et qu'on ne faisait rien directement ni indirectement pour sa conservation et sa défense, on concevra qu'un état de choses semblable dût frapper le gouvernement français. Aussi parut-il s'en alarmer à plusieurs reprises, mais la mission de ses principaux agents, hérissée de difficultés, amena la fermentation par un mouvement trop vif, une ignorance absolue des localités, une présomption d'autorité qui devint funeste. Les exécutions militaires des Cayes et du Port-au-Prince, commandées par M. de Rohan, prouvèrent assez dans la suite que le ver rongeur qui attaquait Saint-Domingue existait plutôt dans l'anarchie imminente de sa législation que dans sa turbulence coloniale elle-même. La perfectibilité du gouvernement intérieur était le plus essentiel des moyens à employer, ce fut le seul qu'on omit.

La mollesse et l'incurie des délégués qui avaient précédé M. de Rohan l'engagèrent, il faut le croire, dans cette inflexibilité de caractère qu'il déploya. M. de Rohan, loin d'être un esprit nul, avait déjà voyagé avec fruit avant sa mission à Saint-Domingue. Rien ne lui paraissait mieux prouver l'influence d'un gouvernement sur une population que les établissements des Anglais dans l'Amérique. N'avaient-ils pas fixé depuis le Canada jusqu'au Mississippi des peuples agriculteurs, navigateurs, commerçants? Au lieu de s'affaiblir pour former ces colonies, la métropole n'était-elle pas devenue chez eux plus hardie et plus puissante, tandis que sur la côte méridionale l'Espagne épuisait sans fruit les générations de

(1) Le prince Camille de Rohan (Rochefort), grand bailli de l'ordre de Malte. Il était le frère du prince de Rochefort, le cousin-germain du cardinal et l'oncle de la duchesse d'Enghien.

l'Europe et de l'Inde? Les colonies anglaises étaient riches, celles de l'Espagne se mouraient. Les hommes, le blé, l'industrie, croissaient abondamment dans les premières; l'ignorance, l'or et les soldats ne servaient qu'à augmenter la misère des autres. Les Anglais avaient fondé des villes, formé des provinces, établi des manufactures, des cours de justice, des écoles publiques, des courses de chevaux, des concerts, des jeux; les Espagnols, après avoir créé des tribunaux de conscience, des églises, des garnisons et des forts, en étaient encore à demander aux entrailles du sol un métal dont l'abondance détruisait chez eux la valeur. En homme à qui le roi avait confié une partie de ses pouvoirs, M. de Rohan avait étudié ces points de comparaison. La Cayenne n'était certes pas une terre infertile; mais l'iniquité s'y étant propagée une fois, la colonie n'avait pas réussi. La richesse ou la pauvreté de Saint-Domingue dépendait-elle de la fertilité de son sol ou de la nature de son gouvernement? Cette question avait trouvé M. de Rohan très fixé. Les mesures de ses prédécesseurs lui parurent mauvaises; ce qu'elles avaient de pis, à ses yeux, c'était l'arbitraire; plusieurs avaient dépassé leurs instructions. Il veilla à ce que les siennes fussent précises, afin que son attitude dans la colonie fût claire. Il ignorait que, contre l'incertitude des lois, le règne des gens oisifs et des gens malhonnêtes, il n'y a pas de remède possible.

M. le prince de Rohan arrivait donc dans la colonie avec les intentions les plus fermes; il y fut obéi, mais détesté. C'était une chose trop extraordinaire à coup sûr que cette sévérité résolue pour qu'elle n'excitât pas des murmures. M. de Rohan recevait depuis quelque temps des lettres sous le voile de l'anonyme, lettres qui n'étaient que des menaces. Il y était parlé à mots couverts de ligues sourdes, de pièges, d'empoisonnements. Le prince méprisa ces lettres, déterminé qu'il était à faire son devoir et à ne pas donner prise contre lui aux courtisans. Il résidait, nous l'avons dit, dans la partie de l'ouest, composée de Léogane, de Saint-Marc et du Port-au-Prince. La plaine de l'Artibonite était de sa dépendance, et, à ce titre, la châtelaine par intérim de la Rose, la belle marquise de Langey, le recevait souvent comme son maître et seigneur.

La physionomie de M. de Rohan conservait le caractère distinctif des portraits de sa maison, de belles lignes nobles, un air impératif, une couleur pâle sillonnée de grandes veines bleues; il avait de l'éclat dans le regard, les dents belles, les façons hautes. On le disait présomptueux et magnifique, deux choses qui, dit-on, plaisent aux femmes. Comme il fallait qu'il y eût une ombre au tableau, on l'accusait seulement de leur parler avec cette sorte de rudesse altière que les Rohan, qui ont toujours prétendu au rang des maisons souveraines, se croyaient peut-être en droit d'apporter dans leurs moindres faveurs.

A l'exemple de celle du prince Louis (1) le grand aumônier de France, la demeure de M. de Rohan était devenue bien vite une demeure princière: il ne s'était pas endetté de plus d'un million comme le cardinal à son ambassade de Vienne, mais ses dépenses faisaient déjà du bruit dans la colonie. Les femmes le recherchaient parce qu'il avait au suprême degré le talent de ne pas les compromettre, il était réservé à l'égal d'un confesseur.

Entre toutes les autres, madame de Langey espéra beaucoup de M. de

(1) Le cardinal, d'abord évêque de Strasbourg.

Rohan; n'avait-elle pas au cœur certaines craintes trop fondées pour qu'elle pût les assoupir? ne savait-elle pas qu'elle courait elle-même de sombres dangers? Cette nuit terrible, nuit implacable, menaçante, où elle avait entendu Tio-B'as, se dressait incessamment devant elle comme un fantôme. En se mettant sous la sauvegarde de M. de Rohan, elle éloignait d'elle toute alarme; en l'attirant chez elle, c'était son propre asile, sa propre fortune qu'elle entourait d'un bastion inattaquable. M. de Rohan aimait le faste, la marquise était loin de le haïr, on le sait; il avait la réputation d'un honnête discret et n'avait jamais dit hautement aucune femme. Ce manège artificieux convenait de tout point à madame de Langey. Comme elle avait passé sa vie à tâcher de ne pas aimer en dupe, elle alla au devant des désirs secrets de M. de Rohan, trop décemment épris pour ne pas se taire, trop homme de cour pour ne pas l'attendre et la ménager. Ce furent, un mois durant, des airs de pruderie et de veuvage blessé qu'elle affecta; elle évitait les parties de cheval que pouvait lui proposer M. de Rohan, près de l'E-ter, la rivière aux plis d'argent, bords charmans, dont les fleurs liées de joncs verts se retrouvaient depuis quelque temps dans le bouquet jeté sur son lit par une main inconnue!... Quand on annonçait M. de Rohan, la marquise le recevait avec une froideur respectueuse; elle avait l'air de se mettre au clavier seulement à sa prière, il fallait qu'il lui contât toutes ses mesures de sévérité. La conversation prenait alors un tour de rigueur féodale qui semblait flatter la châtelaine au dernier point.

— Vous êtes sévère, marquise, disait ce soir-là M. de Rohan; eh quoi! vous ne trouvez pas la punition de ce nègre espagnol suffisante! On m'a assuré cependant que ça avait été toute la nuit un rugissement de panthères autour de sa fosse!... Tous les noirs y venaient gémir et se rouler.

— Ce n'était pas assez pour un misérable Espagnol!

— Qu'est-ce, ma toute belle? interrompit madame d'Esparbac, survenue à pas de chouette au milieu de ce tête-à-tête galant; vous voilà le teint bien allumé de colère? M. de Rohan ne vous parlait-il pas d'un nègre *domingois* enterré *vif* (1) pour avoir baisé à la promenade le mouchoir d'une créole? Ce gouverneur de Santo-Domingo a du bon, n'est-ce pas, monsieur d'Esparbac?

— C'est à la marquise de Vierra que le mouchoir appartenait, reprit M. d'Esparbac avec une oscillation de tête qui envoyait sa poudre dans les yeux des gens à qui il parlait. Ce nègre était de Porto-Plata: on croit que le drôle était amoureux de la marquise!... A la promenade des Ormes, la marquise de Vierra ayant laissé tomber son mouchoir, il l'a porté à ses lèvres avec une ardeur!... et en levant sur elle des yeux!... comme il en eût levé vers la vierge de sa cathédrale!... Pour cela, enterré *vif*. Nos voisins, vous le voyez, monsieur le prince, sont plus sévères que nous? J'approuve l'exemple; c'était une femme de qualité! une grandesse de Madrid!

— Pour moi, reprit madame de Langey, je trouve que messieurs les Espagnols, nos voisins, ne devraient jamais avoir accès dans la partie

(1) Des traits de barbarie passés en usage frappèrent souvent la vue du voyageur, partagé entre l'admiration que lui causait le spectacle d'une magnificence inouïe et l'horreur des traitemens dont il était quelquefois le témoin.

Reflexions sur la colonie de Saint-Domingue,
par M. Barbé de Marbois.)

française de Saint-Domingue. N'est-ce pas, monsieur le prince? Vous savez qu'ils ne se font guère faute de nous apporter ici le produit de leurs pillages?

— Comment donc! marquise, vous dites vrai! Je viens, tenez, de recevoir de l'évêque don Fernando l'ordre d'arrêter un certain bandit du nom de Tio-Blas, qui a fait, à plusieurs reprises, des excursions de nos côtés... J'ai là son signalement dans ma poche; pour peu qu'il vous soit agréable de le parcourir...

Madame de Langey, dont la pâleur serait devenue visible — si elle n'eût été alors, en raison de sa toilette et du souper qui se préparait, couverte d'un pied de rouge, — garda encore assez de force pour repousser le papier et dire gaiement à ses convives :

— Voulez-vous descendre à ma volière, messieurs?

Cette cage délicieuse venait à peine d'être achevée le matin et méritait l'attention des hôtes de la marquise. Placée dans une des galeries de la Rose, elle était entourée de quatre jets d'eau lançant une gerbe d'étoiles; au dôme de ce plafond, une famille d'oiseaux de toutes couleurs y gazonnait sous une dentelle de fleurs et de verdure. Accoudés contre le treillis doré de la volière, Maurice et Saint-Georges admiraient ces plumages diversifiés, plus radieux et plus riches encore au feu des bougies, pendant que Joseph Platon leur expliquait les mœurs de chacun de ces oiseaux avec une gravité magistrale de naturaliste. Un troisième personnage, en habit de velours, l'épée au côté et le chapeau sous le bras, s'embarrassait fort peu des phrases de M. Platon et parlait à Maurice en termes fort animés. Il parut déconcerté comme un renard pris au piège, lorsque madame de Langey souleva rapidement la tapisserie :

— Vous ici! monsieur Printemps, lui dit la marquise en le tirant à l'écart avec un air d'étonnement sévère. Vous ici, et M. le prince attend!

— Je vous rends mon épée comme feu Vatel, madame la marquise, si M. le prince attend plus de cinq minutes. C'est une fantaisie de M. le marquis Maurice... Il tient à manger ce soir du mulle-rouget (1); et comme il ne m'a fait prévenir que tout à l'heure... Mes gens n'en avaient pas dans leurs caziers, j'ai envoyé vers Saint-Marc; mais, rassurez-vous, nous tenons le mulle-rouget; nous le tenons, on l'apprête à la sauce noisette en cet instant même... Je vais aux cuisines, excusez-moi, madame la marquise... j'étais venu apprendre à M. le marquis qu'il était obéi...

Les belles manières de M. Printemps, son air d'assurance et de politesse à la fois; plus encore que tout cela, sa soumission aveugle aux volontés du petit marquis, chassèrent le courroux du front de madame de Langey. Elle le vit partir sans se douter seulement, d'après son calme affecté, qu'il pût attendre encore ce plat si désiré de Maurice... Cela était vrai cependant, et M. Printemps, nouveau Vatel, se trouvait sur les épines. Son noir était, depuis le matin, en campagne pour chercher ce poisson, fort rare dans la rade du Cap, et dont celles de Saint-Marc et du Port-au-Prince sont plus approvisionnées...

Pendant ce court dialogue de M. Printemps avec la marquise, la volière, et surtout Maurice qui la regardait d'un air curieux, occupaient l'attention de M. de Rohan. L'anniversaire de la naissance de Maurice

(1) On sait que ce poisson de grande merée est fort recherché aux Antilles.

devait être célébré à ce souper, c'était le moins que M. Printemps crevât deux noirs ou deux chevaux pour satisfaire l'une des plus chères fantaisies de l'enfant gâté. Revêtu d'une charmante étoffe de Perse à fleurs d'or, dont madame de Langey lui avait fait présent à l'occasion de ce beau jour où le marquis son fils comptait sept années révolues, Saint-Georges regardait encore la marquise dans un recueillement respectueux, quand tout d'un coup la porte de la volière fut poussée avec violence, et M. Gachard, que l'on n'attendait pas, entra d'un air effaré.

Tous les oiseaux de la volière, épouvantés à leur tour de sa brusque apparition, battirent des ailes ; la perruque et les manchettes de M. Gachard se trouvant alors dans un si incroyable désordre qu'elles le faisaient ressembler à un épouvantail placé dans un champ de cerisiers...

— Asile! s'écria le financier, asile, madame la marquise! Ecoutez plutôt ce qui vient de m'arriver, et dites si l'on peut vivre dans un pays comme celui-là!

— Que vous a-t-on fait, monsieur Gachard? il vous manque, je crois, vos boutons de strass, observa avec anxiété madame l'intendante.

— Il me manque, pardieu bien autre chose! reprit-il d'un ton de voix lugubrement confidentiel, il me manque ma bourse et ma crapaudine de cinq cents louis, que vous admiriez tant, madame la marquise... J'ai rencontré un voleur...

— Un voleur! s'écria madame de Langey.

— Un voleur! affirma M. Gachard en roulant des yeux inquiets autour de lui.

— Allons, dit M. de Rohan en riant d'un air superbe sur le sofa, vous allez sans doute, monsieur Gachard, nous raconter une histoire à la façon de M. de Voltaire... En fait de contes de voleurs, vous ne pouvez avoir oublié le sien, monsieur le financier : « *Il était une fois un premier général*, etc. »

— Oui, je sais, je sais, répondit M. Gachard, très piqué de la citation... mais mon voleur, monsieur le prince, n'est point un conte... je l'ai vu en chair et en os... là... comme je vous vois...

— Merci!

— Et puisque vous êtes chargé de veiller ici à la tranquillité de l'Ouest, poursuivit M. Gachard, je dois vous dire que ce gaillard-là, au rebours des brigands ordinaires, est peu grand de taille, le visage pâle, la chevelure et la barbe fort abondantes... Je le crois de la partie espagnole...

— C'est le signalement de mon homme, dit en se penchant vers la marquise M. de Rohan. Voyez plutôt...

— Madame la marquise est servie! interrompit d'un air triomphant le maître-d'hôtel, son chapeau bordé de plumes à la main.

Madame de Langey, après avoir jeté un coup d'œil rapide sur le papier que lui présentait de nouveau M. de Rohan, le lui remit... Elle avait reconnu le nom de l'Espagnol, et la certitude des poursuites dirigées contre cet homme lui rendait quelque assurance.

La nuit était venue tout à fait, une de ces nuits sans lune, comme on en remarque aux Antilles. M. de Rohan avait offert la main, sous la basque de son habit, à madame de Langey; des noirs les escortaient avec des candelabres à triples branches. La salle à manger de la Rose se trouvait assez distante de la volière; en passant près de raisiniers épais, la marquise crut voir, à l'aide d'une rafale de lumière produite par les

torches, deux hommes causer entre eux... L'un d'eux jeta à l'autre un poids sonore dans son tablier, puis il s'éloigna à pas pressés... Le signallement qu'elle venait de lire avait si fort troublé madame de Langey qu'elle ne tira aucune conséquence de ce fait matériel, assez bizarre toutefois à pareille heure pour éveiller l'attention.

Rêveuse encore et prêtant à peine l'oreille aux paroles empressées de M. de Rohan, la marquise entra dans la salle à manger, ornée dès le seuil de guirlandes odorifères. Les fenêtres en étaient ouvertes, une brise divine apportait à ce lieu le parfum des citronniers. La table était circulaire, décorée de la plus belle vaisselle armoriée qui se pût voir; six glaces à trumeau l'encadraient, répétant à l'envi l'étage enflammé des lustres en cristal de roche. Recouverts de cloches d'or magnifiquement ciselées, tous les mets, sans excepter les poissons et les crustacés, se trouvaient cachés à l'œil et à l'avidité des moustiques. A une petite table apportée près de la grande figuraient deux chaises, l'une élevée et l'autre plus basse, c'était la table du petit marquis et de Saint-Georges. On s'assit, et l'on vit bientôt sortir du tour de la salle à manger près duquel se tenaient M. Printemps les huîtres de mangles, servies sur de longs plateaux d'émail.

C'était l'instant solennel de silence qui précède tout premier service; MM. d'Esparbac, de Vannes, Gachard et quelques autres enviaient le bonheur du prince de Rohan, placé près de la belle marquise.

De charmantes femmes de la colonie assistaient à ce banquet, mais la marquise les avait choisies de façon à ne pas être vaincue par elles. Debout près du tour, comme un empereur romain, M. Printemps, après avoir fait fermer les fenêtres, venait d'ordonner à ses laquais noirs de lever les cloches...

Cet ordre exécuté, une odeur infecte se répandit tout d'un coup dans cette salle, odorante et fraîche la minute d'avant; le maître-d'hôtel sentit un frisson mortel courir à ses veines...

— Qu'est ceci? s'écria-t-il en se hâtant vers la table de Maurice.

L'odeur était devenue si intense, en effet, que tous les convives, par un mouvement naturel, s'étaient levés... Le poisson servi devant Maurice était primitivement d'une chair blanche et feuilletée; à cette heure, ses raies d'un jaune d'or, comme celles du *vivano*, étaient devenues noirâtres, une fétide évaporation s'en exhalait... La truëlle à la main, Saint-Georges se disposait à le dépecer pour Maurice, quand madame de Langey, lui serrant le bras avec force, fit tomber la truëlle à terre. Transportée de fureur, la marquise demanda à M. Printemps si ce poisson était empoisonné.

Le maître-d'hôtel examina le mulle-rouget : sur les bords du plat, orné de moulures d'argent, suintait alors un jus roussâtre, c'était le jus du *manioc*, auquel on ne connaît comme contre-poison dans les îles que le suc de *raucou*.

M. Printemps déclara avoir visité le poisson à son arrivée, il affirma que le manioc devait avoir été distillé sur le plat à l'instant même...

— Parleras-tu, misérable? s'écria madame de Langey, hors d'elle-même, en secouant Saint-Georges stupéfait... M. de Rohan avait pâli ainsi que les autres convives, ce poison lui rappelait les menaces anonymes qu'on lui avait adressées. Maurice semblait hébété, il avait encore la serviette nouée sous le menton, et ne comprenait guère tout ce tumulte... En voyant ces gentilshommes porter la main, par un mouvement machi-

nal, à leur épée, le petit marquis avait voulu tirer la sienne pour se défendre, mais elle était rivée au fourreau par un clou, comme toutes les épées d'enfant.

— Par pitié, madame, répondit le mulâtre en se jetant aux pieds de la marquise, qui le terrifiait de son regard enflammé, par pitié ne me punissez pas, oh ! je ne suis point coupable ! Ce n'est pas moi qui ai passé le plat par le tour, j'étais ici... Ce n'est pas moi non plus que l'on a chargé de l'acheter, vous le savez bien !

— Qu'on le fouille, dit M. de Vannes, il a peut-être encore sur lui le poison.

Un valet fouilla Saint-Georges et fit tomber de sa poche de derrière deux pièces d'or.

— D'où te vient cet or ? continua la marquise avec le regard froid d'un procureur-général.

— Par ma mère, je n'en sais rien, balbutia-t-il, étonné de plus en plus. Je ne porte jamais d'or sur moi !... Je n'en ai jamais touché !...

Et le pauvre jeune homme interrogeait d'un air terrifié ces fatales pièces qu'on lui montrait. L'air courroucé de cette femme qu'il aimait tant l'avait étourdi, il ne savait que répondre.

— C'est bien, surveillez-le, et qu'on appelle le noir qui a servi le plat, dit M. Printemps. Ce doit être Ali.

Une tête crépue, horrible à voir, se fit jour à travers la foule, c'était celle d'Ali ; le malheureux était ivre de tafia, on le poussa plutôt qu'on ne l'amena dans la salle. M. de Rohan examinait Saint-Georges avec un sentiment de compassion, dont malgré son dédain habituel il ne pouvait se défendre.

— C'est vous, Ali ; je vous ai chargé, moi votre chef, moi le maître-d'hôtel de la Rose, d'aller chercher ce poisson à Saint-Marc ?

— Oui, monsieur Printemps, répondit le nègre avec un grognement sourd. Mais ce n'est pas moi qui l'ai servi... reprit-il tout à coup en se voyant entouré de tous ces visages blancs de seigneurs émus et pâles, dont l'aspect dissipa chez lui les fumées de l'eau-de-vie.

— A qui donc l'as-tu remis, caïman ? s'écria M. Printemps furieux... quarante mille coups de fouet, réponds, ou, si tu le préfères, l'on te jette pieds et poings liés dans l'Ester !

— Je l'ai remis au mulâtre Raphaël, murmura-t-il, il m'avait demandé de me remplacer... Il m'a payé à boire pour cela... Faites-le venir, vous verrez.

A l'arrivée de Raphaël, que deux grands valets amenaient, M. Gachard poussa un cri de surprise, il reconnaissait le n° 142, l'homme qu'il avait fait battre de verges vingt jours avant !

Ce nouvel accusé promena en entrant un regard indifférent sur toute la salle. Il déclara qu'il ne savait rien, qu'il avait passé le plat afin d'avoir l'honneur d'entrevoir, disait-il, la compagnie. Du reste, on pouvait le fouiller, on ne trouverait point d'or dans ses poches comme dans celles du jeune mulâtre.

— Tu mens, vipère, tu mens ! s'écria tout d'un coup en bondissant près de Saint-Georges une femme cachée jusque-là par un flot de nègres et de domestiques accourus. Tu mens, car voici la bourse que M. Platon vient de trouver sous la natte de ta case. Comparez les pièces d'or, ma-

dame la marquise, et vous verrez si elles ne sont pas les mêmes. Le misérable les aura glissées dans la veste de mon fils...

— Qu'est-ce que cela prouve ? reprit madame de Langey, si ce n'est qu'ils sont complices !

— J'atteste votre Dieu, madame, que Saint-Georges est innocent ! dit la négresse en couvrant son fils de ses deux mains... En même temps elle l'embrassait, elle cherchait à le rassurer par sa propre confiance. Le mulâtre ne disait rien, son œil nageait indécis sur ce monde qui l'entourait. Il se sentait foudroyé, anéanti !

— Attendez donc ! s'écria M. Gachard, c'est ma bourse, madame la marquise. D'où vient que ce misérable Raphaël possède ma bourse ? L'homme qui m'a attaqué près de votre maison ce n'était pas Raphaël !

Raphaël poussa un éclat de rire guttural et regarda insolemment le financier.

— Contemple-moi bien avec tes yeux blancs, monstre d'ébène ; te voilà pris au lacet pour deux crimes... deux crimes que tu vas avouer, toi et ton complice Saint-Georges, dit M. Gachard en se soulevant sur ses gros poings. Monsieur Platon, n'allez-vous pas faire étriller ces drôles-là ?

— Puisqu'ils font les délicats, dit M. de Vannes, nous aussi nous les traiterons délicatement. Je pense, monsieur le gérant de la Rose, que vous feriez bien de leur faire goûter de ce poisson !

A cette proposition de M. de Vannes, prononcée avec le plus atroce sang-froid, Noëmi, sentant ses genoux fléchir, rassembla tout son courage. Adressant avec ardeur sa prière à ce Dieu qui avait sauvé déjà une fois son cher Saint-Georges, elle le supplia de lui donner à elle, pauvre mère, la force de convaincre ces hommes assez obstinés pour supposer un tel crime dans son enfant. Par une de ces illuminations soudaines que le ciel accorde aux mères comme une récompense et un bienfait, elle comprit qu'elle seule pouvait le sauver, et s'adressant à M. le prince de Rohan :

— Monseigneur, continua-t-elle comme étouffée par la joie et en se jetant à ses genoux, ordonnez au mulâtre Raphaël de tremper son ongle dans ce verre !

Et sa main tremblante d'émotion, plus encore que de colère contre cet homme, versait l'eau cristalline d'une carafe dans un verre pris sur la table...

Deux laquais forcèrent Raphaël à y tenir l'ongle de son index plongé... Cette eau pure, à l'égal d'un miroir, se ternit soudain ; décomposée dans l'intervalle d'une seconde, elle ne tarda pas à produire l'exhalaison infecte du poison...

— Que cet homme boive ce verre ! s'écria madame de Langey. Le misérable voulait empoisonner mon fils !...

On porta le verre aux lèvres de Raphaël... Malgré sa résistance, il le but, tourna sur lui-même et tomba pesamment sur le parquet.

Le cercle d'un blanc mat où roulait son œil s'était déjà couvert de brillantes vertes et livides...

— Merci, vieille *zombie* (1), merci !... tu avais deviné juste... hurlait-il en se roulant, le poison venait de moi... l'or, de cet homme... Noëmi,

(1) Sorcière.

nous mettons le poison sous l'ongle, nous autres, tu le sais, on ne va pas nous le chercher là...

Puis en se tordant et en faisant craquer ses membres contre la table :

— Ton fils est innocent... reprit-il, cet homme seul et moi...

— De quel homme parlez-vous ? dit M. de Vannes en lui faisant soulever la tête...

— D'un homme qui avait vu mon supplice... qui hait cet enfant, continua-t-il en montrant Maurice, cet homme... m'avait dit de me venger... c'est...

La marquise se leva comme pour lui imposer silence, mais elle n'avait rien à craindre, car Raphaël était mort.

XXII

La Livrée.

Nessen maggior dolore
Che ricordarsi dell' tempio felice
Nella miseria !

A Saint-Domingue, quiconque est blanc maltraite impunément les mulâtres et les noirs. Leur situation est telle qu'ils sont esclaves de leurs maîtres et du public.

(*Considérations sur la colonie de Saint-Domingue*, par H. D...)

La conclusion de cette scène devait être fatale à Saint-Georges... Émue du péril que venait de courir son fils, voulant le mettre à l'abri de toute attaque nouvelle, la marquise ordonna à Saint-Georges de le quitter et d'aller revêtir à l'office la livrée des laquais de sa maison...

En cela, Mme de Langey pensait comme doit penser toute créole. Le caractère inné de fourberie hypocrite que l'on prêtait aux nègres et aux mulâtres conseillait cette mesure. Tôt ou tard, Saint-Georges pouvait se mettre de connivence avec son ennemi ; rien ne devait lui paraître moins sûr que ce cœur d'esclave pétri de malice et de bassesse.

Accusé d'un crime qu'il n'avait pas même soupçonné, Saint-Georges s'en était vu décharger devant tous par l'aveu même de son auteur ; Noëmi, sa mère, avait démontré son innocence ; mais il était mulâtre, sa couleur parlait contre lui, il devait se regarder comme heureux d'en être quitte à ce prix !

En s'éloignant de Maurice, qui le regardait partir de l'air contrarié d'un enfant auquel on arrache son jouet, Saint-Georges sentit une larme déborder de sa paupière... Maurice, n'était pas l'unique lien qui l'attachait à ce monde nouveau pour lui, monde d'espérances et d'illusions aimées qui lui échappait ! Qu'allait-il devenir ? et sous quelle glèbe lui faudrait-il se courber ?

Oh ! si les convives de la Rose avaient pu démêler les secrètes agitations de cette âme, sa fierté blessée, sa rage ! N'avait-il pas atteint cet âge de la vie où l'invincible curiosité de tout connaître donne des ailes à l'intelligence ? Ne pouvait-il donc entrevoir déjà l'amertume de la domesticité, cette humiliation plus lourde aux cœurs altiers que l'esclavage ? Après avoir mangé le pain blanc de cette maison, supporterait-il le pain

de rebut donné aux nègres, les froids sarcasmes de la valetaille, les rivalités basses et l'exil dans la mansarde ? Il avait vu de près ces splendeurs asiatiques de Saint-Domingue, ces fêtes, ces pachas au milieu de leurs harems et de leurs esclaves ; il avait partagé les heures dorées de Maurice, il s'était enivré de la contemplation muette de madame de Langey ! Et c'était de sa bouche qu'il recevait cet ordre fatal ! C'était cette femme, pour laquelle il aurait donné sa vie, qui prenait plaisir à le rabaisser cruellement !

Il hésita, en vérité, s'il ne se jetterait pas aux genoux du prince de Rohan, comme sa mère avait fait ; mais il éprouvait une honte secrète d'implorer la merci de ce seigneur, lui qui avait déjà l'orgueil d'un blanc ! lui à qui sa mère avait dit souvent qu'il devait commander au lieu d'obéir !

— Pauvre jeune homme ! murmura près de lui une douce voix, une voix qui eût mis du baume dans sa plaie, si le délire n'eût point alors secoué sa raison.

En prononçant ces mots, la figure de Finette avait pris l'expression de la plus angélique douceur ; elle tendit la main au mulâtre et le conduisit sous les cotonniers épais que le vent faisait alors plier sous leurs flocons.

C'était un asile de fraîcheur et de silence. Le voile de la nuit fuyait déjà replié sous le vent de cette mer des Antilles qu'argentaient les blancs reflets matinaux de l'aube. Saint-Georges pleurait, son courage s'était brisé.

— Laquais ! s'écria-t-il, laquais ! Lorsque je t'aimais, Finette, lorsque je me serais fait broyer, pour la voir, sous les pieds de son cheval laquais ! C'est elle qui le veut, qui l'ordonne, ne viens-tu pas de l'entendre ? Finette, Finette, tu ne peux savoir ce que je souffre !

En entendant cet aveu, la mulâtresse resta quelques secondes sans parole.

— Comment ! reprit-elle avec douleur en le fixant, c'est madame la marquise que vous aimez ! C'est elle ! c'est elle ! je ne vous suis donc rien, moi !

— Accuse-moi, Finette, accuse-moi ; un mulâtre, je le sais, doit aimer une mulâtresse.. c'est la règle... Mais, Finette, tu es vengée, cet amour est un amour sans espoir... Je ne t'aime pas comme ces blancs parfumés, vois-tu bien, je t'aime avec violence, avec délire ! Cette livrée, Finette, je ne devrais pas la porter, mais je la verrai sous cette livrée, je l'entendrai, et pour moi, la voir ou l'entendre, c'est le soleil ! c'est la vie !

— Ma maîtresse n'aimera jamais quelqu'un, reprit Finette, elle se laisse aimer, voilà tout ! Avez-vous de l'or, des diamans ? Êtes-vous marquis ou prince ? Mon pauvre Saint-Georges, on vous attend à l'office... Vous monterez derrière la voiture, ami, vous vous tiendrez droit comme un piquet à la portière... Mme d'Esparbac vous donnait jadis des bonbons, Dieu veuille que vous ne receviez point des coups ! Ah ! vous voulez tâter de l'amour, et de l'amour des grandes dames ! Pauvre enfant ! voilà une belle ambition ! Quoi qu'il vous arrive, n'importe, je veux être votre bon ange ! Un jour vous direz : « Finette m'aimait, je ne l'aimais pas, je le lui ai dit, cela n'a rien fait, elle m'a toujours aimé !... » Et maintenant, Saint-Georges, séparons-nous, la cloche de la cotonnerie a sonné, allez à l'office, car, encore une fois, l'on vous attend !

Deux larmes, pareilles aux perles de cette rosée filtrant, à cette heure,

de branche en branche, coulaient sur les joues de la mulâtresse. La confiance de ce triste amour avait été pour elle un aiguillon cruel, imprévu ; mais la désolation de Saint-Georges l'avait touchée. Il y eut d'abord dans l'âme de cette fille de sa couleur un sentiment d'orgueil froissé qui fit place bientôt à la compassion, dès que Finette découvrit l'abîme des peines auquel il se condamnait.

— Soyez heureux, Saint-Georges, dit-elle en séchant les larmes du jeune homme sous le feu de ses baisers. Soyez heureux, moi je vous aurais bien aimé !

Hélas ! la pauvre fille ne se doutait pas plus que Saint-Georges à quel triste emploi il allait se voir réservé ; il ne l'apprit que trop tôt. Le cadre des gens de service de la marquise était rempli ; elle-même s'était abusée en le reléguant à l'office ; il ne restait qu'une place d'aide aux écuries ! La livrée du mulâtre devait consister en un sarrau d'étoffe grise ; son turban de perles, il le devait échanger contre un bonnet de ferme ; ses pantoufles pailletées, contre de lourds sabots. Par ordre de Joseph Platon, on tira d'une armoire huileuse la défroque d'un palefrenier mort, et l'on força le mulâtre à l'endosser.

Quel deuil et quel changement ! Jusque-là Saint-Georges ne s'était jamais pris à réfléchir sur sa profonde misère. Les humiliations d'un homme de couleur aux colonies lui apparaissaient presque douces et supportables à côté de ces insignes de honte, dont les railleries intéressées de ses anciens camarades ne manquèrent pas de lui faire sentir encore plus le poids infamant.

— Du moins, s'écria-t-il en frappant de rage son front contre les nattes de l'écurie ! du moins si je la voyais, si je ne portais pas cet habit infâme, si je pouvais lui parler à elle ou à Maurice !

Mais Maurice et sa mère ne faisaient pas seulement attention à lui. Redoublant les précautions autour de son fils bien-aimé, la marquise ne le laissait plus se promener par les cours qu'avec le bataillon impénétrable de ses professeurs ; il n'y avait pas d'occasion de rencontre entre lui et Saint-Georges qu'elle n'écartât.

Banni du salon et ne pouvant pas même prétendre à l'office, le mulâtre passait ses journées dans l'abattement et les larmes... Il chercha d'abord tous les moyens de rentrer en grâce chez madame de Langey, il écrivit, il fit parler par Finette, Finette dont le bon cœur s'étendait comme une douce percée d'azur sur chacun de ses orages. Finette lui rapporta que madame de Langey avait pris sa lettre avec des pincettes et l'avait jetée au feu, lui demandant avec colère comment elle osait lui faire toucher la lettre d'un mulâtre... Repoussé de ce côté, Saint-Georges se tourna vers M. Joseph Platon ; mais le gérant était un homme faible, soumis d'ailleurs aux volontés de M. de Lassis, qui venait d'arriver à la Rose : il n'y avait aucun espoir de ce côté. Tout ce que Platon put faire aboutit à quelques conseils et à quelques gourdes que le digne gérant promit à Saint-Georges ; mais il fut moins prodigue de gourdes que de conseils.

Dès le premier jour de cette disgrâce, Noëmi avait bien songé à le retirer chez elle ; mais outre que ses vivres et sa paie devenaient plus restreints de jour en jour, son fils *appartenait* à l'habitation de M. de Boullogne, il y était inscrit, sinon étampé, sous le n° 143. Noëmi ne put donc apporter aucun soulagement à cette douleur, elle dont le cœur maternel saignait à chaque blessure de son enfant ! Le soir, quand il se

couchait enveloppé d'un pagne en lambeaux, dans cette immense écurie, il trouvait seulement la Bible de sa mère ouverte à quelque chapitre sublime de résignation, celui de Job ou de Tobie, par exemple. A leurs pages humides encore de quelques larmes tombées, il reconnaissait que sa mère n'avait plus, hélas ! d'autres ressource que de prier ; mais aussi cette mère était devenue chrétienne, les exhortations du curé de Saint-Marc et encore plus sa reconnaissance pour lui avaient fait descendre la persuasion dans son cœur ; elle n'avait pas hésité à adorer le Dieu de son fils !

Dans les colonies, à l'époque de cette histoire, les habitans des villes, tous ceux qui ont besoin du gouvernement, qui tiennent à l'administration de la justice, les marchands, facteurs et agens du commerce, étaient couverts de bijoux, de broderies, de galons ; leur luxe de parure singeait celui des seigneurs. Saint-Georges les voyait passer devant ses yeux avec des équipages de grand prix, des habits de velours qu'ils ne craignaient pas de revêtir, malgré la chaleur, pour aller se renfermer à la Comédie. Dans les villes, c'étaient mille boutiques où ruisselait l'or ; il entendait dire qu'il y en avait peut-être pour 40 millions à Saint-Domingue. Autour de lui les femmes et les jeunes gens de la colonie s'agitaient dans une perpétuelle ivresse, les oisives dans lesquelles les moindres pacotilleurs roulaient eussent fait honte aux honnêtes et vieilles charrettes couvertes de cuir mal tanné qui voituraient l'ancien gouverneur, M. le marquis de l'Armage. Près des belles haies de campêches et de citronniers qui bordaient la Rose, c'étaient, le soir, de douces et tendres paroles, des robes blanches de mulâtresses, des chants, des airs du pays glissant sur le vert tendre des buissons. A l'intérieur de cette cour, où on l'avait parqué, tout était deuil et tristesse ; au dehors, tout était amour et joie !

Un jour, il apprit de Finette qu'il devait y avoir spectacle à Saint-Marc. Le théâtre était demeuré long-temps fermé ; la marquise et Maurice y assisteraient, Finette le lui avait dit. A force d'économie, sa mère s'était procuré un frac de velours, il le savait ; ce frac devait lui servir à la messe aux grands dimanches. Sans en prévenir le moins du monde Noëmi, il s'en para, et prenant un cheval à l'écurie, il le monta dans cet équipage jusqu'à Saint-Marc. En agissant de la sorte, il savait à merveille qu'il encourait le fouet, l'amende, la prison ; mais c'était une invincible joie qu'il contentait. Madame de Langey allait enfin le voir sans sa livrée ! Le cœur lui battait ; en payant sa place à ce théâtre, il ne tarda pas à voir la loge de la marquise remplie des plus brillans uniformes, les commandans et les officiers militaires y fermaient contraste avec le menu peuple et la négraille. Saint-Georges reconnut dans cette loge la chaise qu'il occupait près de Maurice trois mois avant ; elle se trouvait vide par un singulier hasard ; le bras nu et diaphane de madame de Langey reposait sur son velours... Oh ! comme cette vue fit refluer le sang à son cœur, comme il se sentit ému à la vue de cette place solitaire ! Il s'était adossé à l'entrée même du parterre, espérant que là, son air, son attitude, ne pourraient échapper à madame de Langey... Un homme vint lui dire impertinemment qu'il n'y pouvait demeurer, et que les mulâtres devaient aller aux secondes.

— C'est la loi précise de la Comédie, ajouta l'homme, les blancs aux premières, les mulâtres aux secondes, les noirs aux troisièmes. Et il le prit par le bras.

Ce qui affecta le plus Saint-Georges, ce ne fut pas la brutalité de cet employé, ce fut la place qu'il lui désigna du doigt. Elle se trouvait juste du même côté que la loge de Mme de Langey, ce qui privait le mulâtre de la voir, lui qui n'était venu que pour elle. Durant tout ce mortel spectacle, il eut le regard constamment attaché sur le bras de la marquise, qui de temps à autre effleurait les franges de la loge... Maurice, en ces momens d'absorbante contemplation, avait disparu entièrement de sa pensée...

— Ah ! je vous y prends, monsieur le voleur, murmura la voix d'un commandeur demi-ivre, vous allez sortir d'ici, dans un entr'acte, mon faux marquis, non pour recevoir des coups de lanier, car cela serait trop peu, mais pour essayer le supplice réservé autrefois à la rébellion, dans les îles où j'ai vécu, le *croc* (1), rien que cela, on vous en détachera demain matin !

Le jeune homme frémit et pâlit tour à tour à l'idée de cette infernale vengeance. Celui qui lui parlait était connu pour son horrible méchanceté, c'était une bête brute qui se roulait dans l'opium et le vin pour mieux rugir.

— Un habit et un cheval de volés ! Ah ! rien que cela, mon jeune drôle ! Allons ! monte ces gradins et suis-moi !

A la voix de cet homme, les spectateurs s'étaient attroupés, madame de Langey elle-même s'était penchée hors de sa loge.

— Viendras-tu, maraud ? ou faut-il que je t'enlève par les oreilles !

Saint-Georges n'entendait plus, il était tout entier à madame de Langey. Il y avait plus de quinze jours qu'il ne l'avait vue, il s'abreuvait de son image, il était fou !...

Dans cette inclinaison rapide de toute sa personne sur le devant de la loge, la marquise était superbe... Des épaules éblouissantes de blancheur, des cheveux d'une eau si pure ! Jamais plus belle image ne se balançait sous l'œil de Lawrence ou de Thompson !

Le mulâtre, abîmé dans cette vision inespérée, retenait jusqu'à son souffle... Vainement était-il devenu l'objet de l'attention inquiète de ses voisins, il ne vit pas même le commandeur étendre sur lui son bras athlétique et le saisir par les oreilles, au point de le soulever en répandant une trace de sang sur les banquettes...

Transporté de la sorte par cet homme féroce jusqu'à un couloir obscur, Saint-Georges s'évanouit...

En se réveillant le lendemain, à la suite d'un épouvantable sommeil qui avait duré quinze heures, le mulâtre se trouva dans une petite chambre de la Rose où Finette et sa mère le veillaient...

(1) Ce *croc*, ou poulie de fer, auquel on suspendait l'esclave, lui entraînait dans les chairs sous les aisselles. On l'en détachait, pour certains cas, après peu de temps ; mais souvent aussi on l'y laissait exposé au milieu des airs, au soleil et aux mouches, sans nourriture, sans boisson, et jusqu'à ce qu'il eût terminé sa vie après plusieurs jours de souffrances que rien ne peut rendre.

XXIII.

Rencontre.

— Sauve-toi, s'écria celui-ci, sauve-toi, Antonio !
HOFFMANN.

Que m'est-il arrivé ? demanda-t-il en voyant ses bras meurtris et la charpie sanglante qui entourait ses oreilles. Il me semble que le galop d'un cheval bruit encore dans ma tête... C'est vous, ma mère, c'est toi, Finette, n'est-ce pas ?

— Donne-moi ta main, fils aimé, tu as la fièvre !

— La fièvre ! oh ! non ! je vais mieux... Laissez-moi vous dire la fable de M. Maurice, celle que je lui lisais souvent... Comment donc ?... Attendez...

« Deux pigeons s'aimaient d'amour tendre... »

— Ses yeux se mouillèrent de larmes. Il ne put continuer ; sa tête retomba sur l'oreiller.

— Un peu de limon et ferme les yeux ; tu as besoin de dormir.

Et pendant qu'il reposait, la négresse ouvrit sa Bible et elle lut :

« Si je crie dans la violence que je souffre, on ne m'écouterait point ; si j'élève ma voix, on ne me rendra pas justice.

» Le Seigneur a fermé de toutes parts le sentier que je suivais, et je ne puis plus passer ; il a répandu des ténèbres dans le chemin étroit par où je marchais.

» Mais celui-là seul est puissant et redoutable qui fait régner la paix dans ses hauts lieux.

» Peut-on compter le nombre de ses soldats, et sur qui sa lumière ne se lève-t-elle point ? » (1)

Noëmi ferma le livre ; un rayon d'espérance avait pénétré le cœur de cette mère...

— Pauvre enfant ! comme ils l'ont battu ! murmura Finette à voix basse, en baisant les bras du mulâtre pendant son sommeil. Ils étaient marbrés de coups.

Poussez la fenêtre, Finette, l'air qui vient des jardins le rafraîchira ; voici une infusion de thym des savanes que je lui prépare.

— Les belles feuilles longues et dentelées ! Elles imitent celles du *chamædrys*. Ce thym des savanes, mère Noëmi, ne fleurit-il pas toute l'année ?

— C'est avec la lianne à cœur un des meilleurs vulnéraires de l'île. Mais tu te connais donc en plantes, chère Finette ?

— Du tout, mère Noëmi, je me souviens seulement de ce nom de *chamædrys*, parce qu'un de ces *capelatas* ou charlatans qui courent les rues et les places à la Guadeloupe m'en prescrivit l'usage dans une longue maladie. Je n'étais pas alors au service de madame la marquise, je n'y suis entrée que deux mois avant la mort de son mari. Cet exécration médecin fit tellement traîner en longueur la maladie, qu'à ma convalescence ma mère eut toutes les peines du monde à le payer... Si je vous

(1) Livre de Job.

avais connue, bonne Noëmi, j'aurais été sur pied bien plus vite. Mais nous n'habitions pas le même quartier...

— Oh ! reprit la négresse en secouant la tête d'un air rêveur, tu dis vrai, Finette, j'ai sauvé la vie à bien des gens ! La nuit de Noël, par exemple, continua-t-elle, en fixant les charbons sur lesquels bouillonnait son vase de terre.

— Et qu'avez-vous donc fait la nuit de Noël ? demanda Finette avec un élan de vive curiosité.

— Oh ! rien... rien qui puisse intéresser une autre que moi...

— Mais encore, mère Noëmi ?

— Eh bien, la nuit de Noël, j'ai sauvé la vie à une grande dame... et à son enfant, il y a de cela quelques années... Je ne puis te dire son nom par une raison toute simple, c'est que moi-même je ne le sais pas... Tout ce que je sais, c'est qu'elle était, ainsi que son enfant, en danger de perdre la vie... On est venu me chercher, je les ai sauvés... C'est tout...

— Et depuis, il ne vous a pas été possible de savoir qui elle était ?

— Je n'ai là-dessus aucun indice. Trois jours après cette scène, on m'a ordonné de quitter l'habitation des Palmiers, pour venir à celle de la Rose. Pourtant je n'avais rien fait de mal, et j'aimais tant les Palmiers !

— On ne vous avait pas même payé ce service ?

— Oh ! pour cela, si fait : de l'or... cinq belles pièces d'or. Je les garde encore précieusement pour celui-là... dit-elle en montrant le jeune homme qui dormait. Il m'a vu cet or l'autre jour, il n'en pouvait revnir... Pauvre cher petit ! C'est pour lui surtout que je voudrais savoir, Finette, qui est cette grande dame ; j'irais la trouver ou je lui ferais écrire, je réclamerais sa protection, car elle est puissante, Finette, elle connaît peut-être M. de Boulogne autant que madame de Langey... Oui, mon Dieu, je me jetterais à ses pieds, mon enfant ne serait pas battu, Finette, j'ai sauvé le sien !

— Quoi, sauvés tous deux ! quel péril couraient-ils donc ?

— Je n'en puis dir davantage, Finette, on m'a fait promettre le secret... D'ailleurs, il y a long-temps de cela, et cette dame est sans doute loin...

— Que vous avez là sur vous de beau linge de Hollande, négresse, et que ce tour de chemise est coquet ! dit Finette, voyant que Noëmi voulait rompre la conversation...

— C'est un reste de ma *rechange*, Finette, j'étais autrefois nippée à te faire envie, à toi la plus belle fille de l'Artibonite !

— Tiens, voilà que vous me louez, comme M. Printemps ! Il me disait hier, en me priant de lui tenir sa casserole pour des *pattes d'oies bottées à l'intendante*, que je ressemblais à ma maîtresse, et qu'il était temps pour moi de former un établissement. Comme il s'était mis à me lutiner avec ses aides de cuisine, savez-vous ce que je lui ai répondu ? Que je n'aimais qu'une personne au monde, un être qui ne me payait point de retour !... Mais chut ! ajouta Finette, en posant mystérieusement son joli doigt sur ses lèvres, celui-là dort, et il ne faut pas le réveiller !

— Tu aimes mon fils ! soupira la négresse, tu l'aimes ! N'est-il pas vrai qu'il est beau ? Je tremble seulement, Finette, qu'il ne soit jamais heureux.

— Vous dites vrai, Noëmi, car celle qu'il aime, reprit Finette avec amerlume, celle qu'il aime, ce n'est point moi...

— Et pour qui son cœur aurait-il déjà parlé ?

— Pour une femme, Noëmi, qui n'aimera jamais son amant, cet amant fût-il aussi beau que le soleil sortant de la mer d'émeraude qui ceint nos plages, pour une femme qui ne le regardera seulement pas, pour madame de Langey.

— Madame de Langey ! s'écria Noëmi en se levant avec un tremblement convulsif ; jamais, jamais, Finette ! Mais tu te trompes, oh ! cela ne se peut pas ; il n'aime pas madame de Langey !

L'exclamation de Noëmi venait de réveiller le jeune mulâtre... Il étendit ses bras, et il vit sa mère à son chevet, sa mère glacée, immobile...

— Qu'as-tu, mère ? lui demanda-t-il, ta main est trempée de sueur, plus encore que la mienne... Rassure-toi, je serai guéri demain... Je faisais tout à l'heure un rêve qui m'inondait de bonheur et de délices... J'étais beau, fêté, chacun me souriait, les femmes blanches elles-mêmes, oh ! c'était un bien beau rêve ! Je ne rentrais plus dans une chétive hutte, mais dans un palais. Je me suis réveillé quand j'allais parler à une reine, à la reine de France, oui, bonne mère !... à la reine !

— Enfant ! pauvre enfant ! que Dieu exauce ton sommeil !

— N'est-ce pas de cette fenêtre, dis-moi, Finette, que l'on aperçoit la volière de la marquise ? Tu es debout contre cette fenêtre ? tu peux voir ce qui se passe sur la pelouse ?

— M. le marquis Maurice s'y promène tout seul avec M. Joseph Platon.

— Tout seul ! c'est vrai... l'on m'a chassé, je ne suis plus son Saint-Georges ! Te souviens-tu, Finette, de cette piqûre de moustique qu'il attribuait un jour au dard venimeux du scorpion ? On ne savait ce que cela deviendrait, moi je me mis à sucer la plaie au risque d'être empoisonné ! Et c'est moi que l'on accuse d'avoir voulu le tuer par le poison !

Il s'animait lui-même au feu de ces dernières paroles, il regardait le ciel, qu'il semblait prendre à témoin de cette injustice.

— Ne vous emportez pas, Saint-Georges, votre condition va changer, M. Platon assurait hier que vous ne serviriez plus que lui ; il a obtenu cela de madame la marquise. Ignorez-vous qu'il possède aussi trente nègres et qu'il a acheté la moitié d'une caféière à huit milles d'ici ?

— A huit milles !

— Oui, près de la route des Cayes. Elle est située sur le plus charmant plateau qui puisse se voir.

— A huit milles ! murmura le triste jeune homme.

— Qu'avez-vous donc ? vos lèvres se heurtent comme si elles poursuivaient quelques mots intérieurs...

— Je n'ai rien, rien, je t'assure... seulement j'ai un peu froid ; ferme cette fenêtre, ma bonne Finette.

— A huit milles d'ici ! se répétait le mulâtre à voix basse et lente. Ne plus la voir ! Mon Dieu ! c'est un exil, j'eusse préféré souffrir sous ses yeux !...

— Bonne nouvelle ! mon cher Saint-Georges, vous me revenez, s'écria Joseph Platon qui entr'ouvrait. Le digne homme balançait à sa main une grande carte semée de lignes jaunes et rouges.

— C'est le plan de ma caféière, mon jeune ami. D'après l'avis de

M. de Lassis, qui vous a trouvé fort et découpé, vous avez besoin de ne pas vous amollir dans les délices de Capoue, c'est-à-dire de la Rose. Or, ma nouvelle plantation est sur un plateau favorable à la culture, je vous arrache à la Rose ainsi que Noëmi, je vous installe là, dans mes domaines, car, au lieu de me faire les gros yeux comme je l'avais craint, cet excellent M. de Lassis m'a adjugé cette lande de terre, au prix coûtant, il est vrai ; mais enfin je suis seigneur ! En cette qualité, je vous enjoins de vous tenir prêts, nos fourgeons partiront cette nuit même.

— Cette nuit ?

— Oui, cette nuit, vous serez parbleu bien soigné. Votre mère nourrice Noëmine vous quittera pas, elle vous chantera tout le long du chemin des airs créoles ; cela vaudra mieux pour vous que le spectacle de Saint-Marc, où vous avez manqué de laisser vos deux oreilles ! Allons, préparez-vous, je cours veiller aux apprêts de ma caravane !

Et Joseph Platon descendit l'escalier en fredonnant un refrain de vieil opéra. Saint-Georges était demeuré sans voix devant cette ivresse stupide du gérant de la Rose, ivresse qui renversait tout le plan de son bonheur. Pour Noëmi, sa joie de quitter cette demeure était réelle ; Platon ne venait-il pas de lui dire que le sort de son fils devait être amélioré ? L'esprit borné des négresses croit toujours aux félicités possibles, et celle-là son fils la méritait, ce serait pour lui une terre de Chanaan toute nouvelle ! D'ailleurs, cette émigration forcée l'arrachait au fatal amour dont Finette lui avait fait confidence, et que la négresse maudissait intérieurement. Elle s'éloigna, laissant Finette pensive et regardant Saint-Georges avec de grands yeux noirs tout humides.

— Est-ce que vous irez là-bas, Saint-Georges ? murmura la triste enfant. Qui vous aimera aux Cayes après Noëmi ? qui vous dira de ne pas désespérer ?

— Rassure-toi, Finette, je n'irai pas.

Il y eut une vibration mélancolique dans cette phrase soudaine. Le mulâtre regardait Finette avec une lucidité de regard qui donnait à ses yeux l'éclat d'un diamant noir. Tout d'un coup il l'embrassa avec transport et comme il ne l'avait jamais embrassée ; l'étreinte d'un adieu que l'on pressent devoir être suprême possède seul cette force amère et sombre.

— Vous n'irez pas aux Cayes, vous me le promettez ? dit-elle.

Le carillon flamand de l'habitation sonna trois heures : c'était le goûter de Maurice ; la mulâtresse descendit.

— Mon bon ange est parti, pensa tristement Saint-Georges en la regardant s'éloigner ; pourquoi n'est-ce pas Finette que j'aime ?

— Je n'irai point aux Cayes ! reprit-il résolument en se levant après son départ.

Il fit un paquet de quelques hardes qu'il mit au bout d'un bâton, sortit de cette chambre, qui était une chambre des communs, et se réfugia sous des paletuvers assez distans de l'écurie. La nuit tardait au gré de son désir impatient ; il observa tout de cette cachette : les fourgons attelés, les noirs réunis, les bêtes à corne qui devaient les suivre. Il espérait sans doute n'être point vu ; cette fois ce fut Noëmi qui le trahit. Devant sa résolution, elle l'en gronda ; ne seraient-ils pas tous les deux réunis dans ce voyage ? La négresse, on le pressent, ne l'interrogea pas sur madame de Langley... Elle lui représenta seulement sa mauvaise fortune dans cette demeure funeste, les douleurs et les supplices qui l'y atten-

daient. Le sifflet des nègres commandeurs appelait en ce moment les esclaves de départ. Saint-Georges monta dans l'une de ces charrettes sans savoir ce qu'il faisait ; on l'y entassa près de sa mère. Les chevaux partirent au grand trot ; la nuit était noire, et l'on distinguait à peine la croupe luisante et polie de quelques mules indociles attachées par la bride à ces fourgons.

A la chaleur et à la poussière accablante de cette route, il fallait joindre la fatigue corporelle résultant des travaux de la journée ; une influence somnifère se répandit bientôt sur cette noire caravane.

Saint-Georges était parvenu à se placer sur le derrière de la charrette ; Noëmi, assise à côté de lui, dormait déjà profondément.

La main droite de la négresse serrait étroitement une petite bourse de soie rouge, la bourse où elle avait serré ses cinq pièces d'or... Il y eut un instant où le charriot pencha ; cette bourse frôla les doigts de Saint-Georges...

— Que je vous garde cette bourse, mère, et maintenant sommeillez en paix !

Il la serra dans sa poitrine, recouverte d'une ancienne veste de chasse qui avait appartenu à Platon, et, les yeux tournés vers les dattiers et les palmistes de la Rose, qui fuyaient au loin derrière lui, il soupira...

Et tout son courage d'enfant ne put le défendre ; il fut brisé de douleur à la vue de sa misère.

— Non ! s'écria-t-il, non ! je ne suivrai point ces hommes !

La caravane passait alors sous des lianes touffues ; des plantes grim-pantes formaient un berceau sur la route et redoublaient son obscurité. Profitant de ce voile épais si favorable à sa fuite, le mulâtre, avec une agilité merveilleuse, se glissa sous la charrette sans réveiller le moins du monde ses compagnons ; puis, avec son couteau, il coupa le licol d'une mule non sellée qu'il enfourcha.

Il était à vingt-cinq pas, quand un coup de fusil retentit à son oreille.

— A mort le fuyard ! à mort ! criait en même temps Joseph Platon.

Mais la mule fougueuse, obéissant à son cavalier autant qu'à son humeur, avait emporté le jeune homme loin des regards irrités qui le cherchaient.

— Mon fils ! mon fils ! cria la négresse en se tordant les bras de désespoir.

Épuisé de fatigue, et distinguant à peine la route qu'il avait prise à tout hasard, Saint-Georges se trouvait alors devant un enclos planté de croix et voisin d'une grande église. La mule s'arrêta, blanche d'écume, devant cet endroit que l'aube naissante éclairait. Saint-Georges reconnut le derrière de l'église de Saint-Marc. Un homme en manteau brun priait debout, le bras appuyé sur une tombe de marbre ; son cheval broutait l'herbe auprès de lui. Il se détourna et considéra le mulâtre avec un certain air de défiance. Voyant sans doute qu'il n'en avait rien à craindre, — car Saint-Georges n'était pas armé, — il continua sa prière.

XXIV

Le Portefeuille.

A la guerra ! à la guerra ! Espanoles !
(*Cantate espagnole.*)

La douleur de cet homme était électrique ; elle avait le don de l'atténuation... Elle pénétra Saint-Georges jusqu'au fond de l'âme ; et, lorsqu'il eut attaché lui-même sa mule à l'un des oliviers desséchés du cimetière, il s'agenouilla...

Le silence n'était troublé autour de lui que par le chant de quelques moqueurs et les versets pieux que l'homme poursuivait à voix basse... Un long abandon avait environné cette tombe de hautes absinthies, qui la cachaient presque à tous les yeux ; celui qui priait demeura debout devant elle quelques minutes encore... Saint-Georges, épuisé de fatigue, avait reconnu l'église avec un vif sentiment de joie ; c'est là qu'il avait été baptisé. Le curé de Saint-Marc l'avait sauvé une fois ; il écouterait ses peines et lui donnerait peut-être asile... Il était résolu à fuir la Rose ; l'air de la liberté frappait son visage ; il s'exhala pour lui à chaque pas des émanations divines des rochers, des fleuves, de la plaine. En se retrouvant près de cette église, le mulâtre se sentit plus grand, plus résolu. Il n'y a pas d'esclave devant cette croix de bois qui a sauvé l'univers !

A cette heure qui précède le jour, la douce nature s'éveillait, les mamelons des mornes ruisselaient des perles de la rosée. Saint-Georges admirait cette radieuse bordure qui encadrait la savane ; il aspirait ces parfums. On n'entendait pas encore le tintement de la cloche à cette église nue et pauvre comme une église de village...

L'inconnu priait toujours... la pensée de sa prière l'absorbait ; il ne se leva que lorsque la cloche eut sonné.

Prenant alors son cheval par la bride, il partit, après avoir baisé religieusement cette pierre.

Il fallait traverser le jardin du curé pour arriver à sa demeure modeste. Saint-Georges suivit l'homme machinalement ; tout d'un coup il entrevit le curé à travers un massif d'arbres. L'idée lui vint alors d'attendre et de se cacher ; pendant ce temps de recueillement, il préparerait sa harangue. Le brave pasteur disait son office. C'était un dominicain au teint fleuri, au visage ouvert ; il ne ressemblait en rien aux capucins envoyés de France à la colonie, qui ne tardent pas à ne plus être capucins dès qu'ils se couvrent de linge et d'étoffes fines, qui se font servir par des négresses et ont dans leur maison un équipage, un cocher et un cuisinier. Expédié à Saint-Domingue par son provincial, le curé de Saint-Marc ne s'était dépouillé ni de son esprit ni de son habit : c'était un bon et saint homme. D'abord curé à la Guadeloupe, il était venu à Saint-Domingue.

Saint-Georges le vit bientôt fermer son bréviaire ; l'homme au manteau brun lui parlait bas à l'oreille ; il lui glissa dans la main trois belles piastres d'Espagne...

— Vous n'oublierez point cette messe pour lui, mon père : c'est un

anniversaire ineffaçable pour moi. Quand vous direz cette messe, il y en aura, par mes soins, une autre de célébrée au couvent de la Merced... Adieu !

Ces paroles dites, il se remit en selle, après avoir bu quelques gorgées d'une outre placée aux côtés de sa monture. Ce fut seulement alors qu'il aperçut le mulâtre derrière les feuilles. La persistance de ce curieux si matinal l'inquiéta. Soit qu'il le prit pour un espion ou un voleur, il s'en fut à lui et l'interrogea avec rudesse. Saint-Georges répondit avec fierté.

— Si tu veux parler, comme tu le dis, au curé de Saint-Marc, pour-quoi ne pas le faire ? Il est là...

Le mulâtre garda le silence.

— As-tu une raison ? Dis-la.

— Parce que j'ai peur de le chagriner, monsieur, répondit-il avec amertume. Il me parlera de ma mère, je le sens bien, et je n'aurai pas le courage de lui dire : « Je l'ai quittée ! »

— Tu fuis d'une habitation ? De la partie française, peut-être ?...

— Vous l'avez dit. C'est de la Rose que je fuis.

— De la Rose ?... dit l'homme en rejetant son corps en arrière comme pour mieux envisager le mulâtre... Dès lors, mon jeune gars, rassure-toi, tu n'as qu'à voyager côte à côte avec moi ; si tu as peur, prends mes pistolets... Tu n'as pas d'armes !

Voyant que Saint-Georges hésitait :

— Crains-tu que je te livre ? Alors, quitte-moi. Mais je te promets asile et bonne tutelle chez moi, par saint Jacques de Compostelle !... Viens avec moi : voici des cigares et des vivres ; nous partagerons. Chemin faisant, tu me conteras ton aventure...

Il offrit au mulâtre un coup de son outre, contenant du vin très passable, et rompit avec lui la moitié de son chocolat. Rassuré par ces prévenances, Saint-Georges rangea sa mule près du cheval barbe de son compagnon ; celui-ci l'interrogea bientôt sur les plus petits détails de l'habitation qu'il fuyait. L'air de secrète anxiété dont il écouta ce récit, dans lequel l'amour de la marquise de Languy tenait une place si grande, surprit beaucoup le mulâtre... Ce morne étranger ne disait rien ; il ne l'interrompait pas ; son histoire achevée, il se contenta de lui prendre la main et de lui dire :

— Merci !

Saint-Georges l'avait racontée, cette histoire, avec une grande naïveté ; il n'avait rien omis, rien déguisé ; son chagrin le plus sensible, c'était cette froide indifférence, ce mépris que la marquise faisait de lui et de son amour.

— Parce que je suis mulâtre, répétait-il, est-ce à dire que je ne vaille pas un blanc ? — Dussé-je me coucher encore à ses pieds comme un chien, je le ferais, disait-il les yeux gonflés de larmes... J'ai bien souffert le jour qu'elle m'a chassé, mais je l'aime !

Le compagnon de Saint-Georges murmura tout bas :

— Moi, je la hais !

Tio-Blas, que nos lecteurs auront sans doute reconnu, était alors bien changé. Un an presque entier avait creusé de nouveau les rides de son visage, comme la pluie creuse les ravins ou la pierre. Respirant pour sa seule vengeance, il n'avait eu garde de laisser échapper une aussi belle occasion d'apprendre la vie de madame de Languy par un de ses propres

esclaves ; tous ces vilains détails vinrent aviver sa rage ; ils s'enfoncèrent comme autant de dards en sa plaie. L'amour de ce jeune homme, amour triste et réprouvé, n'émut pourtant pas son cœur, sa fierté de noble et d'Espagnol le mettant au dessus d'un attendrissement puéril pour un mulâtre. Un seul pécil de Saint-Georges éveilla sa compassion : ce fut sa punition pour un crime que lui-même avait conseillé, et dont le mulâtre Raphaël n'avait été que l'instrument. Dans ce cœur habité par les anges du mal et de la haine, livré à toute la fougue du brigandage, il se trouva une admiration douloureuse pour cet instant de la vie de Saint-Georges ; l'Espagnol résolut d'en faire un des siens : c'était, dans son idée, une marque de haute récompense. En lui parlant chaque jour de madame de Langey, le mulâtre remplirait l'office d'un homme qui souffle le feu sous les branches sèches, il entretiendrait la flamme de sa colère. Tio-Blas avait souri de dédain au nom de M. de Rohan ; il regardait sa propre capture comme une chose impossible et de trop haut prix pour cet homme.

Leurs chevaux descendaient alors un chemin assez difficile... De grands monts, bordés de précipices, rendaient la marche dangereuse par le nombre de sentiers étroits et profonds encaissés dans une sorte de tuf rouge. Quelques coups de fusil retentirent à cet instant :

— Bravo ! tu n'as pas eu peur, dit l'Espagnol à Saint-Georges, qui, en effet, n'avait pas doublé le trot de sa mule.

Il se vit bientôt entouré, ainsi que son compagnon, de plusieurs noirs espagnols qui s'approchèrent respectueusement de Tio-Blas.

— Faisons halte, dit-il ; vous avez bien fait de me rejoindre. Voici un nouveau que je vous présente ; votre signal n'a pas eu l'air de l'effrayer ; il va dîner avec nous.

Le gazon brûlé servit de nappe, de table et de sièges. Quelques viandes froides, l'eau d'un ruisseau voisin mêlée d'un peu de rhum, du biscuit et de la cassave, complétèrent le repas. A travers les arbres on apercevait une jolie savane.

Assis sous un figuier blanc très élevé, Saint-Georges examinait avec stupeur cette troupe armée, dont l'équipement seul indiquait assez la profession. Sa mule était épuisée de fatigue ; Tio-Blas lui en fit seller une autre. Escorté de ses hommes, il devait rejoindre, à renfort de marche, son habitation dominant l'enfoncement voisin de la vallée d'Oya, et que les habitants nomment le *Tombeau du diable*.

Pour cela il fallait plusieurs jours de route, franchir des monts raides entrecoupés de ravins. Cette caravane formait un ensemble si curieux, que Saint-Georges ne put se défendre d'un certain sentiment d'intérêt en l'étudiant...

C'étaient, pour la plupart, des noirs de la partie espagnole de Saint-Domingue ; cependant il y avait parmi eux quelques Castillans déguenillés comme l'homme qui les guidait. Le gentilhomme, l'officier réformé, le marchand, le pacatilleux déçu ou ruiné étaient venus grossir ce corps savamment discipliné. Les repas ne duraient ordinairement qu'un quart d'heure, on employait le reste du temps à sonder les forêts environnantes et à éviter les embûches des *plumets jaunes*, ainsi appelaient-ils les soldats des villes, envoyés à leur poursuite. Comme s'ils eussent encore habité Santo-Domingo, Porto-Plata ou toute autre résidence, ces hommes exécutaient un roulement sur un énorme tambour, pour am-

noncer l'heure de l'*angelus* ; alors ces pieux bandits s'agenouillaient sur l'herbe ou les pierres. Les pistaches à la bouche, ils faisaient gaiement la sieste dans leur hamac nomade, choisissant deux arbres de la forêt pour y suspendre eux-mêmes ce lit mobile, dans lequel ils se blottissaient enveloppés soigneusement de leurs manteaux, afin de se garantir de la piqure des insectes. Leurs bras herculéens demeuraient nus, leurs culottes de guingamp bleu étaient retroussées jusqu'au milieu de la cuisse. Ils portaient le *trabucco* (1) et le poignard effilé. Véritable camp de bohêmes dans les savanes, ils avaient pour eux l'intrépidité et la ruse, d'excellentes armes, des chevaux sûrs. Au lieu d'une méchante case qu'ils eussent partagée dans les terres avec les bêtes à cornes, les gens de guerre hautains ou les citadins nonchalans, ils avaient la tente bleue du ciel, la verdure des plaines et la bouteille de grès où dormait le xérès à leur ceinture. Leur bagage se composait d'une vieille malle contenant quelques reliques et des cartouches, de morceaux de drap pour le manteau ou l'habit futur, de câbles et de longs cornets de poivre connu sous le nom de *maniguette*. Au défrichement des terres, qui alarmait leur paresse, ils préféraient la chasse des troupeaux par les campagnes endormies, le vol nocturne, le pillage dans les églises. Quelques uns, — les noués et les boiteux, — avaient mission de sonder le terrain en se traînant devant le passant. *Senor, una limosina ! por Maria santissima, una limosina a este probecito !* Il y avait de tous les métiers chez eux, avons-nous dit, excepté celui d'honnête homme ; mais par la misère qui régnait dans la colonie espagnole, ces flibustiers nouveaux n'étaient-ils pas tous absous ?

Cette vie étrange convenait à Tio-Blas, à sa nature sombre, inquiète ; elle profita bientôt singulièrement au mulâtre. Ces hommes furent étonnés de sa grâce, de sa tournure ; ce fut à qui deviendrait son maître, à qui développerait son élégance et sa force ; les meilleures leçons d'escrime et les plus belles dattes étaient pour lui. Ce complément d'éducation à la Gil-Blas ne pouvait manquer d'abord de lui plaire. Tio-Blas aimait à s'en faire accompagner ; c'était le plus beau joueur de sa troupe, où nul, à coup sûr, ne le valait et ne l'eût insulté en vain. Ce noble de Castille, qui s'était fait bandit si effrontément, se surprenait parfois à parler devant ses compagnons de la puissance de l'Espagne, la première puissance de l'Europe sous Charles V, lorsque Séville renfermait soixante mille métiers à soie, disait-il ; lorsque les draps de Ségovie et de Catalogne étaient les plus recherchés comme les plus beaux de l'Europe, et qu'il se négociait quatre cent cinquante millions de valeurs en lettre de change dans une seule foire de Médine. Hélas ! il ne fallut pas long-temps à Saint-Georges pour comprendre la différence essentielle de l'état des possessions des deux couronnes. La colonie française pouvait être regardée comme un chêne de belle et vigoureuse nature ; la colonie espagnole présentait l'image d'un arbre caduc, desséché. Dès des premiers pas que le mulâtre fit dans ces landes, il les trouva remplies de fièvre, d'indolence et de misère. De rares cultures à côté d'une végétation luxurieuse, un esprit d'insouciance que rien ne pouvait excuser, un état plus triste que celui où Christophe Colomb laissa les premiers maîtres de cette terre ! Les troupeaux erraient dans les campagnes in-

(1) Troublion.

cultes, l'œil rencontrait à peine autour des habitations quelques jardins à légumes et à fruits. La mollesse des colons n'employait même pas les esclaves du sol au travail : ils passaient tout le temps à jouer ou à se faire bercer dans leurs branles. Quand ils étaient las de dormir, ils chantaient ; il fallait que la faim les pressât pour qu'il sortissent du hamac. Des cases recouvertes des feuilles du palmiste avaient remplacé les somptueux palais d'Ovando ; la boisson des plus riches consistait en un peu d'eau aiguisée avec une pointe de tafia ; ils remplaçaient le pain par les patates, les vases d'émail par la poterie la plus humble. L'intérieur des maisons répondait à cette pauvreté, les fenêtres étaient sans vitres. Les habitants se traînaient comme autant d'ombres pâles par les carrefours et les rues ; une odeur infecte s'échappait de chaque grenier, où l'on ne montait que par une échelle. Parlant peu le jour, babillant la nuit, ce peuple livide, avorté, n'en roulait pas moins le *papelito* entre ses doigts minces ; conservant la moustache et l'épée des anciens jours, et préférant se battre dans une ruelle derrière la cathédrale plutôt que de remettre le combat au lendemain.

La vue de ces hommes ranima l'orgueil de Saint-Georges. Comme eux, il se sentait déchu de je ne sais quel rang auquel il devait prétendre. Il mûrissait cette pensée au feu des haltes de nuit, par les bois, par les rochers, au milieu des attaques dont la troupe se voyait l'objet ; car durant tout le cours de ce singulier apprentissage de liberté, Saint-Georges vit plutôt les gens de Tio-Blas traqués par les plumets jaunes, qu'ils ne furent eux-mêmes les agresseurs.

La vallée d'Oya et peu après le *Tombeau du diable* apparurent enfin à ses yeux ; ce fut seulement de nuit que Tio-Blas se glissa dans cette ancienne résidence. Quand il la revit, l'Espagnol ne put se rendre maître d'un tressaillement de joie, car ce n'était pas sans motif qu'il rentrait sous ces planches habitées par un seul domestique noir... Attachée comme un nid d'aigle aux mornes dominant la vallée d'Oya, cette case, assez vaste, s'éclaira bientôt sous la torche de Tio-Blas... Escorté de Saint-Georges, il s'en fut droit à un grenier rempli de débris d'animaux, de cornes à bœufs et de rouillards ébréchés, et là, dans une des crevasses du mur masquée par un grand cadre de la Vierge, il plongea son bras nu, et il en tira un portefeuille...

Il fallait que ce fût quelque dépôt précieux, car il était fermé et scellé de trois cachets ; la couverture était en peau de lézard.

Tio-Blas le prit, s'assura que nul ne l'avait forcé et le mit dans sa basque, après avoir bu avec le mulâtre la moitié d'un flacon de malaga respectable par sa vétusté.

— Tu vois, mon digne fils, que je t'ai tenu parole. La vie que nous menons est contrariée parfois, j'en conviens, mais elle a ses charmes. Ne vaut-il pas mieux que tu aies quitté la Rose et ta mère, pour devenir quelque chose chez nous, au lieu de pourrir là-bas sous les coups de fouet?... Par le grand saint Dominique de mon parent l'évêque ; je suis désolé de n'être plus un seigneur ayant un palais à Séville ou à Burgos, j'aurais fait de toi mon maître à chanter... Tu pincas fort gaillardement de la guitare !...

Une grêle de coups de fusil vint ébranler les planches de la hutte pendant cette conversation.

— Ce n'est rien ; les plumets jaunes qui causent avec les nôtres. Il

est écrit qu'ils ne nous laisseront pas tranquilles. Heureusement que nous connaissons mieux qu'eux les détours de cette montagne, et sans le besoin que j'avais de reprendre ici ce portefeuille...

On entendit très distinctement dans l'enfoncement de la vallée d'Oya une seconde fusillade... Tio-Blas, quand elle fut passée, ouvrit la lucarne de la hutte avec précaution; la solitude semblait avoir repris son silence.

Il serrait déjà sa ceinture de soie autour de ses reins pour partir, quand le nègre, gardien de cette aire abandonnée, s'écria hors d'haleine en arrivant vers lui :

— Maître, maître ! vous partir cette fois sans vos chiens ! Beaucoup de notre meute sont morts !

Et de son doigt levé sur la vallée d'Oya, alors enveloppée des ombres de la nuit, le Domingoï indiquait à Tio-Blas un amas confus d'hommes et de chevaux laissé sur ce nouveau champ de bataille. Une épaisse colonne de fumée montait pesamment vers la hutte. Ce combat avait été l'affaire d'un quart d'heure.

— *Carrajo* ! Il paraît que les plumets jaunes étaient en nombre ! Je croyais mes gens plus avisés ; voyons un peu.

Et tournant le flanc de la montagne avec Saint-Georges, dont la mule lançait l'éclair sous ses pieds au milieu des ténèbres, l'Espagnol arriva bientôt au milieu du désastre ; là, il put se convaincre qu'une partie de ses cavaliers avait péri. Le Domingoï lui avait assuré que le conseil de San-Yago avait mis sa tête à prix ; il se hâta de rassembler ceux de sa troupe qui restaient sur pied et de regagner le côté, plus sûr pour eux, de la partie française. Son air d'assurance ne s'était point démenti, à la vue de ces blessés et de ces morts. Jusque alors Saint-Georges n'avait reçu de lui aucune paie, ce jour-là, il doubla celle de sa troupe et lui donna une portugaise (1).

— Ce sera le commencement de ta fortune, lui dit-il ; avec cela tu pourras retourner quelque jour à l'Artibonite, quand je me verrai forcé de licencier mes hommes... Si tu veux t'y marier, je me charge de ta dot.

A ce mot de mariage, le mulâtre soupira. Il se rappelait la seule femme qui l'eût aimé malgré son indifférence, Finette, dont sa fuite devait faire le chagrin. L'argent que l'Espagnol lui avait donné fut serré par lui soigneusement près des pièces d'or de sa mère qu'il gardait dans sa veste.

— Pauvre mère ! pensa-t-il ; que dirait-elle si elle me savait au milieu de ces contrebandiers, vivant de ce que je trouve, complice innocent de cet homme que je n'avais jamais vu ! Oh ! je la reverrai ; Dieu le permettra, Dieu qui me guérit insensiblement de cet amour qu'un démon avait fait germer en moi ! Grâce au ciel et à mon courage, me voilà fort maintenant contre les tempêtes du cœur ; la vie de ces hommes m'a éclairé : je vois que je suis comme eux un réprouvé de la terre, un misérable, un maudit ! Ma couleur est désormais pour moi une question tranchée : — un peu plus que le nègre, au dessous du blanc, — rien pour cette femme ! N'importe, j'aime mieux rester parmi ces aventuriers qui pillent, que parmi ces insolens qui méprisent ! Puis-je oublier que l'indignité de ma race me suivra jusqu'au tombeau ?...

(1) La portugaise vaut 60 francs.

Il repassait bientôt, navré de douleur :

— Et cependant je l'aime ; j'ai beau me le cacher , je l'aime ! Je lui parle , je la vois ! Ce corps , cette bouche , ont conservé pour moi leur parfum et leur haleine ; j'entends le frôlement de sa robe au milieu même du silence de la forêt ; le bleu du ciel me rappelle son regard , son voile blanc passe souvent dans mes rêves ! Étrange égarement ! il me semble parfois que l'empreinte de ma passion brûlante devra la marquer à des temps voutus ! Dans nos veilles nocturnes , lorsque les étoiles distillent la rosée , il me semble entendre son pas... Si je n'étais pas marqué de cet ineffaçable sceau de la servitude ! Ce qui me tue , c'est la conscience amère de cet abaissement , c'est le linceul noir jeté à tout jamais sur mon visage ! Ma mère ! ma triste mère ! vous m'avez parlé bien souvent de noblesse et de grandeur ; vous m'avez dit souvent que , si le ciel était juste , je devais marcher l'égal d'un blanc ; était-ce folie ou dérision , ma mère ? Je suis dégradé , méprisé de tous , avili ! Pourtant je suis robuste ; les précepteurs de Maurice m'ont trouvé aussi apte qu'un dilane à retenir leurs doctrines. Les portes de l'espérance sont-elles donc fermées pour moi ?

— Pauvre fou ! lui dit un jour l'Espagnol , qui surprit le jeune homme au milieu de ses cruelles imprécations contre lui-même , ne sais-tu donc pas que la vengeance seule a ôté à la douleur son âcreté ! Fi de la vie , si elle ne devait servir qu'à nous faire boire nos larmes ! A quoi bon l'épée , si elle sommeille ? la dague trempée dans le poison , si elle ne tue ? Tu vois dans la vie que tu mènes à mes côtés des nuits ténébreuses , pleines des terreurs du ciel et de la terre ; — à la voix de Dieu , la foudre en sort. Ne pleure plus sur toi-même , toutes les puissances de l'enfer fussent-elles liguées contre toi , je te jure que tu seras bien vengé.

Au ton morne et froid avec lequel Tio-Blas avait prononcé ces paroles , Saint-Georges le regarda. Plus pâle encore que de coutume , il repassait la lame de sa *mancheta* sur une roche calcaire , au dessus de laquelle la cime des pins rendait alors des murmures. En le voyant bientôt rassembler les quelques hommes de sa petite troupe sous la lisière d'un bois fort épais , Saint-Georges conçut de vagues soupçons ; on eût dit que le capitaine attendait un coup à faire. Refoulé par les plumets jaunes vers cette partie de l'île française , aux environs de la Montagne-Noire , cette poignée de monde devait y camper la nuit. Le soleil venait de s'éteindre alors derrière les pitens environnés de vapeurs , et cependant le paysage de cette prairie entrecoupée de bouquets de bois paraissait encore enchanté.

Sous les pieds de la Montagne-Noire serpentait la rivière du Cabauil comme un vaste ruban d'argent ; c'était le point d'intersection de la partie française et de la partie espagnole. Plusieurs sentiers divergens se croisaient dans la prairie ; des lataniers , des acacias , des sapotilliers , renfermés dans une multitude d'enclos , envoyaient de toutes parts leurs odorantes senteurs à la route. Tio-Blas avait ordonné à ses gens de se tenir prêts ; chaque œil était au chemin , chaque main à la gâchette du fusil. Pour être avertis à temps de quelque bonne arrivée , un Espagnol de la troupe , qui , par un singulier raffinement de coquetterie , avait laissé croître à volonté l'ongle du pouce , afin de tirer de plus beaux sons de sa guitare , venait d'être envoyé près des cannes de la route , quand tout

d'un coup il revint à toutes jambes en s'écriant : « Les dragons ! la co-carde blanche ! »

Le jour tombant permettait en effet de discerner au loin ces uniformes. Ils formaient un piquet de cavaliers assez fourni autour d'une berline découverte.

Cette voiture allait alors au trot le plus rapide ; elle était menée par de petits postillons nègres. Au fond de la berline, Tio-Blas entrevit auprès d'une dame dont le voile était rabattu un homme décoré du plastron de l'ordre de Malte, espèce de cuirasse de satin noir qui lui couvrait le ventre et la poitrine : cette cuirasse était marquée d'une immense croix de Malte en toile d'argent. L'Espagnol n'avait jamais vu ce personnage ; mais il se retourna au cri que poussa Saint-Georges, qui avait reconnu madame de Langey.

— C'est bien elle, pensa Tio-Blas ; l'avis que j'avais reçu de cette promenade était sûr.

Arrivée près de la lisière de ce bois touffu, la berline se mit au pas.

— Ce sera pour Maurice une promenade salutaire, dit la marquise. Je vous remercie pour lui, cher prince, des ressorts de votre berline ; c'est un vrai hamac, n'est-ce pas, Finette ?

La mulâtresse avait les yeux fixés sur la rivière du Cabeuil, que les blocs de rochers noircissaient insensiblement de leurs grandes ombres.

— Voilà un paysage, reprit M. de Rohan, qu'il fait bon d'admirer avec un piquet de dragons du roi. On dit ces limites peu sûres ; ces gueux d'Espagnols se multiplient, je crois, comme des moustiques ; ils volent dans l'air.

— Le prévôt des maréchaussées de Saint-Marc vous a fait, cher prince, une galanterie toute royale. A la seule vue de cette escorte...

— On doit songer au trésor qu'elle protège, n'est-ce pas ? Ce trésor, marquise, vaut tous les diamans de la couronne.

Comme de semblables phrases étaient chose peu commune dans la bouche altière de M. de Rohan, madame de Langey l'en récompensa par un regard brillant comme la flamme, et qui semblait traduire tout son orgueil d'être admirée. Elle avait rabattu sa calèche de soie noire sur ses épaules, et balançait à sa main un beau mimosa récemment cueilli.

— Vous tenez, cher prince, à me nier ces bouquets placés, il y a un mois, tous les soirs sous ma moustiquaire... savez-vous que c'est très mal ? Un grand bailli de l'ordre de Malte n'est admonesté par personne.

— La nuit vient, ma mère, et ces vilains rochers ne me permettent plus de rien voir, dit Maurice en remettant à M. de Rohan sa lorgnette d'approche enrichie de pierreries.

— Et le frais des bords du Cabeuil est dangereux pour vous, madame la marquise, ajouta la mulâtresse.

— Nos postillons n'ont-ils pas des torches ? reprit M. de Rohan, à qui ce site et cette promenade plaisaient.

Il allait se lever pour donner des ordres, quand une masse compacte parut se mouvoir sous la lisière du bois ; elle était à peine reconnaissable, en raison de l'ombre étendue sur la savane comme un réseau noir.

— Respect à la berline, mort aux dragons ! s'écria soudain la voix d'un homme lancé au triple galop de son cheval et suivi à quelque distance de vingt noirs.

Les dragons répondirent par une vive décharge.

— Attirez-les parmi les bayaondes de la Montagne-Noire, continua la voix planant sur cette troupe comme un drapeau.

Les dragons de M. de Rohan, surpris de la riposte nourrie de ces agresseurs, s'étaient déjà débandés à travers la plaine.

— Les lâches ! les misérables ! criait le prince, emporté lui-même à tour de roues par ses postillons. Il avait jeté son manteau sur madame de Langey et Maurice, éperdus de crainte.

— A moi cet enfant ! s'écria l'Espagnol en étendant l'un des chevaux à terre d'un coup de fusil. Me reconnaissez-vous, marquise de Langey ? c'est mon tour !

Elle fut terrifiée. Tio-Blas, l'œil enflammé de rage, la narine dilatée comme celle d'un tigre, flairait cette proie, qu'il était sûr de saisir.

— Et je n'ai pas d'armes ! s'écria M. de Rohan, pas d'armes !

Tio-Blas allait arracher Maurice d'entre les bras étroitement serrés de la marquise, quand il se sentit lui-même frappé d'un coup violent qui le fit tomber à la renverse. C'était Saint-Georges qui s'était élancé sur lui. Dégagé des bras terribles de l'Espagnol, Maurice alla retomber sur les genoux de Finette. Le mulâtre n'eut que le temps de se tapir alors le ventre contre la terre, car, au lieu de se voir attirés dans les bayaondes, où ils eussent péri infailliblement, les dragons, qui avaient repris le dessus, s'annonçaient à trois pas de lui par une sanglante fusillade. Abrité sous des flocons de quelques plantes touffues, Saint-Georges leur échappa, plus heureux que Tio-Blas, qu'on relevait alors par les ordres de M. de Rohan. Madame de Langey demeurait évanouie dans le fond de sa berline. Criblée par les balles, la troupe de Tio-Blas avait fui dans les ravins ; les liens dont il se trouva garrôité réveillèrent alors l'Espagnol.

— *Demonio !* cria-t-il en grinçant des dents et en se voyant attaché au derrière de la berline.

— Qu'il soit conduit aux prisons de Saint-Marc, et que le prévôt des maréchaussées royales soit averti, dit M. de Rohan à ses compagnons ; son procès ne traînera pas en longueur.

Après quelques heures d'une marche pénible par les marais, l'escorte arriva aux portes de Saint-Marc, où la voiture se vit bientôt entourée par le peuple. Les torches des postillons éclairaient seules ce retour lugubre, tout le monde avait soif de la figure du captif. Gonflés par la pression des cordes, les bras de l'Espagnol furent enfin détachés du train de derrière ; mais il ne les leva que pour se fouiller lui-même avec une anxiété visible, et s'écrier ensuite d'un ton lamentablement ému :

— *A-mi-Dios ! Santa Madre !* j'ai perdu mon portefeuille !

XXV

Fête à la Colonie.

ARMADO.

Conseille-moi, mon enfant; dis-moi quels sont les
grands hommes qui furent amoureux ?

MOTH.

Hercule, mon maître.

ARMADO.

Et après ?

MOTH.

Samson, mon maître. C'était un homme d'un port
avantageux, car il porta les portes d'une ville sur
son dos comme un portefaix. Et il était amoureux.

SHAKESPEARE. — *Peines d'amour perdus*,
acte I, scène II.

Souviens-toi — *Remember!**(Devise de Charles I^{er}.)*

C'était après une nuit belle et parfumée; les toits de Saint-Marc apparaissaient liserés de larges bandes de soleil; la ville avait donné le brulôt à toutes ses cloches.

Chaque rue conduisant à la vaste plaine de l'Artibonite était, contre l'usage, arrosée, balayée et tentée d'un bout à l'autre; le soleil n'y caressait plus le pied du passant; des jasmins, des roses et surtout de beaux géraniums à calice rouge y combattaient l'odeur des marécages.

Confondus avec les soldats de la garnison, les colons étaient çà et là échelonnés sous les armes, le canon tonnait comme à l'arrivée du chef de la colonie.

Les officiers publics, les agens du commerce et les hauts propriétaires traversaient à pied ou à cheval le court espace qui sépare la ville de la plaine; quelques chaises en cuir roussi, à la portière desquelles passait l'éventail ou le bras d'une créole; des voitures richement ornées, suivies de nègres à cheval; des mules à guides rouges portant des Espagnols, le teint à couvert sous leur ombrelle; des archers de la maréchassée, le sabre au poing, tel était le tableau mouvant que présentaient ces quats, assez mal ombragés du reste par quelques arbres chétifs.

Le spectacle qu'offrait la plaine était aussi inaccoutumé.

Comme une vaste arène au sable d'or, elle se trouve alors entièrement vide à son milieu; elle a pour ceinture une délicieuse écharpe de femmes et de créoles. Sur ces échafaudages légers qui l'entourent, le seul bruit de la fête a rassemblé les plus charmantes reines de la colonie, toutes accourues de Léogane, du Port-au-Prince et du Cap, leurs résidences ordinaires. Les orangers embaument l'air, les limons et les fruits glacés circulent. Ce cordon noir qui décrit de temps à autre des plis sinueux sous les bourrades des archers, c'est le peuple nègre; il ouvre ses grands yeux jaunes pour jouir de ce spectacle qu'il contemple avec envie, car les créoles seuls se disputeront la victoire dans cette lice, eux seuls ils soulèveront la poussière de cette carrière, eux seuls ils la tremperont de la sueur de leurs coursiers!

Pour les créoles seuls sont réunis dans ce vaste champ les différens jeux d'adresse auxquels ils s'adonnent: le tir au pistolet, la course de bague, l'escrime, le palet, la gymnastique.

Ce sont les dames qui doivent désigner le vainqueur. Comme dans les antiques tournois, tous les combattans seront masqués, afin que le prix décerné par elles ne soit donné qu'au plus digne.

La récompense est au choix du triomphant. Il peut choisir entre ces vases ciselés d'or, entre ces habits de velours, ces couronnes tressées, ces armes, ou bien il peut dicter en roi de cette fête telle condition qu'il voudra, il ne tiendra qu'à lui de commander et de se faire obéir.

Entre des bouquets de cocotiers et de palmistes que le soleil nuançait de teintes veloutées s'élevaient par myriades sur ce terrain des pavillons de toile blanche, tous ornés de flammes distinctes. Peu à peu les combattans masqués en sortirent... Au tam-tam aigu des cornets à bouquins que tenaient les noirs accroupis sur leurs talons devant ces tentes comme des sphinx de pierre, succéda bientôt le son joyeux des trompettes et des cymbales de la garnison ; la lice s'ouvrit, la poussière s'éleva à flots pressés.

Quel admirable silence ! tout se tait à l'entour dans les champs de cannes, la brise de mer crépite seule par intervalles dans la feuille des tamarins.

Pour coupole, un ciel admirable, pommelé de légers flocons ; pour horizon, le grimit azuré des morzons. La tour noireâtre de la prison de Saint-Marc, où l'Espagnol est renfermé depuis un mois, tranchait sur ce tableau dans les vapeurs du lointain.

Au signal donné, les créoles se sont répandus par la plaine. C'est à qui luttera de force, d'agilité, de noblesse ; il semble qu'ils aient résolu de faire valoir aux yeux du nègre hébété leur prééminence de caste. Ici, c'est la feuille du latanier que tranche la balle, plus loin le palet qui atteint le but aux applaudissemens de la foule ; là-bas, comme dans les jeux du cirque, un athlète aux membres bruns s'embolte au corps d'un rival. De toutes parts ce ne sont qu'écharpes au vent, qu'applaudissemens joyeux, murmures louangeurs tombés de lèvres aussi vermeilles que la rose. Les femmes agitent leurs bouquets, croyant reconnaître leur amant ou leur frère dans le créole masqué qui passe en ce merveilleux carrousel. Étagées comme autant de fleurs sur les gradins, elles se penchent, se sourient, se passionnent, appellent les combattans par leurs noms pour les exciter. Il faut les entendre avouer imprudemment un nom chéri ; leurs éloges font relever le front aux plus modestes. Jusque-là il n'y a pourtant ni vainqueur ni vaincu, les forces sont égales, l'agilité est la même partout, c'est une famille de nobles frères qui combat ; mais parmi ces lutteurs on cherche vainement le maître.

Les chevaux sont hors d'haleine, leurs jambes grêles répandent une pluie de sueur sur le sable. Les combattans eux-mêmes rentrent sous la tente pour se débarrasser un instant du masque, tant la chaleur est ardente ; c'est alors seulement que leurs figures douces et fières s'interrogent ; ils se font frotter d'eau de senteur par leurs nègres et se disposent à rentrer dans la lice dès que la trompette aura sonné.

Madame de Langey occupe le centre de ces loges odorantes ; elle dépeuple chaque femme de la colonie par son faste. Couverte de pierreries et de satin, lascivement penchée vers le prince de Rohan, qui lui sourit, elle écarte le voile qui caresse ses épaules nues et présente à Maurice une belle cerise du Cap, pendant que derrière elle l'esclave préposé au mouchoir ramasse celui qu'elle vient de laisser tomber. Aucun cri de

joie, aucun vœu n'est encore parti de sa poitrine; elle se contente de demander à M. de Rohan le nom des plus beaux officiers du Cap et des plus riches planteurs de la colonie... Repoussant avec une majestueuse indifférence les pastilles ambrées que lui présente M. Gachard dans sa boîte de porcelaine, elle jouit en silence de la jalousie de ses rivales, dont pas une n'égale sa beauté ni sa toilette. Avec un éclair de ses yeux elle terrasse ce qui l'entoure, sa fierté royale a l'air de porter un diadème.

Oh ! qu'elle ne ressemble en rien à ces jeunes femmes vives et tendres dont le cœur va se soulever quand leur amoureux reconnu à quelque signe chéri reparaitra dans la lice ! Ces créoles aux cheveux de jais, au doux regard, laissent tomber alors de silencieuses pensées derrière leur éventail ; elles se rappellent les causeries de la veille par une nuit étoilée, les aveux, les folles caresses, toute cette vie d'amour qui se mire dans l'azur des fleuves et dans la clarté du ciel ! Celles-là ont déjà peur, leur visage ému revêt tout d'un coup la blancheur du marbre, car un nouveau concurrent vient d'apparaître ; il s'est posé sur le sable, immobile et fier comme un lutteur assuré de vaincre.

Et je vous le jure, dès qu'il a paru, ce masque, tous les regards se sont tournés vers lui par un mouvement unanime, simultané...

Robuste et gracieux à la fois, il a l'air de jouer avec tous ceux qui l'attaquent. Tantôt il se dresse comme un véritable épi de blé, tantôt il se plie avec une rare souplesse et glisse sous le bras de ses ennemis avec la rapidité du serpent. Lancés bientôt sur l'arène par son bras nerveux, plusieurs de ces enfans y rebondissent comme la paume ; la lutte est inégale avec ce nouveau venu, tout ploie, tout lui cède. La feuille du bananier que courberait un enfant ne se redresserait pas plus agile, quand il s'incline de lui-même pour se relever. C'est à qui l'enviera parmi les créoles, comme parmi les noirs : une terreur superstitieuse fait croire à ces derniers que c'est un dieu. Il a passé par toutes les épreuves de la lutte, on dirait de l'un des Macchabées par la flamme. On ne l'entend pas respirer avec bruit, ainsi que ses adversaires ; le voilà lui-même ouvrant le tir de la bague sur un cheval nu, tandis que les autres portent la selle.

Une tête de bois représentant un horrible nègre aux lèvres grosses, au nez épaté, aux cheveux crépus et raides comme un balai, forme le *faquin* d'usage contre lequel il doit pointer le bout de sa lance. Plantée sur un pivot mobile, cette figure, quand on ne l'atteint pas au milieu, tourne aisément et frappe le cavalier d'un sabre de bois peint en rouge. Or, non seulement le nouveau cavalier n'encourt pas une seule fois cette vengeance, qui donne à rire à la foule, mais il manœuvre son cheval avec une habileté exquise, c'est la grâce du blanc et la force du nègre ; il courbe le front sous les bravos et les bouquets... C'est à qui le proclamera le roi de la fête, il n'écoute rien et va toujours... La fureur étrange avec laquelle il s'attaque à cette tête de nègre semble une chose inexplicable aux spectateurs, on dirait que cette vue a rallumé dans lui quelque colère ou quelque vengeance. Faisant voltiger son cheval avec toute la grâce d'un écuyer consommé, il s'arrête enfin devant la loge de M. le prince de Rohan et s'élance vers les gradins où siège madame de Langey...

Alors, seulement alors, un frisson subit s'empara de la marquise ; jusque-là elle s'était vue dominée par l'admiration.

— Quel prix choisissez-vous, monsieur ? dit le prince de Rohan.

— Je demande pour toute faveur qu'il me soit permis d'embrasser celle que je voudrai, dit le jeune homme.

Il avait balbutié ces mots avec l'accent créole, un accent plein d'ingénuité et de douceur. Les femmes s'entre-regardèrent confuses et charmées d'entendre le vainqueur parler ainsi.

A plus d'une prunelle il jaillit alors un rayon d'espoir; laquelle de ces femmes n'eût pas voulu partager un tel triomphe?

Elles s'émurent toutes à cette demande imprévue qui circula bientôt dans tous les rangs. Les douairières seules se cachèrent sous les plumes de leur éventail en disant qu'elles refuseraient ce baiser victorieux et qu'il était malséant que ce jeune homme n'eût pas pris la coupe d'or.

Il y en avait en effet une fort belle envoyée de chez l'Empereur, le meilleur joaillier du temps; cette coupe était incrustée d'agates.

— Vous verrez que ce sera le jeune marquis de Vivonne! dit madame d'Espébac.

— Pourquoi pas M. de Vannes! répondit madame de Langey.

— A moins que ce ne soit mon neveu! s'écria M. Gachard. Il est pourtant moins haut de taille, et se lasse facilement...

— Ce serait plaisant que ce fût un étranger, quelque Anglais du navire l'*Yorick*, qui fait voile cette nuit même pour Bordeaux...

— Vous n'y êtes pas... c'est le neveu de notre gouverneur, M. de Bongars... dit un officier qui voulait de l'avancement...

Mais toutes ces conjectures furent dissipées par le geste du vainqueur, qui, s'avancant tout d'un coup vers madame de Langey, marqua ses blanches épaules d'un baiser de feu, en soulevant la barbe de son masque...

— Un mulâtre, c'est un mulâtre!

Ce cri poussé par madame de Langey roula comme la foudre par l'Ar-tibonite.

Le mulâtre jeta son masque.

— Créoles de Saint-Domingue, s'écria-t-il, c'est moi! Hommes blancs, apprenez que vous avez été vaincus par un homme de couleur!

— Voilà pour la *canaille*, reprit-il en lançant à travers la foule les pièces de monnaie qu'il puisa dans ses poches.

Quand il eut contemplant une seconde avec une orgueilleuse assurance la marquise de Langey :

— Adieu, maintenant, reprit-il, ma belle créole.

Transportée de fureur, elle détacha son fouet de sa ceinture, le leva sur lui et lui en coupa le visage...

Le jeune homme se contenta d'essuyer avec sa manche le sang qui coulait, et remontant sur son cheval, au milieu de la stupeur générale, il franchit cette haie de spectateurs dont nul ne songea à l'arrêter.

La nuit de cette fête, le brick l'*Yorick*, faisant voile pour Bordeaux, reçut à son bord un passager du nom de Saint-Georges. Il paya son passage en monnaie d'Espagne, et quand le navire partit, les matelots purent le voir s'agenouiller du côté de l'ouest avec une larme...

En même temps il sembla au contre-maître que le mulâtre ainsi à genoux du côté de la proue tournée vers l'île murmurait ce nom

— Noëmi !

.....

Cette même nuit, une immense colonne de feu s'élevait du côté de Saint-Marc, avec un concert de gémissemens horribles. Cet incendie menaçant la Rose avait commencé par la chambre de madame de Langey.

Un homme au teint bronzé, vêtu d'une méchante calotte de guingamp, bleu et portant à sa main gauche un reste de chaîne rompue, avait été vu se glissant dans les appartemens de la grande case ; un noir l'avait même entendu prononcer ce cri sourdement articulé : *meurte !*

La flamme apaisée par les soins et le concours des propriétaires voisins de la Rose, on n'eut à déplorer au matin que la perte d'une aile du bâtiment, celle où reposait d'habitude la marquise de Langey.

Quand les pompes eurent joué et que l'on arriva parmi les décombres, noircis, on trouva le corps de Finetta à demi brulé dans la chambre de sa maîtresse, où elle couchait quelquefois. Pour que sa victime ne pût échapper à la mort, le couteau meurtrier l'avait frappée de plusieurs coups à la gorge... Le sang formait un ruban de corail sur le beau cou de la mulâtresse...

L'Espagnol s'était trompé !

PARIS.

I

La Toilette.

Pour Bathylé, direz-vous, la presse y est trop grande, et il refuse plus de femmes qu'il n'en agrée.

LA BRÛTÈRE. — *Les Femmes.*

- Jasmin !
- Monsieur le chevalier ?
- Ouvre ces rideaux et pousse les volets, il doit être midi sonné...
- Avec votre permission, monsieur le chevalier, il est deux heures ; le carrosse de madame la marquise de Montesson doit vous prendre à trois... pour la course... Brune, votre perruquier, est là...
- C'est bien, qu'il attende !... Tu as parlé raison : deux heures à ma montre ! Je serai rentré tard du souper de M. le duc de Chartres ! Je crois, Dieu me pardonne, Jasmin, que j'y ai oublié ma raison et ma tabatière... C'est une de mes boîtes d'été, Jasmin ! celle de madame Dugazon !... Tu n'oublieras pas de la faire demander à Dauphin, le premier laquais.
- Quand on possède, comme monsieur le chevalier, trois cents boîtes et autant de bagues...
- Ajoute autant de maîtresses, Jasmin, dit M. de Vannes, qui entraît sur la pointe du pied dans ces demi-ténèbres pendant que le valet de chambre faisait claquer, en les ouvrant, les persiennes matelassées de

l'appartement. Le bruit de la rue Saint-Honoré ne tarda pas à l'envahir, de sorte que le visiteur fut quelques secondes à considérer lui-même avec un recueillement contemplatif la pièce que le soleil venait d'éclairer si brusquement.

C'était une charmante chambre, ma foi, tendue en damas de trois couleurs; ce qui lui donnait dès l'abord un air d'arc-en-ciel des plus galans. Les trumeaux et les frises offraient partout à l'œil des guirlandes de roses-pompons balancées par des génies aux torches renversées; ici des bergères, la bouche en cœur, sous des berceaux treillisés de barreaux verts, tenant de la main gauche le coin de leur jupe, garnie de faibals et de quilles, comme si les violons de l'Opéra eussent attendu leurs ordres sous la feuillée de quelque bosquet voisin; là des sapajous, des hérons et des pélicans roses à l'infini. Il y avait des chiffres et des cœurs entralacés, des carquois et des arcs d'or bruni; puis, sur le plexus, le char de Vénus mené par M. Cupidon, son fils, avec des moustaches, un manchon et des bottes fortes.

Les diverses allégories mignonement éparses dans cette chambre à coucher, qui faisait partie d'un hôtel situé au milieu de la rue Saint-Honoré, en deça du Palais-Royal, ne paraissaient guère dépendant le fait de son locataire actuel, car leur harmonie était visiblement contrariée par de bizarres dissonances.

Ainsi, — loin de chercher à faire valoir les grâces coquettes de cet appartement, concédé sans doute par quelque fermier général au caprice exigeant d'une danseuse, — celui qui l'occupait ne s'était guère embarrassé que d'une chose, d'y loger à l'aise ses fantaisies et ses goûts familiers. Près de la glace, et sur un panneau semé de déesses à la Vanloo, pendait une paire de fleurets; ici des patins, un violon entouré de serge; plus loin une savate agréablement croisée avec un bâton de maître bâtonniste; çà et là des trompes attachées à la tenture; puis, à côté du lit d'étoffe corise, un grand fouet, mais un fouet royal, car le manche était incrusté de pierreries...

Sur la cheminée, dont les gorges de marbre et les pieds de biche se découpaient en saillie au grand soleil, reposait une liasse de papiers de musique, à côté d'un bilboquet, et le buste en biscuit de l'acteur Jeannot placé en regard de celui de Voltaire...

En revanche, il y avait un grand soin et une régularité excessive dans chaque objet de la toilette, dont la plus petite pièce était en or. Son fini, son précieux dépassaient une recherche féminine... Plusieurs coffrets élégans en velours bleu de ciel doublé d'émail, des pâtes contenues dans des flacons transparents, le doux esprit des fleurs s'échappant des cassolettes entr'ouvertes, des brosses diverses en vernis-Martin, merveilleusement montées, des sachets exquis sortant de l'atelier de Jollifret le parfumeur, tel était le principal aspect de la toilette.

Sur le sofa, une garniture rayonnante de boutons de strass, le jabot de point d'Angleterre, l'habit de velours ponceau, les manchettes et l'épée de Tonkin, ciselée d'or...

Pour la veste, elle était de satin blanc, avec des nids d'oiseaux brodés sur les poches; la culotte de velours gris de perle, les bas de soie à coins d'or, les souliers à talons rouges.

Sur un petit guéridon en bois de rose, près du lit, on voyait des por-

traits entourés de diamans, dont un *agréable* se serait paré jusqu'au coude, des tabatières et plusieurs montres à chaînes guillochées...

Si bien, qu'en pénétrant ce galant sanctuaire, on ne pouvait s'empêcher de s'écrier : « C'est un grand seigneur. »

M. de Vannes, dont l'uniforme assez mûr de lieutenant de dragons contrastait avec ce luxe, examinait la chambre avec un sentiment secret d'envie, quand le chevalier s'écria :

— Eh bien! mon cher, direz-vous que je suis long à me lever?

Il avait sauté du lit avec une prestesse incroyable et se développait à l'œil ébloui du lieutenant dans tout le majestueux relief de sa stature...

Vêtu d'une longue robe de chambre, ou plutôt d'un peignoir de soie verte à fleurs d'argent, dont Jasmin venait de le draper en un clin d'œil, le chevalier tendait la main à M. de Vannes. Cette main était noire et ornée de bagues prodigieusement hautes, qui avaient l'air de vouloir en dissimuler les jointures...

— Qui me procure l'honneur de vous voir ce matin? mon cher de Vannes? Auriez-vous une affaire? puis-je vous être bon à quelque chose?

— Je viens, mon cher Saint-Georges, prendre de vous, non pas une leçon d'escrime, mais une leçon de bonheur pour ma journée... Oui, continua M. de Vannes d'un ton qu'il voulait rendre frivole, mais qui n'était que gêné, il est de l'état d'un homme à la mode de savoir parier à coup sûr; et comme je vais de ce pas aux courses de Vincennes, je viens apprendre de vous quelles sont les meilleures chances.

— Voici le programme, répondit négligemment le chevalier en s'asseyant devant son miroir de toilette, orné de rubans jonquille et de billets doux placés au cadre d'or de sa glace, pendant que Jasmin introduisait le perruquier... Vous permettrez que M. Bruno me coiffe?... Il a ses armes, et je ne voudrais pas me faire avec lui une mauvaise querelle...

M. Bruno entra, saupoudré des pieds à la tête comme les *merlans* du jour; il tenait d'une main le fer à toupet, de l'autre un superbe couteau d'ivoire... Jasmin lui arracha, avec un dédain profond, ces armes vulgaires et tira du nécessaire de son maître une magnifique spatule d'or, meuble habituel qui servait à ramasser la poudre sur le front du chevalier, pour l'étaler ensuite complaisamment vers le haut des tempes.

— J'ai cru, monsieur le chevalier, que je n'arriverais jamais!... dit Bruno en débouchant plusieurs flacons dont il se versa voluptueusement l'essence dans les mains... Il n'est pas facile de marcher par les boues en bas de soie et en souliers plats! Les rues qui avoisinent la vôtre sont pleines de peuple; les carrosses roulent en tous sens...

— Et tu trouverais fort juste, faquin, que les perruquiers eussent carrosse?...

— Je trouverais au moins fort juste que le coiffeur de M. de Saint-Georges n'allât point à pied...

— Le maraud a de l'esprit, siffla entre ses dents M. de Vannes. — Mais en effet, continua-t-il en s'approchant de la fenêtre, dont il écarta les rideaux, il n'y a que voitures et coureurs par votre rue, mon cher Saint-Georges. Si tout ce monde se porte à Vincennes... Vous allez me dire pour qui je dois parier décidément...

— Pour Bruno ou pour Jasmin, à votre choix, mon cher de Vannes

ce sont les deux plus intrépides Mecklembourgeois que je connaisse... Un peu lourds au départ, mais ne se laissant pas dépasser...

— C'est vrai, dit Bruno, avec un mouvement de satisfaction ineffable...

— C'est vrai ! dit Jasmin avec un soupir de douleur...

— Pour ce qui est d'un service actif, reprit alors Jasmin, M. le chevalier a raison de me poser comme un vrai cheval de race. Je ne conteste pas à Bruno le titre de Mecklembourgeois, mais je cours comme le fils de *Relaria*, la jument du duc de Chartres.

— Tu feras croire au lieutenant que je veux t'exterminer !

— Encore une année comme celle-ci, monsieur le chevalier, et je serai fourbu, je vous le dis ! Je ne serai pas capable de boutonner vos poignets de chemise ou vos fleurets. Il n'y a pas de jour que vous n'alliez au tir ou au concert, de sorte que je prends cette fois vos pistolets pour votre boîte à violon, cette autre, la boîte à violon pour vos pistolets. Je porte vingt à trente billets amoureux par jour, et vous en rapporte le double... En voici quinze ou seize qui vous attendent encore là sur ce plateau... Tous les quartiers vous sont bons, et je vais d'ici jusqu'en dehors de la porte Saint-Honoré, et de la porte Saint-Honoré au Marais. Il faudrait être nègre, je veux dire coureur, reprit Jasmin, pour tenir à ce métier ! Hier, pas plus tard qu'hier, j'ai cru que la veine de mes fatigues tarirait ; bast ! vous m'envoyez dans la plaine des Sablons pour un ancien piqueur du roi qui a la fièvre... J'ai gagné la sienne rien qu'à courir, et je vous préviens que si une autre fois vous me donnez encore une poularde de Rennes à lui porter, il risque fort de ne pas la tordre et l'avaler ! Des poulardes de Rennes ! des poulardes rôties au feu des cuisines du duc d'Orléans pour ces gens-là ! fi, monsieur, fi donc ! et un panier de vin de six bouteilles, encore !

— Silence, monsieur Jasmin ; ce piqueur vaut mieux que vous, qui n'êtes qu'un méchant ivrogne. Ce brave homme, continua-t-il en se tournant vers de Vannes, m'a appris la trompe pendant six mois. C'est Souré, celui qui sonnait si bien aux Saint-Hubert de Compiègne...

— Monsieur le chevalier, dit Jasmin avec un air de solennelle affliction et comme oppressé de ce qu'il allait dire à Saint-Georges, monsieur le chevalier, j'ai un aveu à vous faire...

— Un aveu ! monsieur Jasmin ; parlez...

— Eh bien ! il faut vous résoudre à me quitter, monsieur le chevalier... N'allez pas croire que ce soit par dégoût de ma condition, au moins ! non ; ce que j'en ai dit tout à l'heure, c'est par boutade ; vous avez de bons mornens... Mais, monsieur le chevalier, je me marie.

— Et qui épouses-tu, monsieur Jasmin ? dit Saint-Georges, quelque peu surpris de cette retraite inattendue.

— Mademoiselle Rosette, monsieur le chevalier ; une repasseuse adorable du quai de Bercy.

— Rosette, qu'est-ce que cela ?

— Elle se dit la nièce d'un gentilhomme *colon*, qui est mort aux îles et dont elle espère du bien...

— Vous êtes un imbécile, Jasmin ; quelque petite fille qui se gausse de vous.

— Je ne pense pas, monsieur le chevalier ; d'ailleurs, je ne déroge point, elle va devenir pomponnière de madame de Blot.

— Peste ! si elle copie sa maîtresse, elle sera bientôt réduite à rien !

Vous savez, de Vannes, continua le chevalier, voilà un an que, pour se faire maigrir, la de Blot s'est mise au lait ! Mais voyez donc comme cela tombe, continua-t-il en ajustant une de ses boucles dans la glace, moi qui cherche partout un *heiduque* ! Jamais, au grand jamais, ce Jasmin n'eût fait mon affaire ! Nous avons pourtant passé deux années ensemble...

Le valet de chambre sortait pour préparer la toilette de son ex-maître ; il entendit ces dernières, paroles et de son œil gauche déborda une larme de réserve comme tout parfait valet de chambre doit en avoir une. Mais l'amour de Rosette lui tenait au cœur, Rosette, fleur virginale qu'il voulait mettre en sûreté sous la serre chaude de l'hymen.

— C'est une chose fort à la mode qu'un *heiduque*, reprit M. de Vannes ; ma tante, la comtesse de Godrécourt, vient d'en perdre un, qu'elle n'eût pas cédé pour la rançon d'un roi. Mais n'avez-vous pas déjà une *négresse*, chevalier ?

Saint-Georges parut troublé, il chiffonna plusieurs rubans avec précipitation et balbutia un :

— Je ne sais...

— Parbleu ! je viens de la voir s'abîmer comme une ombre noire dans un des cabinets attendant à votre pièce d'entrée. Il faisait petit jour chez vous, je n'ai pu distinguer si elle était belle ou non ; mais je vous sais homme de goût ; vous me la ferez voir, n'est-ce pas ? J'aime beaucoup les *négresses*.

La gêne de Saint-Georges, à ce dernier mot, devint si visible qu'il rompit les chiens subitement, et dit à de Vannes, auquel il présenta le programme des courses :

— Lieutenant, pour qui voulez-vous parier ? La première partie, vous le voyez, est entre miss *Musk*, au comte de Lauregnais ; il revient de son exil exprès pour la faire courir... Son concurrent est *Cornet*, à M. le comte d'Artois. Pariez pour ce dernier...

— Si j'ose ouvrir un avis, insinua doucement M. Bruno en faisant ployer sous ses doigts un crochet rebelle et en présentant à Saint-Georges son miroir de toilette, — pariez, monsieur le lieutenant, pour M. le chevalier ; il a du bonheur... je ne vous dis que cela.

Et M. Bruno, par un coup d'œil subtil qu'il échangeait subtilement avec M. de Vannes, lui indiquait une pile de louis sur un des coins de la cheminée. Cette somme n'avait pas encore tenté, il faut le croire, les nerfs olfactifs du lieutenant, car, dès qu'il la vit, il courut, les bras étendus vers elle, et s'écria :

— Voilà, chevalier, une pyramide qui prouve en effet votre bonheur ! Est-ce au jeu de Son Altesse sérénissime le duc d'Orléans que vous avez raflé pareil gain ?

— Pas le moins du monde ; c'est un pari... Mon Dieu, oui ! le banquier Duhamel, ce vieil avaré ! il a, vous le savez, la fureur de posséder pour son neveu. J'ai parié que le duc d'Orléans lirait avant-hier, à huit heures, un placet de ce jeune abbé, qui demande un bénéfice à Bar-sur-Aube, et que, ce qui est plus grave, il lui accorderait la place. Il devait y avoir séance de l'escamoteur Pinetti, le même qui a broyé, l'autre soir, dans un mortier, la montre de M. le duc d'Orléans. Sans rien dire au prince de la pétition, j'ai prévenu Pinetti qu'il ne rendit point la montre à Son Altesse qu'elle n'eût signé *pour le diable* un acte

annonçant sa soumission aveugle à ses arrêts. Vous pensez bien que cet acte, c'était la pétition de l'abbé. Aussi Son Altesse n'a-elle pas pu s'empêcher de rire quand elle a vu que le diable lui avait fait signer un bénéfice !... Duhamel a perdu et gagné tout à la fois. Il m'a envoyé cet or. Vous voyez que c'est un digne Turcaret !

— Et vous êtes, Saint-Georges, un véritable Moncade ! La petite maison de mademoiselle Dervieux n'a rien qui vaille votre luxe ; vous faites de la musique avec des marquises, de l'esprit avec Laclos et des armes avec la chevalière d'Éon ! On vous veut, on vous désire, on vous craint ; les beaux de Trianon se meurent de vous... A propos, au milieu de tous vos flacons d'essence, n'avez-vous pas, mon cher, un cordial quelconque ? Je suis sur les dents, étant venu de Versailles sans débrider...

— Jasmin ! des biscuits et du vin des Canaries ! Il y a, mon cher de Vannes, un pâté de Périgieux à l'office...

— Je me refaiseraï pas le Périgieux, dit le capitaine à Jasmin, qui apporta un guéridon tout dressé.

— Servi à la baguette ! reprit de Vannes avec cet air de flagornerie qui lui était habituel. Savez-vous, mon cher Saint-Georges, qu'indépendamment de votre supériorité dans tout ce qui est exercice, vous êtes l'Américain, le créole le plus heureux de Paris ?

Ce titre de *créole*, auquel Saint-Georges tenait prodigieusement, répandit un rayon d'épanouissement sur sa figure.

— Vous devez avoir beaucoup d'amis !... autant que de femmes, si le ciel est juste, continua de Vannes.

— Pour des femmes, mon cher, vous pourriez ne pas vous tromper ; j'ai fait mes preuves !... Le boudoir est cependant plus glissant parfois que la salle d'armes, témoin cette lettre que j'ouvre et qui est parbleu de Vestris, le dieu de la danse. Ne m'interdit-il pas d'aller sur ses brisées près de ses écolières, grandes dames ou danseuses ! Ce sera depuis ma rencontre chez la Guivard, rencontre admirable, en vérité, où M. Vestris m'a trouvé, sa propre pochette en main, lui montrant un pas créole !... Comprenez-vous quelle a dû être sa fureur ! Je supplantais le dieu avec son arc et ses javelots !

— Il y avait de quoi l'irriter.

— Je le crois ! d'autant que je maltraitais fort sa pochette et que je prenais un malin plaisir à lui essouffler sa danseuse ! Il répétait toujours : « Ménagez-la ! » Je n'écoutais pas. Vous eussiez bien ri de le voir gesticuler avec ses bras de faune, me redemander sa pochette et son élève par tous les dieux du Styx et de l'Opéra ! Je crois, en vérité, que son titre de professeur méconnu lui avait monté la tête, car il m'a fallu presque me fâcher pour le mettre à la raison.

— N'importe, chevalier, n'espérez pas qu'il vous pardonne, dit de Vannes la bouche pincée. Sa lettre doit être celle d'un danseur capable de tout.

— Capable du moins d'estropier l'orthographe ; il écrit *dames* par *un.c.* Voyez, Bruno, reprit Saint-Georges, voici un autographe de Vestris, pour en faire des papillotes.

— Monsieur le chevalier n'y a pas pris garde assurément, dit Bruno, il y a une seconde page derrière la première.

— Il a le coup d'œil fin, ce Bruno ; c'est parbleu vrai... Voyons... une

invitation amoureuse de la Guimard ! et sur le papier de Vestris, son amant ! quelle irrévérence !

— Vous avez raison, ajouta de Vannes après avoir parcouru la lettre, elle vous demande de porter aux courses de Vincennes une fleur d'oranger à votre boutonnière... Vous la lui remettrez ce soir dans les coulisses...

— D'abord, je ne puis aller ce soir à l'Opéra, puis la fleur d'oranger n'a rien de commun avec les danseuses ! J'ai promis d'ailleurs cette rose-mousse à quelqu'un.

Il porta la main vers une tasse de vieux Sèvres reposant sur le petit guéridon, près de sa toilette. La rose-mousse couronnait la tasse que venait d'apporter le valet de chambre quelques secondes avant.

— Bien, dit le chevalier ; Jasmin, puisque tu es encore aujourd'hui à mon service, habille-moi, M. Bruno a fini.

M. Bruno avait en effet terminé son échafaudage plâtré ; il contemplait son œuvre avec l'orgueil d'un artiste, il en avait le droit. M. Bruno était un des meilleurs perruquiers de Paris ; il précédait Gardanne, Saint-Georges l'avait mis à la mode en peu de temps. Le chevalier sortit de dessous la houppe de M. Bruno avec un masque blanc sur le visage ; il l'essuya avec un linge fin et parfumé, répandit sur son cou nu un extrait particulier ; cela fait, il passa plusieurs bagues à ses doigts et regarda avec complaisance ses dents qu'il avait fort belles. Madame de Genlis disait de ses dents que c'étaient deux rangées de perles sur du velours noir.

— Ah ça ! monsieur Jasmin, c'est donc aujourd'hui la petite poste ? reprit-il en trouvant encore une lettre qui avait glissé sous le plateau d'argent de sa toilette. Ce poulet-ci est parbleu d'un nouveau genre ! Voyez donc, de Vannes, vous qui êtes mon lecteur ; pour moi, je suis tenu par l'heure et par Jasmin, qui me passe ma veste...

— Voilà une curieuse lettre ! fit le lieutenant en la retournant dans tous les sens ; elle est cachetée avec de la mie de pain.

— Vous pouvez la déchiffrer ?

— Pas encore... Ce sera, chevalier, quelque pauvre fille innocente... comme la Rosette de Jasmin, votre valet... Elle implore sans doute votre protection.

— Comment oses-tu, maraud, recevoir des lettres pareilles ? dit Saint-Georges à Jasmin en jetant un coup d'œil sur le papier torchon de l'épître.

— La demande est divine, adorable, chevalier ! c'est un placet dans les règles... Un homme ruiné qui vous sollicite pour entrer chez vous à titre d'intendant ou de domestique ; tout lui va ! Il prétend vous avoir connu tout enfant aux colonies... Quelque intrigant ! Cependant, à sa lettre, je suis tenté de le croire un imbécile...

— C'est juste ce qu'il faut pour faire un *heiduque*, dit Saint-Georges.

— *Nous autres créoles*, continua-t-il en jetant sur de Vannes un regard d'assurance ; *nous autres créoles*, nous étonnons les femmes de Paris par je ne sais quoi de grand et de somptueux qu'elles nous supposent. En voici une, — il donnait à de Vannes une lettre ouverte, — qui me demande cent louis et me prie de l'*oublier*. Le terme est joli !... La malheureuse ignore sans doute que je fais graver en ce moment des *concertos* qui me coûtent des frais !...

— Et dont chacun parle, mon cher Saint-Georges, — de Vannes se versait alors une rasade de vin des Canaries, — ainsi que de l'opéra que vous composez avec Lacos. Le colonel Despach, qui l'a entendu à Sainte-Assise, en a fait un éloge pompeux à Versailles; Desmaillot et Chabanon se Metaient tuer plutôt que de douter d'un succès à la Comédie-Italienne. Pour moi, j'ai manqué de cravacher, il y a dix jours, au café des Arts, à Paris, le chevalier de la Morlière, ce bâilleur entêté, que l'on voit se détraquer par ton la mâchoire à tous les spectacles; imaginez-vous qu'il vous niait le mérite de sentir Haydn, à vous qui avez fait connaître le premier en France ses symphonies.

— Le chevalier de la Morlière peut nier ma science musicale tant qu'il me plaira; mais il ne niera pas que je l'aie boutonné dix fois, il y a huit jours, devant M. le comte Dolcy, à la salle d'armes. Depuis mon aventure du *boisseau de fleurets* avec lui...

— Ah! contez-moi cela, chevalier, s'écria M. de Vannes en se rapprochant cauteusement de la cheminée, où était la pile de louis, je le hais à mort; n'ose-t-il pas insinuer que je triche au jeu? Je lui ai fait dire qu'un lieutenant de dragons, réintégré comme moi dans son corps depuis deux ans, ne trichait pas du moins à l'espadaon, et je l'attends... Mais contez-moi le fait, j'en profiterai en temps et lieu...

— Le carrosse de madame la marquise de Montesson est dans la cour! annonça Jasmin du pas de la porte, qu'il entr'ouvrit. Ces dames attendent monsieur le chevalier.

— Allons! me voilà donc obligé de renoncer à l'histoire du boisseau de fleurets! dit M. de Vannes avec un regret affecté.

Il prit son casque, qu'il avait posé sur la cheminée; ce mouvement fit rouler à terre quelques pièces d'or. M. de Vannes se baissa officieusement...

— Ramasse ces pièces, Jasmin. Capitaine, ne vous courbez donc pas. Il y a là cent louis... Encore une fois, mon cher de Vannes, vous m'excusez, mais je suis avec des dames. Puisque vous allez aux courses et que vous êtes curieux de parier, pariez pour *Corner*, à M. le comte d'Artois.

Saint-Georges roulait déjà dans un carrosse aux armes de la maison d'Orléans, que M. de Vannes, la main serrée contre le gousset de sa soubreveſte, répétait en frôlant le mur qui menait au tripot de l'hôtel d'Angleterre.

— C'est cela, mulâtre! crois et fais croire que je vais parier aux courses de Vincennes, tu ignores que, de ce pas, je me rends à mon enfer accoutumé... Je vais faire suer sur le tapis tes pièces d'or, ce métal jaune comme toi!

Il s'écria en franchissant le seuil du tripot :

— Allons! mes éloges à l'idole du jour m'auront du moins rapporté. J'ai bien fait de me baisser... Jasmin n'en dira rien, il quitte son maître... L'or du mulâtre va sauter!

II

Le Palais-Royal.

C'est un jeune homme qui a les épaules larges et de la taille, un ségne d'ailleurs, un homme apr!

LA BRUYÈRE.

Les courses de Vincennes étaient finies; la brillante voiture qui avait pris le chevalier à son hôtel rentrait le soir au Palais-Royal...

Sous le vestibule du grand escalier se tenaient six laquais à livrée rouge qui, dès que le roulement du carrosse se fit entendre, quittèrent bien vite les jeux de cartes et les dés qu'ils maniaient entre eux sur les banquettes de velours...

Le suisse frappa de sa canne à pommeau d'argent les dalles luisantes du feu des lanternes, et l'équipage, précédé de deux piqueurs nègres à cheval, de la maison d'Orléans, entra sous la voûte.

Le carrosse de madame de Montesson tourna comme un gant sous ces murailles, mené qu'il était par un cocher athlétique, poudré à frimas, et dont la tête eût dépassé l'impériale d'un carrosse du temps de Louis XIV. Il couvrait les glaces de ses deux larges basques galonnées et brodées; c'était un gros buveur très ami de M. Collé, il s'appelait Chamoran.

Madame de Montesson occupait le fond de la voiture avec madame de Blot; sur le devant étaient MM. de Valence, de Brancas et Saint-Georges, tous la tête nue.

Il ne faut pas oublier un carlin à grelots d'or, nommé Tircis, très surveillé sur le strapontin de gauche par madame de Montesson, depuis un certain naufrage qu'il avait fait dans un des bassins de Sainte-Assise...

Sur le strapontin qui se lève à droite, il y a également une forme indécise, oblongue, qui se tient callée contre la glace du carrosse, c'est M. Nollot, le maître de harpe de madame la marquise.

Les candelabres à trois branches soulevés par les laquais éclairent tout le monde doré à la descente du carrosse... Tircis pousse un cri, M. Nollot lui a marché sur la patte; c'est le troisième méfait du pauvre maître de harpe, qui, pendant les courses, a commis déjà deux erreurs, celle de parler beaucoup trop des livres de madame de Genlis, et pas assez des peintures à l'huile de madame de Montesson.

On traverse la galerie, dans laquelle il n'y a rien d'inusité ce jour-là; elle est plus riche en tableaux que ne le sera jamais celle de M. de Caillon. Les femmes comme les hommes se ressentent des fatigues de la course; tout ce que cinq ou six heures de toilette peuvent laisser d'ennui sur le visage pèse sur cette compagnie. Les croisées donnant sur le jardin sont ouvertes; autant il y a de silence dans cette vaste galerie précédant tous les salons, autant le bruit des voix et des instrumens empâte les feuillages verts et les cafés.

Entre toutes les autres, une voix pure et fraîche s'élève; elle est accompagnée d'une guitare dont les notes arrivent à l'oreille avec les frais bruissements des jets d'eau et les odorantes senteurs de la grande pelouse.

— C'est Alsevédo qui chante, dit Saint-Georges : écoutons-le !

Un clair de lune ravissant blanchissait alors les allées ; il n'y avait qu'une masse noire au milieu du jardin, c'était le cirque du Palais-Royal.

De la fenêtre où la compagnie se trouvait placée, le regard embrassait le centre illuminé des bâtiments, dont les belles lignes rappellent celles des Procuraties de Venise. Un ciel d'un bleu vif, troué çà et là de scintillantes étoiles, semblait sourire amoureux au jardin, où couraient des lueurs mystérieuses. Vus de ce balcon, les quinconces régulièrement taillées semblaient une bande de soie verte sur laquelle sautaient quelques finotes et des pinsons assez hardis pour écouter les chanteurs du haut de ce trône aérien.

Il était difficile de se défendre contre le charme enivrant de pareille soirée... Une brise tiède et fine dérangeait mollement les écharpes de toutes ces femmes assistant à ces représentations improvisées, dont Saint-Georges et Garat prirent eux-mêmes leur part à des temps moins éloignés. A juger des objets par la sensation qu'ils soulevèrent, ce jardin rempli de filles d'Opéra et de Galathées peu curieuses de se cacher, devait jeter dans l'âme d'un jeune homme naïf de singuliers étonnements. La foule s'y portait, les femmes y donnaient le ton ; ce n'était partout que marchés clandestins, témérités permises, parfums, lasciveté folle. Mesdemoiselles Duthé, Guimard, Sophie Arnould, que vous aviez vues involontairement la veille au Wauxhall ou au Colysée, s'y promenaient en robes flottantes, avec d'énormes bouquets et des poudres odorantes à leurs cheveux, répandant ainsi autour d'elles l'arôme d'une cassolette. Laissant au boulevard du Temple et aux bourgeois les parades de salimbanques et les fantoccini de Carlo Perico, elles allaient entendre jouer de la harpe, du violon ou de la guitare dans cette trop célèbre allée où la voix fougueuse de Camille Desmoulins, succédant à tant de murmures amoureux, devait retentir plus tard près les charmillles devenues le paladium des novellistes.

Le bruit des cuillères cessa bientôt sur les tables du jardin ; les dégustateurs de sorbets écoutaient les sons purs d'Alsevédo chantant une romance d'Albanèze.

La voix du chanteur manquait d'étendue, mais le sentiment en était divin. L'intelligence et le goût suppléaient chez lui à la faiblesse des moyens ; il n'annonçait pas avec affectation les consonnes de la gorge ou des lèvres avant de les prononcer, il avait ce goût du chant qui fit une merveille de Garat.

Madame de Montesson l'écoutait avidement... Passionnée pour la musique, se piquant de bien juger et rivale en fait de harpe de madame de Genlis, elle s'écria :

— Quel dommage, Saint-Georges, que votre violon ne soutienne pas le chant d'Alsevédo !

Saint-Georges ne répondit que par une légère inclination de tête, qui fit voler une partie de sa poudre dans les yeux de M. Nollot. En sa qualité de professeur de harpe, M. Nollot abominait le violon.

— Voyez donc, mesdames ! voilà M. de Lauraguais avec M. de Guines ! dit M. Nollot en les montrant tous deux sous la fenêtre à madame de Montesson, qui se pencha vers madame de Blot avec un mouvement marqué de dépit ; nouvelle maladresse du pauvre Nollot : il oubliait que M. le comte de Guines avait été fort avant dans les bonnes

grâces de madame de Montesson et que depuis son mariage avec le duc d'Orléans, on évitait de prononcer son nom devant elle.

M. de Valence, qui se trouvait dans le même cas, comprit fort bien ; et pour réparer la sottise de M. Nollot :

— Parbleu ! M. de Lauraguais, dit-il, passe bien fièrement, mesdames ! Ne dirait-on pas qu'il a gagné ce matin ; et pourtant, vous le savez, il a perdu contre M. le comte d'Artois !

— Et moi, j'ai gagné ! dit avec une impudence rayonnante M. de Vannes à Saint-Georges, en lui frappant sur l'épaule familièrement. Mon ami, mon cher ami, c'est à vous que je dois cela !

M. de Vannes était aussi splendidement vêtu qu'il avait paru râpé le matin même à Saint-Georges. La vie de certains joueurs est faite ainsi, un composé de misère et d'éclat. En sa qualité de lieutenant de dragons et de cadet noble de Saint-Malo, il était toléré de mademoiselle Béraud de la Haye, fille elle-même d'un capitaine de négrier de Saint-Malo, veuve à cette heure du marquis de Montesson, et devenue *duchesse d'Orléans*, sans que son mariage avec le duc fût avoué ostensiblement.

— Son Altesse est-elle revenue de l'Opéra ? demanda étourdiment M. de Vannes à M. de Brancas.

Le vieux de Brancas, qui desserrait rarement les lèvres, se les mordit pour lui répondre sèchement :

— Elle y est.

— Vous verrez que le *bon prince* m'empêchera ce soir de prendre mon laitage et mes rôties, dit madame de Blot d'un air d'amadryade plaintive. Monsieur de Valence, j'engraisse à vue d'œil, au lieu de diminuer : c'est désolant ! mademoiselle Bertin ose prétendre cependant que je maigris !

— Savez-vous, chevalier, continua-t-elle en se retournant vers Saint-Georges, dont les regards ne quittaient pas le jardin, savez-vous que vous avez là un habit étourdissant ? Je commence à croire que si l'on ne peut avoir votre brodeur, c'est que vous l'occupez exprès toute l'année, afin qu'il ne travaille pas pour d'autres ! Mais qu'est-ce ? vous semblez avoir de l'ennui.

Elle s'était rapprochée insidieusement de cette fenêtre. Madame de Montesson ne l'avait pas entendue, par bonheur ; sans cela, et sur ce seul mot d'*ennui*, madame de Blot courait grand risque d'être en défaut pour huit grands jours.

— Oserais-je vous demander ce que vous regardez là, dit madame de Blot au chevalier.

Saint-Georges ne répondit pas ; mais, comme s'il eût ressenti une émotion violente, tous les muscles de son visage se contractèrent.

— C'est bien elle ! c'est elle ! murmura-t-il en refermant la fenêtre.

— Monseigneur ! annonça la voix claire d'un valet de chambre, en ouvrant avec fracas les portes de la galerie.

Le duc d'Orléans rentrait en effet de l'Opéra. Il parut peu surpris de trouver ses familiers ordinaires dans la galerie. La fraîcheur qui régnait en cet endroit était suave... Il se jeta pesamment sur un fauteuil que venait d'avancer M. Nollot. Le fauteuil poussa un cri.

— Malheureux Tircis ! s'écria la marquise, monseigneur va l'écraser !

— Rassurez-vous, madame de Montesson ; il est vivant, il jappe et pourra faire encore sa partie dans les concerts de harpe de M. Nollot.

— N'est-ce pas, Tircis ? reprit-il en cassant pour le carlin une dariole qu'il tira de sa poche et dont il lui donna la moitié. — Je suis exterminé de l'Opéra, bien qu'on ait repris *Daphnis et Eglé*... continua-t-il en bâillant.

— Nous écoutions Alsevédo, monseigneur, dit en s'avancant doucement la marquise de Montesson, qui lui présenta sa boîte.

— J'ai une triste nouvelle à donner à madame de Blot, marquise, le lait de son souper a été lampé par un insidieux matou, M. Chouzin, le chauffe-cire du garde des sceaux, qui était venu ce soir de Versailles à pied, faute de voitures, pour m'apporter une expédition. C'est Dauphin qui me l'a dit en montant... Ce pauvre M. Chouzin ! il n'a trouvé que le lait de madame de Blot, tous les domestiques étaient dehors.

— Il est écrit que je ne pourrai maigrir ! s'écria madame de Blot en affectant de serrer entre ses doigts sa taille de guêpe. Je veux avoir une chèvre avec des rubans roses, dès demain ! oui, je l'élèverai, je la trairai ! Il me faut du lait de chèvre !

— Cher Saint-Georges, dit le duc, nous préparez-vous un assaut ou un concert ? Il paraît que la chevalière d'Éon vous cherche partout : est-ce pour vous épouser ? Que diraient alors les déesses de l'Opéra ?

A propos, nous aurons une chasse à courre samedi, à Sainte-Assise. Nous boirons, oh ! mais nous boirons, ventre-choux ! Vous verrez comment je bois !

Des dons de Bacchus et de Flore
A vos yeux je veux me parer...

comme dit M. Collé. Voici les nouvelles : la Urbain, la petite Bèze, la Chouchou et la Renard sont renvoyées de l'Opéra ; M. le duc de Chartres s'est ennuyé de rester six jours chez les Penthivère... il est à Choisy-le-Roi.

Le duc d'Orléans continua de parler tout seul de la sorte l'espace d'un grand quart d'heure, riant tout haut de ce qu'il nommait ses *nouvelles*. Son apparition causait évidemment à madame de Montesson une contrariété plus vive encore que ses discours. Heureuse de faire valoir l'extérieur et les talens de Saint-Georges, son protégé, devant quelques unes de ses amies qui avaient les grandes entrées au palais, mais que diverses absences dans leurs terres avaient jusque-là privées d'en jouir, elle avait préparé, à l'insu du duc d'Orléans, un ambigu dont elle n'avait dit mot à personne. La marquise espérait que, retenu dans les coulisses de l'Opéra par mademoiselle Allard, dont le prince semblait depuis long-temps très épris, il céderait à la proposition adroite d'un souper, faite par M. de Durfort, son premier gentilhomme de la chambre, et madame d'Osmond, qui l'accompagnaient.

En historien consciencieux, nous devons dire que rien de coupable ne devait avoir lieu à cette collation préméditée par madame de Montesson ; seulement la goinferie de Son Altesse royale étant connue, ainsi que son goût pour certaines comédies licencieuses renouvelées de son grand-père le régent, madame de Montesson avait jugé convenable de l'éloigner. En s'affranchissant de sa présence, elle se laissait d'ailleurs elle-même plus de liberté avec son amant.

Cet amant, c'était Saint-Georges.

Comment un mulâtre, un homme que la seule couleur de son épi-

derme eût fait exclure avec violence de la société française sous les règnes précédens, se trouvait-il parvenu à ce singulier favoritisme? C'est ce que le caprice de madame de Montesson, la *maitresse-épouse* d'un prince du sang, pour un homme bien fait pouvait s'expliquer à elle-même, mais ce que la coterie du Palais-Royal même, après la cour de Versailles, ne devait constater qu'avec répugnance.

Il importe ici de préciser en quelques lignes cette disposition étrange du dix-huitième siècle à se décrier, de son propre avou, aux yeux de sa noblesse et de ses vrais partisans.

La société française, qui semblait prendre à tâche de se décomposer elle-même en admettant sans examen dans son sein tous les masques qui l'amusaient, ne comprenait guère l'écueil de ces acceptations frivoles. Ayant décidé qu'il lui fallait du plaisir et de la distraction à tout prix, elle allait au devant de l'homme assez en fonds pour lui en donner; or, il faut le dire, ce n'était pas là le fait des philosophes. A part les jouissances intellectuelles que pouvaient donner leurs écrits, et l'intérêt que certains esprits devaient prendre à leurs escrimes réciproques, le sérieux n'obtenait guère le privilège de l'attention; il importunait, on le tournait en ridicule. Le seul sérieux qui eut du succès, ce fut celui du docteur Franklin, arrivant plus tard à Paris avec ses prospectus contre la foudre, ses lunettes vertes et son chapeau de quaker. Comme un malade a soin de fuir les gens qui lui parlent de sa maladie, le dix-huitième siècle se fit un devoir de fuir les sophistes assez forts pour lui résister et pour l'éclairer, témoin Rousseau, contre lequel le monde se raidit, pendant qu'il accueillait frénétiquement, à certains intervalles, dans ses salons, Voltaire, dont le véritable salon fut celui du roi de Prusse. De ce grand mépris pour les idées devait résulter nécessairement un amour indiscipliné pour la forme. Le dix-huitième siècle s'ennuya bientôt de ses éternels marquis, types prévus par la comédie aristophanienne de Molière; ils ne pouvaient plus l'étonner, lui qui avait Richelieu. Sa condescendance coupable s'en fut chercher d'autres acteurs; il s'embarassa peu du lieu où il les ramasserait; il remua tout, la bourgeoisie, le bas peuple. Rassasié de plaisirs et retenant toutefois sa coupe de ses doigts lassés, il la tendit à qui voulut la remplir, au comédien, paria de sa société; au villageois, qu'il fit dîner à sa table, comme le marquis de Brunoy; au maître enfin, qui jusque-là montait derrière l'équipage sans se pencher encore sur ses coussins.

Ce temps-là fut le temps des engouemens. Quelle activité, quelle fièvre! Entraînées sur une pente inévitable, les femmes semblaient pressentir cette ère funeste qui vint tout à coup glacer le sourire à leurs lèvres roses; les hommes luttèrent entre eux de grâce et de somptuosité. Le règne de Louis XV venait de s'éteindre dans de nombreuses tristesses de cour; il fallait revivre et saluer un avènement nouveau, celui de Louis XVI, qui délivrait le peuple de la tyrannie exclusive des courtisanes en titre. Le mariage de ce prince était venu rassurer la conscience timorée des censeurs. Marie-Antoinette, plus belle encore que son marbre écloso sous les doigts de Pigal, apparaissait comme une fée secourable à tous les ennuis. Autour d'elle se pressait l'élite des plus beaux jeunes seigneurs, l'élite des femmes nobles et accomplies, étoiles adorables, satellites de cet astre qui rayonnait si doucement tous les soirs sur les gazons de Versailles ou de Saint-Cloud. C'était le temps où tout ce qui

était fier et ingénieux parvenait, ou les officiers de dragons étaient aussi charmans que Florian, Fanny et Boufflers. En voyant elle-même son pinceau aux physionomistes de cette cour, madame Lebrun la servait de toutes les inépuissables coquetteries, d'un talent de femme; elle lui indiquait des agrémens de posture qui relevaient encore sa grâce.

Cette cour nouvelle s'organisa vite en deux camps; ses cocardes étaient tranchées. Aux jeunes hommes vraiment nobles et fidèles de cœur à la monarchie s'ouvrit le petit Trianon, temple chéri de la jeune reine; aux moins favorisés (du côté de la naissance et aux mécontents, le Palais-Royal.

De là une lutte, une sorte de parti publiquement déclaré, même avant que le duc de Chartres, devenu depuis le duc d'Orléans-Égalité, ne s'attachât d'un parti et qu'il fût question pour lui de cet exil de Villers-Cotterets, équivalant à la punition d'une forçatüre.

Le plan de ce récit nous fera plus tard soulaver la voile parfumée de Trianon; le brillant cortège de Marie-Antoinette et des *beaux* de sa cour se déroulera aux yeux du lecteur; mettons-le à cette heure en présence des *beaux* du Palais-Royal.

À leur tête il fallait bien placer M. de Valence.

M. de Valence, qui épousa (on sait pourquoi et dans quelle singulière circonstance) mademoiselle de Genlis, petite-nièce de madame la marquise de Montesson, était un grand brun, assez élégant de sa personne, avant que Napoléon l'eût admis au rang de sénateur à la sollicitation de madame de Montesson. Il était de toutes les chasses de Gennevilliers, du Raincy et de Villers-Cotterets. Madame de Montesson l'avait aimé, et la meilleure preuve des dangers qu'elle voulait bien encourir pour M. de Valence est le fameux tête-à-tête de Sainte-Assise, si brusquement interrompu et si astucieusement dénoué par l'épouse du duc d'Orléans. Cette comédie, où elle se montra meilleure actrice que sur son théâtre, n'avait point altéré l'amitié de M. de Valence; il est vrai de dire aussi que mademoiselle de Genlis, qu'elle lui imposa, était de bonne famille, riche héritière, et plus riche certainement que M. de Valence.

Avant M. de Valence, et aussi avant le sérénissime hymen de monseigneur le duc d'Orléans, madame de Montesson avait distingué M. de Guines. M. de Guines était comte, il était beau parleur, il chantait au clavecin. Madame de Genlis ne cachait pas son faible pour lui; il n'avait qu'un tort, celui de parler toujours du roi de Prusse, ce qui donna à Philippe d'Orléans, dont il gênait déjà la flamme amoureuse, l'idée ingénieuse de l'écartier et de le nommer ambassadeur en ce pays.

Venait ensuite au rang des séides de madame la marquise un énorme capitaine au régiment de Royal-Cravate, M. Gabriel d'Osmond, le malencontreux ou le *brise-tout*, comme l'appelle quelque part la spirituelle marquise de Créquy; c'était lui qui cassait le mieux les porcelaines et les magots de la Chine, lui qui faisait lever ou baisser trop tôt la toile pour les spectacles de madame de Montesson, ce qui lui occasionna un jour une belle querelle avec le chevalier de Bonnard, alors précepteur du duc de Valois (à cette heure Louis-Philippe).

— La pièce fût-elle de vous, monsieur Bonnard, dit-il grossièrement au chevalier, dont la seule présence du duc d'Orléans sur son théâtre put contenir la fureur, elle ne perdra rien pour attendre, *la pièce*.

— Je sors de l'artillerie, répondit Bonnard, qui avait en effet servi

dans ce corps, et, je le déclare, je n'ai jamais vu de pièce si lourde que vous.

- C'était le même M. d'Osmond qui disait des *tendrons* de veau et se croyait mystifié dans le personnage de *Cocalrie*, tragédie amphigouristique de Collé.

M. de Brancas était un de ces vieux seigneurs qui ont bien vécu, et malheureusement *vécu en poste*, comme dit Ravanne, le page du régent. C'était lui que le duc d'Orléans forçait de mettre un bonnet de coton pour le faire promener dans ses cuisines, où il discutait lui-même, on le sait, les plats en vrai cordon-bleu. M. de Brancas n'osait trop le contredire; il se rejetait sur les axiomes de Rotisset, maître-d'hôtel du maréchal de Saxe. Ce Rotisset avait publié un livre orné de cette épigraphe contre le corps antique et respecté des cuisinières :

« En fait de cuisinières, je n'ai jamais estimé que *celles de ferblanc*. »

M. de Brancas avait de belles manières, on lui disait de l'esprit. Il ne quittait guère la société de M. le chevalier de Tymbrune, oncle et curateur du vicomte de Valence. Ce qui le rendit un homme indispensable jusqu'à la fin de ses jours, c'est qu'il s'évertua par la suite à répandre, avec une complaisance exemplaire, dans tous les cercles, le *Théâtre des jeunes Personnes*, de madame de Genlis.

Le premier gentilhomme de la chambre du duc d'Orléans, M. de Durfort, avait la double manie des testaments et des tulipes. Il achetait des tulipes et faisait son testament trois fois par semaine. C'est lui qui joua du reste au marchand de chevaux Septenville, personnage ridiculement engoué de sa fortune, la plaisanterie du *neveu du roi de Maroc*.

Ce neveu était venu à Paris en qualité d'ambassadeur de M. son oncle. M. de Durfort, à qui il avait fait payer des chevaux le triple de leur valeur, profita de cette occasion pour persuader à Septenville qu'il devait inviter le prince marocain. Voilà Septenville en mouvement : il bouleverse sa maison de campagne, maison fort belle, située à Ville-d'Avray; pour recevoir le neveu du roi de Maroc. Il commande un feu à Torrè; il invite les violons de l'Opéra et surtout les jolies femmes. M. de Durfort, qui savait par cœur les *Précieuses*, n'en voulait plus. Un sien valet, du nom de La Trompe, fut déguisé en prince marocain; il arriva, accompagné de toute sa cour, à la grille de Septenville. Le marchand de chevaux ne se possédait pas de joie. Il n'osait point s'asseoir, et, la serviette sous le bras, il se tenait derrière le fauteuil de l'ambassadeur. La comédie finit par le bâton, comme celle de Mascarille; La Trompe en fut quitte pour une volée de bois vert, et Septenville pour les frais. Cette imagination de M. de Durfort prouve du moins qu'il appréciait Molière.

Que dire du marquis de Valençay, sinon qu'il était poli; de M. de Ségur, qu'on le reconnaissait pour un contour spirituel; de M. de Périgny, qu'il était l'ami du prince? M. de Durfort et M. de Périgny avaient figuré comme témoins de ce mariage clandestin du duc d'Orléans avec la marquise de Montesson, mariage qui ne fut véritablement reconnu qu'en juillet 1792, après une longue suite de contestations élevées à l'occasion de son douaire. La faveur de MM. de Durfort et de Périgny s'accrut en raison de leur participation à cet acte consommé un an avant la mort de Louis XV.

Nous ne parlerons pas des courtisans littéraires, tels que Collé et M. de

Marmontel, tous deux lecteurs et louangeurs par état ; de l'abbé de Voisenon, de La Harpe, de Laclos et tant d'autres. Sous le duc de Chartres, devenu depuis Philippe-Égalité, il n'y eut guère que l'abbé de Talleyrand, le comte de Mirabeau et M. de Lafayette qui donnèrent au Palais-Royal une couleur politique. Du temps de Louis-Philippe d'Orléans, on ne songeait qu'à y tenir table. Les historiographes de cette camarilla nous représentent les familiers de M. le duc d'Orléans comme des roués de bon goût, continuateurs empressés de cette longue orgie du règne de Louis XV, l'un des plus longs de la monarchie, pour son malheur. Si cela est vrai, il faut ajouter que leur patience à supporter les maussaderies du duc d'Orléans, son épaisseur d'esprit et ses bons mots d'officier de bouche doit leur être mise en ligne de compte. Ce prince, dont la constante occupation fut celle de la cuisine, n'était pas alors plus récréatif pour madame de Montesson que pour ses propres favoris. Sa gourmandise et ses habitudes populacières en avaient fait une sorte d'automate digérant et chantant même au besoin, comme le canard illustre de Vaucanson (1). Si les comédies de Baignolet l'avaient amusé avec mademoiselle Marquise et lorsqu'il était plus jeune, en revanche, celles de madame de Montesson avaient le privilège de le rendre bourru, quinteux, insupportable.

Il s'endormait aisément au moindre propos et se réveillait avec moins de facilité. Le cercle habituel de familiers, dont nous avons crayonné quelques figures, s'ouvrait et se refermait chaque jour autour de lui sans qu'il y prît garde. On a calomnié les arts en disant qu'il les aimait ; il n'aima que la bonne chère. Les allégories satiriques des peintres du temps nous le représentent sous les traits du dieu de la vengeance, écrasé de pampres et d'embonpoint, avec cette devise : *A Bacchus!* À l'ombre d'une tonnelle bordée de convives, qui tous ont l'air de le provoquer à ce combat des futailles, l'œil du spectateur le découvre, les bras retroussés jusqu'au coude, le pacifique bonnet de coton sur sa tête royale, au milieu d'impures de bas étage ou de courtisans avinés, et tirant un *sottisier* de ses poches, comme si la vie était pour lui une perpétuelle Courtille. Marié, en 1743, à Louise-Henriette de Bourbon-Conti, il vécut seize années avec cette Messaline, dont la passion, d'abord véhémence pour son mari, faisait dire à madame la duchesse de Tollard « qu'elle avait trouvé le moyen de rendre le mariage indécent. » La servilité hardie de Collé pourrait-elle empêcher que l'on ne prenne ce triste prince en dégoût ? Il ne pencha jamais pour aucun parti ; mais, en revanche, il les encouragea tous par sa faiblesse dans leurs rébellions croissantes. Nous ne pouvons douter, d'après madame de Gentis, qu'il n'ait joué fort *rondement* les rôles de paysans ; mais, à coup sûr, il n'était guère fait pour celui de prince. Plus bête que méchant, dupé hautement par toutes ses maîtresses, il ne passera guère à la postérité que par l'imbécillité de sa conduite ou le scandale de ses mœurs. La seule origine de sa *grande passion* pour madame de Montesson prouve assez qu'il était né pour être le plus épais bourgeois de son royaume (2).

(1) Il expédia un jour vingt-sept ailes de perdrix, sans préjudice de quelques hors-d'œuvre, entremets et pièces de dessert.

(Mémorial de Bezenval.)

(2) M. le duc d'Orléans voulut bien me conter un jour la manière dont il devint amoureux de ma tante. Un jour, à la chasse du cerf, à Villers-Cotterets, madame de Montesson

La jeunesse de M. le duc de Chartres, son fils, pour être recouverte d'un vernis plus élégant, annonçait un amour si effréné de tous les vices, qu'on ne crut mieux faire que de le marier à vingt-deux ans à la fille du religieux duc de Penthièvre (1). Le spectacle indécent que donna le duc de Chartres en cette cérémonie eût pu faire déjà présager sûrement de son avenir.

Au moment même de la bénédiction nuptiale, il trouva plaisant, on le sait, de sauter par dessus la queue de robe de la mariée, pour se placer de l'autre côté de l'autel; ce qui indigna jusques aux vieux courtisans, qui se souvenaient pourtant de la régence. Le premier soin du duc d'Orléans, son vertueux père, avait été de lui donner une maîtresse (2), qu'il avait tirée du dernier rang des filles vendues; cette précaution toute paternelle pouvait-elle manquer de porter ses fruits?

A l'époque des plus brillans succès du chevalier de Saint-Georges, le duc de Chartres avait trente ans. La débauche avait déjà flétri la beauté régulière de ses traits : son front, bourgeonné comme ses joues, en faisait une sorte de pastel vineux et gâté. Il n'avait guère d'éclat que le soir et aux bougies. Rebuté et méprisé par les femmes vraiment nobles, il avait imaginé contre elles cette vengeance que chacun sait, et qui lui valut le mot sanglant de madame de Fleury, que nul n'ignore (3). Si les gazetiers d'alors n'en étaient pas encore venus à écrire sa terrible *apologie*, peu de gens, du moins, doutaient qu'il ne volât pas son bijoutier. Embourbé dans les plus basses passions, il avait eu soin de les relever, il est vrai, par son entourage; les plus brillans et les plus lestes d'entre les gentilshommes l'escortaient. A côté de cet amas de chair nommé le *gros duc*, il se distinguait par la licence d'une jeunesse sans

était à cheval; M. le duc d'Orléans se trouva auprès d'elle dans un moment où la chasse allait tout de travers. Un des chasseurs proposa à M. le duc d'Orléans d'attendre dans une allée quelques minutes pendant qu'il irait en avant prendre quelques informations sur le cerf, les chiens, etc. M. le duc d'Orléans y consentit, et il descendit de cheval avec ma tante pour aller s'asseoir à quelques pas à l'ombre dans un endroit qui lui parut joli. M. le duc d'Orléans était fort gras; la chaleur était étouffante. Le prince, en sage et très fatigué, demanda la permission d'ôter son col. Il se met à l'aise, déboutonne son habit, souffle, respire avec tant de bonhomie, d'une manière et avec une figure qui paraissent si plaisantes à ma tante, qu'elle fait un éclat de rire immodéré en l'appelant *gros père*; et ce fut, dit M. le duc d'Orléans, avec une telle gaîté et une telle gentillesse qu'elle lui gagna le cœur, et il en devint amoureux. Ce trait-là n'est pas du siècle de Louis XIV; « mais le goût n'avait déjà plus la même noblesse et la même élégance. »

(Mémoires de madame de Genlis.)

(1) Louise-Marie-Adélaïde de Bourbon.

(2) Ce fut mademoiselle Duthé que le duc d'Orléans donna ainsi de sa propre main au duc de Chartres. Comme on reprochera peut-être à l'auteur de ce livre l'hostilité que respirent certains portraits de la famille d'Orléans, il croit ne pouvoir mieux faire que de citer les propres paroles de la gouvernante du duc de Chartres, madame de Genlis:

« Lorsque l'éducation du jeune prince fut terminée, le premier soin paternel de M. le duc d'Orléans fut de lui donner une maîtresse qu'une infâme créature, qui l'élevait pour en faire une courtisane, lui vendit comme toute neuve encore; elle avait quinze ans : c'était la fameuse mademoiselle Duthé, qui depuis ruina mon beau-frère et beaucoup d'autres. M. le duc d'Orléans se contenta de cette action comme d'une mesure fort prudente et fort tendre pour la santé de son fils. »

(Mémoires de madame de Genlis.)

(3) Le duc de Chartres écrivait sur des tablettes le nom de toutes les femmes qui venaient au Palais-Royal, avec ces indications : *jolies, agréables, abominables*. Madame de Fleury avait été rangée par lui dans cette dernière série. C'était peu de temps après la malencontreuse affaire d'Ouessant : — Ce qui me console, monsieur le duc, lui dit-elle, c'est que vous vous connaissez aussi mal en signalement qu'en signaux.

(Mémoires secrets.)

Madame de Genlis s'efforce à résumer l'anecdote et dresse cette et qui se trouve partout.

frein. Nous nous garderons bien d'allonger ici le portrait de ce prince, que nous n'allons retrouver que trop souvent comme une tache dans le cours de ce récit. Il n'arborait pas encore à cette époque le pavillon de la résistance, mais il s'était rangé sous celui de tous les vices. Accusé d'avoir tiré sur un de ses piqueurs en chassant dans la plaine de Saint-Denis, il avait déjà à répondre aux mille inculpations que lui jetait comme un défi la voix publique. Voulait-il se soustraire à ces terribles murmures par l'étourdissement de sa vie? Prévoyait-il les représailles de l'opinion? Il est difficile de le croire, en le suivant pas à pas dans cette carrière où la confiance en son infamie le soutint.

Le Palais-Royal, pour être déjà aussi ouvertement brouillé avec la cour qu'il le fut depuis, n'en recevait pas moins un grand éclat de ses propres illustrations. Dans cette cour, dont madame de Montesson était le centre, Saint-Georges apparut comme une véritable excentricité; sa couleur en faisait un être à part.

En regard des *beaux* de Trianon, le Palais-Royal, qui avait aussi ses archives galantes, inscrivit le nom du mulâtre.

Le mulâtre devint le protégé, l'amant de l'épouse d'un prince du sang, qui se rappelait avoir vu chasser de chez lui les nègres de sa mère à coups d'étrivières. Le mulâtre devint l'ami, le confident de son fils! Hélas! il était loin de prévoir alors les écueils de cette perfide intimité!

Il n'éprouva pas plus de peine à triompher de ses rivaux près de la marquise...

Soit que la force physique et l'étrangeté de ce champion nouveau lui parussent en effet un genre d'épreuve à tenter, soit que tous les dons charmans que Saint-Georges possédait l'eussent réellement touchée, madame de Montesson, peu contente de se l'attacher pour ses spectacles, le créa d'abord son écuyer, et ne se fit pas faute de l'avouer aux yeux de sa cour ordinaire. Son enveloppe, robuste et galante tout à la fois, satisfaisait les deux penchans les plus décidés chez la marquise, le plaisir et l'amour-propre. A Versailles, elle eût caché cette passion; au Palais-Royal, elle l'affichait. Pour le duc de Chartres, il se vit naturellement attiré vers Saint-Georges par son goût pour la chasse et les éloges que ne manquait pas de lui en faire madame de Montesson. Il comptait d'ailleurs le faire servir à ses fins et à son parti.

Recherché des belles, agacé par les coquettes, ayant l'esprit du monde et l'à-propos, qui vaut mieux que les grands talens, Saint-Georges ne pouvait manquer de réussir. On ne tarda pas à l'appeler le *Don Juan noir*. Les soupirs successifs d'amans dont frémissait encore le clavecin ému de la marquise furent étouffés sous le charme de sa voix, sous les séductions de sa parole. N'ayant de rival en aucun jeu, imprimant un cachet de maître aux plus vulgaires tentatives, il devint l'astre des soupers, des fêtes, des spectacles. Ses conversations étaient un mélange adroit d'anecdotes amusantes, propres à rassurer la vertu des femmes; au plaisir de se faire écouter, il joignit bientôt l'art de se rendre rare.... Quand les physionomies des douairières elles-mêmes (les plus difficiles d'entre les femmes!) lui garantissaient un succès pour sa soirée, il levait le siège, prétextait des affaires, et laissait le cercle partagé entre le regret de le perdre et le désir de le revoir.

Devant cette guirlande de femmes choisies, toutes empressées de le voir et de l'entendre, le mulâtre avait-il oublié madame de Langey? L'a-

mour ou le désir de la vengeance bouillonnait-il dans son cœur ? Était-ce cette femme qu'il avait entrevue dans le jardin , du haut de cette fenêtre que madame de Blot lui avait vu fermer avec précipitation ?

Il n'y aurait eu qu'un analyste expert pour répondre à ces questions. Tout ce que nous pouvons assurer au lecteur, c'est que le dieu qui existe pour les amans envoya cette fois au duc d'Orléans , qui allait contrarier les plaisirs de ce cercle, une salutaire pensée : ce fut celle de s'endormir sur l'un des sofas de la galerie dès que M. Nollot eut entamé sur la harpe un air qu'il préjugeait devoir produire un tout autre effet. Les maîtres de harpe se trompent comme les princes.

Un valet de pied au service de madame de Montesson était venu la prévenir que tout son monde de bonnes amies venait d'arriver. Celles qui assistaient le plus souvent à ses petits soupers du Palais-Royal étaient mesdames de Beauveau, de Boufflers, de Ségur, de Luxembourg , toutes remarquables par leur beauté ou leur esprit, toutes dansant, peignant ou faisant de jolis vers. Madame de Montesson se garda bien d'éveiller le prince, qu'elle laissa sous la garde de M. de Brancas. Appuyée sur le bras de Saint-Georges , elle se rendit à cet ambigue , préparé dans ses petits appartemens. Le désespoir de madame de Blot , qui osait à peine toucher aux fruits, la grâce de M. de Valence, et les anecdotes piquantes de madame de Fleury, défrayèrent ce repas , dont la marquise fit les honneurs.

Madame de Montesson , le regard attaché sur Saint-Georges , ne lui permettait pas la moindre avance près des autres femmes ; sa jalousie égalait seule son amour... Elle avait oublié, à deux pas de ce prince endormi, qu'elle était sa maîtresse, même sa femme !... Ce qui était d'abord fantaisie était devenu passion.

Comme on le voit, le mulâtre avait monté : il était devenu le chevalier de Saint-Georges.

Mais de son élévation même, élévation que cet homme ne devait qu'à lui, allait ressortir un drame terrible et qu'il ne prévoyait pas.

III

Un Menuet.

La voluptueuse se rend au plaisir des sens, la délicate au charme de sentir son cœur occupé, la curieuse au désir de voir.

(*Le Sylphe.*)

Au coup léger que la main d'un jeune homme , sortant de sa chaise, imprima à la porte d'un vieux hôtel situé sur le quai d'Anjou, le concierge se hâta d'ouvrir.

— Mademoiselle Agathe est-elle levée ? dit une voix aussi douce que l'aurait pu être celle d'une femme.

— Oui, monsieur le marquis, à telle enseigne qu'elle arrose déjà là-haut ses fleurs.

Et le vieux Glaiseau, le doigt levé vers la terrasse ombragée à ses ap-puis de rhododendron et de touffes d'iris, montrait au jeune homme mademoiselle Agathe, un arrosoir à la main.

La cour de cet hôtel était resserrée entre quatre grandes murailles froides et grises; l'herbe y poussait; il n'y avait que du bois rangé en étage sous les remises. La maison formait l'angle du quai, elle regardait la Seine.

— N'est-elle pas matinale, mademoiselle! murmura Glaiseau; déjà levée! Elle a eu pourtant de la lumière dans sa chambre toute la nuit.

Sans perdre de temps à considérer Agathe, le jeune homme monta l'escalier, dont la rampe de fer était semée à intervalles égaux de soleils et de lyres, comme les escaliers du règne de Louis XIV.

Amortissant ensuite le bruit de ses pas et s'insinuant avec adresse par un corridor qui aboutissait à la terrasse, il surprit Agathe, dont la main blanche relevait la tige de quelques œillets courbés par la pluie.

Elle parut troublée, soit qu'elle n'eût pas entendu le coup de marteau, soit que la présence de ce visiteur inattendu l'arrachât en cet instant à quelque dialogue matinal avec ses fleurs.

— Vous! de retour, monsieur Maurice! je vous croyais à Brevannes pour tout le mois!

— Et moi aussi, je le croyais, répondit-il en secouant la tête avec tristesse. cependant je suis ici!

— Vous n'avez donc pas chassé?

— Une fois, pour exercer seulement ma meute. Vous ne m'en voudrez pas d'être venu, continua-t-il en lui baisant la main avec une rougeur qui monta jusqu'à son front, je m'ennuyais!

— Ah! vous vous êtes ennuyé! Tant mieux, reprit-elle en sautant de joie et en arrachant, avec une étourderie charmante, la feuille d'un petit rosier qu'elle brouta du bout de ses lèvres minces, il n'y a donc pas que moi qui m'ennuie!

— Glaiseau m'a dit que vous aviez veillé toute la nuit. Vous avez lu? Je vois à travers vos carreaux des livres et une bougie sur votre table...

— Une recluse fait ce qu'elle peut.

— Quel ouvrage lisiez-vous?

— Si vous tenez à le savoir, j'ai lu *Peau d'Ane*.

— C'est un conte charmant pour ceux qui aiment les contes.

— Il m'a fait pleurer celui-là; c'est mon histoire.

— Voulez-vous que je sois le prince?

— Du tout, monsieur, vous savez nos conventions. Écoutez, vous êtes le seul homme qui mettiez le pied ici, mais j'ai votre parole, je ne serai à vous que lorsque je vous aurai dit : « Maurice, je vous aime! »

— Et cela n'est pas encore venu, reprit-elle en mettant la main sur son cœur, avec une sorte d'assurance qui fit tressaillir Maurice.

Il y eut quelques instans de silence entre eux.

Le soleil devenant trop vif, Glaiseau apporta un parasol; Agathe poussa la porte de sa chambre.

Il y avait là un clavecin ouvert et des livres; plusieurs bougies éteintes entouraient la table, comme après une longue veillée. Agathe, bien qu'elle fût pâle, était divine de beauté.

— Je le vois, Maurice, vous allez m'accuser, mais il faut bien que je me fasse un monde la nuit, je n'en vois aucun pendant le jour. Ma cousine de Montesson m'a cloîtrée dans cette triste solitude. Pourquoi cela? En vérité, je ne sais. Par malheur, je dépends d'elle. En ce pays-ci, il n'y a pas à présumer que je rencontre autre chose que des siècles ambu-

lans, des fantômes du temps passé ; tenez, j'ai cru voir danser cette nuit sur mon balcon des ringraves, des collets montés, des vertugadins et des bourgeois de Louis XIII !...

— La marquise vous a depuis peu, je crois, donné des maîtres ?

— Sûrement ; mais ce sont encore des naturels de ce quartier, des gens de l'Isle que je déteste à la mort ! Il n'y en a qu'un de supportable, M. Abeille, mon maître à danser, le plus diôle de corps ! Oh ! il sait Paris sur le bout du doigt ! L'heureux homme ! lui, du moins, il va à la cour !

— Cette existence vous pèse, chère Agathe ; vous l'avouerez-je, moi, ajouta Maurice en la regardant avec tendresse, elle me rassure.

— Que voulez-vous dire, ne suis-je donc pas à plaindre ?

— A plaindre, chère Agathe ! parce que vous ne pouvez aller au Palais-Royal ! Vous ne savez pas, vous ne pouvez savoir de quels dangers vous y seriez entourée ; vous si belle, si jeune ; vous que je suis prêt à demander demain pour femme si vous le voulez !

— Mais vous ne savez pas non plus, vous, monsieur, dit-elle en croisant ses bras d'un air sérieux devant Maurice, ce que c'est que d'être reléguée au quai d'Anjou, de se pencher vers la Seine tous les matins pour voir son éternel miroir ! J'ai tout ce qu'il me faut dans cette maison, je le sais ; mais enfin je ne suis pas venue de Saint-Malo pour ne voir ni Paris ni ma cousine ! Quand j'étais petite fille, ma cousine me sou riait en m'appelant son Agathe ! Aujourd'hui, son carrosse s'arrête au bout de ce quai, elle vient causer quelques secondes avec Glaiseau ; et si elle monte ici, c'est pour me parler de me faire carmélite. Carmélite ! ne le suis-je pas depuis deux mois ?

— Vous avez raison de vous plaindre de votre parente, Agathe ; mais pourquoi tant regretter ses fêtes ?

— On dit qu'il y a chez elle de si belles comédies !

— Il y a du moins chez elle, reprit Maurice avec un dédain marqué, le fond d'une excellente comédienne.

— Avez-vous idée de semblable chose, je vous le demande ? m'interdire sa maison !

— Je vous avoue, Agathe, que je ne vous comprends pas.

— Si vous ne me comprenez pas, monsieur, alors vous ne comprenez pas que le bruit de la musique flatte l'oreille, que la rose enivre, qu'une jeune fille ait plaisir à s'entendre dire qu'elle est belle ! Vous ne comprenez donc pas le bal ? dites-moi, le bal, que je n'ai jamais vu, le bal que je n'ai lu que dans les livres ! Je ne vois que vous, Maurice, et M. Abeille, mon maître à danser, et Glaiseau, qui, je ne veux pas savoir pourquoi, vous obéit. Maurice, vous êtes heureux, vous allez du moins à la cour !

— A la cour de Versailles, une fois par an, c'est possible ; au Palais-Royal jamais ! J'ai appris que, dans mon absence, ma mère, qui revient elle-même d'Angleterre, avait fait par lettres des démarches près de madame de Montesson, son amie ; Agathe, j'ai juré sur la mémoire de mon père de ne rien devoir à cette femme... Je hais l'intrigue comme vous haïssez la solitude !

— C'est cela, toujours vos idées créoles ! Vous croyez que le monde doit être à vos pieds, vous regrettez vos esclaves de Saint-Domingue ? Savez-vous, Maurice, qu'il vous prend parfois des sauvageries étranges ? Vous boudez le monde, vous le fuyez ; moi, je ne désire qu'une chose, voir ce monde, dont vous ne voulez rien m'apprendre !

— Qu'ai-je à vous en dire, Agathe, sinon que son souffle empoisonné vous tuerait ? Je suis jeune, je ne manque ni de plaisirs ni d'amis ; eh bien ! sans vous, tous ces plaisirs et ces amis ne me sont rien. Ce têt retiré, si triste pour vous, a pour moi un parfum de tutelle et de mystère ineffable : il vous garde, il vous défend ! Si je vous disais que je ne l'ai quitté si brusquement l'autre fois que parce qu'il me fallait m'y débattre contre mon cœur ! Vous rappelez-vous ce jour où nous avons feuilleté tous deux un cahier de Cimarosa à ce clavecin ? vous étiez belle comme un lis, votre chant divin m'apportait des joies charmantes ; Glaiseau écoutait ; il avait allumé toutes les bougies du salon !... C'était une fête que nous nous donnions à tous deux ; là je n'avais, Agathe, ni distraction ni jalousie, je ne voyais que vous ; votre nitaine était, à cette soirée-là, de riches roses... Nulle autre main que la mienne ne l'effleura, nul autre souffle que le mien ne passa sur votre front. Oh ! quand je vous contemplai le corps à demi renversé sur cette chaise où vous êtes, et tenant vos doigts posés encore sur les touches du clavecin, je fus prêt à rompre le serment sacré auquel je dois mon admission près de vous ; ma tête brûlait, je n'avais plus ma raison ! La seule présence de Glaiseau me rappela bientôt à moi-même ; je sentis qu'il fallait élever entre nous deux une barrière, ce même soir je partis ! Hélas ! la solitude est mauvaise à ceux qui aiment ; me voilà revenu, Agathe, vous savez pourquoi !

— Vous êtes revenu, monsieur, pour me faire danser ce menuet, à défaut de mon pauvre maître à danser qui est malade. C'est un menuet nouveau, et M. Abeille le trouve charmant. Vous voyez que vous n'aurez pas quitté Brévannes et vos amis pour rien.

Voyant qu'il la regardait toujours avec des yeux supplians et ne se mettait guère en devoir de satisfaire son caprice :

— Allons, reprit-elle en agitant la sonnette de la cheminée, Glaiseau me donnera la main pour danser ; vous, monsieur, songez à l'air, voici le violon de M. Abeille.

Maurice avait un talent réel sur cet instrument ; seulement une timidité innée chez lui l'empêchait de le faire valoir devant un cercle. Il prit le violon de M. Abeille, et joua le menuet. La danse octogénaire de Glaiseau formait le contraste le plus étrange avec celle d'Agathe, dont le pied charmant frappait en cadence le parquet avec des frôlements de soie délicieux. Maurice ne pouvait se lasser de la contempler, tant la perfection de ses formes était admirable...

Mademoiselle Agathe de La Haye comptait dix-neuf ans. Ce qu'elle avait de plus divin dans sa personne, c'était certainement la bouche, qui dessinait à la lettre et en miniature l'arc de l'amour. La blancheur de son teint prêtait un charme réel à cette bouche ornée d'un sourire exquis et meublée de dents charmantes. Ses bras étaient délicieusement veinés, on y voyait circuler le sang ; l'odeur de sa peau égalait celle d'un parfum. Sous les tresses de poudre qui se déroulaient à son cou et couraient à ses épaules, un peintre eût cru découvrir une tête de Mignard, tant la pureté des lignes dépassait les formes coquettes des autres têtes de l'époque. En un mot, elle était régulièrement belle, d'une beauté inattaquable même à l'œil d'une rivale.

Aussi en la voyant rien que sur son pastel, envoyé du fond de la Bretagne à madame de Montesson, le duc d'Orléans lui avait dit :

— Marquise ! vous avez là un morceau de roi dans votre famille !

— Madame de Montesson est la dame des *belles cousines*, avait ajouté prétentieusement M. de Carmentel en lui rendant le portrait.

A dater de ce jour, le parti de rigueur à prendre vis-à-vis mademoiselle Agathe de La Haye, qui venait, à la suite de la mort de sa mère, implorer la tutelle de sa cousine, avait été celui du bannissement.

Agathe gémit d'abord en se voyant renfermée si étroitement dans cette prison dont le vieux Glaiseau venait d'être institué le geolier, à titre de serviteur de madame de Montesson. Elle regretta ses belles prairies de Bretagne, son port rempli de marins, ses amies, ses joies candides. La belle fille s'était fait de Paris une idée bien différente ! Pour se consoler, les premiers jours, elle eut soin de se dire que cet exil ne pouvait durer ; la marquise, sa cousine, devait soutenir pour elle un procès. Agathe pensa qu'elle voulait sans doute ne l'installer au Palais-Royal qu'après le gain de sa cause. L'affaire était grave, mademoiselle de La Haye se trouvant, au préjudice d'autres parens, avantagée par le testament d'un de ses oncles, beau-frère de madame de Montesson (1), et l'un des premiers négocians de Saint-Malo, où la haute bourgeoisie date de très loin. De ce procès dépendait la fortune de mademoiselle de La Haye ; mais ce n'eût été qu'avec peine que la marquise de Montesson l'eût vu finir : il eût consolidé Agathe au cœur de Paris, peut-être même l'eût-il amenée au Palais-Royal. La seule crainte de se voir enlever le cœur du prince par cette belle cousine et de perdre ainsi le fruit de dix années de manège ne prescrivait-elle pas impérieusement cet exil ?

L'imagination d'Agathe ne tarda pas à franchir cette solitude ; une curiosité invincible la tourmentait. Son ingénuité ne pouvait prévoir le plan de madame de Montesson ; elle demeura persuadée qu'elle lui avait déplu. En se comparant aux portraits de ce vieil appartement, elle se trouva pourtant fort digne de la cour et de sa cousine ; elle lut des romans dans la bibliothèque de l'hôtel ; il n'y en avait pas un qui ne lui donnât l'envie de se faire des ailes ! Quelque peu spiritualistes que fussent les auteurs de ces livres, il s'en rencontra, on le sait, plusieurs enclins à admettre les êtres surnaturels, à la condition, il est vrai, qu'ils deviendraient, au dénouement, réels et palpables. Le *Sylphe*, de Crébillon, fut composé dans ce but. En le parcourant comme un ouvrage qui lui tombait sous la main par aventure, mademoiselle de La Haye sentit qu'il lui fallait avant tout aimer un être plus fort qu'elle. Beaucoup de femmes évitent le joug et abhorrent la domination ; Agathe, au contraire, se promit de ne rechercher qu'un maître. A la belle captive, l'image d'un amant n'apparut jamais que sous la forme d'un libérateur. Dans les brises que lui apportait la Seine, elle croyait entendre sa voix ; dans les bruits de la ville mourant à ce quai, elle distinguait son pas. Pervenche solitaire, enfouie loin des regards, elle avait échappé depuis deux mois à tout ce que Paris offrait de périls ; mais aussi elle n'en avait reçu aucune joie. Son clavecin, ses livres et les visites de Maurice étaient les seules distractions de son ennui. Elle n'osait proposer à ce jeune homme un parti extrême, parce qu'il lui semblait n'en pas avoir lui-même conçu la

(1) Madame de Montesson avait nom mademoiselle Béraud de La Haye ; elle était fille d'un capitaine négrier de Saint-Malo, lequel capitaine faisait la traite pour le compte de M. de Châteaubriand. La marquise de Crégy disait d'elle : — « Comme elle n'a pu réussir à être duchesse d'Orléans, elle a exigé que le duc d'Orléans se fit monsieur de Montesson. »

pensée, la simplicité et la droiture de Maurice ne lui faisant pas envisager dans cette liaison un autre but que celui du mariage.

Un soir qu'il passait en chaise dans ce quartier éloigné, le jeune marquis Maurice de Langey avait poussé un grand cri en voyant mademoiselle Agathe avec M. Glaiseau sur la terrasse. Glaiseau avait servi M. de Boullogne, et nos lecteurs savent quels rapports existaient entre M. de Boullogne et Maurice. Après avoir bataillé avec le concierge l'espace de quelques jours, le marquis avait eu le plaisir de le voir se rendre à discrétion et se charger de remettre lui-même à mademoiselle Agathe une épître des plus pressantes. La candeur de ce billet avait ému le cœur d'Agathe ; il lui sembla (et elle ne s'abusait point) que son auteur était de ces hommes qui ne deviennent entrepreneurs que lorsqu'ils sont aimés. Elle n'hésita point à le recevoir : il y a certaines confiances qui honorent réciproquement ceux qui se les accordent. Le marquis de Langey vit donc Glaiseau lui ouvrir les portes de l'hôtel.

Maurice avait alors vingt-trois ans. Il était beau de la beauté d'une femme ; mais aussi, élevé par elles, il était loin d'avoir gagné du côté de la force et du développement physique. La délicatesse du créole s'était accrue par toutes les habitudes et les raffinements du luxe. Adulé par sa mère, encouragé par la faiblesse aveugle de M. de Boullogne, héritier d'un beau nom et pouvant prétendre à tout, il avait conservé l'orgueil traditionnel de son enfance. Son mépris pour les parvenus n'ayant rencontré que trop d'occasions de se produire, il en était résulté chez lui une sorte de misanthropie hautaine.

Pendant quelque temps, il avait pris la solitude et la campagne en une sorte d'amour : il chassait à Brevannes avec une assez belle meute... Dans ce château, le créole se trouvait du moins à l'aise ; il y implanta l'orgueil féodal des colonies. Le spectacle de la débauche parisienne et de la licence aristocratique l'avait bien vite dégoûté de la capitale : sa constitution, autant que sa fantaisie, le portait d'ailleurs aux plaisirs doux et paisibles.

Il avait des talens, mais il les employait mal : il lui manquait la confiance dans ses forces. Loin d'être de son siècle, qui s'aventurait en toutes choses, Maurice redoutait l'éclat ; il n'eût été jaloux de réussir que pour une femme, une femme qu'il eût aimée comme il aimait en ce moment Agathe de La Haye.

L'excellence et l'élévation naturelle de son cœur ne lui avaient pas permis d'agiter encore en lui-même cette question :

— Mademoiselle Agathe de La Haye est-elle un parti ?

Il se demandait avec plus de trouble et de frayeur :

— M'aime-t-elle ?

En ce moment encore, il la contemplait rayant la poussière de ce vieux parquet de son joli pied. Le menuet fini, elle quitta la main du vieux Glaiseau, et remercia Maurice.

— Ce menuet, dit-elle, vous a-t-il paru joli ?

— Assez... répondit Maurice ; quel en est l'auteur ?

— Un mulâtre, à ce que m'a dit M. Abeille...

— Un mulâtre !

Maurice tenait le cahier de musique entre ses doigts ; il le rejeta sur le parquet comme s'il eût été sali par son contact.

— Que faites-vous ? M. Abeille dit que c'est un homme charmant, M. le chevalier de Saint-Georges !

— Le chevalier, dites-vous ! un mulâtre chevalier ! Ah ! ah ! ah ! reprit Maurice en riant d'un air contraint, ceci est nouveau ; aux colonies nous ne reconnaissons pas ces chevaliers-là ! Répétez-moi son nom ?

— Saint-Georges.

— Saint-Georges ! Mais, en effet, poursuivit-il, et comme se parlant à lui-même, je crois me souvenir d'un nom pareil... Quand j'étais enfant... oui... à Saint-Domingue...

— Je ne l'ai jamais vu, mais M. Abeille m'en a parlé... On le dit bien beau, repart Agathe.

Maurice allait répondre ; la conversation fut interrompue par Gleissac, qui venait prévenir le marquis du retour de ses porteurs. Comme l'on dînait très régulièrement à trois heures à l'hôtel du contrôleur général, et que M. de Boulogne avait fait prévenir Maurice qu'il eût à s'y rendre pour affaire, il prit à regret congé d'Agathe.

— A demain ! lui dit-il en soupirant.

Après lui avoir baisé la main comme de coutume, il sortit.

Penchée sur la terrasse, Agathe regarda la chaise du marquis tourner l'angle du quai d'Anjou. Reentrée dans sa chambre, elle trouva le manuscrit de Saint-Georges gisant à terre.

Elle le ramassa avec un soupir, l'essuya, et le replaça sur le clavier.

IV

L'Hériduque.

— Fort bien, Trim, dit mon oncle Tobie, tout cela est à merveille.

(*Tristram Shandy.*)

— En croirais-je mes yeux ! monsieur Platon ! s'écria Saint-Georges ; quoi, monsieur Platon, c'est vous qui m'avez écrit ?

Et le chevalier montrait au gérant de la Rose la lettre sans signature qu'il avait reçue quelques jours auparavant à sa toilette, et qui était, on l'a vu, fermée par le plus économique de tous les cachets, une boule de mie de pain.

— Moi-même, mon jeune ami... c'est-à-dire monsieur le chevalier !... J'ai voulu vous laisser le plaisir de la surprise... Et puis j'avais peur que vous ne gardiez rancune à Platon. Vierge sainte ! que je vous retrouve grand et bien fait ! Vous voilà logé comme un marquis !

— Et toi, mon cher Platon, tu iras bientôt nu comme un nègre. Vois plutôt, ton habit de taffetas rayé tombe en loques, et ta culotte de velours chocolat montre la corde...

— Hélas ! mon cher élève ! reprit Platon, enhardi par la commisération que Saint-Georges lui accordait, mes rôles sont intervertis ! Je vous vois encore nouant la serviette au menton de M. Poppo, nettoyant mes fusils de chasse et m'éventant au retour de mes inspections...

— Moi je te vois, Platon, me condamnant à partir pour ton domaine, après tout ce qui m'était arrivé à la Rose, m'empilant, moi centenaire,

dans ton horrible charrette ! Je ne répondrais pas que la balle qui a sifflé aux oreilles de ma mule ne fût pas de toi, puisqu'elle m'a manqué...

— Monsieur le chevalier, je n'ai jamais été cannibale, c'est la seule conversation que je pusse avoir avec vous à pareille distance...

— Merci.

— Le ciel m'est témoin, Saint-Georges, c'est-à-dire... monsieur le chevalier... que je vous ai toujours distingué du peuple, j'ai favorisé vos talens ; comme dit M. Rousséau, jé n'ai point arrêté la culture de cet arbre dont les...

Ici Joseph Platon entama une phrase de l'*Émile* dans laquelle il se perdit.

— Comme te voilà fait, mon pauvre Platon ! Il t'est donc arrivé bien des malheurs ?

— Je le crois !... D'abord ma caféière, pour laquelle M. de Lassis m'avait fait de si rigoureuses conditions que j'en suis parti...

— Après ?

— Après ? comment ! l'incendie de la partie du sud à la Rose, vous savez bien, monsieur le chevalier, c'était là que couchait madame la marquise...

— Je n'ai appris cela qu'à Bordeaux, l'incendie, le meurtre de Finette... Le coupable est-il vraiment cet Espagnol qui s'est échappé de la prison de Saint-Marc ?

— Mais on le dit du moins, monsieur le chevalier. Allez, si le scélérat nous a échappé, ça n'a pas été faute de recherches, nous avons assez couru le pays, moi et M. Printemps, que la marquise a licencié aussi.

— Pourquoi ?

— Parce que M. le prince de Rohan lui avait proposé un voyage en Angleterre !... La Rose l'ennuyait, monsieur le chevalier ; la Rose, un paradis terrestre, un lieu de délices ! Elle voulait voir les buveurs de bière et les boxeurs ! Quel goût dépravé chez une femme noble ! pouah ! C'était pitié que de voir notre départ, à ce bon M. Printemps et à moi. Nous nous tenions serrés l'un contre l'autre, accolés comme la fourchette et le couteau. M. Printemps avait bien souffert du coup de cette mort de mademoiselle Finette, Finette qui vous aimait tant, monsieur le chevalier !

Les sanglots de Platon l'empêchèrent de continuer, il soupira quelques secondes et reprit :

— Vous vous souvenez sans doute que la mort violente de mon perroquet m'avait fait prendre en horreur cette marquise ; elle en a fait de belles depuis ce temps-là !

— Est-elle remariée ?

— Remariée, elle ! ah bien oui ! elle est trop heureuse de jouer son rôle de veuve !

— Ses amans l'ont affichée ?

— Elle est trop habile pour mécontenter publiquement M. de Boullogne... Elle a des amans, mais elle les cache ; ils entrent par plusieurs portes, ça les regarde, voilà tout. Les marquises en cela sont plus favorisées que les blanchisseuses ; Rosette n'avait qu'une porte...

— Qu'a-t-elle donc fait ?

— Ce qu'elle a fait, monsieur le chevalier, un morne noir d'abominations ! D'abord elle a fait couper la belle avenue de palmistes qui bordait

la Rose, sous le prétexte qu'elle attirait les insectes; elle a refusé à M. de Lassis de retourner avec lui en France, et s'est fait croire malade pendant qu'elle complotait l'horrible trame de son voyage britannique; pour comble d'infamie, elle m'a dit un jour qu'elle me trouvait trop âgé, qu'elle avait envie d'un gérant anglais... Un gérant anglais, monsieur! vous voyez si elle a juré la perte de la Rose!... Transporté de fureur, je me suis embarqué dans la compagnie de M. Printemps, qui lui avait déjà rendu son épée de maître-d'hôtel en lui disant : « Elle vous a servi fidèlement, madame, ainsi que le maréchal de Saxe! Dieu veuille que vous ne preniez pas celle d'un Anglais! »

— Tu n'as pas oublié, j'espère, ta collection de naturaliste ?

— Ma collection, monsieur le chevalier, rôtie, abîmée, éteinte dans ce diable d'incendie! Moi qui comptais si bien m'établir avec mes coquillages et mes oiseaux mouches! Arrivé ici, je m'en suis allé droit à l'hôtel de M. le contrôleur. Le suisse m'a refusé; madame de Langey avait déjà sans doute prévenu M. de Boulogne contre son fidèle Platon! J'ai écrit, mes lettres sont demeurées sans réponse. Faut-il vous le dire enfin? je me suis fait, moi, domestique de louage; moi, nouveau débarqué; je me suis mis à la piste des arrivans.

— Ce pauvre Platon!

— M. Printemps était mort de douleur autant que de regret dans la traversée... Il avait été volé, ainsi que moi, de ses épargnes par les métis qui transportèrent nos bagages; nous ne nous aperçûmes de ce vol qu'après avoir doublé la pointe du Cap. Alors seulement, je me recommandai au ciel, et je me dis : « Platon, Dieu te punit d'avoir tant usé du fouet sur ces pauvres nègres! » et je me fis domestique de louage!

— Qui t'a appris mon adresse?

— Tout le monde. Dans les cafés, aux spectacles, j'entendais parler de vous. C'était un bourdonnement... Celui-ci vous avait vu tirer et percer en l'air une pièce de six livres, cet autre nager tout vêtu, un troisième s'écriait : « J'ai fait des armes avec lui! » aucun ne disait : « Je l'ai touché! »

— Eh bien! repris-je alors avec un orgueil qui me grandit de six pieds, je l'ai touché à Saint-Domingue, moi qui vous parle! il est vrai que ce n'était pas avec un fleuret!... J'irai le voir, il m'accueillera! Je consens de grand cœur à le servir, et pourvu que j'aie à moi mon petit dimanche pour aller voir mes anciens ami de Bercy... qui me donneront peut-être des nouvelles de Rosette...

Ici M. Platon retomba dans un de ses attendrissemens conjugaux, il tira même son mouchoir. Ce mouchoir avait l'air d'un drapeau percé de balles tant il était troué, rapiécé, noir de tabac.

— Monsieur le chevalier, s'écria Platon en embrassant les mains de Saint-Georges, décidez de mon sort, je suis à vous! Un des amis de votre valet m'a dit qu'il était parti, que vous l'aviez même chassé à grands coups de pied, parce qu'il vous manquait de l'or; prenez-moi à votre service, vous me connaissez, je suis honnête!...

— Il est vrai que tu n'es plus intendant!

— Mais, ajouta Saint-Georges, touché de l'air humilié de son ancien maître, je ne veux pas que tu endosses la livrée de M. Jasmin! Ouvre cette armoire, tu y trouveras une robe d'heiduque...

— Qu'est-ce que cela, une robe? *heiduque* ou *cunuque*? fit avec

effroi Joseph Platon ; déguiser mon sexe sous une robe ! Allons, monsieur, c'est bon pour le chevalier d'Éon !

A cette réponse qui servait une des antipathies secrètes de Saint-Georges, il sourit ; on était toujours sûr de le prendre par l'amour-propre.

— La livrée d'*heiduque*, reprit-il, en étalant lui-même sous les yeux de Joseph Platon, ébloui, une robe à la tartare, bordée d'or et de fourrures, dont son tailleur lui avait fait sans doute présent, la livrée d'*heiduque* t'anoblit au lieu de te dégrader. Un *heiduque* monte à cheval, digne Platon, et j'ai à mes ordres tous les chevaux du Palais-Royal. Tu seras fort bien sous ce costume avec ta barbe grisonnante, que je t'engage à ne pas couper pour l'effet, et que M. Bruno, mon perruquier, te laissera croître en pointe tartaresque. Sais-tu la langue tartare ? cela ne ferait pas mal.

— Vous plairait-il, monsieur le chevalier, de me dire ce que je dois faire sous cette tunique ? Vont-ils se moquer de moi à Bercy, mes anciens amis de gabelle !

— Un *heiduque*, Platon, est un être inviolable. Si l'on veut lui donner des coups, il a le droit de les recevoir, mais aussi celui s'en plaindre à tous les ambassadeurs asiatiques...

— C'est-à-dire que je ne fais plus partie du corps respectable des bourgeois parisiens ! Encore une fois quels sont mes devoirs ?

— Ceux d'un *heiduque* fidèle, d'un homme posé, qui porte des bottes jaunes et un bonnet fourré, digne de celui du roi de Mogol.

— Mais enfin ?

— Tu m'accompagneras.

— C'est tout ?

— Tu porteras mon violon et mes fleurets.

— La cuisine ?

— Tu n'en feras pas ; j'ai quelqu'un.

— Et... pour les dames ?

— Tu leur porteras mes lettres en *heiduque*, c'est la mode.

— Monsieur le chevalier, je me déclare votre féal et respectueux *heiduque*, dit Platon en mettant un genou en terre... Ah ! j'oubliais. Ce sabre peut-il me servir, en cas d'attaque ?

— Je ne pense pas, car la lame en est de bois : c'est une ordonnance de M. Le Noir... Oui, depuis que l'*heiduque* du comte d'Argenteau a passé son sabre, à Longchamps, à travers le corps d'un arlequin... En cas d'attaque, tu peux t'en reposer sur mon épée.

— Comme sur Dieu même, monsieur le chevalier. Il me tarde de vous accompagner à cheval ; vous y êtes si beau ! Allez, c'est bien vrai le proverbe qui dit : « Monté comme un Saint-Georges ! »

L'effusion de Joseph Platon donna au chevalier un quart d'heure de gâté bouffonne dont il augura bien pour l'avenir. Affublé de cette grande robe qui le faisait ressembler à feu Mahomet, l'*heiduque* de nouvelle date porta ses pas vers l'antichambre, où il ne trouva aucun domestique... Cette singularité l'ayant frappé, il se dirigeait vers la petite porte vitrée d'un des cabinets attenant à cette pièce et se disposait même à en tourner la clé, quand il vit Saint-Georges marcher doucement à lui en élevant son doigt à ses lèvres :

— Elle dort, dit-il à Joseph Platon.

Il le ramena très étonné dans la cuisine, près d'un énorme quartier de chevreuil, vis-à-vis duquel il le laissa.

V

Sainte-Assise.

Le plus écheppé des époux
 A peine Vénus fut livrée,
 Qua, de son outrage ulcérée,
 Elle dit tout bas : « Vengeons-nous ! »
 Un dieu plaisait à l'immortelle,
 C'était Mars, le dieu de sa cour
 Qui, parlant le mieux bagatelle,
 Badinait le moins en amour.
 Voir et vaincre était sa coutume.
 Il vainquit : ce dieu des guerriers
 Offrit pour s'opha des lauriers
 Quand Vulcain n'offrait qu'une enclume.
 (Vers du temps.)

Ce château royal dont les ailes blanches se déploient comme celles d'un cygne, c'est Sainte-Assise.

Le jour s'est levé serein, la feuille des bouleaux tremble au vent, la senteur des foins coupés embaume l'air.

Deux routes diverses mènent au château : la Seine d'abord, puis le chemin sablé, dont les cailloux irisés des feux du soleil ressemblent à de l'or.

Les fanfares sonnent au loin, quittées et reprises par les piqueurs, qui veulent se tenir en haleine. On n'entrera en chasse qu'à une heure ; le duc d'Orléans est attendu pour déjeuner.

De joyeux petits garçons sont échelonnés sur la route ; ils agitent leurs chapeaux du plus loin qu'ils aperçoivent un carrosse. Gueuze n'est pas de la chasse ; mais cela vous le verriez déjà, son fusil d'un côté et son chien Plutarque de l'autre, crayonnant du haut de ce tertre de gazon les roses figures des villageois.

Madame de Montesson se retrouve assise dans le même fauteuil sur le bras duquel, il y a quelques années, se penchait si amoureusement M. de Valence, quand le duc d'Orléans entra et crut bonnement que M. de Valence demandait à madame de Montesson sa propre nièce !

Devant ce fauteuil est un beau jeune homme en habit de chasse des plus galans et des mieux coupés ; — c'est Saint-Georges.

Madame de Montesson a de la grâce ; c'est une physionomie de cour. Elle se lève, et l'on ne se rassied plus maintenant qu'il n'y a pas de cour. Elle est plâtrée, fardée et crépée d'un *puff au sentiment* ; c'est la mode. Des yeux d'un bleu velouté, ombragés de longs cils, donnaient une étrange douceur à son visage, si ses lèvres minces et pincées n'inspiraient pas certaine défiance de son caractère. Ce qui domine chez elle, c'est l'impérieux besoin d'être approuvée ; il lui faut l'admiration. Elle aime peu les femmes, ces nuages passagers jetés devant son soleil. La société des peintres, des musiciens et des poètes lui plaît : elle ignore que ces gens ne louent que ceux qu'ils ne peuvent craindre. Sa voix a un charme

particulier : elle n'est ni trop élevée ni trop douce ; seulement c'est une voix de comédienne, et malheur aux femmes qui jouent la comédie ! La voix et le plumage leur en restent. Elle est artiste comme madame de Maintenon a été dévote, avec un orgueil indicible de protection et pour parler au besoin une langue que son mari n'entende pas. C'est une femme d'esprit, parfaitement née pour jouer de petits proverbes et aimer convenablement : au lieu de cette sphère tempérée, elle a choisi le goût des exagérations ; elle s'est lancée dans la passion à grand éclat ; elle porte, à l'instar de la Clairon, son éventail en poignard à son côté. Cependant vous la voyez passer de l'amour le plus violent aux refroidissemens de cœur les moins prévus ; le règne de ses amans a autant de durée que celui d'un chanteur à l'Opéra.

Une chose lui plaît surtout dans Saint-Georges, c'est qu'il l'occupe. Il n'a jamais deux jours de suite le même habit, le même nœud, la même boîte ; il a des aventures, il conte bien ; il fait des menuets, il les danse, il les oublie ! Il possède encore d'autres qualités qu'elle n'avoue pas, mais que les femmes devinent et que les hommes envient. Dans ce siècle d'amans blasés, ruinés, ridés à vingt ans, il a le singulier mérite d'arriver jeune, de n'avoir point le titre de *roué* dès son berceau. C'est un fruit jaune et doré par le soleil des tropiques : la marquise permet qu'on l'admire comme les pommes du jardin des Hespérides ; mais elle réserve son courroux à celle qui serait assez imprudente pour le vouloir dérober.

A trente ans, Saint-Georges est dans toute la vigueur de sa beauté ; la science des armes a presque doublé sa grâce, il a des délicatesses inouïes de pose et regarde en parlant son pied, dont il est très vain. Nous avons dit qu'il porte ses bagues hautes et grandes : c'est qu'à la jointure du doigt et à l'ongle, il sait bien que l'on reconnaît le sang mulâtre. Curieux d'étoffes de couleur tranchée, il affectionne surtout l'habit rouge, comme on voit encore le nègre de nos jours rechercher la cravate blanche. La laine de ses cheveux crépus a disparu sous la poudre, cette mode de nos pères qui les faisait jeunes si long-temps. C'est l'habit des chasses de la maison d'Orléans qu'à ce jour-là dessine ses plis sur ses hanches ; il a laissé dans un des coins du salon le fusil que lui a donné le prince de Conti, arme charmante, qui vaut bien deux cents louis.

Sur la bois capricieusement ciselé, la main du sculpteur a évidé deux fures de sanglier admirables : les narines gonflées soufflent la rage et la fatigue, les yeux sont en diamans.

— Asseyez-vous près de moi, chevalier ; vous aurez le temps d'être debout aujourd'hui à cette chasse.

Elle ajouta :

— C'est bien à vous de les avoir précédés de si bon matin, et je vous en remercie.

— Vous savez, marquise, qu'en fait de rendez-vous ma réputation est celle d'un homme exact.

— C'est donc pour cela, monsieur, que vous avez passé votre soirée à la *Société des Amateurs*. Ne cherchez pas à nier, j'avais envoyé Dauphin constater votre présence...

— Nous fêtons tous Chabanon, qui est, vous le savez, un de nos copyphées les plus illustres. Il lui fallait bien un peu de musique pour le remonter, ce pauvre garçon ! Le voilà reçu de l'Académie !

— Il aura du mal à rétablir l'harmonie dans ce corps savant, pour peu qu'il veuille s'en donner la peine.

— Cela ne veut-il pas dire que M. de La Harpe est en froid avec madame de Genlis ?

— Nullement, à telle enseigne qu'il lui a baisé hier la main, devant moi, au Palais-Royal.

— Baiser de Judas !

— Un académicien ?

— Pourquoi pas ? tout comme un autre ! Tenez , moi, je l'ai vu au Vauxhall avec mademoiselle Cléophile.

— Cléophile ! qu'est-ce que cela ?

— Une *impure*, comme ils disent, à laquelle il fait des vers. C'est pour elle que le comte de Lauraguais a brûlé sa berline bleue...

— Comment cela ?

— Vous ignorez peut-être que le comte de Lauraguais a une maison à cent pas du Bourg-la-Reine ? Il y invita la Cléophile et quelques autres femmes dont j'ai oublié le nom... A la nuit tombante, la vestale Cléophile, qui avait sans doute autre chose à faire dans son temple de la rue Saint-Lazare, où elle demeure, insista pour se retirer. Le duc ne voulut pas. On était à table, et le vin échauffait la tête des convives : « Non, vous ne partirez pas, Cléophile, dit-il, d'un air de Chactas ; vous ne partirez pas. Voyez ma voiture, elle est brûlée ! » Il avait fait, ma foi , comme il avait dit.

— J' imagine, Saint-Georges, que je n'aurai pas besoin de brûler celle qui doit vous ramener à Paris... Vous me restez, n'est-ce pas ?

— Quand monseigneur lui-même l'ordonnerait, c'est impossible ; il y a quelqu'un qui m'attend ce soir à Paris...

— Une femme ?

— Un homme.

— C'est un duel ?

— Vous avez deviné ; mais celui-là ne sera pas dangereux.

— Et c'est vous qui vous battez ?

— Moi-même...

— L'adversaire ?

— Un jeune homme de vingt-deux ans. Il faut que je vous dise son histoire. Vous saurez qu'hier je l'ai rencontré chez madame Bertholet, aimable femme qui joue de la harpe à merveille :

— « Vous êtes monsieur de Saint-Georges ? me dit-il en me saisissant le bras sous le réverbère de la rue.

— » Lui-même.

— » Eh bien, monsieur, j'ai été insulté au spectacle par un bretteur fleffé, M. le chevalier de La Morlière...

— » Je le connais.

— » Le rendez-vous pris, je ne m'aperçois que d'une chose, monsieur, c'est que je ne sais pas me battre.

— » Et vous avez tort, le chevalier de La Morlière vous tuera.

— » Vous croyez ?

— » Il a des chances.

— » Moi, j'ai du courage.

— » Ce n'est pas assez ; mais c'est ce qui lui manque. Quand vous battez-vous ?

— » Demain, à sept heures.

— » Écoutez. Prenez-moi demain soir, à onze heures, au café des Arts : c'est là que se tient La Morlière... Je me charge du reste...

— » Je ne puis comprendre...

— » Faites ce que je vous dis, et surtout ne vous étonnez de rien. »

— Là-dessus nous nous quittons en nous donnant une poignée de main, et il m'attend...

— Ainsi ce n'est pas vous que menace ce duel ? tant mieux. Mais qu'allez-vous faire ?

— Je vous le dirai demain.

— Vous me promettez de ne pas vous battre ?

— Je vous le promets ; mais je ne le laisserai pas tuer ce petit jeune homme par ce grand échalas de La Morlière. C'est le neveu de madame Bertholet, une femme presque aussi bonne musicienne que vous.

— Et plus jolie que moi, je le crains.

— Vous vous calomniez, chère marquise...

— Vous avez là un couteau de chasse du meilleur goût.

— Vous, marquise, une robe garnie de plumes et de marcassites que la reine vous enverrait. A propos, avons-nous ce soir concert ? Avec mon cheval, je serai à Paris en deux heures ; je n'ai donc besoin de partir qu'à neuf heures... Qui doit chanter ce soir ?

— Madame Dugazon est malade.

— Je le sais.

— Vous savez toujours ce qu'elle fait ! Entre nous, je vous soupçonne bien d'avoir ce soir autre chose qu'un duel à arranger.

— Un mari à déranger peut-être ?

— Justement.

— Ce ne serait pas la première fois !

— Écoutez, Saint-Georges ; j'ai des frayeurs que vous trouverez frivoles. Que faites-vous éloigné de moi ? Je connais votre aversion pour les choses graves ; les infidélités courent Paris, Dieu veuille vous en garantir ! Je pense que je ne serai vraiment heureuse que lorsque je vous aurai près de moi. Ne m'en voulez pas : ma vie se passe à vous regretter ! Beaucoup de gens sont déchaînés contre moi ; j'ai du courage contre leurs propos ; pourrai-je en avoir jamais contre votre oubli ? Regardez autour de vous ; que pouvez-vous souhaiter ? Le duc d'Orléans vous a déjà prouvé à quel point il m'obéit. Voulez-vous ne plus me quitter ? voulez-vous être l'égal de tous ces seigneurs dont la moitié vous redoute et vous envie ? Saint-Georges, je suis la fée, je vous protège ; parlez.

Il se contenta de la regarder avec des yeux où l'orgueil brillait comme une flamme ; nouveau miroir d'Archimède, son regard avait déjà brûlé bien des flottes ; avec ce regard, il n'avait pas besoin de demander, il obtenait. Son pouvoir magnétique plongea bientôt la marquise dans une de ces extases recueillies où toute l'histoire de l'amant qu'elle adorait se déroula. Elle le vit à son tour, comme un magicien des contes arabes, disposant de son cœur et de sa puissance, l'entraînant à sa suite à travers un monde inconnu ; géant radieux, il la présentait à l'Olympe des génies ; on y admirait ses talents, ses doigts mollement effilés pinçaient les cordes de la harpe....

Arrachée bientôt à ce voluptueux mensonge par la plus éclatante des fanfares, elle n'eut que le temps de se lever, d'apporter son épaule nue

jusqu'aux lèvres de Saint-Georges pour qu'il y posât ses lèvres, puis elle se mit à une petite table de laque où elle était censée peindre à l'eau des fleurs d'après Van Spaendonek, son peintre, le peintre du cabinet du roi.

Le chevalier avait saisi son fusil de chasse et se disposait à sortir, quand il se trouva vis-à-vis de M. Nollot, qui était venu par le yatch du duc d'Orléans.

— Voilà monseigneur ! cria Nollot. Oh ! nous sommes venus vite ; *allegro, allegramente !*

Le chevalier siffla l'un des piqueurs, il s'en fit suivre, et, laissant M. Nollot remplir sans doute un message du duc près de la marquise de Montesson, il rejoignit les arrivans à la descente de leur yatch doré, jolie barque rivale de celle de Marie-Antoinette, lorsque cette princesse faisait le trajet de Paris à Fontainebleau, dans sa grossesse.

Au même instant plusieurs voitures, entre lesquelles on pouvait distinguer celle du contrôleur général des finances, M. de Boullogne, tournèrent le flanc de la grande allée.

Le duc d'Orléans, malgré son embonpoint, était revêtu de l'uniforme de ses chasses, dont les agrafes le gênaient beaucoup, en raison de la chaleur ; il donnait le bras à M. de Vaudreuil, possesseur lui-même de Gennevilliers, propriété pittoresque renfermant de fort beaux cantons de chasse. Mesdames de Biot, de Coigny et de Genlis suivaient avec des ombrelles, qui envoyaient à leur visage de fraîches découpoûres.

— Te voilà, Saint-Georges, dit le duc ; sais-tu où est Leleu (c'était le maître-d'hôtel) ? — J'espère qu'il y a du vin à la glace et du lunel empaillé. Dis aux piqueurs de boire un coup et de ne plus m'étourdir de leur fanfare... Tu nous a précédés à cheval, je sais cela. Vaudreuil, vous l'avez vu avec son heiduque, n'est-ce pas ?

Le salon était déjà rempli de monde lorsque Saint-Georges y entra. Il y avait là de charmantes amazones, n'attendant que le signal de la chasse et demandant à courir déjà les routes boisées de Sénart. Leurs jockeys, attentifs et taciturnes, promenaient en dehors sur la pelouse leurs chevaux, envoyés de la veille à Sainte-Assise. Parmi les hommes, le chevalier ne tarda pas à reconnaître M. de Ségur, M. de Bonnard, M. de Durfort ; les uns se récriant déjà sur la vue de cette délicieuse habitation, d'autres admirant les divers albums, les dessins et les tapisseries de la marquise laissés sur les entre-deux en bois de rose avec une certaine prétention d'oubli.

Dès que Saint-Georges parut, un murmure auquel tous les cercles l'avaient depuis long-temps accoutumé circula dans le salon ; il le reconnut, et l'expression d'une joie indicible rayonna sur sa brune physionomie. Les femmes, en le voyant, avaient l'air de se réfugier sous l'éventail comme pour se communiquer mutuellement un secret ; les hommes les plus distingués en fait de noblesse ou d'esprit lui tendaient la main : il était devenu en un clin d'œil le point de mire de cette assemblée.

Cependant, ainsi qu'il arrive toujours dans les premiers momens qui suivent une installation, il se fit bientôt le plus glacial silence. Chacun s'interrogeait du regard et avait l'air de se rendre compte intérieurement de sa propre valeur ; les plus philosophes avaient pris le parti d'admirer tout ce que ferait madame de Montesson ; les moins résignés attendaient avec impatience que la cloche du déjeuner tintât.

Entre toutes ces femmes si jalouses de se faire voir, il y en avait une

à laquelle M. de Vannes semblait servir d'écuyer d'honneur, bien que par son air et son maintien arrogant elle eût pu se faire place. Appuyée au bras de M. de Vannes, on l'avait vue considérer à peine la décoration des jardins avec son lorgnon, donner quelques ordres à ses valets pour le soir, toiser un instant la compagnie, et se plonger, plutôt que s'asseoir, dans une *duchesse* à côté de madame de Blot.

— Vous trouvez-vous mal, madame ? lui avait demandé madame de Blot, qui se croyait toujours à deux doigts de la mort et portait sans cesse un flacon d'eau de Luce à la campagne.

— Pas le moins du monde, *madame de Blot*, avait sèchement répondu madame de Langey, suffoquée de ce que son interlocutrice ne l'avait pas appelée *madame la marquise*.

Madame la comtesse de Blot aurait pu répondre pour sa justification qu'elle ne connaissait pas madame de Langey. En revanche, madame de Montesson, sa *bonne amie*, s'en vint droit à elle et la remercia d'être venue à Sainte-Assise.

— Pour une nouvelle débarquée d'Angleterre, vous êtes bien courageuse, *bonne amie* ; c'est une persécution, une destinée ! je n'ai pu répondre à aucune de vos lettres, monseigneur en est témoin.

— Oh ! pour cela, oui, madame la marquise, dit le duc d'Orléans en insérant, sans respect aucun, dans la jolie petite tabatière du chevalier de Bonnard de gros doigts roses qui parvinrent à en extraire une prise digne des naseaux d'un Suisse... Nous sommes très occupés au Palais.

— Et vous êtes venue avec M. le contrôleur général, *ma bonne amie* ?

— Oui, *bonne amie* ; il est là, dans cette embrasure... le voyez-vous ? Il cause avec MM. de La Borde et Boutin.

— Et votre fils ?

— Je l'attends ; il a dû partir à cheval ce matin. Il m'a promis d'être exact.

— Savez-vous qu'il y a un siècle que je ne l'ai vu. Que devient-il donc ? Est-il amoureux ? ou bien nous bouderait-il ?

— Si peu, *bonne amie*, que je viens vous solliciter pour lui... Oui, M. de Vannes vous le dira, on remarque qu'il est triste... préoccupé... enfin il m'inquiète. Un travail, une habitude, un emploi lui conviendrait, et je ne doute pas que vous, *bonne amie*...

— Comment donc ! mais j'en parlerai à monseigneur ; je lui en parlerai, je vous le promets, *bonne amie*.

— C'est qu'alors il faudrait, *bonne amie*, lui en parler aujourd'hui. Songez que le moment est favorable, M. de Saint-Didier vient de mourir, et l'on parle de donner sa place de capitaine des chasses à M. de Périgny, que le prince, vous ne l'ignorez pas, protège...

— Mais que je n'aime pas, moi, *bonne amie*, parce qu'il est ennuyeux... Ainsi, soyez sûre...

— J'ai le brevet en blanc, reprit-elle ; les titres de mon fils s'y trouvent énumérés ; il est marquis de Langey, aussi noble, je pense, que M. de Saint-Denis, capitaine des levrettes de la chambre du comte d'Artois, et que M. de Courville, capitaine des chasses de l'apanage. — M. de Courville n'est que baron, *bonne amie*.

— On nous observe ; vous mettrez le placet sous ce vieux vase de Sèvres. M. de Vannes, je vous fais mes compliments, votre habit est merveilleux.

Et madame de Montesson, pressée de finir, passa bien vite à un second colloque avec une *autre* de ses *bonnes amies*.

Il convient de dire ici par quel singulier enchaînement de circonstances la liaison de madame de Montesson et de madame de Langey s'était formée ou rompue.

La mort subite du premier mari de la marquise de Montesson ne lui avait pas laissé le temps d'expérimenter son caractère, l'union des époux n'avait duré que vingt-quatre heures. Le lit de l'hymen était devenu pour M. de Montesson le lit de la mort. Madame de Langey (alors mademoiselle de Fleury), l'amie ou plutôt la compagne favorite de madame de Montesson, à peine en âge d'être mariée, se vit brusquement entraînée, trois jours après la mort de M. de Montesson, par un de ses oncles, pour aller épouser en Bretagne M. le marquis de Langey, qui l'emmena un mois après dans les fies.

Madame de Montesson avait donc perdu à la fois son mari et son amie. Ce second coup lui fut plus sensible ; elle aimait beaucoup mademoiselle de Fleury, qui le lui rendait. Quand elles se trouvèrent veuves, toutes deux enchaînées par un lien plus ou moins puissant, mais toutes deux ayant le même intérêt à ne pas le voir se rompre, au lieu de se rapprocher et de s'entendre, elles se brouillèrent mutuellement. Madame de Langey, affermée par contrat à un contrôleur général, madame de Langey, belle encore et singulièrement suivie, se révolta de la prééminence altière des charmes de madame de Montesson ; c'était une place qui, dans sa pensée, lui fût revenue de droit si, au lieu de se faire créole, elle fût demeurée Parisienne. Leur commerce devint plus froid ; madame de Montesson ne se trouva pas assez confiante en l'amour du prince, ou plutôt en ses habitudes, pour ne point concevoir une alarme sérieuse des grâces nonchalantes de la créole. M. de Boullogne (1) ne venait que fort rarement au Palais-Royal, et seulement par bienséance pour quelques uns de ses habitués, qu'il estimait plus que le maître. Madame de Langey, depuis son retour de Saint-Domingue, y avait paru quatre à cinq fois. Sans le désir formel de M. de Boullogne, qui attachait un grand prix à la signature de ce brevet, pour des raisons que nous expliquerons plus tard, madame de Langey ne se serait point appuyée de ces souvenirs vis-à-vis de la marquise, près laquelle elle avait plâtré d'Angleterre un raccommodement par lettres.

En ce moment, pour qu'on ne pût soupçonner la *solliciteuse* dans la

(1) Nous croyons devoir placer ici sous les yeux de nos lecteurs la titulature de M. de Boullogne, dont nous avons cru ne pas devoir écrire le nom dans le cours de ce récit avec son orthographe ordinaire, sa prononciation nous ayant paru disgracieuse :

« Messire Jean-Nicolas de Boullogne, d'abord conseiller du roi en son parlement de Metz et intendant de ses finances, ensuite contrôleur général des finances de Sa Majesté et grand trésorier de l'ordre du Saint-Esprit, membre honoraire de l'Académie royale de peinture et de sculpture en 1759, etc., etc. »

» Il avait épousé Charlotte de Beaufort, fille de Charles de Beaufort, l'un des plus riches fermiers généraux de Sa Majesté, et il en eut pour enfants légitimes :

» 1^o Jean de Boullogne, comte de Nogent, marié en 1753 à la fille du garde des sceaux messire Esprit-Charles Feydeau, seigneur de Brou, dans le Perche, etc., etc. »

» 2^o Marguerite de Boullogne, mariée en 1737 à messire Gaspard-Henri Caze de La Bove, intendant de la généralité d'Auch, maître des requêtes de l'hôtel du roi, etc. »

» 3^o Louise-Elisabeth de Boullogne, mariée en 1736 à Paul, marquis de L'Hôpital et de Château-Neuf-sur-Cher, chevalier des Ordres du roi, son ambassadeur en Russie, lieutenant-général de ses armées, premier écuyer de Madame, etc., etc. »

» 4^o Jeanne-Edmée de Boullogne, comtesse de Hallincourt et Dromesnil, veuve en 1749. »

» 5^o Marie-Edmée de Boullogne, mariée en 1746 à Armand, marquis de Béthune, chevalier des Ordres du roi, mestre de camp général de la cavalerie de France, etc., etc. »

bonne amie, elle se rassit en promenant çà et là sur les divers groupes qui s'étaient formés dans ce salon son regard d'impératrice...

Tout d'un coup elle saisit le bras de M. de Vannes, qui causait avec le comte de Vaudreuil. Elle venait de voir Saint-Georges.

Et en vérité elle ne le reconnut pas, tant l'intervalle des années avait éloigné de son esprit le souvenir de l'enfant mulâtre.

Étonnée seulement de voir dans le salon d'un prince royal un homme de cette couleur, la créole dit à M. de Vannes :

— Quel est ce valet ? un piqueur de M. le duc, sans doute ?

— Silence ! reprit à voix basse M. de Vannes, cet homme est le chevalier de Saint-Georges, l'amant de madame de Montesson.

La marquise partit d'un sublime éclat de rire, que ses voisins ne manquèrent pas d'attribuer à quelque saillie de M. de Vannes. Le capitaine craignit sans doute que Saint-Georges s'en aperçût, bien qu'il fût alors assez loin de la marquise de Langey, car il s'empressa d'étaler devant elle plusieurs dessins qui la contraignirent à baisser les yeux pour les regarder.

Quant à Saint-Georges, adossé contre une des colonnes de ce salon circulaire, il semblait encore foudroyé de cette apparition imprévue.

Dix-huit ans complets s'étaient écoulés depuis la fuite du mulâtre ; dix-huit ans qui l'avaient tous porté comme autant de flots complaisans à ce faite d'orgueil. La blessure cruelle faite à son cœur par la créole était fermée, celle qu'avait subie sa dignité d'homme se rouvrait... À la vue de cette femme, pour laquelle il eût rampé à Saint-Domingue et qu'il retrouvait à cette heure comme par une permission tacite de Dieu, l'audace de son triomphe le grandit : il sentit son cœur agité de mille sentimens divers, c'était de la haine, de la fureur et, faut-il le dire ? un amour dans lequel bouillonnait surtout la vengeance. Comme ces éclairs, serpens de feu qui sillonnent l'horizon, tous les ressentimens de son enfance se déroulèrent peu à peu et vinrent éclairer son âme. Oui, c'était bien là cette marquise de Langey qu'il avait connue si fière et si hautaine à la Rose, cette dure maîtresse pour laquelle son cœur avait battu, cette impitoyable reine qui l'avait marqué de son fouet au visage ! En l'entendant nommer, il sentit battre le sang à sa joue... Son cœur lui parut prêt à s'élancer hors de sa poitrine, tant la haine le soulevait ! Par un mouvement machinal et que comprendront tous ceux qui ont souffert de toute la répression de leur colère, il tomba bientôt sous l'empire d'un abattement profond.

Car, en le voyant si beau, si heureux, si accueilli, madame de Langey n'avait pas même fait un pas ; elle ne lui avait adressé ni parole ni sourire ; c'était le marbre de cette femme, non son âme qu'il retrouvait !

Et elle avait ri de ce rire sardonique et insolent de certaines femmes, de ce rire qui est la plus lâche des insultes, parce qu'il s'abrite sous la faiblesse et la fausseté !

Encore une fois, c'est bien elle !...

Le temps, respect inouï ! n'avait pas encore déformé sa taille et son visage : elle était belle, plus belle que madame de Montesson ; son teint, sa bouche, ses yeux, n'avaient rien perdu de leur éclat. En la voyant, on ne pouvait s'empêcher de se dire :

« Le comte de Saint-Germain vend-il en effet le secret de ne point vieillir ? »

Ses épaules, dégagées des plis d'une calèche rose, avaient conservé leurs belles lignes veloutées; son front, mollement bombé comme celui de la Diane antique, n'avait pas même une ride. Comme en ce temps-là l'usage des parfums était une véritable loi, il s'exhalait de tous ses atours je ne sais quelle fraîcheur asiatique, on la présentait comme un bouquet. Le grand goût de sa toilette, l'esprit merveilleux de ses plus légers détails, la maintenaient au rang des belles créoles à la mode que les habitudes indolentes des îles ont garanties des outrages de la fatigue.

Madame de Langey, trop adroite pour ne pas prévoir la fin de son règne dans les salons, s'était fait une étude de combattre savamment chaque impression ennemie de sa beauté; l'amour lui avait paru surtout un dangereux hôte. L'amour extrême, l'amour vrai, cet amour qui emplit l'urne du cœur à lui en faire dépasser les bords, n'était jamais apparu à madame de Langey que comme une ombre fictive, mensonge d'insensé ou de poète. Sous l'inaltérable sérénité de son bonheur on voyait percer cette négation de tout ce qui est sentiment, amour, vérité! C'est ce que dans le monde on nomme la femme heureuse.

Qu'était-elle devenue depuis ces tièdes soirées de la Rose? par quels arrangemens, je ne dirai pas par quels amours, avait-elle promené sa vie? C'est ce qu'elle seule savait et ce qu'à coup sûr M. de Boulogne, son maître et seigneur par contrat, ignorait complètement...

Alors seulement Saint-Georges aussi se ressouvint, alors son front, un instant courbé sous l'orage intérieur de ses pensées, rayonna d'un vif éclair... En voyant M. de Boulogne s'avancer avec une galanterie de vieille cour et offrir le bras à la marquise, que suivait M. de Vannes, il se prit à penser que d'un coup d'œil, d'un mot, il pourrait faire crouler cet échafaudage d'orgueil et se venger de cette pâle coupable...

Il fut tiré de ces idées par la cloche du déjeuner qui venait de retentir...

Ce déjeuner devait précéder la chasse.

VI

Le Labyrinthe.

^{ROMANES.}
C'est aussi pour lui ressembler que les rame-
neurs sont noirs.

^{LONGUEVILLE.}
Et c'est depuis son temps que les charbonniers
passent pour beaux.

^{SENEFRANCE.}

On allait se mettre à table et faire honneur au déjeuner avec cet appétit, exorde habituel de la chasse, lorsqu'un nouveau convive entra subitement dans la salle à manger: — c'était Maurice.

Son arrivée tardive causa quelque sensation; il s'assit entre M. de Vannes et sa mère, après avoir balbutié quelques mots d'excuses à l'oreille de la marquise de Montesson.

M. de Boulogne lui sourit du haut bout de la table, où il se trouvait placé près de MM. de la Borde et Boutin, financiers presque aussi opulents que MM. de Beaujon et de Sainte-James. Maurice répondit à ce sourire empreint de bonté par un salut froid et respectueux.

— Vous nous donniez de l'inquiétude, marquis, dit M. de Vannes au jeune homme. Vous avez cependant un bai de quatre ans dont l'amble est, dit-on, merveilleux... N'était-il pas à M. de Coufflans ?

— C'est en effet de lui que je le tiens, répondit Maurice en s'inclinant devant M. le duc de Chartres, qui lui demandait de ses nouvelles. A la gauche du duc de Chartres était Saint-Georges...

— Monsieur de Vannes, dit madame de Langey, empêchez donc Maurice de boire si tôt à la glace, il se fera mal... Voyez comme il a chaud !

Maurice porta son mouchoir brodé à son front, il en étancha la sueur et promena sur les conviés un petit lorgnon d'émail qu'il portait depuis que M. de Lauzun avait trouvé amusant d'en avoir un.

Maurice de Langey ne s'était décidé à obéir au vœu de sa mère et à celui de M. de Boullogne qu'avec une extrême répugnance ; il se trouvait assis contre son gré à cette table.

La conversation sérieuse échangée la veille entre M. de Boullogne et lui avait laissé dans son âme une impression de découragement et d'a-mertume indicible... Maurice avait atteint l'âge auquel il faut qu'un jeune homme bien né soutienne son nom. Le contrôleur général lui avait paternellement représenté qu'il ne pouvait demeurer oisif, que son désir était de le voir pourvu d'une charge : « Si vous n'étiez pas marquis, mon cher Maurice, avait ajouté M. de Boullogne, la finance vous eût offert de belles et vastes chances, surtout avec mes leçons, qui ne vous eussent pas manqué ; mais il est décent que le fils d'un marquis représente à la cour : jeune et noble, vous ne sauriez y manquer d'emploi. M. le marquis de Langey était malheureusement en défaveur sous le feu roi ; il y a encore trop de créatures de la Dubarry pour que vous puissiez réussir dans une demande. Sa Majesté, qui m'a fait l'honneur de m'admettre dans ses conseils, a bien voulu elle-même me faire toucher du doigt ces obstacles ; ils sont tels que je ne vois, malgré son désir royal pour vous, qu'un parti ; ce parti est celui qu'ont pris MM. de Dürfort, de Valence, de Blot et autres, c'est de vous faire admettre dans la maison d'Orléans. Madame la marquise de Langey est amie de madame de Montesson, monseigneur le duc de Chartres est votre aîné, il ne pourra manquer de devenir votre protecteur ; il ne vous refusera pas une place à laquelle il y a beaucoup d'utile et d'agrément attachés, et qui exige autant de noblesse que de tenue. Vous êtes bien fait, vous avez la terre de Brevannes, dont je vous ai assuré les rentes à titre d'ancien ami de M. de Langey, vous aimez la chasse (du moins vous l'aimiez il y a deux mois), je ne vois qu'une charge dans les chasses du duc de Chartres qui puisse vous aller. Vos antipathies particulières et vos idées de repos doivent céder devant la nécessité d'un emploi qui vous mettra sur la voie d'un mariage convenable à votre titre. Votre fortune, il est nécessaire de vous l'apprendre, s'amoindrit de jour en jour. Consentez à nous suivre demain à Sainte-Assise, et mes efforts, réunis à ceux de madame de Langey, vous prouveront si nous avons à cœur de réussir. »

Pendant ce discours de M. de Boullogne, Maurice avait tenu les yeux constamment baissés. Il ne pensait, hélas ! qu'à une seule chose, à Agathe. De sorte que ce mot de mariage jeté en l'air par M. de Boullogne fut un coup de foudre qui eut le pouvoir de le tirer de sa rêverie. Il crut l'instant propice pour risquer l'aveu de son amour ; il parla au contrôleur général de mademoiselle Agathe de la Haye, il lui détailla l'histoire

de la belle fille en peu de mots ; lui raconta ce procès qu'il lui serait peut-être facile d'appuyer de son crédit ; il parla avec tant d'ingénuité de cet amour, que M. de Boullogne se sentit touché. Cet attendrissement dura peu, la raison lui représentant ce mariage comme une folie : une fille de Saint-Malo, une fille sans fortune épouser M. le marquis de Langey !

L'opinion de M. de Boullogne était formée ; il condamna cet amour, malgré sa condescendance habituelle pour Maurice.

Le jeune homme fut écrasé. Il se repentit d'avoir épanché son âme dans celle d'un confident qu'il n'accusa que trop tôt de ne pas le comprendre. Cette fleur de poésie, ne devait-il pas la mettre sous verre, la cacher à tous les yeux ? Son parfum paisible pourrait-il être compris d'un autre que de lui ? devait-il traduire à d'autres les palpitations de son âme, ses désirs, ses espérances ? Il maudit les exigences de ce rang, auquel jusque alors il n'avait jamais songé.

Cependant M. de Boullogne le pressa tant qu'il promit... Sous le poids de cette concession, le jeune marquis se résigna donc à tout ce qui pourrait advenir de la double sollicitation de M. de Boullogne et de sa mère. A la vue de ces convives brillants, ses idées toutefois ne manquèrent pas de prendre un autre cours en se comparant tacitement à quelques uns d'eux. Maurice s'avoua je ne sais quelle infériorité coupable. En effet, n'avait-il pas tout ce qu'il lui fallait pour briller ; et, comme une lampe qui ne brûlerait que pour elle, ne concentrerait-il pas en lui-même sa lueur et son éclat ? Qu'avait-il fait jusque-là qui pût seulement provoquer le regard d'une femme, l'éblouir, l'intéresser ? Hormis son amour, qu'elle semblait n'accepter qu'avec froideur, qu'apportait-il de séduisant à Agathe ? Autour de lui ce n'était que chuchotemens amoureux à l'oreille de ces belles Dianes, auxquelles il ne manquait que le croissant argenté pour couronne à leurs cheveux ; ce n'était que grâce, esprit, tournois de phrases galantes. Les femmes écoutaient plutôt la figure aimable de ces causeurs que leurs paroles ; la science de la fatuité était devenue en leurs mains une arme perfectionnée, ils s'en servaient en victorieux accomplis. Comme il arrivait souvent que l'on donnât alors un régent pour un bon mot, c'était à qui se ferait aventurier en fait de succès ; tout ce monde était ivre d'airs et d'extravagances. Les plus insouciantes d'entre ces femmes leur souriaient complaisamment, encourageant elles-mêmes des conversations semées de pièges pour elles.

Devant ces esprits légers, si habiles en séductions, Maurice de Langey introduisit en idée la blanche forme d'Agathe ; il se demanda ce qu'elle deviendrait au milieu de ce bourdonnement de voix, au sein de ces roués élégans rompus aux sièges difficiles.

Tout d'un coup il vit Saint-Georges, et cette figure noire le jeta dans une suite d'étranges perplexités... Il lui sembla qu'à cette table tous les yeux étaient attachés sur cet homme, que la voix des femmes tremblait en lui adressant la parole, que celle des hommes perdait elle-même de sa rudesse. A deux pas de Maurice, quelques jeunes seigneurs s'inquiétaient peu de raconter à demi-voix les prouesses galantes du mulâtre, ses triomphes, sa veine inouïe de bonnes fortunes. D'autres se récriaient sur son adresse, son agilité, ses moyens de réussir. Maurice aima mieux se persuader qu'il possédait un talisman que de croire à sa supériorité ; un mulâtre pouvait-il l'emporter à ce point sur un créole ? Ah ! mé dans

cette incroyable contemplation, Maurice ne tarda pas à sentir glisser dans ses veines un froid inconnu ; il lui sembla que ce triomphe qui l'insultait raillait sa propre passion et la taxait à ses propres yeux d'infirmité ou d'insuffisance. Il vit Agathe, Agathe son plus cher désir, son rêve bien-aimé, son tourment, debout devant lui, la veille de ce même jour, tenant à la main le menuet du mulâtre. Agathe avait retenu le nom de cet homme ; peut-être l'avait-elle vu, peut-être l'aimait-elle !... Cette idée fit refluer tout son sang à son cerveau. Pour la première fois, Maurice éprouva un supplice affreux, une indéfinissable torture, la honte de la jalousie vis-à-vis d'un être dont il ne pensait pas qu'il pût se déclarer même le rival. La veille, il avait demandé à sa mère si elle se rappelait le nom de Saint-Georges, et la marquise n'avait pas manqué de lui répondre : *C'était un de vos esclaves à la Rose.* » Nulle voix, nul souvenir ne s'était élevé dans le cœur du créole pour lui rappeler que cet esclave avait été son ami.

« Serait-il vrai, mon Dieu, se disait Maurice avec un singulier désespoir en voyant les prévenances féminines dont Saint-Georges était l'objet, serait-il vrai qu'aux yeux d'Agathe je serais moins que cet homme ? Ne suis-je donc pas noble ; et qu'est-ce que ce chevalier des Antilles, sinon un comédien du théâtre d'Orléans ! »

De son côté, Saint-Georges, dès qu'il aperçut Maurice, ne put réprimer en lui mille mouvemens de joie et d'inquiétude. C'était leur première entrevue depuis leurs beaux jours passés à la Rose : qu'allait-il lui dire, ce faible enfant pour lequel il avait autrefois exposé sa vie ? Sans doute, pensa-t-il, ce long cordeau de conjuges qui nous sépare le gêne et le glace, le monde seul impose silence à son cœur... Oh ! dès que les fanfares vont sonner, je vais me précipiter dans ses bras, lui dire : « C'est moi ! cher Maurice ! moi Saint-Georges, moi, qui ne suis pas plus fier de mes succès que vous ne l'êtes, vous, de votre titre ! me reconnaissez-vous ? c'est moi ! »

Mille images confuses apparurent alors à ses yeux comme de lointaines vapeurs : il revit la Rose, les joies ou les douleurs de leur double enfance, tout ce qui a dû laisser au cœur de Maurice, comme au sien, des germes impérissables.

Il le vit partageant avec lui l'eau sainte et la robe blanche du baptême, le même jour, à la paroisse de Saint-Marc.

Il le vit récitant les mêmes leçons aux mêmes maîtres, et le chargeant de toutes ses iniquités.

Il le vit assis près de lui sous l'ombre des mêmes cocotiers où chantaient le bengali, où rampait le scarabée, où le moqueur sautillait de branche en branche.

Il le vit encore ému de son terrible renvoi, lorsque sa mère osa l'accuser, lui, d'avoir distillé le poison dans l'assiette du créole.

Il le vit enfin sauvé par lui, sauvé par *lui seul*, des atteintes de l'Espagnol, lorsqu'il attaqua à main armée la berline de la marquise, et que Saint-Georges l'étendit sur la savane !

Et il se dit : « Peut-être aura-il oublié ma voix ; rien qu'à ce frisson de bonheur qui court à mes nerfs, sa main reconnaîtra la mienne... »

Le repas fini, la fanfare accoutumée sonna ; les chasseurs se levèrent ; Saint-Georges attendit qu'une partie de ce monde se fût écoulée, et

comme Maurice regardait par la fenêtre les cascades jaillissantes du carré vert, il s'avança et lui ayant tendu la main :

— Je suis Saint-Georges, me reconnaissez-vous, Maurice ?

Maurice de Langey ne lui tendit pas la main ; il le toisa, il prit son fusil et siffla deux chiens magnifiques de sa meute... Son piqueur parut, et il lui donna des ordres...

Le mulâtre retira sa main avec colère, et sortit par la galerie opposée...

L'instant d'après il avait rejoint du duc de Chartres et s'élançait à ses côtés sur une délicieuse bête de chasse, nommée *Jonquille* ; le duc de Chartres montait *Ébrir*.

Pour le duc d'Orléans, il suivait la chasse avec la marquise de Montesson dans une coquille délicatement réchampie d'or et festonnée de guirlandes. La chaleur était devenue insupportable, madame de Montesson pria Son Altesse de choisir des chemins plus ombragés : le duc de Chartres et le chevalier de Saint-Georges cavalcadaient aux portières de la coquille.

De temps à autre, une œillade furtive de madame de Montesson semblait remercier Saint-Georges des voltes gracieuses qu'il faisait décrire à *Jonquille*, et de la grâce exquise qu'il déployait. Le duc d'Orléans regardait les deux cavaliers avec envie, car il ne chassait plus depuis qu'il avait eu le malheur de blesser un de ses gens au Raincy.

— Quel est ce jeune homme ? demanda-t-il à la marquise en lui indiquant du doigt un cavalier galopant par les taillis avec le comte de Vaudreuil.

— Le marquis Maurice de Langey, le fils de cette belle personne... dont les grâces commencent à mûrir, ajouta avec une malignité intéressée madame de Montesson.

Le cerf fut lancé sur les deux heures, et après lui deux cents chevaux à sa poursuite à travers les vastes futaies et les cartefours verdoyans de Sénart. La couleur tranchée de leurs robes, la beauté de leurs mouvements, l'agilité des chasseurs en habit rouge qui les montaient, plongèrent les vieillards de Sainte-Assise dans un merveilleux étonnement, eux qui avaient vu pourtant les chasses du régent, entouré de son escadron volant de pages.

C'est qu'en effet l'équipage de M. le duc de Chartres était admirable ; il pouvait lutter d'élégance avec celui de M. le comte d'Artois et du prince de Condé.

Saint-Georges, que le duc de Chartres se piquait d'affectionner, en raison de ses manières, qui relevaient la vulgarité des siennes, et de la conformité de leurs deux âges, avait donné de grands soins à cet équipage de chasse ; il avait fait exprès plusieurs voyages en Angleterre pour l'améliorer et le rendre digne de lutter avec ceux des princes.

La suave limpidité du ciel, l'attrait des paysages qui se déroulaient de temps à autre par les belles percées de la forêt, le son des fanfares et les aboiemens des chiens rassemblés au *Mai-Joly*, le point de départ de la chasse, les brillans uniformes des piqueurs et des jockeys entremêlés à ceux des heiduques et des coureurs, la plume des amazones balayant doucement leurs blanches épaules ; le rire, le tumulte, les cris, les voitures de mille sortes accourant se grouper vers ce rond-point, tout ce spectacle gardait l'empreinte d'une toile animée par Oudry ou par Bega.

Le soleil semblait prendre plaisir à faire étinceler l'écharpe de la forêt

de toutes les teintes rompues de l'arc-en-ciel ; les chênes se balançaient mollement sous un vent frais et léger ; le frissonnement des feuilles portait l'allégresse et l'espérance dans l'âme.

Maurice eut dépassé bientôt la voiture de sa mère. La marquise, mollement étendue sur les coussins, se faisait tenir son ombrelle par M. de Vannes, pendant que M. de Boullogne, dans la compagnie de M. de Théusson, se promenait à pied par les jardins, dont quelques autres personnes graves, conseillers ou intendans de finance pour la plupart, admiraient la riche ordonnance.

La course rapide de Maurice rafraîchit sa tête brûlante ; il échappait aux inquiétudes de son âme par un exercice violent. Déterminé à conquérir sa place au milieu de tous ces gentilshommes, il s'excitait lui-même intérieurement à ne rien perdre de ses avantages ; il ne voulait plus revenir aux pieds d'Agathe sans une protection marquée à lui offrir : si elle entraît quelque jour dans ces dangereux salons du Palais-Royal, il serait du moins son introducteur, son soutien : M. de Boullogne, qui l'aimait comme son fils, pourrait-il refuser la main de la cousine de madame de Montesson au capitaine des chasses de M. le duc de Chartres ? Ne s'empresserait-il pas de faire rendre justice à mademoiselle de La Haye, et, quand il aurait vu cette enfant à la fois si belle et si triste, n'oublierait-il pas ses ambitieux projets ?

Une voix secrète encourageait Maurice dans cette subite réforme de lui-même. L'aiguillon de la jalousie le déchirait. Il venait de voir un mulâtre lui apprendre par son exemple le chemin de la fortune : son mérite se sentait blessé ; que serait-ce si la fatalité amenait cet homme sur le chemin de son amour ? La seule gloire capable de tenter Maurice était, nous l'avons dit, cette puissance d'attraction qui amène vers nous les femmes, comme l'aimant se soumet le fer ; l'ambition de la faveur y entraît pour peu. Maurice méprisait la cour, il s'avouait faible, inhabile à marcher sur son théâtre, et c'était sur ce théâtre que l'espérance et la fortune d'Agathe reposaient ! Il lui semblait inouï, injurieux, qu'un visage d'esclave accoutumé à pâlir devant le visage du maître, des bras de mulâtre encore tatoués de coups, des cheveux crépus et tous les stigmates irrécusables de la servitude eussent mené si loin cet homme sans génie, bon à redire, suivant lui, les bruits communs et les historiettes de la ville, gagiste de manège et prévôt de salle d'armes, honoré des faveurs de madame de Montesson ! Qu'eût dit la cour du grand roi de France ? Et puisqu'il existait pour cet homme une porte secrète, ouverte et fermée sans bruit, pourquoi le produire, l'afficher, s'en parer aux yeux de tous ?

La fureur s'empara de lui en jetant la sonde au fond de sa propre misère pour ramener ensuite sa vue sur la fortune de Saint-Georges. Par un curieux hasard, les goûts, les études que Maurice, en sa qualité de gentilhomme, avait le plus en amour, formaient le fond de la supériorité de Saint-Georges : il excellait aux armes, à la danse, au violon, Maurice se ressouvint avec amertume des triomphes audacieux de cet enfant qui avait osé lui prendre ses maîtresses ; il releva le front avec orgueil et se promit bien de l'en punir. Puisque dans le siècle où il vivait le désintéressement du cœur et l'élevation naturelle étaient folie, que l'étrangeté suffisait, et qu'après tout ce rival n'était arrivé que par surprise, il jura de faire mentir cette gloire effrontée, de la contrarier dans son

essor et de la ployer sous lui. Dieu ne pourrait manquer d'être juste et de détruire lui-même cet édifice insolent, plutôt que d'exposer ses créations les plus nobles à le maudire.

Suivant le cours arrogant de ses pensées, Maurice se perdit par les mille sinuosités de la forêt : il était déjà à une lieue de Sainte-Assise.

Au sein de ces bois touffus avoisinant le château et formant un véritable parc anglais, plusieurs bandes d'invités s'étaient égarées, peut-être à dessein ; mais de ce côté silencieux, à l'abri des mille clameurs de la chasse, le seul murmure de plusieurs sources d'eau vive et l'ombre des plus beaux arbres vous attiraient.

Sans compter les grappes roses de l'arbre de Judée égayant le vert assombri d'un cordeau d'acacias, le peuplier d'Italie élevant sa flèche vers le ciel, ou le platane au corsage de chèvre-feuilles, des cèdres vigoureux balayaient le gazon de leurs belles palmes, tombant sur lui comme autant de larges éventails. Les calices panachés du catalpa ouvraient amoureuxment leurs grandes pétales ; l'érable et le sapin y mariaient leurs senteurs à celle des rosiers. Par un dédale frais de riantes allées, où le râteau semblait n'avoir laissé aucun gramin parasite, on arrivait jusqu'à un petit temple appelé le *Labyrinthe*.

Depuis Trianon et Choisy, la mode des temples était alors la grande mode ; ces ruines factices, dont l'abbé Delille s'indigna, plaisaient étrangement aux architectes. Il faut croire qu'ils y avaient trouvé leur compte.

L'opulent sybaritisme de Louis XV avait dépassé le but de ces temples agrestes dans la construction du pavillon de Luciennes ; sous le règne de son successeur, ils se multiplièrent à l'infini : il n'y eut pas un maître d'hôtel qui ne voulût un temple pour sa Dubarry bourgeoise.

Le devis du labyrinthe de Sainte-Assise montait à trente mille francs.

Sa forme octogone annonçait assez au dehors son style intérieur plein de coquetterie et de recherche.

Une foule de charmans petits vitraux de couleur, enchâssés de baguettes d'or, devait répandre, le jour, sur le parquet de citron une pluie d'agates, de rubis et de saphirs. Disposé en serre, le pourtour était bordé de mignonnes allées remplies de fleurs exotiques, le sable de ces allées était contenu dans de riches bandes d'acajou. La tenture du temple était en mousse naturelle encadrant six belles glaces. Une lampe d'albâtre, retenue par des cordes à puits en filigranes, descendait comme une étoile amoureuse sur un sofa circulaire formant le centre de la pièce. Le plafond était semé d'amours joufflus donnant la volée à leurs oiseaux ; le chiffre de Louis-Philippe d'Orléans et celui de la marquise reposaient comme cartouches aux encoignures.

Et, en vérité, il fallait que la veille encore on se fût perdu dans le labyrinthe, car le sable conservait l'empreinte de plusieurs pieds délicats.

Evidemment aussi, et rien qu'à mesurer ces vestiges au compas, ce ne pouvait être le pied du duc d'Orléans ; il était reconnaissable.

Madame de Monteson se dirigeait parfois d'un pas soucieux vers ce galant Élysée, soit pour y attendre le chevalier de Saint-Georges, soit pour y réfléchir seule devant les doux souvenirs qui peuplaient le temple.

Tout d'un coup il y eut un léger bruit vers le labyrinthe ; une oreille exercée eût pu même se convaincre qu'on avait tourné avec précaution

une clé dans sa serrure. Était-ce la brune jardinière de Sainte-Assise, madame Lalain, dont Collé fut amoureux ? Venait-elle arroser ses fleurs ?

Les vitrages restaient fermés. On entendait à peine en cette partie du parc l'hallali mourant au loin ; le soleil jetait une bande pourpre aux collines mirant leurs fronts dans la Seine.

— Quel asile frais ! dit une voix. Convenez, chevalier, que j'ai eu la une de ces idées que n'aurait certainement pas eues une bourgeoise. Me voilà perdue comme Phèdre dans le labyrinthe.

— Perdue ! pas encore, répondit une voix. Il faut que vous le vouliez. Je ne ferai pas tourner à mon profit cette peinture que voici. Elle représente un satyre, l'œil allumé, portant sur Vénus sa main profane.

— La Vénus, chevalier, ne peut être qu'allégorique ; elle est belle, elle est brune, et ne ressemble en rien à la Montesson... mais pour ce satyre, c'est bien là le duc d'Orléans.

— Il est vrai qu'elle n'a pas comme vous, marquise, la peau douce et satinée... Dites-moi donc où vous prenez ces épaules et ces mains-là ? Vous avez aujourd'hui un petit air dragon qui vous convient à ravir. Si j'embrasse votre épaule, c'est votre faute ; elle est plus belle qu'un beau marbre.

— Ne trouvez-vous pas, chevalier, que toutes ces glaces devraient répéter autre chose que les agréments éternels de madame de Montesson ? J'ai bien ri, chevalier, de ses airs de jeune vestale au déjeuner ; elle n'y a pas mangé une fraise sans jouer la distraction, comme si elle était la Zobéide d'*Angola*. Que dites-vous de son mulâtre, ma foi, et ne doit-elle pas le blanchir quand elle l'embrasse ? Fardée, ridée, décrépite, quelle sirène, chevalier ! Elle est *andantie*, parole d'honneur !

— Vous m'avez fait tomber de mon haut, marquise, en m'assurant que ce chevalier de Saint-Georges n'était autre que ce petit monstre de sauvage à qui nous donnions nos fusils de chasse à porter chez vous, à la Rose. Je l'ai toujours tenu pour mulâtre, au fond, tout en lui prodiguant les épithètes d'*Américain* et de *créole* ; mais, par le sambleu ! je ne pouvais guère me douter que le tatouage dût un jour devenir de mode !

— Qu'y a-t-il d'étonnant, chevalier ; mademoiselle Béraud de La Haye, autrement la Montesson, n'est-elle pas la fille d'un capitaine négrier de Saint-Malo ? Reliquat de compte, chevalier, suite de la traite !

— Vous devriez vraiment l'avertir, cette digne marquise de Montesson, que le chevalier de Saint-Georges est l'as de pique habillé !

— Un vrai pâté d'encre dans de la poudre !

— Arlequin !

— Un pain d'épice !

— Ne rions pas si haut, et ménageons la marquise, mon cher chevalier, elle tient ma demande entre ses mains.

— Un placet écrit par d'aussi jolis doigts que ceux-ci doit réussir, marquise.

— Vous êtes un trompeur, monsieur de Vannes. Vous m'aviez promis un collier de chatons de chez Richebois ; où est-il ?

— Dieu le sait, et le reversi le sait aussi... Hier encore, marquise, j'ai perdu deux cents louis !

— Ne vous semble-t-il pas, chevalier, avoir entendu du bruit ?

— Les boutons de ces rosiers que le vent agite contre les carreaux.

— C'est extraordinaire... j'ai cru voir se refléter dans cette glace une figure...

— Celle du mulâtre ! dit de Vannes avec effroi.

— Non ; celle de la marquise... une imagination sans doute...

— Laissons le mulâtre et la marquise pour nous occuper de nous. Que vous êtes belle ainsi, Caroline ! Je donnerais tout un royaume pour ces yeux.

— La chasse est finie... n'entendez-vous pas le cor, chevalier ?

— Que j'embrasse ce col encore une fois. Les cygnes de ces bassins n'en ont pas de plus souple et de plus blanc.

— Vous venez de m'érailler la chair avec votre bague. Tenez, dit-elle en se tournant vers la glace et en montrant au chevalier une ligne rougeâtre qui courait sur son épaule, voilà ce que c'est de porter ce saphir entouré de diamans. Donnez-le-moi.

De Vannes l'ôta de son doigt pour le passer au doigt effilé de la créole.

Les fanfares s'éteignaient ; chevaux et piqueurs, tous épuisés de fatigue, rentraient dans la cour d'honneur. Le duc d'Orléans et la marquise attendaient sur le perron ; la grille s'ouvrit, le flot des chasseurs s'y précipita : le duc de Chartres arriva l'un des premiers et présenta le pied du cerf à madame de Montesson.

Madame de Langey, appuyée languissamment au bras de M. de Vannes, se tenait à deux pas derrière la marquise de Montesson, cherchant à démêler la figure pâle de Maurice du milieu de cette foule... son inquiétude était visible ; elle se repentait presque de l'avoir perdu de vue. Il parut bientôt, ses bottines poudreuses et déchirées par les ronces, l'œil animé, le front haut. On eût dit qu'il présageait lui-même le degré de faveur auquel il allait monter, il n'avait guère quitté les côtés du duc de Chartres.

Madame de Montesson s'approcha du jeune duc, qui descendait de cheval ; elle le prit agréablement par la main et l'amena elle-même à son père, qui se baissa pour lui glisser quelques paroles à l'oreille. Saint-Georges, pendant ce temps, surveillait la curée et les innombrables piqueurs emplissant la cour de leurs uniformes.

Un laquais de la marquise de Montesson apporta sur le perron même, au duc de Chartres, un encrier ; il signa rapidement un papier ; ce papier fut remis à madame de Montesson.

Le dîner fut splendide et dura autant que de coutume. Au dessert, M. le duc d'Orléans se leva et porta un toast à tous les chasseurs. Il les félicita sur l'excellence de leur tenue et déclara que son fils venait de nommer, à sa sollicitation, l'un des conviés, pour capitaine de ses chasses.

Le cœur de madame de Langey battit avec violence, celui de Maurice fut ému pour la première fois peut-être. Il lui semblait que cette nouvelle épreuve de sa vie de noble était décisive ; il échangea avec M. de Boulogne un regard où l'inquiétude le disputait à la joie.

Tous les convives s'entre-regardaient avidement ; il est des instans de la vie où l'homme le plus inutile et le moins ambitieux se croit digne d'une récompense.

M. de Dufort, premier gentilhomme de la chambre du duc d'Orléans ouvrit le brevet, et lut tout haut :

« Le duc de Chartres nomme en ce jour M. le chevalier de Saint-Georges capitaine de ses chasses.

» Sainte-Assise, ce 12 septembre.

» Signé : LOUIS-PHILIPPE-JOSEPH,
» duc de Chartres. »

— J'en suis désolée pour vous, *bonne amie*, dit négligemment, à *vous* basse, madame de Montesson à la marquise de Langey; mais monseigneur le duc de Chartres est le maître. La cour, *bonne amie*, est un *vrai labyrinthe*.

Madame de Langey, à ce dernier mot, fut prête à se trouver mal.

— Partie perdue par notre seule faute, murmura à son oreille M. de Vannes, la marquise nous écoutait!...

VII

Le Café des Arts.

Ce fut un soir de mercredi,
Dans le temps que dom Bavard
Racontait mainte fade histoire
À tous ceux qui venaient de boire,
Les uns plus ou moins de café,
Les autres plus ou moins de thé.
(*Le Livre à la mode*, impr. en 1730.)

Quand Saint-Georges, précédé de son heiduque, partit au milieu même de l'ivresse de son triomphe, et après avoir remercié le duc de Chartres de cette nouvelle marque de protection, la nuit était déjà venue envelopper de son réseau les contours de Sainte-Assise.

À travers l'immense forêt, le chevalier aperçut çà et là quelques lumières fuyardes : c'étaient les gardes de Sénart regagnant leur toit, où le souper de leurs ménagères et les embrassements de leurs filles les attendaient.

— Braves gens! se dit-il, leur journée a été chaude! ce serait eux qu'on devrait récompenser!

Comme il achevait ces mots, il vit une ombre noire dont son cheval eut presque peur. C'était le curé de Sainte-Assise qui cheminait paisiblement sur la grande route; il venait de visiter un malade.

Les vapeurs rousâtres qui obscurcissaient le disque de la lune ne permirent guère à Saint-Georges d'interroger ses traits. Il le reconnut seulement à son rabat; et tirant de sa veste une bourse assez garnie :

— Prenez, lui dit-il, monsieur le curé, puisque aujourd'hui je suis ce qu'ils appellent un heureux!

Le curé s'inclina et lui demanda son nom.

— Saint-Georges, répondit-il en ralentissant de lui-même le pas de son cheval.

Une clarté aussi vive que celle d'un météore vint alors les envelopper tous deux; c'était la torche agitée par l'heiduque, qui revenait sur ses pas.

— Nous aurons de l'orage, monsieur le chevalier, dit Platon d'un air inquiet; voyez donc ce gros nuage au dessus de la Seine!

Saint-Georges ne répondit pas; il croyait avoir reconnu le curé de

Saint-Marc dans l'homme auquel il parlait... Cette singulière rencontre éveillant chez le mulâtre son instinct de superstition, il dit au curé :

— C'est vous, n'est-ce pas, qui m'avez donné le baptême à Saint-Domingue ?

— A vous, en même temps qu'à Maurice de Langey, répondit le prêtre. Dieu vous protège tous les deux, ainsi que votre mère Noëmi !

Comme s'il eût craint lui-même d'en dire davantage, il se hâta de serrer la main à Saint-Georges et se perdit dans les profondeurs d'un taillis qui longeait la route...

L'étrangelé de cette vision frappa le mulâtre. Elle lui remettait sous les yeux l'image de Maurice de Langey ; il se retourna involontairement pour voir si quelque fantôme ne le suivait pas.

Son bonheur le vengeait assez de l'ingratitude de Maurice, et cependant il sentait son cœur rebattre encore à ce nom ; il y a des illusions d'enfance auxquelles il est difficile de renoncer. Cependant la haine s'était déjà glissée comme un serpent au fond de son cœur.

— Pourquoi donc m'a-t-il refusé sa main ? se demanda-t-il. Ne suis-je pas à cette heure aussi élevé que lui, et croit-il descendre en m'avouant aux yeux de tous ? Veut-il donc hériter des insolens mépris de sa mère et se liguier avec elle contre ma fortune ? Ce serait un acte de lâcheté ou de folie. Ne me pardonneront-ils donc jamais tous deux de n'être plus leur esclave, et s'entendront-ils pour ruiner mon crédit ? Dieu m'est témoin que je pourrais perdre cette femme et faire repentir cet enfant de son imprudent orgueil ! Nous ne sommes plus à Saint-Domingue, grâce à Dieu, et les contradicteurs ne sauraient avoir gain de cause !

Tout en faisant jaillir les étincelles du pavé sous les pieds de son cheval, il repassa alors en lui-même les divers événements de la journée ; un ressentiment nouveau vint confirmer ses soupçons et le faire croire à une ligue véritable organisée contre lui par madame de Langey.

Pour la première fois, peut-être, Saint-Georges avait rencontré un homme assez hardi pour oser lui tenir tête un quart d'heure, et cet homme était un vieillard. Ce vieillard s'appelait M. de Boullogne...

Chaque phrase du chevalier avait servi de texte aux railleries détournées du contrôleur général, dans les rapides instans qui avaient suivi le dîner ; chacune de ses anecdotes avait déchaîné sa verve caustique....

Ni la grâce nonchalante dont Saint-Georges assaisonnait ses moindres récits, ni l'humeur modeste dont il cherchait à se faire une arme contre l'envie, n'avait pu adoucir l'impitoyable vieillard. C'était une pluie de traits acérés qui était venue l'assaillir. Il semblait que le contrôleur général eût juré de le pousser à quelque fâcheuse extrémité. La finance, à laquelle il est assez difficile de reconnaître de l'esprit, avait certes été vengée amplement ce soir-là par les cruelles épigrammes de M. de Boullogne ; ce n'était plus vraiment un contrôleur général, c'était un marquis.

Personne ne savait mieux que lui manier l'insulte. Il n'y avait qu'un Cid de vingt ans qui pût se fâcher contre cet autre don Diègue, tant son ironie était celle d'un homme de cour, usant d'une expérience consommée et mettant sa moquerie à couvert sous la bonhomie habituelle à son âge. Sa malicieuse politesse avait d'abord accablé le triomphateur d'éloges immodérés, elle l'avait rendu l'objet d'une attention forcée. Peu à peu la vie de Saint-Georges était devenue un roman entre ses mains,

il la commentait, il l'épluchait, il en tirait l'horoscope... Le mulâtre l'avait à peine rencontré deux fois au Palais-Royal, et il le retrouvait à Sainte-Assise, aussi aigre, aussi frondeur. Sans le crédit honorable et l'âge de ce vieillard, il n'eût point hésité à le rendre l'objet d'un combat même inégal, il préféra ne point s'apercevoir de ses sarcasmes.

En réfléchissant, il parvint même à se les expliquer. M. de Boulogne ne devait-il pas regarder sa nomination de capitaine des chasses comme un injurieux passe-droit fait à son fils bien-aimé, Maurice de Langey ? Ce contradictoire étrange n'avait-il pas ses raisons et pouvait-il être autre chose que le pivot autour duquel s'agitaient ses ennemis.

Le succès amène doucement celui qui l'obtient au pardon et à l'oubli des injures ; bientôt ces idées sombres firent place à l'enivrement du chevalier, qui ne pensa plus qu'à une chose, au bel uniforme qu'il allait se commander, au bruit que ferait cette nouvelle à Versailles, aux jolies femmes qui ne manqueraient pas de l'en complimenter, aux amis et ennemis surgissant de toutes parts pour lui demander, d'un commun accord, des permis de chasse.

— Je me garderai bien, se dit-il à lui-même en souriant, d'imiter le capitaine des chasses du roi, le prince de Soubise... N'a-t-il pas délégué à sa maîtresse, mademoiselle Guimard, le pouvoir d'accorder des permis de chasse dans les forêts royales à qui bon lui semble ? Il en est résulté dans les bois de Saint-Germain, de Versailles et de Marly, une foule de Vents, d'Amours, de Tritons et de Zéphirs en guêtres de peau, tuant les faisans de Sa Majesté... au profit des dames de l'Opéra !

A quelques éclairs, produits sans doute par l'extrême chaleur, succédaient en ce moment de larges gouttes d'eau, le vent menaçait d'éteindre la torche de Platon. Saint-Georges pressa le pas de son coursier ; il atteignait en ce moment la barrière.

— Tu ramèneras mon cheval aux écuries du duc d'Orléans, dit le chevalier à son heiduque ; tu viendras ensuite me retrouver au café des Arts.

— J'ai là une affaire à régler, continua-t-il, et j'ai donné ma parole.

Arrivé au coin de la rue du Coq, il descendit de cheval et s'achemina à pied vers le café. La pluie redoublait.

Il trouva en ce lieu beaucoup de gens réunis : d'abord M. de Laclos, officier d'artillerie, connu, bien avant les *Liaisons dangereuses*, par une certaine *Épître à Margot* qui fit quelque bruit sous le règne de la comtesse Dubarry ; puis les chevaliers Parny, de Château-Blond, Dorat, La Morlière et quelques autres habitués...

La plupart se levèrent dès que Saint-Georges parut, il n'y eut que La Morlière qui resta assis.

Saint-Georges ne lui tendit pas la main ; il promena son regard sur le cercle d'originaux que le café renfermait... Il y avait là un certain abbé Domino, ainsi nommé parce qu'il excellait à ce jeu, un M. Blondin qui se disait professeur de grammaire, et ne pouvait demander un *petit pain* sans exciter un fou rire par la manière dont il faisait retentir les *p*. A l'une des tables de marbre les plus lointaines du café se tenait le maître d'armes La Boëssière, plongé dans la lecture du *Mercure de France*, auquel il envoyait souvent des vers, des chansons et des énigmes.

Le chevalier cherchait vainement de toutes parts le neveu de madame

Bertholet, quand la porte s'ouvrit et donna passage à un petit jeune homme mouillé jusqu'aux os.

M. de La Morlière, en le voyant entrer, ne put contenir un éclat de rire bruyant qui appela l'attention sur l'infortuné jeune homme... Il faisait compassion en vérité, à voir son habit de ratine ruisselant de pluie et ses manchettes devenues en un clin d'œil un orrosoir. Le chevalier de La Morlière, après avoir frotté son lorgnon contre le velours de son frac, l'examinait comme une bête curieuse.

— Parbleu ! s'écria-t-il, c'est mon jeune homme d'avant-hier soir, celui qui m'a prié de bâiller plus bas au spectacle. Je l'ai attendu ce matin ici proche... au café de la barrière des Sergens...

— Où l'on a dû vous remettre, monsieur le chevalier, une lettre de moi, répondit le neveu de madame Bertholet, enhardi par la présence de Saint-Georges, auquel (sans leurs conventions réciproques) il eût été si fier de donner la main.

— C'est parbleu vrai ! mon jeune fils, reprit La Morlière d'un air d'impertinence marquée, vous me priez, je crois, de remettre *la leçon* à ce soir. Vous ignorez, mon cher, qu'on ne se bat point aux chandelles. Avec la pluie et le vent, cela serait beau ! continua-t-il en se versant un verre de kirsch.

— Voilà qui est bien pour le terrain, chevalier, reprit Saint-Georges en s'adressant à M. de La Morlière, il fait un temps du diable, et je ne conçois pas plus que vous les duels en parapluie... Mais dans ce café, d'où les rentiers vont partir dans une demi-heure, nous pourrions donner leçon, comme vous le dites, à ce jeune provincial. Nous verrons sa force, et nous déclarerons s'il est digne de vous...

— C'est cela ! reprirent Lacroix, de Château-Blond et Parny, quittant leur partie d'échecs, tandis que Dorat noircissait une feuille de papier de sa prose poétique ; nous remplacerons ici le tribunal de messieurs les marchands de France ! Nous n'aurons pas de peine à être aussi graves que son doyen, M. le maréchal de Richelieu !

— A la condition que ce jeune cadet paiera le punch au tribunal ! dit le papa La Boëssière. Voyons, avec qui va-t-il tirer ? Nous allons mettre les noms dans le chapeau de M. de Parny, et le sort décidera.

— Bien dit ! Les billets seront tirés par la blanche main de mademoiselle Isaure Delatour, l'Hébé charmante qui nous verse le moka, dit le gentil chevalier de Parny en regardant la belle limonadière, presque aussi renommée alors que mademoiselle Bouvette.

— Et tu seras le sténographe de la séance, Dorat, avant que tu le sois de celles de l'Académie...

— Mais, dit à son tour La Morlière, étonné de l'air tranquille du neveu de madame Bertholet, qui s'était assis sur un des tabourets de cuir du café, où il feuilletait la *Gazette des Gazettes*, pourquoi ne pas nous rendre plutôt à deux pas d'ici... à la salle d'armes de La Boëssière ?

— Y penses-tu, chevalier, gagner une fluxion de poitrine ! s'écria Dorat. Il pleut à ne pas mettre l'abbé Domino dehors.

L'abbé n'entendit pas, il venait au même instant de faire son domino sur Blondin.

— Va donc pour les fleurets ! s'écria La Boëssière. Je vais vous en rapporter de longs et de courts, à 32 ou à 33, vous choisirez.

La Boëssière fit craquer les ressorts d'un ample parapluie et posa son tricorne sur sa tête vénérable de maître d'armes. Jamais il n'y eut d'homme plus tranquille et plus aimé que La Boëssière. On aurait pu le prendre, rien que sur sa figure, pour le symbole de la Paix.

Dorât écrivit les noms, on les plaça dans le chapeau de Parny.

Mademoiselle Isaure Delatour y plongea la main : le premier nom qui sortit fut celui de Saint-Georges.

Le neveu de madame Bertholet pâlit, peu s'en fallut qu'il ne laissât tomber la *Gazette des Gazettes*.

Il se crut la dupe de quelque fatale machination ; mais il était trop tard pour reculer : La Boëssière venait d'apporter les fleurets.

— Le sort vous sert mal, jeune homme, dit La Morlière au provincial. Nous allons voir comment l'on tire à Evreux...

La pluie ayant cessé, les consommateurs venaient de sortir ; il ne demeura que Blondin et l'abbé Domino dans le café.

Son renfoncement en forme d'abais servit de théâtre, le provincial y monta plus mort que vif ; mais il surprit un sourire bienveillant dans le regard de Saint-Georges ; ce sourire lui remit du baume au cœur.

Après avoir fermé les portes en dehors, les garçons montèrent sur les tables de marbre pour voir l'assaut ; en l'absence de M. Delatour, mademoiselle Isaure était seule maîtresse du café.

Le salut fini, les tireurs se mirent en garde. Le neveu de madame Bertholet en savait juste assez pour croiser le fer dans un vaudeville, s'il eût été comédien. En revanche, il ne manquait pas de cet aplomb provincial qui passe à l'œil de certains niais pour de la force. Plusieurs coups attaqués imprudemment par lui et disputés se succédèrent comme une balle de paille envoyée et renvoyée par la raquette. Saint-Georges fit semblant de suspendre un moment, comme pour le laisser reprendre haleine ; dans le fait, il ne voulait que l'épargner.

A l'exemple de Saint-Georges, le neveu de madame Bertholet avait remis le talon à la cheville gauche ; son alignement était passable ; il y eut un garçon de café qui l'admira.

Par un incroyable bonheur de sa nature, le neveu de madame Bertholet était gaucher. Il n'avait jamais regardé cela que comme un défaut, il ignorait que c'était un avantage. Après s'être contenté de rompre son fer, Saint-Georges lui ménuagea une riposte admirable, dont le provincial s'empara.

— Touché ! monsieur, dit Saint-Georges en mettant la pointe en terre, vous m'avez touché ; je ne nie jamais un coup !

La stupefaction fut générale. La Boëssière allait parler, quand Saint-Georges lui serra le bras à lui faire craquer les os. Le maître d'armes comprit...

— Les gauchers sont dangereux, balbutia La Boëssière.

— Ce jeune homme a des coups à lui, dit Saint-Georges.

— Je vous engage, mon cher chevalier, à ne pas tirer avec le Normand, murmura tout bas M. de Château-Blond à l'oreille de La Morlière.

— Vous êtes d'Evreux, jeune homme ? c'est un bien charmant pays, dit le maître d'armes. Prenez donc ce punch.

— Ma foi, monsieur, je ne vous croyais pas si habile, reprit La Morlière. Je vous en fais mon sincère compliment.

— Je me contente de vos excuses, chevalier, dit le neveu de madame Bertholet, qui se sentait élevé au troisième ciel.

Il ne voulut pas prendre du punch, saisit son chapeau et sortit.

— Donnez-moi donc la main, lui dit Saint-Georges en le retenant par le bouton de l'habit. Seulement que ce ne soit pas la main gauche !

— Bien volontiers, reprit-il d'un air de triomphateur modeste.

Il ajouta bien bas, en serrant la main de Saint-Georges :

— Merci !

L'heiduque du chevalier arrivait avec un magnifique parapluie de taffetas rose. Saint-Georges dit adieu à ses amis et reprit le chemin de son hôtel.

— La Morlière enrage, se dit-il ; mais le neveu de madame Bertholet roulera à six heures demain matin pour Evreux !

VIII

Servante et Mère.

*Eccce ancilla Domini,
Fiat mihi secundum verbum tuum.
(L'Angelus.)*

Rentré chez lui (minuit sonnait alors à sa pendule de Baillon), il congédia son digne heiduque, qui tombait de fatigue et de sommeil. Ce que Saint-Georges avait à faire à cette heure-là ne devait être vu de personne...

Après avoir allumé lui-même un bougeoir en porcelaine, le chevalier se dirigea vers cette porte, dont, par un mouvement naturel de curiosité, Joseph Platon avait voulu tourner la serrure dès le premier jour de son installation.

Là une négresse, agenouillée, priait devant un petit tableau représentant Madeleine aux pieds de Jésus...

Au bruit que firent les pas de Saint-Georges, elle détourna la tête.

Ses cheveux, grisonnans par place, s'échappaient en mèches confuses du mouchoir créole qui les enveloppait ; elle laissa voir dans ce demi-mouvement une larme suspendue à sa paupière.

— Enfin ! s'écria-t-elle en se jetant à son cou, c'est lui !

Elle l'embrassa de nouveau, et, se livrant à des transports de joie insensés, elle courut baiser aussi le tableau de la Madeleine.

— Tu as tardé bien long-temps !

Elle le débarrassa de son ceinturon de chasse, de son couteau, de ses boucles ; elle essuya la poussière de ses dentelles, passa la main sur son front et le contempla avec toute la tendresse de son amour !

— Que tu étais beau ! comme ils ont dû t'envier !

— Le duc de Chartres m'a fait capitaine de ses chasses : tu avais bien deviné en me faisant les cartes l'autre soir. Je crois à ta science, Noëmi !

— Comme à mon amour, n'est-ce pas ? Pendant tout le jour je suis restée là... vois-tu... seule devant la Madeleine. Je la conjurais de te préserver de tout mal !

Elle reprit :

— Capitaine des chasses ! c'est donc une bien belle chose ?

Saint-Georges sourit ; il tendit sa main ornée de bagues à sa mère ; elle approcha le bougeoir pour mieux les examiner.

— Celle-là ? dit-elle.

— C'est un saphir.

— Il a l'éclat de ces charmans petits colibris que tu m'apportais autrefois à Saint-Domingue. Autrefois ! ajouta avec tristesse Noëmi.

— Et cette autre, continua la négresse, comment la nommes-tu ?

— Une opale.

— Ah ! je sais... Elle est un peu terne, elle me ressemble... L'autre jour elle brillait bien plus à ton doigt.

— Tu trouves ?

— Certainement, reprit-elle, et c'est signe de malheur quand une opale se ternit. Vois mon livre noir. Mon Dieu ! cela me fait peur !

— Et quel malheur, Noëmi, pourrait menacer un homme devant qui le sort s'humilie ? Songes-tu, Noëmi, que je puis encore monter plus haut ; que je puis retourner un jour libre et riche à Saint-Domingue ?

L'œil cave de Noëmi s'illumina d'un rayonnement de bonheur.

— Oui, à Saint-Domingue, Noëmi ; à Saint-Domingue, d'où tu partis esclave et où tu pourras rentrer maîtresse ; à Saint-Domingue, où je deviendrai à mon tour roi et seigneur !

— Et où je pourrai te nommer mon fils comme autrefois ?... dit-elle avec un soupir.

— Bonne Noëmi !

— Dis plutôt, Saint-Georges, malheureuse Noëmi ! Là-bas, du moins, lorsque tu étais enfant, je te portais sur mes bras à travers les champs de maïs ; là-bas j'avais pour moi le soleil et ton sourire ; tu m'appelais *ma mère*, et j'accourais la joie dans les yeux ! Lorsque le jour naissant colorait la cime de nos arbres, c'était moi qui écoutais le premier bégaiement de ta douce voix, moi qui le soir te berçais encore sur mes genoux pour t'endormir ! Ne te souvient-il plus de ces belles branches chargées d'oranges ou de mangues que je t'apportais chaque dimanche lorsque tu côtoyais les belles eaux bleues de l'Ester ! Alors pas d'étrangers ou d'importuns entre nous ; tu ne me renvoyais pas, Saint-Georges ; tu ne me disais pas de me cacher ! Non, quand nous revenions tous deux, tu me laissais passer fière de toi devant les cabanes ; l'horizon était alors embrasé de vapeurs rouges, et tu me le montrais du doigt en me disant : « Vois donc, mère, comme le bon Dieu est beau ! »

— Ah ! malheureux jour, continua-t-elle, que le jour où tu m'as quittée ! malheureux jour que celui où je te retrouve sans pouvoir te dire :

« Mon fils, viens dans mes bras ! »

Elle ne pleurait plus ; mais, au lieu de larmes, il y avait dans son regard une étonnante fixité ; même après qu'elle eut parlé, ses lèvres murmurèrent des sons...

— Vous ne comptez donc pour rien, Noëmi, le bonheur d'avoir échappé à l'esclavage ? Regretteriez-vous ces horribles jours où, le teint bronzé par le soleil, vous rentriez en silence pendant que la voix aigre du commandeur roulait d'échos en échos par la savane ? Que désirez-vous ? Parlez.

— Rien que ton bonheur, répondit-elle, et de retourner un jour là-bas avec toi.

— Je vous le promets, ma mère !

— Tu as dit : « *Ma mère !* » Tu as consenti à m'appeler de ce nom ! Ah ! dis-moi donc aussi que tu me permettras quelquefois de voir les belles dames qui viennent te rendre visite et que je pourrai entrer à toute heure du jour dans ta chambre et m'enorgueillir de toi ! Tu as dit : « *Ma mère !* » Ah ! ta pauvre servante est bien heureuse !

— J'avais ordonné que l'on mît des fleurs à ces grillages ; pourquoi ne l'a-t-on pas fait ? Les gens qui montent chez moi par cet escalier dérobé peuvent vous voir...

— C'est moi qui n'ai pas voulu, Saint-Georges, parce que je vous vois, moi... à travers ce grillage... lorsque vous descendez. C'est un instant de plus de bonheur ! Et j'en ai si peu !

Cette fois, Noëmi ne put contenir ses sanglots. L'infortunée ployait sous le poids de ce sacrifice journalier. L'attente mortelle de cette longue journée l'avait terrassée ; elle étouffait. La négresse poussa la fenêtre de sa petite chambre, et elle regarda le ciel.

L'orage de la soirée avait à peine rafraîchi l'atmosphère, encore chargée d'électricité. De gros nuages noirs traversaient pesamment le ciel comme autant de phoques au ventre allongé ; les murs de l'hôtel et les jardins étaient drapés d'ombres.

— Ce ne sont pas là, dit-elle, nos belles nuits de Saint-Domingue !

Elle pencha sa tête sur sa main amaigrie et regarda ce ciel, où ne scintillait pas une étoile.

— Hier, dit-elle à Saint-Georges en lui indiquant du doigt le côté du sud, il y en avait une là-haut... Elle m'a souri pendant ton sommeil et m'a dit de bonnes choses. Aujourd'hui je ne la vois plus !

Saint-Georges poussa la porte et prit un petit carton dans une des armoires de l'antichambre.

— Voici quelques objets de toilette qui vous feront plaisir, je l'espère, du moins, Noëmi. Lorsque vous irez le dimanche à Saint-Roch, je veux que vous les mettiez. Je vous verrai ici vous habiller devant ce miroir ; ici... entendez-vous ?

— Bien vrai ? Ces parures me deviendront donc précieuses ! Dieu ! les belles dentelles ! que j'en serai fière !

— Platon, j'aime à le croire, a grand soin de vous, ma mère. Il vous a laissé les clés de l'office pendant mon absence ?

— C'est vrai ; mais vous n'étiez pas là, je n'ai rien mangé. Je ne suis heureuse que lorsque je vous touche et que je vous vois. N'ayez pas peur, allez, Platon ne m'a pas encore reconnue, moi ; je suis si changée ! Votre fuite cruelle m'a fait tant de mal ! — Il me croit votre servante, continua Noëmi ; ne la suis-je pas ?

Saint-Georges baissa les yeux.

— Voilà deux ans, reprit-elle, que je loge sous le même toit que mon fils. Répondez, Saint-Georges, ai-je trahi votre secret ; ai-je osé dire que j'étais de Saint-Domingue et que vous étiez mon fils ? Cependant, Saint-Georges, vous n'avez peut-être pas tant à rougir de votre mère... Peut-être n'est-il pas loin ce jour où vous me redirez ce nom sacré à genoux !

Il la regarda comme on regarde une femme dans le délire... Une fierté douce animait les yeux de la négresse ; on eût dit qu'elle recouvrait un peu de soleil.

— Après tout, reprit-elle, pourquoi me plaindre ? N'est-ce pas moi qui me suis dévouée à toi de plein gré ? Le ciel me récompensera. Ah ! le

ciel, est juste, lui qui, aux hivers cruels, fait succéder la tiède verdure, lui qui a dit à la mère du jeune mort d'Éphraïm : « Espérez ! »

— Noëmi, répondit Saint-Georges avec tristesse, n'accusez ici que les inflexibles lois des hommes. C'est le monde qui veut que je vous cède à tous les yeux, non pas moi ! Je vous aime, ma mère, comme ce que j'ai de plus doux sous le ciel ; je vous aime comme l'oiseau aime son nid. Doutez-vous de mon amour, ma mère ? Alors vous douteriez que Dieu me regarde en pitié ; que chaque soir, lorsque je vous retrouve, vous, mon hôtesse, mon cœur ne s'élançe point au devant du vôtre. Je vous ai enfouie comme un avaré enfouit son or. Encore une fois, le temps viendra où devant ma voix, comme devant la baguette d'un magicien, ces murs tomberont pour vous laisser voir la mer et les rochers à pic où vous m'avez vu courir ! Par pitié, seulement, ne m'exposez pas à vous défendre, car, je le sens, le premier qui oserait insulter ma mère, oh ! celui-là serait aussi la dernier. Noëmi, je le tuerais !

Il s'était levé avec une énergique rapidité ; son poing fermé menaçait, l'écume couvrait ses lèvres... Noëmi crut voir cet ange qui lutta contre Jacob ; elle courut à lui pour l'apaiser : les mères sont sublimes pour oublier ; Noëmi fut touchée du mouvement de Saint-Georges ; elle retrouva de douces paroles.

— Tu me reviendras, vois-tu... tu me reviendras lorsqu'elles t'auront trompé, ces femmes qui t'aiment moins que moi ! Tu retrouveras mon cœur tout entier ; ma bouche et mes baisers fermeront les blessures qu'elles t'auront faites. Peut-être alors me vengeras-tu à leurs propres yeux ; peut-être leur diras-tu : « C'est ma mère ! »

Elle parla de la sorte un quart d'heure encore, en interrompant ses phrases par des caresses... Tout son corps tremblait dès qu'elle sentait le contact chéri de ce fils ; on eût dit qu'elle appréhendait de l'irriter par les démonstrations de sa tendresse. Quand il s'éloigna après l'avoir embrassée, elle se tint l'oreille long-temps collée contre sa porte, écoutant les derniers bruits de son coucher ; les mains jointes, comme si elle eût adressé sa prière à Dieu...

Cela fait, elle se souvint qu'elle était servante, et sortit elle-même à tâtons pour éteindre la lampe qui brûlait dans l'antichambre...

La vie de cette mère était devenue un sacrifice tel qu'il importe ici d'en relever les mérites.

Comme *mère*, la négresse habitait une petite chambre ornée d'un vieux meuble de Bergame et de quelques images de sainteté ; Saint-Georges n'entrait dans cette chambre que la soir ; elle le voyait *une heure* !

Comme *servante*, elle se tenait une partie du jour dans la cuisine. Là, elle recevait les provisions, soit des cuisines du duc d'Orléans, soit du marché où elle avait dû aller le matin. Joseph Platon mangeait avec elle ; mais Saint-Georges ne mettait jamais le pied dans la cuisine.

Comme *mère*, elle pouvait dire *mon fils* à Saint-Georges pendant cette seule heure ; comme *servante* et devant le monde, elle ne l'appelait jamais que monsieur le chevalier.

Tous ses plaisirs consistaient dans quelques giroflées sur sa fenêtre et des ajustemens de France, dont elle se bigarrait avec le mauvais goût qui préside le plus souvent à la toilette des négresses..

Si elle se promenait quelquefois au jardin du Palais-Royal, c'était pour s'asseoir timidement sur un banc de pierre, d'où elle pût apercevoir.

Saint-Georges éclairé par les girandoles de la galerie du duc d'Orléans.

Elle n'avait pas au monde une amie à qui elle pût dire sa douleur et son secret.

La fièvre la tenait la moitié de l'année au lit, et elle se voyait dépérir avant le temps.

Lorsqu'il venait chez son fils un grand seigneur, — un homme à la mode, — une comédienne en titre, — Platon donnait à sa serrure un tour de clé, afin qu'elle ne pût voir ces bêtes infiniment curieuses.

Elle ne devait parler à qui que ce fût de la Rose et de Saint-Domingue; il lui était enjoint de ne jamais prononcer le mot *mulâtre*.

A tous les tourmens présens de cette triste créature, il fallait ajouter encore ceux de son passé.

Après le départ de son fils, elle n'avait vécu que pour cette idée, le rejoindre!

Elle avait trouvé passage sur un vaisseau; mais comment payer ce passage? On l'avait chargée pendant la traversée des ouvrages les plus rudes et les plus abjects; elle n'avait pas hésité.

L'idée favorite, ou plutôt l'incroyable faiblesse du mulâtre, étant de se faire passer à Paris pour un *créole*, il avait cru devoir éloigner de lui cette preuve importune de sa couleur. Il avait persuadé à sa mère que sa présence lui nuirait. Noëmi courba la tête avec soumission; mais, comme elle venait de le dire à son fils, elle savait qu'elle pourrait la relever.

IX

Les Endormeurs.

— Le carrosse de M. le marquis! le carrosse de madame la comtesse! le carrosse de M. le président!

(*L'Aboyeur de l'Opéra.*)

Les bals de l'Opéra, qui sont bien morts de nos jours, brillaient alors de tout leur éclat.

Et d'abord les hommes s'y promenaient masqués comme les femmes, les princes du sang y coudoyaient les bourgeois.

Les gens sérieux n'y venaient point, et l'on n'y parlait pas politique.

Ce n'était que bruit et tumulte sous le vestibule illuminé, où retentissait par intervalles la voix enrouée de *l'aboyeur*.

Ce soir-là, le bal pouvait passer pour fort beau, car on y était écrasé...

Imaginez un flux et reflux de panaches, de robes, de dominos, d'habits de toutes couleurs, un colysée nocturne où s'étalent et se promènent plus de trois mille masques. Les seules gravures de Petrus Longhi, le Vénitien, pourraient en donner idée.

Ici des bacchantes échevelées, le thyrses en main, le front couronné de pampres verts, au bras de marquis fiers de leur toupet à *l'escalade*; là des abbés poudrés, enluminés, en compagnie de Turcs ornés de fourrures; plus loin, des villageoises en bonnet aux *navets* et des comtesses coiffées en *vergette*. Tout ce monde se cramponne, pour six livres par tête, à la rampe de l'escalier; on heurte, on est heurté; les duchesses portent leurs mains à leurs oreilles pour mettre à couvert leurs pendans, et il y a

des commis qui veulent tirer l'épée. Les mascarades littéraires se font jour au milieu des autres ; en voici une contre l'opéra d'*Ernelinde* : six masques barriolés de notes de musique et de vers tirés du poème, qui tombent tous ensemble et tout à plat au beau milieu de la salle dès leur entrée... Cette chute, renouvelée de celle de l'opéra de Poinsinet, excite la belle humeur...

Tout ce monde s'aborde, se parle, se donne la main. Les plus célèbres d'entre les *impures* ont à la main des bouquets noués de diamans, d'autres femmes portent des croix et de petits saint-esprits sur leur gorge nue, dont la blancheur ressemble à la cire...

Tout d'un coup le bruit se répand que M. le duc de Chartres vient d'être vu en arlequin à paillettes dans un quadrille.

Dans cet arlequin sec et maigre, il semble injurieux à quelques bourgeois de soupçonner le héros de la dernière campagne maritime, l'ami du duc de Lauzun, le jeune prince qui parie avec le comte de Lauragais, celui qui s'élèvera plus tard en ballon et se fera chançonner pour ses boutiques. La sotte admiration des badauds poursuit ce malencontreux arlequin, isolé un instant de son quadrille et qui ne trouve rien de mieux que de prendre à partie un gros ours sous la peau duquel les mauvais plaisans s'obstinent à découvrir M. de Dürfort.

— Si je n'étais assuré que dans ce moment-ci elle est dans ses terres, monseigneur, j'affirmerais à Votre Altesse que c'est bien la Dubarry... répond l'ours à l'arlequin.

C'est en effet madame Dubarry en personne qui vient de parler au duc de Chartres, mais madame Dubarry chagrine, envieuse, désespérée, sous le masque qui couvre ses traits flétris...

Elle est venue là vêtue d'un domino de satin blanc, la favorite déchué ! Louis XV est mort, son successeur est sur le trône, et cependant le deuil de Louis XV fini, madame Dubarry revient au bal ! Elle ne peut croire son règne éteint, cette femme qui n'est plus, hélas ! de ce règne, qui vient à l'Opéra par tradition, par ennui ! Elle n'a jeté dans l'oreille du duc de Chartres que des mots insignifiants... Encore quelques années, et ces deux étranges masques se rencontreront sur un plus sanglant théâtre, celui de la révolution française. Madame Dubarry et le duc de Chartres peuvent déjà se donner la main !

Quelle merveilleuse cohue ! quel flot de coiffures, de topazes, de nœuds d'épée ! Ces gens qui dès l'abord prennent la voix de *fausset*, ce sont les marquis, les roués, les petits-maîtres : ces femmes impertinentes que vous croiriez à leur seul ton des présidentes, ce sont des actrices : on nomme tout haut la Guimard, mademoiselle Arnoult, la Théodore, la Renard et la Bonneuil. Parmi les courtisanes, c'est la Duthé, la Souck, la Raucour, qui se le disputent en fait de luxe et d'arrogance. Comme des esclaves attachés au char de ces déesses, viennent le prince d'Hénin, le duc de Bouillon, le prince de Soubise, le comte de Lauragais et une arrière-garde de financiers.

Depuis que la reine a mis les plumes à la mode, c'est à qui parmi les femmes portera des plumes, abandonnera les bonnets au *parc anglais*, les bergers et les chasseurs dans les *taillis*. La provinciale seule entre ainsi parée au bal de l'Opéra ; on la reconnaît, on lui demande des nouvelles de la dernière récolte.

Ces jeunes seigneurs qui parlent de courses à la plaine des Sablons, à

Vincennes, à Fontainebleau, ce sont les beaux de la cour, la fleur fleur de Trianon et de Versailles; à leurs souliers aussi miguons que ceux des femmes, on hésiterait presque à les appeler de leur nom sous le domino, s'ils ne vous jetaient eux-mêmes très étourdiment ce nom au visage.

La seule épaisseur de certains masques trahit la ferme et le contrôle, bien que pour se déguiser plusieurs de ces traitans aient soin de porter des tabatières nommées *turgotines*, du nom d'un ministre qui n'est pas en odeur de sainteté.

Il y a des masques qui changent de costume cinq fois la nuit; M. le duc de Chartres (soit dit sans épigramme) est du nombre.

Sous le vestibule, il se passe une scène grotesque : un heiduque irrité qui veut à toute force qu'une vestale quitte le bras d'un marquis fluet montant l'escalier. Le masque de la vestale s'est dénoué, et le farouche heiduque, qui n'est autre que Joseph Platon, a reconnu Rosette dans la vestale.

— Attends, misérable fourbe, marquis de potence, s'écria Platon en voulant tirer son sabre d'heiduque contre Jasmin, habillé d'un beau frac *merde d'oie* et d'une culotte *ventre de puce*; attends! je vais te faire payer cher ta perfidie!

Le malheureux Platon oublia que son sabre est de bois; ses efforts sont tels que la poignée lui demeure dans la main.

— Si mon maître, monsieur le chevalier, était ici, reprend-il, je te passerais, c'est-à-dire... il te passerait son épée à travers le corps!

Mademoiselle Rosette, qui a l'air assez dragon pour une vestale, se récrie de toute sa force contre sa réintégration au domicile conjugal; elle persiste à ne pas reconnaître son mari dans cet heiduque furieux.

— Mon mari heiduque! s'écrie-t-elle, c'est une imposture! Il est mort, bien mort; monsieur le marquis, défendez-moi contre ce vilain masque!

Platon, qui n'est là sous le vestibule qu'en sa qualité de domestique et qui n'a pas même songé à se donner l'agrément du masque, demeure ébahi. M. le marquis Jasmin et la vestale Rosette profitent de l'arrivée d'une troupe de masques pour lui échapper et s'élancer dans le bal..

Le bal est dans sa plus belle gerbe d'épanouissement, les intrigues se croisent, les femmes s'aventurent, les maris tremblent.

— Avez-vous retrouvé votre domino lilas, mon cher? dit un gros homme court dont les boucles de souliers ressemblent à celles d'un har nais et qui porte une coiffure à l'hérisson sur un masque de satyre.

— Parbleu non! je suis furieux! je cours après elle depuis une heure au moins avec le comte... Dites-lui donc qu'elle est jolie à cet incrédule de comte, il ne veut pas me croire sur parole...

— Pour cela, monsieur le comte de Genlis, je puis vous en répondre, je m'y connais... Elle a un pied! monsieur le comte de Genlis!...

— Ah ça! Dieu me pardonne, vous m'appellez par mon nom, monsieur Gachard? Qu'est-ce ceci?

— Pardon, monsieur le comte de Gen..., pardon, mais aussi c'est que j'aime à me trouver avec un grand seigneur... Je disais donc que c'est une charmante fille... Ouf! qu'il fait chaud! n'est-ce pas, monsieur de Vannes?

— Encore! monsieur Gachard? vous voulez donc crier au bal masqué nos noms à tue-tête?... Ne savez-vous pas que nous avons ici *quelqu'un* avec nous?

— Je sais, je sais... vous avez monseigneur le duc de Ch...

— Chut ! monsieur Gachard, il est peut-être derrière vous... Je cours à la poursuite de mon domino lilas... Je vous retrouverai dans un quart d'heure.

M. Gachard se rassied ; il se trouve bientôt entouré de six dominos qui tous lui adressent simultanément la même question :

— Avez-vous vu le chevalier ?

— Quel chevalier ? reprend avec une importance financière M. Gachard ; il y en a ici trente à quarante de ma connaissance. Est-ce le chevalier de Sainte-Amaranthe, le chevalier de La Morlière, le chevalier de Berny, le chevalier de Montaurat ?

— C'est le chevalier de Saint-Georges.

— Peste, rien que cela, mes colombes ! Et que lui voulez-vous toutes les six au chevalier de Saint-Georges ?

— Nous sommes ses victimes... Nous voulons qu'il nous rende nos lettres.

— Les miennes sont sur papier vert.

— Moi sur papier rose.

— Moi sur papier bordé de noir : je suis veuve !

— Je veux le connaître, dit timidement une provinciale ; je n'ai vu que ses portraits.

— Un mulâtre, ma chère, cela doit être drôle ! surtout s'il n'est point masqué.

— Nos lettres, nos lettres ! répètent les dominos. Nous l'enlèverons plutôt ; nous sommes en force !

— Un peu de patience, répond le bonhomme Gachard en se dégageant du bataillon féminin ; il ne peut manquer de venir... J'ai aperçu son hériduque.

— Qu'est-ce que cela prouve ? Vous verrez qu'il est de quelque souper fin...

— Il m'a promis hier de porter un ruban bleu à la manche de son domino.

— Et à moi un vert ! Il paraît que nous sommes rivales.

— Dieu soit loué ! voici l'ours, dit Gachard en étendant des bras suppliant vers M. de Durfort. Arrachez-moi, monsieur le duc, à ces Euménides, ou livrez-leur le chevalier de Saint-Georges !

— Je ne l'ai point vu, répond l'ours ; mais ce que je sais, c'est que j'étouffe dans ma peau ! Si ce n'était mon service auprès de monseigneur, j'aimerais cent fois mieux dormir... ou souper chez vous.

— Monsieur le duc, c'est-à-dire monsieur l'ours me fait là beaucoup d'honneur...

— Victoire ! victoire ! interrompt M. de Vannes, arrivant sur la pointe du pied et avec qui le duc de Chartres vient de causer à voix basse quelques minutes dans le petit salon de sa loge ; victoire ! monseigneur consent à souper ce soir chez vous, monsieur Gachard !

— Comment !... Son Altesse veut... reprend M. Gachard, ému et troublé.

— J' imagine que vous ne lui refuserez pas ?

— Certainement non ; mais le respect... J'aurais honte d'un souper qui...

— Vous vous moquez. La maison de M. Gachard, mon cher duc, vaut celle de Bouret... parole d'honneur !

— Vous me flattez ; mais peut-être vaut-elle mieux que celle de la *Croix des Bouquets*, à Saint-Domingue.

— Où nous avons fait avec vous de si belles parties ! Allez tout préparer ; nous nous chargerons du reste.

— Il y aura donc des nymphes ? balbutie M. Gachard.

— Comptez sur nous et partez. Silence et discrétion !

L'énorme M. Gachard n'a rien de M. de La Popelinière pour l'esprit ; il se lève cependant, il a compris. Cette obséquiosité aux désirs du duc de Chartres est de rigueur ; il doit à ce prince sa place dans les fermes.

De Vannes et l'ours ont rencontré M. de Genlis ; ce dernier est vraiment désespéré.

— Te voilà, prudent Genlis ! Pourquoi cet air sombre ? Ramènerais-tu par hasard ta femme ?

— Trêve de plaisanterie, messieurs ; vous me voyez dans le plus cruel des embarras. M. le duc de Chartres fait au domino lilas l'honneur d'en être très épris.

— C'est un morceau de prince ; cela ne me surprend pas !

— Quant à moi, reprend l'ours, je ne veux pas faire un pas de plus. Je m'assois sous ce buste de Rameau et vous laisse les honneurs de la campagne... Enlevez la petite si vous voulez !

— Enlever ! dit Genlis ; comme il parle ! On voit bien qu'il ignore que la petite est accompagnée.

— D'un oncle ou d'un père sans doute. C'est ce patriarche que je vois ! Il a des bas chinés sous son domino. Quelque Cassandre jaloux !

— Monseigneur est absolu dans ses volontés comme le régent. Que ne nous laisse-t-il une heure ? Ah ! voici, de Vannes, le domino en question...

Le domino lilas passait alors, en effet, aux bras d'un personnage assez comique pour attirer l'attention, même sans la rechercher. C'était un vieillard long, maigre comme une baguette d'alcade ; il avait jugé sans doute convenable de s'affubler d'un domino beaucoup trop court, sous lequel passait une paire de mollets comparables à deux flûtes grecques. Un nez de carton avec des abat-joues d'un rouge pourpre formait le masque sous lequel il se croyait peut-être méconnaissable, mais qui ne cachait ni son menton avançant en cheval de frise, ni le bas de son visage fendillé de rides. Il serrait le bras du domino lilas comme un avaro serrerait un sac d'écus.

— Melchisédec en personne ! murmura de Vannes à l'oreille de Genlis.

Le domino lilas s'assit près d'eux sur une banquette. De Vannes entama la conversation par tous les lieux communs de la terre. Le domino lilas l'écoutait mal.

— C'est peut-être un absent qui vous tient au cœur, mademoiselle ? Dites-moi son nom, et, dussé-je, comme don Quichotte, guerroyer à chaque pas, je vous le ramènerai.

Elle ne répondit pas.

— Vous venez au bal pour la première fois peut-être ?

— Pour la première fois, vous l'avez dit, et je crois pour la dernière, monsieur... Quelle fatigue ! quelle poussière !

— Mademoiselle, reprit le domino à bas chinés en tirant une montre du temps de Louis XIV, il est temps de nous retirer... Il est deux heures.

— Deux heures ! Comme le temps passe vite à l'Opéra ! reprit-elle avec un accent chagrin.

— Il ne tient qu'à vous, mademoiselle, de le faire durer. La chaleur semble vous incommoder...

— Oui, j'ai un grand mal de tête.

— Je vais chercher des rafraîchissemens à mademoiselle, s'écria le domino à bas chinés. Mais nous ferons mieux de partir; le grand air vous remettrait.

— C'est surprenant, j'éprouve un serrement à la tête... Sans doute ce masque... Je vais en délayer les cordons.

— Ne vous donnez pas cette peine, bel ange lilas. Voilà qui est fait, dit M. de Vannes après avoir desserré les fils du masque.

— Ah! je suis bien mieux... Je vous remercie, monsieur... Dieu, que ce visage de carton est incommode!

— Surtout quand il nous cache un astre aussi beau que vous!... Mais en effet, reprit de Vannes, la chaleur est extrême, et je me sens moi-même altéré. Je vais vous chercher un verre de limonade.

Il revint peu de temps après avec un valet chargé d'un plateau de cristal doré où se trouvaient deux verres qu'il venait de remplir.

Il but le sien d'un seul trait; le domino lilas vida la moitié de l'autre.

De Vannes affecta de se lever avec regret et laissa Genlis auprès de la charmante fille...

Soit que la fatigue inaccoutumée du bal ou son atmosphère imprégnée d'odeurs eussent produit sur elle quelque impression somnolente, mademoiselle Agathe appuya sa main sur une des glaces adossées à sa banquette et ne tarda pas à dire à Glaiseau qu'elle voulait s'endormir.

— Comment! dormir ici! mademoiselle, s'écria Glaiseau; vous n'y pensez pas!

Le vieillard voulut tirer Agathe par la manche de son domino; mais la jeune fille en avait déjà ramené le coqueluchon sur sa figure, et elle commençait à s'endormir.

— Malheureuse enfant! s'écria Glaiseau, voudriez-vous donc me faire mourir? Allons, mademoiselle Agathe, un peu de courage; réveillez-vous.

Le bras de celle qui dormait était retombé lourdement sur l'un des côtés de la banquette. Le sein d'Agathe battait doucement et soulevait la soie du domino.

— Monsieur le masque, s'écria Glaiseau en s'adressant à M. de Genlis, vous êtes peut-être un bourgeois, un père de famille... Aidez-moi, monsieur, car mes genoux tremblent sous moi: j'ai peur de perdre mon enfant!

Et l'infortuné Glaiseau se sentait le cœur brisé; il se lamentait comme si le sommeil d'Agathe eût été pour elle le coup de la mort.

— Endormie! dit M. de Vannes en s'approchant de Glaiseau. Par ma foi! voilà la condamnation en règle du bal de l'Opéra! Mais il faut des soins à cette enfant, reprit-il en tirant de sa poche un flacon de porcelaine.

— Mademoiselle ne peut rester là, reprit M. de Genlis. Chevalier, as-tu ta voiture?

— Certainement, et si vous voulez tous deux lui donner le bras...

— Impossible: il faut la porter.

— Faites donc ainsi, et suivez-moi.

Aidé par M. de Genlis, le vieillard souleva la jeune fille et la transporta

jusque sous le péristyle de l'Opéra, au milieu d'une foule de masques et de dominos qui s'empressèrent de lui faire un passage.

Un des carrosses de la livrée d'Orléans attendait à l'angle de la rue; M. de Vannes lui fit signe d'avancer.

La porte de la voiture fut ouverte et refermée par les valets de pied en un clin d'œil. M. de Genlis et Glaiseau avaient déposé mollement le domino lilas sur les coussins en criant au cocher :

— A l'hôtel !

En voyant le carrosse rouler précipitamment, Glaiseau se retourna pour chercher le masque officieux qui avait environné de tant de précautions le transport de la jeune fille ; mais M. de Vannes et M. de Genlis s'étaient déjà perdus dans la foule.

X

La petite maison d'un Financier.

Enfin le libertinage sous la protection de ce prince ne pouvait malheureusement être sioux pour prospérer.

(Mémoires du chevalier de Rameau.)

— Vous nommez cela du *stramonium*, chevalier ?

— C'est une plante commode, vous le voyez, cher Genlis. Les infâmes disent que c'est du poison. Mêlée avec un liquide ou du tabac, elle a la vertu de produire presque subitement un sommeil profond, pendant lequel aucune agitation, aucun murmure ne peuvent faire craindre le réveil. J'en ai toujours une tabatière sur moi, comme échantillon ; en usez-vous ?

— Bien des grâces...

— Nous serons dans peu, cher comte, dans le palais du Gachard, où nous devons retrouver notre *belle au bois dormant* ! le me fie trop aux jambes du Cassandre qui l'escortait pour croire qu'il aura pu suivre le carrosse. Pardieu ! nous aurons soin de lui renvoyer sa fille, à ce rustre, si tant est qu'il soit son père !

— Nous n'avons derrière notre voiture que celle du duc de Chartres, dans laquelle doivent se trouver Durfort, Lauzun, Lauraguais et quelques autres démons familiers de son enfer. Pour l'Olympe féminin, c'est l'abbé Beaudan (1) qui s'en est chargé... Il arrive en fiacre ! c'est humble pour des déesses...

— Nous jouons gros jeu, chevalier, reprit M. de Genlis.

— On voit, mon cher comte, que vous êtes bien en cour : vous n'avez plus la moindre imagination... Moi qui, grâce à mes ennemis, ne suis que lieutenant de dragons... et qui brûle d'avancer !

— Plaignez-vous ! M. le duc de Chartres vous a pris en affection depuis peu... On vous accorde aussi une maîtresse superbe... la marquise de Langey !

— Elle a quelques bonités pour moi, fit de Vannes en jouant la modestie ; mais je vous jure par Dieu que je n'en suis pas jaloux. Cela est

(1) Le même qui chassait Cassandre de Chartres, entrepreneur des Obseques au Palais-Royal.

bourgeois, cher comte, du dernier bourgeois. Voyez plutôt vous avec votre femme !

— Je crois, chevalier, que nous ne sommes pas loin de l'arche Marion. Voyez donc de quel train va le cocher !

— En effet, cher comte, voici la petite maison du Gachard, rue Béthisy.

Ils arrivaient alors devant une porte assez haute dont le renforcement produisait dans la rue une ombre épaisse. Deux vieux murs décrépits, bordés de piquans en fer, isolaient cet hôtel des autres maisons, pour la plupart misérables et renfermées : vous eussiez dit qu'elles en avaient peur.

Tout d'un coup la vieille porte s'illumina comme par enchantement, et six beaux laquais armés de torches inondèrent des deux carrosses de leurs clartés.

— Bravo ! s'écria de Vannes en montrant à Genlis cette radieuse livrée. Nous soupçons ce soir chez Plutus !

— Hé ! chevalier, reprit le duc de Chartres en mettant la tête hors la portière, venez donc nous dire le nom de ce beau masque qui seul d'entre nous tous garde le silence. A ses manchettes de point et à l'aisance de sa tournure, ce ne peut être un espion de M. Leroir.

M. de Vannes s'approcha du carrosse du duc de Chartres avec une frayeur dont il ne pouvait se rendre compte. Le masque inconnu était revêtu d'un long domino de satin noir ; il regarda le lieutenant, et porta sa main à une petite rosette.

— Il a la rosette rouge, monseigneur, reprit de Vannes ; c'est un des nôtres.

— C'est parbleu vrai, de Vannes ; mais pourquoi ne dit-il rien ?

— C'est son secret, et vous seul, monseigneur, avez le droit de le lui demander.

— Le vin du Gachard le fera parler. Ah, ça ! reprit-il, vous voulez donc tous rester masqués ? C'est faire injure à notre hôte.

— Il faut être prudent, monseigneur, reprit M. de Genlis ; cette fille est, peut-être de condition... Votre digne père, qui s'y entend, vous a recommandé d'être circonspect avec la noblesse.

— Tu prêches fort bien, Genlis.

— Monseigneur, renverrons-nous les carrosses ?

— Oui, oui ; l'abbé Beaudan ne peut tarder avec sa sainte ergaison, et nous garderons son fiacre.

— Entrons, messieurs, dit le prince à ses acolytes.

— On renvoya les voitures, et l'on entra.

C'était une admirable maison que la petite maison ou plutôt l'hôtel de M. Gachard, et pourtant elle n'avait garde de montrer aux profanes ses magnificences dès le seuil.

Sa cour, véritable cour de province du troisième ordre, offrait un aspect assez triste ; elle était entourée de vieilles charmilles, ceinture lancée d'un jardin qui éclairait alors la lune. Il n'était que trop facile de voir que son propriétaire avait le goût peu agreste, des herbes parasites croissaient partout. Cette cour eût rassuré une dévote, elle avait un parfum de componction et de pénitence.

En revanche, l'ameublement de l'hôtel était divin. C'était un palais de fée ; on n'y voyait que glaces, tapisseries, girandoles. Des portes de bou-

doir peintes en camaïeu, des tableaux de chasse, des Vénus de marbre, un lit superbe, qui avait plutôt l'air d'un trône, et sur lequel deux colombes se becquetaient près du Silence, le doigt levé sur ses lèvres. C'était la chambre de M. Gachard, neveu d'un maître paveur d'Amiens et fermier général à la suite de plusieurs faillites heureuses.

La salle à manger était à elle seule un poème.

Son ordonnance avait occupé trois fois plus que la construction de l'hôtel; elle était en glaces depuis le parquet jusqu'au plafond. L'argenterie ciselée de M. Gachard n'en était pas non plus l'ornement le plus futile. Assouplie aux caprices voluptueux du maître, elle ne présentait partout à l'œil que nymphes dévoilées ou accroupies entre des roseaux d'argent, des salières à cannelures dignes de celles du roi d'Angleterre, formes variées, multiples, scintillantes de mille feux aux bougies. L'hôtel de M. Gachard rivalisait enfin avec celui du successeur de Laurent David et de Jean Alaterre, de ce Nicolas Salzard, qui prit possession du bail des fermes générales, et qui en avait signé le contrat avec le roi de France à la face de l'Europe.

Le duc de Chartres pouvait se croire encore au Palais-Royal.

Six autres domestiques, en belle livrée, se trouvaient déjà sur pied dans cette salle, éclairée par huit lustres de cristal de roche et par vingt-cinq miroirs à facettes, formant autant d'astres éblouissants. Les fauteuils, à crêpines dorées, étaient d'étoffe perse, bleu de ciel rayé d'argent; les rideaux, à fleurs et à paysages, venaient de la Chine.

Sur la table, si rapidement dressée, figuraient des poulardes de Rennes, des perdrix du Mans, des pâtés de Périgueux, du mouton de Ganges et des olives d'Espagne. Les poissons les plus beaux s'y montrèrent comme par miracle; on eût dit qu'un vivier complaisant les fournissait au magicien du lieu.

Le vin de Champagne reposait dans de larges seaux d'acajou, la mode n'ayant point encore inventé pour lui cette glace saline qui condense ses esprits et double son pétilllement actif.

On se mit à table. Afin que l'oreille fût charmée comme l'odorat, la petite tribune de la salle à manger se remplit bientôt de musiciens prêtés au financier par les directeurs de l'Opéra Rebel et Francœur. L'abbé Beaudan venait d'arriver avec sa bruyante phalange, qui fit alors irruption dans la pièce.

— Silence! dit Gachard, nous avons ici quelqu'un qui dort.

— Vous dites vrai, monsieur le financier, et vous avez oublié, au milieu de toutes vos magnificences, de nous montrer la belle endormie.

L'amphitryon poussa le bouton ciselé d'un large panneau, qui céda bien vite à cette pression accoutumée.

— La voici, monseigneur, dit-il au duc ébloui.

Tous les regards des convives se portèrent de ce côté; ils aperçurent une jeune fille sommeillant sur le plus gracieux sofa du monde, un sofa en forme de conque marine, qui lui donnait l'air d'une Vénus.

Sa jolie tête, rejetée en arrière, posait sur un oreiller de velours noir; ses bras et son sein conservaient la blancheur et l'immobilité du marbre. Les plis de son domino lilas s'étaient dérangés complaisamment pour découvrir les belles lignes de son cou. On aurait pu compter pendant son divin sommeil les trente-deux perles dont sa bouche était ornée, car cette bouche était entr'ouverte d'une façon merveilleuse; elle eût fait

récrier d'admiration Chardin et Boucher. Son masque lui avait été enlevé sans qu'elle le sût.

En ce moment, la pendule rocaïlle de la salle à manger sonna trois heures.

— Je commence à croire, chevalier, dit tout bas M. de Genlis à de Vannes, que cette poudre pourrait bien être perfide.

— Nullement, cher comte; voyez plutôt ces joues auxquelles la pourpre revient, ces lèvres que le rose vient colorer; est-ce là un fantôme, et toutes les courtisanes qui nous entourent n'envient-elles pas ce visage?

— Pour moi, dit M. de Durfort, je consens à reprendre ma peau d'ours si ce n'est point une fille de qualité.

— Moi, messieurs, je gage que c'est une comédienne de province, dit le comte de Lauraguais.

— Tu es partial pour les comédiennes, Lauraguais, dit le duc; tu aimes Sophie Arnoult!

— Ce qu'il y a de sûr, c'est qu'elle n'est point de l'Opéra, dit une des impures du souper. Nous ne la connaissons pas.

— Que le premier flacon de vin de Tokai soit vidé à sa santé! s'écria le duc de Chartres; elle s'éveillera doucement au choc des verres.

— Ma foi, monsieur Gachard, reprit-il, vous avez là du vin qui doit vous faire des amis.

Le Gachard sourit et fit signe aux laquais de redoubler les rasades.

— Au nom de l'Opéra, moi, Sophie-Clémence Vernier, en ma qualité de Colombine, je porte ce toast au plus charmant arlequin que l'on ait vu ce soir à l'Opéra!

— Et moi, comme Pallas, s'écria mademoiselle Guimard, je conjure le prince et ses amis de se démasquer; ils sont ici sous le bouclier de la déesse de la guerre!

Mesdemoiselles Guimard et Vernier portaient en effet ces deux costumes. Elles étaient suivies de mesdemoiselles Fel et Chevalier.

— Obéissons, messieurs, dit le duc. Les masques bas.

Chacun se démasqua et laissa voir un visage plus ou moins abattu par la débauche ou la fatigue.

Il n'y eut que le domino de satin noir qui garda le masque.

Il ne s'était point déganté; il avait même rabattu son capuchon.

— Vous êtes silencieux, l'ami, murmura le duc de Chartres, étonné.

Le masque ne répondit pas; il était absorbé sans doute dans la contemplation de la jeune fille qui venait d'apparaître comme une vision magique à ce souper. A travers les trous du masque, l'œil de ce convive jetait des flammes.

— N'as-tu pas entendu? lui cria de Vannes, ou bien es-tu muet et sourd à la fois? Tu ressemblerais alors à l'un de mes oncles qui fut grand bailli d'épée de Douai, je t'en avertis, et un fier buveur encore.

Le masque ne répondit pas; il se contenta de lever les épaules et de tourner le dos à de Vannes, ce qui déplut fort au lieutenant.

— Si mes paroles vous offusquent, mon silencieux ami, je suis lieutenant de dragons, et comme tel en mesure d'avoir avec vous une conversation intime... J'ai là, dans mon manteau, deux charmans petits pistolets, et si le cœur vous en dit...

— Es-tu fou, de Vannes, s'écria le duc de Chartres, et notre partner

ne peut-il rester masqué si bon lui semble ? C'est peut-être l'amant de notre jolie dormeuse. Burne-toi à lui faire en faire la question.

— Si vous l'ordonnez, mon prince... répondit le lieutenant... Mais c'est un obstacle, vous verrez qu'il ne voudra pas répondre...

— Eh bien ! je vais le lui demander, moi, dit le duc, après s'être versé un verre de xérès, qu'il but d'un trait comme pour se donner courage, et je suis sûr qu'il me répondra.

— Êtes-vous, mon cher, l'amant de cette belle ?

Comme la statue du commandeur, le masque inclina la tête par un mouvement grave et prolongé.

— Voilà qui est divin ! s'écria le comte de Lauragnais, cherchant à conjurer la frayeur que ce oui muet avait répandu sur le visage des convives. C'est un homme de composition exquise, monseigneur, et vous avez bien fait de nous l'amener vous-même dans votre carrosse.

— Comment, parbleu ! mais j'ai cru, moi, que c'était Belle-Isle, Lauzun ou tout autre. Il avait bon air sous le domino ; et, voyez, il porte encore la rosette rouge comme nous.

— C'est un traitre ! interrompit de Vannes ; vous n'êtes pas ici en sûreté, monseigneur... Nous ne souffrirons pas...

— M. de Vannes a raison, ajonta le précautionneux Gentis, de l'avis duquel se rangea bien vite l'abbé Beaudan.

— Messieurs, reprit le duc, nous avons juré... prenez garde ! Dans notre dernier souper du Palais-Royal, nous avons déclaré que les initiés de la rosette rouge seraient inviolables tout le temps des bals de l'Opéra... Nul de vous, je pense, n'a perdu sa rosette ?

Chacun visita son domino, tout le monde avait la sienne à son bras.

— Vous le voyez bien, ce sera, messieurs, nul roué de notre bord... Allons, de Vannes, faites l'appel, vous avez la liste.

— Il manque, dit de Vannes, le duc de Lauzun, M. de Belle-Isle, M. de Saint-Mars, M. de Guerchy, et M. de Saint-Georges.

— Encore une fois, ne nous ont-ils pas tous prévenus par lettres qu'ils ne pourraient pas faire partie de notre bande ? Ils ont chacun leurs raisons, reprit M. de Gentis.

— D'abord, quant à Lauzun, dit M. de Lauragnais, il est parti ce soir même, chargé de dépêches pour Londres.

— Et M. de Belle-Isle est malade, dit M. de Durfont.

— M. de Saint-Mars est en grand deuil, messieurs, affirma le comte de Gentis.

— Et pour M. de Guerchy, ajouta de Vannes, il est d'un souper chez M. le comte d'Artois.

— Et ce qui regarde Saint-Georges, s'écria le duc de Chartres, je sais où il est, messieurs ; mais c'est un secret que vous trahiriez, et je ne veux pas me faire un ennemi de mon capitaine des chasses.

— Où donc soupent-il ? s'écrièrent à la fois MM. de Gentis, de Durfont et de Vannes.

— Parbleu ! il ne soupe pas, il jeûne... La marquise de Montesson le tient cette nuit même sous clé à Sainte-Assise... Oui... pour qu'il ne tâte pas loin d'elle les braves cailles de l'Opéra. Je le sais de bonne source, j'ai dîné à Sainte-Assise avec eux...

— Voilà qui est indigne ! s'écria mademoiselle Gairnard !

— Épouvantable ! reprit en fausset mademoiselle Vernier.

— Inique, murmura la Fel ; M. de Saint-Georges est si aimable !

— Vous vous passerez de tous ces zéphyrus, mes déesses ; ce masque, qui a pris leurs couleurs ne peut être l'un d'eux, je vous le promets. Il m'a d'ailleurs répondu avec trop de franchise et d'assurance pour que nous ne respections pas son incognito. Quoi qu'il en puisse être, messieurs, ne songeons qu'à nous divertir. Nous saurons demain le nom de notre mystérieux convive. Pour l'instant, il nous permet de jouir des traits de sa belle... C'est magnanime... N'est-ce pas, Genlis ?

— Monseigneur, interrompit Gachard, ne goûte peut-être pas ce vin de Chypre ? Il est de la commanderie... M. le duc d'Orléans l'estima assez.

— Si monseigneur veut me faire l'honneur de venir souper à ma petite maison de Pantin, reprit la Guimard, roulant des yeux en coulisse, il pourra voir une statue en cire de madame Dubarry, qui vaut la belle demoiselle de ce sofa.

— Vous permettez, mon cher, que l'on baise du moins le bout du doigt à votre maîtresse, ne fût-ce que pour la réveiller. Nous y gagnerons tous, et vous peut-être le premier.

Le masque n'ayant fait aucun mouvement, le duc de Chartres en jamba lestement la table ; il se trouva en un clin d'œil aux pieds d'Agathe. Après lui avoir baisé la main à plusieurs reprises avec transport, le prince s'étonna de ne pas la voir s'éveiller ; il la contempla quelques secondes dans le recueillement de l'extase.

L'incomparable beauté de cette personne contrastait si fort avec celle des créatures attablées chez le financier que le prince, malgré sa soif de débauche, la respecta d'abord comme un prince des contes de fées. Ce sommeil d'un ange l'éblouit par tant de rayons qu'ils pénétrèrent un moment la boue de son âme. Peut-être aussi que la vue de ce masque l'intimida. Agenouillé devant la jeune fille, il ne prenait plus part aux conversations du souper, dont la gaieté languissante s'était peu à peu ranimée. La chère et les vins avaient ramis en effet les convives en belle humeur ; il n'y avait que de Vannes, à qui l'on ne pût faire entendre raison au sujet du masque inconnu.

— Il m'a offensé, repliquait-il à Genlis ; il a levé les épaules.

— Il ne pouvait guère vous répondre autrement, puisqu'il a fait vœu de ne pas parler...

— Mais non pas de boire ! reprit le comte de Lauragais, il s'en acquitte comme un gendarme Dauphin.

— Divine Pallas, monseigneur tombe dans l'amour platonique avec sa Vénus, dit M. de Genlis à la Guimard.

— Au lieu de te faire du mauvais sang, contre ce masque, de Vannes, tu devrais plutôt réveiller ton endormie, dit Lauragais.

— Cela n'est pas si facile, répondit le capitaine, qui se prit à réfléchir.

Tout d'un coup, il s'écria :

— C'est un moyen comme un autre, et celui-là du moins ouvrira la bouche à ce damné masque !

Et, courant à son manteau, qu'il avait jeté sur un fauteuil, il en sortit une paire de pistolets. Il présenta l'un au masque et garda l'autre.

— Sortons, monsieur, lui dit-il.

— Le masque avait saisi le pistolet ; mais il demeura assis, et ne suivit point de Vannes.

— Et il a raison, monbleu ! s'écria le duc de Chartres. Si tu veux,

nous lui permettrons seulement de mesurer sa force avec la tienne. Voilà une statue de Jupiter au fond du jardin, qu'il tire sur elle de cette fenêtre.

La fenêtre ouverte, — il faisait alors demi-jour, — le masque s'en approcha. Le buste du dieu des dieux se trouvait à trente pas.

— A l'œil gauche ! s'écria le lieutenant.

Le masque ajusta ; sa balle alla frapper l'œil gauche de Jupiter.

— Peste ! dit de Vannes, restez muet tant qu'il vous plaira, mon cher ; je renonce à vous rendre la parole.

Au bruit éclatant que produisit la détonation, Agathe s'était réveillée... Elle ouvrit d'abord ses beaux yeux dans une muette stupeur, puis jeta un cri en se voyant dans cette étrange caverne... Sa première pensée fut d'y chercher Glaiseau ; elle ne le trouva pas... Elle ne vit que des figures enluminées par l'orgie, des femmes incompréhensibles pour elle... Ces gentilhommes, si étrangement débraillés, alourdis par le vin et la vapeur de la table, roulaient autour d'eux ce regard terne où pétillait encore le feu de l'ivresse et de la luxure ; ces femmes, qui s'étaient levées hardiment, commençaient à chanter entre elles des airs d'opéra que l'orchestre accompagnait. Ces sirènes, inconnues à la jeune fille, unies entre elles pour la perdre et la séduire, l'examinaient avec des yeux dont elle eut peur. Par un mouvement instinctif, elle choisit alors la seule figure qui ne la fit point rougir et baisser les yeux ; ce fut le masque.

— Défendez-moi ! cria-t-elle en se plaçant derrière l'inconnu.

Il lui tendit la main ; elle lui donna la sienne, et sentit qu'il la pressait avec émotion.

— Mademoiselle, on ne vous veut aucun mal, reprit le duc, que le choix de ce protecteur blessait au vif ; nous savons quels liens vous unissent à monsieur. Croyez que s'il était venu plus tôt...

— Mon Dieu ! s'écria-t-elle en passant sa main glacée sur son front, où suis-je ? où m'a-t-on conduite ? Je ne me souviens que d'une chose... d'une vaste salle dorée... celle de l'Opéra, je crois... où ils se promenaient tous... Deux hommes m'y ont parlé ; l'un d'eux m'a fait boire un breuvage qui a jeté je ne sais quel froid dans mes veines... Je ne connais pas ces femmes... dit-elle en les toisant avec fierté ; mais vous êtes nobles, messieurs, je le vois à vos habits : oh ! alors, vous allez me dire lequel de vous a voulu me ravir l'honneur !

— Nul d'entre nous, mademoiselle, dit effrontément le duc de Chartres, écrasé par le ton noble et les manières de mademoiselle de La Haye ; encore une fois nous ignorons, comme vous, par quel funeste hasard vous vous trouvez en ce lieu. Mais que pouvez-vous craindre ? vous avez un défenseur !

Les convives, troublés, venaient de se rasseoir en tumulte. Agathe examina silencieusement le domino. Il s'était placé près d'elle, la barbe satinée de son masque s'agitait comme sous le vent de sa colère ; il semblait contenir en son âme des mouvemens impétueux...

— C'est Maurice ! pensa-t-elle ; il n'ose parler et m'afficher devant eux... Mais il est ici, je serai sauvée, je n'ai plus peur !

Ce qui la confirma dans cette idée, ce fut un pied fort mince qui pressa doucement le sien sous la table, un regard qui rencontra ses beaux yeux palpitans encore de frayeur. La main du domino, bien qu'elle fût gantée,

ressemblait aussi à celle de Maurice ; pour la taille, l'ampleur du satin en cachait sans doute l'élégance.

« Quel autre que Maurice m'eût suivie à ce souper, se disait Agathe ? quel autre m'eût prise sous sa garde et sa défense ? Ah ! c'est lui sans doute que j'ai vu glisser à mes côtés dans le bal et que j'ai esquivé avec tant de soin pour ne pas encourir ses reproches ; c'est lui qui va m'arracher de ce lieu et m'ouvrir passage à travers tous ces infâmes ! »

Le jour déjà bleu répandait alors sa teinte blafarde sur la table. Les musiciens de la tribune s'étaient doucement retirés. Prêt à s'assoupir profondément, le maître du lieu promenait un regard hébété sur ses convives, dont quelques uns entouraient de leurs bras les nymphes pâles du souper. Le vent faisait craquer les volets au dehors, et sifflait violemment par la cour.

— Monseigneur, dit un valet de Gachard, qui survint d'un air effaré, il n'y a plus un seul carrosse dans la rue, et nous ne savons, en vérité, comment nous en procurer dans le quartier... Le cocher de M. l'abbé est parti.

— Le triple maraud ! murmura l'abbé. Mais n'est-ce que cela, monseigneur ? ajouta M. Beaudan, qui prétendait sans doute à la survivance de Dubois, la maison de M. Gachard est à nous depuis la cave jusqu'au grenier.

— Assurément, balbutia M. Gachard d'un air endormi...

Il n'était rien moins qu'à son aise et contemplait sa propre table avec effroi. Le vice et l'orgie les avaient rendues si hideuses, que toutes ces figures, aux premières clartés du jour, s'étaient hâtées de revenir à leurs masques. C'était un sénat muet de démons noirs.

— Valet de malheur ! s'écria le duc, qui ne s'était fait faute de recourir au vin de Chypre pour donner le change à son ennui, passe-moi plutôt ce verre gravé d'Allemagne qui attend piteusement sur ce buffet !

— Je boirai du moins à votre santé, la belle enfant, continua-t-il en se levant de sa place pour présenter lui-même le verre à Agathe ; mais ce ne sera qu'après vous, je vous en prévient !

Il eût fallu le voir, le regard ivre, chancelant à demi, porter lui-même ce verre aux lèvres de la belle fille... Vous eussiez reculé à l'aspect de cette audace ; ce n'était plus un prince, mais un cocher.

— Allons ! poursuivit-il, animé de plus en plus, ne me fais pas tendre ainsi le bras, mon Agnès !

— J'en boirai pas, dit avec fermeté mademoiselle de La Haye. Partons, continua-t-elle en faisant signe à son défenseur.

Le masque se leva ; il se contenta d'écarter avec rapidité le bras du prince : le duc de Chartres s'en fut rouler tristement sur un sofa.

— Il ne sera pas dit que monseigneur aura demandé en vain une grâce ! s'écria à son tour le comte de Lauraguais ; allons, ma charmante, videz son verre !

Cette fois le masque saisit le verre et le rejeta sur le parquet. Le comte de Lauraguais tira son épée, le masque en fit autant, et du premier coup le désarma.

En cet instant sept heures sonnaient, et le duc de Chartres était passé des bras de l'ivresse dans ceux du sommeil.

— Passage, messieurs ! cria alors le masque d'une voix sonore...

Tout le monde lui fit passage. Il prit Agathe par la main et l'entraîna.

Quand il fut parti :

— Par ma foi, messieurs, reprit Gachard, voilà un terrible convive ! M. de Lauraguais avait voulu suivre l'inconnu, ses amis l'en empêchèrent.

Le masque atteignit bientôt la place du Châtelet ; Agathe s'appuyait à son bras demi-morte de frayeur. Son visage, protégé contre le froid par son coqueluchon lilas, ne laissait voir à son guide que deux lèvres roses donnant passage à quelques paroles tremblantes.

— Oh ! merci, merci, Maurice ! vous êtes mon sauveur, mon Dieu ! Vous seul, entre ces hommes, méritez de porter votre nom de gentilhomme, Maurice de Langey. Le masque tressaillit alors violemment.

Voyant qu'il ne lui répondait pas :

— Vous avez raison de m'en vouloir... mon ami... j'ai séduit Glaiseau, je l'ai forcé de m'accompagner à ce bal... C'est une grande faute... Maurice...

Il la serra contre lui convulsivement et doubla le pas.

— Patale curiosité ! ... Mais aussi je suis si triste... si à plaindre ; quand je songe que mon indigne cousin de Montesson me laissera à l'île Saint-Louis pour le reste de mes jours !

Elle reparla à Maurice de son abandon, de sa solitude, de ses chagrins. Évidemment elle voulait se faire pardonner sa faute par Maurice ; elle s'étonnait de le voir si long-temps muet.

— Il est fâché, pensa-t-elle, il va me haïr, me mépriser...

Agathe et le masque étaient arrivés à l'angle du quai d'Anjou ; la ligne crayeuse et grise des bâtimens confus qui bordent la Seine s'éclairait alors des rayons pâles d'un soleil d'hiver.

— Maurice, dit Agathe, oppressée par sa douleur, je n'y tiens plus ; dites-moi que vous me pardonnez, avant que je soulève le marteau de cette porte, que vous-même vous ne souleviez qu'en tremblant...

Elle n'obtint aucune réponse.

— Maurice, poursuivit-elle, vous m'avez sauvé la vie et l'honneur, je ne l'oublierai jamais ! Encore une fois, ne doutez pas de moi ; je n'ai que cette bague, qui vient de ma mère, gardez-la.

Le masque repoussa la bague ; mais elle s'approcha de lui, lui prit la main et parvint à la passer à son doigt.

— Et maintenant, Maurice, reprit Agathe, dont la voix devint encore plus émue et plus tremblante, je ne vous interdis plus d'espérer... Aimez-moi sans crainte, car je vous aime !

— Je ne suis point Maurice de Langey, mademoiselle, répondit alors à ces derniers mots l'étrange guide d'Agathe. En même temps il dénoua son masque, et le fit voler au loin sur le quai désert...

— Et qui êtes-vous donc ? reprit la jeune fille, terrassée par la surprise.

— Le chevalier de Saint-Georges !

Agathe le considéra une seconde avec un singulier mélange d'admiration, d'amour et de crainte... Il était aussi pâle qu'elle, aussi étonné, aussi ému.

— Gardez cette bague, monsieur, lui dit Agathe en frappant précipitamment à la porte, que s'empressa de lui ouvrir le vieux Glaiseau, qui ne s'était point couché.

Le battant retomba, et Saint-Georges se trouva seul.

XI

Réflexions.

Car je savais tout cela, étant entré plus avant que
jamais dans l'orageuse société de la vie humaine.

S. AUGUSTIN, livre 1, chap. 8.

Les événemens de cette nuit avaient laissé dans l'âme du chevalier de trop profondes impressions pour qu'à son retour chez lui il pût se décider à prendre un peu de repos.

Après s'être jeté dans la première chaise qu'il rencontra sur le quai, il s'était fait reconduire à son hôtel, où Noëmi et Platon ne savaient que penser de son absence.

Il lui revint alors à l'idée un certain fantôme qui l'avait suivi à distance depuis le coin de la rue Béthisy jusqu'à sa porte.

Cet homme lui avait paru enveloppé d'un manteau de couleur sombre, sous lequel Saint-Georges crut entrevoir une broderie de livrée.

— Le valet de l'un de ces misérables ! pensa-t-il... un espion qu'ils aurent mis à mes trousses !...

Il se laissa tomber dans un fauteuil et repassa en lui-même toutes les actions de sa soirée...

Son emprisonnement amoureux à Sainte-Assise n'était que trop vrai ; la marquise, alarmée de ce bal à l'Opéra, lui avait imposé les arrêts forcés.

Madame de Montesson habitait le château par intérim ; ses soirées prochaines exigeant une disposition nouvelle d'appartemens au Palais-Royal, elle était venue y étudier ses rôles. Saint-Georges, son répétiteur habituel, l'y avait suivie, la marquise ayant jugé convenable de le ramener avec elle à Sainte-Assise quelques jours après la chasse.

Il y a des femmes qui passent avec leur amant un contrat si absolu que pour leurs sujets la chaîne du mariage semble une chaîne douce à côté de cet esclavage rigoureux.

On rencontre dans le monde de ces amours violens et despotiques, qui ne font souvent que des ingrats, surtout quand ils se fondent sur un souvenir humiliant de protection.

La tyrannie jalouse de madame de Montesson excitait parfois chez Saint-Georges le désir de s'y soustraire. Il saisit donc la veille, à Sainte-Assise, l'occasion du duc d'Orléans et de son fils pour se retirer dans sa chambre en prétextant de la fièvre.

A huit heures du soir, le duc de Chartres lui demanda s'il ne le suivrait pas à ce bal de l'Opéra. Sa voiture l'attendait ; Saint-Georges pouvait entendre le piaffement des chevaux dans la cour d'honneur... Comme la marquise était montée dans sa chambre avec le duc, il répondit au prince qu'il regrettait de ne pas l'accompagner.

Le duc d'Orléans demeura seul dans le salon avec la marquise... lui faisant répéter, à défaut de son capitaine des chasses, un proverbe de Carmontel. Ce même soir, vers les dix heures, le chevalier s'était levé et avait rejoint sans bruit un de ses piqueurs qui lui tenait un cheval sellé à la petite porte du parc.

A minuit, il entra au bal de l'Opéra...

Il avait résolu de ne parler, cette nuit, à qui que ce fût du Palais-Royal, et cela pour deux raisons : la première, c'est qu'on ne manquerait pas de rapporter sa présence à la marquise ; la seconde, c'est qu'il ne voulait prêter en rien son aide aux entreprises accoutumées et aux parties clandestines du duc de Chartres...

Ce prince, qui corrompt toujours ses confidens plutôt qu'il ne fut corrompu par eux, n'avait jusque alors rencontré dans le chevalier qu'une âme haute, ennemie des lâches complaisances. La grâce extérieure, l'esprit de Saint-Georges lui donnant sur le duc une réelle supériorité, le mulâtre aurait pu se faire aisément le ministre de ses vices ; la probité de sa nature lui interdit ce chemin honteux. Du jour où il mit le pied dans ce palais, qui eut toujours le triste privilège de l'orgie et de la licence, Saint-Georges se raidit contre l'acceptation résolue du déshonneur ; lui qui n'avait pas de nom, il voulut s'en faire un glorieux et vraiment noble. Il n'ignorait pas que par ces mêmes corridors où le régent, à moitié ivre, traînait ses pages fourbus de débauche, le duc de Chartres usait déjà d'autres favoris à le suivre ; que son entourage le plus cher, celui qui lui agréait le plus, se composait de la lie même du bas peuple... Saint-Georges se rappelait le dernier carnaval, dans lequel on accusait ce prince d'avoir osé chanter lui-même des couplets contre la reine, couplets infâmes attribués faussement à M. de Louvois... Il le voyait toujours parcourant les halles et les mauvais lieux sous le manteau, ou fouillant les *sottisiers* du temps pour y apprendre les termes les plus populaires et les plus ignobles ; tristes chants, mornes couplets qui devaient retomber sur lui de tout le poids sanglant de leur mémoire lorsqu'il s'achemina plus tard vers l'échafaud !

— Jamais ! non jamais ! s'était écrié le chevalier, je ne me rendrai complice de la honte de ce prince ! Placé sur cette pente, j'aurai bien la force de ne pas glisser ! Assez d'autres sans moi se chargeront d'aplanir la route à ses vices ! Dieu m'a formé sans doute d'un autre limon que le sien, car il s'est complu à mettre en moi l'horreur de l'avilissement, en moi qu'il fit naître esclave !

Si le chevalier devait avoir lieu de s'affermir bientôt dans une pareille idée, n'était-ce point à ce bal de l'Opéra où le caprice seul et l'empire de la mode l'avaient cependant conduit ? Il y venait pour intriguer sous le masque certaines femmes dont il connaissait la vie : c'étaient pour la plupart des natures folles, coquettes, façonnées depuis long-temps à l'intrigue ; le chevalier ne les poursuivait guère que par vanité. Dans cet heureux siècle, il y avait autre chose à l'Opéra qu'un ennui imposant et taciturne, des rencontres prévenues et des dénouemens certains. C'était le théâtre de la galanterie dégénérée de Louis XIV, il est vrai, mais à travers ce jargon conventionnel on reconnaissait encore l'esprit délicat de la noblesse et l'empire réel de certaines femmes accomplies.

Cependant cette gâté grimacière avait lassé bien vite le chevalier... En rencontrant à ce bal mademoiselle de La Haye, dont jusque-là Saint-Georges ignorait même l'existence et dont le masque cachait la figure, il ressentit une commotion soudaine ; il lui sembla qu'il touchait à l'un des momens suprêmes de sa vie...

Avec cette jeune fille, il entra dans le bal je ne sais quel parfum de

grâce céleste, une musique douce, harmonieuse, qui plongeait le maître dans une rêverie indéfinissable... Il crut voir passer sous ce domino une belle et jeune fée; il quitta le bras d'une comédienne qui l'ennuyait pour voir marcher devant lui ce divin fantôme. Il suivit d'abord le domino lilas à travers les mille replis du bal, aspirant sans doute au moment où la foule lui permettrait de lui parler, attiré vers lui comme par un rendez-vous tacite et mystérieux. Tout d'un coup il le perdit de vue, il le chercha, et il entendit des voix. Il n'eut pas de peine à reconnaître un complot; rien n'y manquait, le lieu, le signalement du domino... Ce fut là pour Saint-Georges une torture inouïe; moins cruelle cependant que celle qu'il devait subir au souper, que de ne pouvoir déjouer d'un coup les manœuvres de ces infâmes, de perdre et de retrouver tout à tour le fil de leur perfidie, de se contenir vis-à-vis d'eux et d'accepter ce rôle silencieux de gardien que le ciel lui prescrivait.

Oh ! que pendant l'orgie à laquelle il fut s'asseoir, il eût voulu en finir avec ces hardis coupables ! Comme la rougeur lui montait au front en voyant cet oubli de tout rang et de toute noblesse ! Il n'avait mis le nœud de leur ralliement à son bras que parce qu'il lui fallait justifier sa présence à ce souper; il était entré comme un homme ivre qui marche sans voir sa route... Il savait que dans cette maison il allait sans doute s'accomplir un crime : cela lui avait suffi. Le rôle qu'il avait joué se présentait à ses regards entouré de mille périls. Lorsqu'il avait touché le pistolet que lui présentait de Vannes, la main lui avait tremblé; il avait frémi en pensant que son adresse pourrait le trahir... Pour sauver cette enfant qu'il trouvait si belle, mais dont il ignorait le nom, il allait peut-être livrer imprudemment le sien à la colère de son maître, car il était son maître, ce licencié jeune homme, ce prince du sang dont Saint-Georges avait écarté le bras, il était son maître, son protecteur ! Que dirait-il en apprenant le nom de l'audacieux ?

Saint-Georges avait osé s'opposer à ses désirs, Saint-Georges avait tiré l'épée contre le meilleur ami du duc, le comte de Lauragais.

— Dieu veuille, s'écria-t-il, qu'ils ne m'aient point reconnu; que je ne sois pas déjà puni d'avoir arraché la colombe aux griffes du tigre !

Ses idées se reportèrent alors sur Agathe, Agathe la triste fille pour laquelle il allait, peut-être, tout perdre... Il la revit pâle, mourante, le suppliant de la protéger, s'attachant à lui comme au mât du vaisseau dans le naufrage ! Saint-Georges s'applaudit de ce qu'il venait de faire; il trouva la récompense de son action dans son amour ! Ne l'aimait-il pas déjà de toutes les forces de son âme, cette belle Agathe qui avait rallumé chez lui tout un foyer de passion et de vie ? Ne rapportait-il pas dans cette chambre solitaire la douce odeur de ses cheveux, le contact de sa taille et de son bras ? N'était-ce pas lui qui l'avait sauvée de ces impures ténèbres ? n'était-ce pas lui seul qu'elle aimerait ? et qui oserait lutter contre un pareil vainqueur ?

Comme il se parlait ainsi à lui-même, il jeta les yeux sur la bague de la jeune fille... Une idée cruelle l'assiégeait; c'était à Maurice qu'Agathe avait cru remettre cette bague; non à Saint-Georges, que ses remerciements s'adressaient.

— Serait-elle sa maîtresse ? se demanda-t-il avec rage.

Il chassa bientôt cette idée en évoquant le souvenir des propres paro-

les d'Agathe. Rien dans cette confiance, qu'elle croyait faire à Maurice, n'attestait que la jeune fille l'aimât avant qu'il ne l'eût sauvée...

— Maurice de Langey peut l'aimer, mais aimerait-elle cet enfant ? Où se cachait-il donc dans l'orage, ce faible roseau ? Sous quel vent, sous quelle crainte ployait-il ? Sans doute il m'était réservé de prendre partout sa place... Oh ! je me vengerai de ses dédains, je saurai bien l'écartier. Puisqu'il ne m'a plus tendu la main comme autrefois ; que dis-je ? puisqu'il a repoussé la mienne, quel lien désormais existerait entre nous, si ce n'est celui de la haine ? Il sera sans doute assez humilié, ce pâle marquis, en apprenant que c'est moi qui l'ai sauvée !

Long-temps encore Saint-Georges s'entreteint de ces pensées ; elle la dominèrent au point qu'il examinait sous tous ses aspects la situation d'Agathe.

— Elle m'a entretenu de la marquise, se dit-il ; la marquise est sa cousine ! madame de Montesson lui ferme tout accès au Palais-Royal... pourquoi ? Voilà ce que je n'ai pu apprendre d'elle, mais voilà ce que je saurai !

L'image de cette femme apparut alors à Saint-Georges sous un jour presque odieux ; il se demanda pourquoi son nom intervenait dans ce chaste amour ; il trouva que c'était assez de sa vie et de sa liberté pour holocauste, sans que la marquise dût gêner la vie et la liberté d'Agathe...

— Elle est sa parente, reprit-il ; Agathe lui obéit.. Et moi aussi je suis son morne serviteur ; moi aussi j'obéis depuis tantôt cinq ans à ses caprices ! Oh ! ce joug me pèse ; il faut le rompre ; il faut que je m'arrache à l'opprobre de ces bienfaits, de ces largesses qui ne font que river ma chaîne ! Quand je quitterais cette cour infâme pour m'enfouir loin d'elle avec Agathe dans quelque humble solitude, serais-je donc si à plaindre ? Le spectacle de ces corrupteurs m'effraie... Il y a des instans où le vertige me saisit rien qu'à côtoyer l'abîme. Fuyons de cette ville avec cette enfant ; partons avec elle et Noëmi, Noëmi que je ne puis ici nommer ma mère !

Il essuya une larme douce, la première qui fût peut-être tombée de son œil depuis long-temps ; il ouvrit son âme aux vides brises de l'amour.

La vie du chevalier s'était consumée jusque alors en liens faciles, en plaisirs vains et frivoles. Il vit l'instant où cette passion naïve allait faire de lui un poète et un rêveur.

— Je m'enfermerai avec cet ange, reprit-il ; je ne retournerai point à Sainte-Agathe. J'écrirai ce soir à madame de Montesson de m'excuser.

Il baisait la baguette mille fois.

— Si je l'épousais... se demanda-t-il.

Il s'endormait peu à peu, bercé par ces idées, qui le suivirent en rêve.

Tout d'un coup il entendit un léger bruit qui le réveilla. Il se leva, parcourant la chambre à grands pas ; et se retourna au bruit que fit en ouvrant le maître d'armes La Boissière.

XII

Deux Lettres

Ne courez point la bagne
 Si vous n'êtes botté ;
 Ayez toujours la dague
 Et l'épée au côté.
 (Vers du temps de Henri IV.)

— Tenez, mon cher Saint-Georges, dit La Boëssière au chevalier en lui remettant deux lettres qu'il sortit de la poche de son gilet, voici pour vous !

Le maître d'armes arrivait tout essoufflé ; il s'essuyait pesamment et dans le meilleur fauteuil, comme un homme accoutumé à prendre ses aises chez ses élèves. Saint-Georges était du reste mieux qu'un élève pour La Boëssière, c'était un ami.

Le professeur avait eu la gloire de développer les dispositions merveilleuses du maître à son arrivée de Saint-Domingue ; c'était lui qui l'avait vu croître et se conquérir tout d'un coup la première place dans son Académie, la plus recherchée avec celles de MM. Vaucours, Delasalle et Donadieu.

La réception de M. La Boëssière, comme *maître en fait d'armes des académies du roi*, avait été fort brillante. On connaissait sa force et la finesse de son jeu, on lui opposa les trois professeurs dont nous venons de citer les noms et qui étaient les plus forts, principalement Donadieu. La Boëssière tira avec lui et fut reçu à la seconde botte touchée, en exécution de l'article 10 des statuts de la compagnie.

Sa salle d'armes, située rue Saint-Honoré, vis-à-vis de l'Oratoire, réunissait alors les plus célèbres tireurs : MM. Pomard, Cauvin, gendarme de la garde ; de La Madeleine, gentilhomme polonais, et, beaucoup plus tard, MM. Morel, Bayard, Charlemagne, Contencin, Casimir Périer, etc., tous élèves distingués de La Boëssière.

Au rebours de quelques maîtres, qui s'obstinent à se faire les traits farouches, La Boëssière, nous l'avons dit, n'avait rien que de prévenant et d'agréable dans l'ensemble : c'était un homme jovial et spirituel, qui se plaisait, suivant l'expression consacrée alors, à *sacrifier aux Muses*.

Il y a peu de maîtres d'armes à cette heure qui se piquent d'écrire des vers de société ; l'honorable professeur excellait dans cette partie ; il composait des odes, des épitres familières et des chansons. En 1786, il publia un poème sur la mort du prince de Brunswick, élégie qui lui fit beaucoup d'honneur.

La Boëssière apparaissait cette fois aux regards du chevalier dans tout l'accroissement d'un tireur de bécassines, car il aimait passionnément la chasse...

Je ne me suis pas donné seulement le temps de déboucher mes guêtres, chevalier. Vous le voyez, j'arrive aussi lesté qu'Actéon... avant sa métamorphose ! Comme il y avait non seulement *pressé* sur les deux lettres, mais encore : *recommandé à M. La Boëssière, maître en fait d'armes*, je n'ai fait qu'un saut...

Lorsque l'amitié nous réclame,
 Oublions Diane et Vénus !

continua-t-il avec sa voix énergique de basse-taille. Il paraît que nous nous levons...

— Comme vous voyez, mon cher professeur. La suite du premier bal d'Opéra, reprit-il après avoir lu. Je ferai honneur à ces deux lettres.

— Est-ce que par hasard ce seraient des lettres de change ? Je m'en voudrais mortellement d'avoir rempli près de vous, sans le savoir, l'office d'huissier.

— Pas le moins du monde ; ce sont deux lettres de tireurs... cela est de votre compétence. Ils me prient de vouloir bien faire assaut ce soir avec eux à votre salle d'armes...

— Et leurs noms ?

— Ah ! pour le premier... cela est un peu difficile... il a signé tout simplement, *un inconnu*... Cependant sa lettre annonce quelques prétentions dont je ne serai pas fâché de le faire rabattre... il pourrait se faire, ma foi, que ce fût le chevalier de La Morlière...

— Vous riez ! il est en ce moment-ci écroué à la Bastille...

— Pour un duel ?

— Non, mais pour trente escroqueries.

— Je sais qu'on l'accuse d'avoir volé *Angola*...

— Ils'agit bien de littérature, vraiment ! ce sont des couverts... qu'il a volés. Il n'oserait d'ailleurs s'attaquer à *l'inimitable* !

— Dame ! depuis mon aventure avec le neveu de madame Bertholet !...

— Il est vrai que le La Morlière n'en revient pas ! Il ne tenait qu'à moi de lui apprendre le secret des cartes, moi qui sais que vous avez ménagé ce pauvre jeune homme.

— S'il est à la Bastille... il est clair que ce n'est pas lui... Cependant la lettre a certain cachet d'impertinence... Lisez plutôt...

La Boëssière lut :

« Ce soir à huit heures, je rencontrerai M. le chevalier de Saint-Georges avec grand plaisir dans la salle d'armes de M. La Boëssière. Il me tarde de voir si sa renommée est un mensonge. »

» UN INCONNU. »

— Le billet est assez fier ! Ce ne peut être en tout cas qu'un homme prudent, car il demande par son *post-scriptum* qu'il n'y ait que vous et lui dans la salle d'armes... Il a peur qu'on ne le voie boutonner.

— Vous avouerez, mon cher professeur, que si je vais à ce rendez-vous, ce sera y mettre de la complaisance. Je ne suis point maître d'armes, et sans la tournure ridicule de ce billet, j'aurais renvoyé le tireur anonyme à votre prévôt... Enfin, quel que soit mon inconnu, j'irai ; moins pour lui, vraiment, que pour cette seconde lettre... à laquelle vous me permettrez de donner la préférence.

— De qui est-elle ? Voyons, je suis impatient de connaître...

— Un moment, vous saurez que celle-là est du moins signée tout au long. C'est, du reste, mot pour mot la même proposition. Décidément je vais devenir prévôt de salle !

— Ce me serait un grand honneur, mon cher chevalier... Mais qui peut ? qui ose ?...

— Vous ne devinez pas ?

— Attendez. Ce sera peut-être cet imbécile qui a eu l'audace de vous

appeler, il y a un mois, *mal blanchi*, quand vous passiez un matin avec moi dans la rue du Bac...

— Et que j'ai trempé deux secondes dans le ruisseau de la rue, n'est-ce pas? en lui disant : « *Va, tu es, à cette heure, aussi mal blanchi que moi !* »

— C'est ma foi vrai, le malheureux en avait jusqu'aux oreilles.

— Mon cher La Boëssière, ce n'est pas lui...

— Alors j'en reviens à La Morlière... Indépendamment de ce tour que vous lui avez joué, vous eûtes avec lui, je crois, une singulière histoire, celle du boisseau de fleurets...

— Oui, quand il m'envoya dire impertinemment de venir faire des armes chez lui, n'est-ce pas? Il m'écrivait comme si j'eusse été un prévôt de salle!

— Et il vous envoya son domestique avec trois fleurets montés?

— Moi je ripostai par un boisseau... un boisseau de vingt fleurets que j'ai tous rompus, par parenthèse, sur le ventre de ce digne La Morlière!... Je me flatte que cette leçon lui suffit.

— C'est donc M. de Bonnac, ce mousquetaire noir, l'amoureux de la Duthé?...

— Nullément...

— Saint-Brice?

— Allez.

— Donadieu?

— Allez encore... mais j'ai pitié de vous, et ne veux pas vous voir jeter votre langue aux chiens... C'est...

— Pour le coup, j'y suis... Ce grand chevalier de Sainte...

— Ce n'est point un chevalier, mais bien une chevalière... Voyez plutôt; c'est le chevalier d'Éon!

Le maître d'armes manqua de tomber à la renverse...

— C'est ma foi vrai!... La *Gazette* annonce en effet son arrivée à Paris.

— Et c'est moi qu'elle choisit à son débarquement de Calais, vous le voyez.

— En ce cas, pourquoi éviter l'assaut public. Mademoiselle d'Éon ou M. d'Éon tire assez bien pour n'avoir point la modestie ou la prudence de votre inconnu.

— Mon cher professeur, les chevalières ont des caprices!... C'est, à ce qu'il paraît, une conversation intime... une manière de reconnaissance comme dans la franc-maçonnerie...

— Vivat! j'ai bien envie de prévenir Pomard et M. de La Madeleine... Vous savez qu'il y a moyen à ma salle de tout voir sans être vu.

— Oui, je sais, votre judas... mais gardez-vous-en bien, mon cher professeur, ou plutôt réservez ce spectacle-là pour vous seul... la d'Éon ferait de beaux cris!

— On n'a pas idée de pareille chose! J'aurais gagné deux mille livres au moins à vous afficher tous les deux en belles lettres moulées! deux mille livres! juste ce que ces infâmes comédiens des Français me demandent pour jouer ma comédie de *Crispin valet d'Auteur*!

— A propos de valet, je vous remercie de me rappeler mon heiduque; je vais lui dire de porter à votre salle mon gilet, mes gants et mes fleurets... je veux recevoir le chevalier avec ce que j'ai de plus beau!...

— Riez-vous en haleine, mon cher Saint-Georges? avez-vous ce qu'il

vous faut ? dit La Boëssière d'un air affairé. La d'Éon, la d'Éon dans ma salle d'armes !

Et le professeur se promenait d'un air de César ; il examinait avec une scrupuleuse attention les moindres détails de la toilette militaire du chevalier.

Platon avait extrait déjà d'une malle ces divers objets, il les disposait avec un soin minutieux sur un fauteuil.

— Bien, je vois des sandales comme il n'y a que vous qui en ayez, mon cher Saint-Georges : le chapeau qui les garnit est bien cousu... le poreux du cuir en dehors... à la bonne heure...

» Voilà, continua-t-il, un gant parfait... long et étroit... vous allez tirer comme un ange.

» A la bonne heure, cette lame est forte du talon et diminue depuis cet endroit jusqu'à la pointe... Vous avez toujours Lemire pour fourbisseur ? Et votre mouchoir... n'allez pas faire la faute de l'oublier... on ne peut répondre d'une éraflure... »

— Me voici à vos ordres, dit le chevalier, je n'emmène que mon hôte-duque.

Platon bondit de joie, il n'avait pas encore vu la salle d'armes.

XIII

La Chevalière.

Vous êtes triste... et j'en sais la cause. Mais ce n'est pas dans l'empire que j'ai sur votre cœur ? Il eût fallu que je devinasse. Je verrai si je dois vous permettre de vous affliger, et, en attendant, je vous le défends.

(Lettre d'une femme jalouse.)

Sept heures venaient de sonner à l'église de l'Oratoire quand Saint-Georges, précédé de La Boëssière, entra par l'allée profonde au bout de laquelle se trouvait la cour du maître d'armes...

En face de l'allée brillait à la lueur d'un faible quinquet une petite porte vitrée, c'était celle de la salle d'armes.

Dans cette pièce, entièrement boisée de panneaux gris et assez mal éclairée, figuraient quelques trophées d'armes, des fleurets, des plastrons de maîtres suspendus ; l'on y voyait aussi un cheval de bois sur lequel les élèves s'exerçaient à la voltige.

A l'un des panneaux, le maître d'armes avait eu soin de se ménager un petit judas, par lequel il pût au besoin passer sa tête vénérable et surveiller son académie du fond de sa propre salle à manger.

Dans un angle de la salle se tenait alors une longue femme sèche ; ce n'était pourtant pas la chevalière d'Éon, c'était la vieille mère Dick.

Elle était chargée par le maître d'armes de la direction des fourneaux, de la garde des masques, de celle du vestiaire, et le plus souvent du punch à faire pour les tireurs.

— Allume les quinquets, dit en entrant La Boëssière, et surtout, mère Dick, dis au portier de ne recevoir que deux personnes qui se présenteront pour M. le chevalier, l'une à sept heures vingt minutes, l'autre à huit heures.

— Suffit, monsieur La Boëssière, suffit. Il y a ce soir une joute à La Rapée, et tous ces messieurs ont fait la partie de s'y rendre... Vous ne serez pas dérangés, je vous le promets.

— Y a-t-il du feu dans le vestiaire, et peux-tu nous faire à l'avance un peu de punch? Nous devons trinquer dans l'entr'acte, mon cher Saint-Georges!

La mère Dick s'en fut et revint bientôt, plus morte que vive, dit-on à La Boëssière qu'une dame voilée le demandait.

— Son nom? dit le maître d'armes.

— La chevalière d'Éon, a-t-elle répondu.

— Fais entrer.

Il s'en fut prendre deux fleurets très soigneusement montés, et les plaça en croix sur une table de chêne.

— Madame la chevalière, reprit-il en se reculant de trois pas dès qu'elle parut, je me retire et respecte vos conventions, mais je vous crois trop juste et trop généreuse à la fois pour ne point me dédommager par un assaut d'armes public...

La chevalière inclina la tête et fit signe au maître d'armes de sortir. Elle s'en fut à la table examiner les fleurets à travers son voile noir, qu'elle tenait rabattu sur son visage.

— Courage! dit le professeur à Saint-Georges, que la vue de la chevalière semblait n'émouvoir en rien, courage, vaillant Achille!

Il sortit de la salle en jetant un regard triomphant au chevalier; puis, ne voulant rien perdre de ce combat singulier, il fut se blottir avec une anxiété extrême près de son judas.

— D'ici, se dit-il, je vais voir un spectacle que les Parisiens eussent payé cher.

Le digne professeur fut déçu de son espoir, la chevalière ne se mit pas même en garde... Elle partit bientôt d'un éclat de rire, inexplicable pour La Boëssière, dès qu'elle eut vu Saint-Georges debout et la lame du fleuret reposant dans la main gauche.

— Combat inégal, chevalier de Saint-Georges, reprit-elle, je ne suis point la chevalière d'Éon.

Cette voix fit tomber l'arme des mains de Saint-Georges... C'était madame de Montesson qu'il avait devant les yeux.

Sous le manteau plissé qui recouvrait sa toilette cavalière et dont elle eut soin de se dégager, ainsi que du voile, elle était vêtue d'un fort élégant justaucorps de satin noir à petites dentelures, pareil à celui que la chevalière d'Éon portait d'habitude lorsqu'elle faisait des armes. Elle s'était assujéti au bonnet rond et à la collerette de la chevalière; ses bras étaient nus jusqu'à la saignée, et elle portait la croix de Saint-Louis sur le côté gauche. La métamorphose, ou plutôt la mascarade était complète.

— Eh bien! cher Saint-Georges, me trouvez-vous bien sous cet habit, et me refuserez-vous une explication?

— Parlez, madame, parlez; j'imagine que c'est une gageure, et que vous jouerez bientôt les *Folies amoureuses* sous ce costume.

— Ce que j'ai à vous dire est sérieux. Vous avez fui, malgré nos conventions, de Sainte-Assise... Vous n'aviez point la fièvre, et la meilleure preuve, c'est que, pour l'attraper, vous avez couru le bal de l'Opéra...

— Je puis vous protester, marquise...

— Ne protestez pas, ce serait en pure perte... Quelqu'un vous a vu sortir

de la maison du financier Gachard et ramener un domino lilas jusqu'au quai d'Anjou.

— Je ne m'étais pas trompé... On m'espionnait ! se dit Saint-Georges.

— Comment, reprit-il en pâlisant, cet homme en manteau dont j'ai cru voir la livrée, c'était un valet de monseigneur le duc de Chartres ?

— Non, chevalier, fort heureusement pour vous... C'était Mondorge, le fils de l'un de mes valets de pied, et mon alguazil pour ce jour-là...

— Mais cet homme aura parlé peut-être ; il me perdra, marquise, auprès du duc !...

— Rassurez-vous, chevalier... Quelqu'un encore a pris soin de veiller sur vous et de conjurer l'orage... Il pouvait devenir terrible ! Ce quelqu'un c'est moi ; j'ai assuré de nouveau à M. le duc de Chartres que vous étiez resté, cette nuit du bal, à Sainte-Assise... Vous lui avez dit à son départ que vous n'iriez point à l'Opéra, en sorte qu'il était déjà persuadé...

— Comment, marquise, c'est à vous...

— C'est à moi seule que vous devez d'avoir évité une disgrâce au sujet de mademoiselle Agathe...

— Vous ne pouvez m'en vouloir, marquise, d'avoir protégé votre belle cousine... car elle est votre cousine ; du moins elle me l'a dit.

— Elle a dit vrai, reprit madame de Montesson avec une nuance légère de dépit... Elle a dû se plaindre de moi... m'accuser... Je lui interdis le Palais-Royal... Je suis une dure parente... Je ne vous accuse pas d'avoir entendu ces touchantes lamentations, chevalier ; vous faites vous-même des pièces de théâtre, les héroïnes malheureuses doivent vous aller...

— J'avouerai, marquise, que dans les discours de cette belle personne j'ai trouvé un véritable intérêt ; elle m'a ému, elle paraissait si triste !... Après l'avoir arrachée à un véritable péril, il m'eût plu de la savoir heureuse... heureuse par vous... qui pouvez l'arracher à son ennui... Je n'ai pas besoin, marquise, de la défendre près de vous : sa jeunesse et sa grâce la recommandent... De tout ce qui s'est passé, il ne reste en moi que le souvenir d'une action irréprochable. Si je n'en ai point envisagé l'imprudence, c'est que je suis honnête homme avant d'être courtisan !

— La chaleur que vous apportez dans vos excuses, chevalier, prouve assez que l'Agnès du quai d'Anjou vous tient au cœur... malgré la distance de la rue Saint-Honoré à l'île Saint-Louis !... Mais rassurez-vous, reprit madame de Montesson avec un sourire dont Saint-Georges ne put pénétrer l'artifice, rassurez-vous ; j'aurai soin moi-même de vous épargner le voyage...

— Que voulez-vous dire ?...

— Qu'il ne tient qu'à vous, puisque vous aimez tant mademoiselle Agathe... ma cousine... de la voir le jeudi de cette semaine au Palais-Royal...

— Quoi ! vous auriez consenti ?...

— A la recevoir ? Mais ce nous sera, à M. le duc d'Orléans et à moi, une véritable satisfaction... Nous ouvrons jeudi nos soirées théâtrales par un opéra et un concert. Jarnovitz⁽¹⁾ y fera de la musique, et vous à côté de lui, je l'espère bien... Là, mon cher chevalier, vous pourrez jouir en paix du bonheur de la belle Agathe... Il sera complet, je vous l'assure, ce bonheur ! elle ne m'accusera plus !

(1) Le célèbre violon (mort en 1904).

En prononçant ces dernières paroles, le visage de la marquise parut si rayonnant à Saint-Georges qu'il ne sut plus que penser. Avait-elle trouvé moyen de le ruiner déjà dans l'esprit d'Agathe ? La tranquillité qu'elle affectait semblait le prouver. Saint-Georges crut voir percer dans le sourire de madame de Montesson une satisfaction ironique, un contentement d'elle-même qui le glaça de frayeur... Il n'ignorait pas la jalousie de la marquise, ses artifices, sa perpétuelle défiance. Par quel hasard fatal ou bienfaisant mademoiselle Agathe de La Haye se voyait-elle donc introduite chez sa cousine ? Le chevalier ne pouvait croire encore à l'aplanissement de ces obstacles ; cet acte de générosité tardive envers la belle fille lui semblait encore un rêve.

— A jeudi, Saint-Georges, je vous laisse réfléchir à la magnanimité de ma vengeance ; n'oubliez pas de venir... bien que vous ayez ce même soir le dîner de madame la duchesse de Chartres... Vous verrez Agathe plus belle que jamais !

— Vous ne me trompez pas?... belle et heureuse !...

— Foi de chevalière ! répondit-elle... Je consens à être appelée en combat singulier si je vous mens !

— Vous êtes charmante !

— Adieu, je remonte en flacre et gagne incognito le Palais-Royal... Mademoiselle Bertin nous y essaie ce soir nos robes... J'espère vous voir demain à l'Opéra... Vous viendrez ?

Saint-Georges lui baisa la main ; la marquise remonta dans sa voiture. Elle venait de se convaincre par elle-même que Saint-Georges aimait mademoiselle de La Haye.

— Jeudi je serai vengée !... se dit-elle.

— Elle sera jeudi au Palais-Royal ! répétait Saint-Georges en se promenant à grands pas dans la salle d'armes...

Comme il demeurerait ainsi absorbé dans ses pensées, la porte vitrée de cette pièce fit entendre un claquement, et il vit entrer un nouveau personnage précédé de La Boëssière.

XIV

Un ancien Ami.

Je l'ai vu cette nuit, ce malheureux Sévère !...

(*Polyeucte*, acte I, sc. III.)

Cet inconnu sortait sans doute alors du vestiaire, car il portait le costume complet de tireur ; les fils serrés du masque cachaient presque entièrement son visage (1).

C'était un homme de petite taille, mais singulièrement bien fait ; il salua Saint-Georges et se mit à examiner tranquillement les diverses panoplies de la salle d'armes.

(1) C'est à La Boëssière que l'on doit l'usage du masque. Avant lui, on se servait de masques de fer blanc, d'où l'on tirait le jour par une fente de fil de fer ; mais la dureté et la pesanteur du fer étant fort incommodes sur la figure ; par cette raison, l'on s'en servait peu, et les tireurs alors couraient risque de s'estroper. Les nombreux accidents résultant de cet usage déterminèrent M. de La Boëssière le père à donner l'idée des masques actuels.

(*Traité de l'art des armes*, par La Boëssière le fils.)

— Je veux être pendu et touché le reste de mes jours si je le connais, dit à voix basse La Boëssière au chevalier. Il n'est pas venu dans un carrosse de place, celui-là, comme la chevalière d'Eon, mais sur ses jambes. Si la conversation ne vous coûte pas plus avec lui qu'avec le charmant adversaire que vous quittez...

— Vous aurait-il parlé? reprit vivement Saint-Georges.

— Non, mais on a des yeux, et je dois vous dire, chevalier, qu'à dater de ce jour me voilà convaincu que la d'Eon est une femme... Suffit, je ne divulguerai point votre bonne fortune... Je vous laisse avec ce démon, et vous souhaite avec lui beaucoup de plaisir. Voici l'heure de me rendre chez le comte Dolcy, qui part demain, et, comme il doit régler mon compte...

— C'est bien, je vous dirai demain les détails de l'entrevue. Dites seulement à la mère Dick de nous apporter du punch.

Le professeur sortit, non sans jeter un regard au taciturne tireur que le ciel ou l'enfer envoyait au chevalier.

— C'est peut-être un piège, pensa-t-il, je vais dire à la mère Dick d'avoir l'œil sur eux tout en préparant le punch.

Cependant le nouveau venu, après les préliminaires du salut, ne tarda pas à se mettre sur la défensive. Au grand étonnement de Saint-Georges, il prit une garde acculée et se tint d'abord comme un chat, entièrement ployé sur lui-même. Sa pose pétillait de coup d'œil et de malice; vous eussiez dit qu'il guettait l'instant où le chevalier allait partir...

— C'est peut-être un Italien, pensa Saint-Georges; mais je le tiens pour malin s'il me fait tomber dans quelque piège!

Le petit homme fit un menacé en quarte sur les armes pour tirer secconde; ce coup, malgré sa prestesse, fut paré au même instant. C'était le coup favori de Saint-Georges, et l'adversaire du chevalier s'en repentait vite, car il vit son fer dérangé par des croisés et des battemens si vigoureux que ses bras en furent brisés.

Les développemens les plus hardis s'ensuivirent bientôt; les coups de temps et d'arrêt se succédaient comme des coups de foudre.

Le chevalier s'était aperçu qu'on lui opposait un mauvais jeu; il s'en vengeait par toute l'admirable pureté du sien.

Représentez-vous le moule du plus admirable cavalier qui se puisse voir: une force de corps herculéenne, une main légère et soutenue à une si belle hauteur que, même dans le temps où les masques n'étaient point encore en usage, Saint-Georges ne blessa personne. Vif, souple, élané, il étonnait par une agilité qui tenait de celle du cerf. A son pied gauche solidement établi et ne variant jamais, à sa jambe droite constamment perpendiculaire, vous auriez cru voir le lutteur des temps antiques; à se relevait et repartait comme l'éclair. Ceux qui l'ont vu tirer s'accordaient à dire qu'il passait le coup de quarte sur les armes si promptement, touchait, puis repassait son fleuret dans sa main gauche avec tant de vivacité, que le pareur n'avait pas même eu le temps de rencontrer le fer pour la parade... Tirant à toute renommée, d'une portée folle, et tenant toujours hors de mesure avec sa garde imposante, il menageait si bien sa vitesse qu'il ne l'employait qu'à coup sûr. Il était impossible de s'emporter avec lui; on était pris d'un coup d'arrêt avant que le pied eût touché le sol.

L'inconnu, déjà fatigué, mit alors la pointe en terre. Saint-Georges dé-

gagea son col de son mouchoir et respira quelques secondes avec ce sifflement qui lui était habituel.

— Voici votre bol, monsieur le chevalier, dit la vieille mère Dick en apportant un large plateau sur lequel le punch dansait dans sa coupe comme un follet.

— Un instant, mère Dick, nous n'avons pas encore commencé, dit Saint-Georges, piqué de voir son adversaire garder le silence.

La vue de cette étrange figure soulevait en lui mille idées. Il ne pouvait guère l'entrevoir qu'à travers le treillis du masque, mais elle lui semblait presque illuminée, sous ce masque même, par autant d'éclairs.

L'homme n'avait pas même soulevé sa mentonnière de fil d'archal ; il se remit en garde avec un rire ironique qui ressemblait à un doute.

— Serait-ce un de mes convives de l'autre nuit ? pensa le chevalier. Je vais en finir avec cette énigme !

L'adversaire de Saint-Georges avait les doigts d'une qualité rare, et cependant il n'avait pu enlever encore un seul coup.

Comme une bête fauve qui ferait entendre un rugissement étouffé, il lança alors de sa poitrine quelques sons rauques par lesquels il semblait vouloir s'exciter lui-même. Les fleurets, croisés de nouveau, décrivirent bientôt autour d'eux une gerbe d'étincelles ; ces étoiles phosphorescentes glissaient du fer avec la rapidité d'un fluide. Déjà le plastron du malencontreux rival était moucheté des coups de bouton de Saint-Georges, lorsque le petit homme s'avisa de nier un coup par un geste qui ralluma la rage du chevalier. Se fendant sur lui de toute la puissance de ses moyens devant la vieille Dick, l'unique spectateur de cette scène, il jeta l'inconnu sur le cheval de bois qui se trouva là fort à propos pour l'empêcher d'être tout à fait renversé...

La Boëssière arrivait en ce moment ; il vit Saint-Georges tenant le fleuret fortement appuyé sur la poitrine de son adversaire, de façon à lui en faire baisser la monture. Le chevalier lui criait d'une voix de Stentor :

— Cette fois, êtes-vous touché ?

— Tu dieu ! je le crois, reprit La Boëssière en prêtant sa main à l'infortuné petit homme, qui se releva difficilement. Vous avez bien fait de tirer *incognito*... Ma servante et moi nous n'en dirons rien.

— Au contraire, cher maître, reprit le chevalier, vous pourriez dire que monsieur est même un tireur habile ; seulement c'est un tireur entêté.

La joue du petit homme avait porté contre un des ardillons de la selle du cheval de bois ; le sang en sortit, mais ce n'était qu'une égratignure.

— Souffrez-vous ? dit Saint-Georges, en s'empressant de débarrasser complaisamment de son masque l'inconnu, qui le laissa faire.

— *Amigo ! señor, amigo !*

Le chevalier tressaillit à cette voix ; elle lui rappelait un souvenir vague de son enfance. Il attendit que La Boëssière eût baigné d'eau fraîche la joue du tireur pour le considérer ensuite quelques secondes, et il s'écria :

— Tio-Blas !

— Laissez-nous seuls, dit Saint-Georges à La Boëssière.

Le maître d'armes obéit. C'était pour lui le véritable jour des étonnements. Il jeta au punch un regard d'adieu et de regret.

— Vous ne vous trompez pas, chevalier, je suis Tio-Bias

Il s'était assis, voulant se remettre sans doute de la fatigue accablante de cet assaut. Saint-Georges ne pouvait se lasser de l'examiner, et véritablement c'était une curieuse étude que le seul visage de l'Espagnol.... Il avait vieilli si vite que son front n'avait déjà plus un cheveu; sur ce front se croisaient mille rides inégales. Le cercle de ses yeux, creusé par la maladie ou la débauche, agrandissait tellement l'expression de son regard fixe, que l'on ne pouvait se soustraire à son électricité. Il avait coupé sa barbe, ce qui laissait à nu l'effrayante maigreur de son cou et de sa figure; les pommettes de ses joues étaient marquées de taches vineuses et violacées comme celle d'un fiévreux; son front ressemblait à un vieil ivoire jauni; le rictus sardonique décrit par sa bouche avait encore reculé sa ligne habituelle, il donnait à son sourire une empreinte d'astuce et de finesse inouïe.

Ses épaules s'étaient voûtées insensiblement, bien qu'il affectât de se tenir droit et la tête haute; sa jambe était encore belle, mais ses mollets menaçaient de devenir aussi effilés que ses bras.

Il était difficile alors de juger de son costume, il portait celui de la salle d'arme, et il avait laissé le sien dans le vestiaire.

— Chevalier, dit-il, j'ai voulu voir si vous étiez aussi habile qu'on vous disait. Je crois à votre force maintenant; vous m'avez prouvé votre supériorité de façon à me convaincre, poursuivit-il en montrant le sang qu'il étanchait de sa joue.

— Ma foi! Tio-Bias, que ne vous nommiez-vous? je vous aurais traité en ami... Vous étiez pourtant un tireur à Saint-Domingue!

— Oui, autrefois.... Il y a long-temps de cela!

— Il me souvient d'avoir pris des leçons de vous, dans votre troupe...

— Vous voulez dire dans mon *académie*?... On y apprenait des choses utiles?

— Fort utiles, bien qu'elles ne m'aient servi de rien.

— C'est que vous fûtes heureux! reprit-il avec un sourire amer.

— Et quand le malheur eût posé son ongle sur moi, Tio-Bias, pensez-vous que j'eusse suivi votre exécrable chemin? dit le chevalier, qui se rappela les crimes dont on accusait cet homme.

— Vous avez raison de l'appeler *exécrable*, car il ne vaut pas le diable... Cela vient peut-être de la concurrence de métier entre nous et les fermiers généraux...

— Continueriez-vous ici votre vie de Saint-Domingue? dit Saint-Georges en se levant de la table où il causait avec l'Espagnol.

— A Dieu ne plaise, chevalier! nous avons ici trop d'émules dans le beau monde pour que j'y pense... et puis la maréchaussée du royaume de France est plus aguerrie, plus dangereuse que celle de Saint-Marc... On n'échappe pas aux prisons de Paris comme à celles de Saint-Domingue...

— Vous ne vous êtes sauvé de celle-là, Tio-Bias, que pour porter le meurtre et l'incendie à la Rose, pour immoler une jeune fille... On vous accuse de ce meurtre, répondez!...

La figure de l'Espagnol devint blanche comme un linge... ses lèvres tremblèrent, il leva les yeux au ciel.

— Vous avez tué! s'écria Saint-Georges, malheur à vous! J'aurais

cru qu'un noble, un Espagnol, ne tuait qu'avec une épée !... Que vous avait fait cette innocente enfant, Tio-Blas, et pourquoi vous êtes-vous souillé de cette lâche vengeance ?

— Les ombres de la nuit m'ont abusé, chevalier, je venais égorgé la créole, j'ai percé le sein de la mulâtresse.

— Vous vouliez frapper madame de Langey !... s'écria Saint-Georges avec stupeur.

— Je voulais me venger, dit l'Espagnol, voilà tout.

— Vous avez été l'amant de la marquise de Langey ?... dit le chevalier en cherchant à donner à cette demande le ton du doute.

— D'où savez-vous cela chevalier ? reprit l'Espagnol d'un air déflant, qui aurait pu vous l'apprendre ? Je ne vous ai, je pense, jamais parlé de la marquise de Langey ; aurait-elle osé vous entretenir de moi ?

— C'est le seul projet de votre horrible action, Tio-Blas, qui a pu me faire soupçonner que vous étiez l'amant de madame de Langey... Ne venez-vous pas vous-même de me parler de vengeance ?...

— Oui, reprit Tio-Blas, la vengeance était alors ma conseillère, elle l'est encore aujourd'hui.

— Après vingt ans !

— Qu'est-ce que vingt ans, Saint-Georges, quand on a joué sa vie pour atteindre un but terrible, pour triompher d'une insolente coupable ? Qu'est-ce que vingt ans de haine quand cette haine vous soutient ? Vous ignorez, Saint-Georges, que lorsque vous gémissiez pour cette femme à Saint-Domingue, elle avait déjà arraché depuis long-temps de mon âme tout bonheur et toute joie ? Vous parlez de vingt ans... mais ajoutez encore le poids de six années précédentes à mon supplice, de six années pendant lesquelles le secret de mes actions est entre moi seul et Dieu !... Vous êtes jeune, Saint-Georges, vous avez la joie et la santé, vous êtes heureux... dès lors vous avez pu oublier ! Moi, je me souviens, mon cœur est peuplé de terribles voix qui ne me laissent pas de trêve ! Ce n'est pas moi, ce sont elles qui demandent une vengeance ! Cette vengeance, Saint-Georges, je l'ai tenue long-temps comme le glaive à mon côté, je l'ai mise sous mon chevet, elle a reposé auprès de moi sous la tente, je l'emportais là-bas à travers les sables, la serrant contre ma poitrine ! La blessure qu'eût faite cette arme eût été aussi rapide que la blessure produite par la flèche de l'Indien, aussi mortelle que la piqure de l'aspic. Dans mes nuits pesantes, mes nuits sans sommeil, je courais souvent à ce trésor enfoui par ma colère, je m'assurais de sa possession, je le couvais des yeux, attendant pour m'en servir que les temps fussent venus. Hélas ! qui m'aurait dit que j'en serais dépouillé, que cette arme fatale passerait aux mains d'un autre ? A qui est-elle maintenant ? qui la possède ? je ne sais. Si je le savais !... je me précipiterais sur cet homme pour lui arracher mon bien ! Il doit vous en souvenir... un jour que vous couriez sur les rochers avec moi, pour gagner la vallée d'Oya, vous me vîtes porter soudainement la main à mon cœur, vous me demandâtes si je me trouvais mal... j'étais devenu pâle en effet, bien pâle... je tremblais d'avoir perdu mon portefeuille... je m'assurai bientôt qu'il n'en était rien, il avait glissé jusqu'à ma ceinture... Ce portefeuille contenait les lettres de la marquise de Langey !... il n'y avait que Satan et moi qui puissions savoir les lignes secrètes de

ces lettres, mais dans chacune d'elles la perte inévitable de cette femme tait écrite, dans chacune d'elles il y avait son arrêt de mort!

— Et ce portefeuille, vous l'avez perdu sans doute? Il a dû tomber de votre veste en vous défendant contre les dragons jaunes près la rivière du Cabeuil?

— J'admire, chevalier, la bonté de votre mémoire... D'où savez-vous que j'ai perdu ce portefeuille? reprit Tio-Blas lentement en plongeant son regard clair et terrible dans celui du chevalier. La force de cette muette interrogation fut telle que saint-Georges, malgré le geste indifférent qu'il affecta de donner pour toute réponse, baissa involontairement les yeux.

Tio-Blas continua :

— Vous avez *deviné*... c'est à l'attaque de la Berlinie du prince de Rohan que je l'ai *perdu*... Un homme, je ne pus distinguer lequel, me frappa alors d'un coup violent qui me fit glisser à la renverse... Je me retournai, il avait fait.

— Ce portefeuille est tombé peut-être au pouvoir de la marquise ou du prince de Rohan, dit saint-Georges, pressé de donner le change aux idées de l'Espagnol.

— Je ne le crois pas, répondit-il.

— Qu'en voudriez-vous faire? M. de Boullogne est toujours épris de la marquise de Langey... On dit qu'il lui abandonne la moitié de ses revenus... L'état de ce vieillard est devenu tel qu'il s'est senti honte même, au jeu du roi, de l'une de ces attaques d'épilepsie auxquelles on prétend qu'il était déjà sujet aux îles... Sa santé est délabrée... Ce n'est pas à son âge qu'il s'inquiétera des amours passées de madame de Langey.

— Oui... mais dans ces lettres il y a autre chose que de frivoles pages d'amour... encore une fois, il y a du sang!... Et qui vous dit, saint-Georges, que le misérable état de cet homme, ses infirmités, ses douleurs ne soient point le fruit de sa triste chaîne avec madame de Langey? Qui vous dit qu'il n'ait point été robuste comme moi, beau comme moi, comme moi encore jaloux et emporté jusqu'à la haine? Il a dû souffrir... il a souffert par cette femme... Peut-être en ce moment ne cherche-t-il qu'un moyen de s'affranchir de ce joug honteux pour lui, car on lui nomme partout ses rivaux. Des rivaux peuvent se nier, mais on ne nie pas des lettres!... Oh! quand je songe que je pourrais à cette heure la ruiner dans l'esprit de ce vieillard, cette femme infâme qui m'a ruiné; quand je songe que je pourrais la perdre par une de ces lettres, cette femme qui m'a perdu!

— Vous ne l'auriez point fait, Tio-Blas, et vous ne le feriez pas si vous retrouviez ce portefeuille... ce serait là une insigne lâcheté! Pensez-vous que j'aie oublié plus que vous le scandaleux orgueil de la créole? pensez-vous que même à Paris, où je me suis fait un nom, son mépris tortueux ne cherche pas à me nuire? Mais je suis heureux, mais j'ai l'avenir devant moi... j'oublie cette femme. Faites comme moi, Tio-Blas, ne vous vengez pas; le mépris des hommes vous vengera.

— Ce n'est pas dans ces dispositions magnanimes que j'espérais vous retrouver, chevalier de saint-Georges... Mais vous n'aimez plus madame de Langey, vous avez quitté dès lors le chemin de la colère... Elle apparaîtra sans doute à vos yeux comme une morte fleur sans délices et sans

parfais... C'est ainsi, mon Dieu, que moi, qui ne cherchais qu'à l'oublier, j'eusse voulu la revoir à mon retour ; mais il était écrit que je n'aurais pas même la gloire de vaincre mon cœur. Oui, cette femme, cette femme que je méprise, que je hais, que j'ai voulu tuer, eh bien ! Saint-Georges, je l'aime ! Et savez-vous de qui elle est la maîtresse ? D'un misérable joueur, d'un escroc nommé de Vannes !

— De Vannes, avez-vous dit ?

— Lui-même. A son départ de Saint-Domingue, il l'avait suivie en Angleterre... C'est là aussi que M. de Boullogne devait la rejoindre ; les travaux du cabinet l'en empêchèrent. Le prince de Rohan, à peine arrivé, fut mandé pour affaire à Malte, il ne resta à la marquise que de Vannes pour cavalier. Trouvant sans doute que les largesses de M. de Boullogne ne suffisaient pas à son luxe, la créole voulut tenter les chances du jeu. Elle se rendait chaque soir, le visage couvert de son loup, dans un enfer obscur de Lambeth-Street ; de Vanne l'y escortait sous un faux nom. Depuis mon arrestation, et surtout depuis le crime qui la suivit, la fièvre ne me quittait plus. Les jours où elle me permettait de marcher, je les suivais de loin tous deux à distance, me traînant sur leurs pas comme un spectre... Un soir, la marquise crut me reconnaître et poussa un cri... Elle considéra sans doute cette vision comme une folie, car elle entra au jeu résolument, elle excitait elle-même de Vannes à jouer ce qui lui restait. Les mains de cet homme ne firent que ramasser de l'or cette nuit... Le lendemain, quand je le cherchai de nouveau, il était parti : j'appris qu'il volait au jeu !... Voilà sous quelle main d'amant se débat à cette heure cette fière marquise, et voilà le misérable qui ose se dire votre ami !

— Je n'accorderai jamais mon amitié qu'à de nobles cœurs. Vous, Tio-Blas, vous en aviez un ; vous étiez plus noble que ce de Vannes, que la calomnie attaque peut-être injustement, mais dont la naissance est loin de valoir la vôtre... Pourquoi dégrader à plaisir votre nature, pourquoi ne jamais vous souvenir, Tio-Blas, que vous êtes le comte de Cerda ?

— Qui a prononcé ce nom ? s'écria l'Espagnol en frappant la table avec rage. Vous parlez, Saint-Georges, à Tio-Blas le marchand, à Tio-Blas qui vous a tendu la main lorsque vous voulez fuir le joug pesant de la servitude... Encore une fois, reprit-il en se levant avec fureur, qui vous a dit le nom du comte de Cerda ?

— Vous-même, pâle coupable. Souvenez-vous de ces nuits où vous me faisiez coucher près de vous dans votre tente. Ces nuits-là sont gravées dans ma mémoire, Tio-Blas ; votre sommeil me fit peur. Vous parliez tout haut comme dans la fièvre ou le délire, vous me réveilliez en sursaut par des cris que j'aurais crus, sans cela, sortis du creux des rochers : « Je suis le comte de Cerda, disiez-vous ; on peut me croire : une Éthiopienne m'a gravé mon nom sur le bras ; je ne suis pas un marchand, je suis un noble espagnol ! » Un soir il me vint à l'idée de me convaincre de cette noblesse que vous n'avouiez qu'en rêve... Je penchai ma lampe sur vous pendant que vous sommeilliez, car vous sommeilliez ce soir-là ; nous avions fait une marche forcée pendant six jours. Je vis distinctement ce nom de Cerda écrit avec des lettres qui me semblèrent du sang... Dieu voulut qu'alors vous ne vous réveillâtes point, Tio-Blas ; peut-être m'auriez-vous tué !

— Eh bien ! oui, reprit-il avec une amertume de sourire qui trahissait

assez le désespoir de son âme, eh bien ! oui, je suis un noble... je suis le comte de Cerda !

Et il se mit à pleurer comme une femme... Il avait senti l'abîme profond qui le séparait de Saint-Georges. Depuis qu'ils ne s'étaient vus, la nature de l'esclave s'était relevée, celle du noble avilie...

— Me permettez-vous de vous voir comme autrefois ? dit-il à Saint-Georges ; vous n'auriez point reçu Tio-Blas, recevrez-vous le comte de Cerda ?

— Je ne refuserai jamais ma pitié à l'un ou à l'autre. C'est à Dieu seul à vous juger, Tio-Blas ! Abjurez seulement une haine qui va mal au front d'un vieillard. A dater d'aujourd'hui, si vous avez besoin de quelques secours, ma maison vous est ouverte. Laissez la vengeance, elle ramène à sa suite l'insomnie et les remords. Vous m'avez attristé en me rappelant Saint-Domingue, je ne rêvais qu'à de jeunes et frais horizons... Oui... l'image d'une jeune fille m'occupait, douce et tendre image, entrevue seulement une heure !... Allons, continua-t-il en agitant la flamme bleuâtre du punch, buvez, Tio-Blas, et vous me reconduirez après jusqu'à ma porte... Je donnerai les ordres nécessaires pour qu'on vous reçoive avec mystère chez moi ; je ne veux pas que votre misère ait à rougir devant des orgueilleux qui valent moins que vous... Mais vous ne buvez pas, vous regardez la flamme de ce punch avec une indifférence qui lui fait honte... Je vous en réponds cependant... Tenez, je bois à votre santé, *senor*.

— Cette liqueur, Saint-Georges, ne saurait valoir ceci...

C'était de l'opium qu'il porta avidement à ses lèvres et qu'il mâcha.

— Du moins, reprit-il, je dormirai un peu cette nuit !

Il s'habilla et reconduisit le chevalier.

XV

Le Fouet.

Au jour désigné pour l'ouverture des représentations de madame de Montesson, tout n'est que mouvement au Palais-Royal ; les décors, arrivés la veille de Villers-Cotterets, sont déjà placés dans la grande galerie ; on voit circuler des valets, des accordeurs de harpe, des machinistes.

Les actrices s'habillent dans les appartemens de M. le Régent (ceux que ce prince avait en effet habités) ; ils conservent encore les mêmes décorations et les mêmes appliques ; rien n'y manque, depuis les panneaux et l'alcôve de la chambre à coucher, qui sont en glaces, jusqu'à l'escalier dérobé et la petite porte donnant sur la rue Richelieu.

C'est là que mesdames de Montesson, de Genlis et de Blot mettent leur rouge.

La cour est remplie d'équipages. On remarque principalement ceux du duc de Bourbon, du maréchal duc de Richelieu, du duc de Lauzun, de la duchesse de Valentinois, de la princesse d'Hénin, de la duchesse de Grammont et de la comtesse de Brionne.

Dans les salons du palais qui précèdent la galerie, l'éclat des girandoles le dispute à la magnificence des tapis et des dorures ; tout annonce

une fête où l'on vient *à flocchi*, une fête qui fera parler d'elle tout un grand mois.

C'est la douce princesse de Pbix causant avec M. de Vaudreuil, c'est l'idolâtrée comtesse de Châlons traînant à sa suite son amant, le duc de Coigny; un peu plus loin l'on admire la svelte comtesse de Simiane, aussi fraîche qu'une miniature de Halle; la princesse de Beauveau, à l'esprit coquet, et la comtesse de Blot, au jargon sentimental.

Voici les bonnes amies de madame de Montesson qui cherchent à disposer déjà ce noble public en sa faveur, pendant que le duc d'Orléans félicite ironiquement madame de Barbantane sur sa toilette. Madame de Barbantane, qui a le nez d'un rouge éclatant, a choisi une robe cerise, comme pour faire encore ressortir ce malheureux nez.

Les paniers de la vieille comtesse de Montauban prennent tant de place que M. le duc de Chartres, M. de Lauragais et le prince d'Hénin se récrient; ces paniers leur cacheront la jolie madame Potocka pendant la représentation, madame de Montauban ne la quittant pas plus que son ombre. La littérature est représentée par La Harpe, Marmontel, Collé, d'Alembert, M. de Sauvigny, M. de Foncemagne, etc. Monsigny, Jarowitz et Carmontel causent dans un coin du salon; Carmontel regarde en dessous, non par hypocrisie, mais parce qu'il médite plus à l'aise, et que demain il mettra tout ce monde en gouache, en transparent ou en proverbe.

Le programme annonce *Vertumne et Pomone*, opéra joué par mesdames de Montesson, de Genlis et le marquis de Clermont. Tous les danseurs de l'Opéra paraîtront dans le ballet. Jarowitz et Saint-Georges joueront des concertos de violon.

Cependant on vient de passer dans la galerie, dont les portes ouvertes laissent voir le miraculeux décor dû à M. Pierre, peintre du duc d'Orléans.

Tout dans ce décor n'est qu'amarante, jasmin et jonquille; on se croirait dans un véritable jardin. Entre chaque fenêtre voltigent des Amours, avec des bottines couleur de paille et d'argent, des ailes d'un bleu dur et de fort belles guirlandes. Ils effeuillent des fleurs sur les divers domaines de M. le duc d'Orléans, tels que Villers-Cotterets, Saint-Cloud, Sainte-Assise, le Raincy, etc. Le faux plafond de la galerie représente un dôme de fleurs sur lequel sont venus se percher les plus éclatans d'entre les oiseaux d'Afrique. Le rideau du théâtre porte cette devise : *AUX MUSES*.

Tout le monde a fait irruption dans la galerie. On se cherche, on se place; les banquettes n'y suffisent pas. Il y a une harpe magnifique sur l'un des côtés de la scène, c'est la harpe de madame de Montesson, rivale de sa nièce, madame de Genlis.

Dans les coulisses, madame de Montesson et madame de Genlis se querellent déjà, le duc d'Orléans s'impatiente. Pour les spectateurs, ils attendront; c'est l'emploi des spectateurs de société.

Le retard du chevalier augmente la colère de madame de Montesson; il n'est pas là pour admirer son habit garni de pommes d'api et d'autres fruits, car la marquise joue *Pomone*. Il paraît enfin, il est monté dans sa loge par la petite porte qui servait jadis au Régent; il éprouve une invincible envie de rire en voyant la marquise sous ce déguisement champêtre. Madame de Blot, qui se trouve sur le théâtre, prend Saint-Georges

à part pour lui dire que madame de Montesson ressemblera à une senne chaude.

L'impatience de Saint-Georges perce dans ses moindres gestes ; il sourit à madame de Blot, se hâte de balbutier quelques complimens dont la marquise est la dupe, et, sachant qu'Agathe sera dans la salle, il passe à travers une armée d'habilleurs et de laquais pour gagner la galerie.

— Madame de Genlis se déguise en femme et joue ce soir *Venturino*, n'est-ce pas, monsieur de Genlis ?

— Certainement, comte, et madame de Montesson fait *Pomone*.

— Puisque nous voilà placés à côté l'un de l'autre, aidez-moi donc, Genlis, poursuivit le comte de Lauragais : je ne sais si j'extravague, mais il me semble voir ici la jolie fille pour laquelle j'ai tiré l'épée à ce souper... vous savez?...

— Allons donc ! cette jeune personne là-bas ? C'est la propre cousine de madame de Montesson. Demandez à Durfort, il vous dira que c'est mademoiselle Agathe de La Haye... qui doit épouser sous peu de jours M. le marquis de Langey.

— Vous direz ce que vous voudrez, Genlis, moi je suis certain que c'est notre *endormie* du souper.

— Et vous avez raison, Lauragais ; il n'y a rien là que de très ordinaire : tout est expliqué, dit M. de Durfort, et vous allez voir madame de Montesson la présenter à tout le monde comme sa parente, après le spectacle.

— Comment, serait-ce avec le jeune marquis de Langey que j'aurais croisé l'épée ? s'écria le comte de Lauragais. Tableau ! il est solide de poignet !

— Erreur, mon cher comte, madame de Montesson s'est elle-même enquis du fait. Le fameux domino est un voisin de terre de la belle demoiselle, un compagnon amoureux, un rustre de province, qui n'était venu à Paris que pour le bal de l'Opéra. Quel dommage qu'il n'ait pas voulu se démasquer ! Nous aurions vu là une figure d'Amihoar !

— Il a défendu fort vaillamment cette jolie fille.

— Il l'aimait... comme on peut aimer à Saint-Malo, patrie de mademoiselle de La Haye... Il fallait entendre madame de Montesson nous raconter l'autre jour cet amour exaspéré ! il paraît que le malheureux en était fou.

— Et, reprit Lauragais il est reparti ?

— Dès le lendemain, ajouta M. de Durfort, il a craint de s'être fait une mauvaise affaire... Quelle sera sa fureur en apprenant le mariage de mademoiselle de La Haye !

— De qui donc parles-tu, Durfort ? interrompit étourdiment le duc de Chartres, qui vint se jeter à travers la conversation. Est-ce de la Fleury, celle que j'ai mise sur ma liste à la page des *abominables* ?

— Pus le moins du monde, monseigneur ; je parle de la cousine de madame de Montesson ; vous la voyez, elle cause indolemment là-bas avec ce jeune homme...

— Et par la sambleu ! c'est le jeune marquis de Langey... il a obtenu aujourd'hui même un régiment de cavalerie... oui, le roi a signé : c'est une grande faveur !...

— Aussi, monseigneur, n'est-ce qu'à madame de Montesson qu'il la doit. Il faut croire qu'elle avait à cœur de marier mademoiselle de La

Haye... car elle a fait elle-même les démarches pour enlever d'assaut cette compagnie...

— N'importe, reprit le duc, et je crois que tu vas être de mon avis, Lauraguais ; ce provincial m'alarmerait beaucoup si j'étais M. de Langey...

— C'est-à-dire, continua Lauraguais, renchérissant sur l'idée du duc, que nous ferions bien de l'avertir, ce brave jeune homme ; entre gens mariés, on se doit ces égards-là...

— C'est une belle chose qu'un régiment, dit Genlis, et je pense toujours à M. de Puisieux, mon tuteur, qui m'a fait faire colonel à l'âge de six ans ; mais ce qui en plaît surtout aux femmes, c'est que leurs maris voyagent.

— Croirais-tu d'aventure le provincial assez hardi pour profiter d'une absence ? dit le duc. Voilà Saint-Georges, il est fort expert en ces matières. Interrogeons-le...

Ils n'en eurent pas le temps ; la toile se leva et madame de Montesson parut. Son costume excita quelques rires sous l'éventail ; sa voix, qui était trop faible pour un rôle d'Opéra, devait évidemment la faire échouer. L'excessive politesse de l'assemblée l'accueillit ; mais elle ne put se dissimuler que madame de Genlis et M. de Clermont (depuis ambassadeur de Naples) avaient tous les honneurs de l'Opéra.

Le chevalier venait de se placer à côté du duc de Chartres et de M. de Genlis ; il avait un rôle d'auditeur enthousiaste à jouer dans cette soirée, et, il faut le dire, la nouvelle du prochain mariage de mademoiselle de La Haye l'avait tellement stupéfié qu'il le remplît fort mal.

Son attention ne fut pas même partagée entre le spectacle et la vue d'Agathe ; elle se concentra entièrement sur la jeune fille...

Placé à l'un des angles de l'orchestre, qui permettait de voir à la fois le théâtre et les spectateurs, Saint-Georges, encore atterré du coup fatal qu'il venait de recevoir, la regardait dans une agitation de pensées difficile à décrire...

Introduite dans cette société brillante qu'elle avait long-temps rêvée, la délicate enfant la contemplait alors dans un étonnement naïf ; elle avait l'air de toucher elle-même timidement les ombres flottantes de quelque féerie splendide. Sa beauté rayonnante n'avait pas eu besoin de recourir à des artifices coquets de toilette ; elle ne portait pas, comme madame de Langey, des girandoles magnifiques de diamans, des rubis au doigt et des rivières de pierreries sur la gorge. A la brillante fraîcheur de son visage, à la grâce de ses manières, à son doux maintien et surtout à un air de mélancolie véritable empreinte ce soir-là sur ses traits, il était facile de voir qu'elle n'était point de cette cour... Les vieux seigneurs l'avaient remarquée dès son apparition dans la salle, les plus jeunes lui avaient offert galement leur place.

A côté d'elle, Maurice de Langey recueillait avidement les doux murmures s'élevant de toutes parts sur sa beauté. Il s'applaudissait d'avoir avoué cet amour à sa mère. Depuis cette aventure funeste du bal de l'Opéra, aventure qu'Agathe ne lui avait confiée qu'en lui taisant le nom du masque son délibérateur, Maurice de Langey s'était résolu à tout risquer... Ce fut donc à sa mère qu'il s'adressa ; il s'attendait d'abord à la voir se récrier comme M. de Boullogne ; il lui fit le plus vif portrait de la tyrannie de madame de Montesson, de l'esclavage injuste de mademoi-

selle de La Haye et des espérances de fortune qu'on voulait lui enlever... Depuis la scène du labyrinthe à Sainte-Assise, madame de Langey nourrissait contre la marquise l'espoir d'une revanche ; l'occasion était trop belle pour la perdre. Elle s'en fut la trouver et lui déclara l'amour du jeune marquis pour sa cousine. Le marquis de Langey avait désiré la place de capitaine des chasses, il ne l'avait pas obtenue : il s'en vengerait noblement, au dire de madame de Langey, en épousant une fille sans fortune. Cette confidence fit récrier la marquise de Montesson ; elle se hâta de dire que lors même que le procès ne serait pas jugé, le marquis, son fils, pouvait épouser mademoiselle Agathe. Elle s'offrit elle-même à faire les démarches nécessaires pour lui obtenir un régiment. On ne saurait trop presser ce mariage, ajouta madame de Montesson ; il faut donner un éclatant démenti à ces bruits de captivité répandus sur mademoiselle de La Haye. Moi-même, *bonne amie*, je prétends la présenter à M. le duc d'Orléans comme ma cousine et la femme de M. Maurice de Langey !...

La marquise de Langey n'attribua la chaleur de ces promesses inattendues qu'au plaisir que devait éprouver madame de Montesson de voir marier sa cousine. Mademoiselle de La Haye n'était-elle point l'objet de ses alarmes jalouses ? Son apparition au Palais-Royal ne serait plus un danger, dût-elle attirer les regards du duc d'Orléans, elle aurait son mari pour protecteur. Ainsi pensa madame de Langey ; mais elle fut dupe : elle ignorait que ce n'était plus le duc d'Orléans qui inquiétait la marquise de Montesson, mais Saint-Georges !

Le caractère connu du chevalier, plus encore que la scène du souper avait éclairé la jalousie de la marquise : elle avait compris que cette étincelle pouvait devenir un volcan.

Agathe de La Haye était jeune et belle ; madame de Montesson commençait à s'apercevoir des ravages terribles qu'imprime le temps aux plus charmantes natures.

Cependant tout l'ensemble de sa personne offrait encore en ce moment même une charmante illusion d'optique sur ce théâtre, où elle s'avavançait en souveraine. Elle jeta un coup d'œil furtif vers le coin du duc de Chartres et parut piquée de ce que Saint-Georges ne la regardait pas.

Elle entama son grand air avec un éclat qui devait au moins le faire retourner ; Saint-Georges contemplait toujours Agathe...

Le front du chevalier rayonnait ; il venait de découvrir que les yeux d'Agathe ne cherchaient pas la scène plus que les siens...

Pour que rien ne manquât en cette circonstance à la douleur qui venait l'atteindre, il remarqua que la jeune fille était placée près de la superbe marquise de Langey et de M. de Boullogne... La joie du triomphe animait le front du vieillard ; on eût dit qu'il avait à cœur de se parer devant tous de ce fils auquel on venait enfin de rendre justice. Il parlait déjà de l'issue future du procès de mademoiselle de La Haye ; il racontait à qui voulait l'ouïr les charmantes qualités du jeune marquis, pendant que la sensuelle madame de Langey roulait autour d'elle des œillades vives et quêteuses, et se donnait beaucoup de mal pour tourmenter les belles lignes de son buste.

— Tu n'écoutes pas, Saint-Georges, dit le duc de Chartres, tu n'écoutes

pas Clermont, qui est adorable dans le rôle du dieu Pan !... Il me donne envie d'aller en Arcadie, parole d'honneur !

Le chevalier ne répondit pas, mais ses yeux étincelèrent... Il avait surpris dans l'attitude de mademoiselle de La Haye l'expression d'une invincible curiosité... Évidemment ce n'était point la scène que l'inquiétude de son regard poursuivait, c'était un personnage inconnu qu'elle semblait chercher dans tous ces spectateurs empressés...

Parmi ces seigneurs étalant autour d'elle l'éclat de leur insolence, Agathe n'avait que trop tôt reconnu les principaux acteurs de ce terrible souper ; elle les avait entendu nommer par leur nom ; elle avait glissé auprès d'eux comme un fantôme. Ce n'était pas à eux que son beau regard, doux comme une prière, s'adressait, c'était à son libérateur adoré, au chevalier de Saint-Georges !

Sa froideur pour Maurice n'était que trop invincible ; la tristesse du jeune marquis l'avait émue, et l'intervention de sa mère l'avait décidée ; mais elle ne lui donnait elle-même sa main que pour s'arracher du cœur un amour qu'elle ne pouvait y voir germer sans pâlir : Agathe de La Haye aimait Saint-Georges !

Ce rôle de libérateur que le chevalier avait joué était, nous l'avons dit, le rôle le plus merveilleusement adapté au caractère de cette jeune personne ; il avait fait sur elle une impression décisive.

Que de fois, depuis ce jour, n'avait-elle pas dans ses rêves tendu les mains vers ce noir visage ; que de fois n'avait-elle pas cru le voir se pencher vers elle comme un bienfaisant génie ! On avait parlé si souvent devant Agathe des talents du chevalier qu'elle brûlait de le voir, de le juger, de l'entendre ! Heureuse de l'avoir enfin aperçu, elle ne craignait pas d'échanger avec lui en cet instant de longs et tristes regards : leur suavité mélancolique toucha Saint-Georges, et bientôt, à l'aide de ce colloque muet, il s'établit entre eux un échange hardi, passionné, une sorte de combat... Le chevalier redevint ce qu'il était, c'est-à-dire un aventureux génie, un *dangereux*, un vainqueur ; Agathe, une faible femme résilient sa force et son amour entre ses mains.

Elle le regardait comme une belle vierge dans l'extase... Par quel charme singulier l'avait-il dominée à cette distance, par quel admirable éclat l'avait-il ébloui ? c'est ce qu'Agathe pouvait à peine s'expliquer. Bientôt elle ne vit plus que lui seul dans cette salle, lui seul dont l'habit et les dentelles lui parurent admirables, même à côté de celles du duc de Chartres, qu'il dépassait de la tête...

L'opéra fini, elle le perdit de vue un instant ; il venait de quitter sa place. Le cœur d'Agathe battit ; il lui sembla qu'on lui avait enlevé tout son bonheur.

Il reparut bientôt tenant son violon entre ses mains ; Agathe ne remarqua même pas que Jarnowitz lui cédait l'honneur d'être entendu le premier...

Il préluda... Agathe crut voir s'ouvrir pour elle les portes du ciel. Sensible au delà de tout aux charmes de la musique, elle avait souvent apprécié le vrai talent de Maurice ; mais qu'était ce talent modeste, défilant de lui-même, près de celui de Saint-Georges ? Jarnowitz n'obtint pas les mêmes applaudissemens que le chevalier ; on eût dit qu'il le craignait.

Pendant que Saint-Georges disposait ainsi de toutes les facultés de cette enfant, la plongeant dans une foule de sensations inconnues, Maurice, de

son côté, observa avec stupeur que la bague d'Agathe ornait son doigt.. Il la reconnut cette bague scintillante au feu des lustres ; il la vit courir comme une folle étoile sur les cordes de l'instrument ; il sembla à Maurice qu'elle jetait un reflet de sang sur l'archet...

Depuis un quart d'heure il épiait Agathe sourdement, et il la voyait pâle, émue, aspirant les parfums sonores qu'exhalait cette symphonie d'Haydn...

Elle regardait le chevalier avec une expression céleste de félicité...

Alors seulement Maurice de Langey se prit à penser qu'Agathe ne l'aimait peut-être pas ; que, puisqu'elle s'était cachée de lui pour se rendre à ce bal de l'Opéra, c'était un autre que lui qu'elle avait eu dessein d'y chercher. La vue de ce mulâtre ralluma toute sa rage... N'osait-il pas lui rendre tout chemin maussade ? ne montait-il pas sur le théâtre où Maurice allait monter ? Maurice avait joué récemment devant Agathe un air de Corelli ; ce morceau était difficile ; il l'avait étudié. Admis à faire de la musique avec la reine, il l'avait exécuté à Versailles aux applaudissemens de Marie-Antoinette, qui était fort difficile.

Le chevalier venait de descendre de son piédestal ; la place était vide. Agathe demeurait encore éblouie...

Soudain Maurice la quitta, et il s'élança sur le théâtre... Il prit le violon de Saint-Georges, un magnifique Amati.

Il se fit un grand silence. C'était un défi tacite que Maurice portait à Saint-Georges ; tout le monde frémit pour l'imprudent.

Maurice de Langey exécuta la sonate ; il regarda fixement Agathe tout le temps de ce morceau... Ce regard ne put échapper au chevalier, qui, avant la fin de l'air, demanda à l'un des laquais de service de lui apporter son fouet...

— Et qu'en veux-tu faire ? lui demanda le duc de Chartres, pendant que les plus flatteurs escortaient Maurice, qui descendait du théâtre.

— Jouer cet air avec mon fouet, monseigneur, si toutefois le duc d'Orléans me le permet.

Une acclamation unanime d'étonnement courut sur chaque banc de la galerie.

Le fouet de Saint-Georges, qui venait de lui être apporté par Joseph Platon, était vraiment curieux. Le manche se composait d'une infinité de pierres précieuses ; le chevalier prétendait que chaque étoile de cette radieuse constellation représentait une femme qui l'avait aimé...

Cela était peut-être un peu trop avantageux ; mais ce qui le parut davantage aux spectateurs, c'est que Saint-Georges osât s'avancer au point de dire qu'il jouerait l'air de Corelli avec ce fouet...

Les dernières notes de Maurice vibraient encore quand il déploya ce fouet et exécuta l'air avec une singulière précision.

— Bravo ! Saint-Georges, bravo ! s'écrièrent les spectateurs.

Et la galerie entière se leva comme un seul homme, chacun battit des mains à cette incroyable adresse... Maurice s'était penché à l'oreille de madame de Langey ; il échangeait avec elle de rapides paroles.

En ce moment, et par contenance, le mulâtre avait baissé les yeux ; il regardait attentivement le rubis d'Agathe, qui jetait un vif éclat. Alors aussi, les lois de l'étiquette étant violées par cette admiration universelle dont Saint-Georges était l'objet, tout le monde l'entoura, ce dernier trait ayant paru la fusée la plus éblouissante de la fête.

— Jouer cet air avec votre fouet, monsieur ! s'écriait la belle comtesse de Châlons.

— Monsieur de Saint-Georges, s'écria Maurice avec une indicible expression de mépris, en s'approchant pâle et tremblant du chevalier, vous devez être fort sur le fouet, car ma mère m'a dit qu'à Saint-Domingue elle vous avait donné du sien par le visage !...

Saint-Georges demeura muet un instant comme un homme frappé du tonnerre, puis il s'élança avec la fureur du lion vers le jeune homme... La foule qui les entourait les sépara.

XVI

Les Bâtonnistes.

— Ah ! chevalier, répondit-elle, si le monde en étoit peuplé de tels, l'outrecuidance des méchants n'aurait telle vigueur qu'elle a !

NICOLAS DE HERBERAY, *Comte de*
d'Amadis contre Balam.

Un quart d'heure avait suffi pour faire de ces salons, si peuplés auparavant, un véritable désert.

Le bruit des voitures ne retentissait déjà plus qu'à de faibles intervalles ; les bougies se mouraient aux branches des candelabres ; quelques pas de valts ébranlaient à peine les cours...

Bientôt tout devint silence, et il ne demeura que deux personnes éveillées dans les petits appartemens du Palais-Royal.

C'étaient Saint-Georges et madame de Montesson.

A peine Maurice venait-il de jeter au chevalier ces insultantes paroles que le bras de la marquise était venu s'interposer entre le sien et celui de Saint-Georges ; elle-même avait entraîné ce dernier vers un cabinet dont elle referma la porte sur lui...

Parmi les nombreux spectateurs de cette scène, il ne s'en trouva pas un qui n'applaudît à ce mouvement de madame de Montesson. C'était chez elle que cet éclat venait d'avoir lieu ; la force physique de Saint-Georges était encore doublée par son irritation ; il ne tenait qu'à lui d'écraser ce faible jeune homme. La marquise usait de ses droits de maîtresse de maison en le séparant de son agresseur.

Moins que tout autre, le duo d'Orléans eût songé à désapprouver cette généreuse précaution ; il n'aurait pas dans l'esprit de Son Altesse d'en pénétrer le motif ; d'ailleurs, le spectacle joint au concert avait déjà endormi réellement le prince, qui se contenta de recommander à la marquise les plus grands égards pour son prisonnier. Il regagna sa chambre appuyé sur le bras de M. de Durfort.

La marquise et Saint-Georges demeuraient donc seuls : Saint-Georges les lèvres encore agitées par la colère, la marquise fixant sur lui un regard pénétrant et inquiet.

Le chevalier ne se sentait guère disposé à rompre le premier ce froid silence ; il s'était assis devant la cheminée et se contentait de battre de temps à autre le parquet de son talon. Comme le bronze reluit à la flamme,

son visage, dont chaque muscle était en jeu, réfléchissait les lueurs qui sortaient de l'âtre; ses dents blanches claquaient violemment, son front ruisselait de sueur, sa main, par un mouvement machinal, demeurait encore sur la garde de son épée.

La marquise venait elle-même de dégrafer sa robe de *Pomone*, elle la jeta sur un sofa.

— Vous avez, lui dit-elle au chevalier, une charmante bague... faites-la-moi voir.

Il lui présenta sa main.

Aucun de ses gestes n'avait échappé à la marquise dans cette fatale soirée. La contrainte que son rôle d'opéra imposait à madame de Montesson ne l'avait pas tellement liée qu'elle n'eût pu voir distinctement le manège amoureux du chevalier; elle en avait suivi chaque progrès avec une incroyable avidité. Elle-même n'avait choisi cette soirée que comme une pierre de touche, bien résolue d'y épier l'impression que la nouvelle inattendue de ce mariage ferait sur l'esprit de Saint-Georges. Dans les entr'actes, elle avait collé son œil au trou de la toile comme une actrice ordinaire; elle avait pu le voir échangeant avec Agathe une sorte de conversation muette, chaque soupir sorti du cœur de Saint-Georges était venu retentir à son oreille... L'humiliation et le dépit l'avaient brisée.

Au milieu de ce monde préoccupé du seul intérêt de la comédie, cette intelligence et cette sympathie de deux êtres ne s'entretenant que de leur amour lui avaient paru une injure.

La vue de cette bague passée au doigt du mulâtre lui avait fait presque autant de mal qu'à Maurice : un secret instinct lui disait que c'était celle d'Agathe. Elle n'eut pas de peine à s'en convaincre en voyant le chiffre qui s'y trouvait gravé.

— C'est une fort belle bague, ajouta-t-elle avec ironie, pour une bague de Saint-Malo !

Saint-Georges ne répondit pas. Il était agité de mille pensées; la rage, l'indignation, le désir de la vengeance doubleraient alors la vivacité de son regard. Il demanda brusquement à la marquise de quel droit elle l'avait empêché de châtier un insolent, un homme qui venait de l'injurier dans son salon même, sans qu'il eût donné le moindre motif à ces invectives.

— Je ne veux point justifier le marquis de Langey, répondit-elle froidement; peut-être cependant trouverait-il de bonnes raisons pour appuyer cette insulte...

— Lesquelles ? reprit impérieusement Saint-Georges.

— Mais quand ce ne serait, chevalier, que la façon étrange avec laquelle vous regardiez sa femme pendant la soirée. Vous ne l'ignorez pas, mademoiselle Agathe de La Haye épouse le marquis !

Saint-Georges se contenta de se promener à pas pressés par la chambre... Madame de Montesson fut trompée dans son attente, elle espérait que le chevalier se justifierait.

— Vous gardez le silence, Saint-Georges; vous ne voulez pas même me rassurer; vous avez raison, vous n'y réussiriez pas. Croyez-vous donc, continua-t-elle, que je n'aie pas tout vu ? Me prenez-vous pour une de ces femmes que l'on abuse ? Si j'ai invité cette enfant à mes spectacles, pensez-vous que ce fût pour supporter votre inconvenance audacieuse, votre silence concerté, vos regards enflammés allant au devant

de cette singulière héroïne ? Grâce à elle, vous ne m'avez pas seulement vue, vous m'avez à peine applaudie, moi, la reine de cette fête ! De cette heure aussi j'ai acquis la preuve de votre inconstance. Vous êtes lassé de moi, sans doute ; il vous faut un jouet, une figure de roman. L'intéressante beauté, que cette petite fille qui va devenir dans trois jours l'épouse de M. de Langey !

— Vous oubliez, madame, qu'elle peut devenir sa veuve !

— Il est impossible de m'avouer plus naïvement que vous détestez le mari. Réfléchissez cependant. Qu'allez-vous faire ? Vous emporter contre le fils de M. de Boullogne, le fils d'un homme grave, puissant ! car vous n'ignorez pas que c'est son fils ?

— Je le sais, on me l'a dit ; mais que m'importe à moi M. de Boullogne ? que me fait le crédit d'un contrôleur général ? Peut-il empêcher que je n'aie été insulté par son fils et qu'il me faille une réparation !

— Ce jeune homme, Saint-Geroges, vous fera sans doute des excuses ; la vivacité d'un premier mouvement... Je vous ai bien vu, il y a trois ans, reprit-elle, avec une malicieuse tranquillité, chercher querelle à un officier du Royal-Allemand qui me regardait à l'Opéra ! Pourquoi voulez-vous que la susceptibilité de M. de Langey ne se soit point émue de votre persévérance d'admiration vis-à-vis d'Agathe ?

— Pourquoi ? pourquoi ? répondit-il avec rage et en continuant de se promener par l'appartement ; c'est parce que j'ai été l'ami de cet infâme, que j'ai exposé ma vie pour lui... Mais, interrompit-il, vous ne savez pas tout cela !

— Je sais, Saint-Georges, que vous me trompez, que mon amour n'est plus qu'un fardeau qui vous pèse. Vous parlez de l'ingratitude de ce jeune homme, oubliez-vous donc la vôtre ? Ah ! de ce soir, hélas ! je sais ce que vous valez. Vous ne craignez pas de fouler aux pieds le souvenir de mes bienfaits. Je ne le vois que trop, je ne suis plus rien dans vos souvenirs : et cependant, continua-t-elle avec hauteur, c'est moi, Saint-Georges, moi seule qui vous ai fait ce que vous êtes. Le titre que vous avez vient de moi ; votre place, votre nom...

— Assez, madame, assez ; épargnez-moi l'humiliation des reproches. Si vous voulez m'insulter, même après M. le marquis de Langey, je ne pourrais combattre avec vous à armes égales, je préfère me retirer.

— Pour la rejoindre, n'est-ce pas ? s'écria-t-elle en se dirigeant vers la porte. Vous avez quelque intelligence secrète dans la maison, chevalier ; il vaudrait mieux me le dire. Oh ! si vous me trompez, je me vengerai. Dieu veuille qu'après avoir éprouvé ce qu'était mon amour, vous ne ressentiez pas les effets de ma colère !

— J'ai un rendez-vous, madame, un rendez-vous d'honneur que je dois assigner à ce jeune homme, permettez que je me retire chez moi.

— Vous pouvez lui écrire à cette table, un de mes gens portera la lettre.

— Je n'ai pas à cœur d'éveiller les soupçons du duc en demeurant chez vous à cette heure tardive ; de grâce, souffrez que je parte !

— Vous n'y songez pas, à deux heures du matin !... vous pourriez courir quelque danger... La nuit est noire, n'entendez-vous pas ces gouttes de pluie ?

— Il faut que je sorte ! reprit vivement Saint-Georges en saisissant

son manteau. J'ai quelqu'un à voir cette nuit ; demain je vous promets de revenir.

— Quelqu'un ! avez-vous dit ? oh ! par pitié , ajoutez que ce n'est point elle... Jurez-le-moi , continua la marquise en joignant les mains.

— Je vous le jure !

— Saint-Georges , vous oubliez que demain vous avez cette triste affaire... Je ne vous verrai pas de la journée... Restez près de moi , je vous en supplie... Autrefois, il ne fallait pas vous supplier !

Elle avait penché doucement sa tête sur l'épaule de Saint-Georges.... Madame de Montesson était encore belle ; en ce moment , son visage avait pris une telle expression de terreur que si le chevalier n'eût pas été en proie à tout un orage de pensées , il eût porté sur cette femme un regard de compassion et d'intérêt. Mais le souvenir récent de son injure l'agitait comme la fièvre. Il avait hâte de quitter ce lieu dont chaque mur, chaque écho, semblait lui répéter encore l'outrage de son imprudent ennemi. L'amour intéressé de cette femme aurait-il la force de l'arrêter en ce moment ? Ne venait-il pas se placer devant une image chérie, celle d'Agathe, la seule qui eût pu enchaîner peut-être sa vengeance ? Le ton avec lequel la marquise lui avait rappelé ses bienfaits entretenait dans son âme un dégoût hautain auquel il lui fallait se soustraire. Il voulait regagner son hôtel ; la femme dans le sein de laquelle il voulait épancher son désespoir et sa honte , c'était sa mère ! Il la réveillerait, il lui dirait sa douleur. Après tout, on ne l'avait insulté que parce qu'il était son fils ! Ce n'était que devant elle et Dieu qu'il devait agiter la question de sa vengeance !

De son côté, madame de Montesson tremblait , évidemment moins pour l'issue de ce duel (si toutefois ce combat devait avoir lieu) que pour le renversement de ses espérances. Elle n'entrevoyait qu'avec une secrète angoisse le triomphe assuré du chevalier. La main de la marquise se mouillait d'une sueur froide en prenant la main de cet homme qui, peut-être , reviendrait l'époux d'Agathe. Il faut être femme , et femme déjà vieille , pour comprendre tout ce qu'il y a d'alarmes et de désespoir dans l'examen du lien fragile qui vous attache un amant plein de force et de beauté. Le caractère entreprenant du chevalier autorisait les frayeurs de madame de Montesson ; qu'allait-il faire cette nuit ? tenter peut-être l'enlèvement de la jeune fille ! La marquise maudit alors les entraves qui la retenaient : elle voulut le suivre , ne plus le quitter, assister sous le voile à chacune de ses démarches. Mais il était trop tard. Saint-Georges avait fui ; elle se retrouva bientôt en habits de fête devant sa glace , si pâle , si abattue , qu'elle eut presque peur de s'y regarder...

Cependant Saint-Georges, ramenant sur lui les plis d'un ample manteau, tournait le coin de la rue Saint-Honoré. La pluie et le vent contraignaient sa marche. Malgré le peu de distance qui le séparait de son hôtel, il songeait à doubler le pas quand il se vit assailli par six hommes armés de bâtons qui sortaient d'un cabaret borgne de la rue Pierre-l'Escot. Le peu de leur que jetaient les réverbères, autant que la promptitude de cette attaque imprévue, ne lui permit pas de distinguer d'abord les traits de ces inconnus ; mais, à la manière dont ils jouèrent du bâton, le chevalier ne put douter un instant que ce ne fussent des maîtres bâtonnistes... Qui pouvait avoir payé ces hommes pour cette attaque nocturne ? c'est ce dont Saint-Georges n'eut guère le temps de s'embarrasser, car il les vit

bientôt se précipiter sur lui avec une telle vitesse et des croisés si impétueux qu'un autre que lui s'en fût trouvé étourdi. Heureusement le chevalier connaissait cette arme; il parvint à saisir celle de l'un des agresseurs. Se défendant alors de son mieux, il gagna du pied jusqu'au corps-de-garde où se tenait le guet dans la rue Saint-Honoré. Les bâtonnistes avaient choisi le moment d'une patrouille : il ne restait qu'un factionnaire dans la guénite. Aux cris du chevalier, cet homme fit feu; mais, soit que le coup fût mal dirigé, soit qu'il n'eût atteint que légèrement un des malfaiteurs, quatre d'entre eux n'en poursuivirent pas moins Saint-Georges avec une étrange promptitude... Ils cernèrent bientôt la porte du chevalier de manière à lui en interdire l'entrée ou à ne lui céder qu'après une vive résistance... La fureur saisit Saint-Georges au point qu'il en étendit un sur le carreau d'un seul revers de *manchette*. L'ombre devenue plus épaisse et la pluie tombant à flots avaient presque fini par l'aveugler. Déjà même il avait dépassé sa porte, poussé et repoussé qu'il était par ce flot de combattans dont l'acharnement semblait s'accroître. Les efforts multipliés qu'il venait de faire avaient engourdi son bras; le sang coulait de l'une de ses manches : une minute encore, et il allait se trouver sans force...

La lueur incertaine qu'il entrevit en ce moment critique au premier étage d'une maison de la rue de l'Opéra vint ranimer son courage. Rassemblant toute sa vigueur, il parvint, en rouissant toujours du bâton avec une grande adresse, à s'écouler dans l'allée sombre et profonde de cette maison, qui lui était inconnue...

La porte de l'allée avait un verrou, le chevalier le tira sur lui...

KVII.

En rue de l'Opéra.

*'Oh! mon âme est déjà remplie de ce malheur,
et l'excès de sa douleur m'accablent.*

*(Les deux Gentilshommes de Venise,
acte III, scène 1.)*

De son côté, Maurice s'était vu enlevé de ce même cercle dans lequel sa présence avait jeté un trouble si inattendu...

Abandonnant Agathe aux soins de madame de Langey, qui l'avait emmenée dans sa voiture, M. de Boullogne avait reconduit Maurice dans la sienne jusqu'à son hôtel, situé près des Feuillans. Là, il l'avait renfermé lui-même dans sa chambre; les dispositions du jeune marquis ne lui ayant semblé que trop fougueuses, malgré tout le soin qu'il avait pris de les combattre.

M. de Boullogne ne se trompait pas; en dépit de la supériorité du chevalier, Maurice de Langey appelait de tous ses vœux le moment de cette rencontre...

Comme il arrive toujours après une violente émotion, la soirée de la marquise n'avait pas tardé à produire sur lui l'effet d'une hallucination confuse. Il ne lui en demeurait qu'une sorte de perception lourde; il entrevoyait comme à travers un brouillard les principaux traits de cette

soirée : le mulâtre, son regard pétrifié, l'habit rouge qu'il portait, la bague d'Agathe qu'il avait au doigt...

Il s'était jeté quelques secondes sur son lit, mais sans pouvoir trouver le sommeil, l'image de Saint-Georges et celle d'Agathe passant et repassant comme deux ombres sardoniques devant ses yeux.

Résolu de voir mademoiselle de La Haye, il se leva ; la chambre où l'avait enfermé M. de Boullogne donnait sur la cour. Il avait vu le suisse la traverser précipitamment à cause de la pluie, mais il avait eu le temps de l'appeler. Le brave homme s'était approché du mur comme Blondel de la tour du roi Richard.

— Trois louis pour toi si tu m'ouvres ! lui avait crié Maurice, en ayant soin d'assourdir le plus possible l'éclat de sa voix.

Il n'y a pas de suisse, fût-ce celui d'un contrôleur général, qui résiste à l'appât de trois louis. Le jeune homme eut bientôt franchi la grille de l'hôtel Boullogne.

Depuis l'aventure du bal ne l'Opéra, il avait jugé prudent de placer Agathe dans une maison qui pût dépayser les recherches. La vieille gouvernante de sa mère en possédait une dans la rue de l'Oratoire. En attendant que son mariage eût lieu, le marquis pensa que cet asile conviendrait à mademoiselle de La Haye. La jeune fille se trouvait de la sorte à peu de distance du Palais-Royal, dont le gain de son procès allait lui ouvrir les portes. Bien qu'elle éprouvât peu de déplaisir à quitter le quai d'Anjou, Agathe avait tressailli en s'éveillant un matin sous la protection d'une gouvernante dans ce nouvel appartement. Les murailles de l'église de l'Oratoire y jetaient durant le jour une ombre froide et sévère ; il passait à peine quelques carrosses par la rue... La sollicitude que Maurice avait apportée dans toutes les démarches qui concernaient la poursuite du procès d'Agathe, la demande récente de sa main qu'il venait d'adresser à son oncle, armateur à Saint-Malo, lui firent une loi d'accepter l'offre du jeune homme. Nous avons dit déjà que la pureté de ses intentions était écrite sur le front de Maurice en caractères si visibles que l'assiduité de sa cour ne pouvait en compromettre l'objet. Au rebours des jeunes roués dont Paris fourmillait en ce temps plus qu'en tout autre, Maurice possédait une grande loyauté de principes vis-à-vis des femmes ; la passion prenait racine chez lui comme dans une âme vierge... Tyrannique dans ses moindres volontés, parce que son enfance n'avait jamais été contrariée en quoi que ce fût, le créole en était venu à souffrir silencieusement les lenteurs et les tristesses de cet amour, comme un esclave qui s'humilie devant l'immuable loi du maître. Mademoiselle de La Haye exerçait sur son esprit un tel pouvoir que lui-même avait résilié tout pouvoir entre ses mains.

Ce sacrifice de sa nature fait par le jeune homme à la sincérité de son amour, l'avait-il avancé dans l'esprit d'Agathe ? avait-il développé chez elle un germe de tendresse ou d'admiration ? C'est ce dont il était cependant permis à Maurice lui-même de douter.

Jamais ce mot si doux *je vous aime !* ne s'était fait jour en effet à travers les lèvres émuës d'Agathe ; jamais une larme n'avait débordé de sa noire paupière en le regardant partir... Maurice ne pouvait se dissimuler qu'il était plutôt un frère qu'un amant aux yeux de mademoiselle de La Haye ; elle lui répondait avec trop de sang-froid pour qu'il pût se croire l'âme de ses rêves. Les difficultés journalières que sa passion sur-

montait lui rendirent bientôt sa première impatience ; il lui sembla que l'indifférence d'Agathe ne saurait tenir contre la demande formelle de sa main. Il ne hasarda cette démarche que sur l'assurance d'un régiment que M. de Boulogne et sa mère ne tardèrent pas, comme on l'a vu, à lui obtenir.

L'ineffable dignité empreinte aux moindres mouvemens d'Agathe avait percé jusque dans le sourire avec lequel elle accueillit la proposition de mariage faite par Maurice... En cet instant elle fut belle comme le jeune homme ne l'avait peut-être jamais vue ; vous eussiez dit un ange résolu à ne point troubler le bonheur d'une autre âme... Pourtant, si Maurice eût mis sa main sur son cœur, il aurait vu que ce cœur ne battait pas, c'était la résignation et non l'amour qui dominait dans l'acceptation muette d'Agathe... L'orgueil ne soupçonne jamais les secrets ravages du cœur... Maurice se crut aimé à dater de ce jour ; son visage n'était-il pas la seule ombre que l'âme d'Agathe eût réfléchi ?

Nul autre que lui n'avait approché mademoiselle de La Haye... C'était une incomparable image bien propre à lui faire oublier le monde. Quand il la perdait de vue, il lui semblait qu'un nuage pesait sur ses yeux ; il ne retrouvait la joie qu'en causant avec elle de mille projets et de mille choses. Dédaigneux à l'excès, comme on a pu s'en convaincre, il l'aimait avec la sollicitude d'une âme exclusive, il ne lui semblait pas que le regard d'un homme pût se lever sur elle sans la flétrir...

Ces quelques mots sur l'adoration aveugle du créole aideront peut-être le lecteur à se faire une idée de sa colère lorsqu'il découvrit, à la soirée de la marquise, les audacieuses intelligences de Saint-Georges... Le moment était venu pour Maurice d'interroger Agathe. Après cette découverte, dans une organisation comme la sienne, le doute ne pouvait durer ; il fallait qu'il en sortît violemment... D'ailleurs, il devait se battre le lendemain ; cette seule pensée lui fit prendre le chemin de la rue de l'Oratoire...

Il y trouva la jeune fille triste et inquiète ; elle ne s'était pas couchée. Madame de Langey venait de la reconduire, elle lisait un livre à son prie-dieu... Il était entré, l'avait saluée d'un air sombre et froid, et n'avait pas tardé à l'accabler de paroles dures, jalouses. N'était-ce pas pour elle qu'il avait insulté ce fier mulâtre, ce spadassin redouté ? Pourquoi lui avoir donné sa bague ? En quel lieu ? en quelle rencontre ? A chaque parole sortie de la bouche d'Agathe pour sa justification, Maurice, qui l'écoutait avidement, avait peine à contenir sa haine. Agathe, en avouant Saint-Georges pour son libérateur et en se plaisant à l'excuser, attisait imprudemment l'incendie...

— Lui, votre libérateur ! lui, ce mulâtre ! s'était crié Maurice... voilà donc le secret de votre admiration pour cet homme ; voilà pourquoi vous me taisiez les suites de votre aventure ! il était écrit que ce démon, vomi par l'enfer, se dresserait partout devant moi. Oh ! malheur à lui, je le tuerais, fût-ce par fraude ; dussé-je en garder un éternel remords !

— Tuez-moi donc, marquis, murmura à son oreille une voix sourde qui glaça le sang au cœur de Maurice ; achevez ce que des misérables ont commencé !

Agathe s'évanouit, elle venait de voir Saint-Georges pousser la porte de sa chambre comme l'eût fait un fantôme... ses mains serraient encore

le bâton avec lequel il venait de lutter contre ses lâches agresseurs... le sang tachait ses habits...

— Que venez-vous faire ici, monsieur ? lui cria Maurice en reculant sous l'empire du même vertige qui avait saisi la jeune fille... parlez, que vous a-t-on fait ? Il y a du sang à votre dentelle, aurait-on voulu vous assassiner dans la rue ?

Et comme Saint-Georges ne répondit pas :

— Vous ne pensez point, j'espère, reprit le jeune homme en le fixant, que ce fussent des gens apostés par moi ? Soyez tranquille, quoique vous soyez mulâtre, tout marquis que je suis, je vous promets de vous rendre raison...

— Mais encore un coup, continua-t-il en s'apercevant de l'évanouissement d'Agathe, quel hasard infernal vous ramène ici, et qu'avez-vous à me dire ?

— J'ai à vous dire, marquis de Langey, que vous vous êtes conduit comme le dernier de vos domestiques ; j'ai à vous dire que je vous donne deux jours pour vous préparer à paraître devant moi et devant Dieu !

L'accent lugubre de Saint-Georges, sa chevelure en désordre, l'air égaré avec lequel il entra à cette heure de nuit dans la chambre d'Agathe, comme si la main de quelque magicien damné l'y eût introduit, tout imprimait à cette scène un caractère inouï de solennité. Maurice sentit son cœur tellement oppressé par le poids de ces paroles qu'il n'y répondit que par un cri intraduisible de rage. L'état d'Agathe avait encore sa colère : pâle, inanimée, la jeune fille avait laissé tomber sa tête sur le coussin d'un large sofa.

Saint-Georges venait alors de s'en approcher, il avait débouché un flacon de sels et le lui présentait, quand Maurice écarta son bras violemment.

— Hors d'ici, mulâtre ! ne sais-tu pas que ton seul contact est un outrage ?

— Que viens-tu faire ici ? reprit-il ; tu n'as sur cet ange aucun droit... C'est une fable que cette attaque nocturne dont tu parles... Qui t'a révélé cette demeure ? Qu'as-tu besoin de m'y venir insulter, puisque le premier je t'ai craché l'insulte au visage ?

— Dieu m'est témoin, marquis, répondit Saint-Georges avec lenteur, que ce n'est pas moi qui ai provoqué ce combat, vous étiez dans le délire... Pourtant, si vous voulez me faire des excuses, devant quelques officiers du prince, je m'en contenterai, dit-il en abaissant la voix avec émotion.

— Des excuses à un valet, des excuses ! Veux-tu, chevalier, que j'éveille un des hommes d'écurie de cette maison ? il t'adressera les siennes. Encore une fois, hors d'ici, et songe que je puis appeler... Ne te souviens-tu donc plus que tu m'obéissais à Saint-Domingue ?

— Il est heureux pour vous que cette jeune fille évanouie n'entende pas, elle vous croirait, Maurice, le dernier et le plus lâche de tous les hommes. Vous êtes né bon et généreux cependant, c'est votre mère qui vous a perdu, votre mère qui vous a soufflé la méchanceté et l'orgueil !

— Misérable ! il ne te suffit pas de m'insulter, il faut que tu insultes ma mère ! Voici mon épée ; tire la tienne à ton tour ! En garde ! spadassin, défends-toi !

Maurice avait fondu l'épée haute sur le mulâtre.

Saint-Georges esquiva le coup et fit observer froidement à Maurice qu'on lui avait pris son épée dans cette attaque dont il avait failli être victime... Ses yeux noirs avaient grandi de moitié ; ils lançaient l'éclair du fond de leur orbite ardente et cave ; deux larmes de rage et de honte coulaient parallèlement de ses joues. La contrainte qu'il s'imposait devait être horrible ; on eût dit un lion contenant sa force. Devant la faiblesse de cet adversaire, il eût rougi de tenter un effort.

— Enfant, reprit-il, cesse de vaines menaces. Tu eusses mieux fait de te souvenir, ingrat. Un coup d'œil jeté en arrière sur la vie t'aurait empêché de te perdre, car maintenant te voilà perdu. A ton tour, Maurice, ne te souvient-il plus de Saint-Domingue ? Rappelle-toi notre amitié, nos jeux. Jamais ton regard vint-il alors insulter à ma misère ? Jamais une parole dure tombée de tes lèvres vint-elle attrister ma joie ? Est-il besoin de te redire nos courses par les allées de la Rose, nos promenades sur les flots du Cap, d'où nous voyions la lune répandre ses teintes veloutées sur les grands mornes ? Seul alors auprès de toi, je ramais paisiblement sous la tente étoilée de ce beau ciel ; en voyant cette riche nature, je ne croyais pas qu'il pût exister un autre monde... Hélas ! cependant, Maurice, il en existe un où les souvenirs ne sont qu'un mot, où l'amitié n'est qu'un rêve ! Dès que ce monde a posé sur votre poitrine son pied orgueilleux, il faut lui obéir, et c'est ce que tu as fait. Un mot, un regard de toi m'eût fait tressaillir d'ivresse, tu es préféré ne pas me tendre la main ; que dis-je, Maurice, tu m'as insulté, honni ! A l'heure où je parle, ce monde implacable veut que je lave dans ton sang la honte de cette injure. Quel est donc ce vent cruel qui a déraciné de ton cœur toute mémoire ? quelle est cette douloureuse fatalité qui vient armer nos deux bras ? Il y a pourtant des nuits où je te voyais apparaître à moi deux et serein comme l'espérance. Dis par quelle incroyable magie je te retrouve le front haut et menaçant ?

— Puisque tu oses, mulâtre, évoquer devant moi les ombres des premiers jours, je veux bien t'apprendre le secret de ma haine. Tu as reporté tes regards en arrière, je ferai comme toi, je te rappellerai le passé. Qu'étais-tu, réponds, dans cette colonie où s'écoula mon enfance ? Un produit du sol, un esclave condamné à la loi d'une éternelle humiliation. Prends cette glace et compare nos deux visages. La blancheur de ma peau te dit assez que je suis ton maître, la couleur de la tienne que tu n'es que mon sujet. Je suis noble, moi qui te parle ; toi, tu n'es qu'une marchandise que les capitaines des navires français s'en vont chercher en Guinée. A Saint-Domingue, il doit t'en souvenir, il y avait pourtant entre nous quelque distance. Tu étais debout, Saint-Georges, pendant que j'étais assis ; tu étais mulâtre n° 143, soumis au fouet du nègre commandeur ; à Saint-Domingue, chevalier, tu pouvais valoir quinze cents livres !... Ma mère ne m'a pas dit qu'elle t'ait jamais rencontré dans la maison du gouverneur ; ici je t'ai rencontré, moi, dans le palais d'une reine de France, à son royal clavecin. Incroyable honte ! Quand je me suis abaissé, pour complaire à madame de Langey ma mère, jusqu'au rôle de solliciteur chez les d'Orléans, qui ai-je trouvé de nouveau sur mon chemin ? Toi, son ancien valet de chambre ; toi, qui l'as emporté sur moi pour cette place de capitaine des chasses. Chaque lieu où je pose le pied conserve l'empreinte de toi ; ce que je rêve, tu le rêves aussi ;

l'édifice que je construis, tu l'abats. Dis maintenant qui est le maître et qui est l'esclave ! A mon tour, mulâtre, n'ai-je pas le droit de sentir en moi l'aiguillon de la révolte ?

— Vous oubliez, Maurice, que nous avons reçu le même baptême. Un prêtre m'a dit alors que la religion chrétienne était un symbole d'égalité. Vous avez un blason, je n'en ai pas ; mais est-ce ma faute, à moi, si, par ce temps de lassitude, où la nouveauté occupe seule, où le merveilleux et l'inusité triomphent, ces hommes ont couru vers moi les bras ouverts ? Ils ne se sont point appuyés comme vous, pour m'écarter, sur un inflexible orgueil ; plus généreux que vous, ils m'ont suivi dans la lutte où je marchais pareil à l'un de ces gladiateurs antiques qu'encourageait le regard des empereurs. Après tout, marquis, pensez-vous que cette main qui joue avec une épée ne puisse au besoin devenir celle d'un serviteur du pays ? pensez-vous que cet homme que vous avez rencontré au clavecin de la reine à Trianon ne puisse la défendre si on l'attaquait un jour ?

— Pour défendre la reine de France, il faut être noble, monsieur ; et qui êtes-vous, vous qui osez en parler, sinon l'ami et le confident du duc de Chartres ?

Saint-Georges baissa les yeux ; de toutes les injures qui avaient pu labourer son cœur durant ce morne dialogue, celle-ci était la plus vive et la plus saignante.

Il se hâta de reprendre :

— Mais qu'est-ce que ma vie futile près de celle que vous prescrivez votre naissance ? Je ne suis rien, Maurice, je ne puis vous faire ombrage. Vous avez un régiment, et je n'en ai point ; vous allez épouser mademoiselle Agathe de La Haye, pour laquelle j'eusse donné ma vie avec bonheur. Moi je n'ai pas de nom, moi je ne suis point aimé ; vous voyez, Maurice, que vous êtes le plus heureux.

— Tant que je ne vous ai trouvé que sur le chemin de mon ambition, monsieur, j'ai pu supporter l'injustice d'une telle rencontre. Que la noblesse de France en soit venue à méconnaître aujourd'hui tout ce qu'il y a de pur et de loyal dans son sang, cela se conçoit. La cour sort à peine des intrigues ténébreuses d'un règne qui encombrait les places de ses créatures. La vérité pas plus que le mérite ne franchit les grilles de Versailles. On veut des courtisans, ce sont des Bretons, des Vendéens qu'il faudrait. D'autre part on tient à s'étourdir, on joue auprès de l'abîme. Vous êtes né pour ce siècle-ci, monsieur ; vous dansez, vous faites des armes à ravier. Peu m'importe la place que vous choisirez désormais à la cour, je l'abandonne, je me jette dans l'armée. Mais je vous rencontre sur le passage de mon amour, et nul ne doit toucher à cet amour, si ce n'est celui qui toucherait à mon visage ! Auriez-vous pensé d'aventure que cette jeune fille vous aimât. Pour ceci, monsieur, ce serait trop de témérité. Permis à vous d'étonner et de séduire des vertus vulgaires ; mais par ces jours de bouleversement et de mélange inouï, c'est aux femmes à ne pas prostituer leurs caresses et à redresser les torts de cette époque perdue.

— Je n'ai point dit, marquis, que cette jeune fille m'aimât. Je me trouve heureux de lui avoir rendu un service ; tout ce que je regrette, c'est de n'être point mort après cela.

— L'aimeriez-vous ? murmura Maurice en se rapprochant de lui avec une incroyable expression de menace et d'ironie.

— Eh bien, oui, je l'aime ! répondit-il en levant au ciel un regard humide où se peignait une tristesse désespérée ; je l'aime, parce qu'elle ne m'a point repoussé comme vous, cette femme que, comme vous, j'avais sauvée ! Elle n'a point détourné de moi son regard, ainsi que vous faites en ce moment ; elle ne m'a point rappelé avec d'amères paroles que je n'étais pas de sa couleur ! Cette bague, Maurice, elle me l'a présentée avec la joie sur le front, comme une messagère céleste qui descendrait d'un nuage. Oh ! je l'aime, je l'aime, mais d'un amour respectueux et saint que je n'ai jamais ressenti que devant des anges ! je l'aime, et vous allez l'épouser ; je l'aime, et il n'y aura pas de jour où vous ne m'insultiez désormais en sa présence !

Saint-Georges avait laissé retomber sa tête sur sa main. Agathe entra ouvrit alors ses yeux, qui brillaient d'un éclat extraordinaire. La molle blancheur de son front et de ses épaules lui donnaient l'air d'un beau cygne qui se réveille... Elle avait entendu ces paroles de Saint-Georges remplies d'une héroïque abnégation : l'esclave lui faisait mépriser le maître. Il lui prit une irrésistible fantaisie de contempler les traits de Saint-Georges : ils étaient empreints de je ne sais quel rayonnement céleste et doux, comme si, dans cet entretien sublime avec Maurice, il eût épanché goutte à goutte toutes les larmes de son âme. C'est aux femmes seules, aux femmes jeunes et vraies, dans toute la rigueur de ce mot, qu'il appartient de comprendre la supériorité de certaines natures. Chaque mot de Saint-Georges résonnait encore à l'oreille d'Agathe comme le gémissement métallique que rendrait la harpe. Elle rencontra et elle évita tour à tour la puissance connue de son regard ; et, tendant la main à Maurice, elle se dirigea sur son bras vers l'appartement voisin, au seuil duquel apparut la vieille gouvernante. Dans le mélancolique coup d'œil qu'elle laissa tomber sur le chevalier, il y avait tout l'enchantement d'un adieu, mais d'un adieu céleste comme dut l'être celui de Madeleine d'Égypte s'acheminant vers les grands sables du désert.

Lorsqu'elle fut rentrée chez elle :

— Monsieur, reprit Maurice, qui avait épié impatiemment ce long regard, l'insulte a été grave, nous ne pouvons éviter une rencontre... Je ne vous ferai point d'excuses, quoique j'aie peut-être dépassé avec vous toute mesure... Ce matin même je m'en vais écrire à mes témoins. Seulement vous savez que c'est aujourd'hui la Saint-Louis ; je dois aller à Versailles pour remercier le roi et passer en revue mon régiment. Si vous voulez le permettre, la rencontre n'aura lieu que demain soir.

— A demain soir, répondit le chevalier.

Ils descendirent tous deux l'escalier sans se parler, puis ils se séparèrent en se saluant froidement.

Il faisait petit jour, et chaque maison de la rue Saint-Honoré était déjà pavoisée de grands drapeaux semés de larges fleurs de lis.

XVIII

La Vie d'un Fils.

Tu vois par la fenêtre de la sacristie cette lampe éternelle dont la flamme vacille et pâlit de moment en moment ? Tu vois ensuite l'obscurité qui règne à l'entour ? Eh bien ! dans mon âme, il fait nuit de même.

FAUST.

A peine madame de Langey eut-elle reconduit Agathe dans sa voiture que la scène violente dont elle avait été témoin chez madame de Montesson se présenta à son esprit sous les couleurs les plus sombres.

Maurice de Langey venait de sortir pour la première fois peut-être de ce caractère indolent et froid qu'on lui attribuait dans le monde, il venait de se compromettre ou de s'élever aux yeux de la galerie par un éolat réitéré.

La fierté originaire de la créole applaudit d'abord à la révolte de cette nature pacifique. Madame de Langey, le lecteur l'a pressenti, devait encourager plus que tout ce mépris inné pour un mulâtre, un aventurier dont le triomphe l'obsédait.

Depuis quelque temps d'ailleurs l'indifférence de Saint-Georges était devenue pour elle une insulte impardonnable.

Le chevalier affectait de ne jamais lui adresser la parole dans aucun salon ; jeune et beau, recherché partout, il n'avait pas l'air de se douter qu'elle existât...

Aussi, lorsque Maurice s'approcha de Saint-Georges avec une témérité si folle, la résolution subite du jeune homme fit battre d'abord le cœur de madame de Langey ; il lui sembla naturel que le marquis se vengeât ; elle sourit à Maurice comme une de ces mères romaines qui armaient elles-mêmes leurs enfants pour le combat. L'insolence de cette supériorité humiliante l'avait toujours irritée ; mais cette fois elle dépassait les bornes. Saint-Georges ne venait-il pas de la railler jusque dans son fils ?

Elle-même, la superbe ! elle ne craignit point de forger pour Maurice cette arme terrible, elle en affila l'acier... Ce fut elle qui lui jeta dans l'oreille ce cruel souvenir du coup de fouet de Saint-Domingue, elle qui formula pour le jeune homme jusqu'à l'expression de cette injure !

Quand il la balbutia, les lèvres émuës, le visage pâle, la créole manqua de s'évanouir d'orgueil... La vue de cet homme noir était pour la marquise de Langey un perpétuel outrage ; elle eût désiré manier le fer comme la chevalière d'Éon, pour l'écarter à tout jamais de son chemin ; c'était un objet de honte et de dégoût pour ses yeux. Nous avons dit que Saint-Georges ne lui faisait pas la cour.

Ce premier enivrement de vengeance une fois passé, dans quel terrible abîme ne retombait pas madame de Langey !

Maurice venait de se faire l'agresseur d'un homme dont le nom seul aurait glacé le sang au cœur du plus téméraire... Il allait se mesurer avec le plus redoutable tireur que l'Europe connût ; il allait se trouver à

sa merci ! Madame de Langey ne pouvait se dissimuler la cruelle portée de cette insulte vis-à-vis cet affranchi de nouvelle date, que le Palais-Royal et tous les cercles de Paris avaient adopté. L'ancien esclave de la Rose allait se relever avec tout l'orgueil de la force et de la haine ; le chevalier allait venger le mulâtre !

Dans la perplexité cruelle où la jetèrent ces pensées, la créole avait cru voir se dresser devant elle une ombre sortie sans doute de ces marécages peuplés de crabes, couverts de mangliers et de joncs marins qui bordent les eaux infectes de Saint-Domingue... Cette ombre étendait vers elle un bras aussi menaçant que celui de l'Espagnol ; elle avait à la fois les yeux de Saint-Georges et le rire de Tio-Blas.

— Pitié ! avait crié madame de Langey devant cette apparition sinistre... Elle tremblait alors comme à cette nuit d'épouvante où l'Espagnol entra dans sa chambre...

L'édifice de ses espérances croulait d'un coup. Ce riche mariage assurait la fortune de Maurice sans que M. de Boullogne eût besoin d'intervenir ; il n'altérerait donc en rien la part que le contrôleur général réservait sans doute à madame de Langey. Maurice adorait Agathe ; il irait vivre, selon les apparences, avec sa femme dans quelque château isolé de la Bretagne, après qu'il aurait quitté le service, laissant à madame de Langey toute indépendance et toute liberté en fait d'allures. Son fils éloigné, elle rentrerait plus que jamais en possession du cœur de M. Boullogne, chez lequel elle avait remarqué certaine froideur. Toutes ses batteries, on le voit, étaient merveilleusement disposées. La seule querelle de Maurice avec Saint-Georges les ruinait.

Nul doute, en effet, que le mulâtre ne lui fît bientôt porter le deuil de ce fils qui avait eu l'audace de le provoquer devant tous. Nul doute que la seule pensée de sa mère, au lieu d'arrêter son bras, ne vint exciter sa rage. Madame de Langey ne prévoyait que trop l'inexorable vengeance de Saint-Georges ; elle le jugeait impatient de laver dans le sang du fils la vieille injure de la mère. La mort de cet enfant changerait les dispositions du vieillard en sa faveur ; M. de Boullogne l'en accuserait, il ne la verrait plus qu'avec horreur. A tout prix, il lui fallait empêcher le duel entre Maurice et Saint-Georges.

La froideur de ces calculs chez une femme qui ne mériterait pas le nom de mère n'étonnera aucun de ceux qui savent que la vie d'un fils, pour certaines créatures dégradées, n'est qu'un chiffre représentant telle ou telle rente. A examiner de près madame de Langey, on eût pu cependant, cette nuit-là, lui croire un cœur, tant il y avait d'anxiété dans son regard et d'agitation dans sa personne. Elle se promenait de long en large, cherchant à quelle idée elle s'accrocherait elle-même pour empêcher ce combat inévitable ; elle s'arrêtait à mille plans plus inadmissibles les uns que les autres, apaisant sa propre terreur par une foule de raisons mauvaises, jusqu'à ce qu'elle prit le dessus et la rejetât sur le carreau.

La nuit était sombre et pluvieuse, la pendule marquait deux heures...

— Saint-Georges est encore chez la Monesson, pensa-t-elle, elle l'a retenu sans doute ; mais il rentrera, selon sa coutume avant le jour...

Une idée propice avait traversé l'esprit de madame de Langey, car un sourire étrange vint alors errer sur sa lèvre mince et pâle...

— C'est cela, s'est-elle dit en écrivant à la hâte au crayon un billet rose et en sonnait l'un de ses valets de pied qui venait de descendre de la voiture.

— Porte ceci à M. de Vannes, ajouta-t-elle.

Le messenger une fois parti, la marquise de Langey avait respiré comme si la foudre n'eût plus menacé le front de Maurice. Elle avait relevé la tête avec l'orgueil d'une reine, s'applaudissant sans doute de ce qu'elle appelait une *inspiration*.

Cette *inspiration* était le comble de la lâcheté et de l'infamie : elle consistait dans le guet-apens nocturne dont Saint-Georges, suivant toutes les probabilités, devait devenir victime.

M. de Vannes, l'âme damnée de la marquise, s'était vu chargé par elle, dans ce billet, des préparatifs immédiats de l'attaque. Il n'avait pas tardé à réunir quatre maîtres batonnistes non loin de l'hôtel d'Angleterre. Ces hommes, moitié par jalousie contre Saint-Georges, qui tirait fort bien le bâton, moitié pour l'argent que de Vannes leur avait donné, se firent les instrumens odieux de sa vengeance. Un nommé Desbrugnières, si renommé dans l'affaire du comte de Morangières, et de Vannes lui-même, drapé dans un large manteau brun, les escortaient. Voilà par quel piège odieux la marquise avait cru détourner le péril qui menaçait les jours de son fils ! Jugeant avec raison M. de Vannes un homme assez lâche pour reculer devant le fer de Saint-Georges, elle l'avait chargé de sa tuerie.

— Maurice ne doit pas se compromettre avec un mulâtre, avait-elle pensé ; un mulâtre doit périr sous le bâton !

Elle avait passé la nuit debout, attendant avec des perplexités incroyables le retour de M. de Vannes. Le pas du capitaine produisit enfin un frôlement léger sur le tapis d'hermine qui couvrait le parquet de la chambre à coucher de la marquise. La figure de M. de Vannes était aussi pâle que celle d'un mort ; il n'eut que le temps d'apprendre à madame de Langey le mauvais succès de cette attaque et de l'assurer que Saint-Georges ne leur avait échappé que par miracle...

— Je suis perdue ! s'écria madame de Langey.

Elle retomba à moitié morte sur son fauteuil, en se tordant les mains dans un indicible désespoir...

XIX

La Saint-Louis.

Le jour des miséricordes s'est enfin levé sur moi ; Dieu a répandu la lumière sur sa servante.

TOBIE. — *Psalmes*, livre IV.

Ce soir-là, Paris offrait un spectacle digne du pinceau turbulent de Téniers : ce n'était que foule et bacchanal dans chaque rue, comme aux kermesses flamandes.

A cette époque, le grand seigneur se croyait encore obligé d'illuminer la façade de son hôtel : il ne partait pas comme aujourd'hui pour sa terre, afin d'esquiver les lampions et l'enthousiasme.

Un clair de lune magnifique découpait les mille silhouettes de ce peuple endimanché.

Le bourgeois, revêtu de son plus magnifique habit d'été, se dirigeait d'un pas fier vers la grille des Tuileries, où le concert et la musique des régimens suisses l'attendaient. Ce concert, composé des plus vieux airs de Rameau, n'attirait pas moins de deux cent mille âmes.

Les fusées volantes décrivaient par intervalles leur courbe embrasée sur le ciel, pour saupoudrer ensuite de leurs paillettes d'or les arbres touffus des Champs-Élysées.

Le feu d'artifice devait se tirer sur la place Louis XV.

A voir cette foule amoncelée devant les charpentes, on eût dit vraiment qu'elle ne se souvenait plus de l'épouvantable bagarre arrivée sur cette même place en 1770. Ce sinistre coûta la vie à plus de douze cents infortunés : il précédait de quatre années seulement l'avènement de Louis XVI à la couronne.

C'est une triste chose qu'une fête populaire où l'on porte des idées tristes. Il y règne une odeur vineuse et nauséabonde... Saint-Georges n'était sorti de chez lui que pour échapper à l'amertume de sa solitude ; il comptait sur le tourbillon pour s'étourdir.

Tout ce que les Tuileries possédaient de femmes galantes, de provinciaux, de jeunes gens à la mode, attacha les yeux sur lui quand il traversa le jardin ; on se le montrait comme le type de l'élégance et de l'adresse, le modèle de la plus exquise perfection ; son nom courait de bouche en bouche comme avait couru le nom de tant de héros oubliés depuis, héros d'un jour, à commencer par le duc de Richelieu !

La petite bourgeoise éprouvait en le voyant la même admiration que la duchesse. Sa physionomie tranchait sur toutes les autres d'une façon si marquée, qu'il devenait en un clin d'œil le point de mire des lorgnettes.

Le grand Vendôme portait, on le sait, un ruban couleur de feu noué sous la gorge, et cela paraissait magnifique et triomphant ; Saint-Georges, lui, avait imaginé chaque jour une fleur pour insigne à sa boutonnière ; ce soir-là, il fallait qu'il fût distrait, car il n'en portait aucune...

En revanche, il donnait le bras à un véritable parterre ambulant, représenté par La Boëssière. Le maître d'armes était semé de lis et de roses blanches comme un drapeau ; il sortait d'un dîner où il avait chanté vingt-cinq couplets sur l'air de *Vive le roi !*

A l'exemple des prélats romains, il portait un chapeau noué d'un bourdaloue d'or. Il l'ôta bientôt pour s'éventer, car en ce moment la chaleur était extrême. Le crépitemment des ifs enflammés se mêlait au pas tumultueux de la foule, au cri des hommes et des femmes se perdant et se cherchant dans la mêlée.

Un personnage, vêtu d'un mauvais habit de ratine bleue, captiva en ce moment l'attention de Saint-Georges...

Outre un feutre gris rabattu sur son visage et qui lui cachait presque entièrement le front, cet homme portait sur l'œil un bandeau de taffetas ; il allait et venait par les groupes les plus populeux, abordant de préférence les gens mal vêtus. Ce mystérieux promeneur leur adressait à la hâte quelques paroles qu'il accompagnait d'une aumône... Même avant cet hiver fatal qui désola Paris, et dans lequel la seule duchesse de l'Infantado dépensa plus de trois cent mille livres, sans compter l'archevêque de Paris, qui s'endetta, après avoir employé pour les pauvres tout son

revenu, les largesses de la cour n'avaient pas empêché les murmures du peuple... Il ne passait guère devant l'hôtel des Fermes sans jeter un cri de rage étouffé, songeant sans doute que là s'engouffrait l'argent arraché de toutes les parties de la France, pour qu'après celong et pénible travail il rentrât altéré dans les coffres du roi. La ferme lui semblait d'autant plus coupable qu'elle affectait alors un luxe inouï de table et de domestiques. Le prix du sel montait à treize sous la livre, et la cherté du pain faisait soupçonner un projet d'accaparement.

Dans ces circonstances, on concevra qu'il devint facile d'ameuter les esprits en les entretenant de déprédations et d'abus. La finance absorbait les principaux sucres de la vie publique ; elle était l'humble vassale de la cour. La cour tolérait ses vils journaliers, ses abus, son faste, parce qu'elle en profitait. Soulever le peuple contre la finance, c'était hâter la révolte contre la cour.

À la tête de ceux qui soufflaient au peuple de pareilles cotères, le duc de Chartres, à la veille de devenir duc d'Orléans, devait se trouver en première ligne. Le véritable, le seul accaparement des grains fut fait par lui. On connaît la mission en Angleterre du marquis de Ducrest, son chancelier : elle restera dans l'histoire comme un monument de honte. Ce soir-là pourtant ce n'était pas le frère de la marquise de Sillery qui, sous cet ignoble déguisement, se glissait dans cette foule comme un émeutier vulgaire ; il n'était pas encore question d'approvisionner les magasins de Gersy, de Guernesey et de Philadelphie avec les blés de la France. Il s'agissait seulement d'étouffer le cri de *Vive le roi !* lorsque les voitures qu'on attendait de Versailles ramèneraient la famille royale aux Tuileries.

L'acteur choisi par le duc d'Orléans pour ce misérable rôle, l'homme chargé de faire ce soir-là des ennemis à la cour et des prosélytes au premier prince du sang, c'était Lacos !

Oui, Lacos, l'auteur des *Liaisons dangereuses* ! Saint-Georges ne tarda pas à le reconnaître à sa voix ; car Lacos ne pouvait si bien la déguiser que le chevalier ne se ressouvint d'avoir entendu quelque part cet organe rauque, usé par le vin et la débauche. Le génie de Lacos choisissait le mal par système ; la fange dont son âme était pétrie lui faisait voir une simple mascarade dans ce vil complot. La vue de cet homme, soudoyant ainsi le peuple comme un fauquier, après l'avoir perverti comme écrivain, souleva le cœur de Saint-Georges ; il se hâta de fuir ce Judas rampant, à qui d'Orléans serait redevable ce soir-là d'une infamie... Saint-Georges avait échangé au théâtre quelques travaux littéraires avec Lacos (1) ; il songea avec épouvante que sa lâcheté subalterne serait un jour de l'histoire...

— Qu'est-ce donc que le talent, pensa-t-il, quand il n'y a chez lui ni pudeur ni probité ?

(1) Voici le titre des opéras de Saint-Georges, opéras dont la faiblesse des paroles empêche presque constamment le succès :

Ernestine, paroles de Lacos, représentée au mois de juin 1777. On trouva dans cette musique de la grâce, de la finesse, mais peu de caractère et de variété. Elle ne survécut pas à la première représentation. Il en fut de même de la *Chasse*, dont Saint-Georges avait composé la partition. Il donna encore avec Desmaillet, auteur des paroles, la *Fille garçon*, comédie mêlée d'ariettes. Cette pièce obtint plus de vogue : la musique était mieux écrite qu'aucune autre des compositions de Saint-Georges ; mais la critique lui reprocha d'être dépourvue d'invention. Les *Concertos* composés par Saint-Georges eurent plus de succès que ses œuvres dramatiques ; pendant très long-temps ils firent fureur. Plusieurs de ces concertos furent gravés sous le nom du fameux Jarnowitz ; aucun d'eux ne fut désavoué par ce grand maître.

En cet instant même le bruit de quelques pétards annonçait le feu... Les spectateurs formèrent un cercle plus serré ; il se fit un grand silence... Un panache de gerbes radieuses ondoya de toutes parts : quatre mille têtes resplendirent. Parmi toutes ces femmes montées sur des chaises, Saint-Georges tremblait à tout moment d'entrevoir Agathe éclairée par ces météores d'une seconde, le bras appuyé sur l'épaule de Maurice... Les événemens de la nuit n'avaient laissé que des ombres confuses dans son esprit ; il avait dédaigné d'adresser même une plainte en règle à M. Lenoir, au sujet de l'attaque dont il était l'objet. Ce n'était qu'à grand-peine qu'il s'était décidé à confier son combat du lendemain à La Boëssière... Le digne maître d'armes se rengorgeait en songeant que Saint-Georges allait avoir une affaire à l'occasion de laquelle le public repartirait de sa méthode oubliée.

— C'est qu'elle est divine, ma méthode ! Fabien (1) est un fou quand il soutient que je vieillis !...

« Ventre de biche ! ajoutait le brave homme en descendant de son banc de pierre avec toutes les précautions qu'exigeait son obésité, j'espère que ce sera près des Sablons que la partie aura lieu... Il y a là une petite allée faite exprès, et un rôtisseur qui cuit à point... »

» Plus je pense à votre attaque de cette nuit, mon cher Saint-Georges, reprenait-il en distribuant çà et là des coups de coute robustes à la multitude, qui ouvrait ses rangs devant lui, plus je demeure convaincu que la police est mal faite... J'aurais voulu les voir ces maîtres bâtonnistes qui vous ont attaqué dans les règles de l'académie ! »

Des clameurs tumultueuses qui partaient de l'angle des Champs-Élysées interrompirent en ce moment le maître d'armes... Parmi plusieurs voitures venant de Versailles et qui défilaient au grand trot vers les Tuileries, il y en avait une dont le cocher venait de faire sans doute un malheur, car il se trouvait alors entouré par les flots de la multitude...

De toutes parts ce n'étaient que vociférations et injures autour de lui... Il venait de renverser une pauvre femme sur le pavé ; elle était là gisante encore, et il avait voulu passer outre... Le courroux de la populace s'accrut quand on vit que la voiture renfermait un vieillard en riche habit de velours marron semé de boutons de topaze qui jetaient un éclat encore plus vif au feu de ces illuminations... Il était décoré du cordon bleu et occupait avec une dame couverte de rubis et d'émeraudes les coussins d'un vis-à-vis magnifique...

Tout d'un coup le bruit se répandit dans la foule que ce n'était point un seigneur, mais un financier, grand trésorier de l'ordre du Saint-Esprit.

Puis, comme il n'est guère possible d'échapper aux investigations du peuple une fois qu'il est en émeute, il ne s'écoula pas trois minutes que le contrôleur général des finances de Sa Majesté, messire Jean-Nicolas de Boullogne, n'eût été reconnu et insulté par cette plèbe furieuse.

— C'est un conseiller du roi, un ami de la reine ! s'écriait un homme ressemblant assez de loin à M. de Sauvigny, l'un des affidés du duc d'Orléans.

— C'est un suppôt de la ferme, un falsificateur de denrées, hurlait un commis nouvellement chassé de l'octroi.

(1) Célèbre maître d'armes.

— Il a écrasé une femme du peuple ! Il faut qu'il descende et nous fasse amende honorable...

— Sinon nous allons dételer ses chevaux et le cadenasser avec sa duchesse à falbalas dans sa voiture !

— Il paraît que non contents d'affamer le peuple, ces traitans veulent l'écraser !

— Mort à l'assassin, au contrôleur général ! criaient des voix d'ivrognes sortant par légions des cabarets.

— Ne lâchez pas les chevaux surtout, et tenez bien le cocher du *gal-belou* par sa catacoua !...

Les menées du parti d'Orléans avaient, comme on le voit, porté leurs fruits... Sur le passage de la cour, il n'y avait eu que quelques cris rares et clairsemés de *Vive le roi !* L'honorable vieillard que ces invectives poursuivaient ne pouvait même les entendre ; car, dès la première irruption du peuple autour de sa voiture, il avait éprouvé le retour de l'une de ces crises épileptiques auxquelles depuis longues années il se trouvait exposé.

Vis-à-vis d'un tel péril, madame de Langey elle-même crut un instant qu'elle deviendrait folle. M. de Boullogne ressentait pour la première fois devant elle une de ces commotions dangereuses. Elle abaissa l'une des glaces du vis-à-vis et demanda vivement un médecin.

— Merci du peu, un médecin ! s'écria une marchande de coco qui arrivait moitié ivre ; voudriez-vous accoucher d'aventure, *madame l'enflée* ?

— Dites donc un peu, *madame l'empanachée*, donnez-vous la peine de descendre et de voir votre chef-d'œuvre ! Vous venez d'écraser une bonne femme, une digne négresse du bon Dieu qui n'a pas même poussé un cri.

C'était en effet une négresse que les roues du vis-à-vis de M. de Boullogne, emporté alors à la suite de celui du prince de Montbarey, avaient atteinte au coin du carrefour des Champs-Élysées. Suivant l'usage, le peuple avait exagéré le mal, car la négresse s'était relevée presque aussitôt et demeurait appuyée contre un des ifs de la place.

— Noëmi ! s'écria Saint-Georges du plus loin qu'il l'entrevit, Noëmi ! ma mère !

Et, profitant de la force herculéenne dont le ciel l'avait doué, le mulâtre, quittant le bras du maître d'armes, s'était ouvert à l'instant même une brèche au milieu de la multitude. Haletant, l'œil oppressé par le brouillard et la poussière, il était parvenu jusqu'à la malheureuse femme, qui avait perdu Joseph Platon dans cette mêlée.

Tout le monde lui avait fait place, comme par instinct, en le voyant accourir et presser la négresse entre ses bras ; la foule avait presque oublié la voiture du contrôleur général.

Voici que tout d'un coup un cri sinistre, déchirant, un cri qui portait avec lui une empreinte affreuse, partit du fond de cet équipage.

— M. de Boullogne se meurt ! un médecin, par pitié, un médecin !

Nul en vérité ne bougeait parmi ces hommes ; nul ne songeait à secourir le vieillard mourant. Le peuple de Paris est ainsi fait : il se raidit contre son propre cœur, il devient barbare vis-à-vis de ceux qu'il croit coupables. Le cri poussé par madame de Langey émut cependant quelqu'un, ce fut la pauvre négresse que la voiture du contrôleur général venait de renverser sur le pavé.

A ce cri : « M. de Boulogne se meurt ! » vous l'eussiez vue se lever, la misérable créature, comme si elle eût oublié la scène qui venait de se passer, comme si l'ancienne esclave des Palmiers eût entendu la voix de son maître :

— Me voici ! dit-elle en se traînant avec une incroyable promptitude jusqu'à la portière du carrosse, me voici, je viens vous sauver !

Parlant de la sorte, elle se dégageait des étreintes de Saint-Georges et développait elle-même rapidement le marchepied du vis-à-vis ; puis, avec l'agilité d'une couleuvre, elle se blottit au milieu de l'équipage.

— Une négresse ! s'écria madame de Langey, pouah ! quelle horreur !

M. de Boulogne promenait en cet instant un œil hébété autour de lui.

— Un négresse ? reprit le contrôleur général d'une voix éteinte, une négresse ? avez-vous dit. Laissez-la !... lais... sez-... la !...

Il retomba pesamment sur les coussins, pendant que Noëmi, se contentant sans doute au pouvoir de sa science, lui appuyait la main sur le front.

La langue de Saint-Georges s'était collée à son palais en voyant sa mère dérouler le marchepied.

Profitant de l'ivresse que l'introduction de Noëmi dans cette splendide voiture venait de répandre parmi le peuple, madame de Langey jeta par la fenêtre quelques monnaies aux plus proches.

— Vive M. le contrôleur général ! s'écria la foule.

Le cocher toucha : le chemin était devenu libre. L'étonnement de madame de Langey était aussi profond que celui de la multitude. Peu à peu les attentions empressées de Noëmi avaient apaisé le mal de M. de Boulogne ; il contemplait cette libératrice singulière avec un prodigieux intérêt. La présence de Noëmi dans cette voiture semblait un outrage véritable fait à la créole ; elle affectait de respirer devant elle son flacon d'essences. Noëmi la toisait à son tour avec un inexprimable orgueil.

Arrivé devant la porte de son hôtel, voisin de celui de Breteuil, M. de Boulogne descendit le premier, appuyé sur le bras de Noëmi ; il avait refusé celui de la marquise de Langey en disant au cocher de la reconduire chez elle.

Le trouble dans lequel ces paroles inattendues jetèrent madame de Langey ne lui fit pas même songer à donner contre-ordre aux gens de M. de Boulogne.

Le contrôleur général poussa bientôt la porte d'un cabinet retiré auquel sa seule tenture en tapisserie assurait l'inviolabilité des discussions, et, refermant sur lui la serrure, il y passa quatre heures avec Noëmi.

Ce qui s'était dit là, Dieu seul le savait ; mais lorsque M. de Boulogne en sortit, son visage avait la pâleur d'un suaire : il ressemblait au coupable qui vient de se confesser.

Il ordonna que l'on préparât une chambre à Noëmi et la fit coucher à l'hôtel, dont la façade s'étoilait encore de quelques lampions mourans.

XX

Revanche.

Ne soyez point surpris, don Juan, de me voir à cette heure et dans cet équipage. C'est un motif pressant qui m'oblige à cette visite.

DON JUAN. — *Dona Elvira, scène IX.*

Le lendemain, dans l'après-midi, deux mousquetaires noirs, M. le baron de La Monteil et M. le marquis de Guintrand, que Saint-Georges avait choisis pour ses témoins, occupaient chacun, dans l'appartement du chevalier, un fauteuil respectif dans lequel ils s'humectaient par intervalles d'une délicieuse bouteille de romanée en attendant son retour.

Contraint de se rendre le matin même à un rendez-vous imprévu que le duc de Chartres lui avait donné au château du Raincy, Saint-Georges avait enfourché le premier trotteur des écuries du Palais-Royal pour être sûr de revenir à temps chez lui.

Un autre homme que le chevalier n'eût pas manqué de s'excuser près du prince; mais dans la tourmente d'idées où l'entretenait cet inévitable combat, le déplacement lui sembla presque un bienfait.

Après une pointe de près de deux lieues, il avait arrêté son cheval, pour donner à Platon le temps de le joindre. Le pauvre heiduque faisait alors sur sa monture une mine assez piteuse.

Habitué sans doute à de moins rapides caravanes, Joseph Platon arrivait exhalant de sa poitrine le bruit d'un mirliton déchiré. Ses cadenettes dépouillées par le vent avaient l'air de deux ganses de flacre usées; son grand sabre lui battait agréablement les jambes, et ses bottines entraient jusqu'au coude-pied dans ses étriers.

Dès qu'il vit Saint-Georges le prendre en pitié, il lui demanda, comme Sancho à don Quichotte, la permission de déjeuner près d'une fontaine qui bordait la route.

C'était une véritable fontaine d'élogues; elle avait l'air d'un filet d'argent sur de la mousse, bien qu'elle portât le millésime du grand chemin. La chaleur était intense. Saint-Georges abrita lui-même son cheval sous les ormes de la fontaine, ormes touffus, plantés sans doute par Louis XIV.

Il venait de la plaine un vent doux et frais qui disposait merveilleusement à l'appétit.

La vénérable heiduque sortit de sa poche un magnifique saucisson qu'il avait irrévérencieusement enveloppé de la *Gazette des Gazettes*.

— Barbare! s'écria Saint-Georges, tu ne sais donc pas que la *Gazette des Gazettes* renferme des énigmes et des charades du savant abbé Domino! Tiens, passe-la-moi, car en vérité je n'ai pas faim.

Se conformant au désir de son maître, Joseph Platon tendit au chevalier la *Gazette des Gazettes*.

C'était un insipide bulletin, farci la plupart du temps de logogriphe et de petits vers à Chloé. Le chevalier de La Morlière trouvait moyen d'y glisser de temps à autre certains contes littéraires de la force d'*Angola* et des anecdotes du jour qui amusaient les oisifs des cafés et des ruelles.

Saint-Georges le parcourait d'un air distrait, lorsque tout à coup les arcs de ses sourcils se touchèrent ; il secoua la feuille et la rejeta loin de lui avec mépris.

Pour comprendre ce mouvement du chevalier, il faut savoir que la *Gazette des Gazettes* s'arrogeait le droit de raconter, à sa manière la soirée de madame de Montesson.

L'étrange incident qui en avait dispersé tous les acteurs formait, on le pense, la partie la plus saillante du récit. Les interprétations injurieuses ne manquaient pas. Cet article, sans signature, était du chevalier de La Morlière.

L'auteur anonyme semblait avoir pris à tâche d'y faire ressortir le courage du jeune marquis de Langey. Attaquer un homme que chacun ne songeait qu'à éviter lui paraissait une action digne des plus beaux temps de la république romaine.

Il y avait dans chaque ligne de cette anecdote la malice d'un pamphlet. On y exaltait perfidement la fortune personnelle et la noblesse de Saint-Georges ; on l'y engageait à écrire l'histoire de ses premiers jours aux colonies et à publier un mémoire justificatif tendant à établir qu'il était *créole*.

L'ignoble méchanceté de La Morlière allait jusqu'à insinuer que l'Hélène de ce débat avait pu avoir quelques complaisances pour le chevalier, comme mesdames telles et telles, que l'auteur nommait effrontément.

Ces mensonges écrits sous le manteau rallumèrent dans le cœur du chevalier le feu de la vengeance, qu'il y croyait assoupi. Si son nom passait pour la première fois par tant de bouches ennemies, si la malignité devait à l'avenir épier ses démarches et lui contester jusqu'à son nom, n'était-ce point Maurice qui déchaînait sur sa tête ces périls et ces orages ? La jalousie injuste de ce jeune homme avait osé ébranler son piédestal pour le remettre en doute vis-à-vis de sa société ; les seules conséquences de ce fait inouï étaient immenses pour Saint-Georges. L'opiniâtreté de Maurice lui revint à la mémoire. Maurice avait refusé de lui faire des excuses, sans doute parce qu'il le croyait un de ces hommes que l'on ne peut plus outrager ; il semblait même impatient de se mesurer avec lui. Peut-être en ce moment répétait-il devant Agathe ses hautaines imprécations contre le mulâtre. Parce qu'il avait joué jusque-là un jeu de dupe vis-à-vis de ce créole, qu'il était né son esclave, s'ensuivait-il qu'il dût le laisser porter le trouble et la honte dans sa vie ? N'était-ce point assez qu'il fût le fils de la marquise de Langey pour que leurs épées se rencontrassent, et la publicité de cette injure n'exigeait-elle pas du sang ?

Le seul amour désespéré dont le chevalier écoutait les plaintes amères au fond de son cœur lui conseillait d'user de ce droit de l'offensé, la vengeance ! Quelques jours encore, et Agathe aurait uni sa destinée à celle de Maurice !... Ce lien, que son rival heureux croyait éternel, il ne tenait qu'à lui de le trancher ; il était le maître de cet amour, dont l'enivrement doublait sa haine !

Les courts instans qu'il crut devoir passer au Raincy, où il était attendu par le duc de Chartres, ne firent que confirmer chez lui toute impossibilité d'accommodement avec le marquis de Langey. En arrivant chez le prince, il s'était dit qu'on ne l'avait peut-être mandé que pour empêcher l'affaire, la volonté du roi à l'encontre des duels étant absolue.

Il trouva au contraire le duc de Chartres ravi de voir battre un des officiers de sa maison.

— Si je n'avais pas ce soir ici réunion de la loge maçonnique, je t'assure que j'irais ! Tu vas le tuer comme une mouche... avait ajouté ce lâche prince, ravi d'exploiter partout le courage dont il manquait. C'est un tourtereau de Trianon ; il roucoule chez la reine !... Je ne l'aime pas. Il est de noblesse bretonne... Tout ce que je puis faire, c'est de commander pour lui une messe à l'abbé Beaudan, qui la dira comme il pourra, mais de manière à ce qu'elle ait le sens commun !

Après ce sarcasme impie, le duc s'était entretenu avec Saint-Georges de deux jockeys d'Angleterre, Parkner et Adamson, qu'il voulait faire courir dans huit jours. Il l'avait mené voir sa meute, et lui avait demandé son avis sur la nouvelle livrée qu'il voulait donner à ses gens.

— Tue-nous le Breton ! lui avait-il crié de la grille, tu feras une jolie petite veuve ; car il écrit à mon père qu'il épouse ce soir, à minuit, mademoiselle de La Haye, à l'église de l'Oratoire...

— L'enfer est contre moi ! murmura Saint-Georges en s'élançant au galop par l'avenue...

Dans la rapidité de cette course, il sentait à peine les rayons obliques du soleil qui venaient brûler ses joues... Tout son courroux venait de se rallumer ; il ne pouvait croire encore à cette ironique intrépidité de Maurice, à cette assurance d'un mariage devant son épée.

— Je suis prêt, dit-il à ses témoins en entrant, le front baigné de sueur, les lèvres pâles et crispées... M. de Langey a-t-il envoyé ses seconds ?

— Pas encore, reprirent MM. de La Monteil et Guintrand ; mais quand on se bat avec vous, mon cher Saint-Georges on a des dispositions à faire...

Le chevalier ne crut pas devoir leur répondre, et passa dans un petit cabinet où se trouvaient quelques armes de chasse...

La fraîcheur et la solitude de cette pièce lui rendirent un peu de calme ; il se jeta sur une duchesse de damas rose, où il étendit ses bottines poussiéreuses, après avoir posé sur une table en marqueterie le fouet de poste qu'il tenait, près de ses deux épées de combat.

Ses yeux tombèrent alors sur un large secrétaire dont la clé se trouvait absente, sans doute parce que le chevalier avait coutume de l'en retirer à chaque fois qu'il sortait. La vue de ce meuble sembla ranimer chez lui des idées d'orgueil...

— Il ignore, le dédaigneux jeune homme, se dit-il en appuyant contre le marbre du secrétaire son front brûlant, il ignore que j'ai là de quoi ruiner d'un coup sa fortune et le crédit de sa mère !... Et il m'a parlé dans cette nuit de grandeur et de noblesse ! Oh ! ma mère, ma mère, une pauvre esclave, est plus noble que la sienne !

A cette pensée, sa robuste poitrine se brisa, sa voix se perdit en sanglots étouffés ; il songeait sans doute que cette mère ne lui avait jamais donné ni tristesse ni amertume ; son image se reflétait alors sur l'onde de son cœur comme celle d'une noble femme.

— Si je l'embrassais ! pensa-t-il ; si, avant de me battre contre cet infâme, j'allais lui demander moi-même mon pardon ! car, je le confesse, mon Dieu, j'ai osé rougir de ma mère, de ma mère, le refuge assuré de mes douleurs ! Sa vie près de moi a été triste, misérable !... Ce matin

même j'ai eu à peine le temps de lui demander ce qu'elle était devenue quand hier encore j'ai failli la voir périr. Quand ce mariage sera consommé, il ne me restera plus que son amour !

Cachant sa tête dans ses mains, Saint-Georges s'était mis à pleurer... Platon entra en ce moment ; il précédait une dame dont le voile était abaissé ; Saint-Georges se leva rapidement, il crut que c'était madame de Montesson.

— Vous ici, madame, vous ici ! reprit-il avec une incroyable expression d'étonnement, dès que Platon fut sorti et que la dame eut levé son voile. Vous ! la marquise de Langey !

— Moi-même ! répondit-elle en reculant de quelques pas, comme si le regard du mulâtre l'eût terrassée.

— Que voulez-vous de moi, madame, et qui vous amène en ce lieu ?

— La vie de mon fils, monsieur, balbutia-t-elle en tremblant ; sa vie est en péril, il doit se battre avec vous !

— Il ne pouvait, madame, m'insulter plus gravement qu'en me faisant souvenir que vous m'aviez insulté vous-même...

La créole garda le silence.

— Vous étiez alors un enfant, monsieur, reprit-elle après une pause ; aujourd'hui vous ne pouvez faire porter à mon fils la peine de mes torts... Il n'est pas besoin de vous dire qu'il ignore ma démarche... Votre seule réputation dans les armes est faite pour augmenter l'inquiétude d'une mère ; par pitié, monsieur, dites-moi que vous ne vous battez point avec mon fils !

— Les jours de cet enfant, répondit Saint-Georges avec une lente ironie, sont liés, je le vois, madame, très intimement à vos jours. Croyez-le, j'admire l'abnégation de votre courage maternel. Quoi ! vous daignez aujourd'hui vous souvenir d'un esclave que vous aviez autrefois à Saint-Domingue ? Vous la marquise de Langey, vous vous rappelez ce mulâtre qui, dans la vallée de l'Oya, a sauvé la vie à votre fils ? En plein jour, devant tous, vous franchissez le seuil de sa maison pour venir le supplier ! Voilà qui est noble, voilà qui est grand, voilà qui est généreux ! Par malheur, madame, vous avez fait là une démarche inutile... Cet homme a juré de verser le sang de Maurice, cet homme se souvient aussi bien que vous, sachez-le.

— Encore une fois, s'il vous faut une vengeance, monsieur, accomplissez-la plutôt sur moi, qui suis la coupable... Inventez contre moi telle insulte, telle calomnie que vous voudrez, je vous jure de les supporter sans me plaindre.

— Vous consentiriez vous-même à votre propre infamie, marquise de Langey ; vous me permettriez de tourner contre vous l'arme de la vengeance et de la haine ? Eh bien ! soit, il me faut une réparation ; je choisirai celle-là. Oh ! je n'aurai pas besoin d'avoir recours à la calomnie et au mensonge. J'ouvrirai ce secrétaire que voici...

— Ce secrétaire ?

— Oui, il renferme des lettres.

— Quelles lettres ?... que voulez-vous dire ?

— Ce sont des lettres écrites à un Espagnol nommé Tio-Blas, des lettres où il est question de M. de Langey, votre mari ; une seule de ces lettres peut vous perdre, je le sais, et Tio-Blas le sait aussi...

— Et comment ces lettres sont-elles tombées en vos mains, monsieur ?

cet homme est-il mort ? l'auriez-vous tué pour vous saisir de ces lettres ?

— J'ai ramassé le portefeuille de cet homme quand il attaqua votre berline à Saint-Domingue ; depuis ce temps elles dorment là dans ce secrétaire... vous les reconnaîtrez... il y a du sang...

— Rendez-moi ces lettres, reprit-elle avec hauteur, rendez-les moi ! vous vous êtes assez vengé de moi en les ayant lues...

— Non, madame, non, je ne me suis pas vengé.. C'est quelque chose, je le sais, que d'avoir à moi cette noble correspondance ; c'est quelque chose que de pouvoir se dire dans le silence de la colère : « Voilà une femme dont je sais la honte, une femme qui s'est vendue, une femme qui a tué ! » C'est quelque chose, mais ce n'est pas tout.

— Que vous faut-il donc ?

— Il me faut, madame, remplir le devoir d'un fidèle mandataire ; il me faut, à cette heure, envoyer ces lettres à M. de Boulogne... elles peuvent l'éclairer.

— Pitié, monsieur, pitié ! ne voyez-vous pas que vous me perdez aux yeux de M. le contrôleur général ? Encore une fois, vous ne commettrez pas cette lâche vengeance. Tuez-moi plutôt, tuez-moi !

La créole s'était jetée aux genoux du chevalier, elle le regardait avec une expression de terreur que rien ne peut rendre. Elle avait tout oublié ; devant sa menace, sa fierté implacable s'humiliait ; elle aurait baissé ses pieds, elle qui jadis avait levé le fouet sur le mulâtre !

C'est qu'aussi la misérable se voyait perdue, elle voyait clair dans sa conscience ; elle était soumise à la volonté de cet homme et attendait de lui son arrêt de mort.

Saint-Georges parut jouir un moment de sa victoire ; il était le maître absolu de cette coupable, il pouvait laver dans sa honte le flétrissage de sa joue...

— Je croyais, se contenta-t-il de répondre en la voyant sans parole, que vous étiez venue me demander la vie de Maurice.

— J'oublie mon fils, monsieur, j'oublie sa vie ; j'y consens, il se battra contre vous ; mais, par pitié, rendez-moi mes lettres...

Les tresses de sa chevelure s'étaient dénouées et retombaient alors sur son cou... Elle parut à Saint-Georges plus belle et plus désirable que jamais ; le désordre de ses mouvemens imprimant aux formes de la créole une volupté perfide... La marquise, par une distraction calculée, avait laissé tomber de ses épaules le mantelet noir qui les couvrait ; on eût dit qu'elle comptait triompher de Saint-Georges par l'artificieux abandon de sa beauté.

— Vous en convalez donc, marquise de Langey ? Vous renoncez plutôt à la vie de votre fils qu'à ces lettres !... Généreuse mère ! vous sacrifieriez cet enfant pour vous mettre vous-même à l'abri d'une vengeance des hommes !... Relevez-vous à présent, marquise de Langey, je vous ai vue à mes pieds, cette vengeance me suffit. Dans quelques secondes vous aurez la clé de ce secrétaire, vous pourrez vous-même y prendre vos lettres... La flamme va sans doute les anéantir, mais éteindra-t-elle les voix sanglantes qui doivent crier au fond de votre âme ? Ah ! vous avez passé des bras du noble dans les bras du financier ! Ah ! votre fils a cru que le hasard seul vous avait faite veuve ! Encore une fois, je n'apprendrai pas au marquis Maurice de Langey les infamies

de sa mère; vous n'avez rien à craindre, marquise, le mépris vous sauve de ma vengeance!

En prononçant ces paroles, il avait couru vers l'une des portes vitrées de l'appartement, afin d'y prendre la clé du secrétaire dans un vaste couloir qu'elles masquaient. Le bruit d'une voiture venait de se faire entendre dans la cour, des pas graves et lents retentissaient sur le palier.

— Voici votre clé, dit-il à la marquise de Langey.

— M. le contrôleur général! annonça presque en même temps la voix de Joseph Platon.

— Je suis perdue, monsieur! s'écria madame de Langey en prenant la clé des mains de Saint-Georges...

La marquise n'eut que le temps de se blottir dans le couloir, dont le chevalier referma la porte sur elle.

XXI

Le Chirurgien noir.

A présent, ô mon âme! tu peux partir en paix
quand il plaira au ciel de t'appeler!
(*Henri VI*, acte III, scène II.)

M. de Boullogne venait d'entrer.

A l'air profondément altéré de son visage, à la pâleur morne qui couvrait ses joues, on eût pu croire le contrôleur général vieilli de dix ans.

Après avoir jeté autour de lui un regard défilant comme s'il eût craint d'être aperçu, il se laissa tomber dans le fauteuil que Saint-Georges lui offrit...

M. de Boullogne sortait sans doute du conseil de Sa Majesté, car il n'avait oublié aucun des soins de sa toilette habituelle.

Le large cordon bleu qu'il portait la veille et qui l'avait fait invectiver par la populace se dessinait à l'œil sur un habit de couleur sévère; sa coiffure, symétriquement élevée, lui élargissait encore le front; les dents de ses manchettes, éblouissantes de blancheur, cachaient de magnifiques bagues; et la boîte en or, entourée de perles, qu'il roulait entre ses doigts, le cédait encore, en fait de guillochages, à la canne sur laquelle il s'appuyait.

Était-ce le danger couru par lui dans ce rassemblement formidable qui avait imprimé à sa figure un abattement si visible?

La surprise de Saint-Georges ne lui permit guère de débattre en lui-même cette question.

En effet, si la présence de madame de Langey chez lui avait eu lieu de surprendre le chevalier, la subite apparition de M. de Boullogne était de nature à redoubler sa stupeur.

On se rappellera peut-être que Saint-Georges s'était imposé la loi d'éviter toute occasion de se rencontrer avec ce vieillard dont l'humeur sarcastique lui déplaisait; ce n'était guère qu'à des intervalles éloignés qu'il l'entrevoyait au Palais-Royal.

De son côté, le contrôleur général semblait prendre plaisir à afficher pour le mulâtre un mépris singulier...

L'orgueil prépondérant de la finance perçait dans les moindres manières de M. de Boullogne; il portait le front haut comme un ministre d'État, adressait rarement la parole aux subalternes et se retranchait dans une probité exacte pour faire sentir le poids de sa supériorité. D'une famille de robe, il avait épousé, fort jeune, une Charlotte de Beaufort, fille de Charles de Beaufort, l'un des plus riches fermiers généraux du royaume : ce mariage avait déchaîné l'envie. Devenu veuf, il ne s'était point remarié, vivait triste et affichait une morgue d'aristocratie qui le faisait passer pour un homme dur. On a vu de quel amour et de quelle sollicitude il couvrait Maurice, ce fils si faussement attribué au marquis de Langey, mais à qui, par un raffinement d'orgueil, M. de Boullogne s'applaudissait d'avoir conservé un nom de noble. Nul doute que le motif impérieux qui avait conduit madame de Langey aux genoux du chevalier n'eût arraché de M. de Boullogne aux conseils du roi...

Saint-Georges se tint debout devant le vieillard, qui s'était assis.

Malgré lui peut-être il éprouvait pour cet homme une sorte de respect, mais ce respect n'étouffait pas chez lui une aversion qu'il ne pouvait s'expliquer...

M. de Boullogne prit le premier la parole.

— Vous devez vous battre, monsieur, dans une heure, avec le marquis de Langey, dit-il à Saint-Georges, après avoir fixé sur lui son œil pénétrant. Je viens vous dire que vous ne vous battrez pas.

— Et pourquoi cela, monsieur ? m'apporteriez-vous par hasard une lettre de cachet ? êtes-vous chargé de me conduire à la Bastille ?

— Je pouvais, monsieur, obtenir un ordre du roi... Votre adresse connue, votre supériorité à toutes les armes m'en donnaient le droit... Rassurez-vous... je n'ai voulu avoir recours à aucun des moyens que je pouvais invoquer ; j'en possède un plus sûr, qui fera tomber, je l'espère, votre épée et votre haine...

— M'apportez-vous des excuses, monsieur ?

— M. de Langey est mon fils, reprit M. de Boullogne. Encore une fois, vous ne pouvez vous battre avec M. de Langey !

— Il a bien pu, lui, me jeter impunément devant tous des paroles de honte ; il faut qu'il les efface, et il ne peut les effacer qu'avec du sang !...

— Ainsi, monsieur, vous voulez commettre un assassinat ?

— Le marquis de Langey porte une épée, il doit savoir s'en servir, monsieur.

— Je la briserais entre mes mains, plutôt que de voir sa pointe se lever sur votre poitrine !...

— Vous prenez de moi un trop grand souci, monsieur le contrôleur général, je vous croyais mon ennemi, et non mon allié ; me permettez-vous de m'étonner de ce tardif intérêt ?

— J'avoue mes torts, monsieur, jusqu'à ce jour j'ai pu méconnaître la noblesse de vos sentimens ; je vous ai poursuivi de mon ironie publique dans les cercles : votre mérite m'était importun. Vous paraissez surpris de me voir chez vous, monsieur de Saint-Georges ; votre étonnement cessera quand vous m'aurez entendu. Ma vie se rattache à votre histoire, monsieur.

— Que peut-il y avoir de commun entre nous deux, monsieur le contrôleur général ?

— Vous allez le savoir, continua le vieillard, c'est devant vous seul que

la voix de ma conscience m'ordonne de m'humilier. Dieu est juste, monsieur, et ce que j'ai à vous dire fera plus d'une fois rougir mon front... Je suis arrivé à un âge où le ciel nous garde souvent ses plus terribles épreuves. Celle qui m'accable à cette heure sera peut-être agréée par lui comme une expiation de mes fautes.

— Je vous écoute, monsieur répondit Saint-Georges d'une voix profonde et grave.

M. de Boullogne reprit :

— Bien des années ont passé sur mes souvenirs, et cependant ils sont tous présents à mon esprit. En les évoquant aujourd'hui devant vous, je ne crains pas, monsieur, que ma mémoire me fasse défaut ; il est de ces images que le remords se charge d'incruster en traits d'acier dans notre âme !

Le vieillard soupira, et levant alors sur Saint-Georges son regard, qu'il avait tenu jusque-là baissé vers la terre :

— Vous êtes né à la Guadeloupe, n'est-ce pas ?

— A la Guadeloupe... balbutia le chevalier, qui comprit à la seule assurance de cette interrogation solennelle que la négation devant cet homme lui devenait impossible.

— Et vous n'avez quitté ce pays que pour venir habiter Saint-Domingue ?

Saint-Georges garda le silence.

— C'est à Saint-Domingue... à la Rose... que vous avez connu madame de Langey ?

— Ce n'est que de vous qu'il doit s'agir ici, interrompit Saint-Georges ; vous me l'avez dit ; pourquoi me parler ici de madame de Langey ?...

— Pourquoi ? dit le vieillard, c'est parce que le souvenir de cette femme se lie intimement au récit que je dois vous faire, c'est parce que la marquise de Langey, qui vous a chassé, la marquise de Langey, qui a levé son fouet sur vous, la marquise de Langey m'a fait commettre, à moi... un crime bien plus odieux, un crime que Dieu seul peut pardonner !

— Remettez-vous, monsieur, dit Saint-Georges ; je vous ai promis de vous écouter... toutefois, je ne sais si je le dois. C'est une confession que vous m'annoncez ; cette confession ne regarde que Dieu.

— Encore une fois, monsieur, vous tenez vous-même une large place dans cette histoire, permettez-moi de continuer.

« J'ai prononcé devant vous le nom de Saint-Domingue... et du domaine de la Rose, reprit le vieillard. Au temps dont je veux vous entretenir, madame de Langey ne l'habitait point encore... Elle venait alors d'arriver à la Guadeloupe avec son mari. Le domaine choisi par eux à la Pointe-à-Pître était voisin du mien, celui des Palmiers, dont votre mémoire doit garder le souvenir... Je m'étais résolu à fixer ma résidence aux Palmiers depuis mon veuvage, il y avait à peine trois ans, quand madame de Langey parut dans la colonie... J'étais jeune alors, madame de Langey était belle, elle avait tout ce qu'il faut pour entraîner. Par quelle fatalité me trouvai-je bientôt subjugué à la seule vue de cette femme, qu'un mariage récent semblait devoir protéger contre tout coupable désir, c'est ce que le manège de coquetterie si habilement essayé sur moi par la marquise de Langey pourrait peut-être expliquer. Quoi qu'il en soit, elle ne tarda pas à occuper entièrement mes pensées, je sacrifiai tout au soin de lui plaire. Les fréquentes absences de son mari ne servaient que trop mes projets... Elle-même semblait jalouse d'aplanir

devant moi tous les obstacles. J'avais une foi sans bornes dans cette créole, elle eut bien vite en moi un esclave plus soumis que tous ceux qui l'entouraient. A son arrivée dans la colonie, j'étais déjà pourtant sous le charme d'un autre amour, d'un amour qui n'était peut-être, il est vrai, qu'un tribut payé à ce ciel où le soleil communique ses ardeurs à nos desirs ; j'aimais une négresse... une esclave de ma propre habitation, où je ne comptais pas moins de trois cents esclaves.

— Une négresse ! murmura Saint-Georges étonné.

— Une négresse, reprit M. de Boullogne. C'était la plus jeune et la plus belle... Je l'eus bien vite distinguée de ses compagnes ; elle joignait à un irrésistible attrait de grâce un dévouement absolu pour moi. Pendant une maladie longue et périlleuse, elle était restée constamment à mon chevet. Le climat de Saint-Domingue me laissait exposé à des attaques fréquentes dont la violence ne pouvait céder qu'à l'influence magique exercée sur moi par cette esclave. A sa vue seule, ma fièvre s'apaisait, le mal semblait fuir, car elle connaissait l'usage des simples les plus utiles à ma crise ; elle était versée dans cette science et renommée dans la colonie... L'habitude de ces soins établit bientôt entre la négresse et moi un entraînement si vif qu'insensiblement l'amour me fit revenir à la santé. Je l'avais tirée de sa misérable condition, je lui avais offert un asile chez moi : chaque jour je bénissais cet ange qui m'avait sauvé ! Comment ne l'aurais-je point aimée, cette femme dont la moindre parole avait eu pour moi le pouvoir d'endormir une douleur ? Je l'aimai... Malheureusement ce commerce qui devait se baser sur la reconnaissance n'intéressa que mes sens... J'aimais la négresse comme le maître aime l'esclave. Mon libertinage orgueilleux crut l'honorer. Cette perle de grâce et de beauté fut jetée au gouffre de la débauche ! La vie des seigneurs qui m'entouraient n'était guère propre à me faire considérer sous un autre aspect cette chaîne passagère. Ses soins ne me quittaient pas, moi je m'étais attiédi. Elle ne savait que m'aimer et ramper à mes genoux, elle se gardait de m'irriter et craignait mes violences ; le dévouement de cette créature ne m'était-il pas d'ailleurs prouvé par l'asservissement dans lequel je la tenais ? Je ne tardai pas à mettre ce dévouement à la plus cruelles des épreuves. Je négligeais la négresse, et ma passion pour la marquise m'en éloignait. Je crus à la jalousie affectée de madame de Langey et résolu d'éloigner une femme qu'elle pouvait rencontrer chez moi. Je bannis de ma présence celle qui m'avait sauvé !

» La douleur de la malheureuse fut sans bornes, peu s'en fallut que la violence de ce renvoi n'altérât même sa raison. Depuis quelque temps, et sans en pouvoir sonder la cause, elle se s'était que trop aperçue de mon refroidissement : je n'avais plus pour elle que des paroles sévères. Cependant le jour même où je lui fis signifier ce renvoi, je la vis accourir dans mon appartement ; son regard brillait d'espoir, il semblait qu'elle eût trouvé un moyen de m'arracher moi-même au remords et à la honte.

— » Vous ne me bannirez pas, s'écria-t-elle, non ; je resterais ! vous ne serez pas assez inhumain pour prononcer mon renvoi !... Lisez, monsieur, lisez, je n'ai pas besoin d'attester le ciel, car je n'ai jamais menti !

» Et la négresse tirait de son sein un papier jauni, presque morcelé, un papier qu'elle avait dû souvent mouiller de ses larmes. Elle s'était foulée à mes pieds avec des sanglots ; elle joignait les mains, et elle invoquait le ciel... Ma surprise fut extrême... Ce n'était plus une simple

maîtresse qui me parlait, c'était une mère !... La mère de mon enfant !... Elle venait me déclarer sa grossesse...

Saint-Georges fit un mouvement ; le vieillard reprit :

» C'est ici, monsieur, que je devrais remercier Dieu de ne pas m'avoir foudroyé dans sa colère ! A peine eus-je entendu cette nouvelle, que j'osai m'écrier que c'était une imposture.

— » Oh ! je ne vous trompe pas, reprit-elle, je ne vous mens pas : vous ne pouvez renier ce témoignage, monsieur ; c'est celui d'un homme que vous vénerez et que vous accueillez chaque jour dans votre maison, c'est le curé de la Pointe-à-Pître qui a écrit lui-même ma déposition, lisez !

» En parlant ainsi, elle me pressait, elle me conjurait de croire à l'évidence de ces preuves. Mon orgueil n'eut pas de peine à trouver un prétexte pour les nier : je saisis le papier, je le déchirai avec rage... Pendant ce temps, agenouillée devant moi, elle pleurait à chaudes larmes... Ostré de fureur, je donnai l'ordre à mes laquais de la chasser ignominieusement ; peu s'en fallut que je ne requisse la prison contre elle. L'amour de sa rivale s'était déjà glissé comme un serpent au fond de mon âme, celui de la négresse m'était devenu importun. Je la chassai, monsieur, comme madame de Langey vous a chassé ; en vain espérait-elle m'attendrir par ce seul mot : *mon enfant* ! J'oubliai le passé, j'oubliai que j'étais père ! »

M. de Boulogne fit une pause. Il semblait courbé en ce moment sous le poids de si impitoyables souvenirs que Saint-Georges le contempla sans pouvoir lui-même proférer une parole... Le vieillard poursuivit, après avoir levé les yeux au ciel :

« La négresse, désespérée... s'éloigna. Madame de Langey prit bientôt sur moi l'empire le plus grand. J'étais sous l'obsession de son amour : il me laissait à peine l'aiguillon des souvenirs. A de rares intervalles, l'image de la négresse, si injurieusement bannie par moi, venait pourtant se présenter à mon esprit, mais je l'écartais. Je rencontrais auprès d'elle une autre image, celle de ce fils qui devait garder à tout jamais sur son front la couleur ineffaçable de l'esclavage ! Je m'applaudissais d'avoir repoussé ce fils, qui m'eût appelé son père ! La négresse m'avait ébrié ; mais, depuis que la pauvre femme avait su que chacune de ses lettres resterait près de moi sans réponse, elle ne m'importunait plus, la noble créature, elle souffrait ! Retirée dans une misérable hutte, distante d'une lieue des Palmiers, il semblait qu'elle prit à tâche d'élever cet enfant loin du courroux de son père ; elle le faisait subsister par son seul travail. Ainsi s'écoulèrent les premiers jours de ce fils, monsieur, ainsi dut s'amasser dans son cœur, même à l'insu de sa mère, la haine qu'il devait vouer à l'auteur de tous ses maux !

» Ma liaison avec la marquise fut d'abord entourée de tels ménagements que l'œil de la négresse n'eût pu guère la découvrir... La maison de madame de Langey était le rendez-vous de la jeunesse la plus folle de l'île ; j'y étais reçu comme tous les riches propriétaires ; les adorateurs affluaient autour de la créole... J'ai su depuis quels sanglants adorateurs !... »

Le vieillard contint un mouvement de hautaine indignation ; puis il reprit, la lèvre encore émue et tremblante :

« La négresse devait pourtant revenir bientôt aux Palmiers, monsieur :

c'était un arrêt de Dieu. J'allais la retrouver sur mon passage, cette créature qui me devait son malheur ; le ciel ne consentait sans doute à me la montrer encore une fois et dans une circonstance si ineffaçable de ma mémoire que pour me ramener moi-même aux sentimens que je n'avais pas eu honte d'abjurer. Hélas ! pourquoi n'ai-je pas tenu compte de ce formidable avertissement ?

» C'était une nuit, nuit pesante comme aux Antilles. J'étais descendu pour respirer dans la plaine. Là, quelques nègres sur le visage desquels se reflétait la clarté des flammes, faisaient cuire des quartiers de chèvre et des ignames. M. de Langey venait d'entreprendre un voyage ; j'avais laissé la marquise dans son hamac. Tout d'un coup un noir vint me chercher, disant qu'elle se mourait... Je montai en hâte dans l'appartement de madame de Langey. Sa mulâtresse venait de la placer sur un lit ; elle éprouvait les douleurs qui précèdent l'accouchement... Ces douleurs mettaient sa vie en danger... En quelques secondes, les deux médecins de la ville mandés par moi accoururent près de la marquise ; ils ne tardèrent pas à la déclarer en péril. Malgré mes prières, ils ne voulurent pas se charger de tenter l'accouchement. J'employai les menaces ; je n'obtins pas davantage. Désespéré, furieux, je m'en fus trouver ces noirs de la plaine, qui s'étaient là, à leur manière, la nuit de Noël. Ces gens me dirent qu'il y avait à une lieue des Palmiers une négresse plus savante que tous les médecins ensemble, renommée depuis peu dans le pays pour ces sortes d'opérations.

» On fut la chercher : elle vint. Je m'étais caché derrière un rideau pour que nul ne pût me voir et me reconnaître : j'aurais craint d'affaiblir par ma propre contenance le courage de la marquise. J'avais fait mettre un masque à madame de Langey, dans la crainte que cet accouchement, que je voulais d'abord tenir secret, ne fût divulgué... Les cris de la marquise étaient devenus déchirans ; le danger augmentait, et les médecins parlaient de se retirer, lorsque la négresse approcha bientôt de cette femme, dont elle ne parut pas même curieuse de voir le visage. A ma grande surprise, elle l'accoucha heureusement... Et, moi, je ne m'élançai pas de ma cachette pour tomber à ses genoux, pour lui demander pardon ! car je venais de la reconnaître, monsieur, c'était bien elle ; la malheureuse venait de sauver sa rivale ! »

M. de Boulogne se leva : un bruit venait de se faire entendre vers l'une des portes vitrées de l'appartement ; ce bruit avait la vibration d'un soupir...

— Y a-t-il ici quelqu'un ? s'écria le vieillard alarmé.

— Personne, je vous jure, répondit paisiblement Saint-Georges, tout en ayant soin de se placer devant la porte vitrée...

« Le lendemain de cette nuit, la négresse reçut l'ordre de s'éloigner à jamais de l'habitation des Palmiers ; quelques pièces d'or tombées dans sa main me parurent une récompense. Bien qu'on lui eût fait jurer de se taire, je craignis ses indiscretions, ou peut-être mieux le remords attaché à sa présence... On la dirigea vers l'habitation de la Rose, qui m'appartenait à Saint-Domingue.

» Dans ce pèlerinage, elle emmenait son enfant, voué comme elle à l'abandon et à l'oubli !

» Madame de Langey avait donné le jour à un fils sur lequel ne tardèrent pas à se concentrer ma joie et mes espérances. L'enfant de l'es-

clave ne m'eût semblé qu'un obstacle. celui-ci fut reçu par moi comme un bienfait. Tout ce qu'un créole peut désirer, ce fils bien-aimé l'obtint ; tout l'amour que je refusais à son frère, il s'en empara dès le berceau. Il eut une maison, des serviteurs, une jeunesse de prince ! Rien ne s'opposa plus bientôt à ce que je l'adoptasse moi-même et le pressasse sur mon cœur comme mon fils ; car M. de Langey venait de mourir, — j'ignorais de quelle mort terrible, mon Dieu !... »

Ici M. de Boullogne se couvrit le front de ses deux mains ; on eût dit que cette mort, dont il était innocent, n'en fût pas moins planer devant son œil une ombre terrible !

« Vingt ans après, reprit le vieillard, — il y avait ce jour-là spectacle à Versailles, — j'occupais une place à côté du duc de Bourbon, lorsqu'en me retournant j'entrevis dans le fond de la loge voisine une figure que l'ombre semblait rendre encore plus noire... Au premier coup d'archet, la figure se leva ; je reconnus un mulâtre... Je demandai son nom. Tous parurent surpris de me le voir ignorer ; on ne parlait que de lui, les plus orgueilleux gentilshommes le copiaient ! Les femmes adoptaient la couleur de son habit ; il était la joie et l'orgueil de toutes les fêtes ! Cependant sa vue causa en moi une inexprimable révolte : je venais de reconnaître en lui ce fils que je m'étais imposé la loi de repousser ! La négresse avait fait baptiser son enfant sous le nom que cet homme portait ; ses lettres ne me le laissaient point ignorer. Si parfois, je le confesse, mes regards s'étaient tournés vers ce fils, c'était pour me le montrer comme un être condamné à partager l'humiliation des esclaves, à demi barbare par sa seule éducation ! Il ne me venait pas en pensée qu'il pût jamais secouer la honte de ses entraves. Je frémis en le retrouvant ; il allait peut-être divulguer ma honte par ses empressemens et par ses caresses. Je me rassurai en voyant qu'il n'éprouvait pas même un seul mouvement à ma vue... La négresse, me dis-je, m'aura gardé le secret ; l'angélique créature se sera tue ; Noëmi n'aura pas dit à cet homme qu'il était mon fils ! »

— Noëmi ! s'écria Saint-Georges en se levant avec une horrible pâleur.

Les traits du chevalier étaient bouleversés, son cœur battait à coups pressés dans sa poitrine. Il fit un pas vers le contrôleur général, puis il recula comme à l'aspect d'un fantôme.

— Noëmi ! reprit le vieillard en penchant la tête sur sa poitrine, vous savez mon secret, il m'est échappé... dès lors vous devez savoir aussi tout le secret de ma haine. En vous revoyant, Saint-Georges, placé sur le même rang que Maurice de Langey, noble, envié, accueilli, fier à juste droit d'une renommée qui n'avait pas eu de peine à laisser derrière elle celle de mon fils, je vous choisis dès lors pour l'objet de mon ironie : au lieu de vous ouvrir les bras, je vous repoussai... Voilà ce qui fait, Saint-Georges, qu'hier encore vous étiez le but de mes sarcasmes ; voilà ce qui vous explique mon impitoyable dédain. Aujourd'hui le frère en s'armant contre le frère m'oblige à déchirer, pour vous seul, ce voile que vos regards n'auraient pu jamais percer... Encore une fois, vous ne pouvez vous battre avec Maurice : tous deux vous êtes mon sang ! Je ne serai pas venu inutilement m'accuser ici devant vous. Parlez, j'attends de vous le sort d'un frère !

La voix du vieillard s'éteignit. Il reprit un calme apparent, et interro-

gea le chevalier avec un regard affectueux par lequel il semblait vouloir l'étreindre. Saint-Georges gardait l'attitude d'un homme frappé de la foudre : on eût dit que la vie l'avait quitté ! Les ombres confuses, évoquées devant lui par cet étrange magicien, l'avaient plongé dans une sorte de terreur ; ses yeux ne quittaient plus ceux du contrôleur général. Les paroles de cet homme bourdonnaient encore comme l'eau dans ses oreilles... Il s'arracha bientôt à cet immobile étonnement, et plongeant à son tour dans l'âme du vieillard :

— Monsieur, lui dit-il, après ce que j'ai entendu, je ne vous ferai pas l'injure de croire que vous avez voulu me tromper. Un vieillard qui ment, un pied dans la tombe, cela se voit rarement. Dans l'histoire que vous venez de dérouler devant moi, vous vous êtes accusé vous-même de mon abandon, je ne veux pas même mettre en doute la sincérité de vos remords. Oui, vous m'avez banni, repoussé, laissé dans l'ombre ! Vous avez appelé l'instant de ma mort, parce que ma vie avait le fatal pouvoir de vous offusquer, parce que je vous semblais devoir mettre en péril votre propre honneur... Péril étrange en effet que de voir venir à soi un homme qui ne peut vous faire baisser les yeux, alarme inouïe que celle de presser contre son sein un fils dont le bras peut vous défendre ! N'importe, vous m'avez rayé de votre mémoire, monsieur. Lorsque tout le monde m'avait accepté, vous m'avez nié à la face de tout le monde. Il a fallu un péril sur la tête de ce fils que vous proclamez votre seul enfant, pour que vous vinsiez. D'aujourd'hui seulement vous vous apercevez que vous avez un autre fils ! A mon tour, monsieur, j'ai le droit de vous parler comme je vous parle... Puisque c'est un coupable que vous amenez à mes pieds, j'ai le droit de lui indiquer le seul moyen d'apaiser cet autre fils indignement méconnu, vers lequel le ramène en ce moment la voix long-temps étouffée de son propre cœur. A ce prix seul, je consens à jeter loin de moi cette épée, à me prosterner à vos genoux, à courir dans ces bras, que d'aujourd'hui seulement vous me tendez... Appelez M. le marquis de Langey, placez sa main dans la mienne, et reconnaissez-moi pour votre fils devant ses témoins... cette déclaration me suffira..

— Qu'osez-vous demander ?

— La réparation d'une injustice... l'oubli de tous les maux que vous avez fait souffrir à ma mère !

— Saint-Georges !

— Vous hésitez ? J'hésiterai, moi, à reconnaître un frère dans Maurice !

— Vous oubliez, Saint-Georges, que vous avez conquis de ce jour ma confiance... Vous êtes, vous serez toujours mon fils !

— Oui ! vous me verrez, n'est-ce pas, monsieur le contrôleur général, comme on vient voir, de nuit, l'ami que l'on craindrait d'aborder pendant le jour, comme un courtisan tombé en disgrâce, comme un lépreux qu'on n'ose toucher ? Arrivé à ma porte, vous ramènerez sur vous les plis de votre manteau, n'est-ce pas ? Voulez-vous, monsieur, que j'avoue à mon tour un pareil père ! C'est la première fois que vous mettez le pied dans ma maison, monsieur de Boullogne ; prenez garde, le marteau a peut-être sali vos doigts ! Je ne vous connais pas, monsieur le contrôleur général ; que venez-vous faire ici ? Vous vous êtes trompé, je suis un mulâtre, un pauvre mulâtre qui ne connaît que sa mère ! Elle seule m'a élevé ; elle seule m'a donné de l'ombre et du pain. Encore une fois,

qui êtes vous, vous qui me parlez? continua-t-il dans un sombre égarement et en se promenant à grands pas, — sinon un pacificateur inconnu qui venez m'arrêter la main quand je la pose sur un glaive? Laissez-moi partir, monsieur, laissez-moi... l'heure s'avance, votre fils M. le marquis s'impatiente, il attend!

Il avait saisi précipitamment son épée; il poussa de son pied la porte de la chambre... Noëmi en touchait alors le seuil... Elle se précipita vers lui les bras ouverts; la négresse accourait ivre de joie... Le jour de son triomphe était enfin assuré; son regard exprimait à la fois l'amour, le bonheur et le pardon.

— Inclinez-vous, Noëmi, devant M. le contrôleur général, s'écria le chevalier, il m'a tout dit, il consent à me reconnaître pour son fils... Vous êtes vengée, ma mère!...

L'ironie étrange avec laquelle Saint-Georges articulait ces paroles ne fut point comprise de Noëmi, car elle se jeta, la pauvre femme, aux pieds de M. de Boullogne et les tint long-temps embrassés comme dans un muet remerciement.

La continuité de cette scène laissait le vieillard en proie aux réflexions les plus poignantes, elles faisaient passer alternativement sur sa figure la pâleur de la crainte et la rougeur de la fièvre. Le regard attaché sur la pendule, il voyait déjà l'aiguille marquer l'heure de cette sanglante rencontre... Son embarras devenait extrême devant les paroles précises du chevalier; il cherchait en vain quelque artifice pour en sortir. Il avait trouvé chez Saint-Georges un accent de noblesse et de fierté qui le terrassait.

Le chevalier examinait froidement la pointe de ses épées... Il avait l'air d'attendre le signal pour s'élancer; il allait de temps à autre soulever le rideau de la fenêtre... Son silence lugubre ouvrit les yeux à Noëmi.

— Tu vas te battre, te battre contre ton frère! reprit-elle en se penchant au cou du mulâtre.

— Je n'ai point de frère... je n'ai que vous, ma mère, reprit Saint-Georges; j'ai été insulté par le marquis de Langey... je le tuerai!

Le seul timbre de cette voix eût jeté l'âme la moins faible dans une mortelle épouvante... Anéanti, écrasé, M. de Boullogne trouva pourtant la force de se relever, et saisissant Saint-Georges par le bras:

— Songez-y bien, monsieur, je puis encore empêcher ce duel ou plutôt ce meurtre... Je puis écrire à M. Le Noir... s'écria-t-il... Je le puis!...

— Il est trop tard, monsieur le contrôleur général; regardez, il est cinq heures...

— Par pitié, Saint-Georges, poursuivit le vieillard en joignant les mains, par pitié, renoncez à ce combat... ce que vous exigez de moi ferait le malheur de ma vieillesse... Je me dois au maître que je sers, je me dois au roi, à la cour! Mes ennemis triompheraient les premiers de cet aveu qui ferait votre triomphe! Parlez, qu'exigez-vous pour le bonheur de Noëmi? je l'accomplirai. Ah! elle sera bien vengée de son abandon, je le jure, par celui de cette femme qui n'a pas rougi de me tromper!... Je tiens de ce matin entre mes mains la preuve de ses perfidies... C'était votre ennemie, Saint-Georges, l'ennemie de votre mère... Eh bien! je romps avec elle toute union projetée, c'est à l'avenir Noëmi

seule que mes bienfaits iront chercher ! Dites, n'est-ce point là réparer mes torts, n'est-ce point mériter la grâce de Maurice ?

— Vous plaidez, vieillard, pour un enfant dont vous répudiez la mère !

— Cela est vrai, Saint-Georges, mais c'est mon sang, c'est ma vie...

Tu ne sais pas, toi, ce que c'est qu'un fils !

— Vous auriez dû me l'apprendre, monsieur ! reprit-il en serrant sa mère contre son sein.

Sous le poids de ce reproche, M. de Boullogne resta muet, ses genoux menacèrent de lui manquer... Un coup de marteau violemment frappé venait de retentir sous la porte de l'hôtel et prolongeait son écho sonore dans l'appartement...

— Ce sont eux ! s'écria le contrôleur général dans une ineffable angoisse ; ce sont eux, ils viennent vous dire que Maurice est prêt, prêt à se faire égorger ! ne les entendez-vous pas ? Avant qu'ils n'entrent, monsieur, voyez-moi, moi qui vous parlais debout tout à l'heure, embrasser vos mains... vos genoux... j'y resterai, Saint-Georges, jusqu'à ce que vous m'ayez écouté !... Saint-Georges, serez-vous donc envers moi plus rigide que Dieu ? Oui, vous êtes mon fils, oui, je vais leur dire que vous l'êtes !... mon fils, mon...

Ici les efforts que faisait M. de Boullogne étouffèrent sa voix, sa gorge se serra... un sourire nerveux et convulsif courut sur sa lèvre... Il semblait que le vent fatal du Seigneur allât balayer ce faible vieillard et que les gens qui entraient ne dussent rencontrer que son cadavre...

Un pareil spectacle brisa le cœur de Saint-Georges. Cet homme, à genoux, palpitant comme une victime, et que les témoins de Maurice pouvaient surprendre humiliant sa fierté et son cordon bleu aux pieds d'un mulâtre, lui parut assez puni... Les larmes lui vinrent aux yeux devant cette image sacrée à laquelle il ne manquait qu'un rayon de Dieu pour se transformer en un tabernacle d'élite... Il le contempla quelques secondes dans un douloureux et saint recueillement ; puis, le relevant lui-même avec une généreuse pitié, il s'écria :

— Debout, oh ! debout... mon père !...

En lui parlant ainsi, la douleur le suffoquait... Il eût pleuré si M. de Boullogne n'eût point été là... La porte s'ouvrit, les témoins de Maurice entrèrent.

— Approchez, messieurs, s'écria le chevalier...

Saint-Georges reconnut alors avec surprise MM. de Vannes et de La Morlière...

— Mes témoins vous attendaient, messieurs, dit-il, après avoir appelé dans la pièce voisine MM. de La Monteil et de Guintrand.

— Qu'allez-vous faire ? murmura à son oreille M. de Boullogne.

— Rassurez-vous, monsieur, vous serez satisfait... Votre amour-propre sera épargné !

— Chevalier, dit M. de Vannes, nous venons prendre vos ordres... Vous êtes l'offensé, le choix des armes et des conditions vous appartient.

Il se fit un silence glacé d'une minute, pendant lequel on n'entendait qu'un seul bruit, celui de la respiration comprimée de M. de Boullogne.

— Messieurs, répondit alors le chevalier en se levant avec une lenteur calme et majestueuse, je suis désolé de vous voir tous rassemblés en ce lieu inutilement... Je ne me battrai point avec le marquis de Langey !

.

Les quatre personnages qui avaient entendu ces paroles demeurèrent pétrifiés... Ils s'écoulèrent lentement par les escaliers, dans une incroyable stupeur, pendant que M. de Boullogne, soutenu sur le bras de Noëmi et succombant presque à sa joie, regagnait sa voiture-après avoir remercié du regard le chevalier.

XXII

Enlèvement.

Eh bien ! ma belle, c'est maintenant que nous allons être heureux l'un et l'autre.

MOLIERE. — *Le Mariage forcé*, scène IV.

Tout le monde était à peine sorti que la porte vitrée du couloir fut poussée violemment...

— Mes lettres ! s'écria madame de Langey, mes lettres !...

Écrasé de ce qu'il venait d'entendre, Saint-Georges était retombé dans un fauteuil. Au bruit que fit madame de Langey, il se retourna subitement... Il crut voir un spectre, tant la marquise était pâle... Elle avait écouté dans le cabinet les paroles du contrôleur général avec une horrible anxiété... Elle se précipita la clé à la main sur le secrétaire.

— Vide !... s'écria-t-elle tout d'un coup, en poussant un cri de désespoir.

— Vide ! reprit avec étonnement le chevalier.

— M'auriez-vous trompée, monsieur, lui dit-elle, ou bien vous aurait-on volé ce dépôt ? Qui a pu s'emparer de ces lettres, dont nul ne savait le prix ?

— Moi ! qui les ai portées ce matin même à M. de Boullogne, répondit d'une voix tonnante un homme basané, couvert d'orgueilleux haillons. Son regard effronté traduisait assez le mépris qu'il faisait de la marquise. Il entra d'un air résolu et sardonique.

— Tio-Blas !... s'écria Saint-Georges, foudroyé lui-même par cette subite apparition.

— Tio-Blas !... murmura, après le chevalier, la tremblante marquise de Langey.

— Moi-même, continua-t-il en se drapant des plis d'un manteau percé de trous, pendant que cette femme, immobile de surprise, le contemplant de la tête aux pieds comme pour s'assurer que ce n'était pas son ombre... C'est dans le malheur et l'abandon, reprit-il, qu'on retrouve les vrais amis ! M. de Boullogne vous quitte, marquise, moi, je vous prends... Vive Dieu ! .. J'ai plus de pitié de vous que ce M. de Vannes que l'on dit être votre amant ! Je ne laisserai pas la colombe tomber au filet de l'oiseleur ! Ma maison sera la vôtre, marquise de Langey ; *ma* maison, entendez-vous ? car j'ai une maison... J'ai le droit de vous l'offrir : ne m'avez-vous pas reçu autrefois ?...

A cette voix terrible qui lui rappelait tous ses dangers, la marquise sentit un frisson de glace courir par ses membres, elle n'osa pourtant pas se placer derrière Saint-Georges.

— Vous êtes étonnée de me voir ici, madame ? Je n'ai fait qu'y reprendre mon bien, l'autre soir ; ah ! je m'en confesse au chevalier. En

— tout il faut de l'ordre, voyez-vous, et, depuis un grand siècle, j'étais à la piste de vos lettres... Je ne savais pas que le ciel donnerait avant-hier au chevalier l'admirable distraction de laisser sa clé sur la table que voici... Je venais lui rendre visite, parce qu'il n'est pas fier, et veut bien recevoir parfois les anciens amis ; quand j'ai vu ce joli bijou de clé qui se promenait innocemment, *santa madre di Dios* ! me suis-je dit en faisant à la Vierge une fervente invocation, faites, ma sainte mère, que je retrouve en ce lieu ce que je soupçonne y dormir ! Car, mon cher Saint-Georges, vous m'aviez trop prêché le pardon des injures, il y a une semaine, pour que je ne vous soupçonnasse pas un peu de vouloir vous venger en temps opportun... Je me défie toujours des belles actions, moi ; c'est ma nature... Il y avait mille livres à parier que M. le contrôleur général me recevrait muni de ces pièces de comptabilité. Oh ! il m'a donné audience avant toute la plèbe des solliciteurs, peu s'en est fallu qu'il ne me proposât un emploi !..

— Puis-je en croire mes yeux, Tio-Blas, s'écria madame de Langey, quoi ! c'est vous, vous souillé déjà de tant de crimes, que je retrouve acharné à ma ruine !

— J'ai le malheur, moi, d'être constant... que voulez-vous ?

— Ainsi vous avouez que c'est vous qui m'avez perdue ? Prenez-y garde, Tio-Blas ! ces lettres vous accusent autant que moi...

— C'est ce qui m'importe peu... Il y aurait d'ailleurs prescription ; madame la marquise, notre crime à tous deux ne date-t-il pas de...

— Assez, assez ! reprit-elle en étendant son bras vers la bouche de l'Espagnol pour lui imposer silence.

— Ne me tuez pas devant M. de Saint-Georges ! épargnez-moi !

— Pourquoi nous gêner devant le chevalier, madame ? ces lettres ne lui ont-elles pas appris nos affaires ? Il est au courant de notre commerce amoureux ! — Chevalier, continua-t-il en saluant Saint-Georges avec un impitoyable sang-froid, permettez qu'à cette heure je m'occupe seul du sort de madame de Langey...

— Que voulez-vous dire, monsieur ? demanda la créole avec angoisse, est-ce une raillerie ?... Prétendriez-vous employer avec moi la violence ?

— Pas le moins du monde, madame, nous sommes dans la maison du chevalier. Je vais vous donner le bras pour en sortir ; j'ai ma voiture qui vous conduira chez moi.

— Chez vous ! s'écria-t-elle d'une voix altérée par la frayeur, chez vous ! oh ! jamais ; j'aime mieux que l'on me tue ?

— On ne tue pas les femmes, marquise de Langey ! mais ce sont les femmes qui font tuer... vous le savez ! — Votre main ! reprit-il avec une douceur affreusement ironique, votre main ! Partons.

Et Tio-Blas saisit la main de madame de Langey. La malheureuse n'avait que trop compris l'impossibilité d'une résistance... elle se voyait à la merci de son bourreau.

— Mais c'est un abominable forfait ! dit-elle en jetant un coup d'œil de supplication au chevalier, qui regardait sans doute cette nouvelle scène comme trop au dessous des pensées qui l'agitaient pour y intervenir comme acteur. Que ne prenez-vous l'une de ces épées, Tio-Blas ! que ne prenez-vous mon sang !

— Ce n'est pas votre sang que je veux, Caroline ! c'est votre vie, votre vie pour moi seul... votre vie comme je l'entends !

— Pitié ! s'écria madame de Langey, qui croyait entendre son arrêt de mort.

— Assez de prières... partons !

— Je ne partirai pas, infâme ! répondit-elle en s'attachant à l'habit de Saint-Georges, je ne partirai pas. Chevalier, défendez-moi !

— L'air est vif ce soir, reprit tranquillement Tio-Blas ; voici un mouchoir que je vous prie de vous laisser mettre...

Et avec la promptitude du pêcheur qui jette un filet, il étouffa les cris de la marquise sous ce bâillon, la prit dans ses bras et l'emporta jusqu'à un flacre, aux yeux du chevalier stupéfait.

XXIII

Agathe.

Ainsi dans ta première et jeune nouveauté,
Quand la terre et le ciel honoraient ta beauté,
La Parque t'a liée, et cendra, tu reposes !

RONCART. — *Épithaphe de Marie.*

M. de Boullogne rejoignit Maurice la joie sur le front ; il se jeta dans ses bras et l'inonda de larmes abondantes.

Il semblait que ce fils si cher vint de lui être rendu par un céleste bienfait.

— Dans quelques secondes, lui dit-il, tu vas recevoir de tes témoins l'assurance de cet accommodement. J'avais méconnu la générosité du chevalier ; c'est un noble cœur, Maurice ; toute haine doit cesser entre vous deux.

— Toute haine, mon père ? J'y consens de bon cœur si cet esclave ne vient plus désormais me prendre ma part de soleil, si je ne dois plus subir le spectacle de sa fierté. Vous l'avez donc vu ? reprit-il ; le hasard vous l'a fait sans doute rencontrer ?

— Je sors de chez lui, Maurice ; ce n'est point au hasard que j'ai confié le soin de ce que j'avais de plus cher.

— Vous êtes allé chez lui ? reprit le jeune homme avec un mouvement de dépit. Vous ne l'avez pas supplié, du moins ? vous n'avez pas eu recours à sa pitié ?

— Je lui ai fait comprendre qu'un duel ne pouvait rien réparer entre vous deux. Il a déclaré d'abord qu'il voulait se battre avec toi... mes raisons l'ont convaincu...

— Et moi, mon père, pour que ce duel eût lieu, j'eusse donné de bon cœur ma vie et mon sang ! il aurait du moins effacé entre Agathe et moi l'image de cet homme, que je ne vois s'y dresser qu'avec épouvante ! Oui, je dois vous le dire, mon père, je crains que cet esclave, malgré la noblesse de sentimens que vous voulez bien lui supposer, ne trame encore dans l'ombre quelque perfidie contre mon bonheur... je crains que, ne s'étant pas mesuré avec moi...

— Que peux-tu craindre ? N'est-ce pas ce soir que des liens éternels vont t'unir à mademoiselle de La Haye ? Elle va donc enfin se voir accomplie, Maurice, cette union qui, tout à l'heure encore, éveillait en moi

des pensées d'alarme et de péril ! Nous autres vieillards, nous appréhendons plus que vous autres l'issue d'un combat...

— Celui-ci, mon père, eût été du moins glorieux pour votre fils, il l'eût placé haut dans le cœur d'Agathe !... Moi, d'ailleurs, qui suis jeune et qui n'ai un régiment que d'hier...

— Pour servir le roi, Maurice, il faut réserver son sang. Tu es jeune, cela est vrai ; mais la bravoure tient lieu de science militaire. Cette épée, tu ne l'emploieras jamais mieux que contre les ennemis de l'État.

— Je vous remercie de votre sollicitude, mon père. Ce n'est pas d'aujourd'hui que j'apprécie la bonté de votre cœur, vous qui m'avez adopté. Oh ! vous étiez digne d'être mon père !

Le jeune homme serra les mains du vieillard, et leurs embrassements se confondirent. L'accablement douloureux de M. de Boulogne reprit toutefois bientôt le dessus à cette question de Maurice :

— Où est ma mère ?

Le contrôleur général avait découvert les intrigues de madame de Langey. Il ne pouvait plus douter des manœuvres odieuses de cette femme, mais il ignorait par quel imprévu retour de vengeance elle venait de lui être à tout jamais enlevée. Il répondit :

— Madame de Langey ne tardera pas à te venir chercher, Maurice. Elle s'habille sans doute pour la cérémonie, car c'est à sept heures que le digne archevêque de Narbonne, l'ami de notre famille, a promis de vous marier dans la chapelle de la Vierge, à l'Oratoire... Une chaise de poste est préparée ; tu conduis de là ta femme en Dauphiné. Je vais, moi, prévenir mademoiselle de La Haye de l'heureuse issue de cette affaire... Son anxiété doit être vive ; car, je n'en doute pas, elle t'aime.

— Puissiez-vous dire vrai ! reprit Maurice ; moi aussi je l'aime, et elle ne peut l'ignorer. C'est à vous, mon père, que je vais donc devoir mon bonheur... à vous, que je voudrais voir toujours heureux...

— Le bonheur, dit lentement le vieillard, est une récompense, Maurice... A ceux qui ont une fois démérité de la Providence, le ciel est impitoyable et demeure fermé. Viens, que je t'embrasse encore une fois, mon enfant.

La seule conscience des torts de madame de Langey et la nécessité de son abandon rendirent cette dernière étreinte du vieillard encore plus vive. M. de Boulogne se disposait à sortir, quand la porte donna passage à MM. de Vannes et La Morlière, les deux témoins du marquis.

— Monsieur le contrôleur général nous a précédés, dit La Morlière ; il vous a sans doute appris, monsieur le marquis, l'étrange dénouement de ce duel ?

— *Étrange* est le mot, murmura M. de Vannes.

Ils lui rapportèrent alors les propres paroles de Saint-Georges. L'étonnement profond dans lequel la réponse du chevalier jeta le marquis se vit à peine dissipé par les protestations généreuses de M. de Boulogne, à qui l'injustice eût paru un crime en cet instant.

— Il est certain, reprit La Morlière, que M. de Saint-Georges a fait preuve en tout ceci d'une exquise générosité.

— *Générosité* est le mot, murmura encore M. de Vannes.

— Il me reste, messieurs, à vous remercier tous deux, reprit Maurice, de la manière empressée avec laquelle vous avez bien voulu m'offrir vous-mêmes votre intervention en tout ceci... Vous ne quitterez pas, je

l'espère, vos rôles de témoins, car vous m'avez bien promis d'assister à mon mariage... L'heure avance, permettez que je vous quitte...

— Nous nous retirons, dirent-ils : aussi bien, voici une voiture qui entre ici dans la cour... Nous vous attendrons à l'Oratoire, près de l'autel de la Vierge.

Le marquis prit congé d'eux et de M. de Boullogne, qui les reconduisit lui-même dans son carrosse jusqu'à la façade de l'Oratoire, rue Saint-Honoré.

Pendant ce temps, un valet de pied de la marquise de Langey était monté chez Maurice ; il lui annonça que la voiture de madame sa mère l'attendait.

Le marquis de Langey venait de revêtir son uniforme tout neuf de colonel de cheval-légers, et il avait fort bon air sous cet habit. En se regardant aux glaces de l'hôtel Boullogne, il songea qu'Agathe ferait un charmant effet en arrivant avec lui inspecter son régiment de Dauphiné. Maurice de Langey ne pouvait se dissimuler qu'il était l'un des privilégiés de M. le comte de Brienne, ministre de la guerre ; maître présomptueux de l'avenir, il se promettait bien de devenir un jour lieutenant général et grand-croix de l'ordre de Saint-Louis. Le seul nom de son père, le noble marquis de Langey, ne pouvait manquer de lui donner du relief et de l'ancrer dans l'armée. Il se voyait retiré, sur la fin de ses jours, dans quelque manoir de la Bretagne dont Agathe de La Haye deviendrait la châtelaine. Ces idées lui avaient fait oublier insensiblement son rival ; il se sentait renaître à la vie, à l'espérance. En approchant de la voiture, il parut surpris de la trouver vide et de n'y point voir sa mère, la marquise de Langey.

— Elle a sans doute précédé monsieur le marquis à l'église, lui dit le valet de pied, car elle est sortie seule sur les trois heures, en nous disant de ne pas être inquiets, et qu'elle s'habillerait chez mademoiselle Agathe.

Quelque singulière que dût paraître cette explication au marquis, il s'en contenta et atteignit bien vite la porte de sa fiancée.

— Êtes-vous prête, Agathe ? s'écria l'heureux jeune homme en s'élançant dans la chambre. Vous le voyez, je vis... je ne veux vivre que pour vous !...

Mais, au lieu d'Agathe, il ne rencontra qu'un homme debout, le front appuyé dans ses deux mains sur le marbre même de la cheminée.

— Mon père ! s'écria-t-il, c'est vous !... seul ici !... Qu'est-il arrivé, mon Dieu ?...

M. de Boullogne lui présenta une lettre fermée d'un ample cachet noir.

— Morte ! poursuivit-il... Oh ! cela n'est pas possible !

— Morte, pour vous du moins, répondit le vieillard, oppressé par sa douleur.

Maurice lut la lettre, puis il retomba anéanti dans un fauteuil. Elle était ainsi conçue :

« Je vous fuis, Maurice, je vous fuis pour Dieu, le refuge des âmes » faibles. Ne cherchez point à connaître le lieu de ma retraite, mes précautions pour vous la cacher sont bien prises. Adieu, soyez heureux comme

» vous le méritez ; c'est le vœu d'une femme qui se repentirait toute sa vie d'avoir pu un seul instant compromettre la félicité de la vôtre.

» Votre amie ,

» AGATHE DE LA HAYE. »

Cette lettre avait plongé quelque temps le jeune homme dans une morne immobilité. Il se leva bientôt comme un furieux, parcourut l'appartement et appela vainement la gouvernante qu'il avait choisie lui-même pour Agathe ; elle avait fui. En se penchant à la fenêtre, il put voir l'église de l'Oratoire illuminée çà et là de quelques maigres clartés qui se faisaient jour à travers sa longue vitrine. La chaise de poste qui devait l'emmener avec Agathe était remisee sous les murs élevés servant de rempart à l'église. Maurice de Langey se jeta alors dans les bras de M. de Boulogne, qui le regardait avec angoisse.

— Je ne les rendrai pas témoins de ma honte et de ma rage, reprit-il... je partirai seul, mon père... seul pour mon régiment, vous l'entendez ? Je vous charge de consoler ma mère !

Et, malgré les cris déchirants du vieillard, il s'élança de la chambre et se précipita dans la chaise, qui l'emporta.

XXIV

La Maison pâle.

Le temps de vouloir est passé pour vous !

(*Le comte de Carmagnole, acte v.*)

Au temps où se passe cette histoire, il existait encore, près de la barrière d'Enfer, une singulière maison, de laquelle il reste à peine aujourd'hui vestige, depuis que son emplacement s'est vu occupé par une brasserie considérable.

Isolée des autres habitations de ce boulevard désert par trois grandes cours qui remplissaient l'office de chantiers, elle offrait d'abord à l'œil, dans son enfoncement obscur, une façade lézardée en vingt endroits, et dont les persiennes à demi brisées n'avaient jamais été vues ouvertes par qui que ce fût.

Sur les murs extérieurs, les herbes parasites, le gramin et les coquelicots, se faisaient jour glorieusement pendant l'été ; mais l'hiver venu, les plantes, moins serrées, laissaient voir d'énormes piquans de fer sur lesquels le plus hardi voleur eût frémi de s'appuyer.

Une allée droite et raide conduisait à la maison, que l'on pouvait apercevoir à travers sa grille. Cette grille conservait encore deux chiffres d'honneur entrelacés, comme il s'en rencontre à beaucoup de ces clôtures à jour façonnées au siècle de Louis XIV. Celle-ci était en outre flanquée de deux pavillons, fermés comme deux donjons féodaux et qui ne laissaient apercevoir que des fenêtres étroitement oblongues en guise de meurtrières. Vous eussiez cru voir l'entrée d'un vrai château-fort.

Les murs de la maison étonnaient surtout par une sorte de pâleur mate qui, lorsque la lune tombait d'aplomb sur eux, leur donnait l'air d'une tombe.

Les pavillons, la façade, tout, jusqu'au pavé crayeux de cette cour,

conservait cette teinte étrange ; ce qui faisait que , dans le quartier , on nommait cette maison *la maison pâle*.

Le propriétaire actuel de ce lieu avait jugé convenable d'établir au pied même de son perron un chenil de pierres massives , d'où quatre grands chiens-loups , tels que les peint si admirablement Fielding , pouvaient s'élancer au premier bruit qui aurait interrompu le silence de la maison.

Car , pour l'ordinaire , elle était plongée dans un effrayant silence , cette maison , vis-à-vis de laquelle le cœur se serrait comme par instinct. Il semblait en vérité que ses murs recélassent quelque mystère impénétrable , quelque drame intime , soigneux d'amasser l'ombre autour de lui. Il n'y avait aucun portier près la grille , pas même seulement une misérable cloche que la main du passant pût agiter en cas de besoin. L'œil du maître y devait être aussi attentif , aussi éveillé que celui des quatre dogues ; car , en cas de visite , indépendamment de la barre qu'avait la grille , il fallait détacher une énorme chaîne de fer pendant à deux bornes intérieures de la cour. Quant à la cuisine , comme elle était souterraine , il était difficile qu'on y entendît le moindre bruit ; et pourtant , à certaines heures , les sons d'une voix tristement cadencée s'y frayaient passage par le soupirail , sans que pour les voisins il pût en résulter un sens précis.

A d'autres instans , et principalement lorsque la nuit étendait son crêpe sur ces murailles , la flamme extravagante qui se faisait jour à travers les persiennes ébréchées d'une chambre du milieu semblait vomir aussi quelques paroles inintelligibles... On eût dit que ces échelons de bois , dont le loquet demeurait toujours fermé , abritaient à l'intérieur quelque conjuration cabalistique... Tantôt la flamme y paraissait bleue comme celle du punch , tantôt elle dardait au dehors des jets rougeâtres... Rien n'était distinct ni reconnaissable dans cette espèce d'incendie , mais on y voyait sautiller pourtant une forme noire empressée à l'exciter ou à l'abattre , ombre travailleuse qui tenait souvent un pan de rideau entr'ouvert et le rabaisait ensuite sur elle pour tout faire rentrer dans la nuit. De fortes odeurs , émanées enfin de cette chambre , donnaient lieu de croire à quelques expériences chimiques tentées sans doute par son curieux propriétaire...

Une fois par semaine , deux ou trois personnes ébranlaient de leurs pas le vaste péristyle , dont presque tout le carrelage était déchaussé... Insensiblement d'autres arrivaient , et le nombre exigé pour la réunion une fois atteint , ils se rassemblaient tous dans la plus sourde pièce de cette bastille... Par tout le quartier d'Enfer il n'était venu encore à l'idée de personne de les croire faux monnayeurs , et pourtant ils en avaient bien l'allure.

Le personnage retranché dans cette maison ne se trouvait pas lui-même exempt de toute ressemblance avec la couleur de sa façade , car il n'était pas besoin des rayons de la lune pour que la seule pâleur de ses traits en fit un fantôme. Maigre , bilieux , plein d'empire et de lenteur souveraine dans ses moindres mouvemens , il se promenait la plupart du temps dans sa cour , les bras croisés , interrogeant de l'œil quelques plantes étiolées des tropiques , qu'il s'obsinait à y vouloir faire fleurir. A son air rêveur et profondément absorbé , vous l'eussiez pris d'abord pour un savant ou pour un chercheur de la pierre philosophale... Sa tête était nouvellement rasée , et la lueur du moindre flam-

beau s'y mirait comme sur l'onde d'un lac... Il aimait peu à parler et répondait à peine aux questions qu'on lui adressait. Souvent encore, c'était moins son pas, dont le bruit était imperceptible, que la fumée légère de son cigare en papier qui trahissait sa présence dans les allées du maigre jardin où il avait coutume de se promener... Quand on l'apercevait, on éprouvait devant lui une sorte d'effroi, commandé par son sourire dur et méprisant. Il tenait habituellement à la main un chapelet à grains d'argent et d'ivoire; sur ces grains, il marmottait à voix basse des *oremus*.

La seule personne qui le servît avait pour nom Josépha. C'était une vieille Espagnole, revêche, assez semblable à la dame Léonarde de Gil Blas; elle était énorme d'embonpoint et taillée en boule comme un oranger des Tuileries; elle râclait de la guitare et chantait des ballades dans sa cuisine; mais, ce qui n'était pas moins curieux, c'est qu'elle persistait à croire qu'elle était née pour être grande dame, et qu'elle ne parlait jamais aux gens de la rue...

Nous croyons avoir suffisamment expliqué, par le seul aspect de cette maison, l'invincible répugnance avec laquelle une femme y serait entrée... Ce fut pourtant là que Tio-Blas conduisit madame de Langey, car cet homme c'était lui, et cette maison la sienne.

Seulement Tio-Blas n'y était pas connu sous ce nom, mais sous celui du *comte de Cerda*.

L'*hidalgo*, on le voit, avait repris enfin le dessus, Tio-Blas ne se souciait plus d'être bandit.

Aussi ces quelques hommes qui venaient le visiter à des heures nocturnes recherchaient-ils sa maison pour un autre but.

A cette époque, les intrigues révolutionnaires ourdies par les hommes de couleur contre Saint-Domingue avaient pour objet de combattre le parti des colons résidant en France: parti jaloux à bon droit de ses prérogatives, et dont l'hôtel Massiac devint plus tard le centre de ralliement. Dans ces premiers élémens de destruction imminente venaient se fondre les intrigues contre-révolutionnaires de l'Espagne et les intérêts mercantiles de l'Angleterre. L'une et l'autre de ces puissances avaient promis de fournir des armes, des munitions et des approvisionnemens. Les Espagnols, ainsi que le gouvernement de France, désiraient la contre-révolution; l'Angleterre voulait y ajouter la ruine du gouvernement français. Les agitations de la colonie de Saint-Domingue fermentaient déjà, et les négrophiles ne pouvaient voir avec indifférence ces hardis symptômes.

Le comte de Cerda, que la misère arrachait à son apathie habituelle, comprit tout de suite le rôle qu'il pouvait jouer dans ce drame qui devait ruiner la plus admirable possession française. Irrité contre son pays, il jura de s'en venger et de ne rentrer qu'en maître sur ce sol, dont, pour ainsi dire, on avait tari devant lui les veines d'or. La fermeture des mines de la colonie, les mépris de l'évêque son parent, son emprisonnement, et, plus que tout cela, les maux inouïs que son amour lui avait fait souffrir sur ce sol maudit, concouraient à affermir chez lui une épouvantable résolution, celle de se mêler ténébreusement aux conspirateurs de France, aux hommes de couleur, pour fomentier la ruine de son pays. Il avait toujours rêvé la supériorité féodale dans un château ceint de

tours, les richesses d'Ovando et la future soumission de madame de Langey, en ces lieux mêmes où elle l'avait vu ramper !

Ces illusions d'un cœur ulcéré avaient la chance à ses yeux de devenir enfin une réalité triomphante. Le comte de Cerda pourrait donc remettre le pied en vainqueur sur cette terre qui l'avait traité en vaincu ! Les gens de couleur, auxquels il ne rougit pas d'ouvrir sa porte, ne tardèrent pas à se rassembler chez lui comme dans un club dont sa haute prudence devait diriger les moindres délibérations. Au sourire haineux qui effleurait habituellement le coin de sa bouche, à l'âpre fierté de ses moindres mouvements, aux paroles brèves et saccadées qu'il laissait tomber sur ses interlocuteurs, pas un qui n'eût cru voir parler et se mouvoir devant lui un portrait de Carreno ou de Velasquez... Les instructions qu'il leur donnait sur la position coloniale de l'Espagne eussent honoré la sagacité d'un ministre.

Il affichait au dehors la livrée de la misère ; et cependant depuis quelques semaines il commençait à en sortir... Ce n'était pas lui d'abord qui payait le loyer de cette maison où il logeait depuis peu ; c'était son propriétaire lui-même, le joaillier Bœhmer.

Cet homme, qui devait figurer plus tard si malheureusement dans l'éclatante affaire du collier, était devenu à la lettre l'*adepte* du comte. En quittant Saint-Domingue pour le pavé glissant de Paris, l'Espagnol avait compris que, dans cette ville de charlatans, un nom de noble sonnerait merveilleusement ; cependant, il faut le dire à sa gloire, il avait d'abord généreusement lutté contre cette profanation de toute noblesse. Peu à peu la misère prit le dessus, et il se résolut à se servir de son titre.. Les comtes de Cagliostro et de Saint-Germain étaient, à coup sûr, de moins bonne famille que lui, mais ils savaient engluier leur monde par de belles paroles. A défaut de leur habit, Tio-B'as possédait leur éloquence : il se servit de la sienne près du joaillier.

Un hasard singulier avait fait garder à l'Espagnol le cachet de ses armes, preuve unique de la noblesse héréditaire de sa maison, héroïque débris sauvé des pourchassés des officiers et des dragons jaunes de Saint-Domingue !... Pressé par le besoin, il le porta un jour chez Bœhmer. Bœhmer le confronta avec un plat magnifiquement ciselé qui provenait de la vente d'un ambassadeur d'Espagne, allié au sixième degré à la maison de Cerda. Cette découverte le mit bientôt en rapport avec l'Espagnol. Bœhmer était un artiste d'imagination, et nul mieux que le comte de Cerda ne s'entendait à éveiller l'imagination des autres... La connaissance qu'il semblait avoir des pierreries et surtout des localités de Saint-Domingue éblouit Bœhmer, qui ne tarda pas à se repaître avec délices des fables merveilleuses que l'Espagnol lui débita sur le Morne Rouge. Là devaient dormir des trésors sans nombre, enfouis depuis les persécutions du gouvernement espagnol et le comblement des mines. L'Espagnol paraissait connaître la voie la plus sûre pour ces découvertes ; il s'occupait lui-même de chimie, et il en causa avec Bœhmer. Bœhmer l'écouta avidement, et comme un homme qui, malgré sa richesse, rêve toujours la fortune. Peu à peu le comte le persuada, au point qu'il le fit entrer jusque dans ses idées de haine contre son pays ; le bouleversement étant, disait-il, le plus sûr moyen pour couvrir le projet de fortune qu'ils méditaient et qui devait leur profiter à tous deux.

Le joaillier n'avait pas encore été dupe ; il donna dans le piège avec

une merveilleuse facilité. Pour assurer les desseins du comte de Cerda, il lui abandonna cette maison, il l'aida lui-même à y placer quelques fourneaux de chimie... Ces murs discrets ne devaient rien révéler de leurs mutuelles expériences. Böhmer habitait lui-même à l'autre extrémité de Paris; lorsqu'il venait voir celui qu'il nommait *son maître*, c'était dans la nuit et pour lui apporter quelques subsides. L'Espagnol, on le pense bien, les mettait à part, résolu à profiter de l'argent de Böhmer pour partir au premier jour...

Mais, comme l'amour, la haine ne s'amuse-t-elle pas de mille projets et de mille détours? Le mobile secret de tous les complots de l'Espagnol était l'asservissement résolu de madame de Langy. Nous l'avons dit, chez cet homme la vengeance ne vieillissait pas; elle était devenue indispensable à sa vie. Malgré l'opium auquel il avait recours, il ne pouvait oublier!... le remords était son hôte.

C'est ce qui faisait sans doute qu'à l'heure ordinaire de l'*Angelus*, il s'en allait chercher la Josépha et la faisait prier à ses côtés devant une croix de bois plantée par lui dans l'endroit le plus reculé de son jardin...

La marquise entra dans cette maison comme on entre dans un sépulcre... Il y aurait eu folie pour elle à crier durant le trajet qu'elle fit en fiacre avec son singulier guide; il l'avait dégagée pourtant de son mouchoir, mais il ne quittait jamais sa *mancheta*. Il fit ouvrir bientôt par Josépha un vaste et silencieux appartement, dont un lit à lourds rideaux de serge verte formait le principal meuble. Un crucifix ornoit le dessus de la cheminée.

— Vous ne retrouverez point ici, madame, vos vases du Japon et vos paravens de laque; mais, quand le vaisseau a sombré, on est encore heureux de se rattacher à quelques planches. Voici, d'ailleurs, Josépha, qui vous fera oublier, je l'espère, le maître-d'hôtel de M. de Boulogne!...

Josépha parut éblouie à la vue des dentelles et des pierreries de la créole; mais son dédain ordinaire reprit le dessus dès qu'elle vit que la malheureuse pleurait.

— Quelque comédienne... pensa la servante.

L'Espagnol reprit, sans faire attention à ses sanglots :

— Vous ne vous étonnerez pas non plus de certains bruits qui peuvent ébranler les solives de cette maison : vous voilà de ce jour sous ma garde... Vous voyez qu'on est armé... voici des pistolets dont j'examine l'amorce tous les soirs...

Madame de Langey ne répondit pas; elle se leva et considéra machinalement une carte qui était fichée avec quelques mauvais clous sur la porte même...

— C'est une carte de Saint-Domingue... reprit-il; voulez-vous, marquise, que je vous montre l'endroit où se trouve la Rose?

Elle voulut s'éloigner, il la retint; et, lui faisant suivre impitoyablement sur la carte les linéamens décrits par son doigt :

— Ceci, lui dit-il en montrant un petit point noir presque insaisissable à l'œil, c'est la Concha!...

— Grâce!... murmura-t-elle; je suis en votre pouvoir, grâce!...

— Il n'a pas demandé de grâce, *lui!*... Il est mort noblement... sans me prier... sans me conjurer... Oh! ce n'était point un lâche!

Il la quitta brusquement pour s'enfuir dans le jardin. La créole de-

pourra seule dans la demi-obscurité produite par la nuit tombante. Son regard inquiet eut bientôt fait l'examen de cette chambre ; elle frémit en voyant cette carte où le doigt de l'Espagnol s'était promené un instant, comme eût fait le doigt de Dieu ! Dans une semblable situation, il lui devenait difficile de ne pas songer au seul être qui eût pu l'arracher à ce cercueil anticipé, à ce fils que peut-être elle ne devait plus revoir... Pour la première fois, des larmes de mère vinrent baigner sa pâle joue ; sa consternation fut horrible en songeant que nul ne pourrait même soupçonner sa misère... Il n'y avait pas d'apparence que le chevalier lui-même se fût arraché à son accablement pour suivre cette voiture ; et d'ailleurs, une fois dans la tanière du tigre, quel vengeur serait assez hardi pour l'arracher à son engle ? La perspective de la vie affreuse qu'elle allait mener donna pourtant à la créole un affreux courage, un courage qu'elle n'eût pas cru trouver elle-même au fond de son cœur : pressentant que tout moyen d'écriture lui serait refusé dans cette maison, elle prit une épingle et se piqua le bras gauche... Cela fait, elle détacha sa respectueuse (1), et, sur ce ruban, presque aussi blanc que sa gorge, elle écrivit l'adresse de M. de Vannes et celle de la maison où elle se trouvait enfermée...

— Le ciel m'exaucera, pensa-t-elle, il me permettra de rencontrer un homme à qui je puisse remettre cette indication !

Confiante en cette pensée, la malheureuse femme prit en patience le joug terrible sous lequel cette main de fer la courbait... L'instinct que le comte avait prétendu surtout rabaisser en elle, c'était la fierté ; elle eut à endurer, dès ce jour, la compagnie humiliante de Josépha. Cette fille surveillait ses moindres mouvemens avec une rigueur scrupuleuse ; elle se plaisait à lui répéter continuellement qu'elle serait fort heureuse avec le comte de Cérda.

— M. le comte ne veut pas faire de vous une maîtresse... mais sa femme, reprenait-elle lorsqu'elle la voyait triste.

Josépha n'appartenait elle-même à l'Espagnol que depuis une quinzaine de jours ; elle ignorait entièrement son ancienne vie... Sous le prétexte de faire l'assidue près de la créole, elle augmentait pour elle les tortures de cette captivité. Ce fut alors que la marquise se ressouvint de Finette ; Finette, pauvre fille qui avait payé de sa vie la méprise sanglante de Tio-Bias.

— Si je refuse de l'épouser, j'aurai le même sort, se dit-elle.

La marquise n'avait pas tardé à devenir l'humble servante de Josépha. C'était à elle que la malicieuse duègne abandonnait le soin de sa chambre ; elle se vit obligée à balayer elle-même : il est vrai que, quelques années plus tard, une femme plus belle que la créole, une reine de France, devait recoudre elle-même ses bas au Temple !

Depuis son séjour dans cette maison, la haine irréconciliable de Cérda ne s'était portée envers elle à aucune extrémité violente, mais elle la sentait planer autour de sa tête comme les ailes du vautour. Cette haine se faisait jour par une infinité de précautions. Ainsi, la marquise ne pouvait se promener dans le jardin sans que les quatre dogues ne fussent lâchés ; elle n'ouvrait pas un livre sans que Josépha n'ôtât le couteau qui servait à couper les pages. Quand le comte lui adressait la parole, il avait

(1) Large nœud qui ornait la poitrine des femmes du temps de Louis XVI.

l'air de poursuivre en lui-même le sens d'une vengeance logique ; il affectait de faire intervenir Saint-Domingue dans ses moindres récits. Osait-elle lui redemander son fils, il lui parlait du marquis de Langey son père ; entretenant ainsi dans l'âme de cette infortunée femme des souvenirs plus terribles encore que ceux de ce monde qu'elle avait perdu. Le froid noir qui tombe des voûtes d'un cachot, le mugissement d'une bête fauve ou le pas sonore d'un meurtrier eussent moins effrayé la créole que cette tranquillité sinistre de tous les quarts d'heure. Les fumées de l'opium faisaient de Cerda une sorte d'être énigmatique, mais toujours marqué de ce fatal pouvoir qui fait flamboyer le glaive aux mains de l'ange exterminateur.

Huit jours s'étaient à peine écoulés depuis cette odieuse hospitalité, et la marquise n'avait même pu entrevoir une seule des figures qu'il recevait dans la partie basse de sa maison, lorsqu'un soir elle crut distinguer un homme à travers les persiennes éclairées de la chambre du milieu, qui servait de laboratoire. Ce n'était pas l'Espagnol, car il se tenait alors dans la cour, roulant entre ses doigts un *papelito*, dont la fumée onduleuse montait jusqu'à sa fenêtre. Madame de Langey avait soufflé sa lumière et se tenait collée contre une vitre, les yeux attachés sur son gardien.

Il grimpa bientôt dans le laboratoire, où la flamme était intense, et parut discourir vivement avec l'homme qui s'y trouvait. Par une illusion qui ne pouvait trouver sa source que dans une folle espérance, la marquise se persuada que cet homme était peut-être M. de Vannes ou son fils ; cependant la silhouette noire paraissait plus longue de taille. Les deux ombres se séparèrent bientôt : madame de Langey remarqua qu'en partant elles ne se saluaient point... Curieuse de voir si elle ne se trompait pas, elle attendit que l'inconnu passât au dessous de sa fenêtre pour l'appeler... les rayons de la lune lui firent alors reconnaître le joaillier Boehmer. Il avait travaillé pour la marquise, et parut surpris au delà de toute expression de la trouver en ce lieu.

— Tout entretien nous perdrait, lui dit-elle, prenez ceci et remettez-le à son adresse.

C'était le ruban ; le joaillier tendit son tricorne et le reçut... Il venait à peine de franchir la grille, que le comte entra chez madame de Langey, tenant à la main plusieurs papiers.

— Vous voilà riche, lui dit-il, comtesse de Cerda ; car un honnête homme vient de me remettre une partie de sa fortune... Demain, nous partirons pour Bordeaux, et de là nous cinglons vers Saint-Domingue...

Il dicta alors à la marquise de Langey les conditions de sa nouvelle vie... Elle devait le suivre, l'épouser, et le voir bientôt assis en maître avec elle à San-Yago, dont la révolte ne pouvait tarder. Son antique puissance allait renaitre ; il jurait par la Vierge qu'il n'avait jamais haï que la marquise de Langey, mais qu'il protégerait la comtesse de Cerda.

La créole était demeurée muette de surprise... Elle ne s'attendait pas si tôt à cet extrême parti ; elle espérait toujours que l'Espagnol y renonceraient ou que le hasard viendrait la délivrer de sa tyrannie ! Quand elle le vit lui tendre cette main rougie de sang, elle fit un pas en arrière, tout en s'efforçant de paraître calme. Elle attendait cet ordre comme la sentence de l'exécuteur ; une fois prononcé, elle ne dit rien au bourreau.

Les rapports qui paraissaient exister entre Boehmer et Cerda lui firent

croire aisément à la connivence du joaillier : évidemment il ne remettrait pas le ruban, il craindrait que l'Espagnol ne fût retomber sur lui tout le poids de sa vengeance. Les préparatifs de ce départ si subit ne témoignaient que trop l'horrible impatience de Cerda. La marquise se sentit glacée de terreur en voyant une vaste berline remplie de ses objets les plus précieux, qu'il disposait lui-même tranquillement dans sa cour. L'Espagnol y avait placé plusieurs paquets d'armes ; il semblait qu'il se fût prêt à soutenir un siège partout où il en serait besoin. La créole avait rallumé sa lampe et s'était jetée à genoux devant le crucifix de sa chambre, dans un trouble que rien ne peut rendre. Madame de Langey était encore magnifique de beauté. Qui l'eût vue en ce moment à genoux, pâle et résignée, levant vers le ciel ses yeux baignés de pleurs et cependant remplis de souveraine volonté, eût pensé à l'une de ces martyres admirables du Proccacio... Madame de Langey venait de se souvenir qu'elle était une fille noble ; c'était en fille noble qu'elle devait mourir... En parcourant les sinueux détours de cette caverne, elle était arrivée un jour jusqu'à la porte du laboratoire de l'Espagnol, qu'elle avait trouvée fermée. Appliquant son œil à cette serrure, elle ne tarda pas à reconnaître, cette fois, dans la chambre, divers alambics, des récipiends, des fourneaux. Plusieurs flacons étaient épars sur la table ; l'un d'eux, un très petit, frappa son attention par sa forme et par le soin avec lequel il se trouvait seul enchâssé dans un fourreau de galuchat noir. A force de tâtonnements, elle parvint à l'extrémité du corridor qui menait au laboratoire. Par un singulier bonheur, elle crut entrevoir qu'on avait oublié d'en fermer la porte. Toute flamme y sommeillait, on y sentait seulement une forte odeur de charbon.

Cette nuit-là même et pendant que l'Espagnol, aidé de Josépha, veillait dans la cour aux préparatifs de son voyage, il aperçut, au bout de la ruelle qui longeait les murs de son jardin, sept hommes en manteaux bleus, brodés d'un galon d'or, qui semblaient vouloir se diriger vers sa porte. Ils marchaient à tâtons et en s'appelant à voix basse, car la nuit était fort sombre. Arrivés devant la grille, ils firent une halte ; et l'un d'eux, celui qui paraissait le guide, tourna bientôt les yeux du côté de l'Observatoire. La colonne de poussière qui ne tarda pas à s'élever de cette direction fit présumer à Cerda que c'étaient sans doute des cavaliers qui accouraient ; c'était, en effet, une compagnie du guet à cheval qui venait prêter main-forte aux sept hommes. Peu soucieux de lutter contre de telles forces, l'Espagnol n'eut que le temps de se souvenir d'une issue secrète, par laquelle, après s'y être caché, il pouvait gagner les champs. Il courut à l'appartement de la marquise, mais il le trouva désert. Les agresseurs approchaient ; encore une minute, et il allait se trouver pris par ces hommes... En traversant le corridor, il vit son laboratoire ouvert, et dans les demi-ténèbres de ce lieu une forme blanche qui semblait reposer sur un fauteuil.

Il s'approcha ; mais il recula en même temps. Le visage de la marquise était d'un bleu violet ; on eût dit qu'elle venait d'être frappée de la foudre... ses doigts crispés tenaient la fiole au fourreau de galuchat noir.

— Empoisonnée !... s'écria-t-il en fuyant.

Au même instant, et presque sur les pas de Cerda, un homme se précipita dans le laboratoire. C'était à coup sûr le guide, car il avait devancé

les autres, qui arrivaient à pas de loup et après avoir gravi les murs à l'aide d'une échelle. Il élevait dans sa main un ruban blanc.

Cet homme, c'était M. de Vannes, qu'avait prévenu Boshmer. Il se jeta sur ce corps en poussant un cri ; mais la marquise de Langey avait abordé ces terribles portes que l'on nomme l'éternité !

XXV

Le Couvent.

Si en quelque séjour,
Soit en bois, soit en prée,
Ou soit sur la vespée,
Sans cesse mon cœur sent
Le regret d'un absent.

(*Marie Stuart.*)

Votre écusson, vos gens, votre livrée,
Tout retraçait une image adorée.

VOLTAIRE. — *L'Enfant prodige.*

Deux personnes causaient sous un bosceau écarté formant un des angles du jardin de l'Assomption.

L'une était une jeune fille en robe blanche, dont les beaux cheveux dépoutrés recevaient alors un nouvel éclat des pâles rayons du soleil couchant qui se projetaient à travers les feuilles ; elle tenait en main un long cahier de musique, ce qui lui donnait l'air d'un de ces beaux anges qu'on voit figurer dans la sainte Cécile de Raphaël.

L'autre, entièrement vêtue de deuil, suivant les lois les plus rigoureuses de l'étiquette, était une femme déjà sur le retour de l'âge, mais dont la figure conservait encore des traces irrécusables de noblesse et de beauté.

La plus jeune gardait un silence pensif, comme si elle eût craint que les regards pénétrants de sa compagne ne surprissent les plus secrètes pensées de son âme. On lisait la douleur jusque dans sa seule attitude et dans la façon distraite dont elle tournait les pages de son cahier.

— Vous souffrez, Agathe, lui dit son amie, et peut-être ma conversation d'hier...

— Je vous avouerai, ma tante, que les souvenirs qu'elle m'a rappelés m'empêchent de goûter le charme de cette retraite... Malgré moi, l'image du chevalier m'y poursuit ; ce que vous m'en avez dit redouble encore ma tristesse... Qui, vous avez raison, il doit ignorer ce sacrifice ; cet amour était un crime, je le sens ; je ne dois plus songer qu'à l'oublier, et vos bons conseils m'affermiront sans doute dans cette résolution.

— J'aime à vous voir raisonner ainsi, petite... Cet asile est du moins un port assuré contre les écueils. Ma situation présente vous apprend elle-même la fragilité des choses humaines... Que je me félicite de ne voir près de vous, ma nièce ! ouvrez-moi votre cœur, vous ne vous repentirez pas d'y avoir versé vos chagrins. J'ai vécu plus que vous, Agathe, et je sais à quels retours cruels nous expose l'irréflexion.

— Le portrait que vous m'avez fait du chevalier, ma chère tante, ne m'a que trop fait comprendre les périls dans lesquels m'eût engagé cet amour. Un homme vain, léger, qui se fait un jeu de séduire, et qui m'eût

pas tardé, m'avez-vous dit, à se glorifier de ma faiblesse... Ah ! ce n'est pas sous ces traits que je me représentais le chevalier !

N'en doutez pas, Agathe, ce zèle qu'il a mis à vous protéger, ce respect affecté dont il a fait parade devant vous, tout cela n'était qu'un calcul adroit, sous lequel le chevalier masquait ses desseins, il avait d'ailleurs des engagements...

— J'ignore le monde, ma tante, et ce que c'est que tromper... Je ne puis encore me persuader pourtant que ce fût un mensonge que cette voix m'adressant de douces paroles, au sortir de ce gouffre, dans lequel je pouvais demeurer à tout jamais engloutie ! Au milieu même de ce silence religieux qui m'entoure, je me retrouve crédule à mes moindres souvenirs. Je le vois encore m'arrachant à cette compagnie hideuse ; je crois sentir la pression de son bras. A peine mes lèvres ont-elles échangé quelques mots avec celles du chevalier, et cependant, faut-il vous le dire, je sens que je l'aime... Si vous l'aviez vu comme moi accourir la nuit, pâle et meurtri, dans ma maison, cet homme qui m'avait sauvée ! Si vous l'aviez vu essayer les arrogances de Maurice, rester noble et calme devant ce jeune homme, sans même brandir son épée !... Combien il y avait de tristesse dans ce regard qu'il m'a adressé, quelle générosité touchante et douce dans ce silence qu'il s'est imposé vis-à-vis de moi ! Quant à ce que vous appelez sa fausseté, il est sans doute du petit nombre de ces hommes si séduisants au dehors, que l'on méconnaît leur cœur... A son tour, peut-être, il a été pris comme un de ces héros de frivolité envers lesquels les femmes elles-mêmes ne se piquent pas de constance. Soyez-en certaine, ma tante, si le chevalier eût rencontré dans sa vie un amour profond, dévoué, inaltérable, cet amour l'eût dominé, il eût rougi de ne pas s'en montrer digne ! Tel était le mien, mon Dieu ! Mais je ne dois plus m'occuper de lui, peut-être d'ailleurs m'a-t-il déjà oubliée !

— La vie du chevalier, reprit madame de Montesson en essayant de déguiser elle-même l'altération de sa voix, est une vie romanesque dont il n'y a que les jeunes filles qui puissent s'éprendre. Vous n'avez vu que sa fortune présente, Agathe, vous ignorez encore si cet homme brillant aujourd'hui ne sera pas délaissé demain. La faveur, enfant, tient peu de chose ; il est, croyez-le bien, des momens d'affreuse amertume où l'on s'aperçoit que tout vous fuit, où le souvenir des jours passés vous brise et vous tue... Alors on se réveille dans une solitude comme celle-ci, par exemple ; on s'y réveille seul, sans amis et sans flatteurs. C'est là une douleur contre laquelle on doit demander aide et protection à Dieu !

— Et ce sont ces inévitables tristesses, ma tante, que j'eusse voulu du moins adoucir au chevalier ! Quand il m'aurait vue penchée sur son front, écoutant ses peines, ses confidences intimes, il eût reconnu du moins ce qu'était une femme qui se donne à vous tout entière, une amie généreuse qui vient aux jours où manquent les amis !

— On ne cicatrise point, Agathe, les blessures que nous font les enivrements. Toute autre vie devient languissante pour qui a vécu dans les enivrements de la cour. Mais tu ne sais pas cela, toi qui renonces jeune à ce monde ingrat ; tu ne peux comprendre ce qu'il y a de terrible dans une semblable séparation !

En parlant ainsi, le visage de madame de Montesson témoignait assez

de ses orgueilleux regrets. Il eût été facile à toute autre qu'à sa nièce de lire sur son front la contrariété mortelle qu'elle éprouvait de sa seule renonciation aux honneurs et à ces formules de déférences employées vis-à-vis des seules princesses du sang. Le vieux duc d'Orléans venait de mourir, et le roi avait fait formelle défense à la marquise de draper et de mettre ses gens en deuil. C'était pourtant là l'unique motif qui la déterminait à passer l'année de son veuvage au couvent de l'Assomption.

La cloche venait de sonner... La marquise, qui voulait sans doute distraire Agathe, la conduisit à un parloir dont elle avait fait dorer les grilles. Elle lui montra l'ameublement, les écussons peints, les portières de velours. La seule grille était un grand ridicule, car une grille noire, observe judicieusement madame de Genlis, convenait mieux à sa situation de veuve qu'une grille dorée. Tous ses gens avaient l'ordre de lui donner de l'Altesse; les sœurs ne la nommaient que *madame veuve d'Orléans*. Retirée dans ce lieu, elle y recevait tous les respects dus à une princesse. Madame de Montesson croyait ainsi se venger des résistances de la cour, qui multipliait les contestations au sujet de son douaire et de son titre d'*épouse*. Elle ne recevait guère que M. de Valence, son neveu, et M. Poupard, curé de Saint-Eustache, celui qui lui avait donné autrefois la bénédiction nuptiale. En ravanche, elle se faisait voir aux petits bourgeois en grand deuil de cour, les jours de fêtes et les dimanches.

Le hasard, qui avait rapproché la tante et la nièce, avait, on le voit, peuplé leurs deux cœurs de chagrins bien différents. Chez la marquise, c'était le regret d'une position à laquelle, il faut le dire, elle s'était élevée par une habileté soutenue; chez Agathe, c'était l'effroi de la vie mondaine, dans laquelle la pauvre enfant avait débuté par une tempête.

Au milieu de ces vaniteuses protestations de cour, madame de Montesson pensait-elle encore au chevalier? c'est ce qui était difficile de croire... Une chose plus certaine, c'est que, sachant Agathe si près d'elle, la marquise s'était bien gardée d'écrire à Saint-Georges le lieu de sa retraite et de l'inviter à la visiter. La fin subite du duc d'Orléans avait fait crouler d'ailleurs l'édifice de sa fortune, et sous les débris de cet édifice elle eût à peine trouvé quelques cendres d'un feu mal éteint.

XXVI

Calomnie.

Deux mousquetaires de ma province, qui cachaient une âme des plus basses et des plus noires sous un air noble et poli.

L'abbé PARVOST. — *Histoire du marquis de Rosambert.*

Qu'on m'en nomme un dans Rome et dans Paris,
Depuis César jusqu'au jeune Louis,
De Richelieu jusqu'à l'ami d'Auguste,
Dont un Pasquin n'ait barbouillé le buste!

VOLTAIRE. — *Épître à Mme Duchâtel.*

C'était dans ce même café des Arts dont le lecteur se rappellera peut-être quelques figures, ce café des Arts où s'était passée l'affaire du neveu de madame Bertholet...

Mademoiselle Isaure trônait au comptoir ce matin-là, comme d'habitude ; l'abbé Domino faisait sa partie, et La Boëssière cherchait à deviner le logogriphe du *Mercur de France*.

Tout d'un coup, un jeune homme, portant l'uniforme d'enseigne aux cheval-légers, entra brusquement dans le café en s'annonçant avec les façons cavalières d'un *enfant de Mars*. Il se mit dans un coin et demanda un verre de rhum.

Il n'y eut guère que le professeur de grammaire, M. Blondin, qui donna quelque attention au nouveau-venu, parce qu'il lui arracha, sans sommation préalable, le journal qu'il commençait à épeler.

— *Après vous*, lui avait dit ironiquement le jeune homme en prenant la feuille.

M. Blondin, en sa qualité de professeur de grammaire, crut prudent de ne pas se risquer ; il se contenta de demander à mademoiselle Isaure une autre gazette.

L'enfant de Mars prit un cure-dents, tira un lorgnon de sa poche et le braqua sur la dédaigneuse demoiselle Isaure... Il y eut dans ce mouvement à brûle-pourpoint une impudence de garnison des plus prononcées ; mais l'enseigne de cheval-légers se piquait peu sans doute de réserve avec le beau sexe. Ses moindres manières annonçaient un jeune homme enchanté de faire son apprentissage de César auprès des femmes ; il avait le parler rude, le front matamore et une coiffure à l'oiseau royal sous laquelle il se balançait mince et droit comme une asperge.

Ce jeune homme, ce César, c'était le neveu de madame Bertholet.

Le neveu de madame Bertholet avait grandi ; il revenait gonflé de la fumée qui fait les héros, quoique en ce temps-là on fût réellement en pleine paix : il servait dans le régiment de M. le marquis de Langey, à cette heure en Dauphiné.

En congé à Paris pour quelques affaires relatives à sa famille, il avait cru de son devoir de chercher partout son protecteur ; il n'avait pas oublié que Saint-Georges lui avait mis le premier les armes à la main.

Et soit, en vérité, que cela lui eût porté bonheur, soit qu'il eût vraiment quelques dispositions naturelles, il était devenu un tireur assez passable.

— Eh bien ! mademoiselle, qu'y a-t-il de nouveau dans votre Paris ? dit-il en s'approchant de la déesse de ce lieu, M. de Saint-Georges vient-il vous voir, mademoiselle ; prend-il toujours son moka versé par la main des Grâces ? Ainsi que l'a dit M. Bertin :

La jeune Hébè vaut mieux que Ganymède.

— Il y a long-temps, monsieur, que nous n'avons vu M. de Saint-Georges... Vous êtes un de ses amis ? reprit mademoiselle Isaure en affectant une soudaine considération pour l'enseigne. Vous avez peut-être tiré avec lui ?

— Justement... Vous ne vous rappelez pas ? ici même... dans ce café ? J'étais alors un provincial.

— Quoi ! c'est vous ! vous qui... Oh ! sûrement je ne vous ai point oublié, reprit mademoiselle Isaure ; vous étiez digne d'entrer au service !

L'enfant de Mars se rengorgea ; il dit quelques douceurs à la maîtresse du comptoir en relevant sa moustache. Il venait à peine de quitter le comptoir qu'un essaim d'habitues se précipita dans le café ; le neveu

de madame Bertholet reconnut parmi eux MM. de Vannes et de La Mortière.

De Vannes prit brusquement un tabouret et s'assit rêveur à l'une des tables du café, où La Mortière se hâta de le rejoindre. La conversation ne tarda pas à s'établir mystérieusement entre eux.

— Eh bien ! chevalier ?

— Eh bien ?

— Voilà une raffe qui nous met à sec : l'hôtel d'Angleterre nous porte malheur !

— Si tu avais suivi mes conseils, tu aurais plumé cet honnête Suédois que le sort t'a envoyé ! Le digne homme ignorait que l'hôtel d'Angleterre est un tripôt, il aurait donné tête baissée dans nos lacs.

— Tu as raison : heureusement que tout cela va finir, car dans six jours je vais rejoindre mon corps.

— Je sais cela, et même le pourquoi.

— Je t'en défile bien.

— Trompe donc un pamphlétaire comme ton ami !... Tu rejoins ton corps parce que le duc t'y a chargé d'une petite mission anodine. Mon Dieu, oui, ne va pas faire le fin... tu iras prêcher l'insubordination et la discorde aux soldats, moyennant trois mille livres...

— Silence !

— Il n'y a pas de mal, puisque le prince le veut... Je suis orléaniste comme toi, mon cher ; mais entre nous, vois-tu, la poire n'est pas encore mûre...

— Je sais que c'est toi que le duc charge d'écrire et de rédiger les pamphlets. Tu en as déjà fait un contre le comte d'Artois dont on est fort content au Palais-Royal. Voilà ce qu'il me faut à l'heure qu'il est ; de bonnes et solides exhortations pour les soldats de mon régiment, pour ceux des régimens du roi et pour ceux de Château-Vieux. Lacroix et les deux Lameth répandront de leur côté à Metz plus de trois cent mille livres. Davignieu se charge des garnisons de Nancy et du régiment de Flandre. Tout ira bien, mais il faut du temps.

— Connais-tu cet enseigne qui a l'air de nous regarder en dessous ? Il me semble avoir vu quelque part cette figure-là.

— Au diable l'enseigne ! reprit de Vannes ; j'ai bien d'autres choses en tête. Tu sauras d'abord que je ne dors plus depuis que je crains les indiscretions de ces maîtres bâtonnistes qui ont si maladroitement attaqué le chevalier ; un de ces drôles ne m'a-t-il pas menacé par écrit de lui révéler notre équipée ?...

— Et quand cela serait, quelles preuves ? Le chevalier ne te croit-il pas son ami ? ne t'a-t-il pas prêté de l'argent dans l'occasion ?

— Prêté ?... c'est une figure... mais je lui ai emprunté, cela revient au même.

— Pour moi, c'est différent, il m'a cru toujours son ennemi ; et, je dois l'avouer, le maître ne se trompe pas. Mais nous sommes forts vis-à-vis de lui maintenant, nous tenons son secret entre nos mains.

— Quel secret ?

— Celui de sa dernière affaire avec le marquis de Langey ! Je me flatte que tu as répandu la *Gazette des Gazettes* ?...

— A telle enseigne que j'en ai encore un exemplaire sur moi. Il est

malheureux que l'article ne soit pas signé ; cela ressemble trop à un pamphlet.

— J'avais mes raisons... tu les comprends... Y a-t-il long-temps que tu ne l'as vu, le mulâtre ?

— Pas depuis notre visite à tous deux et la catastrophe de la marquise...

— Pauvre femme !... c'est vrai, cela m'a fendu le cœur. D'après tout ce que tu m'en as conté, tu as fait là une irréparable perte ! On dit qu'elle s'est empoisonnée par amour...

— Ce qu'il y a de sûr, en ce cas, c'est qu'on n'a pu mettre encore la main sur son amant. Il aura trouvé passage sur quelque navire... La créole ne m'avait jamais parlé de cet homme. Croyez donc aux femmes, après cela !

— Ne trouves-tu pas, de Vannes, que cet enseigne nous considère de bien près ? Je vais lui demander sa gazette.

— Es-tu fou ?

— Je n'ai rien à faire.

— Jolie raison !

— Tu vas voir...

La Morlière se leva et s'en fut demander la gazette au reveu de madame Bertholet.

— *Après vous !* monsieur de La Morlière, reprit le jeune homme du même ton qu'il avait déjà pris avec Blondin, *après vous...* et il garda le journal.

La Morlière voulut le lui arracher... De Vannes et Blondin accoururent afin de lui prêter main-forte.

— Vous n'avez donc pas de mémoire, monsieur de La Morlière ? reprit arrogamment l'enseigne. Vous ne vous rappelez pas de m'avoir vu tirer ici avec M. de Saint-Georges ?

Il se fit un grand silence dans le café ; on n'entendit que le bruit d'un double six que l'infatigable abbé Domino poussait à la queue de son échelle d'ivoire. Les gobe-mouches et les étrangers qui se trouvaient là dressèrent les oreilles ; La Boëssière lui-même, à ce nom de Saint-Georges, suspendit la lecture de son logogriphe.

— Quoi ! c'est vous, jeune homme ? reprit La Morlière en changeant tout d'un coup prudemment de batterie et en tendant à l'enseigne une main que celui-ci hésitait à accepter. Vous portez donc maintenant l'uniforme ? Vous venez à Paris pour en apprendre de belles sur notre héros !

— Que lui est-il arrivé ?

— Ce que personne à coup sûr n'aurait prévu... ce dont nul au monde, n'aurait pu même se douter... en un mot, ce que nous deux, dit-il en montrant de Vannes, nous ne pouvons croire encore...

— Mais qu'est-ce ? et ne pouvez-vous m'apprendre...

— Non, vous direz que cela est faux.

— Enfin ?

— Eh bien, M. de Saint-Georges, *le beau, l'incomparable*, comme on l'appelle, a refusé de se battre, il n'y a pas trois semaines...

— Refusé de se battre ! lui ! vous voulez rire...

— Pas le moins du monde ; il a refusé de se battre avec le marquis de Langey.

— Le marquis de Langey ? mais c'est mon colonel ; il ne nous a rien dit de cela au régiment !

— Modestie calculée, monsieur l'enseigne ; mais le fait n'en est pas moins certain ; nous devons le savoir, nous, nous étions les témoins de M. Maurice de Langey.

— Et M. de Saint-Georges a refusé ?

— Refusé, affirma M. de Vannes.

— Alors il y a là-dessous quelque mystère... pour cela j'en suis sûr !... Je me pendrais plutôt, mordieu ! avec la cravate de mon drapeau, que de croire M. de Saint-Georges capable d'une lâcheté !

— Écoutez donc, objecta de Vannes, le terrain et la salle d'armes ce sont deux choses... Il est assez curieux que M. de Saint-Georges n'ait pas encore eu un duel...

— La remarque est fort juste, dit La Morlière.

— Je pense, messieurs, reprit sèchement l'enseigne, qu'il n'a pas besoin de cela pour établir sa réputation...

— Enfin, voilà le fait, vous en tirerez les conséquences... M. de Langey, votre colonel, pourra vous dire lui-même ce qui s'est passé...

— Mon colonel, messieurs, ne me dira rien, j'en suis sûr, qui puisse effleurier la réputation de M. de Saint-Georges.

— Vous faites de la générosité...

— M. de Saint-Georges sait-il vos propos, messieurs, et trouvez-vous bon que je l'en instruisse ?

— Je ne pense pas que cela soit utile... reprit de Vannes ; j'interprète ici d'ailleurs les regrets de tous ses amis... Si je ne m'intéressais pas aussi vivement à tout ce qui touche la réputation du chevalier...

— M. de Saint-Georges n'a pas besoin d'être défendu, monsieur de Vannes, entendez-vous ? interrompit alors brusquement La Boëssière, qui, durant le cours de cette odieuse conversation, éprouvait un inexprimable supplice. Il se défendra bien lui-même quand il sera venu ; car il est absent ; il voyage pour le quart d'heure... J'aime à croire que monsieur de Vannes l'ignorait.

— Cela est parbleu de toute vérité, reprit de Vannes au professeur, qu'il toisa d'un air courroucé.

Mais le vieux La Boëssière, indigné de ce que cet homme eût osé seulement effleurier l'honneur de son élève, croisa à son tour les bras avec dédain et lui dit :

— Si pourtant, monsieur, et dans l'absence de M. de Saint-Georges, vous trouviez mauvais que je prisse sa défense, je vous prierais de vouloir bien me le dire... Je vous prouverai peut-être que je suis aussi solide sur mes jambes de maître d'armes que vous êtes facile à démonter sur les vôtres, monsieur le lieutenant !

— Monsieur La Boëssière, mesurez, je vous prie, vos termes.

— Je n'ai pas besoin de faire de la politesse vis-à-vis de vous... Je suis vieux, et vous m'insultez le premier en attaquant l'honneur du chevalier de Saint-Georges, mon élève !...

— Vous seriez enchanté, convenez-en, de me faire avoir un duel avec le chevalier ! repartit M. de Vannes.

— Je suis trop prudent pour vous exposer seulement avec lui à un simple assaut, répondit le professeur ; demandez à M. de La Morlière le nombre des fleurets qu'il lui a cassés sur le corps...

— Monsieur La Boëssière!... balbutia La Morlière, surpris et confus.

— Écoutez donc, messieurs, reprit le professeur, chacun son tour... Vous attaquez les absents; moi, je me borne à dire aux présents la vérité! Il est étrange que la calomnie ose s'attaquer à un homme dont le courage n'est certes pas un vain mot...

— Je me suis borné à raconter, ainsi que La Morlière... poursuivit M. de Vannes.

— Et nous verrons, messieurs, si vous osez soutenir ces paroles devant M. de Saint-Georges... Votre main, dit-il alors à l'enseigne; touchez là, jeune homme, il n'y a que vous qui ayez fait ce que vous deviez!

Le neveu de madame Bertholet serra la main du professeur et sortit avec lui en jetant à M. de Vannes un long regard de vengeance.

Quand il eut reconduit le maître d'armes tremblant encore de colère à sa porte de la rue Saint-Honoré :

— Il faut avouer, monsieur, lui dit La Boëssière, qu'il y a des gens qui déshonorent l'uniforme... N'importe, ajouta-t-il, ce que vous avez fait est bien... Il n'y a que moi à qui Saint-Georges ait confié le trait de générosité qui vous mit à couvert autrefois au café des Arts... Vous voyez que je vous ai gardé le secret!

— Moi, vous voyez, monsieur, que je ne l'ai point oublié! Et ce que je puis vous promettre, poursuivit-il, c'est que mon colonel me dira la vérité!...

XXVII

Wapping.

— Vous savez bien, Mirabeau, reprit le prince sans qu'il semblât écouter la réponse, que ces titres de prince et d'altesse ne me conviennent pas, que je les ai reniés depuis long-temps et que depuis long-temps je ne rougis plus de mon père... Monfort le cocher!

BARNAVE.

Le maître d'armes était exactement renseigné; le chevalier ne pouvait entendre ces misérables calomnies, il était parti de la veille pour l'Angleterre...

Ce voyage, il ne l'avait entrepris ou plutôt accepté (on verra tout à l'heure avec quel étrange compagnon) que pour échapper à la tourmente de pensées soulevées en lui par toutes les péripéties de ce drame.

Il avait parcouru en quelques jours un cercle d'émotions qui eût pu suffire à la vie entière d'un autre...

Il s'était vu insulté par un jeune homme, et au moment de lever son glaive contre lui, une voix qu'il n'avait pas entendue jusque-là lui avait crié de ne pas tuer son frère!

La même voix, jetant bientôt dans son âme un trouble inconnu, lui avait appris un secret que suivent d'ordinaire le bonheur et les caresses, elle lui avait crié : — « *Je suis ton père!* » et cependant, après ce cri, le chevalier s'était trouvé seul et délaissé comme auparavant.

Ce glaive une fois tombé de ses mains, — sa porte ne s'était point ouverte à ces deux nouveaux visiteurs, son père et son frère; nul n'était

venu ; il semblait, en vérité, que tout cela fût un rêve ou tout au moins une combinaison adroite par laquelle on eût voulu arracher Maurice de Langey, son agresseur, à un péril trop certain. La pièce jouée, Saint-Georges redevenait un mystérieux anneau entre ces trois destinées, — un rouage utile, — une sorte de bouclier en cas d'attaque ; mais qu'y gagnait-il, en vérité ? sinon d'avoir obligé des ingrats !

Le sang du chevalier bouillonnait dans ses veines à cette dernière pensée. Transporté violemment dans un nouvel ordre de perceptions morales, son cerveau éprouvait les mêmes secousses que celles qui produisent l'étonnement du sauvage aux premières notions du vrai ou du faux, du juste ou de l'injuste. Quel passage, en effet, que celui de la situation décidée où il se trouvait avant la visite de M. de Boullogne aux mouvemens tumultueux qui lui avaient succédé ! Il reconnaissait un père dans un homme pour lequel il n'avait éprouvé jusque-là aucune sympathie. Il voyait ce vieillard, retranché dans un misérable orgueil, hésitant à le nommer son fils, inexorable envers ses remords et son cœur. Serait-ce désormais un vague souvenir que ce père, un écho lointain, une ombre presque effacée, ou bien se repentirait-il d'avoir été dur, oublieux, injuste à l'égard du chevalier ? Ce thème douloureux, Saint-Georges l'interrogeait sous toutes ses faces ; il en résultait tour à tour pour lui d'enivrantes illusions, auxquelles il ne se livrait que pour retomber ensuite dans un cercle d'idées pénibles.

Il rêvait tantôt que M. de Boullogne l'allait lui-même chercher en carrosse pour le ramener chez lui et l'installer publiquement dans son hôtel ; tantôt cette figure lui apparaissait railleuse et hautaine, lui montrant du doigt les colonies et le fouet du nègre commandeur. Il éprouvait ainsi les enchantemens d'un fol espoir et les tortures de la rage.

Et Maurice, ce frère dont il eût accueilli avec une si vive joie les embrassemens tardifs, comment n'était-il pas accouru le remercier de l'acte généreux qu'il avait fait ? Sa fierté devait-elle être plus inflexible que celle de son père, et son prompt départ à la suite de ce mariage manqué ne lui laissait-il pas au moins la ressource d'écrire à son frère ?

Tous ces retours sur des événemens encore récents entretenaient l'aigreur et l'affliction dans le cœur du chevalier.

Vainement eût-il alors cherché dans le souvenir d'une femme une douce consolation : Agathe ne venait-elle pas d'entrer au couvent, et l'unique souci de puériles dignités ne remplissait-il pas entièrement le cœur de la marquise ?

Il ne restait donc au chevalier aucune passion dans le cœur, aucune étoile que son œil chagrin pût suivre. Il se trouvait plongé dans cet état de torpeur où l'on éprouve je ne sais quel vague instinct de déplacement, comme si l'on devait en quittant les lieux y laisser aussi sa misère. Noëmi, brisée elle-même à la suite de tant d'émotions cruelles, gémissait sous le poids d'une lente maladie. La négresse voyait bien qu'elle n'avait triomphé qu'à demi, et que l'amour-propre irritabile du chevalier était loin de se voir satisfait par les stériles aveux de M. de Boullogne. Vainement les bienfaits du contrôleur général étaient-ils venus la chercher comme pour réparer tout le mal qu'il lui avait fait souffrir ; la pauvre mère ne se croyait pas vengée tant que le sourire du bonheur fuyait les lèvres de Saint-Georges ; elle sentait elle-même confusément

sa mort prochaine, et se repentait de quitter ce sol de tristesse en laissant au cœur de ce fils des sentimens de haine contre un vieillard.

Saint-Georges, par ce voyage, lui épargnait la vue de ses secrètes blessures. Il craignait lui-même la curiosité des désœuvrés après ce funeste éclat du Palais-Royal ; ils ne manqueraient pas de l'interroger sur les motifs qui l'avaient rendu si clément envers Maurice. Il embrassa Noëmi, en la recommandant aux soins de Joseph Platon.

Quand il fut parti, entraîné avec la vitesse du vent loin de cette ville dont chaque cercle allait commenter son absence, il éprouva un indicible bien-être. C'était un soir de printemps ; les champs embaumaient, l'air était vif, les oiseaux becquetaient sur la route les fleurs du pommier ; les marguerites blanches étoilaient partout le gazon, les pensées fleurissaient jusque dans les jointures des murs. Du fond de la berline, le chevalier pouvait apercevoir çà et là sur les feuillages des arbres les touches empourprées d'un superbe soleil couchant, les lilas semblaient alors secouer des grappes de corail. Il y avait de la vie, de la sève et du bonheur dans cette chaude nature, au milieu de laquelle on aurait eu honte de se trouver triste. Il eût été doux d'en admirer le charme avec un ami.

Ce fut alors que Saint-Georges reporta ses yeux distraits sur son compagnon de route ; mais ce compagnon ou plutôt ce guide du chevalier, tout en ayant l'air de ne songer qu'au plaisir, roulait alors dans son esprit de sombres pensées. Malgré ses postillons chargés de rubans à sa livrée et les cris d'allégresse qu'il avait sans doute payés aux gens des premiers villages échelonnés sur sa route, cet homme était triste, car cet homme était un traître, — c'était le duc d'Orléans.

Ce voyage, recouvert comme tant d'autres du spécieux prétexte de l'anglomanie, n'avait pas cependant pour but les modes anglaises. Le temps des petits soupers de Mousseaux et des nuits de l'hôtel Bullion était passé ; le duc d'Orléans avait remplacé le duc de Chartres. Ce n'était pas un simple marché de chevaux qu'il allait conclure à Londres, c'était le marché de la couronne de France, qu'il avait toujours rêvée. A diverses époques, ce banquier de jeux de hasard, ce vil flatteur de la populace, avait songé au peuple de Londres comme à un allié naturel ; il semblait qu'il voulût, comme dit énergiquement Mercier, *tâter le pout à l'esprit anglais*. Hélas ! cet esprit d'une nation rivale n'était que trop disposé à soutenir ses criminelles tentatives, et l'auteur de la feuille intitulée *Daily Advertiser* feignait seulement d'ignorer le but de son voyage. Après avoir perdu chaque jour de l'estime des Parisiens, d'abord engoués de lui, ce misérable prince ne semblait plus vouloir conquérir que le mépris. Son jardin, son palais même étaient devenus le rendez-vous des sectaires. Necker, sur qui les opinions des gens de bien avaient reposé long-temps, devait donner à sa faction la force d'une véritable puissance. On sait aujourd'hui les motifs de cette haine enracinée dans le cœur de ce lourd Vitellius, qui voulut devenir à tout prix un Catilina. Frustré de l'espoir de succéder au duc de Penthièvre dans la charge de grand amiral de France, il avait voué au monarque et surtout à la reine Marie-Antoinette toute sa haine. Ce qui frappe, ce qui étonne dans les menées d'un pareil conspirateur, c'est le peu de souci que la cour semblerait en prendre ; elle affectait de ne voir dans le *premier conjuré du royaume* qu'un homme borné, trop abruti par le vin et la débauche pour pouvoir lui nuire. Un reproche grave que nous semble mériter, entre

autres ministres, MM. de Brienne et Montmorin, un reproche que l'esprit de vertige peut seul excuser, c'est de n'avoir pas fait surveiller avec assez d'attention les courses fréquentes du duc d'Orléans en Angleterre. Après son exil tardif à Villers-Cotterets, la cour devait-elle ignorer les connivences du cabinet de Saint-James dans tous les marchés et les accaparemens de grains par Pinet, la créature de ce prince ? Et puisque le palais du premier prince du sang était devenu à Paris un assemblage de tavernes et de maisons de débauche, fallait-il qu'il n'en sortît que pour retrouver à Londres les clubs politiques, les foyers de tumulte, les comptoirs d'emprunts et l'agiotage (1) ?

Par une inconcevable fatalité, c'était à ce même prince que Saint-Georges devait sa fortune. Modèle accompli de toutes les grâces, il n'avait pas manqué de faire une grande impression sur son esprit ; il faut ajouter que sa retenue avait plus d'une fois piqué le duc. Lorsque le baron de Breteuil lui obéissait, que MM. de Dürfort et de Genlis se vouaient à ses caprices, il lui semblait étrange qu'un homme qui lui devait tout fût souvent la satire de ses mœurs par son silence. La conversation de Saint-Georges ressemblait à son visage, elle n'avait rien de trivial ni de plat : dans toute sa conduite habituelle, sa manière prompte de décider les bonnes ou méchantes actions prouvait assez sa franchise. Le charme de ses mœurs devait le rendre étranger à toute intrigue politique. Préoccupé de la seule manière de disposer un nœud de cravate ou de placer un bouquet à sa boutonnière, il ne pouvait faire un conspirateur dangereux. Le duc d'Orléans conçut toutefois la pensée de se servir de Saint-Georges à son insu ; il mit la bassesse de ses projets à l'abri de son élégance. Depuis que ce prince ne paraissait plus à la cour et qu'il avait rompu avec les plaisirs de Versailles, ses démarches étaient à nu ; il lui fallait, pour pallier son voyage d'Angleterre, un homme qui pût détourner les yeux de lui et accaparer à lui seul l'attention publique. Ce fut Saint-Georges que le duc d'Orléans choisit pour jouer ce rôle, Saint-Georges, enthousiasmé lui-même depuis long-temps des mœurs anglaises, car ce n'était pas la première fois que le chevalier allait à Londres. Tout le temps de cette route, le duc entretenait Saint-Georges, comme pour lui donner le change, de toutes les frivolités de la mode, des courses, des paris, des habits de quaker, d'un assaut à Carlton-House, de l'Opéra anglais, et des jolies marchandes de Spitalfields. Le voyant rêveur, il lui rappela ses succès, ses bonnes fortunes, ses traits d'adresse ; il l'assura qu'il effacerait Franklin, bien que ce docteur, avec son chapeau blanc et ses lunettes vertes, eût juré au peuple qu'il avait le secret de mettre la foudre en bouteilles. Le duc lui promit de le présenter au prince de Galles, à la reine et aux seigneurs ; il s'agissait, disait-il, de réformes à introduire dans notre costume français : une extrême simplicité devait être substituée tout d'un coup à l'or et aux broderies. C'était à Saint-Georges qu'appartenait de droit une telle révolution.

En écoutant cet homme, le chevalier se fût persuadé difficilement qu'il mentait. Doué lui-même long-temps d'un extérieur agréable, rompu de bonne heure aux belles manières de la cour, le duc formait un être

(1) Nous avons sous les yeux un *projet présenté au roi pour punir et dégrader le duc d'Orléans*, par M. Berg..., député de l'assemblée nationale. Ce projet, qui fait suite aux *Prophéties françaises*, est un monument que nous ne saurions trop engager nos lecteurs à consulter. Il porte la date de 89.

d'autant plus étrange que les traces d'une éducation généreuse se confondaient par instant avec les vices qu'il avait acquis. Il était prodigue et mesquin, haut et familier, facile et dangereux ; passant ainsi par tous les contrastes pour arriver en définitive au mépris. Son intimité pesait d'autant plus au chevalier qu'elle prenait sa force dans je ne sais quelle bizarre conformité de goûts et de toilette. Le duc avait une ferveur de novice pour la moindre mode que *donnait* Saint-Georges : c'était son oracle, son Dieu ! Les rouages ténébreux de sa politique, il les lui cachait avec autant de soin qu'un horloger en met à cacher ceux d'une montre. Ce n'était avec lui qu'un camarade de gâté, si toutefois on peut appeler gâté la froide ironie d'un homme qui se joue des choses les plus saintes. Il affectait ainsi de traiter Saint-Georges avec une légèreté excessive : désespérant d'en faire un anarchiste, il voulait le compromettre à tout hasard.

L'arrivée du prince à Londres n'émut guère que les clubistes ; celle de Saint-Georges fit courir tout le beau monde... C'était ce que le duc d'Orléans avait prévu. A la faveur de cet engouement, il put bientôt reprendre avec le bas peuple et quelques gentilshommes du parti de l'opposition les négociations commencées. Ce n'était pas encore le jour de sa mission si contestée auprès de la cour d'Angleterre, mission qui équivalait à un exil. A peine débarqué, il ne parut occupé que de jeu, de courses de chevaux et de bonne chère. Sa première visite fut pour le prince de Galles, qui le reçut froidement à Carlton-House. L'accueil de George III et de la reine d'Angleterre ne fut guère plus flatteur. Les hommes des meilleures maisons d'Angleterre se firent une règle d'adopter le jugement d'un roi et d'une reine qui, sur un des premiers trônes de l'Europe, travaillaient de concert à assurer l'empire des bonnes mœurs et la félicité de leurs sujets. Ils ne voyaient qu'avec défiance le duc d'Orléans s'éloigner de Paris dans un temps où ses services politiques leur semblaient indispensables à la cause de la couronne. Les journalistes de Londres et les négocians anglais, mieux informés, savaient seuls vers l'exécution de quel projet il marchait alors à grand pas.

Cependant, comme il se résolut, malgré son avarice, à donner bientôt quelques fêtes, et qu'il ne manqua pas de proférer le cri de *God save the King* ! chaque fois que le roi vint à passer, ce ne furent bientôt plus qu'amusemens publics à l'occasion de sa venue. Quelques Anglais séduits affectaient de ne voir en lui qu'un homme engoué de leurs usages : le prince de Galles lui-même revint de sa froideur envers sa personne. Son carrosse était matin et soir à la porte du duc ; ils couraient tous deux les bals, les concerts, les lieux publics... A la nuit tombante, souvent ce carrosse royal ne ramenait que Saint-Georges : le duc d'Orléans, comme un alderman pressé, s'était fait descendre au coin d'une rue avoisinant les comptoirs de Temple-Bar... Il ne venait pas à Saint-Georges l'idée de soupçonner le prince d'un autre crime que celui d'une bonne fortune ; il ne pouvait pas non plus le croire en péril, car Lameth et Lacroix le rejoignaient à quelques pas... La vie que le chevalier menait à Londres était du reste une vie de lord : on se le disputait dans les plus élégans salons ; quand il dansait, la presse était aussi grande qu'au *roué* le plus magnifique. Le peuple propre et triste des rues de Londres, qui n'a jamais su parler ni marcher, mais qui, en revanche, se complait à penser profondément, l'admira pourtant à l'égal du peuple

de Paris ; il le nomma le plus séduisant des *couloured gentlemen*. On ne lui laissa pas plus le temps de réfléchir que de s'ennuyer ; c'était chaque jour pour lui nouveaux paris et nouvelles victoires. Le prince de Galles lui-même, ravi des talens de Saint-Georges, voulut le décorer de l'ordre du bain : le chevalier eut la modestie de refuser.

Pendant les succès du chevalier, devenu en un clin d'œil le héros de tous les cercles, que faisait le duc d'Orléans, venu seulement, avait-il dit, pour mener à Londres une vie joyeuse et folle ? Vêtu presque chaque soir d'un habit de palefrenier, il abordait, avec quelques complices obscurs, l'entrée des tavernes silencieuses servant de repaires aux spéculateurs qui devaient l'aider de leurs fonds et de leur crédit. Laisant ses fauteurs se mettre en avant, il entrait et sortait sans dire mot ; le plus souvent dans la compagnie de filles ressemblant par leur vermillon et leurs mouches aux pâles courtisanes d'Hogarth. Ce n'était plus là ce parfum asiatique des appartemens secrets du Raincy ou de Saint-Cloud, mais une odeur fumeuse comme celle des tavernes de la Hollande ; et cependant le duc ne craignait pas de la braver dans cette impure compagnie. Achetant quelques bijoux de menue joaillerie, il les attachait lui-même au cou des marins de Philadelphie, de Gersey, de Guernesey, qui venaient rendre compte mystérieusement à Ducrest du transport des grains... Aviné, chancelant, il n'était bientôt plus en état d'écouter ce qui se passait autour de lui ; les femmes des matelots, les cheveux égarés, se ruaient sur lui comme des bacchantes. Pendant ce temps, il faisait écrire en France que c'était la cour qui voulait affamer le peuple, et envoyait elle-même à l'Angleterre ces redoutables approvisionnement.

C'était surtout dans le quartier Wapping, le rendez-vous de tous les marins, que le duc ne rougissait pas de s'attabler, non pas comme Henri V, qui était venu dans ce même lieu pour s'y amuser de la compagnie de son hôtesse et boire le vin de maître Pistol, mais comme un conspirateur de bas étage, le front soucieux et tourné vers la muraille... Une nuit, que le chevalier s'était attardé dans les rues de Londres, il aperçut dans ce même quartier de Wapping, devant la taverne du vieux commodore, alors fermée, un homme en manteau qui semblait embarrassé du chemin qu'il devait tenir... Deux constables à cocardes allaient le saisir, car il demeurait seul dans la rue malgré la nuit et l'heure avancée. Saint-Georges s'approcha : il reconnut le prince. Il le reconduisit à son hôtel, où il passa près de lui une grande partie de la nuit... A moitié brisé par le vin et la fatigue, le duc n'avait pas tardé à s'endormir... Quel sommeil, bon Dieu ! et de quelle terreur ne dut pas être saisi le chevalier en lui entendant prononcer des noms sans ordre, des noms qui, dans ce sommeil épais, passaient sur ses lèvres comme un remords ! Il recueillit ceux de la reine, du comte d'Artois, du prince de Lamballe... L'imprudent coupable s'accusait tout haut de l'assassinat de ce jeune homme ; il ne cachait pas davantage ses projets contre la cour, il s'avouait tout haut le fils du cocher Monfort ! En vérité, ce sommeil n'était plus un vain sommeil, c'était une véritable prophétie... Saint-Georges se ressouvint alors d'avoir vu ce prince insouciant et léger, courant après le plaisir avant de courir ainsi après le trône par un chemin taché de gouttes de sang !

Le lendemain matin, la porte du duc s'ouvrit : c'était le prince de

Galles, pâle, ému de colère, qui venait l'accuser de l'avoir triché au jeu (1). Vainement encore le duc voulut-il alors s'emporter, le prince, en lui proposant un duel, le mit bientôt dans la triste nécessité de s'avouer lui-même coupable d'une *étourderie*. Une étourderie ! l'excuse était pire que le délit ! Le prince de Galles n'avait pas, lui, pris des leçons du prestidigitateur Comus ; il ne voulut pas comprendre l'escamotage dans les mains du prince du sang (2). Insensible à cette honte, le duc, au lieu de repartir, préféra surveiller encore ses meneurs : enfoncé dans les insidieux labyrinthes de ses projets, il n'allait plus à la cour...

Le rideau qui recouvrait ce monstre était enfin déchiré ; le jour brillait, et Saint-Georges ouvrit les yeux.

Bientôt le duc le chercha vainement autour de lui : le maître était parti.

XXVIII

L'Idole abattue.

Te semel ac vixit, credidit esse semper.

MARTIAL.

Il était parti chargé de portraits, de couronnes et de vers à sa louange ; les maîtres d'armes ses rivaux avaient essayé vainement de le faire périr d'indigestion ; les Anglaises lui avaient su gré de ses trois mois de séjour, pendant lesquels il n'avait pas manqué un seul bal.

La seule nomenclature des bonnes fortunes du chevalier remplirait autant de volumes que celles de Casanova ; seulement Saint-Georges ne spéculait pas sur elle comme l'Italien ; bien au contraire, il était prodigue et fastueux avec les dames, et ce qui le prouve, c'est qu'après avoir obtenu les faveurs de plusieurs ladies, *right honourable*, il revenait en France avec le seul argent d'un pari gagné au prince de Galles.

Ce pari de deux cents guinées consistait dans le fossé de Richemond à franchir. Saint-Georges, qui avait sauté déjà celui de la Muette, n'eut pas de peine à battre l'héritier présomptif de la couronne.

Il laissait donc à Londres une réputation aussi enviée que celle obtenue plus tard par le merveilleux Brummel. Les gentlemen, les *lords* et les *squires*, s'étaient empressés de copier son habit et ses gilets ; l'anglomanie, en revanche, lui avait imposé le chapeau rond et les bottes.

Le marquis de Strafford, en se promenant à Green-Park avec lui, un certain soir, s'était pris à lui demander pourquoi il n'écrivait pas ses Mémoires.

— Parce que je n'ai rien fait d'utile, répondit tristement le chevalier.

Et il devint sombre et morose tout le temps de la conversation.

(1) On accusait le duc d'Orléans d'avoir mis à la mode un certain habit auquel on adaptait des boutons d'acier de grandeur démesurée et tellement polis que les cartes de ses adversaires s'y reflétaient comme dans un miroir.

(2) Ce fut ce même prince de Galles qui, en apprenant plus tard le vote de Philippe-Egalité, son ancien ami, détacha le portrait qu'il avait de lui à Carlton, le déchira de ses propres mains et en jeta les lambeaux dans la cour.

(*Vie politique de Louis-Philippe-Joseph-Egalité, premier prince du sang et membre de la convention.*)

Cette pudeur de Saint-Georges vis-à-vis du public était-elle une vanité? Nous ne le croyons pas, nous qui tenons à cette heure en main quelques unes de ses lettres. L'ambition de Saint-Georges, son ambition réelle, ce fut la cour; malheureusement le patron qu'il avait pris et les singulières amitiés que le duc d'Orléans lui imposa devaient l'écarter de ce chemin.

En arrivant à Paris après cette courte absence, Saint-Georges le trouva incroyablement changé. Les préoccupations de la politique et des idées révolutionnaires avaient altéré déjà la gaieté parisienne et glacé le rire aux lèvres de ce monde nourri de chansons et de folies. Quelques mois avaient suffi pour faire de ce même peuple, ami du plaisir et futile comme le peuple d'Athènes, un peuple de sophistes et de lourds raisonneurs, disposé d'avance à accueillir l'établissement de toutes les théories législatives. En voyant ces hommes, qu'il avait quittés lestes et beaux, partagés entre l'Opéra et la cour, courant tout le jour après des vices brillants et ne s'inquiétant guère du lendemain, le chevalier s'étonna de les retrouver presque enfouis sous une masse de feuilles périodiques, dépôt obscur et volumineux de discours contradictoires où le nom de Pitt heurtait celui de Voltaire, où l'abbé Siyès osait coudoyer Mirabeau. Les vents, déchaînés sous le sceptre mythologique d'Éole, ne lui semblèrent alors qu'une image imparfaite en regard de ces agioteurs de maximes et de systèmes, charlatans nouveaux qui invoquaient tantôt l'exemple de l'Angleterre, tantôt les rêves creux des économistes et de l'*Encyclopédie*. En examinant de nouveau ces pâles figures, Saint-Georges crut rêver; il pensa que c'étaient des personnes mortes. Les constructeurs de la Babel révolutionnaire lui parurent funestes, parce que tout d'abord ils avaient proscrit le plaisir, les réunions folles, les habits de fête, le tout pour se cadener chez eux et faire ce qu'ils appelaient le *grand compte de la nation*! La joie publique, ce beau fruit que les souverains n'écartent jamais de la bouche du peuple, s'était pourri de bonne heure entre les mains de ces réformateurs impurs, déjà plus forts que cette cour sans force, sans amis et sans puissance. Le chevalier put se croire encore à Londres en voyant ces mille clubs dont le dégoût suivait de si près la connaissance, repaires assurés de tous les intrigans et aventuriers de la province, dans le sein desquels se fabriquaient les poisons dont les habiles enivrèrent les dupes de toutes les classes. Annoncés d'abord comme une importation d'Angleterre, ces clubs n'avaient pas tardé à devenir le foyer de la désorganisation. Quand ils n'auraient eu que le tort de caserner la société au lieu de l'étendre, de la parquer par coteries et de la miner peu à peu, ce tort eût suffi pour qu'on dût les fuir, car la société, elle aussi, est une puissance... Par l'acceptation des clubs, elle perdait tous ses droits.

Un contraste qui ne put échapper au chevalier vis-à-vis de ces modifications anglaises et sérieuses qu'avaient subies l'attitude et le costume des hommes, ce fut la tenue de presque toutes les femmes qui composaient alors la société parisienne. Leurs seuls habillemens parurent à Saint-Georges un oubli et un scandale. Ces femmes qui avaient assisté, la gorge nue, aux plus étranges comédies, à commencer par celle du *Mariage de Figaro*, cette prophétique trompette de la ruine du dix-huitième siècle, jusqu'à celles du diacre Paris, n'affichaient plus alors la moindre nuance d'hypocrisie et de dissimulation; elles se promenaient à

Longchamps et au Colysée sous les gazes les moins pudiques. Elles touchaient qu'il était de bon air de se moquer en tout de la cour et d'adopter le contre-pied de ses éloges. C'étaient elles qui sifflaient de leurs jolies bouches rebelles les pièces applaudies par de royales mains à Fontainebleau, elles encore qui se précipitaient avec fureur sur les derniers romans licencieux dus à l'agonisante lubricité de Voltaire. Les livres de Crébillon fils ne suffisaient même plus à cette génération fiévreuse qui s'était hâtée de vivre ; il lui fallait les épileptiques fureurs, les inventions obscènes et déhontées de M. de Sade. A voir ces femmes avilies, souillées déjà avant qu'elles ne vous eussent cédé, l'imagination elle-même reculait et se hâtait d'imposer silence à ses caprices.

Le doyen de ce siècle, l'homme qui en avait pour ainsi dire dirigé l'essor et pompé les vices, l'élégant et spirituel Richelieu venait de mourir, assez heureux pour mourir à temps et pour ne point voir de ses yeux les tressaillemens précurseurs de sa ruine. Le dernier soupir de Richelieu avait été celui de la galanterie française elle-même, cette galanterie qui remontait à Louis XIV. Il semblait présager les brutalités sanglantes et le règne de la populace qui devait suivre...

Où fuir, où se cacher pour éviter ces symptômes ? Saint-Georges, tout mulâtre qu'il était, ne pouvait souffrir le peuple ; il y avait chez lui, nous l'avons dit, une aristocratie presque innée, une aversion intime de tout ce qui pouvait *sentir mauvais*. Le peu de fois qu'il recontra deux ou trois membres de la *Société des Amis des Noirs*, il leur demanda comment ils comptaient procéder à l'égard des colonies. — Par le fer et par le feu, répondirent ces stupides niveleurs, qui ne se croyaient pas alors eux-mêmes les victimes de l'insidieux Pitt. — Ce mot avait, dès ce jour, consolidé les répugnances de Saint-Georges.

Le Palais-Royal n'était même plus un refuge vers lequel la reconnaissance pût lui faire tourner les yeux. Abandonnée à l'intérieur par son propre maître, pour ne point appeler la surveillance sur ses visiteurs, la maison du prince avait l'air d'une de ces maisons souterraines d'Herculanum ; les jeux et les fêtes l'avaient quittée. Le duc était à Londres, où ses affiliés l'attendaient. Parfois cependant, la nuit et lorsque les grilles de l'impur jardin étaient fermées, un fantôme pâle osait se dessiner à ce balcon, encombré autrefois de princes, de jeunes seigneurs et d'artistes ; c'était la malheureuse duchesse d'Orléans, la seule plante noble et respectée de cette famille, pure et religieuse ; martyre dont la vie, après avoir été un holocauste, devint un exemple.

Considéré comme centre de société, le palais du duc était donc devenu un vain mot ; il n'y avait plus que son jardin. En parcourant ces arcades empestées elles-mêmes de tant de miasmes révolutionnaires, Saint-Georges put se convaincre d'une chose bien plus triste encore : c'est qu'il n'y avait plus en France aucun respect pour la royauté ! A chaque pas ce n'étaient qu'écrits contre le chef de l'État ou complots furtifs contre la reine ; la calomnie distillait partout son veuin. La représentation extérieure était elle-même devenue à charge aux grands, l'égoïsme et l'avarice, qui semblaient gouverner les âmes, avaient porté la confusion des états à un point extrême. Les personnes d'un âge mûr, celles qui avaient travaillé toute leur vie pour obtenir les ordres du roi, témoignages de la plus haute faveur, s'étaient habitués à en cacher en public les marques distinctives sous le frac le plus uni. Ce travestissement, résultat de la mode

anglaise, était un moyen commode d'échapper à la gêne de la représentation ; le mépris du peuple en résultait ; un tel oubli validait les insinuations perfides contre une noblesse se déconsidérant ainsi elle-même.

Les hommes que le chevalier rencontrait ne parlaient plus de maîtresses et de soupers, mais bien de tiers-état, d'éméutes, de disette et de tribune. Les publicistes avaient remplacé les marquis de l'Orléans-Bouff ; les poètes eux-mêmes cédaient le pas aux aligneurs de phrases et de déclarations politiques. Le chevalier avait laïssé Paris barbonillé de tabac d'Espagne, il le retrouvait taché d'encre.

Toutefois, un tel spectacle l'eût affligé médiocrement s'il n'eût participé lui-même à l'incroyable déclin de ce règne. Devant ce ciel gros d'orages et ces préoccupations sévères, que vouliez-vous que devint un homme curieux seulement de charmer, un *beau*, glorieux d'avoir traversé son siècle en lui faisant subir son bon vouloir en fait de modes ? Quel comédien aimé du public eût pu lutter contre Mirabeau, le *grand* acteur, Mirabeau dont la voix remuait cette pâle société ? Il y avait un personnage que le chevalier rencontrait partout, c'était le comte de Mirabeau, c'est-à-dire la passion et la fièvre du jour en personne, renommée terrible qui ne laissait personne l'approcher ou vivre seulement autour d'elle ; sorte de génie fatal qui, comme l'antique Minotaure, dévorait tout ! C'est devant ce colosse que Saint-Georges sentit surtout je ne sais quelle crainte et quelle angoisse ; il lui sembla que du jour où Mirabeau avait secoué sa torche à la tribune et déchaîné les plus monstrueux démons contre la société, il n'y avait plus en France de règne possible pour l'élégance et la grâce. A cet imposant athlète avaient déjà succédé, en effet, de misérables démagogues, sinistres corbeaux de nuit qui venaient croasser après le vautour. Il était facile d'expliquer le succès de ces épouvantables orateurs : ils s'adressaient chaque jour à la dépravation humaine au nom de la liberté ! Hormis eux, rien ne leur paraissait devoir occuper l'attention ; sous les sons discordans de leur orchestre, il devenait impossible de rien distinguer.

— Encore une fois, se disait Saint-Georges, n'a-t-on pas changé ce peuple ? Voilà des gens qui ont violemment déchiré l'affiche de leur spectacle d'hier ; qu'y ont-ils gagné ? Des jongleurs moroses, des auteurs misérables, ennuyés d'eux-mêmes et qui ne peuvent récréer la galerie... L'Anglais est triste, mais il ne vient pas ainsi se mettre sous la roue du char qui doit le broyer ; il ne se livre pas pieds et poings liés au servile troupeau du peuple ! Laquelle est la plus forte, en vérité, de ces deux nations, ou de celle-ci, qui vient d'ouvrir les portes du Panthéon au plus grand corrupteur qui ait flatté les vices de son siècle, ou de l'autre, qui bannit de Westminster tout homme qui a pu la déshonorer ?

Ainsi l'analyse de ce Paris métamorphosé devenait pour Saint-Georges un roman cruel et sombre. Lui-même ne tarda pas à se trouver déplacé dans ce monde si nouveau pour ses regards : mille choses l'avertirent qu'il avait vieilli et qu'il ne tarderait pas à se voir dans peu remplacé. Quand il se remontra pour la première fois dans les cercles, ce fut un étonnement concerté sur ce que les envieux nommaient sa *fritolité*. On ne manqua pas de trouver qu'il voulait demeurer jeune trop long-temps, qu'il avait grossi, et que le frac anglais lui allait moins bien que l'habit à larges basques. Les femmes ne rougissaient plus et ne pâlissoient plus tour à tour à son aspect ; elles n'avaient plus vis-à-vis du *Don Juan*

Noir, comme on l'avait appelé long-temps, cette timidité suppliante que l'on ne saurait comparer qu'au regard humide et voilé de la gazelle. Il ne jetait plus dans les promenades l'éclat d'un vif météore; il lui semblait même qu'on ne le regardait que pour l'étrangeté de sa couleur. Le terrain sur lequel il marchait était devenu du sable... Ce n'était plus le *beau*, l'inimitable Saint-Georges! D'autres plus heureux et plus jeunes, il est vrai, occupaient déjà les mille bouches des oisifs : c'étaient Garat, l'homme aux roulades et aux cravates; le duc de Lauzun, devenu depuis le citoyen Biron, dont toutes les femmes s'engouaient et qui les trahissait avant de trahir la cour; M. de Choiseul, surnommé le *beau danseur*. Depuis le jour où Saint-Georges s'était cassé le tendon d'Achille dans une partie de chasse, il ne devait plus prétendre à se faire admirer pour le bon goût de sa danse; et pour le chant il était loin de valoir Garat. Saint-Georges ne put voir ces rivaux et d'autres encore sans le dépit jaloux d'un premier sujet auquel un acteur d'hier vient prendre son rôle. A ces blessures secrètes se joignirent bientôt d'autres chagrins d'amour-propre. Le talent particulier dont Saint-Georges avait fait preuve plus d'une fois au théâtre pour la composition trouvait bon nombre de contradicteurs. On sait que Saint-Georges avait travaillé à la partition de plusieurs opéras comiques; or, à son retour, il ne manqua pas de gens pour écrire que sa musique était dépourvue d'invention. Il venait d'être question de confier à une régie l'Académie royale de Musique, qui était sous la surveillance de la ville de Paris; le chevalier, quelque temps avant ce voyage de Londres, fut mis à la tête d'une compagnie de capitalistes qui se présenterent. Ce fut alors que mesdemoiselles Arnoult, Guimard, Rosalie Levasseur et autres actrices de l'Opéra adressèrent un placet à la reine pour représenter à Sa Majesté que leur *honneur* et leurs privilèges ne leur permettaient pas d'être soumises à la direction d'un mulâtre. Les propositions de Saint-Georges avaient donc été repoussées (1).

Pendant son absence, la calomnie ne l'avait pas épargné; il en gagna bientôt les fruits amers à chaque pas qu'il fit dans les cercles qui l'avaient tant admiré. Jaloux à l'excès de ses triomphes, désirant se venger de lui et ne plus avoir sous les yeux le spectacle de ses succès, plusieurs de ses rivaux s'étaient réunis, résolus de faire payer au chevalier les maîtresses qu'il leur avait enlevées ou les paris que son adresse leur avait fait perdre... A la tête de ces ligueurs de salons était venu se placer naturellement M. de Vannes, plus acharné, en sa qualité d'homme à bonnes fortunes, à ruiner la réputation de Saint-Georges que le chevalier de La Morlière, son ami, qui ne faisait après tout que le métier de Morande (2). M. de Vannes était du petit nombre de ces hommes qui médisent parce qu'ils ne se croient jamais à leur place. L'ambiguïté honteuse de sa vie et ses lâchetés, mises à couvert sous un uniforme, lui faisaient poursuivre

(1) L'auteur de l'article sur Saint-Georges, tome 39^e de la *Biographie universelle*, remarque qu'il ne serait pas impossible qu'une pareille disgrâce eût rendu celui qui en était l'objet plus accessible aux opinions révolutionnaires, qui au reste devinrent celles de tous les hommes de couleur. Nous pouvons affirmer, nous qui avons lu plusieurs lettres de Saint-Georges, que son seul instigateur vers les idées révolutionnaires fut le duc d'Orléans Philippe-Égalité; il suffira de lire le chapitre intitulé *le Chiffre de la reine pour s'en convaincre*; il n'est que la traduction affaiblie d'une curieuse lettre de Saint-Georges adressée à madame D..., lettre que nous avons lue, mais qu'on ne nous a pas permis de livrer à la publicité pour des motifs de famille.

(2) Morande, diffusé à Londres comme à Paris, était un pamphlétaire qui a eu beaucoup d'imitateurs; il fut surtout célèbre par ses discussions avec le comte de Cagliostro.

avec acharnement le jeu des âmes médiocres et envieuses, le dénigrement. Beaumarchais, qui avait cru devoir personnifier la calomnie dans Basile sous un costume de moine, aurait sans doute regretté de n'avoir pas connu cette classe intermédiaire d'officiers sans valeur comme sans emploi, dont l'épée demeurait une arme inutile à leur côté, pendant que leur langue distillait partout la calomnie à Paris ou à Bruxelles. Cette race métisse entre les pamphlétaires et les diffamateurs patentés méritait de se voir peinte en traits sérieux, au lieu de se sentir seulement effleurée à l'épiderme par quelques poésies fugitives de Voltaire. Une chose à laquelle on ne fait pas assez d'attention, c'est que la loyauté militaire en France n'avait pas cédé, jusqu'à cette terrible époque, à la vile influence de l'argent et des caresses. Ce système, mis en œuvre par le duc d'Orléans, par ses émissaires et ses courriers, ne rencontra par bonheur dans l'armée de France qu'un petit nombre d'hommes assez vils pour se vendre à sa faction et avec eux les soldats dont la fidélité leur était confiée. M. de Vannes fut un de ces hommes. Joueur effréné, imbu des plus méprisables principes, il déshonorait sa lieutenance de dragons en affichant tous les vices qui peuvent égarer et pervertir. Digne à tous égards de devenir l'un de ces officiers jacobins, traîtres à leur devoir, à l'honneur et à leur roi, il s'était jeté avec plus de fureur que jamais dans le parti du duc d'Orléans, se flattant sans doute d'obtenir, par sa criminelle soumission, les premières places de l'armée. La froideur que Saint-Georges avait cru devoir lui témoigner depuis quelque temps lui avait paru une insulte suffisante pour qu'il s'appliquât de toutes ses forces à lui nuire. L'empoisonnement de madame de Langey l'avait jeté d'ailleurs dans une sorte de haine contre Saint-Georges ; il le croyait ravi de la mort de cette femme, que le chevalier, en homme généreux, ne cherchait qu'à oublier.

Saint-Georges ne tarda pas à se voir instruit par La Boëssière des odieuses menées de M. de Vannes. Non seulement cet homme avait abjuré son caractère de témoin, véritable sacerdoce de discrétion que l'on ne doit accepter qu'avec la ferme volonté de le remplir, mais il avait encore déposé en parlant de lui tout honneur et toute dignité militaire. Il avait insinué à diverses reprises qu'il préférerait tenir l'épée à la salle d'armes qu'en champ clos, qu'il fuyait toute rencontre, que son voyage en Angleterre n'avait pas d'autre but que d'éviter M. de Langey. La fureur du chevalier ne connut plus de bornes en apprenant ces nouvelles ; il serra la main de La Boëssière dans une rage convulsive... Il passa trois jours à chercher M. de Vannes dans tout Paris ; il éprouvait un plaisir âpre et violent à manier le fleuret à la salle d'armes en pensant qu'à la fin ce fleuret allait devenir une épée ! L'espèce d'oubli dans lequel il était tombé n'était guère de nature à lui faire quitter une idée de misanthropie et de vengeance. Dans ses nuits agitées, il voyait ce lâche dont la bouche n'avait pas craint de déverser sur lui le fiel et l'injure ; il le voyait à genoux, humble et suppliant devant son épée... Il aurait enfin raison de ces tortueux mensonges, de ces insinuations qui flétrissent plus qu'une injure ! Par malheur, M. de Vannes était parti, et le secret de son voyage était assez bien recommandé pour que Saint-Georges n'obînt que de vagues renseignements.

À peine revenu à Paris, une douleur plus accablante mille fois que toutes ces douleurs, une douleur à laquelle le chevalier attachait un sens prophétique, était venu l'assaillir : en arrivant, il avait trouvé sa porte tendue de noir... Noëmi était morte ! morte sans un seul des baisers de ce fils

pour lequel l'infortunée mère avait sacrifié sa vie ! Saint-Georges frémit à ce nouveau coup ; il baisa religieusement la main de ce froid cadavre, que nul, excepté Platon et lui, ne suivit au cimetière... La négresse fut enterrée à la nuit ; on plaça sur sa tombe une petite croix de pierre ; mais la tombe reçut le nom de Noëmi : le chevalier, comme pour racheter sa faute, n'y fit graver que ces deux mots : *Mater mea* !

Avec cette mère, étoile de sérénité et de bonheur, se mourait toute force au cœur de Saint-Georges... Le mulâtre superstitieux se rappela que la veille de son départ elle lui avait fait les cartes, qu'au milieu de sa prédiction les larmes l'avaient suffoquée...

— Sans doute, se dit-il, elle n'a pas voulu me montrer les nuages de l'horizon ; elle aura craint de voir faiblir mon courage devant ce qui se prépare ! Ainsi me voilà vieux à l'œil de ces hommes qui se sont eux-mêmes vieillis à plaisir pour prendre la livrée d'une fausse philosophie ! Me voilà à nu, dépouillé de tout prestige, confondu dans la foule, moi qui autrefois la dominais ! Voilà où devait aboutir mon existence inutile ; je n'aurai rien fait, sinon de servir de hochet à ce siècle dissipé ; je n'aurai pas même eu les passions d'un noble cœur ! Ah ! puisque l'absence de ce misérable m'interdit jusqu'à la haine, puisque de Vannes me fuit, il me faut choisir une route par laquelle je rentre dans le paradis ou dans l'enfer ! Il y a ici deux partis en présence, le parti de la cour, et celui de ce triste prince avec lequel j'ai rompu tout lien et toute entrave. Je n'hésiterai pas, mon sort est fixé. Dans mes plus brillants succès, c'est toujours une femme qui m'a souri ; une femme est l'ange qui peuple nos solitudes ! Celle de mon âme a besoin d'être habitée. Tu n'as fait que me précéder, ma mère ; je sens que je ne tarderai pas à t'aller rejoindre ! Mais, rassure-toi, je ne veux point mourir, noble et généreux fantôme, sans avoir sauvé cette femme qui ne se doute pas des manœuvres d'un lâche, et ce lâche, ô ma mère ! ce n'est pas le malheureux, l'homme obscur qui me calomnie, c'est un prince du sang dont je sais tous les secrets, un tigre altéré de sang que j'ai fui ; cet homme est le cousin de cette femme, c'est le duc d'Orléans ; et cette femme, c'est la reine !

Parlant à cette ombre chère d'une voix lente et triste, il s'agenouilla. Il semblait qu'à ce souvenir de la reine il eût retrempé sa vie... Sa poitrine et sa tête étaient en feu, il regardait un portrait de cette noble femme avec laquelle il avait chanté, et dont la douce voix, soutenue au clavecin par Sacchini, avait charmé son oreille comme une prière.

XXIX.

Le Chiffre de la Reine.

Tentanda via est !
HORACE.

Pour ce que je suis à présent
Avec la gent votre esuemie,
Il faut que je fasse semblant
Feignant que ne vous aime, mie !

(*Poésies de Charles d'Orléans, père
de Louis XII et de François I^{er}.*)

O ma reine calomniée !
O ma princesse reniée
Par bien des miens aux mauvais jours !
(*La Cope et l'Épée.*)

Dans les premiers jours du mois de janvier 1789, le grand canal à Versailles offrait un tableau aussi curieux qu'animé.

L'hiver rigoureux de cette année venait de mettre à la mode l'amusement des patins ; la cour et la société parisienne avaient l'air de s'être donné rendez-vous ce matin-là au grand canal.

Qu'on se représente cette magnifique pièce d'eau qui n'a pas moins de trente-deux toises de large sur huit cents toises de long, et dans laquelle Louis XIV, dans ses beaux jours, se promenait en barque avec mesdames de Montespan et de La Vallière, transformée tout d'un coup en un immense parquet de cristal. La neige couvre de sa blanche broderie les plates-bandes et les gazons du jardin ; le tapis vert est poudré à frimas comme un conseiller de la cour des comptes. Les statues, les sphynx, les groupes de Puget, les marbres de toute espèce épars sur les pelouses, sont couverts d'une couche d'émail et d'albâtre. On se rappelle involontairement les peintures d'Ostade et les beaux lacs glacés de la Hollande en voyant ce monde en manchons, en chars, en traîneaux, qui égaie de ses mille couleurs bariolées cette nappe éblouissante. Ça et là quelques plumes éparses d'oiseaux et des gouttes de sang rougissent la neige ; ce sont de pauvres mésanges ou des moineaux francs que les chats alertes et cruels du suisse de l'orangerie ont déchirés la nuit, pendant qu'ils bravaient en chantant sur la neige la rigueur de la saison.

Placé en face de l'allée principale, le grand canal reçoit en ce moment quelques rayons fugitifs de soleil ; il s'est vu envahir en un clin d'œil par une foule de patineurs, de dames traînées par des chevaux marins et des cygnes dorés que poussent leurs laquais. Vous diriez presque une représentation de l'Opéra. Les hommes sont pour la plupart en habit à insectes, en culottes vert-céladon ou en redingotes à brandebourgs. Les femmes portent des polonaises et des circassiennes ; il y a des bourgeoises qui, pour plaire à la reine, ont fait revivre sur leurs têtes les fleurs et les plumes qu'elle a quittées. Il est impossible de rien imaginer de plus fou, de plus mouvementé que ce canal hollandais. Des abbés en manchons font crier la glace sous leurs patins à côté de jeunes officiers du Royal-Allemand ou d'élégans vêtus à l'anglaise ; des nègres, des jockeys, des heid uques, attirent le regard par leurs différens costumes. Les grelots et les sonnettes des coquilles qui sillonnent le canal résonnent partout.

Après avoir visité avec Mesdames les porcelaines qu'on étale toujours vers ce temps dans les cabinets de Versailles, la reine, qui s'est arrachée au petit Trianon, est venue assister elle-même, dans la compagnie de mesdames Jules de Polignac et de Lamballe, à ce spectacle d'hiver. Elle est entourée de son escadron habituel, les *beaux de la cour*; ce sont MM. de Coigny, de Vaudreuil, d'Adhémar, de Guiche, de Narbonne et le prince d'Esterhazy.

Parmi ces cavaliers, beaux par leur tournure et leur visage, on distingue surtout les Dillon, dont l'un porte le bras en écharpe; ils causent avec M. de Bezenval, dont chaque parole est une saillie, et qui suit M. de Crussol, capitaine des gardes de M. le comte d'Artois.

Cette année, que M. de Lafayette (qui avait bien ses raisons) nomme *l'immortelle année*, s'est ouverte pour le peuple sous les plus funestes auspices. Le froid excessif est devenu un véritable fléau; il a fallu que la charité et l'aumône allumassent continuellement pour les pauvres des feux sur les places publiques. Les artisans, les malades ont trouvé partout des tables et des lits dressés : la reine a été la première au devant de cette publique infortune. Cependant sur le passage de la souveraine s'élèvent à peine quelques cris; c'est que les bienfaits intéressés du duc d'Orléans, ses aumônes fastueuses et ses largesses calculées ont trompé le petit peuple. Il a grand soin de faire insérer dans toutes les feuilles publiques une lettre qu'il a dictée, pour le curé de Saint-Eustache, à son intendant des finances, Geoffroi de Limou. Cette lettre promettait des secours si considérables en argent pour les besoins de tous les malheureux qu'un souverain eût été à peine capable d'une telle munificence. Mais, suivant son usage, le duc a promis et n'a pas donné.

Les libéralités de la reine, plus secrètes et non moins grandes, n'ont pas empêché la camarilla du duc d'en rapporter tous les honneurs à leur maître. On commence à croire qu'il est naturellement généreux, lui le chef du monopole ! La popularité récompense souvent les trahises.

Encore quelques mois, et il ne s'agira plus de prévenir la révolution, mais de la diriger. Hélas ! dans cette cour, travaillée de tant de symptômes mortels, il est écrit qu'on ne réfléchira pas. Aussi, voyez avec quels battements de mains, avec quelle insouciance frivole tout ce monde s'agite et se promène ! L'épigramme accueille les patineurs du grand canal; ceux qui tombent, on les compare à Brienne; ceux qui se relèvent, à Necker. Ce royal jardin, qui ressemble à un linceul blanc, ces arbres dépouillés de feuilles, ces allées couvertes de neige, tout cela pourtant ferait presque songer au deuil de la monarchie. Ce n'est plus là le Versailles si sagement ordonné de Louis XIV, le Versailles dont les allées ne s'étoilaient jamais aux flambeaux que de ducs et de princesses; la confusion des classes qui a envahi la société l'a dénaturée, perdue ! Sous le manteau de la philanthropie, il s'est glissé à la cour d'obscurs charlatans qui n'ont pas tardé à surprendre la religion même du roi de France; on y a rencontré des histrions, des faiseurs de paradoxes. Un procès inouï, et dont l'issue, après le plus sévère et le plus long examen, n'a pas même offert l'apparence d'un tort, n'en a pas moins déchaîné contre la reine le mensonge et la diffamation. Versailles n'est plus même le séjour de la reine de France, elle l'a délaissé pour son petit temple de Trianon, cet asile ouvert à Sacchini, à Cimarosa et à Gluck.

Pendant Versailles semble enchanter ce jour-là. Marie-Anne pipette.

Chaque acteur de ce spectacle mouvant la salue quand il passe devant le banc de pierre sur lequel elle est assise ; ce banc est devenu vite un trône. Sa charmante-présence n'a pas tardé à répandre sur tous les visages des curieux un air de contentement ; c'est à qui enviera un coup d'œil de cette femme dont la taille et le port font souvenir des plus belles statues antiques. Sa figure, légèrement violacée par le froid, a l'air d'un marbre ; son bras, d'un contour admirable, s'appuie sur le bras de madame de Lamballe. Autour d'elle l'air semble imprégné de fraîcheur et de parfums.

— Monsieur de Vaudreuil, dit-elle en se penchant d'un air enjoué vers le comte, quoi ! vous ne patinez pas ! Voyez donc là-bas cet heiduque... tout le monde le suit des yeux... Il vient de se laisser choir, le pauvre homme !

— Aussi, de quoi s'avise-t-il ? pousser un traîneau à son âge ! il est aussi vieux qu'un triton de la pièce d'eau de Neptune !

— Dieu me pardonne, il pousse un traîneau vide ! dit M. de Narbonne ; le maître n'est pas encore arrivé, sans doute, car il semble le chercher partout avec des yeux inquiets... Vous verrez que ce sera ce fou de Jaucour ou bien Noailles... Ils auront déterré le traîneau et l'homme dans le magasin des Menus-Plaisirs de Versailles... Vous allez les voir entrer dans la lice, armés de toutes pièces et prêts à disputer le prix, même à Saint-Georges !...

— Bon ! le traîneau glisse vers l'angle du grand canal, les patineurs qui se croisent devant nous vont nous le faire perdre de vue... N'importe, nous reconnaitrons toujours l'heiduque ; il n'y en a pas deux comme celui-là !

Le traîneau venait de disparaître, en effet, avec l'heiduque... Une seconde après, il repassa devant les beaux de la cour, dans les rangs desquels il n'y eut qu'un cri :

— Saint-Georges !

C'était bien en effet le chevalier qui occupait le traîneau ; l'heiduque, c'était bien Joseph Platon...

Saint-Georges avait loué pour ce jour-là un habit des plus magnifiques ; il avait soif de se retrouver devant la reine. En examinant de près la minutieuse toilette du chevalier, il était facile de se convaincre du soin qu'il y avait apporté.

Il avait mis un frac velours ponceau, sur lequel se pavanait par derrière une large bourse noire ; l'habit était semé de douze boutons qui représentaient, suivant la mode, les douze Césars. Ses deux mains reposaient sur ses genoux, cachées par un manchon à rubans verts ; sa culotte était brune ; des bottines à glands chaussaient son pied. Le nœud de sa cravate blanche avait la largeur d'un nœud d'écharpe ; il avait posé sur le coussin du traîneau son épée et ses patins.

Le traîneau figurait un cygne flanqué de pandeloques de rubis ; ses ailes ouvertes semblaient frémir sous la brise. Le rasoir aigu du traîneau lui fraya vite un chemin, et Joseph Platon, remis de sa chute, le poussa avec toute la vigueur d'un Lapon.

Après avoir fait une ou deux fois le tour du canal, comme pour s'assurer du rang et du nombre des spectateurs, le chevalier chaussa lestement ses patins et courut se mêler aux acteurs de ce passe-temps, dans lequel il n'avait point de rival.

C'était un plaisir pour la haute société que d'aller voir patiner Saint-Georges, tant le chevalier avait su perfectionner cet art frivole. La guirlande de spectateurs qui entourait la pièce d'eau s'agitait tout d'un coup et se pencha comme les épis au souffle du vent : elle le suivit avec une anxiété croissante. Non seulement il décrivait les plus merveilleuses langes, mais encore il sculptait sur la glace des fleurs, des portraits et même quelquefois un vers entier de Racine. Arrivé devant la reine, il s'arrêta tout d'un coup, tournoya sur lui-même, et, d'un coup de patin aussi rapide que l'éclair, traça le chiffre de Marie-Antoinette.

La reine fit alors une légère inclination de tête et montra du doigt le chiffre à madame de Polignac.

Au dessous du chiffre, il y avait un autre mot que l'acier du patin avait incrusté dans la glace ; mais ce mot, presque imperceptible, venait d'être ajouté brusquement par le chevalier ; c'était un mot allemand que la reine seule pouvait lire...

— Retirons-nous, j'ai froid... dit-elle en saisissant tout d'un coup le bras de la princesse de Lamballe...

Elle jeta un regard d'inquiétude et d'angoisse sur ces quelques lettres tracées par le maître au dessous du chiffre royal, et se retira précipitamment.

Saint-Georges glissait encore comme une flèche rapide sur le canal lorsque la reine se leva ; ce ne fut qu'aux limites du bassin qu'il s'aperçut de ce brusque départ.

Ennuyé de se faire admirer seulement par les bourgeois, le chevalier avait regagné son traîneau. Le vent soufflait avec violence et menaçait d'enlever à toute minute le shako à plumes de Platon, qui commença à demander grâce au chevalier. Le départ de la reine avait éclairci les groupes. Plusieurs officiers des gardes-françaises donnèrent la main à Saint-Georges à la sortie, et le prièrent de venir dîner avec eux à l'hôtel d'Elbeuf ; le chevalier refusa.

Depuis quelque temps, l'humeur de Saint-Georges était changée. Sa rupture avec le Palais-Royal et le duc d'Orléans ne lui laissait que peu de ressources ; la noblesse de son caractère l'encourageait seule dans cette lutte contre sa propre fortune. Les menées du duc l'avaient indigné, lui, qui ne comprenait rien à ce tragique pantin soumis aux fils du cabinet de Saint-James, à ce prince du sang conspirant contre les princes. Devant cette incurable dégradation, il avait jugé convenable de fuir, malgré toutes les belles paroles de son Mécène tendant à lui persuader que la révolution française assurerait bientôt, dans la moindre presqu'île, aux hommes de couleur tous les droits du citoyen. Confiné chez lui et souffrant déjà des atteintes d'une maladie cruelle qui le minait insensiblement, il préférait la compagnie de quelques artistes à cette pesante intimité.

On ne le voyait plus guère dans les cercles ; il se promenait au bras d'un domestique dans les plus sombres allées des Tuileries. Ce n'est pourtant pas que le chevalier ne fût plus beau, seulement il était triste. Ses regards désenchantés ne se reposaient plus avec amour sur aucune image. Les femmes faciles l'ennuyaient, les hommes lui étaient devenus insupportables. Il n'avait qu'un culte, nous l'avons dit, une passion aussi profonde qu'insensée, passion dont il s'avouait à lui-même la folie ; cette passion, c'était la reine !

Il savait, à n'en pouvoir plus douter, que le duc d'Orléans avait formé autrefois le projet coupable d'élever jusqu'à la femme qu'il aurait dû le plus respecter des vœux rejetés avec dédain ; il le savait, et cela suffisait pour lui expliquer le ressentiment de cet homme contre la reine. Aux prises avec le besoin, Saint-Georges eût rougi de devoir à la pitié de ce prince quelques secours nécessaires ; c'était assez pour lui d'avoir voyagé avec le duc, il se souvenait de Wapping.

Ce n'était point pour la foule, mais pour la reine qu'il était venu. L'habit qu'il portait, il l'avait loué ; le faste en lambeaux de son heiducke, c'était sa réponse aux calomnies journalières qui l'accusaient d'être subventionné par d'Orléans. Avec quelle tristesse ne revit-il point Versailles ; Versailles, où la reine elle-même l'avait fait entrer autrefois par la main, par la même porte que Gluck ; Versailles, où, par un singulier hasard, le premier morceau de musique qu'il avait chanté au clavecin de la reine avait été celui-ci, noté par le divin Cimarosa :

Se mai senti spirarti sul volto
Lieve fiato che lento s'aggiri
Di, son questi gl'estremi sospiri
(1) Del tuo fido che muora per te !

Quelle opinion devait avoir de lui cette royale hôtesse, cette femme qu'il n'avait fait qu'entrevoir dans ses jardins aussi belle que l'Armide de son maître Gluck ? Pouvait-elle ignorer que le duc d'Orléans lui avait ouvert aussi son palais, devait-elle le voir sous un autre aspect que sous celui d'un ennemi et d'un traître ? Tourmenté de ces pensées, Saint-Georges allait au devant de quelque incident étrange ; il aurait voulu revêtir le corps de l'un de ces anges aimés de Dieu, pour épancher son âme quelques instans devant la reine.

Assis avec Platon dans une misérable chambre d'auberge, devant un feu dont la seule lueur l'éclairait, il tenait alors sa tête tristement dans ses deux mains.

Tout d'un coup l'on frappa légèrement à la porte ; un homme entra. C'était M. de Crussol, capitaine des gardes du comte d'Artois. A sa vue, Saint-Georges se leva ; un éclair de bonheur avait traversé sa prunelle.

— Veuillez me suivre, monsieur, dit avec précaution le capitaine des gardes à Saint-Georges ; je vous expliquerai chemin faisant le sujet de ma visite.

Joseph Platon pensa un moment qu'on lui enlevait son maître. Il se hâta de fondre sous son souffle les miroiteries de la glace aux carreaux de la fenêtre, et se rassura en voyant le chevalier monter dans une des voitures du château, dans la compagnie de M. de Crussol.

Le trajet fut court, les chevaux allaient avec la vitesse du vent. La neige tombait à flots ; la nuit était venue. La voiture s'arrêta devant l'une des petites portes de Trianon.

— Le roi est parti, Bazin ? dit M. de Crussol à l'intendant de Marie-Antoinette.

— Parti ! répondit Bazin en considérant Saint-Georges avec défiance.

M. de Crussol congédia Bazin, traversa la galerie, et, tournant le bouton en cristal d'une autre porte cintrée, il introduisit Saint-Georges dans un salon orné de glaces.

Cet appartement, de moyenne grandeur, était embaumé de cette sen-

(1) Stances de Métastase.

leur douce que répandent les plantes aromatiques. Plusieurs vases de porphyre contenaient des fleurs rares, sorties de la serre de Trianon. Une harpe et quelques ouvrages de femme semés sur une petite table incrustée de marqueteries interrompaient seuls l'harmonie de l'ameublement, qui était bleu.

La reine entra presque en même temps que M. de Crussol ; elle était pâle et tenait une rose blanche entre ses doigts. La princesse de Lamballe suivait la reine.

Marie-Antoinette fit signe à M. le capitaine des gardes de s'éloigner ; M. de Crussol obéit.

— Monsieur de Saint-Georges, balbutia la reine quand ils furent seuls, je vous ai fait venir, j'en avais le droit. J'ai lu ce matin le mot que vous avez tracé vous-même sur le canal : ce mot signifie PÉRIL. Je pense que vous voudrez bien m'expliquer ce mot. Quel est ce péril qui nous menace, monsieur ? Ce n'est pas la première fois que je vous adresse la parole ; remettez-vous et répondez-moi.

Tandis qu'elle parlait ainsi au chevalier, son émotion était visible, elle se peignait jusque dans le son de sa voix tremblante.

La reine était debout ; ses cheveux à demi roulés pendaient le long de ses joues blanches comme celles de Lédæ. Saint-Georges palpait de trouble et de crainte.

— Encore une fois, poursuivit-elle, ne sauriez-vous me dire, vous qui êtes du parti de M. le duc d'Orléans, ce qu'il peut tramer de nouveau contre le roi ? Vous êtes de nos ennemis, monsieur, vous devez savoir où est le péril !...

— Il y a péril, madame, répondit-il en regardant la reine avec une respectueuse assurance, du jour où un homme qui n'a pas le droit d'entrer ici à cette heure est mandé par vous, la nuit, dans votre palais ; il y a péril du moment où vous-mêmes tremblez devant cet homme. On m'a calomnié, madame, en me disant l'ami du duc. Le duc d'Orléans me fait pitié !

Il y eut une pause glaciale de quelques secondes entre la reine et le chevalier. Après l'avoir envisagé avec attention, elle lui fit signe de s'asseoir. Madame de Lamballe, retirée dans un coin du salon, avait pris par convenance un canevas de broderie.

La reine se hâta de reprendre :

— Vous avez accompagné, je crois, le duc d'Orléans en Angleterre ? Saint-Georges resta muet ; il se flattait que la reine ignorait encore ce voyage. Il était venu pour la sauver, et voici qu'elle l'accusait.

— Madame, répondit-il, car il se voyait bien forcé de répondre à cette nouvelle interrogation, j'ai suivi le duc à Londres. Puisque le nom de cet homme est inséparable du mien dans votre pensée, il faut bien que je dénoue d'abord moi-même le nœud fatal qui nous lie. Je n'appartiens plus au duc d'Orléans, madame ; j'appartiens aux convictions de ma conscience. Un prince du sang m'avait tendu la main à mon entrée dans le monde : c'était alors un homme de plaisirs et d'éclat ; j'étais loin de penser qu'il pût chercher en moi un partisan. Je lui devais ma fortune ; il pouvait se dire mon maître. Ses saturnales privées me faisaient frémir ; sa maison de filles perdues et de complaisans me repugnait. Spectateur résigné de ses vices, je portais le poids de cette reconnaissance funeste, devenue pour moi un devoir. Madame, j'ai bien souff-

fort ! La moitié de ma vie s'est passée à excuser cet homme à mes propres yeux ; je le croyais frivole , curieux seulement de renommée et d'éclat. Son palais était le mien ; son père m'y avait lui-même accueilli. Mais un jour, supplice affreux ! moi qui vous parle, madame, je l'ai vu dormir sous la main impérieuse de l'orgie ; sous cette main il palpitait et parlait. Sa voix, qui avait l'air de la voix d'un homme mourant, révélait alors d'étranges pensées , qui toutes se levaient et formaient autour de moi une ronde impitoyable. Ces pensées bruissent encore comme le flot des grèves à mon oreille. Révolté déjà en secret contre cet homme, je me suis révolté contre lui ouvertement ; je lui ai écrit sous l'empire de ce frémissement d'horreur excité en moi par sa confession involontaire. J'ai refusé d'être son agent. Tous mes doutes tombaient devant sa conduite. Je me suis interdit sa faveur et sa maison. Depuis ce temps, hélas ! je n'ai plus songé qu'à une chose, à me faire aimer et pardonner de la seule femme qui pouvait me croire coupable. Présomptueux que j'étais ! cette femme se souvient-elle seulement de moi ? sait-elle seulement l'histoire de ma passion insensée, de ma lutte, de mes tortures ? Hélas ! elle me juge incapable de secouer ce terrible joug, elle me croit rivé à tout jamais à ce lâche bourreau ! Mais alors pourquoi m'avoir appelé, pourquoi me regarder encore ici même avec ces yeux qui décident de la destinée d'un homme ? Madame, je tombe suppliant à vos genoux... Si vous me croyez l'ami et le confident du duc, faites-moi reconduire où l'on m'a pris ; si vous doutez de moi, ne me forcez point à demeurer devant vous. Hélas ! il n'est que trop vrai, je n'appartiens à vous que d'aujourd'hui. Mais ne me repoussez pas, car je sais tous vos destins !

— Je veux croire à vos paroles, monsieur, dit la reine en lui commandant avec une affectueuse dignité de se relever ; je me souviens d'ailleurs qu'il y a six ans vous avez fait ici de la musique avec moi... Ici... reprit-elle, dans mes temps joyeux... Et elle cachait mal une larme qui coulait de sa paupière gonflée.

— Oh ! je m'en souviens, continua-t-il à son tour avec une lente tristesse ; je ne touche pas une seule fois un clavecin sans me rappeler aussi ce temps !... Temps heureux où je n'étais qu'un artiste admis dans un concert de la reine ! Il n'y avait alors autour de nous ni souffle empesté ni volcan : la haine et le mensonge n'avaient pas besoin d'être combattus. Moi pauvre, venant du fond d'un désert, je ne croyais pas alors qu'un jour une reine de France me ferait chercher comme un pâle magicien ! Aujourd'hui un nuage cache l'étoile ; aujourd'hui, reine, plus de musique et de calme ; il faut vous résoudre à écouter des terreurs que votre insouciance traitera peut-être de chimères... Merci ! Oh ! merci ! mon adorable souveraine, vous qui m'avez fait venir, vous éveillez dans mon âme tout un monde de bonheur ! Pourquoi faut-il que cette entrevue soit sinistre ? Pourquoi m'avoir choisi pour votre prophète, madame ? Encore quelques mois, ô reine, et tous vos amis parleront autour de vous d'exil et de fuite ; encore quelques mois, et votre tige royale sera brisée comme cette frêle fleur que vous balancez entre vos doigts ! Votre palais, le savez-vous, madame, est plein d'ennemis ; les pamphlets qui vous déchirent se font chez vous ; lisez cette lettre, elle vous fera pâlir : cette lettre est de M. de Lauzun ! Par quelle fatalité, pendant que les défenseurs naturels de votre couronne vous trahissent, un homme bacur comme moi, rêveur ignoré, misérable, vient-il vous prier de

réfléchir ? Est-il donc écrit que tous vos serviteurs devront se disperser un jour et fuir loin de vous au moindre péril ; que la reine boira sans aux cette coupe empoisonnée ? Derrière ce prince qui ose se dire encore votre parent malgré ses crimes, et qui vous reniera sans doute un jour, se cache une redoutable puissance : quand vous n'aurez plus de cour, il en aura une ; c'est le peuple ! Effroyable cour, madame, et dont le lâche se défie lui-même ! N'importe, il la craint, il la nourrit, il la pousse comme autant de flots irrités contre le trône. Vous tenez la lettre de M. de Lauzun ; voici d'autres papiers... car moi aussi je pourrais écrire un jour l'histoire de ces défections honteuses, de ces trahisures qui avilissent les plus braves. Encore une fois, madame, vous êtes menacée ; ces lettres sont le trop fidèle récit de mes craintes. Je vous les adressais comme à une fée invisible ; elle n'ont point d'autre but que celui de vous arracher au danger. Reine de France, ce n'est point un placet que je vous présente, c'est une liste véritable de conjurés, sur laquelle un prince eût voulu écrire mon nom. Pesez-la dans votre prudence et votre sagesse. La calomnie, madame, ne m'a pas épargné plus que vous ; la calomnie, qui énerve jusqu'au courage ! Le temps est venu enfin où je ne dois plus refouler en mon cœur tout ce que je sais ; lisez, madame, lisez ; ceci me donne le droit de mourir pour vous, si je n'ai pu vous sauver !

Il s'arrêta, éprouvant lui-même une indéfinissable fierté, car, en tenant ces lettres et en les parcourant avec d'avidés regards, le visage de Marie-Antoinette avait réfléchi toute son âme. Elle pâlisait et rougissait en même temps devant ces lâchetés inattendues.

— Monsieur, reprit-elle en donnant les lettres à madame de Lamballe, je n'oublierai pas un si éminent service. Que puis-je faire pour vous ? parlez. Puisque le Palais-Royal n'est plus qu'un foyer de crimes et que vous l'avez quitté, je puis vous ouvrir une autre retraite. Mes bienfaits ne sont point de ceux qui font rougir. Parlez ; que désirez-vous ? Je verrai demain le roi ; il saura ce que vous avez fait pour lui...

— Pour vous, madame, murmura-t-il d'une voix entrecoupée par les sanglots. Je n'ai point de roi, point de patrie, moi qui suis né loin de votre ciel, moi qui fus bercé dans les bras maigres de la servitude. Je ne suis rien dans la cour, dans l'État. Mais j'ai vu souffrir une femme de cœur, j'ai vu pleurer une reine. Ce n'est que pour elle que je suis venu, pilote effrayé, lui dire les abîmes et les écueils. Maintenant, ô madame ! oubliez-moi.

— Vous oublier ! Saint-Georges ; non, vous n'êtes point de ceux qu'on oublie. Votre voix en ce moment a pour moi la douceur de celle d'un ami ; pourquoi faut-il que je ne vous aie pas tendu la main avant le duc d'Orléans ? Vous resteriez près de moi, Saint-Georges, et maintenant vous partez !

— Oui, je pars, répondit-il en faisant sur lui-même un prodigieux effort, je pars comblé de douleurs et de regrets. Adieu, noble femme, dont j'aurais pu être le serviteur ; adieu, maîtresse souveraine, dont j'ai tant de fois baisé la main dans mes rêves. Un démon jaloux m'a séparé long-temps de votre présence, et vous-même vous avez pu me croire votre ennemi. Adieu, reine, je ne demande rien, et je pars. Qui sait, madame, où nous nous reverrons un jour ! Qu'importe l'avenir ! j'aurai réchauffé mon âme aux rayons purs de votre soleil. Qu'importent les

jours sereins ou mauvais ! je vous aurai toujours contemplé, ange céleste. Vous voulez savoir ce que je désire de vous ? Hélas ! c'est bien peu, c'est la rose que vous tenez là. Elle est aussi pâle en ce moment et que vos lèvres. Oh ! donnez-la-moi : je saurai bien, reine, la protéger sur ma poitrine, cette douce et chaste fleur ! A elle seule, madame, j'oserais dire ce que je ne pourrais dire sans vous offenser. Encore une fois, je suis un insensé qui ne mérite que l'oubli !

En prononçant cet adieu, sa tête était retombée sur sa poitrine. Il pleurait alors et il sanglotait comme un enfant.

La reine en eut pitié ; elle lui tendit la rose blanche. Il prit la fleur et baisa la main royale que Marie-Antoinette lui présentait.

Hélas ! c'était cette même femme qui devait, quatre ans plus tard, demander pardon au bourreau de lui avoir marché involontairement sur le pied ; elle, une reine de France !

Quand le chevalier se fut éloigné et qu'il eut marché long-temps à travers les allées du parc, il se retrouva, comme par un hasard enchanté, vis-à-vis du grand canal. La lune avait percé les nuages ; le chiffre de la reine et le mot tracé par le patin de Saint-Georges étaient déjà effacés sous le souffle d'un vent tiède. Les glaçons avaient fondé leur croûte cristallisée. Versailles s'endormait dans un pacifique sommeil ; vous eussiez dit que le grand roi lui-même y reposait dans sa gloire.

Saint-Georges tira la rose de la reine de sa poitrine ; il en respira avidement le parfum et la mouilla d'une larme.

Un homme l'arracha à sa rêverie : c'était Platon. Tous deux franchirent les grilles du château royal, où dans quelques mois allait se ruer le peuple.

XXX

La rue Boucherat.

Nous sommes rentrés dans le monde comme deux frères ; entrons au ciel de front et les mains entrelacées, et non pas l'un devant l'autre.

SHAKSPEARE. — *Les Méprises*, acte V.

Au quatrième étage d'une maison située dans la rue Boucherat, au Marais, sur un obscur palier qui reçoit le jour d'une lucarne, un homme gros et court tient le pied de biche d'une sonnette ; on dirait qu'il hésite avant d'entrer.

Sur la porte de ce chétif local est clouée une carte jadis blanche, à demi pourrie par l'humidité ; on y lit ce nom : « *Le chevalier de Saint-Georges.* »

La Boëssière (c'était lui) agita timidement la sonnette. Platon vint ouvrir et l'introduisit.

C'était un misérable appartement.

Un papier à fleurs dont la bordure tombait du plafond en plusieurs endroits, un meuble de Bergame usé et sali, une glace sans dorures à la cheminée, un carreau glacial pour tout parquet.

Sur un lit de sang beaucoup trop court et dont les pieds de celui qui l'occupait dépassaient le bois, un homme reposait, si toutefois on peut

notamment repos les spasmes douloureux qui agitent les moindres fibres d'un malade. Sa tête, d'un brun foncé, se détachait avec vigueur sur un large oreiller blanc ; sa bouche restait ouverte, et des gouttes de sueur découlaient de son front pâle. Sous ses lèvres violettes il était facile d'entendre le choc nerveux de ses dents, qui claquaient la fièvre ; il passait à plusieurs reprises sa main sur sa tête et sur ses yeux...

Dans l'espace d'alcôve sans rideaux où était placé le lit, l'œil distinguait plusieurs lettres attachées avec des épingles au papier de la muraille... des lettres de femmes sans doute, car l'écriture en était fine et déliée, le papier choisi, et aucune n'avait de signature. Elles commençaient toutes par ces mots : « *Cher Saint-Georges ; Saint-Georges adoré ; cher ange ; cher amour ;* » formules variées et reproduites dans le cours de chaque lettre à l'infini.

Deux fleurets entrecroisés, retenus par un vieux nœud de soie blanche, avaient l'air de protéger contre toute attaque cette tapisserie improvisée. Au-dessus de la cheminée il y avait un cadre fort simple en bois de sapin : c'était le portrait au bistre du chevalier ; il était signé *Carte Verret*.

Plusieurs de ces esquisses au crayon que les peintres nomment *po-chader*, avec trop de modestie, étaient aussi accrochées à la tenture ; elles représentaient divers traits d'adresse de Saint-Georges : ici on le voyait sauter à travers les portières entr'ouvertes d'un carrosse lancé au trot ; plus loin il tuait de chaque main plusieurs hirondelles au vol.

Mais la plus inouïe, la plus diabolique de toutes ces illustrations était évidemment son *duel à l'écurie*.

Dans ce croquis historique, attribué à Carmentel, le chevalier, en petite veste du matin, croisait le fer contre un farouche maître d'hôtel du prince de Conti, qui, saigné de ses reproches culinaires sur un plat présenté à la table de l'Ile-Adam, l'avait appelé *mauricaud* et s'était jeté sur lui dans les cuisines en tirant l'épée contre un si terrible adversaire. Réduit à se défendre, Saint-Georges n'avait rencontré pour toute arme qu'une écurie. Avec cette épée d'un nouveau genre, il n'en avait pas moins paré tous les coups et désarmé son adversaire.

Le héros de tant de miraculeuses aventures était bien changé !

En ce moment il porta les yeux sur La Boëssière, et des larmes coulerent de son visage défail.

— Quoi ! c'est vous, dit-il, mon digne professeur ! Vous venez visiter votre pauvre élève !

— Je viens vous demander, Saint-Georges, quel est votre médecin. Voilà une fièvre de rhum de la Jamaïque qui ne devrait pas se trouver sur ce guéridon. Depuis quand guérit-on la fièvre avec le rhum ?

— Depuis que les médecins, La Boëssière, sont assez stupides pour ne voir jamais que les maux du corps, dit-il en attachant sur le maître d'armes de sombres regards. Est-ce que je puis mourir, moi ? Suis-je donc si faible ? voyez !

Il écarta les plis de sa couverture, et il laisse voir à La Boëssière un torse d'Hercule. Sa respiration était devenue plus tranquille...

— C'est donc de la tête que vous souffrez ? Que voulez-vous, mon pauvre Saint-Georges, les temps sont durs ; il faut être philosophe !... Tenez, moi qui vous parle, devant tout ce qu'il faut de faire et d'inventer j'ai pris un grand parti : j'ai fermé momentanément ma salle

d'armes. Je compose des chansons contre les états généraux pour me distraire ; c'est toujours ça...

— Et les nouvelles ?

— Mauvaises ; ne m'en parlez pas. Cependant je vous apporte le *Journal général* de la cour et de la ville ; vous y verrez la *nouvelle dénonciation d'un horrible complot formé contre les villes de Paris et de Versailles*.

— Et la reine ?

— La reine ? Elle est allée à l'assemblée avec le roi... Vous lirez les détails dans le *Journal général* ; je l'ai acheté cinq sous chez le limonadier Josserand, au Palais-Royal...

— Dites-moi un peu les gens à la mode... Est-il vrai que Garat ait chanté dimanche rue de Cléry, à la *Société des Amateurs* ?

— Il a mal chanté ; sa cravate l'engonçait trop... Il y a eu banquet, et Chabanon a fait de jolis vers où vous êtes cité avec honneur...

— Voyons, donnez-les-moi... cela fera passer ma médecine. Que c'est bien à vous de m'être venu visiter !

— Écoutez donc ! je ne suis pas ingrat, moi ; je n'ai point oublié ce que je vous dois... C'est grâce à vous que j'ai amassé une petite fortune. Vous êtes mon premier, mon meilleur, mon seul élève ! Aussi nous partagerons, n'est-ce pas ? Voici un rouleau que je vous apporte ; cela paiera toujours les gages de Platon, qui vous soigne et qui aurait lui-même besoin d'être soigné ; car il se fait vieux, ce cher Platon, reprit La Boëssière en examinant l'ancien gérant de la Rose.

— N'est-ce pas le tambour que j'entends ? dit Saint-Georges. Ouvrez la fenêtre, Platon.

— Ce n'est rien, monsieur le chevalier. Des imbéciles qui s'égosillent à crier les nouvelles des districts, dit Platon avec un singulier mépris.

— Oui ; mais l'air est doux, il apaise le feu de ma poitrine... Mes douleurs sont moins aiguës quand je vois entrer dans ma chambre un peu de soleil. Restez près de moi, mon digne maître ; vous êtes toute ma famille... Depuis que ma mère n'est plus, c'est vous, c'est vous seul qui m'avez ouvert les bras !

À ce cruel retour sur son isolement, il se mit à fondre en larmes. Il prit les deux mains de La Boëssière dans les siennes, et les serrant avec force, il lui dit :

— Concevez-vous ce chagrin cruel, mon ami ? mourir seul, mourir sans famille ! arriver au dernier jour sans qu'un des vôtres vous pleure ? Oh ! quelle agonie douloureuse sera la mienne, moi qui sais tant de secrets après Dieu, moi qui compte du doigt en ce moment-ci les absents !

— De quels absents voulez-vous parler, Saint-Georges ?

— Oh ! je me comprends, poursuivit-il avec un amer sourire...

Et sa tête pesante retomba sur sa poitrine ; il examina plusieurs objets épars sur le guéridon.

— Voici la bague d'une morte, reprit-il avec un accent de mélancolie rêveuse. Elle est morte d'hier au couvent de l'Assomption.

Et il baisa la bague pieusement du bout de ses lèvres. Une brise molle entraînait dans la chambre ; elle fit voltiger les lettres pendues au mur avec un léger frémissement : on eût dit qu'elles allaient s'entre-parler.

— Silence ! fit-il en se retournant vers elles, vous n'êtes que des pro-

faux et des menteuses ; vos phrases sont effilées comme le dard du serpent. Silence ; vous m'avez trompé !

Il enferma la bague d'Agathe dans un coffret de velours placé près du lit ; elle eût coulé de son doigt tant sa main était devenue osseuse et maigre...

— Illusion et mensonge que tout amour ! reprit-il. Elles me laisseront abandonné à la dernière heure celles qui m'ont vu autrefois jeune et beau. Que suis-je à leurs yeux, si ce n'est un ruban fané ? Je n'importerai donc qu'un seul sourire dans la tombe, celui de cette femme souveraine dont j'entends encore le noble pas, dont la figure se balance sur moi comme un rayon !... Où sont les joyeux amis, les coureurs d'assauts, d'opéras et de soupers ? Où sont les blanches mains que je pressais, les fiers spadassins prompts à me céder le pas ? Hélas ! pendant que je rugis seul dans la détresse comme un lion épuisé, mon nom court peut-être sur l'aile de la calomnie à l'armée ou à la cour ; un misérable m'insulte, et je ne puis m'en venger ! Encore une fois, La Boëssière, dites-moi que cet homme est mort ou que vous tuerez cet homme !... Quand je ne souffre pas, voyez-vous, j'oublie de Vannes ; mais quand la douleur m'éveille, comme en cet instant, oh ! je voudrais le tuer, je voudrais !...

Il s'interrompit lui-même alors dans cette menace, car la porte de son appartement s'ouvrit. Un homme encore jeune, portant l'uniforme de colonel aux cheveu-légers, entra, pâle, effaré... Il écouta d'abord à la porte pour voir s'il n'était pas poursuivi sur l'escalier ; puis se précipitant tout d'un coup entre les bras de Saint-Georges, il l'embrassa quelque temps dans une muette étreinte... Ses vêtements poudreux indiquaient assez qu'il venait de faire une longue route ; l'altération de ses traits était sensible.

— Mon frère ! s'écria-t-il en pressant de nouveau contre son cœur le chevalier ; mon frère ! je suis Maurice ; ne me reconnais-tu pas ?

Saint-Georges s'était levé à demi sur son séant ; il regardait cet homme avec une incroyable fixité. La contraction instantanée de ses traits était devenue presque effrayante... Maurice en eut peur, rien qu'à voir le blanc de ses yeux ouverts et renversés dans leur orbite.

— Mon frère, reprit-il, vous voyez en moi un homme qui vient d'accomplir une promesse sacrée... une promesse faite à un vieillard dont nous devons tous deux porter le deuil !... M. de Boullogne m'a fait appeler hier à son lit de mort ; il m'a tout dit... Je sais votre héroïque générosité, votre abnégation, vos souffrances silencieuses. J'ai juré à mon père mourant d'obtenir de vous un double pardon : le sien d'abord, puis le mien. Me le refuserez-vous ? Je viens à vous, Saint-Georges, comme un accusé qui tremble devant son juge. D'hier seulement, d'hier je sais que vous êtes mon frère ! Ne me repoussez pas ; oh ! donnez-moi votre main !

— Ma main ? répondit-il avec ce rire désordonné et mêlé de larmes que donne la fièvre ; ma main, monsieur le marquis de Langey ! Vous voulez ma main ? Elle est noire, marquis ; vous n'y pensez pas !

— Cette main, Saint-Georges, elle aurait pu se lever sur moi redoutable et menaçante ; elle ne l'a point fait ; elle est retombée sur la garde de son épée... Mais rassure-toi, mon frère : j'étais digne de vivre ; va, tu n'as point épargné un lâche ! On ne t'insultera plus sourdement, vois-tu ; on ne ternira plus, à ton insu même, ton noble courage. Moi aussi, Saint-Georges, j'ai une épée ; tiens, regarde... elle a du sang !

Et le marquis avait en effet tiré son épée hors du fourreau : la pointe en était colorée d'un rouge violet ; il était lui-même blessé à la main en deux endroits.

— Du sang ! s'écria Saint-Georges, que cette vue fit bondir sur son séant. Quel est ce sang, Maurice, et contre qui venez-vous de tirer l'épée ?

— Contre un homme, Saint-Georges, qui n'avait pas craint de calomnier mon frère, contre un homme dont j'eusse voulu traîner le corps par les pieds et poings liés jusqu'à votre lit, contre M. de Vannes, que je viens de tuer, entendez-vous ?

— Que tu viens de tuer ! s'écria-t-il en faisant un effort pour s'élançer hors du lit. Oh ! répète-moi que tu l'as tué, et viens m'embrasser après ! Maurice, tu es bien mon frère !

Cette rayonnante fierté que donne la joie, Saint-Georges l'éprouvait en cet instant ; d'abondantes larmes couvraient ses joues. Il touchait les mains et l'uniforme de Maurice ; il l'attirait vers lui et le pressait contre un hôte glorieux contre sa poitrine ; il le montrait du geste à La Boissière et à Platon.

— Tu n'as qu'une écorchure à ce doigt, dit-il en visitant l'une des mains du marquis ; mais tu l'as tué, tu l'as tué en bonne et loyale défense ! Encore une fois, raconte-moi ce duel ; dis-moi, Maurice, comment tu as pu quitter ton régiment, et pourquoi tu collais encore en entrant ton oreille contre ma porte, comme si tu eusses craint que l'on ne vint te saisir ici ?...

— L'affaire est bien simple, répondit Maurice. J'ai quitté mon régiment parce que mon régiment lui-même me quittait. Mes soldats se sont soulevés ; mes soldats, soudoyés tous par ce misérable agent du duc, par cet odieux de Vannes ! Oui, l'ordre de son maître a porté comp ; oui, la rébellion a levé la tête et déchiré mon drapeau... Cette épée, Saint-Georges, cette épée rougie du sang d'un traître, elle est désormais inutile, elle ne peut rien pour le service du roi ! Cette épée, je vais la briser, car d'aujourd'hui je ne veux plus commander à des parjures !... Depuis quelque temps d'ailleurs, poursuivait lentement Maurice, la mort a tout fauché autour de moi : ma mère d'abord, ma mère, dont la fin est encore pour moi une sombre et sanglante énigme ; ma mère, joyeuse la veille, et que l'on a trouvée devant un fourneau d'alchimie, empoisonnée, avec un flacon entre ses mains ! Pour ce vieillard, notre père à tous deux, je viens hier de lui fermer moi-même les yeux. Je l'ai vu, moi qui te parle, s'éteindre dans les larmes et les regrets, car il déplorait amèrement son injustice ; il l'appelait, il invoquait le nom de la mère mêlé à celui de Dieu ! J'espérais, Saint-Georges, que tu resterais seul pour me soutenir, et voilà maintenant que je te retrouve dans la fièvre et dans le besoin. Heureusement, ami, que je suis riche ! Viens, partons, suis-moi ; retourne avec nous deux à Saint-Domingue ! C'est là que s'est écoulée notre première enfance, Saint-Georges ; c'est là que nous devons mourir, nos deux mains entrelacées. Depuis hier, ami, j'ai vu deux hommes finir, l'un sous mon épée, l'autre sous la main de Dieu. Mais tout n'est point dit : d'autres spectacles et d'autres morts nous attendent. Ne vois-tu pas, mon frère, tout le monde courir à sa ruine ; autour de nous n'entends-tu pas la terre qui tressaille sous nos pas ? Oh ! viens à Saint-Domingue, et laisse derrière toi le fleau ; viens à Saint-Domingue, où désormais tu vas rentrer libre, où, si tu le veux, tu seras maître ! Qui pourrait, réponds, va-

loir pour nous les voiles du Cap gonflées par le vent, la mer des Antilles radieuse sous un beau ciel, les mornes altiers où vit l'aigle? Déjà plusieurs de ces hommes qui nous entourent émigrent au loin. Allons retrouver, nous aussi, la patrie absente, les beaux sites et les beaux jours. Adieu, veux-tu venir? Partons demain, cette nuit...

— Cette nuit, Maurice, sera peut-être pour moi la dernière. M'aurais-tu reconnu? dis-moi, sais-je autre chose qu'un fantôme? N'importe, mon frère, pars, oh! pars vite pour ne pas me voir mourir! Détache ce portrait de ma cheminée; tu le donneras à ceux qui se souviennent de moi là-bas, oui, là-bas... à Saint-Domingue! où peut-être il y a encore ce qu'il n'y a déjà plus ici; de la paix et du bonheur!...

— Ainsi tu refuses de m'accompagner; tu crains de succomber dans ce voyage?

— Mes jours sont comptés. Je quitterai la vie sans regret, mais je n'ai sorti mon frère entre mes bras!

— Ah! jamais, jamais je ne me séparerai de toi! s'écria Maurice avec un accent d'angoisse. Je ne te laisserai pas seul exposé ainsi à la maladie, à la misère!

— Il faut que tu partes, Maurice; il faut que tu ailles régler à Saint-Domingue des affaires indispensables. Tu me trouveras guéri et fort à ton retour, reprit-il avec un sourire où perçait une cruelle amertume.

— Voici une copie du testament de notre père, reprit Maurice de Languey en baissant la voix; tu verras où l'a amené son repentir, sa sollicitude pour toi. Il te donne en partage avec moi le domaine de la Rose.

— La Rose! s'écria Saint-Georges en jetant sa main fiévreuse vers le papier que Maurice lui présentait, la Rose! où nous avons été élevés. Quoi! la Rose! la Rose! à moi!...

— A nous deux, murmura tout bas Maurice.

— Oh! c'est impossible! continua Saint-Georges en priant La Boëssière de lui lire le testament, car sa vue était trop faible et les sanglots suffoquaient alors son frère.

— La Rose, reprit le maître d'armes après avoir lu l'écrit. Le testateur exige seulement que Joseph Platon en devienne l'intendant immédiat.

— Intendant! s'écria Platon, intendont comme M. de Lassiss!

— Place à laquelle sont attachés les émolumens de dix mille livres, continua La Boëssière, qui referma le papier.

— Tu vois, Platon, dit Saint-Georges, qu'il ne faut jamais désespérer.

— Il était le serviteur de M. de Boulogne, reprit Maurice, il restera le nôtre; il partira avec nous.

— Avec vous deux! répondit Platon en essuyant une grosse larme qui roula sur son gilet, avec vous deux! Avez-vous cru, monsieur le marquis, que je pusse quitter mon maître? Voyez où il en est, monsieur le marquis, continua-t-il plus bas en l'attirant vers le marbre de la cheminée, sur lequel reposait l'ordonnance du médecin.

Cette ordonnance fit courir le frisson dans les veines de Maurice. Elle n'accusait que trop l'intensité de la maladie et l'impuissance de la médecine à la combattre. Platon s'était jeté à genoux auprès du lit de Saint-Georges; il le suppliait de ne pas le bannir; il lui répétait: « Je resterai. » Le pauvre homme était attelé depuis si long-temps à la vie du chevalier, il en avait traversé avec tant de fidélité ses phases diverses, qu'il avait contracté pour Saint-Georges une sorte d'attachement superstitieux.

Il lui semblait impossible qu'il ne mourût pas le jour où mourrait son maître.

— Mon pauvre Platon, reprit le chevalier, je veux que tu partes, quelque chagrin et quelque vide que me doive causer ta perte. Mais puisque tu as fait la sottise de reprendre ta femme et deux enfans, il faut bien les faire vivre, mon ami... Je vais mieux d'ailleurs, bien mieux... j'irai, oui, j'irai, j'espère, vous rejoindre... Habille-moi, rase-moi... Quand je te dis que j'irai !... La reine va ce soir à l'Opéra... Donne-moi mon habit vert... Bien... Présente-moi la glace... Je veux me voir, je veux me lever... Ne me retiens pas...

Il se leva, mais pour retomber bientôt sur le lit... Il tenait entre ses doigts la rose que la reine lui avait donnée.

— Pauvre rose ! dit-il, déjà flétrie ! Ce sera la dernière qu'elle cueillera à Trianon !

En ce moment, la voix aigre d'un crieur public monta jusqu'à la fenêtre :

« *Ce qui est arrivé hier à M. Le Noir, ancien lieutenant de police.*
 » *Les nouvelles de la Martinique et de la Guadeloupe pour deux sous.*
 » *La séance de l'assemblée nationale.*
 » *Arrivée du chevalier de Saint-Georges à la Martinique avec quinze mille fusils, et mauvaise issue de son projet (1).* »

— Mensonge et calomnie ! s'écria le chevalier ; mensonge et calomnie ! dit-il encore une fois en étreignant la main de Maurice. Voilà les infamies de la grande Babylone ! Me flétrir, me perdre ! pendant que j'agonise ici ! Oh ! comme il se venge... le duc !...

Il s'arracha du lit, l'œil enflammé de rage, et courut à la fenêtre, traînant ses pieds nus sur le carreau. Le crieur était parti.

— Par pitié, mon frère, dit le marquis, calme-toi. Mon Dieu ! qu'il me tarde de te savoir hors d'ici ! Te quitter en ce moment me semble un crime...

— Encore une fois, Maurice, tu dois partir avec ce fidèle serviteur. Ne viens-tu pas d'entendre le coup de tonnerre qui vient d'éclater là-bas ? En ce moment peut-être il y a deux mondes qui croulent, deux mondes, l'ancien et le nouveau. Marquis de Langey, partez ; vous arriverez peut-être encore à temps pour sauver le domaine que M. de Boullogne vous a laissé. De grâce, hâtez-vous. Il y a là-bas, au cimetière de Saint-Marc, des dépouilles mortelles qui vous sont chères !... Baisez ce sol en entrant, baissez-le, Maurice, car l'épée de l'ange du mal va bientôt l'entr'ouvrir et en disperser les cendres au vent ! Partez ; il me reste encore ici un ami près de mon chevet, c'est ce digne maître, qui m'a offert un asile dans sa maison et qui vous remplacera !

Il avait posé sa main sur celle de La Boëssière. Les pleurs empêchaient seuls le maître d'armes de répondre... Les diverses émotions de cette scène avaient achevé de briser Saint-Georges... Un morne silence succédait à ses paroles.

En ce moment, une des épées, mal accrochée sans doute, se détacha de la tapisserie et tomba. La Boëssière la renoua avec respect et revint se placer près du lit où les yeux du malade s'étaient fermés. — Il mâchait entre ses dents une des feuilles de la petite rose blanche...

(1) Numéro du samedi 6 décembre 1789.

— Il dort, dit Maurice. Promettez-moi de le faire transporter chez vous cette nuit, monsieur La Boëssière ?

— Et de veiller sur lui comme sur mon fils, ajouta le maître d'armes, oppressé par sa douleur ; je vous le promets.

Maurice contempla Saint-Georges quelques minutes : il dormait d'un sommeil calme ; la noble expression de sa figure amaigrie lui donnait l'air d'un martyr... Le marquis lui baisa la main avec amour, et se mettant à genoux, il pria quelques secondes à côté du lit. Quand sa prière fut finie, le violon de Saint-Georges, un Stradivarius, posé sur la cheminée, rendit un soupir.

— Sortons, dit le marquis en faisant un effort sur lui-même. Il partit avec Platon, qui pleurait.

Épilogue.

1791.

Allons, il paraît que les Français prendront leur café au caramel.

WILLIAMS PITT. — *Histoire de la guerre civile en France.*

Le dix-huitième siècle était jugé : chaque pièce de son armure croulait ; on allait voir le squelette. La ruine imminente des colonies se chargeait assez de prouver aux incrédules l'imbécillité des niveleurs et le danger des sophistes. La question de la traite déferée par Pitt au parlement d'Angleterre n'était qu'un piège adroit que ce ministre avait présenté pour nous faire tomber dans ses filets en couvrant d'un masque de philanthrope les plans du cabinet britannique. Il avait fait même ajourner la question à plusieurs années afin de donner le temps à l'affaire des noirs de mûrir, c'est-à-dire de se faire elle-même *révolution*. A Paris, la traite avait été discutée à peu près de la même manière que la querelle pour la musique de Piccini et de Gluck, c'est-à-dire que les disputeurs n'étaient ni musiciens ni politiques. En attendant qu'ils fussent d'accord, la révolte, l'incendie, le pillage s'étaient emparés de la Martinique et de la Guadeloupe et n'avaient pas tardé à se communiquer à Saint-Domingue.

La plus belle de nos colonies tendait la gorge au couteau. Partout l'effervescence, les déclamations, les massacres. Le contre-coup de la révolution de France se faisait sentir aux îles : après les encyclopédistes, les tueurs ; après Voltaire et Franklin, Jean François et Biassou. La philosophie nègre prêchait son code à sa manière. Les nobles de Saint-Domingue avaient émigré comme les nobles de Paris : il fallait s'emparer à Saint-Domingue des domaines dont le maître était absent, comme on allait écrire à Paris *biens de la nation* sur le toit des fugitifs et des proscrits.

Comparé au peuple de Paris, le peuple noir fut-il plus atroce ? nous ne le croyons pas, car ce peuple avait moins lu.

Comme à Paris, ce n'était pas encore le temps de Robespierre ; ce n'était pas non plus encore, à Saint-Domingue, le temps de Toussaint Breda (1). Les généraux nègres ne portaient pas encore l'uniforme à galons d'or ; les femmes de la colonie ne brodaient pas encore des chemises

(1) Toussaint l'Ouverture.

de batiste à Toussaint et n'entretenaient pas avec lui de galantes correspondances. Le nègre Dessalines n'avait pas encore de salons et ne portait pas sur sa tête poudrée un peigne en diamans sorti des ateliers de l'Empereur (1) et qui eût fait à lui seul la fortune d'un homme. Les tueurs noirs d'Haïti n'avaient point encore de coiffure magnifiquement frangée ; ils ne montaient pas, comme Toussaint, un cheval accablé sous le poids d'un harnais d'or massif ; ils n'avaient ni musiciens ni état-major.

Non, en vérité, non, ils étaient plus rustiques dans leur équipement de révoltés. Jean François lui-même n'était pas encore élevé au rang de grand d'Espagne, et Biassou ne se disait pas généralissime des pays conquis.

Cependant diverses parties de Saint-Domingue étaient devenues la proie des flammes. Des hommes de couleur et surtout des Espagnols s'étaient faits les agens de la révolte.

Une nuit du mois d'août 1791, un homme au front basané, vêtu d'une simple veste de nankin et qui par une singulière manie de décorum portait l'ordre de Saint-Jacques attaché à son caleçon, descendit de cheval à une portée de fusil de la Rose, cette ancienne habitation de M. de Boullogne, dont il ne restait plus alors que quelques pans chétifs de murailles. Il attacha sa monture aux branches d'un tamarin et se mit à considérer cette ruine...

Au milieu de bois de cèdre rompus, de chapiteaux d'acajou, de ferrailles, de plomb et de décombres de toute sorte, les galeries extérieures de la grande case gisaient à terre, fracturées à grands coups de hache et déjà envahies par une foule de plantes hâtives. L'or des balustres avait disparu ; mais à la lueur verdâtre de la lune, il était facile de reconnaître l'action de la fonte : les noirs avaient trafiqué déjà de ces opulens débris de la Rose. Le délabrement était complet... Au sein de quelques fourrés lointains scintillaient çà et là de vives lumières qui faisaient reluire le mousquet des sentinelles chargées de veiller sur cette portion de la plaine. L'empreinte meurtrière du pillage était inhérente à ce domaine autrefois si beau, maintenant jonché de ronces et laissant voir le ciel à travers mille fissures.

Le personnage dont nous avons parlé examinait les moindres détails de cette dévastation profonde avec un minutieux intérêt...

Et l'on eût dit vraiment qu'il ne pouvait s'arracher à ce tableau, car de temps à autre un sourire de satisfaction errait sur ses lèvres.

Il tira bientôt de la sacoche suspendue à son cheval plusieurs paquets de lettres cachetées que venait de lui remettre un nègre du Cap ; il en brisa les sceaux avec une anxiété visible, comme si ces nouvelles eussent été pour lui d'un grand prix.

En refermant une large missive timbrée de France et marquée d'un cachet de cire noire, il soupira :

— Je ne l'attendrai plus ici !... murmura-t-il. Et il essuya une larme sur sa joue brune...

Il regarda bientôt du côté de l'Ouest ; quelques clameurs sourdes parvenaient de cette direction. L'homme écouta et ne tarda pas à se voir rejoint

(1) Fameux joaillier de Paris.

par une foule de noirs, accoutrés grotesquement pour la plupart; ils brandissaient des torches et des coutelas entre leurs mains.

Celui qui précédait leur bataillon était un nègre déjà vieux, obèse, agrafé dans un uniforme étroit (celui de général français), et montant un cheval blanc richement caparçonné. Sur les épaules grêles de ce chef improvisé dansait une énorme paire d'épaulettes; la poignée de son sabre était ornée de pierreries. Deux mulâtres l'accompagnaient, comme aides-de-camp sans doute, car ils se tenaient fidèlement près de son cheval et faisaient partie de son poudreux état-major.

Du plus loin qu'il les aperçut, l'homme ôta son chapeau et éleva son mouchoir vers eux en signe de ralliement.

Puis, après avoir sifflé trois fois et rassemblée à ce signal quelques compagnons qui s'élançèrent des fourrés, il se trouva en présence du général.

— C'est un renfort que je t'amène, *senor*, dit celui-ci en montrant sa troupe.

— Je le sais, répondit l'homme.

— Grâce soient rendues au *comte de Marmelade* ! Vaut-il, que ce soit lui ou moi qui harangue ces dignes gens ?

— Comme il y a ici des héros de tous les pays, reprit gravement le *comte de Marmelade*, et comme vous passez plusieurs langues, j'aime mieux que ce soit vous !

— *Santa Maria purissima* ! je m'en acquitterai aussi bien qu'un autre, général, mais ne descendez-vous pas de cheval pour vous concerter quelques minutes avec votre ami ? Nous sommes ici dans un charmant endroit, pour une halte; ici, moi, qui vous parle, j'ai vu près de mille esclaves le front courbé sur ce sol pour le produit du maître... Ces quatre pans de mur que vous regardez là, c'est ou plutôt ce fut la Rose !

— La Rose ! as-tu dit ? mais en es-tu bien sûr ?... je n'ai perçus là que des décombres !...

Et malgré lui sans doute le général noir se prit à rêver... Un soupir mal étouffé s'échappa de sa poitrine. On eût dit qu'il connaissait ces lieux aussi bien que l'homme; il prononçait des noms qui leur avaient appartenu.

Tout d'un coup la rage eut l'air de reprendre le dessus sur cette émotion de quelques minutes; il montra le poing à ces ruines inoffensives, et tirant son grand sabre hors du fourreau, il en frappa le sol en prononçant ce seul mot :

— Vengeance !

En même temps il venait de remonter à cheval, et il échangeait avec l'homme quelques paroles rapides...

La prédiction du yaudou se trouvait accomplie à l'égard de Zao; car ce général noir, ce *comte de Marmelade*, c'était lui ! Il portait une magnifique brochette de décorations et commandait à près de quatre-cents hommes.

— Parlez-leur, *senor*, dit Zao à son nouvel acolyte.

— Compagnons ! cria l'homme, c'est moi qui cette nuit ai reçu l'ordre du *comte de Marmelade* de vous diriger... Vous devez tirer vengeance des habitants de Saint-Marc, qui osent vous refuser du pain et des vivres. Vous connaissez l'ancienne prison de cette ville, c'est un château-fort dans lequel plusieurs colons se sont retranchés; mais, pour la plupart, ce sont de pâles vieillards tremblant pour leurs femmes et pour leurs filles;

ils ne sauraient lutter contre un plan d'attaque bien établi. Je sais, à n'en pas douter, que plusieurs d'entre eux ont des trésors, des diamans qu'ils veulent aller de là enfouir au Morne-Rouge. C'est à nous, braves noirs, à nous emparer de l'or de ces despotes qui ont assez long-temps fatigué le pays de leurs vexations et de leurs usures. Ne vous souvenez-vous plus que l'Espagne et la France ont obtenu dans le temps qu'on comblât les mines de l'île, et souffrirez-vous que ces hommes jettent au Morne-Rouge de tels trésors? Non, mille fois non; et pendant que la nuit s'étend sur la ville, faisons prisonnier Blanchelande, puisque cette nuit le gouverneur Blanchelande couche à Saint-Marc!

A ce discours, auquel la pantomime emphatique de l'orateur donnait un irrésistible ascendant, tous les noirs levèrent leurs sabres, et, jaloux de conquérir quelques unes de ces vaines décorations dont les affublaient les Espagnols, ils ne tardèrent pas à prendre le chemin de la ville.

Quand ils arrivèrent, ils avaient éteint leurs torches; mais la vedette du fort les aperçut, et elle tira un coup de fusil.

Ce fut le signal de la lutte : les dragons et les noirs en vinrent aux mains. La prison de Saint-Marc se vit en un instant cernée et incendiée : les malheureux qui en sortaient, échappés aux flammes, qui noircissaient tout autour d'elles, étaient sur-le-champ égorgés. L'homme courait partout, comme s'il eût déjà connu la prison; il bravait les tourbillons de fumée qui le suffoquaient. Après avoir escaladé la muraille du château avec sa ceinture, et le poignard à la main, il entra dans la chambre de ces hommes réveillés tous en sursaut. Escorté de sa troupe, il ne trouva qu'une faible résistance. Arrivé à la porte d'une petite chambre, le pied lui manqua, et il tomba tout d'un coup dans un puits construit en forme d'*oubliette* dont le plancher fléchit sous son poids.

— *Ajuto! ajuto!* cria-t-il d'une voix lamentable en se voyant accroché miraculeusement par son habit à un large crampon de fer qui le retint suspendu...

Une main inconnue lui jeta une ceinture, et le malheureux remonta à la margelle avec l'adresse d'un chacal.

— *Muerte!* cria-t-il en reconnaissant un uniforme d'officier français; je suis perdu! Mes armes ont roulé au fond de ce gouffre de pierre...

Et présageant sans doute que son ennemi allait le tuer dès qu'il reconnaîtrait son erreur, il l'étreignit lui-même dans ses bras robustes avec une force surhumaine. Mais celui qu'il attaquait eut le bonheur de se dégager, et tirant son épée, il lui en perça le cœur...

L'homme roula à terre avec le bruit d'un taureau. Il allait murmurer une imprécation contre l'officier quand il vit arriver un valet, une lanterne à la main et les cheveux en désordre, courir au prisonnier pâle d'inquiétude en s'écriant :

— Monsieur de Langey!

Les yeux de l'homme s'enflammèrent une dernière fois d'un feu sombre...

— Langey! murmura-t-il, vous avez dit M. de Langey?

Joseph Piaton approcha sa lanterne du front du mourant, il était livide, et Maurice lui-même ne l'envisageait qu'avec frayeur.

— Le ciel est juste, Maurice... Tio-Bias ne devait mourir que de votre main... A deux pas du lieu où repose encore celui qu'il a tué... le fils a vengé le père!

— Que veut dire cet homme ? demanda le marquis à Platon. Mon père n'est-il pas mort victime d'un duel, et non d'un assassinat ?

— Un seul homme au monde, reprit l'Espagnol, en tirant de sa veste avec d'incroyables efforts une lettre scellée de noir... — un seul homme pouvait vous dire ce secret de sang. Maurice, il ne l'a point fait... il ne le fera point... il est mort...

— Mort ! et de qui voulez-vous parler ? dit Maurice avec angoisse.

— Du chevalier de Saint-Georges ! lisez.

ROGER DE BEAUVOIR.

FIN.

TABLE DES MATIÈRES.

LE CHEVALIER DE SAINT-GEORGES.

SAINT-DOMINGUE.

I. L'Ajoupa.	1
II. Joseph Platon.	8
III. Une Aubade	14
IV. Créole et Marquise	16
V. Conversations à l'Office	21
VI. Une Mère	24
VII. Le Départ	27
VIII. Deux Baptêmes	30
IX. Un Nègre et un Perroquet.	35
X. Le Mapou.	39
XI. Noëmi.	46
XII. Conversation d'une robe feuille-morte	52
XIII. Poppo	56
XIV. L'Homme à la couleuvre.	57
XV. Événemens.	61
XVI. Tio-Blas	68
XVII. Suite.	80
XVIII. Le Numéro 143.	98
XIX. Un Fils de bonne maison	105
XX. Amour.	108
XXI. Le Poison sous l'ongle	111
XXII. La Livrée.	119
XXIII. Rencontre	124
XXIV. Le Portefeuille.	129
XXV. Fête à la Colonie.	138

PARIS.

I. La Toilette.	142
II. Le Palais-Royal.	150
III. Un Menuet.	160
IV. L'Heiduque	166
V. Sainte-Assise.	170
VI. Le Labyrinthe.	178
VII. Le Café des Arts.	187
VIII. Servante et Mère.	192
IX. Les Endormeurs.	196
X. La petite maison d'un financier.	202
XI. Réflexions.	211
XII. Deux Lettres.	215
XIII. La Chevalière.	218
XIV. Un ancien Ami.	221
XV. Le Fouet.	228
XVI. Les Bâtonnistes.	235
XVII. La rue de l'Oratoire.	239
XVIII. La vie d'un Fils.	246
XIX. La Saint-Louis.	248
XX. Revanche.	254
XXI. Le Chirurgien noir.	259
XXII. Enlèvement.	269
XXIII. Agathe.	271
XXIV. La Maison pâle.	274
XXV. Le Couvent.	282
XXVI. Calomnie.	284
XXVII. Wapping.	289
XXVIII. L'Idole abattue.	295
XXIX. Le Chiffre de la Reine.	302
XXX. La rue Boucherat.	310
Épilogue (1791).	317

LE CORRICOLO

PAR

ALEXANDRE DUMAS.

PREMIÈRE PARTIE.

Introduction.

Le *corricolo* est le synonyme de *calessino*, mais comme il n'y a pas de synonyme parfait, expliquons la différence qui existe entre le *corricolo* et le *calessino*.

Le *corricolo* est un espèce de *tilbury* primitivement destiné à contenir une personne et à être attelé d'un cheval ; on l'attelle de deux chevaux, et il charrie de douze à quinze personnes.

Et qu'on ne croie pas que ce soit au pas, comme la charrette à bœufs des rois francs, ou au trot, comme le cabriolet de régie ; non, c'est au triple galop ; et le char de Pluton, qui enlevait Proserpine sur les bords du Symète, n'allait pas plus vite que le *corricolo* qui sillonne les quais de Naples en brûlant un pavé de laves et en soulevant leur poussière de cendres.

Cependant un seul des deux chevaux tire véritablement : c'est le timonier. L'autre, qui s'appelle le *bilancino*, et qui est attelé de côté, bondit, caracole, excite son compagnon, voilà tout. Quel dieu, comme à Tityre, lui a fait ce repos ? C'est le hasard, c'est la Providence, c'est la fatalité : les chevaux, comme les hommes, ont leur étoile.

Nous avons dit que ce *tilbury*, destiné à une personne, en charriait d'ordinaire douze ou quinze ; cela, nous le comprenons bien, demande une explication. Un vieux proverbe français dit : « Quand il y en a pour un, il y en a pour deux. » Mais je ne connais aucun proverbe dans aucune langue qui dise : « Quand il y en a pour un, il y en a pour quinze. »

Il en est cependant ainsi du *corricolo*, tant, dans les civilisations avancées, chaque chose est détournée de sa destination primitive !

Comment et en combien de temps s'est faite cette agglomération successive d'individus sur le *corricolo*, c'est ce qu'il est impossible de déterminer avec précision. Contentons-nous donc de dire comment elle y tient.

D'abord, et presque toujours, un gros moine est assis au milieu, et

forme le centre de l'agglomération humaine que le corricolo emporte comme un de ces tourbillons d'âmes que Dante vit suivant un grand étendard dans le premier cercle de l'enfer. Il a sur un de ses genoux quelque fraîche nourrice d'Aversa ou de Nettuno, et sur l'autre quelque belle paysanne de Bauci ou de Prociida ; aux deux côtés du moine, entre les roues et la caisse, se tiennent debout les maris de ces dames. Derrière le moine se dresse sur la pointe des pieds le propriétaire ou le conducteur de l'attelage, tenant de la main gauche la bride, et de la main droite le long fouet avec lequel il entretient d'une égale vitesse la marche de ses deux chevaux. Derrière celui-ci se groupent à leur tour, à la manière des valets de bonne maison, deux ou trois lazzaroni, qui montent, qui descendent, se succèdent, se renouvellent, sans qu'on pense jamais à leur demander un salaire en échange du service rendu. Sur les deux brancards sont assis deux gamins ramassés sur la route de Torre del Greco ou de Pouzzoles, ciceroni surnuméraires des antiquités d'Herculanum et de Pompeia, guides marrons des antiquités de Cumès et de Baia. Enfin, sous l'essieu de la voiture, entre les deux roues, dans un filet à grosses mailles qui va ballottant de haut en bas, de long en large, grouille quelque chose d'informe, qui rit, qui pleure, qui crie, qui hogue, qui se plaint, qui chante, qui raille, qu'il est impossible de distinguer au milieu de la poussière que soulèvent les pieds des chevaux : ce sont trois ou quatre enfans qui appartiennent on ne sait à qui, qui vont on ne sait où, qui vivent on ne sait de quoi, qui sont là on ne sait comment, et qui y restent on ne sait pourquoi.

Maintenant, mettez au dessous l'un de l'autre, moine, paysannes, maris, conducteurs, lazzaroni, gamins et enfans ; additionnez le tout, ajoutez le nourrisson oublié, et vous avez votre compte. Total, quinze personnes.

Parfois il arrive que la fantastique machine, chargée comme elle est ; passe sur une pierre et verse ; alors toute la carrossée s'éparpille sur le revers de la route, chacun lancé selon son plus ou moins de pesanteur. Mais chacun se retire aussitôt et oublie son accident pour ne s'occuper que de celui du moine ; on le tâte, on le tourne, on le retourne, on le relève, on l'interroge. S'il est blessé, tout le monde s'arrête, on le porte, on le soutient, on le choie, on le couche, on le garde. Le corricolo est ramené au coin de la cour, les chevaux entrent dans l'écurie ; pour ce jour-là, le voyage est fini ; on pleure, on se lamente, on prie. Mais si, au contraire, le moine est sain et sauf, personne n'a rien ; il remonte à sa place, la nourrice et la paysanne reprennent chacune la sienne ; chacun se rétablit, se regroupe, se remtasse, et, au seul cri excitateur du cocher, le corricolo reprend sa course, rapide comme l'air et infatigable comme le temps.

Voilà ce que c'est que le corricolo.

Maintenant, comment le nom d'une voiture est-il devenu le titre d'un ouvrage ? C'est ce que le lecteur verra au second chapitre.

D'ailleurs, nous avons un antécédent de ce genre que, plus que personne, nous avons le droit d'invoquer : c'est le *Speronare*.

I

Osmin et Zaïda.

Nous étions descendus à l'hôtel de la Victoire. M. Martin Zir est le type du parfait hôtelier italien : homme de goût, homme d'esprit, antiquaire distingué, amateur de tableaux, connoisseur de chineries, collectionneur d'autographes, M. Martin Zir est tout, excepté aubergiste. Cela n'empêche pas l'hôtel de la Victoire d'être le meilleur hôtel de Naples. Comment cela se fait-il ? Je n'en sais rien. Dieu est par là qu'il est.

C'est qu'aussi l'hôtel de la Victoire est situé d'une manière ravissante : vous ouvrez une fenêtre, vous voyez Chiaja, la Villa-Reale, le Pausilippe ; vous en ouvrez une autre, voilà le golfe, et à l'extrémité du golfe, pareille à un vaisseau éternellement à l'ancre, la bleuâtre et poétique Caprée ; vous en ouvrez une troisième, c'est Sainte-Lucie avec ses mellonari, ses fruits de mer, ses cris de tous les jours, ses illuminations de toutes les nuits.

Les chambres d'où l'on voit toutes ces belles choses ne sont point des appartemens ; ce sont des galeries de tableaux, ce sont des cabinets de curiosités, ce sont des boutiques de bric-à-brac.

Je crois que ce qui détermine M. Martin Zir à recevoir chez lui les étrangers, c'est d'abord le désir de leur faire voir les trésors qu'il possède ; puis il loge et nourrit les hôtes par circonstance. A la fin de leur séjour à la Vittoria, un total de leur dépense arrive, c'est vrai : ce total se monte à cent écus, à vingt-cinq louis, à mille francs, plus ou moins, c'est vrai encore ; mais c'est parce qu'ils demandent leur compte. S'ils ne le demandaient pas, je crois que M. Martin Zir, perdu dans la contemplation d'un tableau, dans l'appréciation d'une porcelaine ou dans le déchiffrement d'un autographe, oublierait de le leur envoyer.

Aussi, lorsque le dey, chassé d'Alger, passa à Naples, charriant ses trésors et son harem, prévenu par la réputation de M. Martin Zir, il se fit conduire tout droit à l'hôtel de la Vittoria, dont il loua les trois étages supérieurs, c'est-à-dire le troisième, le quatrième et les greniers.

Le troisième était pour ses officiers et les gens de sa suite.

Le quatrième était pour lui et ses trésors.

Les greniers étaient pour son harem.

L'arrivée du dey fut une bonne fortune pour M. Martin Zir, non pas, comme on pourrait le croire, à cause de l'argent que l'Algérien allait dépenser dans l'hôtel, mais relativement aux trésors d'armes, de costumes et de bijoux qu'il transportait avec lui.

Au bout de huit jours, Hussein-Pacha et M. Martin Zir étaient les meilleurs amis du monde ; ils ne se quittaient plus. Qui voyait paraître l'un s'attendait à voir immédiatement paraître l'autre. Oreste et Pylade n'étaient pas plus inséparables ; Damon et Pythias n'étaient pas plus dévoués. Cela dura quatre ou cinq mois. Pendant ce temps, on donna force fêtes à Son Altesse. Ce fut à l'une de ces fêtes, chez le prince de Cassaro, qu'après avoir vu exécuter un cotillon effréné le dey demanda au prince de Tricasie, gendre du ministre des affaires étrangères, comment, étant si riche, il se donnait la peine de danser lui-même.

Le dey aimait fort ces sortes de divertissemens, car il était fort impressionnable à la beauté, à la beauté comme il la comprenait bien entendu. Seulement il avait une singulière manière de manifester son mépris ou son admiration. Selon la maigreur ou l'obésité des personnes, il disait :

— Madame une telle ne vaut pas trois piastres. Madame une telle vaut plus de mille ducats.

Un jour on apprit avec étonnement que M. Martin Zir et Hussein-Pacha venaient de se brouiller. Voici à quelle occasion le refroidissement était survenu :

Un matin, le cuisinier de Hussein-Pacha, un beau nègre de Nubie, noir comme de l'encre et luisant comme s'il eût été passé au vernis ; un matin, dis-je, le cuisinier de Hussein-Pacha était descendu au laboratoire et avait demandé le plus grand couteau qu'il y eût dans l'hôtel.

Le chef lui avait donné une espèce de tranchelard de dix-huit pouces de long, pliant comme un fleuret et affilé comme un rasoir. Le nègre avait regardé l'instrument en secouant la tête, puis il était remonté à son troisième étage.

Un instant après il était redescendu et avait rendu le tranchelard au chef en disant :

— Plus grand, plus grand !

Le chef avait alors ouvert tous ses tiroirs, et ayant découvert un coutelas dont il ne se servait lui-même que dans les grandes occasions, il l'avait remis à son confrère. Celui-ci avait regardé le coutelas avec la même attention qu'il avait fait du tranchelard, et, après avoir répondu par un signe de tête qui voulait dire : « Hum ! ce n'est pas encore cela qu'il me faudrait, mais cela se rapproche, » il était remonté comme la première fois.

Cinq minutes après, le nègre redescendit de nouveau, et, rendant le coutelas au chef :

— Plus grand encore, lui dit-il.

— Et pourquoi diable avez-vous besoin d'un couteau plus grand que celui-ci ? demanda le chef.

— Moi en avoir besoin, répondit flegmatiquement le nègre.

— Mais pour quoi faire ?

— Pour moi couper la tête à Osmin.

— Comment ! s'écria le chef, pour toi couper la tête à Osmin.

— Pour moi couper la tête à Osmin, répondit le nègre.

— A Osmin, le chef des eunuques de Sa Hautesse ?

— A Osmin, le chef des eunuques de Sa Hautesse.

— A Osmin, que le dey aime tant ?

— A Osmin que le dey aime tant.

— Mais vous êtes fou, mon cher ! Si vous coupez la tête à Osmin, Sa Hautesse sera furieuse.

— Sa Hautesse l'a ordonné à moi.

— Ah diable ! c'est différent alors.

— Donnez donc un autre couteau à moi, reprit le nègre, qui revenait à son idée avec la persistance de l'obéissance passive.

— Mais qu'a fait Osmin ? demanda le chef.

— Donnez un autre couteau à moi, plus grand, plus grand.

— Auparavant, je voudrais savoir ce qu'a fait Osmin.

— Donnez un autre couteau à moi, plus grand, plus grand, plus grand encore!

— Eh bien! je te le donnerai ton couteau, si tu me dis ce qu'a fait Osmin.

— Il a laissé faire un trou dans le mur.

— A quel mur?

— Au mur du harem.

— Et après?

— Le mur, il était celui de Zaïda.

— La favorite de Sa Hautesse?

— La favorite de Sa Hautesse.

— Eh bien?

— Eh bien! un homme est entré chez Zaïda.

— Diable!

— Donnez donc un grand, grand, grand couteau à moi pour couper la tête à Osmin.

— Pardon; mais que fera-t-on à Zaïda?

— Sa Hautesse aller promener dans le golfe avec un sac, Zaïda être dans ce sac, Sa Hautesse jeter le sac à la mer... Bonsoir, Zaïda.

Et le nègre montra, en riant de la plaisanterie qu'il venait de faire, deux rangées de dents blanches comme des perles.

— Mais quand cela? reprit le chef.

— Quand, quoi? demanda le nègre.

— Quand jette-t-on Zaïda à la mer?

— Aujourd'hui. Commencer par Osmin, finir par Zaïda.

— Et c'est toi qui t'es chargé de l'exécution?

— Sa Hautesse a donné l'ordre à moi, dit le nègre en se redressant avec orgueil.

— Mais c'est la besogne du bourreau et non la tienne.

— Sa Hautesse pas avoir eu le temps d'emmener son bourreau, et il a pris cuisinier à lui. Donnez donc à moi un grand couteau pour couper la tête à Osmin.

— C'est bien, c'est bien, interrompit le chef; on va te le chercher, ton grand couteau. Attends-moi ici.

— J'attends vous, dit le nègre.

Le chef courut chez M. Martin Zir et lui transmit la demande du cuisinier de Sa Hautesse.

M. Martin Zir courut chez Son Excellence le ministre de la police, et le prévint de ce qui se passait à son hôtel.

Son Excellence fit mettre les chevaux à sa voiture et se rendit chez le dey.

Il trouva Sa Hautesse à demi couchée sur un divan, le dos appuyé à la muraille, fumant du latakié dans un chibouque, une jambe repliée sous lui et l'autre jambe étendue, se faisant gratter la plante du pied par un icoglan et éventer par deux esclaves.

Le ministre fit les trois saluts d'usage, le dey inclina la tête.

— Hautesse, dit Son Excellence, je suis le ministre de la police.

— Je te connais, répondit le dey.

— Alors, Votre Hautesse se doute du motif qui m'amène.

— Non. Mais n'importe, sois le bien-venu.

— Je viens pour empêcher Votre Hautesse de commettre un crime.

— Un crime ! Et lequel ? dit le dey, tenant son chibouque de ses lèvres et regardant son interlocuteur avec l'expression du plus profond étonnement.

— Lequel ? Votre Hautesse le demande ! s'écria le ministre. Votre Hautesse n'a-t-elle pas l'intention de faire couper la tête à Osmin ?

— Couper la tête à Osmin n'est point un crime, reprit le dey.

— Votre Hautesse n'a-t-elle pas l'intention de jeter Zaida à la mer ?

— Jeter Zaida à la mer n'est point un crime, reprit encore le dey.

— Comment ! ce n'est point un crime de jeter Zaida à la mer et de couper la tête à Osmin ?

— J'ai acheté Osmin cinq cents piastres, et Zaida mille sequins, comme j'ai acheté cette pipe cent ducats.

— Eh bien ! demanda le ministre, où Votre Hautesse en veut-elle venir ?

— Que, comme cette pipe m'appartient, je puis la casser en dix morceaux, en vingt morceaux, en cinquante morceaux, si cela me convient, et que personne n'a rien à dire. Et le pacha cassa sa pipe, dont il jeta les débris dans la chambre.

— Bon pour une pipe, dit le ministre ; mais Osmin, mais Zaida !

— Moins qu'une pipe, dit gravement le dey.

— Comment, moins qu'une pipe ! Un homme moins qu'une pipe ! Une femme moins qu'une pipe !

Osmin n'est pas un homme, Zaida n'est point une femme : ce sont des esclaves. Je ferai couper la tête à Osmin, et je ferai jeter Zaida à la mer.

— Non, dit Son Excellence,

— Comment, non ! s'écria le pacha avec un geste de menace.

— Non, reprit le ministre, non ; pas à Naples du moins.

— Giaour, dit le dey, sais-tu comment je m'appelle ?

— Vous vous appelez Hussein-Pacha.

— Chien de chrétien ! s'écria le dey avec une colère croissante ; sais-tu qui je suis ?

— Vous êtes l'ex-dey d'Alger, et moi je suis le ministre actuel de la police de Naples.

— Et cela veut dire ? demanda le dey.

— Cela veut dire que je vais vous envoyer en prison, si vous faites l'impertinent, entendez-vous, mon brave homme ? répondit le ministre avec le plus grand sang-froid.

— En prison ! murmura le dey en retombant sur son divan.

— En prison, dit le ministre.

— C'est bien, reprit Hussein. Ce soir je quitte Naples.

— Votre Hautesse est libre comme l'air, répondit le ministre.

— C'est heureux, dit le dey.

— Mais à une condition cependant.

— Laquelle ?

— C'est que Votre Hautesse me jurera sur le prophète qu'il n'arrivera malheur ni à Osmin ni à Zaida.

— Osmin et Zaida m'appartiennent, dit le dey, j'en ferai ce que bon me semblera.

— Alors Votre Hautesse ne partira point.

— Comment, je ne partirai point !

— Non, du moins avant de m'avoir remis Osmin et Zaïda.

— Jamais ! s'écria le dey.

— Alors je les prendrai, dit le ministre.

— Vous les prendrez ? vous me prendrez mon eunuque et mon esclave ?

— En touchant le sol de Naples, votre esclave et votre eunuque sont devenus libres. Vous ne quitterez Naples qu'à la condition que les deux coupables seront remis à la justice du roi.

— Et si je ne veux pas vous les remettre, qui m'empêchera de partir ?

— Moi.

— Vous ?

Le pacha porta la main à son poignard ; le ministre lui saisit le bras au dessus du poignet.

— Venez ici, lui dit-il en le conduisant vers la fenêtre, regardez dans la rue. Que voyez-vous à la porte de l'hôtel ?

— Un peloton de gendarmerie.

— Savez-vous ce que le brigadier qui le commande attend ? Que je lui fasse un signe pour vous conduire en prison.

— En prison, moi ? je voudrais bien voir cela !

— Voulez-vous le voir ?

Son Excellence fit un signe : un instant après, on entendit retentir dans l'escalier le bruit de deux grosses bottes garnies d'éperons. Presque aussitôt la porte s'ouvrit, et le brigadier parut sur le seuil, la main droite à son chapeau, la main gauche à la couture de sa culotte.

— Gennaro, lui dit le ministre de la police, si je vous donnais l'ordre d'arrêter monsieur et de le conduire en prison, y verriez-vous quelque difficulté ?

— Aucune, Excellence.

— Vous savez que monsieur s'appelle Hussein-Pacha ?

— Non, je ne le savais pas.

— Et que monsieur n'est ni plus ni moins que le dey d'Alger ?

— Qu'est-ce que c'est que ça, le dey d'Alger ?

— Vous voyez, dit le ministre.

— Diable ! fit le dey.

— Faut-il ? demanda Gennaro en tirant une paire de poucettes de sa poche et en s'avançant vers Hussein-Pacha, qui, le voyant faire un pas en avant, fit de son côté un pas en arrière.

— Non, il ne le faut pas, dit le ministre. Sa Hauteur sera bien sage. Seulement cherchez dans l'hôtel un certain Osmin et une certaine Zaïda, et conduisez-les tous les deux à la préfecture.

— Comment, comment, dit le dey, cet homme entrerait dans mon harem !

— Ce n'est pas un homme ici, répondit le ministre ; c'est un brigadier de gendarmerie.

— N'importe. Il n'aurait qu'à laisser la porte ouverte !

— Alors il y a un moyen. Faites-lui remettre Osmin et Zaïda.

— Et ils seront punis ? demanda le dey.

— Selon toute la rigueur de nos lois, répondit le ministre.

— Vous me le promettez ?

— Je vous le jure.

— Allons, dit le dey, il faut bien en passer par où vous voulez, puisqu'on ne peut pas faire autrement.

— A la bonne heure, dit le ministre; je savais bien que vous n'étiez pas aussi méchant que vous en aviez l'air.

Hussein-Pacha frappa dans ses mains; un esclave ouvrit une porte cachée dans la tapisserie.

— Faites descendre Osmin et Zaïda, dit le dey.

L'esclave croisa les mains sur sa poitrine, courba la tête et s'éloigna sans répondre un mot. Un instant après il reparut avec les coupables.

L'eunuque était une petite boule de chaire, grosse, grasse, ronde, avec des mains de femme, des pieds de femme, une figure de femme.

Zaïda était une Circassienne, aux yeux peints avec du cool, aux dents noircies avec du bétel; aux ongles rougis avec du henné.

En apercevant Hussein-Pacha, l'eunuque tomba à genoux, Zaïda releva la tête. Les yeux du dey étincelèrent, et il porta la main à son canjiar. Osmin jûlit, Zaïda sourit.

Le ministre se plaça entre le pacha et les coupables.

— Faites ce que j'ai ordonné, dit-il en se retournant vers Gennaro.

Gennaro s'avança vers Osmin et vers Zaïda, leur mit à tous deux les poucettes et les emmena.

Au moment où ils quittaient la chambre avec le brigadier, Hussein poussa un soupir qui ressemblait à un rugissement.

Le ministre de la police alla vers la fenêtre, vit les deux prisonniers sortir de l'hôtel, et, accompagné de leur escorte, disparaître au coin de la rue Chiatamone.

— Maintenant, dit-il en se retournant vers le dey, Votre Hautesse est libre de partir quand elle voudra.

— A l'instant même! s'écria Hussein, à l'instant même! Je ne resterai pas un instant de plus dans un pays aussi barbare que le vôtre!

— Bon voyage! dit le ministre.

— Allez au diable! dit Hussein.

Une heure ne s'était pas écoulée que Hussein avait freté un petit bâtiment; deux heures après il y avait fait conduire ses femmes et ses trésors. Le même soir il s'y rendait à son tour avec sa suite, et à minuit il mettait à la voile, maudissant ce pays d'esclaves où l'on n'était pas libre de couper le cou à son eunuque et de noyer sa femme.

Le lendemain, le ministre fit comparaître devant lui les deux coupables et leur fit subir un interrogatoire.

Osmin fut convaincu d'avoir dormi quand il aurait dû veiller, et Zaïda d'avoir veillé quand elle aurait dû dormir.

Mais comme dans le code napolitain ces deux crimes de lèze-hautesse n'étaient point prévus, ils n'étaient passibles d'aucune punition.

En conséquence, Osmin et Zaïda furent, à leur grand étonnement, mis en liberté le lendemain même du jour où le dey avait quitté Naples.

Or, comme tous les deux ne savaient que devenir, n'ayant ni fortune ni état, ils furent forcés de se créer chacun une industrie.

Osmin devint marchand de pastilles du sérail, et Zaïda se fit demoiselle de comptoir.

Quant au dey d'Alger, il était sorti de Naples avec l'intention de se rendre en Angleterre, pays où il avait entendu dire qu'on avait au moins la liberté de vendre sa femme, à défaut du droit de la noyer: mais il se

trouva indisposé pendant la traversée et fut forcé de relâcher à Livourne, où il fit, comme chacun sait, une fort belle mort, si ce n'est cependant qu'il mourut sans avoir pardonné à M. Martin Zir, ce qui aurait eu de grandes conséquences pour un chrétien, mais ce qui est sans importance pour un Turc.

II

Les Chevaux spectres.

J'avais été recommandé à M. Martin Zir comme artiste ; j'avais admiré ses galeries de tableaux, j'avais exalté son cabinet de curiosités, et j'avais augmenté sa collection d'autographes. Il en résultait que M. Martin Zir, à mon premier passage, si rapide qu'il eût été, m'avait pris en grande affection ; et la preuve, c'est qu'il s'était, comme on l'a vu ailleurs, défait en ma faveur de son cuisinier Cama, dont j'ai raconté l'histoire (voir le *Speronare*), et qui n'avait d'autre défaut que d'être *appassionato* de Roland et de ne pouvoir supporter la mer, ce qui était cause que sur terre il faisait fort peu de cuisine, et que sur mer il n'en faisait pas du tout.

Ce fut donc avec grand plaisir que M. Martin Zir nous vit, après trois mois d'absence, pendant lesquels le bruit de notre mort était arrivé jusqu'à lui, descendre à la porte de son hôtel.

Comme sa galerie s'était augmentée de quelques tableaux, comme son cabinet s'était enrichi de quelques curiosités, comme sa collection d'autographes s'était recrutée de quelques signatures, il me fallut avant toute chose parcourir la galerie, visiter le cabinet, feuilleter les autographes.

Après quoi je le priai de me donner un appartement.

Cependant il ne s'agissait pas de perdre mon temps à me reposer. J'étais à Naples, c'est vrai ; mais j'y étais sous un nom de contrebande ; et comme d'un jour à l'autre le gouvernement napolitain pouvait découvrir mon incognito et me prier d'aller voir à Rome si son ministre y était toujours, il fallait voir Naples le plus tôt possible.

Or, Naples, à part ses environs, se compose de trois rues où l'on va toujours, et de cinq cents rues où l'on ne va jamais.

Ces trois rues se nomment la rue de Chiaja, la rue de Tolède et la rue de Forcella.

Les cinq cents autres rues n'ont pas de nom. C'est l'œuvre de Dédale ; c'est le labyrinthe de Crète, moins le Minotaure, plus les Iazzaroni.

Il y a trois manières de visiter Naples :

A pied, en corricolo, en calèche.

A pied, on passe partout.

En corricolo, l'on passe presque partout.

En calèche, l'on ne passe que dans les rues de Chiaja, de Tolède et de Forcella.

Je ne me souciais pas d'aller à pied. A pied, l'on voit trop de choses.

Je ne me souciais pas d'aller en calèche. En calèche, on n'en voit pas assez.

Restait le corricolo, terme moyen, juste milieu, anneau intermédiaire qui réunissait les deux extrêmes.

Je m'arrêtai donc au corricolo.

Mon choix fait, j'appelai M. Martin Zir. M. Martin Zir monta aussitôt.

→ Mon cher hôte, lui dis-je, je viens de décider dans ma sagesse que je visiterai Naples en corricolo.

— A merveille, dit M. Martin. Le corricolo est une voiture nationale qui remonte à la plus haute antiquité. C'est la biga des Romains, et je vois avec plaisir que vous appréciez le corricolo.

— Au plus haut degré, mon cher hôte. Seulement, je voudrais savoir ce qu'on loue un corricolo au mois.

— On ne loue pas un corricolo au mois, me répondit M. Martin.

— Alors à la semaine.

— On ne loue pas le corricolo à la semaine.

— Eh bien ! au jour.

→ On ne loue pas le corricolo au jour.

— Comment donc loue-t-on le corricolo ?

→ On monte dedans quand il passe et l'on dit : « Pour un carlin. » Tant que le carlin dure, le cocher vous promène ; le carlin usé, on vous descend. Voulez-vous recommencer ? vous dites : « Pour un autre carlin ; » le corricolo repart, et ainsi de suite.

→ Mais moyennant ce carlin on va où l'on veut ?

— Non, on va où le cheval veut aller. Le corricolo est comme le ballon, on n'a pas encore trouvé moyen de le diriger.

→ Mais alors pourquoi va-t-on en corricolo ?

— Pour le plaisir d'y aller.

→ Comment ! c'est pour leur plaisir que ces malheureux s'entassent à quinze dans une voiture où l'on est gêné à deux !

→ Pas pour autre chose.

→ C'est original !

— C'est comme cela.

→ Mais si je proposais à un propriétaire de corricoli de louer un de ses berlingo au mois, à la semaine ou au jour ?

→ Il refuserait.

→ Pourquoi ?

— Ce n'est pas l'habitude.

→ Il la prendrait.

— A Naples, on ne prend pas d'habitudes nouvelles : on garde les vieilles habitudes qu'on a.

— Vous croyez ?

→ J'en suis sûr.

→ Diable ! diable ! J'avais une idée sur le corricolo ; cela me vexera horriblement d'y renoncer.

— N'y renoncez pas.

— Comment voulez-vous que je la satisfasse, puisqu'on ne loue les corricoli ni au mois, ni à la semaine, ni au jour ?

→ Achetez un corricolo.

— Mais ce n'est pas le tout que d'acheter un corricolo, il faut acheter les chevaux avec.

→ Achetez les chevaux avec.

— Mais cela me coûtera les yeux de la tête.

→ Non.

→ Combien cela me coûtera-t-il donc ?

→ Je vais vous le dire.

Et M. Martin, sans se donner la peine de prendre une plume et du papier, leva le nez au plafond et calcula de mémoire.

— Cela vous coûtera, reprit-il : le corricolo, dix ducats ; chaque cheval, trente carlins ; les harnais, une pistole ; en tout quatre-vingts francs de France.

— C'est miraculeux ! Et pour dix ducats j'aurais un corricolo ?

— Magnifique.

— Neuf ?

— Oh ! vous en demandez trop. D'abord, il n'y a pas de corricoli neufs. Le corricolo n'existe pas, le corricolo est mort, le corricolo a été tué légalement.

— Comment cela ?

— Oui, il y a un arrêté de police qui défend aux carrossiers de faire des corricoli.

— Et combien y a-t-il que cet arrêté a été rendu ?

— Oh ! il y a cinquante ans peut-être.

— Alors comment le corricolo survit-il à une pareille ordonnance ?

— Vous connaissez l'histoire du couteau de Jeannot.

— Je crois bien ! c'est une chronique nationale.

— Ses propriétaires successifs en avaient changé quinze fois le manche.

— Et quinze fois la lame.

— Ce qui ne l'empêchait pas d'être toujours la même.

— Parfaitement.

— Eh bien ! c'est l'histoire du corricolo. Il est défendu de faire des corricoli, mais il n'est pas défendu de mettre des roues neuves aux vieilles caisses, et des caisses neuves aux vieilles roues.

— Ah ! je comprends.

— De cette façon, le corricolo résiste et se perpétue ; de cette façon, le corricolo est immortel.

— Alors vive le corricolo, avec des roues neuves et une vieille caisse ! Je le fais repindre, et fouette cocher ! Mais l'attelage ? Vous dites que pour trente francs j'aurai un attelage.

— Superbe ! et qui ira comme le vent.

— Quelle espèce de chevaux ?

— Ah ! dame ! des chevaux morts.

— Comment ! des chevaux morts ?

— Oui ; vous comprenez que pour ce prix-là, vous ne pouvez pas exiger autre chose.

— Voyons, entendons-nous, mon cher monsieur Martin, car il me semble que nous pataugeons.

— Pas le moins du monde.

— Alors expliquez-moi la chose ; je ne demande pas mieux que de m'instruire, je voyage pour cela.

— Vous connaissez l'histoire des chevaux ?

— L'histoire naturelle ? M. de Buffon ? Certainement : le cheval est, après le lion, le plus noble des animaux.

— Non pas, l'histoire philosophique ?

— Je m'en suis moins occupé ; mais, n'importe ! allez toujours.

— Vous savez les vicissitudes auxquelles ces nobles quadrupèdes sont soumis.

— Dame ! quand il sont jeunes, on en fait des chevaux de selle ;

- Après ?
- De la selle, ils passent à la calèche ; de la calèche, ils descendent au fiacre ; du fiacre, ils tombent dans le coucou ; du coucou, ils dégringolent jusqu'à l'abattoir.
- Et de l'abattoir ?
- Ils vont où va l'âme du juste ; aux Champs-Élysées, je présume.
- Eh bien ! ici ils parcourent une phase de plus.
- Laquelle ?
- De l'abattoir, ils vont au corricolo.
- Comment cela ?
- Voici l'endroit où l'on tue les chevaux, au ponte della Maddelena.
- J'écoute.
- Il y a des amateurs en permanence.
- Bon !
- Et lorsqu'on amène un cheval...
- Lorsqu'on amène un cheval ?
- Ils achètent la peau sur pieds trente carlins, c'est le prix ; il y a un tarif.
- Eh bien ?
- Eh bien ! au lieu de tuer le cheval et de lui enlever la peau, les amateurs prennent la peau et le cheval, et ils utilisent les jours qui restent à vivre au cheval, sûrs qu'ils sont que la peau ne leur échappera pas. Voilà ce que c'est que des chevaux morts.
- Mais que diable peut-on faire de ces malheureuses bêtes !
- On les attelle aux corricoli.
- Comment ! ceux avec lesquels je suis venu de Salerne à Naples ?...
- Étaient des fantômes de chevaux, des chevaux spectres !
- Mais ils n'ont pas quitté le galop !
- Les morts vont vite.
- Au fait, je comprends qu'en les bourrant d'avoine...
- D'avoine ? Jamais un cheval de corricolo n'a mangé d'avoine !
- Mais de quoi vivent-ils ?
- De ce qu'ils trouvent ?
- Et que trouvent-ils ?
- Toutes sortes de choses, des trognons de choux, des feuilles de salade, de vieux chapeaux de paille.
- Et à quelle heure prennent-ils leur aliment ?
- La nuit on les mène pâtre.
- A merveille. Restent les harnais.
- Oh ! quant à cela, je m'en charge.
- Et des chevaux ?
- Des chevaux aussi.
- Et du corricolo ?
- Encore, si cela peut vous rendre service.
- Et quand tout cela sera-t-il prêt ?
- Demain au matin.
- Vous êtes un homme adorable !
- Vous faut-il un cocher ?
- Non, je conduirai moi-même.
- Très bien. Mais en attendant, que ferez-vous ?
- Avez-vous un livre ?
- J'ai douze cents volumes.

- Eh bien ! je lirai. Avez-vous quelque chose sur votre ville ?
 - Voulez-vous *Napoli senza sole* ?
 - Naples sans soleil ?
 - Oui.
 - Qu'est-ce que c'est que cela ?
 - Un ouvrage à l'usage des gens à pied, et qui vous sera plus utile que tous les Ebels et tous les Richards de la terre.
 - Et de quoi traite-t-il ?
 - De la manière de parcourir Naples à l'ombre.
 - La nuit.
 - Non, le jour.
 - A une heure donnée ?
 - Non, à toutes les heures.
 - Même à midi ?
 - A midi surtout. Le beau mérite qu'il y aurait de trouver de l'ombre le soir et le matin !
 - Mais quel est le savant géographe qui a exécuté ce chef-d'œuvre ?
 - Un jésuite ignorant, que ses confrères avaient reconnu trop bête pour l'occuper à autre chose.
 - Et cette besogne l'a occupé combien d'années ?
 - Toute sa vie... C'est une publication posthume.
 - Moyennant laquelle on peut, dites-vous ?...
 - Partir d'où on voudra et aller où cela fera plaisir, à quelque instant de la matinée ou à quelque heure de l'après-midi que ce soit, sans avoir à traverser un seul rayon de soleil
 - Mais voilà un homme qui méritait d'être canonisé !
 - On ne sait pas son nom.
 - Ingratitude humaine !
 - Alors ce livre vous convient ?
 - Comment donc ! c'est un trésor. Envoyez-le-moi le plus tôt possible.
- Je passai la journée à étudier ce précieux itinéraire : deux heures après, je connaissais mon Naples sans soleil, et je serais allé à l'ombre du pont della Maddalena au Pausilippe, et de la Vuarìa à Saint-Elmo.
- Le soir vint, et avec le soir la fraîcheur. Alors, à cette douce brise de mer, on vit toutes les fenêtres s'ouvrir comme pour respirer. Les portes roulèrent sur leurs gonds, les voitures commencèrent à sortir, Chiaja se peupla d'équipages, et la Villa-Reale de piétons.

Je n'avais pas encore mon équipage, je me mêlai aux piétons.

La Villa-Reale fait face à l'hôtel de la Victoire ; c'est la promenade de Naples. Elle est située, relativement à la rue de Chiaja, comme le jardin des Tuileries à la rue de Rivoli. Seulement, au lieu de la terrasse du bord de l'eau, c'est la plage de l'Arno ; au lieu de la Seine, c'est la Méditerranée ; au lieu du quai d'Orsay, c'est l'étendue, c'est l'espace, c'est l'infini.

La Villa-Reale est, sans contredit, la plus belle et surtout la plus aristocratique promenade du monde. Les gens du peuple, les paysans et les laquais en sont rigoureusement exclus et n'y peuvent mettre le pied qu'une fois l'an, le jour de la fête de la Madone du Pied-de-la-Grotte. Aussi ce jour-là la foule se presse-t-elle sous ses allées d'acacias, dans ses bosquets de myrtes, autour de son temple circulaire. Chacun, homme et femme, accourt de vingt lieues à la ronde avec son costume national ; Ischia, Caprée, Castellamare, Sorrente, Procida, envoient en députation leurs plus belles filles,

et la solennité de ce jour est si grande, si ardemment attendue, qu'il est d'habitude de faire dans les contrats de mariage une obligation au mari de conduire sa femme à la promenade de la Villa Reale, le 8 septembre de chaque année, jour de la fête della Madona di Pic-di-Grotta.

Tout au contraire des Tuileries, d'où l'on renvoie le public au moment où il est le plus agréable de s'y promener, la Villa Reale reste ouverte toute la nuit. Les grandes grilles se ferment, il est vrai, mais deux petites portes dérobées offrent aux promeneurs attardés une entrée et une sortie toujours praticables à quelque heure que ce soit.

Nous restâmes jusqu'à minuit assis sur le mur que vient battre la vague. Nous ne pouvions nous lasser de regarder cette mer limpide et azurée que nous venions de sillonner en tous sens et à laquelle nous allions dire adieu. Jamais elle ne nous avait paru si belle.

En entrant à l'hôtel, nous trouvâmes M. Martin Zir, qui nous prévint que toutes les commissions dont nous l'avions chargé étaient faites, et que le lendemain notre attelage nous attendrait à huit heures du matin à la porte de l'hôtel.

Effectivement, à l'heure dite, nous entendîmes sonner les grêlots de nos revenans; nous mîmes le nez à la fenêtre, et nous vîmes le roi des corricoli.

Il était fond rouge avec des dessins verts. Ces dessins représentaient des arbres, des animaux et des arabesques. La composition générale représentait le paradis terrestre.

Deux chevaux qui paraissaient pleins d'impatience disparaissaient sous les harnais, sous les panaches, sous les pompons dont ils étaient couverts.

Enfin un homme, armé d'un long fouet, se tenait debout près de notre équipage, qu'il paraissait admirer avec toute la satisfaction de l'ongueil.

Nous descendîmes aussitôt, et nous reconnûmes dans l'homme au fouet Francesco, c'est-à-dire l'automédon qui nous avait amené en calessino de Salerne à Naples. M. Martin Zir s'était adressé à lui comme à un homme de l'état. Flatté de la confiance, Francesco avait fait vite et en conscience. Il s'était procuré la caisse, il avait acheté les chevaux, et il avait trouvé de rencontre des harnais presque neufs; enfin, malgré la prétention que nous avions manifestée de conduire nous-mêmes, il venait nous offrir ses services comme cocher.

Je commençai par lui demander la note des ses déboursés: il me la présenta. Comme l'avait dit M. Martin Zir, elle montait à quatre-vingt-un francs.

Je lui en donnai quatre-vingt-dix; il mit sa croix au dessous du total en forme de quittance; puis je lui pris le fouet des mains, et je m'apprêtai à monter dans notre équipage.

— Est-ce que ces messieurs ne me gardent pas à leur service? nous demanda Francesco.

— Et pourquoi faire, mon ami? répondis-je.

— Mais pour faire tout ce dont je serai capable, et particulièrement pour faire marcher vos chevaux.

— Comment! pour faire marcher vos chevaux?

— Oui.

— Nous les ferons bien marcher nous-mêmes.

— Il faudra voir.

— J'en ai mené de plus fringans que les tiens!

— Je ne dis pas qu'ils sont fringans, excellence.

— Et dans une ville où il est plus difficile de conduire qu'à Naples, où jusqu'à cinq heures de l'après-midi il n'y a personne dans les rues.

— Je ne doute pas de l'adresse de son excellence, mais...

— Mais quoi ?

— Mais son excellence a peut-être mené jusqu'ici des chevaux vivans, tandis que...

— Tandis que ? Voyons, parle.

— Tandis que ceux-ci sont des chevaux morts.

— Eh bien !

— Eh bien ! je ferai observer à son excellence que c'est tout autre chose.

— Pourquoi ?

— Son excellence verra.

— Est-ce qu'ils sont vicieux, tes chevaux ?

— Oh ! non, excellence ; ils sont comme la jument de Roland, qui avait toutes les qualités ; seulement toutes ces qualités étaient contrebalancées par un seul défaut.

— Lequel ?

— Elle était morte.

— Mais s'ils ne marchent pas avec moi, ils ne marcheront avec personne.

— Pardon, excellence.

— Et qui les fera marcher ?

— Moi.

— Je serais curieux de faire l'expérience.

— Faites, excellence.

Francesco alla d'un air goguenard s'appuyer contre la porte de l'hôtel, tandis que je sautais dans le corricolo, où m'attendait Jadin, et que je m'accommodais près de lui.

A peine établi, je rassemblai mes rênes de la main gauche, et j'allongeai de la droite un coup de fouet qui enveloppa le bilancino et le porteur.

Ni le porteur ni le bilancino ne bougèrent ; on eût dit des chevaux de marbre.

J'avais opéré de droite à gauche, je recommençai en opérant cette fois de gauche à droite. Même immobilité.

Je m'attaquai aux oreilles.

Ils se contentèrent de secouer les oreilles comme ils auraient fait pour une mouche qui les eût piqués.

Je pris le fouet par la lanière et je frappai avec le manche.

Ils se contentèrent de tourner leur peau comme fait un âne qui veut jeter son cavalier à terre.

Cela dura dix minutes.

Au bout de ce temps, toutes les fenêtres de l'hôtel étaient ouvertes, et il y avait autour de nous un rassemblement de deux cents lazzaroni.

Je vis que je donnais la comédie gratis à la population de Naples. Comme je n'étais pas venu pour faire concurrence à Polichinelle, je pris mon parti. A l'instant même je jetai le fouet à Francesco, curieux de voir comment ils s'en tirerait à son tour.

Francesco sauta derrière nous, prit les rênes que je lui tendais, poussa un petit cri, allongea un petit coup de fouet, et nous partîmes au galop.

Après quelques évolutions autour de la place, Francesco parvint à diriger son attelage vers la rue de la Chiaja.

III

Chiaja.

Chiaja n'est qu'une rue : elle ne peut donc offrir de curieux que ce qu'elle offre toute rue, c'est-à-dire une longue file de bâtimens modernes d'un goût plus ou moins mauvais. Au reste, Chiaja, comme la rue de Rivoli, a sur ce point un avantage sur les autres rues : c'est de ne présenter qu'une seule ligne de portes, de fenêtres et de pierres plus ou moins maladroitement posées les unes sur les autres. La ligne parallèle est occupée par les arbres taillés en berceaux de la Villa-Reale, de sorte qu'à partir du premier étage des maisons, ou plutôt des palais de la rue de Chiaja, comme on les appelle à Naples, on domine cette seconde partie du golfe qui sépare de l'autre le château de l'Oeuf.

Mais si la rue de Chiaja n'est pas curieuse par elle-même, elle conduit à une partie des curiosités de Naples : c'est par elle qu'on va au tombeau de Virgile, à la grotte du Chien, au lac d'Agnano, à Pouzzoles, à Baïa, au lac d'Averne et aux Champs-Élysées.

De plus et surtout, c'est la rue où tous les jours, à trois heures de l'après-midi pendant l'hiver, et à cinq heures de l'après-midi pendant l'été, l'aristocratie napolitaine fait corso.

Nous allons donc abandonner la description des palais de Chiaja à quelque honnête architecte qui nous prouvera que l'art de la bâtisse a fait de grands progrès depuis Michel-Ange jusqu'à nous, et nous allons dire quelques mots de l'aristocratie napolitaine.

Les nobles de Naples, comme ceux de Venise, n'indiquent jamais de date à la naissance de leurs familles. Peut-être auront-ils une fin, mais à coup sûr ils n'ont pas eu de commencement. Selon eux, l'époque florissante de leurs maisons était sous les empereurs romains ; ils citent tranquillement parmi leurs aïeux les Fabius, les Marcellus, les Scipions. Ceux qui ne voient clair dans leur généalogie que jusqu'au douzième siècle sont de la petite noblesse, du frétin d'aristocratie.

Comme toutes les autres noblesses européennes, à quelques exceptions près, la noblesse de Naples est ruinée. Quand je dis ruinée, il est bien entendu qu'on doit prendre le mot dans une acception relative, c'est-à-dire que les plus riches sont pauvres comparativement à ce qu'étaient leurs aïeux.

Il n'y a pas, au reste, à Naples quatre fortunes qui atteignent cinq cent mille livres de rente, vingt qui dépassent deux cent mille, et cinquante qui flottent entre cent et cent cinquante mille. Les revenus ordinaires sont de cinq à dix mille ducats. Le commun des martyrs a mille écus de rentes, quelquefois moins. Nous ne parlons pas des dettes.

Mais la chose curieuse, c'est qu'il faut être prévenu de cette différence pour s'en apercevoir. En apparence, tout le monde a la même fortune.

Cela tient à ce qu'en général tout le monde vit dans sa voiture et dans sa loge.

Or, comme, à part les équipages du duc d'Éboli, du prince de Sant'Antimo ou du duc de San-Theodo, qui sortent de la ligne, tout le monde possède une calèche plus ou moins neuve, deux chevaux plus ou moins

vieux, une livrée plus ou moins fanée, il n'y a souvent, à la première vue, qu'une nuance entre deux fortunes où il y a un abîme.

Quant aux maisons, elles sont presque toutes hermétiquement closes aux étrangers. Quatre ou cinq palais princiers ouvrent orgueilleusement leurs galeries dans la journée, et fastueusement leurs salons le soir; mais pour tout le reste il faut en faire son deuil. Le temps est passé où, comme Ferdinand Orsini, duc de Gravina, on écrivait au dessus de sa porte : *Sibi, suisque, et amicis omnibus*; pour soi, pour les siens et pour tous ses amis.

C'est qu'à part ces riches demeures, qui perpétuent à Naples l'hospitalité nationale, toutes les autres sont plus ou moins déchues de leur ancienne splendeur. Le curieux qui, avec l'aide d'Asmodée, lèverait la terrasse de la plupart de ces palais, trouverait dans un tiers la gêne, et dans les deux autres la misère.

Grâce à la vie en voiture et en loge, on ne voit rien de tout cela. On met sa carte au palais, mais on se rencontre au Corso, mais on fait ses visites au Fondo ou à Saint-Charles. De cette façon, l'orgueil est sauvé; comme François 1^{er} on a tout perdu, mais du moins il reste l'honneur.

Vous me direz qu'avec l'honneur on ne mange malheureusement pas, et qu'il faut manger pour vivre. Or, il est évident que, lorsqu'on prend sur mille écus de rente l'entretien d'une voiture la nourriture de deux chevaux, les gages d'un cocher et la location d'une loge au Fondo ou à Saint-Charles, il ne doit pas rester grand'chose pour faire face aux dépenses de la table. A cela je répondrai que Dieu est grand, la mer profonde, le macaroni à deux sous la livre, et l'asprino d'Aversa à deux liards le fiasco.

Pour l'instruction de nos lecteurs, qui ne savent probablement pas ce que c'est que l'asprino d'Aversa, nous leur apprendrons que c'est un joli petit vin qui tient le milieu entre la tisane de Champagne et le cidre de Normandie. Or, avec du poisson, du macaroni et de l'asprino, on fait chez soi un charmant dîner qui coûte quatre sous par personne. Supposez que la famille se compose de cinq personnes, c'est vingt sous.

Restent neuf francs pour soutenir l'honneur du nom.

— Mais le déjeuner ?

— On ne déjeûne pas. Il est prouvé que rien n'est plus sain que de faire un seul repas toutes les vingt-quatre heures. Seulement le repas change de nom et d'heure selon la saison où on le prend. En hiver, on dîne à deux heures, et moyennant ce dîner on en a jusqu'au lendemain deux heures. En été, on soupe à minuit, et moyennant ce souper on en a pour jusqu'au lendemain minuit.

Puis il y a encore les élégans, qui mangent du pain sans macaroni ou du macaroni sans pain pour s'en aller prendre le soir à grand fracas une glace chez Donzelli ou chez Benvenuti.

Il va sans dire que cette hygiène n'est adoptée que par les petites bourses. Ceux qui ont cinq cent mille livres de rente ont un cuisinier français dont la filiation de certificats est aussi en règle que la généalogie d'un cheval arabe. Ceux-là font deux et quelquefois trois repas par jour. Pour ceux-là il n'y a pas de pays : le paradis est partout.

Le premier plaisir de l'aristocratie napolitaine est le jeu. Le matin on va au Casino et l'on joue; l'après-midi on va à la promenade, et le soir au spectacle. Après le spectacle, on revient au Casino et l'on joue encore.

L'aristocratie n'a qu'une carrière ouverte : la diplomatie. Or comme, si étendues que soient ses relations avec les autres puissances, le roi de Naples n'occupe pas dans ses ambassades et dans ses consulats plus d'une soixantaine de personnes, il en résulte que les cinq sixièmes des jeunes nobles ne savent que faire, et par conséquent ne font rien.

Quant à la carrière militaire, elle est sans avenir. Quant à la carrière commerciale, elle est sans considération.

Je ne parle pas des carrières littéraires ou scientifiques, elles n'existent pas : il y a à Naples, comme partout, plus que partout même, une certaine quantité de savans qui disputent sur la forme des pincettes grecques et des pelles à feu romaines, qui s'injurient à propos de la grande mosaïque de Pompéïa ou des statues des deux Balbus. Mais cela se passe en famille, et personne ne s'occupe de pareilles puérilités.

La chose importante, c'est l'amour. Florence est le pays du plaisir ; Rome, celui de l'amour ; Naples, celui de la sensation.

A Naples, le sort d'un amoureux est décidé tout de suite. A la première vue il est sympathique ou antipathique. S'il est antipathique, ni soins, ni cadeaux, ni persistance ne le feront aimer. S'il est sympathique, on l'aime sans grand délai : la vie est courte, et le temps qu'on perd ne se rattrape pas. L'amant préféré s'installe au logis ; on le reconnaît, malgré la distance respectueuse où il se tient de la maîtresse de la maison, au laisser-aller avec lequel il s'assied et à la manière facile avec laquelle il appuie sa tête contre les fresques. En outre, c'est lui qui sonne les domestiques, qui reconduit les visiteurs et qui ramasse les poissons rouges que les bambins font tomber du bocal sur le parquet.

Quant à l'amant malheureux, il s'en va tout consolé, certain que son infortune ne sera pas constante et qu'il trouvera bientôt à ramasser des poissons rouges ailleurs.

L'aristocratie napolitaine est peu instruite : en général, son éducation est négligée sous le rapport intellectuel : cela tient à ce qu'il n'y a pas dans tout Naples un seul bon collège, celui des jésuites excepté. En compensation, ceux qui savent savent bien : ils ont appris avec des professeurs attachés à leur personne. J'ai vu des femmes plus fortes en histoire, en philosophie et en politique que certains historiens, que certains philosophes et que certains hommes d'État de France. La famille du marquis de Gargallo, par exemple, est quelque chose de merveilleux en ce genre. Le fils écrit notre langue comme Charles Nodier, et les filles la parlent comme madame de Sévigné.

Les exercices physiques sont, au contraire, fort suivis à Naples : presque tous les hommes montent bien à cheval et tirent remarquablement le fusil, l'épée et le pistolet. Leur réputation sur ce point est même assez étendue et à peu près incontestée. Ce sont des duellistes fort dangereux.

Cette dernière période de notre alinéa nous amène tout naturellement à parler du courage chez les Napolitains.

La nation napolitaine, toute proportion gardée et en raison de l'état politique de l'Italie actuelle, n'est ni une nation militaire comme la Prusse, ni une nation guerrière comme la France : c'est une nation passionnée. Le Napolitain, insulté dans son honneur, exalté par son patriotisme, menacé dans sa religion, se bat avec un courage admirable. A Naples, un duel est aussi vite et aussi bravement accepté que partout ailleurs ; et s'il varie sur les préliminaires, qui appartiennent à des habi-

tudes de localités, le dénouement en est toujours mené à bout aussi vigoureusement qu'à Paris, à Saint-Petersbourg ou à Londres. Citons quelques faits.

Le comte de Rocca Romana, le Saint-Georges de Naples, se prend de querelle avec un colonel ; le rendez-vous est indiqué à Castellamare, l'arme choisie est le sabre. Le colonel français se rend sur le terrain à cheval ; Rocca Romana prend un flacre, arrive au lieu désigné, où l'attend son adversaire ; le colonel rappelle à Rocca Romana qu'une des conditions du duel est qu'il aura lieu à cheval. — C'est vrai, répond Rocca Romana, je l'avais oublié ; mais qu'à cela ne tienne, l'oubli est facile à réparer. Aussitôt il dételle un des chevaux de son flacre, saute sur le dos de l'animal, combat sans selle et sans bride, et tue son adversaire.

A l'époque de la restauration, c'est-à-dire vers 1815, Ferdinand, grand-père du roi actuel, de retour à Naples, qu'il avait quitté depuis dix ou douze ans, voulut rétablir les gardes-du-corps. En conséquence, on recruta cette troupe privilégiée dans les premières familles des deux royaumes, et on les divisa en cinq compagnies, dont trois napolitaines et deux siciliennes.

J'ai dit dans le *Speronare*, et à l'article de Palerme, quelle est l'antipathie profonde qui sépare les deux peuples. On comprend donc que les Siciliens et les Napolitains ne se trouvèrent pas plutôt en contact, surtout à cette époque où les haines politiques étaient encore toutes chaudes, que les querelles commencèrent d'éclater. Quelques duels sans conséquence eurent lieu d'abord, mais bientôt on résolut de confier en quelque sorte la cause des deux peuples à deux champions choisis parmi leurs enfans : on y voulait voir non seulement une haine accomplie, mais une superstitieuse révélation de l'avenir. Le choix tomba sur le marquis de Crescimani, Sicilien, et sur le prince Mirelli, Napolitain. Ce choix fait et accepté par les adversaires, on décida qu'ils se battraient au pistolet à vingt pas, et jusqu'à blessure grave de l'un ou de l'autre champion.

Un mot sur le prince Mirelli, dont nous allons nous occuper particulièrement.

C'était un jeune homme de vingt-quatre ou vingt-cinq ans, prince de Teora, marquis de Mirelli, comte de Conza, et qui descendait en droite ligne du fameux condottiere Dudone dit Conza, dont parle le Tasse. Il était riche, il était beau, il était poète ; il avait par conséquent reçu du ciel toutes les chances d'une vie heureuse ; mais un mauvais présage avait attristé son entrée dans la vie. Mirelli était né au village de Sant'Antimo, fief de sa famille. A peine eut-on su que sa mère était accouchée d'un fils, que l'ordre fut envoyé à la chapelle d'un couvent de mettre les cloches en branle pour annoncer cet heureux événement à toute la population. Le sacristain était absent ; un moine se chargea de ce soin, mais, inhabile à cet exercice, il se laissa enlever par la volée de la corde, et au plus haut de son ascension, perdant la tête, pris par un vertige, il lâcha son point d'appui, tomba dans le chœur et se brisa les deux cuisses. Quoique mutilé ainsi, le pauvre religieux ne se traîna pas moins du chœur à la porte, où il appela au secours : on vint à son aide, on le transporta dans sa cellule ; mais, quelque soin qu'on prit de lui, il expira le lendemain.

Cet événement avait fait une grande sensation dans la famille, et cette

histoire, souvent racontée au jeune Mirelli, s'était profondément gravée dans son esprit. Cependant il en parlait rarement.

Voilà l'homme que les Napolitains avaient choisi pour leur champion.

Quant au marquis Crescimani, c'était un homme digne en tout point d'être opposé à Mirelli, quoique les qualités qu'il avait reçues du ciel fussent peut-être moins brillantes que celles de son jeune adversaire.

Au jour et à l'heure dits, les deux champions se trouvèrent en présence : ni l'un ni l'autre n'était animé d'aucune haine personnelle, et ils avaient vécu jusque-là, au contraire, plutôt en amis qu'en ennemis.

En arrivant au rendez-vous, ils marchèrent l'un à l'autre en souriant, se serrèrent la main et se mirent à causer de choses indifférentes, tandis que les témoins réglèrent les conditions du combat.

Le moment arrivé, ils s'éloignèrent de vingt pas, reçurent leurs armes toutes chargées, se saluèrent en souriant, puis, au signal donné, tirèrent tous les deux l'un sur l'autre : aucun des deux coups ne porta.

Pendant qu'on rechargeait les armes, Mirelli et Crescimani échangèrent quelques paroles sur leur maladresse mutuelle, mais sans quitter leur place. On leur remit les pistolets chargés de nouveau. Ils firent feu une seconde fois, et, cette fois comme l'autre, ils se manquèrent tous deux.

Enfin, à la troisième décharge, Mirelli tomba.

Une balle l'avait percé à jour au dessus des deux hanches; on le crut mort, mais lorsqu'on s'approcha de lui on vit qu'il n'était que blessé. Il est vrai que la blessure était terrible : la balle lui avait traversé tout le corps, et avait en passant ouvert le tube intestinal.

On fit approcher une voiture pour transporter le blessé chez lui; on voulut le soutenir pour l'aider à y monter; mais il écartera de la main ceux qui lui offraient leurs secours, et, se relevant vivement par un effort incroyable sur lui-même, il s'élança dans la voiture en disant : « Allons donc ! il ne sera pas dit que j'aie eu besoin d'être soutenu pour monter, fût-ce dans mon corbillard ! » A peine fut-il entré dans la voiture que la douleur reprit le dessus, et il s'évanouit. Arrivé chez lui, il voulut descendre comme il était monté; mais on ne le souffrit point. Deux amis le prirent à bras et le portèrent sur son lit.

On envoya chercher le meilleur chirurgien de Naples, le docteur Penza; c'était un homme qui s'était fait dans la science un nom européen. Le docteur sonda la blessure et dit qu'il ne répondait de rien, mais qu'en tout cas la cure serait longue et horriblement douloureuse.

— Faites ce que vous voudrez, docteur, dit Mirelli. Marius n'a pas jeté un cri pendant qu'on lui disséquait la jambe, je serai muet comme Marius.

— Oui, dit le docteur; mais lorsque le chirurgien en eut fini avec la jambe droite, Marius ne voulut jamais lui donner la gauche. N'allez pas me laisser entreprendre une opération et m'arrêter au milieu.

— Vous irez jusqu'au bout, docteur, soyez tranquille, répondit Mirelli; mon corps vous appartient, et vous pouvez l'anatomiser tout à votre aise.

Sur cette assurance, le docteur commença.

Mirelli tint sa parole; mais à mesure que la nuit s'approcha, il parut plus agité, plus inquiet; il avait une fièvre terrible. Sa mère le gardait avec deux de ses amis. Vers les onze heures il s'endormit, mais au pré-

mier coup de minuit il se réveilla. Alors, sans paraître voir ceux qui étaient là, il s'appuya sur son coude et parut écouter. Il était pâle comme un mort, mais ses yeux étaient ardents de délire. Peu à peu ses regards se fixèrent sur une porte qui donnait dans un grand salon. Sa mère se leva alors et lui demanda s'il avait besoin de quelque chose.

— Non, rien, répondit Mirelli. C'est lui qui vient.

— Qui, lui ? demanda sa mère avec inquiétude.

— Entendez-vous le traînement de sa robe dans le salon ? s'écria le malade. L'entendez-vous ? Tenez, il vient, il s'approche ; voyez, la porte s'ouvre... sans que personne la pousse... Le voilà... le voilà !... il entre... il se traîne sur ses cuisses brisées... il vient droit à mon lit. Lève ton froc, moine, lève ton froc, que je voie ton visage. Que veux-tu ?... parle... voyons !... viens-tu pour me chercher ?... d'où sors-tu ?... de la terre... Tenez, voyez-vous ?... il lève les deux mains ; il les frappe l'une contre l'autre ; elles rendent un son creux, comme si elles n'avaient plus de chair... Eh bien ! oui, je t'écoute, parle !...

Et Mirelli, au lieu de chercher à fuir la terrible vision, s'approchait au bord de son lit comme pour entendre ses paroles ; mais au bout de quelques secondes d'attention, pendant lesquelles il resta dans la pose d'un homme qui écoute, il poussa un profond soupir et tomba sur son lit en murmurant :

— Le moine de Sant'Antimo !

C'est alors qu'on se rappela seulement cet événement arrivé le jour de sa naissance, c'est-à-dire vingt-cinq ans auparavant, et qui, conservé toujours vivant dans la pensée du jeune homme, prenait un corps au milieu de son délire.

Le lendemain, soit que Mirelli eût oublié l'apparition, soit qu'il ne voulût donner aucun détail, il répondit à toutes les questions qui lui furent faites qu'il ignorait complètement ce qu'on voulait lui dire.

Pendant trois mois l'apparition infernale se renouvela chaque nuit, détruisant ainsi en quelques minutes les progrès que le reste du temps le blessé faisait vers la guérison. Mirelli ressemblait à un spectre lui-même. Enfin, une nuit il demanda instamment à rester seul, avec tant d'insistance, que sa mère et ses amis ne purent s'opposer à sa volonté. A neuf heures, tout le monde ayant quitté sa chambre, il mit son épée sous le chevet de son lit et attendit. Sans qu'il le sût, un de ses amis était caché dans une chambre voisine, voyant par une porte vitrée et prêt à porter secours au malade s'il en avait besoin. A dix heures il s'endormit comme d'habitude, mais au premier coup de minuit il s'éveilla. Aussitôt on le vit se soulever sur son lit et regarder la porte de son regard fixe et ardent ; un instant après il essuya son front, d'où la sueur ruisselait ; ses cheveux se dressèrent sur sa tête, un sourire passa sur ses lèvres ; puis saisissant son épée, il la tira hors du fourreau, bondit hors de son lit, frappa deux fois comme s'il eût voulu poignarder quelqu'un avec la pointe de sa lame, et, jetant un cri, il tomba évanoui sur le plancher.

L'ami qui était en sentinelle accourut et porta Mirelli sur son lit ; celui-ci serrait si fortement la garde de son épée qu'on ne put la lui arracher de la main.

Le lendemain, il fit venir le supérieur de Sant'Antimo et lui demanda, dans le cas où il mourrait des suites de sa blessure, à être enterré dans

le cloître du couvent, réclamant la même faveur, en supposant qu'il en échappât cette fois, pour l'époque où sa mort arriverait, quelle que fût cette époque et en quelque lieu qu'il expirât. Puis il raconta à ses amis qu'il avait résolu la veille de se débarrasser du fantôme en luttant corps à corps, mais qu'ayant été vaincu, il lui avait promis enfin de se faire enterrer dans son couvent : promesse qu'il n'avait pas voulu lui accorder jusque-là, tant il lui répugnait de paraître céder à une crainte, même religieuse et surnaturelle.

A partir de ce moment, la vision disparut, et neuf mois après Mirrelli était complètement guéri.

Nous avons raconté en détail cette anecdote, d'abord parce que de pareilles légendes, surtout parmi les contemporains, sont rares en Italie, le pays le moins fantastique de la terre; et ensuite parce qu'elle nous a paru développer dans un seul homme trois courages bien différents : le courage patriotique, qui consiste à risquer froidement sa vie pour la cause de la patrie; le courage physique, qui consiste à supporter stoiquement la douleur; et enfin le courage moral, qui consiste à réagir contre l'invisible et à lutter contre l'inconnu. Bayard eût certainement eu les deux premiers, mais il est douteux qu'il eût eu le troisième.

Maintenant passons au courage civil.

Nous sommes en 99 : les Français ont évacué la ville des délices. Le cardinal Ruffo, parti de Palerme, descendu de la Calabre et soutenu par les flottes turque, russe et anglaise, qui bloquent le fort, a assiégé Naples, et, voyant l'impossibilité de prendre la ville défendue du côté de la mer par Caracciolo, et du côté de la terre par Manthony, Caraffa et Schiappani, a signé une capitulation qui assure aux patriotes la vie et la fortune sauves : près de sa signature on lit celle de Foote, commandant la flotte briannique; de Keraudy, commandant la flotte russe; et de Bonnieu, commandant la flotte ottomane. Mais, dans une nuit de débauche et d'orgie, Nelson a déchiré le traité. Le lendemain, il déclare que la capitulation est nulle, que Bonnieu, Keraudy et Foote ont outrepassé leurs pouvoirs en transigeant avec les rebelles, et il livre à la haine de la cour, en échange de l'amour de lady Hamilton, les troupeaux de victimes qu'on lui demande. Alors il y eut spectacle et joie pour bien des jours, car on avait à peu près vingt mille têtes à faire tomber. Eh bien ! toutes ces têtes tombèrent, et pas une seule ne tomba déshonorée par une larme ou par un soupir.

Citons au hasard quelques exemples.

Cyrillo et Pagano sont condamnés à être pendus. Comme André Chénier et Roucher, ils se rencontrent au pied de l'échafaud; là ils se disputent à qui mourra le premier; et comme aucun des deux ne veut céder sa place à l'autre, ils tirent à la courte paille. Pagano gagne, tend la main à Cyrillo, met la courte paille entre ses dents, et monte l'échelle infâme, le sourire sur les lèvres et la sérénité sur le front.

Hector Caraffa, l'oncle du compositeur, est condamné à avoir la tête tranchée; il arrive sur l'échafaud; on s'informe s'il n'a pas quelque désir à exprimer.

— Oui, dit-il, je désire regarder le fer de la mandaja.

Et il est guillotiné couché sur le dos, au lieu d'être couché sur le ventre.

Quoique cet article soit consacré à l'aristocratie, un mot sur le courage religieux. Ce courage est celui du peuple.

Au moment où Championnet marchait sur Naples, proclamant la liberté des peuples et créant des républiques sur son passage, les royalistes répandirent le bruit dans la ville que les Français venaient pour brûler les maisons, piller les églises, enlever les femmes et les filles et transporter en France la statue de saint Janvier. A ces accusations d'autant plus accréditées qu'elles sont plus absurdes, les lazzaroni, que les mots d'honneur, de patrie et de liberté n'auraient pu tirer de leur sommeil, se lèvent des portiques des palais dont ils ont fait leur demeure, encombrant les places publiques, s'arment de pierres et de bâtons, et à moitié nus, sans chefs, sans tactique militaire, avec l'instinct de bêtes fauves qui gardent leur antre, leur femelle et leurs petits, aux cris de : Vive saint Janvier ! vive la sainte Foi ! mort aux Jacobins ! ils combattent soixante heures les soldats qui avaient vaincu à Montenotte, passé le pont de Lodi, pris Mantoue. Au bout de ce temps, Championnet n'était encore parvenu qu'à la porte de Saint-Janvier, et sur tous les autres points n'avait pas encore gagné un pouce de terrain.

A tout cela on m'objectera sans doute la révolution de 1820, le passage des Abruzzes, abandonné presque sans combat. Je répondrai une seule chose : c'est que les chefs qui commandaient cette armée, et qui avaient en face d'eux les baïonnettes autrichiennes, voyaient se relever derrière eux les bûchers, les échafauds et les potences de 99 ; c'est qu'ils se savaient trahis à Naples, tandis qu'eux venaient mourir à la frontière ; c'est qu'enfin c'était une guerre sociale que Papé et Carrascosa avaient entreprise à leurs risques et périls, et que le peuple napolitain n'avait pas sanctionnée.

Lorsque nous traversons Naples avec nos idées libérales, puisées, non pas dans l'étude individuelle des peuples, mais dans de simples théories émises par des publicistes, et que nous jetons un coup d'œil léger à la surface de ce peuple que nous voyons couché presque nu sur le seuil des palais et dans les angles des places où il mange, dort et se réveille, notre cœur se serre à la vue de cette misère apparente, et nous criions dans notre philanthropique élan : « Le peuple napolitain est le peuple le plus malheureux de la terre. »

Nous nous trompons étrangement.

Non, le peuple napolitain n'est pas malheureux, car ses besoins sont en harmonie avec ses désirs. Que lui faut-il pour manger ? une pizza ou une tranche de cocconero à mettre sous sa dent ; que lui faut-il pour dormir ? une pierre à mettre sous sa tête. Sa nudité, que nous prenons pour une douleur, est au contraire une jouissance dans ce climat ardent où le soleil l'habille de sa chaleur. Quel dais plus magnifique pourrait-il demander aux palais qui lui prêtent leur seuil que le ciel de velours qui flamboie sur sa tête ? Chacune des étoiles qui scintillent à la voûte du firmament n'est-elle pas dans sa croyance une lampe qui brûle au pied de la Madone ? Avec deux grains par jour, ne se procure-t-il pas le nécessaire, et de son superflu ne lui reste-t-il pas encore de quoi payer largement l'improvisateur du môle et le conducteur du corricolo ?

Ce qui est malheureux à Naples, c'est l'aristocratie, qui, à peu d'exceptions près, est ruinée, comme nous l'avons dit à propos de la noblesse de Sicile, par l'abolition des majorats et des fidéicommiss ; c'est la ne-

blesse, qui porte un grand nom et qui n'a plus de quoi le dorer, qui possède des palais et qui laisse vendre ses meubles.

Ce qui est malheureux à Naples, c'est la classe moyenne, qui n'a ni commerce ni industrie, qui tient une plume et qui ne peut écrire, qui a une voix et qui ne peut parler; c'est cette classe qui calcule qu'elle aura le temps d'être morte de faim avant qu'elle réunisse à elle assez de nobles philosophes et de lazzaroni intelligens pour se faire une majorité constitutionnelle.

Nous reviendrons en temps et lieu sur le mezzo ceto et sur les lazzaroni. Cet article nous a déjà entraîné trop loin, puisqu'il ne devait être consacré qu'à la noblesse; mais de déduction en déduction on fait le tour du monde. Que notre lecteur se rassure; nous nous apercevons à temps de notre erreur, et nous nous arrêtons à Tolède.

IV

Toledo.

Toledo est la rue de tout le monde. C'est la rue des restaurants, des cafés, des boutiques; c'est l'artère qui alimente et traverse tous les quartiers de la ville; c'est le fleuve où vont se dégorger tous les torrens de la foule. L'aristocratie y passe en voiture, la bourgeoisie y vend ses étoffes, le peuple y fait sa sieste. Pour le noble, c'est une promenade; pour le marchand, un bazar; pour le lazzarone, un domicile.

Toledo est aussi le premier pas fait par Naples vers la civilisation moderne, telle que l'entendent nos progressistes, c'est le lien qui réunit la cité poétique à la ville industrielle, c'est un terrain neutre où l'on peut suivre d'un œil curieux les restes de l'ancien monde qui s'en va et les envahissemens du nouveau monde qui arrive. A côté de la classique osteria aux vieux rideaux tachetés par les mouches, un galant pâtissier français étale sa femme, ses brioches et ses babas. En face d'un respectable fabricant d'antiquités à l'usage de messieurs les Anglais se pavane un marchand d'allumettes chimiques. Au dessus d'un bureau de loterie s'élève un brillant salon de coiffure; enfin, pour dernier trait caractéristique de la fusion qui s'opère, la rue de Toledo est pavée en lave comme Herculaneum et Pompéïa, et éclairée au gaz comme Londres et Paris.

Tout est à voir dans la rue de Toledo; mais comme il est impossible de tout décrire, il faut se borner à trois palais, qui sont ce qu'elle offre de plus saillant et de plus remarquable : le palais du roi à une extrémité, le palais de la ville à l'autre extrémité, et au milieu le palais de Barbaja.

Quant au palais du roi de Naples, l'occasion se présentera de nous en occuper. Passons à la ville. La ville se compose : 1^o d'un carrosse à douze places, peint et doré dans le plus beau style espagnol du dix-septième siècle; 2^o de douze magistrats, élus moitié parmi les nobles, moitié parmi les bourgeois napolitains, portant fièrement la cape et l'épée, chaussés de petits souliers à boucles et coiffés d'énormes perruques à la Louis XIV; 3^o de six chevaux harnachés, empanachés, caparaçonnés avec la plus grande magnificence. Voici maintenant les fonctions respec-

tives de tout le personnel de la ville ; le carrosse est tenu de sortir deux fois par an de sa remise, les douze magistrats sont chargés de s'asseoir dans le carrosse, et les six chevaux sont obligés de traîner le tout d'un bout de Toledo à l'autre, le plus lentement possible. Tout le monde s'acquitte à merveille de ses devoirs.

Reste donc à expliquer à mes lecteurs ce que c'est, ou plutôt ce que c'était que Barbaja ; car, hélas ! au moment où j'écris ces lignes, ce grand homme a disparu, cette grande gloire s'est évanouie, ce grand astre s'est éteint.

Domenico Barbaja était le véritable type de l'impresario italien. En France, nous connaissons le directeur, le régisseur, le commissaire du roi, le caissier, les contrôleurs, nous ne connaissons pas l'impresario. L'impresario est tout cela à la fois, mais il est plus encore. Nos théâtres sont régis constitutionnellement, nos directeurs règnent et ne gouvernent pas, suivant la célèbre maxime parlementaire. L'impresario italien est un despote, un czar, un sultan, régnant par le droit divin dans son théâtre, n'ayant, comme les rois les plus légitimes, d'autres règles que sa propre volonté, et ne devant compte de son administration qu'à Dieu et à sa conscience.

Il est à la fois pour les artistes un exploiteur habile et un père indulgent, un maître absolu et un ami fidèle, un guide éclairé et un juge incorruptible.

C'est un homme faisant la traite des blancs pour son compte et en disposant à son gré, sans reconnaître à qui que ce soit au monde le droit de visite sur ses planches, couvrant sa marchandise de son pavillon, et défendant les droits de son pavillon avec une intrépidité tout américaine.

Au reste, l'impresario n'a pas seulement le droit pour lui, il a aussi la force. Il a à ses ordres un piquet de cavalerie et un peloton d'infanterie, un commissaire de police et un capitaine de place, des sbires, des carabinières, des gendarmes pour envoyer immédiatement en prison les chanteurs qui s'aviseraient d'avoir des caprices et le public qui oserait siffler sans raison.

Domenico Barbaja l^{er} a donc régné d'une manière aussi complète et aussi absolue pendant l'espace de quarante ans. C'était un homme de taille moyenne, mais bâti en Hercule, la poitrine large, les épaules carrées, le poignet de fer. Sa tête était assez commune, et ses traits ne se piquaient pas d'une grande régularité ; mais ses yeux pétillaient d'esprit, d'intelligence et de malice.

Goldoni l'avait prévu en écrivant *le Bourru bienfaisant*. Excellent cœur, mais les manières les plus brusques, le caractère le plus violent et le plus emporté du monde. Il est impossible de traduire dans aucune langue le dictionnaire d'injures et de gros mots dont il se servait à l'égard des artistes de son théâtre. Mais il n'en est pas un qui lui ait gardé rancune, tant ils étaient sûrs qu'au moindre succès Barbaja serait là pour les embrasser avec effusion, à la moindre chute pour les consoler avec délicatesse, à la moindre maladie pour les veiller nuit et jour avec une tendresse et un dévouement paternels.

Parti d'un café de Milan, où il servait en qualité de garçon, il était arrivé à diriger en même temps les théâtres de Saint-Charles, de la Scala et de Vienne, à régner sans contestation et sans contrôle sur le public

italien et sur le public allemand, c'est-à-dire sur deux publics dont l'un passe pour être le plus capricieux et l'autre pour être le plus difficile de l'univers. Après avoir amassé sou par sou sa fortune, Barbaja la dépensait noblement en prodigalités royales et en généreux bienfaits. Il avait un palais pour loger les artistes, une villa pour traiter ses amis, des jeux publics pour amuser tout le monde. Génie vraiment extraordinaire et instinctif, n'ayant jamais su écrire une lettre ni déchiffrer une note, et traçant avec un parfait bon sens aux poètes le plan de leurs libretti, aux compositeurs le choix de leurs morceaux ; doué par Dieu de la voix la plus criarde et la plus dissonnante, et formant par ses conseils les premiers chanteurs de l'Italie ; ne parlant que son patois milanais, et se faisant comprendre à merveille par les rois et par les empereurs avec lesquels il traitait de puissance à puissance.

Aussi prenait-il ses engagements sur parole et sans jamais accepter la moindre condition. Il fallait se livrer à discrétion à Barbaja. Il avait toujours sous sa main de quoi récompenser largement et de quoi punir avec la dernière sévérité. Une ville se montrait-elle accommodante à l'endroit des décors, un public encourageait-il les débutans avec cette bienveillance qui triple les moyens d'un artiste, un gouvernement ne lésinait-il pas trop sur la subvention ? ville, public, gouvernement, étaient aussitôt dans les bonnes grâces de l'impresario ; il leur envoyait Rubini, la Pasta, Lablache, l'élite de sa troupe. Mais si une autre ville, au contraire, se montrait par trop exigeante, si un autre public abusait de son droit de siffler acheté à la porte, si un autre gouvernement affichait des prétentions excessives, Barbaja leur lâchait le rebut de ses chanteurs, ses *chiens*, comme il les appelait par une expression énergique ; leur faisait écorcher les oreilles pendant une entière saison, et écoutait les plaintes et les sifflets des patiens avec le même sang-froid qu'un empereur romain assistant au spectacle du cirque.

Il fallait voir le noble impresario assis dans sa belle loge d'avant-scène, en face du roi, un soir de première représentation, grave, impassible, se tournant tantôt vers les acteurs, tantôt vers le public. Si c'était l'artiste qui bronchait, Barbaja était le premier à l'immoler avec une sévérité digne de Brutus, en lui jetant un : « *Can de Dio !* » qui faisait trembler la salle. Si, au contraire, c'était le public qui avait tort, Barbaja se redressait comme une vipère, et lui lançait à pleine voix un : « *Fuori d'una vacca, volete-vous vous taire ! vous ne méritez que de la canaille !* » Si c'était le roi par hasard qui manquait d'applaudir à temps, Barbaja se contentait de hausser les épaules et sortait en grommelant de sa loge.

Barbaja ne se flait à personne du soin de former sa troupe ; il avait pour principe d'engager le moins possible les artistes connus, parce qu'une réputation arrivée à son apogée ne pouvait plus que décroître, et qu'avec des talens célèbres il y avait plus à perdre qu'à gagner. Il aimait mieux les créer lui-même, et commençait d'ordinaire ses expériences *in anima vili*.

Voici sa manière de procéder :

Il sortait par une belle matinée de mai ou de septembre, et se faisait conduire par son cocher dans les environs de Naples. Arrivé à la campagne, il descendait de sa calèche, congédiait ses gens, et s'acheminait seul et à pied à la recherche de l'ut de poitrine. S'il rencontrait un paysan assez beau, assez bien tourné et assez paresseux pour faire un ténor, il s'ap-

prochait de lui amicalement, lui posait la main sur l'épaule, et engageait la conversation à peu près en ces termes :

— Eh bien ! mon ami, le travail nous fatigue un peu, n'est-ce pas ? Nous n'avons pas la force de lever la bêche ?

— Je me reposais, eccellenza.

— Connu ! connu ! le paysan napolitain se repose toujours.

— C'est qu'il fait une chaleur étouffante. Et puis la terre est si dure !

— Je parie que tu dois avoir une belle voix ; je ne connais rien qui soulage et qui donne des forces comme un peu de musique ; si tu me chantais une chanson ?

— Moi, monsieur ! Je n'ai jamais chanté de ma vie.

— Raison de plus ; tu auras la voix plus fraîche.

— Vous voulez plaisanter !

— Non, je veux t'entendre.

— Et qu'est-ce que je gagnerai à me faire entendre de vous ?

— Mais peut-être que si ta voix me plaît tu ne travailleras plus, je te prendrai avec moi.

— Pour domestique ?

— Mieux que cela.

— Pour cuisinier ?

— Mieux, te dis-je.

— Et pourquoi donc ? demandait alors le paysan avec quelque défiance.

— Qu'est-ce que ça te fait ? chante toujours.

— Bien fort ?

— De tous tes poumons, et surtout ouvre bien la bouche.

Si le malheureux n'avait qu'une voix de baryton ou de basse-taille, l'imprésario tournait lestement sur ses talons en lui laissant quelque maxime bien consolante sur l'amour du travail et le bonheur de la vie champêtre ; mais s'il était assez heureux dans sa journée pour mettre la main sur un ténor, il l'emmenait avec lui et le faisait monter... derrière sa voiture.

Il ne gâtait pas les artistes, celui-là.

S'agissait-il d'engager un homme : — Qu'est-ce qu'il te faut, mon gars ? lui demandait Barbaja de sa voix brusque et de son ton bourru ; tu auras assez de cinquante francs par mois pour commencer. Des souliers pour te chausser, un habit pour te couvrir, du macaroni pour te régaler, que demandes-tu davantage ? Sois grand artiste d'abord, et ensuite tu me feras la loi comme je te la fais maintenant. Hélas ! ce temps ne viendra que trop tôt ; tu as une belle voix, et la preuve c'est que je t'ai engagé ; tu as de l'intelligence et la preuve c'est que tu voudrais me voler. Attends donc, cher ami, le bien te viendra en chantant. Si je te donnais beaucoup d'argent tout de suite, tu ferais le beau, tu te griserais tous les jours, et tu perdrais ta voix au bout de trois semaines.

Avec les femmes, le raisonnement était beaucoup plus court et plus simple :

— Chère enfant, je ne te donnerai pas un sou ; c'est toi, au contraire, qui dois me payer. Je t'offre les moyens de montrer au public tout ce que tu possèdes d'agrémens naturels. Tu es jolie ; si tu as du talent, tu arriveras bien vite ; si tu n'en as pas, tu arriveras plus vite encore. Crois-moi, tu m'en remercieras plus tard lorsque tu auras acquis un peu plus d'expérience. Si tu étais déjà riche à tes débuts, tu épouserais un choriste qui te battrait ou un prince qui te réduirait à la misère.

Convaincus par une logique aussi entraînante, les artistes s'engageaient pour cinquante francs par mois ; mais il arrivait le plus souvent qu'après le premier trimestre ils devaient six mille francs à un usurier. Alors Barbaja, pour ne pas les faire aller en prison, payait leurs dettes, et le compte était soldé.

Pendant mon séjour à Naples, on racontait plusieurs anecdotes sur le grand impresario, qui peignent l'homme tout entier et donnent une exacte mesure de ses connaissances en musique.

Je ne sais plus quel marquis napolitain, dont l'influence était grande à la cour, lui avait recommandé une jeune fille comme ayant pour le théâtre la vocation la plus décidée et annonçant le plus bel avenir. Barbaja fit une moue très significative et enfonça ses deux mains dans les poches de sa veste de nankin, attitude qu'il prenait habituellement quand il ne pouvait pas donner un libre cours à sa colère.

— Vous verrez, mon cher, répliqua le marquis avec un air de suffisance qui échauffait de plus en plus la bile du terrible impresario, c'est un véritable prodige !

— Bien, bien ! qu'elle vienne demain à midi.

Le lendemain, à l'heure dite, la débutante met sa plus belle robe, prend ses cahiers, et, flanquée de l'éternelle mère que vous connaissez, se présente au palais de Barbaja.

Le directeur de l'orchestre était déjà au piano, Barbaja se promenait de long en large dans son salon.

— Signor impresario, dit la vieille femme après une profonde révérence, il est du devoir d'une mère, devoir religieux et sacré, de vous avertir que cette pauvre enfant, étant pure comme le cristal, et timide comme une colombe...

— Nous commençons mal, interrompit brusquement Barbaja ; au théâtre il faut être effrontée.

— Ce n'est pas cependant que je veuille entendre, reprend la mère de sa voix la plus mielleuse...

Mais l'impresario, lui tournant le dos, s'approcha de la jeune fille et lui dit d'un ton passablement impatienté : — Voyons, ma chère, que veux-tu me chanter ?

Il aurait tutoyé la reine en personne.

— Monsieur, balbutie la débutante, devenue rouge jusqu'au blanc des yeux, j'ai la prière de *Norma*...

— Comment, malheureuse ! s'écrie Barbaja d'une voix tonnante ; après la Ronzi, oserais-tu aborder la prière de *Norma* ? Quelle audace !

— Je chanterez, si vous le préférez, la cavatine du *Barbier*.

— La cavatine du *Barbier* ! après la Fodor ! Quelle indignité !

— Pardon, monsieur, dit la jeune fille en tremblant ; j'essaierai la romance du *Saule*.

— La romance du *Saule* ! après la Malibran ! Quelle profanation !

— Alors il ne me reste plus que des solfèges, reprend la pauvre débutante presque en sanglotant.

— A la bonne heure ! Va pour les solfèges !

La jeune fille essuie ses larmes, la mère lui glisse à l'oreille un mot de consolation, l'accompagnateur l'encourage ; bref, elle s'en tire à merveille. Jamais solfèges n'avaient été mieux exécutés.

La physionomie de Barbaja s'éclaircit, son front se déride, un sourire de satisfaction erre sur ses lèvres.

— Eh bien, monsieur ! s'écrie la mère dans la plus grande anxiété, que pensez-vous de ma fille ?

— Eh, madame ! la voix n'est pas mauvaise, mais du diable si j'ai pu comprendre un seul mot.

Une autre fois (on était en plein hiver) on répétait un opéra nouveau, et les chanteurs chargés des premiers rôles, désolés de quitter leur édédon, étaient toujours en retard. Barbaja, furieux, avait juré la veille de mettre à l'amende le premier qui ne se trouverait pas à l'heure, fût-ce le ténor ou la prima donna elle-même, pour faire un exemple.

La répétition commence, Barbaja s'éloigne un peu vers le fond d'une coulisse pour gronder le machiniste ; tout à coup les voix se taisent, l'orchestre s'arrête, on attend quelqu'un.

— Qu'y a-t-il ? s'écrie l'impresario en se précipitant vers la rampe.

— Rien, monsieur, répond le premier violon.

— Qu'est-ce qui manque ? Je veux le savoir.

— Il manque un *ré*.

— A l'amende.

Tout cela n'empêche pas que Domenico Barbaja n'ait créé Lablache, Tamburini, Rubini, Donzelli, la Colbron, la Pasta, la Fodor, Donizetti, Bellini, Rossini lui-même ; oui, le grand Rossini.

Les plus grands chefs-d'œuvre du maître souverain ont été composés pour Barbaja, et Dieu seul peut savoir ce qu'il en a coûté au pauvre impresario de prières, de violences et de ruses pour forcer au travail le génie le plus libre, le plus insouciant et le plus heureux qui ait jamais plané sur le beau ciel de l'Italie.

J'en citerai un exemple qui caractérise parfaitement l'impresario et le compositeur.

V

Otello.

Rossini venait d'arriver à Naples, précédé déjà par une grande réputation. La première personne qu'il rencontra en descendant de voiture fut, comme on s'en doute bien, l'impresario de Saint-Charles. Barbaja alla au devant du maestro les bras et le cœur ouverts, et, sans lui donner le temps de faire un pas ni de prononcer une parole :

— Je viens, lui dit-il, te faire trois offres, et j'espère que tu ne refuseras aucune des trois.

— J'écoute, répondit Rossini avec ce fin sourire que vous savez.

— Je t'offre mon hôtel pour toi et pour tes gens.

— J'accepte.

— Je t'offre ma table pour toi et pour tes amis.

— J'accepte.

— Je t'offre d'écrire un opéra nouveau pour moi et pour mon théâtre.

— Je n'accepte plus.

— Comment ! tu refuses de travailler pour moi ?

— Ni pour vous ni pour personne. Je ne veux plus faire de musique.

— Tu es fou, mon cher.

— C'est comme j'ai l'honneur de vous le dire.

— Et que viens-tu faire à Naples ?

— Je viens manger des macaroni et prendre des glaces. C'est ma passion.

— Je te ferai préparer des glaces par mon limonadier, qui est le premier de Toledo, et je te ferai moi-même des macaroni dont tu me diras des nouvelles.

— Diable ! cela devient grave.

— Mais tu me donneras un opéra en échange.

— Nous verrons.

— Prends un mois, deux mois, six mois, tout le temps que tu désires.

— Va pour six mois.

— C'est convenu.

— Allons souper.

Dès le soir même, le palais de Barbaja fut mis à la disposition de Rossini ; le propriétaire s'éclipsa complètement, et le célèbre maestro put se regarder comme étant chez lui, dans la plus stricte acception du mot. Tous les amis ou même les simples connaissances qu'il rencontrait en se promenant étaient invités sans façon à la table de Barbaja, dont Rossini faisait les honneurs avec une aisance parfaite. Quelquefois ce dernier se plaignait de ne pas avoir trouvé assez d'amis pour les convier aux festins de son hôte : à peine s'il avait pu en réunir, malgré toutes les avances du monde, douze ou quinze. C'étaient les mauvais jours.

Quant à Barbaja, fidèle au rôle de cuisinier qu'il s'était imposé, il inventait tous les jours un nouveau mets, vidait les bouteilles les plus anciennes de sa cave, et fêtait tous les inconnus qu'il plaisait à Rossini de lui amener, comme s'ils avaient été les meilleurs amis de son père. Seulement, vers la fin du repas, d'un air dégagé, avec une adresse infinie et le sourire à la bouche, il glissait entre la poire et le fromage quelques mots sur l'opéra qu'il s'était fait promettre et sur l'éclatant succès qui ne pouvait lui manquer.

Mais, quelque précaution oratoire qu'employât l'honnête impresario pour rappeler à son hôte la dette qu'il avait contractée, ce peu de mots tombés du bout de ses lèvres produisait sur le maestro le même effet que les trois paroles terribles du festin de Balthazar. C'est pourquoi Barbaja, dont la présence avait été tolérée jusque alors, fut prié poliment par Rossini de ne plus paraître au dessert.

Cependant les mois s'écoulaient, le libretto était fini depuis long-temps, et rien n'annonçait encore que le compositeur se fût décidé à se mettre à l'ouvrage. Aux dîners succédaient les promenades, aux promenades les parties de campagne. La chasse, la pêche, l'équitation se partageaient les loisirs du noble maître ; mais il n'était pas question de la moindre note. Barbaja éprouvait vingt fois par jour des accès de fureur, des crispations nerveuses, des envies irrésistibles de faire un éclat. Il se contentait néanmoins, car personne plus que lui n'avait foi dans l'incomparable génie de Rossini.

Barbaja garda le silence pendant cinq mois avec la résignation la plus exemplaire. Mais le matin du premier jour du sixième mois, voyant qu'il n'y avait plus de temps à perdre ni de ménagemens à garder, il tira le maestro à l'écart et entama l'entretien suivant :

— Ah cà ! mon cher, sais-tu qu'il ne manque plus que vingti-neuf jours pour l'époque fixée ?

— Quelle époque ? dit Rossini avec l'ébahissement d'un homme à qui on adresserait une question incompréhensible en le prenant pour un autre.

— Le 30 mai.

— Le 30 mai !

Même pantomime.

— Ne m'as-tu pas promis un opéra nouveau qu'on doit jouer ce jour-là ?

— Ah ! j'ai promis ?

— Il ne s'agit pas ici de faire l'étonné ! s'écria l'impresario, dont la patience est à bout ; j'ai attendu le délai de rigueur, comptant sur ton génie et sur l'extrême facilité de travail que Dieu t'a accordée. Maintenant il m'est impossible de plus attendre : il me faut mon opéra.

— Ne pourrait-on pas arranger quelque opéra ancien en changeant le titre ?

— Y penses-tu ? Et les artistes qui sont engagés exprès pour jouer dans un opéra nouveau ?

— Vous les mettez à l'amende.

— Et le public ?

— Vous fermerez le théâtre.

— Et le roi ?

— Vous donnerez votre démission.

— Tout cela est vrai jusqu'à un certain point. Mais si ni les artistes, ni le public, ni le roi lui-même ne peuvent me forcer à tenir ma promesse, j'ai donné ma parole, monsieur, et Domenico Barbaja n'a jamais manqué à sa parole d'honneur.

— Alors c'est différent.

— Ainsi, tu me promets de commencer demain.

— Demain, c'est impossible, j'ai une partie de pêche au Fusaro.

— C'est bien, dit Barbaja, enfonçant ses mains dans ses poches, n'en parlons plus. Je verrai quel parti il me reste à prendre.

Et il s'éloigna sans ajouter un mot.

Le soir, Rossini soupa de bon appétit, et fit honneur à la table de l'impresario en homme qui avait parfaitement oublié la discussion du matin. En se retirant, il recommanda bien à son domestique de le réveiller au point du jour et de lui tenir prête une barque pour le Fusaro. Après quoi il s'endormit du sommeil du juste.

Le lendemain, midi sonnait aux cinq cents cloches que possède la bienheureuse ville de Naples, et le domestique de Rossini n'était pas encore monté chez son maître ; le soleil dardait ses rayons à travers les persiennes. Rossini, réveillé en sursaut, se leva sur son séant, se frotta les yeux et sonna : le cordon de la sonnette resta dans sa main.

Il appela par la croisée qui donnait sur la cour : le palais demeura muet comme un sérail.

Il secoua la porte de sa chambre : la porte résista à ses secousses, elle était murée au dehors !

Alors Rossini, revenant à la croisée, se mit à hurler au secours, à la trahison, au guet-apens ! Il n'eut pas même la consolation que l'écho

répondit à ses plaintes, le palais de Barbaja étant le bâtiment le plus sourd qui existe sur le globe.

Il ne lui restait qu'une ressource, c'était de sauter du quatrième étage; mais il faut dire, à la louange de Rossini, que cette idée ne lui vint pas un instant à la tête.

Au bout d'une bonne heure, Barbaja montra son bonnet de coton à une croisée du troisième. Rossini, qui n'avait pas quitté sa fenêtre, eut envie de lui lancer une tuile; il se contenta de l'accabler d'imprécations.

— Désirez-vous quelque chose? lui demanda l'impresario d'un ton patelin.

- Je veux sortir à l'instant même.
- Vous sortirez quand votre opéra sera fini.
- Mais c'est une séquestration arbitraire.
- Arbitraire tant que vous voudrez; mais il me faut mon opéra.
- Je m'en plaindrai à tous les artistes, et nous verrons.
- Je les mettrai à l'amende.
- J'en informerai le public.
- Je fermerai le théâtre.
- J'irai jusqu'au roi.
- Je donnerai ma démission.

Rossini s'aperçut qu'il était pris dans ses propres filets. Aussi, en homme supérieur, changeant tout à coup de ton et de manières, demanda-t-il d'une voix calme :

— J'accepte la plaisanterie, et je ne m'en fâche pas; mais puis-je savoir quand me sera rendue ma liberté?

— Quand la dernière scène de l'opéra me sera remise, répondit Barbaja en ôtant son bonnet.

— C'est bien : envoyez ce soir chercher l'ouverture.

Le soir, on remit ponctuellement à Barbaja un cahier de musique sur lequel était écrit en grandes lettres : *Ouverture d'Otello*.

Le salon de Barbaja était rempli de célébrités musicales au moment où il reçut le premier envoi de son prisonnier. On se mit sur-le-champ au piano, on déchiffra le nouveau chef-d'œuvre, et on conclut que Rossini n'était pas un homme, et que, semblable à Dieu, il créait sans travail et sans effort, par le seul acte de sa volonté. Barbaja, que le bonheur rendait presque fou, arracha le morceau des mains des admirateurs et l'envoya à la copisterie. Le lendemain il reçut un nouveau cahier sur lequel on lisait : *Le premier acte d'Otello*; ce nouveau cahier fut envoyé également aux copistes, qui s'acquittaient de leur devoir avec cette obéissance muette et passive à laquelle Barbaja les avait habitués. Au bout de trois jours, la partition d'*Otello* avait été livrée et copiée.

L'impresario ne se possédait pas de joie; il se jeta au cou de Rossini, lui fit les excuses les plus touchantes et les plus sincères pour le stratagème qu'il avait été forcé d'employer, et le pria d'achever son œuvre en assistant aux répétitions.

— Je passerai moi-même chez les artistes, répondit Rossini d'un ton dégagé, et je leur ferai répéter leur rôle. Quant à ces messieurs de l'orchestre, j'aurai l'honneur de les recevoir chez moi!

— Eh bien! mon cher, tu peux t'entendre avec eux. Ma présence n'est pas nécessaire, et j'admirerai ton chef-d'œuvre à la répétition générale.

rale. Encore une fois, je te prie de me pardonner la manière dont j'ai agi.

— Pas un mot de plus sur cela, ou je me fâche.

— Ainsi, à la répétition générale?

— A la répétition générale.

Le jour de la répétition générale arriva enfin : c'était la veille de ce fameux 30 mai qui avait coûté tant de transes à Barbaja. Les chanteurs étaient à leur poste, les musiciens prirent place à l'orchestre, Rossini s'assit au piano.

Quelques dames élégantes et quelques hommes privilégiés occupaient les loges d'avant-scène. Barbaja, radieux et triomphant, se frottait les mains et se promenait en sifflottant sur son théâtre.

On joua d'abord l'ouverture. Des applaudissemens frénétiques ébranlèrent les voûtes de Saint-Charles. Rossini se leva et salua.

— Bravo ! cria Barbaja. Passons à la cavatine du ténor.

Rossini se rassit à son piano, tout le monde fit silence, le premier violon leva l'archet, et on recommença à jouer l'ouverture. Les mêmes applaudissemens, plus enthousiastes encore, s'il était possible, éclatèrent à la fin du morceau.

Rossini se leva et salua.

— Bravo ! bravo ! répéta Barbaja. Passons maintenant à la cavatine.

L'orchestre se mit à jouer pour la troisième fois l'ouverture.

— Ah ça ! s'écria Barbaja exaspéré, tout cela est charmant, mais nous n'avons pas le temps de rester là jusqu'à demain. Arrivez à la cavatine.

Mais, malgré l'injonction de l'impresario, l'orchestre n'en continuait pas moins la même ouverture. Barbaja s'élança sur le premier violon, et, le prenant au collet, lui cria à l'oreille :

— Mais que diable avez-vous donc à jouer la même chose depuis une heure ?

— Dame ! dit le violon avec un flegme qui eût fait honneur à un Allemand, nous jouons ce qu'on nous a donné.

— Mais tournez donc le feuillet, imbéciles !

— Nous avons beau tourner, il n'y a que l'ouverture.

— Comment ! il n'y a que l'ouverture ! s'écria l'impresario en pâlisant : c'est donc une atroce mystification ?

Rossini se leva et salua.

Mais Barbaja était retombé sur un fauteuil sans mouvement. La prima donna, le ténor, tout le monde s'empressait autour de lui. Un moment on le crut frappé par une apoplexie foudroyante.

Rossini, désolé que la plaisanterie prit une tournure aussi sérieuse, s'approche de lui avec une réelle inquiétude.

Mais à sa vue, Barbaja, bondissant comme un lion, se prit à hurler de plus belle.

— Va-t'en d'ici, traître, ou je me porte à quelque excès !

— Voyons, voyons, dit Rossini en souriant, n'y a-t-il pas quelque remède ?

— Quel remède, bourreau ! C'est demain le jour de la première représentation.

— Si la prima donna se trouvait indisposée ? murmura Rossini tout bas à l'oreille de l'impresario.

— Impossible, lui répondit celui-ci du même ton ; elle ne voudra jamais attirer sur elle la vengeance et les citrons du public.

— Si vouliez la prier un peu ?

— Ce serait inutile. Tu ne connais pas la Colbron.

— Je vous croyais au mieux avec elle.

— Raison de plus.

— Voulez-vous me permettre d'essayer, moi ?

— Fais tout ce que du voudras ; mais je t'avertis que c'est du temps perdu.

— Peut-être.

— Le jour suivant, on lisait sur l'affiche de Saint-Charles que la première représentation d'*Otello* était remise par l'indisposition de la prima donna.

Huit jours après on jouait *Otello*.

Le monde entier connaît aujourd'hui cet opéra ; nous n'avons rien à ajouter. Huit jours avaient suffi à Rossini pour faire oublier le chef-d'œuvre de Shakspeare.

Après la chute du rideau, Barbaja, pleurant d'émotion, cherchait partout le maître pour le presser sur son cœur ; mais Rossini, cédant sans doute à cette modestie qui va si bien aux triomphateurs, s'était dérobé à l'ovation de la foule.

Le lendemain, Domenico Barbaja sonna son souffleur, qui remplissait auprès de lui les fonctions valet de de chambre, impatient qu'il était, le digne impresario, de présenter à son hôte les félicitations de la veille.

Le souffleur entra.

— Va prier Rossini de descendre chez moi, lui dit Barbaja.

— Rossini est parti, répondit le souffleur.

— Comment ! parti ?

— Parti pour Bologne au point du jour.

— Parti sans rien me dire !

— Si fait, monsieur, il vous a laissé ses adieux.

— Alors va prier la Colbron de me permettre de monter chez elle.

— La Colbron ?

— Oui, la Colbron ; es-tu sourd ce matin ?

— Faites excuse, mais la Colbron est partie.

— Impossible !

— Ils sont partis dans la même voiture.

— La malheureuse ! elle me quitte pour devenir la maîtresse de Rossini.

— Pardon, monsieur, elle est sa femme.

— Je suis vengé ! dit Barbaja.

VI

Forcella.

De même que Chiaja est la rue des étrangers et de l'aristocratie, de même que Toledo est la rue des flancurs et des boutiques, Forcella est la rue des avocats et des plaideurs.

Cette rue ressemble beaucoup, pour la population qui la parcourt, à la galerie du Palais-de-Justice, à Paris, qu'on appelle salle des Pas-Perdus,

si ce n'est que les avocats y sont encore plus loquaces et les plaideurs plus râpés.

C'est que les procès durent à Naples trois fois plus long-temps qu'ils ne durent à Paris.

Le jour où nous la traversions, il y avait encombrement ; nous fûmes forcés de descendre de notre corricolo pour continuer notre route à pied, et nous allions à force de coups de coude parvenir à traverser cette foule lorsque nous nous avisâmes de demander quelle cause la rassemblait : on nous répondit qu'il y avait procès entre la confrérie des pèlerins et don Philippe Villani. Nous demandâmes quelle était la cause du procès : on nous répondit que le défendeur, s'étant fait enterrer quelques jours auparavant aux frais de la confrérie des pèlerins, venait d'être assigné afin de prouver légalement qu'il était mort. Comme on le voit, le procès était assez original pour attirer une certaine affluence. Nous demandâmes à Francesco ce que c'était que don Philippe Villani. En ce moment, il nous montra un individu qui passait tout courant.

- Le voici, nous dit-il.
- Celui qu'on a enterré il y a huit jours ?
- Lui-même.
- Mais comment cela se fait-il ?
- Il sera ressuscité.
- Il est donc sorcier ?
- C'est le neveu de Cagliostro.

En effet, grâce à la filiation authentique qui le rattache à son illustre aïeul, et à une série de tours de magie plus ou moins drôles, don Philippe était parvenu à accréditer à Naples le bruit qu'il était sorcier.

On lui faisait tort : don Philippe Villani était mieux qu'un sorcier, c'était un type : don Philippe Villani était le Robert Macaire napolitain. Seulement l'industriel napolitain a une grande supériorité sur l'industriel français ; notre Robert Macaire à nous est un personnage d'invention, une fiction sociale, un mythe philosophique, tandis que le Robert Macaire ultramontain est un personnage de chair et d'os, une individualité palpable, une excentricité visible.

Don Philippe est un homme de trente-cinq à quarante ans, aux cheveux noirs, aux yeux ardents, à la figure mobile, à la voix stridente, aux gestes rapides et multipliés ; don Philippe a tout appris et sait un peu de tout ; il sait un peu de droit, un peu de médecine, un peu de chimie, un peu de mathématiques, un peu d'astronomie ; ce qui fait qu'en se comparant à tout ce qui l'entourait, il s'est trouvé fort supérieur à la société et a résolu de vivre par conséquent aux dépens de la société.

Don Philippe avait vingt ans lorsque son père mourut : il lui laissait tout juste assez d'argent pour faire quelques dettes. Don Philippe eut le soin d'emprunter avant d'être ruiné tout à fait, de sorte que ses premières lettres de change furent scrupuleusement payées : il s'agissait d'établir son crédit. Mais toute chose a sa fin dans ce monde ; un jour vint où don Philippe ne se trouva pas chez lui au moment de l'échéance : on y revint le lendemain matin, il était déjà sorti ; on y revint le soir, il n'était pas encore rentré. La lettre de change fut protestée. Il en résulta que don Philippe fut obligé de passer des mains des banquiers aux mains des escompteurs, et qu'au lieu de payer six du cent, il paya douze.

Au bout de quatre ans, don Philippe avait usé les escompteurs comme

Il avait usé les banquiers ; il fut donc obligé de passer des mains des escompteurs aux mains des usuriers. Ce nouveau mouvement s'accomplit sans secousse sensible, si ce n'est qu'au lieu de payer douze pour cent, don Philippe fut obligé de payer cinquante. Mais cela importait peu à don Philippe, qui commençait à ne plus payer du tout. Il en résulta qu'au bout de deux ans encore don Philippe, qui éprouvait le besoin d'une somme de mille écus, eut grand'peine à trouver un juif qui consentit à la lui prêter à cent cinquante pour cent. Enfin, après une foule de négociations dans lesquelles don Philippe eut à mettre au jour toutes les ressources inventives que le ciel lui avait données, le descendant d'Isaac se présenta chez don Philippe avec sa lettre de change toute préparée ; elle portait obligation d'une somme de neuf mille francs : le juif en apportait trois mille ; il n'y avait rien à dire, c'était la chose convenue.

Don Philippe prit la lettre de change, jeta un coup d'œil rapide dessus, étendit négligemment la main vers sa plume, fit semblant de la tremper dans l'encrier, apposa son acceptation et sa signature au bas de l'obligation, passa sur l'encre humide une couche de sable bleu, et remit au juif la lettre de change toute ouverte.

Le juif jeta les yeux sur le papier ; l'acceptation et la signature étaient d'une grosse écriture fort lisible ; le juif inclina donc la tête d'un air satisfait, plia la lettre de change et l'introduisit dans un vieux portefeuille où elle devait rester jusqu'à l'échéance, la signature de don Philippe ayant depuis long-temps cessé d'avoir cours sur la place.

À l'échéance du billet, le juif se présente chez don Philippe. Contre son habitude, don Philippe était à la maison. Contre l'attente du juif, il était visible. Le juif fut introduit.

— Monsieur, dit le juif en saluant profondément son débiteur, vous n'avez point oublié, j'espère, que c'est aujourd'hui l'échéance de notre petite lettre de change.

— Non, mon cher monsieur Félix, répondit don Philippe. Le juif s'appela Félix.

— En ce cas, dit le juif, j'espère que vous avez eu la précaution de vous mettre en règle ?

— Je n'y ai pas pensé un seul instant.

— Mais alors vous savez que je vais vous poursuivre ?

— Poursuivez.

— Vous n'ignorez pas que la lettre de change entraîne la prise de corps ?

— Je le sais.

— Et, afin que vous ne prétextiez cause d'ignorance, je vous préviens que, de ce pas, je vais vous faire assigner.

— Faites.

Le juif s'en alla en grommelant, et fit assigner don Philippe à huitaine. Don Philippe se présenta au tribunal.

Le juif exposa sa demande.

— Reconnaissez-vous la dette ? demanda le juge.

— Non seulement je ne la reconnais pas, répondit don Philippe, mais je ne sais pas même ce que monsieur veut dire.

— Faites passer votre titre au tribunal, dit le juge au demandeur.

Le juif tira de son portefeuille la lettre de change souscrite par don Philippe et la passa toute pliée au juge.

Le juge la déplia ; puis, jetant un coup d'œil dessus :

— Oui, dit-il, voilà bien une lettre de change, mais je n'y vois ni acceptation ni signature.

— Comment ! s'écria le juif en pâlisant.

— Lisez vous-même, dit le juge.

Et il rendit la lettre de change au demandeur.

Le juif faillit tomber à la renverse. L'acceptation et la signature avaient effectivement disparu comme par magie.

— Infâme brigand ! s'écria le juif en se retournant vers don Philippe. Tu me paieras celle-là.

— Pardon, mon cher monsieur Félix, vous vous trompez, c'est vous qui me la paierez au contraire. Puis se tournant vers le juge :

— Excellence, lui dit-il, nous vous demandons acte que nous venons d'être insulté en face du tribunal, sans motif aucun.

— Nous vous l'accordons, dit le juge.

Muni de son acte, don Philippe attaqua le juif en diffamation, et comme l'insulte avait été publique, le jugement ne se fit pas attendre.

Le juif fut condamné à trois mois de prison et à mille écus d'amende.

Maintenant expliquons le miracle.

Au lieu de tremper sa plume dans l'encre, don Philippe l'avait purement et simplement trempée dans sa bouche et avait écrit avec sa salive. Puis, sur l'écriture humide, il avait passé du sable bleu. Le sable avait tracé les lettres ; mais, la salive séchée, le sable était parti et avec lui l'acceptation et la signature.

Don Philippe gagna six mille francs à ce petit tour de passe-passe, mais il y perdit le reste de son crédit ; il est vrai que le reste de son crédit ne lui eût probablement pas rapporté six mille francs.

Mais si bien qu'on ménage mille écus, ils ne peuvent pas éternellement durer ; d'ailleurs, don Philippe avait une assez grande foi dans son génie pour ne point pousser l'économie jusqu'à l'avarice. Il essaya de négocier un nouvel emprunt, mais l'affaire du pauvre Félix avait fait grand bruit, et, quoique personne ne plaignt le juif, chacun éprouvait une répugnance marquée à traiter avec un escamoteur assez habile pour effacer sa signature dans la poche de son créancier.

Sur ces entrefaites, on arriva au commencement d'avril. Le 4 mai est l'époque des déménagemens à Naples : don Philippe devait deux termes à son propriétaire, lequel lui fit signifier que s'il ne payait pas ces deux termes dans les vingt-quatre heures, il allait, par avance et en se pourvoyant devant le juge, se mettre en situation de le renvoyer à la fin du troisième.

Le troisième arriva, et, comme don Philippe ne paya point, on saisit et l'on vendit les meubles, à l'exception de son lit et de celui d'une vieille domestique de la famille qui n'avait pas voulu le quitter et qui partageait toutes les vicissitudes de sa fortune. La veille du jour où il devait quitter la maison, il se mit en quête d'un autre logement. Ce n'était pas chose facile à trouver : don Philippe commençait à être fort connu sur le pavé de Naples. Désespérant donc de trouver un propriétaire avec qui traiter à l'amiable, il résolut de faire son affaire par force ou par surprise.

Il connaissait une maison que son propriétaire, vieil avare, laissait tomber en ruines plutôt que de la faire réparer. Dans tout autre temps, cette maison lui eût paru fort indigne de lui ; mais don Philippe était

devenu facile dans la fortune adverse. Il s'assura pendant la journée que la maison n'était point habitée, et, lorsque la nuit fut venue, il déménagea avec sa vieille servante, chacun portant son lit, et s'achemina vers son nouveau domicile. La porte était close, mais une fenêtre était ouverte; il passa par la fenêtre, alla ouvrir la porte à sa compagne, choisit la meilleure chambre, l'invita à choisir après lui, et une heure après tous deux étaient installés.

Quelques jours après, le vieil avare, en visitant sa maison, la trouva habitée. C'était une bonne fortune pour lui : depuis deux ou trois années elle était dans un tel état de délabrement qu'il ne pouvait plus la louer à personne; il se retira donc sans mot dire; seulement, il fit constater l'occupation par deux voisins.

Le jour du terme, don Bernardo se présenta, cette attestation à la main, et après force révérences : — Monsieur, lui dit-il, je viens réclamer l'argent que vous avez bien voulu me devoir, en me faisant l'agréable surprise de venir loger chez moi sans m'en prévenir.

— Mon cher, mon estimable ami, lui répondit don Philippe en lui serrant la main avec effusion, informez-vous partout où j'ai demeuré si j'ai jamais payé mon loyer; et si vous trouvez dans tout Naples un propriétaire qui vous réponde affirmativement, je consens à vous donner le double de ce que vous prétendez que je vous dois, aussi vrai que je m'appelle don Philippe Villani.

Don Philippe se vantait, mais il y a des momens où il faut savoir mentir pour intimider l'ennemi.

A ce nom redouté, le propriétaire pâlit. Jusque-là il avait ignoré quel illustre personnage il avait eu l'honneur de loger chez lui. Les bruits de magie qui s'étaient répandus sur le compte de don Philippe se présentaient à son esprit, et il se crut non seulement ruiné pour avoir hébergé un locataire insolvable, mais encore damné pour avoir frayé avec un sorcier.

Don Bernardo se retira pour réfléchir à la résolution qu'il devait prendre. S'il eût été le diable boiteux, il eût enlevé le toit; il n'était qu'un pauvre diable, il se décida à le laisser tomber, ce qui ne pouvait, au reste, entraîner de longs retards, vu l'état de dégradation de la maison. C'était justement dans la saison pluvieuse, et quand il pleut à Naples on sait avec quelle libéralité le Seigneur donne l'eau; le propriétaire se présenta de nouveau au seuil de la maison.

Comme nos premiers pères poursuivis par la vengeance de Dieu, à laquelle ils cherchaient à échapper, don Philippe s'était retiré de chambre en chambre devant le déluge. Le propriétaire crut donc, au premier abord, qu'il avait pris le parti de décamper, mais son illusion fut courte. Bientôt, guidé par la voix de son locataire, il pénétra dans un petit cabinet un peu plus imperméable que le reste de la maison, et le trouva sur son lit tenant d'une main son parapluie ouvert, de l'autre main un livre, et déclamant à tue-tête les vers d'Horace : *Impavidum ferient ruinae* !

Le propriétaire s'arrêta un instant immobile et muet devant l'enthousiaste résignation de son hôte, puis enfin, retrouvant la parole :

— Vous ne voulez donc pas vous en aller ? demanda-t-il faiblement et d'une voix consternée :

— Écoutez-moi, mon brave ami, écoutez-moi, mon digne propriétaire, dit don Philippe en fermant son livre. Pour me chasser d'ici, il

fait me faire un procès ; c'est évident : nous n'avons pas de bail , et j'ai la possession. Or, je me laisserai juger par défaut : un mois, je formerai opposition au jugement : autre mois ; vous me réassignerez : troisième mois ; j'interjetterai appel : quatrième mois ; vous obtiendrez un second jugement : cinquième mois ; je me pourvoirai en cassation : sixième mois. Vous voyez qu'en allongeant tant soit peu la chose , car je cote au plus bas , c'est une année de perdue , plus les frais.

— Comment les frais ! s'écria le propriétaire ; c'est vous qui serez condamné aux frais.

— Sans doute, c'est moi qui serai condamné aux frais, mais c'est vous qui les paierez, attendu que je n'ai pas le sou, et que, comme vous serez le demandeur, vous aurez été forcé de faire les avances.

— Hélas ! ce n'est que trop vrai ! murmura le pauvre propriétaire en poussant un profond soupir.

— C'est une affaire de six cents ducats, continua don Philippe.

— A peu près, répondit le propriétaire, qui avait rapidement calculé les honoraires des juges, des avocats et des greffiers.

— Eh bien ! faisons mieux que cela, mon digne hôte, transigeons.

— Je ne demande pas mieux, voyons.

— Donnez-moi la moitié de la somme, et je sors à l'instant de ma propre volonté, et je me retire à l'amiable.

— Comment ! que je vous donne trois cents ducats pour sortir de chez moi, quand c'est vous qui me devez deux termes !

— La remise de l'argent portera quittance.

— Mais c'est impossible !

— Très bien. Ce que j'en faisais, c'était pour vous obliger.

— Pour m'obliger, malheureux !

— Pas de gros mots, mon hôte ; cela n'a pas réussi, vous le savez, au papa Félix.

— Eh bien ! dit l'avare faisant un effort sur lui-même, eh bien ! je donnerai moitié.

— Trois cents ducats, dit don Philippe, pas un grain de plus, pas un grain de moins.

— Jamais ! s'écria le propriétaire.

— Prenez garde que, lorsque vous reviendrez, je ne veuille plus pour ce prix-là.

— Eh bien ! je risquerai le procès, dût-il me coûter six cents ducats !

— Risquez, mon brave homme, risquez.

— Adieu ; demain vous recevrez du papier marqué.

— Je l'attends.

— Allez au diable !

— Au plaisir de vous revoir.

Et tandis que don Bernardo se retirait furieux, don Philippe reprit son ode au *Justum et tenacem*.

VII

Suite.

Le lendemain se passa, le surlendemain se passa, la semaine se passa, et don Philippe, comme il s'y attendait, ne vit apparaître aucune somma-

tion ; loin de là , au bout de quinze jours , ce fut le propriétaire qui revint , aussi doux et aussi mielleux au retour qu'il s'était montré menaçant et terrible au départ .

— Mon cher hôte , lui dit-il , vous êtes un homme si persuasif qu'il faut en passer par où vous voulez : voici les trois cents ducats que vous avez exigés ; j'espère que vous allez tenir votre promesse . Vous m'avez promis , si je vous apportais trois cents ducats , de vous en aller à l'instant , de votre propre volonté et à l'amiable .

— Si vous me les donniez le jour même ; mais je vous ai dit que si vous attendiez ce serait le double . Or , vous avez attendu . Payez-moi six cents ducats , mon cher , et je me retire .

— Mais c'est une ruine !

— C'est la vingtième partie de la somme qu'on vous a offerte hier pour votre maison .

— Comment ! vous savez...

— Que milord Blumfild vous en donne dix mille écus .

— Vous êtes donc sorcier ?

— Je croyais que c'était connu . Payez-moi mes six cents ducats , mon cher , et je me retire .

— Jamais !

— A votre prochaine visite , ce sera douze cents .

— Eh bien ! quatre cent cinquante .

— Six cents , mon hôte , six cents . Et songez que si vous n'avez pas rendu réponse demain à milord Blumfild , milord Blumfild achète la maison de votre digne confrère le papa Félix .

— Allons , dit le propriétaire tirant une plume et du papier de sa poche , faites-moi votre obligation , quoiqu'on dise que votre obligation et rien c'est la même chose .

— Comment , mon obligation ! c'est ma quittance que vous voulez dire ?

— Va pour votre quittance alors , et n'en parlons plus . Signez . Voici votre argent .

— Voici votre quittance .

— Maintenant , dit le propriétaire en lui montrant la porte .

— C'est juste , répondit don Philippe en s'apprêtant à se retirer...

— Mais votre domestique !

— Marie ! cria don Philippe .

La vieille domestique parut .

— Marie , mon enfant , nous déménageons , dit don Philippe ; prenez mon parapluie , saluez notre digne hôte et suivez-moi .

Marie prit le parapluie , fit une révérence au propriétaire , et suivit son maître .

Le lendemain , le propriétaire attendit toute la journée la visite de milord Blumfild . Il l'attendit toute la journée du surlendemain , il l'attendit toute la semaine : milord Blumfild ne parut pas . Le pauvre propriétaire visita tous les hôtels de Naples ; on n'y connaissait aucun Anglais de ce nom . Seulement , un soir , en allant par hasard aux Fiorentini , don Bernardo vit un acteur qui ressemblait comme deux gouttes d'eau à son introuvable milord ; il s'informa à la direction et apprit que le ménechme de sir Blumfild jouait à merveille les rôles d'Anglais . Il demanda si par hasard cet artiste n'était pas lié avec don Philippe Villani , et il apprit que non seulement ils étaient amis intimes , mais encore que l'artiste n'avait rien à refu-

ser à l'industriel, l'industriel faisant des articles à la louange de l'artiste dans le *Rat savant*, seul journal littéraire qui existât dans la ville de Naples.

Grâce à cette recrudescence de fortune, don Philippe parvint à trouver un logement convenable dont il paya, pour ôter toute méfiance au propriétaire, le premier terme à l'avance. De plus, il fit l'acquisition de quelques meubles d'absolue nécessité.

Cependant six cents ducats dans les mains d'un homme à qui l'avenir appartenait d'une façon si certaine ne devaient pas durer long-temps ; mais l'exactitude de ses paiemens lui avait rendu quelque crédit ; et lorsque ses six cents ducats furent épuisés, il trouva moyen, sur lettre de change, d'en emprunter cent cinquante autres.

Ces cent cinquante autres s'usèrent comme les premiers ; les ducats disparurent, la lettre de change resta. Il n'y a que deux choses qui ne sont jamais perdues : un bienfait et une lettre de change.

Toute lettre de change a une échéance : l'échéance de la lettre de change de don Philippe arriva, puis le créancier suivit l'échéance, puis l'huissier suivit le créancier, puis la saisie devait le surlendemain suivre le tout.

Le soir, don Philippe rentra chargé de vieilles porcelaines du plus beau Chine et du plus magnifique Japon ; seulement la porcelaine était en morceaux. Il est vrai que, comme dit Jocrisse, il n'y avait pas un de ces morceaux de cassé.

Aussitôt, avec l'aide de la vieille servante, il dressa un buffet contre la porte d'entrée et sur le buffet il dressa toute sa porcelaine, puis il se coucha et attendit les événemens.

Les événemens étaient faciles à prévoir : le lendemain, à huit heures du matin, l'huissier frappa à la porte, personne ne répondit ; l'huissier frappa une seconde fois, même silence ; une troisième, néant.

L'huissier se retira et s'en vint requérir l'assistance d'un commissaire de police et l'aide d'un serrurier ; puis tous trois revinrent sur le palier de don Philippe. L'huissier frappa aussi inutilement que la première fois ; le commissaire donna au serrurier l'autorisation d'ouvrir la porte ; le serrurier introduisit le rossignol dans la serrure : le pêne céda. Quelque chose cependant s'opposait encore à l'ouverture de la porte.

— Faut-il pousser ? demanda l'huissier.

— Poussez ! dit le commissaire. Le serrurier poussa.

Au même instant on entendit un bruit pareil à celui que ferait en tombant un étalage de marchand de bric-à-brac ; puis de grandes clameurs retentirent :

— A l'aide ! au secours ! on me pille ! on m'assassine ! Je suis un homme perdu ! je suis un homme ruiné ! criait la voix.

Le commissaire entra, l'huissier suivit le commissaire, et le serrurier suivit l'huissier. Ils trouvèrent don Philippe qui s'arrachait les cheveux devant les morceaux de sa porcelaine multipliés à l'infini.

— Ah ! malheureux que vous êtes ! s'écria don Philippe en les apercevant, vous m'avez brisé pour deux mille écus de porcelaine !

C'eût été au bas prix si la porcelaine n'avait pas été brisée auparavant. Mais c'est ce qu'ignoraient le commissaire de police et l'huissier ; ils se trouvaient en face des débris : le buffet était renversé, la porcelaine en morceaux ; ce malheur était arrivé de leur fait, et si à la rigueur ils n'é-

taient légalement pas tenus d'en répondre, consciencieusement ils n'en étaient pas moins coupables.

La fausseté de leur situation s'augmenta encore du désespoir de don Philippe.

On devine que pour le moment il ne fut pas question de saisie. Le moyen de saisir, pour une misérable somme de cent cinquante ducats, les meubles d'un homme chez qui l'on vient de briser pour deux mille écus de porcelaine !

Le commissaire et l'huissier essayèrent de consoler don Philippe, mais don Philippe était inconsolable, non pas précisément pour la valeur de la porcelaine, don Philippe avait fait bien d'autres pertes et de bien plus considérables que celle-là ; mais don Philippe n'était que dépositaire : le propriétaire qui était un amateur de curiosités, allait venir réclamer son dépôt ; don Philippe ne pouvait le lui remettre ; don Philippe était déshonoré.

Le commissaire et l'huissier se cotisèrent. L'affaire en s'ébruitant pouvait leur faire grand tort ; la loi accorde à ses agens le droit de saisir les meubles, mais non celui de les briser. Ils offrirent à don Philippe une somme de trois cents ducats à titre d'indemnité, et leur influence près de son créancier pour lui faire obtenir un mois de délai à l'endroit du paiement de sa lettre de change. Don Philippe, de son côté, se montra large et grand envers l'huissier et le commissaire ; la douleur réelle n'est point calculatrice ; il consentit à tout sans rien discuter : le commissaire et l'huissier se retirèrent le cœur brisé de ce muet désespoir.

Le délai accordé à don Philippe s'écoula sans que, comme on s'en doute bien, le débiteur eût songé à donner un sou d'à-compte. Il en résulta qu'un matin don Philippe, en regardant attentivement par sa fenêtre ce qui se passait dans la rue, précaution dont il usait toujours lorsqu'il se sentait sous le coup d'une prise de corps, vit sa maison cernée par des gardes du commerce. Don Philippe était philosophe ; il résolut de passer sa journée à méditer sur les vicissitudes humaines, et de ne plus sortir désormais que le soir. D'ailleurs, on était en plein été, et qui est-ce qui, en plein été, sort pendant le jour dans les rues de Naples, excepté les chiens et les recors ? Huit jours se passèrent donc pendant lesquels les recors firent bonne, mais inutile garde.

Le neuvième jour, don Philippe se leva comme d'habitude, à dix heures du matin : don Philippe était devenu fort paresseux depuis qu'il ne sortait plus. Il regarda par la fenêtre : la rue était libre ; pas un seul recors ! Don Philippe connaissait trop bien l'activité de l'ennemi auquel il avait affaire pour se croire ainsi, un beau matin et sans cause, délivré de lui. Ou ses persécuteurs sont cachés pour faire croire à leur absence, et tomber sur lui au moment où, affamé d'air et de soleil, il sortira pour respirer : et le moyen serait bien faible et bien indigne d'eux et de lui ! ou ils sont chez le président à solliciter une ordonnance pour l'arrêter à domicile. A peine cette idée a-t-elle traversé la tête de don Philippe, qu'il la reconnaît juste avec la sagacité du génie et s'y arrête avec la persistance de l'instinct. Le danger devient enfin digne de lui : il s'agit d'y faire face.

Don Philippe était un de ces généraux habiles qui ne risquent une bataille que lorsqu'ils sont sûrs de la gagner, mais qui, dans l'occasion, savent temporiser comme Fabius ou ruser comme Anibal. Cette fois, il ne s'agissait pas de combattre, il s'agissait de fuir ; cette fois, il s'agissait de gagner une retraite inviolable ; cette fois, il s'agissait d'atteindre une

église, l'église étant à Naples lieu d'asile pour les voleurs, les assassins, les parricides et même pour les débiteurs.

Mais gagner une église n'était pas chose facile. L'église la plus proche était distante de six cents pas au moins. Il existe, comme nous l'avons dit, un livre intitulé : *Naples sans soleil*, mais il n'en existe pas qui soit intitulé : *Naples sans recors*.

Tout à coup une idée sublime traverse son cerveau. La veille, il a laissé sa vieille domestique un peu indisposée ; il entre chez elle, la trouve au lit, s'approche d'elle et lui tâte le pouls.

— Marie, lui dit-il en secouant la tête, ma pauvre Marie, nous allons donc plus mal qu'hier ?

— Non, excellence, au contraire, répond la vieille, je me sens beaucoup mieux, et j'allais me lever.

— Gardez-vous-en bien, ma bonne Marie ! gardez-vous-en bien ! je ne le souffrirai pas. Le pouls est petit, saccadé, sec, profond ; il y a pléthore.

— Eh mon Dieu ! monsieur, qu'est-ce que c'est que cette maladie-là ?

— C'est un engorgement des canaux qui conduisent le sang veineux aux extrémités et qui ramènent le sang artériel au cœur.

— Et c'est dangereux, excellence ?

— Tout est dangereux, ma pauvre Marie, pour le philosophe ; mais pour le chrétien tout est louable : la mort elle-même qui, pour le philosophe, est une cause de terreur, est pour le chrétien un objet de joie ; le philosophe essaie de la fuir, le chrétien se hâte de s'y préparer.

— Monsieur, voudriez-vous dire que l'heure est venue de penser au salut de mon âme ?

— Il faut toujours y penser, ma bonne Marie, c'est le moyen de ne pas être pris à l'improviste.

— Et qu'il serait temps que je me préparasse ?

— Non, non, certainement ; vous n'en êtes pas là ; mais à votre place, ma bonne Marie, j'enverrais toujours chercher le viatique.

— Ah ! mon Dieu ! mon Dieu !

— Allons, allons, du courage ! Si tu ne le fais pas pour toi, fais-le pour moi, ma bonne Marie, je suis fort tourmenté, fort inquiet, et cela me tranquilliserait, parole d'honneur !

— Ah ! en effet, je me sens bien mal.

— Là, tu vois !

— Et je ne sais pas s'il est temps encore.

— Sans doute, en se pressant.

— Oh ! le viatique ! le viatique ! mon cher maître.

— A l'instant même, ma bonne Marie.

— Le petit garçon du portier fut expédié à la paroisse, et, dix minutes après, on entendit les clochettes du sacristain : don Philippe respira.

La vieille Marie fit ses dernières dévotions avec une foi et une humilité qui édifièrent tous les assistans ; puis, ses dévotions faites, son pieux maître, qui lui avait donné un si bon conseil et qui ne l'avait pas quittée pendant tout le temps qu'elle l'accomplissait, prit un des bâtons du dais, pour reconduire la procession à l'église.

A la porte, il trouva les gardes du commerce qui, leur ordonnance à la main, venaient l'arrêter à domicile. A l'aspect du Saint-Sacrement, ils tombèrent à genoux et virent d'abord défilier le sacristain sonnant sa

sonnette, puis deux lazzaroni vêtus en anges, puis les ouvriers de la paroisse qui étaient de tour et qui marchaient deux à deux une torche à la main, puis le prêtre qui portait le Saint-Sacrement, puis enfin leur débiteur qui leur échappait, grâce au bâton du dais qu'il tenait des deux mains, et qui passait devant eux en chantant à tue-tête le *Te Deum laudamus*.

Arrivé dans l'église, et par conséquent se trouvant en lieu de sûreté, il écrivit à la bonne Marie qu'elle n'était pas plus malade que lui, et qu'elle eût à venir le rejoindre le plus tôt possible.

Une heure après, le digne couple était réuni.

Le créancier trouva quatre chaises, un buffet et quatre corbeilles de porcelaine cassée : le tout fut vendu à la criée pour la somme de dix carlins.

Don Philippe n'avait plus besoin de meubles ; il avait momentanément trouvé un logement garni. Son ami l'artiste, qui contrefaisait si admirablement les Anglais, était devenu millionnaire tout à coup par un de ces caprices de fortune aussi inouï que bien-venu. Un Anglais immensément riche, et qui avait quitté l'Angleterre attaqué du spleen, était venu à Naples comme y viennent tous les Anglais ; il était allé voir Polichinelle, et il n'avait pas ri ; il était allé entendre les sermons des capucins, et il n'avait pas ri ; il avait assisté au miracle de saint Janvier, et il n'avait pas ri. Son médecin le regardait comme un homme perdu.

Un jour il s'avisait d'aller aux Fiorentini ; on y jouait une traduction des *Anglaises pour rire*, de l'illustrissimo signore Scribe. En Italie, tout est Scribe. J'y ai vu jouer le *Marino Faliero*, de Scribe ; la *Lucrece Borgia*, de Scribe ; l'*Antony*, de Scribe ; et lorsque j'en suis parti, on annonçait le *Sonneur de Saint-Paul*, de Scribe.

Le malade était donc allé voir les *Anglaises pour rire*, de Scribe ; et à la vue de Léo, qui jouait l'une de ces dames (Léo était l'ami de don Philippe), notre Anglais avait tant ri que son médecin avait craint un instant qu'il n'eût, comme Bobèche, la rate attaquée.

Le lendemain, il était retourné aux Fiorentini : on jouait les *Deux Anglais*, de Scribe, et le splénitique y avait ri plus encore que la veille.

Le surlendemain, le convalescent ne s'était pas fait faute d'un remède qui lui faisait si grand bien : il était retourné, pour la troisième fois, aux Fiorentini ; il avait vu le *Grondeur*, de Scribe, et il avait ri plus encore qu'il n'avait fait les jours précédents.

Il en était résulté que l'Anglais, qui ne mangeait plus, qui ne buvait plus, avait peu à peu retrouvé l'appétit et la soif ; et cela de telle façon, qu'au bout de trois mois qu'il était au Léo, il avait pris une indigestion de macaroni et de muscats calabrais qui l'avait joyeusement conduit la nuit suivante au tombeau. De laquelle fin, plein de reconnaissance pour qui de droit, le digne insulaire avait laissé trois mille livres sterling de rente à Léo, qui l'avait guéri. Léo, comme nous l'avons dit, se trouvait donc millionnaire. En conséquence, il s'était retiré du théâtre, s'appelait don Léo, et avait loué le premier étage du plus beau palais de la rue de Tolède, où, fidèle à l'amitié, il s'était empressé d'offrir un appartement à don Philippe Villani. C'était cette offre, faite de la veille seulement, qui rendait don Philippe si insoucieux sur la perte de ses meubles.

On fut un an à peu près sans entendre aucunement parler de don Philippe Villani. Les uns disaient qu'il était passé en France, où il s'était fait entrepreneur de chemins de fer; les autres, qu'il était passé en Angterre, où il avait inventé un nouveau gaz.

Mais personne ne pouvait dire positivement ce qu'était devenu don Philippe Villani, lorsque, le 15 du mois de novembre 1835, la congrégation des pèlerins reçut l'avis suivant :

« Le sieur don Philippe Villani étant décédé du spleen, la vénérable confrérie des pèlerins est priée de donner les ordres les plus opportuns pour ses obsèques. »

Pour que nos lecteurs comprennent le sens de cette invitation, il est bon que nous leur disions quelques mots de la manière dont se fait à Naples le service des pompes funèbres.

Une vieille habitude veut que les morts soient enterrés dans les églises : c'est malsain, cela donne l'aria cattiva, la peste, le choléra; mais n'importe, c'est l'habitude, et d'un bout de l'Italie à l'autre on s'incline devant ce mot.

Les nobles ont des chapelles héréditaires enrichies de marbres et d'or, ornées de tableaux du Dominiquin, d'Andre del Sarto et de Ribeira.

Le peuple est jeté pêle-mêle, hommes et femmes, vieillards et enfans, dans la fosse commune, au milieu de la grande nef de l'église.

Les pauvres sont transportés par deux croque-morts dans une charrette au Campo-Santo.

C'est le plus cruel des malheurs, le dernier des avilissemens, la plus cruelle punition qu'on puisse infliger à ces malheureux qui ont bravé la misère toute leur vie, et qui n'en sentent le poids qu'après leur mort. Aussi, chacun de son vivant prend-il ses précautions pour échapper aux croque-morts, à la charrette et au Campo-Santo. De là les associations pour les pompes funèbres entre citoyens; de là les assurances mutuelles, non pas sur la vie, mais sur la mort.

Voici les formalités générales de réception pour être admis dans un des cinquante clubs mortuaires de la joyeuse ville de Naples. Un des membres de la société présente le néophyte, qui est élu *frère* par les votes d'un scrutin secret : à partir de ce moment, chaque fois qu'il veut se livrer à quelque pratique religieuse, il va à l'église de sa confrérie : c'est sa paroisse adoptive; elle doit, moyennant une légère contribution mensuelle, le communier, le confirmer, le marier, lui donner l'extrême-onction pendant sa vie, et enfin l'enterrer après sa mort. Le tout gratis et magnifiquement.

Si, au contraire, on a négligé cette formalité, non seulement on est obligé de payer fort cher toutes les cérémonies qui s'accomplissent pendant la vie, mais encore les parens sont forcés de dépenser des sommes fabuleuses pour arriver à cette magnificence de funérailles qui est le grand orgueil du Napolitain, à quelque classe qu'il appartienne et à quelque degré qu'il ait pratiqué sa religion.

Mais si le défunt fait partie de quelque confrérie, c'est tout autre chose : les parens n'ont à s'occuper de rien au monde que de pleurer plus ou moins le mort; tous les embarras, tous les frais, toutes les magnificences regardent les confrères. Le défunt est transporté pompeusement à l'église. On le dépose dans une fosse particulière, sur laquelle on écrit

son nom, le jour de sa naissance et celui de sa mort; plus, deux lignes de vertus, au choix des parens.

Enfin, pendant une année entière, on célèbre tous les jours une messe pour le repos de son âme. Et ce n'est pas tout : le 2 novembre, jour de la fête des trépassés, les catacombes de chaque confrérie sont ouvertes au public; les parvis sont tendus de velours noir; des fleurs et des parfums embaument l'atmosphère, et les caveaux mortuaires sont éclairés comme le théâtre Saint-Charles les jours de grand gala. Alors on hisse les squelettes des frères qui sont morts dans l'année, on les habille de leurs plus beaux habits, on les place religieusement dans des niches préparées à cet effet tout autour de la salle; puis ils reçoivent les visites de leurs parens, qui, fiers d'eux, amènent leurs amis et connaissances, pour leur faire voir la manière convenable dont sont traités après leur mort les gens de leur famille. Après quoi on les enterre définitivement dans un jardin d'orangers qu'on appelle *Terra santa*.

Toutes les corporations funèbres ont des rentes, des droits, des privilèges fort respectés; elles sont gouvernées par un prieur élu tous les ans parmi les confrères. Il y a des confréries pour tous les ordres et pour toutes les classes : pour les nobles et pour les magistrats, pour les marchands et pour les ouvriers.

Une seule, la confrérie des pèlerins, qui est une des plus anciennes, admet, avec une égalité qui fait honneur à la manière dont elle a conservé l'esprit de la primitive Église, les nobles et les plébéiens. Chez elle, pas le moindre privilège. Tous siègent aux mêmes bancs, tous sont couverts du même costume, tous obéissent aux mêmes lois; et l'esprit républicain de l'institution est poussé à ce point, que le prieur est choisi une année parmi les nobles, une année parmi les plébéiens, et que, depuis que la confrérie existe, cet ordre n'a pas été une seule fois interverti.

C'est de cette honorable confrérie que faisait partie don Philippe Villani; et il avait si bien senti l'importance d'en rester membre, que, si bas qu'il eût été précipité par la roue de la Fortune, il avait toujours pieusement et scrupuleusement acquitté sa part de la cotisation annuelle et générale.

On fut donc affligé, mais non surpris, lorsqu'on reçut, au bureau de la confrérie, l'avis de la mort de don Philippe et l'invitation de préparer ses obsèques.

Le choix de la majorité était tombé, cette année, sur un célèbre marchand de morue, qui jouissait d'une réputation de piété qui eût été remarquable en tout temps, et qui de nos jours était prodigieuse. Ce fut lui qui, en sa qualité de prieur, eût mission de donner les ordres nécessaires à l'enterrement de don Philippe Villani; il envoya donc ses ouvriers au n° 15 de la rue de Toledo, dernier domicile du défunt, pour tendre la chambre ardente, convoqua tous les confrères et invita le chapelain à se tenir prêt. Vingt-quatre heures après le décès, terme exigé par les réglemens de la police, le convoi s'achemina en conséquence vers la maison de don Philippe. Un comte, choisi parmi la plus ancienne noblesse de Naples, tenait le gonfalon de la confrérie; puis les confrères, rangés deux à deux et habillés en pénitens rouges, précédaient une caisse mortuaire en argent massif, richement sculptée et ciselée, que recouvrait un magnifique poêle en velours rouge, brodé et frangé d'or, et que

soutenaient douze vigoureux porteurs. Derrière la caisse marchait le prieur, seul et tenant en main le bâton d'ébène à pomme d'ivoire, insigne de sa charge ; enfin, derrière le prieur, venait, pour clore le convoi, le respectable corps des pauvres de saint Janvier.

Pardon encore de cette nouvelle digression ; mais, comme nous marchons sur un terrain à peu près inconnu à nos lecteurs, nous allons leur expliquer d'abord ce que c'est que les pauvres de saint Janvier, puis nous reprendrons cet intéressant récit à l'endroit même où nous l'avons interrompu.

A Naples, quand les domestiques sont devenus trop vieux pour servir les maîtres vivans, qui en général sont fort difficiles à servir, ils échan- gent de condition et passent au service de saint Janvier, patron le plus commode qui ait jamais existé. Ce sont les invalides de la domesticité.

Dès qu'un domestique a atteint l'âge ou le degré d'infirmité exigé pour être reçu pauvre de saint Janvier, et qu'il a son diplôme signé par le trésorier du saint, il n'a plus à s'inquiéter de rien que de prier le ciel de lui envoyer le plus grand nombre d'enterremens possible.

En effet, il n'y a pas d'enterrement un peu fashionable sans les pauvres de saint Janvier. Tout mort qui se respecte un peu doit les avoir à sa suite. On les convoque à domicile, ils se rendent à la maison mortuaire, reçoivent trois carlins par tête et accompagnent le corps à l'église et au lieu de la sépulture, en tenant à la main droite une petite bannière noire flottant au bout d'une lance. Tant qu'ils accompagnent le convoi, le plus grand respect accompagne les pauvres de saint Janvier ; mais comme il n'est pas de médaille, si bien dorée qu'elle soit, qui n'ait son revers, à peine les malheureux invalides cessent-ils d'être sous la protection du cercueil qu'ils perdent le prestige qui les défendait, et qu'ils deviennent purement et simplement les *lanciers de la mort*. Alors ils sont hués, conspués, poursuivis et reconduits à domicile à coups d'écorée de citrons et de trognons de choux, à moins que par bonheur il ne passe, entre eux et les assaillans, un chien ayant une casserole à la queue. On sait que, dans tous les pays du monde, une casserole et un chien réunis par un bout de ficelle sont un grave événement.

Le gonfalonier, les confrères, la caisse mortuaire, les porteurs, le marchand de morue et les pauvres de saint Janvier arrivèrent donc devant le n° 15 de la rue de Toledo ; là, comme le convoi était parvenu à sa destination, il fit halte. Quatre portefaix montèrent au premier, prirent la bière posée sur deux tréteaux, la descendirent et la déposèrent dans la caisse d'argent : aussitôt le prieur frappa la terre de son bâton, et le convoi, reprenant le chemin par lequel il était venu, rentra lentement dans l'église des Pèlerins.

Le lendemain des obsèques, le prieur, selon ses habitudes bourgeoises, qui le tenaient toute la journée à son comptoir, sortait à la nuit tombante pour aller faire son petit tour au Môle, récitant mentalement un *De profundis* pour l'âme de don Philippe Villani, lorsqu'au détour de la rue San-Giacomo, il vit venir à sa rencontre un homme qui lui paraissait ressembler si merveilleusement au défunt, qu'il s'arrêta stupéfait. L'homme s'avancait toujours, et, à mesure qu'il s'avancait, la ressemblance devenait de plus en plus frappante. Enfin, lorsque cet homme ne fut plus qu'à dix pas de distance, tout dote disparut : c'était l'ombre de don Villani elle-même.

L'ombre, sans paraître s'apercevoir de l'effet qu'elle produisait, s'avança droit vers le prieur. Le pauvre marchand de morue était resté immobile ; seulement la sueur coulait de son front, ses genoux s'entrechoquaient, ses dents étaient serrées par une contraction convulsive ; il ne pouvait ni avancer ni reculer : il essaya de crier au secours ; mais, comme Énée sur la tombe de Polydore, il sentit sa voix expirer dans son gosier, et un son sourd et inarticulé qui ressemblait à un râle d'agonie s'en échappa seul.

— Bonjour, mon cher prieur, dit le fantôme en souriant.

— *In nomine Patris et Filii et Spiritus sancti*, murmura le prieur.

— *Amen* ! répondit le fantôme.

— *Vade retrò, Satanas* ! s'écria le prieur.

— A qui donc en avez-vous, mon très cher ? demanda le fantôme en regardant autour de lui, comme s'il cherchait quel objet pouvait causer la terreur dont paraissait saisi le pauvre marchand de morue.

— Va-t'en, âme bienveillante ! continua le prieur, et je te promets que je ferai dire des messes pour ton repos.

— Je n'ai pas besoin de vos messes, dit le fantôme ; mais si vous voulez me donner l'argent que vous comptiez consacrer à cette bonne œuvre, cet argent me sera agréable.

— C'est bien, lui dit le prieur ; il revient de l'autre monde pour emprunter. C'est bien lui !

— Qui, lui ? demanda le fantôme.

— Don Philippe Villani.

— Pardieu ! et qui voulez-vous que ce soit ?

— Pardon, mon cher frère, reprit le prieur en tremblant. Peut-on sans indiscretion vous demander où vous demeurez, ou plutôt où vous demeuriez ?

— Rue de Toledo, n° 15. A propos de quoi me faites-vous cette question ?

— C'est qu'on nous a écrit, il y a trois jours, que vous étiez mort. Nous nous sommes rendus à votre maison, nous avons mis votre bière dans le catafalque, nous vous avons conduit à l'église, et nous vous avons enterré.

— Merci de la complaisance ! dit don Philippe.

— Mais comment se fait-il, puisque vous êtes mort avant-hier et que nous vous avons enterré hier, que je vous rencontre aujourd'hui ?

— C'est que je suis ressuscité, dit don Philippe.

Et, donnant au bon prieur une tape d'amitié sur l'épaule, don Philippe continua son chemin. Le prieur resta dix minutes à la même place, regardant s'éloigner don Philippe, qui disparut au coin de la rue de Toledo. La première idée du bon prieur fut que Dieu avait fait un miracle en faveur de don Philippe ; mais en y réfléchissant bien, le choix fait par Notre-Seigneur lui sembla si étrange qu'il convoqua le soir même le chapitre pour lui exposer ses doutes. Le chapitre convoqué, le digne marchand de morue lui raconta ce qui lui était arrivé, comment il avait rencontré don Philippe, comment don Philippe lui avait parlé, et comment enfin don Philippe en le quittant lui avait annoncé, comme avait fait le Christ à la Madeleine, qu'il était ressuscité le troisième jour.

Sur dix personnes dont se composait le chapitre, neuf parurent disposées à croire au miracle ; une seule secoua la tête.

— Doutez-vous de ce que j'ai avancé? demanda le prier.

— Pas le moins du monde, répondit l'incrédule; seulement je crois peu aux fantômes, et comme tout ceci pourrait bien cacher quelque nouveau tour de don Philippe, je serais d'avis, en attendant plus amples informations, de le faire assigner en dommages-intérêts comme s'étant fait enterrer sans être mort.

Le lendemain, on laissa chez le portier de la maison n° 15, rue de Toledo, une sommation conçue en ces termes : « L'an 1835, ce 18 novembre, à la requête de la vénérable confrérie des Pèlerins, moi, soussigné, huissier près le tribunal civil de Naples, j'ai fait sommation à feu don Philippe Villani, décédé le 15 du même mois, de comparaître dans la huitaine devant le susdit tribunal, pour prouver légalement sa mort, et, dans le cas contraire, se voir condamner à payer à ladite vénérable confrérie des Pèlerins cent ducats de dommages-intérêts, plus les frais de l'enterrement et du procès. »

C'était le jour même du jugement du procès que nous nous étions trouvés au milieu du rassemblement qui attendait, rue de Forcella, l'ouverture du tribunal. Le tribunal ouvert, la foule se précipita dans la salle d'audience et nous entraîna avec elle. Tout le monde s'attendait à voir juger le défunt par défaut; mais tout le monde se trompait : le défunt parut, au grand étonnement de la foule, qui s'ouvrit en le voyant paraître, et le laissa passer avec un frissonnement qui prouvait que ceux qui la composaient n'étaient pas bien certains au fond du cœur que don Philippe Villani fût encore réellement de ce monde. Don Philippe s'avança gravement et de ce pas solennel qui convient aux fantômes; puis, s'arrêtant devant le tribunal, il s'inclina avec respect.

— Monsieur le président, dit-il, ce n'est pas moi qui suis mort, mais un de mes amis chez lequel je logeais; sa veuve m'a chargé de son enterrement, et comme, pour le quart d'heure, j'avais plus besoin d'argent que de sépulture, je l'ai fait enterrer à ma place. Au surplus, que demande la vénérable confrérie? J'avais droit à un enterrement pour un : elle m'a enterré. Mon nom était sur le catalogue : elle a rayé mon nom. Nous sommes quittes. Je n'avais plus rien à vendre; j'ai vendu mes obsèques.

En effet, le pauvre Léo, qui avait tant fait rire les autres, venait de mourir du spleen, et c'était lui que la vénérable confrérie des Pèlerins avait enseveli au lieu et place de don Philippe. Celui-ci fut renvoyé de la plainte aux grands applaudissemens de la foule, qui le reporta en triomphe jusqu'à la porte du n° 15 de la rue de Toledo.

Au moment où nous quittâmes Naples, le bruit courait que don Philippe Villani allait faire une fin en épousant la veuve de son ami, ou plutôt ses trois mille livres sterling.

VIII

Grand Gala.

Avant d'abandonner les rues où l'on passe, pour conduire nos lecteurs dans les rues où on ne passe pas, disons un mot du fameux théâtre de San-Carlo, le rendez-vous de l'aristocratie.

Lorsque nous arrivâmes à Naples, la nouvelle de la mort de Bellini était encore toute récente, et, malgré la haine qui divise les Siciliens et

les Napolitains, elle y avait produit, quelles que fussent les opinions musicales des dilettanti, une sensation douloureuse; les femmes surtout, pour qui la musique du jeune maestro semble plus spécialement écrite et sur le jugement desquelles la haine nationale a moins d'influence, avaient presque toutes dans leur salon un portrait *del gentile maestro*, et il était bien rare qu'une visite, si étrangère qu'elle fût à l'art, se terminât sans qu'il y eût échange de regrets entre les visiteurs et les visités sur la porte que l'Italie venait de faire.

Donizetti surtout, qui déjà portait le sceptre de la musique et qui héritait encore de la couronne, était admirable de regrets pour celui qui avait été son rival sans jamais cesser d'être son ami. Cela avait, du reste, ravivé les querelles entre les bellinistes et les donizettistes, querelles bien plus promptement terminées que les nôtres, où chacun des antagonistes tient à prouver qu'il a raison, tandis que les Napolitains s'inquiètent peu, au contraire, de rationaliser leur opinion, et se contentent de dire d'un homme, d'une femme ou d'une chose qu'elle leur est sympathique ou antipathique. Les Napolitains sont un peuple de sensations. Toute leur conduite est subordonnée aux pulsations de leur poulx.

Cependant les deux partis s'étaient réunis pour honorer la mémoire de l'auteur de *Norma* et des *Puritains*. Les élèves du Conservatoire de Naples avaient ouvert une souscription pour lui faire des funérailles; mais le ministre des cultes s'était opposé à cette fête mortuaire, sous le seul prétexte, peu acceptable en France, mais suffisant à Naples, que Bellini était mort sans recevoir les sacrements. Alors ils avaient demandé la permission de chanter à *Santa-Chiara* la fameuse messe de Winter; mais cette fois le ministre était intervenu, disant que ce *Requiem* avait été exécuté aux funérailles de l'aïeul du roi, et qu'il ne voulait pas qu'une messe qui avait servi pour un roi fût chantée pour un musicien. Cette seconde raison avait paru moins plausible que la première. Cependant les amis du ministre avaient calmé l'irritation en faisant observer que Son Excellence avait fait une grande concession au progrès constitutionnel des esprits en daignant instruire le public du motif de son refus, puisqu'il pouvait tout bonnement dire : Je ne veux pas, sans prendre la peine de donner la raison de ce non-vouloir. Cet argument avait paru si juste que le mécontentement des bellinistes s'était calmé en le méditant.

Puis, comme les jours poussent les jours, et comme un soleil fait oublier l'autre, un événement à venir commençait à faire diversion à l'événement passé. On parlait comme d'une chose incroyable, inouïe, et à laquelle il ne fallait pas croire, du reste, avant plus ample informé, de la présomption d'un musicien français qui, lassé des ennuis qu'ont à éprouver les jeunes compositeurs parisiens pour arriver à l'Opéra-Comique ou au grand Opéra, avait acheté un drame à l'un de ces mille poètes librettistes qui marchent à la suite de Romani, et qui, de plein saut et pour son début, venait s'attaquer au public le plus connaisseur de l'Europe et au théâtre le plus dangereux du monde. A l'appui de cette opinion sur eux-mêmes et sur Saint-Charles, les dilettanti napolitains rappelaient avec la béatitude de la suffisance qu'ils avaient hué Rossini et sifflé la Malibran, et ne comprenaient rien à la politesse française, qui se contentait de leur répondre en souriant : Qu'est-ce que cela prouve ? Une chose encore nuisait on ne peut plus à mon pauvre compatriote, j'aurais dû dire deux choses : il avait le malheur d'être riche, et le tort d'être noble, double

imprudence des plus graves de la part d'un compositeur à Naples, où l'on est encore à ne pas comprendre le talent qui va en voiture et le nom célèbre qui porte une couronne de vicomte.

Enfin, comme un point plus sombre en ce sombre horizon, une cabale, chose, il faut l'avouer, si rare à Naples qu'elle est presque inconnue, menaçait pour cette fois de faire infraction à la règle et d'éclater en faveur du compositeur étranger. Voici comment elle s'était formée; je la raconte moins à cause de son importance que parce qu'elle me conduisit tout naturellement à parler des artistes.

La direction du théâtre Saint-Charles avait, sur la foi de ses succès passés, engagé la Ronzi pour soixante représentations, et cela à mille francs chacune. Il était donc de son intérêt de faire valoir un pensionnaire qui lui coûtait par soirée la recette ordinaire d'un théâtre de France. En conséquence, elle avait exigé que le rôle de la prima donna fût écrit pour la Ronzi. Mais, par une de ces fatalités qui rendent les dilettanti de Saint-Charles si fiers de leur supériorité dans l'espèce, la nouvelle prima donna, fêtée, adorée, couronnée six mois auparavant, était venue tomber à plat, et si j'osais me servir d'un terme de coulisse, fit un fiasco complet à Naples. On avait trouvé généralement qu'il était absurde à l'administration de payer mille francs par soirée pour un reste de talent et un reste de voix, tandis qu'en ajoutant mille francs de plus on aurait pu avoir la Malibran, qui était le commencement de tout ce dont l'autre était la fin. En conséquence de ce raisonnement, une espèce de bande noire s'était attachée aux ruines de la Ronzi et la démolissait en sifflant chaque soir.

Dès lors, l'administration avait compris deux choses : la première, qu'il fallait obtenir de la nouvelle pensionnaire qu'elle réduisit de moitié le nombre de ses représentations, et les dégoûts qu'elle éprouvait chaque soir rendaient la négociation facile ; la deuxième, que c'était une mauvaise spéculation de soutenir un talent qui n'était pas adopté par un opéra, qui ne pouvait pas l'être. En conséquence, le rôle de la *prima donna* était passé des mains de la Ronzi dans celle de la Persiani, pour la voix de laquelle, du reste, il n'était pas écrit, celle-ci étant un soprano de la plus grande étendue. De là l'orage dont nous avons signalé l'existence.

Au reste, la troupe de Saint-Charles restait toujours la plus belle et la plus complète d'Italie : elle se composait de trois élémens musicaux nécessaires pour faire un tout : d'un ténor mezzo carattero, d'une basse, d'un soprano. Par bonheur encore les trois élémens étaient aussi parfaits qu'on pouvait le désirer, et avaient nom : Duprez, Ronconi, Taquinardi.

A cette époque, la Franco ne connaissait Duprez que vaguement : on parlait bien d'un grand artiste, d'un admirable chanteur qui parcourait l'Italie et commençait à imposer des conditions aux impresarii de Naples, de Milan et de Venise ; mais des qualités de sa voix on ne savait rien que ce qu'en disaient les journaux ou ce qu'en rapportaient les voyageurs. Quelques amateurs se rappelaient seulement avoir entendu chanter à l'Odéon un jeune élève de Choron, à la voix fraîche, sonore, étendue : mais l'identité du grand chanteur était si problématique qu'on se demandait avec doute si c'était bien celui-là que les étudiants avaient sifflé qui était applaudi à cette heure par les dilettanti italiens. Deux ans après, Duprez vint à Paris, et débuta dans *Guillaume Tell*. Nous n'avons rien de plus à dire de ce roi du chant.

Ronconi était, à cette même époque, un jeune homme de vingt-trois à vingt-quatre ans, inconnu, je crois, en France, et qui se servait d'une magnifique voix de baryton que le ciel lui avait octroyée, sans se donner la peine d'en corriger les défauts ou d'en développer les qualités. Engagé par un entrepreneur qui le vendait trente mille francs et qui lui en donnait six, il puisait dans la modicité de son traitement une excellente excuse pour ne pas étudier, attendu, disait-il, que lorsqu'il étudiait on l'entendait, et que lorsqu'on l'entendait il ne pouvait pas dire qu'il n'était pas chez lui. Depuis lors Ronconi, payé à sa valeur, a fait les progrès qu'il devait faire, et c'est aujourd'hui le premier baryton de l'Italie.

La Taquinardi était une espèce de rossignol qui chante comme une autre parole : c'était madame Damoreau pour la méthode, avec une voix plus étendue et plus fraîche ; rien n'était comparable à la douceur de cet organe, jeune et pur, mais rarement dramatique. Du reste, talent intelligent au suprême degré, sans devenir jamais ni mélancolique ni passionné ; figure froide et jolie : c'était une brune qui chantait blond. La Taquinardi, en épousant l'auteur d'*Inès de Castro*, est devenue la Persiani.

Voilà quels étaient les artistes chargés de représenter le poème de *Lara*.

Lorsque j'arrivai à Naples, l'ouvrage était en pleine répétition, c'est-à-dire qu'on l'avait mis à l'étude le 8 du mois de novembre, et qu'il devait passer le 19 dudit ; ce qui faisait onze répétitions en tout pour un ouvrage du premier ordre. Tous les opéras cependant ne se montent pas avec cette rapidité. Il y en a auxquels on accorde jusqu'à quinze et dix-huit répétitions. Mais cette fois il y avait ordre supérieur : la reine-mère s'était plainte de ne pas avoir cette année pour sa fête une nouveauté musicale, ce qui ne manque jamais d'arriver pour celle de son fils ou de sa fille ; et le roi de Naples, faisant droit à la plainte, avait ordonné qu'on jouerait l'opéra du Français pour faire honneur à l'anniversaire maternel : c'était une espèce de victime humaine sacrifiée à l'amour filial.

Aussi ne faut-il pas demander dans quel état je retrouvai mon pauvre compatriote. Il se regardait comme un homme condamné par le médecin, et qui n'a plus que sept à huit jours à vivre. Le fait est qu'en examinant sa position il n'y avait guère qu'un charlatan qui pût promettre de le sauver. J'essayai cependant de ces consolations banales qui ne consolent pas. Mais à tous mes arguments il répondait par une seule parole : *Grand gala ! mon ami, grand gala !* Je lui pris la main : il avait la fièvre ; je me retournai vers le chef d'orchestre, qui fumait avec un chibouque, et je lui dis en soupirant : Il y a un commencement de délire.

— Non, non, dit Festa en ôtant gravement le tuyau d'ambre de sa bouche : il a parbleu raison, grand gala ! grand gala ! mon cher monsieur, grand gala !

J'allai alors vers Duprez, qui faisait dans un coin des boulettes avec de la cire d'une bougie, et je le regardai comme pour lui dire : Voyons, tout le monde n'est-il pas fou ici ? Il comprit ma pantomime avec une rapidité qui aurait fait honneur à un Napolitain.

— Non, me dit-il en s'appliquant la boulette de cire sur le nez, non, ils ne sont pas fous ; vous ne savez pas ce que c'est que grand gala, vous ?

Je sortis humblement. J'allai prendre mon Dictionnaire, je cherchai à la lettre G : je ne trouvai rien.

— Auriez-vous la bonté, dis-je en rentrant, de m'expliquer ce que veut dire grand gala ?

— Cela veut dire, répondit Duprez, qu'il y a ce jour-là dans la salle douze cents bougies qui vous aveuglent et dont la fumée prend les chanteurs à la gorge.

— Cela veut dire, continua le chef d'orchestre, qu'il faut jouer l'ouverture la toile levée, attendu que la cour ne peut pas attendre; ce qui nuit infiniment au chœur d'introduction.

— Cela veut dire, termina Ruoltz, que toute la cour assiste à la représentation, et que le public ne peut applaudir que lorsque la cour applaudit, et la cour n'applaudit jamais.

— Diable ! diable ! dis-je, ne trouvant pas autre chose à répondre à cette triple explication. Et joignez à cela, ajoutai-je pour avoir l'air de ne pas rester court, que vous n'avez plus, je crois, que sept jours devant vous.

— Et que les musiciens n'ont pas encore répété l'ouverture, dit Ruoltz.

— Oh ! l'orchestre, cela ne m'inquiète pas, répondit Festa.

— Que les acteurs n'ont point encore répété ensemble, ajouta l'auteur.

— Oh ! les chanteurs, dit Duprez, ils iront toujours.

— Et je n'aurai jamais ni la force ni la patience de faire la dernière répétition.

— Eh bien ! mais ne suis-je pas là ? dit Donizetti en se levant. Ruoltz alla à lui et lui tendit la main.

— Oui, vous avez raison, j'ai trouvé de bons amis.

— Et, ce qui vaut mieux encore pour le succès, vous avez fait de la belle musique.

— Croyez-vous ? dit Ruoltz avec cet accent naïf et modeste qui lui est propre. Nous nous mêmes à rire.

— Allons à la répétition ! dit Duprez.

En effet, tout se passa comme l'avaient prévu Festa, Duprez et Donizetti. L'orchestre joua l'ouverture à la première vue; les chanteurs, habitués à jouer ensemble, n'eurent qu'à se mettre en rapport pour s'entendre, et Ruoltz, mourant de fatigue, laissa le soin de ses trois dernières répétitions à l'auteur d'*Anna Bolena*.

Je revins du théâtre fortement impressionné. J'avais cru assister à l'essai d'un écolier, je venais d'entendre une partition de maître. On se fait malgré soi une idée des œuvres par les hommes qui les produisent, et malheureusement on prend presque toujours de ces œuvres et de ces hommes l'opinion qu'ils en ont eux-mêmes. Or, Ruoltz était l'enfant le plus simple et le plus modeste que j'aie jamais vu. Depuis trois mois que nous nous connaissons, je ne l'avais jamais entendu dire du mal des autres, ni, ce qui est plus étonnant encore pour un homme qui en est à son premier ouvrage, du bien de lui. J'ai trouvé en général beaucoup plus d'amour-propre dans les jeunes gens qui n'ont encore rien fait que dans les hommes *arrivés*, et, qu'on me passe le paradoxe, je crois qu'il n'y a rien de tel que le succès pour guérir de l'orgueil. J'attendis donc, avec plus de confiance, le jour de la première représentation. Il arriva.

C'est une splendide chose que le théâtre Saint-Charles, jour de grand gala. Cette immense et sombre salle, triste pour un œil français pendant les représentations ordinaires, prend, dans les occasions solennelles

un air de vie qui lui est communiqué par les faisceaux de bougies qui brûlent à chaque loge. Alors les femmes sont visibles, ce qui n'arrive pas les jours où la salle est mal éclairée. Ce n'est, certes, ni la toilette de l'Opéra ni la fashion des Bouffes ; mais c'est une profusion de diamans dont on n'a pas d'idée en France ; ce sont des yeux italiens qui pétillent comme des diamans, c'est toute la cour avec son costume d'apparat, c'est le peuple le plus bruyant de l'univers, sinon dans la plus belle, du moins dans la plus grande salle du monde.

Le soir, contre l'habitude des premières représentations, la salle était pleine. La foule italienne, tout opposée à la nôtre, n'affronte jamais une musique inconnue. Non ; à Naples surtout, où la vie est toute de bonheur, de plaisir, de sensations, on craint trop que l'ennui n'en ternisse quelques heures. Il faut à ces habitans du plus beau pays de la terre une vie comme leur ciel avec un soleil brûlant, comme leur mer avec des flots qui réfléchissent le soleil. Lorsqu'il est bien constaté que l'œuvre est du premier mérite, lorsque la liste est faite des morceaux qu'on doit écouter et de ceux pendant lesquels on peut se mouvoir, oh ! alors on s'empresse, on s'encombre, on s'étouffe ; mais cette vogue ne commence jamais qu'à la sixième ou huitième représentation. En France, on va au théâtre pour se montrer ; à Naples, on va à l'Opéra pour jouir.

Quant aux claqueurs, il n'en est pas question : c'est une lèpre qui n'a pas encore rongé les beaux succès, c'est un ver qui n'a pas encore piqué les beaux fruits. L'auteur n'a de billets que ceux qu'il achète, de loges que celles qu'il loue. Auteurs et acteurs sont applaudis quand le parterre croit qu'ils méritent de l'être, les jours de grand gala exceptés, où, comme nous l'avons dit, l'opinion du public est subordonnée à l'opinion de la cour ; quand le roi n'y est pas, à celle de la reine ; quand la reine est absente, à celle de don Carlos, et ainsi de suite jusqu'au prince de Salerne.

A sept heures précises, des huissiers parurent dans les loges destinées à la famille royale. Au même instant la toile se leva, et l'ouverture fit entendre son premier coup d'archet.

Ce fut donc une chose perdue que l'ouverture, si belle qu'elle fût. Moi-même tout le premier, et malgré l'intérêt que je prenais à la pièce et à l'auteur, j'étais plus occupé de la cour, que je ne connaissais pas, que de l'opéra qui commençait. Les aides-de-camp s'emparèrent de l'avant-scène ; la jeune reine, la reine-mère et le prince de Salerne prirent la loge suivante ; le roi et le prince Charles occupaient la troisième, et le comte de Syracuse, exilé dans la quatrième, conserva au théâtre la place isolée que sa disgrâce lui assignait à la cour.

L'ouverture, si peu écoutée qu'elle fût, parut bien disposer le public. L'ouverture d'un opéra est comme la préface d'un livre ; l'auteur y explique ses intentions, y indique ses personnages et y jette le prospectus de son talent. On reconnut dans celle de *Lara* une instrumentation vigoureuse et soutenue, plutôt allemande qu'italienne, des motifs neufs et suaves qu'on espéra retrouver dans le courant de la partition, enfin une connaissance approfondie du matériel de l'orchestre.

Dès les premiers morceaux, je m'aperçus de la différence qui existe entre l'orchestre de Saint-Charles et celui de l'Opéra de Paris, qui tous deux passent pour les premiers du monde. L'orchestre de Saint-Charles

consent toujours à accompagner le chanteur et laisse pour ainsi dire flotter la voix sur l'instrument comme un liège sur l'eau ; il la soutient, s'élève et s'abaisse avec elle, mais ne la couvre jamais. En France, au contraire, le moindre triangle prétend avoir sa part des applaudissemens, et alors c'est la voix de l'artiste qui nage entre deux eaux. Aussi, à moins d'avoir dans le timbre une vigueur peu commune, est-il très rare que quelques notes de chant bondissent hors du déluge d'harmonie qui les couvre ; et encore, comme les poissons volans, qui ne peuvent se maintenir au dessus de l'eau que tant que leurs ailes sont mouillées, à peine la voix redescend-elle dans le médium qu'on n'entend plus que l'instrumentation.

Un très beau duo entre Ronconi et la Persiani passe sans être remarqué. De temps en temps un général portait son lorgnon à ses yeux, examinait avec grand soin quelques dilettanti, puis appelait un aide-de-camp, et désignait tel ou tel individu au parquet ou dans les loges. L'aide-de-camp sortait aussitôt, reparaissait une minute après derrière le personnage désigné, lui disait deux mots, et alors celui-ci sortait et ne reparaissait plus. Je demandai ce que cela signifiait ; on me répondit que c'étaient des officiers qu'on envoyait aux arrêts pour être venus en bourgeois au théâtre. Du reste, la cour paraissait si occupée de l'application de la discipline militaire, qu'elle n'avait pas encore pensé à donner ni aux musiciens ni aux acteurs un signe de sa présence ; par conséquent l'ouverture et les trois quarts du premier acte avaient passé déjà sans un applaudissement. Ruoltz crut son opéra tombé et se sauva.

Le second acte commença, les beautés allèrent croissant ; des flots d'harmonie se répandaient dans la salle : le public était haletant. C'était quelque chose de merveilleux à voir que cette puissance du génie qui pèse sur trois mille personnes qui se débattent et étouffent sous elle ; l'atmosphère avait presque cessé d'être respirable pour tous les hommes, autour desquels flottaient des vapeurs symphoniques chaudes comme ces bouffées d'air qui précèdent l'orage ; de temps en temps la belle voix de Duprez illuminait une situation comme un éclair qui passe. Enfin vint le morceau le plus remarquable de l'opéra : c'est une cavatine chantée par Lara au moment où, poursuivi par le tribunal, abandonné de ses amis, il en appelle à leur dévouement et maudit leur ingratitude. L'acteur sentait qu'après ce morceau tout était perdu ou sauvé ; aussi je ne crois pas que l'expression de la voix humaine ait jamais rendu avec plus de vérité l'abattement, la douleur et le mépris : toutes les respirations étaient suspendues, toutes les mains prêtes à battre, toutes les oreilles tendues vers la scène, tous les yeux fixés sur le roi. Le roi se retourna vers les acteurs, et au moment où Duprez jetait sa dernière note, déchirante comme un dernier soupir, Sa Majesté rapprocha ses deux mains. La salle jeta un seul et grand cri : c'était la respiration qui revenait à trois mille personnes.

Le premier torrent d'applaudissemens fut, comme d'habitude, reçu par l'acteur, qui salua ; mais aussitôt trois mille voix appelèrent l'auteur avec une unanimité électrique ; il n'y avait plus de rivalité nationale, il n'était plus question de savoir si le compositeur était Français ou Napolitain ; c'était un grand musicien, voilà tout. On voulait le voir, l'écraser d'applaudissemens comme il avait écrasé le public d'émotions ; on voulait rendre ce que l'on avait reçu.

Duprez chercha l'auteur de tous les côtés et revint dire au public qu'il était disparu. Le public comprit la cause de cette fuite, et les applaudissemens redoublèrent. Au bout d'un quart d'heure on reprit l'opéra.

Le dernier morceau était un rondo chanté par la Taquinardi; c'était quelque chose de déchirant comme expression. La maîtresse de Lara, après avoir essayé de le perdre par une fausse accusation, se traîne empoisonnée et mourante aux pieds de son amant en demandant grâce. La Malibran ou la Grisi, en pareille situation, se serait peu inquiétée de la voix, mais beaucoup du sentiment; la Taquinardi réussit par le moyen contraire; elle fila des sons d'une telle pureté, fit jaillir des notes si fleuries, s'épanouit en roulades si difficiles, qu'une seconde fois le roi applaudit et que la salle suivit son exemple. Cette fois l'auteur était revenu: on l'avait retrouvé, je ne sais où, dans les bras de Donizetti, qui l'assistait à ses derniers momens. Duprez le prit par une main, la Taquinardi par l'autre, et on le traîna plutôt qu'on ne le conduisit sur la scène.

Quant à moi, qui, comme compatriote et comme camarade, par esprit national et par amitié, avais senti dans cette soirée mon cœur passer par toutes les émotions, et qui avais appelé ce triomphe de toute mon âme, je le vis s'accomplir avec une pitié profonde pour celui qui en était l'objet: c'est que je connaissais ce moment suprême et cette heure où l'on est porté par Satan sur la plus haute montagne et où l'on voit au dessous de soi tous les royaumes de la terre; c'est que je savais que de ce faite on n'a plus qu'à redescendre. Riche et heureux jusque alors, un homme venait tout à coup de changer son existence tranquille contre une vie d'émotions, sa douce obscurité contre la lumière dévorante du succès. Aucun changement physique ne s'était opéré en lui, et cependant cet homme n'était plus le même homme: il avait cessé de s'appartenir; pour des applaudissemens et des couronnes, il s'était vendu au public; il était maintenant l'esclave d'un caprice, d'une mode, d'une cabale; il allait sentir son nom arraché de sa personne comme un fruit de sa tige. Les mille voix de la publicité allaient le briser en morceaux, l'éparpiller sur le monde; et maintenant, voulût-il le reprendre, le cacher, l'éteindre dans la vie privée, cela n'était plus en son pouvoir, dût-il se briser d'émotions à trente-quatre ans ou se noyer de dégoût à soixante; dût-il, comme Bellini, succomber avant d'avoir atteint toute sa splendeur, ou, comme Gros, disparaître après avoir survécu à la sienne.

1842.

Je ne m'étais pas trompé dans ma prévision: le vicomte Ruoltz, après avoir eu un succès à l'Opéra de Paris comme il en avait eu un à l'Opéra de Naples, a complètement abandonné la carrière musicale, et aussi bon chimiste qu'il était excellent compositeur, vient de faire cette excellente découverte dont le monde savant s'occupe en ce moment, et qui consiste à dorer le fer par l'application de la pile voltaïque.

IX

Le Lazzarone.

Nous avons dit qu'il y avait à Naples trois rues où l'on passait et cinq cents rues où l'on ne passait pas ; nous avons essayé, tant bien que mal, de décrire Chiaja, Toledo et Forcella ; essayons maintenant de donner une idée des rues où l'on ne passe pas : ce sera vite fait.

Naples est bâtie en amphithéâtre ; il en résulte qu'à l'exception des quais qui bordent la mer, comme Marinella, Sainte-Lucie et Mergellina, toutes les rues vont en montant et en descendant par des pentes si rapides, que le corricolo seul, avec son fantastique attelage, peut y tenir pied.

Puis ajoutons que, comme il n'y a que ceux qui habitent de pareilles rues qui peuvent y avoir affaire, un étranger ou un indigène qui s'y égare avec un habit de drap est à l'instant même l'objet de la curiosité générale.

Nous disons un habit de drap, parce que l'habit de drap a une grande influence sur le peuple napolitain. Celui qui est *vestito di pano* acquiert par le fait même de cette supériorité somptuaire de grands privilèges aristocratiques. Nous y reviendrons.

Aussi l'apparition de quelque Cook ou de quelque Bougainville est-elle rare dans ces régions inconnues, où il n'y a rien à découvrir que l'intérieur d'ignobles maisons, sur le seuil ou sur la croisée desquelles la grand-mère peigne sa fille, la fille son enfant et l'enfant son chien. Le peuple napolitain est le peuple de la terre qui se peigne le plus ; peut-être est-il condamné à cet exercice par quelque jugement inconnu, et accomplit-il un supplice analogue à celui qui punissait les cinquante filles de Danaüs, avec cette différence que, plus celles-ci versaient d'eau dans leur barrique, moins il en restait.

Nous passâmes dans cinquante de ces rues sans voir aucune différence entre elles. Une seule nous parut présenter des caractères particuliers : c'était la rue de Morta-Capuana, une large rue poussiéreuse, ayant des cailloux pour pavés et des ruisseaux pour trottoirs. Elle est bordée à droite par des arbres, et à gauche par une longue file de maisons, dont la physionomie n'offre au premier abord rien de bizarre ; mais si le voyageur indiscret, poussant un peu plus loin ses recherches, s'approche de ces maisons ; s'il jette un regard en passant dans les ruelles borgnes et tortueuses qui se croisent en tout sens dans cet inextricable labyrinthe, il est étonné de voir que ce singulier faubourg, de même que l'île de Lesbos, n'est habité que par des femmes, lesquelles, vieilles ou jeunes, laides ou jolies, de tout âge, de tout pays, de toutes conditions, sont jetées là pêle-mêle, gardées à vue comme des criminelles, parquées comme des troupeaux, traquées comme des bêtes fauves. Eh bien, ce n'est pas, comme on pourrait s'y attendre, des cris, des blasphèmes, des gémissements qu'on entend dans cet étrange pandémonium, mais au contraire des chansons joyeuses, de folles tarentelles, des éclats de rire à faire damner un anachorète.

Tout le reste est habité par une population qu'on ne peut nommer, qu'on ne peut décrire, qui fait on ne sait quoi, qui vit on ne sait com-

ment, qui se croit fort au dessus du lazzarone, et qui est fort au dessous.

Abandonnons-la donc pour passer au lazzarone.

Hélas ! le lazzarone se perd : celui qui voudra voir encore le lazzarone devra se hâter. Naples éclairé au gaz, Naples avec des restaurants, Naples avec ses bazars, effraie l'insouciant enfant du môle. Le lazzarone, comme l'Indien rouge, se retire devant la civilisation.

C'est l'occupation française de 99 qui a porté le premier coup au lazzarone.

A cette époque, le lazzarone jouissait des prérogatives entières de son paradis terrestre ; il ne se servait pas plus de tailleur que le premier homme avant le péché : il buvait le soleil par tous les pores.

Curieux et câlin comme un enfant, le lazzarone était vite devenu l'ami du soldat français qu'il avait combattu ; mais le soldat français est avant toutes choses plein de convenance et de vergogne ; il accorda au lazzarone son amitié, il consentit à boire avec lui au cabaret, à l'avoir sous le bras à la promenade, mais à une condition *sine qua non*, c'est que le lazzarone passerait un vêtement. Le lazzarone, fier de l'exemple de ses pères et de dix siècles de nudité, se débattit quelque temps contre cette exigence, mais enfin consentit à faire ce sacrifice à l'amitié.

Ce fut le premier pas vers sa perte. Après le premier vêtement vint le gilet, après le gilet viendra la veste. Le jour où le lazzarone aura une veste, il n'y aura plus de lazzarone ; le lazzarone sera une race éteinte, le lazzarone passera du monde réel dans le monde conjectural, le lazzarone rentrera dans le domaine de la science, comme le mastodonte et l'ichtyosaure, comme le cyclope et le troglodite.

En attendant, comme nous avons eu le bonheur de voir et d'étudier les derniers restes de cette grande race qui tombe, hâtons-nous, pour aider les savans à venir dans leurs investigations anthropologiques, de dire ce que c'est que le lazzarone.

Le lazzarone est le fils aîné de la nature : c'est à lui le soleil qui brille ; c'est à lui la mer qui murmure ; c'est à lui la création qui sourit. Les autres hommes ont une maison, les autres hommes ont une villa, les autres hommes ont un palais ; le lazzarone, lui, a le monde.

Le lazzarone n'a pas de maître, le lazzarone n'a pas de lois, le lazzarone est en dehors de toutes les exigences sociales : il dort quand il a sommeil, il mange quand il a faim, il boit quand il a soif. Les autres peuples se reposent quand ils sont las de travailler ; lui, au contraire, quand il est las de se reposer, il travaille.

Il travaille non pas de ce travail du Nord qui plonge éternellement l'homme dans les entrailles de la terre pour en tirer de la houille ou du charbon ; qui le courbe sans cesse sur la charrue pour féconder un sol toujours tourmenté et toujours rebelle ; qui le promène sans relâche sur les toits inclinés ou sur les murs croulans, d'où il se précipite et se brise ; mais de ce travail joyeux, insouciant, tout brodé de chansons et de lazzi, tout interrompu par le rire qui montre ses dents blanches, et par la paresse qui étend ses deux bras ; de ce travail qui dure une heure, une demi-heure, dix minutes, un instant, et qui dans cet instant rapporte un salaire plus que suffisant aux besoins de la journée.

Quel est ce travail ? Dieu seul le sait.

Une malle portée du bateau à vapeur à l'hôtel, un Anglais conduit du môle à Chiaja, trois poissons échappés du filet qui les emprisonne et vendus

à un cuisinier, la main tendue à tout hasard et dans laquelle le *forastiere* laisse tomber en riant une aumône ; voilà le travail du lazzarone.

Quant à sa nourriture, c'est plus facile à dire : quoique le lazzarone appartienne à l'espèce des omnivores, le lazzarone ne mange en général que deux choses : la pizza et le cocomero.

On croit que le lazzarone vit de macaroni : c'est une grande erreur qu'il est temps de relever ; le macaroni est né à Naples, il est vrai, mais aujourd'hui le macaroni est un mets européen qui a voyagé comme la civilisation, et qui, comme la civilisation, se trouve fort éloigné de son berceau. D'ailleurs, le macaroni coûte deux sous la livre, ce qui ne le rend accessible aux bourses des lazzaroni que les dimanches et les jours de fêtes. Tout le reste du temps le lazzarone mange, comme nous l'avons dit, des pizze et du cocomero ; du cocomero l'été, des pizze l'hiver.

La pizza est une espèce de talmouse comme on en fait à Saint-Denis ; elle est de forme ronde et se pétrit de la même pâte que le pain. Elle est de différentes largeurs, selon le prix. Une pizza de deux liards suffit à un homme ; une pizza de deux sous doit rassasier toute une famille.

Au premier abord, la pizza semble un mets simple ; après examen, c'est un mets composé. La pizza est à l'huile, la pizza est au lard, la pizza est au saindoux, la pizza est au fromage, la pizza est aux tomates, la pizza est aux petits poissons ; c'est le thermomètre gastronomique du marché : elle hausse ou baisse de prix, selon le cours des ingrédients sus-désignés, selon l'abondance ou la disette de l'année. Quand la pizza aux poissons est à un demi-grain, c'est que la pêche a été bonne ; quand la pizza à l'huile est à un grain, c'est que la récolte a été mauvaise.

Puis une chose influe encore sur le cours de la pizza, c'est son plus ou moins de fraîcheur ; on comprend qu'on ne peut plus vendre la pizza de la veille le même prix qu'on vend celle du jour ; il y a pour les petites bourses des pizze d'une semaine ; celles-là peuvent, sinon agréablement, du moins avantageusement, remplacer le biscuit de mer.

Comme nous l'avons dit, la pizza est la nourriture d'hiver. Au 1^{er} mai, la pizza fait place au cocomero ; mais la marchandise disparaît seule, le marchand reste le même. Le marchand c'est le Janus antique, avec sa face qui pleure au passé, et sa face qui sourit à l'avenir. Au jour dit, le pizza-jolo se fait mellonaro.

Le changement ne s'étend pas jusqu'à la boutique : la boutique reste la même. On apporte un panier de cocomeri au lieu d'une corbeille de pizze ; on passe une éponge sur les différentes couches d'huile, de lard, de saindoux, de fromage, de tomates ou de poissons, qu'a laissées le comestible d'hiver, et tout est dit, on passe au comestible d'été.

Les beaux cocomeri viennent de Castellamare ; ils ont un aspect à la fois joyeux et appétissant : sous leur enveloppe verte, ils offrent une chair dont les pepins nous font encore ressortir le rose vif ; mais un bon cocomero coûte cher ; un cocomero de la grosseur d'un boulet de quatre-vingts coûte de cinq à six sous. Il est vrai qu'un cocomero de cette grosseur, sous les mains d'un détailleur adroit, peut se diviser en mille ou douze cents morceaux.

Chaque ouverture d'un nouveau cocomero est une représentation nouvelle ; les concurrents sont en face l'un de l'autre : c'est à qui donnera le coup de couteau le plus adroitement et le plus impartialement. Les spectateurs jugent.

Le mellonaro prend le cocomero dans le panier plat, où il est posé pyramidalement avec une vingtaine d'autres, comme sont posés les boulets dans un arsenal. Il le flaire, il l'élève au dessus de sa tête, comme un empereur romain le globe du monde. Il crie : « C'est du feu ! » ce qui annonce d'avance que la chair sera du plus beau rouge. Il l'ouvre d'un seul coup, et présente les deux hémisphères au public, un de chaque main. Si, au lieu d'être rouge, la chair du cocomero est jaune ou verdâtre, ce qui annonce une qualité inférieure, la pièce fait fiasco ; le mellonaro est hué, conspué, honni : trois chutes, et un mellonaro est déshonoré à tout jamais !

Si le marchand s'aperçoit, au poids ou au flair, que le cocomero n'est point bon, il se garde de l'avouer. Au contraire, il se présente plus hardiment au peuple ; il énumère ses qualités, il vante sa chair savoureuse, il exalte son eau glacée : — Vous voudriez bien manger cette chair ! vous voudriez bien boire cette eau ! s'écrie-t-il ; mais celui-ci n'est pas pour vous ; celui-ci vous passe devant le nez ; celui-ci est destiné à des convives autrement nobles que vous. Le roi me l'a fait retenir pour la reine.

Et il le fait passer de sa droite à sa gauche, au grand ébahissement de la multitude, qui envie le bonheur de la reine et qui admire la galanterie du roi.

Mais si, au contraire, le cocomero ouvert est d'une qualité satisfaisante, la foule se précipite, et le détail commence.

Quoiqu'il n'y ait pour le cocomero qu'un acheteur, il y a généralement trois consommateurs : d'abord son seul et véritable propriétaire, celui qui paie sa tranche un demi-denier, un denier ou un liard, selon sa grosseur ; qui en mange aristocratiquement la même portion à peu près que mange d'un cantalou un homme bien élevé, et qui le passe à un ami moins fortuné que lui ; ensuite l'ami qui le tient de seconde main, qui en tire ce qu'il peut et le passe à son tour au gamin qui attend cette libéralité inférieure ; enfin le gamin, qui en grignote l'écorcé, et derrière lequel il est parfaitement inutile de chercher à glaner.

Avec le cocomero on mange, on boit et on se lave, à ce qu'assure le marchand ; le cocomero contient donc à la fois le nécessaire et le superflu.

Aussi le mellonaro fait-il le plus grand tort aux aquajoli. Les aquajoli sont les marchands de coco de Naples, à l'exception qu'au lieu d'une exécrable décoction de réglisse ils vendent une excellente eau glacée, acidulée par une tranche de citron ou parfumée par trois gouttes de sambuco.

Contre toute croyance, c'est l'hiver que les aquajoli font les meilleures affaires. Le cocomero désaltère, tandis que la pizza étouffe ; plus on mange de cocomero, moins on a soif ; on ne peut pas avaler une pizza sans risquer la suffocation.)

C'est donc l'aristocratie qui défraie l'été les aquajoli. Les princes, les ducs, les grands seigneurs ne dédaignent pas de faire arrêter leurs équipages aux boutiques des aquajoli et de boire un ou deux verres de cette délicieuse boisson, dont chaque verre ne coûte pas un liard.

C'est que rien n'est tentant au monde, sous ce climat brûlant, comme la boutique de l'aquajolo, avec sa couverture de feuillage, ses franges de citrons et ses deux tonneaux à bascule pleins d'eau glacée. Je sais que

pour mon compte je ne m'en lassais pas, et que je trouvais adorable cette façon de se rafraîchir sans presque avoir besoin de s'arrêter. Il y a des aquajoli de cinquante pas en cinquante pas ; on n'a qu'à étendre la main en passant, le verre vient vous trouver, et la bouche court d'elle-même au verre.

Quant au lazzarone, il fait la nique aux buveurs en mangeant son cocomero.

Maintenant ce n'est point assez que le lazzarone mange, boive et dorme ; il faut encore que le lazzarone s'amuse. Je connais une femme d'esprit qui prétend qu'il n'y a de nécessaire que le superflu et de positif que l'idéal. Le paradoxe semble violent au premier abord, et cependant, en y songeant, on reconnaît qu'il y a, surtout pour les *gens comme il faut*, quelque chose de vrai dans cet axiome.

Or, le lazzarone a beaucoup des vices de *l'homme comme il faut*. Un de ses vices est d'aimer les plaisirs. Les plaisirs ne lui manquent pas. Enumérons les plaisirs du lazzarone.

Il a l'improvisateur du môle. Malheureusement, nous avons dit qu'à Naples il y avait beaucoup de choses qui s'en allaient, et l'improvisateur est une des choses qui s'en vont.

Pourquoi l'improvisateur s'en va-t-il ? quelle est la cause de sa décadence ? Voilà ce que tout le monde s'est demandé et ce que personne n'a pu résoudre.

On a dit que le prédicateur lui avait ouvert une concurrence : c'est vrai ; mais examinez sur la même place le prédicateur et l'improvisateur, vous verrez que le prédicateur prêche dans le désert, et que l'improvisateur chante pour la foule. Ce ne peut donc être le prédicateur qui ait tué l'improvisateur.

On a dit que l'Arioste avait vieilli ; que la folie de Roland était un peu bien connue ; que les amours de Médor et d'Angélique, éternellement répétées, étaient au bout de leur intérêt ; enfin que, depuis la découverte des bateaux à vapeur et des allumettes chimiques, les sorcelleries de Merlin avaient paru bien pâles.

Rien de tout cela n'est vrai, et la preuve c'est que, l'improvisateur coupant les séances comme le poète coupe ses chants, et s'arrêtant chaque soir à l'endroit le plus intéressant, il n'y a pas de nuit que quelque lazzarone impatient n'aille réveiller l'improvisateur pour avoir la suite de son récit.

D'ailleurs, ce n'est pas l'auditoire qui manque à l'improvisateur, c'est l'improvisateur qui manque à l'auditoire.

Eh bien ! cette cause de la décadence de l'improvisation, je crois l'avoir trouvée : la voici. L'improvisateur est aveugle comme Homère ; comme Homère, il tend son chapeau à la foule pour en obtenir une faible rétribution ; c'est cette rétribution, si modique qu'elle soit, qui perpétue l'improvisateur.

Or, qu'arrive-t-il à Naples ? C'est que, lorsque l'improvisateur fait le tour du cercle tendant son chapeau, il y a des spectateurs poétiques et consciencieux qui y plongent la main pour y laisser un sou ; mais il y en a aussi qui, abusant du même geste, au lieu d'y mettre un sou, en retirent deux.

Il en résulte que, lorsque l'improvisateur a fini sa tournée, il retrouve

son chapeau aussi parfaitement vide qu'avant de l'avoir commencée, moins la coiffe.

Cet état de choses, comme on le comprend, ne peut durer : il faut à l'art une subvention ; à défaut de subvention, l'art disparaît. Or, comme je doute que le gouvernement de Naples subventionne jamais l'improvisateur, l'art de l'improvisation est sur le point de disparaître.

C'est donc un plaisir qui va échapper au lanzarone ; mais, Dieu merci ! à défaut de celui-ci, il en a d'autres.

Il a la revue que le roi tous les huit jours passe de son armée.

Le roi de Naples est un des rois les plus guerriers de la terre ; tout jeune, il faisait déjà changer les uniformes des troupes. C'est à propos d'un de ces changemens, qui ne s'opéraient pas sans porter quelque atteinte au trésor, que son aïeul Ferdinand, roi plein de sens, lui disait les paroles mémorables qui prouvaient le cas que le roi faisait, non pas sans doute du courage, mais de la composition de son armée : — Mon cher enfant, habille-les de blanc, habille-les de rouge, ils s'enfuiront toujours.

Cela n'arrêta pas le moins du monde le jeune prince dans ses dispositions belliqueuses ; il continua d'étudier le demi-tour à droite et le demi-tour à gauche ; il amena des perfectionnemens dans la coupe de l'habit et la forme du schako ; enfin, il parvint à élargir les cadres de son armée jusqu'à ce qu'il pût y faire entrer cinquante mille hommes à peu près.

C'est, comme on le voit, un fort joli joujou royal que cinquante mille soldats qui marchent, qui s'arrêtent, qui tourment, qui virent à la parole, ni plus ni moins que si chacune de ces cinquante mille individualités était une mécanique.

Maintenant, examinons comment cette mécanique est montée, et cela sans faire tort le moins du monde au génie organisateur du roi et au courage individuel de chaque soldat.

Le premier corps, le corps privilégié, le corps par excellence de toutes les royautés qui tremblent, celui auquel est confiée la garde du palais, est composé de Suisses ; leurs avantages sont une paie plus élevée ; leurs privilèges, le droit de porter le sabre dans la ville.

La garde ne vient qu'en second, ce qui fait que, quoique jouissant à peu près des mêmes avantages et des mêmes privilèges que les Suisses, elle exécute ces dignes descendans de Guillaume Tell, qui, à ses yeux, ont commis un crime irrémissible, celui de lui avoir pris le premier rang.

Après la garde vient la légion sicilienne, qui exécute les Suisses parce qu'ils sont Suisses, et les Napolitains parce qu'ils sont Napolitains.

Après les Siciliens vient la ligne, qui exécute les Suisses et la garde parce que ces deux corps ont des avantages qu'elle n'a pas et des privilèges qu'on lui refuse, et les Siciliens par la seule raison qu'ils sont Siciliens.

Enfin, vient la gendarmerie, qui, en sa qualité de gendarmerie, est naturellement exécutée par les autres corps.

Voilà les cinq élémens dont se compose l'armée de Ferdinand II, cette formidable armée que le gouvernement napolitain offrait au prince impérial de Russie comme l'avant-garde de la future coalition qui devait marcher sur la France.

Mettez dans une plaine les Suisses et la garde, les Siciliens et la ligne ;

faites-leur donner le signal du combat par la gendarmerie, et Suisses, Napolitains, Siciliens et gendarmes s'entrégorgeront depuis le premier jusqu'au dernier, sans rompre d'une semelle. Échelonnez ces cinq corps contre l'ennemi, aucun ne tiendra peut-être, car chaque échelon sera convaincu qu'il a moins à craindre de l'ennemi que de ses alliés, et que, si mal attaqué qu'il sera par lui, il sera encore plus mal soutenu par les autres.

Cela n'empêche pas que, lorsque cette mécanique militaire fonctionne, elle ne soit fort agréable à voir. Aussi, quand le lazzarone la regarde opérer, il bat des mains; lorsqu'il entend sa musique, il fait la roue. Seulement, lorsqu'elle fait l'exercice à feu, il se sauve : il peut rester une baguette dans les fusils; cela s'est vu.

Mais le lazzarone a encore d'autres plaisirs.

Il a les cloches qui, partout, sonnent, et qui, à Naples, chantent. L'instrument du lazzarone, c'est la cloche. Plus heureux que Guildenstern qui refuse à Hamlet de jouer de la flûte sous prétexte qu'il ne sait pas en jouer, le lazzarone sait jouer de la cloche sans l'avoir appris. Veut-il, après un long repos, un exercice agréable et sain, il entre dans une église et prie le sacristain de lui laisser sonner la cloche; le sacristain, enchanté de se reposer, se fait prier un instant pour donner de la valeur à sa concession; puis il lui passe la corde : le lazzarone s'y pend aussitôt, et, tandis que le sacristain se croise les bras, le lazzarone fait de la voltige.

Il a la voiture qui passe et qui le promène gratis. A Naples, il n'y a pas de domestique qui consente à se tenir debout derrière une voiture, ni de maître qui permette que le domestique se tienne assis à côté de lui. Il en résulte que le domestique monte près du cocher et que le lazzarone monte derrière. On a essayé tous les moyens de chasser le lazzarone de ce poste, et tous les moyens ont échoué. La chose est passée en coutume, et, comme toute chose passée en coutume, a aujourd'hui force de loi.

Il a la parade des Puppi. Le lazzarone n'entre pas dans l'intérieur où se joue la pièce, c'est vrai. Aux Puppi, les premières coûtent cinq sous, l'orchestre trois sous, et le parterre six liards. Ces prix exorbitants dépassent de beaucoup les moyens des lazzaroni. Mais, pour attirer les chalands, on apporte sur des tréteaux dressés devant l'entrée du théâtre les principales marionnettes revêtues de leur grand costume. C'est le roi Latinus avec son manteau royal, son sceptre à la main, sa couronne sur sa tête; c'est la reine Amata, vêtue de sa robe de grand gala et le front serré avec le bandeau qui lui serrera la gorge; c'est le pieux Eneas, tenant à la main la grande épée qui occira Turnus; c'est la jeune Lavinie, les cheveux ombragés de la fleur d'oranger virginale; c'est enfin Polichinelle. Personnage indispensable, diplomate universel, Talleyrand contemporain de Moïse et de Sésostriis, Polichinelle est chargé de maintenir la paix entre les Troyens et les Latins; et, lorsqu'il perdra tout espoir d'arranger les choses, il montera sur un arbre pour regarder la bataille, et n'en descendra que pour en enterrer les morts. Voilà ce qu'on lui montre, à lui, cet heureux lazzarone; c'est tout ce qu'il désire. Il connaît les personnages, son imagination fera le reste.

Il a l'Anglais. Peste ! nous avons oublié l'Anglais.

L'Anglais, qui est plus pour lui que l'improvisateur, plus que la revue, plus que les cloches, plus que les Puppi; l'Anglais, qui lui procure non seulement du plaisir, mais de l'argent; l'Anglais, sa chose, son bien, sa

propriété; l'Anglais, qu'il précède pour lui montrer son chemin, ou qu'il suit pour lui voler son mouchoir; l'Anglais, auquel il vend des curiosités; l'Anglais, auquel il procure des médailles antiques; l'Anglais, auquel il apprend son idiome; l'Anglais, qui lui jette dans la mer des sous qu'il rattrape en plongeant; l'Anglais enfin, qu'il accompagne dans ses excursions à Pouzzoles, à Castellamare, à Capri ou à Pompéïa. Car l'Anglais est original par système : l'Anglais refuse parfois le guide patenté et le cicérone à numéro; l'Anglais prend le premier lazzarone venu, sans doute parce que l'Anglais a une attraction instinctive pour le lazzarone, comme le lazzarone a une sympathie calculée pour l'Anglais.

Et, il faut le dire, le lazzarone est non seulement bon guide, mais encore bon conseiller. Pendant mon séjour à Naples, un lazzarone avait donné à un Anglais trois conseils dont il s'était trouvé fort bien. Aussi, les trois conseils avaient rapporté cinq piastres au lazzarone, ce qui lui avait fait une existence assurée et tranquille pour six mois.

Voici le fait.

X

Le Lazzarone et l'Anglais.

Il y avait à Naples en même temps que moi et dans le même hôtel que moi un de ces Anglais quinteux, flegmatiques, absolus, qui croient l'argent le mobile de tout, qui se figurent qu'avec de l'argent on doit venir à bout de tout, enfin pour qui l'argent est l'argument qui répond à tout.

L'Anglais s'était fait ce raisonnement : Avec mon argent, je dirai ce que je pense; avec mon argent, je me procurerai ce que je veux; avec mon argent, j'achèterai ce que je désire. Si j'ai assez d'argent pour donner un bon prix de la terre, je verrai après cela à marchander le ciel.

Et il était parti de Londres dans cette douce illusion. Il était venu droit à Naples par le bateau à vapeur *the Sphinx*. Une fois à Naples, il avait voulu voir Pompéïa; il avait fait demander un guide; et comme le guide ne se trouvait pas là sous sa main à l'instant même où il le demandait, il avait pris un lazzarone pour remplacer le guide.

En arrivant la veille dans le port, l'Anglais avait éprouvé un premier désappointement : le bâtiment avait jeté l'ancre une demi-heure trop tard pour que les passagers pussent descendre à terre le même soir. Or, comme l'Anglais avait eu constamment le mal de mer pendant les six jours que le bâtiment avait mis pour venir de Portsmouth à Naples, ce digne insulaire avait supporté fort impatiemment cette contrariété. En conséquence, il avait fait offrir à l'instant même cent guinées au capitaine du port; mais comme les ordres sanitaires sont du dernier positif, le capitaine du port lui avait ri au nez; l'Anglais alors s'était couché de fort mauvaise humeur, envoyant à tous les diables le roi qui donnait de pareils ordres et le gouvernement qui avait la bassesse de les exécuter.

Grâce à leur tempérament lymphatique, les Anglais sont tout particulièrement rancuniers; notre Anglais conservait donc une dent contre le roi Ferdinand; et, comme les Anglais n'ont pas l'habitude de dissimuler ce qu'ils pensent, il déblatérerait tout en suivant la route de Pompéïa, et dans le plus pur italien que pouvait lui fournir sa grammaire de Vergani, contre la tyrannie du roi Ferdinand.

Le lazzarone ne parle pas italien, mais le lazzarone comprend toutes les langues. Le lazzarone comprenait donc parfaitement ce que disait l'Anglais, qui, par suite de ses principes d'égalité sans doute, l'avait fait s'asseoir dans sa voiture. La seule distance sociale qui existât entre l'Anglais et le lazzarone, c'est que l'Anglais allait en avant, et le lazzarone allait en arrière.

Tant qu'on fut sur le grand chemin, le lazzarone écouta impassiblement toutes les injures qu'il plut à l'Anglais de débiter contre son souverain. Le lazzarone n'a pas d'opinion politique arrêtée. On peut dire devant lui tout ce qu'on veut du roi, de la reine ou du prince royal; pourvu qu'on ne dise rien de la Madone, de saint Janvier ou du Vésuve, le lazzarone laissera tout dire.

Cependant, en arrivant à la rue des Tombeaux, le lazzarone, voyant que l'Anglais continuait son monologue, mit l'index sur sa bouche en signe de silence; mais, soit que l'Anglais n'eût pas compris l'importance du signe, soit qu'il regardât comme au dessous de sa dignité de se rendre à l'invitation qui lui était faite, il continua ses invectives contre Ferdinand le Bien-Aimé. Je crois que c'est ainsi qu'on l'appelle.

— Pardon, excellence, dit le lazzarone en appuyant une de ses mains sur le rebord de la calèche et en sautant à terre aussi légèrement qu'aurait pu le faire Auriol, Lawrence ou Redisha; pardon, excellence, mais avec votre permission je retourne à Naples.

— Pourquoi toi retourner à Naples? demanda l'Anglais.

— Parce que moi pas avoir envie d'être pendu, dit le lazzarone, empruntant pour répondre à l'Anglais la tournure de phrase qu'il paraissait affectionner.

— Et qui oserait pendre toi? reprit l'Anglais.

— Roi à moi, répondit le lazzarone.

— Et pourquoi pendrait-il toi?

— Parce que vous avoir dit des injures de lui.

— L'Anglais être libre de dire tout ce qu'il veut.

— Le lazzarone ne l'être pas.

— Mais toi n'avoir rien dit.

— Mais moi avoir entendu tout.

— Qui dira toi avoir entendu tout?

— L'invalid.

— Quel invalid?

— L'invalid qui va nous accompagner pour visiter Pompéia.

— Moi pas vouloir d'invalid.

— Alors vous pas visiter Pompéia.

— Moi pas pouvoir visiter Pompéia sans invalid?

— Non.

— Moi en payant?

— Non.

— Moi, en donnant le double, le triple, le quadruple?

— Non, non, non!

— Oh! oh! fit l'Anglais; et il tomba dans une réflexion profonde.

Quant au lazzarone, il se mit à essayer de sauter par dessus son ombre.

— Je veux bien prendre l'invalid, moi, dit l'Anglais au bout d'un instant.

— Prenons l'invalid alors, répondit le lazzarone.

— Mais je ne veux pas taire la langue à moi.
 — En ce cas, je souhaite le bonjour à vous.
 — Moi vouloir que tu restes.
 — En ce cas, laissez-moi donner un conseil à vous.
 — Donne le conseil à moi.
 — Puisque vous ne vouloir pas taire la langue à vous, prenez un invalide sourd au moins.

— Oh ! dit l'Anglais émerveillé du conseil, moi bien vouloir le invalide sourd. Voilà une piastra pour toi avoir trouvé le invalide sourd.

Le lazzarone courut au corps-de-garde et choisit un invalide sourd comme une pioche.

On commença l'investigation habituelle, pendant laquelle l'Anglais continua de soulager son cœur à l'endroit de Sa Majesté Ferdinand I^{er}, sans que l'invalide l'entendît et sans que le lazzarone fît semblant de l'entendre : on visita ainsi la maison de Diomède, la rue des Tombeaux, la villa de Cicéron, la maison du Poète. Dans une des chambres à coucher de cette dernière était une fresque fort anacréontique qui attira l'attention de l'Anglais, qui, sans demander la permission à personne, s'assit sur un siège de bronze, tira son album et commença à dessiner.

A la première ligne qu'il traça, l'invalide et le lazzarone s'approchèrent de lui ; l'invalide voulut parler, mais le lazzarone lui fit signe qu'il allait porter la parole.

— Excellence, dit le lazzarone, il est défendu de faire des copies des fresques.

— Oh ! dit l'anglais, moi vouloir cette copie.
 — C'est défendu.
 — Oh ! moi, je paierai.
 — C'est défendu, même en payant.
 — Oh ! je paierai le double, le triple, le quadruple.
 — Je vous dis que c'est défendu ! défendu ! défendu ! entendez-vous ?

— Moi vouloir absolument dessiner cette petite bêtise pour faire rire milady.

— Alors l'invalide mettre vous au corps-de-garde.
 — L'Anglais être libre de dessiner ce qu'il veut.
 Et l'Anglaisse remit à dessiner. L'invalide s'approcha d'un air inexorable.

— Pardonnez, excellence, dit le lazzarone.
 — Parle à moi.
 — Voulez-vous absolument dessiner cette fresque ?
 — Je le veux.
 — Et d'autres encore ?
 — Oui, et d'autres encore ; moi vouloir dessiner toutes les fresques.
 — Alors, dit le lazzarone, laissez-moi donner un conseil à votre excellence. Prenez un invalide aveugle.

— Oh ! oh ! s'écria l'Anglais, plus émerveillé encore du second conseil que du premier, moi bien vouloir le invalide aveugle. Voilà deux piastres pour toi avoir trouvé le invalide aveugle.

— Alors, sortons ; j'irai chercher l'invalide aveugle, et vous renverrez l'invalide sourd, en le payant, bien entendu.

— Je paierai le invalide sourd.

L'Anglais renfonça son crayon dans son album, et son album dans sa

poète; puis, sortant de la maison de Salustre, il fit semblant de s'arrêter devant un mur pour lire les inscriptions à la sanguine qui y sont tracées. Pendant ce temps, le lazzarone courait au corps-de-garde et en ramenait un invalide aveugle, conduit par un caniche noir. L'Anglais donna deux carlins à l'invalide sourd et le renvoya.

L'Anglais voulait rentrer à l'instant même dans la maison du poète pour continuer son dessin; mais le lazzarone obtint de lui que, pour dérouter les soupçons, il ferait un petit détour. L'invalide aveugle marcha devant, et l'on continua la visite.

Le chien de l'invalide connaissait son Pompeia sur le bout de la patte; c'était un gaillard qui en savait, en antiquités, plus que beaucoup de membres des inscriptions et belles-lettres. Il conduisit donc notre voyageur de la boutique du forgeron à la maison de Fortunata, et de la maison de Fortunata au four public.

Ceux qui ont vu Pompeia savent que ce four public porte une singulière enseigne, modelée en terre cuite, peinte en vermillon, et au dessous de laquelle sont écrits ces trois mots : *Hic habitat Felicitas*.

— Oh! oh! dit l'Anglais, les maisons être numérotées à Pompeia! Voilà le n° 1. Puis il ajouta tout bas au lazzarone : Moi vouloir peindre le n° 2 pour faire rire un peu milady.

— Faites, dit le lazzarone; pendant ce temps j'amuserai le invalide.

Et le lazzarone alla causer avec l'invalide tandis que l'Anglais faisait son croquis.

Le croquis fut fait en quelques minutes.

— Moi très content, dit l'Anglais; mais moi vouloir retourner à la maison du poète.

— Castor! dit l'invalide à son chien; Castor, à la maison du poète!

Et Castor revint sur ses pas et entra tout droit chez Salustre.

Le lazzarone se remit à causer avec l'invalide, et l'Anglais acheva son dessin.

— Oh! moi très content, très content! dit l'Anglais; mais moi vouloir en faire d'autres.

— Alors continuons, dit le lazzarone.

Comme on le comprend bien, l'occasion ne manqua pas à l'Anglais d'augmenter sa collection de drôleries; les anciens avaient à cet endroit l'imagination fort vagabonde. En moins de deux heures, il se trouva avoir un album fort respectable.

Sur ces entrefaites, on arriva à une fouille : c'était, à ce qu'il paraissait, la maison d'un fort riche particulier, car on en tirait une multitude de statuettes, de bronzes, de curiosités plus précieuses les unes que autres, que l'on portait aussitôt dans une maison à côté. L'Anglais entra dans ce musée improvisé et s'arrêta devant une petite statue de satyre haute de six pouces, et qui avait toutes les qualités nécessaires pour attirer son attention.

— Oh! dit l'Anglais, moi vouloir acheter cette petite statue.

— Le roi de Naples pas vouloir la vendre, répondit le lazzarone.

— Moi je paierai ce qu'on voudra, pour faire rire un peu milady.

— Je vous dis qu'elle n'est point à vendre.

— Moi la paierai le double, le triple, le quadruple.

— Pardon, excellence, dit le lazzarone en changeant de ton, je vous ai déjà donné deux conseils, vous vous en êtes bien trouvé; voulez-vous

que je vous en donne un troisième ? Eh bien ! n'achetez point la statue, volez-la.

— Oh ! toi avoir raison. Avec cela, nous avoir l'invalidé aveugle. Oh ! oh ! oh ! ce être très original.

— Oui ; mais avoir Castor, qui a deux bons yeux et seize bonnes dents, et qui, si vous y touchez seulement du bout du doigt, vous sautera à la gorge.

— Moi, donner une boulette à Castor.

— Faites mieux : prenez un invalide boiteux. Comme vous avez à peu près tout vu, vous mettrez la statuette dans votre poche et nous nous sauverons. Il criera ; mais nous aurons des jambes, et il n'en aura pas.

— Oh ! s'écria l'Anglais, encore plus émerveillé du troisième conseil que du second, moi bien vouloir le invalide boiteux ; voilà trois piastres pour toi avoir trouvé le invalide boiteux.

Et pour ne point donner de soupçons à l'invalidé aveugle et surtout à Castor, l'Anglais sortit et fit semblant de regarder une fontaine en coquillages d'un rococo mirobolant, tandis que le lazzarone était allé chercher le nouveau guide.

Un quart d'heure après il revint accompagné d'un invalide qui avait deux jambes de bois ; il savait que l'Anglais ne marchandait pas, et il ramenait ce qu'il avait trouvé de mieux dans ce genre.

On donna trois carlins à l'invalidé aveugle, deux pour lui, un pour Castor, et on les renvoya tous les deux.

Il ne restait à voir que les théâtres, le Forum nundiarium et le temple d'Isis ; l'Anglais et le lazzarone visitèrent ces trois antiquités avec la vénération convenable ; puis l'Anglais, du ton le plus dégagé qu'il put prendre, demanda à voir encore une fois le produit des fouilles de la maison qu'on venait de découvrir ; l'invalidé, sans défiance aucune, ramena l'Anglais au petit musée.

Tous trois entrèrent dans la chambre où les curiosités étaient étalées sur des planches clouées contre la muraille.

Tandis que l'Anglais allait, tournait, virait, revenant sans avoir l'air d'y toucher, à sa statuette, le lazzarone s'amusa à tendre, à la hauteur de deux pieds, une corde devant la porte. Quand la corde fut bien assurée il fit signe à l'Anglais, l'Anglais mit la statuette dans sa poche, et, pendant que l'invalidé ébahi le regardait faire, il sauta par dessus la corde, et, précédé par le lazzarone, il se sauva à toutes jambes par la porte de Stabie, se trouva sur la route de Salerne, rencontra un corricolo qui retournait à Naples, sauta dedans et rejoignit sa calèche, qui l'attendait à la via del Sepolcri. Deux heures après avoir quitté Pompeia il était à Torre del Greco, et une heure après avoir quitté Torre del Greco il était à Naples.

Quant à l'invalidé, il avait d'abord essayé d'enjamber par dessus la corde, mais le lazzarone avait établi sa barrière à une hauteur qui ne permettait à aucune jambe de bois de la franchir : l'invalidé avait alors tenté de la dénouer ; mais le lazzarone avait été pêcheur dans ses momens perdus, et savait faire ce fameux nœud à la marinère qui qui n'est autre chose que le nœud gordien. Enfin l'invalidé, à l'exemple d'Alexandre-le-Grand, avait voulu couper ce qu'il ne pouvait dénouer, et avait tiré son sabre ; mais son sabre, qui n'avait jamais coupé que très peu, ne coupait plus du tout : de sorte que l'Anglais était à moitié

chemin de Resina , que l'invalidé en était encore à essayer de scier sa corde.

Le même soir l'Anglais s'embarqua sur le bateau à vapeur *the King George* , et le lazzarone se perdit dans la foule de ses compagnons.

L'Anglais avait fait les trois choses les plus expressément défendues à Naples : il avait dit du mal du roi , il avait copié des fresques, il avait volé une statue ; et tout cela , non pas grâce à son argent , son argent ne lui servit de rien pour ces trois choses , mais grâce à l'imaginative d'un lazzarone.

Mais , pensera-t-on , parmi ces choses , il y en a une qui n'est ni plus ni moins qu'un vol. Je répondrai que le lazzarone est essentiellement voleur ; c'est-à-dire que le lazzarone a ses idées à lui sur la propriété , ce qui l'empêche d'adopter à cet endroit les idées des autres. Le lazzarone n'est pas voleur , il est conquérant ; il ne dérobe pas , il prend. Le lazzarone a beaucoup du Spartiate : pour lui la soustraction est une vertu , pourvu que la soustraction se fasse avec adresse. Il n'y a de voleurs , à ses yeux , que ceux qui se laissent prendre. Aussi , afin de n'être pas pris , le lazzarone s'associe parfois avec le sbire.

Le sbire n'est souvent lui-même qu'un lazzarone armé par la loi. Le sbire a un aspect formidable ; il porte une carabine , une paire de pistolets et un sabre. Le sbire est chargé de faire la police de seconde main : il veille sur la sécurité publique entre deux patrouilles. En cas d'association , aussitôt que la patrouille est passée , le sbire met une pierre sur une borne pour indiquer au lazzarone qu'il peut voler en toute sûreté.

Quand le lazzarone a volé , le sbire paraît.

Alors le sbire et le lazzarone partagent en frères.

Seulement , en ce cas , il arrive parfois aussi que le sbire vole le lazzarone ou que le lazzarone escroque le sbire : notre pauvre monde va tellement de mal en pis , qu'on ne peut plus compter sur la conscience , même des fripons.

Le gouvernement sait cela , et il essaie d'y remédier en changeant les sbires de quartier ; alors ce sont de nouvelles associations à faire , de nouvelles compagnies d'assurance mutuelle à organiser.

Le sbire se met en embuscade dans la rue de Chiaja , de Toledo ou de Forcella , et , quand il veut , il est sûr , dès le soir de la première journée , d'avoir déjà établi des relations commerciales qui le dédommagent de celles qu'il vient d'être forcé de rompre.

Comme le lazzarone n'a pas de poches , on le trouve éternellement la main dans la poche des autres.

Le lazzarone ne tarde donc jamais à être pris en flagrant délit par le sbire ; alors le marché s'établit.

Le sbire , généreux comme Orosmane , propose une rançon.

Le lazzarone , fidèle à sa parole comme Lusignan , dégage sa parole au bout de dix minutes , d'une demi-heure , d'une heure au plus tard.

Parfois cependant , comme je l'ai dit , le sbire abuse de sa puissance ou le lazzarone de son adresse.

Un jour , en passant dans la rue de Tolède , j'ai vu arrêter un sbire. Comme le chasseur de La Fontaine , il avait été insatiable , et il était puni par où il avait péché.

Voici ce qui était arrivé :

Un sbire avait pris un lazzarone en flagrant délit.

— Qu'as-tu volé à ce monsieur en noir qui vient de passer ? demande le sbire.

— Rien, absolument rien, excellence, répondit le lazzarone (le lazzarone appelle le sbire excellence).

— Je t'ai vu la main dans sa poche.

— Sa poche était vide.

— Comment ! pas un mouchoir, pas une tabatière, pas une bourse ?

— C'était un savant, excellence.

— Pourquoi t'adresses-tu à ces sortes de gens

— Je l'ai reconnu trop tard.

— Allons, suis-moi à la police.

— Comment ! mais puisque je n'ai rien volé, excellence.

— C'est justement pour cela, imbécile. Si tu avais volé quelque chose, on s'arrangerait.

— Eh bien ! c'est partie remise, voilà tout ; je ne serai pas toujours si malheureux.

— Me promets-tu, d'ici à une demi-heure, de me dédommager ?

— Je vous le promets, excellence.

— Comment cela ?

— Ce qu'il y a dans la poche du premier passant sera pour vous.

— Soit, mais je choisirai l'individu ; je ne me soucie pas que tu ailles encore faire quelque bêtise pareille à l'autre.

— Vous choisirez.

Le sbire s'appuie majestueusement contre une borne ; le lazzarone se couche paresseusement à ses pieds.

Un abbé, un avocat, un poète, passent successivement sans que le sbire bouge. Un jeune officier, lesté, pimpant, paré d'un charmant uniforme, paraît à son tour ; le sbire donne le signal.

Le lazzarone se lève et suit l'officier ; tous deux disparaissent à l'angle de la première rue. Un instant après, le lazzarone revient tenant sa rançon à la main.

— Qu'est-ce que c'est que cela ? demande le sbire.

— Un mouchoir, répond le lazzarone.

— Voilà tout ?

— Comment, voilà tout ? c'est de la batiste !

— Est-ce qu'il n'en avait qu'un seul (1) ?

— Un seul dans cette poche-là.

— Et dans l'autre ?

— Dans l'autre il avait son foulard.

— Pourquoi ne l'as-tu pas apporté ?

— Celui-là, je le garde pour moi, excellence.

— Comment, pour toi ?

— Oui. N'est-il pas convenu que nous partageons ?

— Eh bien ?

— Eh bien ! chacun sa poche.

— J'ai droit à tout.

— A la moitié, excellence.

(1) A Naples, on a toujours deux mouchoirs dans sa poche : un mouchoir de batiste pour s'essuyer, un mouchoir de soie pour se moucher ; il y a même des élégans qui en ont un troisième avec lequel ils époussettent leurs bottes, pour faire croire qu'ils sont venus en voiture.

- Je veux le foulard.
- Mais, excellence...
- Je veux le foulard !
- C'est une injustice.
- Ah ! tu dis du mal des employés du gouvernement. En prison, drôle ! en prison !
- Vous aurez le foulard, excellence.
- Je veux celui de l'officier.
- Vous aurez celui de l'officier.
- Où le retrouveras-tu !
- Il était allé chez sa maîtresse, rue de Foria ; je vais l'attendre à la porte.

Le lazzarone remonte la rue, disparaît, et va s'embusquer dans une grande porte de la rue de Foria.

Au bout d'un instant, le jeune officier sort ; il n'a pas fait dix pas qu'il fouille à sa poche et s'aperçoit qu'elle est vide.

- Pardon, excellence, dit le lazzarone, vous cherchez quelque chose ?
- J'ai perdu un mouchoir de batiste.
- Votre excellence ne l'a pas perdu, on le lui a volé.
- Et quel est le brigand ?...
- Qu'est-ce que votre excellence me donnera si je lui trouve son voleur ?
- Je te donnerai une piastre !
- J'en veux deux.
- Va pour deux piastres. Eh bien ! que fais-tu ?
- Je vous vole votre foulard ?
- Pour me faire retrouver mon mouchoir ?
- Oui.
- Et où seront-ils tous les deux ?
- Dans la même poche. Celui à qui je donnerai votre foulard est celui à qui j'ai déjà donné votre mouchoir.

L'officier suit le lazzarone ; le lazzarone remet le foulard au sbire, le sbire fourre le foulard dans sa poche. Le lazzarone, rendu à la liberté, s'esquive. Derrière le lazzarone vient l'officier. L'officier met la main sur le collet du sbire, le sbire tombe à genoux. Comme le sbire de cette espèce a été lazzarone avant d'être sbire, il comprend tout : c'est lui qui est le volé. Il a voulu jouer son associé, il a été joué par lui. Tous autres qu'un lazzarone et un sbire se brouilleraient en pareille circonstance ; mais le lazzarone et le sbire ne se brouillent pas pour si peu de chose : c'est à l'œuvre qu'on reconnaît l'ouvrier. Le lazzarone et le sbire se sont reconnus pour deux ouvriers de première force ; ils ont pu s'apprécier l'un l'autre. Gare aux poches ! ce sera désormais entre eux à la vie et à la mort.

XI

Le roi Nasone.

Je ne sais pas si les lazzaroni, ennuyés de leur liberté, demandèrent jamais un roi comme les grenouilles de la fable, mais ce que je sais, c'est qu'un jour Dieu leur envoya un.

Celui-là n'était ni un baliveau ni une grue : c'était un renard, et un

des plus fins que la race royale ait jamais produits. Ce roi eut trois noms : Dieu le nomma Ferdinand IV, le congrès le nomma Ferdinand I^{er}, et les lazzaroni le nommèrent le roi Nasone.

Dieu et le congrès eurent tort : un seul de ses trois noms lui resta : c'est celui qui lui a été donné par les lazzaroni.

L'histoire, à la vérité, lui a conservé indifféremment les deux autres, ce qui n'a pas contribué à la rendre plus claire ; mais qui est-ce qui lit l'histoire, si ce n'est les historiens lorsqu'ils corrigent leurs épreuves !

A Naples, personne ne connaît donc ni Ferdinand I^{er} ni Ferdinand IV ; mais, en revanche, tout le monde connaît le roi Nasone.

Chaque peuple a eu son roi qui a résumé l'esprit de la nation. Les Écossais ont eu Robert-Bruce, les Anglais ont eu Henri VIII, les Allemands ont eu Maximilien, les Français ont eu Henri IV, les Espagnols ont eu Charles V, les Napolitains ont eu *Nasone* (1).

Le roi Nasone était l'homme le plus fin, le plus fort, le plus adroit, le plus insouciant, le plus indévot, le plus superstitieux de son royaume, ce qui n'est pas peu dire. Moitié Italien, moitié Français, moitié Espagnol, jamais il n'a su un mot d'espagnol, de français ni d'italien ; le roi Nasone n'a jamais su qu'une langue, c'était le patois du môle.

Il a eu pour enfans le roi François, le prince de Salerne, la reine Marie-Amélie, c'est-à-dire un des hommes les plus savans, un des princes les meilleurs, une des femmes les plus admirablement saintes qui aient jamais existé.

Le roi Nasone monta sur le trône à six ans, comme Louis XIV, et mourut presque aussi vieux que lui. Il régna de 1759 à 1825, c'est-à-dire 66 ans y compris sa minorité. Tout ce qui s'accomplit de grand en Europe dans la dernière moitié du siècle passé et dans le premier quart du siècle présent s'accomplit sous ses yeux. Napoléon tout entier passa dans son règne. Il le vit naître et grandir, il le vit décroître et tomber. Il se trouva mêlé à ce drame gigantesque qui bouleversa le monde de Lisbonne à Moscou, et de Paris au Caire.

Le roi Nasone n'avait reçu aucune éducation ; il avait eu pour gouverneur le prince de San-Miandro, qui, n'ayant jamais rien su, n'avait pas jugé nécessaire que son élève en apprît plus que lui. En échange, le roi faisait des armes comme Saint-Georges, montait à cheval comme Rocca Romana, et tirait un coup de fusil comme Charles X. Mais d'arts, mais de sciences, mais de politique, il n'en fut pas un seul instant question dans le programme de l'éducation royale.

Aussi de sa vie le roi Nasone n'ouvrit-il un livre ou ne lut-il un mémoire. Quand il fut majeur, il laissa régner son ministre, quand il fut marié, il laissa régner sa femme. Il ne pouvait se dispenser d'assister aux conseils d'État, mais il avait défendu qu'il y parût un seul encrier, de peur que sa vue n'entraînât à des écritures. Restait son seing, qu'il ne pouvait se dispenser de donner au moins une fois par jour. Napoléon, dans le même cas, avait réduit le sien à cinq lettres d'abord, à trois ensuite, puis enfin à une seule. Le roi Nasone fit mieux, il eut une griffe.

Aussi passait-il le meilleur de son temps à chasser à Caserte ou à pêcher au Fusaro ; puis la chasse finie ou la pêche terminée, le roi se faisait cabaretier, la reine se faisait cabaretière, les courtisans se faisaient

(1) Qu'on ne prenne point ce sobriquet en mauvaise part ; c'est comme si, au lieu de dire Philippe V, nous disions Philippe-le-Long.

garçons de cabaret, et l'on détaillait au dessous du cours des comestibles ordinaires, les produits de la chasse ou de la pêche, le tout avec l'accompagnement de disputes et de jurons qu'on aurait pu rencontrer dans une halle ordinaire. Cela était un des grands plaisirs du roi Nasone.

Le roi Nasone savait de qui tenir son amour pour la chasse. Son père, le roi Charles III, avait fait bâtir le château de Capo-di-monti par la seule raison qu'il y avait sur cette colline, au mois d'août, un abondant passage de becfigues. Malheureusement, en jetant les fondations de cette villa, on s'était aperçu qu'au dessous des fondations s'étendaient de vastes carrières d'où, depuis dix mille ans, Naples tirait sa pierre. On y ensevelit trois millions dans des constructions souterraines; après quoi on s'aperçut qu'il ne manquait qu'une chose pour se rendre au château, c'était un chemin. On comprend que si Charles III, comme son fils, avait eu le goût du commerce et avait vendu ses becfigues, il eût, selon toute probabilité, en les vendant au prix ordinaire, perdu quelque chose, comme un millier de francs sur chacun d'eux.

Le contre-coup de la révolution française vint troubler le roi Nasone au milieu de ses plaisirs. Un jour il lui prit envie de chasser à l'homme au lieu de chasser au daim ou au sanglier; il lâcha sa meute sur la piste des républicains et vint les attaquer aux environs de Rome. Malheureusement le Français est un animal qui revient sur le chasseur. Le roi Nasone le vit revenir et fut obligé d'abandonner la place et de gouverner au plus vite sur Naples; encore fallut-il qu'il changeât de costume avec le duc d'Ascoli, son écuyer. Il prit la gauche, ordonna au duc de le tutoyer, et le servit tout le long de la route comme si le duc d'Ascoli eût été Ferdinand et qu'il eût été le duc d'Ascoli.

Plus tard, un des grands plaisirs du roi était de raconter cette anecdote. L'idée que le duc d'Ascoli aurait pu être pendu à la place du roi mettait la cour en fort belle humeur.

Arrivé à Naples sans accident, le roi jugea qu'il n'était point prudent à lui de s'arrêter là; il s'adressa à son bon ami Nelson, lui demanda un vaisseau, monta dessus avec la reine, son ministre Acton et la belle Emma Lyonna, à laquelle nous reviendrons bientôt; mais un vent contraire s'éleva: le vaisseau ne put sortir du golfe et fut forcé de revenir jeter l'ancre à une centaine de pas de la terre. Alors, ministres, magistrats, officiers, accoururent pour supplier le roi de revenir à Naples; mais le roi tint bon pour la Sicile et envoya promener officiers, magistrats et ministres, marmottant sans cesse ses meilleures prières pour que le vent changeât de direction. Au premier souffle qui vint du nord, on leva l'ancre et on s'éloigna à pleines voiles.

Mais la satisfaction du roi ne fut point de longue durée. A peine la flottille avait-elle gagné la haute mer qu'une tempête terrible s'éleva; en même temps le jeune prince Alberto tomba malade. Le roi avait pris pour capitaine de son vaisseau l'amiral Nelson, qui passait à cette époque pour le premier marin du monde, et cependant, comme si Dieu eût poursuivi le roi en personne, le mât de misaine et la grande vergue de son bâtiment furent brisés, tandis qu'il voyait à cent pas de lui la frégate de l'amiral Carracciolo, sur laquelle il avait refusé de monter, se flant plus à son allié qu'à son sujet, s'avancer au milieu de la tempête, calme et comme si elle commandait aux vents. Plusieurs fois le roi hêla ce bâtiment, qui, pareil à celui du *Corsaire rouge*, semblait un navire enchanté, pour s'informer

s'il ne pourrait point passer à son bord ; mais quoiqu'à chaque signal du roi l'amiral lui-même se fût mis en mer dans une chaloupe et se fût approché du vaisseau royal pour recevoir les ordres de Sa Majesté, le péril du transport était trop grand pour que Carracciolo osât en courir la responsabilité. Cependant à chaque heure le danger augmentait. Enfin on arriva en vue de Palerme, mais le voisinage de la terre augmentait encore le danger : si habile marin que fût Nelson, il en savait moins pour entrer dans le port par un gros temps que le dernier pilote côtier. Il fit donc un signal pour demander s'il se trouvait sur la flottille un homme plus familiarisé que lui avec ces parages. Aussitôt une barque montée par un officier se détacha d'un des bâtimens, emportée par le vent comme une feuille, et s'approcha du vaisseau royal. Lorsqu'elle fut à portée, on jeta une corde, l'officier la saisit, on le hissa à bord : c'était le capitaine Giovanni Beausan, élève et ami de Carracciolo ; il répondit de tout. Nelson lui remit le commandement : une heure après on entra dans le port de Palerme, et le même soir on débarquait à Castello-à-Mare.

Le lendemain, au point du jour, le roi chassait à son château de la Favorite, avec autant de plaisir et d'entrain que s'il n'eût pas perdu la moitié de son royaume.

Pendant ce temps Championnet prenait Naples, et un beau matin le roi Nasone apprit que le monde libéral comptait une république de plus. C'était la république parthénopeenne.

Sa colère fut grande ; il ne comprenait pas que ses sujets, abandonnés par lui, ne lui eussent pas gardé plus exactement leur serment de fidélité ; c'était fort triste : le patrimoine de Charles III était diminué de moitié ; le roi des Deux-Siciles n'en avait plus qu'une. Noblesse et bourgeoisie avaient embrassé avec ardeur la cause de la révolution ; il ne restait plus au roi Nasone que ses bons luzzaroni.

Le roi Nasone s'en rapporta à Dieu et à saint Janvier de changer le cœur de ses sujets, fit vœu d'élever une église sur le modèle de Saint-Pierre s'il rentrait jamais dans sa bonne ville de Naples, et continua de chasser.

Il est vrai que, comme nous l'avons dit, le roi Nasone était un merveilleux tireur. Quoiqu'il ne chassât jamais qu'à balles franches, il était sûr de ne toucher l'animal qu'au défaut de l'épaule ; et, sur ce point, Bas-de-Cuir aurait pu prendre de ses leçons. Mais le curieux de la chose, c'est qu'il exigeait que les chasseurs de sa suite en fissent autant que lui, sinon il entraînait dans des colères toujours fort préjudiciables au coupable. Un jour qu'on avait chassé toute la journée dans la forêt de Fienza, et que les chasseurs faisaient cercle autour d'un double rang de sangliers abattus, le roi avisa un des cadavres frappés au ventre. Aussitôt le rouge lui monta à la figure, et se retournant vers sa suite : — *Che è il porco che a fatto un tal colpo ?* s'écria-t-il, ce qui voulait dire en toutes lettres : Quel est le porc qui a fait un pareil coup ?

— C'est moi, sire, répondit le prince de San-Cataldo. Faut-il me pendre pour cela ?

— Non, dit le roi, mais il faut rester chez vous.

Et désormais le prince de San-Cataldo ne fut plus invité aux chasses royales.

Un des crimes qui avaient le privilège d'exciter à un degré presque égal la colère de Sa Majesté, était de se présenter devant elle avec des favoris longs et des cheveux courts. Tout homme dont le menton n'était point

rasé, dont le crâne n'était point poudré à blanc, et dont la nuque n'était point ornée d'une queue plus ou moins longue, était pour le roi Nasone un jacobin à pendre. Un jour, le jeune prince Peppino Ruffo, qui avait tout perdu au service du prince, qui avait abandonné famille et patrie pour le suivre, eut l'imprudence de se présenter devant lui sans poudre et avec une paire de ces beaux favoris napolitains que vous savez. Le roi ne fit qu'un bond de son fauteuil à lui, et le saisissant à pleines mains par la barbe : — Ah ! brigand ! ah ! jacobin ! ah ! septembriseur ! s'écria-t-il. Mais tu sors donc d'un club, que tu oses te présenter ainsi devant moi ?

— Non, sire, répondit le jeune homme, je sors d'une prison où j'ai été jeté il y a trois mois, comme trop fidèle sujet de Votre Majesté.

Cette raison, si péremptoire qu'elle fût, ne calma pas entièrement le roi, qui garda rancune au pauvre Peppino Ruffo, même après qu'il eut rasé ses favoris, poudré ses cheveux, pris une queue postiche et substitué une culotte courte à ses pantalons.

Il n'y avait par toute la Sicile qu'un homme qui fût aussi colère que le roi : c'était le président Cardillo, qui, n'ayant pas un seul cheveu sur la tête et pas un seul poil au menton, était entré tout d'abord dans les faveurs de son souverain, grâce à la majestueuse perruque dont son front était orné. Aussi, malgré son caractère emporté, le roi l'avait-il pris en amitié grande, malgré sa haine pour les gens de robe. Il le désignait quelquefois pour faire sa partie reversi. Alors c'était un spectacle donné à la galerie. Quand il jouait avec tout autre qu'avec le roi, le président lâchait la bride à sa colère, foudroyait son partner de gros mots, faisait voler les jetons, les fiches, les cartes, l'argent, les chandeliers. Mais, lorsqu'il avait l'honneur de jouer avec le roi, le pauvre président avait les menottes, et il lui fallait ronger son frein. Il prenait bien toujours, dans une intention parfaitement claire, chandeliers, argent, cartes, fiches et jetons ; mais tout à coup le roi, qui ne le perdait pas de vue, le regardait ou lui adressait une question ; alors le président souriait agréablement, reposait sur la table la chose quelconque qu'il tenait à la main et se contentait d'arracher les boutons de son habit, qu'on retrouvait le lendemain semés sur le parquet. Un jour cependant que le roi avait poussé le pauvre président plus loin qu'à l'ordinaire, et que cette plaisanterie lui avait fait négliger son jeu, le prince s'aperçut qu'un as dont il aurait pu se défaire lui était resté.

— Ah ! mon Dieu ! que je suis bête ! s'écria le prince, j'aurais pu donner mon as, et je ne l'ai pas fait.

— Eh bien ! je suis plus bête encore que votre Majesté, s'écria le président, car j'aurais pu donner le quinola et il m'est resté dans les mains.

Le prince, au lieu de se fâcher, éclata de rire ; la réponse lui rappelant probablement l'urbanité de ses bons lazzaroni.

Il faut tout dire aussi : le président Cardillo était, comme Nemrod, un grand chasseur devant Dieu, et avait de magnifiques chasses, des chasses royales auxquelles il invitait son roi et auxquelles son roi lui faisait l'honneur d'assister. C'était dans son magnifique fief d'Ilice que se passait la chose ; et comme au milieu de la propriété s'élevait un château digne d'elle, Sa Majesté daignait, la veille des chasses, arriver, souper et coucher dans ce château, où elle demeurait quelquefois deux ou trois jours de suite. Un soir on y arriva comme d'habitude avec l'intention de chasser le lendemain. Quand il s'agissait de chasser, le roi ne dormait pas. Aussi, après

s'être tourné et retourné toute la nuit dans son lit, se leva-t-il au point du jour, et, allumant son bougeoir, se dirigea-t-il en chemise vers la chambre du seigneur suzerain. La clé était à la porte; Ferdinand eut envie de voir quelle mine un président avait dans son lit. Il tourna la clé et entra dans sa chambre. Dieu servait le roi à sa guise.

Le président, sans perruque et en chemise, était assis au milieu de la chambre. Le roi alla droit à lui. Tandis que, surpris à l'improviste, le pauvre président demeurait sans bouger, le roi lui mit le bougeoir sous le nez pour bien voir la figure qu'il faisait, puis il commença à faire le tour de la statue et du piédestal avec une gravité admirable, tandis que la tête seule du président, mobile comme celle d'un magot de la Chine, l'accompagnait par un mouvement de rotation centrale, égal au mouvement circulaire. Enfin les deux astres qui accomplissaient leur périple, se retrouvèrent en face l'un de l'autre. Et, comme le roi continuait de garder le silence :

— Sire, dit le président avec le plus grand sang-froid, le fait n'étant pas prévu par les lois de l'étiquette, faut-il que je me lève ou faut-il que je reste ?

— Reste, reste, dit le roi, mais ne nous fais pas attendre; voilà quatre heures qui sonnent.

Et il sortit de la chambre aussi gravement qu'il y était entré.

Bientôt l'honneur que le roi faisait au président Cardillo en allant ainsi chasser chez lui éveilla l'ambition des courtisans; il n'y eut pas jusqu'aux abbesses des premiers couvens de Palerme qui, peuplant leurs parcs de chevreuils, de daims et de sangliers, ne fissent inviter le roi à venir donner aux pauvres recluses dont elles dirigeaient les âmes la distraction d'une chasse. On comprend que Sa Majesté se garda bien de refuser de pareilles invitations. Le roi était quelque peu galant; il oublia presque sa colonie de San-Lucio. Cette colonie de San-Lucio était cependant quelque chose de fort agréable. C'était un charmant village, situé à trois ou quatre lieues de Naples, appartenant corps et biens au roi; les âmes seules appartenaient à Dieu, ce qui n'empêchait pas le diable d'en avoir sa part. San-Lucio était, moins le turban et le lacet, devenu le sérail du sultan Nasone. Comme le shah de Perse, il aurait pu une fois faire part à ses amis et connaissances de quatre-vingts naissances dans le même mois.

Aussi la population de San-Lucio a-t-elle encore aujourd'hui des privilèges que n'a aucun autre village du royaume des Deux-Siciles : ses habitans ne paient pas de contributions et échappent à la loi du recrutement. En outre, chacun, quel que soit son âge ou son sexe, a la prétention d'être quelque peu parent du roi actuel. Seulement, les plus âgés l'appellent mon neveu, et les plus jeunes mon cousin.

Le roi Nasone en était donc là en Sicile, chassant tous les jours soit dans ses forêts à lui, soit dans celles du président, soit dans les parcs des abbesses, faisant tous les soirs sa partie d'ombre, de whist ou de reversi, et ne regrettant au monde que son château de Capo-di-Monti, où il y avait tant de beccafics; son lac de Fusaro, où il y avait tant de poissons; et sa place du Môle, où il y avait tant de lazzaroni, lorsqu'un jour un homme de cinquante à cinquante-cinq ans environ se présenta pour lui demander l'autorisation de reconquérir son royaume : cet homme, c'était le cardinal Ruffo.

Fabrizio Ruffo était né d'une famille noble, mais peu considérable.

Seulement, comme il avait le génie de l'intrigue développé à un point fort remarquable, il avait fait, grâce au pape Pie VI, dont il était devenu le favori, un assez beau chemin dans la carrière de la prélature, et il avait été nommé à un haut emploi dans la chambre pontificale. Arrivé là, il eut l'adresse de faire sa fortune en trois ans et la maladresse de laisser voir qu'il l'avait faite. Il en résulta que son faste ayant fait scandale, Pie VI fut forcé de lui demander sa démission. Ruffo la lui donna, vint à Naples, et obtint l'intendance du château de Caserte. Il y servait de son mieux le roi Nasone dans les plaisirs que Sa Majesté allait chercher dans sa villa, lorsque Sa Majesté se réfugia en Sicile. Le cardinal Ruffo l'y suivit.

Là, tandis que le roi chassait le jour et jouait le soir, Ruffo rêvait de reconquérir le royaume. La face des choses changeait en Italie, les défaites succédaient aux défaites; Bonaparte semblait avoir transporté de l'autre côté de la Méditerranée la statue de la Victoire. Les ennemis que le directoire avait à combattre croissaient chaque jour. La flotte turque et la flotte russe combinées avaient repris quelques unes des îles Ioniennes, assiégeaient Corfou et annonçaient hautement que, dès qu'elles se seraient rendues maîtresses de ce point important, elles feraient voile vers les côtes de l'Italie. L'escadre anglaise n'attendait qu'un signal pour se réunir à elles. Fabrizio Ruffo espérait donc qu'en mettant le feu aux Calabres, ce feu, comme une trainée de poudre, gagnerait rapidement Naples et embraserait la capitale. Il vint donc, comme nous l'avons dit, trouver le roi.

Le roi, à qui il ne demandait ni hommes ni argent, mais seulement son autorisation et ses pleins pouvoirs, donna tout ce que le cardinal demandait; après quoi, roi et cardinal échangèrent leur bénédiction. Le cardinal partit pour les montagnes de la Calabre, et le roi pour la forêt de Fienzza.

Deux mois à peu près s'écoulèrent. Pendant ces deux mois, le roi, tout en chassant à la Favorite, à Montréal ou à Illice, avait vu passer une foule de vaisseaux russes, turcs et anglais se dirigeant vers sa capitale. Un soir même, en rentrant, il avait appris que Nelson avait quitté Palerme pour prendre le commandement général de la flotte. Enfin, un matin, il reçut un courrier qui lui annonça que le cardinal Ruffo venait d'entrer à Naples, que la république parthénopéenne, qui était venue avec Championnet, s'en était allée avec Macdonald, et que les républicains avaient obtenu une capitulation en vertu de laquelle ils rendaient les forts, mais qui leur accordait en échange vie et bagages saufs. Cette capitulation était signée de Foote pour l'Angleterre, de Keraudy pour la Russie, de Bonniieu pour la Porte, et de Ruffo pour le roi.

Tout au contraire de ce à quoi l'on s'attendait, Sa Majesté entra dans une grande colère; on lui avait reconquis son royaume, ce qui était fort agréable, mais on avait traité avec des rebelles, ce qui lui paraissait fort humiliant. Nasone était petit-fils de Louis XIV, et il y avait en lui, tout populaire qu'il était, beaucoup de l'orgueil et de l'omnipotence du grand roi.

Il s'agissait donc de sauver l'honneur royal en déchirant la capitulation (1).

(1) Voici les termes de cette capitulation :

1° Le château Neuf et le château de l'OEuf, avec armes et munitions, seront

Cependant on craignait une chose : il y avait à cette heure à Naples un homme qui était plus roi que le roi lui-même; cet homme, c'était Nelson. Or, Nelson était arrivé à l'âge de quarante-un ans sans que son plus mortel ennemi eût eu d'autre reproche à lui faire qu'une trop grande intrépidité. Il avait des honneurs autant qu'un vainqueur en pouvait amasser sur sa tête. La ville de Londres lui avait envoyé une épée, et le roi l'avait fait chevalier du Bain, baron du Nil et pair du royaume. Il avait une fortune princière; car le gouvernement lui faisait mille livres sterling de rente, le roi l'avait doté d'une pension de cinquante mille francs, et la compagnie des Indes lui avait fait cadeau de cent mille écus. Il y avait donc à craindre que Nelson, reconnu, jusque alors, non seulement pour brave entre les braves, mais encore pour loyal entre les loyaux, n'eût le ridicule de tenir à cette double réputation, et, n'ayant rien fait jusque-là qui portât atteinte à son courage, ne voulût rien faire qui portât atteinte à son honneur.

Et pourtant il fallait que la capitulation signée par Foote, de Keraudy et Bonneau fut déchirée. On se rappela que c'était une femme qui avait perdu Adam, et on jeta les yeux sur son amie Emma Lyonna pour damner Nelson. — Emma Lyonna était une femme perdue de Londres. Son père, on ne le connaît pas; sa patrie, on l'ignore : on sait seulement que sa mère était pauvre; on croit qu'elle naquit dans le principauté de Galles, voilà tout. Un charlatan la rencontra et lui offrit de prendre part à une spéculation nouvelle : c'était de représenter la déesse Hygie. Ce charlatan était le docteur Graham, auteur de la *Mégaklithropogénésie*. Emma Lyonna accepta; elle est installée dans le cabinet du docteur, à qui elle sert d'explication vivante. Emma Lyonna était belle, on accourut pour la voir, les peintres demandèrent à la copier; Romney, l'un des artistes les plus populaires de l'Angleterre, la peignit en Vénus, en Cléopâtre, en Phryné. Dès lors la vogue d'Emma Lyonna fut établie, et la fortune de Graham fut faite.

Parmi les jeunes gens qui, depuis l'exposition de la déesse Hygie, suivaient avec le plus d'assiduité les cours du docteur était un jeune homme de la maison de Warwick, nommé Charles Greville. Du jour où il avait vu Emma Lyonna, il en était devenu amoureux; il proposa à la belle

romis aux commissaires de Sa Majesté le roi des Deux-Siciles et de ses alliés, l'Angleterre, la Prusse, la Porte-Ottomane.

2^o Les garnisons républicaines des deux châteaux sortiront avec les honneurs de la guerre et seront respectées dans leurs personnes et dans leurs biens meubles et immeubles.

3^o Elles pourront choisir de s'embarquer sur des vaisseaux parlementaires pour être transportées à Toulon, ou de rester dans le royaume sans avoir rien à craindre ni pour elles ni pour leurs familles. Les vaisseaux seront fournis par les ministres du roi.

4^o Ces conditions et ces clauses seront communes aux personnes des deux sexes enfermées dans les forts, aux républicains faits prisonniers dans le cours de la guerre par les troupes royales ou alliées, et au camp de Saint-Mart n.

5^o Les garnisons républicaines ne sortiront des châteaux que quand les vaisseaux destinés au transport de ceux qui auront choisi le départ seront prêts à mettre à la voile.

6^o L'archevêque de Salerne, le comte Michevieux, le comte Dillon et l'évêque d'Avellino resteront comme otages dans le fort Saint-Elme, jusqu'à ce qu'on ait appris à Naples la nouvelle certaine de l'arrivée à Toulon des vaisseaux qui auront transporté dans cette ville les garnisons républicaines. Les prisonniers du parti du roi et les otages retenus dans les forts seront mis en liberté aussitôt après la ratification de la présente capitulation.

statue de quitter le docteur pour lui. Emma Lyonna commençait à se lasser de poser pour les curieux et pour les peintres. Sa réputation était faite ; un jeune homme de l'aristocratie allait la mettre à la mode ; elle accepta. En trois ans, la fortune de Charles Greville fut mangée, une place honorable qu'il occupait dans la diplomatie perdue, et il ne lui resta rien que la femme à laquelle il devait sa ruine pécuniaire et sa chute sociale. Alors il offrit à Emma de l'épouser, si grande était la fascination que cette autre Laïs exerçait sur cet autre Alcibiade. Mais Emma Lyonna était trop bonne calculatrice pour épouser un homme ruiné ; elle avait pris l'habitude de l'or et des diamans pendant ces trois années, et elle ne voulait pas la perdre. Sous un prétexte de délicatesse dont le pauvre Charles Greville fut dupe, elle refusa. Alors une autre idée lui vint. Il avait à la cour de Naples un oncle riche et puissant, nommé sir Williams Hamilton. Il était l'héritier du vieillard ; il lui avait fait demander de l'argent et la permission d'épouser Emma Lyonna. L'oncle avait répondu par un double refus à cette double demande. Charles Greville connaissait le pouvoir d'Emma Lyonna sur les cœurs : il envoya sa belle sirène solliciter pour elle et pour lui.

Il y avait en effet un charme fatal attaché à cette femme. Le vieillard vit Emma Lyonna et en devint amoureux. Il offrit de faire à son neveu deux mille cinq cents livres sterling de rente si Emma Lyonna consentait à l'épouser lui-même. Quinze jours après, Charles Greville recevait son contrat de rente et Emma Lyonna devenait lady Hamilton.

Le scandale fut grand. Toutefois, on ne pouvait refuser de recevoir la nouvelle mariée dans le monde. Tous les salons lui furent donc ouverts. La reine Caroline, cette fière princesse d'Autriche, cette sœur de Marie-Antoinette, plus hautaine qu'elle encore, refusa complètement de lui parler et affecta de lui tourner le dos chaque fois que le hasard jeta la reine et l'ambassadrice sur le même chemin.

Sur ces entrefaites, Nelson vint à Naples : le vainqueur de la Vera-Cruz, qui devait être celui d'Aboukir et de Trafalgar, subit l'influence commune et devint amoureux. Nelson pouvait être un Achille, mais ce n'était ni un Hyacinthe ni un Pâris ; il avait perdu un œil à Carvi et un bras à la Vera-Cruz. Mais lady Hamilton était trop habile pour laisser échapper la fortune qui passait à la portée de sa main. Elle comprit tout de suite l'influence que Nelson allait prendre sur les événemens et par conséquent sur les hommes. L'Angleterre, pour Ferdinand et Caroline, était non seulement une alliée, mais encore une libératrice : Nelson devenait pour eux non seulement un héros, mais presque un dieu.

L'amour de Nelson changea tout pour Emma Lyonna. La reine descendit de son trône et fit la moitié du chemin qui la séparait de l'aventurière ; Emma Lyonna daigna faire l'autre. Bientôt on ne vit plus l'une sans l'autre. A la cour, au théâtre, à Chiaja, à Toledo, dans sa voiture comme dans la loge royale, Emma Lyonna eut sa place de tous les jours, de toutes les heures, de tous les instans, Emma Lyonna fut la favorite de Caroline.

Le jour des désastres arriva : Emma Lyonna, fidèle à l'amitié ou plutôt à l'ambition, accompagna le roi et la reine en Sicile, traînant Nelson à sa suite. Le terrible capitaine de la mer était, avec elle, obéissant et doux comme un enfant.

Ce fut sur cette femme que Caroline jeta les yeux pour perdre Nelson ;

ce fut à ces mains étranges que Dieu remit l'existence des hommes et le destin des royaumes.

Emma Lyonna portait une lettre de créance conçue en ces termes :

« La Providence vous remet le sort de la monarchie napolitaine ; je n'ai pas le temps de vous écrire une lettre détaillée sur le service immense que nous attendons de vous. Milady, mon ambassadrice et mon amie, vous exposera ma prière et toute la reconnaissance de votre affectionnée,
CAROLINE. »

Dans cette lettre était contenu un décret du roi qui portait « que l'intention du roi n'avait jamais été de traiter avec des sujets rebelles ; qu'en conséquence les capitulations des forts étaient révoquées ; que les partisans de la prétendue république parthénopéenne étant plus ou moins coupables de lèse-majesté, une junte d'État serait établie pour les juger, et punirait les plus coupables par la mort, les autres par la prison et l'exil, tous par la confiscation de leurs biens. »

Une autre ordonnance devait faire connaître les volontés ultérieures de Sa Majesté et la manière dont elles seraient exécutées. A la rigueur, le roi et la reine pouvaient écrire ces choses, ils n'avaient rien signé : ils voyaient les événements accomplis au point de vue de leur pouvoir et de leur dignité. Mais Nelson, l'homme du peuple ; Nelson, le fils d'un pauvre ministre du village de Burnham-Thorp ; Nelson, dont la parole était engagée par la signature de son représentant ; Nelson, qui, dans tous ces démêlés de peuple à rois, devait être calme, impartial et froid comme la statue de la Justice ; Nelson, sur lequel l'Europe avait les yeux ouverts, et dont le monde n'attendait qu'un mot pour le proclamer le défenseur de l'humanité, comme il était déjà l'élu de la gloire ; Nelson, quelle excuse avait-il et que répondra-t-il à Dieu quand Dieu lui demandera compte de l'existence de vingt-cinq mille hommes sacrifiés à un fol amour ? Le navire qui portait Emma Lyonna aborda un soir le navire qui portait Nelson ; une heure après, le navire repartait pour Palerme, emportant pour tout message cette seule réponse : « Tout va bien. » Le lendemain la capitulation était déchirée.

Parmi toutes les victimes, il y en avait une qui devait être sacrée pour Nelson : c'était son collègue l'amiral Carracciolo. Après avoir conduit le roi en Sicile avec un bonheur qui avait fait envie à celui qui passait à cette époque pour le premier homme de mer qui existât, Carracciolo avait demandé la permission de revenir à Naples et l'avait obtenue. Là il avait pris parti pour les républicains, avait combattu avec eux, avait traité comme eux, et, comme eux, eût dû être sous la garde de l'honneur de trois grandes nations.

Carracciolo était parvenu à échapper aux premières recherches, et par conséquent aux premiers massacres ; mais, trahi par un domestique, il fut pris dans la chambre où il était caché. A peine Nelson eut-il appris son arrestation qu'il le réclama comme son prisonnier. Une action grande et généreuse pouvait servir non pas de contre-poids, mais de palliatif à la trahison de l'amiral anglais ; Nelson pouvait réclamer son collègue pour l'arracher à la junte d'État ; on le crut, on l'applaudit : Nelson réclamait son collègue pour le faire pendre sur son propre vaisseau !

Le procès fut court : il commença à neuf heures du matin ; à dix heures, on fit dire à Nelson que la cour venait de décider qu'on accueillerait les preuves et les témoignages en faveur de l'accusé, décision qui,

dans tous les pays du monde, est un droit et non une faveur. Nelson répondit que c'était inutile, et la cour passa outre.

A midi, on vint annoncer à Nelson que l'accusé était condamné à la prison perpétuelle.

— Vous vous trompez, dit Nelson au comte de Thun, qui lui annonçait cette sentence, il a été condamné à la peine de mort.

La cour gratta le mot *prison* et écrivit le mot *mort* à la place.

A une heure, on vint dire à Nelson que le condamné demandait à être fusillé au lieu d'être pendu.

— Il faut que justice ait son cours, répondit Nelson.

En conséquence, on transporta Carracciolo à bord de la *Minerve* ; c'était le vaisseau sur lequel il combattait de préférence. L'amiral l'avait constamment soigné comme un père soigne son propre fils ; et cependant, pendant le temps qu'il était resté à bord du vaisseau anglais, il avait remarqué une foule de ces détails de construction qui faisaient alors et qui font encore de la marine de la Grande-Bretagne une des premières marines du monde : ces détails, il les expliquait à un jeune officier qui avait servi sous lui, et il en était arrivé à un point important de sa démonstration, lorsque le greffier s'avança vers lui, le jugement à la main. Carracciolo s'interrompit, écouta la sentence avec le plus grand calme ; puis, la lecture terminée :

— Je disais donc... reprit l'amiral, et il continua sa démonstration à l'endroit même où l'arrêt de mort l'avait interrompu.

Dix minutes après, le corps de l'amiral se balançait suspendu au bout d'une vergue. Le soir on coupa la corde, on attacha un boulet de trente-six aux pieds du cadavre, et on le jeta à la mer. Douze heures avaient suffi pour rassembler la cour, porter ce jugement, exécuter la sentence, et faire disparaître jusqu'à la dernière trace du condamné.

Pendant ce temps, les bons lazzaroni faisaient de leur mieux : ils attendaient en chantant et en dansant au pied de l'échafaud ou de la potence les cadavres qui sortaient des mains du bourreau, les jetaient dans des bûchers ; puis, lorsqu'ils étaient cuits selon leur goût, ils en grignotaient le foie ou le cœur, tandis que les autres, portés par leur nature à des amusements plus champêtres, se faisaient des sifflets avec les os des bras, et des flûtes avec les os des jambes.

Trois mois de jugemens, d'exécutions et de supplices avaient rétabli le calme dans la ville de Naples. Le roi et la reine reçurent donc avis qu'ils pouvaient rentrer dans leur capitale. Pendant ces trois mois, Nelson et Emma Lyonna ne s'étaient point quittés : ce furent trois mois heureux pour ces tendres amans.

D'ailleurs, de nouveaux honneurs pleuvaient sur Nelson et rejaillissaient sur sa maîtresse ; le vainqueur d'Aboukir avait été fait baron du Nil, le lacerateur du traité de Naples fut fait duc de Bronte.

Le surlendemain de l'exécution de Carracciolo, on signala une flottille venant de Sicile ; c'était le roi qui revenait prendre possession de son royaume. Mais le roi ne regardait pas encore le sol de Naples comme bien affermi ; il résolut de stationner quelques jours dans le port, et de recevoir ses fidèles sujets sur son vaisseau.

Bientôt le vaisseau fut entouré de barques ; c'étaient des ministres qui apportaient des ordonnances, c'étaient des députés qui venaient débiter des harangues, c'étaient des courtisans qui venaient mendier des places.

Tous furent reçus avec ce visage souriant et paternel d'un roi qui rentre dans son royaume. Quelques barques seulement furent écartées de la cour comme importunes : c'étaient celles qui portaient quelques ennuyeux sollicitateurs venant demander la grâce de leurs parens condamnés à mort.

La soirée se passa en fêtes : il y eut illumination et concert sur le vaisseau royal.

Or, écoutez que je vous dise l'étrange spectacle qu'éclaira cette illumination, que je vous raconte l'événement inoui qui troubla ce concert.

C'était dans la nuit du 30 juin au 1^{er} juillet : le roi était fatigué de tout ce bruit, de toutes ces adulations, de toutes ces lâchetés, car Nassone était homme d'esprit avant tout, et son regard voyait tout d'abord le fond de la chose. Il monta seul sur le pont et alla s'appuyer au bastingage du gaillard d'arrière, et, tout en sifflant un air de chasse, il se mit à regarder cette mer infinie, si calme et si tranquille qu'elle réfléchissait toutes les étoiles du ciel. Tout à coup, à vingt pas de lui, du milieu de cette nappe d'azur surgit un homme qui sort de l'eau jusqu'à la ceinture et demeure immobile en face de lui. Le roi fixe les yeux sur l'apparition, tressaille, regarde encore, pâlit, veut reculer et sent ses jambes qui lui manquent ; il veut appeler et sent sa voix qui le trahit. Alors, immobile, l'œil fixe, les cheveux hérissés, la sueur au front, il reste cloué par la terreur.

Cet homme qui sort de l'eau jusqu'à la ceinture, c'est l'ancien ami du roi, c'est le condamné de la surveillance, c'est l'amiral Carracciolo, qui, la tête haute, la face livide, la chevelure ruisselante, s'incline et se redresse à chaque mouvement de la houle, comme pour saluer une dernière fois le roi.

Enfin les liens qui retenaient la langue de Ferdinand se brisent, et l'on entend ce cri terrible retentir jusque dans les entrailles du bâtiment.

— Carracciolo ! Carracciolo !...

A ce cri, tout le monde accourt ; mais au lieu de s'évanouir, l'apparition reste visible pour tous. Les plus braves s'émeuvent. Nelson, qui, enfant, demandait ce que c'était que la peur, pâlit d'émotion et d'angoisse ; et répète l'ordre donné par le roi de gouverner vers la terre.

Alors, en un clin d'œil, le bâtiment se couvre de voiles, s'incline et glisse doucement vers Sainte-Lucie, poussé par la brise de mer ; mais voilà, chose terrible ! que le cadavre, lui aussi, s'incline, suit le sillage, et, mû par la force d'attraction, semble poursuivre son meurtrier.

En ce moment, le chapelain paraît sur le pont ; le roi se jette dans ses bras : — Mon père ! mon père ! s'écria-t-il, que me veut donc ce mort qui me poursuit ?

— Une sépulture chrétienne, répond le chapelain.

— Qu'on la lui donne, qu'on la lui donne à l'instant même ! s'écria Ferdinand en se précipitant par l'écoutille, afin de ne plus voir cet étrange spectacle.

Nelson ordonna de mettre une barque à la mer et d'aller chercher le cadavre ; mais pas un matelot napolitain ne consentit à se charger de cette mission. Dix matelots anglais descendirent dans la yole, huit ramèrent, deux tirèrent le cadavre hors de l'eau. La cause du miracle fut alors connue.

L'amiral, comme nous l'avons dit, avait été jeté à la mer avec un boulet de trente-six seulement attaché aux pieds. Or, le corps s'était enfié

dans l'eau , et le poids étant trop faible pour le retenir au fond , il était remonté à la surface de la mer , et , par un effet d'équilibre , il s'était dressé jusqu'à la ceinture ; puis , poussé par le vent et entraîné par le sillage , il avait suivi le vaisseau.

Le lendemain il fut enterré dans la petite église de Sainte-Marie-à-la-Chaine. Après quoi , le roi fit son entrée triomphale dans sa capitale , et régna paisiblement sur son peuple jusqu'au moment où Napoléon lui fit signifier qu'il venait de disposer du royaume de Naples en faveur de son frère Joseph.

Le roi Nasono prit la chose en philosophe , et s'en retourna chasser à Palerme.

Ce nouvel exil dura jusqu'au 9 juin 1815, époque à laquelle Joachim Murat , qui avait succédé à Joseph Napoléon , était tombé à son tour. Sa Majesté napolitaine revint chasser à Capo-di-Monti et à Caserte.

XIII

Anecdotes.

Quelque temps après le retour du roi à Naples , Charles IV vint l'y rejoindre ; celui-là aussi était exilé de son royaume ; mais il n'avait pas même une Sicile où se réfugier , et il venait demander l'hospitalité à son frère.

Celui-là aussi était un grand chasseur et un grand pêcheur : aussi les deux frères , si long-temps séparés , ne se quittaient-ils plus , et chassaient-ils ou pêchaient-ils du matin jusqu'au soir. Ce n'était plus que parties de chasse dans le parc de Caserte ou dans le bois de Persano , que parties de pêche au lac Fusaro ou à Castellamare.

On se rappelle la grande tendresse de Louis XIV pour Monsieur. Assez indifférent pour sa femme , assez égoïste envers ses maîtresses , assez sévère pour ses enfans , Louis XIV n'aimait que Monsieur , et cette amitié s'augmentait , disait-on , de son indifférence profonde pour tout autre. Quelques nuages avaient bien passé entre eux ; mais ces nuages s'étaient promptement dissipés au soleil ardent de la fraternité. Aussi , le lendemain de la nuit où mourut Monsieur , personne n'osait se risquer à aborder le grand roi , qui , enfermé dans son cabinet , s'abandonnait à la douleur.

Enfin , dit Saint-Simon , madame de Maintenon se risqua , et trouva Louis XIV le nez au vent , le jarret tendu , et chantonnant un petit air d'opéra à sa louange.

Même chose à peu près devait se passer entre Ferdinand I^{er} et Charles IV. Une partie avait été liée entre les deux princes pour aller chasser au bois de Persano , lorsqu'au moment du départ du roi Charles IV se trouva légèrement indisposé ; mais comme l'auguste malade savait par sa propre expérience quelle contrariété c'est qu'une partie de chasse remise , il exigea que son frère allât à Persano sans lui ; ce à quoi Ferdinand I^{er} ne consentit qu'à la condition que si le roi Charles IV se sentait plus indisposé il le lui ferait dire. Le malade s'y engagea sur sa parole. Le roi embrassa son frère et partit.

Dans la journée , l'indisposition sembla prendre quelque gravité. Le soir , le malade était fort souffrant. Pendant la nuit , la situation empira tellement que , sur les deux heures du matin , on expédia un courrier porteur

d'une lettre de la duchesse de San-Florida, laquelle annonçait au roi que, s'il voulait embrasser une dernière fois son frère, il fallait qu'il revînt en toute hâte. Le courrier arriva comme Sa Majesté montait à cheval pour se rendre à la chasse. Le roi prit la lettre, la décacheta, et levant lamentablement les yeux au ciel :

— Oh ! mon Dieu ! mon Dieu ! messieurs, quel malheur ! s'écria-t-il, le roi d'Espagne est gravement malade !

Et comme chacun, prenant une figure de circonstance, allongeait son visage le plus qu'il pouvait :

— Heu ! continua le roi avec cet accent napolitain dont rien ne peut rendre l'expression, je crois qu'il y a beaucoup d'exagération dans le rapport qu'on me fait. Chassons d'abord, messieurs ; ensuite on verra.

Les courtisans reprirent leur figure habituelle ; on arriva au rendez-vous et l'on commença de chasser.

A peine avait-on tiré dix coups de fusils, car la chasse que préférait Sa Majesté était la chasse au tir, qu'un second courrier arriva. Celui-ci annonçait que le roi Charles IV était à toute extrémité et ne cessait de demander son frère. Il n'y avait plus de doute à conserver sur la situation désespérée du malade. Aussi le roi Ferdinand, qui était homme de résolution, prit-il aussitôt son parti ; et comme les courtisans attendaient les premières paroles du roi pour régler leur visage sur ces paroles :

— Heu ! fit-il de nouveau, mon frère est malade mortellement ou il ne l'est pas. S'il l'est, quel bien lui fera-t-il que je vienne ? S'il ne l'est pas, il sera désespéré de savoir que pour lui j'ai manqué une si belle chasse. Chassons donc, messieurs.

Et on se remit à la besogne de plus belle.

Le soir, en rentrant, on trouva un courrier qui annonçait que Charles IV était mort.

La douleur que ressentit le roi fut si profonde qu'il comprit qu'il devait, avant tout, la combattre par quelque puissante distraction. En conséquence, il donna ses ordres pour qu'une chasse plus belle encore que celle qu'on venait de faire eût lieu pour le lendemain et le surlendemain. On tua cent cinquante sangliers et deux cents daims dans ces trois chasses. Mais qu'on ne croie point pour cela que Ferdinand avait oublié le défunt. A chaque beau coup qu'il faisait ou voyait faire, il s'écriait : — Ah ! si mon pauvre frère était là, qu'il serait heureux !

Le troi-ème jour le roi revint, ordonna un convoi magnifique et prit le deuil pour trois mois, lui et toute sa cour.

Qu'on ne croie pas non plus que le roi Nasone avait un mauvais cœur. Les cœurs des dix-septième et dix-huitième siècles étaient faits ainsi. On vint un jour dire à Bassompierre, au moment où il s'habillait pour aller danser un quadrille chez la reine Marie de Médicis, que sa mère, qu'il adorait, était morte.

— Vous vous trompez, répondit tranquillement Bassompierre en continuant de nouer ses aiguillettes, elle ne sera morte que lorsque le quadrille sera dansé.

Bassompierre dansa le quadrille ; il y eut le plus grand succès, et rentra chez lui pour pleurer sa mère.

La sensibilité est une invention moderne. Espérons qu'elle durera.

A côté de cette indifférence, à l'endroit de sa passion dominante, le roi Nasone avait parfois d'excellens mouvemens. Un jour, une pauvre femme,

dont le mari venait d'être condamné à mort, part d'Aversa sur le conseil de l'avocat qui l'avait défendu, et vint à pied à Naples pour demander au roi la grâce de son mari. C'était chose facile que d'aborder le roi, toujours courant qu'il était, à pied ou à cheval, dans les rues et sur les places de Naples, quand il n'était pas à la chasse. Cette fois, malheureusement ou heureusement, le roi n'était ni dans les rues ni dans son palais; il était à Capo-di-Monti : c'était la saison des becfigues.

La pauvre femme était écrasée de fatigue; elle venait de faire quatre grandes lieues tout courant; elle demanda la permission d'attendre le roi. Le capitaine des gardes, touché de compassion pour elle, lui accorda sa demande. Elle s'assit sur la première marche de l'escalier par lequel devait monter le roi pour rentrer dans son appartement. Mais quelles que fussent la gravité de la situation où elle se trouvait et la préoccupation qui agitait ses esprits, la fatigue fut plus forte que l'inquiétude, et, après avoir pendant quelque temps lutté en vain contre le sommeil, elle renversa sa tête contre le mur, ferma les yeux et s'endormit. Elle dormait à peine depuis un quart d'heure lorsque le roi rentra.

Le roi avait été ce jour-là plus adroit que d'habitude, et avait trouvé des becfigues plus nombreux que la veille. Il était donc dans une situation d'esprit des plus bienveillantes, lorsqu'en rentrant il aperçut la pauvre femme qui l'attendait. On voulut la réveiller, mais le roi fit signe qu'on ne la dérangeât point. Il s'approcha d'elle, la regarda avec une curiosité mêlée d'intérêt, puis, voyant l'angle de la pétition qui sortait de sa poitrine, il la tira doucement et avec précaution, afin de ne pas troubler son sommeil, la lut, et ayant demandé une plume, il écrivit au bas : *Fortuna e duorme*. Ce qui correspond à peu près à notre proverbe français : *La fortune vient en dormant*. Puis il signa *Ferdinand, roi*.

Après quoi il ordonna de ne réveiller la bonne femme sous aucun prétexte, défendit qu'on la laissât parvenir jusqu'à lui, remplaça la pétition dans l'ouverture où il l'avait prise, et remonta joyeusement chez lui, une bonne action sur la conscience.

Au bout de dix minutes, la solliciteuse ouvrit les yeux, s'informa si le roi était rentré, et apprit qu'il venait de passer devant elle pendant qu'elle dormait.

Sa désolation fut grande; elle avait manqué l'occasion qu'elle était venue chercher de si loin et avec tant de fatigue; elle supplia le capitaine des gardes de lui permettre d'arriver jusqu'au roi; mais le capitaine des gardes refusa obstinément, en disant que Sa Majesté était renfermée chez elle, déclarant que de la journée ni de celle du lendemain elle ne sortirait de la chambre ni ne recevrait personne. Il fallut renoncer à l'espoir de voir le roi; la pauvre femme repartit pour Aversa désolée.

La première visite, à son retour, fut pour l'avocat qui lui avait donné le conseil de venir implorer la clémence du roi; elle lui raconta tout ce qui s'était passé et comment, par sa faute, elle avait laissé échapper une occasion désormais introuvable. L'avocat, qui avait des amis à la cour, lui dit alors de lui rendre la pétition, et qu'il aviserait à quelque moyen de la faire remettre au roi.

La femme remit à l'avocat la pétition demandée. Par un mouvement machinal, l'avocat l'ouvrit; mais à peine y eut-il jeté les yeux qu'il poussa un cri de joie. Dans la situation où l'on se trouvait, le proverbe consolateur écrit et signé de la main du roi équivalait à une grâce. Effec-

tivement, huit jours après, le prisonnier était rendu à la liberté, et cette fortune qui arrivait à la pauvre femme, ainsi que l'avait écrit le roi Nasone, lui était venue en dormant.

Près de cette action qui ferait honneur à Henri IV, citons des jugemens qui feraient honneur à Salomon.

La marquise de C... avait été, à l'époque de la mort de son mari, nommée tutrice de son fils, alors âgé de douze ans. Pendant les neuf années qui le séparaient encore de sa majorité, la marquise, femme pleine de sens et d'honneur, avait géré la fortune de son fils de telle façon que, grâce à la retraite où, quoique jeune encore, elle avait vécu, cette fortune s'était presque doublée. La majorité du jeune homme arrivée, la marquise lui rendit ses comptes; mais celui-ci, pour tout remerciement, se contenta de faire à sa mère une espèce de pension alimentaire qui la soutenait à peine au dessus de la misère. La mère ne dit rien, reçut avec résignation l'aumône filiale, et se retira à Sorrente, où elle avait une petite maison de campagne.

Au bout d'un an, la petite pension manqua tout à coup; et tandis que le fils menait à Naples le train d'un prince, la mère se trouva à Sorrente sans un morceau de pain. Il fallait se résigner à mourir de faim ou se décider à se plaindre au roi. La pauvre mère épuisa jusqu'à sa dernière ressource avant d'en venir à cette extrémité. Enfin, il n'y eut plus moyen d'aller plus avant. La marquise de C... vint se jeter aux pieds de Nasone en lui demandant justice pour elle et pardon pour son fils. Le roi reçut la pétition que lui présentait la marquise de C..., et dans laquelle étaient consignés les détails de la gestion maternelle; puis il se fit rendre compte de la situation des choses, vit que tous ces détails étaient de la plus exacte vérité, prit une plume et écrivit :

Duri la minorità del figlio giache vive la madre.

« Dure la minorité du fils tant que vivra la mère. »

De singuliers bruits avaient couru sur le comte de B... Son fils avait disparu, et l'on prétendait que, dans une querelle survenue entre le père et le fils pour une femme qu'ils auraient aimée tous deux, le père, dans un mouvement d'émportement, aurait tué le fils. Cependant ces bruits vagues n'existaient point à l'état de réalité; seulement, au dire du père, le jeune homme était absent et voyageait pour son instruction. Sur ces entrefaites, Ferdinand fut relégué en Sicile, et Joseph, puis Murat, vinrent occuper le trône de Naples.

De si graves événemens firent oublier les inculpations qui pesaient sur le comte de B..., qui, ayant pris du service à la cour du frère et du beau-frère de Napoléon, et étant parvenu à une grande faveur, vit s'éteindre jusqu'aux allusions à la sanglante aventure dans laquelle le bruit public l'accusait d'avoir joué un si terrible rôle. Tout le monde avait donc oublié ou paraissait avoir oublié le jeune homme absent, lorsque arriva la catastrophe de 1815. Murat, forcé de fuir de Naples, se réfugia en France, et tous ceux qui l'avaient servi, sachant qu'il n'y avait point de pardon à espérer pour eux de la part de Ferdinand, n'attendirent point son arrivée et s'éparpillèrent par l'Europe. Le comte de B... fit comme les autres, et alla demander un asile à la Suisse, où il demeura six ans.

Au bout de six ans, il pensa que son erreur politique était expiée par

son exil, et écrivit à Ferdinand pour lui demander la permission de rentrer à la cour. La lettre fut ouverte par le ministre de la police, qui, au premier travail, la présenta au roi.

— Qu'est cela ? dit Ferdinand.

— Une lettre du comte de B..., Majesté.

— Que demande-t-il ?

— Il demande à rentrer en grâce près de vous.

— Comment donc ! mais certainement, ce cher comte de B..., je le reverrai avec le plus grand plaisir. Passez-moi une plume.

Le ministre passa la plume à Sa Majesté, qui écrivit au dessous de la demande : *Torni, ma col figlio* (qu'il revienne, mais avec son fils).

Le comte de B... mourut en exil.

Comme ses amis les lazzaroni, le roi Nasone n'avait pas un grand attachement pour les moines. En échange, et comme eux encore, il avait un profond respect pour padre Rocco, dont il avait plus d'une fois écouté les sermons en plein air. Aussi padre Rocco, dont nous aurons à parler longuement dans la suite de ce récit, avait-il au palais du roi des entrées aussi faciles que dans la plus pauvre maison de Naples. De plus, il va sans dire que padre Rocco, aux yeux duquel tous les hommes étaient égaux, avait conservé la même liberté de paroles vis-à-vis du roi qu'à l'égard du dernier lazzarone.

Un jour que toute la famille royale était à Capo-di-Monte, on vit arriver padre Rocco. Aussitôt de grands cris de joie retentirent dans le palais, et chacun accourut au devant du bon prêtre, que personne n'avait vu depuis plus de dix-huit mois ; c'était au premier retour de Sicile, et après la terrible réaction dont nous avons dit quelques mots.

Padre Rocco venait de quêter pour les pauvres prisonniers. Quand le roi, la reine, le prince François, le duc de Salerne et les dix ou douze courtisans qui avaient suivi la famille royale à Capo-di-Monte eurent donné leur aumône, padre Rocco voulut se retirer, mais Ferdinand l'arrêta.

— Un instant, un instant, padre Rocco, dit le roi ; on ne s'en va pas comme cela.

— Et comment s'en va-t-on, sire ?

— Chacun son impôt. Nous vous devons une aumône, nous vous l'avons donnée. Vous nous devez un sermon : donnez-nous-le.

— Oh ! oui, oui, un sermon ! crièrent la reine, le prince François et le duc de Salerne.

— Oh ! oui, oui, un sermon ! répétèrent en chœur tous les courtisans.

— J'ai l'habitude de prêcher devant des lazzaroni, sire, et non devant des têtes couronnées, répondit padre Rocco : excusez-moi donc si je crois devoir récuser l'honneur que vous me faites.

— Oh ! non pas, non pas ; vous ne vous en tirerez point ainsi : nous vous avons donné votre aumône, il nous faut votre sermon ; je ne sors pas de là.

— Mais quel genre de sermon ? demanda le prêtre.

— Faites-moi un sermon pour amuser les enfants.

Le prêtre se mordit les lèvres ; puis, s'adressant au roi :

— Vous le voulez donc absolument, sire ?

— Oui, certes, je le veux.

— Ce seron étant fait pour les enfans, ne vous étonnez point qu'il commence comme un conte de fée.

— Qu'il commence comme il voudra, mais que nous l'ayons.

— A vos ordres, sire.

Et padre Rocco monta sur une chaise pour mieux dominer son auguste auditoire.

— Au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit ! commença padre Rocco.

— Amen ! interrompit le roi.

— Il y avait une fois, continua le prêtre en saluant le roi, comme pour le remercier de ce qu'il avait bien voulu lui servir de sacristain, il y avait une fois un crabe et une crabe...

— Comment dites-vous cela ? s'écria Ferdinand, qui croyait avoir mal entendu.

— Il y avait une fois un crabe et une crabe, reprit gravement padre Rocco, lesquels avaient eu en légitime mariage trois fils et deux filles qui donnaient les plus belles espérances. Aussi le père et la mère avaient-ils placé près de leurs enfans les professeurs les plus distingués et les gouvernantes les plus instruites qu'ils avaient pu trouver à trois lieues à la ronde : ils avaient surtout recommandé aux instituteurs et aux institutrices d'apprendre à leurs enfans à marcher droit.

Quand l'éducation des trois enfans mâles fut finie, le père les convoqua devant lui, et ayant laissé le professeur à la porte, afin que, les élèves n'étant pas soutenus par sa présence, il pût mieux juger de l'éducation qu'ils avaient reçue :

— Mon cher fils, dit-il à l'aîné, j'ai recommandé entre autres choses que l'on vous apprit à marcher droit. Marchez un peu, que je voie comment mes instructions ont été suivies.

— Volontiers, mon père, dit le fils aîné. Regardez, et vous allez voir. Et aussitôt il se mit en mouvement.

— Mais, dit le père, que diable fais-tu donc là ?

— Ce que je fais ? je vous obéis : je marche.

— Oui, tu marches, mais tu marches de travers. Est-ce que cela s'appelle marcher ? Voyons, recommençons.

— Recommençons, mon père.

Et le fils aîné se remit en mouvement. Le père jeta un cri de douleur. La première fois son enfant avait marché de droite à gauche ; la seconde fois il marchait de gauche à droite.

— Mais ne peux-tu donc pas aller droit ? s'écria le père.

— Est-ce que je ne vais pas droit ? demanda le fils.

— Il ne voit pas son infirmité ! s'écria le malheureux crabe en joignant ses deux grosses pinces et en les élevant avec douleur vers le ciel.

Puis, se retournant vers son fils cadet :

— Viens ici, toi, lui dit-il, et montre à ton frère aîné comment on marche.

— Volontiers, mon père, dit le second.

Et il recommença exactement la même manœuvre qu'avait faite son frère aîné, si ce n'est qu'au lieu d'aller la première fois de droite à gauche et la seconde fois de gauche à droite, il alla la première fois de gauche à droite et la seconde fois de droite à gauche.

— Toujours de travers ! toujours de travers ! s'écria le père au déses-

poir. Puis, se retournant, les larmes aux yeux, vers le plus jeune de ses fils :

— Voyons, toi, lui dit-il, à ton tour, et donne l'exemple à tes frères.

— Mon père, reprit le troisième, qui était un jeune crabe plein de sens, il me semble que l'exemple serait bien autrement profitable pour nous si vous nous le donniez vous-même. Marchez donc, et montrez-nous comment il faut faire. Ce que vous ferez, nous le ferons !

Alors, continua padre Rocco, alors le père...

— Bien, bien, dit Ferdinand, bien, padre Rocco ; nous avons notre affaire, la reine et moi ; vous pouvez nous revenir demander l'aumône tant que vous voudrez, nous ne vous demanderons plus de sermons. Adieu, padre Rocco.

— Adieu, sire.

Et padre Rocco se retira laissant son sermon inachevé, mais emportant son aumône tout entière.

Voilà le roi Nasone, non pas tel que l'histoire l'a fait ou le fera. L'histoire est trop grande dame pour entrer dans la chambre des rois à toute heure du jour et de la nuit, et pour les surprendre dans la position où Sa Majesté napolitaine surprit le président Cardillo. Ce n'est pourtant que lorsqu'on a fait avec un flambeau le tour de leur trône, et avec un bougeoir le tour de leur chambre, qu'on peut porter un jugement impartial sur ceux-là que Dieu, dans son amour ou dans sa colère, a choisis dans le sein maternel pour en faire des pasteurs d'hommes ; et encore peut-on se tromper. Après avoir vu le roi Nasone vendre son poisson, détailler son gibier, écouter au coin d'un carrefour le sermon de padre Rocco, s'humaniser avec les vassales dans son sérail de San-Lecco, rire de son gros rire avec le premier lazzarone venu, peut-être ira-t-on croire qu'il était prêt à tendre la main à tout le monde : point ; il y avait entre l'aristocratie et le peuple une classe de la société que le roi Nasone exérait particulièrement, c'était la bourgeoisie.

Racontons l'histoire d'un bourgeois sicilien qui voulut absolument devenir gentilhomme. Ceux qui voudront savoir le nom de cet autre monsieur Jourdain pourront recourir aux mœurs siciliennes de mon spirituel ami Palmieri de Micciche, qui voyage depuis une vingtaine d'années dans tous les pays, excepté dans le sien, pour expier l'habitude qu'il a prise d'appeler les choses et les hommes par leur nom. Ce qui fait qu'instruit par son exemple, je tâcherai d'éviter le même inconvénient.

XIII

La Bête noire du roi Nasone.

Il y avait à Fermini, vers l'an de grâce 1798, un jeune homme de seize à dix-sept ans, lequel, comme le cardinal Lecada, ne demandait qu'une chose au ciel : être secrétaire d'État et mourir.

C'était le fils d'un honnête fermier nommé Neodad. Le nom est tant soit peu arabe peut-être, mais nos lecteurs voudront bien se souvenir que la Sicile a été autrefois conquise par les Sarrasins. Puis, comme je l'ai dit, ils peuvent recourir pour les racines à mon ami Palmieri de Micciche.

Son père lui avait laissé quelque petite fortune ; il résolut d'acheter un costume à la mode, de poudrer ses cheveux, de raser son menton, d'at-

tacher un catogan au collet de son habit, et de venir chercher un titre à Palerme. En conséquence, en vertu de l'axiome : Aide-toi, et Dieu t'aidera, il commença par changer son nom de Neodad en celui de Soval, quoiqu'à mon avis le premier fût bien plus pittoresque que le second. Il est vrai qu'un peu plus tard il ajouta à ce nom la particule *de*, ce qui le rendit, sinon plus aristocratique, du moins plus original encore.

Ainsi déguisé, et croyant avoir suffisamment caché sa crasse paternelle sous la poudre à la maréchale, le jeune Soval essaya tout doucement de se glisser à la cour. Mais Sa Majesté napolitaine n'avait pas reçu le nom de Nasone pour rien. Elle flaira l'intrus d'une lieue, lui fit fermer toutes les portes des palais royaux et des villes royales, lui laissant toute liberté, au reste, de se promener partout ailleurs que chez lui.

Mais le jeune fermier n'était pas venu à Palerme dans la seule intention de faire admirer sa tournure à la Marine ou sa jambe à la Fiora. Il était venu pour avoir ses entrées à la cour. Il résolut de les avoir à quelque prix que ce fût, et, puisque le roi Nasone les lui refusait de bonne volonté, de les enlever de force.

Il y avait plusieurs moyens pour cela. C'était le moment où le cardinal Ruffo cherchait des hommes de bonne volonté pour l'aider à reconquérir le royaume de Naples, que, comme Charles VII, le roi Nasone perdait le plus galement du monde. Le jeune Soval, déjà habitué aux métamorphoses, pouvait changer son habit de seigneur contre une casaque de soldat, comme il avait changé sa veste de fermier contre un habit de seigneur ; il pouvait ajouter à cette casaque un fusil, un sabre, une giberne, et aller se faire un nom dans le genre de ceux de Mamnone et de Frabivolo. Il ne fallait qu'un peu de courage pour cela ; mais une des vertus héréditaires de la famille Neodad était la prudence. Les Calabres sont longues, il pouvait arriver un accident entre Bagnara et Naples. Puis, notre héros connaissait le vieux proverbe : Loin des yeux, loin du cœur. Il résolut de rester sous les yeux de ses souverains bien-aimés, afin de demeurer le plus près possible de leur cœur.

Comme nous l'avons dit, c'était le roi Nasone qui était roi ; mais c'était la reine Caroline qui régnait. Or, la reine Caroline, qui ne pouvait pas, comme le calife Al-Raschid, se déguiser en kalender ou en portefaix pour entrer dans les maisons de ses fidèles sujets et savoir ce qu'on y pensait de son gouvernement, suppléait à cet inconvénient en correspondant avec une foule de gens qui y entraient pour elle, et qui, dans un but tout patriotique, lui rendaient un compte exact des choses qu'elle ne pouvait voir par elle-même. Malheureusement, ce dévouement si louable n'était pas tout à fait désintéressé. En échange de ces petits services, la reine donnait à ceux qui les lui rendaient des appointemens plus ou moins élevés sur sa cassette particulière. Le jeune Soval, qui avait une écriture magnifique, un style épistolaire des plus lucides et pas la moindre vocation pour la carrière militaire, eut un beau matin la révélation de l'avenir qui lui était réservé : il sollicita l'honneur d'être reçu *summariaire*, obtint l'objet de sa demande, et, au bout de trois mois, avait fait preuve d'une si haute intelligence dans le choix des discours, pensées et maximes qu'il recueillait çà et là pour les transmettre à Sa Majesté, qu'il fut définitivement reçu au nombre de ses correspondans.

Le pauvre garçon faillit en perdre la tête de joie ; du moment où il correspondait avec la reine, il lui semblait que toute difficulté allait s'a-

plairir. Il redoubla donc de zèle ; et, comme la nature l'avait doué d'une finesse d'ouïe extrême, il rendit vraiment des services incroyables. Aussi, la reine, qui, toute maîtresse qu'elle était des choses politiques, avait cependant conservé l'habitude de consulter son mari pour les choses d'étiquette, demanda-t-elle pour le jeune Soval ses entrées à la cour. Mais Sa Majesté napolitaine, en entendant ce nom qui lui était devenu si profondément antipathique, bondit comme un chevreuil relancé par les chiens, et refusa tout net. Ni prières, ni supplications, ni menaces, ne purent rien : l'interdit lancé sur le malheureux Soval fut maintenu.

La restauration de 1799 arriva : c'était l'époque des punitions, mais c'était aussi celle des récompenses ; le jeune Soval résolut de donner une nouvelle et grande preuve de son dévouement à la famille royale et s'expatria à sa suite. Ce fut alors que, pensant qu'il avait assez fait pour s'accorder à lui-même la récompense qu'on lui refusait, il ajouta un *de* à son nom, sans qu'il y eût au reste plus d'empêchement à l'adjonction de cette particule que n'en avait éprouvé Algeri, après avoir créé l'ordre d'Homère, à s'en décorer lui-même chevalier. C'est donc à partir de ce moment, et en même temps que Buonaparte retranchait une lettre à son nom, que notre héros ajoutait deux lettres au sien.

Arrivé à Naples, non seulement le jeune de Soval conserva ses anciennes fonctions près de la reine Caroline ; mais, comme on le comprend bien, ces fonctions acquirent une nouvelle importance : il en résulta que la reine ne se contenta plus de recevoir de simples lettres, mais lui permit de lui faire dans les grandes occasions des rapports verbaux. C'était ce que notre héros regardait comme le marchepied infailible de sa grandeur. En effet, pour conférer avec la reine, il fallait qu'il vînt chez le roi. Il est vrai qu'il entrerait pour ces conférences par une petite porte dérobée par laquelle on n'introduisait que les familiers du premier ministre Giuffar ; mais c'était toujours un pas de fait. La question était maintenant de passer par la grande porte au lieu de passer par la petite, et d'entrer de jour au lieu d'entrer de nuit. La reine ne désespérait pas d'obtenir cette faveur du roi. Mais, contre toutes les prévisions de sa protectrice, le pauvre Soval ne put rien intervertir dans l'ordre établi, et sept ans de services s'écoulèrent sans qu'il eût pu une seule fois entrer par la porte de devant.

C'était à désespérer un saint : aussi le pauvre garçon se désespéra tout de bon, et, un beau jour que la reine venait de lui porter une nouvelle rebuffade qu'elle avait reçue du roi, il résolut de partir à la manière des chevaliers errans, et de chercher à accomplir de par le monde quelque grande action qui forçât le roi à lui donner une récompense éclatante.

Ce fut vers 1808 que le nouveau don Quichotte se mit à chercher aventure. A cette époque, il n'y avait pas besoin d'aller bien loin pour en trouver : aussi, à son arrivée à Venise, le pauvre de Soval crut-il enfin avoir rencontré ce qu'il cherchait.

Il y avait à cette époque à Venise une madame S***, Allemande de naissance, mais belle-sœur d'un des plus illustres amiraux de la marine anglaise. Cette dame était prisonnière dans sa maison, gardée à vue, et conservée par le gouvernement français comme un précieux otage. Le jeune Soval vit dans cette circonstance l'aventure qu'il cherchait, et résolut de tenter l'entreprise.

Ce n'était pas chose facile, si adroit, si souple et si retors que fût le paladin ; Napoléon était à cette époque un géant assez difficile à vaincre, et un enchanteur assez rebelle à endormir. Cependant notre héros avait une telle habitude des portes dérobées, qu'à force de tourner autour de la maison de madame S^{***}, il en aperçut une qui donnait sur un des mille petits canaux qui sillonnent Venise. Trois jours après, madame S^{***} et lui sortaient par cette porte ; le lendemain, ils étaient à Trieste ; trois jours après, à Vienne ; quinze jours après, en Sicile. Comme on doit se le rappeler, c'était en Sicile que se trouvait la cour à cette époque ; Joseph Napoléon étant monté en 1806 sur le trône de Naples.

Le chevalier e^{***}rant se présenta hardiment à la reine. Cette fois, il ne doutait plus que cette grande porte, si longtemps fermée pour lui, ne s'ouvrit à deux battans. La reine elle-même en eut un instant l'espérance. En effet, son protégé venait d'enlever une prisonnière d'État aux Français ; cette prisonnière d'État appartenait à l'aristocratie d'Allemagne et était alliée à celle d'Angleterre. La reine se hasarda à demander au roi le titre de marquis pour son libérateur.

Malheureusement, le roi était en ce moment-là de très mauvaise humeur. Il reçut donc la reine de fort mauvaise grâce, et, au premier mot qu'elle dit de son ambassade, il l'envoya promener avec plus de véhémence qu'il n'avait l'habitude de le faire en pareille occasion. Cette fois, la bourrade avait été si violente que Caroline exprima tous ses regrets à son protégé, mais lui déclara que c'était la dernière négociation de ce genre qu'elle tenterait près de son auguste époux, et que s'il se sentait décidément une vocation invincible à être marquis, elle l'invitait à trouver quelque autre canal plus sûr que le sien pour arriver à son marquisat.

Il n'y avait rien à dire : la reine avait fait tout ce qu'elle avait pu. Le pauvre Soval ne lui conserva donc aucun ressentiment de son échec ; bien au contraire, il continua de lui rendre ses services habituels : seulement cette fois il partagea son temps entre elle et l'ambassadeur d'Angleterre. L'ambassadeur d'Angleterre était, à cette époque, une grande puissance en Sicile, et Soval espérait obtenir par lui ce qu'il n'avait pu obtenir par la reine. La reine, de son côté, ne fut point jalouse de n'occuper plus que la moitié du temps de son protégé ; on prétendit même que ce fut elle qui lui donna le conseil d'en agir ainsi.

Cependant, malgré ce redoublement de besogne et ce surcroît de dévouement, l'aspirant marquis était encore bien loin du but tant désiré ; six ans s'écoulèrent sans que sir W. A'Court, ambassadeur d'Angleterre, pût rien obtenir du souverain près duquel il était accrédité. Enfin 1815 arriva.

Ce fut l'époque de la seconde restauration : l'Angleterre en avait fait les dépenses ; or, l'Angleterre ne fait rien pour rien, comme chacun sait ; en conséquence, dès que Ferdinand fut rentré dans sa très fidèle ville de Naples, qui a conservé ce titre malgré ses vingt-six révoltes tant contre ses vice-rois que ses rois, l'Angleterre présenta ses comptes par l'organe de son ambassadeur. Sir W. A'Court profita de cette occasion, et à l'article des titres, cordons et faveurs, il glissa, espérant que l'ensemble seul frapperait le roi et qu'il négligerait les détails, cette ligne de sa plus imperceptible écriture :

M. de Soval sera nommé marquis.

Mais l'instinct a des yeux de lynx ; Sa Majesté napolitaine, qui, comme on le sait, avait la haine des rapports, mémoires, lettres, etc., et qui

signait ordinairement tout ce qu'on lui présentait sans rien lire. flaira, dans l'arrêté des comptes que lui présentait son amie la Grande-Bretagne, une odeur de rotture qui lui monta au cerveau. Il chercha d'où la chose pouvait venir, et comme un limier ferme sur sa piste, il arriva droit à l'article concernant le pauvre Soval.

Malheureusement, cette fois, il n'y avait pas moyen de refuser; mais Ferdinand voulut, puisqu'on le violentait, que la nomination même du futur marquis portât avec elle protestation de la violence. En conséquence, au dessous du mot *accordé*, il écrivit de sa propre main :

« Mais uniquement pour donner une preuve de la grande considération que le roi de Naples a pour son haut et puissant allié le roi de la Grande-Bretagne. »

Puis il signa, cette fois-ci, non pas avec sa griffe, mais avec sa plume; ce qui fit que, grâce au tremblement dont sa main était agitée, la signature du titre est à peu près indéchiffrable.

N'importe, lisible ou non, la signature était donnée, et Soval était enfin — marquis de Soval.

Le fils du pauvre fermier Neodad pensa devenir fou de joie à cette nouvelle; peu s'en fallut qu'il ne courût en chemise dans les rues de Naples, comme deux mille ans auparavant son compatriote Archimède avait fait dans les rues de Syracuse. Quiconque se trouva sur son chemin pendant les trois premiers jours fut embrassé sans miséricorde. Il n'y avait plus pour le bienheureux Soval ni ami ni ennemi : il portait la création tout entière dans son cœur. Comme Jacob Ortis, il eût voulu répandre des fleurs sur la tête de tous les hommes.

A son avis, il n'avait plus rien à désirer; il n'avait, pensait-il, qu'à se présenter avec son nouveau titre à toutes les portes de Naples, et toutes les portes lui seraient ouvertes. Toutes les portes lui furent ouvertes, effectivement, excepté une seule. Cette porte était celle du palais royal, à laquelle le malheureux frappait depuis vingt ans.

Heureusement le marquis de Soval, comme on a pu s'en apercevoir dans le cours de cette narration, n'était pas facile à rebuter; il mit le nouvel affront qu'il venait de recevoir près des vieux affronts qu'il avait reçus, et se creusa la tête pour trouver un moyen d'entrer, ne fût-ce qu'une seule fois en sa vie, dans ce bienheureux palais, qui était l'Éden aristocratique auquel il avait éternellement visé.

Le carnaval de l'an de grâce 1816 sembla arriver tout exprès pour lui fournir cette occasion. Le nouveau marquis, qui, grâce à la faveur toute particulière dont l'honorait la reine, s'était lié avec ce qu'il y avait de mieux dans l'aristocratie des deux royaumes, proposa à plusieurs jeunes gens de Naples et de Palerme d'exécuter un carrousel sous les fenêtres du palais royal. La proposition eut le plus grand succès, et celui qui avait eu l'idée du divertissement reçut mission de l'organiser.

Le carrousel fut splendide; chacun avait fait assaut de magnificence, tout Naples voulut le voir. Il n'y eut qu'une seule personne qu'on ne put jamais déterminer à s'approcher de son balcon : cette personne c'était le roi.

Sa Majesté napolitaine avait appris que le directeur de l'œuvre chorégraphique en question était le marquis de Soval, et il n'avait pas voulu voir le carrousel afin de ne pas voir le marquis.

Un autre que notre héros se serait tenu pour battu, il n'en fut point ainsi; c'était un gaillard qui, pareil au renard de La Fontaine, avait plus

d'un tour dans son bissac : il résolut de mettre son antagoniste royal au pied du mur.

Le soir même du carrousel, il y avait à la cour bal costumé. Or, le carrousel n'avait été inventé que dans le but d'attirer une invitation à son inventeur. Le but ayant été manqué, puisque, le carrousel exécuté, l'invitation n'était pas venue, le marquis proposa à ses compagnons d'envoyer une députation au roi pour le prier d'accorder à *tous* les acteurs de la mascarade la permission d'exécuter le soir au bal de la cour, et à pied, le ballet qu'ils avaient exécuté le matin sur la place et à cheval. Comme tous les compagnons du marquis avaient leurs entrées au palais et étaient invités à la soirée royale, ils ne virent aucun inconvénient à la proposition et nommèrent une députation pour la porter au roi. Le marquis aurait bien voulu être de cette députation ; mais, malheureusement, de peur d'éveiller quelques unes de ces susceptibilités ou de ces jalousies qui ne manquent jamais de surgir en pareil cas, on décida que le sort désignerait les quatre ambassadeurs. Notre héros était dans son mauvais jour : son nom resta au fond du chapeau, si ardente que fût sa prière mentale pour qu'il sortît. Les quatre élus se présentèrent à la porte du palais, qui s'ouvrit aussitôt pour eux, et, sur la simple audition de leurs noms et qualités, furent introduits devant le roi Ferdinand, à qui ils exposèrent le but de leur visite. Ferdinand vit d'où venait le coup ; mais, comme nous l'avons dit, c'était un vrai Saint-Georges pour la parade.

— Messieurs, dit-il, tous ceux d'entre vous à qui leur naissance donne entrée chez moi pourront y venir ce soir, soit avec leur costume du carrousel, soit avec tel autre costume qui leur conviendra.

La réponse était claire. Aussi arriva-t-elle directement à son adresse. Le pauvre marquis vit que c'était un parti pris, et que, si fin et si entêté qu'il fût, il avait affaire encore à plus rusé et plus tenace que lui. Il perdit courage, et de ce moment ne fit plus aucune tentative pour vaincre la répugnance du roi à son égard. Cette répugnance du roi des lazzaroni ne venait point de l'état qu'avait exercé le pauvre marquis, mais de l'infériorité sociale dans laquelle il était né.

Au reste, si le roi Nasone avait son Croquemitaine qu'il ne voulait voir ni de près ni de loin, il avait d'un autre côté son Jocrisse, dont il ne pouvait pas se passer.

Ce Jocrisse était monseigneur Perelli.

XIV

Anecdotes.

Chaque pays a sa queue rouge qui résume dans une seule individualité la bêtise générale de la nation : Milan a Girolamo, Rome a Cassandre, Florence a Stentarelle, Naples a monsignor Perelli.

Monsignor Perelli est le bouc émissaire de toutes les sottises dites et faites à Naples pendant la dernière moitié du dernier siècle. Pendant cinquante ans qu'il a vécu, monsignor Perelli a défrayé de lazzia, d'anecdotes et de quolibets la capitale et la province, et depuis quarante ans que monsignor Perelli est mort, comme on n'a encore trouvé personne digne de le remplacer, c'est à lui que l'on continue d'attribuer tout ce qui se dit de mieux dans ce genre.

Monsignor Perelli, ainsi que l'indique son titre, avait suivi la carrière de la prélature et était arrivé aux bas rouges, ce qui est une position en Malie; puis, comme au bout du compte il était d'une probité reconnue, il avait été nommé trésorier de Saint-Jauvier, place que, ses jocrisseries à part, il occupa honorablement pendant toute sa vie.

Monsignor Perelli était de bonne famille. Aussi, comme nous l'avons dit, était-il parfaitement reçu en cour; il faut dire qu'aux yeux du roi Ferdinand, comme aux yeux du roi Louis XIV, si un homme eût pu se passer d'aïeux, c'eût été un prêtre. Le pape, souverain temporel de Rome, roi spirituel du monde, n'est le plus souvent qu'un pauvre moine. Mais la question n'est point là. Monsignor Perelli était noble, et le roi Nasone n'avait pas même eu la peine de vaincre à son égard les répugnances que nous avons racontées à l'endroit du pauvre marquis de Soval.

Aussi Sa Majesté napolitaine, spirituelle et railleuse de sa nature, avait-elle vu tout de suite le parti qu'elle pouvait tirer d'un homme tel que monsignor Perelli. Comme le *Charivari*, qui tous les matins raconte un nouveau bon mot de M. Dupin et une nouvelle réponse fine de M. Sauzet, le roi Ferdinand demandait tous les matins à son lever: — Eh bien! qu'a dit hier monsignor Perelli? Alors, selon que l'anecdote de la veille était plus ou moins bouffonne, le roi, pour tout le reste de la journée, était lui-même plus ou moins joyeux. Une bonne histoire sur monsignor Perelli était la meilleure apostille présentée au roi Ferdinand.

Une fois seulement il arriva à monsignor Perelli de rencontrer plus bête que lui: c'était un soldat suisse. Le roi Ferdinand le fit caporal, le soldat bien entendu.

Un ordre avait été donné par l'archevêché de ne laisser entrer dans les églises que les ecclésiastiques en robe, et des sentinelles avaient été mises aux portes des trois cents temples de Naples avec ordre de faire observer cette consigne. Justement, le lendemain même du jour où cette mesure avait été prise, monsignor Perelli sortait du bain en habit court, et n'ayant que son rabat pour le faire distinguer des laïques; soit qu'il ignorât l'ordonnance rendue, soit qu'il se crût exempt de la règle générale, il se présenta avec la confiance qui lui était naturelle à la porte de l'église del Carmine.

La sentinelle mit son fusil en travers.

— Qu'est-ce à dire? demanda monsignor Perelli.

— Vous ne pouvez point entrer, répondit la sentinelle.

— Et pourquoi ne puis-je entrer?

— Parce que vous n'avez point de robe.

— Comment! s'écria monsignor Perelli, comment! je n'ai point de robe! Que dites-vous donc là? J'en ai quatre chez moi, dont deux toutes neuves.

— Alors, c'est autre chose, répondit le Suisse; passez.

Et monsignor Perelli passa malgré l'ordonnance.

Monsignor Perelli eut un jour un autre triomphe qui ne fit pas moins de bruit que celui-là. Il éclaircit d'un seul mot un grand point de l'histoire naturelle resté obscur depuis la naissance des âges.

Il y avait réunion de savans aux Studi, et l'on discutait, sous la présidence du marquis Arditì, sur les causes de la salaison de la mer. Chacun avait exposé son système plus ou moins probable, mais aucun encore n'avait été d'une assez grande lucidité pour que la majorité l'adoptât, lorsque monsignor Perelli, qui assistait comme auditeur à cette intéressante

séance, se leva et demanda la parole. Elle lui fut accordée sans difficulté ni retard.

— Pardon, messieurs, dit alors monsignor Perelli ; mais il me semble que vous vous écartez de la véritable cause de ce phénomène, qui, à mon avis, est patente. Voulez-vous me permettre de hasarder une opinion ?

— Hasardez, monsignor, hasardez, cria-t-on de toutes parts.

— Messieurs, reprit monsignor Perelli, une seule question.

— Dites.

— D'où tire-t-on les harengs salés ?

— De la mer.

— N'est-il pas dit dans l'histoire naturelle que ce cétacé se trouve dans les mers, et presque toujours par bandes innombrables ?

— C'est la vérité.

— Eh bien donc, reprit monsignor Perelli satisfait de l'adhésion générale, qu'avez-vous besoin de chercher plus loin ?

— C'est juste, dit le marquis Arditì. Personne de nous n'y avait jamais songé : ce sont les harengs salés qui sèlent la mer.

Et cette lumineuse révélation fut inscrite sur les registres de l'Académie, où l'on peut encore la lire à cette heure, quoique je sois le premier peut-être qui l'ai communiquée au monde savant.

Lors du baptême de son fils aîné, le roi Ferdinand fit un cadeau plus ou moins précieuse à chacun de ceux qui assistaient à la cérémonie sainte. Monsignor Perelli obtint dans cette distribution générale une tabatière d'or enrichie du chiffre du roi en diamans.

On comprend qu'une pareille preuve de la magnifique amitié de son roi devint on ne peut plus chère à monsignor Perelli. Aussi cette bienheureuse tabatière était-elle l'objet de son éternelle préoccupation. Il était toujours à la poursuivre des poches de sa veste dans les poches de son habit, et des poches de son habit dans celles de sa veste. Un savant mathématicien calcula, en procédant du connu à l'inconnu, que monsignor Perelli dépensait, par jour et par nuit, quatre heures trente-cinq minutes vingt-trois secondes à chercher ce précieux bijou ; or, comme, pendant les quatre heures trente-cinq minutes vingt-trois secondes qu'il passait par nuit et par jour à cette recherche, monsignor, ainsi qu'il le disait lui-même, ne vivait pas, c'était autant de secondes, de minutes et d'heures à retrancher à son existence. Il en résulta que, tout compte fait, monsignor Perelli eût vécu dix ans de plus si le roi Ferdinand ne lui eût point donné une tabatière.

Un soir que monsignor Perelli était allé faire sa partie de reversi chez le prince de C..., et que, selon son habitude, le digne prélat avait perdu une partie de sa soirée à s'inquiéter de sa tabatière, il arriva qu'en rentrant chez lui, et en fouillant dans ses poches, monsignor s'aperçut que le bijou était pour cette fois bien réellement disparu. La première idée de monsignor Perelli fut que sa tabatière était restée dans sa voiture. Il appela donc son cocher, lui ordonna de fouiller dans les poches du carrosse, de retourner les coussins, de lever le tapis, enfin de se livrer aux recherches les plus minutieuses. Le cocher obéit ; mais cinq minutes après il vint rapporter cette désastreuse nouvelle, que la tabatière n'était pas dans la voiture.

Monsignor Perelli pensa alors que peut-être, comme les glaces de son carrosse étaient ouvertes, et qu'il avait plusieurs fois passé les mains par

les portières, il avait pu, dans un moment de distraction, laisser échapper sa tabatière; elle devait donc en ce cas se retrouver sur le chemin suivi pour revenir du palais du prince de C... à la maison qu'occupait monsignor Perelli. Heureusement il était deux heures du matin, il y avait quelque chance que le bijou perdu n'eût point encore été retrouvé. Monsignor Perelli ordonna à son cocher et à sa cuisinière, qui composaient tout son domestique, de prendre chacun une lanterne et d'explorer les rues intermédiaires, pavé par pavé.

Les deux serviteurs rentrèrent désespérés; ils n'avaient pas trouvé vestige de tabatière.

Monsignor Perelli se décida alors, quoiqu'il fût trois heures du matin, à écrire au prince de C... pour qu'il fût immédiatement et par tout son palais chercher le bijou dont l'absence causait au digne prélat de si graves inquiétudes. La lettre était pressante et telle que peut la rédiger un homme sous le coup de la plus vive inquiétude. Monsignor Perelli s'excusait vis-à-vis du prince de l'éveiller à une pareille heure, mais il le priait de se mettre un instant à sa place et de lui pardonner le dérangement qu'il lui causait.

La lettre était écrite et signée, pliée, et il n'y manquait plus que le sceau, lorsqu'en se levant pour aller chercher son cachet, monsignor Perelli sentit quelque chose de lourd qui lui battait le gras de la jambe. Or, comme le docte prélat savait qu'il n'y a point dans ce monde d'effet sans cause, il voulut remonter à la cause de l'effet, et il porta la main à la basque de son habit : c'était la fameuse tabatière qui, par son poids ayant percé la poche, avait glissé dans la doublure, et donnait signe d'existence en chatouillant le mollet de son propriétaire.

La joie de monsignor Perelli fut grande. Cependant, il faut le dire, si sa première pensée fut pour lui-même, la seconde fut pour son prochain : il frémît à l'idée de l'inquiétude qu'aurait pu causer sa lettre à son ami le prince de C..., et, pour en atténuer l'effet, il écrivit au dessous le *post-scriptum* suivant :

« Mon cher prince, je rouvre ma lettre pour vous dire que vous ne preniez pas la peine de faire chercher ma tabatière. Je viens de la retrouver dans la basque de mon habit. »

Puis il remit l'épître à son cocher, en lui ordonnant de la porter à l'instant même au prince de C..., que ses gens réveillèrent à quatre heures du matin pour lui remettre, de la part de monsignor Perelli, le message qui lui apprenait à la fois qu'il avait perdu et retrouvé sa tabatière.

Cependant monsignor Perelli avait un avantage sur beaucoup de gens de ma connaissance : c'était une bête et non un sot; il y avait en lui une certaine conscience de son infirmité d'esprit, d'où il résultait qu'il ne demandait pas mieux que de s'instruire. Aussi, un soir, ayant entendu dire au comte de... que vers l'*Ave Maria* il était malsain de rester à l'air, attendu que le crépuscule tombait à cette heure, la remarque hygiénique lui resta dans la tête et le préoccupa gravement. Monsignor Perelli n'avait jamais vu tomber le crépuscule et ignorait parfaitement quelle espèce de chose c'était.

Pendant plusieurs jours, il eut des velléités de demander à ses amis quelques renseignements sur l'objet en question; mais le pauvre prélat était tellement habitué aux railleries qu'éveillaient presque toujours ses

demandes et ses réponses, qu'à chaque fois que la curiosité lui ouvrait la bouche, la crainte la lui refermait. Enfin, un jour que son cocher le servait à table :

— Gaëtan, mon ami, lui dit-il, as-tu jamais vu tomber le crépuscule ?

— Oh ! oui, monseigneur, répondit le pauvre diable, à qui, comme on le comprend bien, depuis vingt-cinq ans qu'il était cocher, une pareille aubaine n'avait pas manqué ; certainement que je l'ai vu.

— Et où tombe-t-il ?

— Partout, monseigneur.

— Mais plus particulièrement ?

— Dame ! au bord de la mer.

Le prélat ne répondit rien, mais il mit à profit le renseignement, et, avant de faire sa sieste, il ordonna que les chevaux fussent attelés à six heures précises.

A l'heure dite, Gaëtan vint prévenir son maître que la voiture était prête. Monsignor Perelli descendit son escalier quatre à quatre, tant il était curieux de la chose inconnue qu'il allait voir : il sauta dans son carrosse, s'y accommoda de son mieux, et donna l'ordre d'aller stationner au bout de la villa Reale, entre le Boschetto et Mergellina.

Monsignor Perelli demeura à l'endroit indiqué depuis sept jusqu'à neuf, regardant de tous ses yeux s'il ne verrait pas tomber ce crépuscule tant désiré ; mais il ne vit rien que la nuit qui venait avec cette rapidité qui lui est toute particulière dans les climats méridionaux. A neuf heures, elle était si obscure que monsignor Perelli perdit toute espérance de rien voir tomber ce soir-là. D'ailleurs, l'heure indiquée pour la chute était passée depuis long-temps. Il revint donc tout attristé à la maison ; mais il se consola en songeant qu'il serait probablement plus heureux le lendemain.

Le lendemain, à la même heure, même attente et même déception ; mais monsignor Perelli avait entre autres vertus chrétiennes une patience développée à un haut degré ; il espéra donc que sa curiosité, trompée déjà deux fois, serait enfin satisfaite la troisième.

Cependant Gaëtan ne comprenait rien au nouveau caprice de son maître qui, au lieu de s'en aller passer sa soirée, comme il en avait l'habitude, chez le prince de C... ou chez le duc de N..., venait s'établir au bord de la mer, et, la tête à la portière, restait aussi attentif que s'il eût été dans sa loge de San-Carlo un jour de grand gala ; et puis Gaëtan n'était plus tout à fait un jeune homme, et il craignait, pour sa santé, l'humidité du soir, dont, assis sur son siège, rien ne le garantissait. Le troisième jour arrivé, il résolut de tirer au clair la cause de ces stations inaccoutumées. En conséquence, au moment où commençait à sonner l'*Ave Maria* :

— Pardon, excellence, dit-il, en se penchant sur son siège de manière à dialoguer plus facilement avec monsignor Perelli, qui se tenait à la portière, les yeux écarquillés dans leur plus grande dimension, peut-on, sans indiscretion, demander à votre excellence ce qu'elle attend ainsi ?

— Mon ami, dit le prélat, j'attends que le crépuscule tombe ; j'ai attendu inutilement hier et avant-hier ; je ne l'ai pas vu malgré la grande attention que j'y ai faite ; mais aujourd'hui j'espère être plus heureux.

— Peste ! dit Gaëtan, il est cependant tombé, et joliment tombé, ces deux jours-ci, excellence, et je vous en réponds !

— Comment ! tu l'as donc vu, toi ?

- Non seulement je l'ai vu, mais je l'ai senti !
- On le sent donc aussi ?
- Je le crois bien qu'on le sent !
- C'est singulier, je ne l'ai vu ni senti.
- Et tenez, dans ce moment même...
- Eh bien ?
- Eh bien ! vous ne le voyez pas, excellence ?
- Non.
- Voulez-vous le sentir ?
- Je ne te cache pas que cela me serait agréable.
- Alors rentrez la tête entièrement dans la voiture.
- M'y voilà.
- Étendez la main hors de la portière.
- J'y suis.
- Plus haut. Encore. Là, bien.

Gaëtan prit son fouet et en cingla un grand coup sur la main de monsignor Perelli.

Le digne prélat poussa un cri de douleur.

— Eh bien ! l'avez-vous senti ? demanda Gaëtan.

— Oui, oui, très bien ! répondit monsignor Perelli. Très bien ; je suis content, très content. Revenons chez nous.

— Cependant, si vous n'étiez pas satisfait, excellence, continua Gaëtan, nous pourrions revenir encore demain.

— Non, mon ami, non, c'est inutile ; j'en ai assez. Merci.

Monsignor porta huit jours sa main en écharpe, racontant son aventure à tout le monde, et assurant que, malgré les premiers doutes, il en était revenu à l'avis du comte de M..., qui avait dit qu'il était fort mal-sain de rester dehors tandis que le crépuscule tombait, ajoutant que si le crépuscule lui était tombé sur le visage au lieu de lui tomber sur la main, il n'y avait pas de doute qu'il n'en fût resté défiguré tout le reste de sa vie.

Malgré sa fabuleuse bêtise, et peut-être même à cause d'elle, monsignor Perelli avait l'âme la plus évangélique qu'il fût possible de rencontrer. Toute douleur le voyait compatissant, toute plainte le trouvait accessible. Ce qu'il craignait surtout, c'était le scandale ; le scandale, selon lui, avait perdu plus d'âmes que le péché même. Aussi faisait-il tout au monde pour éviter le scandale. Non pas pour lui ; Dieu merci, monsignor Perelli était un homme de mœurs non seulement pures, mais encore austères. Malheureusement, le bon exemple n'est pas celui que l'on suit avec le plus d'entraînement. Monsignor Perelli avait, dans sa maison même, une jeune voisine, et dans la maison en face de la sienne un jeune voisin qui donnaient fort à causer à tout le quartier. C'était la journée durant, et d'une fenêtre à l'autre, les signes les plus tendres, si bien que plusieurs fois les âmes charitables de la rue qu'habitait monsignor Perelli le vinrent prévenir des distractions mondaines que donnait aux esprits réservés cet éternel échange de signaux amoureux.

Monsignor Perelli commença par prier Dieu de permettre que le scandale cessât ; mais, malgré l'ardeur de ses prières, le scandale, loin de cesser, alla toujours croissant. Il s'informa alors des causes qui forçaient les deux jeunes gens à passer à cet exercice télégraphique un temps qu'ils pouvaient infiniment mieux employer en louant le Seigneur, et il

apprit que les coupables étaient deux amoureux que leurs parens refusaient d'unir sous prétexte de disproportion de fortune. Dès lors, au sentiment de réprobation que lui inspirait leur conduite se mêla un grain de pitié que lui inspirait leur malheur ; il alla les trouver l'un après l'autre pour les consoler, mais les pauvres jeunes gens étaient inconsolables ; il voulut obtenir d'eux qu'ils se résignassent à leur sort, comme devaient le faire des chrétiens soumis et des enfans respectueux ; mais ils déclarèrent que le mode de correspondance qu'ils avaient adopté étant le seul qui leur restât après la cruelle séparation dont ils étaient victimes, ils ne renonceraient pour rien au monde à cette dernière consolation, dût-elle mettre en rumeur toute la ville de Naples. Monsignor Perelli eut beau prier, supplier, menacer, il les trouva inébranlables dans leur obstination. Alors, voyant que, s'il ne s'en mêlait pas plus efficacement, les deux malheureux pécheurs continueraient d'être pour leur prochain une pierre d'achoppement, le digne prélat leur offrit, puis qu'ils ne pouvaient se voir ni chez l'un ni chez l'autre pour se dire, loin de tous les yeux, ce qu'ils étaient forcés de se dire ainsi *coram populo*, de se rencontrer chez lui une heure ou deux tous les jours, à la condition que les portes et les fenêtres de la chambre où ils se rencontreraient seraient fermées, que personne ne connaîtrait leurs rendez-vous, et qu'ils renonceraient entièrement à cette malheureuse correspondance par signes qui mettait en rumeur tout le quartier. Les jeunes gens acceptèrent avec reconnaissance cette évangélique proposition, jurèrent tout ce que monsignor Perelli leur demandait de jurer, et, à la grande édification du quartier, parurent avoir, à compter de ce jour, renoncé à leur fatal entêtement.

Plusieurs mois se passèrent, pendant lesquels monsignor Perelli se félicitait chaque jour davantage de l'expédient ingénieux qu'il avait trouvé à l'endroit des deux amans, lorsqu'un matin, au moment où il rendait grâces à Dieu de lui avoir inspiré une si heureuse idée, les parens de la jeune fille tombèrent chez monsignor Perelli pour lui demander compte de sa trop grande charité chrétienne. Seulement alors monsignor Perelli comprit toute l'étendue du rôle qu'il avait joué dans cette affaire. Mais comme monsignor Perelli était riche, comme monsignor Perelli était la bonté en personne, comme toute chose pouvait s'arranger, au tout du compte, avec une niaiserie de deux ou trois mille ducats, monsignor Perelli dota la jeune pécheresse, à la grande satisfaction du père du jeune homme, de la part duquel venait tout l'empêchement, et qui ne vit plus dès lors aucun inconvénient à la recevoir dans sa famille. La chose, grâce à monsignor Perelli, finit donc comme un conte de fée : les deux amans se marièrent, furent constamment heureux, et obtinrent du ciel beaucoup d'enfans.

Maintenant, il me resterait bien une dernière histoire à raconter, qui, à l'heure qu'il est, désopile encore immodérément la rate des Napolitains ; mais l'esprit des nations est chose si différente, que l'on ne peut jamais répondre que ce qui fera pouffer de rire l'une fera sourciller l'autre. Conduisez Falstaff à Naples, et il y passera inconnu ; transplantez Polichinelle à Londres, et il mourra du spleen.

Et puis nous avons une malheureuse langue moderne si bégueule qu'elle rougit de tout, et même de sa bonne aïeule la langue de Molière et de Saint-Simon, à laquelle je lui souhaiterais cependant de ressembler. Il en résulte que, tout bien pesé, je n'ose point vous raconter l'histoire

de monsignor Perelli, laquelle fit néanmoins tant rire le bon roi Nasone, lequel, à coup sûr, avait au moins autant d'esprit que vous et moi en pouvons avoir, soit séparément, soit même ensemble. Et pourtant, elle lui avait été racontée un certain jour où il ne fallait rien moins qu'une pareille histoire pour dérider le front de Sa Majesté. On venait d'apprendre à Naples une nouvelle escapade des Vardarelli.

Comme ces honnêtes bandits m'offrent une occasion de faire connaître le peuple napolitain sous une nouvelle face, et qu'on ne doit négliger dans un tableau aucun des détails qui peuvent en augmenter la vérité ou l'effet, disons ce que c'était que les Vardarelli.

XV

Les Vardarelli.

Le peuple est en général aux mains des rois ce qu'un couteau bien affilé est aux mains des enfans : il est rare qu'ils s'en servent sans se blesser. La reine Louise de Prusse organisa les sociétés secrètes : les sociétés secrètes produisirent Sand. La reine Caroline protégea le carbonarisme : le carbonarisme amena la révolution de 1820.

Au nombre des premiers carbonari reçus, se trouvait un Calabrais nommé Gaetano Vardarelli. C'était un de ces hommes d'Homère, possédant toutes les qualités de la primitive nature, aux muscles de lion, aux jambes de chamois, à l'œil d'aigle. Il avait d'abord servi sous Murat ; car Murat, dans le projet qu'il conçut un instant de se faire roi de toute l'Italie, avait calculé que le carbonarisme lui serait en ce cas un puissant levier ; puis, s'apercevant bientôt qu'il fallait un autre bras et surtout un autre génie que le sien pour diriger un pareil moteur, Murat, de protecteur des carbonari qu'il était, s'en fit bientôt le persécuteur. Gaetano Vardarelli alors déserta et se retira dans la Calabre, au sein de ses montagnes maternelles, où il croyait qu'aucun pouvoir humain ne serait assez hardi pour le poursuivre.

Vardarelli se trompait : Murat avait alors parmi ses généraux un homme d'une bravoure inouïe, d'une persévérance stoïque, d'une inflexibilité suprême ; un homme comme Dieu en envoi pour les choses qu'il veut détruire ou élever : cet homme, c'était le général Manhès.

Parcourez la Calabre de Reggio à Pestum : tout individu possédant un ducat et un pied de terrain vous dira que la paisible jouissance de ce pied de terrain et de ce ducat, c'est au général Manhès qu'il l'adoit. En échange, quiconque ne possède pas ou désire posséder le bien des autres a le général Manhès en exécution.

Vardarelli fut donc forcé comme les autres de se courber sous la main de fer du terrible proconsul. Traqué de vallée en vallée, de forêt en forêt, de montagne en montagne, il recula pied à pied, mais enfin il recula ; puis un beau jour, acculé à Scylla, il fut forcé de traverser le détroit et d'aller demander du service au roi Ferdinand.

Vardarelli avait vingt-six ans, il était grand, il était fort, il était brave. On comprit qu'il ne fallait pas mépriser un pareil homme, on le fit sergent de la garde sicilienne. C'est avec ce grade et dans cette position que Vardarelli entra à Naples en 1815, à la suite du roi Ferdinand.

Mais c'était une position bien secondaire que celle de sergent pour un

homme du caractère dont était Gaetano Vardarelli. Toute son espérance, s'il continuait sa carrière militaire, était d'arriver au grade de sous-lieutenant; et cette espérance, le jeune ambitieux n'eût pas même voulu l'accepter comme un pis-aller. Après avoir balancé quelque temps, il fit donc ce qu'il avait déjà fait; il déserta le service du roi Ferdinand, comme il avait déserté celui du roi Joachim, et, la première comme la seconde fois, il s'enfuit dans la Calabre, sentant, comme Antée, sa force s'accroître à chaque fois qu'il touchait sa mère.

Là il fit un appel à ses anciens compagnons. Deux de ses frères et une trentaine de bandits errans et dispersés y répondirent. La petite troupe réunie élit Gaetano Vardarelli pour son chef, s'engageant à lui obéir passivement, et lui reconnaissant sur tous le droit de vie et de mort. D'esclave qu'il était à la ville, Vardarelli se retrouva donc roi dans la montagne, et roi d'autant plus à craindre que le terrible général Manhès n'était plus là pour le détrôner.

Vardarelli procéda selon la vieille rubrique, grâce à laquelle les bandits ont toujours fait de si bonnes affaires en Calabre et à l'Opéra-Comique; c'est-à-dire qu'il se proclama le grand régularisateur des choses de ce monde, et que, joignant l'effet aux paroles, il commença le nivellement social qu'il rêvait, en complétant le nécessaire aux pauvres avec le superflu dont il débarrassait les riches. Quoique ce système soit un peu bien connu, il est juste de dire qu'il ne s'use jamais. Il en résulta donc qu'il s'attacha au nom de Vardarelli une popularité et une terreur grâce auxquelles il ne tarda pas à être connu du roi Ferdinand lui-même.

Le roi Ferdinand, qui venait d'être réintégré sur son trône, trouvait naturellement que le monde ne pouvait pas aller mieux qu'il n'allait, et appréciait assez médiocrement tout réformateur qui essayait de tailler au globe une nouvelle facette; il résulta de cette opinion bien arriérée chez lui, que Vardarelli lui apparut tout bonnement comme un brigand à pendre, et qu'il ordonna qu'il fût pendu.

Mais pour pendre un homme, il faut trois choses : une corde, une potence et un pendu. Quant au bourreau, il est inutile de s'en inquiéter, cela se trouve toujours et partout.

Les agens du roi avaient la corde et la potence, ils étaient à peu près sûrs de trouver le bourreau, mais il leur manquait la chose principale : l'homme à pendre.

On se mit à courir après Vardarelli; mais comme il savait parfaitement dans quel but philanthropique on le cherchait, il n'eut garde de se laisser rejoindre. Il y a plus : comme il avait fait son éducation sous le général Manhès, c'était un gaillard qui connaissait à fond son jeu de cache-cache. Il en donna donc tant et plus à garder aux troupes napolitaines, ne se trouvant jamais où on s'attendait à le rencontrer, se montrant partout où ne l'attendait pas, s'échappant comme une vapeur et revenant comme un orage.

Rien ne réussit comme le succès. Le succès est l'aimant moral qui attire tout à lui. La troupe de Vardarelli, qui ne montait d'abord qu'à vingt-cinq ou trente personnes, fut bientôt doublée : Vardarelli devint une puissance.

Ce fut une raison de plus pour l'anéantir; on fit des plans de campagne contre lui, on doubla les troupes envoyées à sa poursuite, on mit sa tête

à prix, tout fut inutile. Autant eût valu mettre au ban du royaume l'aigle et le chamois, ses compagnons d'indépendance et de liberté.

Et cependant chaque jour on entendait raconter quelque prouesse nouvelle qui indiquait dans le fugitif un redoublement d'adresse ou un surcroît d'audace. Il venait jusqu'à deux ou trois lieues de Naples, comme pour narguer le gouvernement. Une fois, il organisa une chasse dans la forêt de Persiano, comme aurait pu faire le roi lui-même, et, comme il était excellent tireur, il demanda ensuite aux gardes qu'il avait forcés de le suivre et de le seconder s'ils avaient jamais vu leur auguste maître faire de plus beaux coups que lui.

Une autre fois, c'étaient le prince de Lésozano, le colonel Calcedonio, Casella, et le major Delponte, qui chassaient eux-mêmes avec une dizaine d'officiers et une vingtaine de piqueurs dans une forêt à quelques lieues de Bari, quand tout à coup le cri : *Vardarelli ! Vardarelli !* se fit entendre. Chacun alors de fuir le plus vite possible, et dans la direction où il se trouvait. Bien en prit aux chasseurs de fuir ainsi, car tous eussent été pris, tandis que, grâce à la vitesse de leurs chevaux habitués à courre le cerf, un seul tomba entre les mains des bandits.

C'était le major Delponte : les bandits jouaient de malheur, ils avaient fait prisonnier un des plus braves, mais aussi un des plus pauvres officiers de l'armée napolitaine. Lorsque Vardarelli demanda au major Delponte mille ducats de rançon pour l'indemniser de ses frais d'expédition, le major Delponte lui fit des cornes en lui disant qu'il le défiait bien de lui faire payer une seule obole. Vardarelli menaça Delponte de le faire fusiller si la somme n'était pas versée à une époque qu'il fixa. Mais Delponte lui répondit que c'était du temps de perdu que d'attendre, et que s'il avait un conseil à lui donner, c'était de le faire fusiller tout de suite.

Vardarelli en eut un instant la velléité ; mais il songea que, plus Delponte faisait bon marché de sa vie, plus Ferdinand devait y tenir. En effet, à peine le roi eut-il appris que le brave major était entre les mains des bandits, qu'il ordonna de payer sa rançon sur ses propres deniers. En conséquence, un matin, Vardarelli annonça au major Delponte que, sa rançon ayant été exactement et intégralement payée, il était parfaitement libre de quitter la troupe et de diriger ses pas vers le point de la terre qui lui agréait le plus. Le major Delponte ne comprenait pas quelle était la main généreuse qui le délivrait ; mais comme, quelle qu'elle fût, il était fort disposé à profiter de sa libéralité, il demanda son cheval et son sabre, qu'on lui rendit, se mit en selle avec un flegme parfait, et s'éloigna au petit pas et en sifflant un air de chasse, ne permettant pas que sa monture fît un pas plus vite que l'autre, tant il tenait à ce qu'on ne pût pas même supposer qu'il avait peur.

Mais le roi, pour s'être montré magnifique à l'endroit du major, n'en avait pas moins juré l'extermination des bandits qui l'avaient forcé de traiter de puissance à puissance avec eux. Un colonel, je ne sais plus lequel, qui l'avait entendu jurer ainsi, fit à son tour le serment, si on voulait lui confier un bataillon, de ramener Vardarelli, ses deux frères et les soixante hommes qui composaient sa troupe, pieds et poings liés, dans les cachots de la Vicaria. L'offre était trop séduisante pour qu'on ne l'acceptât point ; le ministre de la guerre mit cinq cents hommes à la disposition du colonel, et le colonel et sa petite troupe se mirent en quête de Vardarelli et de ses compagnons.

Vardarelli avait des espions trop dévoués pour ne pas être prévenu à temps de l'expédition qui s'organisait. Il y a plus : en apprenant cette nouvelle, lui aussi, il avait fait un serment : c'était de guérir à tout jamais le colonel qui s'était si aventureusement voué à sa poursuite, d'un second élan patriotique dans le genre du premier.

Il commença donc par faire courir le pauvre colonel par monts et par vaux, jusqu'à ce que lui et sa troupe fussent sur les dents; puis, lorsqu'il les vit tels qu'il les désirait, il leur fit, à deux heures du matin, donner une fausse indication; le colonel prit le renseignement pour or en barre, et partit à l'instant même, afin de surprendre Vardarelli, qu'on lui avait assuré être, lui et sa troupe, dans un petit village situé à l'extrémité d'une gorge si étroite qu'à peine y pouvait-on passer quatre hommes de front. Quelques âmes charitables qui connaissaient les localités firent bien au brave colonel quelques observations, mais il était tellement exaspéré qu'il ne voulut entendre à rien, et partit dix minutes après avoir reçu l'avis.

Le colonel fit une telle diligence qu'il dévora près de quatre lieues en deux heures, de sorte qu'au point du jour il se trouva sur le point d'entrer dans la gorge de l'autre côté de laquelle il devait surprendre les bandits. Quand il fut arrivé là, l'endroit lui parut si effroyablement propice à une embuscade qu'il envoya vingt hommes explorer le chemin, tandis qu'il faisait halte avec le reste de son bataillon; mais au bout d'un quart d'heure les vingt hommes revinrent, en annonçant qu'ils n'avaient rencontré âme qui vive.

Le colonel n'hésita donc plus et s'engagna dans la gorge lui et ses cinq cents hommes : mais au moment où cette gorge s'élargissait, pareille à une es,èce d'entonnoir, entra deux défilés, le cri : *Vardarelli! Vardarelli!* se fit entendre comme s'il tombait des nues, et le pauvre colonel, levant la tête, vit toutes les crêtes de rochers garnies de brigands qui le tenaient en joue lui et sa troupe. Cependant il ordonna de se former en peloton; mais Vardarelli cria d'une voix terrible : « A bas les armes, ou vous êtes morts! » A l'instant même les bandits répétèrent le cri de leur chef, puis l'écho répéta le cri des bandits; de sorte que les soldats, qui n'avaient pas fait le même serment que leur colonel et qui se croyaient entourés d'une troupe trois fois plus nombreuse que la leur, crièrent à qui mieux mieux qu'ils se rendaient, malgré les exhortations, les prières et les menaces de leur malheureux chef.

Aussitôt Vardarelli, sans abandonner sa position, ordonna aux soldats de mettre les fusils en faisceaux, ordre qu'ils exécutèrent à l'instant même; puis il leur signifiâ de se sé,arer en deux bandes, et de se rendre chacun à un endroit indiqué, nouvel ordre auquel ils obéirent avec la même ponctualité qu'ils avaient fait pour la première manœuvre. Enfin, laissant une vingtaine de bandits en embuscade, il descendit avec le reste de ses hommes, et, leur ordonnant de se ranger en cercle autour des faisceaux, il les invita à mettre les armes de leurs ennemis hors d'état de leur nuire momentanément par le même moyen qu'avait employé Gulliver pour éteindre l'incendie du palais de Lilliput.

C'est le récit de cet événement qui avait mis le roi de si mauvaise humeur, qu'il ne fallait rien moins que l'anecdote nouvelle dont monsieur Pere.li était le héros pour le lui faire oublier.

On comprend que cette nouvelle frasque ne remit pas don Gaëtano

dans les honnes grâces du gouvernement. Les ordres les plus sévères furent donnés à son égard ; seulement, dès le lendemain, le roi, qui était homme de trop joyeux esprit pour garder rancune à Vardarelli d'un si bon tour, racontait en riant à gorge déployée l'aventure à qui voulait l'entendre, de sorte que, comme il y a toujours foule pour entendre les aventures que veulent bien raconter les rois, le pauvre colonel n'osa de trois ans remettre le pied dans la capitale.

Mais le général qui commandait en Calabre prit la chose d'une façon bien autrement sérieuse que ne l'avait fait le roi. Il jura que, quel que fût le moyen qu'il dût employer, il exterminerait les Vardarelli depuis le premier jusqu'au dernier. Il commença par les poursuivre à outrance ; mais, comme on s'en doute bien, cette poursuite ne fut qu'un jeu de barres pour les bandits. Ce que voyant, le général commandant proposa à leur chef un traité par lequel lui et les siens entreraient au service du gouvernement. Soit que les conditions fussent trop avantageuses pour être refusées, soit que Gaetano se lassât de cette vie de dangers sans fin et d'éternel vagabondage, il accepta les propositions qui lui étaient faites, et le traité fut rédigé en ces termes :

« Au nom de la très sainte Trinité.

» Art. 1^{er}. Il sera octroyé pardon et oubli aux méfaits des Vardarelli et de leurs partisans.

» Art. 2. La bande des Vardarelli sera transformée en compagnie de gendarmes.

» Art. 3. La solde du chef Gaetano Vardarelli sera de 90 ducats par mois ; celle de chacun de ses trois lieutenans, de 43 ducats, et celle de chaque homme de la compagnie, de 30. Elle sera payée au commencement de chaque mois et par anticipation (1).

» Art. 4. La susdite compagnie jurera fidélité au roi entre les mains du commissaire royal ; ensuite elle obéira aux généraux qui commandent dans les provinces, et sera destinée à poursuivre les malfaiteurs dans toutes les parties du royaume.

» Naples, 6 juillet 1817. »

Les conditions ci-dessus rapportées furent immédiatement mises à exécution de part et d'autre ; les Vardarelli changèrent de nom et d'uniforme, touchèrent d'avance, comme ils en étaient convenus, le premier mois de leurs appointemens, en échange de quoi ils se mirent à la poursuite des bandits qui désolaient la Capitanate, ne leur laissant ni paix ni relâche, tant ils connaissaient toutes les ruses du métier ; si bien qu'au bout de quelque temps on pouvait s'en aller de Naples à Reggio sa bourse à la main.

Mais ce n'était pas là précisément le but que s'était proposé le général ; il avait contre les Vardarelli, à cause de l'histoire du colonel, une vieille dent que vint encore corroborer la promptitude avec laquelle les nouveaux gendarmes venaient d'exécuter, au nombre de cinquante ou soixante seulement, des choses qu'avant eux des compagnies, des bataillons, des régimens et jusqu'à des corps d'armée avaient entreprises en vain. Il fut donc résolu que, maintenant que les Vardarelli avaient débarrassé la Capitanate et les Calabres des brigands qui les infestaient, on débarrasserait le royaume des Vardarelli.

Mais c'était chose plus facile à entreprendre qu'à exécuter, et proba-

(1) Ces différens appointemens correspondaient aux soldes des colonels, des capitaines et des lieutenans.

blement toutes les troupes que le général avait sous ses ordres, réunies ensemble, n'eussent pas pu y parvenir, si les bandits gendarmisés eussent eu le moindre soupçon de ce qui se tramait contre eux. Mais, à défaut de soupçons positifs, ils étaient doués d'un instinct de défiance qui ne leur permettait pas de donner la moindre prise à leurs ennemis, et près d'une année se passa sans que le général trouvât moyen de mettre à exécution son projet exterminateur.

Mais le général trouva des alliés dans les anciens amis des ex-brigands : un homme de Porto-Canoné, dont Gaetano Vardarelli avait enlevé la sœur, vint le trouver, et, lui racontant les causes de haine qu'il avait contre les Vardarelli, lui offrit de le débarrasser au moins de Gaetano Vardarelli et de ses deux frères. L'offre était trop selon les désirs du général pour qu'il hésitât un instant à l'accepter. Il offrit à l'homme qui venait lui faire cette proposition une somme d'argent considérable ; mais celui-ci, tout en acceptant pour ses compagnons, refusa pour lui-même, disant que c'était du sang et nom de l'or qu'il lui fallait ; que, quant aux compagnons qu'il comptait s'adjoindre dans cette expédition, il s'informerait de ce qu'ils demandaient pour le seconder, et qu'il rendrait compte de leurs exigences au général, qui traiterait directement avec eux.

Quelles furent ces exigences ? nul historien ne l'a dit. Ce qui fut donné, ce qui fut reçu, on l'ignore. Ce qu'on sait seulement, ce furent les faits qui s'accomplirent à la suite de cet entretien.

Un jour les Vardarelli, se croyant au milieu d'amis sûrs, stationnaient pleins de confiance et d'abandon sur la place d'un petit village de la Pouille, nommé Uriri. Tout à coup, et sans que rien au monde eût pu faire présager une pareille agression, une douzaine de coups de feu partirent d'une des maisons situées sur la place, et de cette seule décharge, Gaetano Vardarelli, ses deux frères et six bandits tombèrent morts. Aussitôt les autres, ne sachant pas à quel nombre d'ennemis ils avaient affaire, et soupçonnant qu'ils étaient enveloppés d'une vaste trahison, sautèrent sur leurs chevaux, dont ils ne s'éloignaient jamais, et disparurent en un clin d'œil, comme une volée d'oiseaux effarouchés.

Aussitôt que la place fut vide et qu'il n'y eut plus de morts, l'homme qui était allé trouver le général sortit le premier de la maison d'où était parti le feu, s'avança vers Gaetano Vardarelli, et tandis que ses compagnons dépouillaient les autres cadavres, s'emparant de leurs armes et de leur ceinture, lui se contenta de tremper ses deux mains dans le sang de son ennemi, et après s'en être barbouillé le visage :

— Voici la tache lavée dit-il ; et il se retira sans rien prendre du pillage commun, sans rien accepter de la récompense promise.

Cependant ce n'était point assez : Gaetano Vardarelli, ses deux frères et six de ses compagnons étaient morts, c'est vrai ; mais quarante autres étaient encore vivans et pouvaient, en reprenant leur ancien métier et en élisant de nouveaux chefs, donner infiniment de fil à retordre à Son Excellence le général commandant. Il résolut donc de continuer à jouer le rôle d'ami, et donna l'ordre que les meurtriers d'Uriri fussent arrêtés. Comme ceux-ci ne s'attendaient à rien de pareil, la chose ne fut pas difficile ; on s'empara d'eux à l'improviste et sans qu'ils essayassent de tenter la moindre résistance ; on les jeta en prison, et l'on cria bien haut qu'on allait leur faire leur procès, et que prompt et sévère vengeance serait tirée du crime qu'ils avaient commis.

Il pouvait y avoir du vrai dans tout cela; mais les fugitifs se laisserent-ils prendre au piège. Comme il était notoire qu'à la tête des meurtriers se trouvait le frère de la jeune fille outragée par Gaetano Vardarelli, on crut généralement dans la troupe que cet assassinat était le résultat d'une vengeance particulière; de sorte que, lorsque les malheureux qui s'étaient sauvés virent leurs assassins arrêtés et entendirent répéter de tous côtés que leur procès se poursuivait avec ardeur, ils n'eurent aucune idée que le gouvernement fût pour quelque chose dans cette trahison. D'ailleurs, eussent-ils conçu quelque doute, qu'une lettre qu'ils reçurent de lui les eût fait évanouir : il leur écrivait que le traité du 6 juillet restait toujours sacré, et les invitait à se choisir d'autres chefs en remplacement de ceux qu'ils avaient eu le malheur de perdre.

Comme ce remplacement était urgent, les Vardarelli procédèrent immédiatement à la nomination de leurs nouveaux officiers, et, à peine l'élection achevée, ils prévinrent le général que ses instructions étaient suivies. Alors ils reçurent une seconde lettre qui les convoquait à une revue dans la ville de Foggia. Cette lettre leur recommandait, entre autres choses importantes, de venir tous tant qu'ils étaient, afin qu'on ne pût douter que les élections faites ne fussent le résultat positif d'un scrutin unanime et incontestable.

A la lecture de cette lettre, une longue discussion s'éleva entre les Vardarelli; la majorité était d'avis qu'on se rendît à la revue; mais une faible minorité s'opposait à cette proposition : selon elle, c'était un nouveau guet-apens dressé pour exterminer le reste de la troupe. Les Vardarelli avaient le droit de nomination entre eux; c'était chose incontestée et qui par conséquent n'avait besoin d'aucune sanction gouvernementale; on ne pouvait donc les convoquer que dans quelque sinistre dessein. C'était du moins l'avis de huit d'entre eux, et, malgré les sollicitations de leurs camarades, ces huit clairvoyans refusèrent de se rendre à Foggia : le reste de la troupe, qui se composait de trente-un hommes et d'une femme qui avait voulu accompagner son mari, se trouva sur la place de la ville au jour et à l'heure dits.

C'était un dimanche; la revue était solennement annoncée, de sorte que la place publique était encombrée de curieux. Les Vardarelli entrèrent dans la ville avec un ordre parfait, armés jusqu'aux dents, mais sans donner aucun signe d'hostilité. Au contraire, en arrivant sur la place, ils levèrent leurs sabres, et d'une voix unanime firent entendre le cri de *Vive le roi!* A ce cri, le général parut sur son balcon pour saluer les arrivans, tandis que l'aide-de-camp de service descendait pour les recevoir.

Après force compliments sur la beauté de leurs chevaux et le bon état de leurs armes, l'aide-de-camp invita les Vardarelli à défilier sous le balcon du général, manœuvre qu'ils exécutèrent avec une précision qui eût fait honneur à des troupes réglées. Puis, cette évolution exécutée, ils vinrent se ranger sur la place, où l'aide-de-camp les invita à mettre pied à terre et à se reposer un instant, tandis qu'il porterait au général la liste des trois nouveaux officiers.

L'aide-de-camp venait de rentrer dans la maison d'où il était sorti; les Vardarelli, la bride passée au bras, se tenaient près de leurs chevaux, lorsqu'une grande rumeur commença à circuler dans la foule; puis à cette rumeur succédèrent des cris d'effroi, et toute cette masse de curieux

commença d'aller et de venir comme une marée. Par toutes les rues aboutissantes à la place, des soldats napolitains s'avancèrent en colonnes serrées. De tous côtés les Vardarelli étaient cernés.

Aussitôt, reconnaissant la trahison dont ils étaient victimes, les Vardarelli sautèrent sur leurs chevaux et tirèrent leurs sabres; mais au même instant le général ayant ôté son chapeau, ce qui était le signal convenu, le cri : *Ventre à terre!* retentit; et tous les curieux ayant obéi à cette injonction dont ils comprenaient l'importance, les feux des soldats se croisèrent au dessus de leurs têtes, et neuf Vardarelli tombèrent de leurs chevaux, tués ou blessés à mort. Ceux qui étaient restés debout, comprenant alors qu'il n'y avait pas de quartier à attendre, se réunirent, sautèrent à bas de leurs chevaux, et, armés de leurs carabines, s'ouvrirent en combattant un passage jusqu'aux ruines d'un vieux château dans lesquelles ils se retranchèrent. Deux seulement, se confiant à la vitesse de leur monture, fondirent tête baissée sur le groupe de soldats qui leur parut le moins nombreux, et, faisant feu à bout portant, profitèrent de la confusion que causait dans les rangs leur décharge, qui avait tué deux hommes, pour passer à travers les baïonnettes et s'échapper à fond de train. La femme, aussi heureuse qu'eux, dut la vie à la même manœuvre, opérée sur un autre point, et s'éloigna au grand galop, après avoir déchargé ses deux pistolets.

Tous les efforts se réunirent aussitôt sur les vingt Vardarelli restans, lesquels, comme nous l'avons dit, s'étaient réfugiés dans les ruines d'un vieux château. Les soldats, s'encourageant les uns les autres, s'avancèrent, croyant que ceux qu'ils poursuivaient allaient leur disputer les approches de leur retraite; mais, au grand étonnement de tout le monde, ils parvinrent jusqu'à la porte sans qu'il y eût un seul coup de fusil tiré. Cette impunité les enhardit; on attaqua la porte à coups de hache et de levier, la porte céda; les soldats se précipitèrent alors dans la cour du château, se répandirent dans les corridors, parcourant les appartemens; mais, à leur grand étonnement, tout était désert : les Vardarelli avaient disparu.

Les assaillans furent une heure dans tous les coins et recoins de la vieilleasure; enfin ils allaient se retirer, convaincus que les Vardarelli avaient trouvé quelques moyens, connus d'eux seuls, de regagner la montagne, lorsqu'un soldat qui s'était approché du soupirail d'un cellier, et qui se penchait pour regarder dans l'intérieur tomba percé d'un coup de feu.

Les Vardarelli étaient découverts; mais les poursuivre dans leur retraite n'était pas chose facile. Aussi résolut-on, au lieu de chercher à les y forcer, d'employer un autre moyen, plus lent, mais plus sûr : on commença par rouler une grosse pierre contre le soupirail. Sur cette pierre on amassa toutes celles que l'on put trouver; on laissa un piquet d'hommes avec leurs armes chargées pour garder cette issue; puis, faisant un détour, on commença par jeter des fagots enflammés contre la porte du cellier, que les Vardarelli avaient fermée en dedans, et sur ces fagots enflammés tout le bois et toutes les matières combustibles que l'on put trouver; de sorte que l'escalier ne fut bientôt qu'une immense fournaise, et que, la porte ayant cédé à l'action du feu, l'incendie se répandit comme un torrent dans ce souterrain où les Vardarelli s'étaient réfugiés. Cependant un profond silence régnait encore dans le cellier. Bientôt deux coups de fusil partirent : c'étaient deux frères qui, ne voulant pas tomber vi-

vans aux mains de leurs ennemis, s'étaient embrassés et avaient à bout portant déchargé leurs fusils l'un sur l'autre. Un instant après, une troisième explosion se fit entendre : c'était un bandit qui se jetait volontairement au milieu des flammes et dont la giberne sautait. Enfin, les dix-sept bandits restans voyant qu'il n'y avait plus pour eux aucune chance de salut, et se voyant près d'être asphyxiés, demandèrent à se rendre. Alors on déblaya le soupirail, on les en tira les uns après les autres, et à mesure qu'ils en sortaient on leur liait les pieds et les mains. Une charrette que l'on amena ensuite les transporta tous dans les prisons de la ville.

Quant aux huit qui n'avaient pas voulu venir à Foggia et aux deux qui s'étaient échappés, ils furent chassés comme des bêtes fauves, traqués de caverne en caverne. Les uns furent tués ou débusqués comme des chevreuils, les autres furent livrés par leurs hôtes, les autres enfin se rendirent eux-mêmes ; si bien qu'au bout d'un an tous les Vardarelli étaient morts ou prisonniers.

Il n'y eut que la femme qui s'était sauvée un pistolet de chaque main qui disparut, sans qu'on la revît jamais ni morte ni vivante.

Lorsque le roi apprit cet événement, il entra dans une grande colère ; c'était la seconde fois qu'on violait sans l'en prévenir un traité, non pas signé par lui, mais fait en son nom. Or, il savait que l' inexorable histoire enregistre presque toujours les faits sans se donner la peine d'en rechercher les causes, et que, tout au contraire de ce qui se passe dans notre monde, où ce sont les ministres qui sont responsables des fautes du roi, c'est le roi qui, dans l'autre, est responsable des fautes de ses ministres.

Mais on lui répéta tant, et de tant de côtés, que c'était une action louable que d'avoir exterminé cette méchante race des Vardarelli, qu'il finit par pardonner à ceux qui avaient ainsi abusé de son nom.

Il est vrai que quelque temps après arriva la révolution de 1820, qui amena avec elle bien d'autres préoccupations que celle de savoir si on avait plus ou moins exactement tenu un traité fait avec des bandits. Pour la troisième fois il rentra au bout de deux ans d'absence, au milieu des cris de joie de son peuple, qui le chassait sans cesse et qui ne pouvait vivre sans lui.

Malheureusement pour les Napolitains, cette troisième restauration fut de courte durée. Le soir du 3 janvier 1825, le roi se coucha après avoir fait sa partie de jeu et avoir dit ses prières accoutumées. Le lendemain, comme à dix heures du matin il n'avait pas encore sonné, on entra dans sa chambre, et on le trouva mort.

A l'ouverture de son testament, dans lequel il recommandait à son fils François de continuer les aumônes qu'il avait l'habitude de faire, on trouva que ces aumônes montaient par an à 24,000 ducats.

Il avait vécu soixante-seize ans, il en avait régné soixante-cinq ; il avait vu passer sous son long règne trois générations d'hommes, et, malgré trois révolutions et trois restaurations, il mourait le roi le plus populaire que Naples ait jamais eu.

Aussi le peuple chercha-t-il à la mort imprévue de son roi bien-aimé une cause surnaturelle. Or, pour des hommes d'imagination comme sont les Napolitains, rien n'est difficile à trouver. Voilà ce que l'on découvrit. Le roi Ferdinand, comme on a pu le voir, n'était pas exempt de cer-

tains préjugés. Depuis quinze ans il était persécuté par le chanoine Ojori, qui le tourmentait pour obtenir une audience de lui et lui présenter je ne sais quel livre dont il était l'auteur. Ferdinand avait toujours refusé, et, malgré les instances du postulant, avait constamment tenu bon. Enfin le 2 janvier 1825, vaincu par les prières de tous ceux qui l'entouraient, il accorda pour le lendemain cette audience si long-temps reculée. Le matin, le roi eut quelque velléité de partir pour Caserte et de rejeter sur une chasse, excuse qui lui paraissait toujours valable, l'impolitesse qu'il avait si grande envie de faire au bon chanoine ; mais on l'en dissuada : il resta donc à Naples, reçut don Ojori, lequel demeura deux heures avec lui et le quitta en lui laissant son livre.

Le lendemain, comme nous l'avons dit, le roi Ferdinand était mort.

Les médecins déclarèrent d'une voix unanime que c'était d'une attaque d'apoplexie foudroyante ; mais le peuple n'en crut pas un mot. Ce qui fut la véritable cause de sa mort, selon le peuple, ce fut cette audience qu'il donna si à contre-cœur au chanoine Ojori.

Le chanoine Ojori était, avec le prince de ***, le plus terrible *jettatore* de Naples. Nous dirons dans un prochain chapitre ce que c'est que la *jettatura*.

XVI

La Jettatura.

Naples, comme toutes les choses humaines, subit l'influence d'une double force qui régit sa destinée : elle a son mauvais principe qui la poursuit, et son bon génie qui la garde ; elle a son Arimane qui la menace, et son Oromaze qui la défend ; elle a son démon qui veut la perdre, elle a son patron qui espère la sauver.

Son ennemi, c'est la jettatura ; son protecteur, c'est saint Janvier.

Si saint Janvier n'était pas au ciel, il y aurait long-temps que la jettatura aurait anéanti Naples ; si la jettatura n'existait pas sur la terre, il y a long-temps que saint Janvier aurait fait de Naples la reine du monde.

Car la jettatura n'est pas une invention d'hier ; ce n'est pas une croyance du moyen-âge, ce n'est pas une superstition du bas-empire : c'est un fléau légué par l'ancien monde au monde moderne ; c'est une peste que les chrétiens ont héritée des gentils ; c'est une chaîne qui passe à travers les âges, et à laquelle chaque siècle ajoute un anneau.

Les Grecs et les Romains connaissaient la jettatura : les Grecs l'appelaient *αλεξιανα*, les Romains *fascinum*.

La jettatura est née dans l'Olympe ; c'est un fléau d'assez bonne maison, comme on voit. Maintenant à quelle occasion elle prit naissance, le voici.

Vénus, sortie de la mer depuis la veille, venait de prendre place parmi les dieux ; son premier soin avait été de se choisir un adorateur dans cette auguste assemblée : Bacchus avait obtenu la préférence, Bacchus était heureux.

Toute déesse qu'elle était, Vénus se trouvait soumise aux lois de la nature comme une simple femme ; en sa qualité d'immortelle, elle était destinée à les accomplir plus long-temps et plus souvent, voilà tout. Vénus s'aperçut un jour qu'elle allait être mère. Comme l'enfant qu'elle portait dans son sein était le premier de cette longue suite de re-

jetons dont la déesse de la beauté devait peupler les forêts d'Amathonte et les bosquets de Cythère, la découverte de son nouvel état fut accompagnée chez elle d'un sentiment de pudeur qui la détermina à le cacher aux regards de tous les dieux. Vénus annonça donc que sa santé chancelante la forçait d'habiter pendant quelque temps la campagne, et elle se retira dans les appartemens les plus reculés de son palais, à Paphos.

Tous les dieux avaient été dupes de cette fausse indisposition ; il n'y avait pas jusqu'à Esculape lui-même qui n'eût déclaré que Venus n'avait rien autre chose qu'une maladie de nerfs qui se calmerait avec des bains et du petit lait ; Junon seule avait tout deviné.

Junon était experte en pareille matière. Sa stérilité la rendait jalouse : il ne s'arrondissait pas une taille dans tout l'Olympe, que la première ligne de ce changement ne lui sautât aux yeux. Elle avait su voir les progrès de celle de Vénus, et, d'avance, elle voua au malheur l'enfant qui naîtrait d'elle.

En conséquence, elle résolut de ne pas la perdre un instant de vue, afin de jeter un sort sur le malheureux fruit des entrailles de sa belle-fille. Aussi, dès que Vénus sentit les premières douleurs, Junon se présenta-t-elle aussitôt à son chevet, déguisée en sage-femme.

Vénus était fort douillette, comme toute femme à la mode doit être : elle jeta donc les hauts cris tant que dura le travail ; puis enfin elle mit au jour le petit Priape.

Junon le reçut dans ses mains, et tandis que Vénus, à moitié évanouie, fermait ses beaux yeux encore tout moites de larmes, elle s'apprêta à lancer sur l'enfant la malédiction fatale qui devait influencer sur le reste de sa vie.

Mais à l'instant où Junon fixait ses yeux pleins de colère sur le nouveau-né, elle s'arrêta stupéfaite. Jamais elle n'avait vu, même chez les plus grands dieux, rien de pareil à ce qu'elle voyait à cette heure.

Si court que fut ce moment d'hésitation, il sauva Priape. Bacchus, qui, du fond de l'Inde, où il était occupé à apprendre aux Birmanes la meilleure manière de coller le vin, avait entendu les cris de Vénus, était accouru en toute hâte : il se précipita dans la chambre de l'accouchée, courut à l'enfant, et, dans son ardeur toute paternelle, l'arracha des bras de Junon.

Junon se crut découverte ; elle sortit furieuse, sauta dans son char, et remonta au ciel. Bacchus ignorait cependant que ce fût elle ; mais il la devina, au cri de ses paons d'abord, puis au rayon de lumière qu'elle laissait à sa suite. Il connaissait de longue main le caractère de sa belle-mère : lui-même avait été obligé de rester six mois caché dans la cuisse de Jupiter pour échapper à sa jalousie ; il comprit que les choses se passeraient mal pour le pauvre enfant si jamais elle mettait la main sur lui : il l'emporta tout courant, et s'en alla le cacher dans l'île de Lampsaque.

Mais le bruit de ce qui s'était passé se répandit, ainsi que la circonstance à laquelle le jeune Priape avait dû la vie ; il n'en fallut pas davantage pour faire croire aux anciens qu'ils avaient trouvé un remède contre la jettatura ; de là certains bijoux déterrés à Herculanum et à Pompéïa, qui faisaient partie de la toilette des femmes.

Chez les modernes, où ces bijoux ne sont pas de mise, les cornes les ont remplacés. Vous n'entrez pas dans une maison de Naples quelque

peu aristocratique, sans que le premier objet qui frappe vos yeux dans l'antichambre ne soit une paire de cornes ; plus ces cornes sont longues, plus elles sont efficaces. On les fait venir en général de Sicile ; c'est là qu'on trouve les plus belles. J'en ai vu qui avaient jusqu'à trois pieds de long, et qui coûtaient cinq cents francs la paire.

Outre ces cornes à domicile, qu'on ne peut, vu leur volume, transporter facilement avec soi, on a d'autres petits cornillons que l'on porte au cou, au doigt, à la chaîne de la montre : cela se trouve à tous les coins de rue, chez tous les marchands de bric-à-brac. Ce symbole préservatif est ordinairement en corail ou en jais.

Je voudrais vous dire quelles sont les causes qui ont porté les cornes à ce degré d'honneur chez les Napolitains ; mais quelque recherche que j'aie faite à ce sujet, j'avoue que je n'ai absolument rien pu découvrir sur quoi on puisse appuyer la moindre théorie ou échafauder le plus petit système. Cela est parce que cela est ; ne me demandez donc point autre chose, car je serais forcé de prononcer ce mot qui coûte tant à la bouche humaine : Je ne sais pas.

Les anciens connaissaient trois moyens de jeter les sorts, car la jettatura n'est rien autre chose que la substantivation du verbe *jettare*, — par le toucher, par la parole, par le regard :

*Cujus ab attractu variarum monstra ferarum
In juvenes veniunt; nulli sua mansit imago,*

dit Ovide ;

*Quæ nec pernumerare curiosi
Possint, nec mala fascinare lingua,*

dit Catulle ;

Nescio quis teneros oculis mihi fascinat agnos,

dit Virgile.

Maintenant voulez-vous voir passer cette croyance du monde païen dans le monde chrétien ? écoulez saint Paul s'adressant aux Galates :

Quis vos fascinavit non obedire veritati ?

Saint Paul croyait donc à la jettatura ?

Maintenant passons au moyen-âge, et ouvrons Erchempert, moine du mont Cas-in, qui florissait vers l'an 842 :

« J'ai connu, dit le vénérable cénobite, messire Landolphe, évêque de Capoue, homme d'une singulière prudence, lequel avait l'habitude de dire : « Toutes les fois que je rencontre un moine, il m'arrive qu'une chose de malheureux dans la journée. *Quoties monachum visu cerno, semper mihi futura dies auspicia tristia subministrat.* »

Or, cette croyance est encore en pleine vigueur aujourd'hui à Naples. Lorsque nous partîmes pour la Sicile, je crois avoir raconté qu'au moment de nous embarquer nous rencontrâmes un abbé, et qu'à sa vue le capitaine nous avait proposé de remettre le départ au lendemain. Nous n'en fîmes compte, et nous fûmes assaillis par une tempête qui nous tint vingt-quatre heures entre la vie et la mort.

Des trois jettature connues de l'antiquité, deux se sont perdues en route, et une seule est restée : la jettatura du regard. Il est vrai que c'est la plus terrible : « *Nihil oculo nequius creatum,* » dit l'Ecclésiaste, chap. 21.

Cependant, comme Dieu a voulu que le serpent à sonnettes se dénon-

gât lui-même par le bruit que font ses anneaux, il a imprimé au front du jettatore certains signes auxquels, avec un peu d'habitude, on peut le reconnaître. Le jettatore est ordinairement maigre et pâle, il a le nez en bec de corbin, de gros yeux qui ont quelque chose de ceux du crapaud et qu'il recouvre ordinairement, pour les dissimuler, d'une paire de lunettes : le crapaud, comme on sait, a reçu du ciel le don fatal de la jettature : il tue le rossignol en le regardant.

Donc, quand vous rencontrez dans les rues de Naples un homme fait ainsi que j'ai dit, prenez garde à vous, il y a cent à parier contre un que c'est un jettatore. Si c'est un jettatore et qu'il vous ait aperçu le premier, le mal est fait, il n'y a pas de remède, courbez la tête et attendez. Si, au contraire, vous l'avez prévenu du regard, hâtez-vous de lui présenter le doigt du milieu étendu et les deux autres fermés : le maléfice sera conjuré : — *Et digitum porrigito medium*, dit Martial.

Il va sans dire que, si vous portez sur vous quelque corne de jais ou de corail, vous n'avez point besoin de prendre toutes ces précautions. Le talisman est infailible, du moins à ce que disent les marchands de cornes.

La jettatura est une maladie incurable ; on naît jettatore, on meurt jettatore. On peut à la rigueur le devenir ; mais une fois qu'on l'est, on ne peut plus cesser de l'être.

En général, les jettatori ignorent leur fatale influence : comme c'est un fort mauvais compliment à faire à un homme que de lui dire qu'il est jettatore, et qu'il y en a d'ailleurs qui prendraient fort mal la chose, on se contente de les éviter comme on peut, et, si l'on ne peut pas, de conjurer leur influence en tenant sa main dans la position sus-indiquée. Toutes les fois que vous voyez à Naples deux hommes causant dans la rue et que l'un des deux garde sa main pliée contre son dos, regardez bien celui avec lequel il cause ; c'est un jettatore, ou du moins un homme qui a le malheur de passer pour tel.

Lorsqu'un étranger arrive à Naples, il commence par rire de la jettatura, puis peu à peu il s'en préoccupe ; enfin, au bout de trois mois de séjour, vous le voyez couvert de cornes des pieds à la tête et la main droite éternellement crispée.

Rien ne garantit de la jettatura que les moyens que j'ai indiqués. Il n'y a pas de rang, il n'y a pas de fortune, il n'y a pas de position sociale qui vous mette au dessus de ses coups. Tous les hommes sont égaux devant elle.

D'un autre côté, il n'y a pas d'âge, il n'y a pas de sexe, il n'y a pas d'état pour le jettatore : il peut être également enfant ou vieillard, homme ou femme, avocat ou médecin, juge, prêtre, industriel ou gentilhomme, lazzarone ou grand seigneur ; le tout est seulement de savoir si l'un ou l'autre de ces âges, l'un ou l'autre de ces sexes, l'une ou l'autre de ces conditions, ajoute ou ôte de la gravité au maléfice.

Il y a là-dessus, à Naples, un travail extrêmement développé del gentile signor Niccolò Valetta ; il y discute dans un volume toutes les questions qui divisent sur ce point les savans anciens et modernes, depuis vingt-cinq siècles.

Il y est examiné :

1° Si l'homme jette le sort plus terrible que ne le fait la femme ;

2° Si celui qui porte perruque est plus à craindre que celui qui n'en porte pas ;

3° Si celui qui porte des lunettes n'est pas plus à craindre que celui qui porte perruque ;

4° Si celui qui prend du tabac n'est pas plus à craindre encore que celui qui porte des lunettes ; et si les lunettes, la perruque et la tabatière, en se combinant, triplent les forces de la jettatura ;

5° Si la femme jettatrice est plus à craindre quand elle est enceinte ;

6° S'il y a plus à craindre encore d'elle quand il y a certitude qu'elle ne l'est pas ;

7° Si les moines sont plus généralement jettatori que les autres hommes, et parmi les moines quel est l'ordre le plus à craindre sur ce point ;

8° A quelle distance se peut jeter le sort ;

9° S'il se peut jeter de côté, de face ou par derrière ;

10° S'il y a réellement des gestes, des sons de voix et des regards particuliers auxquels on puisse reconnaître les jettatori ;

11° S'il est des prières qui puissent garantir de la jettatura, et, dans ce cas, s'il est des prières spéciales pour garantir de la jettatura qui vient des moines ;

12° Enfin, si le pouvoir des talismans modernes est égal au pouvoir du talisman ancien, et laquelle est plus efficace de la corne unique ou de la corne double.

Toutes ces recherches sont consignées dans un volume qui est du plus haut intérêt et que je voudrais bien faire connaître à mes lecteurs. Malheureusement mon libraire refuse de l'imprimer dans mes notes justificatives, sous prétexte que c'est un in-folio de 600 pages. Mais j'invite tout voyageur à se le procurer, en arrivant à Naples, moyennant la modique somme de six carlins.

Maintenant que nous avons examiné la jettatura dans ses effets et ses causes, racontons l'histoire d'un jettatore.

XVII

Le Prince de ***.

Le prince de ***, les lunettes, la perruque et la tabatière exceptées, naquit avec tous les caractères de la jettatura. Il avait les lèvres minces, les yeux gros et fixes, et le nez en bec de corbin ; sa mère, dont il était le second enfant, n'eut pas même le bonheur de voir le nouveau-né : elle mourut en couches.

On chercha une nourrice pour l'enfant, et l'on trouva une belle et vigoureuse paysanne des environs de Nettuno. Mais à peine le malencontreux poupon lui eut-il touché le sein que son lait tourna.

Force fut de nourrir le principino au lait de chèvre, ce qui lui donna pour tout le reste de sa vie une allure sautillante à laquelle, grâce au ciel, on le reconnaît à trois cents pas de distance, tandis qu'avec ses gros yeux il ne peut mordre qu'en touchant. Louons le Seigneur, ce qu'il a fait est bien fait.

En apprenant la mort de sa femme et la naissance d'un second fils, le prince de ***, qui était ambassadeur en Toscane, accourut à Naples ; il descendit au palais, pleura convenablement la princesse, embrassa paternellement l'enfant et s'en alla faire sa cour au roi. Le roi lui tourna le dos, il avait trouvé fort mauvais que le prince quittât son ambassade

sans autorisation ; il eut beau faire valoir l'amour paternel, l'amour paternel lui coûta sa place.

Cette catastrophe refroidit un peu le prince de *** pour son fils ; d'ailleurs, il avait, comme nous l'avons dit, un fils aîné, auquel appartenaient de droit titres, honneurs, richesses. Il fut donc décidé que le cadet entrerait dans les ordres. Le principino était trop jeune pour avoir une opinion quelconque à l'endroit de son avenir : il se laissa faire.

Le jour où il entra au séminaire, tous les enfans de la classe dans laquelle il fut mis attrapaient la coqueluche. Notez qu'au milieu de tout cela aucun accident personnel n'atteignait le principino ; il grandissait à vue d'œil et prospérait que c'était un charme.

Il fit ses classes avec le plus grand succès, l'emportant sur tous ses camarades. Une seule fois, on ne sait comment cela se fit, il ne remporta que le second prix ; mais l'élève qui avait remporté le premier, en allant recevoir sa couronne, butta sur la première marche de l'estrade et se cassa la jambe.

Cependant l'enfant devenait jeune homme. Si retiré que fût le séminaire, les bruits du monde arrivaient jusqu'à lui. D'ailleurs, dans ses promenades avec ses compagnons, il voyait passer de belles dames dans des voitures élégantes, et de beaux jeunes gens sur de fringans chevaux ; puis, au bout de la rue de Toledo, il apercevait un édifice qu'on appelait Saint-Charles, et de l'intérieur duquel on lui disait tant de merveilles, que les jardins et les palais d'Aladin n'étaient rien en comparaison. Il en résultait que le principino avait grande envie de faire connaissance avec les belles dames, de monter à cheval comme les beaux jeunes gens, et surtout d'entrer à Saint-Charles pour voir ce qui s'y passait réellement.

Malheureusement la chose était impossible ; le prince de *** , qui avait toujours sa disgrâce sur le cœur, gardait rancune à son fils cadet. D'un autre côté, le prince Hercule, que l'on faisait voyager afin qu'il n'eût aucun contact avec son frère, devenait de jour en jour un peu plus parfait cavalier, et promettait de soutenir à merveille l'honneur du nom. Raison de plus pour que le pauvre principino restât confiné dans son séminaire.

Cependant les affaires se brouillaient entre le royaume des Deux-Siciles et la France ; on parlait d'une croisade contre les républicains ; le roi Ferdinand, comme nous l'avons dit ailleurs, voulait en donner l'exemple. On leva des troupes de tous côtés, on assembla une armée, et l'on annonça avec grande solennité que l'archevêque de Naples bénirait les drapeaux dans la cathédrale de Sainte-Claire.

Comme c'était une chose fort curieuse, et que si grande que fût l'église, il n'y avait pas possibilité que tout Naples y pût tenir, on décida que des députés des différens ordres de l'État assisteraient seuls aux cérémonies. En outre, les colléges, les écoles et les séminaires avaient droit d'y envoyer les élèves de chaque classe qui auraient été les premiers dans la composition la plus rapprochée du jour où devait avoir lieu la cérémonie. Le principino fut le premier dans sa triple composition de thème, de version et de théologie ; le principino, qui faisait au reste des progrès miraculeux, était à cette époque en rhétorique, et pouvait avoir de 16 à 17 ans.

Le grand jour arriva. La cérémonie fut pleine de solennité ; tout se passa avec un calme et un grandiose parfaits ; seulement, au moment où les

étendards, après la bénédiction, défilaient pour sortir de l'église, un des porte-drapeaux tomba mort d'une apoplexie foudroyante en passant devant le principino. Le principino, qui avait un cœur excellent, se précipita aussitôt sur ce malheureux pour lui porter secours, mais il avait déjà rendu le dernier soupir. Ce que voyant, le principino saisit l'étendard, l'agita d'un air martial qui indignait quel homme il serait un jour, et le remit à un officier en criant : *Vive le roi !* cri qui fut répété avec enthousiasme par toute l'assemblée.

Trois mois après, l'armée napolitaine était battue, le drapeau était tombé au pouvoir des Français avec une douzaine d'autres et le roi Ferdinand s'embarquait pour la Sicile.

Le principino avait fini ses classes ; il s'agissait de faire choix d'un couvent. Le jeune homme choisit les camaldules. En conséquence, il sortit du séminaire où il avait passé son adolescence, et il entra comme novice dans le monastère où devait s'écouler sa virilité et s'éteindre sa vieillesse.

Le lendemain de son entrée aux camaldules parut l'ordonnance du nouveau gouvernement qui supprimait les communautés religieuses.

Le jeune homme fut alors forcé de suivre la carrière de la prélature, car, les couvens supprimés, il n'en demeurait pas moins le cadet et n'en était pas plus riche pour cela. Pendant trois mois, il se promena donc dans les rues de Naples avec un chapeau à trois cornes, un habit noir et des bas violets ; puis il se décida à recevoir les ordres mineurs.

Le matin du jour fixé pour la cérémonie, la république parthénopéenne, qui venait d'être établie, décida qu'il n'y avait pas d'égalité devant la loi tant qu'il n'y avait pas égalité entre les héritages, et que par conséquent le droit d'aînesse était aboli.

Ce nouveau décret enlevait cent mille livres de rente au prince Hercule, frère aîné de notre héros, lequel se trouvait possesseur d'un capital de deux millions.

Comme le principino n'avait pas une grande vocation pour l'église, il fit des bas rouges comme il avait fait de la robe blanche, envoya le tricorne rejoindre le capuchon, fit venir le meilleur tailleur de Naples, acheta la plus belle voiture et les plus beaux chevaux qu'il put trouver, et envoya retenir pour le soir même une loge à Saint-Charles.

Saint-Charles était véritablement bien digne du désir qu'avait toujours eu le principino d'y entrer : c'était un des monumens dont Charles VII, pendant sa royauté temporaire, avait doté Naples. Un jour il avait fait venir l'architecte Angelo Carasale, et mettant tous ses trésors à sa disposition, il lui avait dit de n'épargner ni frais ni dépense, mais de lui faire la plus belle salle qui existât au monde. L'architecte s'y était engagé (les architectes s'engagent toujours) ; puis, profitant de la licence accordée, il avait choisi un emplacement voisin du palais, abattu nombre de maisons, et déblayé un terrain immense sur lequel s'éleva avec une merveilleuse rapidité la féerique construction. En effet, le théâtre, commencé au mois de mars 1737, fut prêt le 1^{er} novembre, et s'ouvrit le 4 du même mois, jour de la Saint-Charles.

Si nous n'avions pas renoncé aux descriptions, par la conviction que nous avons qu'aucune description ne décrit, nous essaierions de relever le nombre de glaces, de calculer le nombre de bougies, d'énumérer le nombre d'arbres en fleurs qui faisaient, pendant cette grande soirée, du théâtre de Saint-Charles la huitième merveille du monde. Une grande

loge avait été préparée pour le roi et la famille royale; et au moment où les augustes spectateurs y entrèrent, l'impression fut si grande sur eux-mêmes qu'ils donnèrent le signal des applaudissemens; aussitôt la salle tout entière éclata en bravos et en cris d'admiration.

Ce ne fut pas tout. Le roi fit venir l'architecte dans sa loge, et, lui posant la main sur l'épaule à la vue de tous, il le félicita sur son admirable réussite.

— Une seule chose manque à votre salle, dit le roi.

— Laquelle ? demanda l'architecte.

— Un passage qui conduise du palais au théâtre.

L'architecte baissa la tête en signe d'assentiment.

Le spectacle fini, le roi sortit de sa loge et trouva Carasale qui l'attendait.

— Qu'avez-vous donc fait pendant toute cette représentation ? lui demanda le roi.

— J'ai exécuté les ordres de Votre Majesté, répondit Carasale.

— Lesquels ?

— Que Votre Majesté daigne me suivre, et elle verra.

— Suivons-le, dit le roi en se retournant vers la famille royale; quoi qu'il ait fait, rien ne m'étonnera; nous sommes dans la journée aux miracles.

Le roi suivit donc l'architecte; mais, quoi qu'il eût dit, son étonnement fut grand lorsqu'il vit s'ouvrir devant lui les portes d'une galerie intérieure toute tapissée d'étoffes de soie et de glaces; cette galerie, qui avait deux ponts jetés à une hauteur de trente pieds et un escalier de cinquante-cinq marches, avait été improvisée pendant trois heures qu'avait duré la représentation.

Voilà donc ce qu'était Saint-Charles depuis soixante ans; depuis soixante ans Saint-Charles faisait l'admiration et l'envie de toute la terre. Il n'était donc pas étonnant que le principino eût une si grande envie de voir Saint-Charles.

Le soir même où le principino avait vu Saint-Charles, et comme le dernier spectateur franchissait le seuil de la salle, le feu prit au théâtre; le lendemain Saint-Charles n'était plus qu'un monceau de cendres.

Déjà depuis long-temps des bruits alarmans circulaient sur le principino; mais à partir de ce jour ces bruits prirent une consistance réelle. On se rappelait avec effroi les différens résultats qu'il avait obtenus, et l'on commença de le fuir comme la peste. Cependant ces bruits trouvaient des incrédules; à Naples, comme partout ailleurs, il y a des esprits forts qui se vantent de ne croire à rien. D'ailleurs, la présence des Français avait mis le scepticisme à la mode, et madame la comtesse de M^{***}, qui aimait fort les Français, déclara hautement qu'elle ne croyait pas un mot de ce que l'on disait sur le pauvre principino, et qu'en preuve de son incrédulité elle donnerait une grande soirée tout exprès pour le recevoir et pour prouver, par l'impunité, que tous les bruits qu'on répandait sur lui étaient ridicules et erronés.

La nouvelle du défi porté à la jettatura par la comtesse de M^{***} se répandit dans Naples; le premier mot de tous les invités fut qu'ils n'iraient certainement pas à cette soirée; mais le grand jour venu, la curiosité l'emporta sur la crainte, et, dès neuf heures du soir, les salons de la comtesse étaient encombrés. Heureusement, toute cette foule débordait dans de magnifiques jardins éclairés avec des verres de couleur, dans les

lesquels desquels étaient disposés des groupes d'instrumentistes et de chanteurs.

À dix heures, le prince de *** arriva : c'était à cette époque un charmant cavalier, qui portait depuis longtemps des lunettes, c'est vrai ; qui venait de prendre la tabatière bien plutôt par genre qu'autrement, c'est encore vrai ; mais qu'une magnifique chevelure ondoiyante et bouclée devait encore long-temps dispenser de recourir à la perruque. Il était d'un caractère charmant, paraissait toujours joyeux, se frottait les mains sans cesse, et ne manquait pas d'esprit ; bref, c'était un homme à succès, n'était cette maudite jettatura.

Son entrée chez la comtesse de M*** fut signalée par un petit accident ; mais il est juste de dire que cet accident pouvait aussi bien avoir pour cause la maladresse que la fatalité : un laquais, qui portait un plateau de glaces, le laissa tomber juste au moment où le prince ouvrait la porte. Cependant la coïncidence de son apparition avec l'événement fit qu'on remarqua cet événement, si léger qu'il fût.

Le prince se mit en quête de la maîtresse de la maison. Elle se promenait dans ses jardins, ainsi que presque tous les invités. Il faisait une de ces magnifiques soirées du mois de juin dont la chaleur, à Naples, est tempérée par cette double brise de mer qu'on ne connaît que là. Le ciel était flamboyant d'étoiles, et la lune, qui montait au dessus du Vésuve fumant, semblait un énorme boulet rouge lancé par un mortier gigantesque.

Le prince, après avoir erré dix minutes dans la foule, avoir respiré cet air, avoir savouré ces parfums, avoir admiré ce ciel, rencontra enfin la maîtresse de la maison, à la recherche de laquelle il s'était lancé, comme nous l'avons dit.

Dès qu'elle aperçut le prince, madame la comtesse de M*** vint à lui : on échangea les complimens d'usage ; puis, pour prouver le mépris qu'elle faisait des bruits répandus, la comtesse quitta le bras de son cavalier et prit celui du prince. Sensible à cette marque de distinction, le prince voulut la reconnaissance en louant la fête.

— Ah ! madame, dit-il, quelle charmante fête vous nous donnez là, et comme on en parlera long-temps !

— Oh ! prince, répondit madame de M***, vous exagérez la valeur d'une petite réunion sans conséquence.

— Non, d'honneur, dit le prince. Il est vrai que tout y concourt, et que Dieu vous a donné le temps le plus magnifique.

Le prince n'avait pas achevé cette phrase qu'un coup de tonnerre olympien se fit entendre, et qu'un nuage, que personne n'avait vu, crevant tout à coup, se répandit en épouvantable averse. Chacun se sauva de son côté comme il put ; les uns cherchèrent un abri momentané dans les grottes ou dans les kiosques, les autres s'enfuirent vers le palais ; la comtesse de M*** et le prince furent au nombre de ces derniers.

Or, notez que, dans le mois de juin, Naples est une espèce d'Égypte à l'endroit de l'eau, et qu'il y a trois mois dans l'année, juin, juillet et août, pendant lesquels, la sécheresse fût-elle libyenne, on ne se hasarderait pas, pour la faire cesser, à sortir la chässe de saint Janvier de son tabernacle, de peur de compromettre la puissance du saint.

Le prince n'avait eu qu'un mot à dire, et un autre déluge avait à l'instant même ouvert les cataractes du ciel.

Le salon principal, vaste rotonde autour de laquelle tournaient tous les autres appartemens, était éclairé par un magnifique lustre en cristal que la comtesse de M*** avait reçu d'Angleterre trois mois auparavant, et qu'elle avait fait allumer pour la première fois. Ce lustre était d'un effet magique, tant la lumière, réfléctée par les mille facettes du verre, se multipliait, brillant de tous les feux de l'arc-en-ciel. Aussi, au moment où le prince et la comtesse arrivèrent sur le seuil de la porte, le prince s'arrêta-t-il ébloui.

— Eh bien ! qu'avez-vous donc, prince ? demanda la comtesse de M***.

— Ah ! madame, s'écria le prince, que vous avez là un magnifique lustre !

Le prince avait à peine laissé échapper ces paroles louangeuses, qu'un des anneaux dorés qui soutenaient cet autre soleil au plafond se rompit, et que le lustre, tombant sur le parquet, se brisa en mille morceaux.

Par bonheur, c'était juste au moment où chacun prenait place pour la contredanse ; le centre du salon se trouva donc vide, et personne ne fut blessé.

Madame de M*** commença à se repentir en elle-même d'avoir ainsi tenté Dieu en invitant le prince ; mais l'idée qu'elle reculait devant trois accidens qui pouvaient, à tout prendre, être l'effet du hasard ; la crainte des sarcasmes de ses amis si elle semblait céder à cette crainte, la difficulté de se débarrasser du prince, auquel elle donnait le bras et qui se confondait en regrets sur les catastrophes aussi incroyables qu'inattendues qui venaient attrister la fête, toutes ces considérations réunies la déterminèrent à faire contre fortune bon cœur et à suivre jusqu'au bout la route où elle était engagée. La comtesse n'en fut donc que plus aimable avec le prince, et, sauf le plateau renversé, sauf l'orage survenu, sauf le lustre brisé, tout continua d'aller à merveille.

La soirée était entrecoupée de chant : c'était le moment où Paësiello et Cimarosa, ces deux ancêtres de Rossini, se partageaient les adorations du monde musical. On chantait tour à tour des morceaux de l'un et de l'autre. Une des meilleures interprètes de ces deux grands génies était la signora Erminia, prima donna du malheureux théâtre Saint-Charles, qui fumait encore. C'était un soprano de la plus grande étendue, d'une sûreté de voix et de méthode telle, qu'on ne se rappelait pas, de mémoire de dilettante, avoir rien entendu de pareil.

En effet, depuis trois ans que la signora Erminia était à Naples, jamais le moindre enrouement, jamais la moindre note douteuse, jamais, enfin, pour nous servir du terme consacré, jamais le moindre *chat dans le gosier*. Elle avait promis de chanter le fameux air : *Pria che spunti*, et le moment était venu de tenir sa promesse.

Aussi, la contredanse finie, chacun se rangea-t-il à sa place pour laisser le salon libre à la signora Erminia.

L'accompagnateur se plaça au piano, la signora se leva pour l'y rejoindre ; mais comme il lui fallait traverser seule tout cet immense salon, le prince, qui l'avait appréciée à sa valeur la seule fois qu'il avait été à Saint-Charles, dit un mot d'excuse à la comtesse de M***, et, s'élançant au devant de la célèbre cantatrice, il lui offrit le bras pour la conduire à son poste.

Chacun applaudit à cet élan de galanterie, d'autant plus remarquable qu'il venait de la part d'un jeune homme qui, la veille encore, était au séminaire.

Le prince revint ensuite réclamer le bras de la comtesse de M^{***}, au milieu d'un murmure général d'approbation.

Mais bientôt les mots *Chut ! Silence ! Écoutez !* se firent entendre. L'accompagnateur jeta à la foule impatiente son brillant prélude. La cantatrice toussa, essaya de rougir ; puis, ouvrant la bouche, elle fit son premier son.

Elle l'avait pris un demi-ton trop haut, et, à la moitié de la quatrième mesure, elle fit un épouvantable *couac*.

Comme c'était chose miraculeuse, chose inouïe, chose presque impossible à croire, chacun se hâta de rassurer la cantatrice par des applaudissemens ; mais le coup était porté : la signora Erminia, sentant qu'elle était dominée par une force néfaste supérieure à son talent, comprit que c'était la jettatura qui agissait, elle s'élança hors du salon en lançant un regard terrible au pauvre prince, auquel elle attribuait la déconvenue qui venait de lui arriver.

Cette série d'événemens commençait à mettre madame de M^{***} on ne peut plus mal à son aise ; tous les yeux étaient fixés sur elle et sur le malencontreux prince, dont la première entrée dans le monde était signalée par de si étranges catastrophes. Mais comme, de son côté, à part les complimens de condoléance qu'il se croyait obligé de faire à madame de M^{***}, le prince ne paraissait nullement s'apercevoir qu'il était la cause présumée de tous ces effets, et que, fier de l'honneur d'avoir à son bras le bras de la maîtresse de la maison, il ne semblait pas vouloir s'en dessaisir de toute la soirée, madame de M^{***} avisa un moyen poli de rentrer en possession d'elle-même, en feignant d'être lasse de rester debout et en priant le prince de la conduire dans un charmant petit boudoir donnant sur le salon, et qui avait été conservé tout meublé, dans le but justement d'offrir un lieu de repos aux danseurs et aux danseuses fatigués.

Cette charmante oasis était d'autant plus agréable que sa porte à deux battans s'ouvrait sur le salon, et que tout en cessant de faire partie du bal comme acteur, on continuait, en se retirant dans ce petit boudoir, d'en demeurer spectateur.

Ce fut donc là que le prince de *** conduisit la comtesse ; et comme c'était un cavalier plein d'attentions, il alla prendre un fauteuil contre la muraille, le traîna en face de la porte, de manière que, tout en se reposant, madame de M^{***} pût parfaitement voir ; approcha une chaise du fauteuil, afin de n'être point obligé de la quitter, et, en la saluant, lui fit signe de s'asseoir.

Madame de M^{***} s'assit ; mais au moment où elle s'asseyait, les deux pieds de derrière du fauteuil se brisèrent en même temps, de manière que la pauvre comtesse fit une chute des plus désagréables. Aussi, lorsque le prince, se précipitant vers elle, lui offrit la main pour l'aider à se relever, repoussa-t-elle sa main avec une vivacité qu'avait cessé de tempérer toute politesse, et, toute rougissante et confuse, se sauva-t-elle dans sa chambre à coucher, où elle s'enferma, et d'où, quelques instances qu'on lui fit à la porte, elle ne voulut plus sortir !

Veuf de la maîtresse de la maison, le bal ne pouvait plus continuer. Aussi chacun se retira-t-il, maudissant le malencontreux invité qui avait changé toute cette délicieuse fête en une série non interrompue d'accidens. Le prince seul ne s'aperçut point des causes de cette désertion prématurée ; il resta le dernier, et s'obstinait encore à essayer de faire

reparaître madame de M***, lorsque les domestiques vinrent lui faire observer qu'il n'y avait plus que sa présence qui empêchât qu'on n'éteignît les candelabres et qu'on ne fermât les portes.

Le prince, qui au bout du compte était homme de bon goût, comprit qu'un plus long séjour serait une inconvenance, et se retira chez lui, enchanté de son début dans le monde, et ne doutant pas que son amabilité n'eût produit sur le cœur de la comtesse le plus désastreux effet pour sa tranquillité à venir.

On comprend que les résultats de cette fameuse soirée produisirent une immense sensation ; on les attendait pour porter une opinion définitive sur le prince de ***. A compter de ce moment, l'opinion fut donc fixée.

Sur ces entrefaites, le prince Hercule, dont nous avons déjà dit quelques mots, arriva de ses voyages ; il avait parcouru la France, l'Angleterre, l'Allemagne, et avait eu partout les plus grands succès. C'était chose juste, car peu d'hommes les eussent mérités à aussi juste titre. C'était un excellent cavalier, un danseur merveilleux, et surtout un tireur de première force à l'épée et au pistolet, supériorité qui avait été constatée par une douzaine de duels dans lesquels il avait toujours tué ou blessé ses adversaires, sans qu'il eût attrapé, lui, une seule égratignure. Aussi le prince Hercule était-il dans ces sortes d'affaires d'une confiance qui s'augmentait naturellement encore de la crainte qu'il inspirait.

L'entrevue entre les deux frères fut naturellement un peu froide ; ils ne s'étaient jamais vus, et le prince Hercule, tout en pardonnant à son puîné l'accroc qu'il avait fait à sa fortune, n'avait point assez de philosophie pour l'oublier entièrement. Néanmoins, le prince aîné était si loyal, le prince cadet était si bon enfant, qu'au bout de quelques jours les deux frères étaient devenus inséparables.

Mais le prince Hercule n'avait point passé ces quelques jours dans une ville qui ne s'entretenait que de la fatale influence attachée à son frère cadet, sans attraper par-ci par-là quelques bribes de conversation qui avaient donné l'éveil à sa susceptibilité. Il en résulta que le prince ouvrit l'oreille sur tout ce qui se disait à l'endroit de son frère, et, prenant dans la Villa-Réal un jeune homme en flagrant délit de narration, débuta dans son explication avec lui par lui jeter à la figure un de ces démentis qui n'admettent d'autre réparation que celle qui se fait les armes à la main. Jour et heure furent pris pour le lendemain ; les témoins devaient régler les conditions du combat.

Une provocation aussi publique fit grand bruit par la ville. Si c'eût été du temps du roi Ferdinand, ce bruit eût été un bonheur, car il serait indubitablement parvenu aux oreilles de la police, qui eût pris ses mesures pour que le duel n'eût pas lieu ; mais le régime avait fort changé : la république parthénopeenne était décrétée de Guête à Reggio, et elle eût regardé comme une atteinte portée à la liberté individuelle d'empêcher les citoyens qui vivaient sous sa maternelle protection de faire ce que bon leur semblait. La police laissa donc les choses suivre naturellement leur cours.

Or, il était dans le cours de ces choses que notre héros apprit que son frère devait se battre le lendemain, tout en continuant d'ignorer la cause pour laquelle il se battait. Il descendit aussitôt chez son aîné pour s'informer de ce qu'il y avait de vrai dans la nouvelle qui venait de parvenir jusqu'à lui ; le prince Hercule lui avoua alors qu'il devait se battre

en effet le lendemain , mais il ajouta qu'attendu que le duel avait lieu à propos d'une femme , il ne pouvait mettre personne dans le secret de cette future rencontre , pas même lui qui était son frère.

Le jeune prince comprit parfaitement cet excès de délicatesse , mais il exigea de son frère qu'il lui permit d'être son témoin. Celui-ci refusa d'abord , mais le principino insista tellement que le prince Hercule consentit enfin à ce qu'il lui demandait , à cette condition cependant qu'il ne ferait aucune question sur la cause de la querelle , ni ne consentirait à aucun arrangement.

Quant au choix des armes , le prince Hercule le laissait entièrement à la disposition de son adversaire , le pistolet lui étant aussi familier que l'épée , et vice versa.

Deux heures après ce colloque , les témoins avaient arrêté , sans autre explication , que les deux adversaires se rencontreraient le lendemain , à six heures du matin , au lac d'Agnano , et que l'arme à laquelle ils se battraient était l'épée.

Là-dessus le prince Hercule s'endormit avec une telle tranquillité , qu'il fallut que le lendemain , à cinq heures , son frère le réveillât.

Tous deux partirent dans leur calèche , emmenant avec eux leur médecin , qui devait porter indifféremment secours à celui des deux adversaires qui serait blessé.

A l'entrée de la grotte de Pouzzoles , ils rejoignirent ceux à qui ils avaient affaire et qui venaient à cheval. Les quatre jeunes gens se saluèrent , puis on s'enfonça sous la grotte. Dix minutes après on était sur les rives du lac d'Agnano.

Les adversaires et les témoins mirent pied à terre : chacun avait apporté des épées. On tira au sort afin de savoir desquelles on devait se servir. Le sort décida qu'on se servirait de celles du prince Hercule.

Les deux jeunes gens mirent le fer à la main. La disproportion était inouïe. A peine si l'adversaire du prince Hercule avait touché un fleuret trois fois dans sa vie ; tandis que le prince Hercule , qui avait fait de l'escrime son délassement favori , maniait son épée avec une grâce et une précision qui ne permettaient pas de douter un seul instant que toutes les chances ne fussent en sa faveur.

Mais , à la première passe et contre toute attente , le prince Hercule fut enfilé de part en part , et tomba sans même jeter un cri.

Le médecin accourut : le prince était mort ; l'épée de son adversaire lui avait traversé le cœur.

Le jeune prince voulut continuer le combat ; il arracha l'épée des mains de son frère et somma son meurtrier de croiser le fer à son tour avec lui ; mais le docteur et le second témoin se jetèrent entre eux , déclarant qu'ils ne permettraient pas une pareille infraction aux lois du duel , si bien que force fut au principino de se rendre à leurs raisons , quelque envie qu'il eût de venger son frère.

On le ramena chez lui désespéré , quoique ce fatal événement doublât sa fortune.

Le vieux prince , qui vivait fort retiré dans son château de la Capitale , apprit la mort de son fils aîné le lendemain du jour où il avait expiré. Comme il l'avait toujours fort aimé et que cette nouvelle lui avait été annoncée sans précaution aucune , elle le frappa d'un coup aussi dou-

heureux qu'inattendu. Le même jour il se mit au lit ; le surlendemain il était mort.

Le principino se trouva donc le chef de la famille, et maître, à vingt-un ans, d'une fortune de huit millions.

XVIII

Le Combat.

La douleur du prince fut grande ; aussi résolut-il de voyager pour se distraire.

Il y avait justement dans le port une frégate française qui s'app préparait à faire voile pour Toulon ; le prince demanda une recommandation pour le capitaine et obtint le passage.

Des amis du capitaine lui avaient bien dit, lorsqu'ils avaient appris que le prince de*** allait s'embarquer à son bord, quel était le compagnon de voyage que sa mauvaise fortune lui envoyait ; mais le capitaine était un de ces vieux loups de mer qui ne croient ni à Dieu ni au diable, et il n'avait fait que rire des susceptibilités de ses amis.

Toutes les chances étaient pour une heureuse traversée : le temps était magnifique ; la flotte anglaise, sous les ordres de Foote, croisait du côté de Corfou ; Nelson vivait joyeusement à Palerme auprès de la belle Emma Lyonna ; le capitaine partit, fier comme un conquérant qui court à la recherche d'un monde.

Tout allait bien depuis deux jours et deux nuits, lorsqu'en se réveillant le troisième jour, à la hauteur de Livourne, le capitaine entendit crier par le matelot en vigie : *Voile à tribord !*

Le capitaine monta aussitôt sur le pont avec sa longue-vue et braqua l'instrument sur l'objet désigné. Au premier coup d'œil, il reconnut une frégate de dix canons plus forte que la sienne, et, à certains détails de sa construction, il crut pouvoir être certain qu'elle était anglaise.

Mais dix canons de plus ou de moins étaient une misère pour un vieux requin comme le capitaine ; il ordonna à l'équipage de se tenir prêt à tout hasard, et continua d'examiner le bâtiment. Il manœuvrait évidemment pour se rapprocher de la frégate ; le capitaine, qui aimait fort ce que les marins appellent le *jeu de boules*, résolut de lui épargner moitié du chemin, et mit le cap droit sur le navire ennemi.

Dans ce moment, le matelot en vigie cria : *Voile à babord !*

Le capitaine se retourna, braqua sa lunette sur l'autre horizon, et vit un second bâtiment qui, sortant majestueusement du port de Livourne, s'avancait de son côté avec intention évidente de faire sa partie. Le capitaine l'examina avec une attention toute particulière, et il reconnut un vaisseau de ligne de la première force.

— Oh ! oh ! murmura-t-il, trois rangées de dents à droite et deux à gauche, cela fait cinq. Nous avons à faire à trop fortes mâchoires ; et aussitôt, demandant son porte-voix, il donna l'ordre de se diriger sur Bastia et de couvrir la frégate d'autant de voiles qu'elle en pourroit porter. Aussitôt on vit se déployer comme autant d'étendards les légères bonnettes, et le bâtiment, cédant à l'impulsion nouvelle que lui imprimait ce surcroît de toile, s'inclina doucement et fendit la mer avec une nouvelle vigueur.

Le prince de *** était sur le pont et avait suivi tous ces mouvemens avec un intérêt et une curiosité extrêmes. Il était brave et ne craignait pas un combat; mais cependant, en voyant les deux bâtimens auxquels le capitaine allait avoir affaire, il comprenait qu'il n'y avait d'autre salut pour la frégate que de prendre chasse et de tailler les plus longues croupières qu'elle pourrait à ses ennemis.

Heureusement le vent était bon. Aussi la frégate, qui n'avait qu'une ligne droite à suivre, tandis que les deux autres bâtimens suivaient la diagonale, gagnait-elle visiblement sur les Anglais. Le capitaine, qui jusque-là avait tenu le porte-voix à pleine main, commença à le laisser pendre négligemment à son petit doigt et à siffloter la *Marcellaise*, ce qui voulait dire clairement : *Enfoncés messieurs les Anglais !* Le prince comprit parfaitement ce langage, et, s'approchant du capitaine en se frottant les mains et avec ce sourire qui lui était habituel :

— Eh bien ! capitaine, dit-il, nous avons donc de meilleures jambes qu'eux ?

— Oui, oui, dit le capitaine ; et, si ce vent-là dure, nous les aurons bientôt laissés à une telle distance que nous ne les entendrons plus même aboyer.

— Oh ! il durera, dit le prince, en fixant ses gros yeux vers le point de l'horizon d'où venait la brise.

— Ohé ! capitaine, cria le matelot en vigie.

— Eh bien ?

— Le vent saute de l'est au nord.

— Mille tonnerres ! s'écria le capitaine, nous sommes flambés !

En effet, une bouffée de mistral, passant aussitôt à travers les agrès, confirma ce que venait de dire le matelot. Cependant ce ne pouvait être qu'une saute de vent accidentelle. Le capitaine attendit donc quelques minutes encore avant de prendre un parti ; mais, au bout d'un instant, il n'y avait plus de doute, le vent était fixé au nord.

Cette impulsion nouvelle fut éprouvée à la fois par les trois bâtimens ; le vaisseau à trois ponts en profita pour prendre l'avance et couper à la frégate française la route de la Corse. Quant à la frégate anglaise, elle se mit à courir des bordées afin de ne pas s'éloigner, ne pouvant plus se rapprocher directement.

Le capitaine était homme de tête ; il prit à l'instant même une résolution décisive et hardie : c'était de marcher droit sur le plus faible des deux bâtimens, de l'attaquer corps à corps et de le prendre à l'abordage avant que le vaisseau de ligne eût pu venir à son secours.

En conséquence, la manœuvre nécessaire fut ordonnée, et le tambour battit le branle-bas de combat.

On était si près de la frégate anglaise que l'on entendit son tambour qui répondait à notre défi.

De son côté, le vaisseau de ligne, comprenant notre intention, mit toutes voiles dehors et gouverna droit sur nous.

Les trois bâtimens paraissaient donc échelonnés sur une seule ligne et avaient l'air de suivre le même chemin ; seulement ils étaient distancés à différens intervalles. Ainsi, la frégate française, qui se trouvait tenir le milieu, était à un quart de lieue à peine de la frégate anglaise, et à plus de deux lieues du vaisseau de ligne.

Bientôt cette distance diminua encore ; car la frégate anglaise, voyant

l'intention de son ennemie, ne conserva que les voiles strictement nécessaires à la manœuvre, et attendit le choc dont elle était menacée.

Le capitaine français, voyant que le moment de l'action approchait, invita le prince à descendre à fond de cale, ou du moins à se retirer dans sa cabine. Mais le prince, qui n'avait jamais vu de combat naval et qui désirait profiter de l'occasion, demanda à demeurer sur le pont, promettant de rester appuyé au mât de misaine et de ne gêner en rien la manœuvre. Le capitaine, qui aimait les braves de quelque pays qu'ils fussent, lui accorda sa demande.

On continua de s'avancer ; mais, à peine eut-on fait la valeur d'une centaine de pas, qu'un petit nuage blanc apparut à babord de la frégate anglaise ; puis on vit ricocher un boulet à quelques toises de la frégate française, puis on entendit le coup, puis enfin on vit la légère vapeur produite par l'explosion monter en s'affaiblissant et disparaître à travers la mâture, poussée qu'elle était par le vent qui venait de la France.

La partie était engagée par l'orgueilleuse fille de la Grande-Bretagne, qui, provoquée la première par le son du tambour, avait voulu répondre la première par le son du canon. Les deux bâtimens commencèrent de se rapprocher l'un de l'autre ; mais, quoique les canonniers français fussent à leur poste, quoique les mèches fussent allumées, quoique les canons, accroupis sur leurs lourds affûts, semblassent demander à dire un mot à leur tour en faveur de la république, tout resta muet à bord, et l'on n'entendit d'autre bruit que l'air de la *Marseillaise* que continuait de siffloter le capitaine. Il est vrai que, comme c'était à peu près le seul air qu'il sût, il l'appliquait à toutes les circonstances ; seulement, selon les tons où il le sifflait, l'air variait d'expression, et l'on pouvait reconnaître aux intonations si le capitaine était de bonne ou de mauvaise humeur, content ou mécontent, triste ou joyeux.

Cette fois, l'air avait pris en passant à travers ses dents une expression de menace stridente qui ne promettait rien de bon à messieurs les Anglais.

En effet, rien n'était d'un aspect plus terrible que ce bâtiment, muet et silencieux, s'avancant en droite ligne, et d'une aile aussi ferme que celle de l'aigle, sur son ennemi, qui, de cinq minutes en cinq minutes, virant et revirant de bord, lui envoyait sa double bordée, sans que tout cet ouragan de fer qui passait à travers les voiles, les agrès et la mâture de la frégate française, parût lui faire un mal sensible et l'arrêtât un seul instant dans sa course. Enfin, les deux bâtimens se trouvèrent presque bord à bord ; la frégate venait de décharger sa bordée ; elle donna l'ordre de virer pour présenter celui de ses flancs qui était encore armé ; mais, au moment où elle s'offrait de biais à notre artillerie, le mot *Feu !* retentit ; vingt-quatre pièces tonnèrent à la fois, le tiers de l'équipage anglais fut emporté, deux mâts craquèrent et s'abattirent, et le bâtiment, frémissant de ses mâtereaux à sa quille, s'arrêta court dans sa manœuvre, tremblant sur place et forcé d'attendre son ennemi.

Alors la frégate française vira de bord à son tour avec une légèreté et une grâce parfaites, et vint pour engager son beaupré dans les porte-haubans du mât d'artimon ; mais, en passant devant son ennemie, elle la salua à bout portant de sa seconde bordée, qui, frappant en plein bois, brisa la muraille du bâtiment et coucha sur le pont huit ou dix morts et une vingtaine de blessés.

Au même moment, on entendit le choc des deux bâtimens qui se heur-

taient, et que les grappins attachaient l'un à l'autre de cette fatale étreinte que suit presque toujours l'anéantissement de l'un des deux.

Il y eut un moment de confusion horrible; Anglais et Français étaient tellement mêlés et confondus, qu'on ne savait lesquels attaquaient, lesquels se défendaient. Trois fois les Français débordèrent sur la frégate anglaise comme un torrent qui se précipite, trois fois ils reculèrent comme une marée qui se retire. Enfin, à un quatrième effort, toute résistance parut cesser; le capitaine avait disparu, blessé ou mort. Chacun se rendait à bord de la frégate anglaise; le pavillon britannique protestait seul encore contre la défaite; un matelot s'élança pour l'abaisser. En ce moment, le cri : Au feu ! retentit; le capitaine anglais, une mèche à la main, avait été vu s'avançant vers la sainte-barbe.

Aussitôt Anglais et Français se précipitèrent pêle-mêle à bord de la frégate française pour fuir le volcan qui allait s'ouvrir sous leurs pieds et qui menaçait d'engloutir à la fois amis et ennemis. Des matelots, la hache à la main, s'élançèrent pour couper les chaînes des grappins et pour dégager le beaupré. Le capitaine emboucha son porte-voix et commanda la manœuvre à l'aide de laquelle il espérait s'éloigner de son ennemie, et la belle et intelligente frégate, comme si elle eût compris le danger qu'elle courait, fit un mouvement en arrière. Au même instant, un fracas pareil à celui de cent pièces de canon qui tonneraient à la fois se fit entendre; le bâtiment anglais éclata comme une bombe, chassant au ciel les débris de ses mâts, ses canons brisés et les membres dispersés de ses blessés et de ses morts. Puis un affreux silence succéda à cet effroyable bruit, un vaste foyer ardent demeura quelques secondes encore à la surface de la mer, s'enfonçant peu à peu et en faisant bouillonner l'eau qui l'éteignait, enfin il fit trois tours sur lui-même et s'engloutit. Presque aussitôt une pluie d'agrès rompus, de membres sanglants, de débris enflammés retomba autour de la frégate française. Tout était fini, son ennemie avait cessé d'exister.

Il y eut un instant de trouble suprême pendant lequel personne ne fut sûr de sa propre existence, où les plus braves se regardèrent en frissonnant, et où l'on ne sut pas, tant la frégate française était proche de la frégate anglaise, si elle ne serait pas entraînée avec elle au fond de la mer ou lancée avec elle jusqu'au ciel.

Le capitaine reprit le premier son sang-froid; il ordonna de conduire les prisonniers à fond de cale, de descendre les blessés dans l'entre-pont et de jeter les morts à la mer.

Puis, ces trois ordres exécutés, il se retourna vers le vaisseau à trois ponts, qui, pendant la catastrophe que nous venons de raconter, avait gagné du chemin, et qui s'avancait chassant l'écume devant sa proue comme un cheval de course la poussière devant son poitrail.

Le capitaine fit réparer à l'instant même les avaries qui avaient atteint le corps du bâtiment, changea deux ou trois voiles déchirées par les boulets, remplaça les agrès coupés par des agrès neufs; puis, comprenant que son salut dépendait de la rapidité de ses mouvements, il reprit chasse avec toute la vitesse dont son bâtiment était susceptible.

Mais si rapidement qu'eussent été exécutées ces manœuvres, elles avaient pris un temps matériel que son antagoniste avait mis à profit, de sorte qu'au moment où la frégate s'inclina sous le vent, reprenant sa course vers les Baléares, un point blanc apparut à l'avant du bâtiment de

ligne, et presque aussitôt, passant à travers la mâture, un boulet coupa deux ou trois cordages et troua la grande voile et la voile de foc.

— Mille tonnerres ! dit le capitaine ; les brigands ont du vingt-quatre !

Effectivement, deux pièces de ce calibre étaient placées à bord du vaisseau, l'une à l'avant, l'autre à l'arrière, de sorte que, lorsque le capitaine de la frégate se croyait encore hors de la portée habituelle, il se trouvait, à son grand désappointement, sous le feu de son ennemi.

— Toutes les voiles dehors ! cria le capitaine, tout, jusqu'aux bonnettes de cacatois ! Qu'on ne laisse pas un chiffon de toile grand comme un mouchoir de poche dans les armoires ! Allez !

Et aussitôt trois ou quatre petites voiles s'élancèrent et coururent se ranger près des voiles plus grandes qu'elles étaient destinées à accompagner, et l'on sentit à un accroissement de vitesse que, si chétif que fût ce secours, il n'était cependant pas tout à fait inutile.

En ce moment, un second coup de canon retentit, qui passa comme le premier dans la mâture, mais sans autre résultat que de trouer une ou deux voiles.

On marcha ainsi pendant l'espace de dix minutes à peu près ; pendant ces dix minutes, le capitaine français ne cessa point de tenir sa lunette braquée sur le vaisseau ennemi. Puis, après ces dix minutes d'examen, faisant rentrer les différens tubes de sa lunette les uns dans les autres d'un violent coup de la paume de la main :

— Enfoncés, décidément, messieurs les Anglais ! cria-t-il, nous filons un demi-nœud plus que vous !

— Ainsi, demanda le prince, qui n'avait pas quitté le pont, ainsi demain matin nous serons hors de vue ?

— Oh ! mon Dieu, oui, répondit le capitaine, si nous allons toujours ce train-là.

— Et si quelque boulet maudit ne nous brise pas une de nos trois jambes, dit en riant le prince.

Comme il disait ces paroles, le bruit d'un troisième coup de canon retentit, et presque aussitôt on entendit un craquement terrible ; un boulet venait de briser le mât auquel était appuyé le prince, au dessous de la grande hune.

En même temps le mât s'inclina comme un arbre que le vent déracine ; puis, toute chargée de ses voiles, de ses agrès, de ses cordages, sa partie supérieure s'abattit sur le pont, ensevelissant le prince de *** sous un amas de voiles, mais cela avec tant de bonheur que le prince n'eut pas même une égratignure.

Un juron à faire fendre le ciel accompagna cet événement comme le roulement du tonnerre accompagne la foudre. C'était le capitaine qui envisageait d'un coup d'œil sa position. Or, cette position était tranchée : maintenant un combat était inévitable, et le résultat de ce combat avec un navire inférieur, des hommes déjà lassés d'une première lutte et un équipage de moitié moins fort que l'équipage ennemi, ne présentait pas un instant la moindre chance favorable.

Le capitaine ne se prépara pas moins à cette lutte désespérée avec le courage calme et persévérant que chacun lui connaissait : le branle-bas de combat retentit de nouveau, et la moitié des matelots courut de rechef aux armes, qu'on n'avait fait au reste que déposer provisoirement sur le pont, tandis que l'autre moitié, s'élancant dans la mâture, se mit à co-

per à grands coups de hache cordages et agrès ; puis on souleva le mât brisé, et agrès, mâts, voiles, cordages, tout fut jeté à la mer.

Ce fut alors seulement qu'on s'aperçut que le prince était sain et sauf. Le capitaine l'avait cru exterminé.

Cependant, si court que fut le temps écoulé depuis la catastrophe, les progrès du vaisseau étaient déjà visibles : continuer la chasse était donc fuir inutilement ; or, fuir est une lâcheté, quand la fuite n'offre pas une chance de salut. C'est ainsi du moins que pensait le capitaine. Aussi ordonna-t-il aussitôt qu'on dépouillât le bâtiment de toutes les voiles qui ne seraient pas absolument nécessaires à la manœuvre, et qu'on attendît le vaisseau.

Mais, comme il pensa que dans cette situation critique une allocution à ses matelots ferait bien, il monta sur l'escalier du gaillard d'arrière, et, s'adressant à son équipage :

— Mes amis, dit-il, nous sommes tous flambés depuis A jusqu'à Z. Il ne nous reste maintenant qu'à mourir le mieux que nous pourrons. Souvenez-vous du *Vengeur*, et vive la république !

L'équipage répéta d'une seule voix le cri de : *Vive la république !* puis chacun courut à son poste aussi léger et aussi dispos que s'il venait d'être convoqué pour une distribution de grog.

Quant au capitaine, il se mit à siffler la *Marseillaise*.

Le vaisseau s'avancait toujours, et, à chaque pas qu'il faisait, ses messages de mort devenaient de plus en plus fréquents et de plus en plus funestes ; enfin il se trouva à portée ordinaire, et tournant son flanc armé d'une triple rangée de canons, il se couvrit d'un épais nuage de fumée du milieu duquel s'échappa une grêle de boulets qui vint s'abattre sur le pont de la frégate.

En pareille circonstance, mieux vaut courir au devant du danger que de l'attendre. Le capitaine ordonna de manœuvrer sur le bâtiment anglais et de tenter l'abordage. Si quelque chose pouvait sauver la frégate, c'était un coup de vigueur qui fit disparaître la supériorité physique de l'ennemi auquel elle avait affaire, en mettant aux prises l'impétuosité française avec le courage anglican.

Mais le vaisseau anglais avait une trop bonne position pour la perdre ainsi. Avec ses canons de trente-six, la frégate pouvait l'atteindre à peine, tandis que lui, avec ses canons de quarante-huit, la foudroyait impunément. Or comme, dès qu'il vit la frégate mettre cap sur lui, ce fut lui qui manœuvra pour la tenir toujours à la même distance, à partir de ce moment ce fut, par un étrange jeu, le plus fort qui sembla fuir, et le plus faible qui sembla poursuivre.

La situation du bâtiment français était terrible : maintenu toujours à la même distance par la même manœuvre, chaque bordée de son ennemi l'atteignait en plein corps, tandis que les coups désespérés qu'il tirait se perdaient impuissans dans l'intervalle qui la séparait du but qu'il voulait atteindre ; ce n'était plus une lutte, c'était simplement une agonie ; il fallait mourir sans même se défendre, ou amener.

Le capitaine était à l'endroit le plus découvert, se jetant pour ainsi dire au devant de chaque bordée, et espérant qu'à chacune d'elles quelque boulet le couperait en deux ; mais on eût dit qu'il était invulnérable ; son bâtiment était rasé comme un ponton, le plancher était couvert de morts et de mourans, et lui n'avait pas une seule blessure.

Il y avait aussi le prince de *** qui était sain et sauf.

Le capitaine jeta les yeux autour de lui, il vit son équipage décimé par la mitraille, mourant sans se plaindre, quoiqu'il mourût sans vengeance ; il sentit sa frégate frémissant et se plaignant sous ses pieds, comme si elle aussi eût été animée et vivante : il comprit qu'il était responsable devant Dieu des jours qui lui étaient confiés, et devant la France du bâtiment dont elle l'avait fait roi. Il donna, en pleurant de rage, l'ordre d'amener le pavillon.

Aussitôt que la flamme aux trois couleurs eut disparu de la corne où elle flottait, le feu du bâtiment ennemi cessa ; et, mettant le cap sur la frégate, il manœuvra pour venir droit à elle ; de son côté, la frégate le voyait s'avancer dans un morne silence : on eût dit qu'à son approche les mourans même retenaient leurs plaintes. Par un mouvement machinal, les quelques artilleurs qui restaient près d'une douzaine de pièces encore en batterie virent à peine le bâtiment à portée, qu'ils approchèrent machinalement la mèche des canons ; mais, sur un signe du capitaine, toutes les lances furent jetées sur le pont, et chacun attendit, résigné, comprenant que toute défense serait une trahison.

Au bout d'un instant, les deux bâtimens se trouvèrent presque bord à bord, mais dans un état bien différent : pas un seul homme du vaisseau anglais ne manquait au rôle de l'équipage, pas un mât n'était atteint, pas un cordage n'était brisé ; le bâtiment français, au contraire, tout mutilé de sa double lutte, avait perdu la moitié de son monde, avait ses trois mâts brisés, et presque tous ses cordages flottaient au vent comme une chevelure éparse et désolée.

Lorsque le capitaine anglais fut à portée de la voix, il adressa en excellent français, à son courageux adversaire, quelques uns de ces mots de consolation avec lesquels les braves adoucissent entre eux la douleur de la mort ou la honte de la défaite. Mais le capitaine français se contenta de sourire en secouant la tête, après quoi il fit signe à son ennemi d'envoyer ses chaloupes afin que l'équipage prisonnier pût passer d'un bord à l'autre, toutes les embarcations de la frégate étant hors de service.

Le transport s'opéra aussitôt. Le bâtiment français avait tellement souffert qu'il faisait eau de tout côté, et que, si l'on ne portait un prompt remède à ses avaries, il menaçait de couler bas.

On transporta d'abord les malheureux atteints le plus grièvement, puis ceux dont les blessures étaient plus légères, puis enfin les quelques hommes qui étaient sortis par miracle sains et saufs du double combat qu'ils venaient de soutenir.

Le capitaine resta le dernier à bord, comme c'était son devoir ; puis, lorsqu'il vit le reste de son équipage dans la chaloupe, et que le capitaine anglais faisait mettre sa propre yole à la mer pour l'envoyer prendre, il entra dans sa chambre comme s'il eût oublié quelque chose ; cinq minutes après on entendit la détonation d'un coup de pistolet.

Deux des matelots anglais et le jeune midshipman qui commandait l'embarcation s'élancèrent aussitôt sur le pont et coururent à la chambre du capitaine. Ils le trouvèrent étendu sur le parquet, défiguré et nageant dans son sang ; le malheureux et brave marin n'avait pas voulu survivre à sa défaite : il venait de se brûler la cervelle.

Le jeune midshipman et les deux matelots venaient à peine de s'assurer qu'il était mort, lorsqu'un coup de sifflet se fit entendre. Au mo-

ment où le prince de *** mettait le pied à bord du vaisseau anglais, on commença de s'apercevoir que le temps tournait à la tempête ; de sorte que le capitaine, voyant qu'il n'y avait pas de temps à perdre pour faire face à ce nouvel ennemi, avait résolu de regagner en toute hâte le port de Livourne ou de Porto-Ferrajo.

Trois jours après, le bâtiment anglais, dématé de son mât d'artimon, son gouvernail brisé, et ne se soutenant sur l'eau qu'à l'aide de ses pompes, entra dans le port de Mahon, poussé par les derniers souffles de la tempête qui avait failli l'anéantir.

Quant à la frégate française, un instant son vainqueur avait voulu essayer de la traîner après lui, mais bientôt il avait été forcé de l'abandonner ; et en même temps que le vaisseau anglais entra dans le port de Mahon, elle allait s'échouer sur les côtes de France, avec le corps de son brave capitaine, auquel elle servait de glorieux cercueil.

Le prince de *** avait supporté la tempête avec le même bonheur que le combat, et il était descendu à Mahon sans même avoir eu le mal de mer.

XIX

La Bénédiction paternelle.

Pendant cinq ans, on ignora complètement ce que le prince de *** était devenu. Son banquier seulement lui faisait régulièrement passer des sommes considérables, tantôt en France, tantôt en Angleterre, tantôt en Allemagne. Enfin, un beau jour, on le vit reparaitre à Naples, mari d'une jeune Anglaise qu'il avait épousée, et père de deux jolis enfans que le ciel, dans son éternel sourire pour lui, avait faits l'un garçon et l'autre fille.

Nous ne dirons qu'un mot du garçon ; puis nous le quitterons pour revenir à la fille, dont les malheurs vont faire à peu près à eux seuls les frais de cet intéressant chapitre.

Le garçon était le portrait vivant de son père. Aussi, à la première vue, n'y eut-il pas de doute à Naples que le don fatal de la jettatura ne dût se continuer dans la ligne masculine du prince.

Quant à la fille, c'était une délicieuse personne, qui réunissait en elle seule les deux types des beautés italienne et anglaise : elle avait de longs cheveux noirs, de beaux yeux bleus, le teint blanc et mat comme un lis, des dents petites et brillantes comme des perles, les lèvres rouges comme une cerise.

La mère seule se chargea de l'éducation de cette ravissante enfant ; elle grandit à son ombre, gracieuse et fraîche comme une fleur de printemps.

A quinze ans, c'était le miracle de Naples ; la première chose qu'on demandait aux étrangers était s'ils avaient vu la charmante princesse de ***.

Il va sans dire que pendant ces quinze ans l'étoile funeste du prince était constamment restée la même ; seulement à ses besicles il avait joint une énorme tabatière, ce qui doublait encore, s'il faut en croire les traditions, la maligne influence à laquelle étaient constamment soumis ceux qui se trouvaient en contact avec lui.

Au milieu de tous les jeunes seigneurs qui bourdonnaient autour d'elle, la belle Elena (c'était ainsi que se nommait la fille du prince de ***) avait remarqué le comte de P***, second fils d'un des plus riches et des plus aristocratiques patriciens de la ville de Naples. Or, comme le droit d'at-

nesse était aboli dans le royaume des Deux-Siciles, le comte de F*** ne se trouvait pas moins, tout puiné qu'il était, un parti fort sortable pour notre héroïne, puisqu'il apportait en mariage quelque chose comme cent cinquante mille livres de rente, un noble nom, vingt-cinq ans, et une belle figure.

Chose difficile à croire, c'était cette belle figure qui se trouvait le principal obstacle au mariage, non de la part de la jeune princesse, Dieu merci ; elle, au contraire, appréciait ce don de la nature à sa valeur, et même au delà ; mais cette belle figure avait tant fait des siennes, elle avait tourné tant de têtes et elle avait causé tant de scandale par la ville, que toutes les fois qu'il était question du comte de F*** devant le prince de ***, il s'empressait de manifester son opinion sur les jeunes dissipés, et particulièrement sur celui-ci, lequel, au dire du prince, avait autant de bonnes fortunes que Salomon.

Malheureusement, il arriva ce qui arrive toujours ; ce fut du seul homme que n'aurait pas dû aimer Elena que la belle Elena devint amoureuse. Était-ce par sympathie ou par esprit de contrariété ? Je l'ignore. Était-ce parce qu'elle en pensait beaucoup de bien ou parce qu'on lui en avait dit beaucoup de mal ? Je ne sais. Mais tant il y a qu'elle en devint amoureuse non pas de cet amour éphémère qu'un léger caprice fait naître et que la moindre opposition fait mourir, mais de cet amour ardent, profond et éternel, qui s'augmente des difficultés qu'on lui oppose, qui se nourrit des larmes qu'il répand, et qui, comme celui de Juliette et de Roméo, ne voit d'autre dénouement à sa durée que l'autel ou la tombe.

Mais quoique le prince adorât sa fille, et justement même parce qu'il l'adorait, il se montrait de plus en plus opposé à une union, qui, selon lui, devait faire son malheur. Chaque jour il venait raconter à la pauvre Elena quelque tour nouveau à la manière de Faublas ou de Richelieu, dont le comte de F*** était le héros ; mais, à son grand étonnement, cette nomenclature de méfaits, au lieu de diminuer l'amour de la jeune fille, ne faisait que l'augmenter.

Cet amour arriva bientôt à un point que ses belles joues pâlirent, que ses yeux, conservant le jour la trace des larmes de la nuit, commencèrent à perdre de leur éclat ; enfin qu'une mélancolie profonde s'emparant d'elle, ses lèvres ne laissèrent plus passer que de ces rares sourires pareils aux pâles rayons d'un soleil d'hiver. Une maladie de langueur se déclara.

Le prince, horriblement inquiet du changement survenu chez Elena, attendit le médecin au moment où il sortait de la chambre de sa fille, et le supplia de lui dire ce qu'il pensait de son état ; le médecin répondit qu'en cette circonstance moins qu'en toute autre la médecine pouvait se permettre de prédire l'avenir, attendu que la maladie de la jeune fille lui paraissait amenée par des causes purement morales, causes sur lesquelles la malade avait obstinément refusé de s'expliquer : mais que, malgré ce refus, il n'en était pas moins sûr qu'il y avait au fond de cette langueur, qui pouvait devenir mortelle, quelque secret dans lequel était sa guérison.

Ce secret n'en était pas un pour le prince. Aussi suivit-il les progrès du mal avec anxiété. Il tint bon encore deux ou trois mois ; mais, au bout de ce temps, le médecin l'ayant prévenu que l'état de la malade empirait de telle façon qu'il ne répondait plus d'elle, le prince, tout en demandant pardon à Dieu et à la morale de confier le bonheur de sa fille à un pareil homme, finit par dire un beau jour à Elena que, comme sa vie lui

était plus chère que tout au monde, il consentait enfin à ce qu'elle épousât le comte de F***.

La pauvre Elena, qui ne s'attendait pas à cette bonne nouvelle, bondit de joie ; ses joues pâlies s'animèrent à l'instant du plus ravissant incarnat ; ses yeux ternis lancèrent des éclairs ; enfin sa belle bouche attristée retrouva un de ces doux sourires qu'elle semblait à tout jamais avoir oubliés. Elle jeta ses bras amaigris autour du cou de son père, et, en échange de son consentement, elle lui promit non seulement de vivre, mais encore d'être heureuse.

Le prince secoua la tête tristement, la fatale réputation de son futur gendre lui revenant sans cesse à l'esprit.

Cependant, comme sa parole était donnée, il n'en consentit pas moins à ce qu'Elena fût connaître à l'instant même à son prétendu, qui avait été sinon aussi malade, du moins aussi malheureux qu'elle, le changement inattendu qui s'opérait dans leur position.

Le comte de F*** accourut. En apprenant cette nouvelle inespérée, il avait failli devenir fou de joie.

Les deux amans se revoyant ne purent échanger une seule parole, ils fondirent en larmes.

Le prince se retira tout en grommelant : cinq secondes de plus d'un pareil spectacle, il allait pleurer comme eux et avec eux.

Les refus du prince avaient fait tant de bruit qu'il comprit lui-même que, du moment où il cessait de s'opposer à l'union des deux amans, mieux valait que le mariage eût lieu plus tôt que plus tard. Le jour de la cérémonie fut donc fixé à trois semaines ; c'était juste le temps nécessaire à l'accomplissement des formalités d'usage.

Pendant ces trois semaines, le prince de *** reçut peut-être dix lettres anonymes, toutes remplies des plus graves accusations contre son futur gendre ; c'étaient des Arianes délaissées qui le représentaient comme un amant sans foi ; c'étaient des mères éplorées qui l'accusaient d'être un père sans entrailles ; c'étaient enfin des deux parts des plaintes amères qui venaient corroborer de plus en plus la première opinion que le prince avait conçue à l'endroit du comte de F***. Mais le prince avait donné sa parole ; il voyait son heureuse enfant se reprendre chaque jour à la vie en se reprenant au bonheur. Il renferma toutes ses craintes au fond de son âme, comprenant qu'après avoir cédé aux désirs d'Elena, ce serait la tuer maintenant que de lui retirer sa parole donnée.

Tout resta dans le *statu quo*, et, le grand jour arrivé, l'auguste cérémonie eut lieu à la grande joie des jeunes époux et à l'admiration de tous les assistans, qui déclaraient, à l'unanimité, qu'on ferait inutilement tout le royaume des Deux-Siciles pour trouver deux jeunes gens qui se convinsent davantage sous tous les rapports.

Le soir, il y eut un grand bal pendant lequel le jeune époux fut fort empressé, et la belle épouse fort rougissante ; puis enfin vint l'heure de se retirer. Les invités disparurent les uns après les autres : il ne resta plus dans le palais que les nouveaux mariés, le prince et la princesse. En voyant se rapprocher ainsi l'instant d'appartenir à un autre, Elena se jeta dans les bras de sa mère, tandis que le jeune comte secouait en souriant la main du prince.

En ce moment, celui-ci, oubliant tous ses préjugés contre son gendre, le prit dans un bras, prit sa fille dans l'autre, les embrassa tous les

deux sur le front en s'écriant : — Venez, chers enfans, venez recevoir la bénédiction paternelle ?

A ces mots, tous deux, se laissant glisser de ses bras, tombèrent à ses genoux, et le prince, pour ne pas rester au dessous de la situation, abaissa sur leurs têtes ses mains qu'il avait levées vers le ciel ; alors, ne trouvant rien de mieux à dire que les paroles que le Seigneur lui-même dit aux premiers époux :

— Croissez et multipliez ! s'écria-t-il.

Puis, craignant de se laisser aller à une émotion qu'il regardait comme indigne d'un homme, il se retira dans son appartement, où, au bout d'un quart d'heure, la princesse vint le joindre, en lui annonçant que, selon toute probabilité, les deux jeunes époux étaient occupés à accomplir en ce moment même les paroles de la Genèse.

Le lendemain, Elena, en revoyant son père, rougit prodigieusement ; de son côté, le comte de F*** n'était pas exempt d'un certain embarras en abordant le prince ; mais comme cet embarras et cette rougeur étaient assez naturels dans la position des parties, la princesse se contenta de répondre à cette rougeur par un baiser, et le prince à cet embarras par un sourire.

La journée se passa sans que le prince et la princesse essayassent d'entrer dans aucun détail sur ce qui s'était passé entre les jeunes époux hors de leur présence ; seulement, comme ils comprenaient leur situation, ils les laissèrent le plus qu'ils purent en tête-à-tête, et ne furent aucunement étonnés qu'ils passassent une partie de la journée renfermés dans leurs appartemens. Néanmoins, on dîna en famille ; mais comme les époux paraissaient de plus en plus contraints et embarrassés, le prince et la princesse échangèrent un sourire d'intelligence ; et aussitôt le dessert achevé, ils annoncèrent à leurs enfans qu'ils avaient décidé d'aller passer quelques jours à la campagne, et que, pendant ces quelques jours, ils laissaient le palais de Naples à leur entière disposition.

Ce qui fut dit fut fait, et le même soir le prince et la princesse partirent pour Caserte, assez préoccupés tous deux des observations qu'ils avaient faites séparément, mais dont cependant ils n'ouvrirent pas la bouche pendant tout le voyage.

Trois jours après, au moment où le prince et la princesse déjeûnaient en tête-à-tête, on entendit le roulement d'une voiture dans la cour du château. Cinq minutes après, un domestique arriva tout courant annoncer que la jeune comtesse venait d'arriver.

Derrière lui Elena parut ; mais, au contraire de ce qu'on aurait pu attendre d'une mariée de la semaine, sa figure était toute bouleversée, et elle se jeta en pleurant dans les bras de sa mère.

Le prince adorait sa fille ; il voulut donc connaître la cause de son chagrin ; mais plus il l'interrogeait, plus Elena, tout en gardant le silence, versait d'abondantes larmes. Enfin une idée terrible traversa l'esprit du prince.

— Oh ! le malheureux ! s'écria-t-il, il t'aura fait quelque infidélité ?

— Hélas ! plutôt au ciel ! répondit la jeune fille.

— Comment, plutôt au ciel ? Mais qu'est-il donc arrivé ? continua le prince.

— Une chose que je ne puis dire qu'à ma mère, répondit Elena.

— Viens donc, mon enfant, viens donc avec moi, s'écria la princesse, et conte-moi tes chagrins.

— Ma mère ! ma mère ! dit la jeune femme, je ne sais si j'oserai.

— Mais c'est donc bien terrible ? demanda le prince.

— Oh ! mon père, c'est affreux.

— Je l'avais bien dit, murmura le prince, que cet homme ferait ton malheur !

— Hélas ! que ne vous ai-je cru ! répondit Elena.

— Viens, mon enfant, viens, dit la princesse, et nous verrons à arranger tout cela.

— Ah ! ma mère, ma mère, répondit la jeune mariée en se laissant entraîner presque malgré elle, ah ! je crains bien qu'il n'y ait pas de remède.

Et les deux femmes disparurent dans la chambre à coucher de la princesse.

Là fut révélé un secret inattendu, miraculeux, inouï : le comte de F***, le Lovelace de Naples, ce héros aux mille et une aventures, cet homme dont les précoces paternités avaient causé de si grandes et de si longues terreurs au prince de***, le comte de F*** n'était pas plus avancé près de sa femme au bout de six jours de mariage que M. de Lignolle, de charadrique mémoire, ne l'était près de sa femme au bout d'un an.

Et ce qu'il y avait de plus extraordinaire, c'est que la réputation antérieure du comte de F***, loin d'être usurpée, était encore restée au-dessous de la réalité.

Mais la bénédiction paternelle portait ses fruits. Aussi, comme l'avait laissé craindre l'exclamation d'Elena, il n'y avait pas de remède.

Trois ans s'écoulèrent sans que rien au monde pût conjurer le maléfice dont le pauvre comte de F*** était victime ; puis, au bout de trois ans, un bruit singulier se répandit : c'est que madame la comtesse de F***, aux termes d'un des articles du concile de Trente, demandait le divorce pour cause d'impuissance de son mari.

Une pareille nouvelle, comme on le comprend bien, ne pouvait avoir grande croyance dans la ville de Naples ; les femmes surtout l'accueillaient en haussant les épaules, en assurant que de pareils bruits n'avaient pas le sens commun. Cependant un jour il fallut bien y croire : la comtesse de F*** venait de faire assigner son mari devant le tribunal de la Rota à Rome.

Alors chacun voulut entrer dans les moindres détails des événements qui avaient suivi le bal de noces ; mais nul ne pensa à révéler la fatale bénédiction du prince de*** et les termes bibliques dans lesquels il l'avait formulée, de sorte que toutes choses restèrent dans le doute, tous les hommes prenant parti pour la comtesse, toutes les femmes se rangeant du côté du comte.

Pendant trois mois, Naples fut aussi pleine de division qu'elle l'avait été aux époques des plus grandes discords civiles. C'étaient, à propos du comte et de la comtesse de F***, d'éternelles discussions entre les maris et les femmes ; les maris soutenaient à leurs femmes que non seulement le comte de F*** était impuissant, mais encore qu'il l'avait toujours été ; les femmes répondaient à leurs maris qu'ils étaient des imbéciles, et qu'ils ne savaient ce qu'ils disaient.

Enfin la comtesse comparut devant un tribunal de docteurs et de

sages-femmes. Les sages-femmes et les docteurs déclarèrent à l'unanimité qu'il était fort malheureux qu'Elena, comme Jeanne d'Arc, ne fût pas née dans les marches de Lorraine, attendu que, comme l'héroïne de Vaucouleurs, elle avait, en cas d'invasion, tout ce qu'il fallait pour chasser les Anglais de France.

Les maris triomphèrent, mais les femmes ne se rendirent point pour si peu : elles prétendirent que les sages-femmes ne savaient pas leur métier, et que les médecins ne s'y connaissaient pas.

Les querelles conjugales s'envenimèrent ainsi, et une partie de ces dames, n'ayant pas le bonheur de pouvoir demander le divorce pour cause d'impuissance, demandèrent la séparation de corps pour incompatibilité d'humeur.

Le comte de F*** demanda le congrès : c'était son droit. Le congrès fut donc ordonné : c'était sa dernière espérance.

Nous sommes trop chaste pour entrer dans les détails de cette singulière coutume, fort usitée au moyen-âge, mais fort tombée en désuétude au dix-neuvième siècle. Au reste, si nos lecteurs avaient quelque curiosité à ce sujet, nous les renverrions à Tallemant des Réaux, *Historiette de M. de Langeais*. Contentons-nous de dire que, contre toute croyance, le résultat tourna à la plus grande honte du pauvre comte de F***.

Les maris napolitains se prirent par la main et dansèrent en rond, ni plus ni moins qu'on assure que le firent depuis au foyer du Théâtre-Français MM. les romantiques autour du buste de Racine; ce qui ne me parut jamais bien prouvé, attendu que le buste de Racine est appuyé contre le mur.

On crut les femmes anéanties; mais comme on le sait, lorsque les femmes ont une chose dans la tête, il est assez difficile de la leur ôter. Ces dames répondirent qu'elles demeureraient dans leur première opinion sur l'excellent caractère du comte jusqu'à preuve directe du contraire.

Mais, comme le tribunal de la Rota n'est pas composé de femmes, le tribunal décida que le mariage, n'ayant point été consommé, était comme nul et non avenue.

Moyennant lequel jugement les deux époux rentrèrent dans la liberté de se tourner le dos et de contracter, si bon leur semble, chacun de son côté, un nouvel hyménée.

Elena ne tarda point à profiter de la permission qui lui était donnée. Pendant ces trois ans d'étrange veuvage, le chevalier de T*** lui avait fait une cour des plus assidues; mais, moitié par vertu, moitié dans la crainte de fournir au comte de F*** de légitimes griefs, Elena n'avait jamais avoué au chevalier qu'elle partageait son amour. Il était résulté de cette réserve une grande admiration de la part du monde, et un profond amour de la part du chevalier de T***.

Aussi, le prononcé du jugement à peine connu, le chevalier de T***, qui n'attendait que ce moment pour se substituer aux lieu et place du premier mari, accourut-il offrir son cœur et sa main à la belle Elena : l'un et l'autre furent acceptés, et la nouvelle des noces à venir se répandit en même temps que la rupture du mariage passé.

Cette fois, le prince ne mit aucune opposition aux vœux de sa fille, qui, au reste, étant devenue majeure, avait le droit de se gouverner elle-même. Le chevalier de T*** n'avait jamais fait parler de lui que de la façon la plus avantageuse : il était d'une des premières familles de

Naples, assez riche pour qu'on ne pût pas supposer que son amour pour Elena fût le résultat d'un calcul, et en outre attaché comme aide-de-camp à l'un des princes de la famille régnante : le parti était donc sortable de tout point.

On décida qu'on laisserait trois mois s'écouler pour les convenances ; que pendant ces trois mois le chevalier de T*** accepterait une mission que le prince lui avait offerte pour Vienne ; enfin que, ces trois mois expirés, il reviendrait à Naples, où les noces seraient célébrées.

Tout se passa selon les conventions faites : au jour dit, le chevalier de T*** fut de retour, plus amoureux qu'il n'était parti : de son côté, Elena lui avait gardé dans toute sa force le second amour aussi profond et aussi pur que le premier. Toutes les formalités d'usage avaient été remplies pendant cet intervalle, rien ne pouvait donc retarder le bonheur des deux amans. Le mariage fut célébré huit jours après l'arrivée du chevalier.

Cette fois, il n'y eut ni dîner ni bal ; on se maria à la campagne et dans la chapelle du château : quatre témoins, le prince et la princesse assistèrent seuls au bonheur des nouveaux époux. Comme la première fois, après la célébration du mariage, le prince les arrêta pour leur faire une petite exhortation qu'Elena et le chevalier écoutèrent avec tout le recueillement et le respect possibles. Puis, l'allocution terminée, il voulut les bénir. Mais Elena, qui savait ce qu'avait coûté à son bonheur la première bénédiction paternelle, fit un bond en arrière, et, étendant les mains vers son père :

— Au nom du ciel ! mon père, lui dit-elle, pas un mot de plus ! C'est une superstition peut-être, mais, superstition ou non, ne nous bénissez pas.

Le prince, qui ne connaissait pas la véritable cause du refus de sa fille, insista pour accomplir ce qu'il regardait comme un devoir ; mais, la peur l'emportant sur le respect, Elena, au grand étonnement du prince, entraîna son mari dans son appartement pour le soustraire à la redoutable bénédiction, et, d'un mouvement rapide comme la pensée, en faisant des cornes de ses deux mains, afin, s'il était besoin, de conjurer doublement l'influence perturbatrice de son père, elle referma la porte entre elle et lui et la barricada en dedans à deux verroux.

Le souvenir des orages qui avaient éclaté dès le premier jour dans le jeune ménage inspira d'abord de vives inquiétudes à la princesse, qui craignit que le maléfice de son époux troublât également ce second ménage. Ses appréhensions ne se calmèrent que lorsque le troisième jour sa fille vint rendre visite comme la première fois à ses parens, qui s'étaient retirés à la campagne. La jeune fille avait la figure si radieuse que les craintes de la mère s'évanouirent aussitôt.

En effet, Elena dit à sa mère que son nouvel époux n'avait pas cessé un seul instant de l'aimer, qu'il était bon, d'un charmant caractère, prévenant, docile même et plein d'attentions délicates pour elle ; en un mot, qu'elle était parfaitement heureuse.

Le bonheur si chèrement acheté de la jeune fille s'augmenta bientôt du titre de mère. Elle donna le jour à un gros garçon. On choisit pour allaiter le nouveau-né une belle nourrice de Procida, aux boucles d'oreilles à rosette de perles, au justaucorps écarlate galonné d'or, à l'ample jupon plissé à franges d'argent, qu'on installa dans la maison et à qui tous les domestiques reçurent l'ordre d'obéir comme à une seconde maîtresse. Le

bambino était l'idole de toute la maison, la princesse l'adorait, le prince en était fou ; nous ne parlons pas du père et de la mère, tous les deux semblaient avoir concentré leur existence dans celle de cette pauvre petite créature.

Quinze mois s'écoulèrent : l'enfant était on ne peut plus avancé pour son âge, connaissant et aimant tout le monde, et surtout le bon papa, auquel il rendait force gentils sourires en échange de ses agaceries. De son côté, bon papa ne pouvait se passer de lui. Il se le faisait apporter à toute heure du jour, si bien que, pour ne pas quitter l'enfant, le prince fut sur le point de refuser une mission de la plus haute importance que le roi de Naples lui avait confiée pour le roi de France. Il s'agissait d'aller complimenter Charles X sur la prise d'Alger.

Cependant tous les amis du prince lui remontrèrent si bien le tort qu'il se ferait dans l'esprit du roi par un pareil refus, sa famille le supplia tellement de considérer que l'avenir de son gendre pourrait éternellement souffrir de son obstination, que le prince consentit enfin à remplir une mission que tant d'autres lui eussent enviée. Il partit de Naples dans les premiers jours de juillet 1830, arriva à Paris le 24, se rendit aussitôt au ministère des affaires étrangères pour demander son audience, et fut reçu solennellement deux jours après par le roi Charles X.

Le lendemain de cette réception la révolution de juillet éclata.

Trois jours suffirent, comme on sait, pour renverser un trône, huit pour en élever un autre. Mais le prince n'était point accrédité près du nouveau monarque. Aussi ne jugea-t-il pas à propos de rester près de la nouvelle cour ; il quitta la France, sans même mettre le pied aux Tuileries, circonstance à laquelle le roi Louis-Philippe dut, selon toute probabilité, les heureux et faciles commencemens de son règne.

Le prince était guéri des voyages par mer : les combats n'étaient plus à craindre, mais les tempêtes étaient toujours à redouter. Aussi prit-il par les Alpes, et traversa-t-il la Toscane pour se rendre à Naples par Rome.

En passant par la capitale du monde, il s'arrêta pour présenter ses hommages au pape Pie VIII, qui, sachant de quelle mission de confiance le prince avait été chargé par son souverain, le reçut avec tous les honneurs dus à son rang, c'est-à-dire qu'au lieu de lui donner sa mule à baiser, comme Sa Sainteté fait pour le commun des martyrs, le pape lui donna sa main.

Trois jours après, le pape était mort.

Le prince était parti de Rome aussitôt son audience obtenue, tant il avait hâte de revenir à Naples ; il voyagea jour et nuit, et arriva en vue de son palais le lendemain à onze heures du matin, précédé de dix minutes seulement par le courrier qui lui faisait préparer des chevaux sur la route ; mais ces dix minutes suffirent à toute la famille pour accourir sur le balcon du premier étage, élevé, comme tous les premiers étages des palais napolitains, de plus de vingt-cinq pieds de hauteur.

La nourrice y accourut comme les autres, tenant l'enfant dans ses bras.

Malgré sa vue basse, grâce à d'excellentes lunettes qu'il avait achetées à Paris, le prince aperçut son petit-fils et lui fit de sa voiture un signe de la main. De son côté, le bambino le reconnut ; et comme, ainsi que nous l'avons dit, il adorait son bon papa, dans la joie de le revoir, le pauvre petit fit un mouvement si brusque, en tendant ses deux petits bras vers lui et en cherchant à s'élancer à sa rencontre, que le malheu-

reux enfant s'échappa des bras de sa nourrice, et, se précipitant du balcon, se brisa la tête sur le pavé.

Le père et la mère faillirent mourir de douleur; le prince fut près de six mois comme un fou; ses cheveux blanchirent, puis tombèrent, de sorte qu'il fut forcé de prendre perruque, ce qui compléta ainsi en lui la triple et terrible réunion de la perruque, de la tabatière et des lunettes.

C'est ainsi que je le vis en passant à Naples; mais j'étais heureusement prévenu. Du plus loin que je l'aperçus, je lui fis des cornes, si bien que, quoiqu'il me fît l'honneur de causer avec moi près de vingt minutes, il ne m'arriva d'autre malheur, grâce à la précaution que j'avais prise, que d'être arrêté le lendemain.

Je raconterai cette arrestation en son lieu et place, attendu qu'elle fut accompagnée de circonstances assez curieuses pour que je ne craigne pas, le moment venu, de m'étendre quelque peu sur ses détails.

Le jour même de mon départ, le prince avait été nommé président du comité sanitaire des Deux-Siciles.

Huit jours après, j'appris à Rome que le lendemain de cette nomination le choléra avait éclaté à Naples.

Depuis, j'ai su que le comte de F***, le premier époux de la belle Elena, ayant suivi l'exemple qu'elle lui avait donné, s'était remarié comme elle, avait été parfaitement heureux de son côté avec sa nouvelle épouse, et comme mari, et comme père, car il avait eu de ce second mariage cinq enfans : trois garçons et deux filles.

Au mois de mars dernier, le prince de *** est entré dans sa soixante-dix-huitième année; mais, loin que l'âge lui ait rien fait perdre de sa terrible influence, on prétend, au contraire, qu'il devient plus formidable au fur et à mesure qu'il vieillit.

Et maintenant que nous avons fini avec Arimane, passons à Oromaze.

XX

Saint Janvier, martyr de l'Église.

Saint Janvier n'est pas un saint de création moderne; ce n'est pas un patron banal et vulgaire, acceptant les offres de tous les cliens, accordant sa protection au premier venu, et se chargeant des intérêts de tout le monde; son corps n'a pas été recomposé dans les catacombes aux dépens d'autres martyrs plus ou moins inconnus, comme celui de sainte Philomèle; son sang n'a pas jailli d'une image de pierre, comme celui de la madone de l'Arc; enfin les autres saints ont bien fait quelques miracles pendant leur vie, miracles qui sont parvenus jusqu'à nous par la tradition et par l'histoire; tandis que le miracle de saint Janvier s'est perpétué jusqu'à nos jours, et se renouvelle deux fois par an, à la grande gloire de la ville de Naples et à la grande confusion des athées.

Saint Janvier remonte, par son origine, aux premiers siècles de l'Église. Évêque, il a prêché la parole du Christ et a converti au véritable culte des milliers de païens; martyr, il a enduré toutes les tortures inventées par la cruauté de ses bourreaux, et a répandu son sang pour la foi; élu du ciel, avant de quitter ce monde où il avait tant souffert, il a adressé à Dieu une prière suprême pour faire cesser la persécution des empereurs.

Mais là se bornent ses devoirs de chrétien et sa charité de cosmopolite. Citoyen avant tout, saint Janvier n'aime réellement que sa patrie; il

la protège contre tous les dangers, il la venge de tous ses ennemis : *Civì, patrono, vindici*, comme le dit une vieille tradition napolitaine. Le monde entier serait menacé d'un second déluge, que saint Janvier ne laverait pas le bout du petit doigt pour l'empêcher; mais que la moindre goutte d'eau puisse nuire aux récoltes de sa bonne ville, saint Janvier remuera ciel et terre pour ramener le beau temps.

Saint Janvier n'aurait pas existé sans Naples, et Naples ne pourrait plus exister sans saint Janvier. Il est vrai qu'il n'y a pas de ville au monde qui ait été plus de fois conquise et dominée par l'étranger; mais, grâce à l'intervention active et vigilante de son protecteur, les conquérans ont disparu, et Naples est restée.

Les Normands ont régné sur Naples, mais saint Janvier les a chassés.

Les Souabes ont régné sur Naples, mais saint Janvier les a chassés.

Les Angevins ont régné sur Naples, mais saint Janvier les a chassés.

Les Aragonais ont usurpé le trône à leur tour, mais saint Janvier les a punis.

Les Espagnols ont tyrannisé Naples, mais saint Janvier les a battus.

Enfin, les Français ont occupé Naples, mais saint Janvier les a éconduits.

Et qui sait ce que fera saint Janvier pour sa patrie?

Quelle que soit la domination, indigène ou étrangère, légitime ou usurpatrice, équitable ou despotique, qui pèse sur ce beau pays, il est une croyance au fond du cœur de tous les Napolitains, croyance qui les rend patients jusqu'au stoïcisme : c'est que tous les rois et tous les gouvernemens passeront, et qu'il ne restera en définitive que le peuple et saint Janvier.

L'histoire de saint Janvier commence avec l'histoire de Naples, et ne finira, selon toute probabilité, qu'avec elle : toutes deux se côtoient sans cesse, et, à chaque grand événement heureux ou malheureux, elles se touchent et se confondent. Au premier abord, on peut bien se tromper sur les causes et les effets de ces événemens, et les attribuer, sur la foi d'historiens ignorans ou prévenus, à telle ou telle circonstance dont ils vont chercher bien loin la source; mais, en approfondissant le sujet, on verra que, depuis le commencement du quatrième siècle jusqu'à nos jours, saint Janvier est le principe ou la fin de toutes choses; si bien qu'aucun changement ne s'y est accompli que par la permission, par l'ordre ou par l'intervention de son puissant protecteur.

Aussi cette histoire présente-t-elle trois phases bien distinctes, et doit-elle être envisagée sous trois aspects bien différens. Dans les premiers siècles, elle revêt l'allure simple et naïve d'une légende de Grégoire de Tours; au moyen-âge, elle prend la marche poétique et pittoresque d'une chronique de Froissard; enfin, de nos jours, elle offre l'aspect railleur et sceptique d'un conte de Voltaire.

Nous allons commencer par la légende.

Comme de raison, la famille de saint Janvier appartient à la plus haute noblesse de l'antiquité; le peuple, qui, en 1647, donnait à sa république le titre de *sérénissime royale république napolitaine*, et qui, en 1799, poursuivait les patriotes à coups de pierre pour avoir osé abolir le titre d'excellence, n'aurait jamais consenti à se choisir un protecteur d'origine plébéienne : le lazzarone est essentiellement aristocrate.

La famille de saint Janvier descend en droite ligne des *Januari* de Rome, dont la généalogie se perd dans la nuit des âges. Les premières

années du saint sont restées ensevelies dans l'obscurité la plus profonde; il ne paraît en public qu'à la dernière époque de sa vie, pour prêcher et souffrir, pour confesser sa croyance et mourir pour elle. Il fut nommé à l'évêché de Bénévent vers l'an de grâce 304, sous le pontificat de saint Marcelin. Étrange destinée de l'évêché bénévénin, qui commence à saint Janvier et qui finit à M. de Talleyrand !

Une des plus terribles persécutions que l'Église ait endurées est, comme on sait, celle des empereurs Dioclétien et Maximien; les chrétiens furent poursuivis en 302 avec un tel acharnement, que, dans l'espace d'un seul mois, dix-sept mille martyrs tombèrent sous le glaive de ces deux tyrans. Cependant, deux ans après la promulgation de l'édit qui frappait de mort indistinctement tous les fidèles, hommes et femmes, enfans et vieillards, l'Église naissante parut respirer un instant. Aux empereurs Dioclétien et Maximien, qui venaient d'abdiquer, avaient succédé Constance et Galère; il était résulté de cette substitution que, par ricochet, un changement pareil s'était opéré dans les proconsuls de la Campanie, et qu'à Dragontius avait succédé Timothée.

Au nombre des chrétiens entassés dans les prisons de Cumes par Dragontius, se trouvaient Sosius, diacre de Misène, et Proculus, diacre de Pouzzoles. Pendant tout le temps qu'avait duré la persécution, saint Janvier n'avait jamais manqué, au risque de sa vie, de leur apporter des consolations et des secours; et, quittant son diocèse de Bénévent pour accourir là où il croyait sa présence nécessaire, il avait bravé mainte et mainte fois les fatigues d'un long voyage et la colère du proconsul.

A chaque nouveau soleil politique qui se lève, un rayon d'espoir passe à travers les barreaux des prisonniers de l'autre règne; il en fut ainsi à l'avènement au trône de Constance et de Galère. Sosius et Proculus se crurent sauvés. Saint Janvier, qui avait partagé leur douleur, se hâta de venir partager leur joie. Après avoir récité si long-temps avec ses chers fidèles les psaumes de la captivité, il entonna le premier avec eux le cantique de la délivrance.

Les chrétiens, relâchés provisoirement, rendaient grâces au Seigneur dans une petite église située aux environs de Pouzzoles, et le saint évêque, assisté par les deux diacres Sosius et Proculus, s'appêtait à offrir à Dieu le sacrifice de la messe, lorsque tout à coup il se fit au dehors un grand bruit, suivi d'un long silence. Les prisonniers, rendus il y avait peu d'instans à la liberté, prêtèrent l'oreille; les deux diacres se regardèrent l'un l'autre, et saint Janvier attendit ce qui allait se passer, immobile et debout devant la première marche de l'autel qu'il allait franchir, les mains jointes, le sourire aux lèvres, et le regard fixé sur la croix avec une indicible expression de confiance.

Le silence fut interrompu par une voix qui lisait lentement le décret de Dioclétien remis en vigueur par le nouveau proconsul Timothée; et ces terribles paroles, que nous traduisons textuellement, retentirent à l'oreille des chrétiens prosternés dans l'église :

« Dioclétien, trois fois grand, toujours juste, empereur éternel, à tous les préfets et proconsuls du romain empire, salut.

» Un bruit qui ne nous a pas médiocrement déplu étant parvenu à nos oreilles divines, c'est-à-dire que l'hérésie de ceux qui s'appellent chrétiens, hérésie de la plus grande impiété (*valde impiam*), reprend de nouvelles forces; que lesdits chrétiens honorent comme dieu ce Jésus enfanté

par je ne sais quelle femme juive, insultant par des injures et des malédictions le grand Apollon et Mercure, et Hercule, et Jupiter lui-même, tandis qu'ils vénèrent ce même Christ, que les Juifs ont cloué sur une croix comme un sorcier; à cet effet, nous ordonnons que tous les chrétiens, hommes ou femmes, dans toutes les villes et contrées, subissent les supplices les plus atroces s'ils refusent de sacrifier à nos dieux et d'abjurer leur erreur. Si cependant quelques uns parmi eux se montrent obéissants, nous voulons bien leur accorder leur pardon; au cas contraire, nous exigeons qu'ils soient frappés par le glaive et punis par la mort la plus cruelle (*morte pessima punire*). Sachez enfin que, si vous négligez nos divins décrets, nous vous punirons des mêmes peines dont nous menaçons les coupables. »

Lorsque le dernier mot de la loi terrible fut prononcé, saint Janvier adressa à Dieu une muette prière pour le supplier de faire descendre sur tous les fidèles qui l'entouraient la grâce nécessaire pour braver les tortures et la mort; puis, sentant que l'heure de son martyre venait de sonner, il sortit de l'église accompagné par les deux diacres et suivi de la foule des chrétiens, qui bénissaient à haute voix le nom du Seigneur. Il traversa une double haie de soldats et de bourreaux étonnés de tant de courage, et, chantant toujours au milieu des populations ameutées qui se pressaient pour voir le saint évêque, il arriva à Nola après une marche qui parut un triomphe.

Timothée l'attendait du haut de son tribunal, élevé, dit la chronique, comme de coutume, au milieu de la place. Saint Janvier, sans éprouver le moindre trouble à la vue de son juge, s'avança d'un pas ferme et sûr dans l'enceinte, ayant toujours à sa droite Sosius, diacre de Misène, et à sa gauche Proculus, diacre de Pouzzoles. Les autres chrétiens se rangèrent en cercle et attendirent en silence l'interrogatoire de leur chef.

Timothée n'était pas sans savoir la grande naissance de saint Janvier. Aussi, par égard pour le *civis romanus*, poussa-t-il la complaisance jusqu'à l'interroger, tandis qu'il aurait parfaitement pu, dit le père Antonio Carracciolo, le condamner sans l'entendre.

Quant à Timothée, tous les écrivains s'accordent à le peindre comme un païen fort cruel, comme un tyran exécration, comme un préfet impie, comme un juge insensé. A ces traits, déjà passablement caractéristiques, un chroniqueur ajoute qu'il était tellement altéré de sang que Dieu, pour le punir, couvrait parfois ses yeux d'un voile sanglant qui le privait momentanément de la vue, et qui, tout le temps que durait sa cécité, lui causait les plus atroces douleurs.

Tels étaient les deux hommes que la Providence amenait en face l'un de l'autre pour donner une nouvelle preuve du triomphe de la foi.

- Quel est ton nom? demanda Timothée.
- Janvier, répondit le saint.
- Ton âge?
- Trente-trois ans.
- Ta patrie?
- Naples.
- Ta religion?
- Celle du Christ.
- Et tous ceux qui t'accompagnent sont aussi chrétiens?

— Lorsque tu les interrogeras, j'espère en Dieu qu'ils répondront comme moi qu'ils sont tous chrétiens.

— Connais-tu les ordres de notre divin empereur ?

— Je ne connais que les ordres de Dieu.

— Tu es noble ?

— Je suis le plus humble des serviteurs du Christ.

— Et tu ne veux pas renier ton Dieu ?

— Je renie et je maudis vos idoles, qui ne sont que du bois fragile ou de la boue pétrie.

— Tu sais les supplices qui te sont réservés ?

— Je les attends avec calme.

— Et tu te crois assez fort pour braver ma puissance ?

— Je ne suis qu'un faible instrument que le moindre choc peut briser ; mais mon Dieu tout-puissant peut me défendre de ta fureur et te réduire en cendres au même instant où tu blasphèmes son nom.

— Nous verrons, lorsque tu seras jeté dans une fournaise ardente, si ton Dieu viendra t'en tirer.

— Dieu n'a-t-il pas sauvé de la fournaise Ananiás, Azarias et Mizaël ?

— Je te jetterai aux bêtes dans le cirque.

— Dieu n'a-t-il pas tiré Daniel de la fosse aux lions ?

— Je te ferai trancher la tête par l'épée du bourreau.

— Si Dieu veut que je meure, que sa volonté soit faite.

— Soit. Je verrai jaillir ton sang maudit, ce sang que tu déshonores en trahissant la religion de tes ancêtres pour un culte d'esclaves.

— O malheureux insensé ! s'écria le saint avec un inexprimable accent de compassion et de douleur, avant que tu jouisses du spectacle que tu te promets, Dieu te frappera de la cécité la plus affreuse, et la vue ne te sera rendue qu'à ma prière, afin que tu puisses être témoin du courage avec lequel savent mourir les martyrs du Christ !

— Eh bien ! si c'est un défi, je l'accepte, répondit le proconsul ; nous verrons si, comme tu le dis, ta foi sera plus puissante que la douleur.

Puis, se tournant vers ses licteurs, il ordonna que le saint fût lié et jeté dans une fournaise ardente.

Les deux diacres pâlirent à cet ordre, et tous les chrétiens qui l'entendirent poussèrent un long et douloureux gémissement ; car quoique chacun d'eux fût personnellement prêt à subir le martyre, cependant le cœur leur manquait à tous du moment qu'il s'agissait d'assister au supplice de leur saint évêque.

A ce cri de pitié et de douleur qui s'éleva tout à coup dans la foule, saint Janvier se tourna d'un air grave et sévère, et étendant la main droite pour imposer silence :

— Eh bien ! mes frères, dit-il, que faites-vous ? Voulez-vous par vos plaintes réjouir l'âme des impies ? En vérité je vous le dis, rassurez-vous, car l'heure de ma mort n'est pas venue, et le Seigneur ne me croit pas encore digne de recevoir la palme du martyre. Prosternez-vous et priez cependant, non pas pour moi, que la flamme du brasier ne saurait atteindre, mais pour mon persécuteur, qui est voué au feu éternel de l'enfer.

Timothée écouta les paroles du saint avec un sourire de mépris, et fit signe aux bourreaux d'exécuter son arrêt.

Saint Janvier fut jeté dans la fournaise, et aussitôt l'ouverture par la-

quelle on l'avait poussé fut murée au dehors aux yeux de la population entière qui assistait à ce spectacle.

Quelques minutes après, des tourbillons de flammes et de fumée s'élevant vers le ciel avertirent le proconsul que ses ordres étaient exécutés ; et se croyant vengé à tout jamais de l'homme qui avait osé le braver, il rentra chez lui plein de l'orgueil du triomphe.

Quant aux autres chrétiens, ils furent ramenés dans leur prison pour y attendre le jour de leur supplice, et la foule se dissipa sous l'impression d'une pitié profonde et d'une sombre terreur.

Les soldats, occupés jusque alors à écarter les curieux et à maintenir le bon ordre, n'ayant plus rien à faire dès que le peuple se fut écoulé, se rapprochèrent lentement de la fournaise et se mirent à causer entre eux des événements du jour et du calme étrange qu'avait montré le patient au moment de subir une mort si terrible, lorsque l'un d'eux, s'arrêtant tout à coup au milieu de sa phrase commencée, fit signe à son interlocuteur de se taire et d'écouter. Celui-ci écouta en effet et imposa silence à son tour à son voisin ; si bien que, le geste se répétant de proche en proche, tout le monde demeura immobile et attentif. Alors des chants célestes, partant de l'intérieur de la fournaise, frappèrent les oreilles des soldats, et la chose leur parut si extraordinaire qu'ils se crurent un instant le jouet d'un rêve.

Cependant les chants devenaient plus distincts, et bientôt ils purent reconnaître la voix de saint Janvier au milieu d'un chœur angélique.

Cette fois, ce ne fut plus l'étonnement, mais bien la frayeur qui les saisit ; et voyant qu'il devenait urgent de prévenir le préfet de l'événement inattendu, quoique prédit, qui se passait sur la place, ils coururent chez lui, pâles et effarés, et lui racontèrent avec l'éloquence de la peur l'incroyable miracle dont ils venaient d'être témoins.

Timothée haussa les épaules à cet étrange récit, et menaça ses soldats de les faire battre de verges s'ils se laissaient dominer par de si puériles frayeurs. Mais alors ils jurèrent par tous leurs dieux, non seulement d'avoir reconnu distinctement la voix de saint Janvier et l'air qu'il chantait dans la fournaise, mais encore d'avoir retenu les paroles du cantique et les actions de grâces qu'il rendait au Seigneur.

Le proconsul, irrité, mais non pas convaincu par une telle obstination, donna l'ordre immédiatement que la fournaise fût ouverte en sa présence, se réservant de punir avec la dernière rigueur, après leur avoir mis sous les yeux les restes carbonisés du martyr, ces faux rapporteurs qui venaient le déranger pour lui faire de pareils récits.

Lorsque le préfet arriva sur la place, il la trouva de nouveau tellement encombrée par le peuple qu'il eut peine à se frayer un passage.

Le bruit du miracle ayant rapidement circulé dans la ville, les habitants de Nola, se pressant en tumulte sur le lieu du supplice, demandaient à grands cris la démolition de la fournaise, et menaçaient le proconsul, non point encore par des paroles ou des faits, mais par ces clameurs sourdes qui précèdent l'émeute comme le roulement du tonnerre précède l'ouragan.

Timothée demanda la parole, et lorsque le calme fut suffisamment rétabli pour qu'il pût se faire entendre, il répondit que le désir du peuple allait être satisfait sur-le-champ, et qu'il venait précisément donner l'ordre d'ouvrir la fournaise, pour offrir un éclatant démenti aux bruits absurdes répandus parmi la foule.

A ces mots, les cris cessent, la colère s'apaise et fait place à une curiosité haletante.

Toutes les respirations sont suspendues, tous les yeux sont fixés sur un point.

A un signe de Timothée, les soldats s'avancent vers la fournaise, armés de marteaux et de pioches ; mais aux premières briques qui tombent sous leurs coups, un tourbillon de flammes s'échappe subitement du foyer et les réduit en cendres.

A l'instant même les murs tombent comme par enchantement, et au milieu d'une clarté éblouissante le saint évêque apparaît dans toute sa gloire. Le feu n'avait pas touché un seul cheveu de son front, la fumée n'avait pas terni la blancheur de ses vêtements. Un essaim de petits chérubins soutenaient au dessus de sa tête une auréole éclatante, et une musique invisible, dont les accords célestes étaient réglés par la harpe des séraphins, accompagnait son chant.

Alors saint Janvier se mit à marcher de long en large sur les charbons ardents, afin de bien convaincre les incrédules que le feu de la terre ne pouvait rien sur les élus du Seigneur ; puis, comme on aurait pu douter encore de la réalité du miracle, voulant prouver que c'était bien lui, homme de chair et de sang, et non pas un esprit, pas un fantôme, pas une apparition surhumaine que l'on venait de voir, saint Janvier rentra lui-même dans sa prison et se remit à la disposition du préfet.

A la vue de ce qui venait de se passer, Timothée s'était senti pris d'une telle frayeur que, craignant quelque révolte, il s'était réfugié dans le temple de Jupiter ; ce fut là qu'il apprit que le saint, qui pouvait, au milieu de l'enthousiasme général dont ce miracle l'avait fait l'objet, s'éloigner et se soustraire à son pouvoir, était au contraire rentré dans sa prison, et y attendait le nouveau supplice qu'il lui plairait de lui infliger.

Cette nouvelle lui rendit toute son assurance, et avec son assurance toute sa colère.

Il descendit dans la prison du martyr pour acquérir la certitude qu'il avait bien affaire à l'évêque de Bénévent lui-même, et non point à quelque spectre que la magie eût fait survivre à son corps.

En conséquence, et pour qu'il ne lui restât aucun doute à ce sujet, après avoir tâté saint Janvier, pour s'assurer qu'il était bien de chair et d'os, il le fit dépouiller de ses vêtements sacerdotaux, le fit lier à une colonne que la vénération des fidèles a conservée jusqu'à nos jours comme un nouveau témoin du martyre du saint, et le fit fouetter par ses licteurs jusqu'à ce que le sang jaillît. Alors il trempa dans ce sang le coin de sa toge, et s'assura que c'était bien du sang humain, et non quelque liqueur rouge qui en avait l'apparence ; puis, satisfait de ce premier essai, il ordonna que le patient fût appliqué à la torture.

La torture fut longue et douloureuse ; saint Janvier en sortit les chairs meurtries et les os disloqués ; mais, pendant tout le temps qu'elle dura, les bourreaux ne purent lui arracher une plainte. Lorsque les souffrances devenaient insupportables, saint Janvier louait le Seigneur.

Timothée, voyant que la question n'avait d'autre résultat pour lui que de le faire souffrir, décida que saint Janvier serait jeté dans le cirque et exposé aux tigres et aux lions ; seulement il hésita quelque temps pour savoir si l'exécution aurait lieu dans le cirque de Pouzzoles ou de Nola ; enfin il se décida pour celui de Pouzzoles.

Un double calcul présida à cette décision : d'abord le cirque de Pouzzoles était plus vaste que celui de Nola, et par conséquent pouvait contenir un plus grand nombre de spectateurs ; et puis, une telle fermentation s'était manifestée à la suite du premier miracle, qu'il pensait que les bourreaux de saint Janvier auraient tout à craindre si le martyr sortait triomphant d'une seconde épreuve.

Or, tandis que le proconsul avisait au moyen le plus sûr et le plus cruel de transporter le saint d'une ville à l'autre, on vint lui dire que saint Janvier, parfaitement guéri de la torture de la veille, pouvait faire le voyage à pied.

A cette nouvelle, une idée infernale traversa l'esprit de Timothée : il avisa que ce serait faire merveille que d'ajouter la honte à la douleur, et imagina de faire traîner son char, de Nola à Pouzzoles, par le saint évêque et par ses deux compagnons, les diacres Sosius et Proculus.

Il espérait ainsi, ou que les trois martyrs tomberaient d'épuisement ou de douleur au milieu de la route, ou qu'ils arriveraient au lieu de leur supplice tellement humiliés et flétris par les huées de la populace, que leur sort n'inspirerait plus ni pitié ni regrets.

La chose fut donc exécutée comme l'avait décidé le proconsul.

On attela saint Janvier au char consulaire, entre Sosius et Proculus ; et Timothée, s'y étant assis, intima à ses licteurs l'injonction de frapper de verges les trois patients chaque fois qu'ils s'arrêteraient ou seulement ralentiraient le pas ; puis il donna l'ordre du départ en levant sur eux le fouet dont lui-même était armé.

Mais Dieu ne permit même pas que le fouet levé sur les martyrs retombât sur eux. Saint Janvier, s'élançant d'un bond, entraîna avec lui ses deux compagnons, renversant sur son passage soldats, licteurs et curieux.

Beaucoup dirent alors avoir vu pousser sur les épaules des trois hommes du Seigneur de ces grandes ailes archangéliques, à l'aide desquelles les messagers du ciel traversent l'empirée avec la rapidité de l'éclair ; mais la vérité est que le char s'éloigna, emporté par une telle rapidité, qu'il laissa bientôt derrière lui non seulement la foule des piétons, mais les cavaliers romains, qui lancèrent inutilement leurs montures à sa poursuite, et le virent bientôt disparaître au milieu d'un nuage de poussière.

Ce n'était pas à cela que s'était attendu le proconsul ; il ne s'était occupé que des moyens de pousser son saint attelage en avant et non de le retenir ; aussi, se trouvant emporté avec une rapidité dont les oiseaux de l'air pouvaient à peine donner une idée, il ne songea qu'à se cramponner aux rebords du char pour ne point être renversé ; mais bientôt un vertige le prit ; il lui sembla que le char cessait de toucher la terre, que tous les objets, emportés d'une course égale à la sienne, fuyaient en arrière, tandis que lui s'élançait en avant. La lumière manqua à ses yeux, le soufla à sa bouche, l'équilibre à son corps ; il se laissa tomber à genoux au fond du char, pâle, haletant, les mains jointes.

Mais les trois saints ne pouvaient le voir, emportés qu'ils semblaient être eux-mêmes par une puissance surhumaine. Enfin, arrivé à la colline d'Antignano, à l'endroit même où l'on trouve encore aujourd'hui une petite chapelle élevée en mémoire de ce miraculeux événement, le

proconsul, rassemblant toutes les forces de son agonie, poussa un tel cri de détresse et de douleur, que saint Janvier l'entendit, malgré le bruissement des roues, et que, s'arrêtant avec ses deux compagnons et se retournant vers son juge, il lui demanda d'une voix fraîche et reposée qui ne trahissait point la moindre lassitude :

— Qu'y a-t-il, maître ?

Mais Timothée resta quelque temps sans pouvoir articuler une seule parole, tandis que les deux diacres profitaient de cet instant de halte pour respirer à pleine poitrine.

Saint Janvier, au bout de quelques secondes, renouvela sa question.

— Il y a que je veux relayer ici, dit le proconsul.

— Relayons, répondit saint Janvier.

Timothée descendit de son char ; mais les trois saints restèrent attachés à leur chaîne, et cependant, à l'émotion du proconsul, à la sueur qui coulait de son front, au souffle précipité qui sortait de sa poitrine, on eût pu croire que c'était lui qui avait jusque alors été attelé à la place des chevaux, et que c'étaient les trois saints qui avaient tenu la place du maître.

Mais, dès que le proconsul sentit son pied sur la terre, et que, par conséquent, il se vit hors de danger, sa haine et sa colère le reprirent, et s'avancant vers saint Janvier, le fouet levé :

— Pourquoi, lui dit-il, m'as-tu conduit de Nola ici avec une si grande rapidité ?

— Ne m'avais-tu pas commandé d'aller le plus vite que je pourrais ?

— Oui, mais qui allait se douter que tu irais plus vite que ceux de mes cavaliers qui étaient les mieux montés et qui n'ont pu te suivre ?

— J'ignorais moi-même de quel pas j'irais, quand les anges m'ont prêté leurs ailes.

— Ainsi, tu crois que l'assistance que tu as reçue vient de ton Dieu ?

— Tout vient de lui.

— Et tu persistes dans ton hérésie ?

— La religion du Christ est la seule vraie, la seule pure, la seule digne du Seigneur.

— Tu sais quelle mort t'attend à l'autre bout de la route ? reprit le proconsul.

— Ce n'est pas moi qui ai demandé à m'arrêter, répondit saint Janvier.

— C'est juste, répondit Timothée ; aussi allons-nous repartir.

— A tes ordres, maître.

— Ainsi, je vais remonter dans mon char.

— Remonte.

— Mais écoute-moi bien.

— J'écoute.

— C'est à la condition que tu n'iras plus du train que tu as été.

— J'irai du train que tu voudras.

— Le promets-tu ?

— Je le promets.

— Sur ta parole de noble ?

— Sur ma foi de chrétien.

— C'est bien.

— Es-tu prêt, maître ?

— Allons, dit le proconsul.

— Allons, mes frères, dit saint Janvier à ses compagnons, faisons ce qui nous est ordonné.

Et le char repartit de nouveau; mais le saint, observant scrupuleusement la promesse qu'il avait faite, ne marcha plus qu'au pas, ou tout au plus au petit trot; encore se tournait-il de temps en temps vers Timothée pour lui demander si c'était là l'allure qui lui convenait.

Ce fut ainsi qu'ils arrivèrent sur la place de Pouzzoles, où pas une âme n'attendait le proconsul; car ils avaient marché d'un tel train, que la nouvelle de leur arrivée n'avait pu les précéder. Aucun ordre n'était donc donné pour le supplice : aussi force fut à Timothée de le remettre à un autre moment. Il se fit donc purement et simplement conduire à son palais, et, appelant ses esclaves, il ordonna que les trois saints fussent dételés et conduits dans les prisons de Pouzzoles, tandis que lui se parfumait dans un bain. Après quoi, brisé de fatigue, il se reposa trois jours et trois nuits.

Le matin du quatrième jour, la foule se pressait sur les gradins de l'amphithéâtre : elle y était accourue de tous les points de la Campanie, car cet amphithéâtre était un des plus beaux de la province, et c'était pour lui qu'on réservait les tigres et les lions les plus féroces, qui, envoyés d'Afrique à Rome, abordaient et se reposaient un instant à Naples.

C'était dans ce même amphithéâtre, dont les ruines existent encore aujourd'hui, que Néron, deux cent trente ans auparavant, avait donné une fête à Tiridate. Tout avait été préparé pour frapper d'étonnement le roi d'Arménie : les animaux les plus puissans et les gladiateurs les plus adroits s'étaient exercés devant lui; mais lui était resté impassible et froid à ce spectacle, et lorsque Néron lui demanda ce qu'il pensait de ces hommes dont les efforts surhumains avaient forcé le cirque d'éclater en tonnerres d'applaudissemens, Tiridate, sans rien répondre, s'était levé en souriant, et, lançant son javelot dans le cirque, il avait percé de part en part deux taureaux d'un seul coup.

A peine le proconsul y eut-il pris place sur son trône, au milieu de ses licteurs, que les trois saints, amenés par son ordre, furent placés en face de la porte par laquelle les animaux devaient être introduits. A un signe du proconsul, la grille s'ouvrit et les animaux de carnage s'élancèrent dans l'arène. A leur vue, trente mille spectateurs battirent des mains avec joie; de leur côté, les animaux étonnés répondirent par un rugissement de menace qui couvrit toutes les voix et tous les applaudissemens. Puis, excités par les cris de la multitude, dévorés par la faim à laquelle, depuis trois jours leurs gardiens les condamnaient, attirés par l'odeur de la chair humaine dont on les nourrissait aux grands jours, les lions commencèrent à secouer leurs crinières, les tigres à bondir et les hyènes à lécher leurs lèvres. Mais l'étonnement du proconsul fut grand lorsqu'il vit les lions, les tigres et les hyènes se coucher aux pieds des trois martyrs, pleins de respect et d'obéissance, tandis que saint Janvier toujours calme, toujours souriant, levait la main droite et bénissait les spectateurs.

Au même instant, le proconsul sentit descendre sur ses yeux comme un nuage; l'amphithéâtre se déroba à sa vue, ses paupières se collèrent, et il fut plongé tout à coup dans les ténèbres. Mais l'aveuglement n'était rien en comparaison de la souffrance, car à chaque pulsation de l'artère

il semblait au malheureux qu'un fer rouge perçait ses prunelles. La prédiction de saint Janvier s'accomplissait.

Timothée essaya d'abord de dompter sa douleur et d'étouffer ses plaintes devant la multitude ; mais, oubliant bientôt sa fierté et sa haine, il tendit les mains vers le saint, et le pria à haute voix de lui rendre la vue et de le délivrer de ses atroces souffrances.

Saint Janvier s'avança doucement vers lui au milieu de l'attention générale, et prononça cette courte prière :

« Mon Seigneur Jésus-Christ, pardonnez à cet homme tout le mal qu'il m'a fait, et rendez-lui la lumière afin que ce dernier miracle que vous daignerez opérer en sa faveur puisse dessiller les yeux de son esprit et le retenir encore sur le bord de l'abîme où le malheureux va tomber sans retour. En même temps, je vous supplie, ô mon Dieu ! de toucher le cœur de tous les hommes de bonne volonté qui se trouvent dans cette enceinte ; que votre grâce descende sur eux et les arrache aux ténèbres du paganisme. »

Puis élevant la voix et touchant de l'index les paupières du proconsul, il ajouta :

« Timothée, préfet de la Campanie, ouvre les yeux et sois délivré de tes souffrances, au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit. »

— Amen, répondirent les deux diacres.

Et Timothée ouvrit les yeux, et sa guérison s'opéra d'une manière si prompte et si complète qu'il ne se souvenait même plus d'avoir éprouvé aucune douleur.

A la vue de ce miracle, cinq mille spectateurs se levèrent, et d'une seule voix, d'un seul cri, d'un seul élan, demandèrent à recevoir le baptême.

Quant à Timothée, il rentra au palais, et, voyant que le feu était impuissant et les animaux indociles, il ordonna que les trois saints fussent mis à mort par le glaive.

Ce fut par une belle matinée d'automne, le 19 septembre de l'année 305, que saint Janvier, accompagné des deux diacres Proculus et Sosius, fut conduit au forum de Vulcano, près d'un cratère à moitié éteint, dans la plaine de la Solfatare, pour y souffrir le dernier supplice. Près de lui marchait le bourreau, tenant dans ses mains une large épée à deux tranchants, et deux légions romaines, armées de fortes pièces, précédaient ou suivaient le cortège, pour ôter au peuple de Pouzzoles toute velléité de résistance. Pas un cri, pas une plainte, pas un murmure parmi cette foule avilie et tremblante ; un silence de mort planait sur la ville entière, silence qui n'était interrompu que par le piétinement des chevaux et par le bruit des armures.

Saint Janvier n'avait pas fait une cinquantaine de pas dans la direction du forum, où son exécution devait avoir lieu, lorsque, au tournant d'une rue, il fut abordé par un pauvre mendiant qui avait eu toutes les peines du monde à se frayer un passage jusqu'à lui, accablé qu'il était par le double malheur de la cécité et de la vieillesse. Le vieillard s'avancait en levant le menton et en étendant les bras devant lui, se dirigeant vers la personne qu'il cherchait avec cet instinct des aveugles qui les guide quelquefois avec plus de sûreté que le regard le plus clairvoyant. Dès qu'il se crut assez près de saint Janvier pour être en-

tendu, le malheureux, redoublant d'efforts et de zèle, s'écria d'une voix haute et perçante :

— Mon père ! mon père ! où êtes-vous, que je puisse me jeter à vos genoux ?

— Par ici, mon fils, répondit saint Janvier en s'arrêtant pour écouter le vieillard.

— Mon père ! mon père ! pourrais-je être assez heureux pour baiser la poussière que vos pieds ont foulée ?

— Cet homme est fou, dit le bourreau en haussant les épaules.

— Laissez approcher ce vieillard, dit doucement saint Janvier, car la grâce de Dieu est avec lui.

Le bourreau s'écarta, et l'aveugle put enfin s'agenouiller devant le saint.

— Que me veux-tu, mon fils ? demanda saint Janvier.

— Mon père, je vous prie de me donner un souvenir de vous ; je le garderai jusqu'à la fin de mes jours, et cela me portera bonheur dans cette vie et dans l'autre.

— Cet homme est fou ! dit le bourreau avec un sourire de mépris. Comment ! lui dit-il, ne sais-tu pas qu'il n'a plus rien à lui ? Tu demandes l'aumône à un homme qui va mourir !

— Cela n'est pas bien sûr, dit le vieillard en secouant la tête, ce n'est pas la première fois qu'il vous échappe.

— Sois tranquille, répondit le bourreau, cette fois il aura affaire à moi.

— Serait-il vrai, mon père ? vous qui avez triomphé du feu, de la torture et des animaux féroces, vous laisserez-vous tuer par cet homme ?

— Mon heure est venue, répondit le martyr avec joie ; mon exil est fini, il est temps que je retourne dans ma patrie. Écoute, mon fils, interrompit saint Janvier, il ne me reste plus que le linge avec lequel on doit me bander les yeux à mon dernier moment : je te le laisserai après ma mort.

— Et comment irai-je le chercher ? dit le vieillard, les soldats ne me laisseront pas approcher de vous.

— Eh bien ! répondit saint Janvier, je te l'apporterai moi-même.

— Merci, mon père.

— Adieu, mon fils.

L'aveugle s'éloigna et le cortège reprit sa marche. Arrivé au forum de Vulcano, les trois saints s'agenouillèrent, et saint Janvier, d'une voix ferme et sonore, prononça ces paroles :

— Dieu de miséricorde et de justice, puisse enfin le sang que nous allons verser calmer votre colère et faire cesser les persécutions des tyrans contre votre sainte Église !

Puis il se leva, et après avoir embrassé tendrement ses deux compagnons de martyre, il fit signe au bourreau de commencer son œuvre de sang. Le bourreau trancha d'abord les têtes de Proculus et de Sosius, qui moururent courageusement en chantant les louanges du Seigneur. Mais comme il s'approchait de saint Janvier, un tremblement convulsif le saisit tout à coup, et l'épée lui tomba des mains sans qu'il eût la force de se courber pour la ramasser.

Alors saint Janvier se banda lui-même les yeux ; puis, portant la main à son cou :

— Eh bien ! dit-il au bourreau, qu'attends-tu, mon frère ?

— Je ne pourrai jamais relever cette épée, dit le bourreau, si tu ne m'en donnes pas la permission.

— Non seulement je te le permets, frère, mais je t'en prie.

A ces mots, le bourreau sentit que les forces lui revenaient, et levant l'épée à deux mains il en frappa le saint avec tant de vigueur, que non seulement la tête, mais un doigt aussi furent emportés du même coup.

Quant à la prière que saint Janvier avait adressée à Dieu avant de mourir, elle fut sans doute agréée par le Seigneur, car, la même année, Constantin, s'échappant de Rome, alla trouver son père et fut nommé par lui son héritier et son successeur dans l'empire. Si donc tout effet doit se reporter à sa cause, c'est de la mort de saint Janvier et de ses deux diacres Proculus et Sosius que date le triomphe de l'Église.

Après l'exécution, comme les soldats et le bourreau s'acheminaient vers la maison de Timothée pour lui rendre compte de la mort de son ennemi et de ses deux compagnons, ils rencontrèrent le mendiant à la même place où ils l'avaient laissé. Les soldats s'arrêtèrent pour s'amuser un peu aux dépens du vieillard, et le bourreau lui demanda en ricanant :

— Eh bien ! l'aveugle, as-tu reçu le souvenir qu'on t'avait promis ?

— O impie que vous êtes ! s'écria le vieillard en ouvrant les yeux brusquement et fixant sur tous ceux qui l'entouraient un regard clair et limpide, non seulement j'ai reçu le bandeau des mains du saint lui-même, qui vient de m'apparaître tout à l'heure, mais en appliquant ce bandeau sur mes yeux j'ai recouvré la vue, moi qui étais aveugle de naissance. Et maintenant, malheur à toi qui as osé porter la main sur le martyr du Christ ! malheur à celui qui a ordonné sa mort ! malheur à tous ceux qui s'en sont rendus complices ! malheur à vous, malheur !

Les soldats se hâtèrent de quitter le vieillard, et le bourreau les devançait pour avoir la gloire de faire le premier son rapport au tyran. Mais la maison du proconsul était vide et déserte, les esclaves l'avaient pillée, les femmes l'avaient abandonnée avec horreur. Tout le monde s'éloignait de ce lieu de désolation, comme si la main de Dieu l'eût marqué d'un signe maudit. Le bourreau et son escorte, ne comprenant rien à ce qui se passait, résolurent d'avancer hardiment ; mais au premier pas qu'ils firent dans l'intérieur de la maison, ils tombèrent raides morts. Timothée n'était plus qu'un cadavre informe et pourri, et les émanations pestilentielles qui s'exhalèrent de son corps avaient suffi pour asphyxier d'un seul coup les misérables complices de ses iniquités.

Cependant, dès que la nuit fut venue, le mendiant s'en alla au forum de Vulcano pour recueillir les restes sacrés du saint évêque. La lune, qui venait de se lever, répandit sa lumière argentée sur la plaine jaunâtre de la Solfatare, de telle sorte qu'on pouvait distinguer le moindre objet dans tous ses détails.

Comme le vieillard marchait lentement et regardait autour de lui pour voir s'il n'était pas suivi par quelque espion, il aperçut à l'autre bout du forum une vieille femme à peu près de son âge qui s'avancait avec les mêmes précautions.

— Bonjour, mon frère, dit la femme.

— Bonjour, ma sœur, répondit le vieillard.

— Qui êtes-vous, mon frère ?

— Je suis un ami de saint Janvier. Et vous, ma sœur ?

— Moi, je suis sa parente.

- De quel pays êtes-vous ?
- De Naples. Et vous ?
- De Pouzzoles.
- Puis-je savoir quel motif vous amène ici à cette heure ?
- Je vous le dirai quand vous m'aurez expliqué le but de votre voyage nocturne.
- Je viens pour recueillir le sang de saint Janvier.
- Et moi je viens pour enterrer son corps.
- Et qui vous a chargé de remplir ce devoir, qui n'appartient d'ordinaire qu'aux parens du défunt ?
- C'est saint Janvier lui-même, qui m'est apparu peu d'instans après sa mort.
- Quelle heure pouvait-il être lorsque le saint vous est apparu ?
- A peu près la troisième heure du jour.
- Cela m'étonne, mon frère, car à la même heure il est venu me voir, et m'a ordonné de me rendre ici à la nuit tombante.
- Il y a miracle, ma sœur, il y a miracle. Écoutez-moi, et je vous raconterai ce que le saint a fait en ma faveur.
- Je vous écoute, puis je vous raconterai à mon tour ce qu'il a fait en la mienne ; car, ainsi que vous le dites, il y a miracle, mon frère, il y a miracle.
- Sachez d'abord que j'étais aveugle.
- Et moi percluse.
- Il a commencé par me rendre la vue.
- Il m'a rendu l'usage des jambes.
- J'étais mendiant.
- J'étais mendicante.
- Il m'a assuré que je ne manquerai de rien jusqu'à la fin de mes jours.
- Il m'a promis que je ne souffrirai plus ici bas.
- J'ai osé lui demander un souvenir de son affection.
- Je l'ai prié de me donner un gage de son amitié.
- Voici le même linge qui a servi à bander ses yeux au moment de sa mort.
- Voici les deux fioles qui ont servi à célébrer sa dernière messe.
- Soyez bénie, ma sœur, car je vois bien maintenant que vous êtes sa parente.
- Soyez béni, mon frère, car je ne doute plus que vous étiez son ami.
- A propos, j'oubliais une chose.
- Laquelle, mon frère ?
- Il m'a recommandé de chercher un doigt qui a dû lui être coupé en même temps que sa tête, et de le réunir à ses saintes reliques.
- Il m'a bien dit de même que je trouverai dans son sang un petit fœtu de paille, et m'a ordonné de le garder avec soin dans la plus petite des deux fioles.
- Cherchons.
- Cela ne doit pas être bien loin.
- Heureusement la lune nous éclaire.
- C'est encore un bienfait du saint, car depuis un mois le ciel était couvert de nuages.
- Voici le doigt que je cherchais.
- Voici le fœtu dont il m'a parlé.

Et tandis que le vieillard de Pouzzoles plaçait dans un coffre le corps et la tête du martyr, la vieille femme napolitaine, agenouillée pieusement, recueillait avec une éponge jusqu'à la dernière goutte de son sang précieux, et en remplissait les deux fioles que le saint lui avait données lui-même à cet effet.

C'est ce même sang qui, depuis quinze siècles, se met en ébullition toutes les fois qu'on le rapproche de la tête du saint, et c'est dans cette ébullition prodigieuse et inexplicable que consiste le miracle de saint Janvier.

Voilà ce que Dieu fit de saint Janvier ; maintenant voyons ce qu'en firent les hommes.

XXI

Saint Janvier et sa Cour.

Nous ne suivrons pas les reliques de saint Janvier dans les différentes pérégrinations qu'elles ont accomplies, et qui les conduisirent de Pouzzoles à Naples, de Naples à Bénévent, et les ramenèrent enfin de Bénévent à Naples : cette narration nous entraînerait à l'histoire du moyen-âge tout entière, et on a tant abusé de cette intéressante époque qu'elle commence singulièrement à passer de mode.

C'est depuis le commencement du seizième siècle seulement que saint Janvier a un domicile fixe et inamovible, dont il ne sort que deux fois l'an pour aller faire son miracle à la cathédrale de Sainte-Claire. Deux ou trois fois par hasard on dérange bien encore le saint, mais il faut de ces grandes circonstances qui remuent un empire pour le faire sortir de ses habitudes sédentaires ; et chacune de ces sorties devient un événement dont le souvenir se perpétue et grandit, par tradition orale, dans la mémoire du peuple napolitain.

C'est à l'archevêché et dans la chapelle du Trésor que, tout le reste de l'année, demeure saint Janvier. Cette chapelle fut bâtie par les nobles et les bourgeois napolitains : c'est le résultat d'un vœu qu'ils firent simultanément en 1527, épouvantés qu'ils étaient par la peste qui désola cette année la très fidèle ville de Naples. La peste cessa, grâce à l'intercession du saint, et la chapelle fut bâtie comme un signe de la reconnaissance publique.

A l'opposé des votans ordinaires qui, lorsque le danger est passé, oublient le plus souvent le saint auquel il se sont voués, les Napolitains mirent une telle conscience à remplir vis-à-vis de leur patron l'engagement pris, que dona Catherine de Sandoval, femme du vieux comte de Lemos, vice-roi de Naples, leur ayant offert de contribuer de son côté pour une somme de trente mille ducats à la confection de la chapelle, ils refusèrent cette somme, déclarant qu'ils ne voulaient partager avec aucun étranger, cet étranger fût-il leur vice-roi ou leur vice-reine, l'honneur de loger dignement leur saint protecteur.

Or, comme ni l'argent ni le zèle ne manqua, la chapelle fut bientôt bâtie ; il est vrai que, pour se maintenir mutuellement en bonne volonté, nobles et bourgeois avaient passé une obligation, laquelle existe encore, devant maître Vicenzio di Bossis, notaire public ; cette obligation porte la date du 13 janvier 1527 : ceux qui y ont signé s'engagent à fournir pour les frais du bâtiment la somme de 13,000 ducats ; mais il paraît qu'à partir de cette époque il fallait déjà commencer à se défier des devis des

architectes : la porte seule coûta 135,000 francs, c'est-à-dire une somme triple de celle qui était allouée pour les frais généraux de la chapelle.

La chapelle terminée, on décida qu'on appellerait, pour l'orner de fresques représentant les principales actions de la vie du saint, les premiers peintres du monde. Malheureusement cette décision ne fut pas approuvée par les peintres napolitains, qui décidèrent à leur tour que la chapelle ne serait ornée que par des artistes indigènes, et qui jurèrent que tout rival qui répondrait à l'appel fait à son pinceau s'en repentirait cruellement.

Soit qu'ils ignorassent ce serment, soit qu'ils ne crussent pas à son exécution, le Dominiquin, le Guide et le chevalier d'Arpino accoururent ; mais le chevalier d'Arpino fut obligé de fuir avant même d'avoir mis le pinceau à la main ; le Guide, après deux tentatives d'assassinat, auxquelles il n'échappa que par miracle, quitta Naples à son tour : le Dominiquin seul, fait aux persécutions par les persécutions qu'il avait déjà éprouvées, las d'une vie que ses rivaux lui avaient rendue si triste et si douloureuse, n'écouta ni insultes ni menaces, et continua de peindre. Il fit successivement la Femme guérissant une foule de malades avec l'huile de la lampe qui brûle devant saint Janvier, la Résurrection d'un jeune homme, et la coupole, lorsqu'un jour il se trouva mal sur son échafaud : on le rapporta chez lui, il était empoisonné.

Alors les peintres napolitains se crurent délivrés de toute concurrence ; mais il n'en était point ainsi : un matin, ils virent arriver Gessi, qui venait avec deux de ses élèves pour remplacer le Guide son maître ; huit jours après, les deux élèves, attirés sur une galère, avaient disparu, sans que jamais plus depuis on entendît reparler d'eux ; alors Gessi abandonné perdit courage et se retira à son tour ; et l'Espagnolet, Corenzio, Lafranco et Stanzoni se trouvèrent maîtres à eux seuls de ce trésor de gloire et d'avenir, à la possession duquel ils étaient arrivés par des crimes.

Ce fut alors que l'Espagnolet peignit son Saint sortant de la fournaise, composition titanique ; Stanzoni, la Possédée délivrée par le saint ; et enfin Lafranco, la coupole, à laquelle il refusa de mettre la main tant que les fresques commencées par le Dominiquin aux angles des voûtes ne seraient pas entièrement effacées.

Ce fut à cette chapelle, où l'art avait eu ses martyrs, que les reliques du saint furent confiées.

Ces reliques se conservent dans une niche placée derrière le maître-autel ; cette niche est séparée par un compartiment de marbre, afin que la tête du saint ne puisse regarder son sang, événement qui pourrait faire arriver le miracle avant l'époque fixée, puisque c'est par le contact de la tête et des fioles que le sang figé se liquéfie. Enfin elle est close par deux portes d'argent massif sculptées aux armes du roi d'Espagne Charles II.

Ces portes sont fermées elles-mêmes par deux clés dont l'une est gardée par l'archevêque, et l'autre par une compagnie tirée au sort parmi les nobles, et qu'on appelle les députés du Trésor. On voit que saint Janvier jouit tout juste de la liberté accordée aux doges, qui ne pouvaient jamais dépasser l'enceinte de la ville, et qui ne sortaient de leur palais qu'avec la permission du sénat. Si cette réclusion a ses inconvénients, elle a bien aussi ses avantages : saint Janvier y gagne à n'être pas dérangé à toute heure du jour et de la nuit comme un médecin de village : aussi

ceux qui le gardent connaissent bien la supériorité de leur position sur leurs confrères les gardiens des autres saints.

Un jour que le Vésuve faisait des siennes, et que la lave, après avoir dévoré Torre del Greco, s'acheminait tout doucement vers Naples, il y eut émeute : les lazzaroni, qui cependant avaient le moins à perdre dans tout cela se portèrent à l'archevêché, et commencèrent à crier pour qu'on sortît le buste de saint Janvier et qu'on le portât à l'encontre de l'inondation de flammes. Mais ce n'était pas chose facile que de leur accorder ce qu'ils demandaient : saint Janvier était sous double clé, et une de ces deux clés était entre les mains de l'archevêque, pour le moment en course dans la Basilicate, tandis que l'autre était entre les mains des députés, ui, occupés à déménager ce qu'ils avaient de plus précieux, couraient l'un d'un côté, l'autre de l'autre.

Heureusement le chanoine de garde était un gaillard qui avait le sentiment de la position aristocratique que son saint Janvier occupait au ciel et sur la terre : il monta sur le balcon de l'archevêché qui dominait toute la place encombrée de monde ; il fit signe de la main qu'il voulait parler, et, balançant la tête de haut en bas, en homme étonné de l'audace de ceux à qui il avait affaire :

— Vous me paraissez encore de plaisans drôles, dit-il, de venir ici crier saint Janvier comme vous viendriez crier saint Crépin ou saint Fiacre. Apprenez que saint Janvier est un monsieur qui ne se dérange pas ainsi pour le premier venu.

— Tiens, dit une voix dans la foule, Jésus-Christ se dérange bien pour le premier venu ; quand je demande le bon Dieu, est-ce qu'on me le refuse ?

— Voilà justement où je vous attendais, reprit le chanoine : de qui est fils Jésus-Christ, s'il vous plaît ? D'un charpentier et d'une pauvre fille comme vous et moi pourrions être ; tandis que saint Janvier, c'est bien autre chose. Saint Janvier est fils d'un sénateur et d'une patricienne ; c'est donc, vous le voyez, un bien autre personnage que Jésus-Christ. Allez donc chercher le bon Dieu si vous voulez ; mais quant à saint Janvier, c'est moi qui vous le dis, vous aurez beau vous réunir dix fois plus nombreux que vous n'êtes, et crier quatre fois davantage, il ne se dérangera pas, car il a le droit de ne pas se dérange.

— C'est juste, dit la foule : allons chercher le bon Dieu.

Et l'on alla chercher le bon Dieu, qui, moins aristocrate que saint Janvier, sorti de l'église de Sainte-Claire, et s'en vint suivi de son cortège populaire au lieu que réclamait sa miséricordieuse présence.

En effet, comme le disait le bon chanoine, saint Janvier est un saint aristocrate : il a un cortège de saints inférieurs qui reconnaissent sa suprématie, à peu près comme les chiens romains reconnaissent celle de leurs maîtres : ces saints le suivent quand il sort, le saluent quand il passe, l'attendent quand il rentre : ce sont les patrons secondaires de la ville de Naples.

Voici comment se recrute cette armée de saints courtisans.

Toute confrérie, tout ordre religieux, toute paroisse, tout particulier même qui tient à faire déclarer un saint de ses amis patron de Naples, sous la présidence de saint Janvier bien entendu, n'a qu'à faire fondre une statue d'argent massif du prix de 6 à 8,000 ducats, et l'offrir à la chapelle du Trésor. La statue, une fois admise, est retenue à perpétuité

dans la susdite chapelle : à partir de ce moment, elle jouit de toutes les prérogatives de sa présentation en règle. Comme les saints, qui au ciel glorifient éternellement Dieu autour duquel ils forment un chœur, eux glorifient éternellement saint Janvier. En échange de cette béatitude qui leur est accordée, ils sont condamnés à la même réclusion que saint Janvier; ceux même qui en ont fait don à la chapelle ne peuvent plus les tirer de leur sainte prison qu'en déposant entre les mains d'un notaire du saint le double de la valeur de la statue à laquelle, soit pour son plaisir particulier, soit dans l'intérêt général, on désire faire voir le jour. La somme déposée, le saint sort pour un temps plus ou moins long. Le saint rentré, son identité constatée, le propriétaire, muni de son reçu, va retirer la somme. De cette façon, on est sûr que les saints ne s'égarent pas, et que, s'ils s'égarent, ils ne seront pas du moins perdus, puisque avec l'argent déposé on en pourra faire fondre deux au lieu d'un.

Cette mesure, qui paraît arbitraire au premier abord, n'a été prise, il faut le dire, qu'après que le chapitre de saint Janvier eut été dupe de sa trop grande confiance : la statue de san Gaetano, sortie sans dépôt, non seulement ne rentra pas au jour dit, mais encore ne rentra jamais. On eut beau essayer de charger le saint lui-même, et prétendre qu'ayant toujours été assez médiocrement affectionné à saint Janvier, il avait profité de la première occasion qui s'était présentée pour faire une fugue; les témoignages les plus respectables vinrent en foule contredire cette calomnieuse assertion, et, recherches faites, il fut reconnu que c'était un cocher de fiacre qui avait détourné la précieuse statue. On se mit à la poursuite du voleur; mais comme il avait eu deux jours devant lui, il avait, selon toute probabilité, passé la frontière; et, si minutieuses que fussent les recherches, elles n'amènèrent aucun résultat. Depuis ce malheureux jour, une tache indélébile s'étendit sur la respectable corporation des cochers de fiacre, qui jusque-là, à Naples, comme en France, avaient disputé aux caniches la suprématie de la fidélité, et qui, à partir de ce moment, n'osèrent plus se faire peindre revenant au domicile de la pratique une bourse à la main. Il y a plus, si vous avez discussion avec le cocher de fiacre, et que vous croyiez que la discussion vaille la peine d'appliquer à votre adversaire une de ces immortelles injures que le sang seul peut effacer, ne jurez ni par la pasque-Dieu, comme jurait Louis XI, ni par ventre-saint-gris, comme jurait Henri IV : jurez tout bonnement par san Gaetano, et vous verrez votre ennemi altéré tomber à vos pieds pour vous demander excuso, s'il ne se relève pas, au contraire, pour vous donner un coup de couteau.

Comme on le comprend bien, les portes du Trésor sont toujours ouvertes pour recevoir les statues des saints qui désirent faire partie de la cour de saint Janvier, et cela sans aucune investigation de date, sans que le récipiendaire ait besoin de faire ses preuves de 1399 ou de 1426; la seule règle exigée, la seule condition *sine qua non*, c'est que la statue soit d'argent pur et qu'elle pèse le poids.

Cependant la statue serait d'or et pèserait le double, qu'on ne la refuserait point pour cela; les seuls jésuites, qui, comme on le sait, ne négligent aucun moyen de maintenir ou d'augmenter leur popularité, ont déposé cinq statues au Trésor dans l'espace de moins de trois ans.

Ces détails étaient nécessaires pour nous amener au miracle de saint Janvier, qui depuis plus de mille ans fait tous les six mois tant de bruit,

non seulement dans la ville de Naples, mais encore par tout le monde.

XXII

Le Miracle.

Nous nous trouvions fort heureusement à Naples lors du retour de cette époque solennelle.

Iluit jours auparavant, on commença à sentir la ville s'agiter, comme c'est l'habitude à l'approche de quelque grand événement : les lazzaroni criaient plus haut et gesticulaient plus fort ; les cochers devenaient insolens, et faisaient leurs conditions au lieu de les recevoir ; enfin, les hôtels s'emplissaient d'étrangers, qu'amenaient de Rome les diligences, ou qu'apportaient de Civita-Vecchia et de Palerme les bateaux à vapeur.

Il y avait aussi recrudescence de carillons ; tout à coup une cloche se mettait à sonner hors de son heure : on courait à l'église d'où partait ce bruit pour s'informer des motifs de ce concert inattendu ; le lazzarone, qui s'ébattait en pendillant au bout de sa corde, vous répondait tout bonnement que la cloche sonnait parce qu'elle était joyeuse.

Le Vésuve, de son côté, lançait une fumée plus noire le jour et plus rouge la nuit ; le soir, à la base de cette colonne de vapeur qui montait en tournoyant, et qui s'épanouissait dans le ciel comme la cime d'un pin gigantesque, on voyait surgir des langues de flamme pareilles aux dards d'un serpent. Tout le monde parlait d'une éruption prochaine ; et, à force de l'entendre annoncer comme inévitable, nous avions fini par compter dessus, et la classer à son endroit dans le programme de la fête.

La surveillance, toutes les populations voisines commencèrent à déborder dans la ville : c'étaient les pêcheurs de Sorrente, de Resina, de Castellamare et de Capri, dans leurs plus beaux costumes ; c'étaient les femmes d'Ischia, de Nettuno, de Procida et d'Averse, dans leurs plus riches atours. Au milieu de toute cette foule diaprée, joyeuse, dorée, bruyante, passait de temps en temps une vieille femme, aux cheveux gris épars comme ceux de la sibylle de Cumes, criant plus haut, gesticulant plus fort que tout le monde, fendant la presse sans s'inquiéter des coups qu'elle donnait ; entourée au reste par tout son chemin de respect et de vénération : c'était une des nourrices ou des parentes de saint Janvier : toutes les vieilles femmes, de Sainte-Lucie à Mergellina, sont parentes de saint Janvier et descendent de celle que l'aveugle guéri rencontra dans le cirque de Pouzzoles, recueillant dans une fiole le sang du saint.

Toute la nuit les cloches sonnèrent à folles volées : on eût dit qu'un tremblement de terre les mettait en branle, tant elles carillonnaient, isolées les unes des autres et dans une indépendance tout individuelle.

La veille du miracle, nous fûmes réveillés à dix heures du matin par une rumeur effroyable. Nous mîmes le nez à la fenêtre, les rues semblaient des canaux roulant à pleins bords la population de Naples et des environs ; toute cette foule se rendait à l'archevêché pour prendre sa place à la procession. Cette procession va de la chapelle au Trésor, domicile habituel de saint Janvier, à la cathédrale de Sainte-Claire, métropole des rois de Naples ; et dans laquelle le saint doit accomplir son miracle.

Nous suivîmes la foule, et nous allâmes gagner la maison de Duprez,

qui demeurait justement sur le passage de la procession, et qui nous avait offert place à ses fenêtres.

Nous mîmes plus d'une heure à faire cinq cents pas.

Par bonheur, la procession, qui part de l'archevêché avant le jour, n'arrive à la cathédrale qu'à la nuit fermée : il lui faut d'ordinaire quatorze ou quinze heures pour accomplir un trajet d'un kilomètre à peu près.

Elle se compose, comme nous l'avons dit, non seulement de la ville tout entière, mais encore des populations environnantes, divisées par castes et confréries. La noblesse doit marcher la première, puis viennent les corporations. Malheureusement, grâce au caractère parfaitement indépendant de la nation napolitaine, personne ne garde ses rangs ; j'étais depuis une heure à la fenêtre, demandant quand viendrait la procession à tous mes voisins, qui, étrangers comme moi, se faisaient les uns aux autres la même question, lorsqu'un Napolitain survint et nous dit que cette foule plus ou moins endimanchée, ces ouvriers poudrés à blanc, habillés de noir, de vert, de rouge, de jaune et de gorge de pigeon, avec leurs culottes courtes de mille couleurs, leurs bas chinés, escarpins à boucles, marchant par groupes de quinze ou vingt, s'arrêtant pour causer avec leurs connaissances, faisant halte pour boire à la porte des cabarets, criant pour qu'on leur apportât des tranches de cocomero et des verres de sambuco, étaient la procession elle-même.

Ce fut un trait de lumière : je regardai plus attentivement, et j'eus en effet une double ligne de soldats placée sur toute la longueur de la rue, portant au bras le fusil orné d'un bouquet, et destinée comme une digue à resserrer le torrent dans son lit ; mission dont, malgré toute sa bonne volonté et la rigueur de la consigne, elle ne pouvait parvenir à s'acquitter.

La procession, que je reconnaissais maintenant pour telle, s'en allait vagabonde et indépendante, comme la Durance, battant de ses flots les maisons, et de préférence la porte des cabarets ; s'arrêtant tout à coup sans qu'il y eût une cause visible à cette station ; se remettant en marche sans qu'on pût deviner le motif qui lui rendait le mouvement ; pareille, enfin, à ces fleuves aux cours contraires, dont il est, grâce à leur double remou, presque impossible de distinguer la véritable direction.

Au milieu de tout cela, on voyait de temps en temps briller le riche uniforme d'un officier napolitain, marchant nonchalamment, un cierge renversé à la main, et escorté de quatre ou cinq lazzaroni, se heurtant, se culbutant, se renversant, pour recueillir dans un cornet de papier gris la cire tombant de son cierge ; tandis que l'officier, la tête haute, sans s'occuper de ce qui se passait à ses pieds, faisait largesse de sa cire, lorgnait les dames amassées aux fenêtres et sur les balcons, lesquelles, tout en ayant l'air de jeter des fleurs sur le chemin de la procession, lui envoyaient leurs bouquets en échange de ses clins d'œil.

Puis venaient, précédés de la croix et de la bannière, mêlés au peuple, dont le flot les enveloppait sans cesse en les isolant les uns des autres, des moines de tous les ordres et de toutes couleurs : capucins, chartreux, dominicains, camaldules, carmes chaussés et déchaussés ; les uns au corps gras, gros, rond, avec une tête enluminée posée carrément sur de larges épaules : ceux-là s'en allaient causant, chantant, offrant du tabac aux maris, donnant des consultations aux femmes enceintes, et er-

gardant, peut-être un peu plus charnellement que ne le permettait la règle de leur ordre, les jeunes filles groupées sur les bornes ou appuyées sur l'épaule des soldats pour les voir passer ; les autres, maigris par le jeûne, pâlis par l'abstinence, affaiblis par les austérités, levant au ciel leur front jaune, leurs joues livides et leurs yeux caves ; marchant sans voir où le flot humain les emportait ; fantômes vivans, qui s'étaient fait un enfer de ce monde, dans l'espoir que cet enfer les conduirait droit au paradis, et qui recueillaient en ce moment le fruit de leurs douleurs claustrales, par le respect craintif et religieux dont ils étaient environnés.

C'était l'endroit et l'envers de la vie monastique.

De temps en temps, lorsque les stations étaient trop longues, ou lorsque le désordre était trop grand, le cérémonier lâchait sur les traînards ses estafiers armés d'une longue baguette d'ébène, comme fait le berger en envoyant ses chiens après les moutons récalcitrans ; alors, cédant à cette mesure de répression, les buveurs, les causeurs et les priseurs finissaient par reprendre tant bien que mal un rang quelconque, et la procession faisait quelques pas en avant.

Cependant, comme on le comprend bien, cette procession qui n'avait pas encore de queue avait une tête ; vers les onze heures du matin cette tête arrivait à la cathédrale, entrait par la porte du milieu, et commençait à déposer ses bouquets et ses cierges devant l'autel où était exposé le buste de saint Janvier ; puis, ressortant par les portes latérales, chacun s'en allait à sa besogne : les moines à leurs dîners, les officiers à leurs amours, les corporations à leur sieste, les lazzaroni à de nouveaux cierges.

Et ainsi de suite, au fur et à mesure que les masses se succédaient.

Les masses se succédaient ainsi jusqu'à six heures du soir ; à six heures du soir, la procession commençait à prendre une forme un peu plus régulière.

D'abord nous vîmes paraître, précédée par des bouffées d'harmonie qui, entre toutes les rumeurs populaires, étaient déjà venues jusqu'à nous, la musique des gardes royales, exécutant les airs les plus à la mode de Rossini, de Mercadante et de Donizetti ; ensuite les séminaristes en surplis, et marchant deux à deux dans le plus grand ordre ; puis enfin les soixante-quinze statues d'argent des patrons secondaires de la ville de Naples, lesquels, comme nous l'avons dit, forment la cour de saint Janvier.

À l'approche des ces statues, un autre spectacle nous attendait ; on nous l'avait réservé pour le dernier, sans doute parce qu'il était le plus curieux.

Comme nous l'avons dit, les saints qui composent le cortège de saint Janvier ne sont pas choisis dans l'aristocratie du calendrier, mais, au contraire, parmi les parvenus de la finance : il en résulte qu'il y a sur les élus de la Chaussée-d'Antin napolitaine bien des choses à dire et même des cancanes de faits ; et comme le peuple, ainsi que nous l'avons dit, met saint Janvier au dessus de toute chose, et ne voit rien, ni avant, ni après lui, ces saints, subordonnés à leur bienheureux patron, sont, à mesure qu'ils paraissent, exposés aux quolibets les plus piquans et les plus réitérés ; ce qui ne serait pas encore trop grand chose pour les saints ; mais ce qui devient grave pour eux, c'est qu'il n'y a pas une peccadille de la vie publique ou privée des malheureux élus qui échappe

à la censure des spectateurs. On reproche à saint Paul son idolâtrie, à saint Pierre ses trahisons, à saint Augustin ses fredaines, à sainte Thérèse son extase, à saint François Borgia ses principes, à saint Antoine son usurpation, à saint Gaétan son insouciance ; et cela, en des termes, avec des cris, avec des vociférations, avec des gestes qui font le plus grand honneur au bon caractère des saints, et qui prouvent qu'à la tête des vertus qui leur ont ouvert le paradis marchaient la patience et l'humilité.

Chacune de ces statuts s'avancait, portée sur les épaules de six fachini et précédée par six prêtres, et chacune d'elles soulevait tout le long de sa route le houra toujours prolongé et toujours croissant que nous avons dit.

Puis, ainsi apostrophées, les statues arrivent enfin à l'église Sainte-Claire, font humblement la révérence à saint Janvier, qui est exposé sur le côté droit de l'autel, et se retirent.

Après les saints vient l'archevêque, porté dans une riche litière et tenant en main les fioles du sang miraculeux.

L'archevêque dépose ses fioles dans le tabernacle, puis tout est fini pour ce jour-là.

Chacun s'en retourne à ses amours, à ses plaisirs ou à ses affaires ; les cloches seules n'ont point de repos et continuent de sonner avec une allégresse qui ressemble au désespoir.

Ce branle universel et continu durait toute la nuit.

A sept heures du matin nous nous levâmes ; Naples se précipitait vers l'église Sainte-Claire : il ne s'agissait, cette fois, ni de demander les chevaux ni d'appeler sa voiture ; la circulation de tout véhicule était interdite. Nous descendîmes nos deux étages, nous nous arrêtâmes un instant sur la porte, puis nous nous abandonnâmes à la foule et nous laissâmes emporter par le tourbillon.

Le torrent nous mena droit à l'église de Sainte-Claire. Le vaste édifice était encombré ; mais, grâce à l'ambassade française, nous avions eu des billets réservés. A la vue de nos *posti distinti*, les sentinelles nous firent faire place et nous gagnâmes nos tribunes.

Voici le spectacle que présentait l'église :

Sur le maître-autel étaient : d'un côté, le buste de saint Janvier ; de l'autre, la fiole contenant le sang.

Un chanoine était de garde devant l'autel.

A droite et à gauche de l'autel, étaient deux tribunes ;

La tribune de gauche, chargée de musiciens attendant, leurs instruments à la main, que le miracle se fit pour le célébrer ;

La tribune de droite, encombrée de vieilles femmes s'intitulant parentes de saint Janvier et se chargeant d'activer le miracle si par hasard le miracle se faisait attendre.

Au bas des marches de l'autel s'étendait une grande balustrade où venaient tour à tour s'agenouiller les fidèles ; le chanoine alors prenait la fiole, la leur faisait baiser, leur montrait le sang parfaitement coagulé ; puis les fidèles satisfaits se retiraient pour faire place à d'autres, qui venaient baiser la fiole à leur tour, constater de leur côté la coagulation du sang, puis se retiraient encore cédant la place à leurs successeurs, et ainsi de suite.

Les mêmes peuvent revenir trois, quatre, cinq et six fois, tant qu'ils veulent enfin ; seulement ils ne peuvent pas rester deux fois de suite :

une fois la fiole baisée, une fois la coagulation du sang constatée, il faut qu'ils se retirent.

Le reste de l'église forme une mer de têtes humaines, au dessus de laquelle apparaissent comme des fles chargées de femmes, d'hommes, de plumes, de crachats, de rubans, d'épaulettes et d'écharpes ; la tribune des princes, la tribune des ambassadeurs et la tribune *dei posti distinti*

Princes, ambassadeurs, *posti distinti* peuvent descendre de leur échafaudage, aller baiser la fiole, constater la coagulation du sang et revenir à leur place : seulement, pendant ce trajet, ils risquent d'être étouffés comme de simples mortels.

La première chose que nous fîmes fut de nous agenouiller à la balustrade ; le chanoine de garde nous présenta la fiole , que nous baisâmes ; puis il nous fit voir le sang desséché, qui se tenait collé aux parois.

Nous revînmes prendre notre place : Jadin laissa dans le trajet un pan de son habit, moi un mouchoir de poche.

Puis nous attendîmes.

Les foules se succédèrent ainsi depuis le moment de notre entrée, c'est-à-dire depuis trois heures du matin, jusqu'à huit heures de l'après-midi. A trois heures de l'après-midi, des murmures commencèrent à se faire entendre, et quelques malintentionnés répandaient le bruit que le miracle ne se ferait pas.

Vers trois heures et demie, les murmures augmentèrent d'une façon effrayante : cela commençait par une espèce de plainte, et cela montait jusqu'aux rugissemens. Les parentes de saint Janvier jetèrent quelques injures au saint qui se faisait ainsi prier.

A quatre heures, il y avait presque émeute : on trépignait, on vociférait, on montrait des poings ; le chanoine de garde (on avait renouvelé les chanoines d'heure en heure) s'approcha de la balustrade et dit :

— Il y a sans doute des hérétiques dans l'assemblée. Que les hérétiques sortent, ou le miracle ne se fera pas.

A ces mots, une clameur épouvantable s'éleva de toutes les parties de la cathédrale, hurlant : — Dehors les hérétiques ! à bas les hérétiques ! à mort les hérétiques !

Une douzaine d'Anglais, qui étaient aux tribunes, descendirent alors de leur échafaudage, au milieu des cris, des huées et des vociférations de la foule ; une escouade de fantassins, conduite par un officier, l'épée nue à la main, les enveloppa, afin qu'ils ne fussent pas mis en pièces par le peuple, et les accompagna hors de l'église, où je ne sais pas ce qu'ils devinrent.

Leur expulsion amena un moment de silence, pendant lequel la foule, émue et soulevée, reprit le mouvement qui la reportait vers l'autel pour baiser la fiole, et s'éloignait de l'autel quand la fiole était baisée.

Une heure à peu près s'écoula dans l'attente, et sans que le miracle se fit. Pendant cette heure, la foule fut assez tranquille ; mais c'était le calme qui précède l'orage. Bientôt les rumeurs recommencèrent, les grondemens se firent entendre de nouveau, quelques clameurs sauvages et isolées éclatèrent. Enfin, cris tumultueux, vociférations, grondemens, rumeurs, se fondirent dans un rugissement universel dont rien ne peut donner une idée.

Le chanoine demanda une seconde fois s'il y avait des hérétiques dans l'assemblée ; mais cette fois personne ne répondit. Si quelque malheureux

Anglais, Russe ou Grec se fût dénoncé en répondant à cet appel, il eût été certainement mis en morceaux, sans qu'aucune force militaire, sans qu'aucune protection humaine eût pu le sauver.

Alors les parentes de saint Janvier se mêlèrent à la partie : c'était quelque chose de hideux que ces vingt ou trente mégères arrachant leur bonnet de rage, menaçant saint Janvier du poing, invectivant leur parent de toute la force de leurs poumons, hurlant les injures les plus grossières, vociférant les menaces les plus terribles, insultant le saint sur son autel, comme une populace ivre eût pu faire d'un parricide sur un échafaud.

Au milieu de ce sabbat infernal, tout à coup le prêtre éleva la fiole en l'air, criant : — Gloire à saint Janvier, le miracle est fait !

Aussitôt tout changea.

Chacun se jeta la face contre terre. Aux injures, aux vociférations, aux cris, aux clameurs, aux rugissemens, succédèrent les gémissemens, les plaintes, les pleurs, les sanglots. Toute cette populace, folle de joie, se roula, se relevait, s'embrassait, criant : — Miracle ! miracle ! et demandait pardon à saint Janvier, en agitant ses mouchoirs trempés de larmes, des excès auxquels elle venait de se porter à son endroit.

Au même instant, les musiciens commencèrent à jouer et les chantes à chanter le *Te Deum*, tandis qu'un coup de canon tiré au fort Saint-Elme, et dont le bruit vint retentir jusque dans l'église, annonçait à la ville et au monde, *urbi et orbi*, que le miracle était fait.

En effet, la foule se précipita vers l'autel, nous comme les autres. Ainsi que la première fois, on nous donna la fiole à baiser ; mais, de parfaitement coagulé qu'il était d'abord, le sang était devenu parfaitement liquide.

C'est, comme nous l'avons dit, dans cette liquéfaction que consiste le miracle.

Et il y avait bien véritablement miracle, car c'était toujours la même fiole ; le prêtre ne l'avait touchée que pour la prendre sur l'autel et la faire baiser aux assistans, et ceux qui venaient de la baiser ne l'avaient pas un instant perdue de vue.

La liquéfaction s'était faite au moment où la fiole était posée sur l'autel, et où le prêtre, à dix pas de la fiole à peu près, apostrophait les parentes de saint Janvier.

Maintenant, que le doute dresse sa tête pour nier, que la science élève sa voix pour contredire ; voilà ce qui est, voilà ce qui se fait, ce qui se fait sans mystère, sans supercherie, sans substitution, ce qui se fait à la vue de tous. La philosophie du dix-huitième siècle et la chimie moderne y ont perdu leur latin : Voltaire et Lavoisier ont voulu mordre à cette fiole, et, comme le serpent de la fable, ils y ont usé leurs dents.

Maintenant, est-ce un secret gardé par les chanoines du Trésor et conservé de génération en génération depuis le quatrième siècle jusqu'à nous ?

Cela est possible ; mais alors cette fidélité, on en conviendra, est plus miraculeuse encore que le miracle.

J'aime donc mieux croire tout bonnement au miracle ; et, pour ma part, je déclare que j'y crois.

Le soir, toute la ville était illuminée et l'on dansait dans les rues.

XXIII

Saint Antoine usurpateur.

Maintenant, et après ce que nous venons de dire de la popularité de saint Janvier, croirait-on une chose? C'est qu?, comme une puissance terrestre, comme un simple roi de chair et d'os, comme un Stuart, ou comme un Bourbon, un jour vint où saint Janvier fut détrôné.

Il est juste d'ajouter que c'était en 99, époque du détrônement général sur la terre comme au ciel; il est vrai de dire que c'était pendant cette période étrange où Dieu lui-même, chassé de son paradis, eut besoin, pour reparaître en France sous le nom de l'Être-Suprême, d'un laissez-passer de la Convention nationale signé par Maximilien Robespierre.

Ceux qui douteront de la chose pourront, en passant dans le faubourg du Roule, jeter les yeux sur le fronton de l'église Saint-Philippe; ils y liront encore cette inscription, mal effacée :

« Le peuple français reconnaît l'existence de l'Être-Suprême et l'immortalité de l'âme. »

Or, comme nous le disions, ce fut en 1799, dans le seizième siècle du patronat de saint Janvier, MM. Barras, Rewbel, Gohier et autres régnant en France sous le nom de directeurs, que la chose arriva.

Voici à quelle occasion :

Le 23 janvier 1799, après une défense de trois jours, pendant lesquels les lazzaroni, armés de pierres et de bâtons seulement, avaient tenu tête aux meilleures troupes de la république, Naples s'était rendue à Championnet, et, grâce à un discours que le général en chef avait fait aux Napolitains dans leur propre langue, et par lequel il leur avait prouvé que tout ce qui s'était passé était un malentendu, l'armée républicaine avait fait son entrée dans la ville, criant : — Vive saint Janvier ! tandis que de leur côté les lazzaroni criaient : — Vivent les Français !

Pendant la nuit, on enterra quatre mille morts, victimes de ce malentendu, et tout fut dit.

Cependant, comme on le pense bien, cette entrée, toute fraternelle qu'elle était, avait amené un changement notable dans les affaires du gouvernement : le parti républicain l'emportait; il se mit donc à établir une république, laquelle prit le nom de république parthénopéenne.

Le jour où elle fut proclamée, il y eut un grand banquet que le général Championnet donna aux membres du nouveau gouvernement, dans l'ancien palais du roi, devenu palais national.

Ce banquet réjouit beaucoup les lazzaroni, qui virent dîner leurs représentants, et qui s'assurèrent que les libéraux n'étaient point des anthropophages, comme on le leur avait dit.

Le lendemain, le général Championnet, suivi de tout son état-major, se transporta en grande pompe dans la cathédrale de Sainte-Claire, pour rendre grâces à Dieu du rétablissement de la paix, adorer les reliques de saint Janvier, et implorer sa protection pour la ville de Naples, malgré son changement de gouvernement.

Cette cérémonie, à laquelle assista autant de peuple que l'église put en contenir, fut fort agréable aux lazzaroni, qui reconnurent, vu le silence du saint et le recueillement du général et de son état-major, que les Français n'étaient point des hérétiques, comme on le leur avait assuré.

Le surlendemain on planta des arbres de la Liberté sur toutes les places de Naples, au son de la musique militaire française et de la musique civile napolitaine.

Cet essai d'horticulture championnienne mit le comble à l'enthousiasme des lazzaroni, qui aiment la musique et qui adorent l'ombre.

Alors commencèrent ce que l'on appelle les réformes; ce fut la pierre d'achoppement de la nouvelle république.

On abolit les droits sur le vin, et le peuple laissa faire sans rien dire.

On abolit les droits sur le tabac, et le peuple toléra encore cette abolition.

On abolit le droit sur le sel, et le peuple commença à murmurer.

On abolit les droits sur le poisson, et le peuple cria plus fort.

Enfin, on abolit le titre d'excellence, et le peuple se fâcha tout à fait.

Bon et excellent peuple, qui regardait chaque abolition d'impôt comme un outrage fait à ses droits, et qui pourtant ne se révolta réellement que lorsqu'on abolit le titre d'excellence, qui cependant, comme il le disait lui-même, n'avait rien fait au nouveau gouvernement.

Malheureusement, le nouveau gouvernement ne tint aucun compte des réclamations des lazzaroni, et continua ses réformes, fier et fort qu'il était de l'appui de l'armée française.

Mais cet appui, comme on le comprend bien, révéla aux Napolitains qu'il y avait connivence entre l'armée française et le gouvernement qui les opprimait en leur enlevant les uns après les autres leurs impôts les plus anciens et les plus sacrés. Dès lors les Français, d'abord combattus comme des hérétiques, puis accueillis comme des libérateurs, puis fêtés comme des frères, furent regardés comme des ennemis, et le bruit commença à se répandre, du château de l'Œuf à Capri, de Monte, et du pont de la Maddalena à la grotte de Pouzzoles, que saint Janvier, pour punir la ville de Naples de la confiance qu'elle avait eue en eux, ne ferait point son miracle le premier dimanche du mois de mai, comme c'est son habitude de le faire depuis quatorze siècles au jour sus-indiqué.

Cette désastreuse nouvelle fit grande sensation; chacun en s'abordant se demandait : — Avez-vous entendu dire que saint Janvier ne fera pas son miracle cette année? On se répondait : — Je l'ai entendu dire; et les interlocuteurs, regardant le ciel en soupirant, secouaient la tête et se quittaient en murmurant :

— C'est la faute de ces gueux de Français!

Bientôt on commença, aux heures de l'appel, à remarquer des absences dans les rangs. Le rapport en fut fait au général Championnet, qui ne douta point un seul instant que les absents n'eussent été jetés à la mer.

Quelques jours avant celui où le miracle devait avoir lieu, on trouva trois soldats inanimés : un dans la rue Porta-Capouana, le second dans la rue Saint-Joseph, le troisième sur la place du Marché-Neuf.

Un d'eux avait encore dans la poitrine le couteau qui l'avait tué, et au manche du couteau était attachée cette inscription :

« Meurent ainsi tous ces hérétiques de Français, qui sont cause que saint Janvier ne fera pas son miracle ! »

Le général Championnet vit alors qu'il était fort important pour son salut et pour le salut de l'armée que le miracle se fit.

Il décida donc que d'une façon ou de l'autre le miracle se ferait.

A mesure que le premier dimanche de mai approchait, les démonstrations devenaient plus hostiles et les menaces plus ouvertes.

La veille du grand jour arriva : la procession eut lieu comme d'habitude ; seulement, au lieu de défilér entre deux lignes de soldats napolitains, elle défila entre une haie de grenadiers français et une haie de troupes indigènes.

Toute la nuit les patrouilles furent faites, moitié par les soldats de la république parthénopéenne, et moitié par les soldats de la république française. Il y avait pour les deux nations un même mot d'ordre franco-italien.

La nuit, quelques cloches isolées sonnèrent ; mais au lieu de ce joyeux carillon qui leur est habituel, elles ne jetèrent dans l'air que de lugubres volées. Ces tintemens rappelèrent au général Championnet celui des Vêpres Siciliennes, et il promit de ne pas se laisser surprendre comme l'avait fait Charles d'Anjou.

Le matin, chacun s'avança vers l'église de Sainte-Claire morne et silencieux. C'était un trop grand contraste avec le caractère napolitain pour qu'il ne fût pas remarqué. Le général, à l'exception des hommes de service, consigna les soldats dans les casernes, en leur donnant l'ordre de se tenir prêts à marcher au premier appel.

La journée s'écoula sous un aspect sombre et menaçant. Cependant, comme le miracle ne s'accomplit d'ordinaire que de trois à six heures du soir, jusque-là il n'y eut encore trop rien à dire ; mais cette heure arrivée, les vociférations commencèrent ; seulement, cette fois, au lieu de s'adresser au saint, c'était les Français qu'elles attaquaient. Comme le général assistait à la cérémonie avec son état-major et qu'il entendait parfaitement le patois napolitain, il ne perdit pas un mot de toutes les menaces qui lui étaient faites.

A six heures, les vociférations se changèrent en hurlemens, les bras commencèrent à sortir des manteaux et les couteaux à sortir des poches. Bras et couteaux se dirigeaient vers le général et vers son état-major, qui demeuraient aussi impassibles que s'ils n'eussent rien compris ou que si la chose ne les eût point regardés.

A huit heures, c'étaient des rugissemens à ne plus s'entendre, ceux de la rue répondaient à ceux de l'église ; les grenadiers regardaient le général pour savoir si eux aussi ne tireraient pas la baïonnette. Le général était impassible.

A huit heures et demie, comme le tumulte redoublait, le général se pencha vers un aide-de-camp et lui dit quelques mots à l'oreille. L'aide-de-camp descendit de l'échafaudage, traversa la double haie de soldats français et napolitains qui conduisait au chœur, se mêla à la foule des fidèles qui se pressaient pour aller baiser la fiole, arriva jusqu'à la balustrade, se mit à genoux et attendit son tour.

Au bout de cinq minutes, le chanoine prit sur l'autel la fiole renfermant le sang parfaitement coagulé ; ce qui était, vu l'heure avancée, une grande preuve de la colère de saint Janvier contre les Français ; la leva en l'air, pour que personne ne doutât de l'état dans lequel elle était ; puis il commença à la faire baiser à la ronde.

Lorsqu'il arriva devant l'aide-de-camp, celui-ci, tout en baisant la fiole, lui prit la main. Le chanoine fit un mouvement.

— Un mot, mon père, dit le jeune officier.

— Que me voulez-vous ? demanda le prêtre.

— Je veux vous dire, de la part du général en chef, reprit l'aide-de-camp, que si dans dix minutes le miracle n'est pas fait, dans un quart d'heure vous serez fusillé.

Le chanoine laissa tomber la fiole, que le jeune aide-de-camp rattrapa heureusement avant qu'elle n'eût touché la terre, et qu'il lui rendit aussitôt avec les marques de la plus profonde dévotion ; puis il se leva, et revint prendre sa place près du général.

— Eh bien ? dit Championnet.

— Eh bien ! dit l'aide-de-camp, soyez tranquille, général, dans dix minutes le miracle sera fait.

L'aide-de-camp avait dit la vérité : seulement il s'était trompé de cinq minutes. Au bout de cinq minutes, le chanoine leva la fiole en criant : — *Il miracolo e fatto*. Le sang était en pleine liquéfaction.

Mais au lieu de cris de joie et de transports d'allégresse qui accueillaient ordinairement cette heure solennelle, toute cette foule, déçue dans son espoir, s'écoula dans un morne silence : la promesse faite au nom de saint Janvier n'avait pas été tenue ; malgré la présence des Français, le miracle s'était accompli. Saint Janvier ne les regardait donc pas comme des ennemis ; c'était à n'y plus rien comprendre ; et comme ni le chanoine ni le général ne révélèrent pour le moment la petite conversation qu'ils avaient eue ensemble par l'organe du jeune aide-de-camp, personne en effet n'y comprit rien.

Il en résulta que de mauvais soupçons planèrent sur saint Janvier : on l'accusa tout bas de s'être laissé séduire par de belles paroles, et de tourner tout doucement au républicanisme.

Ce bruit fut la première atteinte portée au pouvoir spirituel et temporel de saint Janvier.

Nous avons dit ailleurs comment les choses suivirent un autre cours que celui auquel on s'attendait. Les Français, battus dans l'Italie occidentale, rappelèrent les troupes qui occupaient Naples : le général Macdonald, qui avait remplacé le général Championnet, évacua la capitale, laissant la république parthénopéenne à elle-même. Trois mois après, la pauvre république n'existait plus.

Il y eut alors une réaction terrible contre tout ce qui avait subi l'influence du parti français. Nous avons raconté les supplices de Caracciolo, d'Hector Caraffa, de Cirillo et d'Éléonore Pimentale ; pendant deux mois, Naples fut une vaste boucherie. Que ceux qui en ont le courage ouvrent Coletta et fassent avec lui le tour de cet effroyable charnier.

Cependant, lorsque les lazzaroni eurent tout tué ou tout proscrit, force leur fut de s'arrêter. On regarda alors de tous côtés, pour voir si l'on n'avait oublié personne, avant de déraciner les potences, de démonter les échafauds et d'éteindre les bûchers ; tout était muet et désert comme une tombe ; il n'y avait que des bourreaux sur les places, des spectateurs aux fenêtres, mais plus de victimes.

Quelqu'un pensa alors à saint Janvier, lequel avait fait son miracle d'une façon si anti-nationale et surtout si inattendue.

Mais saint Janvier n'était pas une de ces puissances d'un jour, à laquelle on s'attaque sans s'inquiéter de ce qu'il en résultera : saint Janvier avait vu passer les Grecs, les Goths, les Sarrasins, les Normands, les Souabes, les Angevins, les Espagnols, les vice-rois et les rois, et saint

Janvier était toujours debout; de sorte que ce fut tout bas et presque en tremblant que le premier qui accusa saint Janvier formula son accusation.

Mais, justement à cause de cette longue popularité, saint Janvier avait se fond beaucoup plus d'ennemis qu'on se lui en connaissait. Si bienveillant, si puissant, si attentif qu'il fût, il lui avait été impossible, au milieu du concert de demandes qui monte éternellement jusqu'à lui, d'entendre et d'exaucer tout le monde; il s'était donc, sans qu'il s'en doutât lui-même, fait une foule de mécontents, lesquels n'osaient rien dire tant qu'ils se croyaient isolés, mais se rallièrent immédiatement au premier accusateur qui éleva la voix; il en résulta que, contre son attente, celui-ci eut un succès auquel il ne s'était pas attendu.

Du moment qu'on n'avait pas mis l'accusateur en pièces, on l'éleva sur un pavois: aussitôt chacun fit chorus; il n'y eut pas jusqu'au plus petit lazaroni qui ne formulât sa petite accusation. Saint Janvier, d'abord soupçonné d'indifférence, fut bientôt taxé de trahison; on l'appela libéral, on l'appela révolutionnaire, on l'appela jacobin. On courut à la chapelle du Trésor, qu'on pillait préalablement; puis on prit la statue du saint, on lui attacha une corde au cou, on la traîna sur le Môle, on la jeta à la mer.

Quelques voix s'élevèrent bien parmi les pêcheurs contre cette exécution, qui sentait son 2 septembre d'une lieue; mais ces voix furent aussitôt couvertes par les vociférations de la populace, qui criait: — *À bas saint Janvier! saint Janvier à la mer!*

Saint Janvier subit donc une seconde fois le martyre, et fut jeté dans les flots; il est vrai que cette fois il était exécuté en effigie.

Mais saint Janvier ne fut pas plus tôt à la mer que la ville de Naples se trouva sans patron, et que, habituée comme elle l'était à une protection miraculeuse, elle sentit de la façon la plus déplorable l'isolement dans lequel elle se trouvait.

Son premier mouvement, son mouvement naturel, fut de recourir à l'un de ses soixante-quinze patrons secondaires, et de lui transmettre la survivance de saint Janvier.

Malheureusement ce n'était pas chose facile à faire; les saints supérieurs étaient occupés ailleurs: saint Pierre avait Rome, saint Paul avait Londres, saint François avait Assise, saint Charles Borromée Arona; chacun enfin avait sa ville qu'il avait toujours protégée comme saint Janvier avait protégé Naples, et il n'y avait pas lieu d'espérer que, quelque espérance d'avancement que lui donnât cette nouvelle nomination, il abandonnât son peuple pour un peuple nouveau. D'un autre côté, en partageant son patronage, il y avait à craindre que le saint n'eût plus de besogne qu'il n'en pouvait faire, et n'étreignît mal pour trop embrasser. Restaient, il est vrai, les saintes, qui, grâce à l'établissement presque général de la loi salique, ont plus de temps à elles que les saints; mais c'était un pauvre successeur à donner à saint Janvier qu'une femme, et les Napolitains étaient trop fiers pour laisser ainsi tomber le patronage de leur ville en quenouille.

Pendant ce temps, toutes sortes de brigues s'ourdissaient: chacun présentait son saint, exagérait ses mérites, doublait ses qualités, s'engageait pour lui et en son nom, répondait de sa bonne volonté; il n'y eut pas jusqu'à saint Gaétan qui n'eût ses prôneurs. Mais on comprend que c'était un mauvais antécédent pour le saint que de s'être laissé voler lui-même,

et de n'avoir pas pu se retrouver. Aussi san Gaëtan n'eut-il pas un instant de chance, et ne fut-il nommé que pour mémoire.

On résolut de faire un conclave où les mérites des prétendants seraient examinés, et d'où sortirait le plus digne. Les noms des soixante-quinze saints furent proclamés ; après chaque proclamation, chacun eut la liberté de se lever et de dire en faveur du dernier nommé tout ce que bon lui semblerait ; la liberté entière du vote fut accordée ; et, pour que ces votes fussent essentiellement libres, on décréta que le scrutin serait secret.

Au troisième tour de scrutin, saint Antoine fut élu.

Ce qui avait surtout plaidé en faveur de saint Antoine, c'est qu'il est patron du feu.

Or, Naples étant incessamment menacée, comme Sodome et Gomorrhe, de périr de combustion instantanée, voyait une certaine sécurité dans le choix d'un patron qui tenait particulièrement sous sa dépendance l'élément mortel et redouté.

Mais Naples n'avait pas songé à une chose, c'est qu'il y a feu et feu, comme il y a fagots et fagots. Saint Antoine était le patron du feu causé par accident, par inadvertance, par maladresse ; il était souverain contre tout incendie ayant pour principe une cause humaine ; mais saint Antoine ne pouvait rien contre le feu du ciel, ni contre le feu de la terre ; saint Antoine était impuissant contre la foudre et contre la lave, contre les orages et contre les volcans. A part le soin avec lequel il s'était gardé jusque-là, saint Antoine n'était donc pas pour Naples un patron de beaucoup supérieur à saint Gaëtan.

Saint Antoine n'en fut pas moins proclamé patron de Naples au milieu de l'allégresse générale. Il y eut des danses, des fêtes, des joutes sur l'eau, des distributions gratis, des spectacles en plein air et des feux d'artifice ; de sorte que saint Antoine se crut aussi solide à son poste que l'avaient été successivement les vingt-trois empereurs romains successeurs de Charlemagne, ou les deux cent cinquante-sept papes successeurs de saint Pierre.

Saint Antoine comptait sans le Vésuve.

Six mois s'écoulèrent sans qu'aucun événement vint porter atteinte à la popularité du nouveau patron ; deux ou trois incendies avaient même eu lieu dans la ville, qui avaient été miraculeusement réprimés par la seule présence de la châsse du saint : de sorte que non seulement on commençait d'oublier saint Janvier, mais qu'il y avait même des courtisans du pouvoir qui proposaient de jeter bas la statue de l'ex-patron de Naples que, par oubli sans doute, on avait laissée debout à la tête du *ponte della Maddalena*.

Heureusement l'exaspération était calmée, et cette proposition de vengeance rétroactive n'eut aucun résultat.

Tout semblait donc marcher pour le mieux dans le meilleur des mondes possible, lorsqu'un beau matin on s'aperçut que la fumée du Vésuve s'épaississait sensiblement et montait au ciel avec une violence et une rapidité extraordinaires. En même temps, des bruits souterrains commencèrent à se faire entendre ; les chiens hurlaient lamentablement, et de nombreuses troupes d'oiseaux effrayés tournoyaient en l'air, s'abattant pour un instant, puis reprenant leur vol aussitôt, comme s'ils eussent craint de se reposer sur une chose qui avait sa racine dans la terre. De son côté, la mer présentait des phénomènes particuliers tout aussi ef-

frayans; du bleu d'azur qui lui est habituel sous le beau ciel de Naples, elle était passée à une couleur cendrée qui lui ôtait toute sa transparence; et, quoique calme en apparence, quoique aucun vent ne l'agitât, de grosses vagues isolées montaient, bouillonnant et venaient crever à la surface en répandant une forte odeur de soufre. Parfois aussi, comme s'il y eût eu pour la mer méditerranéenne une marée pareille à celle qui agite le vieil Océan, le flot montait au dessus de son rivage, puis tout à coup reculait, laissant la plage nue, pour revenir bientôt comme il s'était éloigné. Ces présages étaient trop connus pour qu'on doutât un seul instant de ce qu'ils annonçaient : une éruption du Vésuve était imminente.

Dans tout autre moment, Naples s'en serait souciée comme de Colin-Tampon; mais au moment du danger Naples se souvint qu'elle n'avait plus saint Janvier, qui, pendant quatorze siècles, l'avait si bien gardée de son redoutable voisin, que le Vésuve avait eu beau jeter feu et flamme, l'insouciant fille de Parthénope n'avait pas moins continué de se mirer dans son golfe, comme si la chose ne l'eût regardée aucunement. En effet, la Sicile avait été bouleversée, la Calabre avait été détruite; Resina et Torre del Greco, rebâties, l'une sept fois et l'autre neuf, s'étaient autant de fois fondues dans un torrent de la lave, sans que jamais une seule des maisons enfoncées dans l'enceinte des murailles de Naples eût été seulement ébranlée. Aussi la confiance était-elle arrivée à ce point que les Napolitains ne regardaient plus le Vésuve que comme une espèce de phare à la lueur duquel ils voyaient le bouleversement du reste du monde sans qu'eux-mêmes eussent à craindre d'être bouleversés. Mais cette fois un vague instinct de malheur leur disait qu'il n'en était plus ainsi. Avec saint Janvier la sécurité avait disparu : le pacte était rompu entre la ville et la montagne.

Ainsi, contre l'habitude, une certaine terreur, à la vue de ces signes menaçans, se répandit-elle dans la cité. Au lieu de se coucher aux grondeurs de la montagne, les nobles et les bourgeois dans leurs lits, les pêcheurs dans leurs barques, les lazzaroni sur les marches de leurs palais, chacun resta debout et examina avec inquiétude le travail nocturne du volcan. C'était à la fois un magnifique et terrible spectacle, car à chaque instant les présages devenaient plus certains et le danger plus imminent. En effet, de minute en minute la fumée se déroulait plus épaisse, et de temps en temps de longs serpens de flamme, pareils à des éclairs, jaillissaient de la bouche du volcan et se dessinaient sur la spirale sombre qui semblait soutenir le poids du ciel. Enfin, vers les deux heures du matin, une détonation terrible se fit entendre; la terre oscilla, la mer bondit, et la cime du mont, se déchirant comme une grenade trop mûre, donna passage à un fleuve de lave ardente qui, un instant incertain de la direction qu'il devait prendre, s'arrêta écumant sur un plateau; puis, comme s'il eût été conduit par une main vengeresse, abandonna son cours accoutumé et s'avança directement vers Naples.

Il n'y avait pas de temps à perdre : une fois sa direction prise, la lave s'avance avec une lente, mais impassible inflexibilité; rien ne la détourne, rien ne la fléchit, rien ne l'arrête; elle tarit les fleuves, elle comble les vallées, elle surmonte les collines; elle enveloppe les maisons, les coupe par leur base, les emporte comme des îles flottantes et les balance à sa surface jusqu'à ce qu'elles s'écroulent dans ses flots. A son approche, l'herbe se dessèche, les feuilles meurent, jaunissent et tombent; la sève

des arbres s'évapore; l'écorce éclate et se soulève; le tronc fume et se plaint; la lave est à vingt pas de lui encore, que déjà il se tord, s'embrase, s'enflamme, pareil à ces ifs qu'on prépare pour les fêtes publiques; si bien que, lorsqu'elle l'atteint, le géant foudroyé n'est déjà plus qu'une colonne de cendre qui tombe en poussière, et s'évanouit comme si elle n'avait jamais existé.

La lave s'avancait vers Naples.

On courut à la chapelle du Trésor; on en tira la statue de saint Antoine; six chanoines la prirent sur leur dos, et, suivis d'une partie de la population, s'avancèrent vers l'endroit où menaçait le danger.

Mais ce n'était plus là un de ces incendies sans conséquence sur lesquels saint Antoine n'avait eu qu'à souffler pour les éteindre; c'était une mer de feu qui s'avancait, ruisselant de rocher en rocher, sur une largeur de trois quarts de lieue. Les chanoines portèrent le saint le plus près de la lave qu'il leur fut possible, et là ils entonnèrent le *Dies iræ, dies illa*. Mais, malgré la présence du saint, malgré les chants des chanoines, la lave continua d'avancer. Les chanoines tinrent bon tant qu'ils purent, aussi y eut-il un moment où l'on crut le feu vaincu. Mais ce n'était qu'une fausse joie : saint Antoine fut contraint de reculer.

De ce moment on comprit que tout était perdu. Si le patron de Naples ne pouvait rien pour Naples, quel serait le saint assez puissant pour la sauver? Naples, la ville des délices; Naples, la maison de campagne de Rome du temps d'Auguste; Naples, la reine de la Méditerranée dans tous les temps; Naples allait être ensevelie comme Herculaneum et disparaître comme Pompeïa. Il lui restait encore deux heures à vivre, puis tout serait dit : Naples aurait vécu!

La lave s'avancait toujours; elle avait atteint d'un côté le chemin de Portici, et commençait à se répandre dans la mer; elle avait dépassé de l'autre le Sebetus et commençait à se répandre dans les jardins. Le centre descendait droit sur l'église de Sainte-Marie-des-Grâces, et allait atteindre le pont della Maddalena.

Tout à coup la statue de marbre de saint Janvier, qui se tenait à la tête du pont les mains jointes, détacha sa main droite de sa main gauche, et, d'un geste suprême et impératif, étendit son bras de marbre vers la rivière de flammes. Aussitôt le volcan se referma; aussitôt la terre cessa de frémir; aussitôt la mer se calma. Puis la lave, après avoir fait encore quelques pas, sentant la source qui l'alimentait se tarir, s'arrêta tout à coup à son tour. Saint Janvier venait de lui dire, comme autrefois Dieu à l'Océan :

— Tu n'iras pas plus loin!

Naples était sauvée!

Sauvée par son ancien patron, par celui qu'elle avait hué, conspué, détrôné, jeté à l'eau, et qui se vengeait de toutes ces humiliations, de toutes ces insultes, de toutes ces injures, comme Jésus-Christ s'était vengé de ses bourreaux, en leur pardonnant.

Il ne faut pas demander si la réaction fut rapide : à l'instant même les cris de : *Vive saint Janvier!* retentirent d'un bout de la ville à l'autre; toutes les cloches bondirent, toutes les églises chantèrent. On courut à l'endroit où l'on avait jeté la statue de saint Janvier à la mer; on l'enveloppa de filets, et l'on demanda les meilleurs plongeurs pour aller reconnaître l'endroit où gisait le précieux simulacre. Mais alors un

vieux pêcheur fit signe qu'on eût à le suivre. Il conduisit toute cette foule à sa cabane ; puis, y étant entré seul, il en sortit un instant après tenant la statue du saint dans ses bras.

Le même soir où elle avait été précipitée du haut du Môle, il l'avait retirée de la mer et l'avait précieusement emportée chez lui.

La statue fut aussitôt transportée à la cathédrale de Sainte-Claire, et le lendemain réintégrée en grande pompe dans la chapelle du Trésor.

Quant au pauvre saint Antoine, il fut dégradé de tous ses titres et honneurs, et, à partir de cette heure, classé dans l'esprit des Napolitains un cran plus bas que saint Gaëtan.

Depuis ce jour, la dévotion à saint Janvier, loin de subir quelque nouvelle atteinte, a toujours été en croissant.

J'ai entendu dans une église la prière d'un lazzarone : il demandait à Dieu de prier saint Janvier de le faire gagner à la loterie.

XXIV

Le Capucin de Resina.

Le Vésuve, dont nous nous sommes encore assez peu occupé, mais auquel nous reviendrons plus tard, est le juste milieu entre l'Etna et la Stromboli.

Je pourrais donc, en toute sécurité de conscience, renvoyer mes lecteurs aux descriptions que j'ai déjà données des deux autres volcans.

Mais, dans la nature comme dans l'art, dans l'œuvre de Dieu comme dans le travail de l'homme, dans le volcan comme dans le drame, à côté du mérite réel il y a la réputation.

Or, quoique les véritables débuts du Vésuve dans sa carrière volcanique datent à peine de l'an 79, c'est-à-dire d'une époque où l'Etna était déjà vieux, il s'est tant remué depuis dans ses cinquante éruptions successives, il a si bien profité de son admirable position et de sa magnifique mise en scène, il a fait tant de bruit et tant de fumée, que non seulement il a éclipsé le nom de ses anciens confrères, qui n'étaient ni de force ni de taille à lutter contre lui, mais qu'il a presque effacé la gloire du roi des volcans, du redoutable Etna, du géant homérique.

Il faut aussi convenir qu'il s'est révélé au monde par un coup de maître.

Envelopper la campagne et la mer d'un sombre nuage ; répandre la terreur et la nuit sur une immense étendue ; envoyer ses cendres jusqu'en Afrique, en Syrie, en Égypte ; supprimer deux villes telles qu'Herculanum et Pompeïa ; asphyxier à une lieue de distance un philosophe tel que Pline, et forcer son neveu d'immortaliser la catastrophe par une admirable lettre ; vous m'avouerez que ce n'est pas trop mal pour un volcan qui commence, et pour un ignivome qui débute.

A dater de cette époque le Vésuve n'a rien négligé pour justifier la célébrité qu'il avait acquise d'une manière si terrible et si imprévue. Tantôt éclatant comme un mortier et vomissant par neuf bouches de feu des torrens de lave, tantôt pompant l'eau de la mer et la rejetant en gerbes bouillonnantes au point de noyer trois mille personnes, tantôt se couronnant d'un panache de flammes qui s'éleva en 1779, selon le calcul des géomètres, à dix-huit mille pieds de hauteur, ses éruptions, qu'on peut suivre exactement sur une collection de gravures coloriées, ont

toutes un caractère différent et offrent toujours l'aspect le plus grandiose et le plus pittoresque. On dirait que le volcan a ménagé ses effets, varié ses phénomènes, gradué ses explosions avec une parfaite entente de son rôle. Tout lui a servi pour agrandir sa renommée : les récits des voyageurs, les exagérations des guides, l'admiration des Anglais, qui, dans leur philanthropique enthousiasme, donneraient leur fortune et leurs femmes par dessus pour voir une bonne fois brûler Naples et ses environs. Il n'est pas jusqu'à la lutte soutenue avec saint Janvier, lutte, à la vérité, où le saint a remporté tout l'avantage, qui n'ait aussi ajouté à la gloire du Vésuve. Il est vrai que le volcan a fini par être vaincu, comme Satan par Dieu ; mais une telle défaite est plus grande qu'un triomphe. Aussi le Vésuve n'est plus seulement célèbre, il est populaire.

On comprend, après cela, qu'il m'était impossible de quitter Naples sans présenter mes hommages au Vésuve.

Je fis donc prévenir Francesco (1) qu'il eût à tenir prêt son corricolo pour le lendemain matin à six heures, en lui recommandant bien d'être exact, et en joignant à la recommandation six carlins de pour-boire, seul moyen de rendre la recommandation efficace.

Le lendemain, à la pointe du jour, Francesco et son fantastique attelage étaient à la porte de l'hôtel. Jadin refusa de m'accompagner dans une nouvelle ascension, prétendant que son croquis n'en serait que plus exact s'il ne quittait pas sa fenêtre, et m'engageant par toutes sortes de raisons à ne pas me déranger moi-même pour si peu de chose. À l'entendre, le Vésuve était un volcan éteint depuis plusieurs siècles, comme la Solfatara ou le lac d'Agnano ; seulement le roi de Naples y faisait tirer de temps à autre un petit feu d'artifice à l'intention des Anglais. Quant à Milord, il partagea complètement l'avis de son maître : l'intelligent animal, après son bain dans les eaux bouillantes de Vulcano et son passage dans les sables brûlants de Stromboli, était parfaitement guéri de toute curiosité scientifique.

Je partis donc seul avec Francesco.

Le brave conducteur commença par s'informer très respectueusement si son excellence mon camarade n'était pas indisposé. Rassuré sur l'objet de ses craintes, il s'empessa de quitter sa tristesse de commande, reprit son air le plus joyeux, son sourire le plus épanoui, et fit claquer son fouet avec un redoublement de bonne humeur. Soit que la présence de Jadin l'eût intimidé dans nos excursions précédentes, soit qu'il eût avalé littéralement son pour-boire de la veille, Francesco déploya tout le long de la route une verve sceptique et une incrédulité voltairienne que je ne lui avais nullement soupçonnées, et qui m'étonnèrent singulièrement dans un homme de son âge, de sa condition et de son pays.

Arrivé au *Ponto della Maddalena*, il passa fort cavalièrement entre les deux statues de saint Janvier et de saint Antoine, affectant de siffler ses chevaux et de crier gare ! à la foule, pour ne pas rendre le salut d'usage aux deux protecteurs de la ville.

Comme à la rigueur cette première irrévérence pouvait être mise sur le

(1) Je m'aperçois ici que j'ai appelé notre cocher tantôt Francesco, tantôt Gasiano. Cela tient à ce qu'il était baptisé sous l'invocation de ces deux saints, et que nous l'appelions Francesco quand nous étions de bonne humeur, et Gasiano quand nous le boudions.

compte d'une distraction légitime, je fis semblant de ne pas m'en apercevoir.

Mais en traversant *San Giovanni a Tudicci*, village assez célèbre pour la confection du macaroni, un moine franciscain d'une santé florissante et d'une magnifique encolure, par ce droit naturel qu'ont les moines napolitains sur tous les corricoli, comme les Anglais sur la mer, héla le cocher, et lui fit signe impérieusement de l'attendre. Francesco arrêta ses chevaux avec une si parfaite bonne foi, qu'habitué d'ailleurs à de telles surprises, je m'étais déjà rangé pour faire place au compagnon que le ciel m'envoyait. Mais à peine le bon moine s'était-il approché à la portée de nos voix, que Francesco ôta ironiquement son chapeau, et lui dit avec un sourire railleur : — Pardon, mon révérend, mais je crois que saint François, mon patron et le fondateur de votre ordre, n'est jamais monté dans un corricolo de sa vie. Si je ne me trompe, il se servait de ses sandales lorsqu'il voyageait par terre, et de son manteau lorsqu'il traversait la mer. Or, vos souliers me semblent en fort bon état, et je ne vois pas le plus petit trou à votre manteau : ainsi, mon frère, si vous voulez aller à Capri, prenez votre manteau ; si vous voulez aller à Sorrente, prenez vos sandales. Adieu, mon révérend.

Cette fois, l'irreligion de Francesco devenait plus évidente. Cependant, si son refus était toujours blâmable dans la forme, on pouvait en quelque sorte l'excuser au fond ; car, m'ayant cédé son corricolo, il n'avait plus le droit d'y admettre d'autres passagers. Je voulus donc attendre une autre occasion pour lui exprimer mon mécontentement.

Comme nous entrions à Portici, à la hauteur d'une petite rue qui mène au port du Granatello, je remarquai une énorme croix peinte en noir, et au dessous de cette croix une inscription en grosses lettres qui enjoignait aux voitures d'aller au pas, et aux cochers de se découvrir.

Je me retournai vivement vers Francesco pour voir de quelle manière il allait se conformer à un ordre aussi simple et aussi précis : lui donnant l'exemple moi-même, plus encore, je dois le dire, par un sentiment de respect intime que par obéissance aux réglemens de Sa Majesté Ferdinand II ; Francesco enfonça son chapeau sur sa tête, et fit partir ses chevaux au galop.

Il n'y avait plus de doute possible sur les intentions anti-chrétiennes de mon conducteur. Je n'avais rien vu de pareil dans toute l'Italie. Je pensai qu'il était temps d'intervenir.

— Pourquoi n'arrêtez-vous pas vos chevaux ? Pourquoi ne saluez-vous pas cette croix ? lui demandai-je sévèrement.

— Bah ! me dit-il d'un ton dégagé qui eût fait honneur à un encyclopédiste, cette croix que vous voyez, monsieur, est la croix du mauvais larron. Les habitans de Portici l'ont en grande vénération, par une raison toute simple : ils sont tous voleurs.

L'esprit fort de cet homme renversait toutes les idées que je m'étais faites sur la foi naïve et l'aveugle superstition du lazzarone.

Néanmoins, je crus m'être trompé un instant, et j'allais lui rendre mon estime en le voyant revenir à des sentimens plus pieux. Entre Portici et Resina, au point de jonction des deux chemins, dont l'un conduit à la Favorite, et l'autre descend à la mer, s'élève une de ces petites chapelles, si fréquentes en Italie, devant lesquelles les brigands eux-mêmes ne passent pas sans s'incliner. La fresque qui sert de tableau à la petite chapelle de Resina jouit à bon droit d'une immense réputation à dix

lieues à la ronde. Ce sont des âmes du purgatoire du plus beau vermillon, se tordant de douleur et d'angoisse dans des flammes si vives et si terribles, que, comparé à leur intense ardeur, le feu du Vésuve n'est qu'un feu follet.

A la vue du brasier surhumain, la raillerie expira sur les lèvres de Francesco ; il porta machinalement la main à son chapeau, et jeta un long regard sur les deux chemins qui se terminaient à angle droit par la chapelle, comme s'il eût craint d'être observé par quelqu'un. Mais ce bon mouvement, inspiré soit par la peur, soit par le remords, ne dura que quelques secondes. Rassuré par son inspection rapide, Francesco redoubla de gaieté et d'aplomb, et, donnant un libre cours à ses moqueries et à ses sarcasmes, il se mit en devoir de me faire sa profession de foi, ou plutôt d'incrédulité, se vantant tout haut qu'il ne croyait ni au purgatoire, ni à l'enfer, ni à Dieu, ni au diable ; et ajoutant, en forme de corollaire, que toutes ces momeries avaient été inventées par les prêtres, à l'effet de presser la bourse des pauvres gens assez simples et assez timides pour se fier à leurs promesses ou s'effrayer de leurs menaces.

Francesco me rappelait étonnamment mon brave capitaine Langlé.

J'allais arrêter ce débordement d'épigrammes émoussées et de bel-esprit de carrefour, lorsque Francesco, sautant légèrement à terre, m'annonça que nous étions arrivés.

— Comment ! déjà ? m'écriai-je en oubliant mon sermon.

— C'est-à-dire nous sommes arrivés à la paroisse de Resina, au pied du Vésuve. Maintenant il ne reste plus qu'à monter.

— Et comment monte-t-on au Vésuve ?

— Il y a trois manières de monter : en chaise à porteurs, à quatre pattes et à âne. Vous avez le choix.

— Ah ! et laquelle de ces trois manières te semble-t-elle préférable ?

— Dame ! ça dépend... Si vous vous décidez pour la chaise à porteurs, vous n'avez qu'à louer une de ces petites cages peintes que vous voyez là à votre gauche : montez dedans, fermez les yeux et vous laissez faire. Au bout de deux heures, on vous déposera sur le sommet de la montagne, mais...

— Mais quoi ?

— Avec la chaise, on a une chance de plus de se casser le cou ; vous comprenez, excellence... quatre jambes glissent mieux que deux.

— Allons, parlons d'autre chose.

— Si vous grimpez à quatre pattes, il est clair qu'en vous aidant des pieds et des mains, vous risquez moins de rouler en bas, mais...

— Encore, qu'y a-t-il ?

— Il y a, excellence, que vous vous écorcherez les pieds sur la lave, et que vous vous brûlerez les mains dans les cendres.

— Reste l'âne.

— C'est aussi ce que j'allais vous conseiller, vu la grande habitude qu'a cet animal de marcher à quatre pattes depuis sa création, et la sage précaution qu'ont ses maîtres de le chausser de fers très solides ; mais il y a aussi un petit inconvénient.

— Lequel ? repris-je impatienté de ces objections flegmatiques.

— Voyez-vous ces braves gens, excellence ? me dit Francesco, en me montrant du bout de son index un groupe de lazzaroni qui se tenaient

sournoisement à l'écart pendant notre entretien, guettant du coin de l'œil le moment favorable pour fondre sur leur proie.

— Eh bien?

— Ces gens-là vous sont tous indispensables pour monter au Vésuve. Les guides vous montreront le chemin; les cicéroni vous expliqueront la nature du volcan; les paysans vous vendront leur bâton ou vous loueront leur âne. Mais ce n'est pas tout que de louer un âne, il faut encore le faire marcher.

— Comment, drôle, tu crois que, quand j'aurai enfourché ma monture, et que je pourrai manier à mon aise un de ces bons bâtons de chêne, que je guigne du coin de l'œil, je ne viendrai pas à bout de faire marcher mon âne?

— Pardon, excellence; ce n'est pas un reproche que je vous fais; mais vous aviez cru aussi pouvoir faire aller mes chevaux; et pourtant un cheval est bien moins entêté qu'un âne!...

— Quel sera donc ce prodigieux dompteur de bêtes que je dois appeler à mon secours?

— Moi, excellence, si vous le permettez. Je vais recommander la voiture à Tonio, un ancien camarade, et je suis à vos ordres.

— J'accepte, à la condition que tu me débarrasseras de tout ce monde.

— Vous êtes parfaitement libre de les laisser ici; seulement, que vous les ameniez ou non, il faudra toujours les payer.

— Voyons, tâche de t'arranger avec eux, et que je sois au moins débarrassé de leur présence.

En moins d'un quart d'heure, Francesco fit si bien les choses, que le corricolo était remisé, que les chevaux se prélassaient à l'écurie, que les lazzaroni avaient disparu, et que je montais sur mon âne. Tout cela me coûtait deux piastres.

Pauvre animal! il suffisait de le voir pour se convaincre qu'on l'avait indignement calomnié. Quand je me fus bien assuré de la docilité de ma bête et de la solidité de mon bâton, je voulus donner une petite leçon de savoir-vivre à mon impertinent conducteur, et j'appliquai un tel coup sur la croupe de ma monture, que je crus, pour le moins, qu'elle allait prendre le galop. L'âne s'arrêta court; je redoublai, et il ne bougea pas plus que si, comme le chien de Céphale, il eût été changé en pierre. Je répétai mon avertissement de droite à gauche, comme je l'avais fait une première fois de gauche à droite. L'animal tourna sur lui-même par un mouvement de rotation si rapide et si exact, qu'avant que j'eusse relevé mon bâton il était retombé dans sa position et dans son immobilité primitives. Indigné d'avoir été la dupe de ces hypocrites apparences de douceur, je fis alors pleuvoir une grêle de coups sur le dos, sur la tête, sur les jambes, sur les oreilles du traître. Je le châtaillai, je le piquai, j'épuisai mes forces et mes ruses pour lui faire entendre raison. L'effrayée bête se contenta de tomber sur ses genoux de devant, sans daigner même pousser un seul braiement pour se plaindre de la façon dont elle était traitée.

Haletant, trempé de sueur, je m'avonai vaincu, et je priai Francesco de venir à mon aide. Il le fit avec une modestie parfaite, c'est une justice à lui rendre.

— Rien n'est plus facile, excellence, me dit-il: règle générale, les ânes font toujours le contraire de ce qu'on leur dit. Or, vous vouliez que

votre âne marche en avant, il suffit de le tirer par derrière; et, joignant la pratique à la théorie, il se mit à le tirer doucement par la queue. L'Âne partit comme un trait.

— Il paraît que l'animal te connaît, mon cher Francesco.

— Je m'en flatte, excellence. Avant d'être cocher, j'ai travaillé dans les ânes : aussi leur dois-je ma fortune.

— Comment cela, mon garçon ?

— Oh ! mon Dieu ! dit Francesco avec un soupir, ce n'est pas moi qui l'ai cherchée ! Et encore si j'avais pu prévoir une telle horreur, jamais au grand jamais je n'aurais voulu accepter.

— Mais enfin explique-toi ; que t'est-il donc arrivé ?

— Nous nous tenions, mon âne et moi, au bas de la montagne où nous avons laissé la voiture. Un jour se présentent deux Anglais qui me demandent à louer ma bête pour monter au Vésuve. — Mais vous êtes deux, milords, que je leur dis, et je n'ai qu'un seul âne. — Cela ne fait rien, qu'ils me répondent. — Au moins, vous allez monter chacun votre tour ! Je tiens à ma bête, et pour rien au monde je ne voudrais l'éreinter. — Soyez tranquille, mon brave, nous ne le monterons pas du tout.

En effet, ils se mettent à marcher l'un à droite, l'autre à gauche, respectant mon âne comme s'il eût porté des reliques. Cela ne m'étonnait pas de leur part ! J'avais entendu dire que les Anglais avaient un faible pour les bêtes, et il y a dans leur pays des lois très dures contre ceux qui les maltraitent... A preuve qu'un Anglais peut traîner sa femme au marché, la corle au cou, tant qu'il lui fait plaisir ; mais il n'oserait pas se permettre la plus petite avanie contre le dernier de ses chats. C'est très bien vu, n'est-ce pas, excellence ? Or, comme nous montions toujours, l'âne, les voyageurs et moi, voilà que les deux Anglais, après avoir causé un peu dans leur langue, un drôle de baragouin, ma foi ! — Mon brave, qu'ils me disent, veux-tu nous vendre ton âne ?

— C'est trop d'honneur, milords, répondis-je ; je vous ai dit que je l'aimais, cet animal, comme un ami, comme un camarade, comme un frère ; mais, si j'en trouvais le prix, et si j'étais sûr qu'il dût tomber entre les mains d'honnêtes gens comme vous (je les flattais les Anglais), je ne voudrais pas empêcher son sort.

— Et quel prix en demandes-tu, mon garçon ?

— Cinquante ducats ! leur dis-je d'un seul coup. C'était énorme ! Mais je l'aimais beaucoup, mon pauvre âne, et il me fallait de grands sacrifices pour me décider à m'en séparer.

— C'est convenu, qu'ils me répondent en me comptant mon argent à l'instant même. Il n'y avait plus à s'en dédire. Je fis comprendre à mon âne que son devoir était de suivre ses nouveaux maîtres. La pauvre bête ne se le fit pas répéter deux fois, et à peine l'eus-je tirée un peu par la queue, qu'elle se mit à grimper bravement après les Anglais. Ils étaient arrivés au bord du cratère et s'amusaient à jeter des pierres au fond du volcan ; l'âne baissait son museau vers le gouffre, alléché par un peu d'écume verdâtre qu'il avait prise pour de la mousse ; moi, j'étais tout occupé à compter mon argent, lorsque tout à coup j'entends un bruit sourd et prolongé... Les deux mécréans avaient jeté la pauvre bête au fond du Vésuve, et ils riaient comme deux sauvages qu'ils étaient. Je vous l'avoue, dans ce premier moment, il me prit une furieuse envie de les envoyer rejoindre ma bête. Mais ça aurait pu me faire du

tort, attendu que ces Anglais sont toujours soutenus par la police ; et d'ailleurs, comme ils m'avaient payé le prix convenu , ils étaient dans leur droit. En descendant, j'eus la douleur de reconnaître au bas du cône, à côté d'un trou qui venait de s'ouvrir pas plus tard que la veille, mon malheureux animal, noir et brûlé comme un charbon. C'était pour voir s'il y avait une communication intérieure entre les deux ouvertures, que les brigands avaient sacrifié mon âne. Je le pleurai long-temps, excellence ; mais comme , en définitive, toutes les larmes du monde n'auraient pu le faire revenir, je me mariai pour me consoler , et j'achetai avec l'argent des Anglais deux chevaux et un corricolo.

Tout en écoutant ce larmoyant récit, j'étais arrivé à l'Ermitage. Pour distraire Francesco de sa douleur, je lui demandai s'il n'y avait pas moyen de boire un verre de vin à la mémoire du noble animal , et s'il n'y aurait pas d'indiscrétion à réclamer quelques instans d'hospitalité dans la cellule de l'ermite.

A ce nom d'ermite, toute la mélancolie de Francesco se dissipa comme par enchantement, il fronça de nouveau ses lèvres par un sourire sardonique, et frappa lui-même à la porte à coups redoublés.

L'ermite parut sur le seuil, et nous reçut avec un empressement digne des premiers temps de l'Eglise. Il nous servit des œufs durs , du saucisson, une salade et des figues excellentes ; le tout arrosé de deux bouteilles de *lacryma christi* de première qualité. Comme je me récriais sur la générosité de notre hôte :

— Attendez la carte, me dit Francesco avec malice.

En effet, le total de cette réfection chrétienne se montait, je crois, à trois piastres ; c'était quatre fois le prix des auberges ordinaires.

Après avoir remercié notre excellent ermite, je montai jusqu'à la bouche du volcan, et je descendis jusqu'au fond du cratère. Le lecteur trouvera mes expressions exactes magnifiquement rendues dans trois admirables pages de Châteaubriand, qui avait accompli avant moi la même ascension et la même descente.

Pendant tout le temps que dura notre voyage, Francesco, remis en train par la petite supercherie de notre hôte, ne cessa pas d'exercer sa bonne humeur sur les moines, sur les quêteurs, sur les ermites de toute espèce, répétant avec une nouvelle énergie qu'il se laisserait écorcher vif plutôt que de jeter une obole dans la bourse d'un de ces intrigans.

De retour à Resina, nous remontâmes dans notre corricolo, et ses déclamations reprurent de plus belle à la vue d'un sacristain qui nous souhaita le bon voyage. Je commençais à désespérer réellement de pouvoir lui imposer silence, lorsqu'au moment où nous passions devant la petite chapelle des âmes du purgatoire, je le vis s'interrompre brusquement au milieu de sa phrase ; ses joues pâlirent, ses lèvres tremblèrent et il laissa tomber le fouet de sa main.

Je regardai devant moi pour tâcher de comprendre quelle pouvait être l'apparition qui causait à mon vaillant conducteur un effroi si terrible, et je vis un petit vieillard, à la barbe blanche et soyeuse, aux yeux baissés et modestes, à la physionomie douce et souriante, paraissant se traîner avec peine, et portant le costume des capucins dans toute sa rigoureuse pauvreté.

Le saint personnage s'avançait vers nous la main gauche sur la poitrine, la droite élevée pour nous présenter une bourse en ferblanc, sur

laquelle étaient reproduites en miniature les mêmes âmes et les mêmes flammes qui éclataient dans les fresques. Au reste, le pauvre capucin ne prononçait pas une parole, se bornant à solliciter la charité des fidèles par son humble démarche et par son éloquente pantomime.

Francesco descendit en tremblant, vida sa poche dans la bourse du quêteur et se signa dévotement en baisant les âmes du purgatoire ; puis, remontant promptement derrière la voiture, il fouetta les deux chevaux à tour de bras, comme s'il se fût agi de fuir devant tous les démons de l'enfer.

Je tenais mon incrédule.

— Qu'y a-t-il, mon cher Francesco ? lui dis-je en raillant à mon tour ; expliquez-moi par quel miracle ce bon capucin, sans même ouvrir la bouche, vous a si subitement converti, que dans votre ardeur de néophyte vous lui avez versé dans les mains tout ce que vous aviez dans vos poches.

— Lui ! un capucin ! dit Francesco en se tournant en arrière avec un reste de frayeur : c'est le plus infâme bandit de Naples et de Sicile ; c'est Pietro. Je croyais qu'il faisait sa sieste à cette heure ; sans cela je ne me serais pas risqué à m'approcher de sa chapelle, où il dévalise les passans avec l'autorisation des supérieurs.

— Comment ! ce vieillard si doux, si bienveillant, si vénérable ?...

— C'est un affreux brigand.

— Prenez garde, Francesco, votre aversion pour les gens d'Église devient révoltante.

— Lui, un homme d'Église ! Mais je vous jure, excellence, par tout ce qu'il y a de plus sacré au monde, qu'il n'est pas plus moine que vous et moi. Quand je lui dis brigand, je l'appelle par son nom ; c'est la seule chose qu'il n'ait pas volée.

— Mais alors par quelle métamorphose se trouve-t-il transformé en capucin ?

— Le diable s'est fait ermite, voilà tout...

— Et comment, dans un pays aussi catholique et aussi religieux que Naples, peut-on lui permettre cette indigne profanation ?...

— Il s'agit bien pour lui de demander une permission ! il la prend.

— Mais la police ?

— Ni vu ni connu...

— Les carabiniers ?

— Votre serviteur...

— Les gendarmes ?

— Enfoncés.

— C'est donc un homme plus déterminé que Marco Brandi, plus rusé que Vardarelli, plus imprenable que Pascal Bruno ?

— C'est à peu près la même force, mais ce n'est plus le même genre.

— Ah ! et quelle est sa spécialité à ce brave capucin ?

— Les autres se contentaient de voler les hommes ; lui, il vole le bon Dieu.

— Comment ! il vole le bon Dieu ?

— Quand je dis le bon Dieu, c'est les prêtres que je veux dire, ça revient au même. Les autres bandits se donnent la peine de courir la campagne, d'arrêter les fourgons du roi, de se battre avec les gendarmes. Sa campagne, à lui, a toujours été la sacristie, ses fourgons l'autel, ses e-

nemis les évêques, les vicaires, les chanoines. Croix, chandeliers, missels, calices, ostensoirs, il n'a rien respecté. Il est né dans l'église, il a vécu aux dépens de l'église, et il veut mourir dans l'église.

— C'est donc par des vols sacrilèges que cet homme a soutenu sa criminelle existence ?

— Mon Dieu, oui ; c'est plus qu'une habitude chez lui, c'est une vocation, c'est une seconde nature. Il est neveu d'un curé ; sa mère l'avait naturellement placé à la paroisse en qualité de sacristain, d'enfant de chœur ou de bedeau, je ne sais pas bien ses fonctions exactes. Quoi qu'il en soit, le premier coup qu'a fait l'affreux garnement a été de voler la montre de son révérend oncle.

— Vraiment ?

— C'est comme j'ai l'honneur de vous le dire, excellence, et encore d'une drôle de manière, allez. Le curé disait la messe tous les matins au petit jour, et, pour que rien ne sortît de la famille, il se faisait servir par son neveu. Il faut vous dire que don Gregorio (c'était don Gregorio que s'appelait le curé) était un homme très exact, assez bon enfant au dehors, mais n'entendant plus la plaisanterie dès qu'il s'agissait de ses devoirs, tenant à gagner honnêtement sa vie, et incapable de faire tort à ses paroissiens d'un *Ite missa est*. Or, comme sa messe lui était payée trois carlins, et qu'elle devait durer trois quarts d'heure, don Gregorio posait sa montre sur l'autel, jetait un coup d'œil sur l'Évangile, un autre sur le cadran, et à l'instant même où l'aiguille touchait à sa quarante-cinquième minute il faisait sa dernière génuflexion, et la messe était dite. Malheureusement don Gregorio avait la vue basse ; aussi à côté de sa montre n'oubliait-il jamais de poser ses lunettes, d'abord pour regarder l'heure, ensuite pour surveiller ses fidèles ; car je ne sais pas si je vous ai dit, excellence, que don Gregorio était curé de Portici, et que les habitants de Portici avaient une dévotion particulière pour le mauvais larron.

— Oui, oui, continue...

— Or, comme c'est l'habitude à la campagne de s'agenouiller tout près de l'autel pour mieux entendre le *Memento*...

— Ah ! je ne savais pas cela...

— C'est tout simple, excellence ; chacun donne quelque chose au prêtre pour qu'il recommande à Dieu son affaire : celui-ci sa récolte, celui-là ses troupeaux, un troisième ses vendanges ; de sorte que l'on n'est pas fâché de savoir comment il s'acquitte de sa commission...

— Eh bien ! que faisait don Gregorio ?

— Don Gregorio, tout en lisant son missel et en regardant son heure, jetait de temps en temps un petit coup d'œil à ses voisins pour voir s'ils ne s'approchaient pas trop de sa montre.

— Je comprends.

— Vous voyez donc, excellence, que ce n'était pas chose facile que de voler la montre de don Gregorio. Or, ce qui eût été un obstacle insurmontable pour tout le monde ne fut qu'un jeu pour le neveu du curé. Son oncle était myope ; il s'agissait de le rendre aveugle, voilà tout. Que fait donc le petit brigand ? Au moment où don Gregorio passait sa chasuble, il colle deux grands pains à cacheter sur les deux verres des lunettes ; avec une telle rapidité et une telle adresse, que le digne curé, ne le croyant pas même dans la sacristie, l'appela deux ou trois fois pour lui demander sa barrette. On peut deviner le reste. Don Gregorio sort de la sacristie

précédé de son neveu, il monte à l'autel, ouvre son Évangile, relève sa chasuble et sa soutane, tire la montre de son gousset et la pose devant lui, tout en priant ses ouailles de ne pas trop se presser; en même temps, il fouille dans l'autre poche, prend ses lunettes, et les enfourche majestueusement sur son nez.

— Jésus-Maria! s'écria le pauvre curé dans son latin, je n'y vois pas clair, je n'y vois plus du tout, je suis aveugle!

Le tour était fait : la montre était passée de l'oncle au neveu. Où chercher le voleur quand on a l'avantage d'être curé de Portici, et que soupçonner un seul c'est évidemment faire tort à tous les autres ?

— En effet, la chose doit être embarrassante. Mais par quel enchaînement de circonstances le sacristain de Portici est-il devenu le capucin de Resina ?

— Depuis son premier vol, sa vie entière n'a été qu'un pillage continuél de couvens, de monastères et d'églises. Le diable en personne n'aurait pu imaginer toutes les abominations qu'il a su mettre en œuvre, et toujours avec un succès qui tenait du miracle. Croiriez-vous enfin, excellence, qu'il s'est servi des choses les plus saintes pour commettre ses crimes les plus audacieux ? Autant de cérémonies religieuses, autant de prétextes d'effraction et d'escalade ; autant de baptêmes, d'enterremens, de mariages, autant de primes prélevées sur la bourse du prochain ; autant de sacremens, autant de vols. Pour vous conter un seul de ses tours ; il va se confesser un jour au trésorier de la chapelle de Saint-Janvier, qui a le privilège de donner l'absolution des péchés les plus énormes :

— Mon père, lui dit le brigand en se frappant la poitrine, j'ai commis un crime horrible.

— Mon fils, la miséricorde de Dieu est sans bornes, et je tiens de notre saint-père le pape des pouvoirs illimités pour vous absoudre ; avouez-moi donc votre crime, et ayez toute confiance dans la bonté du Seigneur...

— J'ai volé un bon prêtre au moment même où j'étais agenouillé humblement à ses pieds pour me confesser.

— C'est très grave, mon fils, et vous avez encouru l'excommunication...

— Vous le voyez, mon père...

— Cependant Dieu est miséricordieux, et il veut la conversion, non pas la mort du pécheur.

— Vous croyez donc, mon père, qu'il me le pardonnera ?

— Je l'espère ; vous repentez-vous, mon fils ?

— De tout mon cœur.

— Alors je vous absous, au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit.

— Ainsi soit-il ! — répondit le voleur en se relevant ; et il s'éloigna d'un air humble et contrit.

Lorsque le brave trésorier voulut se lever à son tour pour monter dans sa chambre, il s'aperçut que les boucles d'argent qui retenaient ses souliers avaient disparu. Vous pensez si le bon prêtre en dut être furieux, et si l'archevêque de Naples a dû solliciter du roi l'arrestation du bandit.

— Et jamais on n'en est venu à bout ?

— Jamais ; le diable lui-même y eût perdu sa peine. Enfin le ministre de la police, désespérant de le faire arrêter, l'amnistia, à la condition qu'il eût à choisir un état, et à se conduire désormais en honnête homme. C'est alors qu'il demanda impudemment à se faire capucin. Mais ce n'était pas assez de la parole du ministre ; il fallait l'autorisation de l'arche-

vêque pour revêtir l'habit religieux, et l'archevêque était trop bien renseigné sur ses faits et gestes pour lui accorder une pareille autorisation.

— Diable! Et comment se tira-t-il de cette nouvelle difficulté?

— Oh! ce n'en fut pas une pour lui. — Ah! s'écria-t-il en souriant, monseigneur ne veut pas me donner la permission; eh bien! je la volerai. Comme il savait contrefaire différentes écritures, il se fabriqua d'abord un certificat en toute règle, et imita parfaitement la signature de l'archevêque. Restait le point le plus difficile: le certificat était nul sans le sceau pontifical, et ce sceau, monseigneur l'appliqua lui-même et le portait nuit et jour à son doigt, dans une bague enrichie de diamans magnifiques. Il s'agissait donc de voler cette bague. Le brigand ne fut pas long-temps à prendre son parti: il loua une petite chambre à deux pas de l'archevêché, s'étendit sur un grabat comme un homme prêt à rendre son âme, fit appeler un confesseur, et, après avoir reçu avec une humilité profonde et une dévotion exemplaire les sacrements de l'Eglise, il demanda en grâce que l'archevêque en personne vînt lui administrer l'extrême-onction, ajoutant qu'il avait à lui confier un secret duquel dépendait le salut de son âme. Comme le cas était urgent et que le moribond paraissait n'avoir plus que quelques instans à vivre, l'archevêque s'empressa de se rendre à la prière du bandit; et, après avoir signé son front, sa bouche et sa poitrine de l'huile bénite, se baissa pour recueillir ses paroles faibles et entrecoupées déjà par le râle de l'agonie. Le mourant se leva sur ses coudes par un suprême effort, et, prenant la main de l'archevêque, murmura ces mots à l'oreille du prélat: — Courez chez vous, monseigneur; tandis que j'expire ici, mes complices mettent le feu à votre palais.

L'archevêque n'en voulut pas entendre davantage; il sauta l'escalier en trois bonds, traversa la rue d'un seul pas, et fit sonner la cloche d'alarme. Il n'y avait ni feu, ni complot, ni voleur; seulement, lorsque Son Éminence fut revenue de son effroi, elle s'aperçut que sa bague avait disparu.

Le lendemain, l'archevêque reçut une lettre conçue en ces termes:

« Monseigneur, j'ai mon certificat, et je vous rendrai votre bague à la condition que vous ne vous opposerez pas plus long-temps à ma vocation.

» *Signé* : Frère PIETRO le bandit. »

A dater de ce jour, personne ne songea plus à s'opposer à la vocation de Pietro: il peignit lui-même sa petite chapelle des âmes du purgatoire, et il demanda l'aumône aux voyageurs en leur mettant le couteau ou le pistolet sous la gorge.

— Mais la peur te fait divaguer, mon pauvre Francesco; cet homme me paraît vieux et infirme, et pour toute arme il ne nous a montré que sa bourse.

— Oh le s'clérat! s'écria Francesco avec un nouveau frisson; mais c'est là son poignard, ce sont là ses pistolets, c'est là sa carabine. D'abord âge, infirmités, dévotion, tout cela n'est que comédie. Il vous avalerait en trois bouchées un régiment de dragons. Ensuite, rien qu'en vous montrant sa bourse, il vous dit: L'argent ou la vie; c'est sa manière. Il vous la présente d'abord du côté des âmes du purgatoire. Si vous lui faites l'aumône à cette première sommation, tout est dit, il vous remercie et vous laisse aller en paix; mais si vous le refusez, il tourne la bourse de l'autre côté: et savez-vous ce qu'il y a de l'autre côté? son propre portrait dans son ancien costume de brigand, armé d'un énorme

couteau, et au bas du portrait on lit en lettres rouges : **PIETRO LE BANDIT.**

— Et si on ne tient pas compte des deux avis ?

— Alors on peut faire son paquet et se préparer à partir pour l'autre monde. Mais cela n'est jamais arrivé. Il est trop connu dans le pays.

A ma grande satisfaction, Francesco, toujours sous l'impression de sa terreur, n'osa plus railler les moines que nous rencontrâmes sur notre route, se découvrit respectueusement devant la croix de Portici, et récita une double prière en repassant devant les statues de saint Janvier et de saint Antoine.

Honneur au capucin de Resina ! Il venait de convertir le dernier voltairien de notre époque.

XXV

Saint Joseph.

Nous avons vu le lazzarone dans sa vie publique et dans sa vie privée ; nous l'avons vu dans ses rapports avec l'étranger et dans ses rapports avec ses compatriotes ; or, comme l'incrédulité de Francesco pourrait fausser le jugement de nos lecteurs à l'endroit de ses confrères, montrons maintenant le lazzarone dans ses relations avec l'Eglise.

Un moine prend un batelier au Môle.

— Où allons-nous, mon père ?

— Au Pausilippe, dit le moine.

Et le batelier se met à ramer de mauvaise humeur ; le moine ne paie jamais son passage. Par hasard il offre une prise de tabac, voilà tout. Cependant il est inouï qu'un batelier ait refusé le passage à un moine.

Au bout de dix minutes, le moine sent quelque chose qui grouille dans ses jambes.

— Qu'est cela ? demande-t-il.

— Un enfant, répond le batelier.

— A toi ?

— On le dit.

— Mais tu n'en es pas sûr ?

— Qui est sûr de cela ?

— Vous autres moins que personne.

— Pourquoi nous autres moins que personne ?

— Vous n'êtes jamais à la maison.

— C'est vrai : heureusement que nous avons un moyen de nous assurer de la vérité si l'enfant est de nous.

— Lequel ?

— Nous le gardons jusqu'à cinq ans.

— Après ?

— A cinq ans, nous lui faisons faire une promenade en mer.

— Et puis ?

— Et puis, quand nous sommes à la hauteur de Capri ou dans le golfe de Baya, nous le jetons à l'eau.

— Eh bien ?

— Eh bien, s'il nage tout seul, il n'y a pas de doute sur la paternité.

— Mais s'il ne nage pas ?

— Ah! s'il ne nage pas, c'est tout le contraire. Nous sommes sûrs de la chose comme si nous l'avions vue de nos deux yeux.

— Alors que faites-vous de l'enfant?

— Ce que nous en faisons?

— Oui.

— Que voulez-vous, mon père! comme au bout du compte ce n'est pas sa faute, à ce pauvre petit, et qu'il n'a pas demandé à venir au monde, nous plongeons après lui et nous le retirons de l'eau.

— Ensuite?

— Ensuite nous le rapportons à la maison.

— Et puis?

— Et puis nous lui donnons sa nourriture; c'est ce que nous lui devons. Mais quant à son éducation, c'est autre chose; cela ne nous regarde pas. De sorte que, vous comprenez, mon père, il devient un affreux garnement sans foi ni loi, ne croyant ni à Dieu ni aux saints, maugréant, jurant, blasphémant; mais lorsqu'il a atteint sa quinzième année, quand il n'est plus bon à rien au monde, nous en faisons...

— Vous en faites quoi? Voyons, achève.

— Nous en faisons un moine, mon père.

Il ne faut cependant pas croire que le lazzarone soit voltairien, matérialiste ou athée; le lazzarone croit en Dieu, espère en l'immortalité de l'âme, et, tout en raillant le mauvais moine, il respecte le bon prêtre.

Il y en avait un qui faisait faire aux lazzaroni tout ce qu'il voulait. Ce prêtre, c'était le célèbre padre Rocco, dont nous avons déjà parlé à propos de la prédication sur les crabes.

Padre Rocco est plus populaire à Naples que Bossuet, Fénelon et Fléchier tout ensemble ne le sont à Paris.

Padre Rocco avait trois moyens d'arriver à son but : la persuasion, la menace, les coups. D'abord il parlait avec une onction toute particulière des récompenses du paradis; puis, si le moyen échouait, il passait au tableau des souffrances de l'enfer; enfin, si la menace n'avait pas plus de succès que la persuasion, il tirait un nerf de bœuf de dessous sa robe, et frappait à tour de bras sur son auditoire. Il fallait qu'un pécheur fût bien endurci pour résister à un pareil argument.

Ce fut Padre Rocco qui réussit à faire éclairer Naples. Cette ville, resplendissante aujourd'hui d'huile et de gaz, de réverbères et de lanternes, de cierges et de veilleuses, était, il y a cinquante ans, plongée dans les plus profondes ténèbres. Ceux qui étaient riches se faisaient éclairer la nuit par un porteur de torches; ceux qui étaient pauvres tâchaient de se trouver sur le chemin des riches, et s'ils suivaient la même route qu'eux ils profitaient de leur fanal.

Il résultait de cette obscurité que les vols étaient du double plus fréquents à cette époque qu'ils ne le sont aujourd'hui; ce qui paraît impossible, mais ce qui n'en est pas moins l'exacte vérité.

Aussi la police décida-t-elle un beau matin qu'on éclairerait les trois principales rues de Naples : Chiaja, Toledo et Forcella.

Ce n'était peut-être pas ces trois rues qu'il était urgent d'éclairer, attendu que ces trois rues étaient justement celles qui pouvaient le mieux se passer d'éclairage; mais on n'arrive pas du premier coup à la perfection, et quelque tendance naturelle qu'ait la police à être infaillible, elle

est, comme toutes les autres choses de ce monde, soumise au tâtonnement du progrès.

Une cinquantaine de réverbères furent donc éparpillés dans les trois rues susdites, et allumés un beau soir, sans qu'on eût demandé aux lazzaroni si cela leur convenait.

Le lendemain, il n'en restait pas un seul; les lazzaroni les avaient cassés depuis le premier jusqu'au dernier.

On renouvela l'expérience trois fois. Trois fois elle amena les mêmes résultats.

La police en fut pour ses cent cinquante réverbères.

On fit venir padre Rocco, et on lui expliqua l'embarras dans lequel se trouvait le gouvernement.

Padre Rocco se chargea de faire entendre raison aux récalcitrans, pourvu qu'on lui permit d'opérer sur eux à sa manière.

Le gouvernement, enchanté d'être débarrassé de ce soin, donna carte blanche à padre Rocco, lequel se mit incontinent à l'œuvre.

Padre Rocco avait compris que c'étaient les rues étroites et tortueuses qu'il fallait éclairer d'abord; et il avait avisé comme un centre la rue Saint-Joseph, qui donne d'un côté dans la rue de Tolède, et de l'autre sur la place de Santa-Medina. Il fit donc peindre sur un beau mur blanc qui se trouvait au milieu de la rue à peu près un magnifique saint Joseph.

Les lazzaroni suivirent les progrès de la peinture sur la muraille avec un plaisir visible. Nous avons oublié de dire que le lazzarone est artiste.

Quand la fresque fut achevée, padre Rocco alluma un cierge devant la fresque; il était dévot à saint Joseph, il brûlait un cierge en l'honneur du saint : il n'y avait rien à dire. D'ailleurs, le cierge jetait une fort médiocre clarté. A dix pas du cierge, on pouvait voler, tuer, assassiner; il fallait des yeux de lynx pour distinguer le voleur du volé, l'assassin de la victime, le meurtrissant du meurtri.

Le lendemain, padre Rocco alluma un second cierge; sa dévotion s'accroissait; il n'y avait rien à dire. Seulement deux cierges produisirent le double de la lumière que produisait un seul; les lazzaroni commencèrent à remarquer qu'il faisait un peu bien clair dans la rue Saint-Joseph.

Le surlendemain, padre Rocco alluma un troisième cierge. Cette fois, les lazzaroni se plaignirent tout haut. Padre Rocco ne tint aucun compte de leurs plaintes; et comme sa dévotion à saint Joseph allait toujours croissant, le quatrième jour il alluma un réverbère.

Cette fois, il n'y avait pas à se tromper aux intentions de padre Rocco; il faisait, à minuit, clair dans la rue Saint-Joseph comme en plein jour.

Les lazzaroni cassèrent le réverbère de padre Rocco, comme ils avaient cassé les réverbères du gouvernement.

Padre Rocco annonça qu'il prêcherait le dimanche suivant sur la puissance de saint Joseph.

C'était une grande affaire qu'un sermon de padre Rocco.

Padre Rocco prêchait rarement, et toujours dans des circonstances suprémes; ce n'était pas un faiseur de phrases, c'était un diseur de faits.

Or, comme les faits racontés par padre Rocco étaient toujours à la hauteur de l'intelligence de son auditoire, les sermons de padre Rocco produisaient habituellement une profonde impression sur ses ouailles.

Aussi, dès que le bruit se répandit que padre Rocco prêcherait, tous

les lazzaroni se répétèrent-ils les uns aux autres cette importante nouvelle, de sorte qu'à l'heure indiquée pour le sermon, non seulement l'église Saint-Joseph était pleine, mais encore il y avait une queue qui bifurquait sur les marches de l'église, et qui remontait d'un côté jusqu'au Mercatello, et descendait de l'autre jusqu'à la place du Palais-Royal.

Les derniers, comme on le comprend bien, ne pouvaient rien entendre, mais ils comptaient sur l'obligeance de ceux qui entendraient pour leur répéter ce qu'ils auraient entendu.

Padre Rocco monta en chaire : il ouvrit la bouche, on fit silence.

— Mes enfans, dit-il, il est bon de vous apprendre que c'est moi qui ai fait peindre le saint Joseph que vous avez pu admirer dans la rue qui porte le nom de ce grand saint.

— Nous le savons, nous le savons, dirent en chœur les lazzaroni.

Padre Rocco, au contraire d'une foule de prédicateurs qui posent d'avance la condition qu'on ne les interrompra point, padre Rocco, dis-je, provoquait ordinairement le dialogue.

— Mes enfans, continua-t-il, il est bon de vous apprendre que c'est moi qui ai mis un cierge devant saint Joseph.

— Nous le savons, reprirent les lazzaroni.

— Que c'est moi qui ai mis deux cierges devant saint Joseph.

— Nous le savons encore.

— Que c'est moi qui ai mis trois cierges devant saint Joseph.

— Nous le savons toujours.

— Enfin, que c'est moi qui ai mis un réverbère devant saint Joseph.

— Mais pourquoi avez-vous mis un réverbère devant saint Joseph, puisqu'on ne met pas de réverbère devant les autres saints ?

— Parce que saint Joseph, ayant plus de puissance que tout autre au ciel, doit plus que tout autre être honoré sur la terre.

— Oh ! firent les lazzaroni, un instant, padre Rocco ; nous avons d'abord le bon Dieu qui passe avant lui.

— J'en conviens, dit padre Rocco.

— La Madone !

— Pardon, la Madone est sa femme.

— Jésus-Christ ?

— Jésus-Christ est son fils.

— Ce qui veut dire ?...

— Que le mari et le père passent avant la mère et l'enfant.

— Ainsi, saint Joseph a plus de pouvoir que la Madone ?

— Oui.

— Il a plus de pouvoir que Jésus-Christ ?

— Oui.

— Quel pouvoir a-t-il donc ?

— Il a le pouvoir de faire entrer au ciel tous ceux qui lui furent dévots sur la terre.

— Quelque chose qu'ils aient faite ?

— Oh ! mon Dieu, oui.

— Même les voleurs ?

— Même les voleurs.

— Même les brigands ?

— Même les brigands.

— Même les assassins ?

— Même les assassins.

Il se fit un grand murmure de doute dans l'assemblée. Padre Rocco se croisa les bras et laissa le murmure monter, décroître et s'éteindre.

— Vous doutez ? dit padre Rocco.

— Hum ! firent les lazzaroni.

— Eh bien ! voulez-vous que je vous raconte ce qui est arrivé, pas plus tard qu'il y a huit jours, à Mastrilla ?

— A Mastrilla le bandit ?

— Oui.

— Qui a été jugé à Gaëte ?

— Oui.

— Et pendu à Terracine ?

— Oui.

— Racontez, padre Rocco, racontez, s'écrièrent tous les lazzaroni.

Padre Rocco n'attendait que cette invitation, aussi ne se fit-il point prier.

— Comme vous le savez, Mastrilla était un brigand sans foi ni loi ; mais ce que vous ne savez pas, c'est que Mastrilla était dévot à saint Joseph.

— Non, c'est vrai, nous ne le savions pas, dirent les lazzaroni.

— Eh bien ! je vous l'apprends, moi.

Les lazzaroni se répétèrent les uns aux autres : — Mastrilla était dévot à saint Joseph.

— Tous les jours Mastrilla faisait sa prière à saint Joseph, et il lui disait : « Grand saint, je suis un si formidable pécheur que je ne compte que sur vous pour me sauver à l'heure de ma mort, car il n'y a que vous qui puissiez obtenir du bon Dieu qu'un réprouvé comme moi puisse entrer dans le paradis. Tout autre élu y perdrait son latin. Je ne compte donc que sur vous, ô grand saint Joseph ! » Voilà la prière qu'il faisait tous les jours.

— Eh bien ? demandèrent les lazzaroni.

— Eh bien ! répondit le prédicateur, lorsqu'il fut dans les mains du bourreau, qu'il fut sur l'échelle, qu'il eut la corde au cou, il demanda la permission de dire deux lignes de prières. — On la lui accorda. Il répéta alors son oraison habituelle, et, au dernier mot de son oraison, sans attendre que le bourreau le poussât, il sauta de l'échelle en l'air. Cinq minutes après il était pendu.

— Je l'ai vu pendre, dit un des assistans.

— Eh bien ! ce que je dis est-il vrai ? demanda le prédicateur.

— C'est la vérité pure, répondit le lazzarone.

— Après ? après ? crièrent les lazzaroni, qui commençaient à prendre un vif intérêt à la narration de padre Rocco.

— A peine Mastrilla fut-il mort qu'il vit deux routes ouvertes devant lui, une qui allait en montant, l'autre qui allait en descendant. Quand on vient d'être pendu, il est permis de ne pas savoir ce qu'on fait. Mastrilla prit la route qui allait en descendant.

Mastrilla descendit, descendit, descendit, pendant un jour, une nuit, et encore un jour ; enfin, il trouva une porte. C'était la porte de l'enfer. Mastrilla frappa à la porte. Pluton parut.

— D'où viens-tu ? demanda Pluton.

— Je viens de la terre, répondit Mastrilla.

— Que veux-tu ?

- Je veux entrer.
- Qui es-tu ?
- Je suis Mastrilla.
- Il n'y a pas de place ici pour toi ; tu as passé ta vie à prier saint Joseph ; va-t'en trouver ton saint.
- Où est saint Joseph ?
- Il est au ciel.
- Par où va-t-on au ciel ?
- Retourne par où tu es venu, tu trouveras un chemin qui monte ; une fois que tu seras sur ce chemin, va toujours tout droit : le ciel est au bout.
- Il n'y a pas à se tromper ?
- Non.
- Bien obligé.
- Il n'y a pas de quoi.
- Pluton ferma la porte, et Mastrilla prit le chemin du ciel.
- Il monta pendant un jour, une nuit et un jour ; puis monta encore pendant une nuit, un jour et une nuit, et il trouva une porte. C'était la porte du ciel. Mastrilla frappa à la porte. Saint Pierre parut.
- D'où viens-tu ? demanda saint Pierre.
- Je viens de l'enfer, répondit Mastrilla.
- Que veux-tu ?
- Je veux entrer.
- Qui es-tu ?
- Je suis Mastrilla.
- Comment ! s'écria saint Pierre, tu es Mastrilla le bandit, Mastrilla le voleur, Mastrilla l'assassin, et tu demandes à entrer au ciel !
- Dame ! on ne veut pas de moi en enfer, dit Mastrilla ; il faut bien que j'aïlle quelque part.
- Et pourquoi ne veut-on pas de toi en enfer ?
- Parce que j'ai été toute ma vie dévot à saint Joseph.
- En voilà encore un ! dit saint Pierre ; cela ne finira donc pas !
- Mais** tant pis, ma foi ! Je suis las d'entendre toujours la même chanson.
- Tu n'entreras pas !**
- Comment ! je n'entrerai pas ?
- Non.
- Et où voulez-vous que j'aïlle ?
- Va-t'en au diable !
- J'en viens.
- Eh bien ! retournes-y.
- Ah ! non, non ! Merci ! il y a trop loin ; je suis fatigué. **Ma voilà ici, j'y reste.**
- Comment, tu y restes ?
- Qui.
- Et tu comptes entrer malgré moi ?
- Je l'espère bien.
- Et sur qui comptes-tu pour cela ?
- Sur saint Joseph.
- Qui se réclame de moi ? demanda une voix.
- Moi, moi ! cria Mastrilla, qui reconnut saint Joseph, lequel, passant par hasard, avait entendu prononcer son nom.

- Allons, bon ! dit saint Pierre, il ne manquait plus que cela !
- Qu'y a-t-il donc ? demanda saint Joseph.
- Rien, dit saint Pierre ; absolument rien.
- Comment, rien ! s'écria Mastrilla ; vous appelez cela rien, vous ! Vous m'envoyez en enfer et vous ne voulez pas que je crie !
- Pourquoi envoyez-vous cet homme en enfer ? demanda saint Joseph.
- Parce que c'est un bandit, répondit saint Pierre.
- Mais peut-être s'est-il repenti à l'heure de sa mort ?
- Il est mort impénitent !
- Ce n'est pas vrai ! s'écria Mastrilla.
- A quel saint t'es-tu voué en mourant ? demanda saint Joseph.
- Mais à vous, grand saint, à vous en personne, à vous, et pas à un autre. Mais c'est par jalousie ce que saint Pierre en fait.
- Qui es-tu ? demanda saint Joseph.
- Je suis Mastrilla.
- Comment ! tu es Mastrilla, mon bon Mastrilla, qui tous les jours me faisais sa prière ?
- C'est moi-même en personne.
- Et qui au moment de ta mort t'es adressé à moi, directement à moi ?
- A vous seul.
- Et il veut t'empêcher d'entrer ?
- Si vous n'étiez pas passé là, c'était fini.
- Mon cher saint Pierre, dit Joseph prenant un air digne, j'espère que vous allez laisser passer cet homme ?
- Ma foi, non, dit saint Pierre ; je suis concierge ou je ne le suis pas. Si l'on n'est pas content de moi qu'on me destitue ; mais je veux être maître à ma porte, et ne tirer le cordon que quand il me plaît.
- Eh bien ! alors, dit saint Joseph, vous trouverez bon que nous référons de la chose au bon Dieu. Vous ne lui contesterez pas le droit d'ouvrir le paradis à qui bon lui semble.
- Soit ! allons au bon Dieu.
- Mais laissez entrer cet homme, au moins.
- Qu'il attende à la porte.
- Que dois-je faire, grand saint ? demanda Mastrilla. Faut-il que je force la consigne ou faut-il que j'obéisse ?
- Attends, mon ami, dit saint Joseph, et si tu n'entres pas, c'est moi qui sortirai ; entends-tu ?
- J'attendrai, dit Mastrilla.
- Saint Pierre referma la porte, et Mastrilla s'assit sur le seuil.
- Les deux saints se mirent à la recherche du bon Dieu. Au bout d'un instant ils le trouvèrent occupé à dire l'office de la Vierge.
- Encore ! dit le bon Dieu en entendant le bruit que faisaient les deux saints en entrant ; mais on ne peut donc pas être tranquille dix minutes ! Que me veut-on ? leur dit-il.
- Seigneur, dit saint Pierre, c'est saint Joseph...
- Seigneur, dit saint Joseph, c'est saint Pierre...
- Mais vous vous querellerez donc toujours ! Mais je serai donc éternellement occupé à mettre la paix entre vous !
- Seigneur, dit saint Joseph, c'est saint Pierre qui ne veut pas laisser entrer mes dévots.

— Seigneur, dit saint Pierre, c'est saint Joseph qui veut faire entrer tout le monde.

— Et moi je vous dis que vous êtes un égoïste ! reprit saint Joseph.

— Et vous un ambitieux ! reprit saint Pierre.

— Silence ! dit le bon Dieu. Voyons, de quoi s'agit-il ?

— Seigneur, demanda saint Pierre, suis-je concierge du paradis ou non ?

— Vous l'êtes. On pourraient trouver un meilleur, mais enfin vous l'êtes.

— Ai-je le droit d'ouvrir ou de fermer la porte à ceux qui se présentent ?

— Vous l'avez ; mais, vous comprenez, il faut être juste. Qui est-ce qui se présente ?

— Un bandit, un voleur, un assassin.

— Oh ! fit le bon Dieu.

— Qui vient d'être pendu.

— Oh ! oh ! Est-ce vrai, saint Joseph ?

— Seigneur... répondit saint Joseph un peu embarrassé.

— Est-ce vrai ? oui ou non ? répondez.

— Il y a du vrai, dit saint Joseph.

— Ah ! fit saint Pierre triomphant.

— Mais cet homme m'a toujours été particulièrement dévot, et je ne puis pas abandonner mes amis dans le malheur.

— Comment s'appelait-il ? demanda le bon Dieu.

— Mastrilla, répondit saint Joseph avec une certaine hésitation.

— Attendez donc ! attendez donc ! fit le bon Dieu cherchant dans sa mémoire ; Mastrilla, Mastrilla, mais je connais cela, moi.

— Un voleur, dit saint Pierre.

— Oui.

— Un brigand, un assassin.

— Oui, oui.

— Qui se tenait sur la route de Rome à Naples, entre Terracine et Gaëte.

— Oui, oui, oui.

— Et qui pillait toutes les églises.

— Comment ! et c'est cet homme-là que tu veux faire entrer ici ? demanda le bon Dieu à saint Joseph.

— Pourquoi pas ? dit saint Joseph ; le bon larron y est bien.

— Ah ! tu le prends sur ce ton-là ! dit le bon Dieu, à qui ce reproche était d'autant plus sensible que c'était toujours celui que lui faisaient les saints lorsqu'on leur refusait de laisser entrer quelqu'un de leurs protégés.

— C'est celui qui me convient, dit saint Joseph.

— Bon ! nous allons voir ! Saint Pierre ?

— Seigneur.

— Je vous défends de laisser entrer Mastrilla.

— Faites bien attention à ce que vous ordonnez là, Seigneur, reprit saint Joseph.

— Saint Pierre, je vous défends de laisser entrer Mastrilla, dit le bon Dieu. Vous entendez ?

— Parfaitement, Seigneur. Il n'entrera pas, soyez tranquille.

— Ah ! il n'entrera pas ? dit saint Joseph.

— Non, dit le bon Dieu.

— C'est votre dernier mot ?

— Oui.

— Vous y tenez ?

— J'y tiens.
 — Il est encore temps de revenir là-dessus.
 — J'ai dit.
 — En ce cas-là, adieu, Seigneur.
 — Comment ! adieu ?
 — Oui, je m'en vais.
 — Où ?
 — Je retourne à Nazareth.
 — Vous retournez à Nazareth, vous !
 — Certainement. Je n'ai pas envie de rester dans un endroit où l'on me traite comme vous le faites.
 — Mon cher, dit le bon Dieu, voilà déjà la dixième fois que vous me faites la même menace.

— Eh bien ! je ne vous la ferai pas une onzième.
 — Tant mieux !
 — Ah ! tant mieux ! Alors vous me laissez partir ?
 — De grand cœur.
 — Vous ne me retenez pas ?
 — Je m'en garde.
 — Vous vous en repentirez.
 — Je ne crois pas.
 — C'est ce que nous allons voir.
 — Eh bien, voyons !
 — Réfléchissez-y.
 — C'est réfléchi.
 — Adieu, Seigneur.
 — Adieu, saint Joseph.
 — Il est encore temps, dit saint Joseph en revenant.
 — Vous n'êtes pas encore parti ? dit le bon Dieu.
 — Non, mais cette fois je pars.
 — Bon voyage !
 — Merci.

Le bon Dieu se remit à ses affaires, saint Pierre retourna à sa porte, saint Joseph rentra chez lui, ceignit ses reins, prit son bâton de voyage et passa chez la Madone.

La Madone chantait le *Stabat Mater* de Pergolèse, qui venait d'arriver au ciel. Les onze mille vierges lui servaient de chœur ; les séraphins, les chérubins, les dominations, les anges et les archanges lui servaient d'instrumentistes ; l'angé Gabriel conduisait l'orchestre.

— Psitt ! fit saint Joseph.
 — Qu'y a-t-il ? demanda la Madone.
 — Il y a qu'il faut me suivre.
 — Où cela !
 — Que vous importe ?
 — Mais enfin ?
 — Êtes-vous ma femme, oui ou non ?
 — Oui.
 — Eh bien, la femme doit obéissance à son époux.
 — Je suis votre servante, monseigneur, et j'irai où vous voudrez, dit la Madone.
 — C'est bien, dit saint Joseph. Venez.

La Madone suivit saint Joseph les yeux baissés et avec sa résignation habituelle, toujours prête qu'elle était à donner l'exemple du devoir et de la vertu au ciel comme sur la terre.

— Eh bien ! demanda saint Joseph, que faites-vous ?

— Je vous obéis, monseigneur.

— Vous me suivez seule ?

— Je m'en vais comme je suis venue.

— Ce n'est pas de cela qu'il s'agit : emmenez votre cour, emmenez !

La Madone fit un signe, et les onze mille vierges marchèrent derrière elle en chantant ; elle fit un autre signe, et les séraphins, les chérubins, les dominations, les anges et les archanges, l'accompagnèrent en jouant de la viole, de la harpe et du luth.

— C'est bien, dit saint Joseph, et il entra chez Jésus-Christ.

Jésus-Christ revoyait l'évangile de saint Mathieu, dans lequel s'étaient glissées quelques erreurs de typographie.

— Psitt ! fit saint Joseph.

— Qu'y a-t-il ? demanda Jésus-Christ.

— Il y a qu'il faut me suivre.

— Où cela ?

— Que vous importe !

— Mais enfin ?

— Êtes-vous mon fils, oui ou non !

— Oui, dit Jésus-Christ.

— Le fils doit obéissance à son père.

— Je suis votre serviteur, mon père, dit le Christ, et j'irai où vous voudrez.

— C'est bien, dit saint Joseph ; venez.

Le Christ suivit saint Joseph avec cette douceur qui l'a fait si fort, et cette humilité qui l'a fait si grand.

— Eh bien ! demanda saint Joseph, que faites-vous ?

— Je vous obéis, mon père.

— Vous me suivez seul ?

— Je m'en vais comme je suis venu.

— Ce n'est pas de cela qu'il s'agit ; emmenez votre cour, emmenez.

Jésus fit un signe : les apôtres se rangèrent autour de lui ; Jésus éleva la voix, et les saints, les saintes et les martyrs accoururent.

— Suivez-moi, dit le Christ.

Et les apôtres, les saints, les saintes et les martyrs marchèrent à sa suite.

Il prit la tête du cortège et s'achemina vers la porte. Derrière lui venaient la Madone et toute la population du ciel.

Ils rencontrèrent le Saint-Esprit qui causait avec la colombe de l'arche.

— Où donc allez-vous comme cela ? demanda le Saint-Esprit.

— Nous allons faire un autre paradis, dit saint Joseph.

— Et pourquoi cela ?

— Parce que nous ne sommes pas contents de celui-ci.

— Mais le bon Dieu ?...

— Le bon Dieu, nous le laissons.

— Oh ! il y a quelque erreur là-dessous, dit le Saint-Esprit. Voulez-vous permettre que j'aie en conférer avec le Seigneur ?

— Allez, dit saint Joseph, mais dépêchez-vous, nous sommes pressés.

— J'y vole et je reviens, dit le Saint-Esprit.

Le Saint-Esprit entra dans l'oratoire du bon Dieu et alla s'abattre sur son épaule.

- Ah ! c'est vous ? dit le bon Dieu. Quelle nouvelle ?
- Mais une nouvelle terrible !
- Laquelle ?
- Vous ne savez donc pas ?
- Non.
- Saint Joseph s'en va.
- C'est moi qui l'ai mis à la porte.
- Vous, Seigneur ?
- Oui, moi. Il n'y avait plus moyen de vivre avec lui ; c'étaient tous les jours de nouvelles prétentions, de nouvelles exigences. On aurait dit qu'il était le maître ici.
- Eh bien ! vous avez fait là une belle chose !
- Comment ?
- Il emmène la Madone.
- Bah !
- Il emmène Jésus-Christ.
- Impossible !
- La Madone emmène les onze mille vierges, les séraphins, les chérubins, les dominations, les anges, les archanges.
- Que me dites-vous là !
- Le Christ emmène les apôtres, les saints, les saintes et les martyrs.
- Mais c'est donc une défection !
- Générale.
- Que va-t-il donc me rester, à moi ?
- Les prophètes Isaïe, Ézéchiël, Jérémie.
- Mais je vais m'ennuyer à mourir, moi !
- C'est comme cela.
- Vous vous serez trompé.
- Regardez.

Le bon Dieu regarda par cette même fenêtre où notre grand poète Béranger le vit, et il aperçut une foule immense qui se pressait du côté de la porte du paradis ; tout le reste du ciel était vide, à l'exception d'un petit coin où causaient les trois prophètes.

Le bon Dieu comprit d'un seul coup d'œil la situation critique dans laquelle il se trouvait.

- Que faut-il faire ? demanda le bon Dieu au Saint-Esprit.
- Dame ! dit celui-ci, je ne connais pas l'état de la question.
- Le bon Dieu lui raconta tout ce qui s'était passé entre lui et saint Joseph à propos de Mastrilla, et comme quoi il avait donné raison à saint Pierre.
- C'est une faute, dit le Saint-Esprit.
- Comment, c'est une faute ! s'écria le bon Dieu.
- Eh ! mon Dieu, oui. Il ne s'agit point ici du plus ou moins de mérite du protégé ; il s'agit du plus ou moins de puissance du protecteur.
- Un malheureux charpentier !
- Voilà ce que c'est de lui avoir fait une position ! il en abuse.
- Mais que faire ?
- Il n'y a pas deux moyens : il faut en passer par ce qu'il voudra.
- Mais il est capable de m'imposer des conditions nouvelles !

— Il faut les accepter de suite. Plus vous attendrez, plus il deviendra exigeant.

— Allez donc me le chercher, dit le bon Dieu.

— J'y vais, dit le Saint-Esprit.

En un coup d'aile le Saint-Esprit fut à la porte du paradis : rien n'était changé ; saint Joseph avait la main sur la clé, et tout le monde attendait qu'il ouvrît la porte pour sortir avec lui. Quant à saint Pierre, en sa qualité d'apôtre, il avait été forcé de se mettre à la suite du Christ.

— Le bon Dieu vous demande, dit le Saint-Esprit à saint Joseph.

— Ah ! c'est bien heureux ! dit celui-ci.

— Il est disposé à faire tout ce que vous voulez.

— Je savais bien qu'il en viendrait là.

— Vous pouvez renvoyer chacun à son poste.

— Non pas, non pas ; je prie au contraire tout le monde de m'attendre ici. Si nous ne nous entendions pas, ce serait à recommencer.

— Nous attendrons, dirent la Madone et le Christ.

— C'est bien, dit saint Joseph.

Et, précédé du Saint-Esprit, il alla retrouver le bon Dieu.

— Seigneur, dit le Saint-Esprit entrant le premier, voici saint Joseph.

— Ah ! c'est bien heureux ! dit le bon Dieu.

— Je vous avais prévenu, répondit saint Joseph.

— Mauvaise tête !

— Écoutez, on est saint ou on ne l'est pas ; si on est saint, il faut avoir le droit de faire entrer dans le paradis ceux qui se réclament de vous ; si on ne l'est pas, il faut s'en aller autre part.

— C'est bien, c'est bien ; n'en parlons plus.

— Mais, au contraire, parlons-en ; c'est fini pour aujourd'hui, mais cela recommencera demain.

— Que veux-tu ? voyons.

— Je veux que tous ceux qui auront eu confiance en moi pendant leur vie puissent compter sur moi après leur mort.

— Diable ! Sais-tu ce que tu demandes là ?

— Parfaitement.

— Si je donnais un pareil privilège à tout le monde.

— D'abord, je ne suis pas tout le monde, moi.

— Voyons, transigeons.

— C'est à prendre ou à laisser.

— Le quart ?

— Je m'en vais.

Et saint Joseph fit un pas.

— La moitié ?

— Adieu.

Et saint Joseph gagna la porte.

— Les trois quarts ?

— Bonsoir !

Et saint Joseph sortit.

— Est-ce qu'il s'en va tout de bon ? demanda le bon Dieu.

— Tout de bon ! répondit le Saint-Esprit.

— Il ne se retourne point ?

— Pas le moins du monde.

— Il ne ralentit pas sa marche ?

— Il se met à courir.

— Volez après lui, et dites-lui qu'il revienne.

Le Saint-Esprit vola après saint Joseph, et le ramena à grand'peine.

— Eh bien ! dit le bon Dieu, puisque le maître ici c'est vous et non pas moi, il sera fait comme vous le voulez.

— Envoyez chercher le notaire, dit saint Joseph.

— Comment, le notaire ! s'écria le bon Dieu ; vous ne vous en rap-
portez pas à ma parole.

— *Verba volant*, dit saint Joseph.

— Appelez un notaire, dit le bon Dieu.

Le notaire fut appelé, et saint Joseph est possesseur aujourd'hui d'un acte parfaitement en règle qui l'autorise à faire entrer dans le paradis quiconque lui est dévot.

Or, je vous le demande maintenant, un saint comme saint Joseph peut-il se contenter d'un mauvais cierge comme un saint de troisième ou de quatrième ordre, et ne mérite-t-il pas un réverbère ?

— Il en mérite dix, il en mérite vingt, il en mérite cent ! crièrent les lazzaroni. Vive saint Joseph ! vive le père du Christ ! vive le mari de la Madone ! à bas saint Pierre !

Le même soir, padre Rocco fit allumer dix réverbères dans la rue Saint-Joseph. Le lendemain, il en fit allumer vingt dans les rues adjacentes ; le surlendemain, il en fit allumer cent dans les environs ; le tout à la plus grande gloire du saint auquel l'histoire qu'il venait de raconter avait improvisé une si grande popularité.

Ce fut ainsi que les réverbères de la rue Saint-Joseph, débordant d'un côté dans la rue de Tolède et de l'autre sur la place de Santa-Mediana, finirent à peu peu par se glisser, grâce au pieux stratagème de padre Rocco, dans les rues les plus sombres et les plus désertes de Naples.

DEUXIÈME PARTIE.

I

La villa Giordani.

Une violente éruption du Vésuve, miraculeusement calmée par saint Janvier, donna lieu à un étrange épisode.

Sur le penchant du Vésuve, à la source d'une des branches du Sebetus, s'élevait une de ces charmantes villas, comme on en voit blanchir au fond des délicieux tableaux de Léopold Robert. C'était une élégante bâtisse carrée, plus grande qu'une maison, moins imposante qu'un palais, au portique soutenu par des colonnes, au toit en terrasse, aux jalousies vertes, au perron surchargé de fleurs, dont les degrés conduisaient à un jardin tout planté d'orangers, de lauriers roses et de grenadiers. A l'un des angles de cette coquette habitation s'élevait un bouquet de palmiers dont les cimes, dépassant le toit, retombaient dessus comme un panache, et donnaient à tout l'ensemble du bâtiment un petit air oriental qui faisait plaisir à voir. Toute la journée, comme c'est l'habitude à

Naples, la villa muette semblait solitaire et restait fermée; mais, lorsque le soir arrivait, et avec le soir la brise de la mer, les jalousies s'ouvraient doucement, pour respirer, et alors ceux qui passaient au pied de cette demeure enchantée pouvaient voir, à travers les fenêtres, des appartemens aux meubles dorés et aux riches tentures, dans lesquels passaient, appuyés au bras l'un de l'autre, et se regardant avec amour, un beau jeune homme et une belle jeune femme. C'étaient les maîtres de ce petit palais de fée, le comte Odoardo Giordani et sa jeune femme la comtesse Lia.

Quoique les deux jeunes gens s'aimassent depuis long-temps, il y avait six mois seulement qu'ils étaient unis l'un à l'autre. Ils avaient dû se marier au moment où la révolution napolitaine avait éclaté; mais alors le comte Odoardo, que sa naissance et ses principes attachaient à la cause royale, avait suivi le roi Ferdinand en Sicile, était resté à Palerme, comme chevalier d'honneur de la reine, pendant sept à huit mois; puis, au moment où le cardinal Ruffo avait fait son expédition de Calabre, le comte Odoardo avait demandé à sa souveraine la permission de partir avec lui, et, l'ayant obtenue, avait accompagné cet étrange chef de partisans dans sa marche triomphale vers Naples. Il était entré avec lui dans la capitale, avait retrouvé sa Lia fidèle, et, comme rien ne s'opposait plus à son mariage, il l'avait épousée. Fuyant alors les massacres qui désolaient la ville, il avait emporté sa jeune femme dans le paradis que nous avons essayé de décrire, qu'ils habitaient ensemble depuis six mois, et où le comte eût été, sans contredit, l'homme le plus heureux de la terre, sans un événement qui venait de lui arriver et qui troublait profondément son bonheur.

Tous les membres de sa famille n'avaient point partagé la haine qu'il portait aux Français, et qui lui avait fait quitter Naples à leur approche. Le comte avait une sœur cadette nommée Teresa, belle et chaste enfant qui s'épanouissait comme un lis à l'ombre du cloître. Selon l'habitude des familles napolitaines, l'avenir d'amour et de bonheur de la jeune fille, cet amour que Dieu a permis à toute créature humaine d'espérer, avait été sacrifié à l'avenir d'ambition de son frère aîné. Avant que la pauvre Teresa sût ce que c'était que le monde, la grille d'un couvent s'était fermée entre le monde et elle; et, lorsque son père était mort, lorsque son frère aîné, qui l'adorait, était devenu maître de sa liberté, depuis trois ans déjà ses vœux étaient prononcés.

La première parole du comte Odoardo à sa sœur, en la revoyant après la mort de son père, avait été l'offre de lui faire obtenir du saint père la rupture d'un engagement pris avant qu'elle connût la valeur du serment prononcé, et qu'elle pût apprécier l'étendue du sacrifice qu'elle allait faire; mais pour la pauvre enfant, qui n'avait vu le monde qu'à travers le voile insouciant de ses premières années, dont le cœur ne connaissait d'autre amour que celui qu'elle avait voué au Seigneur, le cloître avait son charme, et la solitude son enchantement; elle remercia donc son frère bien-aimé de l'offre qu'il lui faisait, mais elle l'assura qu'elle se trouvait heureuse et qu'elle craignait tout changement qui viendrait donner à son existence un autre avenir que celui auquel elle s'était habituée.

Le jeune homme, qui commençait à aimer, et qui savait quel changement l'amour apporte dans la vie, se retira en priant Dieu de permettre que sa sœur ne regrettât jamais la résolution qu'elle avait prise.

Quelques mois s'écoulèrent; puis arrivèrent les événemens que nous

avons racontés : le comte Odoardo se retira en Sicile, comme nous l'avons dit, laissant la jeune carmélite sous la garde du Seigneur.

Les Français entrèrent à Naples, et la république parthénopéenne fut proclamée : un des premiers actes du nouveau gouvernement fut, ainsi que l'avait fait sa sœur aînée la république française, d'ouvrir les portes de tous les couvens et de déclarer que les vœux prononcés par force étaient nuls.

Puis, comme cette décision était insuffisante pour déterminer les femmes surtout à quitter l'asile où elles s'étaient habituées à vivre et où elles comptaient mourir, un décret arriva bientôt qui déclarait les ordres religieux complètement abolis.

Force fut alors aux pauvres colombes de sortir de leur nid ; Teresa se retira chez sa tante, qui l'accueillit comme si elle eût été sa fille ; mais la maison de la marquise de Livello (c'est ainsi que se nommait la tante de Teresa) était mal choisie pour que la jeune religieuse pût retrouver le calme qu'elle regrettait. La marquise, que sa position aristocratique, sa fortune et sa naissance attachaient de cœur à la maison de Bourbon, avait craint d'être compromise par cet attachement bien connu, et elle s'était empressée de recevoir chez elle le général Championnet et les principaux chefs de l'armée française.

Parmi ces officiers il y avait un jeune colonel de vingt-quatre ans. A cette époque, on était colonel de bonne heure. Celui-ci, sans naissance, sans fortune, était parvenu à ce grade, aidé par son seul courage. A peine eut-il vu Teresa qu'il en devint amoureux ; à peine Teresa l'eut-elle vu qu'elle comprit qu'il y a d'autre bonheur dans la vie que la solitude et le repos du cloître.

Les jeunes gens s'aimèrent, l'un avec l'imagination d'un Français, l'autre avec le cœur d'une Italienne. Cependant, dès le premier retour qu'ils avaient fait sur eux-mêmes, ils avaient compris que cet amour ne pouvait être que malheureux. Comment la sœur d'un émigré royaliste pouvait-elle épouser un colonel républicain ?

Les jeunes gens ne s'en aimèrent pas moins, et peut-être ne s'en aimèrent-ils que davantage. Trois mois passèrent comme un jour ; puis cet ordre fatal, qui devait être le signal de si grands malheurs, arriva à l'armée française de battre en retraite, et vint réveiller les amans au milieu de leur songe d'or. Il ne s'agissait point de se quitter : l'amour des jeunes gens était trop grand pour s'arrêter un instant à l'idée d'une séparation. Se séparer c'était mourir, et tous deux se trouvaient si heureux, qu'ils avaient bonne envie de vivre.

En Italie, pays des amours instantanées, tout a été prévu pour qu'à chaque heure du jour et de la nuit un amour du genre de celui qui liait le jeune colonel à Teresa pût recevoir sa sanctification. Deux amans se présentent devant un prêtre, lui déclarent qu'ils désirent se prendre pour époux, se confessent, reçoivent l'absolution, vont s'agenouiller devant l'autel, entendent la messe et sont mariés.

Le colonel proposa à Teresa un mariage de ce genre. Teresa accepta. Il fut convenu que pendant la nuit qui précéderait le départ des Français, Teresa quitterait le palais de sa tante, et que les deux jeunes gens iraient recevoir la bénédiction nuptiale dans l'église del Carmine, située place du *Mercato nuovo*.

Tout se fit ainsi qu'il avait été arrêté, à une chose près. Les deux jeunes

gens se présentèrent devant le prêtre, qui leur dit qu'il était tout disposé à les unir aussitôt qu'il les aurait entendus en confession. Il n'y avait rien à dire, c'était l'habitude : le colonel s'y conforma en s'agenouillant d'un côté du confessionnel, tandis que la jeune fille s'agenouillait de l'autre; et quoique sans doute son récit ne fût pas exempt de certaines peccadilles, le prêtre, qui savait qu'il faut passer quelque chose à un colonel, et surtout à un colonel de vingt-quatre ans, lui remit ses péchés avec une facilité toute patriarcale.

Mais, contre toute attente, il n'en fut pas ainsi de la pauvre Teresa. Le prêtre lui pardonna bien son amour; il lui pardonna sa fuite de chez sa tante, puisque cette fuite avait pour but de suivre son mari; mais quand la jeune fille lui apprit qu'elle avait autrefois été religieuse, qu'elle était sortie de son couvent lors du décret qui abolissait les ordres religieux, le prêtre se leva, déclarant que, déliée aux yeux des hommes, Teresa ne l'était pas aux regards de Dieu. En conséquence, il refusa positivement de bénir leur union. Teresa supplia, le colonel menaça, mais le prêtre resta aussi insensible aux menaces qu'aux prières. Le colonel avait grande envie de lui passer son épée au travers du corps, mais il réfléchit qu'il n'en serait pas mieux marié après cela, et il emporta Teresa entre ses bras, lui jurant que ce n'était qu'un retard sans importance, et qu'à peine arrivés en France ils trouveraient un prêtre moins scrupuleux que celui-là, lequel s'empresserait de réparer le temps perdu en les unissant sans aucun délai et sans aucune contestation.

Teresa aimait : elle crut et consentit à suivre son amant. Le lendemain, la marquise de Livello trouva une lettre qui lui annonçait la fuite de sa nièce. Cette nouvelle lui causa une grande douleur. Cependant cette douleur ne venait pas tout entière de la disparition de Teresa. Nous avons dit les craintes politiques de la marquise. Ces craintes, contre son opinion, avaient été jusqu'à lui faire recevoir comme amis ces Français qu'elle haïssait. Or, elle prévoyait une réaction royaliste, elle avait déjà à répondre aux bourbonniens de sa facilité à fraterniser avec les patriotes : que serait-ce donc lorsqu'on apprendrait que la nièce qui lui avait été confiée, la sœur du comte Odoardo, c'est-à-dire d'un des plus ardens *santa fede* de la cour du roi Ferdinand, était partie de Naples avec un colonel républicain ! La marquise de Livello se voyait déjà perdue, guillotinée, prisonnière, ou tout au moins proscrire. Sa résolution fut prise immédiatement : elle annonça que, depuis quelque temps, la santé de sa nièce s'affaiblissait sans cesse, et que, supposant que l'air de Naples lui était contraire, elle allait se retirer dans sa terre de Livello. Le même soir, elle partit dans une voiture fermée où elle était censée être avec Teresa, et le lendemain elle arriva dans son château, situé dans la terre de Bari, près du petit fleuve Ofanto.

C'était un château sombre, isolé, solitaire, et qui convenait parfaitement à la résolution qu'elle avait prise. Au bout d'un mois, le bruit se répandit à Naples que Teresa venait de mourir d'une maladie de langueur. Un certificat d'un vieux prêtre attaché à la maison de la marquise depuis cinquante ans ne laissa aucun doute sur cet événement. D'ailleurs, à qui le soupçon que cette nouvelle était un mensonge pouvait-il venir ? On savait que la marquise adorait sa nièce, et elle avait annoncé hautement qu'elle n'aurait pas d'autre héritière; enfin la marquise

avait répandu ce bruit avec d'autant plus de confiance que Teresa lui avait annoncé dans sa lettre qu'elle ne la reverrait jamais.

Le comte Odoardo fut au désespoir. Lia et sa sœur, c'était tout ce qu'il aimait au monde : heureusement Lia lui restait.

Nous avons dit comment, en rentrant à Naples avec le cardinal Ruffo, Odoardo avait retrouvé Lia plus aimante que jamais ; nous avons dit comment ils avaient été unis et comment ils avaient fui Naples pour être tout entiers à leur amour. Ils habitaient donc cette charmante villa que nous avons décrite, située sur le penchant du Vésuve, et des fenêtres de laquelle on voyait à la fois le volcan, la mer, Naples, et toute cette délicieuse vallée de l'antique Campanie qui s'étend vers Acerra.

Les deux nouveaux époux recevaient peu de monde ; le bonheur aime le calme et cherche la solitude. D'ailleurs, dans les premiers jours de son mariage, une des amies de la comtesse, en venant lui rendre sa visite de noce, l'avait trouvée seule, et s'était empressée de la féliciter, non seulement de son union avec le comte Odoardo, mais encore du triomphe qu'elle avait obtenu sur sa rivale, triomphe dont cette union était la preuve. Alors, sans savoir ce que signifiaient ces paroles, Lia avait pâli et avait demandé de quelle rivale on voulait parler, et de quel triomphe il était question. L'obligeante amie avait aussitôt raconté à la jeune comtesse qu'il n'avait été bruit à la cour de Palerme que de l'amour que le comte avait inspiré à la belle Emma Lyonna, la favorite de Caroline, bruit qui avait fait craindre aux amies de la future comtesse que son mariage ne fût fort aventuré ; mais il n'en avait point été ainsi : le nouveau Renaud, égaré un instant, selon la visiteuse, avait enfin rompu les fers de cette autre Armide, et, quittant l'île enchantée où s'était un instant perdu son cœur, il était revenu plus amoureux que jamais à ses premières amours.

Lia avait écouté toute cette histoire le sourire sur les lèvres et la mort dans l'âme ; puis, satisfaite de la douleur qu'elle avait causée, l'officieuse amie était retournée à Naples, laissant dans le cœur de la jeune épouse toutes les angoisses de la jalousie.

Aussi, à peine la porte se fut-elle refermée derrière la visiteuse, que Lia fondit en larmes. Presqu'en même temps une porte latérale s'ouvrit, et le comte entra. Lia essaya de lui cacher ses pleurs sous un sourire ; mais, quand elle voulut parler, la douleur l'étouffa, et, au lieu des tendres paroles qu'elle essayait de prononcer, elle ne put qu'éclater en sanglots.

Ce chagrin était trop profond et trop inattendu pour que le comte n'en voulût pas savoir la cause. Lia, de son côté, avait le cœur trop plein pour renfermer long-temps un pareil secret : toute sa douleur déborda, sans reproches, sans récriminations, mais telle qu'elle l'avait éprouvée, pleine d'angoisses et d'amertume.

Odoardo sourit. Il y avait quelque chose de vrai dans ce qu'avait raconté à Lia son obligeante amie. La belle Emma Lyonna avait effectivement distingué le comte ; mais, à son grand étonnement, sa sympathie n'avait été accueillie que par la froide politesse de l'homme du monde. Enfin, l'occasion s'était présentée pour lui de quitter la Sicile avec le cardinal Ruffo ; il s'était empressé de la saisir. Odoardo raconta tout cela à sa femme avec l'accent de la vérité, sans faire valoir aucunement le sacrifice qu'il avait fait, car il aimait trop Lia pour croire qu'il lui avait fait un sacrifice. Lia, rassurée par son sourire, avait fini par oublier cette

aventure comme on oublie les soupçons d'amour, c'est-à-dire qu'elle n'y pensait plus que lorsqu'elle était seule.

Un matin qu'Odoardo était sorti dès le point du jour pour chasser dans la montagne, Lia, en traversant sa chambre, vit sur sa table quatre ou cinq lettres que le domestique venait de rapporter de la ville; elle y jeta machinalement les yeux; une de ces lettres était une écriture de femme. Lia tressaillit. Elle avait un trop profond sentiment de son devoir pour décacheter cette lettre; mais elle ne put résister au désir de s'assurer du genre de sensation qu'éprouverait son mari en la décachetant. Aussitôt qu'elle l'entendit rentrer, elle se glissa dans un cabinet d'où elle pouvait tout voir, et attendit, anxieuse et tremblante, comme si quelque chose de suprême allait se décider pour elle.

Le comte traversa sa chambre sans s'arrêter, et entra dans celle de sa femme; on lui avait dit que la comtesse était chez elle, il croyait l'y trouver. Il l'appela. Répondre, c'était se trahir. Lia se tut. Odoardo rentra alors dans sa chambre, déposa son fusil dans un coin, jeta sa carnassière sur un sofa; puis, s'avancant nonchalamment vers la table où étaient les lettres, il jeta sur elles un coup d'œil indifférent; mais à peine eut-il vu cette écriture fine qui avait tant intrigué la comtesse, qu'il poussa un cri et que sans s'inquiéter des autres dépêches, il se saisit de celle-là. La seule vue de cette écriture avait causé au comte une telle émotion, qu'il fut obligé de s'appuyer à la table pour ne pas tomber; puis il resta un instant les regards fixés sur l'adresse comme s'il ne pouvait en croire ses yeux. Enfin il brisa le cachet en tremblant, chercha la signature, la lut avidement, dévora la lettre, la couvrit de baisers; puis il resta pensif quelques minutes et pareil à un homme qui se consulte. Enfin, ayant relu cette épître, dont l'importance n'était pas douteuse, il la replia soigneusement, regarda autour de lui pour s'assurer qu'il n'avait point été vu, et, se croyant seul, il la cacha dans la poche de côté de sa veste de chasse, de manière que, soit par hasard, soit avec intention, la lettre se trouvât reposer sur son cœur.

Cette lettre, c'était une lettre de Teresa. A la vue de l'écriture de celle qu'il croyait morte, Odoardo avait tressailli de surprise et avait cru être le jouet de quelque illusion. C'est alors qu'il avait ouvert cette lettre avec tant d'émotion et de crainte. Alors tout lui avait été révélé. Le jeune colonel avait été tué à la bataille de Genola, et Teresa s'était trouvée seule et isolée dans un pays inconnu. Femme du colonel, elle fût rentrée en France, fière du nom qu'elle portait; mais le mariage n'avait pas encore eu lieu: elle avait droit de pleurer son amant, voilà tout. Alors elle avait pensé à son frère qui l'aimait tant; c'était à lui seul qu'elle confiait sa position; elle le suppliait de lui garder le secret, désirant aux yeux de tous continuer de passer pour morte. Du reste, elle arrivait presque aussitôt que sa lettre: un mot, qu'elle priait son frère de lui jeter poste restante, lui indiquerait où elle pourrait descendre. Là, elle l'attendrait avec toute l'impatience d'une sœur qui avait craint de ne jamais le revoir. Pour plus de sécurité, ce mot ne devait porter aucun nom et être adressé à madame ***. Elle terminait sa lettre en lui recommandant de nouveau le secret, même vis-à-vis de sa femme, dont elle craignait la rigidité et dont elle ne pourrait supporter le mépris.

Odoardo tomba sur une chaise, succombant à l'excès de sa surprise et de sa joie.

Nous n'essaierons pas même de décrire les angoisses que la comtesse avait éprouvées pendant la demi-heure qui venait de s'écouler. Vingt fois elle avait été sur le point d'entrer, d'apparaître tout à coup au comte, et de lui demander en face si c'était ainsi qu'il tenait les sermens de fidélité qu'il lui avait faits. Mais retenue chaque fois par ce sentiment qui veut que l'on creuse son malheur jusqu'au fond, elle était restée immobile et sans parole, enchaînée à place comme si elle eût été sous l'empire d'un rêve.

Cependant elle comprit que, si le comte la retrouvait là, il devinerait qu'elle avait tout vu, et par conséquent se tiendrait sur ses gardes. Elle s'élança donc dans le jardin, et par une réaction désespérée sur elle-même, elle parvint, au bout de quelques minutes, à rendre un certain calme à ses traits ; quant à son cœur, il semblait à la comtesse qu'un serpent la dévorait.

Le comte aussi était descendu dans le jardin : tous deux se rencontrèrent donc bientôt, et tous deux en se rencontrant firent un effort visible sur eux-mêmes, l'un pour dissimuler sa joie, l'autre pour cacher sa douleur.

Odoardo courut à sa femme. Lia l'attendit. Il l'a serra dans ses bras avec un mouvement si puissant, qu'il était presque convulsif.

— Qu'avez-vous donc, mon ami ? demanda la comtesse.

— Oh ! je suis bien heureux ! s'écria le comte.

Lia se sentit prête à s'évanouir.

Tous deux rentrèrent pour dîner. Après le dîner, pendant lequel Odoardo parut tellement préoccupé qu'il ne fit point attention à la préoccupation de sa femme, il se leva et prit son chapeau.

— Où allez-vous ? demanda Lia en tressaillant.

— Il y avait, dans le ton avec lequel ces paroles étaient prononcées, un accent si étrange, qu'Odoardo regarda Lia avec étonnement.

— Où je vais ? dit-il en regardant Lia.

— Oui, où allez-vous ? reprit Lia avec un accent plus doux et en s'efforçant de sourire.

— Je vais à Naples. Qu'y a-t-il d'étonnant que j'aille à Naples ? continua Odoardo en riant.

— Oh ! rien, sans doute, mais vous ne m'aviez pas dit que vous me quittiez ce soir.

— Une des lettres que j'ai reçues ce matin me force à cette petite course, dit le comte ; mais je rentrerai de bonne heure, sois tranquille.

— Mais c'est donc une affaire importante qui vous appelle à Naples ?

— De la plus haute importance.

— Ne pouvez-vous la remettre à demain ?

— Impossible.

— En ce cas, allez.

Lia prononça ce dernier mot avec un tel effort, que le comte revint à elle ; et, la prenant dans son bras pour l'embrasser au front :

— Souffres-tu, mon amour ? lui dit-il.

— Pas le moins du monde, répondit Lia.

— Mais tu as quelque chose ? continua-t-il en insistant.

— Moi ? rien, absolument rien. Que voulez-vous que j'aie, moi ?

Lia prononça ces paroles avec un sourire si amer, que cette fois Odoardo vit bien qu'il se passait en elle quelque chose d'étrange.

— Écoute, mon enfant, lui dit-il, je ne sais pas si tu as quelque cause de chagrin ; mais ce que je sais, c'est que mon cœur me dit que tu souffres.

— Votre cœur se trompe, dit Lia ; partez donc tranquille et ne vous inquiétez pas de moi.

— M'est-il possible de te quitter, même pour un instant, lorsque tu me dis adieu ainsi ?

— Eh bien ! donc, puisque tu le veux, dit Lia en faisant un nouvel effort sur elle-même, va, mon Odoardo, et reviens bien vite. Adieu.

Pendant ce temps on avait sellé le cheval favori du comte, et il piétinait au bas du perron. Odoardo sauta dessus et s'éloigna en faisant de la main un signe à Lia. Lorsqu'il eut disparu derrière le premier massif d'arbres, Lia monta dans un petit pavillon qui surmontait la terrasse et d'où l'on découvrait toute la route de Naples.

De là elle vit Odoardo se dirigeant vers la ville au grand galop de son cheval. Son cœur se serra plus fort ; car, au lieu que l'idée lui vint que c'était pour être plus tôt de retour, elle pensa que c'était pour s'éloigner plus rapidement.

Odoardo allait à Naples pour retenir un appartement à sa sœur.

D'abord il eut l'idée de lui louer un palais, puis il comprit que ce n'était point agir selon les instructions qu'il avait reçues et que mieux valait quelque petite chambre bien isolée dans un quartier perdu. Il trouva ce qu'il cherchait, rue San-Giacomo, n° 11, au troisième étage, chez une pauvre femme qui louait des chambres en garni. Seulement, lorsqu'il eut fait choix de celle qu'il réservait pour Teresa, il fit venir un tapissier et lui fit promettre que le lendemain au matin les murs seraient couverts de soie et les carreaux de tapis. Le tapissier s'engagea à faire de cette pauvre chambre un petit boudoir digne d'une duchesse. Le tapissier fut payé d'avance un tiers en plus de ce qu'il demandait.

En sortant, le comte rencontra son hôtesse : elle était avec sa sœur, vieille mégère comme elle. Le comte lui recommanda tous les soins possibles pour sa nouvelle pensionnaire. L'hôtesse demanda quel était son nom. Le comte répondit qu'il était inutile qu'elle connût ce nom, qu'une femme jeune et jolie se présenterait, demandant le comte Giordani, et que c'était à cette femme que la chambre était destinée. Les deux vieilles échangèrent un sourire, que le comte ne vit même pas, ou auquel il ne fit pas attention. Puis, sans même se donner le temps d'écrire, tant il était inquiet de Lia, il reprit le chemin de la villa Giordani, pensant qu'il enverrait la lettre par un domestique.

Lia était restée dans le pavillon jusqu'à ce qu'elle eût perdu son mari de vue. Alors elle était redescendue dans sa chambre, continuant de le suivre avec les yeux inquiets et perçans de la jalousie. Son cœur était oppressé à ne plus le sentir battre ; elle ne pouvait ni pleurer ni crier, c'était un supplice affreux, et il lui semblait qu'on ne pouvait l'éprouver sans mourir. Lia resta deux heures, la tête renversée sur le dos de son fauteuil, tenant à pleines mains ses cheveux tordus entre ses doigts. Au bout de deux heures, elle entendit le galop du cheval : c'était Odoardo qui revenait ; elle sentit qu'en ce moment elle ne pourrait pas le voir, il lui semblait qu'elle le haïssait autant qu'elle l'avait aimé ; elle courut à la porte qu'elle ferma au verrou, et revint se jeter sur son lit. Bientôt elle entendit les pas du comte qui s'approchait de la porte ; il

essaya de l'ouvrir , mais la porte résista. Alors il parla à voix basse , et Lia entendit ces mots venir jusqu'à elle : — C'est moi , mon enfant , dors-tu ?

Lia ne répondit rien. Elle retourna seulement la tête et regarda du côté par où venait cette voix avec des yeux ardents de fièvre.

— Réponds-moi , continua Odoardo.

Lia se tut.

Elle entendit alors les pas du comte qui s'éloignait. Un instant après sa voix parvint de nouveau jusqu'à elle : il demandait à sa femme de chambre si elle savait ce qu'avait sa maîtresse ; mais celle-ci , qui ne s'était aperçue de rien , répondit que sa maîtresse était rentrée dans sa chambre , et que , sans doute fatiguée de la chaleur , elle s'était couchée et endormie.

— C'est bien , dit le comte , je vais écrire. Quand la comtesse sera éveillée , prévenez-moi.

Et Lia entendit Odoardo qui rentrait dans sa chambre et qui s'asseyait devant une table. Les deux chambres étaient contigues ; Lia se leva doucement , tira la clé de la porte et regarda par la serrure. Odoardo écrivait effectivement ; et sans doute la lettre qu'il écrivait répondait à un besoin de son cœur , car une expression infinie de bonheur était répandue sur tout son visage.

— Il lui écrit ! murmura Lia.

Et elle continua de regarder , hésitant entre sa jalousie qui la poussait à ouvrir cette porte , à courir au comte , à arracher cette lettre de ses mains , et un reste de raison qui lui disait que ce n'était peut-être point à une femme qu'il écrivait et que mieux valait attendre.

Le comte acheva la lettre , la cacheta , mit l'adresse , sonna un domestique , lui ordonna de monter à cheval et de porter à l'instant la lettre qu'il venait d'écrire.

C'était celle que Teresa devait trouver poste restante.

Le domestique prit la lettre des mains du comte et sortit.

La comtesse courut à une petite porte de dégagement qui donnait de son cabinet de toilette dans le corridor , et descendit au jardin. Au moment où le domestique allait franchir la grille du parc , il rencontra la comtesse.

— Où allez-vous si tard , Giuseppe ? demanda la comtesse.

— Porter , de la part de M. le comte , cette lettre à la poste , répondit le domestique.

Et en disant ces mots il tendit la lettre vers la comtesse ; Lia jeta un coup d'œil rapide sur l'adresse et lut :

« A madame *** , poste restante , à Naples. »

— C'est bien , dit-elle. Allez.

Le domestique partit au galop.

Cette fois , il n'y avait plus de doute , c'était bien à une femme qu'il écrivait , à une femme qui cachait son nom sous un signe , à une femme qui , par conséquent , voulait rester inconnue. Pourquoi ce mystère , s'il n'y avait pas en dessous quelque intrigue criminelle ? Dès lors le parti de la comtesse fut arrêté. Elle résolut de dissimuler , afin d'épier son mari jusqu'au bont , et , avec une puissance dont elle se serait crue elle-même incapable , elle rentra dans sa chambre , et , ouvrant la porte qui

donnait dans l'appartement du comte, elle s'avança vers Odoardo, le sourit sur les lèvres.

Le lendemain, Odoardo avait complètement oublié cette préoccupation qu'il avait remarquée la veille sur le visage de Lia, et qui l'avait un instant inquiété. Lia paraissait plus joyeuse et plus confiante dans l'avenir que jamais.

Le lendemain était un dimanche. La matinée de ce jour-là était consacrée par la comtesse à une grande distribution d'aumônes. Aussi, dès huit heures du matin, la grille du parc était-elle encombrée de pauvres.

Après le déjeuner, le comte, qui était habitué à abandonner cette œuvre de bienfaisance à sa femme, prit son fusil, sa carnassière et son chien, et s'en alla faire un tour dans la montagne.

Lia monta au pavillon; elle vit Odoardo s'éloigner dans la direction d'Avellino. Cette fois, il n'allait donc pas à Naples.

Elle respira. C'était, depuis la veille, la première fois qu'elle se retrouvait seule avec elle-même.

Au bout d'un instant, sa femme de chambre vint lui dire que les pauvres l'attendaient.

Lia descendit, prit une poignée de carlins et s'achemina vers la grille du parc. Chacun eut sa part : vieillards, femmes, enfans, chacun étendit vers la belle comtesse sa main vide et retira sa main enrichie d'une aumône.

Au fur et à mesure que s'opérait la distribution, ceux qui avaient reçu se retiraient et faisaient place à d'autres. Il ne restait plus qu'une vieille femme assise sur une pierre, qui n'avait encore rien demandé ni rien reçu, et qui, comme si elle eût été endormie, tenait sa tête sur ses deux genoux.

Lia l'appela, elle ne répondit point; Lia fit quelques pas vers elle, la vieille resta immobile; enfin Lia lui toucha l'épaule, et elle leva la tête.

— Tenez, ma bonne femme, dit la comtesse en lui présentant une petite pièce d'argent, prenez et priez pour moi.

— Je ne demande pas l'aumône, dit la vieille femme, je dis la bonne aventure.

Lia regarda alors celle qu'elle avait prise pour une pauvre, et elle reconnut son erreur.

En effet, ses vêtemens, qui étaient ceux des paysannes de Solatra et d'Avellino, n'indiquaient pas précisément la misère; elle avait une jupe bleue bordée d'une espèce de broderie grecque, un corsage de drap rouge, une serviette pliée sur le front à la manière d'Aquila, un tablier autour duquel courait une arabesque, et de larges manches de toile grise par lesquelles sortaient ses bras nus. Sa tête, qui eût pu servir de modèle à Schnetz pour prendre une de ces vieilles paysannes qu'il affectionne, était pleine de caractère et semblait taillée dans un bloc de bistre. Les rides et les plis qui la sillonnaient étaient accusés avec tant de fermeté, qu'ils semblaient creusés à l'aide du ciseau. Toute sa figure avait l'immobilité de la vieillesse. Ses yeux seuls vivaient et semblaient avoir le don de lire jusqu'au fond du cœur.

Lia reconnut une de ces bohémiennes à qui leur vie errante a livré quelques-uns des secrets de la nature et qui ont vieilli en spéculant sur l'ignorance ou sur la curiosité. Lia avait toujours eu de la répugnance pour ces prétendus sorciers. Elle fit donc un pas pour s'éloigner.

— Vous ne voulez donc pas que je vous dise votre bonne aventure, signora ? reprit la vieille.

— Non, dit Lia, car ma bonne aventure, à moi, pourrait bien, si elle était vraie, n'être qu'une sombre révélation.

— L'homme est souvent plus pressé de connaître le mal qui le menace que le bien qui peut lui arriver, répondit la vieille.

— Oui, tu as raison, dit Lia. Aussi, si je pouvais croire en ta science, je n'hésiterais pas à te consulter.

— Que risquez-vous ? reprit la vieille. Aux premières paroles que je dirai, vous verrez bien si je mens.

— Tu ne peux pas connaître ce que je veux savoir, dit Lia. Ainsi ce serait inutile.

— Peut-être, dit la vieille. Essayez.

Lia se sentait combattue par ce double principe dont, depuis la veille, elle avait plusieurs fois éprouvé l'influence. Cette fois encore elle céda à son mauvais génie, et se rapprochant de la vieille :

— Eh bien ! que faut-il que je fasse ? demanda-t-elle.

— Donnez-moi votre main, répondit la vieille.

La comtesse ôta son gant et tendit sa main blanche, que la vieille prit entre ses mains noires et ridées. C'était un tableau tout composé que cette jeune, belle, élégante et aristocratique personne, debout, pâle et immobile devant cette vieille paysanne aux vêtements grossiers, au teint brulé par le soleil.

— Que voulez-vous savoir ? dit la bohémienne après avoir examiné les lignes de la main de la comtesse avec autant d'attention que si elle avait pu y lire aussi facilement que dans un livre. Dites, que voulez-vous savoir ? le présent, le passé ou l'avenir ?

La vieille prononça ces mots avec une telle confiance que Lia tressaillit ; elle était Italienne, c'est-à-dire superstitieuse ; elle avait eu une nourrice calabraise, elle avait été bercée par des histoires de stryges et de bohémiens.

— Ce que je veux savoir, dit-elle en essayant de donner à sa voix l'assurance de l'ironie ; je désire savoir le passé : il m'indiquera la foi que je puis avoir dans l'avenir.

— Vous êtes née à Salerne, dit la vieille ; vous êtes riche, vous êtes noble, vous avez eu vingt ans à la dernière fête de la Madone de l'Arc, et vous avez épousé dernièrement un homme dont vous avez été longtemps séparée et que vous aimez profondément.

— C'est cela, c'est bien cela, dit Lia en palissant ; et voilà pour le passé.

— Voulez-vous savoir le présent ? dit la vieille en fixant sur la comtesse ses petits yeux de vipère.

— Oui, dit Lia après un instant de silence et d'hésitation ; oui, je le veux.

— Vous vous sentez le courage de le supporter ?

— Je suis forte.

— Mais si je rencontre juste, que me donnerez-vous ? demanda la vieille.

— Cette bourse, répondit la comtesse en tirant de sa poche un petit filet enrichi de perles, et dans laquelle on voyait briller, à travers la soie, l'or d'une vingtaine de sequins.

La vieille jeta sur l'or un regard de convoitise, et étendit instinctivement la main pour s'en emparer.

— Un instant ! dit la comtesse, vous ne l'avez pas encore gagné.

— C'est juste, signora, répondit la vieille. Rendez-moi votre main.

Lia rendit sa main à la bohémienne.

— Oui, oui, le présent, murmura la vieille, le présent est une triste chose pour vous, signora; car voici une ligne qui va du pouce à l'annulaire, et qui me dit que vous êtes jalouse.

— Ai-je tort de l'être? demanda Lia.

— Ah! cela, je ne puis vous le dire, reprit la bohémienne, car ici la ligne se confond avec deux autres. Seulement ce que je sais, c'est que votre mari a un secret qu'il vous cache.

— Oui, c'est cela, murmura la comtesse; continuez.

— C'est une femme qui est l'objet de ce secret, reprit la bohémienne.

— Jeune? demanda Lia.

— Jeune?... oui, jeune, répondit la bohémienne après un moment d'hésitation.

— Jolie? continua la comtesse.

— Jolie? Je ne la vois qu'à travers un voile; je ne puis donc vous répondre.

— Et où est cette femme?

— Je ne sais.

— Comment, tu ne sais?

— Non! je ne sais pas où elle est aujourd'hui. Il me semble qu'elle est dans une église, et je ne vois pas de ce côté-là; mais je puis vous dire où elle sera demain.

— Et où sera-t-elle demain?

— Demain elle sera dans une petite chambre de la rue San-Giacomo, n° 11, au troisième étage, où elle attendra votre mari.

— Je veux voir cette femme! s'écria la comtesse en jetant sa bourse à la bohémienne. Cinquante sequins si je la vois.

— Je vous la ferai voir, dit la vieille; mais à une condition.

— Parle. Laquelle?

— C'est que, quelque chose que vous voyiez et que vous entendiez, vous ne paraîtrez point.

— Je te le promets.

— Ce n'est pas assez de le promettre, il faut le jurer.

— Je te le jure.

— Sur quoi?

— Sur les plaies du Christ.

— Bien. Ensuite il faudrait vous procurer un vêtement de religieuse, afin que, si vous êtes rencontrée, vous ne soyez pas reconnue.

— J'en ferai demander un au couvent de Sainte-Marie-des-Grâces, dont ma tante est abbesse; ou plutôt... attends... J'irai dès le matin sous prétexte de lui faire une visite; viens m'y prendre à dix heures avec une voiture fermée, et attends-moi à la petite porte qui donne dans la rue de l'Arenaccia.

— Très bien, dit la bohémienne; j'y serai.

Lia rentra chez elle, et la vieille s'éloigna en branlant la tête et en comptant son or.

A deux heures Odoardo rentra. Lia l'entendit demander au valet de chambre si l'on n'avait pas apporté quelque lettre pour lui. Le valet de chambre répondit que non.

Lia fit semblant de n'avoir rien entendu que les pas du comte, pas qu'elle connaissait si bien, et elle ouvrit la porte en souriant.

— Oh ! quelle bonne surprise ! lui dit-elle. Tu es rentré plus tôt que je n'espérais.

— Oui, dit Odoardo en jetant les yeux du côté du Vésuve ; oui, j'étais inquiet. Ne sens-tu pas qu'il fait étouffant ? ne vois-tu pas que la fumée du Vésuve est plus épaisse que d'habitude ? La montagne nous promet quelque chose !

— Je ne sens rien, je ne vois rien, dit Lia. D'ailleurs, ne sommes-nous pas du côté privilégié ?

— Oui, et maintenant plus privilégié que jamais, dit Odoardo : un ange le garde.

Cette soirée se passa comme l'autre, sans que le comte conçût aucun soupçon, tant Lia sut dissimuler sa douleur. Le lendemain, à neuf heures du matin, elle demanda au comte la permission d'aller voir sa tante la supérieure du couvent de Sainte-Marie. Cette permission lui fut gracieusement accordée.

Le Vésuve devenait de plus en plus menaçant ; mais tous deux avaient trop de choses dans le cœur et l'esprit pour penser au Vésuve.

La comtesse monta en voiture et se fit conduire au couvent de Sainte-Marie-des-Grâces. Arrivée là, elle dit à sa tante que, pour accomplir incognito une œuvre de bienfaisance, elle avait besoin d'un costume de religieuse. L'abbesse lui en fit apporter un à sa taille. Lia le revêtit. Comme elle achevait sa toilette monastique, la vieille la fit demander : elle attendait à la porte avec la voiture fermée. Cinq minutes après, cette voiture s'arrêtait à l'angle de la rue San-Giacomo et de la place Santa-Medina.

Lia et sa conductrice descendirent et firent quelques pas à pied ; puis elles entrèrent par une petite porte à gauche, trouvèrent un escalier sombre et étroit, et montèrent au troisième étage. Arrivée là, la vieille poussa une porte et entra dans une espèce d'antichambre, où une autre vieille l'attendait. Les deux bohémiennes alors firent renouveler à Lia son serment de ne jamais rien dire sur la manière dont elle avait découvert la trahison de son mari ; puis ce serment fait dans les mêmes termes que la première fois, elles l'introduisirent dans une petite chambre, à la cloison de laquelle une ouverture presque imperceptible avait été pratiquée. Lia colla son œil à cette ouverture.

La première chose qui la frappa dans cette chambre, et la seule qui attira d'abord toute son attention, fut une ravissante jeune femme de son âge à peu près, reposant tout habillée sur un lit aux rideaux de satin bleu moiré d'argent ; elle paraissait avoir cédé à la fatigue et dormait profondément.

Lia se retourna pour interroger l'une ou l'autre des deux vieilles ; mais toutes deux avaient disparu. Elle reporta avidement son œil à l'ouverture.

La jeune femme s'éveillait ; elle venait de soulever sa tête, qu'elle appuyait encore tout endormie sur sa main. Ses longs cheveux noirs tombaient en boucles de son front jusque sur l'oreiller, lui couvrant à demi le visage. Elle secoua la tête pour écarter ce voile, ouvrit languissamment les yeux, regarda autour d'elle, comme pour reconnaître où elle était ; puis, rassurée sans doute par l'inspection, un léger et triste sourire passa sur ses lèvres ; elle fit une courte prière mentale, baisa un petit crucifix qu'elle portait au cou, et, descendant de son lit, elle alla

soulever le rideau de la fenêtre, regarda long-temps dans la rue comme attendant quelqu'un, et, ce quelqu'un ne paraissant pas encore, elle revint s'asseoir.

Pendant ce temps, Lia l'avait suivie de l'œil, et ce long examen lui avait brisé le cœur. Cette femme était parfaitement belle.

La vue de Lia se reporta alors de cette femme aux objets qui l'entouraient. La chambre qu'elle habitait était pareille à celle dans laquelle Lia avait été introduite; mais dans la chambre voisine une main prévoyante avait réuni tous ces mille détails de luxe dont a besoin d'être sans cesse accompagnée, comme une peinture l'est de son cadre, la femme belle, élégante et aristocratique; tandis que l'autre chambre, celle où se trouvait Lia, avec ses murs nus, ses chaises de paille, ses tables boiteuses, avait conservé son caractère de misère et de vétusté.

Il était évident que l'autre chambre avait été préparée pour recevoir la belle hôtesse.

Cependant celle-ci attendait toujours, dans la même pose, pensif et mélancolique, la tête penchée sur sa poitrine, celui qui sans doute avait veillé à l'arrangement du charmant boudoir qu'elle occupait. Tout à coup elle releva le front, prêta l'oreille avec anxiété et demeura soulevée à demi et les yeux fixés sur la porte. Bientôt sans doute le bruit qui l'avait tirée de sa rêverie devint plus distinct; elle se leva tout à fait, appuyant une main sur son cœur et cherchant de l'autre un appui, car elle pâfissait visiblement et semblait prête à s'évanouir. Il y eut alors un instant de silence, pendant lequel le bruit des pas d'un homme montant l'escalier arriva jusqu'à Lia elle-même; puis la porte de la chambre voisine s'ouvrit : l'inconnue jeta un grand cri, étendit les bras et ferma les yeux comme si elle ne pouvait résister à son émotion. Un homme se précipita dans la chambre et la retint sur son cœur au moment où elle allait tomber. C'est cet homme, c'était le comte.

La jeune femme et lui ne purent qu'échanger deux paroles :

— Odoardo! Teresa!

La comtesse n'en put supporter davantage; elle poussa un gémissement douloureux et tomba évanouie sur le plancher.

Quand elle recouvra ses sens, elle était dans une autre chambre. Les deux vieilles lui jetaient de l'eau sur le visage et lui faisaient respirer du vinaigre.

Lia se leva d'un mouvement rapide comme la pensée, et voulut s'élançer vers la porte de la chambre qui renfermait Odoardo et la femme inconnue, mais les deux vieilles lui rappelèrent son serment. Lia coucha la tête sous une promesse sacrée, tira de sa poche une bourse contenant une cinquantaine de louis et la donna à la bohémienne; c'était le prix de la prophétie faite par elle, et qui s'était si ponctuellement et si cruellement accomplie.

La comtesse descendit l'escalier, remonta dans sa voiture, donna machinalement l'ordre de la conduire au couvent de Sainte-Marie-des-Grâces et rentra chez sa tante.

Lia était si pâle que la bonne abbesse s'aperçut tout aussitôt qu'il venait de lui arriver quelque chose; mais à toutes les questions de sa tante, Lia répondit qu'elle s'était trouvée mal et que ce reste de pâleur venait de l'évanouissement qu'elle avait subi.

L'amour de la supérieure s'alarma d'autant plus que, tout en lui ra-

contant l'accident qui venait de lui arriver, sa nièce lui en cachait la cause. Aussi fit-elle tout ce qu'elle put pour obtenir de la comtesse qu'elle restât au couvent jusqu'à ce qu'elle fût remise tout à fait; mais l'émotion qu'elle avait éprouvée. Lia n'était point une de ces secousses dont on se remet en quelques heures. La blessure était profonde, douloureuse et envaincée. Lia sourit amèrement aux craintes de sa tante, et, sans même essayer de les combattre, déclara qu'elle voulait retourner chez elle.

L'abbesse lui montra alors la cime de la montagne tout enveloppée de fumée, et lui dit qu'une éruption prochaine étant inévitable, il serait plus raisonnable à elle de faire dire à son mari de venir la rejoindre et d'attendre les résultats de cette éruption en un lieu sûr. Mais Lia lui répondit en lui montrant d'un geste cette pente verdoyante de la montagne sur laquelle, depuis que le Vésuve existait, pas le plus petit ruisseau de lave ne s'était égaré. L'abbesse, voyant alors que sa résolution était inébranlable, prit congé d'elle en la recommandant à Dieu.

La comtesse remonta en voiture. Dix minutes après, elle était à la villa Giordani.

Odoardo n'était pas encore rentré.

Là, les douleurs de Lia redoublèrent. Elle parcourut comme une insensée les appartemens et les jardins : chaque chambre, chaque bouquet d'arbres, chaque allée avait pour elle un souvenir, délicieux trois jours auparavant, aujourd'hui mortel. Partout Odoardo lui avait dit qu'il l'aimait. Chaque objet lui rappelait une parole d'amour. Alors Lia sentit que tout était fini pour elle et qu'il lui serait impossible de vivre ainsi; mais elle sentit en même temps qu'il lui était impossible de mourir en laissant Odoardo dans le monde qu'habitait sa rivale. En ce moment, il lui vint une idée terrible : c'était de tuer Odoardo et de se tuer ensuite. Lorsque cette idée se présenta à son esprit, elle jeta presque un cri d'horreur; mais peu à peu elle força son esprit de revenir à cette pensée, comme un cavalier puissant force son cheval rebelle de franchir l'obstacle qui l'avait d'abord effarouché.

Bientôt cette pensée, loin de lui inspirer de la crainte, lui causa une sombre joie; elle se voyait le poignard à la main, réveillant Odoardo de son sommeil, lui criant le nom de sa rivale entre deux blessures mortelles, se frappant à son tour, mourant à côté de lui, et le condamnant à ses embrassemens pour l'éternité. Et Lia s'étonnait qu'au fond d'une douleur si poignante une résolution pareille pût remuer une si grande joie.

Elle alla dans le cabinet d'Odoardo. Là étaient des trophées d'armes de tous les pays, de toutes les espèces, depuis le crik empoisonné du Malais jusqu'à la hache gothique du chevalier frano. Lia détacha un beau cangiar turo, au fourreau de velours, au manche tout émaillé de topazes, de perles et de diamans. Elle l'emporta dans sa chambre, en essaya la pointe au bout de son doigt, dont une goutte de sang jaillit, limpide et brillante comme un rubis, puis le cacha sous son oreiller.

En ce moment, elle entendit le hennissement du cheval d'Odoardo et comme elle se trouvait devant une glace, elle vit qu'elle devenait pâle comme une morte. Alors elle se mit à rire de sa faiblesse, mais l'éclat de son propre rire l'effraya, et elle s'arrêta toute frissonnante.

En ce moment elle entendit les pas de son mari, qui montait l'escalier. Elle courut aux rideaux des fenêtres, qu'elle laissa retomber afin

d'augmenter l'obscurité et de dérober ainsi au comte l'altération de son visage.

Le comte ouvrit la porte, et, encore ébloui par l'éclat du jour, il appela Lia de sa plus douce et de sa plus tendre voix. Lia sourit avec dédain, et, se levant du fauteuil où elle était assise dans l'ombre des rideaux de la fenêtre, elle fit quelques pas au devant de lui.

Odoardo l'embrassa avec cette effusion de l'homme heureux qui a besoin de répandre son bonheur sur tout ce qui l'entoure. Lia crut que son mari s'abaissait à feindre pour elle un amour qu'il n'éprouvait plus. Un instant auparavant elle avait crut le hair; dès lors elle crut le mépriser.

La journée se passa ainsi, puis la nuit vint. Bien souvent Odoardo, en regardant sa femme, qui s'efforçait de sourire sous son regard, ouvrit la bouche comme pour révéler un secret; puis chaque fois il retint les paroles sur ses lèvres, et le secret rentra dans son cœur.

Pendant la soirée, les menaces du Vésuve devinrent plus effrayantes que jamais. Odoardo proposa plusieurs fois à sa femme de quitter la villa et de s'en aller dans leur palais de Naples; mais à chaque fois Lia pensa que cette proposition lui était faite par Odoardo pour se rapprocher de sa rivale, le palais du comte étant situé dans la rue de Tolède, à cent pas à peine de la rue San-Giacomo. Aussi, à chaque proposition du comte, lui rappela-t-elle que le côté du Vésuve où s'élevait la villa avait toujours été respecté par le volcan. Odoardo en convint; mais il n'en décida pas moins que, si le lendemain les symptômes de la montagne étaient toujours les mêmes, ils quitteraient la villa pour aller attendre à Naples la fin de l'événement.

Lia y consentit. La nuit lui restait pour sa vengeance; elle ne demandait pas autre chose.

Par un étrange phénomène atmosphérique, à mesure que l'obscurité descendait du ciel, la chaleur augmentait. En vain les fenêtres de la villa s'étaient ouvertes comme d'habitude pour aspirer le souffle du soir, la brise quotidienne avait manqué, et, à sa place, la mer en ébullition dégageait une vapeur lourde et tiède presque visible à l'œil, et qui se répandait comme un brouillard à la surface de la terre. Le ciel, au lieu de s'étoiler comme à l'ordinaire, semblait un dôme d'étain rougi pesant de tout son poids sur le monde. Une chaleur insupportable passait par bouffées, venant de la montagne et descendant vers la villa; et cette chaleur énervante semblait, à chaque fois qu'elle se faisait sentir, emporter avec elle une portion des forces humaines.

Odoardo voulait veiller. Ces symptômes bien connus l'inquiétaient pour Lia, mais Lia le rassurait en riant de ses frayeurs; Lia paraissait insensible à tous ces phénomènes. Quand le comte se couchait sans force et les yeux à demi fermés sur un fauteuil, Lia restait debout, ferme, roide et immobile, soutenue par la douleur qui veillait au fond de son âme. Le comte finit par croire que la faiblesse qu'il éprouvait venait d'une mauvaise disposition de sa part. Il demanda en riant le bras de Lia, s'y appuya pour gagner son lit, se jeta dessus tout habillé, lutta un instant encore contre le sommeil, puis tomba enfin dans une espèce d'engourdissement léthargique, et s'endormit la main de Lia dans les siennes.

Lia resta debout près du lit, silencieuse et sans faire un mouvement, tant qu'elle crut que le sommeil n'avait pas encore pris tout son empire. Puis, lorsqu'elle fut à peu près certaine que le comte était devenu insen-

sible au bruit comme au toucher, elle retira doucement sa main, s'avança vers l'antichambre, donna l'ordre aux domestiques de partir à l'instant même pour Naples, afin de préparer le palais à les recevoir le lendemain matin, et rentra dans son appartement.

Les domestiques, enchantés de pouvoir se mettre en sûreté en accomplissant leur devoir, s'éloignèrent à l'instant même. La comtesse, appuyée à sa fenêtre ouverte, les entendit sortir, fermer la porte de la villa, puis la grille du jardin. Elle descendit alors, visita les antichambres, les corridors, les offices. La maison était déserte : comme la comtesse le désirait, elle était restée seule avec Odoardo.

Elle rentra dans sa chambre, s'approcha de son lit d'un pas ferme, fouilla sous son oreiller, en tira le cangiar, le sortit du fourreau, examina de nouveau sa lame recourbée et toute diaprée d'arabesques d'or ; puis, les lèvres serrées, les yeux fixes, le front plissé, elle s'avança vers la chambre d'Odoardo, pareille à Gulnare s'avançant vers l'appartement de Séide.

La porte de communication était ouverte, et la lumière laissée par Lia dans sa chambre projetait ses rayons dans celle du comte. Elle s'avança donc vers le lit, guidée par cette lueur. Odoardo était toujours couché dans la même position et dans la même immobilité.

Arrivée au chevet, elle étendit la main pour chercher l'endroit où elle devait frapper. Le comte, oppressé par la chaleur, avait, avant de se coucher, ôté sa cravate et entr'ouvert son gilet et sa chemise. La main de Lia rencontra donc sur sa poitrine nue, à l'endroit même du cœur, un petit médaillon renfermant un portrait et des cheveux qu'elle lui avait donnés au moment où il était parti pour la Sicile, et qu'il n'avait jamais quittés depuis.

La suprême exaltation touche à la suprême faiblesse. A peine Lia eut-elle senti et reconnu ce médaillon, qu'il lui sembla qu'un rideau se levait et qu'elle voyait repasser une à une, comme de douces et gracieuses ombres, les premières heures de son amour. Elle se rappela, avec cette rapidité merveilleuse de la pensée qui enveloppe des années dans l'espace d'une seconde, le jour où elle vit Odoardo pour la première fois, le jour où elle lui avoua qu'elle l'aimait, le jour où il partit pour la Sicile, le jour où il revint pour l'épouser ; tout ce bonheur qu'elle avait supporté sans fatigue, disséminé qu'il avait été sur sa vie, brisa sa force en se condensant pour ainsi dire dans sa pensée. Elle plia sous le poids des jours heureux ; et, laissant échapper le cangiar de sa main tremblante, elle tomba à genoux près du lit, mordant les draps pour étouffer les cris qui demandaient à sortir de sa poitrine, et suppliant Dieu de leur envoyer à tous deux cette mort qu'elle craignait de n'avoir plus la force de donner et de recevoir.

Au moment même où elle achevait cette prière, un grondement sourd et prolongé se fit entendre, une secousse violente ébranla le sol, et une lumière sanglante illumina l'appartement. Lia releva la tête : tous les objets qui l'entouraient avaient pris une teinte fantastique. Elle courut à la fenêtre, se croyant sous l'empire d'une hallucination ; mais là tout lui fut expliqué.

La montagne venait de se fendre sur une longueur d'un quart de lieue. Une flamme ardente s'échappait de cette gerçure infernale, et au pied de cette flamme bouillonnait, en prenant sa course vers la villa, un fleuve

de lave qui menaçait de l'avoir, avant un quart d'heure, engloutie et dévorée.

Lia, au lieu de profiter du temps qui lui était accordé pour sauver Odoardo et se sauver avec lui, crut que Dieu avait entendu et exaucé sa prière, et ses lèvres pâles murmurèrent ces paroles impies : « Seigneur, Seigneur, tu es grand, tu es miséricordieux, je te remercie !... »

Puis, les bras croisés, le sourire sur les lèvres, les yeux brillants d'une volupté mortelle, tout illuminée par ce reflet sanglant, silencieuse et immobile, elle suivit du regard les progrès dévorans de la lave.

Le torrent, ainsi que nous l'avons dit, s'avancait directement sur la villa Giordani, comme si, pareille à une de ces cités maudites, elle était condamnée par la colère de Dieu, et que ce fût elle surtout et avant tout que ce feu de la terre, rival du feu du ciel, avait mission d'atteindre et de punir. Mais la course du fleuve de feu était assez lente pour que les hommes et les animaux pussent fuir devant lui ou s'écarter de son passage. A mesure qu'il avançait, l'air, de lourd et humide qu'il était, devenait sec et ardent. Long-temps devant la lave les objets enchaînés à la terre et en apparence insensibles semblaient, à l'approche du danger, recevoir la vie pour mourir. Les sources se tarissaient en sifflant, les herbes se desséchaient en agitant leurs cimes jaunies, les arbres se tordaient en se courbant comme pour fuir du côté opposé à celui d'où venait la flamme. Les chiens de garde qu'on lâchait la nuit dans le parc étaient venus chercher un refuge sur le perron, et se pressant contre le mur hurlaient lamentablement. Chaque chose créée, mue par l'instinct de la conservation, semblait réagir contre l'épouvantable fléau. Lia seule semblait hâter du geste sa course et murmurait à voix basse : Viens ! viens ! viens !

En ce moment, il sembla à Lia qu'Odoardo se réveillait : elle s'élança vers son lit. Elle se trompait ; Odoardo, sur lequel pesait pendant son sommeil cet air dévorant, se débattait aux prises avec quelque songe terrible. Il semblait vouloir repousser loin de lui un objet menaçant. Lia le regarda un instant, effrayée de l'expression douloureuse de son visage. Mais en ce moment les liens qui enchaînaient ses paroles se brisèrent. Odoardo prononça le nom de Teresa. C'était donc Teresa qui visitait ses rêves ! c'était donc pour Teresa qu'il tremblait ! Lia sourit d'un sourire terrible, et revint prendre sa place sur le balcon.

Pendant ce temps, la lave marchait toujours et avait gagné du terrain ; déjà elle étendait ses deux bras flamboyans autour de la colline sur laquelle était située la villa. Si à cette heure Lia avait réveillé Odoardo, il était encore temps de fuir ; car la lave, battant de front le monticule et s'étendant à ses deux flancs, ne s'était point encore rejointe derrière lui. Mais Lia garda le silence, n'ayant au contraire qu'une crainte, c'était que le cri suprême de toute cette nature à l'agonie ne parvint aux oreilles du comte et ne le tirât de son sommeil.

Il n'en fut rien. Lia vit la lave s'étendre, pareille à un immense croissant, et se réunir derrière la colline. Elle poussa alors un cri de joie. Toute issue était fermée à la fuite. La villa et ses jardins n'étaient plus qu'une île battue de tous côtés par une mer de flammes.

Alors la terrible marée commença de monter aux flancs de la colline comme un flux immense et redoublé. A chaque ressac, on voyait les vagues enflammées gagner du terrain et ronger l'île, dont la circonférence devenait de plus en plus étroite. Bientôt la lave arriva aux murs du parc, et

Les murs se couchèrent dans ses flots, tranchés à leur base. A l'approche du torrent, les arbres se séchèrent, et la flamme, jaillissant de leur racine, monta à leur sommet. Chaque arbre, tout en brûlant, conservait sa forme jusqu'au moment où il s'abîmait en cendres dans l'inondation ardente, qui s'avancait toujours. Enfin les premiers flots de lave commencèrent à paraître dans les allées du jardin. A cette vue, Lia comprit qu'il ne lui restait le temps de réveiller Odoardo, de lui reprocher son crime et de lui faire comprendre qu'ils allaient mourir l'un par l'autre. Elle quitta la terrasse et s'approchant du lit :

— Odoardo ! Odoardo ! s'écria-t-elle en le secouant par le bras ; Odoardo ! lève-toi pour mourir !

Ces terribles paroles, dites avec l'accent suprême de la vengeance, allèrent chercher l'esprit du comte au plus profond de son sommeil. Il se dressa sur son lit, ouvrit des yeux hagards ; puis, au reflet de la flamme, aux pétillements des carreaux qui se brisaient, aux vacillements de la maison que les vagues de lave commençaient d'étreindre et de secouer, il comprit tout, et s'élançant de son lit :

— Le volcan ! le volcan ! s'écria-t-il. Ah ! Lia ! je te l'avais bien dit !

Puis, bondissant vers la fenêtre, il embrassa d'un coup d'œil tout cet horizon brûlant, jeta un cri de terreur, courut à l'extrémité opposée de la chambre, ouvrit une fenêtre qui donnait sur Naples, et voyant toute retraite fermée, il revint vers la comtesse en s'écriant, désespéré :

— Oh ! Lia, Lia, mon amour, mon âme, ma vie, nous sommes perdus !

— Je le sais, répondit Lia.

— Comment, tu le sais ?

— Depuis une heure je regarde le volcan ! je n'ai pas dormi, moi !

— Mais si tu ne dormais pas, pourquoi m'as-tu laissé dormir ?

— Tu rêvais de Teresa, et je ne voulais pas te réveiller.

— Oui, je rêvais qu'on voulait m'enlever ma sœur une seconde fois. Je rêvais que j'avais été trompé, qu'elle était bien réellement morte, qu'elle était étendue sur son lit dans sa petite chambre de la rue San-Giacomo, qu'on apportait une bière et qu'on voulait la clouer dedans. C'était un rêve terrible, mais moins terrible encore que la réalité.

— Que dis-tu ? que dis-tu ? s'écria la comtesse saisissant les mains d'Odoardo et le regardant en face. Cette Teresa, c'est ta sœur ?

— Oui.

— Cette femme qui loge rue San-Giacomo, au troisième étage, n° 14, c'est ta sœur ?

— Oui.

— Mais ta sœur est morte ! Tu mens !

— Ma sœur vit, Lia ; ma sœur vit, et c'est nous qui allons mourir. Ma sœur avait suivi un colonel français qui a été tué. Moi aussi je la croyais morte, on me l'avait dit, mais j'ai reçu une lettre d'elle avant-hier, mais hier je l'ai vue. C'était bien elle, c'était bien ma sœur, humiliée, stérile, voulant rester inconnue. Oh ! mais que nous fait tout cela en ce moment ? Sens-tu, sens-tu la maison qui tremble ; entends-tu les murs qui se fendent ? O mon Dieu, mon Dieu, secourez-nous !

— Oh ! pardonne-moi, pardonne-moi ! s'écria Lia en tombant à genoux. Oh ! pardonne-moi avant que je meure !

— Et que veux-tu que je te pardonne ? qu'ai-je à te pardonner ?

— Odoardo ! Odoardo ! c'est moi qui te tue ! J'ai tout vu, j'ai pris cette

femme pour une rivale, et, ne pouvant plus vivre avec toi, j'ai voulu mourir avec toi. Mon Dieu ! mon Dieu ! n'est-il aucune chance de nous sauver ? N'y a-t-il aucun moyen de fuir ? Viens, Odoardo ! viens ! je suis forte ; je n'ai pas peur. Courons !

Et elle prit son mari par la main, et tous deux se mirent à courir comme des insensés par les chambres de la villa chancelante, s'élançant à toutes les portes, tentant toutes les issues et rencontrant partout l'inexorable lave qui montait sans cesse, impassible, dévorante, et battant déjà le pied des murs qu'elle secouait de ses embrassemens mortels.

Lia était tombée sur ses genoux, ne pouvant plus marcher. Odoardo l'avait prise dans ses bras et l'emportait de fenêtre en fenêtre en criant, appelant au secours. Mais tout secours était impossible, la lave continuait de monter. Odoardo, par un mouvement instinctif, alla chercher un refuge sur la terrasse qui couronnait la maison ; mais là il comprit réellement que tout était fini, et, tombant à genoux et élevant Lia au dessus de sa tête comme s'il eût espéré qu'un ange la viendrait prendre :

— O mon Dieu ! s'écria-t-il, ayez pitié de nous !

A peine avait-il prononcé ces paroles qu'il entendit les planchers s'abîmer successivement et tomber dans la lave. Bientôt la terrasse vacilla et se précipita à son tour, les entraînant l'un et l'autre dans sa chute. Enfin les quatre murailles se replièrent comme le couvercle d'un tombeau. La lave continua de monter, passa sur les ruines, et tout fut fini.

II

Le Môle.

Il nous restait deux endroits essentiellement populaires à visiter que nous avions déjà vus en passant, mais que nous n'avions pas encore examinés en détail : c'étaient le Môle et le Marché-Neuf. Le Môle est à Naples ce qu'était le boulevard du Temple à Paris quand il y avait à Paris un boulevard du Temple. Le Môle est le séjour privilégié de Polichinelle.

Nous avons peu parlé de Polichinelle jusqu'à présent. Polichinelle est à Naples un personnage fort important. Toute l'opposition napolitaine s'est réfugiée en lui comme toute l'opposition romaine s'est réfugiée dans Pasquin. Polichinelle dit ce que personne n'ose dire.

Polichinelle dit qu'avec trois F on gouverne Naples. C'était aussi l'opinion du roi Ferdinand, qui, nous l'avons dit, n'avait guère moins d'esprit et n'était guère moins populaire que Polichinelle. Ces trois F sont *fe-sta-fa-rina-for-ca* : fête-farine-potence. Dix-sept cents ans avant Polichinelle, César avait trouvé les deux premiers moyens de gouvernement : *panem et circenses*. Ce fut Tibère qui trouva le troisième. A tout seigneur tout honneur.

Au reste, il n'y aurait rien d'étonnant que Polichinelle eût entendu dire la chose à César et eût vu pratiquer la maxime par Tibère. Polichinelle remonte à la plus haute antiquité ; une peinture retrouvée à Herculaneum, et qui date très probablement du règne d'Auguste, reproduit trait pour trait cet illustre personnage, au dessous duquel est gravée cette inscription : *Civis atellanus*. Ainsi, selon toute probabilité, Polichinelle était le héros des Atellans. Que nos grands seigneurs viennent à présent nous vanter leur noblesse du douzième ou du treizième siècle ! Ils sont de

quinze cents ans postérieurs à Polichinelle. Polichinelle pouvait faire triple preuve et avait trois fois le droit de monter dans les carrosses du roi.

La première fois que j'ai vu Polichinelle, il venait de proposer de nourrir la ville de Naples avec un boisseau de blé pendant un an, et cela à une seule condition. Il se faisait un grand silence sur la place, car chacun ignorait quelle était cette condition et cherchait quelle elle pouvait être. Enfin, au bout d'un instant, les chercheurs, s'impatientant, demandèrent à Polichinelle, qui attendait les bras croisés et en regardant la foule avec son air narquois, quelle était cette condition.

— Eh bien ! dit Polichinelle, faites sortir de Naples toutes les femmes qui trompent et tous les maris trompés, mettez à la porte tous les bâtarde et tous les voleurs, je nourris Naples pendant un an avec un boisseau de blé, et au bout d'un an il me restera encore plus de farine qu'il ne m'en faudra pour faire une galette d'un pouce d'épaisseur et de six pieds de tour.

Cette manière de dire la vérité est peut-être un peu brutale, mais Polichinelle ne s'est pas dégrossi le moins du monde : il est resté ce bon paysan de la campagne que Dieu l'a fait, et qu'il ne faut pas confondre avec notre Polichinelle que le diable emporte, ni avec le Punch anglais que le beurreau pend. Non, celui-là meurt chrétiennement dans son lit, ou plutôt celui-là ne meurt jamais ; c'est toujours le même Polichinelle, avec son costume, sa camisole de calicot, son pantalon de toile, son chapeau pointu et son demi-masque noir. Notre Polichinelle, à nous, est un être fantastique, porteur de deux bosses comme il n'en existe pas, frondeur, libertin, vantard, bretteur, voltairien, sophiste, qui bat sa femme, qui bat le guet, qui tue le commissaire. Le Polichinelle napolitain est bonhomme, bête et malin à la fois, comme on dit de nos paysans ; il est poltron comme Sganarelle, gourmand comme Crispin, franc comme Gautier Garguille.

Autour de Polichinelle, et comme des planètes relevant de son système et tournant dans son tourbillon, se groupent l'improvisateur et l'écrivain public.

L'improvisateur est un grand homme sec, vêtu d'un habit noir, râpé, luisant, auquel il manque deux ou trois boutons par devant et un bouton par derrière. Il a d'ordinaire une culotte courte qui retient des bas chinés au dessus du genou, ou un pantalon collant qui se perd dans des guêtres. Son chapeau bossué atteste les fréquents contacts qu'il a eus avec le public, et les lunettes qui couvrent ses yeux indiquent que son regard est affaibli par ses longues lectures. Au reste, cet homme n'a pas de nom, cet homme s'appelle l'improvisateur.

L'improvisateur est réglé comme l'horloge de l'église de San-Egidio. Tous les jours, une heure avant le coucher du soleil, l'improvisateur débouche de l'angle du Château-Neuf par la strada del Molo, et s'avance d'un pas grave, lent et mesuré, tenant à la main un livre relié en basane, à la couverture usée, aux feuillets épaissis. Ce livre, c'est l'*Orlando furioso* du divin Arioste.

En Italie, tout est *divin* : on dit le *divin* Dante, le *divin* Pétrarque, le *divin* Arioste et le *divin* Tasse. Toute autre épithète serait indigne de la majesté de ces grands poètes.

L'improvisateur a son public à lui. A quelque chose que ce public soit occupé, soit qu'il rie aux facéties de Polichinelle, soit qu'il pleure aux

sermons d'un capucin, ce public quitte tout pour venir à l'improvisateur.

Aussi l'improvisateur est-il comme les grands généraux de l'antiquité et des temps modernes, qui connaissent chacun de leurs soldats, par son nom. L'improvisateur connaît tout son cercle; s'il lui manque un auditeur, il le cherche des yeux avec inquiétude; et si c'est un de ses *passionati*, il attend qu'il soit venu pour commencer, ou recommencer quand il arrive.

L'improvisateur rappelle ces grands orateurs romains qui avaient constamment derrière eux une flûte pour leur donner le *ta*. Sa parole n'a ni les variations du chant, ni la simplicité du discours. C'est la modulation de la mélodie. Il commence froidement et d'un ton sourd et traînant; mais bientôt il s'anime avec l'action: Roland provoque Ferragus, sa voix se hausse au ton de la menace et du défi. Les deux héros se préparent; l'improvisateur imite leurs gestes, tire son épée, assure son bouclier. Son épée, c'est le premier bâton venu, et qu'il arrache le plus souvent à son voisin; son bouclier, c'est son livre; car il sait tellement son divin *Orlando* par cœur, que tant que durera la lutte terrible il n'aura pas besoin de jeter les yeux sur le texte, qu'il allongera d'ailleurs ou raccourcira à sa fantaisie, sans que le génie métrique des écoutans en soit choqué le moins du monde; c'est alors qu'il fait beau de voir l'improvisateur.

En effet, l'improvisateur devient acteur; qu'il ait choisi le rôle de Roland ou celui de Ferragus, chacun des coups qu'il doit recevoir ou porter, il les porte où les reçoit. Alors il s'anime dans sa victoire ou s'anale dans sa défaite. Vainqueur, il fond sur son ennemi, le presse, le poursuit, le renverse, l'égorge, le foule aux pieds, relève la tête et triomphe du regard. Vaincu, il rompt, recule, défend le terrain pied à pied, bondit à droite, bondit à gauche, saute en arrière, invoque Dieu ou le diable, selon que, pour le moment, il est païen ou chrétien, emploie toutes les ressources de la ruse, toutes les astuces de la faiblesse; enfin, poussé par son adversaire, il tombe sur un genou, combat encore, se renverse, se tord, se roule, puis, voyant que cette lutte est inutile, tend la gorge pour mourir avec grâce, comme le gladiateur gaulois, vieille tradition que l'amphithéâtre a léguée au Môle.

S'il est vainqueur, l'improvisateur prend son chapeau, comme Béli-saire son casque, et réclame impérieusement son dû. S'il est vaincu, il se glisse jusqu'à son fentre, fait le tour de la société et demande humblement l'aumône; tant les natures du Midi sont impressionnables, tant elles ont de facilité à se transformer elles-mêmes et à devenir ce qu'elles désirent être.

Malheureusement, comme nous l'avons dit, l'improvisateur s'en va; nos pères l'ont vu, nous l'avons vu; nos fils, s'ils se pressent, le verront encore, mais, à coup sûr, nos petits-fils et nos neveux ne le verront pas.

Il n'en est pas de même de l'écrivain public, son voisin. Bien des siècles se passeront encore sans que tout le monde sache écrire, et surtout dans la très fidèle ville de Naples. Puis, lorsque tout le monde saura écrire, ne restera-t-il donc pas encore la lettre anonyme, ce poison que vend l'écrivain public en se faisant un peu prier, comme le pharmacien de Roméo et Juliette vend l'arsenic? Quant à moi, je reçois, pour mon compte seul, assez de lettres anonymes pour défrayer honorablement un écrivain public ayant femme et enfans.

Le scribe qui peut écrire sur le devant de sa table : *Qui si scrive in francese*, est sûr de sa fortune. Pourquoi ? Apprenez-le-moi, car je n'en sais rien. La langue française est la langue de la diplomatie, c'est vrai, mais les diplomates n'échangent point leurs notes par la voie des écrivains publics.

Au reste, l'écrivain public napolitain opère en plein air, en face de de tous, *coram populo*. Est-ce un progrès, est-ce un retard de la civilisation ?

C'est que le peuple napolitain n'a pas de secret ; il pense tout haut, il prie tout haut et se confesse tout haut. Celui qui sait le patois du Môle, et qui se promènera une heure par jour dans les églises, n'aura qu'à écouter ce qui se dit à l'autel ou au confessionnal, et à la fin de la semaine il sera initié dans les secrets les plus intimes de la vie napolitaine.

Ah ! j'oubliais de dire que l'écrivain public napolitain est *gentilhomme*, ou du moins qu'on lui donne ce titre.

En effet, interrogez l'écrivain : c'est toujours un *galantuomo* qui a eu des malheurs ; doutez-en, et il vous montrera comme preuve un *resto* de redingote de drap.

On ne saurait s'expliquer l'influence du drap sur le peuple napolitain : c'est pour lui le cachet de l'aristocratie, le signe de la prééminence. Un *vestido di panno* peut se permettre, vis-à-vis du lazzarone, bien des choses que je ne conseillerais pas de tenter à un *vestido di telo*.

Cependant, le *vestido di telo* a encore une grande supériorité sur le lazzarone, qui, en général, n'est vêtu que d'air.

III

Le Tombeau de Virgile.

Pour faire diversion à nos promenades dans Naples, nous résolûmes, Jadin et moi, de tenter quelques excursions dans ses environs. Des fenêtres de notre hôtel nous apercevions le tombeau de Virgile et la grotte de Pouzzoles. Au delà de cette grotte, que Sénèque appelle une longue prison, était le monde inconnu des fées antiques ; l'Averne, l'Achéron, le Styx ; puis, s'il faut en croire Properce, Baïa, la cité de perdition, la ville luxurieuse, qui, plus sûrement et plus vite que toute autre ville, conduisait aux sombres et infernaux royaumes.

Nous prîmes en main notre Virgile, notre Suétone et notre Tacite ; nous montâmes dans notre corricolo, et comme notre cocher nous demandait où il devait nous conduire, nous lui répondîmes tranquillement : — Aux enfers. Notre cocher partit au galop.

C'est à l'entrée de la grotte de Pouzzoles qu'est situé le tombeau présumé de Virgile.

On monte au tombeau du poète par un sentier tout couvert de ronces et d'épines : c'est une ruine pittoresque que surmonte un chêne vert, dont les racines l'enveloppent comme les serres d'un aigle. Autrefois, disait-on, à la place de ce chêne était un laurier gigantesque qui y avait poussé tout seul. A la mort du Dante, le laurier mourut. Pétrarque en planta un second qui vécut jusqu'à Sannazar. Puis enfin Casimir Delavigne en planta un troisième qui ne reprit même pas de bouture. Ce n'était pas la faute de l'auteur des *Messéniennes*, la terre était épuisée.

On descend au tombeau par un escalier à demi ruiné, entre les marches duquel poussent de grosses touffes de myrtes ; puis on arrive à la porte columbarium, on en franchit le seuil et l'on se trouve dans le sanctuaire.

L'urne qui contenait les cendres de Virgile y resta, assure-t-on, jusqu'au quatorzième siècle. Un jour on l'enleva sous prétexte de la mettre en sûreté : depuis ce jour elle n'a plus reparu.

Après un instant d'exploration intérieure, Jadin sortit pour faire un croquis du monument et me laissa seul dans le tombeau. Alors mes regards se reportèrent naturellement en arrière, et j'essayai de me faire une idée bien précise de Virgile et de ce monde antique au milieu duquel il vivait.

Virgile était né à Andes, près de Mantoue, le 15 octobre de l'an 70 avant Jésus-Christ, c'est-à-dire lorsque César avait trente ans ; et il était mort à Brindes, en Calabre, le 22 septembre de l'an 19, c'est-à-dire lorsque Auguste en avait quarante-trois.

Il avait connu Cicéron, Caton d'Utique, Pompée, Brutus, Cassius, Antoine et Lépide ; il était l'ami de Mécène, de Salluste, de Cornélius Népos, de Catulle et d'Horace. Il fut le maître de Propertius et de Tibulle, qui naquirent tous trois comme il finissait ses *Géorgiques*.

Il avait vu tout ce qui s'était passé dans cette période, c'est-à-dire les plus grands événemens du monde antique : la chute de Pompée, la mort de César, l'avènement d'Octave, la rupture du triumvirat ; il avait vu Caton déchirant ses entrailles, il avait vu Brutus se jetant sur son épée, il avait vu Pharsale, il avait vu Philippes, il devait voir Actium.

Beaucoup ont comparé ce siècle à notre dix-septième siècle ; rien n'y ressemblait moins cependant : Auguste avait bien plus de Louis-Philippe que de Louis XIV. Louis XIV était un grand roi, Auguste fut un grand politique.

Aussi le siècle de Louis XIV ne comprend-il réellement que la première moitié de sa vie. Le siècle d'Auguste commence après Actium, et s'étend sur toute la dernière partie de son existence.

Louis XIV, après avoir été le maître du monde, meurt battu par ses rivaux, méprisé par ses courtisans, honni par son peuple, laissant la France pauvre, plaintive et menacée, et redevenu un peu moins qu'un homme, après s'être cru un peu plus qu'un dieu.

Auguste, au contraire, commence par les luttes intérieures, les proscriptions et les guerres civiles ; puis, Lépide mort, Brutus mort, Antoine mort, il ferme le temple de Janus qui n'avait pas été fermé depuis deux cent six ans, et meurt presque à l'âge de Louis XIV, c'est vrai, mais laissant Rome riche, tranquille et heureuse ; laissant l'empire plus grand qu'il ne l'avait pris des mains de César, ne quittant la terre que pour monter au ciel, ne cessant d'être homme que pour passer dieu.

Il y a loin de Louis XIV descendant de Versailles à Saint-Denis au milieu des sifflets de la populace, à Auguste montant à l'Olympe par la voie Appia au milieu des acclamations de la multitude.

On connaît Louis XIV, dédaigneux avec sa noblesse, hautain avec ses ministres, égoïste avec ses maîtresses ; dilapidant l'argent de la France en fêtes dont il est le héros, en carrousels dont il est le vainqueur, en spectacles dont il est le dieu ; toujours roi pour sa famille comme pour son peuple, pour ses courtisans en prose comme pour ses flatteurs en vers ;

n'accordant une pension à Corneille que parce que Boileau parle de lui abandonner la sienne; éloignant Racine de lui parce qu'il a eu le malheur de prononcer devant lui le nom de son prédécesseur, Scarron; se félicitant de la blessure de madame la duchesse de Bourgogne, qui donnera plus de régularité désormais à ses voyages de Marly; sifflotant un air d'opéra près du cercueil de son frère, et voyant passer devant lui le cadavre de ses trois fils sans s'informer qui les a empoisonnés, de peur de découvrir les véritables coupables dans sa maîtresse ou dans ses bâtards.

En quoi ressemble à cela, je vous le demande, l'écolier qui vient d'Apolonie pour recueillir l'héritage de César?

Voulez-vous voir Octave, ou Thurinus comme on l'appelait alors? puis nous passerons à César, et de César à Auguste, et vous verrez si ce triple et cependant unique personnage a un seul trait de l'amant de mademoiselle de La Vallière, de l'amant de madame de Montespan, et de l'amant de madame de Maintenon, qui lui aussi est un seul et même personnage.

César vient de tomber au Capitole; Brutus et Cassius viennent d'être chassés de Rome par le peuple, qui les a portés la veille en triomphe; Antoine vient de lire le testament de César qui intitule Octave son héritier. Le monde tout entier attend Octave.

C'est alors que Rome voit entrer dans ses murs un jeune homme de vingt-un ans à peine, né sous le consulat de Cicéron et d'Antoine, le 22 septembre de l'an 689 de la fondation de Rome, c'est-à-dire soixante-deux ans avant Jésus-Christ, qui naîtra sous son règne.

Octave n'avait aucun des signes extérieurs de l'homme réservé aux grandes choses; c'était un enfant que sa petite taille faisait paraître encore plus jeune qu'il n'était réellement; car, au dire même de l'affranchi Julius Maratus, quoiqu'il essayât de se grandir à l'aide des épaisses semelles de ses sandales, Octave n'avait que cinq pieds deux pouces: il est vrai que c'était la taille qu'avait eue Alexandre et celle que devait avoir Napoléon. Mais Octave ne possédait ni la force physique du vainqueur de Bucéphale, ni le regard d'aigle du héros d'Austerlitz; il avait au contraire le teint pâle, les cheveux blonds et bouclés, les yeux clairs et brillants, les sourcils joints, le nez saillant d'en haut et effilé par le bas, les lèvres minces, les dents écartées, petites et rudes, et la physionomie si douce et si charmante, qu'un jour qu'il passera les Alpes, l'expression de cette physionomie retiendra un Gaulois qui avait formé le projet de le jeter dans un précipice. Quant à sa mise, elle est des plus simples: au milieu de cette jeunesse romaine qui se farde, qui met des mouches, qui grasseye, qui se daudine; parmi ces beaux et ces trossuli, ces modèles de l'élégance de l'époque, qu'on reconnaît à leur chevelure parfumée de baume, partagée par une raie, et que le fer du barbier roule deux fois par jour en longs anneaux de chaque côté de leurs tempes; à leurs barbes rasées avec soin, de manière à ne laisser aux uns que des moustaches, aux autres qu'un collier; à leurs tuniques transparentes ou pourprées, dont les manches démesurées couvriraient leurs mains tout entières s'ils n'avaient soin d'élever leurs mains pour que ces manches, en se retrouvant, laissent voir leurs bras polis à la pierre ponce et leurs doigts couverts de bagues; Octave se fait remarquer par sa toge de toile, par son laticlave de laine, et par le simple anneau qu'il porte au premier doigt de la main gauche, et dont le chaton représente un sphinx. Aussi toute

cette jeunesse, qui ne comprend rien à cette excentricité qui donne à l'héritier de César un air plébéien, nie-t-elle qu'il soit, comme on l'assure, de sang aristocratique, et prétend-elle que son père Cn. Octavius était un simple diviseur de tribu ou tout au plus un riche banquier. D'autres vont plus loin, et assurent que son grand-père était meunier, et qu'il ne porte cette simple toge blanche que pour qu'on n'y voie pas les traces de la farine : *Materna tibi farina*, dit Suétone; et Suétone, comme on le sait, est le Talmont des Réaux de l'époque.

Et cependant les dieux ont prédit de grandes choses à cet enfant; mais ces grandes choses, au lieu de les raconter, de les redire, de s'en faire un titre, sinon à l'amour, du moins à la superstition de ses concitoyens, il les renferme en lui-même et les garde dans le sanctuaire de ses espérances. Des présages ont accompagné et suivi sa naissance, et Octave eroit aux présages, aux songes et aux augures. Autrefois, les murs de Velletri furent frappés de la foudre, et un oracle a prédit qu'un citoyen de cette ville donnerait un jour des lois au monde. En outre, un autre bruit s'est répandu, qu'Asclépiades et Mendès consigneront plus tard dans leur livre sur les choses divines : c'est qu'Atia, mère d'Octave, s'étant endormie dans le temple d'Apollon, fut réveillée comme par des embrasemens, et s'aperçut avec effroi qu'un serpent s'était glissé dans sa poitrine et l'enveloppait de ses replis; dix mois après elle accoucha. Ce n'est pas tout : le jour de son accouchement, son mari, retenu chez lui par cet événement, ayant différé de se rendre au sénat, où l'on s'occupait de la conjuration de Catilina, et ayant expliqué en y arrivant la cause de son retard, Publius Nigidius, augure très renommé pour la certitude de ses prédictions, se fit dire l'heure précise de la naissance d'Octave, et déclara que, si sa science ne le trompait pas, ce maître du monde promis par le vieil oracle de Velletri venait enfin de naître.

Voilà les signes qui avaient précédé la naissance d'Octave. Voici ceux qui l'avaient suivie :

Un jour que l'enfant prédestiné, alors âgé de quatre ans, dînait dans un bois, un aigle s'élança de la cime d'un roc où il était perché et lui enleva le pain qu'il tenait à la main, remonta dans le ciel, puis, un instant après, rapporta au jeune Octave le pain tout mouillé de l'eau des nuages.

Enfin, deux ans après, Cicéron, accompagnant César au Capitole, racontait, tout en marchant, à un de ses amis, qu'il avait vu en songe, la nuit précédente, un enfant au regard limpide, à la figure douce, aux cheveux bouclés, lequel descendait du ciel à l'aide d'une chaîne d'or et s'arrêtait à la porte du Capitole, où Jupiter l'armait d'un fouet. Au moment où il racontait ce songe, il aperçut le jeune Octave et s'écria que c'était là le même enfant qu'il avait vu la nuit précédente.

Il y avait là, comme on le voit, plus de promesses qu'il n'en fallait pour tourner une jeune tête; mais Octave était de ces hommes qui n'ont jamais été jeunes et à qui la tête ne tourne pas. C'était un esprit calme, réfléchi, rusé, incertain et habile, ne se laissant point emporter aux premiers mouvemens de sa tête ou de son cœur, mais les soumettant incessamment à l'analyse de son intérêt et aux calculs de son ambition. Dans aucun des partis qui s'étaient succédé depuis cinq ans qu'il avait revêtu la robe virile, il n'avait adopté de couleur; ce qui était une excellente position, attendu que, quelque parti qu'il adoptât, son avenir n'avait

point à rompre avec son passé. Plus heureux donc qu'Henri IV en 1593 et que Louis-Philippe en 1830, il n'avait point d'engagemens pris et se trouvait à peu près dans la situation, moins la gloire passée, ce qui était encore une chance de plus pour lui, où se trouva Bonaparte au 18 brumaire.

Comme alors, il y avait deux partis, mais deux partis qui, quoique portant les mêmes noms, n'avaient aucune analogie avec ceux qui existaient en France en 99; car, à cette époque, le parti républicain, représenté par Brutus, était le parti aristocratique; et le parti royaliste, représenté par Antoine, était le parti populaire.

C'était donc entre ces deux hommes qu'il fallait qu'Octave se fit jour en créant un troisième parti, servons-nous d'un mot moderne, un parti juste-milieu.

Un mot sur Brutus et sur Antoine.

Brutus a trente-trois ou trente-quatre ans; il est d'une taille ordinaire, a les cheveux courts, la barbe coupée à la longueur d'un demi-pouce, le regard calme et fier, et un seul pli creusé par la pensée au milieu du front: du moins, c'est ainsi que le représentant les médailles qu'il a fait frapper en Grèce avec le titre d'*imperator*; entendez-vous? *Brutus imperator*, c'est-à-dire Brutus, général. Ne prenez donc jamais le mot *imperator* que dans ce sens, et non dans celui que lui ont donné depuis Charlemagne et Napoléon.

Continuons.

Il descend, par son père, de ce Janius Brutus qui condamna ses deux fils à mort, et dont la statue est au Capitole au milieu de celle des rois qu'il a chassés; et, par sa mère, de ce Servilius Ahala qui, étant général de la cavalerie sous Quintus Cincinnatus, tua de sa propre main Spurius Mélius qui aspirait à la royauté. Son père, mari de Servilie, fut tué par ordre de Pompée, pendant les guerres de Marius et de Sylla; et il est neveu de ce même Caton qui s'est déchiré les entrailles à Utique. Un bruit populaire le dit fils de César, qui aurait séduit sa mère avec une perle valant six millions de sesterces, c'est-à-dire douze cent mille francs à peu près. Mais on n'a tant prêté de bonnes fortunes à César, qu'il ne faut pas croire tout ce qu'on en dit. Jeune, Brutus a étudié la philosophie en Grèce; il appartient à la secte platonicienne, et il a puisé à Athènes et à Carthage ces idées de liberté aristocratique qui formaient la base gouvernementale des petites républiques grecques. Officier en Macédoine sous Pompée, il s'est fait remarquer à Pharsale par son grand courage. Gouverneur dans les Gaules pour César, il s'est fait remarquer dans la province par sa sévère probité. C'est un de ces hommes qui n'agissent jamais sans conviction, mais qui, dès qu'ils ont une conviction, agissent toujours; c'est une de ces âmes profondes et retirées où les dieux qui s'en vont trouvent un tabernacle; c'est un de ces cœurs convertis d'un triple acier, comme dit Homère, qui tiennent la mort pour amie, et qui la voient venir en souriant. Le regard incessamment tourné vers les vertus des âges antiques, il ne voit pas les vices des jours présents; il croit que le peuple est toujours un peuple de laboureurs; il croit que le sénat est toujours une assemblée de rois. Son seul tort est d'être né après le brutal Marius, le galant Sylla, et le voluptueux César, au lieu de naître au temps de Cincinnatus, des Gracques ou des premiers Scipions. Il a été coulé tout de bronze dans une époque où les statues sont de bois et d'or. Quant

un pareil homme commet un crime, c'est son siècle qu'il faut accuser et non pas lui.

Au reste, Brutus vient de faire une grande faute : il a quitté Rome, oubliant que c'est sur le lieu même où l'on a commencé une révolution qu'il faut l'accomplir.

Quant à Antoine, c'est le contraste le plus complet que le ciel ait pu mettre en opposition avec la figure calme, froide et sévère que nous venons de dessiner.

Antoine a quarante-six ans, sa taille est haute, ses membres musculeux, sa barbe épaisse, son front large, son nez aquilin. Il prétend descendre d'Hercule ; et comme c'est le plus habile cavalier, le plus fort discobole, le plus rude lutteur qu'il y ait eu depuis Pompée, personne ne lui conteste cette généalogie, si fabuleuse qu'elle paraisse à quelques uns. Enfant, sa grande beauté l'a fait remarquer de Curion, et il a passé avec lui les premières années de son adolescence dans la débauche et dans l'orgie. Avant de revêtir la robe virile, c'est-à-dire à seize ans à peu près, il avait déjà fait pour un million et demi de dettes ; mais ce qu'on lui reproche surtout, c'est le cynisme de son intempérance. Le lendemain des noces du mime Hippias, il s'est rendu à l'assemblée publique si gorgé de vin qu'il a été obligé de s'arrêter à l'angle d'une rue et de le rendre aux yeux de tous, quoique le mime Sergius, avec lequel il vit dans un commerce infâme, et qui a, dit-on, toute influence sur lui, essayât d'étendre son manteau entre lui et les passans. Après Sergius, sa compagnie la plus habituelle est la courtisane Cythéris, qu'il mène partout avec lui dans une litière, et à laquelle il fait un cortège aussi nombreux que celui de sa propre mère. Chaque fois qu'il part pour l'armée, c'est avec une suite d'histrions et de joueurs de flûte. Lorsqu'il s'arrête, il fait dresser ses tentes sur le bord des rivières ou sous l'ombre des forêts. S'il traverse une ville, c'est sur un char traîné par des lions qu'il conduit avec des rênes d'or. En temps de paix, il porte une tunique étroite et une cape grossière. En temps de guerre, il est couvert des plus riches armes qu'il a pu se procurer, pour attirer à lui les coups des plus rudes et des plus braves ennemis. Car Antoine, avec la force physique, a reçu le courage brutal ; ce qui fait qu'il est un dieu pour le soldat, et une idole pour le peuple. Du reste, orateur habile dans le style asiatique, par un seul discours il a chassé Brutus et Cassius de Rome. Fastueux et plein d'inégalité, prétendant être le fils d'un dieu, et descendant parfois au niveau de la bête, Antoine croit imiter César en le singeant à la guerre et à la tribune. Mais entre Antoine et César il y a un abîme : Antoine n'a que des défauts, César avait des vices ; Antoine n'a que des qualités, César avait des vertus : Antoine, c'est la prose ; César, c'est la poésie.

Mais pour le moment, tel qu'il est, Antoine règne à Rome ; car il y a réaction pour César, et Antoine représente César : c'est lui qui continue le vainqueur des Gaules et de l'Égypte. Il vend les charges, il vend les places, il vend jusqu'aux trônes ; il vient pour vingt mille francs, ce qui n'est pas cher, comme on voit, de donner un diplôme de roi en Asie ; car Antoine a sans cesse besoin d'argent. Cependant il n'y a pas plus de quinze jours qu'il a forcé la veuve de César de lui remettre les vingt-deux millions laissés par César ; il est vrai que, des ides de mars au mois d'avril, Antoine a payé pour huit millions de dettes : mais comme on assure qu'il a pillé le trésor public, qui, au dire de Cicéron, contenait

sept cents millions de sesterces, c'est-à-dire cent quarante millions de francs à peu près ; si grand dépensier que soit Antoine, comme il n'a payé aucun des legs de César, il doit bien lui rester encore une centaine de millions ; et un homme du caractère d'Antoine, avec cent millions derrière lui, est un homme à craindre.

A propos, nous oublions une chose : Antoine était le mari de Fulvie. Voilà donc celui contre lequel Octave aura d'abord à lutter.

Octave comprit que le sénat, tout en votant des remerciements à Antoine, détestait d'autant plus ce maître grossier qu'il lui obéissait plus lâchement. Octave se glissa tout doucement dans le sénat, appela Cicéron son père, demanda humblement et obtint sans conteste de porter le grand nom de César, seule portion de son héritage à laquelle, disait-il, il eût jamais aspiré ; paya tout doucement, et sur sa propre fortune, les legs que César avait laissés aux vétérans et qu'Antoine leur retenait ; joua le citoyen pur, le patriote désintéressé ; refusa les faisceaux qu'on lui offrait, et proposa tout bas, pour faire honneur à Antoine et pour lui donner l'occasion d'achever ce qu'il avait si bien commencé, d'envoyer Antoine chasser Décimus Brutus de la Gaule Cisalpine. Antoine, enchanté d'échapper aux criaileries des héritiers de César, part en promettant de ramener Décimus Brutus pieds et poings liés. A peine est-il parti que le sénat respire. Alors Octave voit que le moment est venu : il déclare qu'il croit Antoine l'ennemi de la république, met à la disposition du sénat une armée qu'il a achetée, sans que personne s'en doute, de ses propres deniers. Alors le sénat tout entier se lève contre Antoine. Cicéron embrasse Octave, il propose de le nommer chef de cette armée ; et comme cette proposition cause quelque étonnement : *Ornandum tollendum*, dit-il en se retournant vers les vieilles têtes du sénat. Mauvais calembourg qu'entend Octave, et qui coûtera la vie à celui qui l'a fait. Mais Octave refuse ; il est faible de corps, ignorant en fait de guerre ; il veut deux collègues pour n'avoir aucune responsabilité à supporter ; et, sur sa demande, un décret du sénat lui adjoint les consuls Hirtius et Pansa.

Antoine a été envoyé pour combattre Décimus Brutus ; Octave est envoyé pour défendre Décimus Brutus contre Antoine.

C'était un conseil d'avocat : aussi venait-il de Cicéron. On perdait ainsi à la fois Antoine et Octave : Antoine, en mettant à jour toutes ses turpitudes ; Octave, en l'envoyant au secours d'un des meurtriers de son père.

Mais patience, Octave ne s'appelle plus Octave : un décret du sénat l'a autorisé à s'appeler César.

Laissons donc de côté l'enfant, voilà l'homme qui commence.

Les deux armées se rencontrent : Antoine est vaincu ; les deux couguls, Hirtius et Pansa, sont tués dans la mêlée, on ne sait par qui : seulement, comme une simple blessure pourrait n'être pas mortelle et qu'il faut qu'ils meurent, ils ont été frappés tous deux par des glaives empoisonnés. César seul est sain et sauf : César est trop souffrant pour se battre, César est resté sous sa tente tandis que l'on se battait. C'est, au reste, ce qu'il fera à Philippes et à Actium : pendant toutes les victoires qu'il remportera il dormira ou sera malade.

N'importe ! Antoine est en fuite, les consuls sont morts et César est à la tête d'une armée.

Pendant ce temps, Cicéron à son tour règne à Rome ; il succède à Antoine comme Antoine a succédé à César. Le sénat a besoin d'être gou-

verné; peu lui importe que ce soit par un grand politique, ou par un soldat grossier, ou par un habile avocat.

Le sénat croit que c'est le moment de mettre en pratique le jeu de mots de Cicéron: il n'a plus besoin de *cet enfant*. C'est ainsi que le sénat traite maintenant Octave, et il lui refuse le consulat.

Mais, comme nous l'avons dit, l'enfant s'est fait homme, Octave est devenu César. Attendez.

Au moment où Antoine traverse les Alpes en fuyant, et où Lépide, qui commande dans la Gaule, accourt au devant de lui, un envoyé de César arrive, qui offre à Antoine l'amitié de César. Antoine accepte en réservant les droits de Lépide.

Le lieu fixé pour la conférence fut une petite île du Reno, située près de Bologne, ainsi que firent plus tard à Tilsitt Napoléon et Alexandre. Chacun y arriva de son côté: César par la rive droite, Antoine par la rive gauche. Trois cents hommes de garde furent laissés à chaque tête de pont. Lépide avait d'avance visité l'île. — En se joignant, Napoléon et Alexandre s'embrassèrent; Antoine et César n'en étaient pas là. Antoine fouilla César, César fouilla Antoine, de peur que l'un ou l'autre n'eût une arme cachée. Robert Macaire et Bertrand n'auraient pas fait mieux.

Ce dut être une scène terrible que celle qui se passa entre ces trois hommes, lorsque, après s'être partagé le monde, chacun réclama le droit de faire périr ses ennemis. Chacun y mit du sien: Lépide céda la tête de son frère; Antoine, celle de son neveu. César refusa, on fit semblant de refuser trois jours celle de Cicéron; mais Antoine y tenait, Antoine menaçait de tout rompre si on ne la lui accordait. Antoine, brutal et entêté, était capable de le faire comme il le disait; César ne voulut point se brouiller avec lui pour si peu; la mort de Cicéron fut résolue. J'essaierais d'écrire cette scène si Shakspeare ne l'avait pas écrite.

Trois jours se passèrent pendant lesquels on chicana ainsi. Au bout de trois jours la liste des proscrits montait à deux mille trois cents noms; trois cents noms de sénateurs, deux mille noms de chevaliers.

Alors on rédigea une proclamation: Appien nous a laissé cette proclamation traduite en grec. Tous ces préparatifs hostiles, disaient les triumvirs, étaient dirigés contre Brutus et Cassius; seulement les trois nouveaux alliés, en marchant contre les assassins de César, ne voulaient pas, disaient-ils, laisser d'ennemis derrière eux.

Puis on pensa à réunir encore Antoine et César par une alliance de sang. Les mariages ont de tout temps été la grande sanction des raccommodemens politiques. Louis XIV épousa une infante d'Espagne; Napoléon épousa Marie-Louise; César épousa une belle-fille d'Antoine, déjà fiancée à un autre. Plus tard Antoine épousera une sœur d'Auguste; il est vrai que ce double mariage n'empêchera pas la bataille d'Actium.

Pendant ce temps, le bruit de la réunion de César, d'Antoine et de Lépide se répand par toute l'Italie; Rome s'émue, le sénat tremble; Cicéron fait des discours auxquels le sénat applaudit, mais qui ne le rassureront pas. Les uns proposent de se défendre, les autres proposent de fuir; Cicéron continue de parler sur les chances de la fuite et sur les chances de la défense, mais il ne se décide ni à fuir ni à se défendre; pendant ce temps, les triumvirs entrent dans Rome.

Voyez Plutarque, in *Cicéron*.

Cicéron mourut mieux qu'on n'aurait dû s'y attendre de la part d'un

homme qui avait passé sa vie à avocasser. Il vit qu'il ne pouvait gagner le bateau dans lequel il espérait s'embarquer : il fit arrêter sa litière, défendit à ses esclaves de le défendre, passa la tête par la portière, tendit la gorge et reçut le coup mortel.

C'était pour sa femme qu'Antoine avait demandé sa tête ; on porta donc cette tête à Fulvie. Fulvie tira une épingle de ses cheveux et lui en perça la langue. Puis on alla clouer cette tête, au dessus de ses deux mains, à la tribune aux harangues.

Le lendemain, on apporta une autre tête à Antoine. Antoine la prit ; mais il eut beau la tourner et la retourner, il ne la reconnut point. — Cela ne me regarde pas, dit-il, portez cette tête à ma femme. En effet, c'était la tête d'un homme qui avait refusé de vendre sa maison à Fulvie. Fulvie fit clouer la tête à la porte de la maison.

Pendant huit jours on égorga dans les rues et le sang coula dans les ruisseaux de Rome. Velléus Paterculus écrit à ce propos quatre lignes qui peignent effroyablement cette effroyable époque : « Il y eut, dit-il, beaucoup de dévouement chez les femmes, assez dans les affranchis, quelque peu dans les esclaves, mais aucun dans les fils. » Puis il ajoute, avec cette simplicité antique qui fait frémir : « Il est vrai que l'espoir d'hériter que chacun venait de concevoir, rendait l'attente difficile. »

Ce fut le septième ou le huitième jour de cette boucherie, que Mécène, voyant César acharné sur son siège de proscripteur, lui fit passer une feuille de ses tablettes avec ces trois mots écrits au crayon : « Lève-toi, bourreau ! »

César se leva, car il n'y mettait ni haine, ni acharnement ; il proscrivait parce qu'il croyait utile de proscrire. Lorsqu'il reçut le petit mot de Mécène, il fit un signe de tête et se leva, Mécène se fit honneur de la clémence de César. Mécène se trompait : César avait son compte, et l'impassible arithméticien ne demandait rien de plus.

Tournons les yeux vers Brutus et Cassius, et voyons ce qu'ils font.

Brutus et Cassius sont en Asie, où ils exigent d'un seul coup le tribut de dix années ; Brutus et Cassius sont à Tarse, qu'ils frappent d'une contribution de quinze cents talens ; Brutus et Cassius sont à Rhodes, où ils font égorger cinquante des principaux citoyens, parce que ceux-ci refusent de payer une contribution impossible. C'est qu'il faut des millions à Brutus et à Cassius pour soutenir l'impopulaire parti qu'ils ont adopté, et pour retenir sous leurs aigles républicaines les vieilles légions royalistes de César.

Aussi les cris des peuples qu'il ruine deviennent-ils le remords incessant de Brutus. Ce remords c'est le mauvais génie qui apparaît dans ses nuits ; c'est le spectre qu'il a vu à Xanthe et qu'il reverra à Philippes.

Lisez dans Plutarque ou dans Shakspeare, comme il vous plaira, les derniers entretiens de Brutus et de Cassius. Voyez ces deux hommes se séparer un soir en se serrant la main avec un sourire grave et en se disant que, vainqueurs ou vaincus, ils n'ont point à redouter leurs ennemis. C'est que César et Antoine sont là. C'est qu'on est à la veille de la bataille de Philippes. C'est que le spectre qui poursuit Brutus a reparu ou va reparaitre.

En effet, le lendemain à la même heure Cassius était mort, et deux jours après Brutus l'avait rejoint. Un esclave, affranchi pour ce dernier

service, avait tué Cassius : Brutus s'était jeté sur l'épée que lui tendait le rhéteur Straton.

On s'étonne de cette mort si précipitée de Brutus et de Cassius, et l'on oublie que tous deux avaient hâte d'en finir.

Les deux triumvirs avaient été fidèles à leur caractère. Nous disons les eux triumvirs, car de Lépide il n'en est déjà plus question. Antoine avait combattu comme un simple soldat. César, malade, était resté dans sa litière, disant qu'un dieu l'avait averti en songe de veiller sur lui.

Lecombatfini, Lépideécarté, le partage du monde était à refaire. Antoine prit pour lui l'inépuisable Orient ; César se contenta de l'Occident épuisé.

Les deux vainqueurs se séparent : l'un, pour aller épuiser toutes les délices de la vie avec Cléopâtre ; l'autre, pour revenir lutter à Rome contre le sénat, qui commence enfin à le comprendre ; contre cent soixante-dix mille vétérans qui réclament chacun un lot de terre et vingt mille sesterces qu'il leur a promis ; contre le peuple, enfin, qui demande du pain, affamé qu'il est par Sextus Pompée, qui tient la mer de Sicile.

Laissez huit ans s'écouler, et les vétérans seront payés, ou du moins croiront l'être, et Sextus Pompée sera battu et fugitif, et les greniers publics regorgeront de farine et de blé.

Comment César avait-il accompli tout cela ? En rejetant les proscriptions sur le compte d'Antoine et de Lépide ; en refusant les triomphes qu'on lui avait offerts ; et ayant l'air de remplir les fonctions d'un simple préfet de police ; en parlant toujours au nom de la république, pour laquelle il agit, et qu'il va incessamment rétablir ; enfin, sur le désir des soldats, en donnant sa sœur Octavie à Antoine : Fulvie était morte dans un accès de colère.

Au reste, c'était un rude époux que cet Antoine, et il tenait à prouver que de tous côtés il descendait d'Hercule : il avait épousé Fulvie, il venait d'épouser Octavie, il allait épouser Minerve ; enfin il devait finir par épouser Cléopâtre.

Ce dernier mariage brouilla tout. Il y avait long-temps que César n'attendait qu'une occasion de se débarrasser de son rival ; cette occasion, Antoine venait de la lui fournir. Cléopâtre avait eu de César, ou de Sextus Pompée, on ne sait pas bien lequel des deux, un fils appelé Césarion. Antoine, en épousant Cléopâtre, avait reconnu Césarion pour fils de César, et lui avait promis la succession de son père, c'est-à-dire l'Italie ; tandis qu'il distribuait aux autres fils de Cléopâtre, Alexandre et Ptolémée, à Alexandre l'Arménie et le royaume des Parthes, qui, il est vrai, n'était pas encore conquis, et à Ptolémée la Phénicie, la Syrie et la Cilicie.

Rome et Octavie demandaient donc ensemble vengeance contre Antoine. La cause de César devenait la cause publique ; aussi jamais guerre plus populaire ne fut entreprise.

Puis tous ceux qui arrivaient d'Orient racontaient d'étranges choses. Après s'être fait satrape, Antoine se faisait Dieu. On appelait Cléopâtre Isis, et Antoine Osiris. Antoine promettait à Cléopâtre de faire d'Alexandrie la capitale du monde quand il aurait conquis l'Occident ; en attendant, il faisait graver le chiffre de Cléopâtre sur le bouclier de ses soldats, et soulevait le ban et l'arrière-ban de ses dieux égyptiens contre les dieux du Tibre.

*Omni-genumque Deum monstra et Iatrator Anubis
Contra Neptunum et Venerem contraque Minervam,*

dit Virgile, qui n'avait pas mis là Minerve pour la seule mesure, mais aussi comme ayant sa propre injure à venger. Minerve était, on se le rappelle, une des quatre femmes d'Antoine; il l'avait épousée à Athènes, et s'était fait payer par les Athéniens mille talens pour sa dot, c'est-à-dire près de six millions de notre monnaie actuelle.

N'est-ce pas que c'était un étrange monde que ce monde? Mais ne vous en étonnez pas trop, vous en verrez bien d'autres sous Néron.

C'était la troisième fois, dans un quart de siècle, que l'Orient et l'Occident allaient se rencontrer en Grèce, et jeter un nouveau nom de victoire et de défaite dans cette éternelle série d'actions et de réactions qui durait depuis la guerre de Troie.

Il régnait une profonde terreur à Rome : Rome ne comptait pas beaucoup sur César comme général : elle savait, au contraire, ce dont Antoine était capable une fois qu'il était armé; puis Antoine menait avec lui cent mille hommes de pied, douze mille chevaux, cinq cents navires, quatre rois et une reine.

Il y avait bien encore cent vingt ou cent trente mille Juifs, Arabes, Perses, Égyptiens, Mèdes, Thraces et Paphlagoniens qui marchaient à la suite de l'armée; mais, ceux-là, on ne les comptait pas, ils n'étaient pas soldats romains.

César avait à peu près cent mille hommes et deux cents vaisseaux. Ce n'était point tout à fait en navires et en soldats la moitié des forces de son adversaire.

La fortune était pour Octave; ou plutôt ici le destin change de nom et devient la Providence : il fallait réunir l'Occident et l'Orient dans une main puissante qui contraignît le monde de parler une seule langue, d'obéir à une seule loi, afin que le Christ en naissant (le Christ allait naître) trouvât l'univers prêt à écouter sa parole. Dieu donna la victoire à César.

On sait tous les détails de cette grande bataille; comment Cléopâtre, la déesse du naturalisme oriental, s'entuit tout à coup avec soixante vaisseaux, quoique aucun péril ne la menaçât; comment Antoine la suivit, abandonnant son armée; comment tous deux revinrent en Égypte pour mourir tous deux : Antoine se tue en se jetant sur son épée; Cléopâtre, on ne sait trop de quelle façon : Plutarque croit que c'est en se faisant mordre par un aspic.

Cette fois, il n'y avait pas moyen d'échapper au triomphe : bon gré mal gré, il fallut que César se laissât faire. Le sénat vint en corps au-devant de lui jusqu'aux portes de Rome; mais, fidèle à son système, César n'accepta qu'une partie de ce que le sénat lui offrait; à l'entendre, le seul prix qu'il demandait de sa victoire était qu'on le débarrassât du fardeau du gouvernement. Le sénat se jeta à ses pieds pour obtenir de lui qu'il renonçât à cette funeste résolution; mais tout ce qu'il put obtenir fut que César resterait encore pendant dix ans chargé de mettre en ordre les affaires de la république. Il est vrai que César se montra moins récalcitrant pour le titre d'Auguste que le sénat lui offrit, et qu'il accepta sans trop se faire prier.

Auguste avait trente ans. Depuis neuf ans qu'il avait succédé à César, il avait fait bien du chemin, comme on voit, ou plutôt il en avait bien fait faire à la république.

C'est qu'aussi on était bien las à Rome des guerres intestines, des pros-

criptions civiles et des massacres de partis. A partir de Marius et de Sylla, et il y avait de cela à peu près soixante ans, on ne faisait guère autre chose à Rome que de tuer ou d'être tué, si bien que depuis un quart de siècle il fallait chercher avec beaucoup de soin et d'attention pour trouver un général, un consul, un tribun, un sénateur, un personnage notable enfin, qui fût mort tranquillement dans son lit.

Il y avait plus, c'est que tout le monde était ruiné. On supporte encore les massacres, la croix, la potence; on ne supporte pas la misère. Les chevaliers avaient des places d'honneur au théâtre, mais ils n'osaient venir occuper ces places de peur d'y être arrêtés par leurs créanciers; ils avaient quatorze bancs au cirque, et leurs quatorze bancs étaient déserts. Les provinces déclaraient ne plus pouvoir payer l'impôt: le peuple n'avait pas de pain. De l'océan Atlantique à l'Euphrate, du détroit de Gades au Danube, cent trente millions d'hommes demandaient l'aumône à Auguste.

Qui donc, en pareilles circonstances, eût même eu l'idée de faire de l'opposition contre le vainqueur d'Antoine, qui était le seul riche et qui pouvait seul enrichir les autres?

Auguste fit trois parts de ses immenses richesses, que venait de quadrupler le trésor des Ptolémées: la première pour les dieux, la seconde pour l'aristocratie, la troisième pour le peuple.

Jupiter Capitolin eut seize mille livres d'or; c'étaient treize mille livres de plus que ne lui en avait volé César; et de plus, pour dix millions de notre monnaie actuelle de pierres et de pierreries.

Apollon eut six trépieds d'argent fondus à neuf, et dont le métal fut fourni par les propres statues d'Auguste.

Enfin, comme les villes envoyaient de tous côtés des couronnes d'or au vainqueur, le vainqueur les répartit entre les autres dieux.

Les dieux furent contents.

Auguste alors s'occupa de l'aristocratie.

Les legs de César furent entièrement payés. Tout ce qui avait un nom, ou tout ce qui s'en était fait un, reçut des secours; l'aristocratie tout entière devint la pensionnaire d'Auguste.

L'aristocratie fut satisfaite.

Restait le peuple.

Les prédécesseurs d'Auguste lui avaient donné des jeux, Auguste lui donna du pain. Le blé arriva en larges convois de la mer Noire, de l'Égypte et de la Sicile; en moins de trois mois, un bien-être sensible se répandit jusque dans les derniers rangs de la population.

Le peuple cria vive Auguste.

Alors, comme il lui restait encore près de deux milliards, il lança dans la circulation cette masse énorme d'argent: l'intérêt était à 12 pour 100, il descendit à 4; les terres étaient à vil prix, elles triplèrent et quadruplèrent de valeur.

Puis il s'en revint dans sa petite maison du mont Palatin, maison toute de pierres, maison sans marbres, sans peintures, sans pavés de mosaïque; maison qu'il habitait été comme hiver, et qui ne renfermait qu'une seule chose de prix, la statuette d'or de la Fortune de l'empire.

Il est vrai que cette maison ayant été brûlée dix-huit ans après, c'est-à-dire vers l'an 748 de Rome, Auguste la rebâtit plus commode, plus élégante et plus belle.

C'est là qu'Auguste vécut encore quarante-six ans, suppliant sans cesse le peuple de lui retirer le fardeau du gouvernement, et sans cesse forcé par lui d'accepter de nouveaux honneurs. Ayant beau dire qu'il n'était qu'un simple citoyen comme les autres, ayant beau se fâcher quand on l'appelait seigneur, ayant beau répéter que ses noms étaient Caius Julius César Octavianus et qu'il ne voulait être appelé d'aucun autre nom, il lui fallut se résigner à être prince, grand pontife, consul et régulateur des mœurs à perpétuité. On avait voulu le nommer tribun, mais il avait fait observer qu'en sa qualité de patricien il ne pouvait accepter cette charge. Alors, au lieu du tribunat, il avait reçu la puissance tribunitienne. C'était bien peut-être jouer un peu sur les mots, mais il y avait de l'avocat dans Auguste, et c'était par ce côté-là très probablement que Salluste était devenu si fort son ami.

De cette façon, tout le monde était content à Rome. Les césariens avaient un roi, ou du moins quelque chose qui leur en tenait lieu. Les républicains entendaient sans cesse parler de la république, et d'ailleurs le S. P. Q. R. était partout, sur les enseignes, sur les faisceaux, sur la maison même du prince. Enfin les poètes, les peintres, les artistes avaient Mécène, à qui Auguste avait transmis ses pleins pouvoirs, et qui se chargeait de leur assurer cette *aurea mediocritas* tant vantée par Horace.

Au milieu de tous ces honneurs, Auguste restait toujours le même : travaillant six heures par jour, mangeant du pain bis, des figues et des petits poissons ; jouant aux noix avec les polissons de Rome, et allant, vêtu des habits filés par sa femme ou par ses filles, rendre témoignage pour un vieux soldat d'Actium.

Nous avons dit que sa maison du mont Palatin brûla vers l'an 748. A peine cet accident fut-il connu, que les vétérans, les décuries, les tribus souscrivirent pour une somme considérable, car ils voulaient que cette maison, rebâtie aux frais publics, attestât de l'amour public pour l'empereur. Auguste fit venir les uns après les autres tous les souscripteurs, et, pour ne pas dire qu'il refusait leur offrande, prit à chacun d'eux un denier.

Puis, après le tour des dieux, de l'aristocratie, du peuple, du trésor, vint le tour de Rome. La ville républicaine était sale, étroite et sombre. Le *Forum antiquum* était devenu trop petit pour la population toujours croissante de la reine du monde, le forum de César était encombré aux jours de fêtes ; Auguste fit bâtir un troisième forum entre le Capitole et le Viminal, un temple de Jupiter tonnant au Capitole, un temple à Apollon sur le mont Palatin, le théâtre de Marcellus au Champ-de-Mars, enfin les portiques de Livie et d'Octavie, et la basilique de Lucius et de Caius. Ce n'est pas tout, en même temps que les obélisques égyptiens s'élevaient sur les places, que des routes magnifiques, partant de la *meta sudans*, s'élevaient vers tous les points du monde comme les rayons d'une étoile, que soixante-sept lieues d'aqueducs et de canaux amenaient par jour à Rome deux millions trois cent dix-neuf mille mètres cubes d'eau, qu'Agrippa, tout en construisant son Panthéon, distribuait en cinq cents fontaines, en cent soixante-dix bassins et en cent trente châteaux d'eau, Balbus bâtissait un théâtre, Philippe des musées, et Pollion un sanctuaire à la Liberté.

Ainsi, en présidant à ces immenses travaux, Auguste se sentait-il pris d'un de ces rares mouvements d'orgueil auxquels il permettait de se pro-

duire au grand jour. — Voyez cette Rome, disait-il, je l'ai prise de brique, je la rendrai de marbre.

Auguste eut une de ces longues existences comme le ciel en garde aux fondateurs de monarchies. Il avait soixante-seize ans, lorsqu'un jour qu'il naviguait entre les îles jetées au milieu du golfe de Naples comme des corbeilles de fleurs et de verdure, il fut pris d'une douleur assez forte pour désirer relâcher au port le plus prochain. Cependant il eut le temps d'arriver jusqu'à Nole; là il se sentit si mal qu'il s'alita. Mais, loin de déplorer la perte d'une existence si bien remplie, Auguste se prépara à la mort comme à une fête; il prit un miroir, se fit friser les cheveux, se mit du rouge; puis, comme un acteur qui quitte la scène et qui, avant de passer derrière la coulisse, demande un dernier compliment au parterre :

— Messieurs, dit-il en se tournant vers les amis qui entouraient sa couche, répondez franchement, ai-je bien joué la farce de la vie?

Il n'y eut qu'une voix parmi les spectateurs.

— Oui, répondirent-ils tous ensemble; oui, certes, parfaitement bien.

— En ce cas, reprit Auguste, battez des mains en preuve que vous êtes contents.

Les spectateurs applaudirent, et, au bruit de leurs applaudissemens, Auguste se laissa aller doucement sur son oreiller.

Le comédien couronné était mort.

Voilà l'homme qui protégea vingt ans Virgile; voilà le prince à la table duquel il s'assit une fois par semaine avec Horace, Mécène, Salluste, Pollion et Agrippa; voilà le dieu qui lui fit ce doux repos vanté par Tityre, et en reconnaissance duquel l'amant d'Amaryllys promet de faire couler incessamment le sang de ses agneaux.

En effet, le talent doux, gracieux et mélancolique du cygne de Mantoue devait plaire essentiellement au collègue d'Antoine et de Lépidé. Robespierre, cet autre Octave d'un autre temps, ce proscriptionneur en per-rue poudrée à la maréchale, en gilet de basin et en habit bleu-barbeau, à qui heureusement ou malheureusement (la question n'est pas encore jugée) on n'a point laissé le temps de se montrer sous sa double face, adorait les *Lettres à Émilie sur la mythologie*, les *Poésies du cardinal de Bernis* et les *Gaillardises du chevalier de Boufflers*; les *lambes* de Barbier lui eussent donné des syncopes, et les drames d'Hugo des attaques de nerfs.

C'est que, quoi qu'on en ait dit, la littérature n'est jamais l'expression de l'époque, mais tout au contraire, et si l'on peut se servir de ce mot, sa palidonie. Au milieu des grandes débauches de la régence et de Louis XV, qu'applaudit-on au théâtre? Les petits drames musqués de Marivaux. Au milieu des sanglantes orgies de la révolution, quels sont les poètes à la mode? Colin-d'Harleville, Demoustier, Fabre-d'Églantine, Legouvé et le chevalier de Bertin. Pendant cette grande ère napoléonienne, quelles sont les étoiles qui scintillent au ciel impérial? M. de Fontanes, Picard, Andrieux, Baour-Lormian, Luce de Lancival, Parny. Châteaubriand passe pour un rêveur, et Lemercier pour un fou; on raille le *Génie du christianisme*, on siffle *Pinto*.

C'est que l'homme est fait pour deux existences simultanées, l'une positive et matérielle, l'autre intellectuelle et idéale. Quand sa vie matérielle est calme, sa vie idéale a besoin d'agitation; quand sa vie positive

est agitée, sa vie intellectuelle a besoin de repos. Si toute la journée on a vu passer les charrettes des proscrits, que ces proscrits s'appellent Sylla ou Cromwell, Octave ou Robespierre, on a besoin le soir de sensations douces qui fassent oublier les émotions terribles de la matinée. C'est le flacon parfumé que les femmes romaines respiraient en sortant du cirque ; c'est la couronne de roses que Néron se faisait apporter après avoir vu brûler Rome. Si, au contraire, la journée s'est passée dans une longue paix, il faut à notre cœur, qui craint de s'engourdir dans une languissante tranquillité, des émotions factices pour remplacer les émotions réelles, des douleurs imaginaires pour tenir lieu des souffrances positives. Ainsi, après cette suprême bataille de Philippi, où le génie républicain vient de succomber sous le géant impérial ; après cette lutte d'Hercule et d'Anlée qui a ébranlé le monde, que fait Virgile ? Il polit sa première églogue. Quelle grande pensée le poursuit dans ce grand bouleversement ? Celle de pauvres bergers qui, ne pouvant payer les contributions successivement imposées par Brutus et par César, sont obligés de quitter leurs doux champs et leur belle patrie :

Nos patriæ fines et dulcia linquimus arva ;
Nos patriam fugimus.

De pauvres colons qui émigrent, les uns chez l'Africain brûlé, les autres dans la froide Scythie.

At nos hinc alii sitientes ibimus Afros ;
Pars Scythiam.

Celle de pauvres pasteurs enfin, pleurant, non pas la liberté perdue, non pas les lares d'argile faisant place aux pénates d'or, non pas la sainte pudeur républicaine se voilant le front à la vue des futures débauches impériales dont César a donné le prospectus ; mais qui regrettent de ne plus chanter, couchés dans un antre vert, en regardant leurs chèvres vagabondes brouter le cytise fleuri et l'amer feuillage du saule.

. Viridi projectus in antro.

Carmina nulla canam ; non, me pascente, capelle,
Florentem cytisum et salices carpetis amaras.

Mais peut-être est-ce une préoccupation du poète, peut-être cette imagination qu'on a appelée la Folle du logis, et qu'on devrait bien plutôt nommer la Maîtresse de la maison, était-elle momentanément tournée aux douleurs champêtres et aux plaintes bucoliques ; peut-être les grands événements qui vont se succéder vont-ils arracher le poète à ses préoccupations bocagères. Voici venir Actium ; voici l'Orient qui se soulève une fois encore contre l'Occident ; voici le naturalisme et le spiritualisme aux prises ; voici le jour enfin qui décidera entre le polythéisme et le christianisme. Que fait Virgile, que fait l'ami du vainqueur, que fait le prince des poètes latins ? Il chante le pasteur Aristée, il chante des abeilles perdues, il chante une mère consolant son fils de ce que ses ruches sont désertes, et n'ayant rien de plus à demander à Apollon, comment avec le sang d'un taureau on peut faire de nouveaux essaims.

Et que l'on ne croie pas que nous cotons au hasard et que nous prenons une époque pour une autre, car Virgile, comme s'il craignait qu'on ne l'accusât de se mêler des choses publiques autrement que pour louer César, prend lui-même le soin de nous dire à quelle époque il chante. C'est lorsque César pousse la gloire de ses armes jusqu'à l'Euphrate.

... César dūm magnus ad alium
 Fœdizat Euphraten bello, victorque volentes
 Per populos dat jura, viamque affectat Olympo.

Mais aussi que César ferme le temple de Janus, qu'Auguste pour la seconde fois rende la paix au monde, alors Virgile devient belliqueux ; alors le poète bucolique embouche la trompette guerrière, alors le chanfre de Palémon et d'Aristée va dire les combats du héros qui, parti des bords de Troie, toucha le premier les rives de l'Italie ; il racontera Hector traîné neuf fois par Achille autour des murs de Pergame, qu'il enveloppe neuf fois d'un sillon de sang ; il montrera le vieux Priam égorgé à la vue de ses filles, et tombant au pied de l'autel domestique en maudissant ses divinités impuissantes qui n'ont su protéger ni le royaume ni le roi.

Et autant Auguste l'a aimé pour ses chants pacifiques pendant la guerre, autant il l'aimera pour ses chants belliqueux pendant la paix.

Ainsi, quand Virgile mourra à Brindes, Auguste ordonnera-t-il en pleurant que ses cendres soient transportées à Naples, dont il savait que son poète favori avait affectionné le séjour.

Peut-être même Auguste était-il venu dans ce tombeau, où je venais à mon tour, et s'était-il adossé à ce même endroit où, adossé moi-même, je venais de voir passer devant mes yeux toute cette gigantesque histoire.

Et voilà cependant l'illusion qu'un malheureux savant voulait m'enlever en me disant que ce n'était *peut-être* pas là le tombeau de Virgile !

IV.

La grotte de Pouzzoles. — La grotte du Chien.

Pendant cette exploration, notre cocher, que notre longue absence ennuyait, était entré dans un cabaret pour se distraire. Lorsque nous redescendîmes vers Chiaja, nous le trouvâmes ivre comme auraient pu l'être Horace ou Gallus. Cette petite infraction aux règles de la tempérance retomba sur nos pauvres chevaux, qui, excités par le fouet de leur maître, nous emportèrent au triple galop vers la grotte de Pouzzoles. Nous eûmes beau dire que nous voulions nous arrêter à l'entrée de cette grotte et la traverser dans toute sa longueur : notre automédon, qui croyait son honneur engagé à nous prouver, par la manière pimpante dont il conduisait, qu'il n'était pas ivre, redoubla de coups, et nous disparûmes dans l'ouverture béante comme si un tourbillon nous emportait.

Malheureusement, à peine avions-nous fait cent pas dans ce corridor de l'enfer que nous accrochâmes une charrette. Le cocher, qui se tenait debout derrière nous, sauta par dessus notre tête, nous sautâmes par dessus celle des chevaux. Les chevaux s'abattirent ; une roue du corricolo continua sa route, tandis que l'autre, engagée dans le moyeu de la charrette, s'arrêta court avec le reste de l'équipage. Je crus que nous étions tous anéantis. Heureusement le dieu des ivrognes, qui veillait sur notre cocher, daigna étendre sa protection jusqu'à nous, si indignes que nous en fussions : nous nous relevâmes sans une seule égratignure ; les traits seuls du bilancino étaient cassés. On se rappelle que le bilancino

est le cheval qui galope près du timonier enfermé dans les brancards.

Notre conducteur nous déclara qu'il lui fallait un quart d'heure pour remettre en ordre son attelage; nous le lui accordâmes d'autant plus volontiers qu'il nous fallait, à nous, le même temps pour visiter la grotte.

Du temps de Sénèque, où il n'y avait pas de chemins de fer, et où par conséquent on ne perceait pas les montagnes, mais où l'on montait tout simplement par dessus, la grotte de Pouzzoles était une grande curiosité. Aussi s'en préoccupe-t-il plus que de nos jours ne le ferait le dernier ingénieur des ponts et chaussées, et, poétisant cette espèce de cave, qui n'est pas même bonne à mettre du vin, l'appelle-t-il une longue prison, et disserte-t-il sur la force involontaire des impressions. Quant à nous, je ne sais si la cabriolet que nous venions de faire avait nui à notre imagination; mais, n'en déplaise à Sénèque, nous ne fûmes impressionnés que par l'abominable odeur d'huile que répandaient les soixante-quatre réverbères allumés dans ce grand terrier.

Malgré ces soixante-quatre réverbères, il y a une telle obscurité dans la grotte de Pouzzoles, que ce ne fut que guidés par la voix avinée de notre cocher que nous parvînmes à retrouver notre corricolo. Nous remontâmes dedans, notre cocher remonta derrière, et, comme pour prouver à nos malheureux chevaux que ce n'était pas lui qui avait tort, il débuta par le plus splendide coup de fouet que jamais chevaux aient reçu depuis les coursiers d'Achille, qui pieurèrent si tendrement leur maître, jusqu'aux mules de don Miguel, qui faillirent si irrespectueusement casser le cou au leur.

Le bilancino et le timonier firent un bond qui manqua démantibuler la voiture; mais, à notre grand étonnement, et quoique tous deux parussent faire des efforts inouïs pour remplir leur devoir, nous ne bougeâmes pas de la place.

Le cocher redoubla, en accompagnant cette fois le cinglement de la lanière de ce petit sifflement habituel aux cochers italiens et avec lequel ils semblent galvaniser leurs chevaux. Les nôtres, à cette double admonestation, redoublèrent de soubresauts et de piétinemens, mais ne firent ni un pas en avant ni un pas en arrière.

Cependant, comme, selon toutes les règles de la dignité humaine, ce n'est jamais aux animaux à deux pieds à céder aux animaux à quatre pattes, notre homme s'entêta et allongea à son équipage un troisième coup de fouet en accompagnant ce coup de fouet d'un juron à faire fendre le Pausilippe. L'impression fut grande sur les malheureux quadrupèdes; ils se cabrèrent, hennirent, firent des écarts à droite, firent des écarts à gauche; mais d'un seul pas en avant, il n'en fut pas question.

Il y avait évidemment quelque mystère là-dessous. J'arrêtai le bras de Gaetano, levé pour un quatrième coup de fouet, et je l'invitai à aller s'assurer à tâtons des causes qui nous enchaînaient à notre place; car de voir avec les yeux, il n'y fallait pas songer. Gaetano voulut résister et prétendit que les chevaux devaient partir et qu'ils partiraient. Mais à mon tour j'insistai en lui disant que, s'il ajoutait un mot, je l'enverrais promener lui et son attelage. Gaetano, menacé dans ses intérêts pécuniaires, descendit.

Au bout d'un instant, nous l'entendîmes pousser des soupirs, puis des plaintes, puis des gémissemens.

— Eh bien, lui demandai-je, qu'y a-t-il ?

— *Oh, eccellenza !*

— Après ?

— *O malora !*

— Quoi ?

— *Ho perduto la testa del mio cavallo.*

— Comment ! vous avez perdu la tête de votre cheval ?

— *L'ho perduta !*

Et les plaintes et les gémissemens recommencèrent.

— Et duquel des deux avez-vous perdu la tête ? demandai-je en éclatant de rire.

— *Del povero bilancino, eccellenza.*

— Ce gredin-là est ivre-mort, dit Jadin.

— Eh bien, demandai-je après un moment de silence, est-elle retrouvée ?

— *O non si trovera più... mai ! mai ! mai !*

— Voyons, attendez, je vais l'aller chercher moi-même.

Je sautai à bas du corricolo ; je fis à tâtons le tour de l'attelage et je trouvai mon homme qui serrait désespérément dans ses bras la croupe de son cheval. Il l'avait attaché à l'envers.

On comprend le résultat naturel de cette combinaison : à chaque coup de fouet nouveau, le porteur tirait au nord et le bilancino au midi. Or, comme c'est une règle invariable que deux forces égales opposées l'une à l'autre se neutralisent l'une par l'autre, il en résultait que, plus nos deux chevaux faisaient d'efforts pour avancer, l'un vers l'entrée de la grotte, l'autre vers la sortie, plus solidement nous restions comme amarés à la même place.

J'annonçai à Gaetano que la tête de son cheval était retrouvée, je lui en donnai la preuve en lui mettant la main dessus, et je lui signifiai que, de peur de nouveaux accidens, nous irions à pied jusqu'à la grotte du Chien, où il était invité à nous rejoindre, si toutefois il en était capable.

Il y a cependant des jours où cette grotte est splendidement éclairée, ce sont les jours d'équinoxe ; comme le soleil se couche alors exactement en face d'elle, il la transperce de son dernier rayon et la dore merveilleusement de l'une à l'autre de ses extrémités.

Il nous était arrivé tant d'encombres dans cette malheureuse grotte que ce fut avec un certain plaisir que nous retrouvâmes la lumière. Afin sans doute de dédommager le voyageur de la perte qu'il a faite momentanément, la nature, à la sortie de ce long et sombre corridor, se présente coquette, animée, et pleine de fantasques accidens. Cependant, comme un effroyable soleil dardait sur nos têtes, nous ne nous arrêta mes pas trop à les détailler, et sur l'indication d'un passant, laissant la route, nous prîmes un petit chemin qui conduit au lac d'Agnano.

Gaetano s'était piqué d'honneur ; au bout d'un instant, nous entendîmes derrière nous le bruit des roues d'une voiture et le pétilllement des sonnettes de deux chevaux : c'était notre corricolo et notre cocher qui nous rejoignaient, le corricolo parfaitement rafistolé à l'aide de cordes, de ficelles et de chiffons, le cocher à peu près dégrisé.

Comme nous étions en nage, nous ne nous fîmes pas prier pour reprendre nos places ; et cette fois, grâce à l'harmonie de notre attelage,

nous reprîmes notre allure habituelle, c'est-à-dire que nous allâmes comme le vent.

Au bout d'un instant, deux chiens se mirent à courir devant notre corricolo, et un homme monta derrière. D'où sortaient-ils ? D'une pauvre chaumière située à gauche de la route, je crois. Des deux quadrupèdes, l'un était nankin et l'autre noir.

Au bout d'un instant, le quadrupède nankin donna des signes visibles d'hésitation. Il s'arrêtait, s'asseyait, restait en arrière, puis reprenait son chemin, toujours plus lentement. Son maître commença par le siffler, puis l'appela ; puis enfin, voyant des signes de rébellion marquée, descendit, le coupla avec le chien noir, et, au lieu de remonter derrière nous, marcha à pied. Je demandai alors quels étaient cet homme et ces chiens ; on nous répondit que c'était l'homme qui avait la clé de la grotte et les deux chiens sur lesquels on faisait successivement les expériences, c'est-à-dire le grand-prêtre et les victimes.

Le mot *successivement* m'éclaira sur les terreurs du chien nankin et sur l'insouciance du chien noir. Le chien noir descendait de garde, le chien nankin était de faction. Voilà pourquoi le chien nankin voulait à toute force retourner en arrière, et pourquoi il était indifférent au chien noir d'aller en avant. A la première visite d'étrangers, les rôles changeaient.

A mesure que nous approchions, les terreurs du malheureux chien nankin redoublaient. Il opposait à son camarade une véritable résistance ; et comme ils étaient à peu près de la même taille, et par conséquent de la même force, que l'un n'avait que le désir d'obéir à son maître, tandis que l'autre avait l'espérance d'y échapper, le sentiment de la conservation l'emporta bientôt sur celui du devoir, et, au lieu que ce fût le chien noir qui continuât d'entraîner le chien nankin vers la grotte, ce fut le chien nankin qui commença de ramener le chien noir vers la maison.

Ce que voyant, le propriétaire des deux animaux jugea son intervention nécessaire et se mit en marche pour les rejoindre. Mais à mesure qu'il approchait d'eux, tandis que le chien nankin redoublait d'efforts pour fuir, le chien noir, qui n'était pas bien sûr d'avoir fait tout ce qu'il pouvait pour retenir son camarade, donnait à son tour des signes d'hésitation, de sorte que, lorsque le maître étendit le bras, croyant mettre la main sur eux, tous deux partirent au grand galop, reprenant la route par laquelle ils étaient venus.

L'homme se mit à trotter après eux en les appelant ; inutile de dire que, plus il les appelait, plus ils couraient vite. Au bout d'un instant, homme et chiens disparurent à un tournant de la route.

Milord avait regardé toute cette scène avec un profond étonnement : en voyant apparaître deux individus de son espèce, il avait d'abord voulu se jeter dessus pour les dévorer ; mais quelques coups de pied de Jadin l'avaient calmé, et il s'était décidé, quoique avec un regret visible, à devenir simple spectateur de ce qui allait se passer.

Ce qui devait arriver arriva : les deux chiens s'arrêtèrent à la porte de leur chenil. Leur maître les y rejoignit, passa une corde au cou du chien nankin, siffla le chien noir, et, dix minutes après sa disparition, nous le vîmes reparaitre précédé de l'un et traînant l'autre.

Cette fois, il n'y avait pas à s'en dédire : il fallait que la malheureuse

bête accomplit le sacrifice. En arrivant à la porte de la grotte, il tremblait de tous ses membres ; la porte de la grotte ouverte, il était déjà à moitié mort. A la porte de la grotte étaient cinq ou six enfans si déguenillés qu'à part les indiscretions des vêtemens, il était fort difficile de reconnaître leur sexe : chacun tenait un animal quelconque à la main, l'un une grenouille, l'autre une couleuvre, celui-ci un cochon d'Inde, celui-là un chat.

Ces animaux étaient destinés aux plaisirs des amateurs qui ne se contentent pas de l'évanouissement et qui veulent la mort. Les chiens coûtent cher à faire mourir : quatre piastres par tête, je crois ; tandis que pour un carlin on peut faire mourir la grenouille, pour deux carlins la couleuvre, pour trois carlins le cochon d'Inde, et pour quatre carlins le chat. C'est pour rien, comme on voit. Cependant un vice-roi, qui sans doute n'avait pas d'argent dans sa poche, fit entrer dans la grotte deux esclaves turcs et les vit mourir gratis.

Tout cela est bien hideusement cruel, mais c'est l'habitude. D'ailleurs, les animaux en meurent, c'est vrai, mais aussi les maîtres en vivent, et il y a si peu d'industries à Naples, qu'il faut bien tolérer celle-là.

La grotte peut avoir trois pieds de haut et deux pieds et demi de profondeur. J'introduisis la tête dans la partie supérieure, et je ne sentis aucune différence entre l'air qu'elle contenait et l'air extérieur ; mais, en recueillant dans le creux de la main l'air inférieur et en le portant vivement à ma bouche et à mon nez, je sentis une odeur suffocante. En effet, les gaz mortels ne conservent leur action qu'à la hauteur d'un pied à peu près du sol. Mais là, en quelques secondes ils asphyxiaient l'homme aussi bien que les animaux.

Le tour du malheureux chien était venu. Son maître le poussa dans la grotte sans qu'il opposât aucune résistance ; mais une fois dedans, son énergie lui revint, il bondit, se dressa sur ses pieds de derrière pour élever sa tête au dessus de l'air méphitique qui l'entourait. Mais tout fut inutile ; bientôt un tremblement convulsif s'empara de lui, il retomba sur ses quatre pattes, vacilla un instant, se coucha, raidit ses membres, les agita comme dans une crise d'agonie, puis tout à coup resta immobile. Son maître le tira par la queue hors du trou ; il resta sans mouvement sur le sable, la gueule béante et pleine d'écume. Je le crus mort.

Mais il n'était qu'évanoui : bientôt l'air extérieur agit sur lui, ses poumons se gonflèrent et battirent comme des soufflets, il souleva sa tête, puis l'avant-train, puis le train de derrière, demeura un instant vacillant sur ses quatre pattes comme s'il eût été ivre ; enfin, ayant tout à coup rassemblé toutes ses forces, il partit comme un trait et ne s'arrêta qu'à cent pas de là, sur un petit monticule, au sommet duquel il s'assit, regardant tout autour de lui avec la plus prudente et la plus méticuleuse attention.

Je crus que c'était fini et que son maître ne le rattraperait jamais. Je lui fis même part de cette observation ; mais il sourit de l'air d'un homme qui veut dire : — Allons, allons, vous n'êtes pas encore fort sur les chiens ! Et tirant un morceau de pain de sa poche, il le montra au patient, qui parut se consulter quelques secondes, retenu entre la crainte et la gourmandise. La gourmandise l'emporta. Il accourut en remuant

la queue et dévora sa pitance comme s'il avait parfaitement oublié ce qui venait de se passer.

Le chien noir avait regardé cette opération, gravement assis sur son derrière, en tournant la tête, et ayant l'air de dire à part soi, comme l'ivrogne de Charlet : — Voilà pourtant comme je serai dimanche !

Quant à Milord, il était fourré sous la banquette du corricolo, où il paraissait n'avoir qu'une crainte, celle d'être découvert.

Je demandai le nom des deux infortunés quadrupèdes dont la vie était destinée à s'écouler en évanouissemens perpétuels : ils s'appelaient Castor et Pollux, sans doute en raison de ce que, pareils aux deux divins gémeaux, ils sont condamnés à vivre et à mourir chacun à son tour.

J'eus quelque envie d'acheter Castor et Pollux. Mais je songai qu'étant leur liberté, ils deviendraient enragés ; et que si je les gardais, ils ne pouvaient pas manquer d'être dévorés un jour ou l'autre par Milord. Je me décidai donc à ne rien changer à l'ordre des choses, et à laisser à chacun le sort que la nature lui avait fait.

Quant à la grenouille, à la couleuvre, au cochon d'Inde et au chat, nous déclarâmes que nous n'étions aucunement curieux de continuer sur eux les expériences, et que celle que nous avions faite sur Castor nous suffisait.

Cette décision fut accompagnée d'une couple de carlins que nous distribuâmes à leurs propriétaires pour les aider à attendre patiemment des voyageurs plus anglais que nous.

V

La Place du Marché.

Nous avons dit que le Môle est le boulevard du temple de Naples ; il *Mercato* est sa place de Grève.

Autrefois, quand on pendait à Naples, la potence restait dressée en permanence sur la place du Marché. Aujourd'hui, que Naples est éclairée au gaz, qu'elle est pavée d'asphalte et qu'elle guillotine, on élève et l'on démonte la *madaja* pour chaque exécution.

L'horrible machine se dresse pendant la nuit qui précède le supplice, en face d'une petite rue par laquelle débouche le condamné, et qu'on appelle pour cette raison *vico del Sospiro*, la ruelle du Soupir.

C'est sur cette place que furent exécutés, le 29 octobre 1268, le jeune Conradin et son cousin Frédéric d'Autriche. Les corps des deux jeunes gens restèrent quelque temps ensevelis à l'endroit même de l'exécution ; et une petite chapelle s'éleva sur leur tombe ; mais l'impératrice Marguerite arriva du fond de l'Allemagne, elle apportait des trésors pour racheter à Charles d'Anjou la vie de son fils. Il était trop tard, son fils était mort ! Avec la permission de son meurtrier, elle employa ces trésors à faire bâtir une église. Cette église c'est celle del Carmine.

Si l'on n'est pas conduit par un guide, on sera long-temps à trouver cette tombe pour laquelle cependant une église fut bâtie : sans doute la susceptibilité de Charles l'exila dans le coin où elle se trouve.

L'église del Carmine fut témoin d'un miracle incontestable et à peu près incontesté.

J'ai acheté à Rome un livre italien intitulé *Histoire de la vingt-septième*.

révolte de la très fidèle ville de Naples : c'est celle de Masaniello. Avec celles qui ont eu lieu depuis 1647 et qu'il faut ajouter aux révoltes antérieures, cela fait un total de trente-cinq révoltes. Ce n'est pas trop mal pour une ville fidèle.

Une de ces trente-cinq révoltes eut lieu contre Alphonse d'Aragon. Mais Alphonse d'Aragon n'était pas si bête que d'abandonner Naples, si Naples l'abandonnait. Il fit venir des galères de Sicile et de Catalogne, et, ayant mis le siège devant Naples, s'en alla établir son camp sur les bords du Sebetus, position de laquelle il commença à canonner sa très fidèle ville révoltée.

Or, un des boulets envoyés par lui à ses anciens sujets, se trompant probablement de route, se dirigea vers l'église del Carmine, fracassa la coupole, renversa le tabernacle, et allait écraser la tête du crucifix de grandeur naturelle qui, déjà avant cette époque était reconnu comme très miraculeux ; le crucifix baissa sa tête sur sa poitrine et le boulet, passant au dessus de son front, alla faire son trou dans la porte, enlevant seulement la couronne d'épines dont la tête était ceinte.

Chaque année, le lendemain de Noël, le crucifix est exposé à la vénération des fidèles.

C'est sur la place du Mercato qu'éclata la fameuse révolution de Masaniello, devenue si populaire en France depuis la représentation de *la Muette de Portici*. Il est donc presque ridicule à moi de m'étendre sur cette révolution. Mais comme les opéras en général n'ont pas la prétention d'être des œuvres historiques, peut-être trouverais-je encore à dire, à propos du héros d'Amalfi, des choses oubliées par mon confrère et ami Scribe.

Le duc d'Arcos était vice-roi depuis trois ans, et depuis trois ans la ville de Naples avait vu s'augmenter les impôts de telle façon que le gouverneur, ne sachant plus quelle chose imposer, imposa les fruits, qui, étant la principale nourriture des lazzaroni, avaient toujours eu leur entrée dans la ville de Naples sans payer aucun droit. Aussi cette nouvelle gabelle blessa-t-elle singulièrement le peuple de la très fidèle ville, qui commença de murmurer hautement. Le duc d'Arcos doubla ses gardes, renforça la garnison de tous les châteaux, fit rentrer dans la capitale trois ou quatre mille hommes éparpillés dans les environs, redoubla de luxe dans ses équipages, dans ses dîners et dans ses bals, et laissa le peuple murmurer.

On approchait du mois de juillet, mois pendant lequel on célèbre à Naples avec une dévotion et une pompe toute particulière la fête de Notre-Dame-du-Mont-Carmel. Il était d'habitude, à cette époque et à propos de cette fête, de construire un fort au milieu de la place du Marché. Ce fort, sans doute en mémoire des différens assauts que dut subir la montagne sainte, était défendu par une garnison chrétienne et attaqué par une armée sarrasine. Les chrétiens étaient vêtus de caleçons de toile, et avaient la tête couverte d'un bonnet rouge ; c'est-à-dire que les chrétiens portaient tout bonnement et tout simplement le costume des pêcheurs napolitains, qui, en 1647, n'avaient pas encore adopté la chemise. Les Sarrasins étaient habillés à la turque, avec des pantalons larges, des vestes de soie et des turbans démesurés. La dépense des costumes infidèles avait été faite on ne se rappelait plus par qui. On les entretenait avec le plus grand soin, et les combattans se les léguaient de génération en génération.

Les armes des assiégés et des assiégés étaient de longues cannes en roseau avec lesquelles ils frappaient à tour de bras sans se faire grand mal, et que leur fournissaient en abondance les terres marécageuses des environs de Naples.

Dès le mois de juin, il était d'habitude que ceux qui devaient prendre part à ce combat se rassemblaient pour se discipliner. Alors, amis et ennemis, chrétiens et Sarrasins, manœvraient ensemble et dans la plus parfaite intelligence; puis ils rentraient dans la ville, marchant au pas, portant leurs roseaux comme on porte des fusils, et alignés comme des troupes régulières.

Le chef des chrétiens qui devaient défendre le fort du Marché, à la fête de Notre-Dame-du-Mont-Carmel de l'an de grâce 1647, était un jeune homme de vingt-quatre ans, fils d'un pauvre pêcheur d'Amalfi, et pêcheur lui-même à Naples. On le nommait Thomas Aniello, et par abréviation Masaniello.

Quelques jours auparavant, le jeune pêcheur avait eu gravement à se plaindre de la gabelle. Sa femme, qu'il avait épousée à l'âge de dix-neuf ans, et qu'il aimait beaucoup, en essayant d'introduire à Naples deux ou trois livres de farine cachée dans un bas, avait été surprise par les commis de l'octroi, mise en prison, et condamnée à y rester jusqu'à ce que son mari eût payé une somme de cent ducats, c'est-à-dire de quatre cent cinquante francs de notre monnaie. C'était, selon toute probabilité, plus que son mari n'en aurait pu amasser en travaillant toute sa vie.

La haine que Masaniello avait vouée aux commis après l'arrestation de sa femme s'étendit, le jugement rendu, des commis au gouvernement. Cette haine était bien connue, car Masaniello disait hautement par les rues de Naples qu'il se vengerait d'une manière où de l'autre; et comme le peuple, de son côté, était mécontent, il dut sans doute à ses manifestations hostiles d'être nommé le chef de la plus importante des deux troupes.

Le nom de l'autre chef est resté inconnu.

Le premier acte d'hostilité de Masaniello contre l'autorité du vicc-roi fut une étrange gaminerie. Comme il passait avec toute sa troupe devant le palais du gouvernement, sur le balcon duquel le duc et la duchesse d'Arcos avaient réuni toute l'aristocratie de la ville, Masaniello, comme pour faire honneur à tous ces riches seigneurs et à toutes ces belles dames qui s'étaient dérangés pour lui, ordonna à sa troupe de s'arrêter, la fit ranger sur une seule ligne devant le palais, lui fit faire demi-tour à gauche afin que chaque soldat tournât le dos au balcon, fit poser toutes les cannes à terre, puis ordonna de les ramasser. Le double mouvement fut exécuté avec un ensemble remarquable et d'une suprême originalité. Les dames jetèrent les hauts cris, les seigneurs parlèrent d'aller châtier les insolens qui s'étaient livrés à cette impertinente facétie avec un imperturbable sérieux; mais comme la troupe de Masaniello se composait de deux cents gaillards choisis parmi les plus vigoureux habitués du Môle, la chose se passa en conversation, et Masaniello et ses acolytes rentrèrent chez eux sans être inquiétés.

Le dimanche suivant, jour destiné à une autre revue, les deux chefs se rendirent dès le matin sur la place du Marché avec leurs troupes, afin de renouveler les manœuvres des dimanches précédents. C'était justement à l'heure où les paysans des environs de Naples apportaient leurs fruits au marché. Pendant que les deux troupes s'exerçaient à qui mieux

mieux, une dispute s'éleva, à propos d'un panier de figues, entre un jardinier de Portici et un bourgeois de Naples : il s'agissait du droit nouvellement imposé, que ni l'un ni l'autre ne voulait payer ; le vendeur disant que le droit devait être supporté par l'acquéreur, et l'acquéreur disant au contraire que l'impôt regardait le vendeur. Comme cette dispute fit quelque bruit, le peuple, rassemblé pour voir manœuvrer les Turcs et les chrétiens, accourut à l'endroit où la discussion avait lieu et fit cercle autour des discutans. Tirés de leur préoccupation par le bruit qui commençait à éclater, quelques soldats des deux troupes abandonnèrent leurs rangs pour aller voir ce qui se passait. Comme la chose prenait de l'importance, ils firent bientôt signe à leurs camarades d'accourir ; ceux-ci ne se firent pas répéter l'invitation deux fois, le cercle s'agrandit alors et commença de former un rassemblement formidable. En ce moment, le magistrat chargé de la police, et qu'on nommait l'élu du peuple, arriva, et, interpellé à la fois par les bourgeois et les jardiniers pour savoir à qui appartenait de payer le droit, il répondit que le droit était à la charge des jardiniers. A peine cette décision est-elle rendue, que les jardiniers renversent à terre leurs paniers pleins de fruits, déclarant qu'ils aiment mieux les donner pour rien au peuple que de payer cette odieuse imposition. Aussitôt le peuple se précipite, se heurte, se presse pour piller ces fruits, lorsque tout à coup un homme s'élance au milieu de la foule, se fait jour, pénètre jusqu'au centre du rassemblement, impose silence à la multitude, qui se tait à sa voix, et là déclare au magistrat qu'à partir de cette heure, le peuple napolitain est décidé à ne plus payer d'impôts. Le magistrat parle de moyens coercitifs, menace de faire venir des soldats. Le jeune homme se baisse, ramasse une poignée de figues, et, toute mêlée de poussière qu'elle est, la jette au visage du magistrat, qui se retire hué par la multitude, tandis que le jeune homme, arrêtant les deux troupes prêtes à poursuivre le fugitif, se met à leur tête, fait ses dispositions avec la rapidité et l'énergie d'un général consommé, les distribue en quatre troupes, ordonne aux trois premières de se répandre par la ville, d'anéantir toutes les maisons de péage, de brûler tous les registres des gabelles, et d'annoncer l'abolition de tous les impôts, tandis qu'à la tête de la quatrième, grossie de la plus grande partie des assistans, il marchera droit au palais du vice-roi. Les quatre troupes partirent au cri de : Vive Masaniello !

C'était Masaniello, ce jeune homme qui en un instant avait refoulé l'autorité comme un tribun, avait divisé son armée comme un général, et avait commandé au peuple comme un dictateur.

Le duc d'Arcos était déjà informé de ce qui se passait ; le magistrat s'était réfugié près de lui et lui avait tout raconté. Masaniello et sa troupe trouvèrent donc le palais fermé. Le premier mouvement du peuple fut de briser les portes. Mais Masaniello voulut procéder avec une certaine légalité. En conséquence, il allait faire sommer le vice-roi de paraître ou d'envoyer quelqu'un en son nom, lorsque la fenêtre du balcon s'ouvrit et que le magistrat parut, annonçant que l'impôt sur les fruits venait d'être levé. Mais ce n'était déjà plus assez : la multitude, en reconnaissant sa force et en voyant qu'on pouvait lui céder, était devenue exigeante. Elle demanda à grands cris l'abolition de l'impôt sur la farine. Le magistrat annonça qu'il allait chercher une réponse, rentra dans le palais, mais ne reparut pas.

Masaniello haussa la voix, et de toute la force de ses poumons annonça qu'il donnait au vice-roi dix minutes pour se décider.

Ces dix minutes écoulées, aucune réponse n'ayant été faite, Masaniello, d'un geste d'empereur, étendit la main. A l'instant même la porte fut enfoncée et la multitude se rua dans le palais, criant : A bas les impôts ! brisant les glaces et jetant les meubles par les fenêtres. Mais, arrivée à la salle du dais, toute cette foule, sur un mot de Masaniello, s'arrêta devant le portrait du roi, se découvrit, salua, tandis que Masaniello protestait à haute voix que c'était non point contre la personne du souverain qu'il se révoltait, mais contre le mauvais gouvernement de ses ministres.

Pendant ce temps, le duc d'Arcos s'était sauvé par un escalier dérobé ; il avait sauté dans une voiture et s'éloignait au grand galop dans la direction du Château-Neuf. Mais bientôt reconnu par la populace, il fut poursuivi et allait être atteint lorsque de la portière de la voiture s'échappèrent des poignées de ducats. La foule se rua sur cette pluie d'or et laissa échapper le duc, qui, trouvant le pont du Château-Neuf levé, fut forcé de se réfugier dans un couvent de minimes.

De là il écrivit deux ordonnances : l'une qui abolissait tous les impôts quels qu'ils fussent, l'autre qui accordait à Masaniello une pension de six mille ducats, s'il voulait contenir le peuple et le faire rentrer dans son devoir.

Masaniello reçoit ces deux ordonnances, les lit toutes deux au peuple du haut du balcon du duc d'Arcos, déchire celle qui lui est personnelle et en jette les morceaux à la multitude, en criant que, pour tout l'or du royaume, il ne trahira pas ses compagnons. Dès ce moment, pour la multitude, Masaniello n'est plus un chef, Masaniello n'est plus un roi, Masaniello est un Dieu.

Alors, c'est lui à son tour qui envoie une députation au duc d'Arcos ; cette députation est chargée de lui dire que la révolte n'a point eu lieu contre le roi, mais contre les impôts, qu'il n'a rien à craindre s'il tient les promesses faites, et qu'il peut revenir en toute sécurité à son palais. Chaque membre de la députation répond sur sa vie de la vie du duc d'Arcos. Le vice-roi accepte la protection qui lui est offerte ; mais, au lieu de rentrer dans son palais dévasté, il demande à se retirer au fort Saint-Elme. La proposition est transmise à Masaniello, qui réfléchit quelques secondes et y adhère en souriant. Le duc d'Arcos se retire au château Saint-Elme. Masaniello est seul maître de la ville.

Tout cela a duré cinq heures : en cinq heures, tout le pouvoir espagnol a été anéanti, toutes les prérogatives du vice-roi détruites ; en cinq heures, un lazzarone en est venu à traiter d'égal à égal avec le représentant de Philippe IV, qui le fait roi à sa place en lui abandonnant la ville, et cette étrange révolution s'est accomplie sans qu'une goutte de sang ait été versée.

Mais là commençait pour Masaniello une tâche immense. Le pêcheur sans éducation aucune, le lazzarone qui ne savait ni lire ni écrire, le marchand de poisson qui n'avait jamais manié que ses rams et tiré que son filet, allait être chargé de tous les détails d'un grand royaume ; il allait publier des ordonnances, il allait rendre la justice, il allait organiser une armée, il allait combattre à sa tête.

Rien de tout cela n'effraya Masaniello ; il étendit son regard calme sur lui et autour de lui, puis aussitôt il se mit à l'œuvre.

Le premier usage qu'il fit de son autorité fut d'ordonner la mise en liberté des prisonniers qui n'étaient détenus que pour contrebande ou pour amendes imposées par la gabelle. Au nombre de ces derniers, on se le rappelle, était la propre femme du dictateur. Ces prisonniers délivrés vinrent le joindre immédiatement au palais du vice-roi.

Alors, accompagné par eux, escorté par sa troupe, il se rendit sur la place du Marché, fit publier à son de trompe l'abolition des impôts et l'ordre à tous les hommes de Naples, depuis dix-huit jusqu'à cinquante ans, de prendre les armes et de se réunir sur la place. Cette ordonnance fut dictée par Masaniello et écrite par un écrivain public, et Masaniello, qui, comme nous l'avons dit, ne savait pas signer, appliqua au dessous de la dernière ligne, en guise de cachet, l'amulette qu'il portait au cou, et qui de ce moment devint le seing de ce nouveau souverain.

Puis, comme sa première milice était déjà divisée en quatre troupes, il donna aux trois troupes qui n'étaient pas sous son commandement des chefs pour se diriger. Ces chefs étaient trois lazzaroni de ses amis, et qui se nommaient Cataneo, Renna et Ardizzone. Ils furent chargés de se rendre chacun dans un quartier opposé, et de veiller à la sûreté de la ville. Les trois troupes se rendirent à leur poste, et Masaniello demeura sur la place du Marché, à la tête de la sienne, attendant le résultat de l'ordre qu'il avait donné pour la levée en masse.

L'exécution de cet ordre ne se fit pas attendre. Au bout de deux heures, cent trente mille hommes armés entouraient Masaniello. Chacun s'était rendu à l'appel, sans discuter un instant le droit de celui qui les appelait. Seulement la corporation des peintres avait demandé à s'organiser en compagnie particulière sous le nom de compagnie de la Mort, et comme cette demande avait été faite à Masaniello par un ancien lazzarone qu'il aimait beaucoup, cette demande fut accordée. Ce lazzarone, ami de Masaniello, qui s'était chargé de la négociation, était Salvator Rosa.

Alors Masaniello pensa que la première chose à faire dans un bon gouvernement était de vider les prisons en renvoyant les innocens et en punissant les coupables. Le chef des révoltés s'était fait général, le général venait de se faire législateur, le législateur se fit juge.

Masaniello fit dresser une espèce d'échafaud de bois, s'assit dessus en caleçon et en chemise, et appuyant sa main droite sur une épée nue, il fit comparaître tour à tour devant lui tous les prisonniers.

Pendant tout le reste de la journée il jugea : ceux qu'il proclamait innocens étaient mis à l'instant même en liberté ; ceux qu'il reconnaissait coupables étaient à l'instant même exécutés. Et tel était le coup d'œil de cet homme que, quoique son jugement n'eût, pour la plupart du temps, d'autre base que l'inspection rapide et profonde de la physionomie de l'accusé, il y avait conviction entière, parmi les assistants, que le juge improvisé n'avait condamné aucun innocent et n'avait laissé échapper aucun coupable. Seulement il n'y avait ni différence entre les jugemens ni progression entre les supplices. Voleurs, faussaires et assassins furent également condamnés à mort. Cela ressemblait fort aux lois de Dracon ; mais Masaniello avait compris que le temps pressait, et il n'avait pas pris le loisir d'en faire d'autres.

Le lendemain au matin tout était fini : les prisons de Naples étaient vides et tous les jugemens exécutés.

Le développement que prenait la révolte, ou plutôt le génie de celui

qui la dirigeait, épouvanta le vice-roi. Il envoya le duc de Matalone à Masaniello pour lui demander quel était le but qu'il se proposait et quelles étaient les conditions auxquelles la ville pouvait rentrer sous le pouvoir de son souverain. Masaniello nia que la ville fût révoltée contre Philippe IV, et, en preuve de cette assertion, il montra à l'ambassadeur tous les coins de rues ornés de portraits du roi d'Espagne, que, pour plus grand honneur, on avait abrités sous des dais. Quant aux conditions qu'il lui plaisait d'imposer, elles se bornaient à une seule : c'était la remise au peuple de l'original de l'ordonnance de Charles-Quint, laquelle, à partir du jour de sa date, excluait pour l'avenir toute imposition nouvelle.

Le vice-roi parut se rendre, fit fabriquer un faux titre et l'envoya à Masaniello. Mais Masaniello, soupçonnant quelque trahison, fit venir des experts et leur remit l'ordonnance. Ceux-ci déclarèrent que c'était une copie et non l'original.

Alors Masaniello descendit de son échafaud, marcha droit au duc de Matalone, lui reprocha sa supercherie ; puis, l'ayant arraché de son cheval et fait tomber à terre, il lui appliqua son pied nu sur le visage, après quoi il remonta sur son trône et ordonna que le duc fût conduit en prison. La nuit suivante le duc séduisit le geolier à force d'or et s'échappa.

Le vice-roi vit alors à quel homme il avait affaire, et, ne pouvant le tromper, il voulut l'abattre. En conséquence, il donna ordre à toutes les troupes qui se trouvaient au nord, à Capoue et à Gaëte ; au midi, à Salerne et dans ses environs, de marcher sur Naples. Masaniello apprit cet ordre, divisa son armée en trois corps, envoya ses lieutenans avec un de ces corps au devant des troupes qui venaient de Salerne, marcha avec l'autre au devant des troupes qui venaient de Capoue, et laissa le troisième corps sous le commandement d'Ardizzone pour garder Naples.

On croit que ce fut pendant cette expédition, qui éloignait momentanément Masaniello de Naples, que les premières propositions de trahison furent faites à Ardizzone, avec autorisation de les communiquer à ses deux collègues, Cataneo et Renna.

Masaniello battit les troupes du vice-roi, tua mille hommes et fit trois mille prisonniers qu'il ramena en grande pompe à Naples, et auxquels il donna pleine et entière liberté sur la place du Marché. Ces trois mille hommes prirent à l'instant place parmi les milices napolitaines en criant : Vive Masaniello !

De leur côté, Cataneo et Renna avaient repoussé les troupes qui leur étaient opposées. La compagnie de la Mort, surtout, qui faisait partie de leur corps d'armée, avait fait merveille.

Le duc d'Arcos n'avait plus de ressource ; il avait essayé de la ruse, et Masaniello avait découvert la trahison ; il avait essayé de la force, et Masaniello l'avait battu. Il résolu donc de traiter directement avec lui ; se réservant mentalement de le trahir ou de le briser à la première occasion qui se présenterait.

Cette fois, pour donner plus de poids à la négociation, il choisit pour négociateur le cardinal Filomarino. Le peuple, qui se défiait du prélat, voulut un instant s'opposer à cette nouvelle entrevue, mais Masaniello répondit du cardinal, et l'entrevue eut lieu.

Masaniello venait de donner l'ordre de brûler trente-six palais appartenant aux trente-six seigneurs les plus éminens de la noblesse espa-

gnole et napolitaine. Le cardinal Filomarino supplia Masaniello de révoquer cet ordre, et Masaniello le révoqua.

Comme Masaniello quittait le prélat et se rendait au lieu de la conférence à la place du Marché, on tira sur lui, presque à bout portant, cinq coups d'arquebuse dont aucun ne le toucha : son jour n'était pas encore venu.

Les meurtriers furent mis en pièces par le peuple et avouèrent en mourant qu'ils avaient été payés par le duc de Matalone, lequel voulait se venger des mauvais traitemens qu'il avait reçus de Masaniello.

Le vice-roi désavoua l'assassinat, le cardinal engagea sa parole que le duc d'Arcos ignorait cette trahison, et les négociations reprirent leur cours.

Cependant la police n'avait jamais été mieux faite, et, depuis quatre jours que commandait Masaniello, pas un vol n'avait été commis dans toute la ville de Naples.

Le jour même où Masaniello avait failli être assassiné, le cardinal revint lui dire de la part du vice-roi que celui-ci désirait s'entretenir tête-à-tête avec lui des affaires de l'État, et reviendrait le lendemain avec toute sa cour au palais afin de l'y recevoir. Masaniello, qui se défiait de ces avances, voulait refuser, mais le cardinal insista tellement que force lui fut d'accepter. Alors une nouvelle discussion plus tenace que la première s'engagea encore. Masaniello, qui ne se reconnaissait pas pour autre chose que pour un pêcheur, voulait se rendre au palais en costume de pêcheur, c'est-à-dire les bras et les jambes nus, et vêtu seulement de son caleçon, de sa chemise et de son bonnet phrygien; mais le cardinal lui répéta tant de fois qu'un pareil costume était inconvenant pour un homme qui allait paraître au milieu d'une cour si brillante, et pour y traiter des affaires d'une si haute importance, que Masaniello céda encore et permit en soupirant que le vice-roi lui envoyât le costume qu'il devait revêtir dans cette grande journée. Le même soir il reçut un costume complet de drap d'argent avec un chapeau garni d'une plume et une épée à garde d'or. Il accepta le costume; mais quant à l'épée, il la refusa, n'en voulant point d'autre que celle qui lui avait servi jusque-là de sceptre et de main de justice.

Cette nuit, Masaniello dormit mal, et il dit le lendemain matin que son patron lui était apparu en songe et lui avait défendu d'aller à cette entrevue; mais le cardinal Filomarino lui fit observer que sa parole était engagée, que le vice-roi l'attendait au palais, que son cheval était en bas, et qu'il n'y avait pas moyen de manquer à son engagement sans manquer à l'honneur.

Masaniello revêtit son riche costume, monta à cheval et s'achemina vers le palais du vice-roi.

VI

Église del Carmine.

Masaniello était un de ces hommes privilégiés dont non seulement l'esprit, mais encore la personne, semblent grandir avec les circonstances. Le duc d'Arcos, en lui envoyant le riche costume que l'ex-pêcheur venait de revêtir, avait espéré le rendre ridicule. Masaniello le revêtit, et Masaniello eut l'air d'un roi.

Aussi s'avança-t-il au milieu des cris d'admiration de la multitude, maniant son cheval avec autant d'adresse et de puissance qu'aurait pu le faire le meilleur cavalier de la cour du vice-roi ; car, enfant, Masaniello avait plus d'une fois dompté, pour son plaisir, ces petits chevaux dont les Sarrasins ont laissé, en passant, la race dans la Calabre, et qui, aujourd'hui encore, errent en liberté dans la montagne.

En outre, il était suivi d'un cortège comme peu de souverains auraient pu se vanter d'en posséder un : c'étaient cent cinquante compagnies, tant de cavalerie que de fantassins, organisées par lui, et plus de soixante mille personnes sans armes. Toute cette escorte criait : Vive Masaniello ! de sorte qu'en approchant du palais, il semblait un triomphateur qui va rentrer chez lui.

A peine Masaniello parut-il sur la place que le capitaine des gardes du vice-roi apparut sur la porte pour le recevoir. Alors, Masaniello, se retournant vers la foule qui l'accompagnait :

— Mes amis, dit-il, je ne sais pas ce qui va se passer entre moi et monseigneur le duc ; mais, quelque chose qu'il arrive, souvenez-vous bien que je ne me suis jamais proposé et ne me proposerai jamais que le bonheur public. Aussitôt ce bonheur assuré et la liberté rendue à tous, je redeviens le pauvre pêcheur que vous avez vu, et je ne demande comme expression de votre reconnaissance qu'un *Ave Maria* prononcé par chacun de vous à l'heure de ma mort.

Alors le peuple comprit bien que Masaniello craignait d'être attiré dans quelque piège et que c'était à contre-cœur qu'il entrait dans ce palais. Des milliers de voix s'élevèrent pour le prier de se faire accompagner d'une garde.

— Non, dit Masaniello, non ; les affaires que nous allons discuter, monseigneur et moi, demandent à être débattues en tête-à-tête. Laissez-moi donc entrer seul. Seulement, si je tardais trop à revenir, ruez-vous sur ce palais et n'en laissez pas pierre sur pierre que vous n'ayez retrouvé mon cadavre.

Tous le lui jurèrent, les hommes armés étendant leurs armes, les hommes désarmés étendant le poing vers le vice-roi. Alors Masaniello descendit de cheval, traversa une partie de la place à pied, suivit le capitaine des gardes et disparut sous la grande porte du palais. Au moment où il disparut, une si grande rumeur s'éleva que le vice-roi demanda en tressaillant si c'était quelque révolte nouvelle qui venait d'éclater.

Masaniello trouva le duc d'Arcos qui l'attendait au haut de l'escalier. En l'apercevant, Masaniello s'inclina. Le vice-roi lui dit qu'une récompense lui était due pour avoir si bien contenu cette multitude, si promptement rendu la justice, et si merveilleusement organisé une armée ; qu'il espérait que cette armée, réunie à celle des Espagnols, se tournerait contre les ennemis communs, et qu'ainsi faisant, Masaniello aurait rendu à Philippe IV le plus grand service qu'un sujet puisse rendre à son souverain. Masaniello répondit que ni lui ni le peuple ne s'étaient jamais révoltés contre Philippe IV, ainsi que le pouvaient attester les portraits du roi exposés en grand honneur à tous les coins de rue ; qu'il avait voulu seulement alléger le trésor des appointements que l'on payait à tous ces maltotiers chargés des gabelles, appointements (Masaniello s'en était fait rendre compte) qui dépassaient d'un tiers les impôts qu'ils percevaient, et que, ce point arrêté que Naples jouirait à l'avenir des immunités accor-

dées par Charles-Quint, il promettait de faire lui-même et de faire faire au peuple de Naples tout ce qui serait utile au service du roi.

Alors tous deux entrèrent dans une chambre où les attendait le cardinal Filomarino, et là commença entre ces trois hommes, si différens d'état, de caractère et de position, une discussion approfondie des droits de la royauté et des intérêts du peuple. Puis, comme cette discussion se prolongeait et que le peuple, ne voyant point reparaitre son chef, criait à haute voix : Masaniello ! Masaniello ! et que ces cris commençaient à inquiéter le duc et le cardinal tant ils allaient croissant, Masaniello sourit de leur crainte et leur dit :

— Je vais vous faire voir, messeigneurs, combien le peuple de Naples est obéissant.

Il ouvrit la fenêtre et s'avança sur le balcon. A sa vue, toutes les voix éclatèrent en un seul cri : Vive Masaniello ! Mais Masaniello n'eut qu'à mettre le doigt sur sa bouche, et toute cette foule fit un tel silence qu'il sembla un instant que la cité des éternelles clameurs fût morte comme Herculanium ou Pompeia. Alors, de sa voix ordinaire, qui fut entendue de tous, tant le silence était grand :

— C'est bien, dit-il ; je n'ai plus besoin de vous ; que chacun se retire donc sous peine de rébellion.

Aussitôt chacun se retira sans faire une observation, sans prononcer une parole, et cinq minutes après, cette place, encombrée par plus de cent vingt mille âmes, se trouva entièrement déserte, à l'exception de la sentinelle et du lazzarone qui tenait par la bride le cheval de Masaniello.

Le duc et le cardinal se regardèrent avec effroi, car de cette heure seulement ils comprenaient la terrible puissance de cet homme.

Mais cette puissance prouva aux deux politiques auxquels Masaniello avait affaire, que, pour le moment du moins, il ne lui fallait rien refuser de ce qu'il demandait ; aussi fut-il convenu, avant que le triumpvirat qui décidait les intérêts de Naples se séparât, que la suppression des impôts serait lue, signée et confirmée publiquement, en présence de tout le peuple, qui ne s'était révolté, Masaniello le répétait, que pour obtenir leur abolition.

Ce point bien arrêté, comme c'était le seul pour lequel Masaniello était venu au palais, il demanda au duc d'Arcos la permission de se retirer. Le duc lui dit qu'il était le maître de faire ce qui lui conviendrait, qu'il était vice-roi comme lui, que ce palais lui appartenait donc par moitié, et qu'il pouvait à sa volonté entrer ou sortir. Masaniello s'inclina de nouveau, reconduisit le cardinal jusqu'à son palais, chevauchant côte à côte avec lui, mais de manière cependant que le cheval du cardinal dépassât toujours le sien de toute la tête ; puis, le cardinal rentré chez lui, Masaniello regagna la place du Marché, où il trouva réunie toute cette multitude qu'il avait renvoyée de la place du palais, et au milieu de laquelle il passa la nuit à expédier les affaires publiques et à répondre aux requêtes qu'on lui présentait.

Cet homme semblait être au dessus des besoins humains : depuis cinq jours que son pouvoir durait, on ne l'avait vu ni manger ni dormir ; de temps en temps seulement il se faisait apporter un verre d'eau dans lequel on avait exprimé quelques gouttes de limon.

Le lendemain était le jour fixé pour la ratification du traité et la ratification de la paix dans l'église cathédrale de Sainte-Claire. Aussi, dès le

matin, Masaniello vit-il arriver deux chevaux magnifiquement caparçonnés, l'un pour lui, l'autre pour son frère. C'était une nouvelle attention de la part du vice-roi. Les deux jeunes gens montèrent dessus et se rendirent au palais.

Là ils trouvèrent le duc d'Arcos et toute la cour qui les attendaient. Une nombreuse cavalcade se réunit à eux. Le duc d'Arcos prit Masaniello à sa droite, plaça son frère à sa gauche, et, suivi de tout le peuple, s'avança vers la cathédrale, où le cardinal Filomarino, qui était archevêque de Naples, les reçut à la tête de tout son clergé.

Aussitôt chacun se plaça selon le rang qu'il avait reçu de Dieu ou qu'il s'était fait lui-même : le cardinal au milieu du chœur, le duc d'Arcos sur une tribune, et Masaniello, l'épée nue à la main, près du secrétaire qui lisait les articles, et qui, chaque article lu, faisait silence. Masaniello répétait l'article, en expliquant la portée au peuple et le commentant comme le plus habile légiste eût pu le faire ; après quoi, sur un signe qu'il n'avait plus rien à dire, le secrétaire passait à l'article suivant.

Tous les articles lus et commentés ainsi, on commença le service divin, qui se termina par un *Te Deum*.

Un grand repas attendait les principaux acteurs de cette scène dans les jardins du palais. On avait invité Masaniello, sa femme et son frère. D'abord, comme toujours, Masaniello, pour qui tous ces honneurs n'étaient point faits, avait voulu les refuser ; mais le cardinal Filomarino était intervenu, et, à force d'instances, avait obtenu du jeune lazzarone qu'il ne ferait pas au vice-roi cet affront de refuser de dîner à sa table. Masaniello avait donc accepté.

Cependant on pouvait voir sur son front, ordinairement si franc et si ouvert, quelque chose comme un nuage sombre, que ne purent éclaircir ces cris d'amour du peuple qui avaient ordinairement tant d'influence sur lui. On remarqua qu'en revenant de la cathédrale au palais il avait la tête inclinée sur la poitrine, et l'on pouvait d'autant mieux lire la tristesse empreinte sur son front, que, par respect pour le vice-roi et contrairement à son invitation plusieurs fois répétée de se couvrir, Masaniello, malgré le soleil de feu qui dardait sur lui, tint constamment son chapeau à la main. Aussi, en arrivant au palais et avant de se mettre à table, demanda-t-il un verre d'eau mêlée de jus de limon. On le lui apporta, et comme il avait très chaud il l'avalait d'un trait ; mais à peine l'eut-il avalé qu'il devint si pâle que la duchesse lui demanda ce qu'il avait. Masaniello lui répondit que c'était sans doute cette eau glacée qui lui avait fait mal. Alors la duchesse en souriant lui donna un bouquet à respirer. Masaniello y porta les lèvres pour le baiser en signe de respect ; mais presque aussitôt qu'il l'eut touché, par un mouvement rapide et involontaire, il le jeta loin de lui. La duchesse vit ce mouvement, mais elle ne parut pas y faire attention ; et, s'étant assise à table, elle fit asseoir Masaniello à sa droite et le frère de Masaniello à sa gauche. Quant à la femme de Masaniello, sa place lui était réservée entre le duc et le cardinal Filomarino.

Masaniello fut sombre et muet pendant tout ce repas ; il paraissait souffrir d'un mal intérieur dont il ne voulait pas se plaindre. Son esprit semblait absent, et lorsque le duc l'invita à boire à la santé du roi, il fallut lui répéter l'invitation deux fois avant qu'il eût l'air de l'entendre. Enfin il se leva, prit son verre d'une main tremblante ; mais au moment où il

allait le porter à sa bouche, les forces lui manquèrent et il tomba évanoui.

Cet accident fit grande sensation. Le frère de Masaniello se leva en regardant le vice-roi d'un air terrible ; sa femme fondit en larmes, mais le vice-roi, avec le plus grand calme, fit observer qu'une pareille faiblesse n'était point étonnante dans un homme qui depuis six jours et six nuits n'avait presque ni mangé ni dormi, et avait passé toutes ses heures tantôt à des exercices violens, sous un soleil de feu, tantôt à des travaux assidus qui devaient d'autant plus lui briser l'esprit que son esprit y était moins accoutumé. Au reste, il ordonna qu'on eût pour Masaniello tous les soins imaginables, le fit transporter au palais, l'y accompagna lui-même et ordonna qu'on allât chercher son propre médecin.

Le médecin arriva comme Masaniello revenait à lui, et déclara qu'effectivement son indisposition ne provenait que d'une trop longue fatigue, et n'aurait aucune suite s'il consentait à interrompre pour un jour ou deux les travaux de corps et d'esprit auxquels il se livrait depuis quelque temps.

Masaniello sourit amèrement ; puis du geste dont Hercule arracha de dessus ses épaules la tunique empoisonnée de Nessus, il déchira les habits de drap d'argent dont l'avait revêtu le vice-roi, et demandant à grands cris ses vêtemens de pêcheur, qui étaient restés dans sa petite maison de la place du Marché, il courut aux écuries à demi nu, sauta sur le premier cheval venu et s'élança hors du palais.

Le duc le regarda s'éloigner, puis lorsqu'il l'eut perdu de vue :

— Cet homme a perdu la tête, dit-il ; en se voyant si grand, il est devenu fou.

Et les courtisans répétèrent en chœur que Masaniello était fou.

Pendant ce temps, Masaniello courait effectivement les rues de Naples comme un insensé, au grand galop de son cheval, renversant tous ceux qu'il rencontrait sur sa route et ne s'arrêtant que pour demander de l'eau. Sa poitrine brûlait.

Le soir, il revint place du Marché ; ses yeux étaient ardents de fièvre ; il avait le délire, et dans son délire il donnait les ordres les plus étranges et les plus contradictoires. On avait obéi aux premiers, mais bientôt on s'était aperçu qu'il était fou, et l'on avait cessé de les exécuter.

Toute la nuit, son frère et sa femme veillèrent près de lui.

Le lendemain, il parut plus calme ; ses deux gardiens le quittèrent pour aller prendre à leur tour un peu de repos ; mais à peine furent-ils sortis, que Masaniello se revêtit des débris de son brillant costume de la ville, et demanda son cheval d'une voix si impérieuse qu'on le lui amena. Il sauta aussitôt dessus, sans chapeau, sans veste, n'ayant qu'une chemise déchirée et une troussée en lambeaux, il s'élança au galop vers le palais. La sentinelle ne le reconnaissant pas voulut l'arrêter, mais il passa sur le ventre de la sentinelle, sauta à bas de son cheval, pénétra jusqu'au vice-roi, lui dit qu'il mourait de faim et lui demanda à manger ; puis, un instant après il annonça au vice-roi qu'il venait de faire dresser une collation hors de la ville et l'invita à en venir prendre sa part ; mais le vice-roi, qui ignorait ce qu'il y avait de vrai ou de faux dans tout cela, et qui voyait seulement devant lui un homme dont l'esprit était égaré, prétexta une indisposition et refusa de suivre Masaniello. Alors Masaniello, sans insister davantage, descendit l'escalier, remonta à cheval, et sortant de la ville en fit presque le tour au galop sous un soleil ardent,

de sorte qu'il rentra chez lui trempé de sueur. Tout le long de la route, comme la veille, il avait demandé à boire, et l'on calcula qu'il avait dû avaler jusqu'à seize carafes d'eau. Ecrasé de fatigue, il se coucha.

Pendant ces deux jours de folie, Ardizzone, Renna et Cataneo, qui s'étaient éclipsés pendant la dictature de Masaniello, reprirent leur influence et se partagèrent la garde de la ville.

Masaniello s'était jeté sur son lit et était bientôt tombé dans un profond assoupissement ; mais vers minuit il se réveilla, et quoique ses membres musculieux fussent agités d'un dernier frissonnement, quoique son oeil brûlât d'un reste de fièvre, il se sentit mieux. En ce moment sa porte s'ouvrit, et, au lieu de sa femme ou de son frère qu'il s'attendait à voir paraître, un homme entra enveloppé d'un large manteau noir, le visage entièrement caché sous un feutre de même couleur, et s'avancant en silence jusqu'au grabat sur lequel était couché cet homme tout-puissant qui d'un signe disposait de la vie de quatre cent mille de ses semblables :

— Masaniello, dit-il, pauvre Masaniello ! Et en même temps il écarta son manteau et laissa voir son visage.

— Salvator Rosa ! s'écria Masaniello en reconnaissant son ami que depuis quatre jours il avait perdu de vue, occupé qu'avait été Salvator, avec la compagnie de la Mort, à repousser les Espagnols qui avaient voulu entrer à Naples du côté de Salerne.

Et les deux amis se jetèrent dans les bras l'un de l'autre.

— Oui, oui, pauvre Masaniello ! dit le pêcheur-roi en retombant sur son lit. N'est-ce pas, et ils m'ont bien arrangé, et j'ai eu raison de me fier à eux ! Mais j'ai tort de dire que je m'y suis fié ! jamais je n'ai cru en leurs belles paroles, jamais je n'ai eu foi dans leurs grandes promesses. C'est cet infâme cardinal Filomarino qui a tout fait et qui m'a trompé au saint nom de Dieu.

Salvator Rosa écoutait son ami avec étonnement.

— Comment ! dit-il, ce que l'on m'a dit ne serait-il pas vrai ?

— Et que t'a-t-on dit, mon Salvator ? reprit tristement Masaniello.

Salvator se tut.

— On t'a dit que j'étais fou, n'est-ce pas ? continua Masaniello.

Salvator fit un signe de la tête.

— Oui, oui, les misérables ! Oh ! je les reconnais bien là ! Non, Salvator, non, je ne suis pas fou, je suis empoisonné, voilà tout.

Salvator jeta un cri de surprise.

— C'est ma faute, dit Masaniello. Pourquoi ai-je mis le pied dans leurs palais ! Est-ce la place d'un pauvre pêcheur comme moi ? Pourquoi ai-je accepté leur repas ! L'orgueil, Salvator, le démon de l'orgueil m'a tenté, et j'ai été puni.

— Comment ! s'écria Salvator, tu crois qu'ils auraient eu l'infamie...

— Ils m'ont empoisonné, reprit Masaniello d'une voix plus forte encore ; ils m'ont empoisonné deux fois : lui et elle ; lui dans un verre d'eau, elle dans un bouquet. C'est bien la peine de se dire noble, de s'appeler duc et duchesse pour empoisonner un pauvre pêcheur plein de confiance qui croit que ce qui est juré est juré, et qui se livre sans défiance !

— Non, non, dit Salvator, tu te trompes, Masaniello : c'est ce soleil ardent, ce sont ces travaux assidus, c'est cette vie intellectuelle qui dévorent ceux-là mêmes qui y sont habitués, qui auront momentanément fatigué ton esprit et égaré ta raison.

— C'est ce qu'ils disent, je le sais bien, s'écria Masaniello ; c'est ce qu'ils disent, et c'est ce que les générations à venir diront sans doute aussi, puisque toi, mon ami, toi, mon Salvator, toi qui es là, toi qui es en face de moi, tu répètes la même chose, quoique je t'affirme le contraire. Ils m'ont empoisonné dans un verre d'eau et dans un bouquet : à peine ai-je eu respiré ce bouquet, à peine ai-je eu avalé ce verre d'eau, que j'ai senti que c'en était fait de ma raison. Une sueur froide passa sur mon front, la terre sembla manquer sous mes pieds ; la ville, la mer, le Vésuve, tout tourbillonna devant moi comme dans un rêve. Oh ! les misérables ! les misérables !

Et une larme ardente roula sur les joues du jeune Napolitain.

— Oui, oui, dit Salvator, oui, je vois bien maintenant que c'est vrai. Mais, grâce à Dieu, leur complot a échoué ; grâce à Dieu, tu n'es plus fou ; grâce à Dieu, le poison a sans doute cédé aux remèdes, et tu es sauvé.

— Oui, répondit Masaniello, mais Naples est perdue.

— Perdue, et pourquoi ? demanda Salvator.

— Ne vois-tu donc pas, répondit Masaniello, que je ne suis plus aujourd'hui ce que j'étais avant-hier ? Quand j'ordonne, le peuple hésite. On a douté de moi, Salvator, car on m'a vu agir en insensé. Puis n'ont-ils pas dit tout bas à cette multitude que je voulais me faire roi ?

— C'est vrai, dit Salvator d'une voix sombre, car c'est ce bruit qui m'a amené ici.

— Et qu'y venais-tu faire ? Voyons, parle franchement.

— Ce que j'y venais faire ? dit Salvator. Je venais m'assurer si la chose était vraie ; et si la chose était vraie, je venais te poignarder !

— Bien, Salvator, bien ! dit Masaniello. Il nous faudrait six hommes comme toi seulement, et tout ne serait pas perdu.

— Mais pourquoi désespères-tu ainsi ? demanda Salvator.

— Parce que, dans l'état actuel des choses, moi seul pourrais diriger ce peuple vers le but qu'il atteindra probablement un jour, et que demain, cette nuit, dans une heure peut-être, je ne serai plus là pour le diriger.

— Et où seras-tu donc ?

Masaniello laissa errer sur ses lèvres un sourire profondément triste, leva un instant ses regards au ciel, et ramenant les yeux sur Salvator :

— Ils me tueront, mon ami, lui dit-il. Il y a quatre jours, ils ont essayé de m'assassiner, et ils m'ont manqué parce que mon heure n'était pas venue. Avant-hier ils m'ont empoisonné, et, s'ils n'ont pas réussi à me faire mourir, ils sont parvenus à me rendre fou. C'est un avertissement de Dieu, Salvator. La prochaine tentative qu'ils feront sur moi sera la dernière.

— Mais pourquoi, averti comme tu l'es, ne te garantiras-tu pas de leurs complots en demeurant chez toi ?

— Ils diraient que j'ai peur.

— En t'entourant de gardes chaque fois que tu sortiras par la ville ?

— Ils diraient que je veux me faire roi.

— Mais on ne le croirait pas.

— Tu l'as bien cru, toi !

Salvator courba son front, rougissant, car il y avait tant de douceur dans la réponse de Masaniello que sa réponse n'était pas une accusation, mais un reproche.

— Eh bien ! soit, répondit-il, que la volonté de Dieu s'accomplisse.

Salvator Rosa s'assit près du lit de son ami.

— Quelle est ton intention ? demanda Masaniello.

— De rester près de toi, et, bonne ou mauvaise, de partager ta fortune.

— Tu es fou, Salvator, répondit Masaniello. Que moi, que le Seigneur a choisi pour son élu, j'attende tranquillement le calice qu'il me reste à épuiser, c'est bien, car je ne puis pas, car je ne dois pas faire autrement ; mais toi, Salvator, qu'aucune fatalité ne pousse, qu'aucun serment ne lie, que tu restes dans cette infâme Babylone, c'est une folie, c'est un aveuglement, c'est un crime.

— J'y resterai pourtant, dit Salvator.

— Tu te perdras sans me sauver, Salvator, et tout dévouement inutile est une sottise.

— Advienne que pourra ! reprit le peintre. C'est ma volonté.

— C'est ta volonté ? Et tes sœurs ? et ta mère ? C'est ta volonté ! Le jour où tu m'as reconnu pour chef, tu as fait abnégation de ta volonté pour la subordonner à la mienne. Eh bien ! moi, ma volonté est, Salvator, que tu sortes à l'instant même de Naples, que tu te rendes à Rome, que tu te jettes au genoux du saint-père, et que tu lui demandes ses indulgences pour moi, car je mourrai probablement sans que mes meurtriers m'accordent le temps de me mettre en état de grâce. Entends-tu ? Ceci est ma volonté, à moi. Je te l'ordonne comme ton chef, je t'en conjure comme ton ami.

— C'est bien, dit Salvator, je t'obéirai.

Et alors il déroula une toile, tira d'une trousse qu'il portait à sa ceinture ses pinceaux qui, non plus que son épée, ne le quittaient jamais, et, à la lueur de la lampe qui brûlait sur la table, d'une main ferme et rapide, il improvisa ce beau portrait que l'on voit encore aujourd'hui près de la porte dans la première chambre du musée des *Studi*, à Naples, et où Masaniello est représenté avec un béret de couleur sombre, le cou nu et revêtu d'une chemise seulement.

Les deux amis se séparèrent pour ne se revoir jamais. La même nuit Salvator prit le chemin de Rome. Quant à Masaniello, fatigué de cette scène, il reposa la tête sur son oreiller et se rendormit.

Le lendemain, il se réveilla au son de la cloche qui appelait les fidèles à l'église ; il se leva, fit sa prière, revêtit ses simples habits de pécheur, descendit, traversa la place et entra dans l'église *del Carmine*. C'était le jour de la fête de la Vierge du Mont-Carmel. Le cardinal Filomarino disait la messe ; l'église regorgeait de monde.

À la vue de Masaniello, la foule s'ouvrit et lui fit place. La messe finie, Masaniello monta dans la chaire et fit signe qu'il voulait parler. Aussitôt chacun s'arrêta, et il se fit un profond silence pour écouter ce qu'il allait dire.

— Amis, dit Masaniello d'une voix triste, mais calme, vous étiez esclaves, je vous ai faits libres. Si vous êtes dignes de cette liberté, défendez-la, car maintenant c'est vous seuls que cela regarde. On vous a dit que je voulais me faire roi : ce n'est pas vrai, et j'en jure par ce Christ qui a voulu mourir sur la croix pour acheter au prix de son sang la liberté des hommes. Maintenant tout est fini entre le monde et moi. Quelque chose me dit que je n'ai plus que peu d'heures à vivre. Amis, rappelez-vous la seule chose que je vous aie jamais demandée et que vous

m'avez promise : au moment où vous apprendrez ma mort, dites un *Ave Maria* pour mon âme.

Tous les assistans le lui promirent de nouveau. Alors Masaniello fit signe à la foule de s'écouler, et la foule s'écoula ; puis, quand il fut seul, il descendit, alla s'agenouiller devant l'autel de la Vierge et fit sa prière.

Comme il relevait la tête, un homme vint lui dire que le cardinal Filomarino l'attendait au couvent pour s'entretenir avec lui des affaires d'État. Masaniello fit signe qu'il allait se rendre à l'invitation du cardinal. Le messenger disparut.

Masaniello dit encore un *Pater* et un *Ave*, baisa trois fois l'amulette qu'il portait au cou et dont il avait toujours scellé les ordonnances ; puis il s'avança vers la sacristie. Arrivé là, il entendit plusieurs voix qui l'appelaient dans le cloître : il alla du côté d'où venaient ces voix ; mais au moment où il mettait le pied sur le seuil de la porte, trois coups de fusil partirent et trois balles lui traversèrent la poitrine. Cette fois son heure était venue ; tous les coups avaient porté. Il tomba en prononçant ces seules paroles : — Ah ! les traîtres ! ah ! les ingrats !

Il avait reconnu dans les trois assassins ses trois amis, Cataneo, Renna et Ardizzone.

Ardizzone s'approcha du cadavre, lui coupa la tête, et, traversant la ville tout entière cette tête sanglante à la main, il alla la déposer aux pieds du vice-roi.

Le vice-roi la regarda un instant pour bien s'assurer que c'était la tête de Masaniello ; puis, après avoir fait compter à Ardizzone la récompense convenue, il fit jeter cette tête dans les fossés de la ville.

Quant à Renna à Cataneo, ils prirent le cadavre mutilé et le traînèrent par les rues de la ville sans que le peuple, qui, trois jours auparavant, mettait en pièces ceux qui avaient essayé d'assassiner son chef, parût s'émouvoir aucunement à ce terrible spectacle.

Lorsqu'ils furent las de traîner et d'insulter ce cadavre, comme en passant près des fossés ils aperçurent sa tête, ils jetèrent à son tour le corps dans le fossé, où ils restèrent jusqu'au lendemain.

Le lendemain le peuple se reprit d'amour pour Masaniello. Ce n'était que pleurs et gémissemens par la ville. On se mit à la recherche de cette tête et de ce corps tant insultés la veille : on les retrouva, on les rajusta l'un à l'autre, on mit le cadavre sur un brancard, on le couvrit d'un manteau royal, on lui ceignit le front d'une couronne de laurier, on lui mit à la main droite le bâton de commandement, à la main gauche son épée nue ; puis on le promena solennellement dans tous les quartiers de la ville.

Ce que voyant, le vice-roi envoya huit pages avec un flambeau de cire blanche à la main pour suivre le convoi, et ordonna à tous les hommes de guerre de le saluer lorsqu'il passerait en inclinant leurs armes. On le porta ainsi à la cathédrale Sainte-Claire, où le cardinal Filomarino dit pour lui la messe des morts.

Le soir, il fut inhumé avec les mêmes cérémonies qu'on avait l'habitude de pratiquer pour les gouverneurs de Naples ou pour les princes des familles royales.

Ainsi finit Thomas Aniello, roi pendant huit jours, fou pendant quatre, assassiné comme un tyran, abandonné comme un chien, recueilli comme un martyr, et depuis lors vénéré comme un saint.

La terreur qu'inspira son nom fut si grande, que l'ordonnance des vice-rois qui défendit de donner aux enfans le nom de Masaniello existe encore aujourd'hui et est en pleine vigueur par tout le royaume de Naples.

Ainsi ce nom a été gardé de toute tache et conservé pur à la vénération des peuples.

VII

Le Mariage sur l'échafaud.

Un jour, c'était en 1501, on afficha sur les murs de Naples le placard suivant :

« Il sera compté la somme de quatre mille ducats à celui qui livrera, » mort ou vif, à la justice, le bandit calabrais Rocco del Pizzo.

» ISABELLE D'ARAGON, régente. »

Trois jours après, un homme se présenta chez le ministre de la police, et déclara qu'il savait un moyen immanquable de s'emparer de celui qu'on cherchait, mais qu'en échange de l'or offert il demandait une grâce que la régente seule pouvait lui accorder : c'était donc avec la régente seule qu'il voulait traiter de cette affaire.

Le ministre répondit à cet homme qu'il ne voulait pas déranger Son Altesse pour une pareille bagatelle, qu'on avait promis quatre mille ducats et non autre chose ; et que si les quatre mille ducats lui convenaient, il n'avait qu'à livrer Rocco del Pizzo, et que les quatre mille ducats lui seraient comptés.

L'inconnu secoua dédaigneusement la tête et se retira.

Le soir même, un vol d'une telle hardiesse fut commis entre Resina et Torre del Greco, que chacun fut d'avis qu'il n'y avait que Rocco del Pizzo qui pouvait avoir fait le coup.

Le lendemain, à la fin du conseil, Isabelle demanda au ministre de la police des explications sur ce nouvel événement. Le ministre n'avait aucune explication à donner ; cette fois, comme toujours, l'auteur de l'attentat avait disparu, et, selon toute probabilité, exerçait déjà sur un tout autre point du royaume.

Le ministre alors se souvint de cet homme qui s'était présenté chez lui la veille, et qui lui avait offert de livrer Rocco del Pizzo : il raconta à la régente tous les détails de son entrevue avec cet homme ; mais il ajouta que, comme la première condition imposée par lui avait été de traiter l'affaire avec Son Altesse, à laquelle, au lieu de la prime accordée, il avait disait-il, une grâce particulière à demander, il avait cru devoir repousser une pareille ouverture, venant surtout de la part d'un inconnu.

— Vous avez eu tort, dit la régente, faites chercher à l'instant même cet homme, et si vous le trouvez amenez-le-moi.

Le ministre s'inclina, et promit de mettre, le jour même, tous ses agens en campagne.

Effectivement, en rentrant chez lui, il donna à l'instant même le signalement de l'inconnu, recommandant qu'on le découvrit quelque part qu'il fût, mais qu'une fois découvert on eût pour lui les plus grands égards, et qu'on le lui amenât sans lui faire aucun mal.

La journée se passa en recherches infructueuses.

La nuit même, un second vol eut lieu près d'Averse. Celui-là était ac-

compagné de circonstances plus audacieuses encore que celui de la veille, et il ne resta plus aucun doute que Rocco del Pizzo, pour des motifs de convenance personnelle, ne se fût rapproché de la capitale.

Le ministre de la police commença à regretter sincèrement d'avoir éloigné l'étranger d'une façon aussi absolue, et le regret augmenta encore lorsque deux fois dans la journée du lendemain la régente lui fit demander s'il avait découvert quelque chose relativement à l'inconnu qui avait offert de livrer Rocco del Pizzo. Malheureusement ce retour sur le passé fut inutile ; cette journée, comme celle de la veille, s'écoula sans amener aucun renseignement sur le mystérieux révélateur.

Mais la nuit amena une nouvelle catastrophe. Au point du jour, on trouva, sur la route d'Amalfi à la Cava, un homme assassiné. Il était complètement nu et avait un poignard planté au milieu du cœur.

A tort ou à raison, la vindicte publique attribua encore ce nouveau crime à Rocco del Pizzo.

Quant au cadavre, il fut reconnu pour être celui d'un jeune seigneur connu sous le nom de Raymond-le-Bâtard, et qui appartenait, moins cette faute d'orthographe dans sa naissance, à la puissante maison des Carraccioli, ces éternels favoris des reines de Naples, et dont l'un des membres passait pour remplir alors, près de la régente, la charge héréditaire de la famille.

Cette fois le ministre fut désespéré, d'autant plus désespéré qu'une demi-heure après que le rapport de cet événement lui eut été fait, il reçut de la régente l'ordre de passer au palais.

Il s'y rendit aussitôt : la régente l'attendait le sourcil froncé et l'œil sévère ; près d'elle était Antonello Caracciolo, le frère du mort, lequel sans doute était venu réclamer justice.

Isabelle demanda d'une voix brève au pauvre ministre s'il avait appris quelque chose de nouveau relativement à l'inconnu ; mais celui-ci avait eu beau faire courir les places, les carrefours et les rues de Naples, il en était toujours au même point d'incertitude. La régente lui déclara que, si le lendemain l'inconnu n'était point retrouvé ou Rocco del Pizzo pris, il était invité à ne plus se présenter devant elle que pour lui remettre sa démission ; le comte Antonello Carracciolo ayant déclaré que Rocco del Pizzo seul pouvait avoir commis un pareil crime.

Le ministre rentrait donc chez lui, le front sombre et incliné, lorsqu'en relevant la tête il crut voir de l'autre côté de la place, enveloppé d'un manteau et se chauffant au soleil d'automne, un homme qui ressemblait étrangement à son inconnu. Il s'arrêta d'abord comme cloué à sa place, car il tremblait que ses yeux ne l'eussent trompé ; mais plus il le regarda, plus il s'affermait dans son opinion ; il s'avança alors vers lui, et à mesure qu'il s'avança il reconnut plus distinctement son homme.

Celui-ci le laissa approcher sans faire un seul mouvement pour le fuir ou pour aller au devant de lui. On l'eût pris pour une statue.

Arrivé près de lui, le ministre lui mit la main sur l'épaule, comme s'il eût eu peur qu'il ne lui échappât.

— Ah ! enfin, c'est toi ! lui dit-il.

— Oui, c'est moi, répondit l'inconnu, que me voulez-vous ?

— Je veux te conduire à la régente, qui désire te parler.

— Vraiment ; c'est un peu tard.

— Comment, c'est un peu tard ! demanda le ministre tremblant que le révélateur ne voulût rien révéler. Que voulez-vous dire ?

— Je veux dire que, si vous aviez fait, il y a trois jours, ce que vous faites aujourd'hui, vous compteriez dans les annales de Naples deux vols de moins.

— Mais, demanda le ministre, tu n'as pas changé d'avis, j'espère ?

— Je n'en change jamais.

— Tu es toujours dans l'intention de livrer Rocco del Pizzo, si l'on t'accorde ce que tu demandes ?

— Sans doute.

— Et tu en as encore la possibilité ?

— Cela m'est aussi facile que de me remettre moi-même entre vos mains.

— Alors, viens.

— Un instant. Je parlerai à la régente ?

— A elle-même.

— A elle seule ?

— A elle seule.

— Je vous suis.

— Mais à une condition, cependant.

— Laquelle ?

— C'est qu'avant d'entrer chez elle vous remettrez vos armes à l'officier de service.

— N'est-ce point la règle ? demanda l'inconnu.

— Oui, répondit le ministre.

— Eh bien ! alors, cela va tout seul.

— Vous y consentez ?

— Sans doute.

— Alors, venez.

— Je viens.

Et l'inconnu suivit le ministre qui, de dix pas en dix pas, se retournait pour voir si son mystérieux compagnon marchait toujours derrière lui.

Ils arrivèrent ainsi au palais.

Devant le ministre toutes les portes s'ouvrirent, et au bout d'un instant ils se trouvèrent dans l'antichambre de la régente. On annonça le ministre, qui fut introduit aussitôt, tandis que l'inconnu remettait de lui-même à l'officier des gardes le poignard et les pistolets qu'il portait à la ceinture.

Cinq minutes après, le ministre reparut ; il venait chercher l'inconnu pour le conduire près de Son Altesse.

Ils traversèrent ensemble deux ou trois chambres, puis ils trouvèrent un long corridor, et au bout de ce corridor une porte entr'ouverte. Le ministre poussa cette porte ; c'était celle de l'oratoire de la régente. La duchesse Isabelle les y attendait.

Le ministre et l'inconnu entrèrent ; mais quoique ce fût, selon toute probabilité, la première fois que cet homme se trouvât en face d'une si puissante princesse, il ne parut aucunement embarrassé, et, après avoir salué avec une certaine rudesse qui ne manquait pas cependant d'aisance, il se tint debout, immobile et muet, attendant qu'on l'interrogât.

— C'est donc vous, dit la duchesse, qui vous engagez à livrer Rocco del Pizzo ?

- Oui, madame, répondit l'inconnu.
- Et vous êtes sûr de tenir votre promesse ?
- Je m'offre comme otage.
- Ainsi votre tête...
- Paiera pour la sienne, si je manque à ma parole.
- Ce n'est pas tout à fait la même chose, dit la régente.
- Je ne puis pas offrir davantage, répondit l'inconnu.
- Dites donc ce que vous désirez alors ?
- J'ai demandé à parler à Votre Altesse seule.
- Monsieur est un autre moi-même, dit la régente.
- J'ai demandé à parler à Votre Altesse seule, reprit l'inconnu : c'est ma première condition.
- Laissez-nous, don Luiz, dit la duchesse.
- Le ministre s'inclina et sortit.

L'inconnu se trouva tête-à-tête avec la régente, séparé seulement d'elle par le prie-dieu sur lequel était posé un Évangile, et au dessus duquel s'élevait un crucifix.

La régente jeta un coup d'œil rapide sur lui. C'était un homme de trente à trente-cinq ans, d'une taille au dessus de la moyenne, au teint hâlé, aux cheveux noirs retombant en boucles le long de son cou, et dont les yeux ardents exprimaient à la fois la résolution et la témérité : comme tous les montagnards, il était admirablement bien fait, et l'on sentait que chacun de ces membres si bien proportionnés était riche de souplesse et d'élasticité.

- Qui êtes-vous et d'où venez-vous ? demanda la régente.
- Que vous fait mon nom, madame ? dit l'inconnu ; que vous importe le pays où je suis né ? Je suis Calabrais, c'est-à-dire esclave de ma parole... Voilà tout ce qu'il vous importe de savoir, n'est-ce pas ?
- Et vous vous engagez à me livrer Rocco del Pizzo ?
- Je m'y engage.
- Et en échange qu'exigez-vous de moi ?
- Justice.
- Rendre la justice est un devoir que j'accomplis, et non pas une récompense que j'accorde.
- Oui, je sais bien que c'est là une de vos prétentions, à vous autres souverains ; vous vous croyez tous des juges aussi intègres que Salomon : malheureusement votre justice a deux poids et deux mesures.
- Comment cela ?
- Oui, oui ; lourde aux petits, légère aux grands, continua l'inconnu. Voilà ce que c'est que votre justice.
- Vous avez tort, monsieur, reprit la régente ; ma justice à moi est égale pour tous, et je vous en donnerai la preuve. Parlez : pour qui demandez-vous justice ?
- Pour ma sœur, lâchement trompée.
- Par qui ?
- Par l'un de vos courtisans.
- Lequel ?
- Oh ! un des plus jeunes, des plus beaux, un des plus nobles ! — Ah ! tenez, voilà que Votre Altesse hésite déjà !
- Non ; seulement je désire savoir d'abord ce qu'il a fait...

— Et si ce qu'il a fait mérite la mort, aurais-je sa tête en échange de la tête de Rocco del Pizzo ?

— Mais, demanda la duchesse, qui sera juge de la gravité du crime ?

L'inconnu hésita un instant ; puis, regardant fixement la régente :

— La conscience de Votre Altesse, dit-il.

— Donc, vous vous en rapportez à elle ?

— Entièrement.

— Vous avez raison.

— Ainsi, si Votre Altesse trouve le crime capital, j'aurai sa tête en échange de celle de Rocco del Pizzo ?

— Je vous le jure.

— Sur quoi ?

— Sur cet Évangile et sur ce Christ.

— C'est bien. Écoutez alors, madame, car c'est tout une histoire.

— J'écoute.

— Notre famille habite une petite maison isolée, à une demi-lieue du village de Rosarno, situé entre Cosenza et Sainte-Euphémie ; elle se compose de deux vieillards : mon père et ma mère ; de deux jeunes gens : ma sœur et moi. Ma sœur s'appelle Costanza.

Tout autour de nous s'étendent les domaines d'un puissant seigneur, sur les terres duquel le hasard nous fit naître, et dont, par conséquent, nous sommes les vassaux.

— Comment s'appelle ce seigneur ? interrompit la régente.

— Je vous dirai son crime d'abord, son nom après.

— C'est bien ; continuez.

— C'était un magnifique seigneur que notre jeune maître, beau, noble, riche, généreux, et cependant avec tout cela hai et redouté ; car, en le voyant paraître, il n'y avait pas un mari qui ne tremblât pour sa femme, pas un père qui ne tremblât pour sa fille, pas un frère qui ne tremblât pour sa sœur. Mais il faut dire aussi que tout ce qu'il faisait de mal lui venait d'un mauvais génie qui lui soufflait l'enfer aux oreilles. Ce mauvais génie était son frère naturel, on le nommait Raymond-le-Bâtard.

— Raymond-le-Bâtard ! s'écria la régente, celui qui a été assassiné cette nuit ?

— Celui-là même.

— Connaissez-vous son assassin ?

— C'est moi.

— Ce n'est donc pas Rocco del Pizzo ? s'écria la duchesse.

— C'est moi, répéta l'inconnu avec le plus grand calme.

— Donc vous avez commencé par vous faire justice vous-même.

— Je suis venu la demander il y a trois jours, et on me l'a refusée.

— Alors, que venez-vous réclamer aujourd'hui ?

— La meilleure partie de ma vengeance, madame ; Raymond-le-Bâtard n'était que l'instigateur du crime, son frère est le criminel.

— Son frère ! s'écria la duchesse, son frère ! mais son frère c'est Antonello Carracciolo.

— Lui-même, madame, répondit l'inconnu, en fixant son regard perçant sur la régente.

Isabelle pâlit et s'appuya sur le prie-dieu, comme si les jambes lui manquaient ; mais bientôt elle reprit courage.

— Continuez, monsieur, continuez.

— Et le nom du coupable ne changera rien à l'arrêt du juge ? demanda l'inconnu.

— Rien, répondit la régente, absolument rien, je vous le jure.

— Toujours sur cet Évangile et sur ce Christ ?

— Toujours, continuez ; j'écoute.

Et elle reprit la même attitude et le même visage qu'elle avait un moment avant que la terrible révélation ne lui eût été faite , et l'inconnu à son tour reprit, de la même voix qu'il l'avait commencé, le récit interrompu.

— Je vous disais donc, madame, que le comte Antonello Caracciolo était un beau, noble, riche et généreux seigneur ; mais qu'il avait un frère qui était pour lui ce que le serpent fut pour nos premiers pères, le génie du mal.

Un jour il arriva, il y a de cela six mois à peu près, madame, il arriva, dis-je, que le comte Antonello chassait dans la portion de ses forêts qui avoisine notre maison. Il s'était perdu à la poursuite d'un daim, il avait chaud, il avait soif, il aperçut une jeune fille qui revenait de la fontaine, portant sur son épaule un vase rempli d'eau ; il sauta à bas de son cheval, passa la bride de l'animal à son bras, et vint demander à boire à la jeune fille. Cette jeune fille, c'était Costanza, c'était ma sœur.

Un frisson passa par le corps de la régente, mais l'inconnu continua sans paraître s'apercevoir de l'effet produit par ses dernières paroles :

— Je vous ai dit, madame, ce qu'était le comte Antonello, permettez que je vous dise aussi ce qu'était ma sœur.

C'était une jeune fille de seize ans, belle comme un ange, chaste comme une madone. On voyait, à travers ses yeux, jusqu'au fond de son âme, comme, à travers une eau limpide, on voit jusqu'au fond d'un lac ; et son père et sa mère, qui y regardaient tous les jours, n'avaient jamais pu y lire l'ombre d'une mauvaise pensée.

Costanza n'aimait personne, et disait toujours qu'elle n'aimerait jamais que Dieu ; et, en effet, sa nature fine et délicate était trop supérieure à la matière qui l'entourait, pour que cette fange humaine souillât jamais sa blanche robe de vierge.

Mais, je vous l'ai dit, madame, et peut-être le savez-vous vous-même, le comte Antonello est un beau, noble, riche et généreux seigneur. Costanza voyait pour la première fois un homme de cette classe ; le comte Antonello voyait pour la première, sans doute aussi, une femme de cette espèce. Ces deux natures supérieures, l'une par le corps, l'autre par l'âme, se sentirent attirées l'une par l'autre, et lorsqu'ils se furent quittés avec une longue conversation, Costanza commença à penser au beau jeune homme, et le comte Antonello ne fit plus que rêver à la belle jeune fille.

Les lèvres de la régente se crispèrent ; mais il n'en sortit pas une seule syllabe.

— Il faut tout vous dire, madame ; Costanza ignorait que ce beau jeune homme fût le comte Carracciolo ; elle croyait que c'était quelque page ou quelque écuyer de sa suite, qu'elle pouvait, chaste et riche, car elle est riche pour une paysanne, ma sœur, qu'elle pouvait, dis-je, regarder en face et aimer.

Ils se virent ainsi trois ou quatre jours de suite, toujours sur le chemin de la fontaine et au même endroit où ils s'étaient vus pour la première

fois ; mais, une après-midi, ils s'oublièrent, de sorte que mon père, ne voyant pas revenir sa fille, fut inquiet, et, jetant son fusil sur son épaule, il alla au devant d'elle.

Au détour d'un chemin, il l'aperçut assise près d'un jeune homme.

A la vue de notre père, Costanza bondit comme un daim effrayé, et le jeune homme, de son côté, s'enfonça dans la forêt. Le premier mouvement de mon père fut d'abaisser son arquebuse et de le mettre en joue, mais Costanza se jeta entre le canon de l'arme et Carracciolo. Notre père releva son arquebuse, mais il avait reconnu le jeune comte.

— Et c'était bien Antoniello Catracciolo ? murmura la régente.

— C'était lui-même, dit l'inconnu.

Le même soir, notre père ordonna à sa femme et à sa fille de se tenir prêtes à partir dans la nuit : toutes deux devaient quitter notre maison et chercher un asile chez une tante que nous avions à Monteleone. Au moment de partir, mon père prit Costanza à part, et lui dit :

— Si tu le revois, je le tuerai.

Costanza tomba aux genoux de mon père, promettant de ne pas le revoir ; puis, les mains jointes et les yeux pleins de larmes, elle lui demanda son pardon. Costanza partit avec sa mère, et, lorsque le jour parut, toutes deux étaient déjà hors des terres du comte Antoniello.

La régente respira.

Le lendemain, mon père alla trouver le comte. Je ne sais ce qui se passa entre eux ; mais ce que je sais, c'est que le comte lui jura sur son honneur qu'il n'avait rien à craindre dans l'avenir pour la vertu de Costanza.

Le lendemain de cette entrevue, le comte, de son côté, partit pour Naples.

— Oui, oui, je me rappelle son retour, murmura la régente. Après ? après ?

— Eh bien ! après, madame, après ?... Il continua de se souvenir de celle qu'il aurait dû oublier. Les plaisirs de la cour, les faveurs des dames de haut parage, les espérances de l'ambition, ne purent chasser de son souvenir l'image de la pauvre Calabraise : cette image était sans cesse présente à ses yeux pendant ses jours, pendant ses nuits ; elle tourmentait ses veilles, elle brûlait son sommeil. Ses lettres à son frère devenaient tristes, amères, désespérées. Son frère, inquiet, partit et arriva à la cour. Il le croyait amoureux de quelque reine, à la main de laquelle il n'osait aspirer. Il éclata de rire lorsqu'il apprit que l'objet de cet amour était une misérable Calabraise.

— Tu es fou, Antoniello, lui dit-il. Cette fille est ta vassale, ta serve, ta sujette, cette fille est ton bien.

— Mais, dit Antoniello, j'ai juré à son père...

— Quoi ? qu'as-tu juré, imbécile ?

— J'ai juré de ne pas chercher à revoir sa fille.

— Très bien ! Il faut tenir ta promesse. Un gentilhomme n'a qu'une parole.

— Tu vois donc que tout est perdu pour moi.

— Tu as juré de ne pas chercher à la revoir ?

— Oui.

— Mais si c'est elle qui vient te trouver ?

— Elle !

— Oui, elle !

— Où cela ?

— Où tu voudras. Ici, par exemple !

— Oh ! non, pas ici.

— Eh bien ! dans ton château de Rosarno.

— Mais je suis enchaîné ici ; je ne puis quitter Naples.

— Pour huit jours ?

— Oh ! pour huit jours ? oui , c'est possible , je trouverai quelque prétexte pour *lui* échapper pendant huit jours. Je ne sais pas de qui il parlait, madame , ni quelle chose le tenait en esclavage ; mais voilà ce qu'il dit.

— Je le sais, moi, dit la régente en devenant affreusement pâle. Continuez, monsieur, continuez.

— Ainsi, reprit Raymond, quand tu recevras ma lettre tu partiras ?

— A l'instant même.

— C'est bien.

Les deux frères se serrèrent la main en se quittant ; le comte Antonello resta à Naples, et Raymond-le-Bâtard partit pour la Calabre.

Un mois après , le comte Antonello reçut une lettre de son frère, et, il faut lui rendre justice, c'est un homme fidèle à sa promesse que le comte ! Ce jour même il partit.

Voilà ce qui était arrivé. Ne vous impatientez pas, madame, j'arrive au dénouement.

— Je ne m'impatiente pas, j'écoute, répondit la régente ; seulement je frissonne en vous écoutant.

— Un homme avait été assassiné près de la fontaine. Mon père, en ce moment, revenait de la chasse ; il trouva ce malheureux expirant ; il se précipita à son secours, et, comme il essayait, mais inutilement, de le rappeler à la vie, deux domestiques de Raymond-le-Bâtard sortirent de la forêt et arrêteront mon père comme l'assassin.

Par un malheur étrange, l'arquebuse de mon père était déchargée, et, par une coïncidence fatale, mais dont Raymond pourrait donner le secret s'il n'était pas mort, la balle qu'on retira de la poitrine du cadavre était du même calibre que celles que l'on retrouva sur mon père.

Le procès fut court ; les deux domestiques déposèrent dans un sens qui ne permettait pas aux juges d'hésiter. Mon père fut condamné à mort.

Ma mère et ma sœur apprirent tout ensemble la catastrophe, le procès et le jugement ; elles quittèrent Monteleone et arrivèrent à Rosarno, ce jour même où le comte Antonello, prévenu par la lettre de son frère, arrivait, de son côté, de Naples.

Le comte Carracciolo, comme seigneur de Rosarno, avait droit de haute et basse justice. Il pouvait donc, d'un signe, donner à mon père la vie ou la mort.

Ma mère ignorait que le comte fût arrivé ; elle rencontra Raymond-le-Bâtard, qui lui annonça cette heureuse nouvelle, et lui donna le conseil de venir solliciter avec sa fille la grâce de notre père et de son mari ; il n'y avait pas de temps à perdre, l'exécution de mon père était fixée au lendemain.

Elle saisit avec avidité la voie qui lui était ouverte par ce conseil, qu'elle regardait comme un conseil ami ; elle vint prendre sa fille, elle l'entraîna avec elle sans même lui dire où elle la conduisait, et, le jour

même de l'arrivée du noble seigneur, les deux femmes éplorées vinrent frapper à la porte de son château.

Elle ignorait, la pauvre mère, l'amour du comte pour Costanza.

La porte s'ouvrit, comme on le pense bien, car toutes choses avaient été préparées par l'infâme Raymond pour que rien ne vint s'opposer à l'accomplissement de son projet ; mais une fois entrées, la mère et la fille rencontrèrent des valets qui leur barrèrent le passage et qui leur dirent qu'une seule des deux pouvait entrer.

Ma mère entra, Costanza attendit.

Elle trouva le comte Antoniello qui la reçut avec un visage sévère ; elle se jeta à ses pieds, elle pria, elle supplia ; Antoniello fut inflexible : un crime avait été commis, disait-il, son mari était coupable de ce crime, il fallait que ce meurtre fût vengé ; il fallait que la justice eût son cours : le sang demandait du sang.

Ma pauvre mère sortit de la chambre du comte, brisée par la douleur, anéantie par le désespoir, et criant merci à Dieu.

— Mais où donc étiez-vous pendant ce temps-là ? demanda la régente à l'inconnu.

— A l'autre bout de la Calabre, madame, à Tarente, à Brindisi, que sais-je. J'étais trop loin pour rien savoir de ce qui se passait. Voilà tout.

Ma mère sortit donc désespérée et voulut entraîner sa fille, mais Costanza l'arrêta :

— A mon tour, ma mère, dit-elle, à mon tour d'essayer de fléchir notre maître. Peut-être serai-je plus heureuse que vous.

Ma mère secoua la tête et tomba sur une chaise, elle n'espérait rien.

Ma sœur entra à son tour.

— Elle savait que cet homme l'aimait, s'écria la régente, et elle entra chez cet homme !...

— Mon père allait mourir, madame, comprenez-vous ?

Isabelle d'Aragon grinça des dents, puis, au bout d'un instant :

— Continuez, continuez... dit-elle.

Dix minutes s'écoulèrent dans une mortelle anxiété, enfin un serviteur sortit un papier à la main.

— Monseigneur le comte fait grâce pleine et entière au coupable, dit-il, voici le parchemin revêtu de son sceau.

Ma mère jeta un cri de joie si profond, qu'il ressemblait à un cri de désespoir.

— Oh ! merci, merci, dit-elle, et, baisant la signature du comte, elle se précipita vers la porte. Puis, s'arrêtant tout à coup :

— Et ma fille ? dit-elle.

— Courez à la prison, dit le serviteur, vous trouverez votre fille en rentrant chez vous.

Ma mère s'élança, égarée de joie, ivre de bonheur ; elle traversa les rues de Rosarno en criant : « Sa grâce ! sa grâce ! j'ai sa grâce !... » Elle arriva à la porte de la prison, où déjà elle s'était présentée deux fois sans pouvoir entrer. On voulut la repousser une troisième fois, mais elle montra le papier, et la porte s'ouvrit.

On la conduisit au cachot de mon père.

Mon père n'attendait plus que le bourreau ; c'était la vie qui entra à la place de la mort.

Il y eut au fond de cet asile de douleur un instant d'indicible joie.

Puis il demanda des détails : comment ma mère et ma sœur avaient appris l'accusation qui pesait sur lui, comment elles étaient parvenues au comte ; comment, enfin, toutes choses s'étaient passées.

Ma mère commença le récit, mon père l'écouta, l'interrompant à chaque instant par ses exclamations ; peu à peu il ne dit plus que quelques paroles et d'une voix tremblante, bientôt il se tut tout à fait, puis sa tête tomba dans ses deux mains, puis la sueur de l'angoisse lui monta au visage, puis la rougeur de la honte lui brûla le front ; enfin, quand ma mère lui eut dit que, repoussée par le comte, elle avait permis à ma sœur de prendre sa place, il bondit en poussant un rugissement comme un lion blessé, et s'élança contre la porte, la porte était fermée.

Il prit la pierre qui lui servait d'oreiller, et la lança de toutes ses forces contre la barrière de fer qu'il croyait avoir le droit de se faire ouvrir.

Le geolier accourut et lui demanda ce qu'il voulait.

— Je veux sortir, s'écria mon père, sortir à l'instant même.

— Impossible ! dit le geolier.

— J'ai ma grâce, cria mon père. Je l'ai, je la tiens, la voilà !

— Oui, mais elle porte que vous ne sortirez de prison que demain matin.

— Demain matin ? fit le captif avec une exclamation terrible.

— Lisez plutôt, si vous en doutez, ajouta le geolier.

— Mon père s'approcha de la lampe, lut et relut le parchemin. Le geolier avait raison ; soit hasard, soit erreur, soit calcul, le jour de sa sortie était fixé au lendemain matin seulement.

Le prisonnier ne poussa pas un cri, pas un gémissement, pas un sanglot. Il revint s'asseoir muet et morne sur son lit.

Ma mère vint s'agenouiller devant lui.

— Qu'as-tu donc ? demanda-t-elle.

— Rien, répondit-il.

— Mais que crains-tu ?

— Oh ! peu de chose.

— Mon Dieu ! mon Dieu ! que crois-tu, que crains-tu, que penses-tu ?

— Je pense que Costanza est indigne de son père, voilà tout.

Ce fut ma mère qui se leva à son tour, pâle et frissonnante.

— Mais c'est impossible.

— Impossible ! et pourquoi ?

— On m'a dit qu'elle allait sortir derrière moi. On m'a dit qu'elle allait nous attendre à la maison.

— Eh bien ! va voir à la maison si elle y est, et, si elle y est, reviens avec elle.

— Je reviens, dit ma mère.

Et elle frappa à son tour et demanda à sortir. Le geolier lui ouvrit.

Elle courut à la maison. La maison était déserte, Costanza n'était point reparue.

Elle courut au palais et redemanda sa fille. On lui répondit qu'on ne savait pas ce qu'elle voulait dire.

Elle revint à la maison. Costanza n'était pas rentrée.

Elle attendit jusqu'au soir. Costanza ne reparut point.

Alors elle pensa à son mari et s'achemina de nouveau vers la prison ; mais, cette fois, d'un pas aussi lent et aussi morne que si elle eût suivi au cimetière le cadavre de sa fille.

Comme la première fois, les portes s'ouvrirent devant elle.

Elle retrouva son mari assis à la même place ; quoiqu'il eût reconnu son pas, il ne leva même pas la tête. Elle alla se coucher à ses pieds et posa sans rien dire son front sur ses genoux.

— Comprenez-vous, madame, quelle nuit infernale fut cette nuit pour ces deux damnés !

Le lendemain, au point du jour, on vint ouvrir la prison et annoncer au condamné qu'il était libre. — Je vous l'ai déjà dit, ajouta l'inconnu en riant d'un rire terrible, oh ! le comte Carracciolo est un noble seigneur, et qui tient religieusement sa parole !...

Les deux vieillards sortirent s'appuyant l'un sur l'autre. Une seule nuit les avait tous deux rapprochés de la tombe de dix ans.

En tournant le coin de la route d'où l'on aperçoit la maison, ils virent Costanza, qui les attendait agenouillée sur le seuil.

Ils ne firent pas un pas plus vite pour aller au devant de leur fille ; leur fille ne se releva pas pour aller au devant d'eux.

Quand ils furent près d'elle, Costanza joignit les mains et ne dit que ce seul mot :

— Grâce !

Par un mouvement instinctif, ma mère étendit le bras entre son mari et sa fille.

Mais celui-ci l'arrêta doucement.

— Grâce, dit-il en tendant la main à Costanza, grâce, et pourquoi grâce, mon enfant ? n'es-tu pas un ange ? n'es-tu pas une sainte ? n'es-tu pas plus que tout cela, n'es-tu pas une martyre ?

Et il l'embrassa.

Puis, comme la mère, entraînant sa fille au fond de la chaumière, le laissa seul dans la pièce d'entrée, il détacha son arquebuse, la jeta sur son épaule, et s'achemina vers le château.

Il demanda à remercier le comte.

Le comte était parti depuis une heure pour Naples.

Il demanda à remercier Raymond.

Raymond était parti avec son frère.

Il revint alors vers la chaumière, accrocha son arquebuse à la cheminée.

Puis Costanza et sa mère entendirent comme le bruit d'un corps pesant qui tombait ; elles sortirent toutes deux et trouvèrent le vieillard étendu sans connaissance au milieu de la chambre.

Elles le posèrent sur le lit ; ma sœur resta près de lui, tandis que ma mère courait chercher un médecin.

Le médecin secoua la tête ; cependant il saigna mon père. Vers le soir, le vieillard rouvrit les yeux.

Comme il rouvrait les yeux, je mettais le pied sur le seuil de la porte.

Il ne vit ni ma mère ni ma sœur, il ne vit que moi.

— Mon fils, mon fils ! s'écria-t-il, oh ! c'est la vengeance divine qui te ramène.

Je me jetai dans ses bras.

— Allez, dit-il à ma mère et à ma sœur, et laissez-nous seuls.

Ma mère obéit, mais ma sœur voulut rester.

Alors le vieillard se souleva sur son lit, et, montrant à Costanza sa mère qui s'éloignait :

— Suivez votre mère, dit-il avec un de ces gestes suprêmes qui veu-

lent être obéis, suivez votre mère, si vous voulez que ma bénédiction vous suive.

Costanza baisa la main du moribond, se jeta à mon cou en pleurant et suivit sa mère.

Je déposai mon arquebuse, mes pistolets et mon poignard sur une table, et j'allai m'agenouiller près du lit du vieillard.

— C'est la vengeance divine qui te ramène, répéta-t-il une seconde fois. Écoute-moi, mon fils, et ne m'interromps pas ; car, je le sens, je n'ai plus que quelques instans à vivre, écoute-moi.

Je lui fis signe qu'il pouvait parler.

Alors il me raconta tout.

Et, à mesure qu'il parlait, sa voix s'animait, le sang reflua à son visage, la colère remontait dans ses yeux, on eût dit qu'il était plein de force, de vie et de santé. Seulement, au dernier mot, lorsqu'il en fut au moment où, rentrant chez lui et remettant son arquebuse à sa cheminée, il avait cru qu'il lui faudrait renoncer à sa vengeance, il jeta un cri étouffé et retomba la tête sur son chevet.

Cette fois il était mort.

Je fus long-temps sans le croire, long-temps je lui secouai le bras, long-temps je l'appelai ; enfin je sentis ses mains se refroidir dans les miennes, enfin je vis ses yeux se ternir.

Je fermai ses yeux, je croisai ses mains sur sa poitrine, je l'embrassai une dernière fois et je jetai par dessus sa tête son drap devenu un linceul.

Puis j'allai ouvrir la porte du fond, et faisant signe à ma mère et à ma sœur de s'approcher :

— Venez, leur dis-je, venez prier près de votre mari et de votre père mort.

Les deux femmes se jetèrent sur le lit en s'arrachant les cheveux et en éclatant en sanglots.

Pendant ce temps, je passais mes pistolets et mon poignard dans ma ceinture, et, jetant mon arquebuse sur mon épaule, je m'avançai vers la porte.

— Où vas-tu, frère ? s'écria Costanza.

— Où Dieu me mène, répondis-je.

Et, avant qu'elle eût le temps de s'opposer à ma sortie, je franchis le seuil et je disparus dans l'obscurité.

Je vins droit à Naples.

On m'avait dit non seulement que vous étiez belle entre les femmes, mais encore juste entre les reines.

Je vins à Naples avec l'intention de vous demander justice.

— Comment ne vous l'êtes-vous pas faite vous-même ? demanda Isabelle.

— Un coup de poignard n'était point assez pour un pareil crime, madame, c'était l'échafaud que je voulais. Antonello Carracciolo a déshonoré ma famille, je veux le déshonneur d'Antonello Carracciolo.

— C'est juste, murmura la régente.

— Mais, pour plus de sûreté encore, comme le long du chemin j'appris que la tête de Rocco del Pizzo était mise à prix, et comme, en arrivant à Naples, je lus, au coin du Mercato-Nuovo, le placard qui offrait quatre mille ducats à celui qui le livrerait mort ou vif ; pour plus de

sûreté, dis-je, je me présentai chez le ministre de la police, offrant de livrer vivant cet homme que vous cherchez partout et que vous ne pouvez trouver nulle part. Mais le ministre de la police ne voulut point m'accorder ce que je lui demandais, c'est-à-dire une audience de Votre Altesse. Alors je résolus d'arriver à mon but par un autre moyen ; je volai sur la route de Resina à Torre del Greco.

— Alors c'était donc vous et non pas Rocco del Pizzo?...

— Alors je volai sur la route d'Aversa...

— C'était donc encore vous et non pas celui que l'on croyait?...

— Alors j'assassinai sur la route d'Amalfi. La mort de Raymond, c'était le commencement de ma vengeance, car j'étais résolu de recourir à la vengeance puisqu'on me refusait justice.

— C'est bien, dit la régente. Dieu a voulu que je vous retrouve, tout est donc pour le mieux.

— Tout est pour le mieux, dit l'inconnu.

— Et vous vous engagez toujours à livrer Rocco del Pizzo?

— Toujours.

— Vous savez où il est?

— Je le sais.

— Vous répondez de mettre la main dessus?

— J'en réponds.

— Et vous me le livrez vivant?

— En échange de Carracciolo mort ; vous le savez, c'est ma condition, madame.

— C'est chose dite, soyez tranquille. Mais qui me répondra de vous d'ici là?

— C'est bien simple : envoyez-moi en prison ; seulement, vous me ferez conduire, par deux gardes, à quelque fenêtre d'où je puisse assister au supplice de Carracciolo. Puis, Carracciolo mort, je vous livrerai Rocco del Pizzo.

— Mais si vous ne me le livrez pas?

— Ma tête répondra pour la sienne ; je l'ai déjà dit et je vous le répète.

— C'est juste, dit la régente, je l'avais oublié.

Elle frappa dans ses mains, le capitaine des gardes entra.

— Faites écrouer cet homme à la Vicairie, dit-elle.

Le capitaine remit l'inconnu aux mains de deux gardes et rentra.

— Maintenant, continua la régente, faites arrêter le comte Antonello Carracciolo et conduisez-le au château de l'OEuf.

Le capitaine se présenta au palais de Carracciolo ; mais, soupçonnant sans doute quelque chose du danger qui le menaçait, Carracciolo avait disparu.

La régente, en apprenant cette nouvelle qui lui confirmait la culpabilité de son favori, ordonna aussitôt aux nobles du siège de Capouan, où les Carraccioli étaient inscrits, de lui livrer le coupable, leur donnant trois jours seulement pour obtempérer à cet ordre.

Les trois jours s'écoulèrent, et comme, à la fin de la troisième journée, le comte n'avait point reparu, Naples, en se réveillant, trouva, le lendemain, cinquante ouvriers occupés à démolir le palais d'Antonello Carracciolo, situé en face de la cathédrale.

Quand le palais fut complètement rasé, on amena une charrue, on

creusa des sillons à la place où il s'était élevé, et l'on sema du sel dans les sillons.

Puis on commença de démolir le palais situé à la droite du sien : c'était le palais du prince Carracciolo son père.

Puis on commença de démolir le palais de gauche : c'était le palais du duc Carracciolo son frère aîné.

Le palais démoli, il en fut fait autant sur son emplacement qu'il en avait été fait sur l'emplacement des deux autres.

La régente ordonna qu'il en serait ainsi des palais de tous les Carraccioli, jusqu'à ce que les Carraccioli eussent livré le coupable.

Dans la nuit qui suivit cette ordonnance, Antoniello Carracciolo se constitua de lui-même prisonnier.

Le lendemain, son père et ses deux frères se présentèrent au palais, mais la régente fit dire qu'elle n'était pas visible.

Le surlendemain, le prisonnier écrivit à la duchesse pour solliciter d'elle les faveurs d'une entrevue ; mais la duchesse lui fit répondre qu'elle ne pouvait le recevoir.

Les uns et les autres renouvelèrent pendant huit jours leurs tentatives ; mais ni les uns ni les autres n'obtinent le résultat qu'ils poursuivaient.

Le matin du neuvième jour, les habitants du Mercato-Nuovo, avec un étonnement mêlé d'effroi, virent sur la place un échafaud qui n'y était pas la veille. La funèbre machine avait poussé dans l'ombre, sans que nul la vit croître, sans que personne l'entendit grandir.

Il y avait à l'une des extrémités de cet échafaud un autel, et à l'autre un billot ; entre le billot et l'autel étaient, d'un côté, un prêtre, et de l'autre le bourreau.

Nul ne savait pour qui étaient cet échafaud, ce bourreau, ce prêtre, ce billot et cet autel.

Bientôt on vit arriver, par le quai qui va du môle au Mercato-Nuovo, un homme conduit par deux gardes. On crut d'abord que cet homme était le héros du drame qui allait être joué ; mais il entra, suivi de ses deux gardes, dans une des maisons de la place. Un instant après, il reparut, toujours entre ses deux gardes, à la fenêtre de cette maison qui donnait en face de l'échafaud. On s'était trompé sur l'importance de cet homme, qui, selon toute probabilité, devait être simple spectateur de l'événement.

Un instant après, des cris se firent entendre à la fois sur le quai qui mène du pont de la Madalena au Mercato-Nuovo et dans la rue du Soupir. Deux cortèges s'avançaient, celui de la rue du Soupir conduisant un beau jeune homme, celui du quai conduisant une belle jeune fille.

Le beau jeune homme, c'était Antoniello Carracciolo.

La belle jeune fille, c'était Costanza.

Tous deux apparurent sur la place en même temps, tous deux s'approchèrent de l'échafaud du même pas, tous deux y montèrent ensemble ; seulement, Costanza y monta du côté du prêtre, et Antoniello du côté du bourreau.

Arrivés sur la plate-forme, Antoniello fit un mouvement pour s'élancer vers Costanza, mais le bourreau l'arrêta ; de son côté, Costanza fit un pas pour s'avancer vers Antoniello, mais le prêtre la retint.

Alors le greffier déploya un parchemin et le lut à haute voix. C'était le contrat de mariage du comte Antoniello Carracciolo avec Costanza

Maselli, contrat par lequel le noble fiancé donnait à sa future épouse, non seulement tous ses titres, mais encore tous ses biens.

Quoique la place fût encombrée par la foule, quoique cette foule refluat dans les rues environnantes, quoique chaque fenêtre de la place parût bâtie de têtes, quoique les toits des maisons semblassent chargés d'une moisson vivante, il se fit, au moment où le greffier déploya le parchemin, un tel silence dans cette multitude, que pas un mot du contrat de mariage ne fut perdu.

Aussi toute cette foule, la lecture achevée, éclata-t-elle en applaudissements. On commençait à comprendre que, malgré la différence des conditions, la régente avait ordonné que le comte rendrait à la paysanne l'honneur qu'il lui avait ôté.

Quant aux deux fiancés, qui jusque-là n'avaient probablement pas su eux-mêmes de quoi il était question, ils parurent reprendre courage; et lorsque le prêtre, qui était monté à l'autel, leur fit signe de s'approcher, ils allèrent d'un pas assez ferme s'agenouiller devant lui.

Aussitôt la messe commença, accompagnée de tous les rites du mariage. Le prêtre demanda à chacun des deux jeunes gens s'il prenait l'autre pour époux, et chacun d'eux, d'une voix intelligible, prononça le oui solennel. Puis l'homme de Dieu remit à Antoniello l'anneau nuptial, et Antoniello le passa au doigt de Costanza.

Alors tous deux s'agenouillèrent de nouveau et le prêtre les bénit.

Tous les assistans pleuraient de joie et d'émotion à cet étrange spectacle et bénissaient à leur tour les deux jeunes époux, quand tout à coup le même ministre qui avait prononcé les saintes paroles du mariage entonna d'une voix sourde les prières des agonisans. A ce changement, toute cette multitude frissonna et laissa échapper un murmure de terreur, car elle comprenait qu'on n'en était encore qu'à la moitié de la cérémonie, et qu'une catastrophe terrible allait en faire le dénouement.

En effet, comme Antoniello, ignorant, ainsi que tous les autres, du destin qui l'attendait, jetait autour de lui un regard épouvanté, les deux aides de l'exécuteur s'emparèrent de lui, et, avant qu'il eût eu le temps de faire un mouvement pour se défendre, ils lui lièrent les mains, et, tandis que le bourreau tirait son épée hors du fourreau, ils conduisirent le condamné devant le billot qui, ainsi que nous l'avons dit, s'élevait à l'autre extrémité de l'échafaud en face de l'autel, et le forcèrent de s'agenouiller devant lui.

Costanza voulut s'élancer vers Antoniello, mais le prêtre arrêta la jeune femme en étendant un crucifix entre elle et son époux.

Antoniello vit alors que tout était fini pour lui, et comprit qu'il était irrévocablement condamné; il ne songea donc plus qu'à bien mourir. Il releva le front, dit à haute voix une prière; puis se retournant vers Costanza à moitié évanouie :

— A revoir dans le ciel, lui cria-t-il, et il posa son cou sur le billot.

Au même instant, l'épée de l'exécuteur flamboya comme l'éclair, et la foule, jetant un cri terrible, fit un mouvement en arrière; la tête de Caracciolo, détachée du corps d'un seul coup, avait bondi du billot sur le pavé, et roulait entre les jambes de ceux qui étaient les plus rapprochés de l'échafaud.

Deux confréries religieuses s'approchèrent alors de l'échafaud : une

d'hommes, une de femmes. La première emporta le cadavre de Caracciolo décapité, la seconde emporta le corps de Costanza évanouie.

La foule s'écoula sur leurs traces, et au bout d'un instant la place se trouva vide; il n'y resta plus, solitaire, sanglante et debout, que la terrible machine, demeurée là pour attester sans doute à la population de Naples que tout ce qu'elle venait de voir était une réalité et non un rêve.

Quand la place fut vide, l'homme qui avait assisté à l'exécution entre ses deux gardes descendit avec eux et reprit le chemin du quai. Mais, au lieu de le ramener à la Vicairie, les soldats le conduisirent au palais royal.

Là, il fut introduit dans les mêmes appartemens que la première fois, et, conduit au même oratoire, il y retrouva la régente à la même place, debout près du prie-dieu et la main étendue sur les Évangiles. Les soldats entrèrent avec lui et demeurèrent de chaque côté de la porte.

— Eh bien ! dit Isabelle d'Aragon, ai-je accompli mon serment ?

— Religieusement, madame, répondit l'inconnu.

— Maintenant, à vous de tenir le vôtre.

— Je suis prêt.

— Où est l'homme dont la tête est à prix ?

— Devant Votre Altesse.

— Ainsi, Rocco del Pizzo ?...

— C'est moi, madame.

— Je le savais, dit Isabelle.

— Alors, reprit le bandit, qu'ordonne de moi Votre Altesse ?

— Que vous serviez de père à l'orpheline et de protecteur à la veuve.

— Comment, madame ?... s'écria Rocco del Pizzo.

— Je ne sais faire ni justice, ni grâce à moitié, reprit la régente.

Puis se retournant vers les soldats :

— Cet homme est libre d'aller où il voudra, dit-elle; laissez-le donc sortir.

Et elle entra dans ses appartemens d'un pas calme et assuré, d'un pas de reine.

Constanza retourna en Calabre avec son frère, car elle avait encore, comme on s'en souvient, sa pauvre mère à Rosarno.

Rocco del Pizzo la suivit.

Mais lorsque sa mère mourut, ce qui arriva la nuit suivante, elle revint à Naples, entra dans le couvent qui l'avait déjà recueillie, y paya sa dot et légua les restes de l'immense fortune qu'elle tenait de son mari à la pauvre communauté, qui se trouva enrichie d'un seul coup.

Rocco del Pizzo suivit sa sœur à Naples.

Mais le jour où elle prononça ses vœux, lorsqu'il comprit qu'elle n'avait plus besoin de lui et que le Seigneur l'avait remplacé près d'elle, il disparut, et personne ne le revit depuis, ni ne sut positivement ce qu'il était devenu.

On croit qu'il s'attacha à la fortune de César Borgia, et qu'il fut tué près de ce grand homme, en même temps que lui.

VIII

Pouzzoles.

Nous montâmes dans notre corricolo, laissant à notre droite le lac d'Agnano, sur lequel il y a peu de choses à dire; nous gagnâmes l'ancienne voie romaine qui menait de Naples à Pouzzoles, et qu'on appelait la voie Antonina. Il n'y avait pas à s'y tromper, c'est bien l'ancien pavé en pierres volcaniques, tout bordé de tombeaux ou plutôt de ruines sépulcrales, deux ou trois tombeaux seulement ayant traversé les âges comme des jalons séculaires, et étant restés debout sur la route infinie du temps.

Nous nous arrêtâmes au couvent des Capucins. C'est là qu'a été transportée la pierre où saint Janvier subit le martyre; cette pierre est encore aujourd'hui tachée de sang, et, lorsque le miracle de la liquéfaction s'opère à la chapelle du trésor à Naples, le sang qui tache cette pierre, fière de celui que renferment ces deux fioles, se léquifie, dit-on, et bouillonne de même.

Cette église renferme en outre une assez belle statue du saint.

De l'église des Capucins à la Solfatara il n'y a qu'une enjambée. Nous avions été préparés à la vue de cet ancien volcan par notre voyage dans l'archipel hipariote. Nous retrouvâmes les mêmes phénomènes : ce terrain sonnait le creux et qui, à chaque pas, semble prêt à vous engloutir dans des catacombes de flammes; ces fumaroles par lesquelles s'échappe une vapeur épaisse et empestée; enfin, dans les endroits où ces vapeurs sont les plus fortes, ces tuiles et ces briques préparées pour y recevoir le sel ammoniac qui s'y sublime, et qu'on y récolte sans autres frais, chaque matin et chaque soir.

La Solfatara est le *Forum Vulcani* de Strabon.

A quelques pas de la Solfatara sont les restes de l'amphithéâtre appelé au même temps *Carceri*, nom qui a prévalu sur l'autre et qui rappelle les persécutions chrétiennes du deuxième et du troisième siècles. C'est dans cet amphithéâtre que le roi Tiridate, amené par Néron, qui lui faisait remarquer la force et l'adresse de ses gladiateurs, voulant montrer quelle était sa force et son adresse à lui, prit un javelot de la main d'un prétorien, et lançant ce javelot dans l'arène, tua deux taureaux du même coup.

C'est encore, selon toute probabilité, dans ce cirque que saint Janvier, échappé à la flamme et aux bêtes, fut décapité, ce que Dieu permit, comme nous l'avons dit, parce que c'était le cours ordinaire de la justice. Une des caves qui ont fait donner au monument le nom de *Carceri*, érigée en chapelle, est celle que la tradition assure avoir servi de prison au martyr.

Près du *Carceri* est la maison de Cicéron, ce martyr d'une petite réaction politique, tandis que saint Janvier fut celui d'une grande révolution divine.

Cette maison était la villa chérie de l'auteur des *Catilinaires*. Il la préférait à sa villa de Gaète, à sa villa de Cumès, à sa villa de Pompeï, car Cicéron avait des villa partout. En ce temps-là comme aujourd'hui, l'état d'avocat et celui d'orateur étaient parfois, à ce qu'il paraît, d'un excellent rapport.

Il est vrai qu'ils avaient aussi leurs désagréments, comme, par exemple,

d'avoir, après sa mort, la tête et les mains clouées à la tribune aux harangues et la langue percée par une aiguille. Mais enfin, cela n'arrivait pas à tous les avocats, témoin Salluste. Pourquoi diable aussi Cicéron s'était-il mêlé de ce qui ne le regardait pas et avait-il tenu des propos sur les faux cheveux de Livie ? En cherchant bien, on finit d'ordinaire par découvrir que dans les grands malheurs qui nous arrivent il y a toujours un peu de notre faute.

En attendant, Cicéron passa quelques beaux et paisibles jours dans cette villa, qui touchait aux jardins de Pouzzoles, et où il composa ses *Questions académiques*. Il avait de là une vue magnifique que ne gênait pas à cette époque ce stupide *Monte-Nuovo*, poussé dans une nuit comme un champignon, pour gâter tout le paysage.

C'est de Pouzzoles qu'Auguste partit pour aller faire la guerre à Sextus Pompée, avec lequel, deux ou trois ans auparavant, Antoine, Lépide et lui avaient fait un traité de paix au cap Misène.

Ce fut un instant avant la signature de ce traité que, voyant les triumvirs réunis sur le vaisseau de son maître, Menas, affranchi et amiral de Sextus, se pencha à son oreille et lui dit tout bas :

— Veux-tu que je coupe le câble qui retient ton vaisseau au rivage et que je te fasse maître du monde ?

Sextus réfléchit un instant : la proposition en valait bien la peine ; puis, se retournant vers Menas :

— Il fallait le faire sans me consulter, répondit-il. Maintenant il est trop tard !

Et, se retournant vers les triumvirs le visage souriant et sans qu'ils se doutassent qu'ils avaient couru un grand danger, il continua de discuter ce traité qui accordait la terre à Octave, à Antoine et à Lépide ; et à lui, fils de Neptune, qui avait changé son manteau de pourpre contre la robe verte de Glaucus, les îles et la mer.

Il y aurait un admirable roman à faire sur ce jeune roi de la mer, qui fut le premier amant de Cléopâtre et le dernier antagoniste d'Auguste, et qui, tandis que Rome promettait cent mille sesterces (vingt mille francs) par tête de proscrit, en promettait, lui, deux cent mille par chaque exilé qu'on amènerait sur ses vaisseaux, le seul lieu du monde où un banni pût alors être en sûreté.

Malheureusement, que font à nos lecteurs, en l'an de grâce 1842, les amours de Cléopâtre, les proscriptions d'Octave et les pirateries de Sextus Pompée, ce galant voleur qui fut à peu près le seul honnête homme de son temps ?

Pouzzoles était le rendez-vous de l'aristocratie romaine. Pouzzoles avait ses sources comme Plombières, ses thermes comme Aix, ses bains de mer comme Dieppe. Après avoir été le maître du monde et n'avoir pas trouvé dans tout son empire un autre lieu qui lui plût, Sylla vint mourir à Pouzzoles.

Auguste y avait un temple que lui avait élevé le chevalier romain Calpurnius. C'est aujourd'hui l'église de saint Proclus, compagnon de saint Janvier.

Tibère y avait une statue portée sur un piédestal de marbre qui représentait les quatorze villes de l'Asie-Mineure qu'un tremblement de terre avait renversées et que Tibère avait fait rebâtir. La statue est disparue sans qu'on ait pu la retrouver. Le piédestal existe encore.

Caligula y fit bâtir ce fameux pont qui réalisait un rêve aussi insensé que celui de Xercès ; ce pont partait du môle, traversait le golfe et allait aboutir à Baïa. Sa construction occasionna la suspension des transports et affama Rome. Vingt-cinq arches le soutenaient en partant du môle ; et comme la mer devenait au delà trop profonde pour qu'on pût continuer d'établir des piles, on avait réuni un nombre infini de galères qu'on avait fixées avec des ancres et des chaînes ; puis sur ces galères on avait établi des planches qui, recouvertes de terre et de pierres, formaient le pont. L'empereur passa dessus, revêtu de la chlamyde, armé de l'épée d'Alexandre-le-Grand, et traînant derrière lui, à son char attelé de quatre chevaux, le jeune Darius, fils d'Arbane, que les Parthes lui avaient donné en otage. — Et tout cela, savez-vous pourquoi ? Parce qu'un jour Thrasyllé, astrologue de Tibère, ayant vu le vieil empereur regarder Caligula de cet œil inquiet qu'il connaissait si bien.

— Caligula, avait-il dit, ne sera pas plus empereur qu'il ne traversera à cheval le golfe de Baïa.

Caligula traversa à cheval le golfe de Baïa, et, pour le malheur du monde, à qui Tibère eût rendu un grand service en l'étouffant, Caligula fut quatre ans empereur.

Aujourd'hui, de ces vingt-cinq arches il reste encore treize gros piliers, dont les uns s'élèvent au dessus de la surface des flots, et dont les autres sont recouverts par la mer.

Enfin le maître des dieux y avait un temple dans lequel il était adoré sous le nom de Jupiter Sérapis. Envahi, selon toute probabilité, par l'eau et enseveli en même temps sous les cendres, lors du tremblement de terre de 1538, il fut retrouvé en 1750, mais dépouillé aussitôt de toutes les choses premières qu'il contenait et qui furent envoyées à Caserte. Il ne lui reste aujourd'hui que trois des colonnes qui l'entouraient, deux des douze vases qui ornaient le monoptère, et, scellé dans son pavé de marbre grec, un des deux anneaux de bronze qui servaient à attacher les victimes au moment de leur sacrifice.

Ce tremblement de terre de 1538 dont nous venons de parler est le grand événement de Pouzzoles et de ses environs. Un matin, Pouzzoles s'est réveillée, a regardé autour d'elle et ne s'est pas reconnue. Où elle avait laissé la veille un lac, elle retrouvait une montagne ; où elle avait laissé une forêt, elle trouvait des cendres ; enfin, où elle avait laissé un village, elle ne trouvait rien du tout.

Une montagne d'une lieue de terre avait poussé dans la nuit, déplacé le lac Lucrèce, qui est le Styx de Virgile, comblé le port Jules, et englouti le village de Tripergole.

Aujourd'hui, le Monte-Nuovo (on la baptisé de ce nom, qu'il a certes bien mérité) est couvert d'arbres comme une vraie montagne, et ne présente pas la moindre différence avec les autres collines qui sont là depuis le commencement du monde.

Nous avions arrêté que nous irions dîner sur les bords de la mer, pour manger des huîtres du lac Lucrin et boire du vin de Falerne. Nous nous acheminâmes donc vers le lieu désigné, où des provisions, prudemment achetées à Naples et envoyées d'avance, nous attendaient, lorsqu'en arrivant près des ruines du temple de Vénus, nous aperçûmes un groupe de promeneurs qui s'apprêtaient à en faire autant. Nous nous approchâmes et nous reconnûmes, qui ? Barbaja, l'illustre impresario ; Duprez, notre

célèbre artiste, et la *diva* Malibran, comme on l'appelait alors à Naples et comme on l'appelle maintenant par tout le monde!

C'était une bonne fortune pour nous qu'une pareille rencontre; et comme on voulut bien répondre à notre compliment par un compliment semblable, il fut arrêté à l'instant même et par acclamation que les deux dîners seraient réunis en un seul.

Ce point essentiel arrêté, comme il fallait encore un certain temps pour apprêter le banquet commun, et que nous n'étions qu'à deux cents pas des étuves Néron, où le gardien nous offrait de faire cuire nos crafs, nous acceptâmes la proposition, nous lui mîmes à la main le panier qui les contenait, et nous marchâmes derrière lui.

Le pauvre homme ressemblait fort aux chiens de la grotte dont j'ai parlé dans un précédent chapitre. A mesure que nous approchions des étuves, son pas se ralentissait. Malheureusement la curiosité est impitoyable. Nous fûmes donc insensibles aux gémissemens qu'il poussait, et, la porte des étuves ouverte, nous nous précipitâmes dedans.

Ces étuves se composent d'abord de deux grandes salles où nous vîmes une douzaine de baignoires dégradées. Dans les intervalles de ces baignoires sont des niches vides : ces niches étaient destinées à des statues qui indiquaient de la main le nom des maladies dont ces eaux thermales guérissaient. Or, leur efficacité était encore si grande au moyen-âge qu'une vieille tradition raconte que trois médecins de Salerne, furieux de voir que les cures opérées par ces eaux nuisaient à leur clientèle, partirent de cette ville, débarquèrent pendant la nuit à Baïa, détruisirent l'établissement de fond en comble et se rembarquèrent; mais soit hasard, soit punition divine, une tempête s'étant élevée, leur bâtiment fit naufrage près de Capri, et tous trois périrent dans les flots. Il y avait dans le palais du roi Ladislas, à ce qu'assure Denis de Sarno, une inscription qui vouait à l'exécration publique les noms de ces trois médecins.

Depuis ce temps, l'eau ne vient plus dans les baignoires, et c'est aux voyageurs à l'aller chercher, ce qui n'est pas chose facile, le corridor par lequel on pénètre jusqu'aux sources donnant juste passage à un homme, et l'air y étant si chaud et si rare qu'au bout de dix pas le plus entêté de nous fut forcé de revenir.

Pendant ce temps, le gardien des étuves s'apprêtait, de l'air d'un homme qui va monter à l'échafaud; puis il prit par l'anse notre panier d'crafs, et, nous écartant de l'ouverture du corridor, il s'y lança et disparut dans ses profondeurs.

Deux ou trois minutes se passèrent, pendant lesquelles nous crûmes que le pauvre diable était véritablement descendu jusqu'en enfer; puis, au bout de ces trois minutes, nous commençâmes à entendre des plaintes lointaines qui, à mesure qu'elles se rapprochaient, se changeaient en gémissemens; enfin nous vîmes reparaitre notre messenger des morts, son panier à la main, ruisselant de sueur, pâle et chancelant. Arrivé à nous, comme s'il n'avait juste eu de force que pour ce trajet, il tomba à terre et s'évanouit.

Notre peur fut grande, et si nous n'avions pas vu à la porte le fils de ce brave homme, qui, sans s'inquiéter autrement de l'évanouissement paternel, grignotait des noisettes, nous l'aurions cru mort. Nous demandâmes à l'enfant ce qu'il fallait faire pour donner du soulagement à l'auteur de ses jours.

— Ah bah ! rien du tout, répondit-il. Attendez, il va revenir.

Nous attendîmes, et effectivement le bonhomme reprit ses sens. Il y avait mis de la conscience, et, comme il avait voulu que nos œufs fussent bien cuits, il était resté sept ou huit secondes de plus qu'à l'ordinaire. Or, sept ou huit secondes sont une grande affaire quand il s'agit de respirer un air qui n'est pas respirable. Il en était résulté que, deux secondes de plus, le gardien était cuit lui-même.

Nous demandâmes à ce malheureux ce qu'il pouvait gagner par jour à l'effroyable métier qu'il faisait. Il nous répondit que, bon an mal an, il gagnait trois carlins par jour (vingt-six ou vingt-sept sous.) Son père et son grand-père avaient fait le même métier et étaient morts avant l'âge de cinquante ans ; il en avait trente-huit et en paraissait soixante, tant il était maigre et décharné par l'effet de cette sueur perpétuelle qui lui décollait du corps. Le gamin que nous avions vu si parfaitement insensible à sa syncope était son fils unique, et il l'élevait au même métier que lui. De temps en temps, quand cela pouvait être agréable aux voyageurs, il premail le moutard par la main et l'emmenait avec lui faire cuire ses œufs. Madame Malbran causa un instant en patois napolitain avec ce jeune adepte, lequel lui demanda entre autres choses quel était l'imbécile qui avait pu inventer les poules. Le résultat de la conversation fut que le gamin ne paraissait pas avoir une grande vocation pour l'état si glorieusement exercé depuis trois générations dans sa famille.

Nous donnâmes à ce pauvre homme deux colonates, c'est-à-dire ce qu'il gagnait d'ordinaire en une semaine ; puis nous voulûmes gratifier son élève d'une couple d'œufs, mais il nous répondit dédaigneusement qu'il ne mangeait pas de pareilles ordures, et que c'était bon pour des rats d'étrangers comme nous. Ce furent les propres paroles de l'enfant.

Nous revînmes en les méditant à l'endroit où nous attendait notre dîner. Je dois dire, à la louange de Barbaja, que si l'ordinaire qu'il nous servait était celui de ses artistes, il les nourrissait parfaitement bien. A cet ordinaire on avait ajouté d'abord le nôtre, dont il ne faut point parler, puis les huîtres du lac Lucrin et le vin de Falerne tant vanté par Horace.

Les huîtres m'ont paru mériter cette réputation antique qui les a accompagnées à travers les âges ; elles ressemblent beaucoup à celles de Marennes ; leur seul défaut est d'être trop grasses et trop douces. Quant au falerne, c'est un vin jaune et épais qui ressemble, pour le goût, à celui de Montefiascone. Fait par d'habiles manipulateurs, il serait excellent. Tel qu'il est, il ressemble à de bon cidre doux.

On nous apporta ensuite des fruits de Pouzzoles. Pouzzoles est le jardin potager de Naples ; malheureusement, les jardiniers italiens ne sont pas plus fort que les vigneron. Il en résulte que, dans un pays où, grâce à un admirable climat, on pourrait manger les plus beaux fruits de la terre, il faut se contenter de ceux que la main de l'homme ne s'est pas encore avisée de gâter, attendu qu'ils poussent tout seuls, comme les figues, les grenades et les oranges.

Le dîner fini, les opinions se divisèrent : les uns étaient d'avis de monter à l'instant même dans la barque qui nous attendait, et d'aller faire un tour dans le golfe ; les autres voulaient profiter de ce qui nous restait de jour pour visiter la grotte de la Sibylle, Cumes, la Piscine merveilleuse, les Cent-Chambres et le tombeau d'Agrippine. On alla aux voix, et, le parti archéologique l'ayant emporté sur le parti nautique,

nous nous acheminâmes aussitôt vers le lac d'Averne. Jadin et moi nous étions naturellement les chefs du parti archéologique.

IX

Le Tartare et les Champs-Élysées.

Tout au contraire des choses de ce monde, l'Averne s'est fort embelli en vieillissant. S'il faut en croire Virgile, c'était du temps d'Énée un lac noir, entouré de sombres bois, au dessus duquel les oiseaux, si rapide que fût leur vol, ne pouvaient passer sans être frappés de mort. Aujourd'hui c'est un charmant lac comme le lac de Nemi, comme le lac des Quatre-Cantons, comme le lac de Loch-Leven, qui fait à merveille dans le paysage, et qui semble un beau miroir mis là tout exprès pour réfléchir un beau ciel.

Notre cicerone (en Italie il n'y a pas moyen d'éviter le cicerone) nous conduisit, Barbaja, Duprez, madame Malibran, Jadin et moi, aux ruines d'un temple qu'il nous donna pour un temple d'Apollon. Comme, grâce à nos études préliminaires, nous savions à quoi nous en tenir, nous le laissâmes tranquillement barboter dans ses définitions; et nous en revînmes à Pluton, le véritable patron de la localité.

Ce temple, au reste, était fort ancien et fort célèbre. Annibal, arrêté devant Pouzzoles, où les Romains avaient envoyé une colonie sous le commandement de Quintus Fabius, alla visiter ce même temple, et, pour se rendre les habitans des environs favorables, y fit, dit Tite-Live, un sacrifice au roi des enfers.

Nous longeâmes les bords du lac en marchant de l'orient à l'occident, et bientôt nous traversâmes une tranchée antique que nous ne franchîmes qu'en sautant de pierres en pierres : c'était le lit du canal que Néron, ce désireur de l'impossible, comme dit Tacite, fit creuser en allant de Baïa à Ostie, et qui devait avoir vingt lieues de long et être assez large pour que deux galères à cinq rangs de rames pussent y passer de front. Ce canal était destiné, dit Suétone, à remplacer la navigation des côtes qui alors, comme aujourd'hui, était fort mauvaise. Néron fut un des empereurs les plus prudents qu'il y ait eu : un coup de tonnerre lui fit un jour remettre un voyage de Grèce pour lequel tout était préparé. Malheureusement, il ne put jouir de la voie qu'il avait ouverte à force de bras et d'argent. La révolution de Galba arriva, et comme le dit Néron lui-même au moment de se couper la gorge, le monde eut le malheur de perdre ce grand artiste.

Cependant nous venions de mettre le pied sur le sol que couvrait autrefois la ville de Cumes. Une seule porte est restée debout, et on l'appelle, je ne sais pourquoi, l'*Arco-Felice*. C'est à deux pas de cette porte qu'était le tombeau de Tarquin-le-Superbe, qui, banni de Rome, vint mourir à Cumes. Pétrarque vit ce tombeau dans son voyage à Naples, et en parle dans son itinéraire. On assure qu'il a été depuis transporté au musée. Ce qu'il y a de sûr, c'est qu'il y a au musée un tombeau qu'on montre pour celui-là.

C'est aussi à Cumes que Pétrone se fit ouvrir les veines, mais en véritable sybarite qu'il était, dans un bain parfumé, en causant avec ses amis. Il se refermait les veines quand la conversation devenait plus in-

l'étrange, il les rouvrait quand elle languissait. Enfin, il fit apporter les vases Murrhins, qu'il brisa pour que Néron n'en héritât point; puis il changea de lieu, car il fallait que cette mort violente eût l'apparence d'une mort volontaire; puis il glissa, au moment de mourir, à un ami le manuscrit de *Trimalcion*, cet immortel monument des débauches impériales, dont il avait été le complice avant d'en être l'historien.

C'était une époque curieuse que celle-là! Le pouvoir suprême s'était tellement perfectionné que le bourreau était devenu un personnage inutile. Un signe suffisait, un geste disait tout. Le condamné comprenait la sentence, rentrait chez lui, faisait un testament où il léguait la moitié de son bien à César, pour que sa famille pût hériter de l'autre moitié; remerciait l'empereur de sa clémence, faisait chauffer un bain, se couchait dedans et s'ouvrait les veines. S'ouvrir les veines était la mort à la mode; un homme comme il faut ne se servait plus de l'épée ni du poignard: c'était bon pour des stoiciens comme Caton, ou pour des soldats comme Brutus et Cassius; mais à des Romains du temps de Néron il fallait une mort voluptueuse comme la vie, une mort sans douleur, quelque chose de pareil à l'ivresse et au sommeil. Quand on appelait son barbier, il demandait avec la plus grande simplicité du monde: Faut-il prendre mes rasoirs ou ma lancette? et il était arrivé un temps où ces vénérables fraters pratiquaient plus de saignées qu'ils ne faisaient de barbes.

Puis, comme ceux à qui on ne pouvait pas faire signe de se tuer, comme à Pétrone, qui n'était qu'un riche dandy; comme à Lucain, qui n'était qu'un pauvre poète; comme à Sénèque, qui n'était qu'un beau parleur; comme à Burrhus, qui n'était qu'un vieux soldat; comme à Pallas, qui n'était qu'un misérable affranchi; pour un père qui vivait trop vieux, par exemple; pour une mère, pour un oncle, on avait Locuste, la Voisin du temps. Il y avait chez elle un assortiment de poisons comme peu de chimistes modernes en possèdent. Chez elle, on achetait de confiance. D'ailleurs, ceux qui avaient peur d'être volés essayaient sur des enfans et ne payaient que s'ils étaient contents.

Peut-on se faire une idée de ce qu'un pareil monde serait devenu si la religion chrétienne n'était pas arrivée pour le purifier!

Cependant, comme Énée, nous nous avançons vers l'autre de la Sibylle. A cinquante pas de la porte, nous trouvâmes le concierge qui vint à nous la clé à la main, tandis que des porteurs, restés en arrière, nous attendaient sur le seuil avec des torches allumées. L'appareil nous paraissait peu agréable. D'ailleurs, nous avions déjà vu tant de souterrains, de grottes et d'antrès, que nous commençons à avoir assez de ces sortes de plaisanteries. Nous échangeâmes un signe qui voulait dire: Sauve qui peut! Mais il était trop tard; nous étions entourés, nous étions captifs, nous étions la chose des *ciceroni*; nous étions venus pour voir, nous ne devions pas nous en aller sans avoir vu. En un instant, la porte s'ouvrit, nous fûmes enveloppés, pris, poussés, et nous nous trouvâmes dedans. Il n'y avait plus moyen de s'en dédire.

Nous fîmes à peu près cent pas, non dans cette haute caverne que nous nous attendions à trouver sur la foi de Virgile: *Spelunca alta fecit*, mais dans un corridor assez bas et assez étroit. Ces cent pas faits, nous crûmes que nous en étions quittes, et nous voulûmes retourner en arrière. Bast! nous n'avions vu encore que le vestibule. En ce moment, Jadin, qui marchait le premier, jeta des cris de pain; il n'avait pas écouté ce

que lui disait son guide, et il était tombé dans l'eau jusqu'aux genoux. Cette fois, nous crûmes que c'était fini et que nous avions eu assez de plaisirs ; nous nous trompions encore. Comme chacun de nous était entre deux guides, l'un qui portait une torche, et l'autre qui, comme le page de M. Marlborough, ne portait rien du tout, une manœuvre à laquelle nous ne pouvions nous attendre s'exécuta. Le guide qui était devant nous se baissa, le guide qui était derrière nous se haussa, de sorte que, par un mouvement rapide comme la pensée, chacun de nous, madame Malibran comme les autres, se trouva sur le dos d'un cicérone. Dès lors il n'y eut plus de défense possible, et nous nous trouvâmes à la merci de l'ennemi.

Hélas ! ce que l'on nous fit faire de tours et de détours dans cette affreuse caverne, ce qu'on nous conta de bourdes abominables à l'endroit de cette bonne sibylle qui n'en pouvait mais, la quantité innombrable de coups qu'on nous donna à la tête contre le plafond, et aux genoux contre la muraille, Dieu seul le sait ! Mais ce que je sais, moi, c'est qu'en sortant de ce guépier j'avais une envie démesurée de rendre à qui de droit les horions que j'avais reçus. Cependant nous comprîmes que, comme on n'irait pas dans de pareils lieux de son plein gré, et qu'il est convenu qu'on doit les avoir vus, il faut bien qu'il y ait des gens qui vous y portent de force. Le résultat de ce raisonnement fut que nos porteurs se partagèrent deux piastres de pour-boire ; moyennant quoi ils nous reconduisirent, les torches à la main et en nous appelant altesses, jusqu'aux bords du lac Achéron.

L'Achéron est encore une déception pour les amateurs du terrible. Les eaux en sont toujours bleu-foncé. Mais ce n'est plus ce marais de douleur qui lui a fait donner son nom ; c'est, au contraire, un joli lac qui partage avec son ami, le lac Agnano, le monopole de rouir le chanvre, et avec son voisin, le lac Lucrin, le privilège d'engraisser d'excellentes huîtres que l'on va pêcher soi-même à l'aide d'une barque que manœuvre le successeur de Caron. La seule chose qui lui soit restée de son véritable aïeul, c'est son exactitude à vous demander l'obole.

Au bord du lac est une espèce de casino (lisez guinguette) où les Lions de Naples viennent faire de petits soupers dans le genre de ceux de la régence.

Des bords de l'Achéron on nous montra le Cocyte, qui nous parut moins changé que son terrible voisin. C'est toujours une mare d'eau stagnante. Je crois même qu'elle a conservé l'avantage qu'elle avait dans l'antiquité, de sentir fort mauvais.

L'autre de Cerbère est à l'extrémité du canal qui communique de l'Achéron à la mer. L'autre de Cerbère a son cicérone à lui, comme le moindre trou de cet heureux coin de la terre. Seulement on a pensé que l'autre de Cerbère n'avait pas assez d'importance pour lui donner un homme tout entier : on lui a donné un bossu auquel il manque une jambe, mais à qui heureusement il reste une langue et les deux mains. Il fit de ces deux mains et de cette langue tout ce qu'il put pour nous entraîner vers la localité qu'il exploite ; mais, comme il n'osa pas nous répondre positivement que nous trouverions Cerbère chez lui, la vue de l'autre, dénué de son locataire, nous parut par trop ressembler à celle de la carpe et du lapin, père et mère de ce fameux monstre que l'on men-

trait en province si M. Lacépède ne l'avait fait demander pour le Musée de Paris.

Nous offrîmes à Milord la survivance de Cerbère, mais Milord n'avait pas assez de confiance dans les grottes depuis qu'il avait vu celle du Chien, pour accepter la position, si avantageuse qu'elle fût.

Il est inutile d'ajouter que le bossu eut son carlin, comme si nous avions visité l'autre de son dogue.

Des bords du Cocyte nous fîmes en un instant aux ruines du palais de Néron.

Ce palais s'élevait sur le point le plus ravissant du golfe de Baïa, qui, au dire d'Horace, l'emportait sur les plus doux rivages de l'univers, et où l'air, comme à Poëstum, portait avec lui un tel parfum, un tel enivrement, que Propertius prétendait qu'une femme était compromise rien qu'en y restant une semaine. Malgré cela, et peut-être à cause de cela, tout ce qu'il y avait de riches Romains à Rome avait sa maison à Baïa. Marius, Pompée, César, y venaient passer leur été. C'est dans la maison de ce dernier que mourut le jeune Marcellus, très probablement empoisonné par Livie, et dont la mort devait fournir à Virgile un des hémistiches à la fois les plus beaux et les plus lucratifs de son sixième chant. Byron se vantait de vendre ses poèmes une guinée le vers. Demandez à Virgile ce que lui rapporta le *Tu Marcellus eris!*

Mais revenons au palais de Néron, aujourd'hui à moitié écroulé dans les flots, et dont la vague emporte chaque jour quelque sanglante parcelle. C'est dans ce palais qu'il avait appelé sa mère Agrippine; c'est là qu'il voulait célébrer avec elle les fêtes de réconciliation.

Voyez, en face l'un de l'autre, la lionne et lionceau : la lionne, habituée depuis long-temps au carnage; le lionceau, qui n'a encore goûté qu'une fois le sang : il est vrai que c'est le sang de son frère.

Un coup d'œil en passant sur ce tableau : nous promettons au lecteur que nous allons mettre sous ses yeux une des plus terribles pages qui aient été écrites sur le livre de l'histoire universelle.

D'abord faisons le tour de nos personnages : voyons ce que c'était qu'Agrippine; car le crime du fils nous a fait oublier les crimes de la mère; et, comme elle nous est apparue dans son lineol ensanglanté, nous n'avons pas pu distinguer le sang qui était à elle du sang qui appartenait aux autres.

Elle est la fille de Germanicus; sa mère est cette Agrippine, noble veuve et féconde matrone, qui abordait à Brindes, portant dans ses bras l'urne funéraire de son mari, et suivie de ses six enfans, dont quatre devaient aller promptement rejoindre leur père. Les premiers qui disparurent furent les deux aînés, Néron et Drusus (ne pas confondre ce Néron-là, dernier espoir des républicains, avec le fils de Domitius, dont nous allons parler tout à l'heure). Néron fut exilé à Pontia, où il mourut. Comment? on ne le sait pas, probablement comme on mourait alors. Quant à Drusus, il n'y a pas de doute sur lui, et la chose est des plus claires : on l'enferma un beau matin dans les souterrains du palais, et pendant neuf jours on oublia de lui porter à manger; le dixième jour, on descendit ostensiblement dans sa prison avec un plateau couvert de viande, de vins et de fruits; on le trouva expirant : il avait vécu huit jours en dévorant la boure de son matelas.

Quant à la mère, elle fut punie pour un crime énorme : elle avait pleuré ses enfans. On l'exila *ob lacrymas* ; elle se tua dans l'exil.

Bref, il ne restait plus de toute la race de Germanicus que notre Agrippine et Caius Caligula, ce serpent que Tibère élevait, disait-il, pour dévorer le monde.

Tibère, qui, comme on l'a vu, s'intéressait fort à toute sa race, avait marié Agrippine à un certain Eneus Domitius, dont le vol et l'homicide étaient les moindres crimes. Comme prêteur, il avait volé les jeux des courses. Un jour, en plein Forum, il avait crevé l'œil d'un chevalier. Un autre jour, il avait écrasé sous les pieds de ses chevaux un enfant qui ne se rangeait pas assez vite. Un autre jour, enfin, il avait tué un affranchi à qui il avait donné un verre plein de vin à vider d'un seul coup, et qui, manquant de respiration, avait commis la faute de s'y reprendre à deux fois. Lors de l'agonie de Tibère, il était accusé de lèse-majesté. Tibère mourut étouffé par Macron, et Eneus Domitius fut absous.

Caligula était mort. Des six enfans de Germanicus, Agrippine restait seule. Claude régnait. Claude venait de faire tuer Messaline, sa troisième femme, qui avait eu le caprice d'épouser publiquement, toute femme de l'empereur qu'elle était, son amant Silius. Dégoûté du mariage, l'empereur avait juré à ses prétoriens de vivre désormais sans femme. Mais les affranchis de Claude avaient décidé que Claude se remarierait.

Ils étaient trois : Caliste, Narcisse et Pallas, les premiers personnages de l'État, les véritables ministres de l'empereur. Voulez-vous connaître la fortune de ces trois anciens esclaves ? Pallas avait trois cents millions de sesterces (soixante millions de francs) ; Narcisse était plus riche du quart : il avait quatre cents millions de sesterces (quatre-vingts millions de francs) ; quant à Caliste, c'était le plus pauvre : le malheureux n'avait que quarante millions à peu près. Au reste, c'était l'époque des fortunes insensées. Un esclave qui avait été *dispensator*, titre qui répond à celui de munitionnaire général, avait, au dire de Pline, acheté sa liberté pour la bagatelle de treize millions. Vous vous rappelez le gourmand Apicius, lequel, après avoir dépensé vingt millions pour sa table, est averti par son intendant qu'il ne lui reste plus que deux millions cinq cent mille francs. Or, que croyez-vous que fera Apicius ? Qu'il placera son argent à dix pour cent, taux légal de Rome, et que, des bribes de son patrimoine, il se fera deux cent cinquante mille livres de rente, ce qui est encore un fort joli denier ? Point. Apicius s'empoisonne : il n'a plus assez pour vivre. Il est vrai qu'Apicius avait donné jusqu'à mille deux cents francs d'un surmulet de quatre livres et demie que faisait vendre Tibère, trouvant ce poisson trop beau pour sa table. On a de la peine à croire à de pareilles folies. Lisez pourtant Sénèque, épître 95. Mais revenons encore à nos affranchis.

Chacun d'eux avait une femme qu'il protégeait, une impératrice de sa main qu'il voulait donner à Claude, l'empereur imbécile, qui dormait à table, à qui on lavait ses sandales aux mains, à qui on chatouillait le nez avec une plume, et qui alors, à la grande joie des convives, se frottait le nez avec ses sandales. Caliste présentait Lollia Paulina, qui avait autrefois été la femme de Caligula. Narcisse présentait Elia Petina, qui avait été déjà la femme de Claude, ce qui épargnait la dépense de nouvelles noces. Enfin Pallas présentait Agrippine, dont il était l'amant, et

qui apportait en dot à César un petit-fils de Germanicus. On lâcha les trois femmes après Claude. Agrippine l'emporta et fut impératrice.

Agrippine était donc enfin arrivée à une position digne d'elle. Voyons-la à l'œuvre.

Silanus est le fiancé d'Octavie, fille de Claude ; mais Octavie est devenue un parti sortable pour le fils d'Agrippine. Silanus est dépouillé de la préture, accusé du premier crime qu'on imagine, et invité à se donner la mort ; Silanus se tue.

Sa rivale Lollia Paulina, cette veuve de son frère qui avait failli l'emporter sur elle, était belle comme elle, violente comme elle, débauchée comme elle, capable de tout comme elle, mais plus riche qu'elle, ce qui lui donnait un grand avantage. Un jour, elle était venue à un souper avec une parure d'émeraudes qui valait quarante millions de sesterces (huit millions de notre monnaie). Le fortune de Lollia Paulina fut confisquée, Lollia Paulina fut envoyée en exil, et six mois après un centurion vint dans son exil annoncer à Lollia Paulina qu'il fallait mourir. Lollia Paulina mourut.

Après Lollia Paulina vint Calpurnie, dont Claude avait vanté imprudemment la beauté ; après Calpurnie, Lepida, tante de Néron. Pourquoi moururent-elles toutes deux ? Demandez à Pline : *Mulieribus ex causis*, pour des raisons de femmes ; il ne vous dira pas autre chose. En effet, ces trois mots disent tout.

Nous ne parlons pas d'un Taurus qui avait une villa qu'Agrippine voulait acheter, qu'il refusa de vendre, et qui, trois mois après, mourut en la lui léguant.

Cependant Claude, qui était devenu méfiant depuis la mort de Messaline, s'apercevait de tout cela et secouait la tête. Puis, dans ses momens d'abandon, quand il réformait la langue avec ses grammairiens, ou le monde avec ses affranchis, il disait : « J'ai eu tort de me remarier, mais qu'on y prenne garde ! Je suis destiné à être trompé, c'est vrai, mais je suis destiné aussi à punir celles qui me trompent ! »

Claude n'avait pas tort de penser cela, mais Claude avait grand tort de le dire. Ces menaces conjugales revinrent aux oreilles d'Agrippine : le tribun qui avait tué Messaline vivait encore ; il ne fallait qu'un signe de Claude, un mot de Narcisse, pour qu'il en fût de la quatrième femme de Claude comme il en avait été de la troisième. Agrippine prit les devants.

Un soir, elle jeta un voile sur sa tête, sortit du Palatin par une porte de derrière et s'en alla trouver Locuste.

Il s'agissait, cette fois, de trouver le chef-d'œuvre des poisons, quelque chose d'agréable au goût, qui ne tuât ni trop vite ni trop lentement, qui fît mourir, voilâ tout, mais sans laisser de traces. Agrippine ne regardait pas au prix.

X

Le Golfe de Bala.

Agrippine emporta ce qu'elle était venue demander à l'empoisonneuse Locuste : c'était une espèce de pâte qu'on pouvait parfaitement délayer dans une sauce. Le lendemain, on servit à l'empereur Claude des champignons farcis ; Claude adorait les champignons ; il dévora le plat tout

entier. Il n'y avait rien d'étonnant que Claude mourût d'intoxication, après avoir avalé à lui seul un plat de champignons qui eût pu suffire à six personnes. Mais Claude ne mourait pas ; Claude sentait une grande pesanteur à l'estomac. Il fit venir son médecin, un médecin grec fort habile, ma foi, nommé Xénophon. Ce médecin lui ordonna d'ouvrir la bouche et lui frotta la gorge avec les barbes d'une plume empoisonnée. Claude mourut.

On annonça à Rome que Claude allait mieux.

Après avoir fait de Claude un dieu, il fallait faire de Néron un empereur. Voici ce que c'était que Néron : c'était, à cette époque, un enfant de quinze ans, né, au dire de Pline, les pieds en avant, ce qui était un signe de malheur ; mais, signe de malheur plus certain encore, né de Domitius et d'Agrippine : c'était l'avis de son père lui-même. Comme on le félicitait de la naissance du jeune Lucius et que les courtisans voyaient d'avance en lui d'heureuses destinées pour le monde : « Vous êtes bien aimables, dit Domitius, mais je doute fort qu'il puisse naître quelque chose de bon d'Agrippine et de moi. »

Domitius ne s'était pas trompé : c'était un terrible enfant que ce jeune Néron. L'éducation ne lui avait pas manqué : au contraire, il avait près de lui Sénèque, qui lui avait appris le grec et le latin ; Burrhus, qui lui avait appris la tactique militaire et l'escrime. Il chantait comme l'histrien Diodore, dansait comme le mime Pâris, conduisait un char comme Apollon. Aussi avait-il, avant toute chose, la prétention d'être artiste. Néron chanteur, Néron danseur, Néron cocher d'abord, Néron empereur ensuite.

Cela n'empêcha pas qu'il n'accueillît avec une grande joie la mort de Claude et qu'il ne fît tout ce qu'il fallait pour souffler le monde à son cousin Britannicus. Il est vrai que pour cela il n'avait pas grand-chose à faire, il n'avait qu'à laisser agir Agrippine ; il se contenta, quand il apprit que le dernier plat qu'avait mangé Claude était un plat de champignons, de dire que les champignons étaient le mets des dieux. Le mot n'était pas tendre pour son père adoptif, mais il était joli : il fit fortune.

Cependant Néron n'était pas monté sur le trône pour faire des mots ; il avait près de lui Narcisse et Tigellus, qui le poussaient à faire autre chose. Puis les passions commençaient à fermenter dans cette jeune tête, car pour son cœur elles n'en approchèrent jamais. Il avait des amours cachés, pour lesquelles Sénèque, son précepteur, lui prêtait le nom d'un de ses beaux-frères. Agrippine le sut, et cela lui donna fort à penser. Elle commençait à comprendre que la lutte serait plus opiniâtre qu'elle ne s'y était attendue d'abord ; elle voulut effrayer Néron par un jeu de bascule, elle se retourna vers Britannicus.

Alors, ce fut Néron qui sortit un soir du Palatin. Avec qui ? on ne sait pas ; avec son ami Othon peut-être, ce futur empereur de Rome, avec lequel, dans ses orgies nocturnes, Néron allait frapper aux portes et battre les passants. Et, à son tour, il se rendit chez Locuste. Il trouva la pauvre femme toute tremblante : l'avis lui avait été donné qu'elle devait être arrêtée le lendemain. On commençait à la soupçonner de vendre du poison ; et à qui ce soupçon était-il venu ? A Agrippine !

Néron la rassura et lui promit sa protection ; mais à condition qu'elle lui donnerait une eau qui tuerait à l'instant même.

La nuit se passa à faire bouillir des herbes ; le matin, on eut deux petites fioles d'eau claire et limpide comme de l'eau de roche. Locuste

proposa d'en faire l'essai sur un esclave, mais Néron fit observer qu'un homme n'avait pas la vie assez dure, et qu'il fallait chercher quelque animal de résistance. Un sanglier barbotait dans la cour : Locuste le montra à Néron. On versa une des deux fioles dans une assiette pleine de son, et l'on fit manger ce son au sanglier qui mourut comme s'il était frappé de la foudre.

Néron rentra au palais. Il mangeait ordinairement dans la même chambre que Britannicus, mais non à la même table. Chacun des deux jeunes gens avait un dégustateur qui buvait avant eux de chaque liqueur qu'on leur offrait, qui mangeait avant eux de chaque plat qui leur était servi. Britannicus buvait tiède; il était un peu souffrant. Son dégustateur, après en avoir bu le tiers à peu près, lui présenta à dessein une boisson que le jeune homme trouva trop chaude. « Remettez-moi de l'eau froide là-dedans, » dit Britannicus en tendant son verre. On lui versa l'eau préparée par Locuste. Britannicus but sans défiance. Son dégustateur ne venait-il pas de boire devant lui ? Mais à peine avait-il bu qu'il poussa un cri et tomba à la renverse.

Agrippine jeta un coup d'œil rapide sur Néron, en même temps que Néron, de son côté, jetait un coup d'œil sur elle : ces deux regards se croisèrent comme deux glaives. La mère et le fils n'avaient plus rien à s'apprendre, la mère et le fils n'avaient plus rien à se reprocher ; la mère et le fils étaient dignes l'un de l'autre.

Maintenant tout était dans cette question : Serait-ce la mère qui oserait tuer le fils ? Serait-ce le fils qui oserait tuer la mère ?

Ni l'un ni l'autre ne l'eût osé peut-être si une troisième femme ne fût venue se mêler à cette haine.

Cette femme, c'était Sabina Poppea, la plus belle femme de Rome depuis qu'Agrippine avait fait tuer Lollia Paulina ; et avec cela coquette comme si elle eût eu besoin de coquetterie ; ne sortant jamais sans voile, ne levant jamais son voile qu'à demi, et, lorsqu'elle quittait Rome pour aller à Tivoli ou Baïa, se faisant suivre par un troupeau de quatre cents ânesses, lesquelles lui fournissaient les trois bains de lait qu'elle prenait chaque jour.

Sabina Poppea avait eu ce que nous appellerions, nous autres, une jeunesse orageuse. Othon la trouva momentanément mariée, dit Tacite, à un chevalier romain nommé Rufius Crispinius ; Othon l'enleva à ce mari provisoire, la fit divorcer et l'épousa. Othon, nous l'avons dit, était le camarade de Néron. Celui-ci, en allant chez Othon, vit sa femme ; alors il envoya Othon en Espagne. Othon partit sans regimber : il connaissait son ami Néron.

Mais ce n'était pas tout que d'éloigner Othon pour devenir l'amant de Poppée. Poppée savait être sage quand son profit y était. Lorsque Othon l'avait aimée, Othon l'avait épousée. César l'aimait, eh bien ! que César en fût autant. César était marié avec Octavie : il fallait donc éloigner Octavie. Agrippine s'opposerait à cette nouvelle union : il fallait donc aussi se débarrasser d'Agrippine. D'ailleurs, Poppée ne comprenait pas comment César pouvait garder Octavie, cette pleureuse éternelle, qui ne faisait que gémir sur la mort de Claude et de Britannicus. Poppée ne comprenait pas non plus comment César supportait la domination de sa mère, qui écoutait les délibérations du sénat derrière un rideau, et continuait de régner comme si César était encore un enfant. Cela ne pouvait durer ainsi.

Agrippine était à Antium, elle reçut une lettre de son fils qui l'invitait à venir le rejoindre à Baïa. — « Il ne pouvait, disait-il, rester plus longtemps loin d'une si bonne mère : il avait des torts envers elle, il voulait les lui faire oublier. »

Un devin avait prédit à Agrippine que, si son fils devenait empereur, son fils la tuerait. Agrippine avait méprisé la prophétie du devin, et Néron régnait. Elle méprisa de même les conseils de Pallas, qui lui disait de ne pas aller à Baïa : elle y vint. Elle y trouva Néron plus tendre, plus respectueux, plus soumis que jamais. Elle se reprit à cette idée qu'elle pourrait peut-être l'emporter sur Poppée. C'était chez elle une idée fixe. Agrippine soupa avec Néron. Tous deux avaient bien pensé au poison, mais tous deux aussi avaient pensé au contre-poison.

Le souper fini, Néron dit à Agrippine qu'il ne voulait pas qu'elle retournât à Antium. Elle avait une villa à trois milles de là, près de Bauli; c'était là que Néron voulait qu'elle allât pour n'être plus éloignée de lui. Ce point était si bien arrêté dans son esprit qu'il avait fait préparer une galère pour l'y transporter. Agrippine accepta.

À dix heures, le fils et la mère se séparèrent; Néron conduisit Agrippine jusqu'au bord de la mer; des esclaves portaient des torches; les musiciens qui avaient joué pendant le souper venaient derrière eux. Arrivé sur le rivage, Néron embrassa sa mère sur les mains et sur les yeux; puis il resta non seulement jusqu'à ce qu'il l'eût vue descendre dans l'intérieur de la galère, mais encore jusqu'à ce que la galère eût levé l'ancre et fût déjà loin.

Agrippine était assise dans la cabine; Crépéréius, son serviteur favori, était debout devant elle; Aurronie, son affranchie, était à ses pieds. Le ciel était tout scintillant d'étoiles, la mer était calme comme un miroir. Tout à coup le pont s'écroule : Crépéréius est écrasé, mais une poutre soutient les débris au dessus de la tête d'Agrippine et d'Aurronie; au même moment, Agrippine sent que le plancher manque sous ses pieds, elle saute à la mer suivie d'Aurronie, criant pour qu'on la sauve : « Je suis Agrippine ! Sauvez la mère de César ! » À peine a-t-elle dit, qu'une rame se lève et en retombant lui fend la tête. Agrippine a tout deviné : elle plonge sans prononcer une parole, ne reparait à la surface que pour respirer, replonge encore, et, tandis que les assassins la cherchent, vivante pour l'achever, morte pour reporter son cadavre à Néron, elle nage vigoureusement vers la terre, aborde le rivage, gagne à pied sa villa, se fait reconnaître à ses esclaves et se jette sur son lit.

Pendant ce temps, on la cherche, on l'appelle de la galère; les gens qui habitent le rivage apprennent qu'Agrippine est tombée à la mer et n'est point reparue; bientôt toute la population est sur la côte avec des flambeaux; des barques sont poussées dans le golfe pour aller au secours de la mère de César; des hommes se jettent à la nage en l'appelant; d'autres, qui ne savent pas nager, descendent dans l'eau jusqu'à la poitrine; ils jettent des cordes, ils tendent les mains. Dans ce moment de danger, on s'est souvenu qu'Agrippine est la fille de Germanicus.

Agrippine voit ces témoignages d'amour; elle se rassure en se sentant au milieu d'une population dévouée : elle comprend qu'elle ne pourra long-temps cacher sa présence, elle fait dire qu'elle est sauvée; la foule entoure alors la villa avec des cris de joie; Agrippine se montre, le peuple rend grâces aux dieux.

Néron a tout su presque à l'instant même ; un messager d'Agrippine est venu lui dire de la part de sa maîtresse qu'elle était sauvée. Agrippine a voulu, aux yeux de son fils, avoir l'air de croire que tout cela n'était qu'un accident, auquel la volonté de Néron n'avait eu aucune part.

Que fera Néron ? Néron conçoit et dirige assez bien un crime ; mais si, par une circonstance quelconque, le crime avorte, Néron perd facilement la tête et il ne sait pas faire face au danger. Agrippine, les vêtements ruisselans, les cheveux collés au visage, Agrippine racontant le meurtre auquel elle n'est échappée que par miracle, peut soulever le peuple, entraîner les prétoriens, marcher contre Néron. Au moindre bruit, Néron tremble. Seul, il ne prendra aucune décision, il ne saura qu'attendre et trembler. Il envoie chercher Sénèque et Burrhus. A eux deux, le guerrier et le philosophe lui donneront peut-être un bon conseil.

— Qui a conseillé le crime ? demandent-ils après s'être consultés.

— Anicetus, le commandant de la flotte de Misène, répond Néron.

— Qu'Anicetus achève donc ce qu'il a commencé, disent Sénèque et Burrhus.

Anicetus ne se le fait pas redire deux fois ; il part avec une douzaine de soldats.

Que vous semble de ces deux braves pédagogues ? Tels que vous les voyez pourtant, c'étaient, après Thraséas, les deux plus honnêtes gens de l'époque. Comment donc ! on avait voulu faire Sénèque empereur — à cause de ses hautes vertus ! Voyez Tacite et Juvénal.

Cependant Agrippine s'est recouchée ; elle a une seule esclave près d'elle. Tout à coup les cris de la foule cessent, le bruit des armes retentit dans les escaliers, l'esclave qui est près d'Agrippine se sauve par une petite porte dérobée ; Agrippine va la suivre, quand la porte de la chambre s'ouvre. Agrippine se retourne et aperçoit Anicetus.

A sa vue et à la manière dont il entre dans la chambre de son impératrice, Agrippine a tout deviné. Toutefois elle feint de ne rien craindre.

— Si tu viens pour savoir de mes nouvelles de la part de mon fils, retourne vers lui et dis-lui que je suis sauvée.

Un des soldats s'avance alors, et, tandis qu'Agrippine parle encore, la frappe d'un coup de bâton à la tête.

— Oh ! dit Agrippine en levant les mains au ciel, oh ! je ne croirai jamais que Néron soit un parricide.

Pour toute réponse Anicetus tire son épée.

Alors Agrippine, d'un geste sublime d'impudeur, jette loin d'elle sa couverture, et montrant ses flancs nus, ces flancs qu'elle veut punir d'avoir porté Néron :

— *Feri ventrem !* Frappe au ventre ! dit-elle.

Et elle reçoit aussitôt quatre ou cinq coups d'épée dont elle meurt sans pousser un cri.

N'est-ce pas bien jusqu'au bout la femme que je vous ai dite, et n'est-elle pas morte comme elle a vécu ?

Quant à Néron, attendez un moment encore. Néron est incomplet : il n'a encore tué que Britannicus et Agrippine ; il faut qu'il tue Octavie. Mais Octavie était difficile à tuer à cause de sa faiblesse même. Agrippine luttait contre Néron ; pendant la lutte, son pied a glissé dans le sang de Claude, et elle est tombée, c'est bien. Mais Octavie ! comment égorgera-t-on cette douce brebis ? comment étouffera-t-on cette blanche

colombe? C'est la seule femme de Rome dont la calomnie n'ait jamais pu approcher.

On mit ses esclaves à la torture pour savoir si elle n'aurait pas commis quelque crime inconnu dont on pût la punir. Ses esclaves moururent sans oser l'accuser. Il fallut encore recourir à Anicetus. Au milieu d'un dîner, comme Néron, couronné de roses, marquait de la tête la mesure aux musiciens qui chantaient, Anicetus entra, se jeta aux pieds de Néron et s'écria que, vaincu par ses remords, il venait avouer à l'empereur qu'il était l'amant d'Octavie.

Octavie, cette chaste créature, la maîtresse d'un Anicetus!

Personne ne crut à cette monstrueuse accusation ; mais qu'importait à César ? il voulait un prétexte, voilà tout. Anicetus fut exilé en Sardaigne, et Octavie à Pandataria.

Puis, quelques jours après, on fit dire à Octavie qu'il fallait mourir.

La pauvre enfant, qui avait eu si peu de jours heureux dans la vie, s'effrayait cependant de la mort ; elle se prit à pleurer, tendant les mains aux soldats, implorant Néron, non plus comme sa femme, mais comme sa sœur, adjurant sa clémence au nom de Germanicus. Mais les ordres étaient positifs : ni prières ni larmes ne pouvaient la sauver de ce crime énorme d'être coupable de trop de vertu. On lui prit les bras, on les lui raidit de force, on lui ouvrit les veines avec une lancette ; puis, comme le sang, figé par la peur, ne voulait pas couler, on les lui trancha avec un rasoir. Enfin, comme le sang ne coulait pas encore, on l'étouffa dans la vapeur d'un bain bouillant.

Poppée, de son côté, avait donné ses ordres aux meurtriers ; elle voulait être sûre qu'Octavie était bien morte : on lui apporta sa tête.

Alors elle épousa tranquillement Néron.

Néron, dans un moment d'humeur, la tuera quelque jour d'un coup de pied.

Nous étions sur le lieu même où le drame terrible que nous venons de raconter s'était accompli. Ces ruines, c'étaient celles qui avaient vu Agrippine assise à la même table que Néron ; ce rivage, c'était celui jusqu'où César avait reconduit sa mère. Nous montâmes dans la barque : nous étions sur le golfe où Agrippine avait été précipitée, et nous suivions la route qu'elle avait suivie à la nage pour aborder à Bauli.

On montre un prétendu tombeau qui passe pour le tombeau d'Agrippine. N'en croyez rien : ce n'était pas de ce côté-ci de Bauli qu'était situé le tombeau d'Agrippine ; c'était sur le chemin de Misène, près de la villa de César. Puis le tombeau d'Agrippine n'avait pas cette dimension. Ses affranchis l'enterrèrent en secret, et, après la mort de Néron, lui élevèrent un monument. Or, ce monument de tardive piété était un tout petit tombeau, *levem tumulum*, dit Tacite.

Le golfe de Baïa devait être une miraculeuse chose quand ses rives étaient couvertes de maisons ; ses collines, d'arbres ; ses eaux, de navires ; puisque, aujourd'hui que ces maisons ne sont plus, que des ruines, que ses collines, bouleversées par des tremblements de terre, sont arides et brûlées, que ses eaux sont silencieuses et désertes, Baïa est encore un des plus délicieux points du monde.

La soirée était splendide. Nous nous fîmes descendre à l'endroit même où était la villa d'Agrippine. La mer l'a recouverte ; on en chercherait donc inutilement les ruines. Puis, à la lueur de la lune qui se levait

derrière Sorrente, située en face de nous, de l'autre côté du golfe de Naples, nous nous engageâmes dans le chemin bordé de tombeaux qui conduit des bords de la mer au village de Boccola, l'ancienne Baïa. C'était fête, et tout ce pauvre village était en joie ; on chantait, on dansait, et tout cela au milieu des ruines, au milieu des monuments funéraires d'un peuple disparu, sur cette même terre qu'avaient foulée *Marlin*, César, Agrippine, Néron, sur ce sol où était venu mourir Tibère.

Oui, le vieux Tibère était sorti de son île ; il visitait Baïa, où peut-être il était venu prendre les eaux, lorsque le bruit lui revint que des accusés, dénoncés par lui-même, avaient été renvoyés sans même avoir été entendus. Cela sentait effroyablement la révolte. Aussi Tibère se hâta-t-il de regagner Misène, d'où il comptait s'embarquer pour Caprée, sa chère île, sa fidèle retraite, son imprenable forteresse. Mais à Misène les forces lui manquèrent, et il ne put aller plus loin. L'agonie fut longue et terrible. Le moribond se cramponnait à la vie, le vieil empereur ne voulait absolument point passer dieu. Un instant Caligula le crut mort ; il lui avait déjà tiré son anneau du doigt. Tibère se redresse et demande son anneau. Caligula se sauve effaré, tremblant. Tibère descend de son lit, veut le poursuivre, chancelle, appelle, et, comme personne ne répond, tombe sur le pavé. Alors Macron entre, le regarde ; et comme Caligula demande à travers la porte ce qu'il faut faire :

— C'est bien simple, répondit-il, jetez-moi un matelas sur cette vieille carcasse, et que tout soit dit.

Ce fut l'oraison funèbre de Tibère.

Comme nous l'avons dit, c'était dans le port de Misène qu'était la flotte romaine. Pline commandait cette flotte lors du tremblement de terre de 79. Ce fut de Misène qu'il partit pour aller étudier le phénomène arrivé à Stabie ; il y mourut étouffé.

XI

Un courant d'air à Naples. — Les Églises de Naples.

Malgré la fatigue de la journée, notre excursion sur la terre classique de Virgile, d'Horace et de Tacite avait eu pour nous un tel attrait que nous proposâmes, Jadin et moi, pareille excursion à Pompeïa pour le lendemain ; mais à cette proposition Barboja jeta les hauts cris. Le lendemain, Duprez et la Malibran chantaient, et l'impresario ne se souciait pas de perdre six mille francs de recette pour l'amour de l'antiquité. Il fut donc convenu que la partie serait remise au surlendemain.

Bien nous en prit, comme on va le voir, de n'avoir fait aucune opposition contre le pouvoir aristocratique du czar de Saint-Charles.

Nous étions rentrés à minuit dans Naples par le plus beau temps du monde : pas un nuage au ciel, pas une ride à la mer.

A trois heures du matin, je fus réveillé par le bruit de mes trois fenêtres qui s'ouvraient en même temps et par leurs dix-huit carreaux qui passaient de leurs châssis sur le parquet.

Je sautai à bas de mon lit et je crus que j'étais ivre. La maison chancelait. Je pensai à Pline l'Ancien, et ne me souciai pas d'être étouffé comme lui, je m'habillai à la hâte, je pris un bougeoir et je m'élançai sur le palier !

Tous les hôtes de M. Martin Lir en firent autant que moi ; chacun était

sur le seuil de son appartement, plus ou moins vêtu. Je vis Jadin qui entrebâillait sa porte, une allumette chimique à la main et Milord entre ses jambes.

— Je crois qu'il y a un courant d'air, me dit-il.

Ce courant d'air venait d'enlever le toit du palais du prince de San-Teodore, avec tous les domestiques qui étaient dans les mansardes.

Tout s'expliqua : nous n'avions pas la joie d'être menacés d'une éruption : c'était tout bonnement un coup de vent, mais un coup de vent comme il en fait à Naples, ce qui n'a aucun rapport avec les coups de vent des autres pays.

Sur soixante-dix fenêtres, il en était resté trois intactes. Sept ou huit plafonds étaient fendus. Une gerçure s'étendait du haut en bas de la maison. Huit jalousies avaient été emportées; les domestiques couraient après dans les rues, comme on court après son chapeau.

On se contenta de balayer les chambres qui étaient pleines de vitres brisées; car d'envoyer chercher les vitriers, il n'y fallait pas songer. A Naples, on ne se dérange pas à trois heures du matin. D'ailleurs, c'eût été de la besogne à recommencer dix minutes après. Il était donc infiniment plus économique de se borner pour le moment aux jalousies.

J'étais un des moins malheureux : le vent ne m'en avait arraché qu'une. Il est vrai qu'en échange il ne me restait pas un carreau. Je me barricadai du mieux que je pus et j'essayai de me coucher; mais les éclairs et le tonnerre se mirent de la partie. Je me réfugiai au rez-de-chaussée, où le vent, ayant eu moins de prise, avait causé moins de dégât. Alors commença un de ces orages dont nous n'avons aucune idée, nous autres gens du nord; il était accompagné d'une de ces pluies comme j'en avais reçu en Calabre seulement; je la reconnus pour être du même royaume.

En un instant, la villa Réale ne parut plus faire qu'un avec la mer; l'eau monta à la hauteur des fenêtres du rez-de-chaussée et entra dans le salon. Aussitôt après on vint prévenir M. Martin que ses caves étaient pleines et que ses tonneaux dansaient une contredanse dans les avant-deux de laquelle il y en avait déjà cinq ou six de défoncés.

Au bout d'un instant, un âne chargé de légumes passa, emporté par le torrent; il s'en allait droit à un égout, suivi de son propriétaire, emporté comme lui. L'âne s'engouffra dans le cloaque et disparut; l'homme, plus heureux, s'accrocha à un pied de réverbère et tint bon : il fut sauvé.

L'eau qui tombe en une heure à Naples mettrait deux mois à tomber à Paris; encore faudrait-il que l'hiver fût bien pluvieux.

Comme cette histoire d'âne emporté m'ébouriffait singulièrement et que j'y revenais sans cesse, on me raconta deux aventures du même genre.

Au dernier coup de vent, qui avait eu lieu il y avait six ou huit mois, un officier, enlevé de la tête de sa compagnie, avait été emporté par un ruisseau gonflé dans l'égout d'un immense édifice appelé le Serraglio; on n'en avait jamais entendu reparler.

A l'avant-dernier, qui avait eu lieu deux ans auparavant, une chose plus terrible et plus incroyable encore était arrivée. Une Française, madame Conti, revenait de Capoue dans sa voiture. Surprise par un orage pareil à celui dont nous jouissions dans le moment même, elle avait voulu continuer son chemin, au lieu d'abriter sa voiture dans quelque

endroit où elle eût pu rester en sûreté. A la descente de Capo di Chino, elle trouva son chemin coupé par une rue qui descend vers la mer. Cette rue était devenue, non pas un torrent, mais un fleuve. A cette vue, le cocher s'effraie et veut rétrograder. Madame Conti lui ordonne d'aller en avant, le cocher refuse, un débat s'engage, le cocher saute à bas de son siège et abandonne sa voiture. Pendant ce temps, le fleuve avait grossi toujours, il déborde à flots dans la rue transversale où est madame Conti; les chevaux s'effraient, font quatre pas en avant, sont enveloppés par les vagues qui se précipitent de Capo di Monte et de Capo di Chino; au bout d'un instant ils perdent pied et sont emportés, eux et la voiture; au bout de vingt pas la voiture est en morceaux. Le lendemain on retrouva le cadavre de madame Conti.

Au reste, à Naples il y a un avantage : c'est que deux heures après ces sortes de déluges il n'y paraît plus, si ce n'est aux rues qui sont devenues propres, ce qui ne leur arrive jamais qu'en pareille circonstance. Il y a cependant un officier chargé du nettoyage des places; mais cet officier est invisible : on sait qu'il s'appelle *portulano*, voilà tout.

J'oubliais de dire que, sans doute pour ne point s'exposer aux accidens que nous venons de raconter, dès qu'il tombe une goutte d'eau à Naples, tous les flacres se sauvent, chacun tirant de son côté. Ni cris, ni prières, ni menaces ne les arrêtent; on dirait d'une volée d'oiseaux au milieu desquels on aurait jeté une pierre. Mais aussi, dès qu'il fait beau, c'est-à-dire quand on n'a plus besoin d'eux, ils reviennent s'épanouir à leur place ordinaire.

Une autre habitude des cochers napolitains est de dételier les chevaux pour les faire manger; ils leur mettent la botte de foin dans la voiture et ouvrent les deux portières; chaque cheval tire de son côté comme à un ratelier. S'il vient une pratique pendant ce temps-là, le cocher lui fait signe que ses chevaux sont à leur repas, et la renvoie à son confrère.

Le temps étant rafraîchi et les rues devenues propres, nous voulûmes profiter de ce double avantage, et nous décidâmes, Jadin et moi, que nous emploierions la matinée à des courses à pied. Nous avions fort négligé les églises, qui sont en général d'une fort médiocre architecture.

Nous commençâmes par la cathédrale : c'était justice. Au dessus de la grande porte intérieure, suspendu comme celui de Mahomet entre le ciel et la terre, est le tombeau de Charles d'Anjou. J'ai conté son histoire dans le *Speronare*. C'est ce prince qui voulut que sa femme eût un siège pareil à celui des trois reines ses sœurs, et qui, pour arriver à ce but, fit rouler du haut en bas de l'échafaud la tête de Conradin. En face de ce roi meurtrier est un roi meurtri, mais dans un modeste tombeau, comme il convient à un prince hongrois qui se mêle de venir régner sur les Napolitains. Ce tombeau est celui d'André. Le cadavre qui y dort était de son vivant un beau et insoucieux jeune homme qui, un matin, par caprice sans doute, eut la ridicule prétention de vouloir être roi parce qu'il était le mari de la reine. Le lendemain du jour où cette billevesée lui était passée par la tête, il trouva la reine si occupée d'un ouvrage qu'elle exécutait qu'il s'approcha jusqu'à son fauteuil sans être vu. Elle tressait des fils de soie de différentes couleurs, et comme André ne pouvait deviner le but de ce travail :

— Que faites-vous donc là, madame ? demanda-t-il.

— Une corde pour vous pendre, mon cher seigneur, répondit Jeanne avec son plus charmant sourire.

De là vient sans doute le proverbe : « Dire la vérité en riant. »

Trois jours après, André était étranglé avec cette charmante petite cordelette de soie que sa femme, comme elle le lui avait dit, avait pris la peine de tresser elle-même à cette intention.

De la cathédrale nous passâmes à l'église Saint-Dominique. Là, d'ailleurs, c'est plaisir : on se retrouve en plein gothique, on sent que le monument est consacré au fondateur de l'inquisition : il est triste, solide et sombre.

C'est dans cette église qu'est le fameux crucifix qui parla à saint Thomas. L'image miraculeuse est de Masuccio 1^{er}. Le saint craignait d'avoir fait quelque erreur dans sa *Somma* théologique, et il était venu au pied du crucifix, tourmenté de cette crainte, quand le Christ, voyant les inquiétudes de son serviteur, voulut le rassurer et lui dit : « *Bene scripsisti de me, Thomas; quam ergo mercedem recipies.* Tu as bien écrit sur moi, Thomas, et je te promets que tu en recevras la récompense. »

Quoique le cas fût nouveau et étrange, le saint ne se démentit point.

— *Non aliam réti te,* répondit-il, « je n'en veux pas d'autre que toi-même, mon Seigneur. » Et le saint se sentit soulever de terre, en préage que bientôt il devait monter au ciel.

Ce qui m'intéressait surtout dans l'église Saint-Dominique, c'est sa sacristie avec ses douze tombeaux renfermant les douze princes de la maison d'Aragon. Quand je dis ses douze tombeaux, je devrais dire ses douze cercueils : les cadavres sont couchés à visage découvert aussi bien embauvés que possible par les Gaulais de l'époque. Le dernier roi de la dynastie manqua à la collection : il est venu, comme on sait, mourir en France.

Au milieu de ces tombeaux, il s'en trouve deux autres qui, pour ne pas être des tombeaux de roi, n'en sont pas moins fort curieux. L'un est celui de Pescaire, qui assiégea Marseille de compte à demi avec le connétable de Bourbon, et qui, chassé par les Marseillais, prit une si sanglante revanche à Pavie. Au dessus de sa bière est son portrait ainsi que sa bannière déchirée, et une courte et simple épée de fer, qu'on dit être celle que François 1^{er} lui rendit deux heures avant d'écrire à sa mère la fameuse : *Tout est perdu, fors l'honneur.*

L'autre tombeau, qui est tout bonnement une énorme malle dont le sacristain a la clé dans sa poche, renferme, à ce qu'on assure, le corps d'Antonello Petrucci, pendu dans la conspiration des barons. Que ce soit véritablement Antonio Petrucci, c'est ce que le moindre petit savant, c'est ce que le plus infime *topo litterato*, comme on appelle généralement cette race à Naples, peut nier ; mais, ce qui est incontestable, c'est que c'est un pendu, témoin son cou disloqué, sa bouche de travers et tous les muscles de sa figure encore crispés. Quoique mis avec une certaine recherche, le cadavre porte encore l'habit avec lequel il a été exécuté. Je suis forcé de dire que le seigneur Antonello Petrucci m'a paru fort laid. Il est vrai que de son vivant il était probablement mieux. La potence n'embellit pas.

De Saint-Dominique nous passâmes à Sainte-Claire. Sainte-Claire a aussi sa collection de morts illustres. L'église tout entière avait été peinte par Giotto Guittio, qui finissait avec le roi Robert de si bonnes plaisanteries

et qui lui représentait son peuple, non pas comme le cheval sans frein qu'il a choisi pour emblème, mais sous la forme d'un âne qui cherche un bât. Eh bien ! cette église peinte par Giotto, il s'est trouvé un autre âne bâti qui l'a fait badigeonner tout entière, afin de lui donner du jour ; tout entière, je me trompe : une belle Vierge, une sainte madone, une de ces figures tristes et candides comme les faisait Giotto, a échappé au vandérisme.

C'est à Sainte-Claire que dorment les Angevins : ce bon vieux roi Robert, qui couronna Pétrarque, le pendant de notre roi René, dort là, une fois en chair et en os, deux fois en marbre : assis et avec son costume royal ; couché et dans son habit de franciscain.

Jeanne est à quelques pas de lui : cette belle Jeanne qui fila la fameuse corde conjugale que vous savez. Elle est là avec une grande robe bien montante, toute parsemée des fleurs de lis de France. Au fait, n'était-elle pas du sang de cette chaste mère de saint Louis, que les indiscretions poétiques de Thibaut ne purent parvenir à compromettre, tant sa vertu était une croyance publique, populaire et presque religieuse ? Seulement le sang s'était tant soit peu corrompu en passant des veines de l'aïeule dans celles de la petite-fille.

Malheureusement pour la mémoire de Jeanne, de laquelle on n'est déjà que trop porté à médire, on a eu l'imprudence d'enterrer à quelques pas d'elle le fameux Raymond Cabane, le mari de sa nourrice, ce misérable esclave sarrasin devenu grand-sénéchal, et qui payait les honneurs dont l'accablait sa maîtresse en faisant des nœuds coulans aux cordes qu'elle tressait.

Maintenant, si l'on veut continuer de passer cette royale et funèbre revue, il faut aller de Sainte-Claire à Saint-Jean-Carbone. C'est une jolie petite église de Masuccio II, qui, à part ses souvenirs historiques, mériterait encore d'être visitée. Là est le mausolée de Ladislas et de sa sœur Jeanne II. Vous savez comment l'un est mort et comment l'autre a vécu. Pourquoi diable aussi un conquérant, un ambitieux, un homme qui veut être roi d'Italie, s'avise-t-il de devenir amoureux de la fille d'un médecin de Pérouse !

Florence avait peur d'être conquise comme Rome venait de l'être ; elle eut l'idée de s'entendre avec le médecin. Un jour la fille, tout éplorée, vint se plaindre à son père de ce que son royal amant commençait à l'aimer moins. C'était une singulière confidence entre un père et une fille. Mais il paraît que cela se passait ainsi en l'an de grâce 1314.

La fille suivit ponctuellement les instructions paternelles : huit jours après, l'amant et la maîtresse mouraient empoisonnés : c'était alors une belle chose que la médecine.

Près de lui, comme nous l'avons dit, est sa sœur Jeanne II. A Naples, selon toute apparence, ce nom portait malheur, aux maris d'abord, aux femmes ensuite, puis, par-ci par-là, aux amans. Demandez à Gianni Carracciolo, qui est enterré à dix pas de sa maîtresse.

Celui-là, il faut lui rendre justice, fit tout ce qu'il put pour ne pas s'apercevoir que sa souveraine l'aimait, et pour ne pas se trouver seul en présence de Jeanne, dans la crainte d'être amené à lui déclarer ses sentimens. La chose en était devenue impertinente pour la pauvre femme. Aussi n'en voulut-elle pas avoir le démenti. Ce que femme veut, Dieu

le veut, dit le proverbe. Or, Jeanne voulait être aimée et voulait entendre l'aven de cet amour. Seulement elle s'y prit singulièrement pour que le proverbe ne mentît pas.

Un soir qu'on parlait au cercle de la reine de ces antipathies instinctives que les hommes les plus braves ont pour certains animaux, et que chacun disait la sienne : celui-ci l'araignée, celui-là le lézard, un autre le chat, Carracciolo, interrogé, répondit que l'animal qui lui était le plus antipathique dans la création était le rat. Un rat, il l'avouait, l'eût fait sauver à l'autre bout du monde. Jeanne ne dit rien, mais elle tint compte de la chose.

Le surlendemain, comme Carracciolo se rendait au conseil, et que, pour s'y rendre, il traversait un long corridor du palais habité par les dames de la reine, un domestique parut tout à coup à l'extrémité de ce corridor avec une cage pleine de rats. Carracciolo ne fit attention ni à la cage ni aux hôtes qu'elle contenait, et continua de s'avancer; mais lorsqu'il ne fut plus qu'à quelques pas du valet, celui-ci posa sa cage à terre, ouvrit la porte, et tous les rats en sortirent, courant à droite et à gauche, avec la vélocité que l'on connaît à ce charmant animal.

Carracciolo avait dit vrai : il avait une haine, ou plutôt une terreur profonde pour les rats. Aussi, à peine les vit-il faire irruption hors de leur domicile, qu'il perdit la tête et se sauva comme un fou, frappant à toutes les portes. Mais toutes les portes étaient fermées à l'exception d'une seule qui s'ouvrit. Carracciolo se précipita dans la chambre et s'y trouva en présence de sa souveraine. Le pauvre courtisan en fuyant un danger imaginaire était tombé dans un danger réel.

Il n'eut pas lieu de regretter sa fortune. La reine le fit tour à tour grand-sénéchal, duc d'Avellino et seigneur de Capoue. Il avait bien demandé à être prince de cette dernière ville; mais comme c'était le titre réservé aux héritiers présomptifs de la couronne, la reine avait refusé. Il s'était alors rabattu sur le duché d'Amalfi et la principauté de Salerne; mais cette dernière concession souffrait aussi, à ce qu'il paraît, quelque petite difficulté, car un jour que cette éternelle demande avait amené une discussion plus vive que d'habitude entre Jeanne et Carracciolo, l'amant oublia la distance que Jeanne avait franchie pour arriver jusqu'à lui, et appliqua sur la joue de sa royale maîtresse un soufflet de crocheteur.

Il en est des soufflets de crocheteur comme des baisers de nourrice : on les entend de loin. Une certaine duchesse de Suessa, ennemie jurée de Carracciolo, entendit le bruit de cet insolent soufflet; elle entra chez Jeanne comme Carracciolo en sortait, et trouva la reine pleurant de honte et de douleur.

Les deux femmes restèrent enfermées ensemble une partie de la journée. Quand les femmes veulent se mettre à la besogne, elles vont plus vite que nous autres; aussi en deux heures tout fut-il résolu, principal et accessoires, faits et détails.

Le lendemain matin, comme Carracciolo était encore au lit, il entendit frapper à sa porte. Carracciolo, comme on le comprend, n'était pas sans défiance : c'était la première fois qu'il levait la main sur la reine, et ce malheureux soufflet qui lui était échappé l'avait tracassé toute la nuit. Aussi, avant d'ouvrir commença-t-il par demander qui frappait.

— Hélas ! répondit un page dont la voix était bien connue de Carrac-

ciolo, car c'était le page favori de J. anne, c'est la reine qui vient d'être atteinte d'apoplexie, et Son Altesse ne veut pas mourir sans vous voir.

Carracciolo calcula à l'instant même qu'au moment de la mort de la reine il pouvait arracher d'elle ce qu'il n'avait jamais pu obtenir de son vivant, et il ouvrit la porte.

Au même instant, cinq ou six hommes armés se précipitèrent sur lui, et, sans qu'il eût le temps de se mettre en défensc, le renversèrent sur son lit et le massacrèrent à coups de hache et d'épée; et après s'être assurés qu'il était bien mort, ils sortirent sans que personne fût venu les déranger dans leur sanglante exécution.

Trois heures après, quand on entra chez le grand-sénéchal, on le trouva couché à terre, à moitié vêtu, une seule jambe chaussée, les assassins l'ayant laissé juste dans l'état où la mort l'avait saisi.

Prenez l'un après l'autre tous ces rois, toutes ces reines et tous ces courtisans, et vous n'en trouverez pas un sur quatre qui soit mort de la façon dont Dieu a destiné l'homme à mourir.

XII

Une visite à Herculanium et à Pompeïa.

Un des malheurs auxquels est exposée cette classe de voyageurs que Sterne désigne sous le nom de voyageurs curieux, c'est qu'en général on ne peut être transporté sans transition d'un lieu à un autre. Si l'on avait la faculté de bondir de Paris à Florence, de Florence à Venise, de Venise à Naples, ou de fermer au moins les yeux tout le long de la route, l'Italie présenterait des sensations tranchées, inouïes, ineffaçables; mais au lieu de cela, malgré la rapidité des malles-postes, malgré l'agilité des bateaux à vapeur, il faut bien traverser un paysage, il faut bien aborder dans un port; les préparations détruisent alors les sensations. Marseille révèle Naples; la Maison-Carrée et le pont du Gard dénoncent le Panthéon et le Colisée. Toute impression perd alors son inattendu, et par conséquent sa force.

Ainsi est-il de Pompeïa : on commence par visiter le musée de Naples, on s'appesantit sur toutes ces merveilles d'art ou de forme retrouvées depuis deux cents ans que durent les fouilles; bronzes et peintures, on se fait raconter l'histoire de chaque chose, comment et quand elle a été retrouvée, à quel usage elle servait, en quel lieu elle était placée; puis, lorsqu'on s'est bien blasé sur les bijoux, vient le tour de l'écrin.

Nous évitâmes ce premier piège, mais nous ne pûmes en faire autant d'un second : échappés aux Studi, nous retombâmes dans Herculanium.

Herculanium et Pompeïa périrent dans la même catastrophe, et cependant d'une façon toute différente. Herculanium fut enveloppée, étreinte, et enfin recouverte par la lave, sur la route de laquelle elle se trouva; Pompeïa, plus éloignée, fut ensevelie sous cette pluie de cendres et de pierres poncees que raconte Pline le jeune, et dont fut victime Pline l'ancien. Il en résulte qu'à Herculanium tout ce qui pouvait subir l'action du feu fut dévoré par le feu; que le fer, le bronze et l'argent résistèrent seuls; tandis qu'à Pompeïa, au contraire, tout fut garanti, conservé, entretenu, si on peut le dire, par cette molle couche de cendres dont le volcan avait recouvert la ville, on pourrait presque le croire,

dans un simple but d'art et d'archéologie, afin de conserver aux siècles à venir un vivant échantillon de ce qu'était une ville romaine pendant la première année du règne de Titus.

Au moment où l'on retrouva Herculaneum et Pompeïa, elles étaient à peu près aussi perdues que le sont aujourd'hui Stabie, Oplonte et Rétine. Pour Herculaneum, la chose n'était pas étonnante : il fallait presque un miracle pour la retrouver ; Herculaneum dormait au fond d'une tombe de lave profonde de cinquante ou soixante pieds. La pauvre ville d'Hercule semblait bien morte et ensevelie à tout jamais. Mais il n'en était point ainsi de Pompeïa.

Pompeïa n'était point morte, Pompeïa n'était point ensevelie, Pompeïa semblait dormir. Seulement ce qu'on prenait pour le drap de sa couche était le linceul de son tombeau. Pompeïa, couverte seulement à la hauteur de quinze ou vingt pieds, élançait hors de la cendre, qui n'avait pu la couvrir entièrement, les chapiteaux de ses colonnes, les extrémités de ses portiques, les toits de ses maisons ; Pompeïa enfin demandait incessamment secours, et criait jour et nuit du fond de son sépulcre, où elle n'était ensevelie qu'à moitié : « Fouillez ! je suis là ! » Il y a plus : quelques uns prétendent que cette éruption dont parle Pliny ne fut pas celle qui détruisit Pompeïa. Selon Ignarra et Laporte-Dutheil, Pompeïa, à moitié ensevelie, aurait pour cette fois secoué sa couche de sable, et, l'écartant, comme la Ginevra de Florence, serait reparue à la lueur du jour, son voile mortuaire à la main et réclamant son nom trop tôt rayé de la liste des villes ; si bien que, selon eux, la ville ressuscitée aurait encore vécu jusqu'en l'an 471, époque à laquelle le tremblement de terre décrit par Macrillon l'aurait définitivement engloutie. Ceux-ci se fondent sur ce que Pompeïa se trouve encore indiquée sur la carte de Peutinger, qui est postérieure au règne de Constantin, et ne disparaît entièrement de la surface du sol que dans l'itinéraire d'Antonin.

Rien de plus possible, au bout du compte ; et nous ne sommes pas disposé à chicaner Pompeïa sur quatre siècles de plus ou de moins. Mais cependant il y a un fait incontestable qui s'oppose à la reconnaissance pleine et entière de cette résurrection : c'est qu'aucune monnaie de cuivre, d'argent ou d'or n'a été retrouvée, à Pompeïa, postérieure à l'an 79, quoique incalablement encore les empereurs aient continué à faire frapper monnaie, cette haute prérogative du rang suprême à laquelle les souverains tiennent tant. Or, supposez Saint-Cloud enseveli à notre époque et exhumé dans deux mille ans : je suis convaincu qu'on retrouverait dans les fouilles de Saint-Cloud infiniment plus de pièces de cinq, de vingt et de quarante francs à l'effigie de Napoléon, de Louis XVIII, de Charles X et de Louis-Philippe, que de sous parisis et de deniers d'or et d'argent au millésime du quatorzième siècle.

Ce qui est probable, c'est que la cendre, en engloutissant la ville tout entière, avait laissé échapper les trois quarts de la population ; que cette population, soit dans l'espoir de mettre à découvert un jour ses anciennes demeures, soit par cet amour du sol si fortement enraciné dans le cœur des habitants de la Campanie, n'aura pas voulu s'éloigner de l'emplacement qu'elle avait déjà habité ; qu'elle aura élevé un village près de la ville ; que le nouveau bourg aura pris le nom de l'ancienne cité, et que les géographes, en retrouvant ce nom sur la carte de Peutinger, auront pris la fille pour la mère, et auront confondu la tombe avec le berceau.

Cela est si vrai que l'on retrouva entre Bosco-Real et Bosco-Trecase cette nouvelle Pompeïa, laquelle gardait aussi des bronzes magnifiques et des statues du meilleur temps, vieux débris arrachés sans doute à son ancienne splendeur. Mais les maisons qui renfermaient ces bronzes et ces statues étaient, comme architecture et comme peinture, d'une époque de décadence tellement en désaccord avec les chefs-d'œuvre de l'art, qu'on peut croire qu'il y avait plusieurs siècles de différence entre les uns et les autres. Cependant, il faut le dire, la distribution intérieure des appartemens était absolument la même, quoique, selon toute probabilité, cette seconde Pompeïa eût été engloutie quatre siècles après l'ancienne.

Ainsi, comme nous le disions, la renommée de la ville grecque a long-temps survécu à elle-même pour s'éteindre juste au moment où elle allait reparaitre plus brillante que jamais.

D'abord un grand nombre des habitans de Pompeïa retournèrent, la hache et la pioche à la main, fouiller plus d'une fois cette vaste tombe où était restée enfouie la plus grande partie de leurs richesses. Les antiquaires appellent cela une profanation ; il est évident qu'ils ne se seraient pas entendus sur le mot avec les anciens habitans de Pompeïa.

Alexandre Sévère fit fouiller Pompeïa ; il en tira une grande quantité de marbres, de colonnes et de statues d'un très beau travail, qu'il employa dans les constructions nouvelles qu'il faisait faire à Rome, et parmi lesquelles on les reconnaît comme on reconnaît un fragment de la renaissance au milieu de l'architecture napoléonienne.

Puis vint le flot de la barbarie, qui, comme une nouvelle lave, couvrit non seulement les villes mortes, mais encore les villes vivantes. Que devinrent alors Pompeïa et le village qu'elle tenait par la main comme une mère tient son enfant ? Il n'en est plus question, nul ne sait plus rien. Sans doute tout ce qui dépassait cette couche de cendres qui montait, comme nous l'avons dit, plus haut que le premier étage, fut abattu. Chapiteaux, frontons, terrasses se nivelèrent. Quelque temps encore les ruines indiquèrent la place des tombeaux, puis les ruines elles-mêmes devinrent de la poudre ; la poussière se mêla à la poussière ; quelques maigres gazons, quelques arbres rares poussèrent sur cette terre stérile, et tout fut dit : Pompeïa avait disparu ; on chercha vainement où avait été Pompeïa. Pompeïa avait été oublié !

Dix siècles se passèrent.

Un jour, c'était en 1592, l'architecte Dominique Fontana fut appelé par Mutius Cuttavilla, comte de Sarno. Il s'agissait de creuser un aqueduc pour porter de l'eau à la Torre. Fontana se mit à l'œuvre ; et comme la ligne qu'il avait tracée traversait tout le plan de Pompeïa, ses ouvriers allèrent bientôt se heurter contre des fondations de maisons, des bases de colonnes et des degrés de temples. On vint prévenir l'architecte de ce qui se passait ainsi sous terre ; il descendit dans les fouilles, une torche à la main ; reconnut des marbres, des bronzes, des peintures ; traversa des rues, des théâtres, des portiques ; puis, stupéfait de ce qu'il avait vu dans cette nécropole, remonta pour demander au duc de Sarno ce qu'il devait faire. Le comte lui répondit qu'il devait continuer son aqueduc.

Fontana n'était pas assez riche pour entretenir des fouilles à ses frais : il se contenta donc, en artiste pieux qu'il était, de continuer les excavations en réparant à mesure ce qu'il était forcé de détruire ; il passa ainsi

sous le temple d'Isis sans le renverser, et aujourd'hui encore on peut suivre sa marche par les soupireux du canal qu'il traça.

Pendant ce temps Herculanium dormait, plus tranquille que sa sœur en infortune, car sa tombe à elle était plus sûre et plus profonde; mais, comme si une loi de ce monde était qu'il n'y aura pas de repos éternel, même pour les morts, l'heure de sa résurrection sonna avant même qu'eût sonné celle de Pompeia.

Ce fut un prince d'Elbeuf, de la maison de Lorraine, qui comprit le premier quel était le trésor que seize siècles avaient dédaigneusement foulé aux pieds. Marié à une fille du prince de Salse, et désirant embellir une maison de campagne qu'il avait achetée aux environs de Portici, il commença d'acheter aux paysans des environs tous les fragmens d'antiquités qu'ils lui apportèrent. D'abord il prit tout ce qu'on lui apporta; puis, comme avec l'abondance son goût devint plus difficile, il exigea que les choses eussent une certaine valeur pour en faire l'acquisition. Enfin, voyant qu'on lui apportait chaque jour de nouvelles richesses, il résolut de remonter lui-même à cette source et fit venir un architecte. L'architecte demanda des renseignemens aux paysans, reconnut des localités, et prit si bien ses mesures que dès sa première fouille, exécutée vers l'an 1720, on retrouva deux statues d'Hercule, on découvrit un temple circulaire, soutenu par quarante-huit colonnes d'albâtre, vingt-quatre extérieures, vingt-quatre intérieures; et enfin on mit au jour sept nouvelles statues grecques, que le libéral prince d'Elbeuf donna en pur don au prince Eugène de Savoie.

Mais, comme on le comprend, la chose fit grand bruit: on exagéra encore les merveilles de la ville souterraine; le gouvernement intervint et ordonna au prince d'Elbeuf d'interrompre ses excavations. Les fouilles restèrent quelque temps suspendues.

Enfin, le jeune prince des Asturies, don Carlos, monta sur le trône de Naples sous le nom de Charles III, fit bâtir le Palais de Portici, et, achetant la maison du prince d'Elbeuf avec tout ce qu'elle contenait, reprit les fouilles et les fit continuer jusqu'à quatre-vingts pieds de profondeur. Ce ne fut plus alors un monument solitaire ou un temple isolé que l'on rencontra: ce fut une ville tout entière disparue sous la lave, gisante entre Portici et Resina, et que sa position d'abord, puis des inscriptions, les unes grecques, les autres latines, firent reconnaître pour l'ancienne ville d'Herculanium.

Mais l'extraction de cette cité n'était point facile; la cité était emboîtée dans son moule de lave; il fallait briser le bronze pour arriver à la pierre: on s'aperçut bientôt des frais énormes que nécessitait ce travail inconnu, et après quelques années on y renonça. Ces quelques années avaient cependant produit des trésors.

Il faut dire aussi que l'attention fut tout à coup détournée d'Herculanium et se reporta sur Pompeia. Déjà, vers la fin du siècle précédent, on avait trouvé dans des ruines, sur les bords du fleuve Sarno, un trépied et un petit Priape en bronze; puis d'autres objets précieux avaient été le résultat d'une fouille particulière faite en 1689, à environ un mille de la mer, sur le flanc oriental du Vésuve; enfin, en 1748, des paysans creusent un fossé, quelque chose leur résiste; ils redoublent d'efforts, découvrent des monumens, des maisons, des statues; la ville ensevelie revoit le jour, la cité perdue est retrouvée; Pompéia sort de son tombeau, morte il est

vrai, mais belle encore, comme au jour où elle y est descendue. Jusqu'à cette heure on a évoqué l'ombre des hommes : de ce moment on va évoquer le spectre d'une ville. L'antiquité, racontée par les historiens, chantée par les poètes, rêvée par les savans, a pris tout à coup un corps : le passé se fait visible pour l'avenir.

Malheureusement, comme nous l'avons dit, une sensation peut être détruite, du moins en partie, par la progression. Ainsi est-il généralement de Pompeïa, qui, pour son malheur, a Herculaneum sur son chemin. En effet, Herculaneum, au lieu d'irriter la curiosité, la fatigue : on descend dans les fouilles d'Herculaneum comme dans une mine, par une espèce de puits ; ensuite viennent des corridors souterrains où l'on ne pénètre qu'avec des torches ; corridors noircis par la fumée, qui de temps en temps laissent entrevoir, comme par la déchirure d'un voile, le coin d'une maison, le péristyle d'un temple, les degrés d'un théâtre ; tout cela incomplet, mutilé, sombre, sans suite, sans ensemble, et par conséquent sans effet. Aussi, au bout d'une heure passée dans ces souterrains, le plus terrible antiquaire, l'archéologue le plus obstiné, le plus infatigable curieux, n'éprouvent-ils qu'un besoin, celui de respirer l'air du ciel, ne ressentent-ils qu'un désir, celui de revoir la clarté du jour. Ce fut ce qui nous arriva.

Nous nous remîmes en route après avoir visité cette momie de ville, et nous reprîmes la route qui conduit de Naples à Salerne. A une demi-lieue de la tour de l'Annonciation, une route s'offrit tracée sur le sable, s'enfonçant vers la gauche, et présentant à son entrée un poteau avec cette inscription : *Via di Pompei*. Nous la prîmes, et au bout d'une demi-heure de marche nous rencontrâmes une barrière qui s'ouvrit devant nous, et nous nous trouvâmes à cent pas de la maison de Diomède, et par conséquent à l'extrémité de la rue des Tombeaux.

Là, il faut le dire, malgré le tort qu'Herculaneum fait à Pompeïa, l'impression est vive, profonde, durable ; cette rue des Tombeaux est un magnifique péristyle pour entrer dans une ville morte ; puis, tous ces monumens funèbres placés aux deux côtés de la route consulaire au bout de laquelle s'ouvre béante la porte de Pompeïa, ne dépassant pas la couche de sable qui les recouvrait, se sont conservés intacts comme au jour où ils sont sortis des mains de l'artiste : seulement le temps a déposé sur eux en passant cette belle teinte sombre, ce vernis des siècles, qui est la suprême beauté de toute architecture.

Joignez à cela la solitude, cette poétique gardienne des sépulcres et des ruines.

Que serait-ce donc, je le répète, si l'on n'avait point passé par Herculaneum ! Qu'on se figure, sous un soleil ardent, ou, si l'on aime mieux, sous un pâle rayon de la lune, une rue large de vingt pas, longue de cinq cents, toute sillonnée encore par les roues des chars antiques, toute garnie de trottoirs pareils aux nôtres, toute bordée, à droite et à gauche, par des monumens funéraires, au dessus desquels se balancent quelques maigres et tristes arbustes poussés à grand'peine dans cette cendre ; offrant à son extrémité, comme une grande arche à travers laquelle on ne voit que le ciel, cette porte, par laquelle on allait de la ville des morts à la ville des vivans ; qu'on entoure tout cela de silence, de solitude, de recueillement, et l'on aura une idée, bien incomplète encore, de l'aspect mer-

voileux que présente le faubourg de Pompeia, appelé par les anciens le bourg d'Augustus Félix, et par les modernes la *rue des Tombeaux*.

Nous nous arrêlâmes, ne songeant plus à ce soleil de trente degrés qui tombait d'aplomb sur nos têtes, moi, pour prendre le nom de tous ces monuments, Jadin, pour faire un croquis de cette vue. On eût dit que nous avions peur de voir disparaître tout ce panorama d'un autre âge, et que nous voulions le fixer sur le papier avant qu'il s'envolât comme un songe ou qu'il s'évanouît comme une vision.

Au commencement de la rue s'ouvre la première maison déterrée. Par un hasard étrange, c'est une des plus complètes : cette maison était celle de l'affranchi Arrius Diomède.

Que notre lecteur se tranquillise, nous ne comptons pas l'entraîner dans une excursion domiciliaire. Nous visiterons trois ou quatre des maisons les plus importantes, nous entrerons dans une ou deux boutiques, nous passerons devant un temple, nous traverserons le Forum, nous ferons le tour d'un théâtre, nous lirons quelques inscriptions, et ce sera tout.

XIII

La Rue des Tombeaux.

La première, la seule maison même, je crois, de la rue des Tombeaux qui soit découverte, est celle de l'affranchi Arrius Diomède ; vaste tombeau elle-même, car, dans sa galerie souterraine, où l'on descend par le jardin, on retrouva vingt squelettes.

Arrius Diomède ne démentait pas le proverbe : Riche comme un affranchi. Sa maison est comme celle d'un millionnaire. A défaut de gravure, essayons de faire comprendre par la description ce que c'était que la maison d'un millionnaire romain.

Quand nous disons que celle-ci appartenait à Arrius Diomède, il ne faut pas prendre à la lettre ce que nous disons : depuis qu'un Florentin a fait contre moi un volume parce que j'avais écrit *Corso Donati* au lieu de *Cocco dei Donati*, et *Jacob* de Pazzi au lieu de *Jacques* de Pazzi, je deviens méticuleux en diable en matière de noms, et je mets plutôt deux points sur un i que de n'en pas mettre du tout.

Ce qui a fait donner à la belle villa que nous al'ons décrire l'appellation sous laquelle elle est connue, c'est que le tombeau le plus voisin d'elle est consacré à la famille de l'affranchi Diomède. Cette fois, il n'y avait pas à s'y tromper, car il portait l'inscription suivante :

M. ARRIUS. I. L. DIOMEDES

SIBI. SUIS. MEMORIAE

MAGISTER. PAG. AUG. FELIC. SUB. URD.

Ce qui voulait dire : « Marcus Arrius Diomède, affranchi de Julia, maître du bourg Augustus Felix, près de la ville, a élevé ce tombeau à sa mémoire et à celle des siens. »

Or, après que la maison avait donné un nom au tombeau, le tombeau à son tour en donna un à la maison.

Non seulement c'était une maison de la plus suprême élégance, et bâtie à une des plus heureuses époques de l'art romain, c'est-à-dire sous le règne d'Auguste ; mais encore c'était un des plus grands édifices par-

ticuliers de Pompeïa : deux étages restent debout ; le troisième manque.

On monte quelques degrés, puis on entre par une petite porte dans une cour ouverte, environnée de quatorze colonnes : cette cour, comme toutes les cours antiques, avait la forme d'un cloître ; ces colonnes soutenaient un toit dont l'inclinaison intérieure versait les eaux dans un petit canal ; aussi cette cour s'appelait-elle l'impluvium.

C'est en côtoyant cette cour et en se promenant à l'abri de ce toit, lorsqu'ils n'étaient pas au forum ou lorsqu'il pleuvait, que les Romains, ces éternels promeneurs, passaient leur vie. Les murs de ces portiques étaient élégamment peints à fresque, ressemblance qu'ils avaient de plus avec les cloîtres des riches couvent de Saint-Marc, à Florence.

Cette cour faisait ordinairement le centre des maisons romaines ; toutes les portes des différens appartemens, depuis celles des esclaves jusqu'à celle du maître de la maison, s'ouvraient sous ces portiques. Le patron, en s'y promenant, voyait à peu près tout ce qui se passait chez lui.

Un petit jardin, qui devait être plein de fleurs, était au milieu de cette cour, traversée par le canal dont nous avons parlé, lequel recevait l'eau de pluie et la conduisait à deux citernes. Ces citernes avaient des margelles de pierres volcaniques, et dans une de ces pierres on retrouvait la cannelure qui fixait la corde à l'aide de laquelle on tirait l'eau. Tout ce qui ne devait pas être planté était pavé avec des morceaux de mosaïque maintenus par un enduit de tuile pilée. Au dehors et sous le portique était une niche contenant une petite statue de Minerve.

À droite étaient les chambres pour les esclaves ; au milieu de ces chambres, il y avait un petit escalier qui conduisait à l'étage supérieur. On retrouva dans cet étage, qui était probablement un grenier, de la paille et de l'orge. À côté de l'escalier étaient les amphores et une armoire ; à gauche se trouvaient les bains. Les bains faisaient chez les Romains la jouissance suprême de la vie intérieure. Aussi, au contraire de chez nous, où l'on possède à grand'peine un simple cabinet de toilette, les bains, dans une maison romaine, occupaient-ils en général le sixième de l'appartement.

C'est que c'était une très grande affaire que de prendre un bain sous le règne des douze Césars.

Chez nous, on se blottit dans une baignoire plus ou moins courte. Heureux ceux qui ont de petites jambes ou de grandes baignoires !

Puis, après une demi-heure passée à se tourner et à se retourner pour éviter les crampes, on sonne, on s'essuie avec du linge froid ou brûlant, on se rhabille et l'on sort.

Chez les Romains, c'était tout autre chose.

Voyez plutôt les bains de l'affranchi Arrius Diomède.

Il y avait d'abord une première chambre. Dans cette première chambre, on trouva un bassin pour le bain froid. Ce bassin était entouré d'un joli petit portique avec des colonnes octogones, au fond duquel était un fourneau ; sur ce fourneau étaient un chaudron et une poêle à deux anses encore noircis par la fumée, un gril de fer, plusieurs pots de terre et une casserole.

Il paraît que, comme nous, les Romains se faisaient quelquefois servir à déjeuner dans leurs bains froids.

Il y avait ensuite une seconde chambre : c'était celle où ceux qui voulaient prendre les bains chauds se déshabillaient ; on l'appelait *apodyte-*

rium. Puis il y avait une troisième chambre : c'était celle où étaient à la fois le bain chaud et la fournaise. La fournaise était une construction de brique pareille à un poêle ; seulement sa forme était longue au lieu d'être élevée. Trois vases de cuivre contenaient de l'eau portée à des degrés différens : l'eau froide, l'eau tiède et l'eau chaude. Des tuyaux de plomb, qui servaient de conducteurs à cette eau, s'ouvraient par des robinets à peu près pareils aux nôtres, et permettaient au baigneur de hausser ou diminuer la température de son bain.

Alors on quittait le rez-de-chaussée et l'on montait au premier étage. Là, exactement au dessus de l'autre, se trouvait une petite chambre que l'on appelait l'étuve. On y pénétrait après avoir traversé une autre chambre, où l'on déposait les vêtemens dont on s'était couvert pour monter du rez-de-chaussée au premier étage. De cette première chambre, on traversait le tepidarium, où l'on ne s'arrêtait qu'au retour, et l'on entrait dans l'étuve. C'est dans cette étuve, située, comme nous l'avons dit, au dessus de la fournaise, qu'on prenait le bain de vapeur.

Une fenêtre s'ouvrant sur la petite cour servait à donner de l'air au baigneur quand il était sur le point d'étouffer. Une lampe était posée dans une niche qui donnait à la fois dans l'étuve et dans le tepidarium, et qui, lorsqu'on voulait prendre des bains le soir, éclairait les deux appartemens.

Aujourd'hui que les bains russes sont à la mode, il est inutile de décrire cette douleur graduée dont les anciens s'étaient fait une jouissance. Lorsqu'ils avaient passé dans l'étuve le temps qu'ils voulaient consacrer à fondre, ils repassaient dans le tepidarium. Là, un esclave attendait le baigneur ; il tenait d'une main une fiole et de l'autre un frottoir. Le frottoir était composé de petites lames d'ivoire, d'argent ou d'or, pareilles, moins les dents, à celles d'une étrille, et s'appelait *strigilis*. La petite fiole contenait une huile parfumée et se nommait *guttum*. D'abord, l'esclave grattait le baigneur avec le *strigilis*, puis il inclinait au dessus de sa tête et de ses épaules le *guttum*, en laissait tomber quelques gouttes d'huile odorante qu'il lui étendait par tout le corps avec la main. Le tepidarium, comme l'étuve, avait une fenêtre ; mais cette fenêtre l'emporte fort en célébrité sur la fenêtre sa voisine. Cela tient à ce que, dans ses châssis de bois réduits en cendre, on retrouva quatre carreaux de vitre.

Or, au moment où on les retrouva, un savant italien venait de prouver, dans un ouvrage en quatre volumes in-quarto, que les anciens ne connaissaient pas le verre.

Le libraire qui avait imprimé l'ouvrage fut ruiné, mais l'auteur n'en resta pas moins un savantissime.

Outre cette fenêtre, on retrouva dans le tepidarium des sièges en bois, et à terre, à côté de l'un d'eux, le fond d'un panier.

De cette chambre, où se terminait l'opération du bain, on repassait dans l'apodyterium, où l'on se rhabillait avec les vêtemens que les esclaves avaient montés, et tout était fini.

L'empereur Commode prenait par jour sept bains dans le genre de celui-ci. Il devait lui rester, comme on le voit, pour les soins de son empire, encore moins de temps qu'il n'en restait à Orosmane, lequel, s'il faut en croire M. de Voltaire, n'y donnait cependant qu'une heure.

Des bains nous passâmes dans une espèce de dépense attenante aux

chambres à coucher. Dans cette dépense, on trouva à terre, et au pied d'une table de marbre soutenue par la statue d'une jeune prêtresse, plusieurs vases de cuisine.

Dans les chambres à coucher, on ne retrouva rien que des peintures encore fraîche, des mosaïques et des marbres. Au reste, toutes ces chambres à coucher, éclairées par la porte seulement, étaient petites et devaient être fort peu confortables.

Au milieu de ces chambres était une salle à manger, bâtie en forme d'hémicycle, et dans laquelle on voit encore la place de la table. On y retrouva des vases de terre et de bronze, des moules à pâtisserie de la forme des nôtres, deux petits trépieds destinés à soutenir les lampes quand on dînait ou soupait à la lumière; deux petits bassins à laver les mains; deux candelabres, dont l'un avait la forme d'un tronc d'arbre; deux couteaux avec des manches d'os; enfin, des anneaux avec de petites plaques pour les armoires. Tout autour des murailles étaient peintes des fresques représentant des poissons de toute forme et de toute couleur, lesquelles, outre la porte, étaient éclairées par trois fenêtres donnant sur la campagne, et s'ouvrant à l'orient et au midi.

Dans l'autre face du portique s'ouvrait l'*exedra*, ou le salon de réception. Quelques cabinets aboutissaient à ce salon; dans l'un d'eux on retrouva une table ronde en marbre blanc, ornée de deux têtes de tigre, dont chacune faisait jaillir l'eau par sa bouche; des médaillons de marbre représentant Vulcain près de son enclume; une femme ailée, tenant d'une main un papillon et de l'autre un flambeau qu'elle approche d'un autel, auquel elle va mettre le feu; un Hercule appuyé sur sa massue avec une peau de lion, un carquois et des flèches; des faunes avec un vase et un thyrses dans les mains; cinq petits masques troués à la place des yeux et de la bouche; enfin un lièvre qui grignotte des fruits.

Puis, des étages supérieurs étaient tombés, dans ce salon et dans les cabinets voisins, des vases d'argent sculptés, un vase de cuisine en bronze, des pièces de monnaie, dont une était de Naples antique, c'est-à-dire avait déjà près de cinq cents ans à cette époque; enfin, différens morceaux d'ivoire détachés d'une petite statue qu'ils recouvraient, et qui servaient d'ornement à un meuble.

De l'*exedra* on passe sur une terrasse; cette terrasse dominait le quartier des esclaves. Dans ce quartier on trouva une bouteille suspendue à un clou, des vases de terre cuite, une lampe, quatre bèches et un râteau de fer; un couteau à manche d'os, des vases de verre et des monnaies de bronze: c'était l'ameublement et la richesse de la pauvre petite colonie.

Près d'une porte étaient un squelette d'homme et un squelette de brebis: la brebis avait encore sa clochette.

Outre les pièces que nous avons décrites, il y avait encore un appartement d'été; on descendait dans cet appartement par un petit escalier; les pièces en étaient voûtées, ornées de fresques et pavées en mosaïque. Les peintures qui couvraient les murailles de la plus grande de ces pièces représentaient une Uranie, une Melpomène, une Minerve, un pédagogue assis, tenant un bâton à la main et ayant un coffre plein de papyrus à ses pieds; des génies et des bacchantes qui dansent en pinçant de la sambuc, ce qui fit croire que cette chambre était une bibliothèque. Un reste de tapis en couvrait le pavé.

De cette chambre, et en traversant le jardin, on descend dans une

galerie souterraine ; c'est dans cette galerie que s'étaient réfugiés les habitants de la maison. On y retrouva vingt squelettes appuyés au mur : deux de ces squelettes appartenaient à des enfans ; un troisième était, selon toute probabilité, celui de la maîtresse de la maison, car on lui trouva au bras deux bracelets et aux doigts quatre anneaux. Tous avaient été étouffés par la cendre ; et comme à cette cendre avaient succédé des torrens d'eau, elle avait été changée en un limon qui s'était séché lentement, enveloppant les cadavres comme un moule. Aussi, lorsqu'on les trouva, ces cadavres étaient-ils parfaitement conservés ; mais à peine les touchait-on du bout du doigt qu'ils tombèrent réduits en poudre, et ne laissèrent debout que leurs ossemens. Le limon qui les emboîtait demeura plus solide, et l'on conserve au musée de Naples un fragment de cette terre dans lequel est empreint un magnifique sein de femme à la surface duquel on distingue les plis d'une robe de mousseline. Un second fragment garde le moule de deux épaules ; un troisième, le contour d'un bras ; tout cela jeune et arrondi, tout cela magnifique de forme.

En outre, on trouva à terre deux colliers d'or, dont l'un est orné de neuf plaques d'émeraudes, et dont l'autre portait une chaînette au bout de laquelle pendaient deux feuilles de pampre ; deux anneaux d'argent, une grosse épingle, un candelabre dont le pied était formé par trois jambes d'homme, un paquet de clés, deux améthystes, sur l'une desquelles était gravée une Vénus Anadyomène, dans la même pose que la Vénus de Médicis ; enfin trente-une pièces de monnaie presque toutes consulaires et quarante-quatre autres presque toutes impériales ; parmi lesquelles étaient plusieurs Galba et plusieurs Vespasien.

Mais dans cette galerie funèbre n'étaient point renfermés tous les cadavres. Un autre squelette fut retrouvé près de la porte qui donnait du côté de la mer ; celui-là, sans doute, était le squelette du maître de la maison, car il tenait dans une main une clé et dans l'autre une bague et un rouleau de dix pièces d'or à l'effigie de Néron et d'Agrippine, de Vitellius, de Vespasien et de Titus, quatre-vingt-huit pièces d'argent impériales et consulaires au nombre desquelles étaient un Marc-Antoine et une Cléopâtre, et enfin quelques sous en bronze à l'effigie d'Auguste et de Claude. A quelques pas du cadavre de cet homme, on trouva encore deux autres squelettes auprès de quels étaient cinq médailles de bronze ; puis, hors de la porte et en s'avancant vers la mer, neuf autres squelettes encore, appartenant probablement à la famille d'Arrius Diomède. On sait que les anciens entendaient par famille cette innombrable troupe d'esclaves et de chiens attachée à toute riche maison.

Aux angles de ces appartemens inférieurs étaient deux cabinets, dans l'un desquels on trouva un squelette ayant au poignet un bracelet de bronze, au doigt un anneau d'argent, à la main une faucille de fer. Près de ces cabinets étaient deux enclos, qui, selon toute apparence, avaient été recouverts d'un treillage garni de vigne et qui devait servir de jeu de boules. Enfin, hors de la maison et s'étendant du côté de la mer, on retrouva un champ labouré à sillons, près duquel était une aire pour battre le blé.

Une vaste enceinte séparait du côté opposé la maison de la rue ; elle était entourée d'un mur solide, appuyé à un terre-plain percé de tuyaux. Cette enceinte était le cimetière des esclaves. En la fouillant, on y trouva

une grande quantité d'os humains, et les coquilles des limaçons qu'on avait l'habitude de manger aux repas mortuaires.

Quant au tombeau préparé par le maître de la maison pour lui et les siens, et dans lequel reposaient son frère aîné et Arria, sa huitième fille, nous avons déjà dit qu'il s'élevait sur la rue, et que cette demeure des morts rivalisait d'élégance et de richesse avec la demeure des vivans.

Parmi ces tombeaux qui bordent les deux côtés de la voie consulaire, les plus remarquables après celui de la famille Diomède sont les tombeaux des deux Tyché, et le cénotaphe de Calventius.

Le premier que l'on rencontre est celui de Névoleïa Tyché, découvert en 1813. C'est un large piédestal formé par cinq rangs de longues pierres volcaniques que surmontent deux degrés soutenant un autel de marbre. Sur cet autel est placé le buste de Nevoleïa. Au dessous du buste on lit une inscription latine de laquelle nous nous contentons de donner une traduction : « Nevoleïa Tyché, affranchie de Julie, à elle-même, et à Caius Munatius Faustus Augustal qui, avec le consentement du peuple, reçut des décurions le bisellium pour ses mérites. — Nevoleïa Tyché, de son vivant, a élevé ce monument à ses affranchis et affranchies et à ceux de Caius Munatius Faustus. »

Ce tombeau est orné de trois bas-reliefs, tous trois assez curieux.

Le premier qui s'offre à la vue du côté de Naples est un navire qui entre dans le port. De petits génies en carguent les voiles; un homme est au gouvernail; la tête de Minerve orne la proue.

Dans un pays où, comme du temps de Figaro, on ne peut écrire sur rien qui touche au gouvernement, à la politique, à l'administration, à la littérature, ni à quelque chose que ce soit, on comprend combien l'on a écrit de volumes sur cette sculpture. Cette sculpture, c'était une bonne fortune. Les savans n'auraient donné pour rien au monde cette sculpture, c'était leur pain quotidien. Il a peut-être paru cinquante volumes sur cette bienheureuse sculpture. Dieu fasse paix à ceux qui les ont écrits! Dieu fasse miséricorde à ceux qui les ont lus!

Les uns y ont vu une allégorie, les autres une réalité.

Ceux qui ont vu une allégorie se sont extasiés sur la pensée qu'elle représentait. Le navire de la Vie, conduit par la Sagesse, touche au port de la Tombe, après avoir traversé les écueils des Passions.

Ceux-là se sont appuyés sur un passage de Pope, qui est venu seize siècles plus tard; mais cela ne fait rien : les grandes vérités sont de tous les temps.

Le passage disait : « Nous faisons voile de différentes manières sur le vaste océan de la vie. La Raison est la carte; la Passion est le vent. » Cela rappelle de la science rétrospective.

Ceux qui y ont vu une réalité ont dit tout bonnement que, comme Munatius exerçait le commerce maritime, ce bas-relief n'était rien autre chose que le prospectus posthume de sa profession. Ceux-ci se sont appuyés sur ce passage de Pétrone, où Trimalcyon, qui était marchand, dit à Albine : « Je te prie aussi que les navires que tu sculpteras sur mon tombeau aillent à pleines voiles, et que je sois assis au tribunal avec ma toge, avec cinq anneaux d'or et avec un sac rempli d'argent pour le jeter au peuple. » Ceci est de la science prospective; que les savans me permettent de risquer le mot.

On comprend que la question était grave. Aussi la lutte, commencée

en 1813, existait-elle encore en 1815, plus acharnée que jamais. Positivistes et allégoristes en appelaient à toutes les académies italiennes, depuis celle de Naples jusqu'à celle de Saint-Marin. L'un d'eux, plus exaspéré que les autres, allait partir pour Paris afin de soumettre cette énigme à l'Institut. Il était venu, trois jours avant son départ, me proposer sérieusement de faire en français la traduction des deux volumes qu'il avait écrits sur cette question européenne. Je mis ce monsieur à la porte.

Le bas-relief opposé, c'est-à-dire celui qui regarde Pompeia, représente le bisellium dont il est question dans l'építaphe. Vous ne savez peut-être pas ce que c'est que le bisellium ; je vais vous le dire. Dépuis que j'habite l'Italie, je deviens savant à mon tour. Pardonnez-moi mes offenses comme je les pardonne à ceux qui m'ont offensé.

Le bisellium, dont la forme serait encore inconnue sans le précieux bas-relief que nous a conservé la tombe de Nevoleia, est un banc oblong garni d'un coussin, orné de franges, avec un tabouret au dessous. Le citoyen qui avait eu le bonheur d'obtenir le bisellium avait le droit de s'asseoir tout seul dans les assemblées publiques sur ce siège où cependant on pouvait tenir à deux. Ces honneurs du bisellium étaient fort enviés des Pompéiens, qui, à ce qu'il paraît, aimaient par dessus toute chose à avoir les coudées franches. Cela ressemblait beaucoup aux gens vertueux de Saint-Just, à qui le jeune conventionnel voulait qu'on accordât le privilège de se promener le dimanche avec un habit gris-perle et un bouquet de roses au côté.

Quant au bas-relief du milieu, c'est-à-dire quant à celui qui donne sur la rue, il représente le sacrifice qui eut lieu aux funérailles mêmes de Munatius Faustus. Un jeune prêtre pose l'urne sur l'autel, tandis qu'un enfant l'assiste. A droite sont les décurions, les officiers du municipium et les *sevirii augustales*, dont Munatius avait l'honneur de faire partie, et qui viennent rendre leurs derniers devoirs à leur collègue. A gauche, un groupe d'hommes et de femmes s'avance vers l'autel et présente des offrandes. Parmi ces dernières, une jeune fille se renverse accablée de douleur. Les savans, de leur autorité privée, ont décidé que ce personnage était Nevoleia elle-même. Je n'ai absolument rien à dire contre cette opinion.

Après avoir fait le tour de ce magnifique tombeau, et tandis que Jadin en faisait un croquis, je descendis dans le colombarium. C'était une petite chambre de six ou huit pieds carrés ; une niche pratiquée dans la muraille contenait une grande urne d'argile, pleine de cendres et d'os. Les mêmes savans ont décidé que c'étaient les restes de Nevoleia et de Munatius, sentimentalement réunis les uns aux autres pour l'éternité. D'autres urnes contenaient d'autres ossemens, et de plus les pièces de monnaie destinées à Caron. L'Académie de Naples s'occupe à décider en ce moment si ce n'est pas de cette coutume antique que vient l'habitude de payer un sou en traversant le pont des Arts.

En outre, on trouva sur le sol trois vases de terre renfermés dans trois vases de plomb ; un de ces vases contenait de l'eau ; les autres, de l'eau, du vin et de l'huile sur laquelle surnageaient des ossemens. Au fond, il y avait un précipité de cendres et de substances animales. C'étaient les restes des libations et des essences qu'on répandait d'ordinaire sur les reliques des morts, lorsqu'on les déposait dans le sépulcre après les avoir recueillis du bûcher.

Le sépulcre de la seconde Tyché n'était pas moins curieux que celui de la première. C'est un cénotaphe de la même forme à peu près que celui que nous venons de décrire, surmonté par un cyppe que couronne une tête humaine vue de face, portant des cheveux réunis en tresses et noués derrière le cou. Sur cette tête est gravée l'inscription suivante qui a donné force tablature aux savans, et qui cependant me paraît on ne peut plus simple :

JUNONI
TYCHES JULIÆ
AUGUSTÆ VENER.

On voit que les anciens, sous le rapport de la courtoisie, étaient encore plus avancés que nous. Tout titre qui les rapprochait des princes les honorait, quel que fût ce titre. Ouvrez Tacite, et vous verrez que Pétrone remplissait glorieusement près de Néron l'emploi que Tyché avait accepté près de Julie. Bref, après avoir gagné sa retraite, Tyché se retira à Pompeïa, où probablement elle fit pénitence pour sa vie passée, puisqu'en mourant elle se recommandait à Junon, la plus rogue de toutes les déesses. Il est vrai que les savans expliquent cette anomalie, en disant que les divinités protectrices des femmes s'appelaient *junons*, et celles des hommes *génies*; mais alors il me semble qu'il y aurait un pluriel au lieu d'un singulier, et qu'on lirait sur l'épithaphe *Junonibus* et non *Junoni*. Je soumets cette observation à MM. les archéologues avec toute l'humilité d'un néophyte.

Le tombeau de Calventius, découvert en 1813, est, comme celui des deux Tychés, du beau temps de l'architecture romaine. Aussi, comme pour le défendre des injures des passans, est-il environné de murailles sans ouverture. Sa matière est de marbre blanc, ses ornemens sont d'un beau style, et il se termine par deux enroulemens de palmes avec des têtes de béliers. C'était, comme Munatius Faustus, un augustal; comme Munatius Faustus, il jouissait des honneurs du bisellium.

Voici son épithaphe :

« A Caius Calventius Quietus Augustal. L'honneur du bisellium lui a été décerné par le décret des décurions, et avec le consentement du peuple, à cause de sa magnificence. »

Le cénotaphe de Calventius est massif, c'est-à-dire que c'est un tombeau honorifique. Le mur qui l'entoure et le protège avait fait croire qu'en pénétrant dans l'intérieur, on y trouverait quelque trésor caché. En conséquence, on brisa le monument du côté qui regarde l'ouest. Mais alors on s'aperçut que l'on venait de commettre un sacrilège inutile.

Deux couronnes de chêne indiquent qu'à l'honneur du bisellium Calventius joignait l'honneur plus insigne encore d'avoir reçu la couronne civique.

Outre les quatre tombeaux que nous venons de décrire, il y en a une soixantaine d'autres devant lesquels nous nous contentons de faire passer le lecteur, comme Ruy Gomez de Sylva fait passer Charles-Quint devant une partie de ses aïeux. Seulement, nous le prévenons, comme le fait le respectable tuteur de dona Sol, que nous en passons, et des meilleurs, afin d'arriver plus vite à la porte de Pompeïa.

XIV

Petites Affiches.

Nous suivîmes la voie consulaire et nous arrivâmes à la porte d'Herculanum. Disons un mot de la voie consulaire et de la porte d'Herculanum ; puis nous ferons un tour dans la ville même de Pompéïa.

La voie consulaire était un rameau de cette fameuse voie Appienne qui allait de Rome à Naples ; elle la joignait au nord à Capoue, et s'étendait au midi jusqu'à Reggio : c'était la troisième voie romaine décrite par Strabon, qui passait par le pays des Brutiens, la Lucanie, le Samnium, la Campanie, où elle rejoignait la voie Appienne.

Ces grands chemins étaient sous l'inspection des censeurs, qui devaient les tenir en bon état. Tite-Live trace à ces estimables magistrats les devoirs qu'ils avaient à remplir à cet égard. « Les censeurs, dit-il, doivent, dans l'intérieur des villes, faire construire les chemins avec de la pierre de silex ; mais, dans la campagne et hors les murs, c'est avec des cailloux que les routes et les trottoirs doivent être fabriqués. » Or, qu'étaient-ce que ces chemins en cailloutis, si ce n'est nos routes ferrées ? M. Macadam est un grand plagiaire d'avoir donné la recette comme de lui, tandis qu'elle date, ainsi qu'on le voit, d'une vingtaine d'années avant le Christ.

La ville de Pompéïa est encore aujourd'hui pavée selon les réglemens de l'époque. Seulement, hors des murs, dans la campagne, les routes se sont un peu détériorées, et il n'y aurait pas de mal que les censeurs s'en occupassent.

Quant à la porte d'Herculanum, il n'y faut rien changer, elle est bien celle qui convient à la nécropole à laquelle elle donne entrée : ruine qui conduit à des ruines, poterne sans gardes qui mène à une ville sans habitans.

Sa voûte s'est écroulée, lassée qu'elle était de porter dix-sept siècles. La herse s'est faite poussière comme la poussière qui la couvrait ; mais les ouvertures latérales, plus étroites et plus basses, ont conservé leurs voûtes ; on voit encore la rainure où glissait la barrière disparue.

En arrivant sur le seuil de Pompéïa, on s'arrête un instant, on regarde autour de soi, on regarde devant soi, on plonge les yeux devant toutes les courbures des rues, dans tous les angles des ruines, dans tous les plis du terrain ; on ne voit pas un être vivant ; on écoute, on n'entend pas un seul bruit.

Alors se présente un escalier aux larges marches ; cet escalier conduit aux murailles publiques, qui furent découvertes de 1811 à 1814, c'est-à-dire pendant le règne de Murat.

Ces murailles furent bâties, comme celles de Fiesole, de Rosello et de Volterra, avec de grandes pierres de travertin à leur base, et dans leur partie supérieure avec des pierres volcaniques posées les unes sur les autres, sans autre lien que leur propre aplomb, sans autre ciment que leur seul poids. Trois chars pouvaient y passer de front, et aujourd'hui l'on peut s'y promener comme aux jours de Sylla et de Cicéron.

Des lettres osques et étrusques sont gravées sur le revers de chaque pierre ; on suppose que, ces pierres se taillant d'avance dans la carrière

d'où on les tirait, les lettres étaient des signes tracés par les ouvriers pour reconnaître la position qu'était destinée à occuper chacune d'elles.

Du haut de cette muraille on plane, comme Asmodée, sur une ville sans toits.

En redescendant de la muraille, on trouve à gauche la maison du triclínium; un banc recouvert d'une treille lui a fait donner ce nom gastronomique. Elle avait été mise par son maître sous la garde de la Fortune, dont on retrouva l'image dans une espèce de petite chapelle.

En face de cette maison est celle de Jules Polybe. Il n'y avait point à se tromper sur celle-là, le nom de JULIVS POLIBIVS étant écrit sur la porte en lettres noires.

Maintenant, quelle était sa destination? Les savans veulent, les uns que ce soit une auberge, les autres un relais de poste. Ils se fondent sur ce qu'on y a trouvé des ossements de chevaux et des pièces de fer qui ne pouvaient être que des essieux.

Après cette maison s'élève un grand pilier dont la nature occupa fort l'académie d'Herculanum. Elle prétendit d'abord, entre autres choses, que cette image était un talisman contre la jettatura, et puis elle y reconnut une enseigne de bijoutier. Comme cette opinion était la moins plausible, tout le monde s'y rallia.

Il est vrai que les fouilles exécutées dans la maison attenante produisirent une quantité très grande d'objets pareils en corail, en or et en argent, lesquels se portaient autrefois, comme se portent encore aujourd'hui à Naples les mains et les cornes. Il faut dire le pour et le contre.

Mais ce qui nous frappa surtout, c'est la quantité, c'est la variété des inscriptions en lettres noires ou rouges, en caractères osques ou samuites, en latin ou en grec, qui couvrent les murailles. Londres, la ville des puffs par excellence, où chaque coin de muraille blanche est loué, où les affiches, après s'être hissées du premier au second étage, grimpent du second étage au troisième, enjambent le toit et vont se coller à la cheminée, Londres est, sous ce rapport, bien en arrière de Pompeïa : qu'est-ce qu'un malheureux lambeau de papier que le premier vent emporte, que la première pluie décolle, que le premier gamin arrache, près de cette encre indélébile qui dure depuis dix-huit cents ans!

Aussi, au lieu d'entrer tout d'abord dans les maisons, nous nous mîmes à courir les rues le nez en l'air comme de véritables badauds, lisant les enseignes des boutiques et les affiches des spectacles, exactement comme ces provinciaux qui se demandent : Achèterons-nous une canne ou un parapluie? Irons-nous aux Variétés ou à l'Opéra? N'est-ce pas une chose curieuse en effet, que de voir encore survivre aux habitans, aux maisons, à la ville, cet intérêt personnel qui, alors comme aujourd'hui, par les plus humbles prières et par les plus belles promesses, essayait d'attirer à lui l'attention du public, les faveurs des puissans, l'argent de tous.

Voulez-vous lire quelques unes de ces inscriptions? Voici les plus curieuses :

Marcellinum œdilem lignarii et plaustartii rogant ut faveat.

Ce qui veut dire :

« Les charpentiers et les charretiers se recommandent à l'édile Marcellinus. »

Voulez-vous savoir où vous pouviez loger? Tâchez de déchiffrer cet avis en langue étrusque :

EKSYC' AMVIANVR' EITVNS' ANTER' TIVRRI'
 XII' INI' HEIS' ARINV' PVPH' PHAAMAT'
 MR' AARIRIIS' V.

Ce qui signifie, au dire des gens qui parlent étrusque, et je prie le lecteur de ne pas me confondre avec ces messieurs :

« Voyageur, en traversant d'ici à la douzième tour, tu trouveras Sarrinus, fils de Publius, qui tient auberge. Salut ! »

Maintenant que vous savez où vous loger, voulez-vous aller au spectacle ? Appelez le garçon et dites-lui d'aller vous louer une place. Il vous rapportera un billet ainsi conçu :

CAR. II
 CUN. III
 GRAD. VIII
 CASINA
 PLAUTI.

Vous voilà tranquille : vous avez la *seconde travée*, dans le *troisième coin*, sur le *huitième gradin*, et l'on joue la *Casina* de Plaute.

Au reste, si vous aimez mieux les spectacles du cirque que ceux du théâtre, si vous préférez la réalité à la fiction, faites mieux, allez jusqu'au carrefour de la fontaine ; c'est là que sont les programmes des spectacles ; il y en a pour tous les goûts. Voyez :

Glad. paria XXX matutini erunt.

« Trente paires de gladiateurs combattront au lever du soleil. »

Car, vous le savez, les combats des gladiateurs étaient si appréciés des Romains, qu'il y avait ordinairement deux combats de ce genre par jour, l'un le matin, l'autre à midi : il fallait bien faire quelque chose pour les paresseux.

Aimez-vous mieux une chasse ? Vous savez ce que les Romains appelaient une chasse ? On plantait des arbres dans l'amphithéâtre pour simuler une forêt, puis dans cette forêt on lâchait deux ou trois lions, quatre ou cinq tigres, cinq ou six panthères, un rhinocéros, un éléphant, un boa et un crocodile ; puis une dizaine de bestiaires entraient, et la lutte de l'instinct et du jugement, de la force et de l'adresse commençait.

Aussi, c'est là que véritablement les Romains se récréaient. Avec les hommes, nature civilisée, combattans sortis de l'école, meurtriers qui se poignardaient avec art, tout était à peu près prévu d'avance. On aurait pu, pour peu qu'on fût un habitué, donner le programme de l'assaut, dire comment tel maître porterait tel coup, comment tel autre le parerait. Mais avec les lions, avec les tigres, avec les panthères, avec les rhinocéros, avec les boas et les crocodiles, c'était bien différent : là, tout était imprévu. Chaque animal déployait le courage, la force ou la ruse qui lui était propre. C'était véritablement un combat, c'était plus qu'un combat, c'était un carnage. Les duels entre gladiateurs finissaient tous de la même manière à peu près : le blessé tombait sur un genou, s'avouait vaincu, tendait la gorge et recevait le coup de la manière la plus gracieuse qu'il lui était possible. Mais on se lasse de tout, même de voir mourir avec grâce. Puis, d'ailleurs, ces diables de gladiateurs s'entendaient entre eux ; ils ne se faisaient pas souffrir le moins du monde : ils coupaient la carotide, et tout était dit. Il y avait si

peu d'agonie, que ce n'était pas la peine d'en parler ; tandis que les animaux, peste ! ils n'y mettaient pas de complaisance ; ils frappaient où ils pouvaient et comme ils pouvaient, des dents, des griffes, de la corne ; ils brisaient bras et jambes, faisaient voler des lambeaux de chair jusqu'au trône de l'empereur, jusqu'à la tribune des vestales et des chevaliers ; ils s'acharnaient sur le moribond, lui fouillaient la poitrine, lui rongeaient la tête, lui buvaient le sang ; il n'y avait pas moyen de prendre une pose théâtrale, de choisir une attitude académique : il fallait souffrir, il fallait se débattre, il fallait crier ; cela du moins, c'était amusant à voir, c'était curieux à étudier ! Aussi, l'empereur Claude, de grotesque mémoire, ne s'en rassasiait-il pas. Il y venait au point du jour, il y restait jusqu'à midi, et souvent encore, quand le peuple s'en allait pour dîner, il demeurait seul sur son trône, interrogeait l'inspecteur des jeux sur l'heure où ils allaient recommencer. Eh bien ! je vous le disais, avez-vous les goûts de l'empereur Claude ? Voici votre affaire :

N. Popidi

Rufi • fam. glad. IV • K • nov. Pompeis

Venatione et XII • K • mai.

Mata et vela erunt

O. Procurator, felicitas.

« La troupe des gladiateurs de Numerius Popidius Rufus donnera une » chasse à Pompeia, le quatrième jour des calendes de novembre et le » douzième jour des calendes de mai. On y déploiera les voiles. Octavianus, procureur des jeux. Salut ! »

Au reste, si vous ne vous trouvez pas bien dans l'auberge de M. Varinus, vous savez que vous pouvez vous loger en ville. Cherchez, il y a des pancartes d'appartemens à louer de tous côtés. Un second étage vous va-t-il ?

« Cneus Pompeius Diogenes louera aux calendes de juillet l'étage » supérieur de sa maison. »

Ou bien aimez-vous mieux être principal locataire et gagner quelque chose en détaillant ? Il y a une certaine Julia Felix, fille de Spurius, qui propose de louer, du premier au six des ides d'août, et pour cinq années consécutives, une partie de son patrimoine, se composant d'un appartement de bains, d'un *venereum* et de neuf cents boutiques et étaux. Seulement vous êtes prévenu que c'est une personne honnête et qui tient à ce qu'il ne se passe chez elle que des choses convenables. Autrement le bail sera résilié de plein droit. Voici les conditions ; c'est à prendre ou à laisser :

In prædiis Juliæ S. P. F. Felicis locantur balneum,

Venereum et nongentum tabernæ, pergulæ.

Cœnacula ex idibus Aug. primis, in id.

Aug. sextas, annos continuos quinque

S • Q • D • L • E • N • C.

Je vous avais bien dit qu'elle était fort sévère ; sa dernière condition n'est indiquée que par des initiales.

Maintenant, si vous n'êtes venu ni pour louer ni pour sous-louer, si vous ne voulez pas dépenser votre argent au théâtre ou au cirque, si votre bourse est vide, ce qui peut arriver aux plus honnêtes gens de la terre, et ce qui arrive même plutôt à ceux-là qu'à d'autres, attendez jusqu'au jour des calendes de juin : l'édile donne spectacle gratis.

Vous savez ce que c'est qu'un édile, n'est-ce pas ? C'est un homme qui a mangé le tiers de sa fortune pour arriver où il est, et qui man-

gora les deux autres tiers pour devenir préteur. Aussi, quant à la justice qu'il doit rendre, il ne s'en occupe pas le moins du monde. Jugeât-il comme l'empereur Claude depuis le matin jusqu'au soir, personne ne lui en aurait la moindre obligation. Non, son état est d'amuser le peuple; c'est pour cela que le peuple l'a nommé. Aussi donne-t-il une fête tous les huit jours, un combat de gladiateurs tous les mois et une chasse tous les semestres. C'est que les animaux coûtent cher; il faut les faire venir de l'Atlas, du Nil, de l'Inde. Avec le prix d'un lion à crinière, on achète huit gladiateurs. Les panthères coûtent six mille sesterces, et les tigres dix mille. On ne trouve plus de rhinocéros qu'au delà du lac Natron. Il faut remonter jusqu'à la troisième cataracte pour pêcher un crocodile de dix pieds, et le moindre boa est hors de prix.

Aulus Svezius Cerius, qui vous promet une chasse pour le mois de juin, sera ruiné au mois de septembre; mais qu'importe? Au mois d'octobre se font les élections, et si l'édile a bien amusé le peuple, il sera élu préteur, c'est-à-dire roi d'une province, non pas d'une province comme le Languedoc ou le Berri, la Bretagne ou l'Artois, l'Alsace ou la Franche-Comté: ce n'est pas de pareils lambeaux que Rome a pour provinces; les provinces de Rome, c'est l'Afrique, l'Espagne, la Syrie, l'Égypte, la Grèce, la Cappadoce ou le Pont; c'est mille lieues carrées de terrain, six cents villes, dix mille villages, vingt millions d'habitans, non pas à gouverner, non pas à régir, non pas à civiliser, mais à piller, à voler, à pressurer, car tout est au préteur; le préteur a pleins pouvoirs, le préteur a droit de vie et de mort; c'est au préteur les temples et leurs statuts, les hommes et leurs trésors, les femmes et leur honneur. Tous les créanciers de l'édile ont suivi le préteur comme une meute: la province est leur curée; chacun en emporte une brique, une parcelle, un lambeau; la province épure les comptes, paie les créanciers, enrichit le débiteur. On donnait à Tibère le conseil de changer les préteurs qu'il avait envoyés en Grèce, en Judée et en Égypte, attendu, disait-on, qu'ils dévoraient ces malheureuses provinces que tant d'autres avaient déjà dévorées avant eux. « Si vous chassez les mouches qui boivent le sang d'un blessé, répondait Tibère, il en reviendra d'autres à jeun, et par conséquent plus affamées. »

Allez donc à la chasse du futur préteur, car il le sera, puisqu'il est assez riche pour donner le spectacle gratis aux soixante-dix mille spectateurs que contient le cirque. Voici son affiche:

La famille de gladiateurs d'Aulus Svezius Cerius,
édile, combattra dans Pompéïa le dernier
jour des calendes de juin. Il y
aura chasse et velarium.

Le velarium, comme vous le savez, était une tente qui couvrait l'amphithéâtre. Il y en avait de toutes couleurs, de grises, de jaunes, de bleues. Néron en avait fait faire une en soie azurée avec des étoiles d'or, au milieu de laquelle il s'était fait représenter en Apollon, une lyre à la main et conduisant le char du soleil.

Maintenant, il y a peut-être quelque chose de plus curieux encore pour l'observateur que ces affiches pour ainsi dire officielles: ce sont ces lignes grossières, ces sentences de cabaret, ces refrains de taverne, tracés sur le mur avec la pointe d'un charbon ou l'extrémité d'un couteau. Allez dans la rue qui longo le petit théâtre, et vous y lirez les aventures

amoureuses de deux soldats, arrivées sous le consulat de Marcus Messala et de Lucius Lentulus, c'est-à-dire trois ans avant la naissance du Christ. C'est une chose très plaisante.

Puis, pendant que vous y êtes, entrez dans le cabaret même : c'est une de ces riches thermopoles où les anciens passaient la nuit à jouer et à boire. Comme l'établissement de la célèbre commère de l'abbé Dubois, il avait deux faces : l'une visible, et qui s'ouvrait sur la rue ; l'autre voilée, et qui se cachait sur la cour. On passait de la boutique dans l'appartement intérieur.

Il n'y a pas à s'y tromper. Par la seule inspection des murailles on sait où l'on est. Les peintures représentent des hommes qui boivent et qui jouent. L'un d'eux crie au garçon de lui apporter du vin à la glace : *Da mihi frigidum pusillum*. A une table voisine, des jeunes gens boivent avec des dames dont la tête est couverte d'un capuchon. Le capuchon indique que ce sont des femmes honnêtes. C'est le cucullus dont Juvénal couvre la tête de Messaline lorsqu'elle déserte le palais impérial du mont Palatin pour le corps-de-garde de la porte Flaminia. Aussi, comme vous le comprenez bien, ces dames ne sont point entrées par la boutique ; il y a une petite porte qui donne dans une rue étroite, solitaire et sombre : c'est par là qu'elles sont venues, c'est par là qu'elles s'en iront. Allez voir cette porte.

Il y avait encore dans cette chambre d'autres peintures non moins curieuses que celles-ci et qu'on a enlevées. On les retrouve dans le Musée de Naples, où on les reconnaît à cette inscription : *Lente impelle*.

J'ai promis à mes lecteurs de ne pas leur faire faire une trop longue visite domiciliaire. Je vais donc les conduire maintenant à la maison du Faune, et tout sera dit sur Pompeïa.

XV

Maison du Faune.

La maison du Faune est une des plus charmantes maisons de Pompeïa ; elle est située dans le plus beau quartier de la ville, c'est-à-dire dans la rue qui s'étend de l'arc de Tibère à la porte d'Isis ; elle fut découverte en 1830 par le savant directeur des fouilles, Charles Bonnurci, en présence du fils de Goethe, le même qui ne précéda que de quelques mois son illustre père dans la tombe. Elle reçut son nom de maison du Faune de la statue d'un de ces demi-dieux, qu'on y retrouva.

En franchissant le seuil de l'atrium, on découvre d'un coup d'œil toute la maison. Cet atrium était peint de couleurs vives et variées et pavé de jaspé rouge, d'agates orientales et d'albâtre fleuri. Des chambres à coucher, des salles d'audience, des salles à manger enveloppent cet atrium.

Derrière est un jardin qui devait être tout parsemé de fleurs ; au milieu de ces fleurs et de ce jardin jaillissait une fontaine qui retombait dans un bassin de marbre. Tout autour s'étendait un portique soutenu par vingt-quatre colonnes d'ordre ionique, au delà desquelles on apercevait encore d'autres colonnes et un second jardin, celui-là planté de platanes et de lauriers, à l'ombre desquels s'élevaient deux petits temples consacrés aux dieux lares.

Au delà la vue s'étendait jusqu'à la cime du Vésuve, dont on voit monter au ciel l'éternelle fumée.

Malgré cette vue, les propriétaires de cette belle demeure ne furent pas prévenus à temps du danger. On retrouva toute chose à sa place : choses communes comme objets précieux, urnes d'or, coupes d'argent, vases de terre ; les uns dans les armoires, les autres sur les tables servies. La maîtresse de la maison seule essaya en fuyant d'emporter quelques bijoux. Peut-être même, pour les aller prendre, perdit-elle un temps précieux. On reconnut son squelette dans la salle de réception, et à quelques pas d'elle, dans le gynécée, on trouva deux bracelets d'or très pesans, deux boucles d'oreilles, sept anneaux d'or enchâssant de belles pierres gravées, et enfin un monceau de monnaies d'or, d'argent et de bronze.

Entre le jardin et le bosquet était situé le salon.

Arrêtons-nous au seuil de ce salon, et recueillons-nous. Nous touchons à un chef-d'œuvre antique, dont l'exhumation a failli produire une trentième révolte dans la très fidèle ville de Naples.

Nous voulons parler de la grande mosaïque.

La grande mosaïque a été découverte en 1830, c'était l'année des révolutions.

Mais notre lutte, à nous, s'est calmée. De loin en loin, quand on entend dans l'enceinte de la ville quelque coup de fusil qui résonne en contravention avec les ordres de la police, on tressaille bien encore, et l'on écoute, inquiet, si l'on n'entendra pas au bout de la rue battre la générale ; mais la générale est muette. Le roulement des voitures qui passent atteste que pour le moment il n'y a pas de barricades dans les environs. Tout s'apaise sous la lente et sourde pression du temps.

Mais il n'en a pas été ainsi à Naples. Les savans forment une race à part, bien autrement entêtée, bien autrement rancunière, bien autrement ergoteuse que les autres races. Les haines politiques ne sont rien auprès des haines archéologiques, et c'est tout simple : les haines politiques tuent, les haines archéologiques ne font que blesser.

C'est une terrible chose que la grande mosaïque ! La grande mosaïque sera à l'avenir ce que le Masque de Fer a été au passé. Il y a neuf systèmes sur le Masque de Fer, et il y en a déjà dix sur la grande mosaïque, et notez que le Masque de Fer date de 1680, tandis que la grande mosaïque ne date que de 1830.

Il va sans dire qu'aucun des systèmes inventés sur la grande mosaïque n'est encore reconnu pour le véritable. On sait ce qu'elle n'est pas, mais on ne sait pas ce qu'elle est.

Je voudrais bien avoir un pinceau au lieu d'une plume, je vous ferais un croquis de la grande mosaïque, et de ce croquis il résulterait peut-être un onzième système qui serait le bon. *Numero deus impare gaudet.*

A défaut d'un dessin, il faut donc que le lecteur se contente d'une description.

La grande mosaïque, qui peut avoir seize pieds de large sur huit pieds de haut, représente une bataille. L'artiste a choisi ce moment suprême et décisif où la victoire se déclare pour une des deux armées : cette victoire est amenée par la chute d'un des principaux personnages.

Les deux chefs des deux armées sont en présence : l'un, qui paraît avoir trente ans à peu près, est monté sur un de ces beaux chevaux héroïques comme en sculptait Phidias sur la frise du Parthénon ; il est nu-tête, porte les cheveux courts et des favoris qui se joignent sous le cou, et a pour armes défensives une cuirasse très richement ornée, avec des

manches d'étoffe, et une chlamyde qui, passant par dessus l'épaule gauche, retombe flottante derrière lui. Ses armes offensives sont l'épée qu'il porte à son côté et la lance qu'il tient à la main, et de laquelle il traverse le flanc d'un des généraux ennemis, lequel, embarrassé par son cheval abattu sous lui, n'a pu éviter le coup, et se cramponne, en se tordant de douleur, au bois de la lance de son adversaire. C'est la chute, et surtout la blessure terrible de ce cavalier, qui paraissent décider de la victoire.

Quant au vainqueur, il occupe le premier plan du côté gauche de la grande mosaïque. Il a derrière lui trois ou quatre cavaliers qui, armés comme lui, appartiennent évidemment à la même nation. D'ailleurs, ils viennent d'où il vient et vont où il va.

L'autre chef est monté sur un char traîné par quatre chevaux, et occupe le côté opposé du tableau. Il a la tête enveloppé d'une espèce de chaperon qui, après avoir fait le tour du front, passe sous le col. Il a une tunique à longues manches et un manteau agrafé sur sa poitrine et retombant sur ses épaules; il tient de la main gauche un arc et étend, dans l'attitude de l'intérêt et de la terreur, sa main droite vers le cavalier blessé. Pendant ce temps, son cocher, qui tient les rênes de l'attelage de la main gauche, force les chevaux à se retourner, et presse leur fuite en les fouettant de la main droite.

Un quatrième personnage, placé comme les trois autres sur le premier plan du tableau, tient en bride un cheval qu'il semble offrir au chef monté sur le char, car, comprenant sans doute la difficulté que ce char éprouvera à passer à travers les morts, les blessés et les armes dont le champ de bataille est jonché, il veut offrir à son chef un plus sûr moyen de salut.

Le fond du tableau est occupé par les soldats du second chef, dont l'un porte un étendard, et dont les autres, se sacrifiant pour leur général, s'élancent entre lui et le général ennemi.

Au dessus de la mêlée s'élève un arbre dépouillé de feuillage.

Il y a en tout vingt-huit combattans et seize chevaux, tous un tiers à peu près plus petit que nature.

Malheureusement cette belle mosaïque avait été endommagée par le tremblement de terre de l'an 63, et l'on s'occupait de la réparer lors de l'éruption de l'an 69.

Or, voyez ce que c'est que le hasard! le dégât a justement frappé les endroits qui pouvaient renseigner les antiquaires sur l'époque où avait lieu cette bataille et sur les nations qui se la livraient. Nous avons parlé d'un étendard. Cet étendard devait porter un lion, un aigle, un animal quelconque. Alors on eût su à qui l'on avait à faire : il n'y avait plus de discussion, tout le monde était d'accord, l'Académie d'Herculanum continuait de vivre dans la concorde. Mais bast ! il ne reste de l'étendard que la pique et le bâton; de l'animal qu'il portait, pas le moindre vestige, un bout de crête seulement, à ce que prétendent ceux qui désirent y voir un coq. Quand à moi, je sais que je n'y ai rien vu.

Mais c'est justement parce qu'on n'y voit rien, que la chose est devenue si formidablement intéressante. Vous comprendrez, une énigme scientifique à expliquer, un problème archéologique à résoudre ! Quelle bonne fortune pour les savans !

Aussi, chacun s'est précipité sur la grande mosaïque et y a vu une bataille différente.

L'opinion générale a prétendu que c'était la bataille d'Issus, entre Darius et Alexandre.

Il signor Francesco Avellino a prétendu que c'était la bataille du Granique.

Il signor Antonio Niccolini a prétendu que c'était la bataille d'Arbelles.

Il signor Carlo Bonnucci a prétendu que c'était la bataille de Platée.

M. Marchand a prétendu que c'était la bataille de Marathon.

Il signor Luigi Vescorali a prétendu que c'était la défaite des Gaulois à Delphes.

Il signor Filippo de Romanis a prétendu que c'était la rencontre des Druses et des Gaulois à Lyon.

Il signor Pascale Ponticelli a prétendu que c'était la défaite de Ptolémée par César.

Le marquis Arditi prétend que c'est la mort de Sarpédon.

Enfin, il signor Giuseppe Sanchez y voit un combat entre Achille et Hector.

Voilà de quoi choisir, n'est-ce pas ? Eh bien ! ce n'est rien de tout cela.

— Mais enfin pourquoi n'est-ce rien de tout cela ?

— Je vais vous le dire. Commençons par l'opinion générale ; c'est toujours, comme on le sait, la plus difficile à détrôner, quoiqu'elle soit souvent la plus absurde.

« L'opinion générale prétend que la bataille représentée dans la grande mosaïque est la bataille d'Issus, qui se livra entre Darius et Alexandre, et par conséquent entre les Perses et les Macédoniens. »

L'opinion générale est une ignorante.

Hérodote dit que les lances des Perses étaient courtes : or, selon l'opinion générale, les Perses sont les vaincus de la mosaïque, et les lances des vaincus de la mosaïque sont démesurément longues.

Arrien dit que, les soldats mercenaires tués, les Perses prirent la fuite, mais que, comme les chevaux se trouvaient alourdis par le poids de l'armure de leurs cavaliers, ces derniers étaient facilement rejoints et mis à mort par leurs ennemis. Or, pas un des vaincus de la mosaïque ne possède visiblement du moins, une cuirasse assez lourde pour ralentir la course d'un cheval.

Plutarque dit que les Perses traînaient dans leurs combats un grand nombre de chars ornés d'un grand nombre de faux. Or, il n'y a dans toute la bataille représentée par la mosaïque qu'un seul char et pas une seule faux.

Passons des soldats aux chefs.

L'opinion générale prétend que le chef vainqueur est Alexandre.

Dans tous les portraits, dans tous les bustes, dans toutes les médailles que nous possédons d'Alexandre, Alexandre est représenté sans barbe, et le chef vainqueur a des favoris.

Alexandre portait, au dire de tous les biographes, la tête inclinée vers l'épaule gauche, et le chef vainqueur a la tête inclinée sur l'épaule droite.

Enfin il est connu qu'excepté à la bataille du Granique, Alexandre combattait toujours sur Bucéphale, lequel était d'un tiers plus grand que les autres chevaux et avait la tête qui ressemblait à une tête de bœuf, ressemblance d'où lui venait son nom *bous kephalé*. Or, le cheval du chef vainqueur est de taille ordinaire et n'a d'aucune façon cette physionomie bovine que constatent les historiens.

L'opinion générale prétend que le chef vaincu est Darius.

Quinte-Curce dit que le char que montait Darius était tout resplendissant de pierreries, que sur ce char il y avait deux figures d'or massif hautes d'une coudée, lesquelles représentaient la Paix et la Guerre, et qu'au milieu de ces deux figures, un aigle, également d'or, ouvrait ses ailes et semblait prêt à s'envoler. Or, le char du chef vaincu est un char fort élégant, mais sur lequel on ne retrouve aucune trace ni de ces statues de la Paix et de la Guerre, ni de cet aigle aux ailes déployées.

Quinte-Curce dit que Darius portait une tunique de pourpre lisérée de blanc, et un manteau frangé d'or que réunissaient sur la poitrine du roi deux éperviers qui semblaient se becqueter. En outre, Darius avait une tiare bleue et blanche, son sceptre à la main et sa couronne sur la tête. Ce furent cette couronne, ce sceptre et cette tiare, symboles de sa dignité, que Darius jeta en fuyant, et qui tombèrent au pouvoir d'Alexandre, qui le poursuivait. Or, le manteau du chef vaincu est retenu par deux serpens et non par deux éperviers, sa tiare est jaune et non pas bleue; enfin, il ne tient pas un sceptre à la main, mais un arc.

Hérodote dit que les Perses étaient surtout gênés dans le combat par les longues robes qui tombaient jusque sur leurs talons; or, le chef vaincu, vêtu d'habits exactement taillés sur le même modèle que ceux de ses soldats, porte une tunique qui ne dépasse pas les genoux.

Enfin Oëlianus dit que Darius, voyant le combat perdu, monta sur une jument que lui présenta son frère Artaxerce. Or, la monture qu'offre à son roi le guerrier qui s'approche du char est un cheval et non une jument (1). Sur ce point, il ne peut pas y avoir de discussion.

Or, l'opinion générale est donc parfaitement absurde.

Passons au second système.

« Il signor Francesco Avellino prétend que c'est la bataille du Granique. »

Prouvons que ce n'est pas plus la bataille du Granique que ce n'est la bataille d'Issus.

La bataille du Granique eut lieu dans les eaux et sur la rive même du fleuve. Les Macédoniens, armés de lances, et Alexandre à leur tête, se précipitèrent dans les flots, repoussèrent les Perses, qui voulaient leur disputer le passage, et s'emparèrent de l'autre bord. Dans cette lutte, Alexandre, qui donnait par sa témérité l'exemple du courage, ayant rompu sa lance, demanda à Arétès, général de sa cavalerie, de lui prêter la sienne; puis, cette seconde lance rompue comme la première, il en reprit une troisième des mains de Débatrius de Corinthe. Ce fut alors que le fils de Philippe attaqua Mithridate, gendre de Darius, qui poussait son cheval en avant des bataillons persans, et l'ayant frappé dans le flanc d'un premier coup de lance qui demeura sans effet, repoussé qu'il fut par sa cuirasse, lui porta au visage un second coup dont il le renversa. Dans ce moment, Alexandre était tellement acharné contre l'ennemi qu'il combattait, qu'il ne vit point Rosacès qui levait une hache au dessus de sa tête, et qu'il ne put parer le coup, qui ouvrit son casque et lui fit une légère blessure au front. Mais en se sentant frappé, Alexandre se retourna vers lui et lui traversa la poitrine d'un coup d'épée. Outre cette blessure à la tête, Alexandre en avait une seconde que

(1) On se servait particulièrement de juments pour fuir; car les juments allaient plus vite que les chevaux, attirées qu'elles étaient par le désir de retrouver leurs petits.

lui avait faite le javelot de Mithridate , et par laquelle il perdait beaucoup de sang. Enfin, Spiridate, qui s'était glissé jusqu'à la croupe de son cheval, levait sa masse et lui en préparait une troisième, probablement plus terrible que les deux autres, lorsque le bras qui allait frapper fut abattu par Clitus. En ce moment, les Macédoniens restés en arrière rejoignirent leur chef, et les Perses, ne pouvant résister aux quarante guerriers d'élite qu'Alexandre appelait ses compagnons, et à la phalange macédonienne, qui les suivait, prirent la fuite, et, avec la victoire, abandonnèrent à Alexandre la possession de l'Ionie, de la Carie, de la Phrygie et des autres portions de l'Asie qui formaient auparavant la puissante monarchie des Lydiens.

Voilà la bataille du Granique telle qu'elle est racontée dans Diodore de Sicile, dans Quinte-Curce et dans Plutarque.

Procédons par ordre.

La bataille du Granique conserva le nom du fleuve, parce qu'elle fut livrée, comme nous l'avons dit, moitié dans l'eau, moitié sur le rivage. Or, il n'y a pas dans la grande mosaïque trace du plus petit ruisseau.

Le guerrier vaincu ne peut être Mithridate, puisque le premier coup que lui porta Alexandre dans le flanc demeura sans effet, et que ce ne fut que du second coup que le héros macédonien lui traversa le visage. Or le cavalier moribond jouit, au contraire, d'un visage parfaitement sain, mais éprouve le désagrément d'avoir le flanc percé de part en part.

Au moment où Alexandre frappait Mithridate, Rosacès, comme nous l'avons dit, s'apprêtait à le frapper lui-même. Or, dans la grande mosaïque, le chef vainqueur est suivi de ses soldats, et parmi ces soldats il n'y a pas plus de Rosacès que de Granique. D'ailleurs, dit l'historien, le coup de hache s'amortit sur le casque d'Alexandre, et le chef vainqueur est nu-tête.

Alexandre, si on se le rappelle, avait deux blessures : celle que lui avait faite Rosacès et celle que lui avait faite Mithridate. Or, le chef vainqueur est au contraire parfaitement invulnéré, et l'on n'aperçoit aucune trace de sang sur ses habits. La cuirasse d'Alexandre, raconte Diodore de Sicile, était ouverte en deux endroits. Or, la cuirasse du chef vainqueur est parfaitement intacte. Enfin, le même historien dit que le bouclier d'Alexandre, le même bouclier qu'il avait enlevé au temple de Minerve, était marqué de trois coups terribles qu'Alexandre avait reçus dans la mêlée. Or, le chef vainqueur n'a pas même de bouclier.

Ce n'est donc pas la bataille du Granique.

XVI

La grande Mosaïque.

Continuons nos réfutations :

« Il signor Antonio Niccolini a prétendu que c'était la bataille d'Arbelles. »

Prouvons que ce n'est pas plus la bataille d'Arbelles que ce n'est la bataille du Granique.

Arbelles est le Marengo d'Alexandre. Les chars garnis de faux des Persans et la terrible charge qu'avait faite leur cavalerie avaient mis les Macédoniens en fuite, lorsque le vainqueur d'Issus et du Granique se

LE CORRICOLO.

jeta à la rencontre de Darius, qui combattait à la tête des siens, et d'un coup, destiné au roi des Perses, tua son cocher. Ce coup fut un coup de flèche, disent Plutarque et Diodore de Sicile; et un coup de lance, disent les autres historiens. Mais tant il y a que, de quelque arme qu'il fût frappé, le cocher tomba, et que les Perses, croyant que c'était leur général qui était frappé à mort, perdirent courage et prirent aussitôt la fuite. Ce fut alors que, le char de Darius ne pouvant se retourner à cause de la quantité de cadavres amoncelés autour de lui, le roi des Perses sauta sur une jument, et, comme à la bataille d'Issus, s'enfuit et disparut bientôt au milieu de la poussière qui s'élevait sous les roues des chars et sous les pas des chameaux et des éléphants, ne s'arrêtant, dit Plutarque, que lorsqu'il eut mis le désert tout entier entre lui et son vainqueur.

La victoire d'Arbelles fut donc décidée par la chute du cocher de Darius, qui tomba du char et dont la chute épouvanta les Perses. Or, le cocher de la mosaïque est debout, et bien debout; et, à la façon dont il frappe les chevaux, il y a probabilité qu'il se tirera de la mêlée sain et sauf.

La victoire d'Arbelles fut surtout remarquable par la lutte acharnée des deux cavaleries ennemies. Arrien affirme que cette lutte fut si acharnée, que les cavaliers se prenaient corps à corps et tombaient embrassés sous les pieds de leurs chevaux. Or, il n'y a pas parmi les vingt-huit personnages de la mosaïque deux cavaliers qui combattent de cette façon.

Plutarque, dans la vie de Camille, raconte que la bataille d'Arbelles eut lieu pendant l'automne. Or, la bataille de la mosaïque a lieu pendant l'hiver, et au plus avancé de l'hiver, ainsi que l'arbre dépouillé de son feuillage en fait foi.

Tous les historiens racontent que Darius s'enfuit sur une jument et disparut bientôt, grâce à la poussière qui se levait sous les roues des chars et sous les pas des éléphants et des chameaux. Or, il n'y a dans la mosaïque qu'un seul char, c'est le char du roi; de chameaux et d'éléphants, il n'y en a pas plus que sur la main.

Ce n'est donc pas la bataille d'Arbelles.

« Il signor Carlo Bonnucci a prétendu que c'était la bataille de Platée. »

Prouvons que ce n'est pas plus la bataille de Platée que ce n'est la bataille d'Arbelles.

Selon l'opinion du savant architecte des fouilles, et c'est lui, rappelons-le, qui a découvert la maison du Faune, le chef victorieux de la mosaïque serait Pausanias, roi de Sparte, le guerrier bleu serait Mardonius, gendre du roi des Perses; et le personnage du char serait Artabaze, général en second de l'armée barbare.

Certes, nous ne demanderions pas mieux que de nous rallier à l'opinion de M. Charles Bonnucci. M. Charles Bonnucci est non seulement un des hommes les plus savans que j'aie rencontrés, mais c'est encore un des hommes les plus aimables que j'aie vus. Mais, en conscience, nous ne pouvons pas, tout indigne que nous nous reconnaissons de discuter avec un académicien, laisser passer la chose ainsi.

1^o Mardonius ne fut pas tué par Pausanias, mais par Aimneste. Ecoutez Hérodote, il s'explique positivement sur ce point : « Mardonius, dit-il, fut tué par Aimneste, illustre citoyen de Sparte, qui depuis mourut lui-même dans une bataille contre les Messéniens. »

2^e Non seulement ce ne fut pas Pausanias qui tua Mardonius d'un coup de lance, mais Mardonius, dit toujours le même Hérodote, ne fut pas tué d'un coup de lance, mais d'un coup de pierre.

3^e Le guerrier du char ne peut être Artabase, le second chef de l'armée, puisque avant la bataille de Platée, se trouvant en dissidence avec Mardonius relativement au plan de campagne, il ne voulut pas même assister à la bataille; et ayant appris que la victoire avait favorisé les Grecs, il se retira en Phocide avec 40,000 hommes qui, ainsi que lui, n'avaient pas assisté au combat.

4^e Enfin ce ne peut pas être la bataille de Platée, attendu qu'avant la bataille de Platée les Perses ayant été vaincus dans une rencontre et ayant perdu Maniste, un de leurs chefs, Mardonius avait ordonné qu'en signe de deuil tous les soldats de son armée taillassent leurs cheveux et leurs barbes, et qu'on coupât les crins aux chevaux et aux bêtes de somme. Voyez plutôt Hérodote : « La cavalerie revenue au camp, toute l'armée exprima la douleur qu'elle ressentait de la mort de Maniste, et Mardonius plus que tous les autres. Aussi les Perses se taillèrent-ils la barbe et les cheveux, et coupèrent-ils les crins de leurs bêtes de somme, et jetèrent-ils des cris qui retentirent dans toute la Béotie ; et cela venait de ce qu'ils demeurèrent privés d'un personnage qui, après Mardonius, était, de l'avis du roi lui-même, le premier parmi tous les Perses. » Or, les cavaliers perses de la mosaïque sont à toute barbe et les chevaux à tous crins.

Ce n'est donc pas la bataille de Platée.

» M. Marchand, car les Français s'en sont mêlés comme les autres, » M. Marchand, dis-je, a prétendu que c'était la bataille de Marathon. »

Je voudrais fort ne pas contredire un compatriote, et surtout un compatriote aussi savant que M. Marchand ; mais on m'accuserait de partialité si je ne démantibulais pas Marathon comme j'ai démantibulé Platée, Arbelles, le Granique et Issus.

Prouvons donc que ce n'est pas plus la bataille de Marathon que ce n'est la bataille de Platée.

La bataille de Marathon, gagnée par Miltiade, fut, du côté des Perses, perdue de compte à demi par Datis et Artapherne. M. Marchand voit donc dans Artapherne le général monté sur le char, dans Datis le guerrier blessé, et dans Miltiade le chef vainqueur.

Nous passons Artapherne à M. Marchand, mais, en conscience, nous ne pouvons lui passer Datis ni Miltiade.

Datis, parce qu'il ne fut ni tué ni blessé en cette occasion, puisqu'au dire d'Hérodote il rendit aux vainqueurs, après la bataille, la statue dorée d'Apollon qu'il leur avait enlevée quelques jours auparavant, et se retira sain et sauf en Asie avec le reste de l'armée.

Miltiade, parce qu'il avait cinquante ans à cette époque, et que le chef vainqueur de la mosaïque n'en a que trente.

Quant à l'arbre dépouillé de feuilles, M. Marchand y voit un hiéroglyphe. Selon lui, cet arbre est là pour symboliser la pensée de l'historien, qui dit qu'à Marathon les Athéniens ne furent des hommes ni de chair ni d'os, mais des hommes de bois.

Notre avis est donc, malgré l'arbre symbolique, que ce n'est pas la bataille de Marathon.

« Il signor Luigi Vescorali a prétendu que c'était la défaite des Gaulois à Delphes. »

Prouvons que ce n'est pas plus la défaite des Gaulois à Delphes que ce n'est la bataille de Marathon.

Selon le signor Luigi Vescorali, les assaillans seraient les Grecs, le guerrier blessé serait le brenn ou général, et les soldats vaincus seraient les Gaulois. Quant au personnage du char, comme le signor Luigi Vescorali n'en sait que faire, il n'en fait rien.

D'abord, ce ne sont ni les armes, ni le costume, ni la manière de combattre des Gaulois. Où sont les braies ? où sont les longs cheveux blonds ? où sont ces lances larges et recourbées ? où sont les arcs avec lesquels ils lançaient leurs traits comme la foudre ? où sont ces immenses boucliers qui leur servaient de bateaux pour traverser les fleuves ? Il n'y a rien de tout cela dans les vaincus de la mosaïque.

Puis écoutez le récit d'Amédée Thierry, récit emprunté à Valère Maxime, à Tite-Live, à Justin et à Pausanias, et jugez :

« On était alors en automne, et durant le combat il s'était formé un de ces orages soudains, si communs dans les hautes chaînes de l'Hellade ; il éclata tout à coup, versant dans la montagne des torrens de pluie et de grêle : les prêtres et les devins attachés au temple d'Apollon se saisirent d'un incident propre à frapper l'esprit superstitieux des Grecs. L'œil hagard et les cheveux hérissés, l'esprit comme aliéné, ils se répandirent dans la ville et dans les rangs de l'armée, criant que le dieu était arrivé : « Il est ici, disaient-ils, nous l'avons vu s'élancer à travers la voûte du temple ; elle s'est fendue sous ses pieds : deux vierges armées, Minerve et Diane, l'accompagnent ; nous avons entendu le sifflement de leurs arcs et le cliquetis de leurs lances. Accourez, ô Grecs ! sur les pas de vos dieux, si vous voulez partager leur victoire. » Ce spectacle, ces discours prononcés au bruit de la foudre, à la lueur des éclairs, remplirent les Hellènes d'un enthousiasme surnaturel ; ils se reformèrent en bataille et se précipitèrent l'épée haute sur l'ennemi. Les mêmes circonstances agissaient non moins énergiquement, mais en sens contraire, sur les bandes victorieuses : les Gaulois crurent reconnaître le pouvoir d'une divinité, mais d'une divinité irritée. La foudre, à plusieurs reprises, avait frappé leurs bataillons, et ses détonations, répétées par les échos, produisaient autour d'eux un tel retentissement qu'ils n'entendaient plus la voix de leurs chefs. Ceux qui pénétrèrent dans l'intérieur du temple avaient senti le pavé trembler sous leurs pas ; ils avaient été saisis par une vapeur épaisse et méphitique qui les consumait et les faisait tomber dans un délire violent. Les historiens rapportent qu'au milieu de ce désordre on vit apparaître trois guerriers d'un aspect sinistre, d'une stature plus qu'humaine, couverts de vieilles armures, et qui frappèrent les Gaulois de leurs lances. Les Delphiens reconnurent, dit-on, les ombres de trois héros, Hyperocus et Laodocus, dont les tombeaux étaient voisins du temple, et Pyrrhus, fils d'Achille. Quant aux Gaulois, une terreur panique les entraîna en désordre jusqu'à leur camp, où ils ne parvinrent qu'à grand-peine, accablés par les traits des Grecs et par la chute d'énormes rocs qui roulaient sur eux du haut du Parnasse. »

Voilà le récit d'Amédée Thierry, c'est-à-dire d'un de nos écrivains les plus savans et les plus consciencieux. Or, je vous prie, où est Delphes ? où est le temple ? où est la foudre ? où est le dieu irrité ? où sont les trois guerriers spectres qui combattent pour les Delphiens ? où sont ces rocs qui poursuivent les fugitifs en bondissant aux flancs du Parnasse ? Rien

de tout cela n'est dans la mosaïque. Ce n'est donc point la défaite des Gaulois à Delphes.

« Il signor Filippo de Romanis a prétendu que c'était la rencontre de » Drusus avec les Gaulois, près de la ville de Lyon. »

Prouvons que ce n'est pas plus la rencontre de Drusus avec les Gaulois près de la ville de Lyon que ce n'est la défaite des Gaulois à Delphes.

Selon le signor de Romanis, le chef vainqueur de la mosaïque serait Néron Claudius Drusus ; le cavalier blessé, un chef gaulois ; et le personnage du char, un barde ; quant aux noms de ce barde et de ce chef, les noms gaulois sont si barbares et si difficiles à prononcer que le signor de Romanis ne les indique pas même par une pauvre petite initiale.

Il signor de Romanis est de l'avis du proverbe qui dit que quand on prend du galon on n'en saurait trop prendre ; pendant qu'il était en train d'inventer un système, il a inventé une bataille : en effet, sa bataille n'a pas plus de nom que son chef gaulois et son barde.

Malheureusement, malgré ce vague si favorable aux théories systématiques, il y a deux choses positives. La première, c'est que les médailles qui restent des Druses ne ressemblent en rien au chef vainqueur de la mosaïque. La seconde, c'est que le prétendu barde monté sur le char tient un arc et non une lyre. Je sais bien qu'un arc est un instrument à corde, mais je doute que jamais les bardes se soient servis d'un arc pour s'accompagner.

J'ai donc grand'peur que la mosaïque ne représente pas la rencontre de Drusus avec les Gaulois près de la ville de Lyon.

« Il signor Pasquale Ponticelli a prétendu que c'était la défaite des » Égyptiens par César. »

Prouvons que ce n'est pas plus la défaite des Égyptiens par César que ce n'est la défaite des Gaulois près de la ville de Lyon.

Selon il signor Pasquale Ponticelli, le chef vainqueur est César, le guerrier blessé est Achille, le roi fugitif est Ptolémée.

Il y a tout bonnement une impossibilité par personne citée à ce que cela soit.

Le chef vainqueur de la mosaïque a trente ans à peu près, et à cette époque César en avait cinquante un ou cinquante-deux.

Le guerrier blessé ne peut être le général égyptien Achille, puisque le général égyptien Achille fut, avant la bataille, tué en trahison par l'eunuque Ganimède.

Enfin, le roi fugitif ne peut être Ptolémée, puisque Ptolémée avait à cette époque dix-sept ans à peine, et que le roi vaincu paraît en avoir de quarante-cinq à cinquante.

Il est vrai que cela pourrait s'arranger si César cédait à Ptolémée les vingt-un ou vingt-deux ans qu'il a de trop ; mais resterait encore le malheureux général Achille, que nous ne saurions, en conscience, ressusciter pour faire plaisir au signor Pasquale Ponticelli.

Nous ne parlons pas des costumes, qui ne s'appliquent ni aux Romains du temps de César, ni aux Égyptiens du temps de Ptolémée.

Mais, dira peut-être il signor Pasquale Ponticelli, ce n'est point de la bataille d'Alexandrie que j'ai voulu parler, mais de la seconde bataille qui rendit César maître de la monarchie égyptienne.

A ceci nous répondrons qu'à cette seconde bataille, le roi Ptolémée, qui, au reste, n'avait que quelques mois de plus qu'à la première, était

revêtu d'une cuirasse d'or ; puisque , lorsqu'on le retira du Nil, mort et défiguré, ce fut à cette cuirasse qu'on le reconnut.

Or, sur toute la personne du roi fugitif il n'y a pas la moindre apparence de cette cuirasse d'or , qui cependant était assez importante pour que le peintre ne la laissât point à l'arsenal.

Ce n'est donc point la défaite des Egyptiens par César.

« Le marquis Ardit prétend que c'est la mort de Sarpédon. »

Prouvons que ce n'est pas plus la mort de Sarpédon que ce n'est la défaite des Egyptiens par César.

Sarpédon eut deux rencontres avec les Grecs , c'est vrai ; près du hêtre sacré , c'est encore vrai ; mais , quoique fils de Jupiter , Sarpédon n'était pas heureux en guerre : dans la première, Sarpédon fut blessé , dans la seconde , il fut tué.

Traduisons littéralement Homère, et voyons si le sujet de la mosaïque s'applique le moins du monde à l'une ou l'autre de ces deux rencontres de Sarpédon.

La première de ces deux rencontres eut lieu avec Télépôle, fils d'Hercule et petit-fils de Jupiter. Sarpédon était par conséquent l'oncle de Télépôle. Voici comment l'oncle parle au neveu :

« Télépôle, si Hercule détruisit Troie , la ville sacrée , c'était pour punir la perfidie du fier Laomédon , qui paya par des paroles insolentes celui qui avait si bien agi à son égard , et lui refusa les chevaux pour lesquels il était venu d'aussi loin. Eh bien ! je te le dis , tu recevras de moi la mort et le noir enfer , et , frappé de mon javelot , tu me donneras , à moi , la gloire , et ton âme à Pluto n. »

Ainsi parla Sarpédon .

Maintenant , voici comment le neveu répond à l'oncle :

« Télépôle élève son javelot aigu , et les deux longs javelots des guerriers partent de leurs mains. Sarpédon lança le sien , et la pointe alla frapper Télépôle à la gorge : la sombre nuit de la mort couvrit ses yeux. Télépôle frappa Sarpédon à la cuisse de son long javelot , et le fer impétueux écarta les chairs et pénétra jusqu'à l'os. Les amis de Sarpédon l'entraînent loin du combat ; il porte encore le javelot long et pesant ; aucun de ceux qui se pressent autour de lui ne s'en aperçoit et ne pense à retirer le fer dangereux pour qu'il remonte sur son char , tant ils s'étaient empressés de le tirer de ce danger. »

Le guerrier vainqueur de la mosaïque est armé d'une lance et non d'un javelot. Le guerrier vaincu n'a pas lancé son javelot , mais de douleur a laissé tomber sa lance près de lui. Télépôle n'est pas le moins du monde frappé à la gorge , et Sarpédon est frappé non pas à la cuisse , mais dans le flanc ; et la lance , qui n'a pas trouvé d'os pour l'arrêter , passe d'un pied et demi de l'autre côté du corps ; de plus , comme cette lance peut avoir douze pieds de long , il serait difficile que les amis de Sarpédon ne s'aperçussent point que , tout fils de Jupiter qu'il est , le héros doit en être incommodé. De plus , ils sont pressés de faire remonter Sarpédon sur son cheval , et le guerrier blessé de la mosaïque est à cheval.

L'artiste n'a donc évidemment pas eu l'idée de représenter ce premier combat ; passons au second.

Cette fois , la lutte a lieu entre Sarpédon et Patrocle. Voici comment parle Homère. Nous demandons pardon à nos lecteurs de la simplicité

de notre traduction littérale; elle ne ressemble ni à celle du prince Lebrun ni à celle de M. Bitaubé, mais ce n'est pas notre faute.

« Lorsque les deux guerriers se furent approchés en face l'un de l'autre, Patrocle frappa le courageux Trasymèle, qui était le meilleur écuyer de Sarpédon, et, lui lançant un trait dans le ventre, il le renversa à terre. Sarpédon, frappant le second, lance à son tour son javelot aigu et atteint le cheval Pédase à l'épaule droite. Le cheval pousse des cris, tombe au milieu des rênes et meurt : les deux autres s'arrêtent, le timon craque, et les chevaux s'embarrassent, car Pédase gît au milieu des rênes; Automédon tire sa longue épée et coupe le trait à la volée. Ils recommencent alors leur périlleux combat; Sarpédon lance de nouveau à son ennemi un trait aigu : le javelot rase l'épaule gauche de Patrocle, mais ne le touche pas; enfin Patrocle lance son trait, qui ne sort pas inutilement de sa main, mais va frapper à l'endroit où le diaphragme embrasse le cœur nerveux et plein de vie. Sarpédon tombe alors comme un chêne, ou comme un pin que sur la montagne les hommes abattaient avec des haches tranchantes. »

Or, le combat de la mosaïque ressemble encore moins à la seconde rencontre de Sarpédon qu'à la première.

Où est Trasymèle, le meilleur écuyer de Sarpédon ? où est le cheval Pédase, blessé à l'épaule droite ? où est Automédon coupant le trait ? où est enfin Sarpédon frappé au cœur ? à moins que déjà, du temps d'Homère, les médecins n'aient mis le cœur à droite.

Ce n'est donc pas la mort de Sarpédon.

« Enfin il signor Giuseppe Sanchez a prétendu que c'était une rencontre entre Achille et Hector. »

Prouvons que ce n'est pas plus une rencontre entre Achille et Hector que ce n'est la mort de Sarpédon.

Voici, selon le signor Giuseppe Sanchez, le paragraphe d'Homère auquel le peintre a emprunté son sujet :

Ulysse vient supplier Achille d'oublier l'injure que lui a faite Agamemnon, mais Achille le renvoie plus loin qu'il ne veut aller, et, rappelant les services rendus aux Grecs, il dit :

« Tant que je combattis avec les Grecs, Hector n'osa point lutter avec moi ni s'aventurer hors de ses murs, toujours il restait à la porte de Scée et sous un hêtre; cependant un jour il osa me braver, mais il put à peine échapper à mes coups. »

— Nous vous voyons venir, monsieur Sanchez.

Vous n'avez pas voulu choisir un des combats racontés par Homère. Non. Homère poète, peintre, historien, Homère est trop précis, trop descripteur. Il eût été trop facile, Homère à la main, de vous réfuter. Vous avez préféré prendre quelque chose de vague, et vous avez prétendu que l'artiste avait pris à la volée les quelques mots de rodomontade jetés au vent par la colère d'Achille, et qu'il en avait fait un tableau. Ce n'est pas probable; mais, n'importe, admettons votre donnée.

C'est donc la rencontre d'Achille et d'Hector près de la porte de Scée.

D'abord, monsieur Sanchez, Achille avait des chevaux de rechange. Il avait, à cette époque, Xanthe et Balios, fils de Podarge et du Zéphyr, et par conséquent immortels, il avait de plus Pédase, qu'il avait pris au siège de Thèbes, et qui, au dire d'Homère, tout mortel qu'il était, était digne d'être attelé près de ses deux collègues divins.

Mais, quoique Achille dût monter à cheval comme un membre du Jockey-Club ou comme un écuyer de Franconi, Achille ne montait jamais à cheval quand il s'agissait de combattre. Fi donc ! les héros comme Achille avaient un char, un automédon pour conduire ce char, et au fond de ce char tout un arsenal de piques et de javelots. Combattre à cheval ! pour qui prenez-vous le divin fils de Thétis et de Pelée ? C'est bon pour des pleutres et des faquins ; mais du temps d'Homère les gens comme il faut combattaient en char. Ecoutez Nestor :

« Contenez vos chevaux, dit-il, prenez garde qu'ils ne portent le désordre dans nos lignes ; qu'aucun de vous ne s'abandonne à sa fougueuse ardeur, qu'aucun ne sorte des rangs pour attaquer l'ennemi, qu'aucun ne recule ; vous seriez bientôt rompus et défaits. Si quelqu'un est forcé d'abandonner son char pour monter sur un autre, qu'il ne se serve plus que de ses javelots. »

Puis, s'il vous plaît, à cette époque, Achille avait encore ses armes, puisque Patrocle n'était pas mort. Où est donc l'immense bouclier sous lequel gémissait le bras de Patrocle ? où est le casque terrible dont le cimier seul, en se balançant, faisait fuir les Troyens ? où Achille dit-il que lorsque Hector a fui devant lui, lui Achille était nu-tête ? Certes, Achille n'est point assez modeste pour avoir oublié une pareille circonstance.

Donc le chef vainqueur de la mosaïque ne peut être Achille, puisque le vainqueur de la mosaïque n'est pas sur le char d'Achille et ne porte pas les armes d'Achille.

Passons à Hector.

Maintenant, Hector est sur son char, c'est vrai ; malheureusement, le chef vaincu de la mosaïque non seulement n'a pas les armes d'Hector, mais encore n'a pas l'âge d'Hector.

Où M. Giuseppe Sanchez a-t-il vu que l'élégant fils de Priam, qui dispute le prix de la beauté à Pâris, le prix du courage à Achille, soit un homme de quarante-cinq à quarante-huit ans ? Franchement, quoique Homère ne dise nulle part l'âge d'Achille, tout ce que je peux faire pour M. Sanchez, c'est d'accorder trente ans à Hector.

Puis, j'en demande pardon à M. Sanchez, j'ai lu et relu l'*Iliade*, et je n'ai vu nulle part qu'Hector se servît d'un arc. C'est Pâris, l'archer de la famille ; et Homère est trop adroit pour établir une pareille similitude entre les deux frères. A Hector, il faut les armes offensives du brave ; il lui faut les javelots avec lesquels on se bat à vingt pas de distance ; il lui faut cette lance au cercle d'or avec laquelle on frappe son ennemi en le joignant ; il lui faut l'épée, avec laquelle on lutte corps à corps.

Puis, comme arme défensive, où est ce casque, présent d'Apollon, dont le panache sème la terreur ? où est ce grand bouclier qu'il rejette sur ses épaules quand il tourne le dos à l'ennemi et qui le couvre tout entier ? où est enfin la cuirasse où s'enfoncé si profondément le javelot d'Ajex qu'il déchire jusqu'à sa tunique ?

Or, si le guerrier vaincu de la mosaïque n'a pas l'âge d'Hector et n'a pas les armes d'Hector, ce ne peut pas être Hector.

Il en résulte que si l'un ne peut pas être Hector et que l'autre ne puisse pas être Achille, la mosaïque doit nécessairement représenter autre chose que la rencontre d'Achille et d'Hector.

J'en demande pardon à mes lecteurs, mais j'ai voulu prendre les dix

LE CORRICOLO.

systèmes les uns après les autres pour leur prouver qu'il ne faut pas croire trop aveuglément aux systèmes.

Maintenant je pourrais , comme un autre , faire un onzième système, mais je ne donnerai pas ce plaisir à MM. les savans italiens.

Je leur raconterai tout simplement l'histoire d'un pauvre fou que j'ai vu à Charenton , et qui m'a paru non seulement plus sage , mais encore plus logique qu'eux. Sa folie était de se croire un grand peintre, et à son avis il venait d'exécuter son chef-d'œuvre.

Ce chef-d'œuvre, recouvert d'une toile verte, était le passage de la mer Rouge par les Hébreux.

Il vous conduisait devant le chef-d'œuvre, levait la toile verte , et l'on apercevait une toile blanche.

- Voyez, disait-il, voilà mon tableau.
- Et il représente ? demandait le visiteur.
- Il représente le passage de la mer Rouge par les Hébreux.
- Pardon, mais où est la mer ?
- Elle s'est retirée.
- Où sont les Hébreux ?
- Ils sont passés.
- Et les Égyptiens ?
- Ils vont venir.

Dites-moi , les savans italiens que nous venons de citer sont-ils aussi sages et surtout aussi logiques que mon fou de Charenton ?

XVII

Visite au Musée de Naples.

J'en demande bien pardon à mes lecteurs , mais je suis placé , comme narrateur, entre l'omission et l'ennui. Si j'omets , ce sera justement de la chose omise qu'on me demandera compte ; si je passe tous les objets en revue , je risque de tomber dans la monotonie. Au surplus, nous en avons fini ou à peu près avec Naples antique et Naples moderne, et nous touchons à la catastrophe. Un peu de patience donc pour le Musée. Que dirait-on, je vous le demande, si je ne parlais pas un peu du musée de Naples ?

Le palais des Studi , dont le duc d'Ossuna , vice-roi de Naples, avait jeté les fondemens dans le but d'en faire une vaste école de cavalerie , vit sa destination changée par Ruis de Castro, comte de Lemos, qui décida qu'il servirait de logement à l'Université, laquelle y fut effectivement instituée sous son fils , en 1616. Mais, en 1770, les palais de Portici, de Caserte, de Naples et de Capo di Monte s'étant successivement encombrés des précieux résultats que produisaient les fouilles de Pompeïa , le roi Ferdinand résolut de réunir toutes les antiquités provenant de la découverte de ces deux villes dans un seul local , où elles seraient exposées à la curiosité du public et aux investigations des savans. A cet effet , il choisit le palais de l'Université, laquelle Université fut transférée au palais de San-Salvador.

Le roi Ferdinand fut si content de la résolution qu'il venait de prendre et la trouva si docte et si sage, qu'il résolut d'en perpétuer le

souvenir en se faisant représenter en Minerve à l'entrée du nouveau Musée.

Ce fut Canova qu'on chargea de l'exécution de ce chef-d'œuvre.

C'est quelque chose de bien grotesque, je vous jure, que la statue du roi Ferdinand en Minerve; et quand il n'y aurait que cela à voir au Musée, on n'aurait, sur ma parole, aucunement perdu son temps à y faire une promenade.

Mais heureusement il y a encore autre chose, de sorte que l'on peut faire d'une pierre deux coups. Notre première visite, après notre retour à Naples, fut pour les objets provenant d'Herculanum et de Pompeïa; c'était continuer tout bonnement notre course de la veille: après avoir vu l'écrin, c'était regarder les bijoux; bijoux merveilleux, d'art souvent, de forme toujours.

Nous commençâmes par les statues; elles se présentent d'elles-mêmes sur le passage des visiteurs. D'abord ce sont les neuf effigies de la famille Balbus; puis celles de Nonius père et fils, les plus fines, les plus légères, les plus aristocratiques, si on peut le dire, de toute l'antiquité. Ces dernières étaient à Portici. En 1799, un boulet emporta la tête de Nonius fils, mais on en retrouva les débris et on la restaura. Il y a encore là d'autres statues splendides: un Faune ivre, par exemple; la Vénus Callipyge que je trouve pour mon compte moins belle que celle de Syracuse; l'Hercule au repos, colosse du statuaire Glycon, retrouvé sans jambes dans les Thermes de Caracalla, et que Michel-Ange entreprit de compléter; mais, les jambes achevées, et lorsque l'auteur de Moïse eut pu comparer son œuvre à celle de l'antiquité, il les brisa, en disant que ce n'était pas à un homme d'achever l'œuvre des dieux. Guillaume de la Porta fut moins sévère pour lui-même, il refit les jambes; mais, les jambes faites, on apprit que le prince Borghèse venait de retrouver les véritables dans un puits, à trois lieues de l'endroit où l'on avait retrouvé le corps. Comment étaient-elles allées là? Personne ne le sut jamais. Or, il était encore plus difficile de faire un corps aux jambes du prince Borghèse que de faire des jambes au corps du roi de Naples. Le prince, qui était généreux comme un Borghèse, fit cadeau de ces jambes au roi. Tant il y a qu'aujourd'hui l'Hercule est au grand complet, chose rare parmi les statues antiques.

Il y a encore le taureau Farnèse, magnifique groupe de cinq à six personnages taillés dans un bloc de marbre de seize pieds sur quatorze; l'Agrippine au moment où elle vient d'apprendre que Néron menace sa vie; et enfin l'Aristide, que Canova regardait comme le chef-d'œuvre de la statuaire antique.

De là on passa dans la salle des petits bronzes. Malgré cette dénomination infime, la salle des petits bronzes n'est pas la moins curieuse. En effet, dans cette salle sont rassemblés tous les ustensiles familiers retrouvés à Pompeïa. La vie antique, la vie positive est là; pour la première fois, on y voit boire et manger les anciens qui, dans notre théâtre, ne boivent et ne mangent que pour s'empoisonner.

Ce sont des vases pour porter l'eau chaude, des marabouts, des bouilloires, des poêles à frire, des moules à petits pâtés, des passeroires si fines que le fond en semble un voile brodé à jour, des candelabres, des lanternes, des lampes de toutes formes et de toutes façons; un escargot qui éclaire avec ses deux cornes; un petit Bacchus qui fuit emporté par une

panthère, une souris qui ronge un lumignon; des lampes consacrées à Isis et au Silence, d'autres consacrées à l'Amour, et que le dieu éteignait en abaissant la main; des lampes à plusieurs lumières accrochées à un petit pilastre orné de têtes de taureaux et de festons de fleurs, ou accrochées par des chaînes aux branches d'un arbre effeuillé.

A côté de la salle des petits bronzes est le cabinet des comestibles : ce sont des œufs, des petits pâtés, des pains, des dattes, des raisins secs, des amandes, des figues, des noix, des pommes de pin, du millet, des noyaux de pêches, de l'huile d'Aix, des burettes, du vin dans des bouteilles, une serviette avec un morceau de levain, un œuf d'antruche, des coquilles de limaçons. On y voit aussi des draps, du linge qui était dans un cuvier à lessive, des filets, du fil, enfin toutes ces choses qu'on rencontre à chaque pas dans la vie réelle, et dont il n'est jamais question dans les livres : ce qui fait que les anciens, toujours vus au sénat, au forum ou sur le champ de bataille, ne sont pas pour nous des hommes, mais des demi-dieux. Fausse éducation qu'il faut refaire, fausses idées qu'il faut redresser une fois qu'on est sorti du collège, et qui prolongent les études bien au delà du temps qui devrait leur être consacré.

Puis, de là on passe dans la chambre des bijoux. Voulez-vous des formes pures, suaves, sans reproches? Voyez ces anneaux, ces colliers, ces bracelets. C'est comme cela qu'en portaient Aspasia, Cléopâtre, Messaline. Voilà des mains qui se serrent en signe de bonne foi; voilà un serpent qui se mord la queue, symbole de l'infini; voici des mosaïques, des antiques, des bas-reliefs. Voulez-vous écrire? voici un encrier avec son encre coagulée au fond. Voulez-vous peindre? voici une palette avec sa couleur toute préparée. Voulez-vous faire votre toilette? voici des peignes, des épingles d'or, des miroirs, du fard, tout ce *monde de la femme, mundus muliebris*, comme l'appelaient les anciens.

Passons à la peinture : c'est la grande question artistique de l'antiquité; c'était la mystérieuse Isis, dont on n'avait pas encore, avant la découverte de Pompeïa, pu soulever le voile. On avait retrouvé des statues, on connaissait des chefs-d'œuvre de la sculpture, on possédait l'Apollon, la Vénus de Médicis, le Laocoon, le Torse; on avait des frises du Parthénon et les métopes de Sélinunte; mais ces merveilles du pinceau tant vantées par Plin, ces portraits que les princes couvraient d'or, ces tableaux pour lesquels les rois donnaient leurs maîtresses, ces peintures que les artistes offraient aux dieux, jugeant eux-mêmes que les hommes n'étaient pas assez riches pour les payer : tout cela était inconnu. Il y avait un piédestal pour les statuares, il n'y en avait pas pour les peintres.

Il est vrai que les fouilles de Pompeïa et d'Herculanum n'ont éclairé la question qu'à demi. Jusqu'à présent, on n'a retrouvé aucun original que l'on puisse attribuer à quelqu'un de ces grands maîtres qui avaient nom Timanthe, Zeuxis ou Apelles. Il y a plus : la majeure partie des peintures d'Herculanum et de Pompeïa ne sont rien autre chose que des fresques pareilles à celles de nos théâtres et de nos cafés. Mais n'importe! par cette œuvre des ouvriers on peut apprécier l'œuvre des artistes, et parmi ces peintures secondaires il y a même deux ou trois tableaux tout à fait dignes d'être remarqués.

Mais il ne faut pas courir à ces deux ou trois tableaux, il faut les voir

tous, les examiner tous, les étudier tous, car même dans les plus médiocres il y a quelque chose à apprendre.

Les peintures de Pompéïa sont à la dérempe, c'est-à-dire exécutées par le même procédé dont se servaient Giotto, Giovanni da Fiesole et Masaccio. Le style, à part deux ou trois œuvres de la décadence exécutées par les Bouchers de l'époque, est purement grec. Le dessin en est fin, correct, étudié ; le clair-obscur, quoique compris autrement que par nos artistes, est tout à fait à la manière des graveurs, c'est-à-dire à l'aide de hachures, et bien entendu. La composition est en général douce et harmonieuse. L'expression en est toujours juste et très souvent remarquable. Enfin les vêtemens et les plis sont touchés avec cette supériorité qu'on avait déjà reconnue dans la statuaire antique, et qui fait le désespoir des artistes modernes.

Nous ne pouvons pas passer en revue les 1,700 peintures qui composent la collection du Musée antique ; nous pouvons seulement indiquer les plus originales ou les meilleures.

D'abord, dans les arabesques et dans les natures mortes, on trouvera des choses charmantes : des animaux auxquels il ne manque que la vie, des fruits auxquels il ne manque que le goût ; un perroquet traînant un char conduit par une cigale, tableau que l'on croit une caricature de Néron et de son pédagogue Sénèque ; une charge représentant Énée sauvant son père et son fils, tous trois avec des têtes de chiens. Les trois parties du monde, l'Afrique avec son visage noir, l'Asie avec un bonnet représentant une tête d'éléphant, et au milieu d'elles l'Europe, leur maîtresse et leur reine ; puis au fond la mer, et sur cette mer un vaisseau cinglant à pleines voiles à la recherche de cette quatrième partie du monde promise par Sénèque. Il n'y a pas à s'y tromper, car au dessous on lit ces vers de *Médée* :

Venient annis
Secula seris quibus Oceanus
Vincola rerum laxet, et ingens
Pateat tellus, Typhisque novos
Detegat orbes : nec sit terris ultima Thule.

Médée, acte II.

Maintenant, voici un tableau d'histoire ; il est précieux, car c'est le seul qu'on ait retrouvé à Pompéïa : c'est Sophonisbe buvant le poison. Devant elle est Scipion l'Africain, qu'on peut reconnaître en le comparant à son buste, auquel il ressemble ; puis, derrière Sophonisbe, Massinissa qui la soutient dans ses bras. Le tableau est sans signature. Est-ce une copie ? est-ce l'original ? Nul ne le sait.

Mais en voici un autre sur lequel le même doute n'existe point. Il représente Phœbé essayant de raccommode Niobé avec Latone. Aux pieds de leur mère, Aglaé et Hélène, pauvres enfans qui seront enveloppés dans la vengeance divine, jouent aux osselets avec toute l'insouciance de leur âge. C'est un original : il est signé Alexandre l'Athénien.

Puis viennent les fameuses danseuses tant de fois reproduites par la peinture moderne ; des funambules vêtus comme nos atlequins ; les sept grands dieux qui présidaient aux sept jours de la semaine : Diane pour le lundi, Mars pour le mardi, et ainsi de suite Mercure, Jupiter, Vénus, Apollon et Saturne.

Au milieu de tout cela, le morceau de cendre coagulée qui conserve la

forme du sein de cette femme retrouvée dans le souterrain d'Arrius Diomède, comme nous l'avons raconté.

Puis les trois Grâces, que l'on croit copiées de Phidias, et qui furent recopiées par Canova.

Puis le sacrifice d'Iphigénie, que l'on croit une copie de ce fameux tableau de Timanthe dont parle Plin^e. On se fonde sur ce que, dans l'un comme dans l'autre, Agamemnon a la tête voilée, et que, selon toute probabilité : un artiste n'aurait pas osé faire, à un maître aussi connu que Timanthe, un pareil vol.

Puis Thésée tuant le Minotaure. A ses pieds est le monstre abattu ; autour de lui sont les jeunes garçons et les jeunes filles qu'ils a sauvés et qui lui baisent la main.

Puis Médée méditant la mort de ses fils, composition magnifique d'une simplicité terrible. Les enfans jouent, la mère rêve. C'est beau et grand pour tout le monde. Un homme de nos jours qui aurait fait ce tableau serait le rival de nos plus grands peintres. Ne commencez pas par ce tableau, vous ne verriez plus rien. Quant à moi, il y a maintenant sept ans que je l'ai vu, et en fermant les yeux je le revois comme s'il était là.

Puis une foule d'autres peintures : — l'Éducation d'Achille par le centaure Chiron, tableau imité par un de nos peintres, et que la gravure a popularisé ; — Ariane s'éveillant sur le rivage d'une île déserte, et tendant les bras au vaisseau de Thésée qui s'éloigne ; — Phryxus traversant l'Hellespont, monté sur son bélier, et tendant la main à Hellé qui est tombée dans la mer ; — la Vénus qui sourit, étendue dans une conque ; — Achille rendant Briséis à Agamemnon ; — enfin, Thétis allant demander vengeance à Jupiter.

Ces deux derniers sont deux pages de l'Iliade.

Puis, allez, cherchez encore, regardez dans tous les coins : vous croirez en avoir pour une heure, vous y resterez tout le jour ; puis, vous y reviendrez le lendemain et le surlendemain ; et au moment de votre départ vous ferez arrêter votre voiture pour rendre encore une dernière visite à cette salle, unique dans le monde.

Il ne faut pas s'en aller sans visiter le cabinet des papyrus ; ce serait une grande injustice. Dans mon voyage de Sicile, après avoir visité Syracuse, j'ai conduit mes lecteurs aux sources de la Cyanée, à travers des îles charmantes dont les longs roseaux courbaient au dessus de nous leurs têtes empanachées ; ces roseaux, c'étaient des papyrus. On en faisait une espèce de parchemin étroit et long qu'on déroulait à mesure qu'on écrivait, et qu'on roulait à mesure qu'on avait écrit. Eh bien ! on trouva cinq ou six mille de ces rouleaux, noircis, brûlés, friables ; on les prit d'abord pour des morceaux de bois carbonisés et on n'y fit aucune attention ; on les jeta ou plutôt on les laissa rouler où il leur plaisait d'aller ; puis on reconnut que c'était le trésor le plus précieux de l'antiquité que l'on méprisait ainsi. On recueillit tout ce qu'on put en trouver, et, par un miracle de patience inouï, incroyable, fabuleux, on en a déroulé et lu à cette heure trois mille ou trois mille cinq cents, je crois. Le reste est dans ce cabinet, rangé sur les rayons de vastes armoires ; ce sont deux mille cinq cents petits cylindres noirs que vous prendriez pour des échantillons de charbon de bois. Ce fut en 1753 seulement qu'on revint de l'erreur que nous avons dite : on trouva d'un seul coup, au dessous du jardin du couvent de Saint-Augustin, à Portici, dix-huit cents de ces petits rouleaux, rangés avec tant de symétrie

que l'on commença à y voir quelque chose de mieux que du bois brûlé. D'ailleurs, en même temps et dans la même pièce on retrouva trois bustes, sept encriers, et des stylets à écrire. On reconnut alors qu'on était dans une bibliothèque, et l'on eut pour la première fois l'idée que les petits rouleaux noirs pouvaient être des papyrus ; on les examina avec soin et on y reconnut, comme on la voit sur du papier brûlé, la trace des caractères qui y avaient été écrits. A partir de ce moment, la recommandation fut faite à tous les ouvriers travaillant aux fouilles de mettre précieusement de côté tout ce qui pourrait ressembler à du charbon.

Et, comme je vous le dis, il y a là trois mille manuscrits dans lesquels on retrouvera peut-être ces quatre volumes de Trogue Pompée qui font une lacune dans l'histoire, et ces trois ou quatre livres de Tacite qui font une lacune dans ses Annales.

J'avoue que j'avais grande envie de mettre dans ma poche un de ces petits rouleaux de charbon.

Comme nous allions descendre le grand escalier des Studi, le gardien, qui était sans doute satisfait de la rétribution que nous lui avions donnée, nous demanda à voix basse si nous ne voulions pas visiter la galerie de Murat. Nous acceptâmes, en lui demandant comment la galerie de Murat se trouvait aux Studi. Il nous répondit alors que, lorsque le roi Ferdinand avait repris son royaume, on avait partagé en famille tous les objets abandonnés par le roi déchu. Cette galerie était devenue la propriété du prince de Salerne qui, ayant eu besoin de quelque chose comme cent mille piastres, les emprunta sur gage à son auguste neveu actuellement régnant. Or, le gage fut cette galerie, laquelle, pour plus grande sûreté de la créance, fut transportée au musée Bourbon.

Il y a là, entre autres chefs-d'œuvre, treize Salvator Rosa, deux ou trois Van-Dick, un Pérugin, un Annibal Carrache, deux Gérard des Nuits, un Guerchin, les Trois Âges de Gérard, puis dans un petit coin, derrière un rideau de fenêtre, un tableau de quatorze pouces de haut, et de huit pouces de large, une de ces miniatures grandioses comme en fait Ingres quand le peintre d'histoire descend au genre, une petite merveille enfin, comme l'Arétin, comme le Tintoret ! c'est Francesca de Rimini et Paolo, au moment où les deux amans s'interrompent et « ce jour-là ne lisent pas plus avant. »

Demandez, je vous le répète, à visiter cette galerie, ne fût-ce que pour voir ce charmant petit tableau.

Nous sortîmes enfin, ou plutôt on nous mit à la porte. Il était quatre heures et demie, et nous avions outre-passé d'une demi-heure le temps fixé pour la visite du musée. Il est vrai qu'à Naples il n'y a rien de fixe, et qu'avec une colonate, c'est-à-dire avec cinq francs cinq sous, on fait et l'on fait faire bien des choses.

Nous n'avions pas marché cent pas qu'au coin de la rue de Tolède nous nous trouvâmes face à face avec un monsieur d'une cinquantaine d'années qu'il me sembla à la première vue avoir rencontré à Paris dans le monde diplomatique. Probablement je ne lui étais pas inconnu non plus, car il s'approcha de moi avec son plus charmant sourire.

— Eh ! bonjour, mon cher Alexandre, me dit-il d'un ton protecteur ; comment êtes-vous à Naples sans que j'en sois averti ? Ne savez-vous donc pas que je suis le protecteur-né des artistes et des gens de lettres ?

Le faquin ! Il me prit une cruelle envie de lui briser quelque chose

d'un peu dur sur le dos ; mais je me retins, me doutant bien qu'il accepterait cette réponse et que tout serait fini là.

En effet, pour mon malheur, c'était...

A l'autre chapitre, je vous dirai qui c'était.

XVIII

La Bête noire du roi Ferdinand.

C'était ce fameux marquis dont je vous ai parlé comme de la bête noire du roi Ferdinand, et qui, tout protégé qu'il avait été par la reine Caroline, n'avait jamais pu entrer au palais que par la porte de derrière.

En partant de France, j'avais pris quelques lettres de recommandation pour les plus grands seigneurs de Naples, les San-Teodore, les Noja et les San-Antino. De plus, je connaissais de longue date le marquis de Gar-gallo et les princes de Coppola.

Parmi ces lettres, il s'en était, je ne sais comment, glissé une pour le marquis.

Étant à Rome, je n'avais pu obtenir de l'ambassade des Deux-Siciles l'autorisation d'aller à Naples. Afin d'éluder ce refus, j'avais, comme je l'ai raconté ailleurs, passé la frontière napolitaine grâce au passeport d'un de mes amis. Pour tout le monde je m'appelais donc du nom de cet ami, c'est-à-dire monsieur Guichard, et pour quelques personnes seulement j'étais Alexandre Dumas.

Mais comme, en arrivant à Naples, j'ignorais à qui je pouvais me fier, j'avais, avec un homme que j'appellerais mon ami, si ce n'était pas un très haut personnage, j'avais, dis-je, passé une revue des adresses de mes lettres, afin de savoir de lui quelles étaient les personnes à qui il n'y avait aucun inconvénient que monsieur Guichard remit les recommandations données à monsieur Dumas.

Or, à toutes les adresses, ce haut personnage, que je n'ose appeler mon ami, mais à qui j'espère prouver un jour que je suis le sien, avait fait un signe d'assentiment, lorsque, arrivé à la lettre destinée au marquis, il prit cette lettre par un coin de l'enveloppe, et la jetant, sans même regarder où elle allait tomber, de l'autre côté de la table sur laquelle nous faisions notre choix :

— Qui vous a donc donné une lettre pour cet homme ? me demanda-t-il.

— Pourquoi cela ? répondis-je, ripostant à sa question par une autre question.

— Mais, parce que... parce que... ce n'est pas un de ces hommes à qui on recommande un homme comme vous.

— Mais, n'est-il pas quelque peu homme de lettres lui-même ? demandai-je.

— Oh ! oui, me répondit mon interlocuteur ; oui, il a une correspondance très active avec le ministre de la police. Cela s'appelle-t-il être un homme de lettres en France ? En ce cas, c'est un homme de lettres.

— Diable ! fis-je ; mais il me semble que j'ai rencontré ce gaillard-là dans les meilleurs salons de Paris.

— Cela ne m'étonnerait pas : c'est un drôle qui se fourre partout. Et moi-même, tenez, je ne serais pas surpris en rentrant de le trouver dans mon antichambre. Mais vous voilà prévenu. Assez sur cette matière ; parlons d'autre chose.

C'est un garçon fort aristocrate que cet ami que je n'ose pas appeler mon ami. Je ne m'en tins pas moins pour averti, et bien averti, car il était en position d'être parfaitement renseigné sur toutes ces petites choses-là, et, à partir de ce jour, je me donnai de garde d'aller en aucun endroit où je pusse rencontrer mon marquis.

Or, j'avais parfaitement réussi à l'éviter depuis trois semaines que j'étais à Naples, lorsque, pour mon malheur, comme je l'ai dit, je me trouvai face à face avec lui en sortant du musée Bourbon.

On devine donc quelle figure je fis lorsque, avec ce charmant sourire qui lui est habituel et avec ce ton protecteur qu'il affecte, il me dit :

— Eh ! bonjour, mon cher Alexandre ; comment êtes-vous à Naples sans que j'en sois averti ? Ne savez-vous donc pas que je suis le protecteur-né des artistes et des gens de lettres ? Puis, voyant que je ne répondais rien et que je le regardais des pieds à la tête, il ajouta : Comptez-vous rester encore long-temps avec nous ?

— D'abord, monsieur, lui répondis-je, je ne suis pas le moins du monde votre cher Alexandre, attendu que c'est la troisième fois, je crois, que je vous parle, et que, les deux premières, je ne savais pas à qui je parlais. Ensuite, vous n'avez pas été averti de mon arrivée parce que mon véritable nom n'a pas été déposé à la police. Enfin, et pour répondre à votre dernière question, oui, je comptais rester huit jours encore, mais j'ai bien peur d'être forcé de partir demain.

Après quoi je pris le bras de Jadin et laissai le protecteur-né des artistes et des gens de lettres fort abasourdi du compliment qu'il venait de recevoir.

A Chiaja, je quittai Jadin ; il s'achemina du côté de l'hôtel, et moi j'allai droit à l'ambassade française.

A cette époque, nous avions pour chargé d'affaires à Naples un noble et excellent jeune homme ayant nom le comte de Béarn. En arrivant, il y avait quatre mois, j'avais été lui faire ma visite, et je lui avais tout raconté. Il m'avait écouté gravement et avec une légère teinte de mécontentement ; mais presque aussitôt ce nuage passager s'était effacé, et me tendant la main :

— Vous avez eu tort, me dit-il, d'agir ainsi à votre façon, et vous pouvez cruellement nous compromettre. Si la chose était à faire, je vous dirais : Ne la faites point ; mais elle est faite, soyez tranquille, nous ne vous laisserons pas dans l'embarras.

J'étais peu habitué à ces façons de faire de nos ambassadeurs ; aussi j'avais gardé au comte de Béarn une grande reconnaissance de sa réception, tout en me promettant, le moment venu, d'avoir recours à lui.

Or, je pensai que le moment était venu, et j'allai le trouver.

— Eh bien ! me demanda-t-il, avons-nous quelque chose de nouveau ?

— Non, pas pour le moment, répondis-je, mais cela pourrait bien ne pas tarder.

— Qu'est-il donc arrivé ?

Je lui dis la rencontre que je venais de faire, et je lui racontai le court dialogue qui en avait été la suite.

— Eh bien ! me dit-il, vous avez eu tort cette fois-ci comme l'autre : il fallait faire semblant de ne pas le voir, et, si vous ne pouviez pas faire autrement que de le voir, il fallait au moins faire semblant de ne pas le reconnaître.

— Que voulez-vous , mon cher comte , lui répondis-je , je suis l'homme du premier mouvement.

— Vous savez cependant ce qu'a dit un de nos plus illustre diplomates ?

— Celui dont vous parlez a dit tant de choses , que je ne puis savoir tout ce qu'il a dit.

— Il a dit qu'il fallait se défilier du premier mouvement , attendu qu'il était toujours bon.

— C'est une maxime à l'usage des têtes couronnées , et il y aurait par conséquent de l'impertinence à moi de la suivre. Je ne suis heureusement ni roi ni empereur.

— Vous êtes mieux que cela , mon cher poète.

— Oui , mais en attendant nous ne sommes pas au temps du bon roi Robert ; et je doute que , si son successeur Ferdinand daigne s'occuper de moi , ce soit pour me couronner comme Pétrarque avec le laurier de Virgile. D'ailleurs , vous le savez bien ; Virgile n'a plus de laurier , et celui qu'a repiqué sur sa tombe mon illustre confrère et ami Casimir Delavigne lui a fait la mauvaise plaisanterie de ne pas reprendre de bouture.

— Bref , que désirez-vous ?

— Je désire savoir si vous êtes toujours dans les mêmes dispositions à mon égard.

— Lesquelles ?

— De venir à mon secours si je vous appelle.

— Je vous l'ai promis et je n'ai qu'une parole ; mais savez-vous ce que je ferais si j'étais à votre place ?

— Que seriez-vous ?

— Vous allez bondir !

— Dites toujours.

— Eh bien ! je ferais viser mon passeport ce soir , et je partirais cette nuit.

— Ah ! pour cela , non , par exemple.

— Très bien ; n'en parlons plus.

— Ainsi je compte sur vous ?

— Comptez sur moi.

Le comte de Béarn me tendit la main , et nous nous séparâmes.

— Faites-moi un plaisir , dis-je à Jadin en rentrant à l'hôtel.

— Lequel ?

— Dites au garçon de vous dresser pour cette nuit un lit de sangle dans ma chambre.

— Pour quoi faire ?

— Vous le verrez probablement.

— Avez-vous besoin de Milord aussi ?

— Eh ! eh ! il ne sera peut-être pas de trop.

— Vous croyez donc qu'ils vont venir vous arrêter ?

— J'en ai peur.

— Sacré fat que vous faites , de vous figurer que les gouvernements s'occupent de vous !

— Celui-ci a daigné s'occuper de mon père au point de l'empoisonner , et je vous avoue que ce précédent ne me donne pas de confiance.

— Eh bien ! on couchera dans votre chambre , puisqu'il faut vous garder.

Et Jadin donna ordre qu'on lui dressât son lit en face du mien.

Cette précaution prise, nous nous couchâmes et nous nous endormîmes comme si nous n'avions pas rencontré le moindre marquis dans notre journée.

Le lendemain, vers les quatre heures du matin, j'entendis qu'on ouvrait ma porte.

Si profondément que je dorme et si légèrement qu'on ouvre la porte de ma chambre quand je dors, je m'éveille à l'instant même. Cette fois, ma vigilance habituelle ne me fit pas défaut; j'ouvris les yeux tout grands, et j'aperçus le valet de chambre.

— Eh bien ! Peppino, demandai-je, qu'y a-t-il, que vous me faites le plaisir d'entrer si matin chez moi ?

— J'en demande un million de pardons à son excellence, répondit le pauvre garçon; ce sont deux messieurs qui veulent absolument vous parler.

— Deux messieurs de la police, n'est-ce pas ?

— Ma foi ! s'il faut vous le dire, j'en ai peur.

— Allons, allons, alerte, Jadin !

— Quoi ? dit Jadin, en se frottant les yeux.

— Deux sbires qui nous font l'honneur de nous faire visite, mon garçon.

— C'est-à-dire qu'il faut que je me lève et que je coure chez M. de Béarn.

— Vous parlez comme saint Jean-Bouche-d'Or, cher ami; levez-vous et courez.

— Vous n'aimez pas mieux que je les fasse manger par Milord ? Cela serait plus tôt fait, et cela ne nous dérangerait pas.

— Non, il en reviendrait d'autres, et ce serait à recommencer.

— Ces messieurs peuvent-ils entrer ? demanda Peppino.

— Parfaitement, qu'ils entrent.

Ces messieurs entrèrent.

Cela ressemblait beaucoup aux gardes du commerce que nous voyons au théâtre.

— Monsu Guissard ? dit l'un d'eux.

— C'est moi, répondis-je.

— Eh bien ! monsu Guissard, il faut nous suivre tout de suite.

— Où cela, s'il vous plaît ?

— A la police.

Je jetai un coup d'œil triomphant à Jadin.

— Il faut, murmura-t-il, que le gouvernement ait bien du temps de reste pour se déranger ainsi !

— Que dit monsu ? demanda le sbire.

— Moi ! Rien, dit Jadin.

— Monsu a parlé du gouvernement !

— Ah ! j'ai dit que le gouvernement était plein de tendresse pour les étrangers qui viennent ici ; et je le répète ? attendu que c'est mon opinion, monsieur. Est-il défendu d'avoir une opinion ?

— Oui, dit le sbire.

— En ce cas, je n'en ai pas, monsieur, prenons que je n'ai rien dit.

Je me hâtai de m'habiller; j'avais une peur de tous les diables que les sbires, peu habitués au dialogue de Jadin, ne l'emmenassent avec moi.

Je passai donc lestement mon gilet et ma redingote, et leur déclarai que j'étais prêt à les suivre.

Cette promptitude à me rendre à l'invitation du gouvernement parut donner à nos deux sbires une excellente idée de moi ; aussi, lorsque, arrivé à la porte de la rue, je leur demandai la permission de prendre un fiacre, ils ne firent aucune difficulté, et l'un d'eux poussa même la complaisance jusqu'à courir en chercher un qui stationnait devant la grille encore fermée de la villa Reale.

Comme je montais en voiture, je vis apparaître Jadin à la fenêtre ; il était tiré à quatre épingles et tout prêt à se rendre à l'ambassade. Seulement, pour ne pas donner de soupçons sur sa connivence avec moi, il attendait pour sortir que nous eussions tourné le coin, et fumait innocemment la plus colossale de ses trois pipes.

Cinq minutes après j'étais à la police. Un monsieur, tout vêtu de noir et de fort mauvaise humeur d'avoir été réveillé si matin, m'y attendait.

— C'est à vous ce passeport ? me demanda-t-il aussitôt qu'il m'aperçut et en me montrant mon passeport au nom de Guichard.

— Oui, monsieur.

— Et cependant Guichard n'est pas votre nom ?

— Non, monsieur.

— Et pourquoi voyagez-vous sous un autre nom que le vôtre ?

— Parce que votre ambassadeur n'a pas voulu me laisser voyager sous le mien.

— Quel est votre nom ?

— Alexandre Dumas.

— Avez-vous un titre ?

— Mon aïeul a reçu de Louis XIV le titre de marquis, et mon père a refusé de Napoléon le titre de comte.

— Et pourquoi ne portez-vous pas votre titre ?

— Parce que je crois pouvoir m'en passer.

— Vous méprisez donc ceux qui ont des titres ?

— Pas le moins du monde ; mais je préfère ceux qu'on se fait soi-même à ceux qu'on a reçus de ses aïeux.

— Vous êtes donc un jacobin ?

Je me mis à rire, et je haussai les épaules.

— Il ne s'agit pas de rire ici ! me dit le monsieur en noir, d'un air on ne peut plus irrité.

— Vous ne pouvez pas m'empêcher de trouver la question ridicule.

— Non, mais je veux vous faire passer l'envie de rire.

— Oh ! cela, je vous en défie tant que j'aurai le plaisir de vous voir.

— Monsieur !

— Monsieur !

— Savez-vous qu'en attendant je vais vous envoyer en prison ?

— Vous n'oserez pas.

— Comment ! je n'oserai pas ? s'écria l'homme noir en se levant et en frappant la table du poing.

— Non.

— Eh ! qui m'en empêchera ?

— Vous réfléchirez.

— A quoi ?

— A ceci.

Je tirai de ma poche trois lettres.

Le monsieur noir jeta un coup d'œil rapide sur les papiers que je lui présentais, et reconnut des cachets ministériels.

— Qu'est-ce que c'est qua ces lettres ?

— Oh ! mon Dieu, presque rien. Celle-ci, c'est une lettre du ministre de l'instruction publique, qui me charge d'une mission littéraire en Italie, et particulièrement dans le royaume des Deux-Siciles : il désire savoir quels sont les progrès que l'instruction a faits depuis les vice-rois jusqu'à nos jours. Celle-ci, c'est une lettre du ministre des affaires étrangères, qui me recommande particulièrement à nos ambassadeurs, et qui les prie de me donner *en toute circonstance*, voyez : *en toute circonstance* est même souligné ; — de me donner, dis-je, *en toute circonstance*, aide et protection. Quant à cette troisième, n'y touchez pas, monsieur, et permettez-moi de vous la montrer à distance. Quant à cette troisième, voyez, elle est signée : « Marie-Amélie, » c'est-à-dire d'un des plus nobles et des plus saints noms qui existent sur la terre. C'est de la tante de votre roi. J'aurais pu m'en servir, mais je ne l'ai pas fait, il aurait fallu la remettre à la personne à qui elle était adressée ; et quand on a un autographe comme celui-là, lequel, comme vous pouvez le voir, ne dit pas trop de mal du porteur, on le garde, au risque que quelque valet de police vous menace de vous envoyer en prison.

— Mais, me dit le monsieur un peu ahourdi, qui me dira que ces lettres sont bien des personnes dont elles portent les signatures ?

Je me retournai vers la porte qui s'ouvrait en ce moment, et j'aperçus le comte de Béarn.

— Qui vous le dira ? Pardieu, repris-je, monsieur l'ambassadeur de France, qui se dérange tout exprès pour cela. N'est-ce pas, mon cher comte, continuai-je, que vous direz à monsieur que ces lettres ne sont pas de fausses lettres ?

— Non, seulement je le lui dirai, mais encore je demanderai en vertu de quel ordre on vous arrête, et il me sera fait raison de l'insulte que vous avez reçue. Je réclame monsieur, ajouta le comte de Béarn en étendant la main vers moi, d'abord comme sujet du roi de France, et ensuite comme envoyé du ministère. Si monsieur a commis quelque infraction aux lois de la police ou de la santé (1), j'en répondrai à plus haut que vous. Venez, mon cher Dumas, je suis désolé qu'on vous ait réveillé si matin, et j'espère que c'est par un malentendu.

Et à ces mots, nous sortîmes de la police bras dessus bras dessous, laissant le monsieur en noir dans un état de stupéfaction des plus difficiles à décrire.

Jadis nous attendait à la porte.

— Ah ça ! maintenant, me dit le comte de Béarn, maintenant que nous sommes entre nous, il ne s'agit plus de faire les famfaron ; je vous ai tiré de là avec les honneurs de la guerre, mais je vais avoir sur les bras tout le ministère de la police. Il s'agit pour vous de songer au départ.

— Diable !

— N'avez-vous pas tout vu ?

— Si fait. J'ai visité hier la dernière chose qui me restait à voir.

— Eh bien !

(1) On était alors dans le plus fort du choléra, et je n'avais pas fait à Rome la quarantaine de vingt-cinq jours obligée.

— Eh bien ! nous tâcherons d'être prêts quand il le faudra , voilà tout.

— A la bonne heure ! Maintenant , rentrez à l'hôtel , et attendez-moi dans la journée. J'aurai une réponse.

Je suivis le conseil que me donnait M. Béarn, et je le vis effectivement revenir vers les cinq heures.

— Eh bien ! me dit-il , tout est arrangé de la façon la plus convenable. On savait votre présence ici ; et comme vous n'y avez commis aucun scandale patriotique, on la tolérait. Mais vous avez été officiellement dénoncé hier soir, et l'on s'est cru alors dans la nécessité d'agir.

— Et combien de temps me laisse-t-on pour quitter Naples ?

— On s'en est rapporté à moi, et j'ai dit que dans trois jours vous seriez parti.

— Vous êtes un excellent mandataire, mon cher comte, et non seulement vous représentez admirablement l'honneur de la France, mais encore vous sauvez à merveille celui des Français. Recevez tous mes remerciemens. Dans trois jours j'aurai acquitté votre parole envers le gouvernement napolitain.

Voilà comment je fus obligé de quitter la très fidèle ville de Naples, qui n'en est encore qu'à sa trente-septième révolte ; et cela pour avoir eu le malheur de rencontrer la bête noire de Sa Majesté le roi Ferdinand.

Cela prouve qu'il y a à Naples quelque chose de pire encore que les jettateurs :

Ce sont les mouchards.

XIX

L'Auberge de Sainte-Agathe.

C'en était fait, je devais quitter Naples. Le rêve était fini, la vision allait s'envoler dans les cieux. Je vous avoue, mes chers lecteurs, que, lorsque je vis disparaître Capo-di-Chino à ma gauche et le Champ-de-Mars à ma droite, lorsque, étendu sur les coussins de ma voiture, je me mis à songer tristement que, selon toutes les probabilités humaines, et grâce surtout à la bienveillante protection du marquis de Soval et à la justice éclairée du roi Ferdinand, je ne verrais plus ces merveilles, mon cœur se serra par un sentiment d'angoisse indéfinissable, des larmes me vinrent aux bords des paupières, et je me rappelai malgré moi le mélancolique proverbe italien : Voir Naples et mourir !

En m'éloignant de ce pays enchanté, j'éprouvais donc quelque chose de semblable à ce qui doit se passer dans l'âme de l'exilé disant un dernier adieu à sa patrie. Oui, je m'étais épris de tendresse, de sympathie et de pitié pour cette terre étrangère que Dieu, dans sa prédilection jalouse, a comblée de ses bienfaits et de ses richesses ; pour cette oisive et nonchalante favorite dont la vie entière est une fête, dont la seule préoccupation est le bonheur ; pour cette ingrate et voluptueuse sirène qui s'endort au bruit des vagues et se réveille aux chants du rossignol, et à qui le rossignol et les vagues répètent dans leur doux langage un éternel refrain de joie et d'amour, et traduisent dans leur musique divine les paroles du Seigneur : « A toi, ma bien-aimée, mes plus riches tapis de verdure et de fleurs ; à toi mon plus beau pavillon d'or et d'azur ; à toi mes sources les plus limpides et les plus fraîches ; à toi mes parfums les plus suaves

et les plus purs ; à toi mes trésors d'harmonie ; à toi mes torrens de lumière. » Hélas ! pourquoi faut-il que l'homme, cet esclave envieux et stérile, s'attache à détruire partout l'œuvre de Dieu ; pourquoi tout paradis terrestre doit-il cacher un serpent !

Absorbé par ces idées passablement lugubres, je baissai la tête sur ma poitrine et je me laissai aller à ma rêverie. Jadin ronflait à mes côtés du sommeil des justes, avec cette différence cependant que la trompette des archanges ne l'aurait pas éveillé. Il avait lancé sa dernière malédiction sur les douaniers de Sa Majesté sicilienne, avait craché sur la barrière en guise d'adieu, et s'était endormi comme un homme qui n'a plus de comptes à rendre à sa conscience. Je voulus m'assurer si mes regrets bruyans n'avaient pas troublé le repos de mon camarade. J'attendis deux ou trois cahots de première force ; Jadin subit l'épreuve sans sourciller, il aurait subi l'épreuve du canon tiré à bout d'oreille. Alors je fermai les yeux à mon tour, et je repassai dans mon esprit tous ces rians tableaux que j'avais admirés pour la première et pour la dernière fois de ma vie. Je ne sais combien de temps dura ma méditation ou mon rêve, je ne sais combien d'heures je restai dans cet engourdissement de l'âme qui n'est plus la veille, mais qui n'est pas encore le sommeil ; ce que je sais très bien et dont je me souviens, Dieu merci, avec une grande précision de détails, c'est que j'en fus arraché brusquement par un accident survenu à notre voiture. L'essieu s'était brisé et nous étions dans une mare.

Cette fois Jadin était éveillé, non point par sa chute, comme on pourrait le croire, mais par la fraîcheur de l'eau qui venait de pénétrer ses vêtemens les plus intimes, et il jurait de toute l'indignation de son âme et de toute la force de ses poumons. Il pouvait être environ trois heures ; la route était déserte ; le postillon s'en était allé demander du secours.

Lorsque je dis que la route était déserte, je me trompe, car, en tournant la tête à gauche, je vis près de nous une espèce de petit lizzarone de douze à treize ans, crépu, hâlé, doré de reflets changeans, imitant à merveille le bronze florentin, les yeux noirs comme du charbon, les lèvres rouges comme du corail et les dents blanches comme des perles. Il était fièrement drapé dans des haillons qui auraient fait envie à Murillo, et nous regardait d'un air intelligent et réfléchi, sans daigner nous tendre la main ni pour nous aider, ni pour nous demander l'aumône. Dans un pays où la nudité presque complète est le privilège du mendiant et du lazzarone, et où tout homme du peuple, quels que soient ses besoins, n'aborde jamais l'étranger sans se croire le droit de mettre sa bourse à contribution, ce luxe de guenilles et ce silence de dédain ne furent pas sans me causer un certain étonnement.

— Où sommes-nous ? lui demandai-je en sautant par dessus la roue qui gisait renversée au milieu du chemin.

— *A Sant-Agata di Goli*, répondit le petit sauvage sans déranger un pli de son bizarre accoutrement.

— Pardieu ! fit Jadin, il s'agit bien de Goths et de Visigoths, ne voyez-vous pas que nous sommes en Afrique ? Voilà de la véritable couleur locale ou je ne m'y connais guère.

Le petit paysan fixa son regard sur Jadin, comme pour deviner le sens de ses paroles, et fronça le sourcil d'un air de défiance et de soupçon, se croyant sans doute offensé par ce peu de mots prononcés devant lui dans une langue inconnue. Je me hâtai de rassurer la susceptibilité du jeune

habitant de Sainte-Agathe, en lui faisant comprendre de mon mieux que Jadin s'extasiait sur la qualité de son teint et sur l'originalité de son costume.

L'enfant ne fut pas dupe de ma bienveillante traduction et se contenta de répondre, en haussant les épaules, que, si les hommes de son pays étaient bronzés par le soleil, les femmes y étaient plus blanches et plus jolies que partout ailleurs, et que si lui et ses frères n'avaient que des haillons pour tout vêtement, c'était pour que leurs sœurs portassent des jupes brodées et des corsages à galons d'or.

Ces paroles furent dites d'un ton si simple que je me suis réconcilié tout à coup avec l'indolence et la misère du petit lazzarone.

— Y a-t-il une auberge, une cabane, un chenil dans ce maudit village? demanda Jadin en se servant cette fois du patois napolitain, dans lequel il avait fait, dans les derniers temps, de rapides progrès.

— *C'e una superba locanda*, répondit l'enfant en regardant Jadin avec une singulière expression de malice.

— Eh bien! mon garçon, lui dis-je, si tu nous mènes à cette *superba locanda*, voici une pièce de six carlins pour ta peine.

— Je ne suis pas un mendiant, répondit le jeune homme aux haillons, en me lançant un regard d'une hauteur incroyable.

Je tombais d'étonnement en étonnement. Un enfant de la dernière classe du peuple napolitain, dont l'extérieur annonçait le dénuement le plus complet, refuser une demi-piastre, c'était quelque chose de tellement fabuleux que, n'en croyant pas mes oreilles, je me tournai vers Jadin pour m'assurer si je n'avais pas mal entendu.

— Comment, drôle! tu ne veux pas de notre argent? fit Jadin en lui montrant la monnaie qu'il prit de mes mains.

— Je ne l'ai pas gagné, répondit le petit paysan avec son stoïcisme habituel.

— Tu te trompes, mon garçon, repris-je à mon tour, ce n'est pas à titre d'aumône que nous t'offrons cette somme, c'est pour te récompenser du service que tu vas nous rendre en nous menant à un hôtel.

— Je ne suis pas un guide, répliqua l'étrange garçon avec le plus imperturbable sang-froid.

— Eh bien! quel est donc l'état de votre seigneurie? demanda Jadin en portant respectueusement la main à son chapeau.

— Mon état?... c'est de regarder les voitures qui passent et les passagers qui tombent.

— Hein! comment le trouvez-vous, Jadin?

— Je le trouve tout à fait magnifique, et je veux absolument croquer la tête de ce coquin.

Comme nous l'avons dit, le descendant des Goths n'était pas très fort sur le français. Il crut que Jadin le menaçait tout bonnement de lui couper la tête. Sa colère, long-temps contenue, éclata avec fureur. Il grinça des dents comme un tigre blessé, tira de ses haillons un long poignard à lame triangulaire, et s'éloigna lentement à reculons, en fixant sur Jadin ses fauves prunelles qui lançaient des éclairs. Son intention évidente était d'attirer son adversaire loin de la grande route, dans quelque endroit plus désert ou plus sombre, pour consommer tranquillement sa vengeance.

— Attends-moi, attends-moi, petit brigand, s'écria Jadin en riant, je

vais t'apprendre à faire usage d'armes prohibées. Et il fit un pas pour s'élancer à sa poursuite.

Mais au même instant le postillon reparut suivi de cinq ou six paysans de Sainte-Agathe, les uns plus cuivrés que les autres ; et le petit sauvage, en voyant arriver du monde, cacha promptement son poignard et se sauva à toutes jambes.

On mit la voiture sur pied, on constata les dégâts, et nous acquiescâmes la triste conviction que nous ne pouvions pas nous remettre en route avant la nuit. Je fis part au postillon de notre singulière rencontre, et lui demandai quelques renseignemens sur l'étonnant personnage qui venait de s'enfuir à leur approche. Le postillon sourit, et pour toute réponse frappa deux ou trois fois son front du bout de son index. Comme je ne comprenais rien du tout à cette pantomime, je le priai de s'expliquer plus clairement. Il me raconta alors que ce méchant gamin, que nous avions pris pour un nègre, n'était pas plus Africain que les autres habitans de Sainte-Agathe, et qu'il ne fallait pas nous étonner de ses manières, car il était un peu fou, ainsi que le reste de sa famille.

— Mais au nom du diable ! s'écria Jadin, exaspéré par toutes ces lenteurs, où pourrais-je enfin trouver une auberge pour sécher mes habits ?

— Tiens ! en effet, reprit le postillon en l'examinant avec curiosité, son excellence a versé du côté du ruisseau.

La *locanda* était à deux pas. J'ai abusé si souvent de la patience de mes lecteurs en leur parlant des auberges d'Italie, que je puis me borner cette fois à les renvoyer aux descriptions précédentes. J'ajouterai seulement que l'auberge de Sainte-Agathe surpasse en saleté toutes celles que j'ai décrites jusqu'ici. Cet affreux coupe-gorge s'appelle, je crois, la *nobile locanda del Sole*.

Jadin fit allumer un grand feu, et se mit en devoir de se sécher de son mieux, trempé qu'il était jusqu'aux os. Moi, je sortis à l'aventure, fort inquiet de savoir comment j'emploierais les trois ou quatre mortelles heures pendant lesquelles on devait réparer notre voiture. De dîner, il n'en était pas question. Comme nous comptions nous arrêter seulement à Mola di Gaëta, nous n'avions pas pris de provisions avec nous, et de son côté l'hôte de Sainte-Agathe s'était empressé de mettre à notre disposition sa cuisine, ses ustensiles ; mais, comme on le pense bien, là se bornèrent ses offres de service : des objets à mettre sous notre dent, il n'en fut aucunement question. Je pris le premier chemin de traverse qui s'offrit à mes pas, décidé à tuer le temps en parcourant la campagne. J'avais fait à peine un huitième de mille, lorsqu'au détour d'un buisson je me trouvai nez à nez avec mon sauvage. Il se chauffait tranquillement au soleil, et ne fit pas un mouvement ni pour m'éviter ni pour marcher à ma rencontre.

— Eh bien ! mon enfant, lui dis-je en l'abordant comme une vieille connaissance, vous vous êtes singulièrement mépris sur les intentions de mon camarade. Il ne voulait vous faire aucun mal. Seulement, comme il vous trouvait la tête d'un grand caractère, il eût été charmé de faire votre portrait.

— Comment, c'était un peintre ! s'écria l'enfant ébahi.

— Certainement, qu'y a-t-il là d'étonnant ?

— C'était un peintre ! répéta le petit paysan , comme en se parlant à lui-même.

— Oui, c'était un peintre, et de quelque talent, j'ose vous en répondre.

— Mais moi je suis peintre aussi, s'écria le pauvre garçon d'un air exalté, *son pittore anch'io*, ou plutôt je le serai, car je suis trop jeune encore pour avoir un état.

— Eh bien, mon cher, vous voyez que, pour un collègue, vous ne vous êtes pas montré trop aimable, et si c'eût été en pays civilisé, on eût pu croire que vous vous connaissiez.

— Ah ! pardonnez-moi, monsieur ; si j'avais pu deviner que vous étiez des artistes, car vous êtes artiste aussi, vous, n'est-ce pas, *eccellenza* ?

— Artiste... oui, oui... à peu près...

— Si j'avais pu croire cela, au lieu de vous laisser égorger dans cette vilaine auberge, je vous aurais mené chez mon grand-père, qui est peintre aussi, lui, ou plutôt qui l'a été, car il est maintenant trop vieux pour avoir un état.

— Mais nous sommes encore à temps, mon garçon.

— Vous avez raison, monsieur, dit le futur peintre en faisant quelques pas dans la direction de la *locanda*. Mais il parut se raviser tout à coup ; et se tournant vers moi avec un certain embarras :

— Je réfléchis, dit-il, qu'il vaudra peut-être mieux nous passer de votre ami.

— Et pourquoi cela ?

— Dame ! c'est qu'il aime à rire, comme j'ai pu m'en apercevoir, et qu'il pourrait avoir du désagrément avec mon grand-père ; car dans notre famille nous ne sommes pas endurants. Vous, c'est autre chose... vous ne vous êtes pas trop moqué de mes haillons, et je crois qu'avec un peu de bonne volonté de part et d'autre nous pourrions nous entendre.

— C'est convenu, mon petit Giotto ; et en attendant que vous reveniez un peu de vos préventions sur le compte de mon ami, je profiterai seul de l'hospitalité que vous voulez bien m'offrir.

— Et vous n'en serez pas fâché, je vous le promets. Vous allez voir d'abord mes trois frères, trois garçons les plus forts et les plus beaux de la province, le premier est vigneron, le second pêcheur, le troisième garde-chasse.

— Je serai flatté de faire leur connaissance.

— Puis mes trois sœurs, trois madones.

— De mieux en mieux, mon cher hôte.

— Et puis enfin...

— Comment ! ce n'est pas tout ?

— Puis enfin, répéta le petit paysan en baissant la voix et regardant autour de lui d'un air mystérieux, vous verrez trois tableaux, trois merveilles ; et vous pourrez vous vanter d'avoir une fière chance si vous obtenez que mon grand-père vous les montre.

— Vous piquez furieusement ma curiosité.

— Oui, mais il faut savoir s'y prendre, car, voyez-vous, mon grand-père tient plus à ses tableaux qu'à tous ses enfans ; il verrait mes trois frères se casser le cou, mes trois sœurs se noyer, qu'il ne pousserait pas un cri, qu'il ne verserait pas une larme ; moi-même, qu'il préfère à tous les autres parce que je porte son nom et que je serai peut-être un jour comme lui, je tomberais dans la gueule d'un ours ou dans le fond

d'un précipice qu'il en serait médiocrement affligé ; mais, s'il arrivait malheur à quelqu'un de ses tableaux, je crois qu'il en mourrait du coup, ou que tout au moins il en perdrait la raison.

— Je comprends cette passion d'artiste et d'antiquaire ; mais que faut-il donc que je fasse pour mériter les bonnes grâces de votre respectable aïeul ?

— D'abord il ne faudra pas trop lui dire du bien de ses tableaux, car il croirait que vous voulez les acheter et il vous ferait mettre à la porte.

— Soyez tranquille ! j'en dirai du mal.

— Gardez-vous-en bien, il deviendrait furieux et pourrait bien avoir envie de vous faire jeter par la fenêtre.

— Diable ! diable ! Je n'en dirai rien du tout, alors.

— Je vous ai dit, monsieur, que mon grand-père est un vieillard, il faut lui pardonner quelque chose, reprit le petit lazzarone d'un ton grave et sententieux qui contrastait singulièrement avec sa condition et son âge. Puis, comme s'il se fût ennuyé de jouer un rôle trop sérieux, il partit d'un grand éclat de rire et mesura en quatre bonds la distance qui nous séparait du sentier que nous devions prendre pour arriver à l'atelier rustique du vieux peintre de Sainte-Agathe. Je suivais avec quelque peine mon jeune guide, qui courait devant moi comme un chevreuil, en sautant fossés et barrières, en enjambant torrens et buissons, sans que rien pût arrêter son élan.

Au moment où nous passions sous un de ces berceaux de vigne si communs en Italie, l'enfant leva la tête, et me montra du doigt un très beau garçon de vingt à vingt-cinq ans qui se tenait gracieusement penché au bout d'une longue échelle, et coupait des sarmens avec un couteau recourbé qu'on appelle dans le pays *roncillo*.

— Bonjour, Vito, s'écria joyeusement mon gamin en secouant le pied de l'échelle.

— Bonjour, flâneur, répondit le personnage aérien sans interrompre sa besogne.

— C'est mon frère le vigneron, dit mon guide avec un sentiment de fierté, et il reprit sa course.

Un peu plus loin, il s'arrêta de nouveau aux bords d'une petite rivière qui coupait en deux le chemin. Un jeune homme très brun et très robuste se tenait assis sur la berge, les jambes nues et pendantes, les bras tendus, le corps avancé ; d'une main il jetait de la chaux vive pour troubler le courant, de l'autre il battait les eaux avec une perche. Il était impossible de passer devant cet homme sans l'admirer. C'était une de ces natures riches et puissantes que Michel-Ange eût souhaitées pour modèle.

— Bonjour, André, fit le futur artiste en lui tapant sur l'épaule, combien de truites aurons-nous ce soir ?

— Bonjour, gourmand, répondit l'homme à la perche.

— Ne faites pas attention, monsieur, c'est mon frère le pêcheur.

Enfin, nous étions presque à la porte d'une petite maison blanche et coquette, qu'il m'avait indiquée de loin comme le but de notre promenade artistique, lorsque nous rencontrâmes un troisième paysan, plus remarquable par sa taille et sa bonne mine que les deux autres, quoique, à vrai dire, son costume ne fût pas moins négligé que celui de ses frères. Le seul luxe qu'il se permit, c'était un très beau fusil anglais qu'il portait à l'épaule.

— Bonjour, Orso, s'écria l'enfant gâté de la famille, en lui sautant au cou.
 — Bonjour, mauvais garnement, répondit Orso en lui rendant ses caresses.

— C'est mon frère le chasseur, dit mon petit Raphaël en herbe, d'une voix triomphante.

Et sans me laisser le temps de prononcer une parole, il me prit lestement par la main, et m'entraîna dans une de ces petites cours italiennes qui ressemblent si bien à un *impluvium*, pavée d'une mosaïque grossière et abritée d'une verte tonnelle. Nous franchîmes un escalier découvert dont les marches étaient tapissées de mousse et émaillées de ces grandes et belles fleurs dans lesquelles la dévotion napolitaine a découvert tous les emblèmes de la passion, et nous nous trouvâmes dans une assez vaste salle, haute, aérée, lumineuse, qui devait être la pièce de réception et d'apparat. Là, mon petit nègre aux haillons pittoresques me présenta trois jeunes filles qui s'étaient levées à notre approche, et se serraient dans un seul groupe timides et confuses. La plus jeune n'avait pas encore quinze ans, et l'aînée en avait vingt à peine. Je fus ébloui de leur beauté et de leur fraîcheur. Rien de plus gracieux et de plus charmant que leurs jupes flottantes et leurs étroits corsages brodés de filigrane. On eût dit, sans aucune exagération poétique, trois roses blanches sur le même rosier.

— Voici mes sœurs, monsieur, et j'espère que je ne vous ai pas menti en vous disant qu'elles ne me ressemblaient guère ni pour le teint ni pour le costume. Celle-ci s'appelle Concetta, celle-ci Nunziata, celle-ci Assunta, les trois plus beaux noms de la Vierge. Et à chaque nom qu'il prononçait, le petit démon imprimait un baiser sur le front rougissant de celle de ses sœurs qu'il voulait désigner.

— Et maintenant, dit-il, montons à l'atelier de mon grand-père.

XX

Les Héritiers d'un grand Homme.

Je suivis mon jeune guide avec toute la docilité que commandaient les circonstances, mais, je l'avoue, non sans jeter un regard d'admiration et de regret sur le charmant groupe dont je devais me séparer si promptement. Nous traversâmes deux petites chambres dont tout l'ameublement consistait en quatre monceaux d'épis de maïs entassés dans les coins, et dont la tapisserie, formée tout bonnement de bottes d'aulx et d'oignons, se faisait sentir une demi-lieue à la ronde ; puis une cuisine dont le plafond phiait sous les quartiers de lard et les festons de *salami*, et enfin un petit corridor assez mal éclairé, au bout duquel nous trouvâmes un escalier de bois plus raide et plus incommode qu'une échelle. Mon guide le gravit en deux bonds et s'arrêta sur un petit palier carrelé de rouge et de noir, qui n'était pas assez large pour nous contenir tous les deux. Arrivé là, il colla l'oreille à la porte, mit l'œil à la serrure et frappa trois petits coups, après m'avoir fait signe de la main d'écouter et de me taire.

J'entendis d'abord le vieillard grogner sourdement comme un dogue dont le sommeil est tout à coup interrompu par une visite importune. Le gamin me regarda en souriant comme pour me donner du courage, hocha légèrement la tête en homme habitué à une semblable réception, et sachant parfaitement que, si la colère du vieillard était facile à allumer, quelques

ments suffisaient pour l'éteindre. En effet, ses grognemens s'apaisèrent bientôt et furent suivis par un bruit de chaises qu'on dérangeait, et par le craquement d'une porte intérieure qu'on fermait à double tour. Puis les pas se rapprochèrent lentement, et une voix claire et ferme, où perçait cependant un reste de courroux, demanda : — Qui va là ?

— C'est moi, mon grand-père, ouvrez.

La voix se radoucit et le vieillard mit la main sur la clé.

— Es-tu seul ? demanda-t-il après un instant de réflexion.

— Je suis avec un monsieur qui demande à visiter votre atelier.

— Va-t'en au diable, méchant coureur, s'écria le vieux peintre furieux ; c'est encore quelque brocanteur que tu auras ramassé sur la grande route, et qui vient dans l'intention de me marchander mes chefs-d'œuvre.

— Mais je vous jure que non, mon grand-père.

— Alors c'est quelque rustre de Sainte-Agathe qui veut par ses sottises et par ses âneries me faire renier le bon Dieu.

— Encore moins, mon grand-père ; croyez-vous que votre petit Salvatore soit capable de vous causer du chagrin ?

— Hum ! hum ! fit le vieillard ébranlé dans sa résolution, et qui est donc ce monsieur que tu m'amènes ?

— C'est un artiste étranger qui n'a pas le sou pour acheter vos tableaux, mais en revanche qui a assez de temps pour écouter votre histoire.

— Ah ! ah ! c'est un confrère, s'écria gaiement le bonhomme en passant rapidement de la colère à la bonne humeur ; et il fit tourner la clé dans la serrure.

Je voulus protester par un reste de scrupule, mais l'enfant me fit signe de me tenir tranquille en mettant son index en croix sur ses lèvres.

La porte s'ouvrit et je me trouvai en face d'une des plus belles têtes de vieillard que j'aie jamais vues. Une forêt de cheveux blancs ombrageait son front large et sans rides, ses traits étaient calmes et reposés, et son sourire avait quelque chose d'affectueux et de bienveillant qui contrastait fort avec le ton bourru qu'il affectait de prendre dans les grandes occasions pour se débarrasser des fâcheux. Il était vêtu d'une espèce de froc dont le capuchon retombait sur ses épaules, et dont la couleur primitive avait disparu sous les différentes couches de graisse et de peinture qui l'avaient successivement recouvert. Au reste, le plus grand désordre régnait dans l'atelier malgré l'empressement que le bonhomme avait mis à ranger quelques objets qui gênaient trop visiblement le passage. C'était un pêle-mêle inextricable d'outils de paysan et d'instrumens de peintre ; des faux, des bèches et des râtaux s'accrochaient bizarrement aux chevalets, aux appuie-mains, aux échelles ; des toiles, des cartons, des esquisses étaient enfouis sous un tas de cordes, de paniers, d'arrosoirs ; des boîtes à couleurs étaient remplies de graines ; des flacons d'essence, à goulots fracassés, servaient de vase et de prison à la tige d'une fleur ; des pinceaux, des brosses et des palettes se prélassaient agréablement sur des cuillers de bois et dans des moules à fromages. Un joyeux rayon de soleil glissait légèrement à travers cette confusion étrange, et posait là-bas une aigrette de diamans au front d'une madone enfermée, caressait ici les racines d'une pauvre plante oubliée et frileuse, et piquait plus loin une paillette au ventre d'un pot de cuivre luisant comme de l'or.

Le vieillard m'observa en silence pendant deux ou trois minutes, pour me juger sans doute d'après l'effet que produirait sur moi la vue de son

pandemonium. Mais comme il s'aperçut que, loin de paraître choqué de ces bizarreries criantes qui eussent irrité les nerfs d'un bourgeois, je les contemplais au contraire avec le plus vif intérêt, il se tourna vivement vers son petit-fils et lui dit d'un air satisfait :

— Bien, mon garçon, tu ne m'as pas trompé, monsieur est un brave et digne étranger, et pourvu qu'il soit aussi pauvre qu'il est raisonnable...

— Rassurez-vous, mon cher hôte, repris-je à mon tour, je n'ai pas une obole à dépenser en tableaux; et fusse-je plus riche qu'un nabab, je comprends qu'il y a certains objets qu'on ne cède pas au prix de l'or.

— Alors soyez le bien-venu, s'écria le vieux peintre avec toute l'expression de son âme, et il me tendit une main calleuse que je m'empressai de serrer dans les miennes. Soyez mille fois le bien-venu, mon hôte et mon confrère. Dieu soit loué, vous ne traitez pas de fou un pauvre vieillard, parce qu'il tient plus à ses tableaux qu'à la vie. Et quand vous les aurez vus, ces tableaux, quand vous aurez su comment ma famille les possède depuis tantôt deux cents ans, vous ne serez pas étonné, vous, de m'entendre dire que je consentirais plutôt à mendier, moi et mes enfans, qu'à me laisser enlever mon trésor. Vous voyez en nous de pauvres paysans, monsieur, mais nous sommes les héritiers d'un grand homme; et pour garder dignement cet héritage sacré, il y a toujours eu dans notre famille un peintre, bon, médiocre ou mauvais, qui, ne pouvant gagner sa vie par son art sans quitter notre village, a préféré de rester fidèle à son poste de gardien et de laboureur, qui a travaillé le jour dans les champs, la nuit dans l'atelier, et a manié de la même main la bêche et les pinces. Mon pauvre fils, le père de tous ces enfans que vous avez peut-être vus, s'est tué à la peine. Il était meilleur peintre que moi, mais moi j'ai été meilleur vigneron que lui; aussi lui ai-je survécu pour élever notre famille. Mais Dieu a bien fait les choses, et il nous a envoyé assez d'enfans pour faire largement la part du travail et de l'étude. J'ai trois petits-fils qui sont les meilleurs garçons de Sainte-Agathe, et dont chacun n'a pas l'égal dans son métier. Quant à ce petit vagabond, ajouta le bonhomme en lui tapant doucement sur la joue, je le destine à la peinture, et il ne manque pas de dispositions. En attendant, je l'ai nommé Salvator: c'est aussi mon nom, vous en saurez bientôt la cause.

— Eh bien ! monsieur, interrompit le petit Salvator, impatient de reciter si long-temps en place, vous voilà au mieux avec mon grand-père, il va vous compter son histoire, ou plutôt l'histoire de ses tableaux. Vous en aurez pour une bonne demi-heure. Comme je connais la chose pour l'avoir entendu raconter au moins trois fois par jour, je vous laisse et je m'en vais veiller au repas. Mon frère le garde-chasse va nous apporter du gibier, le pêcheur nous donnera des carpes et des anguilles, et le vigneron songera au fruit, mes trois petites sœurs font la cuisine à tenter les anges du paradis; quant à votre serviteur, en ma qualité de futur grand homme, je ne sais que manger pour six; mais, vu la circonstance et pour faire honneur à notre hôte, je servirai à table. Seulement, si vous vouliez demander une grâce à mon grand-père...

— Voyons, voyons, laissez-nous donc, bavard, s'écria brusquement le vieux peintre.

— Si vous vouliez, monsieur, continua le gamin sans se déconcerter, m'obtenir la permission d'endosser mes habits de fête...

— Pour les mettre en lambeaux, vaurien...

— Mais, grand-papa, s'écria le petit Salvator presque en pleurant, regardez donc comme je suis fait. Puis-je m'approcher d'une table d'honnêtes gens, arrangé de la sorte ? C'est pour le coup que monsieur ne voudrait pas toucher au dîner.

— Va te changer, petit misérable, et débarrasse-nous une fois pour toutes de ta présence.

Ma sincérité d'historien m'oblige à faire un aveu, quelque effort qu'il en coûte à mon amitié. Tout ce que je voyais et tout ce que j'entendais me paraissait si nouveau, si étrange et pourtant si simple, que j'avais complètement oublié Jadin, Jadin avec lequel j'avais jusque alors partagé en frère mes plaisirs et mes peines, mes impressions douces ou pénibles, ma bonne et ma mauvaise fortune ; Jadin que j'avais laissé dans l'affreux bouge que vous savez, à peu près dans la position d'Ugolin, plus Milord, moins les cadavres de ses enfans. Oui, je l'avais oublié !

Mais je dois le dire aussi à mon honneur : à la seule idée de repas, je me souvins de mon ami, et me penchant à l'oreille du petit Salvator, je lui dis à voix basse :

— J'ai mille grâces à vous rendre pour votre bonne hospitalité ; je dois cependant vous déclarer que je n'accepterai le dîner que vous m'offrez qu'à la condition que mon camarade aussi en profitera. Songez donc qu'il se morfond à cette heure, un peu par votre faute, dans cette horrible caverne où vous nous avez envoyés. Il peut bien se passer d'admirer vos tableaux, puisque tel est votre bon plaisir, mais je ne puis pas sans crime et sans remords le laisser mourir de faim là-bas, tandis que je nage ici dans l'abondance.

— Soyez tranquille ; je ne suis pas aussi méchant diable que j'en ai l'air. Votre ami aura sa part du festin. Seulement, comme il s'est un peu trop moqué de mes guenilles, on la lui servira à la *nobile locanda del Sole*.

Et sans plus m'écouter il tourna lestement sur ses talons.

— Enfin, dit le vieillard en respirant, il nous laisse un peu en repos ! Venez, venez, signor forestiere, mes chefs-d'œuvre vous attendent.

— A vos ordres, signor pittore, lui répondis-je en m'inclinant.

Alors il poussa la porte par laquelle j'étais entré, écarta doucement une vieille tapisserie qui masquait une seconde porte intérieure, celle que nous avions entendu fermer à notre arrivée, tira une clé de sa poche, ouvrit cette seconde porte et me fit passer dans une petite pièce d'une architecture simple et sévère, qui n'avait pour tout ameublement que deux chaises et une armoire.

— Ah ça ! mon cher hôte, lui dis-je en m'asseyant sans façon, mais c'est une véritable chapelle que vous me montrez là, et je commence à croire que vos tableaux pourraient bien être des reliques.

— Vous me rappelez, monsieur, toutes les persécutions que je me suis attirées par ma persistance à garder mes chefs-d'œuvre. On m'a traité tantôt de fou, tantôt d'égoïste, quelquefois de sorcier, quelque autre fois de saint. Tout cela, je vous le répète, parce que j'ai entouré ces peintures d'une espèce de culte, parce que je n'ai jamais pu me décider à les vendre aux juifs ou à les montrer aux sots. J'ai vu passer les habitans de Sainte-Agathe de la curiosité à l'envie, et de l'envie à la superstition. Croiriez-vous qu'ils sont allés jusqu'à prétendre que je devais leur prêter mes tableaux pour guérir les hydropiques et pour exorciser les possédés. Un soir, il y a long-temps de cela, la femme d'un de mes voisins était

en mal d'enfant et souffrait d'atroces douleurs. Quant à cela, je la plains, la pauvre femme ; mais était-ce ma faute, à moi, si elle ne pouvait pas accoucher ? Eh bien ! ne voilà-t-il pas que ses parens et ses amis s'avisent de venir me demander une de mes images ! De mes images ! monsieur. Et vous allez voir bientôt que dans mes trois tableaux il n'y a pas l'ombre d'un saint. C'est égal, il leur fallait un miracle. Je tins bon au commencement ; mais le pays s'ameutait, on menaçait d'enfoncer les portes et de mettre le feu à la maison. Il n'y avait pas de temps à perdre. Illuminé par une idée subite, à la place du chef-d'œuvre demandé, je leur livre une vieille croûte, ouvrage d'un de mes oncles, qui a été, après moi, la plus mauvais barbouilleur de la famille. Le tumulte s'apaise, on reçoit avec des cris de joie le vieux tableau tout noirci de fumée et de poussière, on le porte en procession à la maison du voisin, on allume des cierges, on se prosterne et on entonne les litanies. Miracle ! les douleurs cessent, la femme est sauvée : elle accouche de deux jumeaux ! Le mari, tout en larmes, veut savoir à quelle sainte effigie il doit l'heureuse délivrance de sa femme. C'est sans doute la Vierge-aux-Sept-Douleurs, ou sainte Elisabeth, ou tout au moins sainte Anne. Dans l'excès de sa reconnaissance, il prend une éponge et commence à laver les nombreuses couches de poussière qui lui cachent les traits de sa céleste protectrice. Tous les yeux sont fixés sur le tableau, toutes les lèvres répètent des prières, lorsque sur la toile mise à nu on voit apparaître tout à coup... Devinez qui, monsieur?... Le portrait d'un vieil avocat en robe noire ! A dater de ce jour, on m'a laissé tranquille !

— Votre histoire est parfaite, mon cher maître ; mais, en vérité, il me tarde de voir enfin ces tableaux qui vous ont donné tant de mal.

— Vous avez raison, monsieur, je vous fatigue avec mes redites, mais à mon âge il est permis de radoter.

— A Dieu ne plaise, mon hôte, que vous interprétiez si mal mes paroles. Vos récits m'intéressent au plus haut degré, et si j'ai montré quelque impatience...

— Allons, allons ! voici la première de mes reliques, comme vous venez de le dire. Ce n'est, à proprement parler, qu'une esquisse, mais vous y verrez le germe d'un grand génie.

Et il tira de l'armoire un petit tableau carré de deux pieds de haut et de deux de large, ôta avec toutes sortes de précautions le morceau de drap dont ledit tableau était enveloppé, et s'approchant de la croisée me montra le précieux croquis dans tout son jour.

C'était prodigieux d'éclat, d'originalité, de vigueur. Peut-être un critique méticuleux eût trouvé à redire sur quelques parties de cette esquisse, peut-être les lignes n'en étaient-elles pas très correctes, ni la composition irréprochable ; mais il y avait dans cette improvisation de quelques heures une touche si hardie et si franche, une conception si puissante et si naïve, une telle vérité de détails, qu'il était impossible de ne pas y voir le cachet d'un grand maître.

C'était à coup sûr un souvenir des Calabres ou des Abruzzes. Figurez-vous des rochers noirs, dévastés, menaçans, suspendus comme un pont sur l'abîme ; une plaine aride et maudite, éclairée par la lumière intermittente et livide d'un ciel orageux ; de vieux troncs séculaires se tordant sous l'étreinte de l'ouragan, ou calcinés par la foudre. Nul vivant n'est témoin de cette scène de désolation et d'horreur ; ou plutôt dans la lutte

affreuse que les élémens livrent à la nature, l'homme a succombé le premier. De quelle mort ? Dieu seul le sait ! Des os fracturés, des lambeaux de chair humaine sont semés çà et là sur le sol, mais nul indice ne pouvait vous dire si le misérable auquel appartenaient ces tristes débris s'est brisé le crâne en tombant du précipice, ou s'il a été broyé sous la dent des bêtes féroces. On dirait une page du Dante traduite en peinture.

Je tournai et retournai le tableau en tous sens ; je l'approchai et l'éloignai de ma vue pour le contempler à mon aise, tandis que le vieillard se frottait les mains de satisfaction et jouissait de ma surprise.

— Savez-vous que ce que vous me montrez là est admirable, lui dis-je en lui rendant son esquisse, et que ce petit chef-d'œuvre, bien qu'il ne soit pas fini, ne déparerait pas le musée des Studi, ou la galerie du prince Borghèse ?

— Ainsi vous ne trouvez pas que j'aie tort d'en avoir le soin que j'en ai ?

— Bien au contraire.

— Et de ne pas jeter mes perles devant... mes compatriotes ?

— Je ne saurais que vous approuver.

— Et d'en avoir refusé six cents ducats du prince de Salerne ?

— J'en eus fait autant à votre place.

— Cependant vous n'avez vu jusqu'ici que le moins précieux de mes trois tableaux.

— Je verrai les autres avec le même intérêt ; mais comment sont-ils en votre possession, mon cher hôte, et quel en est l'auteur ?

— Ah ! voilà, vous allez me traiter, vous aussi, de vieux bavard, ni plus ni moins que mes bons voisins de Sainte-Agathe. Ma foi, tant pis ; je vais vous conter tout cela d'un bout à l'autre, car il faut que vous sachiez que ce n'est pas seulement le prix des tableaux, mais encore, mais surtout le souvenir de celui qui nous les a donnés, qui nous les rend si chers, à moi comme à tous ceux qui m'ont précédé dans ma famille, comme à tous ceux qui viendront après moi. Asseyons-nous là, dit-il en prenant une des chaises, et prêtez-moi quelques momens d'attention.

— Je vous écoute.

— Il y a deux cents ans de cela, comme je crois vous l'avoir dit, que le père du grand-père de mon aïeul, un pauvre paysan comme moi, se tenait sur le pas de sa porte, pour prendre un peu le frais, après une rude journée de travail. La soirée s'annonçait comme devant être orageuse ; de gros nuages, amoncelés lentement pendant le jour, enveloppaient de toutes parts l'horizon. La lune, qui s'allumait déjà comme un phare, percevait à peine de sa clarté rougeâtre cet épais rideau de vapeurs. Rosalvo Pascoli (c'est ainsi que se nommait le paysan), après avoir regardé le ciel deux fois du côté de Capoue et deux fois du côté de Gaëte, s'était levé pour rentrer, lorsqu'il vit s'avancer vers lui un jeune homme de dix-huit à vingt ans, d'une taille au dessous de la moyenne, dont l'extérieur annonçait plutôt un mendiant qu'un voyageur. Son teint était presque aussi brun que celui d'un Maure, ses cheveux d'un noir d'ébène flottaient au gré du vent, hérissés et en désordre ; ses vêtemens étaient en lambeaux. Figurez-vous, en un mot, le portrait de mon petit Solvator, tel que vous l'aurez rencontré tantôt sur la grande route, mais plus grand, plus maigre et plus déguenillé, si cela est possible.

Cependant l'inconnu aborda Rosalvo d'un pas ferme, et lui demanda d'un ton hardi et cavalier :

— Saurais-tu, mon brave, m'indiquer une auberge dans les environs où je puisse trouver, pour mon argent, un gîte et du pain ?

Mon vieux parent le regarda d'abord avec un étonnement mêlé de défiance, tant les manières froides et hautaines du jeune homme contrastaient avec son costume délabré et sa détresse apparente. Mais, rassuré bientôt par l'air de franchise et d'honnêteté qu'il crut lire sur ses traits, il lui répondit, non seulement sans humeur, mais avec une bonté tout à fait paternelle :

— Il y a bien à l'autre bout de Sainte-Agathe un assez mauvais cabaret où l'on te donnera à peu près ce que tu cherches ; mais comme tu ne pourrais pas y arriver, mon garçon, avant d'être surpris par l'orage, entre ici chez nous, et tu trouveras toujours du pain et un asile.

— Et ce cas, faisons notre prix d'avance, car je ne suis pas bien riche pour le moment, et il n'y a rien que je déteste tant que les discussions après mon dîner et les disputes après mon réveil.

Le paysan s'approcha du jeune homme, le prit par la main, et l'attirant vers lui doucement, lui dit de son ton le plus calme :

— Regarde bien, mon ami, au dessus de ma porte.

— Eh bien, après ?

— Y vois-tu une enseigne ?

— Qu'est-ce que cela veut dire ?

— Cela veut dire, mon ami, que je ne tiens pas auberge, et que je ne vends ni ne loue mon hospitalité.

— Alors, merci, mon brave homme, répondit brusquement l'inconnu ; j'irai à l'autre bout du village ; j'irai, s'il le faut, jusqu'à Rome sans prendre un instant de repos ; mais je suis bien décidé de ne rien accepter de personne.

Et il fit un mouvement pour partir.

Le vieux paysan, blessé par un refus auquel il était loin de s'attendre, eut envie de tourner le dos à cette espèce de mendiant orgueilleux, pour le punir ainsi de son mauvais caractère ; mais il pensa que l'injustice ou la dureté des hommes avait peut-être aigri son cœur, et il n'eut pas le courage de l'abandonner à sa destinée. De larges gouttes d'eau commençaient à tomber sur les feuilles, le vent sifflait avec furie, et le pauvre garçon, malgré la fierté de ses paroles et l'assurance affectée de sa démarche, paraissait tellement à bout de ses forces qu'il n'aurait pu faire trois pas sans succomber à son épuisement et à sa fatigue.

Rosalvo l'arrêta donc par le bras au moment où il allait s'éloigner et lui dit en souriant :

— Tu es un singulier garçon, sur le salut de mon âme ! et quand tu serais le vice-roi déguisé, tu n'aurais pas plus de morgue et plus d'orgueil. C'est égal, je ne veux pas me reprocher un jour de t'avoir laissé partir par une nuit pareille, au risque de te casser le cou ou de mourir de faim sur la route. Tu paieras ton écot, puisque tel est ton bon plaisir. Je n'y mets qu'une condition : c'est que tu t'en rapporteras à ma probité ; et quoique tu veuilles à toute force transformer ma maison en taverne, je te promets de ne pas trop t'écorder.

— Soit, reprit l'inconnu d'un ton d'indifférence, je viderai le fond de ma bourse, mais il ne sera par dit qu'un paysan de Sainte-Agathe m'a vaincu de courtoisie et de générosité.

Rosalvo l'introduisit alors dans sa maison et le présenta au reste de sa

famille. Le jeune étranger fut reçu sous ce pauvre toit avec tant d'égards et tant de cordialité qu'il passa bientôt de sa froide réserve et de son dédain amer à la plus franche expansion et aux plus vives sympathies.

On lui donna la meilleure place à table ; le paysan lui servit les meilleurs morceaux, sa femme lui versa à boire, ses enfans l'entourèrent. On ne prit garde à ses haillons que pour le fêter davantage. Point de chuchotemens indiscrets, point de curiosité agressive, point de questions importunes. Parlait-il, on l'écoutait avec intérêt ; voulait-il se taire, on respectait son silence. Bref, il fut tellement charmé de cet accueil si affectueux et si simple, qu'à la fin du repas il était de la famille.

— Eh bien, mon enfant, reprit alors le vieux Rosalvo d'un ton sérieux, mais sans colère et sans amertume, voulez-vous encore payer votre compte comme si vous étiez au cabaret ?

— Pardonnez-moi, mon père, s'écria le jeune homme en lui serrant la main, tandis que ses yeux se mouillaient de larmes, j'ai été dur et injuste envers vous. Mon orgueil a dû vous paraître bien déplacé et bien ridicule dans l'état où je me trouve ; mais j'ai tant souffert depuis mon enfance ! j'ai été si abreuvé d'humiliations et de douleurs dès mes premières années, qu'au moment où les autres ne font qu'entrer dans la vie, je voudrais déjà en sortir. Tenez, mon hôte, vous me disiez tout à l'heure que si j'étais le vice-roi en personne je ne serais ni plus résolu ni plus fier... Eh bien ! dussiez-vous m'accuser de folie, ajouta-t-il en portant la main à son front, je me sens là quelque chose qui me rend plus orgueilleux que les rois.

— Calmez-vous, mon jeune homme, reprit le bon Rosalvo moitié étonné, moitié attendri par cet étrange discours, vous n'êtes encore qu'un enfant, et vous avez tant d'années devant vous que vous pouvez bien braver l'injustice du sort et réparer ses erreurs.

— Ma foi, vous avez bien raison, s'écria galement le jeune homme en changeant tout à coup d'expression ; au diable la tristesse et les soucis ! Vous pourriez croire, grand Dieu ! que j'ai le vin morose, ce qui n'est permis que lorsqu'on en a bu de mauvais, tandis que le vôtre était excellent. Mais aussi pourquoi me parlez-vous comme si vous étiez mon père ? pourquoi cette belle enfant est-elle tout le portrait de ma sœur ? pourquoi enfin me faites-vous songer à ma famille ?

— Comment ! demanda le paysan d'un ton de reproche, vous avez une famille, et vous pouvez la quitter !

— Hélas ! reprit le jeune homme, j'en avais une ! Mais mon père n'est plus ; et lorsque le chef est mort, tous les membres se dispersent et se brisent.

Et son front s'assombrit de nouveau.

— Allons ! s'écria Rosalvo en frappant du poing sur la table, je ne suis qu'un vieil imbécile ; voilà la deuxième fois que je vous attriste et vous chagrine par mes sottes questions. Vous devez bien m'en vouloir ?

— Mais non, je vous assure ; et pour que vous n'alliez pas croire, mes amis, que je veuille m'entourer de mystère, je vous dirai en peu de mots qui je suis, d'où je viens, quel est le but de mon voyage ; car, je ne sais pourquoi, jamais, depuis que je suis au monde, je n'ai éprouvé si vivement le besoin d'épancher mon cœur.

— Tout ce que nous pouvons faire, répondit le paysan, c'est de prier

Dieu, qui vous a amené sous notre toit, de secondar vos projets et de bénir vos espérances.

— J'accepte vos souhaits, mes amis, et je crois que les vœux de brave gens tels que vous êtes ne pourront que me porter bonheur. J'ai dix-neuf ans passés; je ne suis ni le dernier des vagabonds comme mes hailons pourraient le faire croire, ni un gentilhomme déguisé voyageant dans cet accoutrement bizarre pour mieux assurer son incognito. Je suis un pauvre artiste; mais quoique depuis ma naissance j'aie eu de bons et de mauvais momens, je n'ai jamais été aussi pauvre et aussi malheureux que vous me voyez à cette heure. Je suis né dans un petit village aux environs de Naples, connu sous le doux nom de l'*Aranella*. Mon père était un architecte plein de mérite à qui n'a jamais manqué qu'une chose : des maisons à bâtir. Mon oncle maternel était peintre, et on n'a pu lui reprocher qu'un défaut, celui de n'avoir jamais eu une commande de sa vie. Aussi, le premier tort de mes parens fut-il de m'éloigner de l'art pour lequel je me sentais un penchant irrésistible.

— Pauvre garçon ! interrompit Rosalvo, ce n'est pas moi qui aurais jamais empêché mes enfans de suivre leur vocation.

— D'autant plus que cela ne sert à rien, continua l'étranger en souriant. Pliez jusqu'à terre un jeune arbre plein de sève et de vigueur; quand vous l'aurez courbé comme un arc, il vous échappe et se redresse tout à coup vers le ciel. On m'envoya à l'école chez les bons religieux, qui m'ennuyaient à périr. On n'eût pas été fâché de faire de moi un prêtre, voire même un camaldule; mais, au lieu d'apprendre mon latin et de réciter mes psaumes, je volais tout le charbon qui me tombait sous la main pour tracer des paysages sur les murs des cellules, ou dessiner le profil de mon révérend précepteur. Dieu seul peut savoir ce que mes chefs-d'œuvre m'ont coûté de calottes.

— On allait jusqu'à vous battre ! s'écria le paysan indigné.

— Et on n'y allait pas de main morte, je vous en réponds; si bien qu'un jour que la correction m'avait paru un peu rude, je plantai à mon collège et mes maîtres, et je me sauvai au bout du monde, en Pouille, en Calabre, dans les Abruzzes, que sais-je ? J'ai erré de vallée en vallée, de montagne en montagne; j'ai souffert le froid et la faim. Je suis tombé dans les mains des brigands qui m'ont forcé à être des leurs. Mais à travers tous mes voyages, au milieu de tous mes malheurs, si je pouvais me procurer un crayon ou des pinceaux, si je pouvais jeter sur le papier ou sur la toile tout ce qui me passait par le cerveau, tout ce qui frappait mes regards, j'oubliais mes chagrins et ma misère, je ne pleurais plus que de joie, et je tombais à genoux pour bénir Dieu, qui m'avait donné des yeux pour admirer la nature, un cœur pour en sentir les merveilles, une main pour en retracer les beautés.

— Mon Dieu, que votre état doit être sublime ! interrompit le pauvre paysan, animé par le feu de l'artiste.

— Enfin, je revins à Naples, continua le jeune homme. Mon père était mort; ma sœur aînée avait épousé Fracanzani, un peintre de talent et de cœur, que la fortune avait traité presque aussi mal que mon père et mon oncle. On dirait que l'indigence est devenue pour nous autres une tradition de famille. Je me mis à travailler nuit et jour pour aider mon beau-frère. Vains efforts ! les marchands me jetaient au nez mes paysages, ou bien le prix que j'en retirais ne suffisait pas pour acheter

mes brosses et mes couleurs. On m'appelait, comme par mépris, Salvatoriello, et pourtant, j'en jure Dieu, on me nommera un jour Salvator ! Découragé, avili, dévoré de chagrin et de fièvre, j'allais succomber à mon désespoir, lorsque celui dont je porte le nom a daigné me sauver par un miracle.

Je venais de vendre un tableau au plus juif de mes brocanteurs. Le malheureux me reprochait encore les quelques sous qu'il m'avait donnés pour prix de mon œuvre, lorsqu'un beau carrosse armorié s'arrêta tout à coup devant sa boutique. La portière s'ouvrit, et un personnage d'un noble aspect, d'une tournure imposante, fait signe au revendeur, et demande à voir le tableau qu'on vient d'exposer à l'étalage. Tandis que le marchand se confond en révérences, caché derrière les roues de la voiture, je ne perds pas un mot de leur entretien.

— Quel est le sujet de ce tableau ? demandait le cavalier en prenant la toile des mains du brocanteur.

— Vous le voyez, Excellence, c'est une Agar dans le désert.

— Je n'ai jamais rien vu de si profondément senti, répliqua tout haut le cavalier, et quel prix demandes-tu de cet ouvrage ?

— Monseigneur, c'est vingt... c'est vingt-cinq ducats tout au juste : c'est le prix qu'il m'a coûté.

J'avais envie de l'étrangler de mes mains.

— Vingt-cinq ducats ! reprit le cavalier, mais c'est pour rien : je l'achète. Et quel en est l'auteur ?

— L'auteur, Excellence, balbutia le marchand ; mais qu'est-ce que cela fait, l'auteur, à votre Excellence ?

— Comment ! qu'est-ce que cela me fait, imbécile ?

— Monseigneur, le marché est conclu, et, quel que soit le nom de l'auteur, il n'y a plus à s'en dédire.

— Voici tes vingt-cinq ducats, maraud, parleras-tu maintenant ?

— L'auteur, Excellence, est un tout jeune homme, qui s'appelle Salvatoriello.

— Eh bien ! tu diras à ce jeune homme, de ma part, que, lorsqu'il aura des tableaux à vendre, il vienne chez le cavalier Lanfranco ; je les lui achèterai au prix qu'il en voudra ; car je le dis en vérité, sur mon honneur et sur mon âme, ce petit Salvator est un grand peintre.

Ce peu de mots m'a rendu mon courage ; j'ai quitté Naples, mon ingrate patrie, puisque nul n'est prophète chez soi, et je me suis traîné pas à pas jusqu'ici, les pieds brisés, l'estomac vide, les vêtements en lambeaux, mais le cœur rempli de foi et d'espoir. Il ne me reste plus qu'une demi-plastre pour arriver jusqu'à Rome ; mais Rome, c'est mon pays désormais ; Rome, c'est la fortune ; Rome, c'est la gloire !

Tandis que le jeune voyageur racontait son histoire, Rosalvo, mon oncle et toute sa famille, se serraient autour de lui et l'accablaient de caresses et d'éloges. La parole ardente et fiévreuse de l'artiste avait jeté comme des étincelles dans les cœurs de ces honnêtes paysans. Ils regardaient leur hôte avec un étonnement naïf, et se sentaient attirés vers lui par un charme dont ils ne savaient se rendre compte dans leur ignorance.

— Ah ça ! mes amis, reprit enfin le jeune homme, quoique je comprenne à présent que votre hospitalité ne peut pas se payer au prix de l'or, vous me permettrez que je vous prouve au moins ma reconnaissance.

Demain je quitterai cette maison de bonne heure pour aller où Dieu m'appelle. Mais je ne veux pas me séparer de vous sans vous laisser un souvenir. Je dois avoir ici dans ma besace des pinceaux, des couleurs, des morceaux de toile et d'étoffes, des cordes de luth et des papiers de musique; en un mot, tout mon bagage de bohémien et d'artiste. Vous voyez que ce n'est pas lourd. Je vais vous faire une esquisse. Cela n'a pas une grande valeur pour le moment; mais plus tard, qui sait? vous la vendrez peut-être assez bien, si la prophétie du bon Lanfranco vient à s'accomplir.

Ce fut alors, monsieur, que d'une main ferme et sûre il esquaissa le beau paysage que vous venez d'admirer. Vous savez maintenant de qui je veux parler, si toutefois le style du tableau ne vous avait déjà révélé le nom de l'auteur. Je vais vous montrer les deux autres, et je vous dirai, le plus brièvement qu'il me sera possible, à quelle occasion on en fit cadeau à ma famille.

Arrivé à ce point de son histoire, le descendant de Rosalvo Pascoli fit une pause et me regarda avec une légère hésitation, partagé qu'il était, l'honnête vieillard, entre la crainte et le désir de continuer son récit.

Vraiment, il s'écoutait lui-même avec tant de bonheur, qu'il eût été dommage de troubler la joie de ce brave homme, moitié paysan, moitié artiste, de cette excellente nature amphibie, si le lecteur veut bien nous passer le mot. Je le priai donc d'aller toujours; et c'est une justice à lui rendre, il ne se le fit pas répéter deux fois.

— Où en étions-nous donc restés, monsieur?

— Le jeune homme était parti pour Rome, afin d'y retrouver le cavalier Lanfranco, et maître Rosalvo, votre trisaïeul, je crois, avait accepté l'esquisse que vous venez de me montrer.

— Eh bien! continua le vieillard, pendant douze ans on n'entendit plus parler de Salvatoriello. Les paysans de Sainte-Agathe retournèrent à leurs travaux ordinaires, et personne ne songea plus au jeune voyageur qui s'était arrêté par un soir d'orage sous le toit du bon Rosalvo.

Au bout de la douzième année, un jour, vers midi, par un éclatant soleil de juillet, le village entier fut mis en émoi par l'arrivée d'un étranger de la plus haute distinction. A voir le train qu'il menait, on eût dit un prince du Saint-Empire, ou un grand d'Espagne de première classe. Les postillons faisaient claquer leur fouet comme s'ils eussent conduit le duc d'Arco en personne. Une nombreuse escorte d'estafiers, de valets et de pages suivait ou précédait la voiture attelée de six chevaux qui fumaient sous leur harnais et blanchissaient leurs mors d'une écume bouillante. L'étranger fit arrêter son équipage devant la porte de Rosalvo, et, sans donner le temps à ses domestiques d'abattre le marchepied, il sauta légèrement à terre. C'était un noble et brillant cavalier de trente-deux à trente-quatre ans, d'une beauté mâle et fière, d'une rare élégance. Ses traits vivement accusés, ses yeux très noirs, sa peau très brune, sa moustache fine et retroussée, le faisaient ressembler plutôt à un Espagnol qu'à un Napolitain, et plutôt à un Arabe qu'à un Espagnol.

Il portait le plus beau costume qu'on puisse voir. Cape et pourpoint richement brodés, toque à médaillon d'or à plumes flottantes, épée à fourreau de velours, à poignée de diamans. Tout cela était d'un luxe écrasant, d'une magnificence inouïe. Tandis que le pauvre Rosalvo, les cheveux tout blancs, le dos voûté par les années, s'avancait lentement pour demander quel était l'éminent personnage qui daignait s'arrêter

devant sa porte, celui-ci le prévint, et, faisant quelques pas à sa rencontre, lui expliqua en peu de mots l'objet de sa visite.

— Je suis un amateur de tableaux, lui dit-il, un antiquaire forcené; pour l'acquisition d'un chef-d'œuvre qui manque à ma galerie, pour l'achat d'un camée qui manque à ma collection, je donnerais la moitié de ma fortune. Souvent je descends de ma voiture, souvent je fais une demi-lieue à pied pour fouiller les villes et les villages, les châteaux et les chaumières, le palais du riche et le taudis du pauvre; car bien des fois j'ai découvert des meubles rares, des armures de prix, des curiosités d'une grande valeur, là où je m'attendais le moins d'en trouver.

— Seigneur cavalier, répondit le paysan, je suis désolé de la peine que vous avez prise en descendant chez moi, mais vous ne trouverez rien ici qui soit digne de fixer votre attention.

— Peut-être avez-vous quelque objet dont vous ignorez l'importance?

— Je ne le pense pas, monseigneur.

— Voyons toujours, répliqua l'étranger; et, sans attendre d'autre réponse, il entra dans la pièce principale, et se mit à regarder attentivement de tous les côtés.

Tout à coup ses yeux brillèrent, et il s'écria d'une voix triomphante :

— Eh bien ! que vous ai-je dit, mon brave homme ? Vous avez là un petit tableau dont je m'arrangerai à merveille.

— Ce tableau n'est pas à vendre, répondit sèchement le vieillard.

— Bien, bien, vous ne savez pas que je suis homme à en donner cinquante piastres s'il le faut.

— Je vous ai dit, seigneur cavalier, que ce tableau n'était pas à vendre.

— Alors, je doublerai la somme.

— C'est inutile.

— Je la triplerais.

— Quand vous voudriez m'acheter cette esquisse au poids de l'or, je ne vous la vendrais pas, monseigneur.

— Ah ! et qu'y a-t-il donc de si précieux dans ce tableau pour que vous mettiez un tel acharnement à le garder ?

— Ce tableau, Excellence, est le souvenir d'un pauvre jeune homme que je n'ai vu qu'une fois, mais que j'aimerai toute ma vie.

— Son âge ?

— Il n'avait pas encore vingt ans.

— Sa patrie ?

— Naples.

— Son nom ?

— Salvatoriello.

— Viens dans mes bras, bon Rosalvo, s'écria l'étranger attendri jusqu'aux larmes; le Salvatoriello que tu aimes tant, c'est moi. Tu vois bien que tes souhaits m'ont porté bonheur : je suis le premier peintre de mon siècle, mes tableaux sont payés au poids de l'or, les cardinaux et les princes se disputent l'honneur d'être admis dans mon atelier. Honneurs, plaisirs, richesses, j'ai tout ce qu'on aurait pu désirer. La réalité a dépassé mes rêves; et pourtant, ajouta-t-il en baissant la voix, pourtant, si tu savais, mon vieux Rosalvo, à quels honteux moyens j'ai dû descendre pour attirer sur moi les regards de la foule, pour saisir dans mes bras ce vain fantôme que nous appelons la gloire, et qui n'est qu'un peu d'air et de fumée, pour fixer ce bruit vague et passager qui se fait

tantôt autour d'un nom, tantôt autour de l'autre; pareil au vent qui souffle tantôt du côté du nord, tantôt du côté du midi! Si tu savais tout ce que j'ai tenté, tout ce que j'ai souffert! Je me suis fait comédien, saltimbanque, histrion. Salvator est devenu Coviello. Honte et malédiction sur ce siècle corrompu, sur ces hommes infâmes, sur ces villes maudites!

— Eh quoi! mon enfant, toujours triste, toujours irrité contre tout? Rien ne pourra donc calmer au fond de ton cœur cette bile amère qui fait tourner en fiel tout ce qu'on y verse!

— C'est vrai, reprit l'artiste en souriant, j'allais te réciter une de mes satires, sans penser qu'il vaut mieux te la traduire en peinture, puisque tu aimes tant les tableaux. La dernière fois que je suis passé par Sainte-Agathe, il y a douze ans, je t'ai esquissé une scène des montagnes au milieu desquelles j'avais vécu jusque alors: cette fois que je viens de Rome, je te dessinerai une scène de la cour que je viens de quitter. Alors tu t'es contenté d'une esquisse de Salvatoriello, maintenant tu auras un tableau de Salvator.

— Et il me sera doublement cher, car maintenant j'ai dans ma famille un peintre et un savant. Ne croyez pas que je plaisante, seigneur cavalier: depuis le soir où vous avez dormi sous notre toit, mon plus jeune fils a appris le dessin et la grammaire; et qui sait si un jour il ne pourra copier vos tableaux ou écrire vos Mémoires! En attendant, que dites-vous de la surprise que je vous ai ménagée?

— Je vous ai prévenu, mon hôte, s'écria Salvator; j'ai aussi un fils, moi, et je l'ai appelé Rosalvo.

L'artiste et le paysan s'embrassèrent. Chacun des deux avait été fidèle au souvenir d'une noble et touchante amitié.

Aussitôt Salvator fit signe à un de ses valets, et, ayant demandé sa palette et ses pinceaux, jeta à larges traits sur la toile l'étrange et merveilleux sujet que vous allez voir. C'est le second chef-d'œuvre de ma collection.

A ces mots, le vieillard de Sainte-Agathe tira de l'armoire son second tableau richement encadré, écarta son rideau de soie qui le couvrait et me le montra en silence.

C'était la reproduction fidèle, ou plutôt la conception première, du célèbre tableau de la *Fortune*. La déesse verse de sa corne d'abondance un torrent de mitres, de couronnes, de croix, de pierreries; tandis que des sénateurs, des cardinaux, des évêques, sous les traits de bêtes immondes ou de reptiles venimeux, se disputent ces trésors. Dire tout ce que l'artiste a jeté de verve, d'imagination et d'esprit dans cette vive et mordante allégorie, ce serait une chose impossible. Je me contentai d'assurer mon paysan de Sainte-Agathe qu'il possédait vraiment un chef-d'œuvre.

— Je crois bien, s'écria mon vieillard, c'est le véritable original de Salvator; celui qui est en Angleterre n'est qu'une copie.

— Or donc, pour vous finir mon histoire, aussitôt que l'illustre peintre eut achevé ce tableau, il prit congé de Rosalvo; mais, avant de le quitter, il le tira à l'écart, et tombant à genoux devant lui:

— Mon père, lui dit-il, lorsque j'allais de Naples à Rome, vos souhaits m'ont suivi; mais à présent que je vais de Rome à Naples, il me faut plus que des vœux; car j'ai une mission sainte et belle à remplir. Bénis-

sez-moi, mon père ! ma patrie m'a remié, je vais me venger de ma patrie ! mais en brisant ses fers, en exterminant ses tyrans, en lui rendant la liberté !

— Que Dieu t'accompagne et te protège, mon enfant ; mais je crains que tes efforts soient inutiles. Les fers sont trop entrés dans la chair ; vous pourrez les secouer peut-être, mais les briser, jamais !

Hélas ! mon pauvre aïeul avait dit vrai. Six mois ne s'étaient pas écoulés après sa dernière entrevue avec l'heureux et brillant Salvator, lorsqu'un soir, à minuit, tandis que les habitants de Sainte-Agathe étaient plongés dans le plus profond sommeil, on entendit frapper à la porte de Rosalvo à coups redoublés.

Le vieillard se trouva debout le premier ; ses enfans sautèrent sur leurs fusils, les femmes poussèrent un cri d'effroi.

— Qui va là ? demanda Rosalvo alarmé.

— C'est moi, Salvator ; ouvrez-moi.

La porte s'ouvrit et Rosalvo recula de trois pas devant l'apparition d'un fantôme. Salvator habillé de noir de la tête aux pieds, les cheveux hérissés, la barbe en désordre, l'épée nue à la main, se présenta à ses amis de la campagne, comme un spectre sortant du tombeau.

— Tout est fini, dit-il, Naples est retombée plus que jamais sous le joug de ses tyrans. Il s'était trouvé un homme, un pêcheur pour se mettre à notre tête et délivrer son pays. Des traîtres l'ont tué. Fracanzani, mon beau-frère, est mort empoisonné dans sa prison. Amiello Falcone se sauve en France ; moi, je retourne à Rome pour ne plus revenir ; c'est la troisième et dernière fois que vous me verrez. Je suis le seul qui reste des chevaliers de la Mort.

— Es-tu poursuivi, mon enfant ? demanda Rosalvo avec cette même tendresse inquiète, cette même sollicitude paternelle qui ne s'étaient pas démenties un seul instant.

— Poursuivi ? reprit le peintre d'un ton égaré ; oui, je le suis par mes idées qui m'accablent, par le chagrin qui me ronge, par la fureur qui me tue. Vite, vite des pinceaux, des couleurs, ou je sens que je vais devenir fou.

Il se promena de long en large dans la chambre, pleura, hurla, s'arracha des poignées de cheveux. Puis, saisissant son pinceau d'une main convulsive, il traça sur la toile le plus affreux carnage qui ait jamais ensanglanté un tableau. Je crois qu'il n'y a pas une bataille au monde qui puisse soutenir la comparaison de ce chef-d'œuvre. Voyez plutôt !

En disant cela, le vieillard, au comble de l'enthousiasme, arrachait son vêtement de brocart à son dernier tableau.

Je ne pus retenir un cri d'admiration. Je n'avais jamais rien vu de plus sublime. Ce n'était plus ni un site agreste et sauvage, ni une éblouissante satire ; c'était une scène atroce, flagrante, épouvantable de destruction, de mort et de vengeance ! Des chevaux nageant dans le sang jusqu'au poitrail ; des têtes séparées de leur tronc roulant comme des boulets refroidis, des blessés gémissant, des vainqueurs hurlant, les mourans qui râlent. Je ne pense pas que la réalité soit plus effrayante.

— Eh bien ! que dites-vous de cela, monsieur l'étranger ?

— Je dis que vous avez les trois plus beaux Salvator-Rosa qui soient au monde.

— Et moi je dis que le dîner est servi, s'écria le petit paysan en mettant son nez à la porte de l'atelier.

Quand le repas fut fini, repas gai, aimable et cordial s'il en fut, je quittai mes bons amis de Sainte-Agathe, regrettant jusqu'au fond de mon cœur de ne pouvoir payer royalement leur hospitalité par des chefs-d'œuvre. Tout ce que je puis faire ici, c'est de leur consacrer un souvenir dans ces pages. Admirable puissance du génie ! il a suffi du passage d'un grand artiste au milieu d'une pauvre famille de paysans pour y laisser comme une trace lumineuse qui se perpétue à travers les siècles.

Quant au petit Salvator que nous avions pris, Jadin et moi, pour un nègre, je l'ai, à mon dernier voyage, retrouvé à Rome, où il m'a fait les honneurs de la Farnesina. C'est un des pensionnaires les plus distingués du roi de Naples.

XXI

Route de Rome.

En revenant à Sainte-Agathe dei Gothi, nous apprîmes une chose que nous ignorions : c'est que notre conducteur, ayant cru que nous voulions nous en retourner par la route de Bénévent, ce qui allongeait quelque peu notre chemin, nous avait déjà fait faire huit lieues de trop. Nous ne les regrettâmes point, ou plutôt je ne les regrettai point, car, ainsi qu'on la vu, Jadin n'avait rien eu à faire dans l'aventure qui venait de m'arriver, et dont je ne comptais lui parler qu'à distance convenable, de peur de quelque scène fâcheuse entre lui et son confrère.

Il était tard et nous voulions aller coucher à Caserte, pour visiter le lendemain les deux Capoues. Nous arrivâmes à notre gîte vers les sept heures du soir.

Heureusement, ce que nous désirions voir pouvait se voir au clair de la lune. Caserte est le Versailles napolitain. Bâti par Vanvitelli et commandé par Charles III, ce palais a la prétention d'être le plus grand palais de la terre, ce qui fait que très probablement il en est en même temps le plus triste. Ajoutez que, comme celui de Versailles, il est bâti dans un endroit où ce n'est qu'à force de travaux qu'on a pu lui faire quelques pauvres petits horizons. Il faut, on en conviendra, être bien royalement capricieux, quand on a Naples, Capo di Monte et Resina, pour venir habiter Caserte.

Il est vrai que Caserte a des chasses magnifiques, et que de tout temps, comme nous l'avons dit, les rois de Naples ont été de grands chasseurs devant Dieu. Un des trois parcs, parc fourré, noir, féodal, est encore aujourd'hui fort giboyeux, à ce que l'on assure. Ce beau parc, que nous vîmes à la nuit tombante, et qui n'y perdit certes rien, comme poésie et comme majesté, est flanqué d'un autre parc, bien peigné, bien soigné, bien frisé à la manière de celui de Versailles, avec une cascade assez belle qui tombe d'un sombre rocher qui me parait être né sur place, ce qui arrive rarement aux rochers des jardins anglais, et une foule de statues représentant Diane, ses nymphes et le malheureux Actéon, d'indiscrète mémoire, déjà à moitié changé en cerf. Ce parc lui-même est voisin d'un jardin anglais, avec grottes, ruisseaux, ponts chinois, chaumières, serres et magnolias.

Nous soupâmes et nous couchâmes à Caserte, fort bien même, consi-

gnons-le en l'honneur de l'aubergiste, cela n'arrive pas souvent sur la route de Naples à Rome ; il est vrai que je me trompe et que Caserte, placée en dehors des grands chemins, n'est sur aucune route.

Le lendemain matin, un cicérone, où n'y a-t-il pas de cicérone en Italie ? nous proposa d'aller voir la magnifique filature de San Lucio. J'ai peu d'enthousiasme en général pour visiter les établissemens industriels : les directeurs de ces sortes d'établissemens sont presque toujours féroces ; une fois qu'ils vous tiennent, ils ne vous font pas grâce d'un métier, ils ne vous épargnent pas un fil de soie. Aussi nous serions-nous privés de la magnifique filature, si je ne m'étais point rappelé que San Lucio était la fameuse colonie du roi Ferdinand : car le roi Ferdinand était non seulement un grand chasseur devant Dieu, mais aussi un grand pécheur devant les hommes : or, de son temps, il avait, pour le plaisir de ses yeux sans doute, rassemblé dans cette filature, qu'il avait fondée avec une bonté toute paternelle, les plus belles filles des environs : ces filles étaient fort reconnaissantes à leur fondateur, et lui prouvaient leur reconnaissance de toutes les manières. Enfin, le roi Ferdinand fut si paternel et les belles filles si reconnaissantes, qu'il résulta de ce double échange de sentimens vertueux toute une population de petits fileurs et de petites fileuses qui obtinrent de leur royal protecteur une espèce de constitution beaucoup plus libérale que celle de 1830 : un des articles de cette constitution porte que les garçons seront exempts de tout service militaire, et que les filles auront chacune trois cents francs de dot ; aussi les mariages abondent-ils à San Lucio.

A onze heures du matin nous quittâmes Caserte, et nous nous dirigeâmes sur l'ancienne Capoue.

Hélas ! Capoue est de nos jours un de ces noms menteurs comme nous en ont tant légués les menteurs historiens de Rome ; cependant il faut le dire, aux ruines qui existent encore, il est facile de voir de quelle importance était cette fameuse ville qui, selon Tite-Live, fut le tombeau de la gloire d'Annibal. Capoue, cette ville de la Campanie, dont la civilisation étrusque avait de cinq cents ans devancé la civilisation de Rome, et que Rome, la grande jalouseuse de toutes les gloires, traita comme Carthage, avait un magnifique amphithéâtre dont on peut encore admirer les ruines ; car ce fut Capoue, la ville civilisée par excellence, qui inventa les combats de gladiateurs. D'où venait cette férocité instinctive aux féroces habitans de la Campanie ? de l'excès des voluptés mêmes. Quand on est blasé sur les plaisirs doux et humains, il faut bien inventer d'autres plaisirs cruels et sanglans. Cicéron, qui, en sa qualité d'avocat, n'était jamais embarrassé de répondre par un paradoxe ou par une antithèse à une question quelconque, dit que c'était la fertilité du sol qui faisait la férocité des habitans. En tous cas, les Romains se chargèrent de faire oublier par des cruautés plus grandes toutes les cruautés qu'avaient pu commettre les Campaniens. Capoue, prise par eux, fut livrée au pillage, un peu démolie et beaucoup brûlée ; ses habitans, réduits en esclavage, furent vendus à l'encan sur ses places publiques ; enfin, ses sénateurs furent battus de verges et décapités. Il est vrai, à ce que dit le doux et bon Cicéron, que c'était une action commandée par la prudence, et non par l'amour du sang : — *Non crudelitate, sed consilio*. — Ajoutons qu'un des reproches de mollesse que firent les Romains aux Capouans fut d'avoir inventé le velarium, grande toile suspendue au dessus des

cirques et des théâtres pour garantir les spectateurs du soleil; il est vrai que les Romains, s'apercevant bientôt à leur tour que mieux valait être à l'ombre qu'au soleil, adoptèrent le susdit velarium, si fort reproché à ces pauvres Campaniens. — Voir Suétone, article Néron.

Il y a un souvenir qu'éveille encore tout naturellement Capoue : c'est celui d'Annibal. On trouve de par le monde historique une malheureuse phrase de Florus, qui dit, à propos du héros de Cannes, de la Trebbia et de Thrasimène : *Cum victoria posset uti, frui maluit*; c'est-à-dire : Lorsqu'il pouvait user de sa victoire, il aimait mieux en jouir. C'est un fort joli concetti antique, nous n'en disconvenons pas; mais, nous en sommes bien sûr, son auteur, en l'écrivant, ne comprenait pas toute la portée qu'il devait avoir. En effet, ce malheureux concetti a été pour Annibal ce que les deux fameuses chansons de M. de La Palisse et de M. de Marlborough ont été pour les deux grands capitaines de ce nom. Annibal, accusé de s'être endormi dans les délices, a été déshonoré à tout jamais.

Mais ce qu'il y a surtout de remarquable, ce sont les attaques de nos professeurs de collège, contre le fils d'Amilcar, à l'endroit de cette malheureuse Capoue; comme ils traitent ce fainéant d'Annibal; comme ils méprisent ce pauvre héros; comme à sa place ils auraient marché sur Rome; comme ils auraient pris Rome; comme ils auraient fait disparaître Rome de la surface de la terre! Il n'y a pas jusqu'à mon pauvre précepteur, un bon et excellent abbé, qui, à part les férules qu'il nous donnait, n'aurait pas voulu faire de mal à un enfant, qui n'eût établi son plan de campagne pour marcher sur Rome. Quand nous en étions à ce malheureux passage de Florus, il tirait son plan de sa bibliothèque, l'étendait sur notre table d'étude, faisait un compas de ses deux doigts, et nous montrait comme c'était chose facile que de s'emparer de la ville éternelle. Ah! s'il eût été à la place d'Annibal!

Il est vrai qu'il y a un autre abbé, et celui-là s'appelle l'abbé de Montesquiou, qui prétend qu'Annibal n'a fait qu'une halte de quelques jours pour reposer son armée, fatiguée par une marche de huit cents lieues et par trois victoires successives, ce qui équivaut presque à une défaite. Il est vrai encore qu'il y a d'autres esprits intelligents qui ont été chercher à Carthage même le secret de la temporisation d'Annibal, et qui ont vu que là, comme partout, il y avait de petits rhéteurs qui faisaient la guerre au grand général, des robes qui morigénaient la cuirasse, des plumes qui calomniaient l'épée. Annibal demandait des secours à cor et à cri. Rome était perdue, disait-il, l'Italie était à lui si on lui envoyait des secours. Mais on lui répondait, ou plutôt les rhéteurs répondaient à ses messages, car à lui ils n'eussent, selon toute probabilité, pas osé répondre; les rhéteurs répondaient donc : « Ou Annibal est vainqueur, ou Annibal est vaincu. S'il est vainqueur, il est inutile de lui envoyer des secours; s'il est vaincu, il faut le rappeler. »

C'est à peu près ce que l'on répondait à Bonaparte quand, lui aussi, s'endormait dans les délices du Caire, où il avait à lutter contre une insurrection tous les huit jours, et contre la peste deux fois par an. Mais Bonaparte avait affaire au directoire français et non au sénat carthaginois. Bonaparte répondit en traversant, lui troisième, la Méditerranée, et en venant faire le 18 brumaire.

Il y a encore, il faut le dire, entre ces deux opinions qui divisent en

deux cette grande question historique, de savoir si Annibal est resté des mois à Capoue ou s'il n'y a fait qu'une halte de quelques jours, une troisième opinion qui prétend qu'Annibal n'y a jamais mis le pied.

Cette opinion pourrait bien être la vraie.

Cela me rappelle que les Romains, les incrédules s'entend, disent qu'il y a deux hommes qui ne sont jamais venus à Rome. Ces deux hommes, selon eux, sont l'apôtre saint Pierre et le président Dupaty.

Comme nous eussions fort mal diné, et que, selon toute probabilité, nous n'eussions pas dormi du tout dans la ville des délices, nous partîmes, après avoir visité l'amphithéâtre et les quelques ruines qui l'entouraient, pour la moderne Capoue.

La moderne Capoue est une fort jolie ville, selon Vauban, Montecucculi et Polard; elle est murillée, bastionnée et poternée, elle a des lunes, des demi-lunes, des chemins de ronde, tout cela donnant sur un beau paysage, avec un horizon de montagnes d'un côté, et la mer de l'autre. Au reste, peu de choses à voir, excepté la cathédrale, soutenue presque entièrement par des colonnes enlevées à l'ancien amphithéâtre.

En sortant de Capoue, nous rencontrâmes un premier fleuve, que je crois être le Volturne : pardon, messieurs les savans, si je me trompe, je n'ai sous les yeux ni mes albums qui sont à Florence, ni mes cartes qui sont rue du Gazomètre, et que je serais obligé d'y aller chercher, ce qui n'en vaut pas la peine; et un second fleuve qui est à coup sûr le Garigliano, c'est-à-dire l'ancien Liris.

Nous traversâmes ce fleuve poétique de la façon la moins poétique de la terre. On nous mit, nous, nos chevaux et notre voiture, dans un bac, et on nous fit filer le long d'une corde, si bien que nous nous trouvâmes de l'autre côté au bout de cinq minutes. Notre passeur, au reste, était désolé; on méditait un pont en fil de fer, — un pont de fil de fer sur le Liris!

Pourquoi pas? on va bien du Pirée à Athènes en omnibus; et l'on remonte bien l'Euphrate en bateau à vapeur.

Au reste, c'est, on se le rappelle, sur les bords du Garigliano que notre armée fut défaite par Gonzalve, ce qui fait que Brantôme, redevenant Français un instant, après avoir passé, il y a trois cents ans, le Liris, au même endroit où nous venons de le passer nous-mêmes, s'écrie :

« Hélas ! j'ai vu ces lieux là dernier, et mesme le Gariglian, et c'estait male tard, à soleil couchant, que les ombres et les masnes commencent à se paroistre comme fantosmes, plustôt qu'aux autres heures du jour, où il me sembloit que les asmes généreuses de ces braves François là morts s'eslevoient sur la terre et me parloient, et quasi me répondoient sur les plaintes que je leur faisois de leur combat et de leur mort. »

Nous touchions à la voie Appienne, la plus belle des voies antiques, celle sur laquelle les Romains qui avaient quelque prescience de l'endroit où ils mourraient, ordonnaient de placer leurs tombeaux. Elle existait du temps de la république. César, Auguste, Vespasien, Domitien, Nerva, Trajan et Théodoric la réparèrent successivement.

Arrivés où nous nous trouvions, elle s'élançait vers Bénévent, et s'en allait mourir à Brindes : ce fut cette route qu'Horace suivit dans son poétique voyage.

Nous traversons les souvenirs antiques, marchant en plein sur l'histoire et sur la fable, coudoyant à chaque pas Tacite et Horace. Notre postillon (un postillon romain ou napolitain pourrait parfaitement être reçu, soit dit en passant, à l'Académie des inscriptions et belles-lettres) nous apprend que quelques ruines, sur lesquelles nous allions sautillant de décombres en décombres, étaient l'ancienne Minturnes.

— Ainsi, les marais que l'on aperçoit d'ici? demandai-je en étendant le bras dans la direction de la route de San-Germano.

— Sont ceux où se cacha Marius, répondit mon postillon.

Je lui donnai deux pauli.

C'est au même endroit à peu près où Marius se cacha, que Cicéron fut tué et Conradin trahi.

Nous avons raconté ailleurs comment l'orateur antique et le jeune héros du moyen-âge étaient morts.

Nous allâmes dîner à Mola; on nous conduisit dans une grande salle dont toutes les fenêtres étaient fermées pour maintenir la fraîcheur de l'air; puis tout à coup, comme étendus dans de bonnes chaises nous nous évenions avec nos mouchoirs, le garçon ouvrit une de ces fenêtres.

Il est impossible d'exprimer la magie du paysage que cette espèce de lanterne magique venait de dévoiler à nos yeux. Nous plongeons sur ce golfe si calme qu'il semblait un miroir d'azur, et de l'autre côté, s'avancant jusqu'à l'extrémité du promontoire, nous apercevions Gaète, Gaète, célèbre par ses vergers d'orangers, ses deux sièges soutenus, l'un en 1501, l'autre en 1806, et surtout par ses femmes blondes.

C'est une fille de Gaète qui servit de modèle au Tasse pour le portrait d'Armide.

Pardon, nous oublions encore une des célébrités de Gaète. C'est sur son rivage que Scipion et Lélius s'amusaient à faire des ricochets, comme plus tard Auguste s'amusait à jouer aux noix avec les petits polissons de Rome.

Après le dîner, nous allâmes faire une promenade jusqu'à Castellone de Gaète, l'ancienne Formies, dont une portion des murs, plus une porte, existent encore. C'est entre ces deux bourgs qu'était située une des villas de Cicéron; c'est de cette villa qu'il fuyait, caché dans sa litière, lorsqu'il fut rejoint par le tribun Popilius, dont il avait été l'avocat, qui lui coupa la tête et les mains, en manière de reconnaissance; il est probable que si Popilius a eu pendant le reste de sa vie quelque autre procès, le tribunal aura été forcé de lui nommer un défenseur d'office.

L'emplacement où était, selon toutes les probabilités, située cette villa, fait partie aujourd'hui de la propriété du prince de Caposole.

Une autre tradition veut qu'une source qui coule dans la même propriété soit la fameuse fontaine Artacia, près de laquelle Ulysse rencontra la fille d'Antiphato, roi des Lestrigons, laquelle allait, comme une simple mortelle, y puiser une cruche d'eau.

La voiture nous suivait par derrière; nous n'eûmes donc qu'à nous y réinstaller, lorsque nous eûmes vu tout ce que nous voulions voir, et nous repartîmes; une demi-heure après nous étions à Ytry, patrie du fameux Fra Diavolo, si célèbre en Campanie, et surtout à l'Opéra-Comique.

Fra Diavolo était un brave homme de curé, disant son bréviaire comme un autre, confessant tant bien que mal les voleurs des environs,

qui venaient lui conter leurs petites peccadilles, et dont il se faisait des amis en ne les abîmant pas trop de pénitences, lorsqu'un beau matin, quand ils fut question de nommer Joseph Napoléon roi de Naples, l'envie lui prit de s'opposer à cette nomination. En conséquence, sans changer de costume, il passa une paire de pistolets à sa ceinture, pendit un sabre par dessus sa soutane, prit une carabine qu'il avait trouvée dans le presbytère et qui lui venait de son prédécesseur, et, faisant appel à ses ouailles, au nombre desquelles, comme nous l'avons dit, était bon nombre de brigands, il se mit en campagne, gardant les défilés de Fondi, et égorgeant tous les Français isolés qui y passaient. Ces exploits firent bientôt si grand bruit, que l'écho en alla retentir à Palerme, où étaient à cette époque Ferdinand et Caroline; leurs augustes majestés invitèrent alors Fra Diavolo à les aller voir, et, comme il se hâta de se rendre à cette gracieuse invitation, elles lui conférèrent le grade de capitaine. Fra Diavolo revint à Ytry investi de cette nouvelle dignité; mais cette nouvelle dignité ne lui porta point bonheur. Masséna, après avoir pris Gaëte, ordonna une battue générale dans les environs: Fra Diavolo fut pris avec deux cents hommes de sa bande à peu près; ses deux cents compagnons furent incontinent pendus aux arbres de la route. Mais comme les Napolitains niaient que Fra Diavolo qui, selon leur opinion, à eux, opinion que justifie le nom qu'ils lui avaient donné de frère Diable, avait mille ressources de magie à son service; comme les Napolitains, dis-je, niaient que Fra Diavolo eût été assez imprudent pour se laisser prendre, on conduisit l'ex-curé à Naples, on le promena pendant trois jours dans les rues de la capitale, après quoi on lui trancha la tête sur la place du Marché-Neuf.

Tout cela ne fit point que, pendant tout le règne de Joseph et de Murat, les esprits forts ne niassent la mort de Fra Diavolo.

Qu'une illustration moderne ne nous fasse point perdre de vue un souvenir antique. Ytry est l'ancienne *Urbs Mamurrarum* d'Horace; c'est là que Muréna lui prêta sa maison et Capiton sa cuisine:

Muræna præbente domum, Capitone culinam.

Nous nous arrêtaâmes à Ytri. Je me rappelais la nuit qu'à mon premier voyage j'avais passée à Terracine, nuit terrible parmi les terribles nuits que j'ai subies en Italie. Je me rappelais ces malheureux lits recouverts de serge verte, dans lesquels nous nous étions tournés et retournés six heures, sans pouvoir arriver à fermer l'œil une seule minute. Il est vrai que, l'esprit exalté par la menace éternelle d'un seul et même danger, j'avais, à force de chercher, trouvé un costume de nuit qui me mettait à peu près à l'abri des puces: c'était un pantalon à pied aux coutures serrées et pressant la taille, une chemise qui s'ouvrait juste pour laisser passer la tête, et qui se refermait hermétiquement au col, enfin, des gants sur lesquels se boutonnaient mes manchettes: moyennant cette précaution, le visage seul restait exposé, et j'ai remarqué que la puce, comme le lion, respecte le visage de l'homme. Restait, il est vrai, la punaise qui ne respecte rien; mais, au lieu de deux races ennemies, ce n'était plus qu'une seule à combattre.

Encore une fois, défiez-vous, non pas des fièvres des marais Pontins que tout le monde vous signale, mais de leurs puces et de leurs punaises dont personne ne parle.

Le lendemain matin, nous nous abordâmes, Jadin et moi, en disant que nous aurions aussi bien fait de coucher à Terracine.

À l'une des descentes de la route de Fondi, notre postillon s'arrêta et nous raconta que nous étions juste à l'endroit où le *fameux poète français Esménard* s'était tué en tombant de voiture.

En général, les Italiens ne nous abiment pas de louanges; on peut même dire que, dans leur étroit patriotisme, patriotisme de clocher, dernier reste de l'orgueil des petites républiques, ils sont presque toujours injustes pour les autres nations; mais comme toute curiosité vaut une rétribution quelconque, et que cette rétribution est variable selon le plus ou le moins d'intérêt que présente la susdite curiosité, notre postillon avait pensé que la curiosité et par conséquent la rétribution seraient plus grandes, s'il faisait d'Esménard un poète de premier ordre.

La ville de Fondi, que saint Thomas choisit pour y établir une classe, et dans laquelle il fit ce miracle d'horticulture, de planter par la tête un oranger qui prit racine et qu'on montre encore, est aujourd'hui un pauvre et bien misérable bourg. Le fameux corsaire Barberousse, qu'il ne faut pas confondre avec l'empereur Barberousse, le souverain des légendes rhénanes, furieux de n'avoir pu enlever la belle Julie Gonzaga, veuve de Vespasien Colonne et comtesse de Fondi, dont il comptait faire cadeau à Soliman II, brûla la ville. Depuis ce temps-là la pauvre cité n'a pu se remettre de cet accident, et la main de feu du terrible pirate est encore empreinte sur la ville moderne.

Deux heures après nous étions à Terracine.

Terracine est bien encore, en venant de Naples surtout, l'éclatante Axur dont parle Horace :

Impositum saxi latè candentibus Anxur,

avec son gigantesque rocher qui fut sa base de toutes les époques, et les restes de son palais de Théodoric, qui ne la couronnent que depuis le cinquième siècle seulement. Comme il n'était que midi, et que j'avais quelques recherches à faire à Terracine, nous nous arrêtâmes à l'auberge où nous nous étions arrêtés en venant, la seule au reste qui soit, je crois, dans toute la ville.

Dix minutes après notre arrivée, nous étions déjà en route, Jadin pour gravir la montagne couverte de ses ruines gothiques, et moi pour courir au bord de la mer, où l'on retrouve encore des vestiges du port, qui, selon toute probabilité, remonte au temps de la république.

En revenant, j'entrai dans la cathédrale. Quelques belles colonnes de marbre blanc qui viennent d'un temple d'Apollon la rendent assez remarquable.

En entrant à l'hôtel, j'avais demandé s'il n'existait pas quelque histoire de Mastrilla. On n'a peut-être pas oublié le nom de ce fameux bandit, que Padre Rocco appela si heureusement à son secours, à propos de l'éclairage de Naples, et de cette fameuse histoire de saint Joseph que l'on nous a tant reprochée.

L'histoire de Mastrilla se trouvait renfermée dans une espèce de complainte à peu près intraduisible, que l'on me procura à grand-peine, mais dont à la honte de mon imagination, je l'avoue, je ne pus rien tirer.

Alors force me fut de me borner aux traditions orales, et de me mettre

en quête des rapsodes, qui pouvaient, fragment par fragment, me raconter l'Iliade de cet autre Achille.

Les rapsodes me tinrent jusqu'à sept heures du soir à me conter des rapsodies qui n'étaient que les différents couplets de la complainte, séparés au lieu d'être réunis.

Nous avions passé notre journée à la recherche de l'insaisissable Mastrilla. La journée était perdue, ce qui n'était pas un grand malheur; mais ce qui compliquait notre situation, c'est qu'il fallait ou passer la nuit à Terracine, et l'on sait quelle terreur nous inspirait cette station, ou traverser les marais Pontins pendant l'obscurité. En restant à Terracine, nous étions sûrs d'être dévorés par les puces et par les punaises; en traversant les marais Pontins, nous risquions d'être dévalisés par les voleurs. Nous balançâmes un instant, puis nous nous décidâmes à traverser les marais Pontins.

Nous fîmes mettre les chevaux, à huit heures du soir; il faisait un clair de lune magnifique: nous chargeâmes nos fusils, nous montâmes, Jardin et moi, sur le siège de la voiture, et nous partîmes d'un assez bon train.

Les marais Pontins commencent en sortant de Terracine, et presque aussitôt le pays prend un caractère de tristesse particulière, que ne contribuent pas peu, sans doute, à lui donner, aux yeux des voyageurs, la crainte de la fièvre, qu'on y rencontre certainement, et celle des voleurs, qui vous y attendent peut-être. La route, tracée au beau travers du pays, s'étend par une ligne parfaitement droite, qu'accompagne de chaque côté un canal destiné à l'écoulement des eaux. Malheureusement, à ce qu'on assure, ces eaux, se trouvant au dessous du niveau de la mer, ne peuvent s'écouler dans la Méditerranée. Au delà du canal est un terrain mouvant et planté de grands roseaux.

Cette vaste solitude, où Pline comptait autrefois jusqu'à vingt-trois villes; n'offre pas aujourd'hui, à part les relais de poste, une seule habitation. Comme dans les Maremmes toscanes, une fièvre dévorante tuerait, en moins d'une année, l'imprudent qui oserait s'y fixer. Les voleurs qui l'exploient ne font eux-mêmes qu'y passer, et, aussitôt leurs expéditions finies, ils se retirent dans les montagnes de Piperno, leur véritable domicile.

A mesure que nous avançons, le pays prend un caractère de plus en plus mélancolique; et comme si nos chevaux et notre postillon eussent partagé l'inquiétude que sa mauvaise réputation pouvait inspirer, ils redoublaient, les uns de vitesse, l'autre de coups.

Après une heure et demie à peu près, nous aperçûmes à notre droite un grand feu qui jetait une lueur d'incendie à cent pas autour de lui; ce ne pouvaient être des voleurs, car, par cette imprudence, ils se fussent dénoncés eux-mêmes: nous demandâmes à notre postillon ce que c'était que ce feu; il nous répondit que c'était le relais de poste.

En effet, à mesure que nous avançons, nous apercevions à la lueur de la flamme une espèce de mesure, et adossés aux murailles de cette mesure, éclairés par le reflet du foyer, cinq ou six hommes immobiles et enveloppés de leurs manteaux. A notre approche et au bruit du fouet de notre postillon, deux se détachèrent du groupe, et montant eux-mêmes à cheval, ils prirent en main une espèce de lance et disparurent. Les autres continuèrent à se chauffer.

Arrivé en face du hangar, notre postillon s'arrêta, et, à peine arrêté, désola ses chevaux, demanda le prix de sa course, ainsi que la bonne

main qui en était l'accompagnement obligé, et, sautant sur un de ses deux chevaux aussitôt qu'il les eut reçus, il tourna bride et repartit au galop. Au reste, ses chevaux étaient si bien habitués à ce retour précipité qu'il n'eut pas même besoin d'employer le fouet comme il avait fait en venant : on eût dit que ces animaux, partageant les inquiétudes de l'homme, avaient hâte de fuir ces contrées méphitiques et cet air pestilentiel.

Cependant nous étions restés au milieu de la route avec notre voiture dételée ; et comme nous ne voyions s'avancer aucun quadrupède, comme pas un seul de ces bipèdes grelottants et accroupis autour du feu ne bougeait de sa place, je me décidai, voyant qu'ils ne venaient pas à moi, à aller à eux. En conséquence, je descendis de mon siège, je jetai mon fusil en bandouillère sur mon épaule et je m'avançai vers la masure.

Ils me laissèrent approcher sans faire un mouvement.

En m'approchant je les regardais : ce n'étaient pas des hommes, c'étaient des spectres.

Ces malheureux, avec leur teint pâle, leurs membres frissonnants, leurs dents qui se choquaient, étaient hideux à voir ; le mieux portant des quatre eût pu poser pour une effrayante statue de la Fièvre.

Je les considérai un instant, oubliant pourquoi je m'étais approché d'eux ; puis, par un retour égoïste sur moi-même, je pensai que j'étais moi-même au milieu de ces marais dont les émanations les avaient faits tels qu'ils étaient.

— Et les chevaux ? demandai-je.

— Écoutez, me répondit l'un d'eux, les voilà.

En effet, on entendait un piétinement qui allait se rapprochant, puis un hennissement sauvage, puis, mêlés à ce bruit confus, des juréments et des blasphèmes.

Bientôt les hommes qui s'étaient éloignés avec des lances reparurent chassant devant eux une douzaine de petits chevaux, ardents, sauvages, fougueux, et qui semblaient souffler la flamme par les naseaux.

Aussitôt les quatre fiévreux se levèrent, se jetèrent au milieu du troupeau étrange, saisirent chacun un cheval par la longe qu'il traînait, lui passèrent, malgré sa résistance, un misérable harnais, et, tout en me criant : « Remontez, remontez, » poussèrent l'attelage récalcitrant vers la voiture.

Je compris qu'il n'y avait pas d'observations à faire, et que dans les marais Pontins cela devait se passer ainsi. Je remontai donc vivement sur mon siège et je repris ma place près de Jadin.

— Ah ça ! me dit Jadin, où allons-nous ? Au sabbat ?

— Cela m'en a tout l'air, répondis-je. En tout cas, c'est curieux.

— Oui, c'est curieux, dit-il, mais ce n'est point rassurant.

En effet, il se passait une terrible lutte entre les hommes et les chevaux : les chevaux hennissaient, ruaient, mordaient ; les hommes criaient, frappaient, blasphémaient ; les chevaux essayaient, par des écarts qui ébranlaient la voiture, de casser les cordes qui leur servaient de traits ; les hommes resserraient les nœuds de ces cordes, tout en posant sur le dos de deux de ces démons des espèces de selles. Enfin, quand les selles furent posées, tandis que deux hommes maintenaient les chevaux de devant, deux autres sautèrent sur les chevaux sellés, puis ils crièrent : Laissez aller ! puis nous nous sentîmes emportés comme par un attelage

fantastique, tandis que de chaque côté de la route les deux hommes à cheval nous suivaient, criant un fouet à la main, et joignant les gestes aux cris pour maintenir nos coursiers dans le milieu de la route, dont ils voulaient s'écarter sans cesse, et les empêcher d'aller s'abîmer avec notre voiture dans un des canaux qui bordaient chaque côté du chemin.

Cela dura dix minutes ainsi; puis, les dix minutes écoulées, comme nos chevaux étaient lancés, nos escorteurs nous abandonnèrent, et, sortis un instant, par une crise, de leur apathie, s'en retournèrent attendre d'autres voyageurs, en tremblant la fièvre devant leur feu.

Quand nous pûmes un peu respirer, nous regardâmes autour de nous : nous traversions de grands roseaux tout peuplés de buffles qui, réveillés par le bruit que nous faisions, écartaient bruyamment ces joncs gigantesques pour nous regarder passer; puis, effrayés à notre approche, se reculaient en soufflant bruyamment. De temps en temps de grands oiseaux de marais, comme des hérons ou des butors, se levaient en jetant un cri de terreur, et s'éloignaient rapidement, traçant une ligne droite, et se perdant dans l'obscurité; enfin, de temps en temps, des animaux, dont je ne pouvais reconnaître la forme, traversaient la route, parfois isolés, parfois par bandes. J'appris au relais que c'étaient des sangliers.

Nous arrivâmes ainsi en moins d'une heure et demie au second relais. Là la même scène se renouvela : même feu, hommes semblables, pareils chevaux; après une demi-heure d'attente, nous repartîmes comme emportés par un tourbillon.

Nous fîmes trois relais de la même manière; puis au bout du quatrième nous aperçûmes une ville : c'était Velletri.

Les fameux marais Pontins étaient traversés, et cette fois encore sans rencontrer de voleurs : décidément les voleurs étaient passés pour nous à l'état de mythes.

Sans nous consulter, nos postillons s'arrêtèrent à la porte d'une auberge, au lieu de s'arrêter à la porte de la poste. Comme la susdite locanda ne paraissait pas trop misérable, je ne leur en voulus pas de la méprise; nous descendîmes, et nous demandâmes deux chambres pour le soir, et un bon déjeuner, s'il était possible, pour le lendemain.

Trois choses nous faisaient prendre en patience notre station à Velletri. Je méditais pour le lendemain une excursion à Cori, l'ancienne Cora, et à Monte-Circello, l'ex-cap de Circé; tandis que Jadin, attiré par un autre but, m'avait déjà déclaré qu'il demeurerait sur place pour faire quelque portrait de femme; on sait que les femmes de Velletri passent pour les plus belles femmes (1).

Velletri est la patrie, non pas d'Auguste, mais de ses ancêtres; son père y était banquier (lisez usurier) : les banquiers romains prêtaient à 20 pour 100; c'est à 20 pour 100 que César avait fait pour cinquante-deux millions de dettes. Elle n'offre de remarquable, comme monument, que

(1) Velletri, c'est l'Arles de l'Italie. Raphaël, passant un jour à Velletri, vit une mère qui tenait un enfant dans ses bras : la beauté de la mère et de l'enfant exalta le peintre à un tel point, qu'il les pria de ne pas bouger, et qu'à défaut de papier et de crayon il prit un morceau de craie et traça sur le fond d'un tonneau l'esquisse de la Madone à la Seggiola.

De là, la forme circulaire de cet admirable tableau, un des chefs-d'œuvre du palais Pitti à Florence.

le bel escalier de marbre de l'ancien palais Lancellotti, bâti par Lunghtile-Vieux.

Cori, plus heureuse que sa voisine, possède encore deux temples, élevés l'un à Castor et Pollux, l'autre à Hercule; du premier il ne reste que les colonnes et l'inscription qui atteste qu'il était consacré aux fils de Jupiter et de Leda; le second, élevé sous Claude, est parfaitement conservé, et on le regarde, merveilleusement posé qu'il est d'ailleurs sur une base de granit entièrement isolée, comme un des plus complets modèles de l'ordre dorique grec.

Quand à Monte-Circello, c'est, comme l'indique son nom, l'antique résidence de la fille du Soleil. Ce fut sur cette montagne, jadis baignée par la mer et qu'on appelait, comme nous l'avons dit, le cap Circé, que parvint Ulysse, lorsqu'après avoir échappé au cyclope Polyphème et au Lestrigon Antiphate, il aborda sur une terre inconnue, et, montant sur un cap élevé, ne vit devant lui *qu'une île et une mer sans fin : l'île était pendue au milieu des flots; puis à travers les buissons et les forêts sortaient de la terre des tourbillons de fumée.*

Je suis monté sur le cap, j'ai cherché l'île volcanique et je n'ai rien aperçu; mais peut-être aussi ai-je moins bonne vue qu'Ulysse.

Mais ce que j'ai découvert, par exemple, ce sont d'immenses troupeaux de porcs, bien autrement nobles que les cochons de M. de Rohan, puisque, selon toute probabilité, ils descendent de ces imprudens compagnons d'Ulysse, qui, attirés par le bruit de la navette et par l'harmonie des instrumens, entrèrent dans le palais de la fille du Soleil malgré les conseils d'Euriloque, qui revint seul aux vaisseaux pour annoncer à leur chef la disparition de ses vingt soldats.

Or, comme je disais, y a-t-il beaucoup de noblesse qui puisse le disputer à celle des cochons de Monte-Circello, dont les ancêtres ont été chantés par Homère?

Dans la montagne est encore une grotte, appelée *Grotta della Maga*, ou grotte de la Magicienne : c'est le seul souvenir que Circé ait laissé dans le pays. Quant à son splendide palais de marbre, il est bien entendu qu'il n'en reste pas plus de trace que de celui d'Armide.

Nous revînmes assez tard à Velletri; et, comme rien ne nous pressait, que nous n'avions pas été trop mécontents de l'auberge, nous résolûmes d'y passer la soirée. Jadin y était resté dans l'intention de faire un portrait de femme, il avait fait deux paysages. L'homme propose, Dieu dispose.

Le lendemain, nous nous remîmes en route vers les neuf heures du matin, nous arrêtant un instant à Genzano pour boire de son vin, qui a une certaine réputation, un instant à l'Arricia pour voir le palais Chigi et l'église de la ville, deux des ouvrages les plus remarquables du Bernin.

Enfin, à deux heures, nous arrivâmes à Albano. C'est à Albano que les riches Romains qui craignent le mal aria vont passer l'été; à partir de la porte de Rome, en effet, la route monte jusqu'à Albano; et, comme on le sait, hôte des plaines et des marais, la fièvre n'atteint jamais une certaine hauteur.

Dix cicérons nous attendaient à la descente de notre voiture pour nous faire voir de force le tombeau d'Ascagne et celui des Horaces et des Curiaces. Nous ne donnerons pas aux savans italiens le plaisir de nous voir nous enfermer dans une discussion archéologique à l'endroit de ces deux

monumens. Nous avons dit tout ce que nous avions à dire là-dessus à propos de la grande mosaïque de Pompéïa, à qui Dieu fasse paix.

En sortant d'Albano, on aperçoit Rome à quatre lieues de distance; ces quatre lieues se font vite, le chemin, comme nous l'avons dit, allant toujours en descendant. Aussi, une heure après notre départ d'Albano, nous entrions dans la ville éternelle, que nous avions quittée quatre mois auparavant.

XXII.

Gasparone.

Je n'avais plus rien à voir dans la ville éternelle que le représentant éternel de notre religion, le vicaire du Christ, le successeur de saint Pierre. Depuis que j'étais en Italie, j'entendais parler de Grégoire XVI comme d'un des plus nobles et des plus saints caractères qui eussent encore illustré la papauté, et ce concert général d'éloges me donnait une plus ardente envie de me prosterner à ses pieds.

Aussi, le lendemain, dès que l'heure d'être reçu fut arrivée, me présentai-je chez M. de Tallenay, pour le prier de demander pour moi une audience à Sa Sainteté : M. de Tallenay me répondit qu'il allait à l'instant même transmettre ma demande au cardinal Fieschi ; mais en même temps il me prévint que, comme l'audience ne me serait jamais accordée que trois ou quatre jours après la réception de ma demande, je pouvais, si j'avais quelque course à faire soit dans Rome, soit dans les environs, profiter de ce petit retard.

Cela m'allait à merveille. A mon premier passage, j'avais visité toute la campagne orientale de Rome : Tivoli, Frascati, Soubiacco et Palestrine; mais je n'avais point vu Civitta-Vecchia; Civitta-Vecchia, au reste, où il n'y aurait rien à voir, si Civitta-Vecchia n'avait point un bain et dans ce bain n'avait point l'honneur de renfermer le fameux Gasparone.

En effet, je vous ai bien raconté des histoires de bandits, n'est-ce pas? je vous ai tout à tour parlé du Sicilien Pascal Bruno, du Calabrais Marco Brandi et de ce fameux comte Horace, ce voleur de grands chemins aux charmantes manières, aux gants jaunes et à l'habit taillé par Humann.

Eh bien! tous ces bandits-là ne sont rien près de Gasparone. Il y a plus, prenez tous les autres bandits, prenez Dieci Nove, prenez Pietro Mancino, cet habile coquin qui vola un million en or et qui, satisfait de la somme, s'en alla vivre honnêtement en Dalmatie, faisant, de là, la nique à la police romaine; prenez Giuseppe Mastrilla, cet incorrigible voleur, qui, au moment de mourir, ne pouvant plus rien voler à personne, vola son âme au diable; prenez Gobertineo, le fameux Gobertineo, que vous ne connaissez pas, vous autres Parisiens, mais dont le nom est au bord du Tibre l'égal des plus grands noms; Gobertineo qui tua de sa main neuf cent soixante-dix personnes, dont six enfans, et qui mourut avec le pieux regret de n'avoir pas atteint le nombre de mille comme il en avait fait vœu à saint Antoine; et qui, au moment de la mort, craignait d'être damné surtout pour n'avoir pas accompli son vœu; prenez Oronzo Albeyna, qui tua son père comme Œdipe, sa mère comme Oreste, son frère comme Romulus, et sa sœur comme Horace; prenez les Sondino, les Francatripa, les Calabrese, les Mezza Pinta; et ils n'iront pas au genou de Gasparone. Quant à Lacenaire, ce bucolique assassin qui a fait tant d'honneur à la

littérature, il va sans dire que, comme meurtrier et comme poète, il n'est pas même digne de dénouer les cordons du soulier gauche de son illustre confrère.

On comprend que je ne pouvais pas aller à Rome et passer par conséquent à douze lieues de Civitta-Vecchia sans aller voir Gasparone.

Cette fois, nous partîmes par la diligence, tout simplement. La diligence, qui n'est même pas trop mauvaise pour une diligence romaine, se transporte en cinq ou six heures de Rome à Civitta-Vecchia. Il va sans dire que je m'étais muni d'une carte, carte du reste fort difficile à obtenir pour visiter le bagne, et avoir l'honneur d'être présenté à Gasparone. J'étais donc en mesure.

Je ne dirai rien de la campagne de Rome, la description de ce magnifique désert a sa place ailleurs. Rome est une chose sainte, qu'il faut visiter à part et religieusement.

En descendant de voiture, nous fîmes, pour éviter tout retard, prévenir le gouverneur de la forteresse de l'intention où nous étions de visiter son illustre prisonnier : nous joignîmes notre carte à la lettre, et nous nous mîmes à table.

Au dessert, nous vîmes entrer le gouverneur, il venait nous chercher lui-même.

Comme on le pense bien, je m'emparai exclusivement de son excellence, et tout le long de la route je le questionnai.

Il y avait dix ans que Gasparone habitait la forteresse à la suite d'une capitulation, dont la principale condition était que lui et ses compagnons auraient la vie sauve.

On rencontre sur le pavé de Rome une quantité de bons vieillards mis comme nos paysans de l'Opéra-Comique, et se promenant une canne à la Dormeuil à la main. Qu'est-ce que ces honnêtes gens ? de bons pères, de bons époux, d'honnêtes citoyens ; de véritables mines d'électeurs, de véritables démarches de gardes nationaux ; vous portez la main à votre chapeau.

Prenez garde, vous allez saluer un bandit qui a capitulé ; vous allez faire une politesse à un gaillard qui, sur la route de Viterbe ou de Terracine, vous eût, il y a trois ou quatre ans, coupé les deux oreilles si vous n'aviez pas racheté chacune d'elles mille écus romains.

Remarquez que les écus romains ne sont pas démonétisés comme les nôtres et valent toujours six francs.

Il y en a même qui ont stipulé une petite rente, que le gouvernement leur paie trimestre par trimestre, aussi régulièrement que s'ils avaient placé leurs fonds sur l'Etat.

Malheureusement pour Gasparone, il s'était fait une de ces réputations qui ne permettent pas à ceux qui en ont joui de rentrer dans l'obscurité. On craignit, si on le laissait libre, qu'il ne lui reprît, un beau matin, quelque velléité de gloire, et que ce Napoléon de la montagne ne voulût aussi avoir son retour de l'île d'Elbe.

Aussi Gasparone et ses vingt-un compagnons furent-ils étroitement écroués dans la citadelle de Civitta-Vecchia.

Pendant les premiers temps, Gasparone jeta feu et flammes, mordant et secouant ses barreaux comme un tigre pris au piège, disant qu'il avait été trahi et que la liberté était une des conditions de la capitulation ; mais

le pape Léon XII, d'énergique mémoire, le laissa se démener tout à son aise, et peu à peu Gasparone se calma.

Tout le long de la route, le gouverneur nous entretenait de petites espionneries attribuées à Gasparone : il y en a quelques unes qui émanent d'un esprit assez original pour être racontées.

Gasparone était fils du chef des bergers du prince de L.... Jusqu'à l'âge de seize ans sa conduite fut exemplaire : seulement peut-être dans son orgueil était-il un peu trop amoureux des beaux habits, des beaux chevaux et des belles armes qu'il voyait aux jeunes seigneurs romains. Mais cependant il y avait quelque chose que Gasparone préférait aux belles armes, aux beaux chevaux et aux beaux habits, c'était sa belle maîtresse Teresa.

Un dimanche, Gasparone et Teresa étaient chez le prince L.... qui était fort indulgent pour eux : les filles du prince, dont l'une était du même âge que Teresa, et l'autre un peu plus jeune, s'amusèrent à habiller la jeune paysanne avec une de leurs robes et à la couvrir de leurs bijoux. La jeune fille était coquette, cette riche toilette sous laquelle elle s'était trouvée un instant plus belle que sous son costume pittoresque de paysanne lui fit envie : sans doute, si elle eût demandé la robe et même quelques uns des bijoux aux filles du prince, celles-ci les eussent donnés ; mais Teresa était fière comme une Romaine, elle eût eu honte devant les jeunes filles d'exprimer un pareil souhait ; elle renferma son désir au plus profond de son cœur, se laissa dépouiller de sa robe, se laissa reprendre jusqu'à son dernier bijou. Seulement, à peine fut-elle sortie de la chambre des jeunes princesses que son beau front se pencha soucieux. Gasparone s'aperçut de sa préoccupation ; mais à toutes les demandes qu'il lui fit sur ce qu'elle avait, Teresa se contenta de répondre, de ce ton si significatif de la femme qui désire une chose et qui n'ose dire quelle chose elle désire : — Que voulez-vous que j'aie ? — je n'ai rien.

Le soir, Gasparone entra à l'improviste dans la chambre de Teresa, et trouva Teresa qui pleurait.

Cette fois, il n'y avait plus à nier le chagrin ; tout ce que pouvait faire Teresa, c'était d'essayer d'en cacher la cause.

Teresa essaya de le faire, mais Gasparone la pressa tellement qu'elle fut forcée d'avouer que cette belle robe qu'elle avait essayée, que ces beaux bijoux dont on l'avait couverte, lui faisaient envie, et qu'elle voudrait les posséder, ne fût-ce que pour s'en parer toute seule dans sa chambre et devant son miroir.

Gasparone la laissa dire, puis, quand elle eut fini :

— Tu dis donc, demanda-t-il, que tu serais heureuse si tu avais cette robe et ces bijoux ?

— Oh ! oui, s'écria Teresa.

— C'est bien, dit Gasparone. Cette nuit tu les auras.

Le même soir, le feu prit à la villa du prince L...., justement dans la partie du bâtiment qu'habitaient les jeunes princesses. Par bonheur, Gasparone, qui rôdait dans les environs, vit l'incendie un des premiers, se précipita au milieu des flammes, et sauva les deux jeunes filles.

Toute cette partie de la villa fut dévorée par l'incendie et l'intensité du feu était telle qu'on n'essaya pas même de sauver les meubles ni les bijoux.

Gasparone seul osa se jeter une troisième fois dans les flammes, mais il ne reparut plus ; on crut qu'il y avait péri, mais on apprit que, ne pou-

vant repasser par l'escalier qui s'était abîmé, il avait sauté du haut d'une fenêtre qui donnait dans la campagne.

Le prince fit chercher Gasparone, et lui offrit une récompense pour le courage qu'il avait montré, mais le jeune homme refusa fièrement, et quelques instances que lui fit Son Altesse, il ne voulut rien accepter.

On approchait de la semaine de Pâques. Gasparone était trop bon chrétien pour ne pas remplir exactement ses devoirs de religion. Il alla comme d'habitude se confesser au curé de sa paroisse; mais cette fois le curé, on ne sait pourquoi, lui refusait l'absolution. Une discussion s'établit alors entre le confesseur et le pénitent; et comme le confesseur persistait dans son refus d'absoudre le jeune homme, celui-ci, qui ne voulait pas s'en retourner avec une conscience inquiète, tua le curé d'un coup de couteau.

Gasparone, que tout cela n'empêchait point d'être bon chrétien à sa manière, alla s'accuser à un autre prêtre, et du crime qui lui avait valu le refus du premier, et du meurtre de celui-ci. Le nouveau confesseur, que le sort de son prédécesseur ne laissait pas que d'inquiéter, refusa tout juste pour se faire valoir, mais finit par donner pleine et entière l'absolution que demandait Gasparone.

Sur quoi Gasparone, le cœur satisfait, l'âme tranquille, alla s'engager comme bandit dans la troupe de Cucumello.

Ce Cucumello était un bandit assez renommé, quoique de second ordre: d'ailleurs il était petit, roux et louche, fort laid en somme, défaut capital pour un chef de bande. Cela n'empêchait pas qu'on ne lui obéît au doigt et à l'œil. Mais on lui obéissait, voilà tout: sans entraînement, sans enthousiasme, sans fanatisme.

L'apparition de Gasparone au milieu de la troupe fit grand effet: Gasparone était grand, beau, fort, adroit et rusé. Gasparone était poète et musicien, il improvisait des vers comme le Tasse, et des mélodies comme Paësiello. Gasparone fut considéré tout de suite comme un sujet qui devait aller loin.

On lui demanda quels étaient ses titres pour se faire brigand, il répondit qu'il avait mis le feu à la villa du prince L... pour faire cadeau à sa maîtresse d'une robe, d'un collier et d'un bracelet dont elle avait eu envie, et que, comme le prêtre de sa paroisse lui refusait l'absolution de cette peccadille, il l'avait tué pour l'exemple.

Ce récit parut confirmer la bonne opinion que la vue de Gasparone avait tout d'abord inspirée aux bandits, et il fut reçu par acclamation.

Huit jours après, les carabiniers enveloppèrent la bande de Cucumello, qui, par un ordre imprudent du chef, s'était hasardée sur un terrain dangereux. Gasparone, qui marchait le premier, se trouva tout à coup entre deux carabiniers; les deux soldats étendirent en même temps la main pour le saisir, mais avant qu'ils n'eussent eu le temps de toucher le collet de son habit, ils étaient tombés tous deux frappés de son stylet. Chacun alors, comme d'habitude, tira de son côté. Gasparone s'enfonça dans le makis, poursuivi pour son compte par six carabiniers; mais, quoique Gasparone fût bon coureur, Gasparone ne fuyait pas pour fuir: il connaissait son histoire romaine, l'anecdote des Horaces et des Curiaces lui avait toujours paru des plus ingénieuses, et sa fuite n'avait d'autre but que de la mettre en pratique. En effet, quand il vit les six carabiniers éparpillés dans le makis et égarés à sa poursuite, il revint successive-

ment sur eux, et, il les attaquant chacun à son tour, il les tua tous les six ; après quoi il regagna le rendez-vous que les bandits prennent toujours précautionnellement pour une expédition quelconque, et où peu à peu ses compagnons vinrent le rejoindre.

Cependant, la nuit venue, quatre hommes manquaient à l'appel, et au nombre de ces hommes était Circumello.

On proposa de tirer au sort pour savoir lequel des bandits irait savoir à Rome des nouvelles des absens ; Gasparone s'offrit comme messenger volontaire, et fut accepté.

En approchant de la porte del Popolo, il aperçut quatre têtes fraîchement coupées qui, rangées avec symétrie, croisaient sa corniche.

Il s'approcha de ces têtes et reconnut que c'étaient celles de ses trois compagnons et de leur chef.

Il était inutile d'aller chercher plus loin d'autres nouvelles, celle qu'il avait à rapporter aux bandits parut suffisante à Gasparone ; il reprit donc le chemin de Tusculum, dans les environs duquel se tenait la bande.

Les bandits écoutèrent le récit de Gasparone avec une philosophie remarquable ; puis, comme il ressortait clairement de ce récit que Circumello était trépassé, on procéda à l'élection d'un autre chef.

Gasparone fut élu à une formidable majorité ! — Style du *Constitutionnel*.

Alors commença cette série d'expéditions hasardeuses, d'aventures pittoresques et de caprices excentriques qui firent à Gasparone la réputation européenne dont il a l'honneur de jouir aujourd'hui, et qui autorise sa femme à lui écrire avec cette suscription dont personne ne s'étonne :

ALL ILLUSTRISSIMO SIGNORE ANTONIO GASPARONE,

Ai bagni di Civitta-Vecchia.

Et en effet Gasparone mérite bien le titre d'illustrissime, tant prodigué en Italie, et qui se réhabiliterait bien vite si on ne l'appliquait qu'à de pareilles célébrités ; car, pendant dix ans, de Sainte-Agathe à Fondi et de Fondi à Spoleto, il ne s'exécuta point un vol, il ne s'alluma point un incendie, il ne se commit point un assassinat, — et Dieu sait combien de vols furent exécutés, combien d'incendies s'allumèrent, combien d'assassinats furent commis, — sans que vol, incendie ou assassinat ne fût signé du nom de Gasparone.

Comme on le comprend bien, tous ces récits ne faisaient qu'augmenter singulièrement ma curiosité, qui était portée à son comble lorsque nous arrivâmes à la porte de la forteresse.

A la vue du gouverneur, qui nous accompagnait, la porte s'ouvrit comme par enchantement ; le eustode accourut, s'inclina, puis, sur l'ordre de son excellence, marcha devant nous.

D'abord nous entrâmes dans une grande cour, toute hémisée de pyramides de boulets rouillés, et défendue par cinq ou six vieux canons endormis sur leurs affûts ; tout autour de cette cour, pareille à un cloître, régnait une grille, et sur l'une des quatre faces de cette grille s'ouvraient vingt-deux portes, dont vingt-une donnaient dans les cellules des compagnons de Gasparone, et la vingt-deuxième dans celle de Gasparone lui-même.

A un ordre du gouverneur, chacun des bandits se rangea sur la porte de sa cellule, comme pour passer une inspection.

Nous nous étions à l'avance, et sur leur réputation, figuré voir des hommes terribles, au regard farouche et au costume pittoresque : nous fûmes singulièrement détrompés.

Fous vîmes de bons paysans, toujours comme on en voit à l'Opéra-Comique, avec des figures bonasses et les regards les plus bienveillans.

Nous avions nos bandits devant les yeux que, ne pouvant croire que c'étaient eux, nous les cherchions encore.

Vous rappelez-vous tous les Turcs de l'ambassade ottomane, que nous trouvions si beaux, si romanesques, si poétiques, sous leurs robes brodées, sous leurs riches dolimans, sous leurs magnifiques cachemires, et qui aujourd'hui, avec leur redingote bleue en fourreau de parapluie et leurs calottes grecques, ont l'air de bouteilles à cachets rouges ?

Eh bien ! il en était ainsi de nos brigands.

Nous comptions sur Gasparone pour relever un peu le physique de toute la bande ; il était le dernier de ses compagnons, occupant la première cellule, en retour, debout comme les autres sur le seuil de sa porte, les deux mains dans les goussets de sa culotte, nous attendant d'un air patriarcal.

C'était là cet homme qui, pendant dix ans, avait fait trembler les États romains, qui avait eu une armée, qui avait lutté corps à corps avec Léon XII, un des trois papes guerriers que les successeurs de saint Pierre comptent dans leurs rangs ; les deux autres sont, comme on le sait, Jules II et Sixte-Quint.

Il nous invita d'une voix presque caressante à entrer dans sa cellule.

Ainsi, c'était cette voix caressante qui avait donné tant d'ordres de mort, c'étaient ces yeux bienveillans qui avaient lancé de si terribles éclairs, c'étaient ces mains inoffensives qui s'étaient si souvent rougies de sang humain.

C'était à croire qu'on nous avait volé nos voleurs.

Gasparone me renouvela, avec la politesse qui m'avait déjà étonné dans ses camarades, l'invitation d'entrer dans sa cellule, invitation que j'acceptai cette fois sans me faire prier. J'espérais qu'à défaut du lion je trouverais au moins une caverne.

La caverne était une petite chambre assez propre, quoique fort misérablement meublée.

Parmi ces meubles, qui se composaient du reste d'une table, de deux chaises et d'un lit, un seul me frappa tout particulièrement.

Quatre rayons de bois cloués au mur simulaient une bibliothèque, et les rayons de cette bibliothèque à leur tour soutenaient quelques livres.

Je fus curieux de voir quelles étaient les lectures favorites du bandit, et lui demandai la permission de jeter un coup d'œil sur la partie intéressante de son mobilier.

Il me répondit que les livres, la cellule et son propriétaire étaient bien à mon service.

Sur quoi je m'approchai des rayons et je reconnus, à mon grand étonnement : d'abord un *Télémaque* ; près du *Télémaque*, un *Dictionnaire français-italien*, puis, de l'autre côté du *Dictionnaire français-italien*, une pauvre petite édition de *Paul et Virginie*, toute fatiguée et toute crasseuse ; enfin les *Nouvelles morales*, de Soane, et les *Animaux parlans*, de Casti.

Puis quelques autres livres qui n'eussent point été déplacés dans une institution de jeunes demoiselles.

— Est-ce votre propre choix, ou l'ordre du gouverneur qui vous a composé cette bibliothèque? demandai-je à Gasparone.

— C'est mon propre choix, très illustre seigneur, répondit le bandit; j'ai toujours eu du goût pour les lectures de ce genre.

— Je vois dans votre collection deux ouvrages de deux compatriotes à moi, Fénelon et Bernardin de Saint-Pierre; parleriez-vous notre langue?

— Non; mais je la lis et la comprends.

— Faites-vous cas de ces deux ouvrages?

— Un si grand cas que, dans ce moment-ci, je m'occupe à traduire *Télémaque* en italien.

— Ce sera un véritable cadeau que vous ferez à votre patrie que de faire passer dans la langue du Dante l'un des chefs-d'œuvre de notre langue.

— Malheureusement, me répondit Gasparone d'un air modeste, je suis incapable de transporter d'une langue dans l'autre les beautés du style; mais au moins les idées resteront.

— Et où en êtes-vous de votre traduction?

— A la fin du premier volume.

Et Gasparone me montra sur sa table une pyramide de papiers couverts d'une grosse écriture: c'était sa traduction.

J'en lus quelques passages. A part l'orthographe, sur laquelle, comme M. Marle, Gasparone me parut avoir des idées particulières, ce n'était pas plus mauvais que les mille traductions qu'on nous donne tous les jours.

Plusieurs fois je fis des tentatives pour mettre Gasparone sur la voie de sa vie passée; mais chaque fois il détourna la conversation. Enfin, sur une allusion plus directe:

— Ne me parlez pas de ce temps, me dit-il, depuis dix ans que j'habite Civitta-Vecchia, je suis revenu des vanités de ce monde.

Je vis qu'en poussant plus loin mes investigations je serais indiscret, et qu'en restant plus long-temps je serais importun; je priai Gasparone d'écrire sur mon album quelques lignes de sa traduction et de me choisir un passage selon son cœur.

Sans se faire prier, il prit la plume et écrivit les lignes suivantes:

« L'innosenza dei costumi, la buona fede, l'obedienza e l'orrore del vizio abitano questa terra fortunata. Egli sembra che la dea Astrea, la quale si dice ritirata nel cielo, sia anche costì nascosta fra questi uomini. Essi non anno bisogno di giudici, giacche la loro propria coscienza gle ne tiene luogo.

» Civitta-Vecchia, li 25 ottobre 1835. »

Je remerciai le bandit, et lui demandai s'il n'avait pas besoin de quelque chose.

A cette demande, il releva fièrement la tête:

— Je n'ai besoin de rien, me dit-il, Sa Sainteté me donne deux pauli par jour pour mon tabac et mon eau-de-vie; cela me suffit. J'ai pris quelquefois, mais je n'ai jamais demandé l'aumône.

Je le priai de me pardonner, l'assurant que je lui avais fait cette demande dans une excellente intention et nullement pour l'offenser.

Il reçut mes excuses avec beaucoup de dignité, et me salua en homme qui désirait visiblement en rester là de ses relations avec moi.

Je me retirai assez humilié d'avoir manqué mon effet sur Gasparone;

et comme Jadin avait fini le croquis qu'il avait fait de lui à la dérobée, je rendis son salut à mon hôte et je sortis de sa cellule.

J'ai cru bien long-temps fermement, et je le crois encore un peu, que c'est un faux Gasparone qu'on m'a fait voir.

XXIII

Une Visite à sa sainteté le pape Grégoire XVI.

En arrivant à Rome, je trouvai une lettre de M. de Tallenay, mon audience m'était accordée pour le lendemain.

Il m'invitait donc à me tenir prêt le lendemain à onze heures, et en uniforme.

Mais là s'élevait une grave difficulté : à cette époque, où j'allais en Italie pour la première fois, je ne connaissais pas la nécessité de l'uniforme, et j'avais négligé de m'en faire faire un : je me trouvais donc tout bonnement possesseur d'un habit noir, encore était-il un peu bien frippé par quatorze mois de voyage. M. de Tallenay exposa mon embarras, qui fut exposé à Sa Sainteté, laquelle répondit qu'en égard à la recommandation dont je m'étais fait précéder on dérogerait pour moi aux lois de l'étiquette.

Il est vrai que cette recommandation était une lettre de la main de la reine. Mais, hâtons-nous de le dire, ce n'était pas seulement comme venant de la reine qu'il y était fait droit, mais comme venant de la plus digne, de la plus noble et de la plus sainte des femmes.

Pauvre mère ! à qui Dieu enfonça sur la tête la couronne d'épines de son propre fils !

Le lendemain, à l'heure dite, j'étais à l'ambassade de France ; M. de Tallenay m'attendait, nous partîmes.

J'éprouvais, je l'avoue, l'émotion la plus profonde que j'eusse éprouvée de ma vie. Je ne sais s'il existe un homme plus accessible que moi aux impressions religieuses ; j'avais déjà été reçu par quelques uns des rois de ce monde ; j'avais vu un empereur qui en valait bien un autre, et qui s'appelait Napoléon, c'est-à-dire quelque chose comme Charlemagne ou comme César : mais c'était la première fois que j'allais me trouver face à face avec la plus sainte des majestés.

Deux fois depuis, j'eus l'honneur d'être reçu par Sa Sainteté, et la dernière fois même avec une bonté si particulière que j'en garderai une reconnaissance éternelle ; mais chaque fois l'émotion fut la même, et je ne puis la comparer qu'à celle que j'éprouvai lorsque je communiai pour la première fois.

A moitié de l'escalier du Vatican, je fus forcé de m'arrêter, tant mes jambes tremblaient. Je passais au milieu des merveilles des anciens et des modernes sans les voir. J'étais comme les bergers qui suivaient l'étoile et qui ne regardaient qu'elle.

On nous introduisit dans une antichambre fort simple, meublée en bois de chêne. Nous attendîmes un instant, tandis qu'on prévenait Sa Sainteté. Cet instant fut pour moi presque de l'anxiété, tant mon émotion était grande ; cinq minutes après, la porte s'ouvrit et l'on nous fit signe que nous pouvions passer.

M. de Tallenay m'avait mis au courant de l'étiquette ; le pape reçoit

toujours debout : trois fois celui qu'il daigne recevoir s'agenouille devant lui — une première fois sur le seuil de la porte — une seconde fois après être entré dans la chambre — une troisième fois à ses pieds. Alors il présente sa mule, sur laquelle est une croix brodée, pour que l'on voie bien que l'hommage rendu à l'homme remonte directement à Dieu, et que le serviteur des serviteurs du Christ n'est que l'intermédiaire entre la terre et le ciel.

Le pape ne parle, dans ses audiences, que latin ou italien, mais on peut lui parler le français qu'il entend parfaitement.

J'arrivai à la porte du cabinet pontifical plus tremblant encore que je ne l'avais été sur l'escalier : je suivais immédiatement l'ambassadeur, et entre lui et la porte j'aperçus Sa Sainteté debout et nous attendant.

C'était un beau et grand vieillard, âgé alors de soixante-sept ou soixante-huit ans, à la fois simple et digne, avec un air de paternelle bonté répandu sur toute sa personne : il portait sur la tête une petite calotte blanche et était vêtu d'une cimarre de même couleur, boutonnée du hant jusqu'en bas et tombant jusqu'à ses pieds.

L'ambassadeur s'agenouilla et je m'agenouillai près de lui, mais un peu en arrière : il lui fit signe alors de s'approcher de lui, indiquant par ce signe qu'il supprimait la seconde génuflexion. Nous nous avançâmes donc alors de son côté ; il fit un pas vers nous, présenta à M. de Tallenay sa main au lieu de son pied, et son anneau au lieu de sa mule. M. de Tallenay baisa l'anneau et se releva. Puis vint mon tour.

Je le répète, j'étais tellement étourdi de me trouver en face de la représentation vivante de Dieu sur la terre, que je ne savais plus guère ce que je faisais ; aussi, au lieu de faire comme milord Stain que Louis XIV invitait à monter le premier dans sa voiture, et qui, calculant que venant de si haut toute invitation est un ordre, y monta sans répliquer, lorsque le pape, comme il avait fait pour M. de Tallenay, me présenta son anneau, j'insistai pour baiser le pied : le pape sourit.

— Soit, puisque vous le voulez, dit-il, et il me présenta sa mule.

— *Tibi et Petro!* balbutiai-je, en appuyant mes lèvres sur la croix.

Le pape sourit à cette allusion, et, me présentant de nouveau la main, me releva en me demandant, dans la langue de Cicéron, mais avec l'accent d'Alfieri, quelle cause m'amenait à Rome.

Je priai alors Sa Sainteté de vouloir bien me parler italien, la langue latine m'étant trop peu familière pour que je pusse comprendre couramment cette langue, surtout avec l'accent, si différent du nôtre, que lui ont donné les Italiens modernes. Alors Sa Sainteté me répéta sa question dans la langue de Dante.

Comme cette langue était celle que je parlais depuis plus d'un an, mon embarras passa, et je restai avec ma seule émotion.

Les souverains sont comme les femmes, ils éprouvent toujours un certain plaisir à voir l'effet qu'ils produisent : je ne sais pas si le pape fut accessible à ce petit sentiment d'orgueil ; mais ce que je sais, c'est que, pendant toute l'audience, je ne vis luire sur son visage qu'une parfaite sérénité.

Nous parlâmes de toutes choses : du duc d'Orléans, dont il espérait beaucoup ; de la reine, qu'il vénérât comme une sainte ; de M. de Châteaubriand, qu'il aimait comme un ami.

Puis la conversation tomba sur le mouvement qui s'opérait en France.

Grégoire XVI le suivait des yeux, mais ne se trompait point sur son résultat : il l'envisageait comme un mouvement plus chrétien que catholique; plus social que religieux.

Puis il me parla des missions dans l'Inde, dans la Chine et le Thibet; me conduisit devant de grandes cartes géographiques sur lesquelles étaient marqués, avec des épingles à tête de cire, toute la route suivie par les missionnaires et les points les plus avancés auxquels ils étaient parvenus. Il me raconta plusieurs des supplices qu'avaient subis les modernes martyrs avec non moins de courage et de résignation que les martyrs antiques. Il me cita tous les noms de ces derniers apôtres du Christ, noms qui, au milieu de nos tourmentes politiques et de nos agitations sociales, ne sont pas même parvenus jusqu'à nous.

Or, pour ce cœur plein d'espérance et de foi, la religion, loin de marcher à sa décadence, n'avait point encore atteint son apogée.

Et, en effet, il est permis de voir ainsi lorsqu'on s'appelle Pie VII ou Grégoire XVI, et que, du haut d'un trône qui dépasse celui des rois et des empereurs, on donne au monde l'exemple de toutes les vertus.

Après avoir passé en revue, l'une après l'autre, toutes ces grandes questions, Sa Sainteté voulut bien revenir à moi.

— Mon fils, me dit-elle, vous venez de me parler en homme qui, tout en s'écartant parfois de la religion, comme fait un enfant de celle qui lui a donné son lait le plus pur, n'a point oublié cependant cette mère universelle et sublime. N'avez-vous donc jamais songé que, dans un temps comme le nôtre, où toutes les nobles croyances ont besoin d'être raffermies, le théâtre était une chaire d'où pouvait descendre aussi la parole de Dieu ?

— On dirait que Votre Sainteté lit au plus profond de mon cœur, répondis-je. Oui, mon intention est bien celle-là. Mais je ne sais pas si pour notre époque, gangrenée encore par les doctrines de l'*Encyclopédie*, les orgies de Louis XV et les turpitudes du Directoire, le temps est arrivé de prononcer de nouveau sur la scène les paroles sévères et religieuses que firent entendre, au dix-septième siècle, Corneille dans *Polyeucte* et Racine dans *Athalie*. Notre génération les écouterait sans doute; car, chose étrange, ce sont les jeunes gens qui, chez nous, sont les hommes graves. Mais ceux-là qui ont applaudi, depuis quarante ans, les sentences de Voltaire, les concetti de Marivaux et les saillies de Beaumarchais, ont tout à fait oublié la Bible et se souviennent fort peu de l'Evangile. Votre Sainteté m'a parlé tout à l'heure de ses missionnaires. Si je tentais une pareille œuvre, je pourrais bien avoir, à Paris, le sort qu'ils ont dans l'Inde, dans la Chine et dans le Thibet.

— Oui, c'est cela, répondit Sa Sainteté en souriant, et vous ne vous sentez pas assez fort pour le martyre.

— Si fait; mais, je l'avoue, j'ai besoin d'être encouragé par un mot de Votre Sainteté.

— Avez-vous déjà votre sujet ?

— Depuis long-temps; et le véritable but de mon voyage à Rome et à Naples était d'étudier l'antiquité, non pas l'antiquité de Tite-Live, de Tacite et de Virgile, mais celle de Plutarque, de Suétone et de Juvénal. J'ai vu Pompeïa, et Pompeïa m'a raconté tout ce que je voulais savoir, c'est-à-dire tous ces détails de la vie privée qu'on ne trouve dans aucun livre; aussi suis-je prêt.

— Et comment s'appellera votre œuvre ?

— Caligula.

— C'est une belle époque, mais vous ne pourrez pas y placer les premiers chrétiens : les premiers chrétiens, vous le savez, ne parurent que postérieurement à la mort de cet empereur.

— Je le sais, Votre Sainteté ; mais j'ai trouvé moyen d'aller au devant de cette objection en adoptant la tradition populaire qui fait mourir Madeleine à la Sainte-Baume, et faisant remonter la lumière d'Occident en Orient, au lieu de la faire descendre d'Orient en Occident.

— Faites, mon fils ; ce que vous ferez dans ce but pourra ne pas réussir peut-être aux yeux des hommes, mais aura le mérite de l'intention à ceux du Seigneur.

— Et si j'ai le sort de vos missionnaires de l'Inde, de la Chine et du Thibet, Votre Sainteté daignera-t-elle se souvenir de moi ?

— Il est du devoir de l'Eglise, répondit en riant Sa Sainteté, de prier pour tous ses martyrs.

L'audience avait duré une heure. Je m'inclinai.

— Je vais prendre congé de Votre Sainteté, dis-je au pape, mais avec un regret.

— Lequel !

— C'est de ne rien emporter qui soit béni par elle ; si j'avais su la trouver si bonne pour moi, j'eusse acheté deux ou trois chapelets, qui me seraient bien précieux pour ma mère et pour ma sœur.

— Qu'à cela ne tienne, répondit Sa Sainteté. Je comprends votre désir, et je ne veux pas que vous me quittiez sans qu'il soit accompli.

A ces mots, le pape se dirigea vers une petite armoire qui se trouvait dans l'angle de son cabinet, et en tira deux ou trois chapelets et autant de petites croix en bois et en nacre ; puis, les ayant bénits, il me les mit dans la main.

— Tenez, me dit-il, ces chapelets et ces croix viennent directement de la Terre-Sainte, ils ont été travaillés par les moines du Saint-Sépulcre et ils ont touché le tombeau du Christ. Je viens en outre d'y attacher, pour les personnes qui les porteront, toutes les indulgences dont l'Eglise dispose.

Je me mis à genoux pour les recevoir.

— Que Votre Sainteté accompagne ce précieux cadeau de sa bénédiction, et je n'aurai plus rien à lui demander que de ne pas me confondre dans sa mémoire avec la foule de ceux qu'elle daigne recevoir.

Je sentis les deux mains de ce digne et saint vieillard se poser sur ma tête, je m'inclinai jusqu'à terre et je baisai une seconde fois sa main ; puis je sortis des larmes plein les yeux et de la foi plein le cœur.

Deux ans après cette audience *Caligula* parut : ce que j'avais prévu arriva, et si Sa Sainteté m'a tenu parole, mon nom doit être inscrit au Martyrologe.

XXIV

Comment en partant pour Venise on arrive à Florence.

Rien ne me retenait plus à Rome, que j'avais, ainsi que ses environs, visitée pendant mon premier passage. Tous mes préparatifs étaient faits : je pris donc congé de mon bon et brave Jadin, qui comptait y rester un an avec Milord ; et, le cœur tout serré de cette double séparation, je quittai la ville éternelle le jour même, avec l'intention de me rendre à Venise. Mais c'est pour l'Italie surtout qu'a été fait le proverbe : *L'homme propose et Dieu dispose.*

Le lendemain, comme la voiture s'était arrêtée un instant à Civita-Castellana pour faire reposer notre attelage, et que je profitais de ce moment pour courir la ville, deux carabiniers m'accostèrent dans la rue pendant que j'essayais de déchiffrer une mauvaise inscription, écrite en mauvais latin, au pied d'une mauvaise statue. Ces messieurs m'invitèrent à me rendre au bureau de la police, où notre hôte, esclave des formalités, avait déjà envoyé mon passeport ; je m'y rendis assez tranquillement, malgré ce qui venait de m'arriver à Naples, et quoique en Italie de pareilles invitations renferment toujours quelque chose de ténébreux et de sinistre. Mais il n'y avait que deux jours que j'avais eu l'honneur d'être reçu, comme je l'ai dit, par Sa Sainteté : j'avais passé une heure avec elle ; elle avait eu la bonté de m'inviter à revenir ; je l'avais quittée avec sa bénédiction, je me croyais donc en état de grâce.

Je trouvai, dans le bureau où l'on me conduisit, un monsieur qui me reçut assis, le chapeau sur la tête et les sourcils froncés ; avant qu'il m'eût adressé une seule parole, j'avais pris un siège, enfoncé ma casquette sur mes oreilles et réglé mon visage à l'unisson du sien. C'est en Italie surtout qu'il faut n'avoir pour les autres que les égards qu'ils ont pour vous : il resta un instant sans parler, je gardai le silence ; enfin il prit, dans une liasse de papiers, un dossier à mon nom, et se tournant de mon côté :

— Vous êtes M. Alexandre Dumas ? me dit-il.

— Oui.

— Auteur dramatique ?

— Oui.

— Et vous vous rendez à Venise ?

— Oui.

— Eh bien ! monsieur, j'ai l'ordre de vous faire conduire hors des États pontificaux dans le plus bref délai possible.

— Si vous voulez vous donner la peine de regarder le visa de mon passeport, vous verrez que votre ordre s'accorde merveilleusement avec mon désir.

— Mais votre passeport est visé pour Ancône, et, comme la frontière la plus rapprochée est celle de Pérouse, vous ne vous étonnerez pas que je vous fasse prendre le chemin de cette ville.

— Comme vous voudrez, monsieur, j'irai à Venise par Bologne.

— Oui ; mais j'ai encore à vous signifier qu'en remettant les pieds dans les États de Sa Sainteté, vous encourez cinq ans de galères.

— Très bien. Alors j'irai par le Tyrol ; j'ai le temps.

— Vous êtes de bonne composition, monsieur.

— J'ai l'habitude de ne discuter les lois qu'avec ceux qui les font, de ne résister aux ordres qu'en face de ceux qui les donnent, de ne me regarder comme insulté que par mon égal, et de ne demander satisfaction qu'à ceux qui se battent.

— En ce cas, monsieur, vous ne me refuserez sans doute pas de signer ce papier ?

— Voyons, d'abord.

Il me le présente.

C'était la reconnaissance que l'ordre m'avait été signifié, l'avou que je faisais d'avoir mérité cette décision, et l'engagement que je prenais de ne jamais remettre le pied dans les États romains, sous peine de cinq ans de galères. Je haussai les épaules et lui rendis ce papier.

— Vous refusez, monsieur ?

— Je refuse.

— Trouvez bon que j'envoie chercher deux témoins pour constater votre refus.

— Envoyez.

Les deux témoins arrivèrent et servirent à un double emploi ; non seulement ils constatèrent mon refus, mais encore ils me donnèrent une attestation que j'avais refusé ; je mis cette attestation dans une lettre à M. le marquis de Tallenay, je la pliai, et la remettant à l'employé de la police de Civitta-Castellana :

— Maintenant, monsieur, lui dis-je, chargez-vous sur votre responsabilité de faire parvenir cette lettre ; elle est tout ouverte ; la police romaine n'aura pas besoin d'en briser le cachet.

L'employé lut la lettre. Je priais M. le marquis de Tallenay d'aller trouver Sa Sainteté, de lui exposer ce qui venait de m'arriver dans ses États, et de lui rappeler l'invitation qu'elle m'avait faite elle-même d'y revenir pour la semaine-sainte. L'employé me regarda d'un air de doute.

— Vous avez été reçu hier par Sa Sainteté ? me dit-il.

Voici la lettre de monseigneur Fieschi, qui m'accorde cette grâce.

— Cependant, vous êtes bien M. Alexandre Dumas ?

— Je suis bien M. Alexandre Dumas.

— Alors, je n'y comprends rien.

— Comme ce n'est pas votre état de comprendre, ayez la bonté, monsieur, de vous borner à faire votre état.

— Eh bien ! mon état, monsieur, est, pour le moment, de vous faire reconduire hors de la frontière.

— Ordonnez que mes effets soient déchargés de la voiture de Venise et faites venir un vetturino.

— Mais je ne dois pas vous cacher que deux carabiniers vous reconduiront jusqu'à Pérouse, et qu'il ne vous sera permis de vous arrêter ni le jour ni la nuit.

— Je connais déjà la route, par conséquent je ne tiens pas à m'arrêter le jour. Quant aux nuits, j'aime autant les passer dans une voiture propre que dans vos auberges sales. Restent donc les voleurs. Vous me donnez une escorte. On n'est pas plus aimable. Je suis prêt à partir, monsieur.

On fit venir mon conducteur, qui me fit payer ma place et mon excédant de bagages jusqu'à Venise, et un vetturino qui, voyant que je n'avais

pas le temps de discuter le prix de sa calèche, me demanda deux cents francs pour me conduire jusqu'à Pérouse. C'était cent francs par jour. Je lui comptai les deux cents francs et lui fis signer son reçu. Lorsque je le tins, je lui fis observer qu'il était encore plus bête que voleur, puisqu'il pouvait m'en demander quatre cents, et que j'aurais été obligé de les lui donner de même. Le vetturino comprit parfaitement la chose, et s'arracha les cheveux de désespoir ; mais il n'y avait pas moyen de revenir sur le traité, il était signé.

Un quart d'heure après je roulais sur la route de Pérouse, établi carrément dans mon voiturin, et ayant mes deux carabiniers dans le cabriolet.

Le lendemain j'avais établi, à l'aide d'un vasistas qui communiquait de l'intérieur à l'extérieur, et de quelques bouteilles d'orviette qui étaient sorties pleines et rentrées vides, de si bonnes relations entre le cabriolet et l'intérieur, que mes carabiniers me proposèrent les premiers de faire une station dans la patrie du Pérugin. J'acceptai, sûr que j'étais par l'expérience que j'en avais faite à mon premier passage de retrouver là une des premières auberges d'Italie. Je donnai en conséquence l'ordre au vetturino de nous conduire à l'hôtel de la Poste.

Je m'attendais à ce que la vue de ma suite changerait quelque peu les dispositions de mon hôte ; mais, au contraire, il vint à moi d'un pas plus lesté et avec un visage plus gracieux encore que la première fois : c'est qu'en Italie ce sont surtout les idées qu'on reconduit aux frontières, et la considération d'un étranger s'accroît en raison du nombre de gendarmes dont il est escorté. J'eus donc le pas sur un Anglais qui avait eu l'imprudence d'arriver tout seul, et la meilleure chambre et le meilleur dîner de l'hôtel furent pour moi. Quant aux carabiniers qui, étaient vraiment d'excellens garçons, je les recommandai à la cuisine.

L'hôte me servit lui-même à table, chose fort rare en Italie, où l'on n'aperçoit jamais le maître de l'auberge qu'au moment où il vous montre la carte ; encore quelquefois s'épargne-t-il cette peine, et se contente-t-il de vous attendre, le chapeau à la main, près du marchepied de la voiture. Cette formalité a pour but de demander si sa seigneurie est contente, et sur sa réponse affirmative, de se recommander aux amis de son excellence.

Cependant que les voyageurs qui se trouveraient dans la position où je me trouvais fassent attention aux aubergistes qui les serviront eux-mêmes : tous, peut-être, ne rempliraient pas l'office d'écuyers tranchans avec des intentions aussi désintéressées que l'étaient celles de mon ami l'hôtelier de Pérouse, et quelques paroles imprudentes tombées entre le potage et le macaroni pourraient bien amener pour le dessert un surcroît de gendarmerie locale, avec invitation à l'illustre voyageur de se rendre à la prison de la ville ou de continuer sa route, ce qui n'empêcherait pas son excellence de payer le lit, comme je payai l'excédant de bagages.

Mais pour cette fois rien de pareil n'était à craindre : nous causâmes bien pendant le dîner, mais de toutes choses étrangères à la politique, et ce furent le Pérugin et Raphaël qui firent tous les frais de la conversation. Au dessert, mon hôte m'apporta l'affiche du théâtre.

— Qu'est cela ? lui dis-je en souriant.

— La liste des pièces que représentent aujourd'hui les comédiens de l'archiduchesse Marie-Louise.

— Que voulez-vous que je fasse de ce papier si vous ne m'apportez pas des cigares avec ?

— Je pensais que son excellence irait peut-être au spectacle.

— Certes, mon excellence irait très volontiers ; mais je la crois tant soit peu empêchée de faire pour le moment ce que bon lui semble.

— Et par qui ?

— Mais par les honorables carabiniers qu'elle mène à sa suite.

— Point du tout, ils sont aux ordres qu'elle voudra leur donner, et ils l'accompagneront où il lui plaira d'aller.

— Bah ! vraiment ?

— C'est donc la première fois que son excellence est arrêtée depuis qu'elle voyage en Italie ? ajouta avec étonnement mon hôte.

— Je vous demande pardon, c'est la troisième (mon hôte s'inclina) ; mais, les deux premières, je n'ai pas eu le temps de faire d'études, vu que j'ai été relâché au bout d'une heure.

— Je présume que votre excellence est dans la disposition de donner à son escorte une bonne main convenable ?

— Deux ou trois écus romains, pas davantage.

— Eh bien ! mais alors votre excellence peut aller où elle voudra, elle paie comme un cardinal.

— Ah ! ah ! ah ! fis-je, exprimant ma satisfaction sur trois tons différens.

— Et je vais prévenir les carabiniers.

L'hôte sortit.

Je jetai les yeux sur l'affiche, et je vis qu'on donnait l'*Assassin par Amour pour sa mère*. Diable ! dis-je, c'eût été fâcheux de ne pas voir un pareil ouvrage. L'assassin par amour pour sa mère, ça doit être traduit du théâtre de Berquin ou de madame de Genlis. Quand cela devrait me coûter un écu de plus en bonne main, il faut que je voie la chose. En ce moment mes deux carabiniers entrèrent ; — mon hôte les suivait par derrière, il s'arrêta sur la porte de ma chambre de manière à ce que sa figure moitié bonasse, moitié goguenarde, fût seule éclairée par la lumière de ma lampe, et annonça les carabiniers de son excellence. Quant à mes deux hommes, ils firent trois pas vers la table, s'arrêtant comme devant un de leurs officiers, tenant le chapeau de la main gauche, se frottant la moustache de la main droite, l'œil tendre comme des mousquetaires armés, le jarret tendu comme des gardes-françaises à la parade.

— Ah ça ! mes enfans, dis-je, prenant le premier la parole, j'ai pensé qu'il vous serait agréable, à vous qui n'allez pas souvent au spectacle, d'y aller ce soir. — Ils se regardèrent du coin de l'œil. — En conséquence, je vais faire prendre une loge pour moi, deux parterres pour vous. Nous irons ensemble au théâtre ; j'entrerai dans la loge, vous vous mettrez au dessous d'elle ; cela vous convient-il ?

— Oui, excellence, dirent mes deux hommes.

— Que l'un de vous aille donc me chercher une loge, tandis que l'autre me fera monter une frasca de vin. Mes carabiniers s'inclinèrent et sortirent.

— Eh bien ? me dit mon hôte en rentrant.

— Eh bien ! mon cher ami, je dis que vous connaissez mieux le pays que moi ; vous en êtes ?

— Oui, dit-il avec un air de satisfaction assaisonné d'un grain de suffisance ; j'ai rendu, Dieu merci ! quelques petits secours de ce genre, depuis quinze ans que je tiens l'hôtel de la Poste. Cela ne fait de tort à personne, — tout le monde, au contraire, s'en trouve bien, — voyageurs et carabiniers.

— Et maître d'hôtel, hein ?

— Son excellence oublie que c'est le vetturino qui paie son dîner et son coucher, et que par conséquent je n'ai aucun intérêt...

— Oui, mais la bonne main...

— C'est l'affaire de mes domestiques.

Je me levai et m'inclinai à mon tour devant mon hôte. Ce qu'il venait de me dire était littéralement vrai. Le brave homme m'avait rendu service pour le plaisir de me le rendre.

Un quart d'heure après, mon messenger rentra avec la clé de ma loge ; je pris mon chapeau, mes gants, et je descendis l'escalier suivi par l'un de mes gardes ; je trouvais l'autre à dix pas de la porte : dès qu'il m'aperçut, il se mit en route, de sorte que nous nous avançons dans la rue du Cours échelonnés sur trois de hauteur. Au bout de dix minutes, j'étais installé dans ma loge, et mes deux carabiniers dans le parterre.

D'après le titre de l'ouvrage, j'étais venu dans l'intention de rire de la pièce et des acteurs : je fus donc assez étonné de me sentir pris, dès les premières scènes, par une exposition attachante. Je reconnus alors à travers la traduction italienne *le faire* allemand ; je ne m'étais pas trompé : j'assistais à une pièce d'Iffland.

Au second acte, le rôle principal se développa ; celui qui le remplissait était un beau jeune homme de vingt-huit à trente ans, ayant dans son jeu beaucoup de la mélancolie et de la grâce de celui de Lockroy. Depuis que j'étais en Italie, je n'avais rien vu qui se rapprochât autant de notre théâtre que la composition et l'exécution scénique de cet homme. Je cherchai son nom sur l'affiche. Il s'appelait Colomberti.

Lorsque le spectacle fut terminé, je lui écrivis trois lignes au crayon. Je lui disais que, s'il n'avait rien de mieux à faire, je le priais de venir recevoir, dans la loge no 20, les compliments d'un Français qui ne pouvait les lui porter au théâtre, et je signalai.

Cela était d'autant plus facile qu'en Italie la toile se baisse sans que pour cela les spectateurs évacuent la salle, les conversations commencées continuent, les visites en train s'achèvent ; et, une heure après le spectacle, il y a encore quelquefois quinze ou vingt loges habitées.

Colomberti vint donc au bout d'un quart d'heure ; il avait à peine pris le temps de changer de costume ; il connaissait mon nom et avait même traduit *Charles VII* ; il accourut donc, selon la coutume italienne, les bras et le visage ouverts. Il était venu à Paris en 1830, y avait étudié notre théâtre, le connaissait parfaitement et venait d'avoir un succès immense dans *Elle est folle*.

Nous causâmes long-temps de Scribe, qui est l'homme à la mode en Italie comme en France ; quant à moi, j'aurais cru que son talent, plein d'esprit et de finesse locale, perdrait beaucoup au milieu d'un pays et d'une société étrangère. Mais point ; Colomberti me raconta quelques uns de ses petits chefs-d'œuvre, et je vis qu'il y restait encore, en

dépouillant le style et les mots, une habileté de construction qui leur conservait dans une autre langue, sinon leur couleur, du moins leur intérêt. Les directeurs de théâtre ont si bien compris cela qu'ils mettaient, comme nous l'avons dit, toutes les pièces sous le nom de notre illustre confrère, ce qui a bien aussi quelquefois son inconvénient.

Après avoir passé en revue à peu près toute notre littérature moderne, Colomberti revint à moi. Il me dit que mes ouvrages étaient défendus depuis Pérouse jusqu'à Terracine, et depuis Piombino jusqu'à Ancône. Puis il s'étonna que, dans un pays où ne pouvaient entrer mes œuvres, je voyageasse aussi librement. Je lui montrai alors de ma loge mes deux carabiniers debout au parterre. Colomberti eut un mouvement de physionomie d'un comique admirable.

Je pris congé de lui en lui souhaitant toutes sortes de succès, qu'il est homme à obtenir, et dix minutes après nous rentrâmes à l'hôtel, moi et mes carabiniers, dans le même ordre que nous étions sortis.

Le lendemain, nous nous mîmes en route au point du jour. Vers les onze heures, nous aperçûmes le lac de Trasimeno. A midi nous atteignîmes la frontière.

Il n'y a si bonne compagnie qu'il ne faille quitter, disait le roi Dagobert à ses chiens. Quant à moi, le moment était venu de me séparer de la meute pontificale. La voiture s'arrêta juste au milieu de la ligne qui sépare la Toscane des États romains. Mes deux carabiniers descendirent tous deux, mirent le chapeau à la main, et tandis que l'un me montrait la limite des deux territoires, l'autre me lisait l'avis ministériel qui me condamnait à cinq ans de galères si jamais il me reprenait la fantaisie de mettre le pied sur les terres de Sa Sainteté. Je lui donnai quatre écus pour sa peine, à la charge cependant d'en remettre deux à son camarade; et chacun de nous reprit sa route, eux enchantés de moi, moi débarrassés d'eux.

Le lendemain soir j'arrivai dans la ville de Florence.

Quatre jours après, je reçus une réponse du marquis de Tallenay. Le pape avait été extrêmement peiné de ce qui venait de m'arriver, et avait eu la bonté de se faire rendre compte à l'instant même des causes de mon arrestation.

Voici ce qui était arrivé :

Au moment de mon départ de Paris, quelque Soval romain avait écrit que M. Alexandre Dumas, ex-vice-président du comité des récompenses nationales, membre du comité polonais, et de plus auteur d'*Antony*, d'*Angèle*, de *Teresa* et d'une foule d'autres pièces non moins incendiaires, était sur le point de partir, avec une mission de la vente parisienne, pour révolutionner Rome. En conséquence, ordre avait été donné à l'instant même de ne pas laisser passer la frontière romaine à M. Alexandre Dumas, et, s'il la passait par hasard, de le reconduire en toute hâte de l'autre côté.

Malheureusement, comme on m'attendait par la route de Sienne, l'ordre fut échelonné sur la susdite route.

Mais, comme on l'a vu, j'arrivai par la route de Pérouse, ce qui fit qu'on me laissa tranquillement passer.

A mon arrivée à Rome, on rendit compte à la police de mon arrivée : la police donna ordre de me surveiller ; mais comme je ne commis pendant le séjour que je fis dans la capitale des États pontificaux aucun at-

tentat, ni contre la morale, ni contre la religion, ni contre la politique, on pensa que je valais probablement mieux que la réputation que l'on m'avait faite, et l'on me laissa tranquille, mais sans cependant avoir la précaution de révoquer l'ordre donné.

C'était cette négligence dont je devais être victime au départ, et dont j'étais seulement victime au retour.

Cette explication était accompagnée d'une nouvelle invitation de Sa Sainteté de revenir à Rome, et de l'assurance que l'ordre avait été donné de m'en ouvrir les portes à deux battans.

Et voilà comment, en partant pour Venise, j'étais arrivé à Florence.

ALEXANDRE DUMAS.

FIN.

TABLE DES MATIÈRES.

LE CORRICOLO.

PREMIÈRE PARTIE.

INTRODUCTION.	1
I. Osmin et Zaida.	3
II. Les Chevaux spectres.	9
III. Chiaja.	16
IV. Teledo.	24
V. Otello.	29
VI. Forcella.	34
VII. Suite.	39
VIII. Grand Gala.	49
IX. Le Lazzarone.	57
X. Le Lazzarone et l'Anglais.	64
XI. Le roi Nasone.	71
XII. Anecdotes	83
XIII. La Bête noire du roi Nasone.	89
XIV. Anecdotes.	94
XV. Les Vardarelli.	101
XVI. La Jettatura.	110
XVII. Le Prince de ***.	114
XVIII. Le Combat.	123
XIX. La Bénédiction paternelle	130
XX. Saint Janvier, martyr de l'Eglise.	138
XXI. Saint Janvier et sa Cour.	152
XXII. Le Miracle.	156
XXIII. Saint Antoine usurpateur.	162
XXIV. Le Capucin de Resina.	170
XXV. Saint Joseph	181

DEUXIÈME PARTIE.

I. La villa Giordani.	193
II. Le Môle.	212
III. Le Tombeau de Virgile.	215
IV. La grotte de Pouzzoles. — La grotte du Chien.	230
V. La Place du Marché.	235
VI. Eglise del Carmine.	242
VII. Le Mariage sur l'échafaud.	251
VIII. Pouzzoles.	267
IX. Le Tartare et les Champs-Élysées.	272
X. Le Golfe de Baïa.	277
XI. Un courant d'air à Naples. — Les Eglises de Naples.	283
XII. Une visite à Herculaneum et à Pompéï.	289
XIII. La rue des Tombeaux.	294
XIV. Petites Affiches.	302
XV. Maison du Faune.	307
XVI. La grande Mosquée.	312
XVII. Visite au Musée de Naples.	320
XVIII. La Bête noire du roi Ferdinand.	326
XIX. L'Auberge de Sainte-Agathe.	332
XX. Les Héritiers d'un grand Homme.	338
XXI. Route de Rome.	352
XXII. Gasparone.	363
XXIII. Une visite à sa sainteté le pape Grégoire XVI.	370
XXIV. Comment en partant pour Venise on arrive à Florence.	374



25 CENTIMES

LA LIVRAISON.

LES MILLE ET UN forment une collection de Romans, Nouvelles et Feuilletons tant anciens que modernes, édifiés et inédits, tous signés par les écrivains les plus distingués. Nous avons adopté pour notre nouvelle publication un nouveau format qui présente de grands avantages. Trois ou quatre feuilles au plus contiennent la matière d'un vol. in-8° de l'ancien format. Le prix de chaque livraison, composé de deux feuilles (32 pages au moins, est fixé à VINGT-CINQ CENTIMES. Chaque série de vingt livraisons forme un BEAU VOLUME in-octavo de 40 feuilles (560 pages), qui contient la matière de plus de douze vol. in-8° ordinaires, et se colle que CINQ FRANCS, au lieu de 90 fr. Il paraît deux livraisons par semaine, le mardi.

Que le prix de location.

MOINS CHER

LES MILLE ET UN ROMANS

Nouveaux livraisons.

TOME PREMIER — (5 fr.)

DIANE DE CHIVRI, par Frédéric Soulie (2 livraisons).

MARGUERITE, par Frédéric Soulie (4 livraisons).

LA JEUNESSE DE D'ÉRIC, MENVED (3 livraisons).

GRAVURES DE DIANE DE CHIVRI et de MARGUERITE (2 livraisons).

TOME DEUXIÈME — (5 fr.)

LES MÉMOIRES DU DIABLE, par Frédéric Soulie (20 livraisons).

TOME TROISIÈME — (5 fr.)

LES CHEVALIERS DU FIRMAMENT, par Paul Paval (5 livraisons).

L'AINE DE LA FAMILLE. — LA DERNIÈRE REVÊNE DE SANTEUIL, par Alexandre de La-vergne (5 livraisons).

L'HOMME DU MARCHAND DE CIRE, par Paul Paval (4 livraisons).

GRANDNEVE — LE PÂPE ET LES VOIEURS, par H. de Latouche (6 livraisons).

TOME QUATRIÈME — (5 fr.)

LES DEUX CADAVRES, par Frédéric Soulie (8 livraisons).

CLEMENT XIV ET CARLO BERTINAZZI, par H. de Latouche (2 livraisons).

THADÉUS LE RESUSCITÉ, par Michel Masson et Auguste Lerché (7 livraisons).

LA PRISE DU TALON, par Jules Lacroix (3 livraisons).

TOME CINQUIÈME — (5 fr.)

LE NOTAIRE DE CHANTILLY, par Léon Goussier (6 livraisons).

FRANCE ET MARIE, par H. de Latouche (5 livraisons).

Prix.

80 à 95 — LE MACON, par Michel Raymond (Michel Masson et Raymond Broder) (7 livr.).

96 à 97 — LA REINE DES PRAIRIES, par Gratier de Casagne (2 livraisons).

TOME SIXIÈME — (5 fr.)

LE MAGNETISME, par Frédéric Soulie (6 livraisons).

AYMAR, par H. de Latouche (6 livraisons).

VIERGE ET MARYVY, par Michel Masson (6 livr.).

TOUT CHEMIN MENE À ROME, par A. Arnaud et Alexandre de Latouche (3 livraisons).

CHRISTINE A FONTAINEBLEAU, par Frédéric Soulie (1 livraison).

TOME SEPTIÈME — (5 fr.)

LES QUATRE SOEURS, par Frédéric Soulie (6 livraisons).

LE MÉDÉEN DU PÉCQ, par Léon Goussier (9 livr.).

UN CORONNET DE DÉVIES, par Michel Masson (6 livraisons).

TOME HUITIÈME — (5 fr.)

SOUS LES TILLEULS, par Alphonse Karr (7 livr.).

LE PIRATE NOIR, par Charles Expilly (4 livr.).

LE NEVEU D'UN LORD, par Jules Lacroix (3 livr.).

BASTIE, par Michel Masson (5 livraisons).

TOME NEUVIÈME — (5 fr.)

LE VICOMTE DE BEZIERS, par Frédéric Soulie (7 livraisons).

GENEVIEVE, par Alphonse Karr (3 livraisons).

CALOMINIE, par Wilhem Tenni (3 livraisons).

ALBERTINE, par Michel Masson (4 livraisons).

TOME DIXIÈME — (5 fr.)

LE COMTE DE TOULOUSE, par Frédéric Soulie (6 livraisons).

LES CONTES DE L'ATELIER, par Michel Masson (45 livraisons).

Prix.

206 à 209 — CLOTILDE, par Alphonse Karr (5 livraisons).

210 à 211 — LE DOCTEUR ROUGE, par Jean Lallie (3 livr.).

212 à 216 — LE DOCTEUR GILBERT, par Jules Lacroix (8 livraisons).

217 à 219 — UN COEUR DE JEUNE FILLE, par Michel Masson (3 livraisons).

TOME DOUZIÈME — (5 fr.)

SATHANIEL, par Frédéric Soulie (6 livraisons).

LEO, par H. de Latouche (6 livraisons).

UNE HEURE TROP TARD, par Alphonse Karr (5 livraisons).

LES PREMIÈRES RIDES, par Jules Lacroix (4 livraisons).

TOME TREIZIÈME — (5 fr.)

LE CHATEAU DE WALSTEIN, par Frédéric Soulie (3 livraisons).

ADRIENNE, par H. de Latouche (2 livraisons).

LA JEUNE RÉGENTE, par Michel Masson et Frédéric Thoms (6 livraisons).

LES QUATRE ÉPOQUES, par Frédéric Soulie (6 livraisons).

LE CHEMIN LE PLUS COURT, par Alphonse Karr (4 livraisons).

TOMES QUATORZIÈME ET QUINZIÈME. — (10 fr.)

CLARISSE HARLOWE, par Richardson, avec portraits de Clarisse Harlowe et de Lovelace (3 vol.) 10 fr.

TOME SEIZIÈME — (5 fr.)

LE CHEVALIER DE SAINT-GEORGES, par Roger de Beauvoir (10 livraisons).

LE CORNICOLE, par Alexandre Dumas (13 livr.).

Prix des seize premiers volumes. 80 fr.

WEATHER, par Goethe, commence à la 317e livraison (17e volume).

Chaque ouvrage se vend séparément. — On souscrit à Paris, chez BOUTÉ, rue Coq-Héron, 8.

MM. les Souscripteurs des départements pourront s'adresser aux principaux libraires de leur localité.

Princeton University Library



32101 072919630

